



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Revue bourguignon...

Université de Dijon



UNIVERSITY of MICHIGAN
GENERAL LIBRARY
OCTAVIA WILLIAMS BATES
BEQUEST

Digitized by Google

AS
162
.D538

REVUE
BOURGUIGNONNE

REVUE BOURGUIGNONNE

PUBLIÉE PAR

L'UNIVERSITÉ DE DIJON

1903. — TOME XIII. — N° 1.



DIJON

LIBRAIRES DÉPOSITAIRES DE LA REVUE

DAMIDOT FRÈRES, rue des Forges
NOURRY, place St-Etienne

FELIX REY, rue de la Liberté, 26
VENOT, place d'Armes

PARIS

A. ROUSSEAU, rue Soufflot, 14

Bates
Nijhoff
6-29-26
13492

LE COLBERTISME AVANT COLBERT

ET

LA LIBERTÉ DU TRAVAIL

SOUS HENRI IV

LYON ET TOURS (1596-1601)

Le système mercantiliste et réglementaire auquel Colbert a attaché son nom n'est pas né tout d'un coup, du caprice d'une volonté souveraine, au milieu du xvii^e siècle.

La tentative de Colbert avait eu des antécédents. La théorie qui faisait de la France un monde économique complet et fermé, ouvert seulement sur l'étranger par deux portes : l'une qui laisse entrer les matières premières nécessaires à l'industrie nationale, l'autre qui laisse sortir les produits manufacturés par cette même industrie ; la théorie qui permettait, à l'abri des murailles douanières, d'établir ou du moins de rêver une organisation stable du travail, sans crises violentes, sans luttes acharnées, — cette théorie était pour plaire à la vieille bourgeoisie française, honnête et mesquine, laborieuse et timorée, habituée à se tourner à tous moments vers le pouvoir central et à lui abandonner la défense de ses propres intérêts. Il serait vraiment étrange que cette bourgeoisie, qui avait renoncé depuis la fin du xix^e siècle à l'action politique, eût attendu le règne de Louis XIV pour imaginer un système qui remit à l'Etat le gouvernement économique de la nation.

En fait, le mercantilisme de Colbert fait déjà son apparition dans les cahiers des États généraux des xv^e et xvi^e siècles. Naturellement, c'est surtout pendant les périodes de crise, de resserrement, de gêne, que ces réclamations se font entendre. Lorsque l'industrie nationale est prospère, par exemple au début du règne de François 1^{er}, lorsqu'elle produit et vend beaucoup, elle ne songe pas trop à être protégée et réglementée ; elle accepte la lutte avec l'étranger, elle tolère sans trop de mauvaise humeur la concurrence du travail libre, ou du moins ses plaintes trouvent peu d'écho. Survienne au contraire une période de dépression, le remède apparaît aussitôt sous les espèces d'une bonne loi douanière et d'une savante extension du régime des communautés jurées.

Parmi ces périodes de dépression, la plus douloureuse est celle qui suivit les guerres de religion. Il suffit de parcourir les ouvrages de Montchrestien et de Laffemas pour constater l'arrêt de l'industrie nationale¹. Il n'est donc pas étonnant que ce soit précisément alors, autour de l'assemblée de Rouen de 1596, que s'élabore la théorie mercantiliste et réglementaire.

Il se trouve que l'industrie la plus directement intéressée au succès de cette tentative fut l'industrie de la soie, alors concentrée surtout dans deux villes, Tours et Lyon. Mais ces deux villes n'avaient absolument ni les mêmes intérêts ni les mêmes tendances ; le régime de stricte protection que réclamait l'une ne pouvait convenir à l'autre. Retracer les phases de ce conflit entre Tours et Lyon, c'est presque faire, en raccourci, l'histoire du mercantilisme sous Henri IV. De même, sur le terrain de la réglementation du travail, les réformateurs se heurtèrent encore aux résistances des Lyonnais, en majorité fidèles au travail libre. Faire l'histoire de ces résistances, c'est expliquer pourquoi la tentative n'a pas réussi. Ajoutez qu'à l'ori-

1. Voy. FAGNIEZ, *Economie nationale de la France sous Henri IV.* — LEVASSEUR, *Hist. des classes ouvrières*, t. II.

gine de ces deux mouvements, à la tête du parti protectionniste et du parti réglementaire, nous rencontrons le même personnage, non pas un homme d'Etat ni un homme de science, mais un homme de négoce, un esprit ardent, un peu fumeux, qui s'est formé seul et surtout dans l'adversité, Barthélemy de Laffemas. Si nous voulions dramatiser un peu les choses, nous dirions que c'est une pièce à deux personnages : Laffemas et Lyon. Tours n'y paraît que comme le comparse du valet de chambre du roi¹.

Le seul intérêt de cette étude n'est pas de rechercher l'un des antécédents de l'œuvre de Colbert. A un point de vue plus général, elle tend à montrer comment se forment les doctrines économiques. Les travailleurs qui se sont spécialisés dans l'histoire de ces doctrines sont souvent trop portés à voir en elles les produits d'une activité purement intellectuelle. Il semble qu'une doctrine économique soit l'œuvre d'un penseur solitaire, élaborant des idées neuves par les procédés de la réflexion personnelle, en voulant compléter ou réfuter les œuvres de ses prédécesseurs. Pour expliquer une doctrine, il suffirait donc de remonter à ses antécédents intellectuels ; dans le monde de la pensée économique, les doctrines engendreraient les doctrines, comme le système de Descartes engendra celui de Newton.

Il n'en est pas ainsi. Entre les théories économiques et les autres théories scientifiques, il y a cette différence que les premières sont toujours tournées vers l'application. Elles ne se préoccupent pas seulement d'expliquer, mais d'améliorer les choses. Elles ne sont pas exclusivement le

1. Laffemas tenait beaucoup à présenter ainsi les choses. A la fin de sa *Response à MM. de Lyon*, p. 22, se trouve un quatrain adressé : « A vous, marchans de Tours, qui voulez les louanges de mes propositions baillées de si longtemps. » Un autre quatrain est envoyé : « A ceux qui pensent qu'autre que moy aye fait mes œuvres. » Le style si personnel de Laffemas suffit à le défendre contre cette injurieuse hypothèse. Voy. H. HAUSER, *le Système social de B. de Laffemas* (*Revue bourguignonne de l'enseignement supérieur* t. XII n° 1, p. 113).

produit de la réflexion du savant. Elles naissent de la conscience d'un mal social et du désir de le supprimer ; elles ne peuvent donc être comprises que de celui qui sait dans quelles circonstances elles sont nées. L'histoire des doctrines économiques ne saurait donc se séparer de celle des faits économiques. Étudier la situation industrielle de la France sous Henri IV, c'est *expliquer* le mercantilisme et le colbertisme.

I

« En l'assemblée tenue à Rouen l'an 1596..., écrit Isaac de Laffemas, mon père... fit la proposition de la deffence des manufactures de soye estrangères et, pour avoir moyen de s'en passer, du plantage des meuriers en ce royaume ; lequel advis, non moins profitable qu'il étoit nécessaire pour la conservation des finances, fut dès lors receu et pour un temps exécuté. Mais, comme on jugea la France ne pouvoir estre sitost pourveue desd. estoffes qui se fabriqueroient chez elle..., on en permit encore le trafic, attendant qu'elle feust peuplée de meuriers et graines¹... »

C'est en ces termes que le fils de Barthélemy de Laffemas résume la tentative faite à l'assemblée des notables de Rouen pour prohiber l'entrée en France des « manufactures » étrangères, les résistances que souleva cette tentative, et son échec partiel.

Ce n'était pas la première fois d'ailleurs que s'exposaient dans un document public ces théories mercantilistes qui seront appliquées en grand, soixante-dix ans après l'assemblée de Rouen, par Colbert. Avant comme après 1596, c'étaient surtout, — mais non exclusivement, — les draps de soie, la marchandise coûteuse par excellence, qui avaient éveillé l'attention des défenseurs de « l'indus-

1. *Hist. du commerce de France*, dédicace au roi (1606).

trie nationale. » Déjà un pamphlet publié à l'occasion des États généraux de 1576 déclarait :

« L'an 1485, le Roy Charles VIII fit une ordonnance par laquelle il défendit d'apporter et de vendre en ce royaume aucuns draps d'or ou d'argent ou de soye, qu'ils ne fussent faits et façonnés dans le royaume, sur peine de confiscation d'iceux draps. L'an 1538, le Roy François I^{er} fit un édict, par lequel, en confirmant les ordonnances du Roy Charles VIII et les privilèges octroyez par ses ancestres à ceux du païs de Languedoc, il deffendit d'apporter ny vendre dans son royaume aucuns draps de soye ou de laine façonnez en païs estrangers, et mesmes draps de Parpignan, Catalogne, Sardaigne et Castille. Lesquelz édictz s'ils estoient bien observez, les estrangers n'épuiseroient le royaume de deniers comme ils font et seroient les manufactures de draps fort bons moyens pour donner à gagner leur vie à une infinité de pauvres personnes ¹. »

On ne saurait, en vérité, souhaiter une définition plus claire de la théorie de la balance du commerce : la prohibition des produits manufacturés étrangers enrichira le royaume en empêchant la sortie du numéraire.

Les cahiers du Tiers ² s'approprièrent complètement les idées de l'auteur de cette remontrance anonyme. Ils ne se bornent même plus aux seules productions de « l'industrie textile, » mais réclament hardiment la prohibition absolue de l'importation de toute marchandise manufacturée, complétée par la prohibition correspondante de l'exportation des matières premières.

« Comme la force du royaume — disent-ils au Roy — qui est, la grâce à Dieu, plus fertile de blés et vins que

1. *Remontrance aux trois Etats de France qui se doivent assembler à Blois.* (Réimp. dans *Recueil général des Etats tenus en France sous les rois Charles VI, Charles VIII, Charles IX, Henri III et Louis XIII.* Paris, au Palais, 1641, in-4°.)

2. Dans le recueil des *Cahiers généraux des Trois Ordres, cahiers du Tiers*, t. II, p. 401.

nul autre, consiste en la multitude d'habitans et en l'argent que l'on y peut attirer des pays et nations voisines, voire des lieux ¹ fort éloignés, et qu'il n'y ait meilleur moyen de nourrir et entretenir beaucoup de gens au royaume, même de bons et excellents ouvriers, et par ce moyen tirer de l'étranger l'argent et ce qu'il peut avoir, étant nécessaire ² de les employer à ouvrier et manufacturer les étoffes et marchandises étant au royaume, ce ³ que aucunes nations voisines sçavent bien faire, faisans venir de leur pays marchandises toutes manufacturées, ce qui donne moyen à une multitude d'hommes de vivre audiet pays et de tirer néanmoins de grands deniers du royaume: vous plaise ordonner que dorenavant nulle marchandise ne sera tirée, portée ni vendue hors du royaume qu'elle ne soit préalablement manufacturée et ouvrée par deçà ; et au contraire qu'il ne sera permis à l'étranger d'en amener, ni aux regnicoles d'y en faire venir qui soit ouvrée et manufacturée, à peine de confiscation de la marchandise. »

En conformité de ces doléances des Etats, la grande *Ordonnance de police* du 21 novembre 1577 ⁴ contient des « défenses à tous marchands et autres ses sujets de transporter laines hors ce royaume » et de « faire entrer des draps d'or, d'argent et de soye. » Par contre, il « sera libre à tous marchands d'enlever laines de tous lieux et pays estrangers pour estre lesdites laines drapées en ce royaume, » ce qui est tout justement du colbertisme avant Colbert ⁵.

Il paraît que, sur ce point comme sur bien d'autres, l'ordonnance de 1577 resta lettre morte ⁶, car les États de

1. Le texte porte *des blens*.

2. La proposition est ici coupée. Il faudrait « et qu'il n'y ait meilleur moyen... que de les employer. . »

3. Le texte porte *et*.

4. *Ordonnance du Roy sur le faict de la police generale de son royaume contenant les articles et reiglemens que Sa Maïesté ceult estre insiolablement gardez, suyvis et observez, tant en la ville de Paris qu'en toutes les aultres de sondict royaume*. A Paris, par Federic Morel, imprimeur ordinaire du Roy, 1578.

5. De même on défend l'exportation du fer brut.

6. Le roi l'avait prévu : « Et, afin que les reiglemens et ordonnances qui

1588 font entendre les mêmes doléances : « Que toute marchandise de manufacture estrangère sera deffendue et ne sera donnée entrée par aulcun endroit de ce royaulme¹. » En retour, les auteurs du même cahier (de Paris) demandent « que deffenses soient faictes de transporter hors de ce royaulme, tant par mer que par terre, aulcune layne, fil, chanvre, drappeaulx ou aultre matiere subjectz à manufacture, sur peine de la hart et perte desdictes marchandises². »

Parmi les plus ardents à réclamer l'interdiction des manufactures étrangères se trouvaient les députés de la ville de Tours, où existaient, depuis 1471, des fabriques de soieries³. Dans le cahier du Tiers de cette ville, on appelle habilement au secours de la thèse protectionniste l'argument religieux et l'argument patriotique : « Que soyent faictes deffances à tous marchans de traffiquer et faire venir en ce royaume aucuns draps de soye de la fabrication de Genesve..., *affin de ne fortifier les hérétiques et ennemiz du royaume* par le moyen de l'achapt desdictes marchandises, et que le proffict de la fabrication desdictes soyes demeure en cedict royaume⁴. »

On le voit, Barthélemy de Laffemas⁵ ne disait rien d'extraordinaire, rien de nouveau dans son *Règlement*

seront faictes par les officiers ayans charge de ladict police se puissent executer promptement et ne demeurent illusoires, comme il est advenu cy devant... »

1. Arch. nat. K 674, n° 8, fol. 81 v°. (Cahier de Paris.)

2. Ibid., fol. 80 v°.

3. Voy. L. BOSSEBŒUF, *Hist. de la fabrique de soieries de Tours*. Tours, Bousrez, 1901, in-8°.

4. BOSSEBŒUF, *op. cit.*, p. 52. Les plus anciens documents des archives départementales d'Indre-et-Loire (E 466) relatifs à la soierie sont de 1642. Quant aux archives communales, l'inventaire n'en est pas publié, et d'une obligeante communication de l'archiviste départemental, M. de Grandmaison, il résulte que le travail, en l'absence d'un classement régulier, y aurait été très difficile. Je me suis donc contenté des documents, malheureusement très peu complets, publiés par M. Bossebœuf. Voy. *Rev. hist.*, t. LXXVIII, p. 112.

5. Sur ce curieux personnage, voy. Paul LAFFITTE, *Notice sur B. de L.* (*Journal des économistes*, de mai 1876), et FAGNIEZ, *Economie sociale de la France sous Henri IV*.

général pour dresser les manufactures en ce royaume et couper le cours des draps de soye et autres marchandises qui perdent et ruynent l'Estat..., publié en 1597, mais présenté au roi l'année précédente, avant la session de l'assemblée des notables de Rouen ¹.

Il avait comme alliés ces mêmes industriels tourangeaux, qui avaient déjà réclamé la prohibition en 1588. Le 30 octobre 1596, l'échevinage de Tours rédigeait un cahier ² où il résumait en ces termes les conséquences économiques des guerres civiles. La richesse de leur ville provenait autrefois de « l'affluence des habitans d'icelle, du trafficq de la marchandise, spécialement du corps des ouvriers en soye, des sergetiers, rubaniers, passementiers et autres mestiers qui estoient en grand nombre... » Or, « au corps desdits ouvriers en soye, auparavant lesdits troubles, il y avoit plus de huict cens maistres ouvriers et plus de six mil compagnons, car il y avoit tel des susdits maistres qui avoit soubz luy quarante mestiers et plus ³, soubz le trafficq duquel à dévider et préparer les soyes estoient entretenues plus de trois cents personnes ⁴; et peut-on dire avecq vérité que du trafficq desdits corps d'ouvriers en soye et manufacture de la soye estoient nourriz plus de 40,000 âmes ⁵, tant en la ville, fauxbourgs que environs... ».

1. Le texte cité plus loin (enquête auprès des communautés parisiennes) montre que le *Règlement général* servit de base aux discussions de l'assemblée de Rouen.

2. Archives communales de Tours, AA 5, cité par Bossebœuf, p. 54. M. Bossebœuf parle à tort des *Etats* de Rouen. Il revient sur cette assemblée, p. 288.

3. Texte à retenir (en tenant compte de l'exagération possible, probable) pour l'histoire de la concentration du capital industriel.

4. M. Bossebœuf, p. 56, n'a pas compris ce passage : « Avant les troubles, on comptait à Tours plus de 800 maîtres, . et de 300 personnes occupées à dévider... » Il s'agit de personnes travaillant pour un même maître.

5. Les articles additionnels du 6 novembre (Bossebœuf, p. 288) sont à la fois plus modérés et plus précis dans leurs évaluations : « L'art de la soye estoit si grand qu'il y avoit plus de 800 maistres ouvriers et 6,000 compagnons et 12,000 personnes qui vivoient de l'art de la soye, tant pour es-

Il y a certainement une exagération dans ces chiffres, — l'exagération est le vice mignon des documents statistiques de ce genre, — comme il y en a une autre dans le tableau navrant que les échevins traçaient de la situation actuelle : « Il ne reste pas plus de deux cents maistres, et *plus aucuns* [évidente hyperbole] *compagnons ne apprentis*, la pluspart desquelz maistres sont sy pauvres qu'ils n'ont pas le moyen de lever mestier et travaillent' pour les autres maistres, comme faisoient les compagnons, et à dévider... ».

Le 6 novembre, on crut nécessaire d'ajouter aux primitives doléances de nouveaux articles, spécialement relatifs à la question des soies¹. Ces articles demandaient d'abord l'interdiction de l'accaparement des soies écrues par des banquiers franco-italiens, et « pareillement qu'il soit interdit et deffendu l'entrée en France des marchandises de draps d'or, d'argent et de soye manufacturées, ou du moins les charger de si grosses taxes et impostz que cela ne puisse empescher la fabrication desdictes soyes en la ville, d'aultan que, par l'achapt desdictes marchandises manufacturées venant des païs estrangers, il sort chascun an hors du royaume deniers clairs plus de six millions d'or, desquelz les ennemiz espaignols [le régime ayant changé, l'argument patriotique change de face, ou de pointe ; il n'est plus dirigé contre le Genevois hérétique,

monder, devider, moulliner, que teindre en toutes coulleurs lesdites soyes, qui donnoient à vuivre à tous les autres estats de lad. ville... » C'est sans doute en ajoutant au chiffre de 12,000 tous ceux qui, de près ou de loin, recevaient un bénéfice de l'industrie de la soie, qu'on arrive au chiffre de 40,000, dans lequel sont, d'ailleurs, expressément comprises les familles des artisans. En 1598, on parlera toujours de 800 maîtres et de 4 à 5,000 métiers, mais seulement de 3 à 4,000 compagnons.

1. Conjecture, au lieu de *travailler*, que donne Bossebeuf. — La vente annuelle des draps de soie rapportait jadis à la ville deux millions d'écus. La fabrique consommait 1,000 balles de soie écrue, valant 11,000 livres la balle, la matière ne revenant qu'à un tiers du produit manufacturé. On ne consomme plus que 100 balles et, à cause du monopole de quelques marchands étrangers et français, elles sont vendues à un prix tel qu'il faut travailler à perte.

2. BOSSEBEUF, p. 288.

mais contre l'Espagnol guisard] se prévalent, tant à Lyon¹, Gennes, Millan que aultre ville, pour faire la guerre contre la France. Il seroit besoing, pour le bien du royaume, que l'apport et trafficq de toutes soyes mises en œuvre fût deffendue. » — On voit avec quelle netteté, sous la pression de la misère publique, la théorie mercantiliste s'était précisée.

Elle triompha à l'assemblée de Rouen. Les notables demandèrent « que l'entrée du fil, draps et passemens d'or et d'argent, ensemble de toutes sortes de marchandise de soyes et laynes manufacturées hors le royaulme soyent deffandues en iceluy et que les soyes et laynes crues soyent deschargées des impostz et droictz de douane qu'elles payent, et que les monopoles seront empeschez, et deffances de transporter les laynes et autres estoffes non manufacturées hors de France². ».

Afin de donner plus de force aux décisions de l'assemblée de Rouen, Laffemas voulut prendre sur ce sujet l'avis des communautés parisiennes³. Voici comment les choses se passèrent : Laffemas consulta les maîtres parisiens et présenta leurs réponses au roi le 13 août 1598. Ces réponses ont en général été rédigées, d'après les indications des intéressés, par Laffemas lui-même : « Ledit Laffemas auroit pris et recueilli les voix de toutes icelles communautéz et mis leur dire par escript le plus succinct et

1. Lyon est assimilée à une ville étrangère. La jalousie entre les deux places était vieille. Tours se plaignait des privilèges de la douane de Lyon. En 1544, des maîtres tourangeaux avaient avisé la ville « que les marchands estrangers de Lyon vouloient supprimer la manufacture de Tours. » Un avocat fut envoyé en cour pour « remonstrer au conseil du Roy l'intérêt que souffriroit lad. ville si le privilege donné par led. seigneur à certains personnages privés pour la distribution pour les soyes creues avoit lieu. » Les lettres patentes de 1545 octroyèrent à Tours deux foires franches de quinze jours chacune. (BOSSEBŒUF, p. 39.)

2. Arch. nat., K 674, n° 9, fol. 15. Imprimé sous le titre d'*Extraict du règlement general fait en l'assemblée tenue à Rouen...*, à l'avant-dernier feuillet du Règlement de Laffemas.

3. Ces *Avis des Communautéz* sont imprimés à la suite de la *Commission, edict et partie des memoires de l'ordre et establissement du commerce general des manufactures en ce royaume*. Paris, Pautonnier, 1601, in-4°.

abregé qu'il luy a esté possible. Ensuite, cette rédaction fut soumise pour correction aux diverses communautés et remise par Laffemas aux notaires du Châtelet le 2 août 1599, plus de deux ans et demi après l'assemblée des notables du 25 janvier 1597. C'est ce texte *ne varietur* que nous possédons aujourd'hui.

Or, voici ce que les *Responces generales des communautés de la ville de Paris* nous révèlent sur la question qui nous préoccupe¹ :

« Après avoir mûrement délibéré sur les mémoires dudict Laffemas et remontrances par luy faictes en l'assemblée de Rouen, et autres discours, dans une lettre adressante au Roy³ en son traicté, avec la *responce de ceux de Lyon*, où² il est parlé amplement comme toutes marchandises pour meubles et vestemens se peuvent faire et ouvrir en ce royaume, disant qu'il est très utile et profitable que le cours des marchandises et manufactures estrangères soit couppé et perdu par rigoureuses deffences, spécialement de toutes sortes de manufactures de

1. Ces *Responces* (à la p. 4 du 3^e cahier de la *Commission*) sont imprimées à la suite des réponses particulières des orfèvres et des teinturiers, qui sont de 1599. Cependant, il est dit très nettement que les *Responces generales* ont été présentées à S. M. le 13 août 1598 et à M. le lieutenant civil le 17 août. Mais elles ont pu être remaniées avant l'impression. — Le 29 août 1598, les maîtres-gardes de la marchandise de mercerie, joaillerie et grosserie de Paris avaient été, par arrêt du Conseil (Noté Valois, n^o 4832), autorisés « à s'assembler pour aviser aux moyens d'empêcher l'importation des draps de soie d'or et d'argent manufacturés à l'étranger. » Vraisemblablement, des autorisations analogues furent délivrées à d'autres communautés. — Il serait périlleux de prendre tout à fait à la lettre les dates données par Laffemas.

2. Il s'agit là des *Remonstrances en forme d'edict* présentées par Laffemas au roi le 17 avril 1598. Il y affirme à nouveau « que nous devons manifac-turer [les matières], non point les vendre escrues aux estrangers, qui, après, en font la revente à nos sujets, d'où vient la cause du grand nombre de pauvres en toutes parts, qui travailleroient et gagneroient leurs vies... » Il demande la peine de la hart pour tous ceux qui auront introduit, vendu ou revendu des manufactures étrangères. Ceux qui en seront trouvés détenteurs seront punis de la confiscation de leurs biens (un quart au dénonciateur), notés d'infamie, « mesme punis de mort, selon l'exigence du cas », et leurs employés complices bannis.

3. Cet où paraît d'abord se rapporter à « la réponse de ceux de Lyon ». En réalité, il se rapporte à « son traicté ».

layne et autres qui se peuvent pareillement faire et ouvrir, à l'exemple des païs qui tiennent police, *quoy que veulent alléguer les curieux¹ et ennemis de la patrie qui soustiennent les estrangers pour continuer à monopoliser sur les François par leur trafic et négoce*, qui oste la vie aux pauvres subiects de S. M. qui sont ruinez et destruits par tels abuseurs qui attirent la substance de toutes qualitez de personne, tesmoins les banqueroutes qu'on fait tant de banquiers et autres estrangers² en ce royaume, *dont la ville de Lyon en peut tesmoigner... »*.

Il y a deux choses nouvelles dans ce texte, deux choses que nous n'avions pas encore rencontrées³. D'abord, l'aveu que tout le monde n'est pas unanime à soutenir les projets de Laffemas; il y a des résistances. Et, pour se débarrasser de leurs adversaires, les partisans de « l'économie nationale » emploient une tactique bien simple, et qui fera fortune; dans une virulente apostrophe, il les accusent d'être des « ennemis de la patrie, » des alliés de l'étranger. Le mercantilisme affiche donc la prétention d'être, entre toutes les doctrines économiques, la seule qui soit conforme au patriotisme. D'autre part, les communautés parisiennes, après avoir diagnostiqué la maladie dont souffre la France, dénoncent le foyer du mal : c'est Lyon.

La ville de Lyon, — j'ai eu l'occasion de le montrer ailleurs et cent autres l'ont dit⁴, — était par nature une ville fidèle à la liberté commerciale comme à la liberté industrielle, une ville largement ouverte aux étrangers de toute nation⁵. Elle ne pouvait envisager sans appréhen-

1. Ne faudrait-il pas lire « envieux » ?

2. Il s'agit donc de banqueroutes commises par des étrangers et dans lesquelles se sont trouvés pris des Français, banqueroutes qui ont drainé « l'épargne nationale ».

3. Voy. les passages que j'ai soulignés ci-dessus.

4. *Ouvriers du temps passé*, p. 112.

5. *La Responce à MM. de Lyon, lesquels veulent empêcher rompre le cours des marchandises d'Italie, avec le prejudice de leurs foires, et l'abus aux changes, et conservateur desdites foires et autres belles raisons pour servir au bien*

sion l'adoption de mesures protectionnistes qui auraient « coupé le trafic, » c'est-à-dire interrompu les relations entre ses industriels et commerçants et leur clientèle étrangère, porté atteinte à la prospérité de ses foires. Désigné par Laffemas et les siens comme l'auteur responsable du drainage de l'or français hors frontières, comme « le pelé, le galeux d'où venait tout le mal, » Lyon a répondu, et de « cette réponse de ceux de Lyon » les communautés parisiennes ont eu connaissance.

II

Qu'est-ce que cette « réponse de ceux de Lyon ? ».

La ville de Tours, l'autre grand centre de production des soieries, avait fait de nouvelles démarches en cour pour obtenir l'exécution des vœux émis à Rouen. Ces démarches sont ainsi résumées par les *Économies royales* : « Ceux de Tours vindrent aussi à Bloys pour vous [à Sully] parler de faire défendre l'entrée de toutes sortes de manufactures étrangères, se faisant fort de fournir toute la France de semblables estoffes. Vous leur remonstrastes combien à l'exécution ils trouveroient leur proposition difficile [depuis 1596 on avait eu le temps de s'en apercevoir] et qu'il falloit auparavant faire un grand établissement pour les soyes et le tirage de l'or et l'argent et *considérer de quelle perte seroient causes telles deffences si soudainement faites pour toutes les autres villes qui trafiquoient hors le royaume.* » Ne croirait-on

de l'Estat. Fait par Barthelemy de Laffemas... (Paris, Est. Prevosteau, 1598, petit in-8° de 23 p.) contient un avis au lecteur ainsi conçu : « Plusieurs qui desirant à veoir mes amplex memoires, que l'on voit par l'abregé d'icelles, lesquels sont es mains des communautez de Paris, pour en donner leur advis, et après le tout sera imprimé, où l'on verra un bien inestimable pour l'Estat. » Page 2, on lit l'« Advertissement aux communautez de Paris : sera en leurs corps voir et examiner ces responce de ceux de Lyon, avec les amplex memoires dudit Laffemas, et bailler du tout advis... »

entendre argumenter (et c'est Sully qui parle) un partisan de la liberté des échanges et du commerce d'exportation ? « Mais [ceux de Tours] ne se laissant persuader à vos raisons, ils s'adressèrent à la propre personne du Roy, laquelle ils sollicitèrent ou plustost importunèrent..., par le moyen d'amis et de présens...¹. » Nous avons conservé d'autre part le texte² de la supplique présentée par le maire de Tours au roi en cette année 1598, supplique où il décrivait de nouveau la ruine de la soierie :

« N'estant possible de remettre et rétablir ledit estat en sa splendeur..., sinon que ladite manufacture de draps et passements et autres ouvrages d'or, d'argent et de soie estrangers fût dessendu en ce royaume, sous le bon plaisir de S. M., nous auroit sad. M. ordonné et commandé, comme encores depuis, passant par cette ville, après s'être informé du fait cydessus, de députer vers elle personnages capables, en sa ville de Paris, lorsqu'elle y seroit arrivée, afin d'être pourvu par elle-même en conséquence. »

La ville de Tours avisa la ville de Lyon de ses démarches et l'invita même à se joindre à elle pour en assurer le succès.

Mais la situation économique des deux villes était bien différente. Tours était purement une ville industrielle ; elle faisait de la soie et voulait en vendre, à l'exclusion des soies étrangères ; création arbitraire et très artificielle du pouvoir royal, placée dans des conditions que l'avenir devait démontrer défavorables, la soierie tourangelles faisait naturellement appel à la protection. Lyon au contraire, en même temps que « manufacture, » était place de commerce. Lyon cherchait déjà à constituer chez lui le marché international des soies, comme il y avait constitué le marché international des valeurs ; il avait donc besoin de liberté. Tout le monde, il est vrai, à Lyon même,

1. *Œconomies*, ch. xch.

2. Donné par M. Bossebaeuf, *op. cit.*, p. 57.

n'était pas de cet avis ; les échevins avouent qu'ils ont trouvé « des opinions fort diverses entre leurs concitoyens » ; » et, de cette absence d'unanimité, leurs adversaires ne manquèrent pas de prendre avantage ¹.

La « responce de ceux de Lyon » est-elle, comme on serait tenté de le croire tout d'abord, la pièce ainsi décrite, sous la cote « AA 141 (1596-1599) », » dans l'Inventaire des archives communales : « Dommage considérable que causerait au commerce de Lyon la prohibition des marchandises manufacturées à l'étranger ? »

Mais ce document, que nous analyserons plus loin, est le procès-verbal d'une assemblée tenue à Lyon le 18 août. Or, dans les *Responces generales* de Paris, présentées au roi dès le 12 août, il est déjà question de la « responce de MM. de Lyon. » C'est donc à une première réponse, rédigée par les députés que Lyon avait envoyés à la cour, que s'adressent à leur tour les *Responces* de Laffemas ². A travers le texte de sa virulente réfutation, nous pouvons presque reconstituer le rapport lyonnais, qui ne comprenait pas moins de 198 articles. Les 32 premiers ³ étaient consacrés à ruiner les arguments « des maistres ouvriers en soye de Tours. » Établissant le compte du prix de

1. « Les uns faisans pour monstrier que la deffense de l'entrée et usage de marchandises estrangieres en ce royaume peult apporter beaucoup d'utilité à cestd. ville en particullier, et les autres monstrans, tout au contraire, que ce seroit la ruyne du commerce estably en icelle, sans lequel elle ne peult commodement subsister. »

2. *Responce de Laffemas*, p. 5 : « Le peuple de Lyon a été surpris et n'a jamais pensé à faire telles responces, et ceux qui les ont faict les ont voulu soutenir à la presence de Nossgrs du Conseil, lesquels ont esté convaincus par lesd. maistres ouvriers en soye dud. Tours et un dud. Lyon, en presence des marchans de soye de Paris et moy. »

3. En dehors de ce document, il y a eu lieu de faire copier des parties des registres consulaires (BB 135). Je dois ici des remerciements particuliers à mes collègues MM. Mariéjol et Charléty, qui ont bien voulu faire exécuter pour moi ces copies. Je n'ai pu les collationner sur l'original.

4. P. 3 : « *Responce aux escrits de MM. de Lyon...* Ainsi l'on peut dire des deputez dud. Lyon, par leurs longs escrits, contenans cent nonante huit articles, qui se pourroyent faire en la dixiesme partie d'iceux, lesquels voudroient empescher le commerce et police qui se doit establir pour le bien de l'Estat. »

5. *Ibid.*, p. 3-4.

vente des soies manufacturées, du prix d'achat des soies grèges et du prix de la main-d'œuvre nationale, ils démontrèrent, comme des économistes de l'école manchestérienne, que la France a tout intérêt à renoncer à une fabrication à laquelle elle est moins apte que l'Italie, et qu'elle « fera beaucoup mieux d'accepter lesdits draps de soye des Italiens que de les faire dans ce royaume¹. » Cette thèse hardie était développée dans les articles 32 à 118. Les 80 articles suivants étaient consacrés surtout à dépeindre les funestes conséquences qu'aurait pour la ville de Lyon l'abolition du trafic italien². C'est à cet ordre de considérations, destinées à éveiller la pitié du roi, que sont consacrés les documents municipaux dont nous allons maintenant parler.

La question fut posée, par le prévôt des marchands et les échevins³, dans une assemblée qui se tint à l'hôtel de ville le 18 août 1598, et à laquelle avaient été convoqués, outre MM. du clergé, de la justice et des finances, vingt « notables bourgeois » et jusqu'à trente-cinq marchands, « les mieux entendus au fait des négoce qui s'exercent dans la ville et mesmes en l'art de la soie. » Il y eut de nombreuses absences⁴, et l'assemblée ne compta pas plus

1. *Ibid.*, p. 4 : « Parlant des soyes escreues, soyes greiges, soyes manufacturées et soyes de tous pays, avec le pris qu'elles coustent et le prix qu'elles sont vendues et pris des draps faicts, le differend des pris d'Italie et Lyon, et combien il y a de profit et de perte à un pays et à l'autre, et combien la France faict de gain ce fournissant des draps de soyes d'Italie au pris de ceux qui ce feront dans le royaume... Pour faire croire que, si le Roy rompt le cours desd. marchandises d'Italie, la France perdra quatre cens mil escus de rente tous les ans, ainsi que le porte led. article 118, par mots exprez. »

2. Si nous n'avons pas conservé cette première « responce » de ceux de Lyon, cela tient peut-être à ce que les députés, d'après ce que dit Laffemas (p. 17), voulurent garder ces articles secrets : « Il faut repondre sur ce que les deputez ne veuillent bailler copie de leurs escrits, disans avoir peur que les estrangers cogneussent les affaires secrettes de la France. » Laffemas a dû avoir entre les mains le texte remis au Conseil. — Les derniers articles parlaient aussi de la question des maîtrises ; nous les retrouverons plus loin.

3. Depuis la soumission de la ville à Henri IV, une organisation, copiée sur celle de la municipalité parisienne, remplaçait l'ancien consulat.

4. On notera l'abstention complète de MM. de la justice.

de vingt membres, appartenant pour près des quatre cinquièmes à la catégorie des marchands.

« Messieurs de la ville de Tours » se faisaient forts d'avoir pour eux la cour. Le roi, nous l'avons vu, leur avait fait espérer gain de cause et leur avait commandé d'envoyer auprès de lui un délégué pour suivre cette affaire. Les renseignements particuliers de l'échevinage lyonnais montraient que les Tourangeaux ne se leurraient pas de vaines chimères, et le prévôt des marchands de Lyon, Balthasar de Villars¹, considérait d'avance la bataille comme perdue. Il admettait que la mesure proposée, même si elle était préjudiciable à la ville dont il était le chef, était conforme à l'intérêt général du royaume : tant les idées mercantilistes avaient déjà fait de chemin. Il prévoyait donc que l'intérêt particulier serait sacrifié à l'intérêt général. Il s'y résignait et ne conseillait à ses administrés qu'une chose : aviser aux moyens de tirer le meilleur ou le moins mauvais parti possible de cette situation nouvelle. L'affaire parut trop grosse pour être traitée par une assemblée trop peu nombreuse et insuffisamment préparée. On décida l'ajournement de la décision et chacun s'engagea à faire passer au greffier de la ville des avis écrits.

Cette enquête ne dut pas apporter de révélations très nouvelles. Il est probable, à en juger par ce qui se passera dans la suite, que la majorité se déclara ouvertement en faveur de la liberté des échanges, mais qu'il se forma, autour du prévôt des marchands, un parti disposé à une transaction. C'est du moins ce qui semble ressortir des termes de la commission donnée le 10 septembre à Thomé², greffier de la municipalité, d'aller en cour pour y poursuivre « plusieurs grandes affaires » dont la ville était « chargée », et en particulier « à l'occasion de la deffence que l'on tient avoir esté proposée et comme résolue au conseil de S. M. de l'entrée et usage dans ce royaume de

1. Voy. sur ce personnage la thèse latine de M. Charléty.

2. BB 135.

toutes marchandises manufacturées hors icelluy, de laquelle deffence procederoit une grande ruyne à ladite ville, *sy pour le moingt il ne plaisoit à sadite Majesté l'ordonner avec des conditions et modérations qui feissent cesser ung interest de sy grande importance...* »

A partir de ce moment, l'affaire de la prohibition des manufactures étrangères suivit le cours que suivaient sous l'ancien régime toutes les affaires dans lesquelles une mesure d'ordre général heurtait des intérêts particuliers. Les intéressés de l'une et l'autre part entretiennent en cour, à grands frais, des députés particuliers ; ces députés suivent la cour dans ses moindres déplacements, fatiguent le roi et les ministres, font retirer en détail ce qui a été concédé en gros, obtiennent ajournements sur ajournements. L'affaire traîne et, généralement, après avoir été annoncée à grands fracas, la réforme, bonne ou mauvaise, n'aboutit point.

Tours avait un agent à Paris dès le commencement d'août au plus tard. Lyon, qui avait déjà des députés, fit partir le sien le 10 septembre, et cependant, le 12 décembre, il n'y avait encore rien de fait. L'échevinage se décide alors à écrire au chancelier. Il a, cette fois, résolument pris position contre Tours. Il accuse cette ville de masquer, sous le prétexte du bien public, ses convoitises particulières, et de comploter la ruine de Lyon. Pour sauver Lyon menacé, Balthasar de Villars a recours alors aux grands arguments, qu'il enveloppe d'une forme littéraire éclatante : c'est « une des plus importantes villes du royaume, » c'est celle qui, la première, « a secoué l'injuste domination [des ligueurs] pour recognoistre son prince naturel ; » sa chute serait un désastre pour la France entière. L'intérêt général, cet intérêt qu'on leur oppose, est donc d'accord avec l'intérêt particulier de la ville. Or, « la liberté du commerce est son ornement, voire son seul maintien. » Si elle en est privée, elle « perdra en ung instant son nom et sera rendu esgalle au plus dépeuplé village ; » en peu d'années, « les marques de la

ruyne la feront reconnoître avoir esté grande quelques fois. »... *Et campos ubi Troja fuit.*

A ces dramatiques objurgations se mêlent des détails intéressants. On supplie le Conseil de fermer l'oreille non seulement aux envieuses paroles de ceux de Tours, mais aussi aux protestations qui pourront lui arriver de Lyon même. Il y a en effet (on ne le nie plus) à Lyon un petit groupe d'artisans, probablement de maîtres fabricants de soie, qui n'aiment pas à respirer l'air trop rude de la liberté et qui voudraient créer à leur profit un monopole à l'abri des prohibitions. Nous retrouverons ce groupe à propos de la liberté du travail. L'échevinage n'est pas tendre pour ces gens qui, en recueillant des « déclarations mendrées, » veulent faire croire à un désaccord dans son propre sein. Les porteurs de ces pétitions, dit-il, « devroyent estre chastiés d'avoir voutu, par des assemblées illicites et très dangereuses, pratiquer des advis contraires aux résolutions du corps de ville. »

Faut-il s'en prendre à ces protestations, qui montraient Lyon désuni devant le péril? Toujours est-il que, pour cette fois, Tours triompha. L'infatigable Laffemas était venu à la rescousse. Dans sa *Responce à Messieurs de Lyon*, il avait riposté par avance aux arguments contenus dans la lettre des échevins. S'il était vrai que la prohibition amènerait une moins-value de 400,000 écus dans les recettes que le roi tirait de la douane de Lyon¹, qu'était-ce auprès des six millions que l'Italie enlevait chaque année à la France? Les foires de Lyon² ne devraient « se tenir que pour les marchandises escrues des estrangers, » qui s'y échangeaient contre les produits du royaume, et non pour des produits étrangers qui s'y échangent contre l'or français. Ces foires ont engendré « l'abus des changes et rechanges, » c'est-à-dire la spécu-

1. P. 5. VOY. FAGNIEZ, *Economie sociale de la France sous Henri IV*, p. 106 n. 4.

2. Laffemas, p. 8.

lation sur les valeurs mobilières, « un des pires et dangereux trafic contre l'Estat qui se peult voir¹ ».

Il faut mettre un terme à cette « police » déplorable. Les mariniers de Marseille qui, par convois de douze ou quinze barques, s'en vont « en Levant et pays de Perse » quérir des soies pour les Italiens, n'auront qu'à les rapporter en droiture à Marseille, au lieu de faire escale à Gênes². Déjà d'ailleurs, « les Provençaux et ceux de Languedoc font... des soyes aussi belles qu'en lieu du monde et en grande abondance depuis peu d'années. » On pourra même planter des mûriers à Toulouse, à Paris, à Tours, n'en déplaie à Messieurs de Lyon, qui prétendent que les tonnerres et les froids de France empêchent les vers d'y prospérer³. Ce que l'on fera pour les draps de soie, il faudra le faire ensuite pour les autres « manufactures. » Il ne faut plus que l'Angleterre « ruine une partie du royaume, depuis le fond de Normandie jusqu'à Bordeaux et Bayonne attirant les thrésors du peuple, à cause du grand nombre des marchandises manufacturées qu'ils y apportent. Genève et autres pays voisins en font le semblable, qui ont rendu l'Estat aux aboys ; et, par le commerce dudit Lyon, le pire mal est venu de leur ville et foires⁴. » A cette

1. P. 10 : « Le moyen de quoy les estrangers, d'un million d'or, en peu de temps, le font double et quadruple, et ont appris cette pernicieuse faute aux François. De sorte que ceux qui ont de l'argent, à present, ruynent et perdent tout le reste du peuple. Il n'y a pas jusques aux marchans, qu'ils ne quittent le negoce de marchandise pour s'adonner à ce malheureux traffic, de sorte que celluy qui a mil escus d'argent est plus riche que celuy qui en a vingt mille d'heritage. C'est vrayement la cause qui empesche à bien cultiver les terres et heritages et aussi les manufactures des marchandises et ouvrages. Ces deux raisons sont suffisantes pour faire rompre telles monopoles et changes. . » Ailleurs (p. 8), il exprime le regret que Lyon ne soit pas « à trente ou quarante lieux loing de la frontière ». Il décoche (p. 21) « à ceux de la ville de Lyon » ce quatrain, plus éloquent, hélas ! que poétique : « Messieurs les Lyonnois, faicte plus de la sorte, | Vos changes et draps de soyes, de quoy faisiez estat, | Et vos foires et traffics, au Roy perdez l'Estat. | Vous et nous sont ruynez, recognoissez la faute. »

2. *Response*, p. 12.

3. *Ibid.*, p. 14. — Sur les nombreux écrits consacrés par Laffemas à cette question, voy. FAGNIEZ, *Economie sociale...*, *passim*.

4. P. 13.

« police » ruineuse, il faut substituer une « police » nouvelle, ce que les Allemands de nos jours appelleraient une « économie nationale, » et, de cette police, Laffemas, dans ses écrits, s'empressera de dresser le plan.

Le roi se laissa convaincre, malgré l'avis de Sully¹. Il signa, au mois de janvier 1599, un édit qui prohibait l'entrée des étoffes de soie, d'or et d'argent².

Les Lyonnais ne désarmèrent pas pour si peu. Ils savaient par expérience qu'il n'est pas, malgré les formules, d'édit « perpétuel et irrévocable » et qu'on peut toujours compter sur les retours de la volonté souveraine. A une assemblée tenue le 7 septembre 1600, un des bourgeois dénonça « la deffense des etoffes de soie » comme la cause de la « ruine » de la ville ; un autre fit remarquer que « la pluspart des maisons et bouctiques sont déjà vides. » C'était montrer que les prédictions de Balthasar de Villars n'avaient pas été mensongères. La prohibition était en train de tuer la ville, à l'heure même où Tours était obligé de se déclarer incapable de suffire aux besoins de la consommation nationale. Comme le dit Palma Cayet, « cet édit [la prohibition des soieries étrangères] avoit esté trouvé très raisonnable, les feus roys l'avoient voulu faire ; mais la difficulté en avoit toujours esté qu'avant que d'en deffendre l'entrée, il falloit avoir de quoy en faire dans le royaume³. » La même difficulté se

1. *Économies*, loc. cit. : « Enfin, pour ce que vous ne voulustes pas insister à soutenir vostre opinion, ils obtinrent ce qu'ils demandoient. » Palma CAYET, *Chronol. septen.* (1599, p. 64 de l'éd. Michaud) : « En ce temps aussi, suyvnt ce qui avoit esté arresté à l'assemblée de Rouen, l'entrée des marchandises manufacturées d'or, d'argent et de soye fut deffendue en France, affin que le peuple s'addonast à la manufacture, et par ce moyen que l'argent que l'on transporte aux pays estrangers, estimé à plus de six millions d'or par an, y demeurast. » — FAGNIEZ, *op. laud.*, p. 106.

2. *Arrêts du Conseil*, n° 5136 : « Arrêt ordonnant l'expédition de l'édit relatif aux manufactures étrangères et à l'exportation des métaux précieux », 5 janvier 1599. — FONTANON, t. I, p. 1046. — ISAMBERT, t. XV, p. 212, renvoie au texte de Fontanon et à celui des Archives, TT 289. — Il est intéressant de constater que, le 11 janvier, un arrêt (n° 5145) ordonnait la mise en liberté, sous caution, de Barthélemy de Laffemas.

3. Palma CAYET, loc. cit.

reproduisit en 1599, et « cet édit ne fut sitost fait à la poursuite des marchands et ouvriers de Tours que les douaniers de Lyon et autres banquiers ne s'y opposassent et firent tant que l'année ensuyvante il fut révoqué¹. » La victoire des mercantilistes n'avait pas duré longtemps². Sully constate en ces termes leur échec : « Tout cela ayant esté ainsy basti sans les fondemens nécessaires pour un si grand dessein, s'en alla dans six mois en ruyne, les incomoditez que quasi toute la France recevoit de ces défences ayant contraint le roy de les révoquer³, estant à Lyon. »

Henri avait besoin de cette ville comme base d'opérations contre la Savoie, ce n'était pas le moment de la dépeupler. Il avait également besoin de rester en bons termes avec ses voisins italiens, genevois et suisse. Il laissa si bien inexécuter l'édit de prohibition que le 31 juillet 1600, un arrêt du Conseil⁴ accordait à plusieurs marchands de Lyon mainlevée de l'argent, et non pas seulement des ballots, saisis par M^e Thomas Deschamps, commis « pour empescher le transport de l'or et de l'argent hors du royaume. » Le pauvre commis en fut pour ses frais de zèle et dut restituer le tout aux destinataires,

1. Palma CAYET, *loc. cit.*

2. Dès le 29 décembre 1599, un arrêt (n° 5704) ordonne que le fermier de la douane de Lyon sera entendu au sujet d'une requête par laquelle les marchands et fabricants de soie de Lyon demandent l'application des règlements sur les droits d'entrée. Ils n'avaient donc pas encore été appliqués.

3. Y a-t-il eu « revocation » proprement dite ? On ne trouve, dans le recueil de M. Noël Valois, aucun arrêt d'abolition ou de surséance. Peut-être l'a-t-on simplement laissé tomber en désuétude. Les arrêts ci-dessous semblent écarter l'hypothèse d'une abrogation législative.

4. *Arrêts*, n° 5972. Cf. n° 5945. A l'opposition lyonnaise était venue s'ajouter une opposition diplomatique. Chapeaurouge (Fr. DE CRUE, *Henri IV et les députés de Genève*, p. 197-98) fut chargé par Genève de protester contre l'édit de janvier 1599. Le 29 mars de cette année, Th. de Bèze écrivit au roi pour lui rappeler que, par le traité de Soleure de 1579, Henri III avait promis de traiter les Genevois, pour le trafic, « comme propres et naturels François... Ne l'exempter de cette défense seroit un des plus grands expédiens que scauroit souhaiter celui qui en [de la ville] desireroit l'usurpation ou destruction ».

les deux marchands suisses Daniel et Christophe Studer. Enfin, le 2 janvier 1601, l'édit était à ce point devenu lettre morte, qu'on assignait au Conseil « les marchands de Paris intéressés à la non-exécution de l'édit qui prohibe l'entrée dans le royaume des draps d'or et de soie¹. » On ne saurait avouer, plus clairement que cet édit avait cessé d'être.

III

En même temps qu'ils poursuivaient le règlement de cette grave affaire, les Lyonnais étaient préoccupés par une autre question également vitale, celle de la liberté du travail. Non moins que par la prohibition des soieries étrangères, ils étaient atteints par l'édit d'avril 1597 sur les arts et métiers². En effet, cet édit, reproduisant l'édit caduc de 1581, établissait le régime des jurandes « par tous les lieux et endroits de notre royaume. » Il ne se bornait même pas à étendre cette obligation aux artisans de toutes les industries ; l'article 3 ordonnait : « que tous marchands vendans par poix ou mesures et tous autres faisans profession de quelques trafics de marchandises, art ou mestier que ce soit, en boutiques ouvertes, magasins, chambres, astelliers ou autrement, ès villes, faux-bourgs, bourgs, bourgades et autres lieux où lesdictes maistrises jurées ne sont encore establies, seront indifféremment tenues de prester serment de maistrise huit jours après la publication des présentes... »

1. *Arrêts*, n° 6177. Le 31 juillet 1603, l'édit est tout à fait oublié : « Arrêt (n° 7730) autorisant une enquête sur la conduite des officiers de Provence qui, au préjudice des droits du fermier général de la douane de Lyon, ont laissé passer certains ballots de draps de soie venant de Genes. » Tout ce qu'on exige de ces soieries génoises, c'est, comme jadis, qu'elles passent par Lyon.

2. FAGNIEZ, *op. laud.*, p. 65. — HAUSER, *Ouvriers du temps passé*, p. 133.

3. *Ouvriers du temps passé*, p. 112.

Lyon était directement atteint par cette réglementation. Lyon était en effet l'asile par excellence de la liberté du travail ¹. Quatre métiers seulement, ceux de serrurier, d'orfèvre, de barbier-chirurgien et, depuis 1588, d'apothicaire étaient organisés en communauté jurée. Les autres étaient libres, ne connaissant ni chef-d'œuvre ni jurande, soumis seulement à la surveillance et à la visite de la municipalité. Évidemment, il ne faut pas se laisser faire illusion par ce mot retentissant de *liberté du travail* ; cette liberté ne profitait pas autant qu'on pourrait le croire à l'individu, soumis comme ailleurs à des règlements qui, à la fin du xvi^e siècle, étaient devenus de plus en plus restrictifs ². Mais la ville tenait à cette liberté parce que les métiers de Lyon échappaient ainsi à l'action fiscale comme à l'action réglementaire de la royauté ; elle était pour la municipalité une forme de l'indépendance. C'était elle qui nommait chaque année, pour chaque métier, les deux maîtres chargés des visites. Ajoutez que les règlements des communautés, soumis à l'homologation municipale, étaient en général plus libéraux que ceux des jurandes, par exemple sur les questions d'apprentissage. Surtout, la liberté du travail laissait l'accès à la maîtrise largement ouvert à quiconque possédait un capital. Par suite, Lyon offrait une hospitalité fructueuse à tous les artisans étrangers, imprimeurs allemands, fabricants de soie italiens, banquiers, changeurs ou marchands.

Ce régime avait été officiellement reconnu par Louis XI ; ses lettres patentes du 17 avril 1476 interdisent aux artisans de Lyon de faire aucune assemblée ou règlement sans l'assistance des consuls, interdiction renouvelée en 1486. La forme comminatoire de ces actes prouve qu'à Lyon comme ailleurs il y avait des partisans de la réglementation. Comme autrefois les seigneurs qui, pour peupler une

1. GODART, *l'Ouvrier en soie*, p. 77. L'auteur exagère un peu ou, du moins, se place trop au point de vue des xvii^e et xviii^e siècles.

2. *Ibid.*, p. 82-83. Voy. aussi PARISSET, *La Fabrique lyonnaise*.

ville neuve, lui conféraient par avance des privilèges et des exemptions d'impôts, les consuls faisaient de Lyon une sorte de « franchise » industrielle, pour y attirer le plus d'étrangers possible. Mais un certain nombre de capitalistes locaux, déjà en possession d'état, n'auraient pas été fâchés de se réserver, comme à Paris et dans les autres villes jurées, le monopole collectif de leur industrie et de diminuer ainsi le nombre de leurs concurrents éventuels¹. C'est pourquoi, sous le règne de Louis XII, un certain nombre de métiers s'étaient illégalement organisés en jurande. Le consulat dut déléguer en cour Claude Thomasin, conservateur des foires, qui obtint, le 18 juillet 1511, des lettres d'abolition.

En 1571, les Lyonnais avaient failli passer avec armes et bagages à l'armée de la réglementation ; ils avaient exprimé le désir d'organiser chez eux des communautés jurées « à l'instar de la ville de Paris »². — Mais cette fièvre fut de courte durée, c'est tout juste si un arrêt du sénéchal défendit aux tailleurs de faire des chausses et aux fripiers de faire des vêtements d'étoffes neuves. Même l'édit général de 1581, — et encore qu'il contient des articles spéciaux à Lyon³, — n'y reçut aucun commencement d'exécution⁴ ; preuve en soit l'obligation où se trouva le

1. *Ouvriers du temps passé*, p. 112. C'étaient les cordonniers, tailleurs d'habits, tisserands, épingliers, selliers, etc., quelques artisans « qui desiroient maîtrise et chef d'œuvre en leur art, ne regardans rien plus oultre que leur proffict particulier, qui leur sembloit estre d'empescher que le mestier se multipliasst et qu'il en vint d'autres sans passer par leurs mains ». Voy. la lettre du 12 septembre 1600.

2. *Ouvriers du temps passé*, p. 131. Voy. aussi Arch. nat., X¹^e 9267, fol. 331.

3. Art. 8 (Lespin., I, 87) : les Lyonnais peuvent faire leur apprentissage dans toutes les villes de France ou hors de France et ensuite exercer la maîtrise à Lyon ou dans tout le ressort du Parlement de Paris, Paris seul excepté.

4. Il ne fut, d'ailleurs, pas non plus complètement exécuté en Touraine, quoique dans la ville existât depuis longtemps une communauté jurée d'ouvriers en soie (Bosséboeur, *op. cit.*, p. 51). On lit, en effet, dans les Remontrances du Tiers aux Etats de Blois de 1588 (citées par Bosséboeur, d'après de Grandmaison) : « Que les ouvriers desd. draps de soye demourans aud. pays de Touraine et qui se sont esloignez de lad. ville pour

Consulat de créer par décision particulière, la jurande nouvelle des apothicaires. Il est vrai qu'au bruit de ce qui se passait à l'assemblée de Rouen, quelques patrons voulurent recommencer la tentative avortée de 1511 ; ils profitèrent de ce que les Grands-Jours se tenaient alors dans la ville¹ pour s'y pourvoir ; mais ils furent déboutés de leur demande, la ville de Lyon ayant fait valoir ses privilèges.

La question avait été soulevée alors à propos d'un de ces métiers interlopes qu'on accusait de ne faire qu'« escumer et branqueter » tous les autres métiers, le métier de fripier. Les marchands drapiers et chaussetiers, avaient sonné la charge, les tapissiers, contrepointiers et tailleurs étaient intervenus au procès. Il s'agissait donc, à défaut de l'établissement de véritables maîtrises jurées, d'obtenir de la cour des statuts qui eussent pour effet de limiter nettement la « vacation » de chacun, sans quoi, disaient-ils « il serait donc loisible à ung homme d'être appelé drapier, cordonnier, éperonnier tout ensemble, ce qui serait ridicule... » Il était impossible aux intéressés d'accepter sans résistances « la révolution commerciale inaugurée par les précurseurs du commerce en gros et de bazar² » Les marchands parisiens poursuivent et poursuivront dans les merciers le commerce de commission. Les tailleurs et les chaussetiers lyonnais, habitués à travailler à

ouvrir à leur liberté, alterer la marchandise et esviter la visitation d'icelle, affin qu'ils ne fussent reprins, seront tenus apporter leurd. marchandise en la ville de Tours pour estre veue et visittée par les maistres jurez dud. estat et marquez, si faire se doibt, auparavant que de la pouvoir exposer en vente, pour esviter aux fraudes et abus qui s'y commettent au grand prejudice du publicq, sur peyne de confiscation desd. marchandises, de pugnition corporelle et d'amende arbitraire, et seront subjectz à la visitation par lesd. maistres jurez, *encore qu'ils soient demouraus hors lad. ville et banlieue.* » Voy. sur cet édit une bonne étude dans R. EBERSTADT, *Das französische Gewerberecht*.

1. Arch. nat., X¹² 9267-9269. Arrêts, U 751-753. Minutes, n^{os} 9705-9706. Ce curieux procès est à étudier. Voy. les extraits que j'en donne plus loin. D'ailleurs, ces grands jours ont une réelle importance au point de vue de l'histoire économique.

2. FAGNIEZ, *Revue hist.*, 1902, nov.-déc., p. 395.

façon, avec les étoffes que les bourgeois avaient été prendre chez leurs confrères les drapiers, poursuivaient dans les fripiers les inventeurs d'une industrie nouvelle, l'industrie de la *confection*. A quoi les fripiers répondaient assez congrûment que, grâce à eux, « les pauvres étaient soulagés, puisqu'ils trouvent les habits tout faits, à meilleur compte qu'ils ne peuvent les faire faire en achetant en détail toutes les étoffes qui pourront entrer en un habit ».

La lutte ne datait pas d'hier entre l'aristocratie des métiers lyonnais et ces petits industriels que, faute peut-être de meilleurs arguments, on traitait de Savoyards ou de Juifs, et que l'on accusait de méconnaître, en raccourtant de vieux matelas, les règles de l'hygiène et — déjà — de l'antisepsie ; en même temps que, par une singulière contradiction, on leur imposait l'obligation de ne tailler vêtements qu'en vieilles étoffes. La tentative avortée de 1571 avait été surtout dirigée contre eux. Ils avaient appelé de la sentence du sénéchal. Deux arrêts de 1573 avaient mis leurs appels à néant, mais ils n'avaient pas cédé.

En 1577, le Consulat avait encore une fois essayé d'obtenir des statuts limitant la « vacation » des industries du drap, et ces statuts avaient même été homologués en 1582, dans le mouvement de réglementation qui suivit l'édit général. Mais les fripiers, paraît-il, réussirent à suborner le procureur de la ville, le célèbre historiographe de Lyon Claude de Rubys. Grâce à son appui, ils se pourvurent au Conseil d'Etat, et se firent donner des statuts contraires à ceux qui avaient été dressés par le Consulat. Ces statuts leur laissaient toute liberté d'empiéter sur les métiers voisins et les mettaient sur un pied d'égalité absolue avec leurs ombrageux rivaux. C'est contre ces statuts, datés de 1583, que s'insurgeaient les maîtres lyonnais, demandant le retour à ceux de 1577. Et ce n'est pas seulement aux fripiers, vile engeance, qu'on en avait. On trouvait l'occasion bonne pour ramener au devoir les tailleurs qui se permettaient de faire des chausses et des articles d'a-

meublement, les compagnons « soyeux » qui dérobaient des soies à leurs maîtres pour les vendre aux confectionneurs ; les cardeurs qui, « au lieu de manier la laine seulement et l'apprêter pour les contrepontiers », s'ingéraient de faire des matelas, etc.

C'est ainsi que les maîtres en soie, les maîtres contrepontiers, drapiers, tapissiers, etc., demandaient à la cour des règlements sévères.

Au fond, c'était transférer à la juridiction royale, qu'on sollicitait d'appliquer à Lyon les règlements parisiens, les droits qui avaient, de temps immémorial, appartenu à la municipalité. Aussi voyons-nous celle-ci revenir complètement à la thèse de la liberté. L'avocat de la ville remontra « que, tant à cause de l'assiette de ladite ville que de sa recommandable loiaulté et fidélité à la monarchie..., elle a esté douée de plusieurs beaux privilèges, notamment de la franchise des quatre foires par Charles VIII et depuis, pour y attirer de plus en plus la multitude des ouvriers et artisans de toutes parts, en l'an cinq cent et unze, par Loys XII^e, surnommé père du peuple, de l'abolition des mestiers jurez auparavant en ladite ville... et acquis par ce moyen toute franchise et honeste *liberté ouvrière...* » C'est ainsi qu'on appelait alors la liberté du travail. Et maintenant les maîtres « veulent obtenir le règlement de la ville de Paris contre et au préjudice de la liberté et franchise, » ce qui aurait pour effet de ruiner « l'opulence et splendeur » de la cité lyonnaise. Tout ce que purent obtenir les maîtres appelants, c'est que la cour ordonnât d'appliquer aux seuls fripiers, *par provision* et sans préjudice de leur droit, le règlement des fripiers parisiens, plus libéral en somme que celui qu'on avait voulu leur imposer en 1577. Les fripiers acceptaient, d'ailleurs, cette transaction. Cette fois encore, les échevins avaient triomphé, et ils espéraient bien en faire autant en 1598.

Mais là aussi, comme dans l'affaire des draps de soie, les Lyonnais rencontraient sur leur chemin l'inlassable Laffemas. N'avait-il pas écrit dans son *Règlement géné-*

ral¹ : « Que tous marchans et artisans seront d'icy en avant tenus et contrains de faire corps de communauté de leur mestier, ... et auront jurez de chacun mestier comme à Paris et ès autres villes où les mestiers sont jurez. » Or, si les notables ne donnèrent pas à cette idée, aussi nettement que pour la prohibition des manufactures étrangères, une place dans leurs cahiers², du moins durent-ils s'y montrer favorables; car, parmi les motifs que fit valoir Henri IV dans le préambule de son édit d'avril 1597, figurent « plusieurs plaintes » qui « nous en auroient esté faites... encore récemment en nostre ville de Rouen. »

L'édit était copié sur celui de 1581. Mais les Lyonnais ne se trouvaient pas, comme en 1581, en présence d'un souverain faible et impuissant; ils avaient devant eux « un roi, une barbe grise et un victorieux ». Aussi les arrêts du Conseil se multiplient pour assurer l'exécution de l'édit. Dès le 7 octobre 1597³, c'est un arrêt « prolongeant de trois mois, à la requête des colonels et capitaines suisses⁴, le délai pendant lequel les compagnons peuvent jouir du bénéfice de l'édit des arts et métiers », c'est-à-dire se faire recevoir maîtres sans chef-d'œuvre. Le 31 octobre, c'est un arrêt « faisant défense aux maîtres, gardes et jurés de mettre aucun obstacle à l'exécution de l'édit, qui porte règlement général de tous les arts, trafics et métiers du royaume.⁵ ». Enfin, le 24 janvier, c'est un coup

1. P. 21. Dans sa *Responce à MM. de Lyon*, de 1598, p. 16 : « Au 175 art. et 177, ils disent que les maistrises pour les ouvriers et artisans ne doivent avoir lieu à cause des foyres et que c'est le moyen de despeupler les villes. Je dis que, tout ainsi qu'un masson qui entreprend à bastir un edifice doit estre maistre, aussi pareillement en tous arts et mestiers la maistrise y est requise, car les ouvrages gastez et mal faictz sont prejudice au general et bonnes maisons... »

2. FAGNIEZ, *op. laud.*, p. 91.

3. Noël VALOIS, *Arrêts du conseil d'Etat*, n° 3844.

4. Intéressés à la question, puisque le roi avait affecté le produit des droits de maîtrise au paiement des « très justes debtes dont nous sommes redevables aux colonels et capitaines des Suisses... » Voy. ED. ROTT, *Hist. de la représentation diplomatique de la France auprès des cantons*, t. II, et L. LANGLOIS, *Obligations passées à Tours par Henri IV au profit de ses régiments suisses*.

5. N° 3657. Voy. aussi, pour Paris, n° 4101 et 4451.

droit : un arrêt « donnant assignation de 300 écus à M^e Joachim Pénicher, secrétaire de la chambre, qui est allé poursuivre à Lyon la publication de l'édit des arts et métiers¹ », arrêt bientôt suivi par celui du 28, « ordonnant au sénéchal de Lyon de procéder à la publication de l'édit des arts et métiers, nonobstant l'opposition du prévôt des marchands et des échevins de Lyon² ».

Vainement les députés envoyés en cour pour le fait des manufactures de soieries avaient essayé de protester en même temps contre l'édit des maîtrises. Laffemas veillait et, sur ce point comme sur les autres, il les avait vertement tancés dans sa *Responce*³.

La lutte était engagée⁴. Elle fut un instant interrompue par l'arrêt de suspension du 19 août 1599 ; mais le 7 septembre 1600, une « poursuite » était encore « instamment faite pour l'exécution de l'édit des maistrises et établis-

1. N^o 4440.

2. N^o 4452. Postérieurement, nous rencontrons l'arrêt du 15 février 1598 ordonnant l'établissement des contrôleurs-marqueurs de cuirs, nonobstant l'opposition faite au Mans, à Lyon... (n^o 4864), et, le 26 août, des poursuites contre les tanneurs, corroyeurs, cordonniers et mégissiers de Lyon..., qui ont tenté de s'opposer à la vente de ces offices (n^o 4820).

3. P. 16 : « Car tous artisans et ouvriers qui employent estoifes et marchandises doivent estre maistres et bien experimenter, d'autant que plusieurs se lient en eux, les menant achepter, et souvent les uns et les autres sont trompez par faute d'experience, et s'y commet infiniz abus, qui se peuvent corriger par les maistrises. » C'est priser bien bas la « police » des métiers, dont les Lyonnais étaient si fiers. Il réfute ainsi leurs arguments, *ibid.* : « En ce qu'ils disent qu'elles [les maîtrises] font despeupler les villes, c'est au contraire ; car, aux villes où il n'y en a point, c'est là où le peuple ne veut faire residence, à cause du desordre et confusion. C'est là où les vacabons vont et viennent et mettent en desbauche toutes sortes de gens, et empeschent l'obeissance specialement aux villes jurées, ils gastent les autres ; de sorte que, si l'on veult considerer, ils trouveront que lesd. maistrises sont necessaires, et par le moyen d'icelles l'on verra à l'advenir de bons et excellens ouvriers au bien et profit du public. » Il y a là une observation très curieuse : l'indiscipline des compagnons est plus grande dans les villes libres que dans les villes jurées. Il s'agit de savoir si elle est exacte.

4. Elle ne l'était pas à Lyon seulement. Voy. les arrêts (qu'il y aurait lieu de reprendre en détail dans une étude générale sur l'édit de 1597) n^{os} 4816, 4845, 4874, 5006, 5012, 5045, 5296 et enfin 5425 : « Arrêt ordonnant une enquête sur les abus auxquels donne lieu le recouvrement des deniers provenant de l'édit des maistrises et suspendant, pendant, deux mois, l'exécution de cet édit (19 août 1599). »

sement d'icelles en ceste ville contre les anciens edictz et privilegeiges d'icelle », et une assemblée se réunissait à l'hôtel de ville pour organiser la résistance¹.

L'opinion, cette fois, fut unanime. On décida de s'opposer « par tous les moyens possibles » à l'exécution de l'édit, qui entraînerait « la dépopulation de la ville et la ruine des privilegeiges des foires et des libertés d'icelle ». Contre cette « nouvelleté, que les antiens ont tousjours rejecté », il faut rester fidèle à cette attitude traditionnelle, « rebattre ce coup » ; il faut appeler à la rescousse toutes les villes du Lyonnais et aussi les étrangers domiciliés dans la ville². Il y eut enfin, pendant les jours suivants, des conférences entre le prévôt des marchands et des membres de « tous les estatz et ordres de ladite ville, tant du clergé, de la justice et des finances que des bourgeois et habitans en icelle, regnicoles et estrangers ». C'est à la suite de ces conférences, et « de l'avis et consentement universel de tous », que furent rédigées les remontrances du 12 septembre, la pièce capitale de tout ce débat.

Et d'abord, l'échevinage sort les arguments de chicane. Dès le 20 novembre 1597, lorsqu'on avait voulu une première fois (en conformité de l'arrêt du Conseil du 31 octobre) publier l'édit, la ville avait fait opposition et les parties avaient été envoyées en cour de Parlement. On affirme que l'arrêt du Conseil du 24 janvier³ 1598 met à néant cette opposition. Quelle erreur ! L'opposition avait été envoyée au Parlement, non au Conseil ; pour que l'arrêt fût valable, il aurait fallu qu'il y eût évocation préalable et que les opposants eussent été ouïs. Donc, cet arrêt est nul. D'autre part, les édits de 1581 et de 1597 ont la pré-

1. BB 138, fol. 118 et suiv. Voy. FAGNIEZ, *op. laud.*, p. 95, 96 et n. 4. Il semble, d'après le texte du 12 septembre, que, peu de jours avant le 7 de ce mois, une commission avait été « decernée en chancellerie à M. le lieutenant general en la seneschaussée et siege presidial de Lyon pour l'exécution des edictz des maistrises... »

2. Je n'analyse pas les arguments présentés par les divers opinants ; ils reviennent plus amplement exposés dans le document suivant.

3. Le texte BB 137 dit « 25 ».

tention, non pas d'innover, de créer de toutes pièces un régime nouveau, mais simplement de remédier aux abus¹. Or, il n'y a pas d'abus à Lyon. La visitation des métiers par les délégués de la municipalité assure à la ville toutes les garanties que l'on cherche à obtenir ailleurs au moyen des maîtrises. Où trouve-t-on meilleurs marchands, plus habiles ouvriers qu'à Lyon? L'édit y est pour le moins inutile, tout y va pour le mieux depuis un temps immémorial.

Ces considérations sont pour le prévôt des marchands un prétexte à nous donner un morceau littéraire sur la position géographique de Lyon, sur son commerce, sur son histoire. Ce morceau est intéressant et il garde, après trois siècles écoulés, une saveur de vérité². Il décrit avec bonheur le commerce de Lugdunum, « à la descente des Gaules, de l'Allemagne et de l'Italie... ; et, par le moyen des rivières du Rhosne, de la Saosne et de Loyre³, toutes les marchandises que les deux mers se communiquent l'une à l'autre, de tous les endroitz recogneuz par les hommes, se peuvent aysément voiturer d'une mer à l'autre et traverser la France en quatre partz ».

Mais, si elle est au confluent des routes, la ville est en pays stérile⁴, et les disettes n'y sont pas rares. Le commerce de détail y est peu actif, car il y a peu de noblesse locale, peu de villes aux environs qui viennent s'y approvisionner. Il y passe, il est vrai, beaucoup de voyageurs ; mais ce sont de simples passagers, serrant les cordons de leur bourse pour ne l'ouvrir qu'en Italie, ou qui en reviennent la bourse plate. Ils laissent à Lyon, dit avec une évidente exagération le prévôt, très peu d'argent.

1. Ceci n'est pas tout à fait exact. L'édit de 1581 a, en partie, pour objet d'établir une législation uniforme : « Desirans pouvoir departir, comme bon pere de famille, egallité de faveur et justice à tous nos subjez. »

2. Il est juste d'ajouter que ces idées (quelquefois même ces expressions) sont fréquentes chez les auteurs lyonnais du xvi^e siècle : Champier, de Rubys, Paradin, du Pinet.

3. Voici un argument pour les partisans de la Loire navigable.

4. Opinion générale à cette époque.

Ce qu'il veut prouver, c'est que la ville, par suite de sa position même, mérite des ménagements particuliers ; un régime brutal la tuerait. Or, elle est pour le roi d'une utilité stratégique de premier ordre. Elle est « en l'extrémité de ce royaume ». Elle barre les routes d'invasion qui vont vers Paris. Il fallait donc la peupler pour que « Leurs Majestés fussent déchargées de la garde d'icelle ville, à laquelle quatre mil hommes de garnison ne pourroient pas suffire ». Ce serait folie d'enlever « à ce Lyon sa vieille peau ».

Dès les empereurs romains, et plus tard sous Childébert I^{er}, Lyon eut besoin de privilèges pour se peupler. Ce n'était plus qu'« un village » lorsque Charles VII et Louis XI y rétablirent les foires et la liberté du commerce ; or, de la liberté du commerce découlait nécessairement, comme le reconnurent après enquête Charles VIII et Louis XII, la liberté du travail. L'édit du 8 juillet 1511 et la déclaration du 25 juin 1512 l'exemptèrent à toujours de toutes maîtrises jurées.

Va-t-on détruire cette tradition et, pour satisfaire quelques « menus artisans, » ruiner les foires pour jamais ? Car les deux questions sont connexes. L'application de l'article III, qui impose la maîtrise aux marchands eux-mêmes, équivaldrait en effet à l'interdiction des foires. Le commerce de Lyon est un commerce de *compensation* ; on y échange moins souvent des marchandises contre de l'argent que des créances contre des créances, c'est-à-dire en définitive, des marchandises contre d'autres marchandises. Dans ce véritable *clearing-house*, un épicier accepte en paiement, non pas de l'épicerie, mais des toiles ; et si le prix des toiles dépasse le montant de la dette, il règlera le marchand de toiles en épices, que celui-ci pourra revendre. Un cordonnier de Bourges vient y vendre des draps du Berry, un drapier de Lyon y fait venir des cuirs d'Auvergne. Faudra-t-il leur imposer à la fois l'apprentissage de la draperie, de la cordonnerie, de l'épicerie, « cinquante sortes d'apprentissage ? » Ira-t-on exi-

ger des étrangers la production d'innombrables certificats, tandis que Venise dans ses *fondachi*, qu'Anvers leur offrent une hospitalité princière? Et que fera-t-on des changeurs, des banquiers, de ceux qui ne vendent ni draps, ni toiles, ni cuirs, ni épices, ni marchandises, ni matières quelconques, mais seulement de ces valeurs immatérielles et impondérables, qui font le plus gros du trafic des foires, lettres de change, quittances, créances, effets de commerce? « Quelle maîtrise fera-t-on faire, » dit notre texte avec une rare énergie et une précision plus rare encore, « et de quelle matière sera le chef-d'œuvre de ceux qui négotent sur la plasse de Lyon avec ung escriptoire et ung billan, sans art, mestier, boutique, magasin, ouvroir, estoffe ny marchandise? » Autant vaut les chasser sans retard¹.

Les maîtres étrangers, savoisiens, comtadins, lombards, comtois, concourent à l'élection de l'échevinage, auquel les Français sont seuls éligibles, et c'est ensuite l'échevinage qui nomme, pour chaque métier, les deux maîtres chargés de la surveillance. Entre le corps électoral et la maîtrise, il y a donc un intermédiaire, le corps échevinal,

1. Voy. également Grands Jours de 1598 [Arch. nat., X¹ 9267, fol. 136] appel de Georges Zollicofer et Jacques Zilly, compagnons marchands à Lyon, originaux de Saint-Gall, contre une sentence du sénéchal, fol. 147 v° : « Il est notoire que la grandeur de ceste ville de Lion conciste principalement au grand commerce et à la negociation qui abonde de tous les endroits de l'Europe, y ayant esté de tout temps la bonne foy si sainctement observée que c'est la principale consideration qui y appelle les estrangiers de tous costés. Si est notoire que le plus grand trafic qui soyt, soyt pour la banque soyt pour la negociation et marchandise, elle se fait en cedulles et aux assurances qui se donnent. Ainsi, désormais si cella avoit lieu qu'il faillust trafiquer *pro pecunia et greca mercari fide*, comme on disoit anciennement, ce seroit la plus grande incommodité qui se puisse au monde ymaginer et à la vérité ce seroyt renverser la seureté et facilité plus grande de tout le commerce, duquel depend la principale splendeur de ceste ville de Lion, car il est certain que pour la banque et le commerce la place de Lion est la plus celebre et qui donne la loy à toutes les places du monde, tant pour le pris de l'argent que pour toutes les autres reigles de traffiq et negociations, et ce qui principalement la rend eélebre, c'est la grande foy qui s'i observe ad ce qu'il y a telle foyre en laquelle il sera negocié pour ung million d'or, et toutesfois, entre tous ceux qui auront negocié, il n'aura pas esté touché et manvié dix mil escus... »

qui est composé de sujets du roi. Au contraire, si l'on fait, comme dans les villes jurées, élire les gardes du métier par le suffrage direct des maîtres, c'est mettre les maîtrises entre les mains des étrangers, peut-être des ennemis du royaume, puisque les natifs ne représentent pas vingt pour cent du total des maîtres¹. A ces graves conséquences politiques s'ajouteront des conséquences sociales non moins désastreuses. Il y a, à Lyon, en raison même de la liberté du travail, beaucoup de petits artisans qui exercent la maîtrise pour leur compte et vivent tant bien que mal. Les dispositions transitoires de l'édit les dispensent du chef-d'œuvre mais ne les dispensent pas de la taxe, car l'édit a surtout un caractère fiscal. « Il faudra que ung paouvre artisan qui n'aura pas de quoy payer sa taxe cesse de travailler ; il s'en ira et laissera sa femme et ses enfans sur les bras de l'aulmosne générale. »

Telles sont les ardentcs remontrances que l'un des échevins, assisté d'un notable, doit aller porter au roi.

Le roi avait été à Lyon du 10 juillet au 28 août. Il y revint en décembre, et, le 14, les Lyonnais obtenaient enfin un arrêt ordonnant de surseoir à l'édit de 1597². C'était le salut, au moins provisoire.

Enhardis par ce premier succès, ils poussèrent leur pointe. Le 20 janvier 1601, un autre arrêt³ décidait que, jusqu'à plus ample examen des privilèges de la ville, il y serait sursis à l'établissement des maîtrises. — C'est à Lyon que, le 9 décembre, Henri avait épousé Marie de Médicis ; aussi, dans les premiers jours de 1601, la ville avait-elle adressé une requête à la nouvelle reine « pour la prier d'obtenir du roi, en commémoration de leur mariage célébré à Lyon, la confirmation des privilèges de la commune et ceux des foires, la révocation des maîtrises

1. L'argument est faible, car, avec le système en vigueur, c'est la municipalité elle-même qui peut être élue des « ennemis du royaume ».

2. M. Noël VALOIS dit « 1581 ». (*Arrêts*, n° 6138.)

3. *Ibid.*, n° 6206.

jurées des arts et métiers, dont, par un privilège spécial, la ville avait toujours été affranchie¹. »

Il fallut deux années encore pour que la victoire fût complète. Enfin, le 7 juillet 1603, le roi, dérogeant à l'édit de 1597², maintint la ville « en l'exemption et franchise dont elle a jouy de tout temps, que les artisans habitez en icelle et qui viendront y résider à l'avenir ne seront tenus faire chef-d'œuvre. » Il les autorise « à travailler de leur mestier en boutique, ouvroir, chambre ou autrement, sans y estre troublez ny empeschez, sous ombre de n'avoir fait chef-d'œuvre ou expérience... »

Avant de délivrer ces lettres patentes, Henri IV semble avoir lu de près les remontrances du 12 septembre 1600, car il s'en inspire visiblement. Il prend à son compte les arguments du consulat. Le motif qu'il invoque pour déroger à l'édit général, c'est le désir d'« augmenter et accroistre nostred. ville, laquelle estant size et située en pays estroit et stérile ne se pouvoit rendre populeuse que par la liberté et franchise accordée à toutes sortes d'ouvriers et artisans qui voudroient s'y habituer. » C'est grâce à la liberté du travail, dit-il, « que nostredite ville seroit parvenue à l'opulence et splendeur que chacun sçait. » Laffemas, en lisant ces lignes, dut crier à la palinodie, car Henri allait jusqu'à condamner, comme l'avait fait le consulat lui-même, les mattres ouvriers lyonnais qui, sur la foi des édits de 1581 et de 1597, avaient tenté de s'organiser en jurandes. La royauté ne semble pas s'apercevoir qu'en les condamnant elle se condamne elle-même : « Depuis quelques années, aucuns artisans de ladite ville ayans voulu, par le moyen de quelques lettres obtenues du feu Roy, nostre prédecesseur, et de nous, *sous faux donné à entendre*³ et par un monopole pernicieux à nos-

1. Je cite d'après l'*Inventaire des Archives communales*, BB 138.

2. Godard, *op. cit.*

3. Ce « faux donné à entendre », c'est le texte même des édits de 1581 et 1597.

tredite ville et au bien de nostre service, introduire la nouveauté de chefs-d'œuvre et distribuer la maistrise par les festins et banquets et autres despences prohibées par nos ordonnances¹, nostredite ville est tellement déchue de son premier estat qu'il ne lui reste plus que l'ombre de son ancien lustre, dépeuplée, déserte et abandonnée. » Aussi le roi, oubliant complètement les éclatantes formules de son édit général, révoque « toutes lettres, statuts et règlements qu'aucuns artisans, autres que les quatre mestiers jurés de ladite ville, pourroient avoir obtenu par surprise ou importunité. » Il rétablissait purement et simplement l'ancienne « police » des métiers : la visite confiée à deux maîtres élus par la ville¹.

CONCLUSION

Lyon avait vaincu Laffemas. Sur les deux terrains, liberté du commerce et liberté du travail, Lyon avait fait échouer les projets du parti de la réglementation. A l'école, de « l'économie nationale, » qui triomphera avec Colbert, et qui tente de faire de la France un système économique

1. Il est exact que les deux édits s'élevaient contre les frais excessifs de la maîtrise, mais ils n'en avaient pas moins établi l'universalité des jurandes et du chef-d'œuvre, dont le roi fait ici bon marché.

2. L'assemblée qui se réunira le 9 décembre 1610 pour répondre à une demande d'enquête du nouveau roi et de la reine mère (FAGNIEZ, p. 367 et suiv., appendice) comprend en partie les mêmes noms que celle de 1600. Les arguments sont les mêmes. On remonte aux Romains, au transfert des foires de Champagne ; le commerce décline depuis Henri II « par la violence que les troubles, les nouvelles impositions et les nouveaux edits et pactes [FAGNIEZ : *partis*] ont fait aux privilegeiges desd. foyres. » Il s'agit « non pas d'accroistre led. commerce, car il est comme evanouy », mais de le restaurer. « Il ne faut qu'une seule patente, par laquelle tout ce qu'a esté fait, introduit et ordonné contre les privilegeiges desd. foyres ou derogeant à iceulx, depuis le règne de Henri deuxiesme, soit revocqué. » Des lettres patentes de juillet 1606 avaient définitivement reconnu les privilèges de Lyon en matière d'organisation industrielle (voy. PARISSET, *Hist. de la fabrique lyonnaise*, p. 59, n. 1).

fermé, ouvert seulement aux matières premières sans l'être aux produits fabriqués, soumis à une législation industrielle minutieuse et compliquée, Lyon oppose, avec une remarquable opiniâtreté, une conception toute différente : un monde où le travail est libre¹, où la seule condition nécessaire pour exercer un métier est la possession d'un capital, où la réglementation se restreint à une simple inspection municipale des produits, où Français et étrangers viennent librement travailler, échanger matières, produits, valeurs mobilières, où s'exercent, en toute indépendance, les lois naturelles de la concurrence vitale. Dans une France encore fortement imprégnée des idées économiques du moyen âge, c'est un coin du monde moderne, du monde tel que le rêveront les économistes du milieu du XIX^e siècle. C'est une sorte de zone franche industrielle et commerciale, défendue contre les lois générales par ses privilèges ; car l'ancien régime ne comprend la liberté que dans le privilège. Pendant le règne de Henri IV, la force de résistance de cet organisme privilégié a été telle que sont venues se briser contre lui toutes les tentatives faites pour réserver au travail indigène le marché intérieur, et pour soumettre toute l'industrie française à un régime uniforme.

Il a fait échouer à la fois le système mercantile et le plan de socialisme d'Etat auxquels Barthélemy de Laffemas a mérité d'attacher son nom.

Il faudra, pour assurer le triomphe, au moins apparent et temporaire, de cette nouvelle « police, » la main solide

1. Encore une fois, n'exagérons rien et ne prenons pas dans un sens trop moderne le mot de liberté du travail. Le règlement édicté en 1598 pour la soierie est en réalité très restrictif (voy. PARISER, *op. cit.*). Mais il n'est en rien comparable à l'organisation des jurandes parisiennes.

et brutale du ministre de Louis XIV. Mais presque toutes les idées de Colbert en matière de législation industrielle et commerciale sont déjà contenues en germes dans les remontrances des Etats, dans les vœux de l'Assemblée des notables et du Conseil du commerce, dans les œuvres du fertile et fougueux polémiste qui réfutait avec tant de verve les arguments libre-échangistes de « Messieurs de Lyon. »

Henri HAUSER,

Professeur d'histoire moderne à l'Université.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I

Extraits des plaidoieries produites au procès pendant devant les grands Jours (1596) entre certaines communautés de Lyon et les fripiers de la même ville.

[Ce procès, dont je donne ici d'assez nombreux fragments comme commentaire de l'étude qu'on vient de lire, pourrait être examiné à d'autres points de vue. On y trouvera des indications sur le prix du drap, en particulier sur les différences de prix existant entre la place de Paris et celle de Lyon ; sur la localisation de l'industrie drapière ; sur les règlements de la soierie ; sur la situation sociale des fripiers et revendeurs et leur quasi-assimilation aux juifs ; sur le rôle des Savoyards dans ce métier ; sur l'organisation du travail dans les villes de Moulins et d'Issoudun. L'annotation de ce texte, qui aurait été fort intéressante, aurait pris des dimensions hors de proportion avec l'objet limité de cette étude.]

Entre les marchans drappiers, chaussetiers de la ville de Lion, appelans... et les fripiers de la ville de Lion, inthimez, . . . les tapissiers, contrepointiers et tailleurs de lad. ville intervenans.

[L'avocat des appelants, Dollé.] a dit que la cognoissance que vous avez des ordinaires entreprises que les frippiers font sur tous les autres artizans vous fera prejurer que à bonne et juste cause ilz demandent reiglement contre ceulx de Lion. Il n'est passé mois ne sepmaine que la cour ne s'occuppe afin de donner la vertu[?] et faire embrasser tous qui n'ont point de certain mestier et ne font autre chose que d'escumer et branqueter tous les autres, de façon qu'il n'est quasi ung seul mestier après qui n'ayt ung, voire plusieurs arrests et reiglement contre eulx. Les appellans poursuyvent donc à mesmes fins les frippiers de ceste ville, qui ne sont pas plus retenus que ceulx de Paris, pour estre plus eslongnez de ce grand soleil de justice qui luict toujours au Parlement... Si esse que les in-

•

thimez ne sont rien moins que cela [un corps de communauté], puisqu'il n'y en a pas un seul qui se contente de faire traficq de vieux habillemens, qui est le subject de leur mestier, mais ils exercent tous un mestier général composé de tous les autres ensemble. Ilz entreprennent sur le traficq des marchands de soye, drappiers, tailleurs, passementiers, contre-poinctiers. Ils font des habillemens neufz de soye, de layne, de cotton... Brief leur mestier n'a point d'autre borne que leur volonté, qui est si desreglée que ce mestier apporte un desordre parmy tous les autres qui font principalement l'économie de ceste ville, ce que ne font les frippiers de ceste ville, comme la Cour entendra. Il faut donc noter que la ville de Lion est composée de certain nombre de communautés de mestiers, qui *vere sunt municipales*, c'est-à-dire ont part aux affaires communes de la ville, à cause de quoy tous les ans on choisit deux deputez de chasque mestier et sont appelez à l'eslection des prevostz des marchands, consulz et eschevins, lesquelz durant le temps de leur charge ne peuvent rien ordonner qui soyt important à la ville sans appeller et avoir advis de ces deputez. Par cy devant les frippiers n'ont jamais esté mis en ce rang, car il y a trente-cinq ou xl ans il n'y en avoit pas un seul en ceste ville, comme estant une vacation peu nécessaire. Si n'y avoit que des femmes qui revendoient, ce, qu'on leur bailloit. Ceste secte fut mise sus par deux frères savoiards, nommez les Picquelz, qui eurent les premières boutiques de fripperie. En quoy aians assez bien rencontré, pour n'estre que d'eux, plusieurs de leur pais, affriandez de l'esperance du profit que ces deux avoient gousté suyvirent leurs donées [?] en la mesme vacation. Mais peu de temps après, ces hommes qui vivent de l'esgrun¹ des autres mestiers et qui font profession de tous, mais πολύτεχνοι² et *ardeliones*, ne se peurent tenir qu'ils ne meissent la main dans la maison des aultres. A cause de quoy, dès l'an v^olxxi³ les quatorze bourgeois que l'on eslit tous les ans en ceste ville à avoir l'œil sur la police firent plainte au senechal du desordre des mestiers, surquoy il ordonna par provision que les tailleurs ne feroient plus de chausses et que les frippiers ne feroient plus aucuns habillemens d'estoffes neufves. De ceste sentence du vi^e juillet v^olxxi les tailleurs et les frippiers interjecterent appel, surquoy intervinrent deux arrestz en l'an v^olxxiii par lesquelz les appellations furent mises au néant et ordonné que lad. sentence sortiroyt son plain et

1. C'est-à-dire du regret.

2. Lecture douteuse.

3. Voy. ci-dessus, p. 25.

entier effect. Toutefois il y eut beaucoup de peyne à fere exécuter lesd. arrests contre les frippiers, qui ne se voulerent pas rendre à la raison comme firent les tailleurs, si bien qu'il y eut plusieurs opositions formées à l'exécution desd. arrests, sur lesquelz intervinrent plusieurs sentences du senechal de Lion. Mais l'an mille lxxvii les prevost des marchands, consuls et eschevins de ceste ville, estymans que la ville avoyt interest en ce reiglement, feirent dresser certains articles en forme de statuz pour reigler et lymyer la vacation des drappiers, tailleurs et frippiers. Ces statuz furent presentez au senechal de ceste ville, qui ordonna qu'à l'advenir ilz seroient gardez et entretenuz; ce que, comme dit est, fut poursuyvy soubz le nom et mandement desd. consuls et eschevins à la dilligence de M^e Claude de Rubis, procureur du faict commung de ceste ville, ce que la Cour nottera s'il luy plaist. Or, puisque les juges ordinaires ne font point de statuz perpetuelz, les officiers de ceste ville estymèrent qu'il failloyt mettre la dernière main à ces statuz et arrestz, et pour les auctorizer ils obtinrent lettres du Roy soubz leur nom, suyvans lesquelles le senechal ordonna que lesd. reiglemens seroient inviolablement gardez à l'advenir, ce qui fut remontré peu après par eux à messieurs de la Cour qui furent deputez par le Roy pour faire executer l'édict de pacification¹, si bien que les eschevins de ceste ville estymoyent avoir fermé le pais à tous les desordres qui pouroient survenir entre tous les mestiers, comme de faict ce Reiglement fut observé jusques en l'an mille lxxxii, parce que les frippiers demeurèrent coys jusques à ce qu'ils eussent amolli la severité de M^e Claude de Rubys qui pouvoit beaucoup en ceste ville, et lequel ilz seurent si bien gagner qu'estans asseurez de son suffrage ilz se pourveurent secretement au conseil du Roy, afin d'avoir lettres pour autorizer les statuz qu'ils vouloient obtenir, lesquels estoient pour la pluspart contraires aux premiers. La Requeste des frippiers est renvoyée au lieutenant-général et procureur du Roy en ceste ville pour donner advys au Roy selon la coustume, lesquelz, au lieu de faire information sur la commodité ou incommodité ou communiquer ceste poursuite aux prevost des marchands et consuls et eschevins, qui avoient le plus grand interest et n'en sçavoient rien; au lieu, dis-je, de faire ce qui est ordonné en telles choses, ilz se contenterent de prandre l'advys de M^e Claude de Rubis, lequel, estant desja gagné, desclara qu'il estymoit que la requeste des frippiers estoit juste et le pretendu reiglement necessaire. Si bien que, sans faire mention des statuz de l'an lxxvii, il donne

1. C'est-à-dire l'édit de 1576.

advys d'acorder ce que demandoient lesd. frippiers; lesquels par ceste cause obtindrent lettres pour approuver et auctorizer les statuz qu'ils avoient faict dresser à plaisir, lesquels ils feirent verifier en la Court le onze janvier m^{ve}lxxxiiii au desceu des eschevins par derryere. La Cour remarquera, s'il luy plaist, les contrarietez manifestes qui sont entre les statuz des frippiers et ceulx qui avoient esté dressez par la ville. Car par ceulx de l'an v^{le}lxxvii, il est porté au premier article que defenses sont faictes ausd. mestiers d'entreprendre l'un sur l'autre en quelque sorte que ce soyt; et au viii^e est deffendu aux frippiers de frir aucune besoigne et habillemens neufz, travailler ou faire travailler, vendre ou achapter en leurs chambres ou magasins, ains leur est enjoinct publiquement tenir en leurs boutiques les habillemens de fripperie au veu, sceu et descouvert d'un chacun, sans pouvoir avoir dans lesd. boutiques de draps, scampolans (?) neufz pour les employer en habillemens de quelque sorte que ce soit, ny moins pour debiter lesd. draps ny scampolans (?), estant choses qui dependent des marchans drappiers et non d'autres. Voyla comment les frippiers ont esté recerrez dans les bornes de ce premier règlement. Mays ils les ont bien estendu par celluy qu'ils ont obtenu secrettement cinq ans apres, car le i^{er} article dit que les consulz et eschevins de lad. ville choisiront et esliront deux desd. frippiers telz que bon leur semblera choisir et eslire pour estre maistre dud. mestier icelle année. Si, par cest article ilz incorporoient la communauté de leur mestier au corps de la ville, quoy que auparavant ilz ne fussent pas recongneuz *inter corporatos qui faciunt partem urbis*, comme remarque la glose de loy unique *de privilegiis corporatorum urbis Rome* cela concernoyt non seulement les consulz et eschevins, mais aussi tous les mestiers de ceste ville, ne¹

et que a leur desceu on ne peust enter au corps de la ville ceste branche estrangere, *quam non sua tulit arbor*. Le iii^e article de ces statuz porte ces motz : Sera permis ausd. frippiers d'employer draps neufz de layne jusques a la valeur dun escu et demy pour chacune aulne et faire toutes sortes d'habitz de thaille, fustaine et peaulx, afin qu'ils aient moien d'exercer leur estat dignement, sauf à les pourvoir et permectre par le senechal de Lion ou son lieutenant d'en employer jusques a ung escu quarante sols l'aulne. Cest article contrevient directement au statut de l'an vclxxvii et faict prejudice aux appelans en deux choses, la première en ce qu'il permet aux inthimés de ven-

1. Illisible. Conjecture : « Ne voulant que contre leur gré... »

dre du drap neuf combien que cela leur fust deffendu sans exception ; et s'ils veulent dire par les frippiers de Paris ont la mesme permission, les appellans respondent qu'il y a bien de la difference entre eulx, car il y a tant de sortes de metiers à Paris qui bornent et resserrent les frippiers de toutes partz qu'il a semblé raisonnable de leur permettre l'usage du drap jusques à ung escu et demy l'aulne ; à Paris les frippiers ne peuvent entreprendre sur les passementiers, ne peuvent vendre du viel fer ou du cuivre qu'ilz appellent de la mitaille ; elle est expressément reservé aux feronniers et chauldronniers ; au contraire en ceste ville toutes ces choses leur sont permises sy bien que sans leur permettre le traficq du drap neuf ils ont assez de quoy gagner leur vye davantage ; il fault considerer que le drap de un l. l'aulne est le moindre qui se trouve dans Paris, mais à Lion il y a plusieurs sortes d'estoffes, petites serges et estametz qu'ilz appellent cordillatz, et sont en tel usage en ceste ville que tous les artizans ne s'abilent d'autre chose de façon que les marchans drappiers font beaucoup plus grand traficq de ces petites estoffes qui se font dans le pays que des bons draps qu'on leur aporte du Berry, de Rouen et d'Angleterre qui ne servent que à faire des manteaulx ; à cause de quoy ilz peuvent dire que permettre aux frippiers de vendre du drap jusques à ung escu et demy l'aulne, c'est leur enlever le gain plus clair et plus asseuré de leur traficq, et, s'il se faillloit accommoder comme à Paris, il faudroit n'apporter une proposition géométrique, et accommoder le reiglement à l'usage et condition du pays. Le second desordre qui vient de cest article et qu'il est permis aux frippiers de faire toutes sortes d'habitz neufs en toille, fustaine et peaulz, soubz ce pre-texte ils entreprennent d'en faire de toutes estoffes de soye qui est la plainte des maistres de soye qui sont intervenuz en ceste cause. Cette permission n'est pas raisonnable souz correction de la cour, parce que tout ainsi que par le premier chef de cest article les appellans sont préjudiciez comme drappiers, aussi par le dernier ilz sont offensez comme chaussetiers, puisque à eulz privativement à tous aultres il appartient de fr des chausses de toutes estoffes. Les frippiers de ceste ville veulent interpréter cest article beaucoup plus avantageusement que ne font ceulz de Paris. Car à Paris la permission d'emploier du drap jusqu'à ung escu et demy l'aulne s'entend drap simple, proprement drap, non serge ou estamet ; mais ceulx de ceste ville étendent ceste signification et par ce moyen veulent dire que leur est permis de fr habillemens de toutes sortes d'estoffes qui n'excèdent point un l. l. Comme du taffetas, toutes sortes de camelotz, buralz, chamoys, serges, roziere de Millan et autres estoffes qui sont les plus propres pour

faire habitz et touttefois n'excedent point ⁱⁱⁱⁱ l. l'aulne, voires n'en aprochent point comme on scait, de façon qu'il est aisé à voir que les inthimez ont besoin d'estre reglez, non seulement comme se concedant la diversité des estoffes, mais aussi pour empescher qu'ilz n'abusent de la permission qui leur est donnée d'employer du drap a ⁱⁱⁱⁱ l. l'aulne. Car au ⁱⁱⁱ article desd. statutz deffenses sont faictes aux frippiers daller audavant des draps que l'on ameyne en ceste ville, afin qu'ilz soient conduictz et venduz par les marchans forains dedans la ville. En quoy il semble en première apparence que les frippiers aient voulu se contenir dedans les bornes de quelque reglement ; mais, soubz correction de la court, cest article est captieux puisque leur deffendant ce qui est deffendu aux drappiers, ils leur permectent aussi ce qui leur est permys. Ses appellans soutiennent que non seulement les inthimez ne doivent aller au devant des marchandises, mays aussi ne peuvent achapter pieces entieres des marchans estrangers, parce que il n'appartient que aux seuls appellans d'achapter du drap en gros, de quoy faire ilz sont fondez de toute ancienneté, comme en fait par les statutz de l'an ^{vclxxvii} deffenses sont faictes aux frippiers de tenir pieces entieres de drap dedans leurs boutiques. Par le ^{xii} article desd. statutz les inthimez ont monstré qu'ilz vouloient entreprendre sur les autres mestiers, auxquels néantmoins ilz ne veulent pas que cella leur soyt permy sur eulx, car ils font faire deffenses à tous autres de quelque qualité ou mestiers qu'ilz soient de vendre et estaller publiquement manteaulx, haultz et bas de chausses, etc., de sorte que non seulement ilz entreprennent d'employer estoffes neufves, mais aussi veulent-ils oster aux autres la liberté qu'ilz ont usurpée. Il est vray qu'ilz exceptent les appellans, mais en cela ilz font veoir que ilz ayment le desordre, puisqu'ilz laissent en la liberté desd. appellans de vendre toutes sortes d'habillemens, combien que la vérité soyt qu'en conséquence des reglemens de l'an ^{mil vclxxvii} que les appellans observent encores, il ne leur soit poinct loisible de faire d'autre sorte d'habillemens que des chausses. Ainsi la court veoit que les derniers statutz sont contraires à la police de ceste ville ; à cause de quoy lorsque les inthimez en demanderent la publication par devant le senechal de ceste ville, les appellans s'opposerent pour les moyens desduictz cy desus, nonobstant lesquelz led. senechal, estymant qu'il ne pouvoyt contrevenir à l'arrest par lequel lesd. statutz avoient esté verifiez, donne sa sentence, par laquelle il ordonne quilz seront enregistrez, leuz, publiez et executez, dont les drappiers se portèrent appellans. Toutesfois les troubles qui survindrent peu apres, l'appel interjecté par lesd. ap-

pellans ont longuement empesché la poursuite de l'appel relevé en l'an mil vcm xx m, mays *postquam deus nobis hec otia fecit...* par la presence de ceste compagnie, ilz ont reprins leurs premières direz et présenté requeste a la court, ad ce qu'il luy pleust jugier l'appel, ou si cela ne se pouvoit faire à cause que c'estoit un proces prescript, qu'il pleust à la court leur donner quelque reglement par provision. Les appellans soustiennent donc qu'ilz sont bien fondez en leur appel tant en la forme qu'au fondz... [citent les lois romaines, etc.].

Contre cela les inthimez opposent deux choses : la premiere qu'il n'y a point de maistrise jurée en ceste ville, en consequence de quoy ilz ne pouvoient estre obligez aux statuz de l'an vclxxvii. Mais il est aisé a respondre a ceste objection. Car s'il n'y a point de maistrise, les inthimez n'ont peu obtenir lettres ni statuz pour autorizer leur mestier, ils n'ont pu prescrire contre ceste liberté ni empescher les autres mestiers d'entreprendre sur eulx, comme ils ont fait par le xii^e article desd. statuz. En second lieu on leur respond que s'il n'y a point de maîtrise jurée en ceste ville, il ne sensuyt point qu'il n'y ait quelque distinction entre les mestiers. Les inthimez voudroient bien remectre tout en l'ancien chaos et en la premiere confusion *ut scilicet de medio sumerent* et qu'ilz taillassent ung mestier à leur fantaisie. mais il n'y a rien de plus pernicieux que le desordre ni plus utile que la distinction des mestiers [exemple d'Alexandre Sévère]...

Si esse que l'on voit encores en plusieurs lieux que les frippiers sont obligez de porter le bonnet jaulne comme il est tout notoire. Il faut donc faire difference entre les mestiers jurez et les mestiers reglez. parceque ceulx qui n'ont point de maîtrises jurees ne laissent point d'estre reglez pour cela ; comme la cour a jugé depuis quinze jours qu'en la ville de Moulins, où il n'y a point de maîtrise jurée, les tailleurs n'entreprendroient point sur les chaussetiers ny au contraire... [Réflexions historico-juridiques sur la distinction des métiers].

Les appellans peuvent dire que de tout temps et ancienneté ilz sont en possession de vandre des draps et faire toutes sortes de chausses sans que jusques icy aucun autre mestier l'ayt voullu entreprendre ; consequemment ilz ont droyt d'empescher que les inthimez se meslent de ce qui est de leur profession. Si cest usage n'avoit apporte quelque reglement entre les mestiers, il seroit donc loisible à ung homme d'estre appellé drappier, cordonnier, esperonnier tout ensemble, ce qui seroit ridicule...

La seconde objection que font les inthimez est qu'ilz ont des statuz approuvez par le Roy et verifiez en lo cour. Mais la responce est fort aisée. Car premierement les ap-

pellans soustiennent que au prejudice des autres statuz les inthimez n'en pouvoient obtenir de nouveaulx ni les faire vérifier au desceu des officiers de la ville et des appellans ; en second lieu remonstrent les appellans que les lettres ont esté obtenues soubz faulces causes : ce qui se veoit par la requeste que les inthimez presenterent au Roy, qui porte que le mestier des frippiers avoyt esté réglé par des statuz qui auroient esté perdus lorsque ceulx de la Relligion pretendue reformee se saisirent de ceste ville ; ce qui est faulx, soubz correction, car lors il y avoit si peu de frippiers que ne failloit point de reglement pour eulx. Sur ce feu M^e Claude de Rubis, qui seul a esté cause de tout le trouble qui se voit à présent entre les mestiers, dict en l'advis qu'il print sur lesd. statuz, que jusques lors l'on n'avoyt tenu en ceste ville l'exercice desd. frippiers entre les mestiers, d'autant qu'il n'est necessaire davantage. Ceste mesme requeste contient une autre taisible faulceté, car elle parle de statuz qui ne furent jamais, et ne faict point mention de ceulx que les officiers de la ville avoient fait dresser en l'an LXXVII, accusant en cela lesd. officiers de grande negligence de n'avoir faict aucun reglement ausd. mestier depuis LXII jusques l'an VCMIIXXII. En troisieme lieu, ceste requeste porte que les articles que les inthimez presentent au Roy sont semblables à ceulz qu'ils avoient auparavant, qui est une aultre faulceté comme dict est...

Si les inthimez disent que leurs statuz ont esté trouvez justes par M^e Claude de Rubis, on respond qu'il ne fault point avoir d'esgard à l'advis d'un homme qui s'est monsté si contraire à soy mesme que ses dernieres actions sont si diffamées qu'elles feront juger que les premiers conseilz ont toujours esté les meilleurs. En conséquence de quoy s'il s'est departy de l'opinion qu'il avoyt en l'an LXXVII il ne s'ensuyt pas que son dernier avis soyt plus equitable que le premier...

[Plaidoyer pour les maîtres de soie par Chauvelin : mêmes arguments, à grand renfort d'antiquité et de considérations morales sur le péril social du commerce de friperie].

Les compagnons taincturiers, plieurs de soye, moliniers, et autres aians en main les dessud qui acheptent d'eulx, ilz derobent impunement, assurez que telles sortes de gens ne les decouvriront jamais.

Supplient la cour de faire deffenses a toutes personnes de ne s'entremettre ny exerser la manufacture de soye, synon après apprentissage, ou que ce soyt ung fils de maistre, car comme plusieurs s'ingerent d'en user autrement il en arrive dyvers inconveniens, tant pour la mauvaise façon que pour les estoffes que l'on y faict entrer. Car au lieu de pure soye, quelquefois en y mesle du fil

ou de la layne ou bien on y employe des soies bruslées ou autres, tellement que les estoffes ne durent rien, et cela provient de l'ignorance de ceulx qui entreprennent sur le mestier des unes. La facilité dont l'on a usé à l'endroict de ceulx qui tous les jours empiettent sur leur estat, faict que aujourd'hui il y a huict ou dix mil personnes en la ville de Lion qui se meslent de faire marchandise et trafic de soye.

[Tranchot, pour les tapissiers et contrepoinctiers, rejette sur la guerre civile la responsabilité du désordre économique]. Les fripiers couvrent de vieux matelas tirez des maisons pestiflérées une toile neuve et les revendent pour neufz... Les cardeurs, au lieu de manier la layne seulement et l'apprester pour les contrepoinctiers, malicieusement entreprennent de faire des matelas et contrepoinctes, les remplissant de poil de chien et de lievre. Les tailleurs d'habits façonnent malles, cielz de liet, custodes et autres garnitures. Les coffretiers tiennent des apprentis en leurs chambres, qui font exersise de l'estat de contrepoinctiers, dont la plainte a esté si grande, qu'estant comme publique dès le mois de septembre dernier, la ville s'efforsant de f^{re} garder l'ordre et police des mestiers, par ordonnance d'icelle il fut dit que deux maistres tapissiers et contrepoinctiers feroient visitation pour empescher le cours de tels abuz.

D'ailleurs ce seroit la ruyne desd. demandeurs, lesquels versant loialement en leurs mestiers et fournissant de bonnes estoffes seroient contrainctz vendre à vil et mesme, prys que les desousd. qui n'observent en l'entreprise qu'ilz font en l'estat de tapissier et contrepoinctier, de bailler bonnes estoffes et marchandise, et par ce moyen couppent la gorge aux maîtres qui pour ces considerations ne peuvent rien vendre que à leur perte jusques à ce que, s'il n'y estoit pourveu, ilz seroient enfin tous contrainctz fermer leurs boutiques, quicter leurs maisons et abandonner la ville, n'y pouvant avec fidelité gagner leur vie.

Or tout ce que l'on objecte à ung mot aux dessusd. est que ceste ville de Lion est ville de franchise et qu'il n'y a aucune maistrise: mais pour cela de dire qu'il n'y faille garder quelque ordre et police se seroit manquer de raison. Les susd. ne prétendent point empescher l'entrée de leur mestier à ceulx qui auront faict l'apprentissage, mais seulement que celluy qui est tailleur, cardeur, coffretier, frippier ou bien revendeur ne puisse exerser ce qui est de l'estat de tapissier et contrepoinctier, a quoy ont esté conformes les arrests de la Court, que mesmes depuis peu de jours enza M^e Jehan Benard, plaidant pour les M^{es} chaussetiers de la ville d'Issoudun pretendait qu'il n'y avoit

aucune maistrise en l'estat de tailleur la Court ordonna qu'ilz opteroient ou bien l'estat de tailleur ou celui de chaussetier, *quia publico interest* que cest ordre et police soit gardée des mestiers qu'il n'y ayt entreprinse l'ung sur l'autre afin que ung chacun puisse gaigner sa vye en sa vacation... »

L'avocat des tailleurs a dict que les entreprises et mauvaises pratiques des deffendeurs donnent journellement subject de plainte à tous les autres mestiers, sans que jusques à present on y ayt peu apporter ordre, quelque jugement et reiglement qui soyt interieur; et comme les drappiers eussent interjecté appel de quelque sentence rendue par le senechal de Lion et incidemment obtenu lettres en forme de requeste civile, les demandeurs ont présenté requeste non pour se joindre, mays pour le prejudice extreme qui leur est fait par les deffendeurs...

« On ne dira rien de leur façon de vivre, des desguisemens dont ilz usent, de leur perfidie et deloiaulté et en somme de leurs tromperies, dont personne ne se peult exempter; sinon ceulx qui prennent resolution de ne rien achapter d'eulx... Ilz treuvent cousturiers et cousturieres en chambre ausquels ilz font faire toutes sortes d'habits, chausses, pourpointz, juppes, manteaulx, robbes, soyt à usage d'homme, soyt à usage de femme. Plus il se fait d'habits, plus les drappiers vendent et debitent; mais plus les frippiers travaillent en leurs maisons, moins le mestier des maistres tailleurs leur est utile, tellement que si on souffroit lad. licence et entreprinse il faudroyt necessairement fermer boutique. Les demandeurs pourroient insister sur les deportemens extraordinaires des deffendeurs et monstrier que, en estats et republiques bien policées, on les a tousjours chassez et notamment les chrestiens les ont fuy comme extraictz et descendans des Juifz, de sorte que encores à present on leur en fait les reproches et les baptise on de ce nom. Mais il leur suffira de supplier la Cour, puyz qu'on les tollere, de restraindre les entreprises ordinaires et faire en sorte qu'ils se meslent seullement de fripper et regrater. Il se verifera qu'ilz font travailler en leurs chambres et mesmes en leurs boutiques à la veue d'ung chascun en estoffes neufves..... [Répétition des plaintes].

Fournel, pour le prevost des marchans et eschevins, a dict que tant à cause de l'assiette de lad. ville, que de sa recommandable loiaulté et fidelité à la monarchie succeuseure de France, elle a esté douée de plusieurs beaux et grands privileges, notamment de la franchise des quatre foires par Charles VIII et depuis, pour y attirer de plus en plus la multitude des ouvriers et artizans de toutes partz, en l'an v^e et unze par loys xii^e surnommé pere du

peuple de l'abolition des mestiers jurez auparavant en lad. ville, à la poursuite des eschevins, et acquis par ce moyen toute franchise et honeste libertté ouvrière indifferemment, ce qui auroit esté confirmé successivement par les Roys, mesmes par sa majesté heureusement et glorieusement regnante, dont s'en seroit ensuyvy l'opulence et splendeur, telle que auparavant le desordre des derniers troubles; neantmoins que [ne] seroient les choses entierelement demeurées en confusion et sans quelque animadversion sur les abuz et fraudes qui se peuvent commectre es ouvrages par l'entremise de deux maistres ou artisans de chasque mestier qui sont à ce commis annuellement par le syndicat de lad. ville, ce qui auroit esté naguieres acordé et consenty par lesd. prevost des marchans et eschevins aux contrepoinctiers de lad. ville et à leur requisition, lesquelz n'auroient poinct esté parcy devant mis et tenez *inter corporatos et* aud. scindicat, mais à présent ils se veulent étendre plus avant et obtenir le reglement de la ville de Paris, contre et au prejudice de la liberté et franchise. C'est pourquoy, communicquant au parquet des gens du Roy, ilz auroient trouvé bon de prendre appoinctement au conseil au principal sur [ce faict]. Pour le regard des frippiers seulement et en ce qui concerne l'exposition en vente ou mise en œuvre par eulx des estoffes neuves, le reglement de la ville de Paris estant entretenu par provision de la Court, duquel advertis lesd. prevost des marchans et eschevins auroient opiné aud. Fournel, le requerrans, ville et avocat, de supplier tres humblement la Court vouloir ordonner conformement à icelles, à quoy il auroit insisté.

Chouart pour les frippiers a dict que ceste cause est de grande importance, tant au public qu'au particulier des defendeurs, qui sont chargez de femmes et enfans, nez et nourris en lad. ville de Lion, lesquelz seroient privez du moien qu'ilz ont de gagner leur vie et entretenir leurs familles...

[Prétend que jamais ni à Lyon ni aux autres grandes villes les fripiers n'ont été réduits à la seule regraterie. Rappelle qu'à Paris ce corps est très ancien; était soumis à la juridiction du grand-chambrier].

En cela mesmes les paouvres sont soulagez, puisqu'ilz trouvent les habitz tous faictz a meilleur compte qu'ilz ne peuvent les faire faire en achaptant en detail toutes les estoffes qui pourrait entrer en ung habit.

[Rappelle les arrêts rendus en leur faveur. Montre que les tailleurs ont suborné les autres métiers contre eux].

« Par les plus anciennes ordonnances faictes par le roy Jehan pour la police de lad. ville de Paris, par lesquelles il est permis ausd. frippiers de mectre en œuvre des draps

neufz jusques à la valleur de seize sols parisis, qui estoit pour lors quasi tout le meilleur drap, parce que le plus hault pris n'estoit que vingt un ou vingt deux sols pour l'aune du plus fin, dont a present le prys est tellement haulcé et augmenté depuis lesd. ordonnances... qu'en la ville de Lion le prys du meilleur monte jusques à douze francs l'aune, pource qu'en tout le país de Lionnois, Forrest et Beaujollois ny en la Bourgoigne, en la Bresse ou la Savoye, il n'y a aucune facture de draps et ne se faict point de bonnes tainctures, de sorte que l'on est contrainct pour avoir de bons draps et de bon tainct d'avoir recours à la ville de Paris.

Après lesquelles declarations il conclut a ce que, sans avoir esgard a toutes lesd. requestes, ne aux lettres en forme de requeste civile obtenues par lesd. marchans drappiers, il soyt dict que led. arrest du xxiiii^e mars v^e m^{xxiiii} sortira son plain et entier effect.

Séguier pour le procureur général du Roy dit qu'il y a plusieurs parties, la cause longue. Les frippiers ont obtenu des statuz vérifiés sans appeler les parties qui y ont interest, dont le differend va à reglement sur lesd. [statuts] appoincter... *interea*, afin qu'il y ait ordre, ont faict ouverture de garder par provision les statuz et reglement gardez à Paris, ville capitale, où les frippiers sont receuz de long temps. Pensent que ceulz de ceste ville naguières introduitz ne le peuvent empescher.

« La court sur le tout, appelé les parties au conseil, corrigeront, ajousteront à leurs plaidoeries tout ce que bon leur semblera, bailleront considerent et conclusions dans le temps de [.....] et avoyr droict et [.....] par provision sans prejudice de leurs droits au principal, Opine que les arrests concernant le reglement des frippiers de Paris seront gardez et observez¹ ».

II

Sur le mécanisme du crédit et du change sur la place de Lyon (extrait de la plaidoerie de Georges Zollikofer et Jacques Zilly, 1596).

Cela se pratique entre les marchans fréquentans les foires de Lion que, quand on leur apporte une cedulle d'un bourgeois de ceste ville de Lion ou autre marchand qu'ilz cognoissent solvable, il ne se faict difficulté aucune

1. (Arch. Nationales X1^a 9267. *Grands Jours de Lyon*, 1596. Conseil et plaidoeries. F^o 330 à 340 v^o).

de bailler dix, vingt ou trente mil escuz, tant en plus que en moins selon ce qui se demande, avec la stipulation du profit des charges ¹.

III

Arrêt du Conseil d'État du 29 décembre 1599.

Sur la requête présentée par les marchans et ouvriers des draps de soye [de] la ville de Lyon, tendant à ce qu'il pleust au Roy que le fermier de la douane de Lyon ou ses commis suivront le reiglement faict par S. M., sans qu'ilz leur puissent faire paier davantage que cinq escus de surcroist, qui est douze escus treize sols quatre deniers pour balle de soye, pour les soyes et fleuretz entrez en ladite ville depuis le huictiesme may jusques au premier jour d'octobre dernier, et ce qu'ilz auront faict paier de plus par execution et contrainctes sera par eulx restitué. A esté ordonné qu'elle sera communiquée et signifiée a N. fermier de la douane de Lyon, pour luy ouy sur le contenu en icelle estre par S. M. ordonné ce que de raison ¹.

IV

Assemblée tenue à Lyon sur le fait des métiers.

Du jedy septiesme jour de septembre l'an mil six cens
après midy, aud. hostel commung.

En l'assemblée convocquée en l'hostel commung de lad. ville, cejourdhy septiesme jour de septembre l'an mil six cens, sont comparus de ceulx qui ont esté mandés tant de l'eglise, de la justice, finances que aultres notables de lad. ville, les sieurs tresorier Scarron², de la Chassaigne, Poculot, Thieron, P. Bernard, C. Noirat, Bernier, Charrier, Pecoul³, Richard, Serre, Ollier, Montresse, Blangelly, de Saillant⁴, Denot, Claude Michel, Corsan et plusieurs autres ausquelz lesd. sieurs prevost des marchans (*sic*) ayant faict entendre la poursuite qui est ins-

1. *Ibid.* f° 148.

2. Bibl. Nat., ms. fr. 18165, f° 71 v°.

3. Pierre Scarron, seigneur de la Parerie et de la Tour du Pin, trésorier de France, sera prévôt des marchands en 1606-1607. Paul Scarron sortait de cette famille.

4. Ou Pecoil, famille qui donnera un prévôt en 1685-1683.

5. Gaspard de Saillans, écuyer, seigneur de Beaumont

tamment faicte pour l'exécution de l'edict des maistrises et establissement d'icelles en ceste ville contre les anciens edictz et privilegeiges d'icelle, a esté opiné par les susnommés ainsy et comme s'ensuit :

Ledit sieur tresorier Scarron a dict qu'il n'y a que fort peu des artisans et des marchands de cetted. ville qui sont natifs de Lyon, qui est pour respondre au viii^e article du premier edict, est d'avis que comme les predecesseurs ont empesché semblables etablissemens, l'on doit faire de mesmes pour ce que c'est la depopulation de la ville et la ruyne des privilegeiges des foires et des libertés d'icelled. ville.

Led. sieur de la Chassaigne dict que ceste nouvelleté, que les antiens ont tousiours reiecté et contre les privilegeiges et libertés de lad. ville et des foires et la ruyne du peuple, ce que lesd. privilegeiges ayant esté baillés pour melliorer la ville, la ruine d'iceulx sera la ruine de la ville, et la fault empescher par tous moyens.

Ledit sieur Poculot a rapporté par exemple la deffense des estoffes de soye, qui est la ruine, et que c'est edict l'achevera du tout, et sy faut opposer.

Led. s^r Thieron. id.

Led. s^r Ponson Bernard, la pluspart des maisons et boutiques sont desia vuides, cela ruynera le reste, et dict comme les aultres.

Charles Noyrat, id.

Led. s^r Bernie, que c'est chasser tous les estrangers, tous les marchans et artisans ne furent il y a cent ans sy miserables, est de l'avis des aultres.

Ledit s^r Charrier dict que plusieurs artisans se pourveurent aux grandz jours qui furent tenus en icelle ville l'année 1597, mais lesd. sieurs n'y eurent esgard, leur ayant esté remontré ce que estoit des privilegeiges de la ville, et dict qu'il y fault persister.

Led. s^r Pecoil insiste à ce que l'exécution de l'edict soit empeschée.

Led. s^r Richard dict qu'il a desia veu deux ou trois semblables assemblées ceans que l'on vouloit rendre lad. ville jurée, mais l'on s'y est tousiours opposé et est besoing de rebatre ce coup encores à present, car cest edict n'apporte point davantage de police que celle qui y est desja introduicte et partant ne fault souffrir que les privilegeige de la ville et ceulx des foyres soient ainsy violés et y faut appeller et faire joindre les estrangers qui ont des privilegeiges particuliers et pourront apporter de l'utilité à ceste cause. Il fault que ung pauvre artisan qui n'aura pas de quoy payer sa taxe cesse de travailler, il s'en ira et laissera sa femme et ses enfans sur les bras de l'aulmosne generale.

Led. s^r Serre dict qu'il le fault empeschier par les raisons rapportées par les precedans opinans.

Led. s^r Ollier, id.

Led. s^r Montresse, id.

Led. s^r Blangelly, id.

Led. s^r Denot, id.

Led. Claude Michel, que les maistrises sont causes qu'il n'y a point de foyres et de franchises.

Led. s^r Corsan, luy semble que l'on doit appeller toutes les villes du gouvernement pour s'y joindre,

Led. s^r Charrier, replicquant, a dict que, s'y l'on appelle les estrangers, il ne fault pas y appeller les Souysses pour ce que les deniers sont destinés pour ceulx de leurs cantons et que pour leur particulier ils ont des privileges ausquelz ils se tiendront.

Tout le surplus de l'assemblée, d'une mesme voix, a dict qu'il fault empeschier l'execution dud. edict par tous moyens possibles¹.

V.

Lettres du prévôt des marchands.

Du mardy douziesme jour de septembre l'an mil six cens, apres midy, aud. hostel commun.

A tous ceux qui ces presentes verront, nous, prevost des marchans et eschevins de la ville de Lyon, scavoir faisons que comme le septiesme jour du present moys eussions esté advertis de la commission decernée en chancellerie à mons^r le lieutenant general en la senechaussée et siege presidial de Lyon pour l'execution des edictz des maitrises des mesiiers en ceste ville de Lyon, ayans mandé venir en nostre consulat grand nombre des principaulx marchans et ouvriers de lad. ville tenans ouvriers, boutiques ou magasins et aultres negotians soubz les privileges des foires d'icelle, et à eulx donné à entendre le contenu desd. edictz desquels auroit esté faite lecture, tous unanimement et d'une mesme voix nous eussent instantment requis de faire tres humbles remonstrances au Roy à ce que le bon plaisir de Sa Majesté fut de ne permettre l'execution desd. edictz en lad. ville d'autant que ce seroit faire tres grand prejudice au service de Sad. Majesté par les raisons qu'ilz et chacun d'eulx auroient allégué en leurs opinions et remonstrances. Apres avoir par

1. Arch. de la ville de Lyon, BB 137, fol. 118 et suiv.

divers jours heu sur ce conferance particuliere avec tous les estatx et ordres de lad. ville, tant du clergé, de la justice et des finances que des bourgeois et habitans en icelle regnicoles et estrangers. Finablement cejourd'huy, datte des presentes, de l'advis et consentement universel de tous, a esté conclud et arresté de deputer l'ung d'entre nous, qui sera assisté d'ung aultre notable de lad. ville, pour aller par devers le Roy et nosseigneurs de son Conseil aux fins de faire et proposer les tres humbles supplications et remonstrances dont la teneur ensuit :

Assavoir que desia le xx^e novembre V^e IIII^{xx}XVII, lors de la publication desd. edictz faicte en lad. seneschaussée lesd. prevost des marchans et eschevins s'opposerent à l'execution d'iceulx, sur quoy les parties furent envoyées en la court de parlement par acte dud. jour. Il est vray que l'on pretend que lad. opposition a esté vuydée par arrest du Conseil d'Estat du xxv^e de janvier IIII^{xx}XVIII, mais cela n'est considerable, soubz correction, tant pour ce que led. pretendu arrest est donné sans que les opposans aient esté oys ny appellés aud. Conseil, qu'aussy pour ce que par led. acte leur opposition n'avoit pas esté renvoyée aud. Conseil, ains en lad. court de parlement.

De maniere que, en tous cas, il eust fallu que le Roy eust evocqué en son Conseil l'opposition renvoyée en lad. court de parlement avant que la juger, et pour la juger, les opposans fussent appellés et oys, ce que n'ayant esté faict l'on ne peult dire que leur opposition soit vuydée valablement, soubz vostre reverence.

Or, s'ilz eussent esté oys comme ilz espèrent de la bonté du Roy qu'ilz seront presentement, ilz eussent remonstré qu'il est porté par tout et contexte desd. edictz qu'ilz ont esté faictz pour obvier aux abus qui se commectent au faict de la marchandise et en l'exercice de tous les artz et mestiers de ce royaulme. Et, par le deuxiesme article de celuy de IIII^{xx}XVII, il est par expres declairé que Sa Majesté n'entend pas faire aucune chose contre les anciennes institutions et ordonnances au prejudice de ses subiectz et de la chose publique.

Ces deux fondemens desd. edictz sont les mesmes sur lesquels sont basties toutes les raisons qui font pour monstrar que lesd. edictz ne sont pas seulement inutilz mais bien encores tres dommageables à lad. ville et au service du Roy, n'y ayant en iceulz ordre ny constitution qui puisse apporter meilleur reglement que celuy qui est estably en icelle de tout temps immemorial et n'estant possible d'y faire changements ou alterations que ne soit abolir les antiens statutz et changer les anciennes institutions et ordonnances de lad. ville, la depeupler en peu de temps et ruyner du tout les privilegeiges des foires esta-

blies, desquelz nos Roys et le royaume ont tiré des commodités indicibles tant et sy longuement qu'ilz ont esté maintenus en leur entier.

Chascun sait que lad. ville ayant esté bastie par un consul romain. elle fust douée, aussy tost qu'edifiée, d'ung commerce si grand que c'estoit le plus celebre lieu pour le traficq qui fust lors à cause de sa situation qui est à la descente des Gaules, de l'Allemagne et de l'Italie, et que par le moien des rivières du Rhosne, de la Saosne et de la Loyre, toutes les marchandises que les deux mers se communiquent l'une à l'autre de tous les endroitz recogneuz par les hommes se peuvent aysement voicturer d'une mer à l'autre et traverser la France en quatre partz.

La ville est néantmoingt scituée en l'extrémité de ce royaume, de païs fort sterille, ou il y a frequemment cherté et disette de vivres et ou il ne s'arreste que peu de personnes et ne se leve que peu de boutiques, à cause qu'il ne sy faict du destail que pour ce qui sy consume, tant pour ny avoir que bien peu de noblesse et point du tout de villes es environs qui sy viennent pourveoir que aussy qu'il ny vient que des passagers de France en Italie, lesquelz ne sont pas partis de leurs logis pour passer les montz qu'ilz ne soient équipés et au retour ilz ont sy peu d'argent de reste qu'ilz n'en peuvent laisser à Lyon que pour la despence de leur passage.

C'est pourquoy dès sa fondation elle a esté maintenue par les empereurs de Rome et successivement par tous nos Roys depuis que Childebert I^{er}, filz et successeur de Clovis, l'eust uny à la corone de France, avec toutes les franchises et privilegeiges que l'on a seu imaginer, ayant esté tres bien recogneu que sans ce elle ne se pouvoit peupler ny par consequent se conserver de soy mesme comme il fault qu'elle fasse sans esperance d'autre secours, advenant ung accident inopiné, à cause de son esloignement du cœur de la France ou est le sejour ordinaire de nos Roys, est qu'elle deffend et couvre jusques aux portes de la ville de Paris, entre laquelle et celle-cy il n'y a forteresse aucune pour arrester une armée ennemye.

Libertés et franchises qui ont esté sy grandes que mesmes elles s'entendoient jusques aux termes de la justice, en laquelle il n'estoit loysible d'y avoir aulecun procureur pour le fisque contre les habitans. Nul habitant n'y pouvoit estre emprisonné qu'en cas d'homicide, larcin ou de trahison, et encores ne le pouvoit-il estre pour lesd. cas sy quelque aultre habitaut cautionnoit de le représenter. Rien ne s'y pouvoit commectre par les seigneurs. Ilz ne pouvoient non plus estre taillés. En icelle s'estoit ung asile pour ceulx qui avoient intention de bien vivre de leur travail, car lesd. libertés estoient accompagnées de

tant de bonnes moderations et constitutions qu'il n'estoit possible d'en mal user.

Les divisions et partialités de ce royaume et les contentions pour la superiorité de lad. ville qui ont duré plusieurs siècles entre nos Roys et les archevesques avoient esté cause que le commerce s'en estoit destourné et qu'elle estoit demeurée vuide d'hommes et de moyens par sy longues années qu'elle ne sembloit qu'ung villaige lorsque le Roy Charles VIII^e, ayant ouvert les yeulx au bien de son Estat, desseigna de la fortifier et repeupler, auquel dessein il fust suivy par le Roy Loys unziésme, ayans pour cest effect enclos dedans lad. ville la montaigne de Saint Sebastien et tant d'autre terrain qu'elle fust agrandie en son ençainte de plus que de moitié et ayant aussy par mesme moyen restably et restauré les foires avec leurs privilleges affin que, venant à se peupler en peu de temps, Leurs Majestés fussent deschargées de la garde d'icelle ville, à laquelle quatre mille hommes de garnison ne pourroient pas suffire.

Le principal et fundamental article desd. foires est la liberté à toutes sortes de personnes, tant estrangers que regnicolles, d'amener et negotier à Lyon toutes sortes de marchandises et denrées avec amplex privilleges à ceulx qui les ameneront et qui voudront frequenter lesd. foires, et quant à ceulx qui s'y voudroient habiter, ilz y pourroient tenir ouvriers, magasins et boutiques ouvertes, faire et negotier tout ainsy et avec les mesmes libertés et privilleges des naturels habitans d'icelle ville jusques à les avoir déclaré exemptz du droit d'aubeyne.

Et le plus ancien privilege de lad. ville estoit entré avant qu'il n'y avoit poinct de maistrise jurée au faict de toutes marchandises et de tous artz et mestiers et qu'il ne s'y parloit d'aucun examen ny de chief d'œuvre pour ce que tel gracieux traictement estoit le moien plus certain, non seulement pour y arrester les artisans, lesquelz y venoient servir ou faire apprentissage, mais aussy pour y attirer les autres tant du royaume qui n'avoient moien de faire chef d'œuvre es villes jurées ou qui venans de courir l'Italie, l'Espagne ou l'Allemagne en rapportoient la perfection de leurs mestiers que encores les marchans et ouvriers qui venans esd. foires avoient tous les subiectz du monde de s'y arrester et fonder domicile.

De sorte qu'en icelle ville il n'y a jamais eu aucune maistrise que pour le regard des orfevres, chirurgiens, apothicaires, mareschaux et serruriers pour ce que leur art a ses fonctions sur la vie ou entretenement de la santé et sur ce que les hommes tiennent plus precieux et aussy que desd. mestiers il n'en peult estre nombre qui servent à peupler la ville ny à maintenir et augmenter le commerce.

Et quant aux constitutions establies pour evicter les abus que telles libertés pourroient causer, elles estoient de temps immemorial que le consulat commectoit annuellement deux maistres de chascun art ou mestier, l'ung du costé de la ville appellé de Forvière et l'autre du costé qui s'appelloit anciennement de l'empire et maintenant du Rhosne, lesquelz maistres, durant lad. année, avoient l'intendance sur tous ceulx de leur mestier et le soing de leur faire observer les statuts et reglemens dud. mestier, et estoient lesd. commis chargés d'avertir le consulat des malaifations qu'ilz descouvriroient avoir esté commises pour faire qu'il y fut pourveu par justice ou autrement. selon l'exigence du cas.

Le Roy Charles VIII^e ayant esté mis en doubte par aucuns mauvais conseilliers sy lesd. foires devoient estre continuées en lad. ville, Sad. Majesté auroit sur ce faict informer par tout son royaume et hors d'icelluy en quel endroit elles se pouvoient mieulx establir, il fut trouvé et jugé que s'estoit en icelle ville et pour ceste cause non seulement Sad. Majesté les y confirma et ampliffia les privilleges d'icelles, mais encores les anciennes institutions de lad. ville.

Le Roy Loys douziesme et les aultres Roys ses successeurs, de bonne memoire, ont faict le semblable et ont adjouté à iceux privilleges tout ce de quoy ils se sont advisés et mesmes pour ce particulier desd. maistrises, artz et mestiers, il se trouve trois constitutions par eulx saintement faictes et confirmées et tousiours depuis observées qui veulent la difficulté presente.

Car premierement, oultre l'ordre qui estoit observé en la nomination que le consulat faisoit annuellement de deux des maistres de chascun mestier, comme dict a esté, ilz ordonnerent davantage que led. consulat commectroit tous les ans deux personnages d'integrité et d'experience pour veoir et visiter toutes marchandises et denrées qui tomberoient en commerce pendant les foires et hors d'icelles, ce qui s'observe exactement.

Secondement, que led. consulat auroit la congnoissance sur le faict particullier de l'epicerie et du grabeau et commectroit personnes pour y vacquer et prendre garde, chose qui est curieusement entretenue.

Et tiercement, ilz declairerent par ung edict perpetuel du viii^e juillet V^e XI (1511) et par une declaration subsequente du xxv^e de juing V^e XII (1512) que lad. ville seroit à tousiours exempte, comme elle avoit esté par le passé, de toutes maistrises jurées pour les causes y contenues qui sont speciallement que c'estoit le moien d'y arrester les marchans et artisans pour s'y habituer et consequemment de l'enrichir, peupler, fortifier et conserver.

Cest edict intervint sur pareille occasion que celle qui se presente, et lad. declaration fut faicte à l'occasion de certains particulliers artisans qui desiroient maistrise et chief d'œuvre en leur art, ne regardans rien plus oultre que leur proffict particulier, qui leur sembloit estre d'empescher que le mestier se multiplia et qu'il en vint d'autres sans passer par leurs mains. Et encor aujourd'hui y en a il entre lesd. mesmes artisans qui ont la mesme volonté. Mais comme l'intention de ceulx là fust improuvée sur deux sy bons fondemens, il est certain que celle de ceulx-cy ne faict à considerer maintenant mesmement que lad. ville sereoit quasy reduicte au paouvre estat qu'elle estoit lorsque le Roy Charles VII^e y restablit lesd. foires.

Ce commerce ainsy fondé rendit lad. ville en peu de temps sy peuplée et riche, qu'oultre les commodités incroyables que toutes les parties de ce royaume en recevoient, nos Roys y ont trouvé telle foy et secours en leurs affaires jusques à six et sept millions d'or. Mais depuis que la rigueur de la guerre et les daces et impositions mises sur les passages ont viollé les franchises desd. foires et destourné le negoce ailleurs, l'on a veu tout incontinent tumber lad. ville en telle decadence qu'il ne luy reste plus qu'une poignée de peuple miserable.

Toutes les franchises et privileges desd. foires s'en sont allés. Il ne reste plus à ce Lyon que sa vieille peau, c'est à dire sa liberté naée avec luy de n'estre subiect à maistrise jurée, qui est le seul moyen d'y retenir ceulx qui n'ont pas de quoy aller faire maistrise ny tenir boutique ailleurs, et qui luy osterà ceste liberté, c'est la ruyne de fondz en comble. C'est empescher les marchans et artisans regnicolles et estrangiers d'y venir et s'y arrester; c'est mesme chasser ceulx qui y sont venus apprendre et travailler en intention de s'y habiter, car s'ilz n'ont en lad. ville non plus de privilege qu'en leur pais et qu'il n'y en a es aultres villes jurées du royaume assises en pais gras, fertile et bien peuplé, il n'y a doubte qu'ilz se retireront.

La verité estant telle que de quelque mestier ou art que ce soit, il ne se treuvera pas que la vingtiesme partie soit des naturels de lad. ville et que tous en general ne furent il y a cent ans sy miserables qu'ilz sont. C'est pourquoy au seul bruit de financer et soubz le pretexte du tambour qui les desbauche desia que trop, il s'en retirera tant et plus qui laisseront femmes et enfans sur les bras de l'aumosne generale.

Mais sy le troisieme article de l'edict de III^e^x^{xvii} a lieu et qu'il faille que tous marchans vendans par poids ou mesures et tous aultres faisans profession de quelque

traffiq de marchandises, art ou mestier que ce soit en boutiques ouvertes, magasins, chambrées, astelliers ou aultrement fassent apprentissage, chef d'œuvre et maîtrise selon les formes et reglemens portés par lesd. edictz et qu'à peine de ce ilz soient privés à l'advenir de pouvoir plus joyr, user et exercer leurs traffiqz, negociations, arts et mestiers, n'est-ce pas deffendre à tous les estrangers et regnicoles de plus venir en liberté ou envoyer cenlx que bon leur semblera à Lyon pour y apporter et vendre leurs marchandises en foire et hors foire et en somme ruiner le fondement desd. foires? Ce seroit plus tost faict de les deffendre du tout, car l'ung et l'autre sont une mesme chose.

Quand les privilegeiges desd. foires ont esté publiés, ce n'a pas esté en intention de deffendre à ceulx qui n'ont point faict d'apprentissage, de chef d'œuvre ou de maîtrise dans le royaulme ou hors icelluy de venir à Lyon pour y vendre ou achepter des marchandises. Il n'y a rien qui empesche (lesd. privilegeiges tenans) à ung courdonnier de Bourges d'amener des draps de Berny à Lyon pour les y vendre ny à ung drappier de Lyon d'y amener des cuyrs d'Auvergne ny à ung home qui ne fut jamais d'aulcung mestier d'y debiter ou faire debiter par qui que ce soit telle marchandise que bon luy semble.

Comme de mesmes il n'y a rien qui empesche l'habitant de Lyon, de quelque qualité qu'il soit, et quelque profession principale qu'il fasse, de vendre, trocquer ou achepter pour luy ou par commission toutes sortes d'ouvrages et toutes sortes de marchandises et plus souvant que tous les jours l'on verra l'espicier prendre en payement de son debiteur, qui sera estrangier ou forain, non pas de l'espicerie, mais des toilles ou aultres marchandises, lesquelles par après il vend, et sy les toilles montent plus que la debte, le marchand toillier prendra des especes pour son supplement, lesquelles il vendra à ung aultre.

Et neantmoingt sy lesd. edictz ont lieu, toutes ces choses en quoy consiste le principal commerce dud. Lyon ne se pourront plus faire, car il y a tel marchand ou artisan qui auroit à justifier de cinquante sortes d'apprentissage pour ce que au bout de l'année il aura traffiqué de plus de cinquante diverses marchandises et de divers ouvrages pour luy, par commission ou aultrement.

Davantage l'estranger amenant à Lyon des marchandises, que dira-t-il, sy les cuidant exposer en vente on luy demande sa quittance d'apprentissage, la certification de son chef d'œuvre, ses lettres de maîtrise, brief, sy on va le contreroller de ce qu'il est, de ce qu'il faict et de ce qu'il sçait? Ce seroit bien loing de faire ce que ceux d'Anvers

et de Venize ont faict pour y attirer le negoce, ayans basty aux estrangiers des palais pour les y recepvoir et laisser vivre en liberté de toutes choses.

Il ne fault pas dire que les abbys se sont coulés dans le commerce et dans les artz et mestiers de lad. ville par faulte de maistrise, estant tout clair, soubz vostre reverence, que l'ordre que l'on y a observé jusques ici est plus certain et plus severe que celluy porté par les edictz dont est question. Car tous. les mestiers de lad. ville ont des statutz et reiglemens fondés en raisons d'aultant meilleures que les marchans de Lyon ont tousiours eu l'honneur d'estre les premiers et plus entendus de l'Europe. Et là où par lesd. edictz les maistres jurés y sont esleuz à la poste des anciens maistres pour faire entretenir lesd. statutz, ilz le sont à Lyon par deliberation consulaire. Là où il ne sy faict visitation et n'y a animadversion que par lesd. maistres qui se peulvent frotter les mains les ungs aux aultres, en lad. ville il y a les deux preudhombres esleuz par le consulat qui ont l'œil par dessus tous. Et là où la plaincte des abbys ne s'y faict qu'à la justice, en lad. ville la denonciation se doit aussi faire au consulat qui, pour le desir qu'il a d'entretenir le commerce, en faict la plaincte et la poursuite bien souvent à ses despens, outre l'ordre qu'il y apporte de son chef.

Et pour le faire court, où est la part (l'on ne dira pas de la France, mais de toute la terre cogneue) où il y ait heu de meilleurs ouvriers et de plus braves marchans et negocians qu'à Lyon au temps que les privileges des foires y ont esté entretenus et que les franchises et libertés de lad. ville ont esté maintenues ? C'est chose cogneue et confessée de tout le monde.

Mais quelle maistrise fera on faire et de quelle matiere sera le chef d'œuvre de ceulx qui negotient sur la plasse de Lyon avec ung escriptoire et ung billan sans art, mestier, boutique, magasin, ouvroir, estoffe ny marchandise ? Et neantmoins, il ne leur sera pas permis de negocier s'ilz ne monstrent leur apprentissage, leur chef d'œuvre, leur lettre de maistrise.

Il est donc tout certain que les edictz des establissemens desd. foires ne peuvent estre compatibles avec ceulx desd. maistrises et que les reiglemens portés par ceulx cy ne sont ny plus necessaires ny sy utiles à lad. ville, au Roy et au royaume que ceulx qui sont establis par les anciens statutz, franchises et libertés de lad. ville naées dès sa fondation et confirmées successivement jusques à noz jours et consequemment que donner lieu en lad. ville aux edictz desd. maistrises, c'est (comme l'on a dict cy dessus) abolir les antiennes institutions d'icelle ville et les privileges du consulat, ruyner les foires y establies, detourner

les absens d'y venir et chasser ceulx qui y sont, et conséquemment depeupler et desgarnir la plus importante frontière du royaume contre l'intention de tous nos Roys, contre l'utilité publique et au dommage de tout le royaume et mesme contre l'intention des edictz dont est question.

Estant certain que prenant aujourd'hui une voye contraire aux anciens ordres qui avoient acquis à lad. ville la preheminance par dessus toutes les autres places de commerce de la chretienté, dont cest estat a rapporté des tres grandz fruitz et des commodités indicibles, il n'en fault attendre que les effects tous contraires et que, comme Lyon se perdra, tout le surplus en aura les sentimens. Cela fust recogneu par messieurs des grandz jours seans en lad. ville en l'an IIII^{xx}XVII, que sur semblables remonstrances ne voullurent connoître les requestes de quelques menus artisans qui se penserent reunir pour avoir la maistrise.

Il y a une aultre raison qui rend l'exécution desd. edictz non seulement impossible en lad. ville, mais encores de tres perilleuse consequence au service du Roy et au bien de tout l'estat, qui est que ce a esté ung statut de tout temps observé, agréé et confirmé par plusieurs edictz et arrestz, que les eschevins de lad. ville sont annuellement esleuz et créés à la nomination des maistres des mestiers qui sont en charge en lad. année et qu'aucuns ny sont appellés et ne s'en peuvent entremectre.

Chascun sçait que Lyon est tout plein d'estrangers les plus qualifiés, des marchans et artisans sont savoysiens, comtoys, lombardz et d'autres nations. Et presque tous les mesmes¹ artisans sont de Savoye, de la Comté et du Comtat d'Avignon, le moindre desd. marchans et artisans ha en l'eslection des échevins voix libre et du mesme poidz que celle du plus apparent, et les naturelz de la ville qui ne font pas la vingtiesme partie n'y peuvent rien par dessus sy grand nombre des estrangers.

Doncques il n'y a doubte que [si] l'eslection des maistres de l'année se faict entre eulx et par eulx; et que le consulat perde l'auctorité de les créer et nommer annuellement comme il a faict jusques icy, c'est mettre la liberté d'eslire et créer les eschevins d'entre les mains et à la discretion des estrangers qui sont le plus souvent subiectz des ennemys du royaume et conséquemment mectre lad. ville en ung danger tout apparent.

Et le moindre mal qui en peult arriver dès aussy tost que les edictz seront executés sera que lesd. marchans et

1. Menuz (?).

artisans estrangers monopolleront à la ruïne des naturels françois et n'en pourront estre empeschés.

Mais toutes choses sont encores entieres, car estant ainsy que le Roy a declairé par le 2^e article de son edict qu'il ne veult rien hinover aux antiennes institutions et ordonnances au prejudice de ses subiectz et de la chose publique et qu'il appert que l'establissement du reiglement porté par lesd. edictz seroit la ruïne des statutz de lad. ville et des foires y establies. Attendu aussy que Sa Majesté n'a pas specifiquement et particulièrement revocqué les edictz et declarations de ses predecesseurs Roys faisans au proffict de lad. ville et pour la conservation de leurs particulliers statutz, libertés et franchises qui sont fondés en des raisons et considérations particulieres que les aultres villes n'ont pas, il n'y a doubte, soubz vostre reverence, qu'il ne peult ni ne doybt estre procedé à l'execution desd. edictz en lad. ville de Lyon, ains qu'elle en doit estre et sera, s'il plaict au Roy, exceptée et declairée exempté pour tousiours.

Et pour faire et proposer les susd. remonstrances et toutes aultres que besoing sera, poursuivre et obtenir toutes provisions necessaires au nom du corps, consulat et communauté de lad. ville et de tous les estatz et ordres d'icelle, et à ces fins se transporter par devers le Roy et nosseigneurs de son conseil la part ou mestier sera, nous, prevost des marchans et eschevins susd., avons commis et deputés sçavoir noble Claude de Bourges, seigneur de Myons, l'un des cent gentilzhommes de la maison du Roy, et premier eschevin, et le sieur Pierre Bernico, bourgeois d'icelle ville, avec tout pouvoir en tel cas requis, lesquelz ont accepté lad. charge, de laquelle nous avons esd. noms promis et promettons les relever indemnes. Faict et arresté au consulat tenu en l'hostel commung de lad. ville par Mons. Pierre de Baillon, Roland Henry, Maurice Poculot et Claude Regnaud, le douziesme jour de septembre l'an mil six cens, en foy de quoy nous avons faict expedier ces presentes par le secretaire et greffier de lad. ville et communauté et y apposer le scel des armes d'icelle¹.

1. Arch. de la ville de Lyon, BB 137, fol. 120 et suiv.

DOCUMENTS RELATIFS A L'ENTRÉE DES PRODUITS ÉTRANGERS

VI

Assemblée tenue à Lyon sur le fait des manufactures étrangères.

Du dix huitiesme jour d'aoust l'an mil cinq cens quatre vingtz dix huit, après midy, en l'hostel commun de la ville de Lyon.

Sur les advis donnés ausd. sieurs par Messieurs de la ville de Tours de la poursuite qu'ilz entendoient faire vers le Roy pour obtenir de Sa Majesté la deffense proposée, en l'assemblée convocquée à Rouen en l'année IIII^{xx}XVI, de l'entrée et usage dans ce royaume des draps et toute aultre manufacture d'or, d'argent et de soye faites hors icelluy, pour se joindre à laquelle poursuite ilz auroient invité ceste ville de Lyon, asseurant que Sad. Majesté les avoit laissé en grande esperance d'obtenir leur intention et que mesmes elle leur avoit commandé d'envoyer homme en court pour l'en ressouvenir et faire lad. poursuite, depuis lequel advis desd. sieurs de Tours, qui en ont escript par deux diverses foys et pour ce envoyé hommes exprès, il en est arrivé d'aultres, venans d'aulcuns des principaulx de la court, par lesquels l'on est bien adverty que cest affaire s'y traicte avec chaleur; pour ces causes, ayant esté mis en consideration par lesd. s^r prevost des marchans et eschevins de quel poidz estoit ceste ouverture et la consequence qu'elle peult apporter à cested. ville selon qu'ilz en ont trouvé des opinions fort diverses entre leurs concitoiens, quand, en particulier, il en a esté traicté avec les principaulx d'entre eulx, ont, sur ce sujet, convocqué, pour se trouver au present consulat, tant les plus apparens de tous les ordres de lad. ville que les mieux entendus au faict des negoces qui s'y exercent et mesmes en l'art de la soye, lesquelz sont cy après nommés, scavoir :

Du Clergé.

Monsieur le doyen de Char-
mazel¹.
c. Monsieur Chalon².

De la Justice.

Messieurs
Austrein³.
Vandel⁴.

1 Ou Chalmazel. La *Bibliographie lyonnaise* de Péricaud renvoie au mot Talaru, où elle ne donne aucune indication sur ce personnage.

2 Etienne-Emmanuel Chalom, official de l'archevêque Pierre d'Epinaç.

3 Pierre, qui sera prévost des marchands en 1614-1615.

4 Sans doute Jean, petit-fils de l'échevin Claude, vice-chancelier de Milan. Jean était conseiller au présidial.

De Bourg¹
Brocquin.
De Rochefort.
Allard¹.

Mellier, advocat du Roy¹.
Clapisson, procr du Roy.

Des Finances.

Messieurs
c. De Rivière.
De Servièrès.
c. Scarron.
Daveyne.
Baraïllon⁴.
Pollaillon, receveur des deniers.
Corneille.

Des Notables bourgeois.

Mess^{rs} de Saillans, ch^r de l'ordre du Roy.
Du Soleil.
De Myons.
c. Lorans, conservateur.
Scarron, cy devant m^r des foires.
De Masso.
Pinet, esleu.
c. Regnault, esleu.
Du Buisson.
Livet.
c. Nepveu, advocat.
Chevalier, advocat.
Vize.
Prost.
Croppet.
Dutroncy⁵.
Richomme.
Ducoing.

Bernico.
Jacquet.

Des Marchands.

Mess^{rs} Poculot.
c. Depure.
Thieron.
Charrier.
c. Bernard.
Colhabaud.
c. Noirat.
c. Teste.
c. Denot.
c. Richard.
Gallier.
Vaissière.
Poisson.
Pecoil.
Piccou.
Guzmier.
Bernard.
Penault.
Aguesseau.
Verges.
c. Serre.
c. Plasses.
Navelle.
c. Fialac.
c. De Roddes.
Guette.
Igapailhot.
c. Orlandin⁶.
Passard.
Loys.
Estienne Gaigneron.
Michel.
Clement dict Voisin.
Hostier.
c. Minet.

1. Est-ce Laurent, fils d'Etienne ?

2. Pierre, conseiller au présidial, auteur de la *Catacrise du droit romain*.

3. Nicolas, avocat en la sénéchaussée en 1573, maître des requêtes de Catherine en 1581, avocat au présidial en 1585.

4. Jean, seigneur de Nantas, trésorier de France. Son fils Antoine sera tué au siège de Montauban. Un Aimé Baraillon sera prévôt en 1616-1617.

5. Benoît du Troncy, notaire, né vers 1525, mort vers 1600, premier traducteur du *Da consolatione*.

6. Alessandro Orlandini, marchand d'origine toscane, avait prêté à Henri IV 450,000 l.

Esquelz susnommés sont seulement comparus ceulx qui sont marqués au marge par la lettre c, et après que les absens ont esté longuement et suffisamment attendus, led. prevost des marchans a faict la proposition susd. de la cause de ceste assemblée et a disertement exposé et faict balancer toutes les raisons et circonstances que les plus judicieux ont mis en avant quand il a esté pourparlé du faict dont est question, les unes faisans pour monstrier que la deffense de l'entrée et usage de marchandises estrangières en ce royaulme peult apporter beaucoup d'utilité à cested. ville en particullier, et les autres monstrans, tout au contraire, que ce seroit la ruyne du commerce estably en icelle sans lequel elle ne peult commodement subsister; et neantmoingt parce que toutes en general concourent en une mesme conclusion que lad. deffense seroit utile et profitable à tout ce royaulme quelque bien ou mal que ceste ville en puisse rapporter en son particullier, led. s^r prevost des marchans a prié les assistans qu'en opinant par ordre sur l'importance de cette theze, qui est vrayment problematique, de scavoir sy lad. ville rapporteroit utilité ou non de lad. deffence, il leur plaise ne se point tant arrester à cella qu'à prévoir et ouvrir les moyens par lesquels, en tant que Sad. Majesté postposant nostre interestz particullier à celluy du general, viendroit à se resouldre de faire lad. deffence, pour le moingt s'y ayt mal pour cested. ville l'on en puisse tirer du bien, et sy c'est bien pour elle que, sur ce sujet, l'on puisse meliorer sa condition, se pouvant chacun asseurer que lesd. sieurs prevost des marchans et eschevins, après avoir heu le bon advis de ceste assemblée (qu'ilz eussent désiré estre plus grande comme elle l'eust esté des deux tiers sy tous ceulz qui ont esté priés d'y venir n'eussent defaillly au debvoir qu'ilz ont au public) ne manqueront incontinent de depeschr en court homme capable de faire les remonstrances et poursuietes qui seront jugées plus utiles pour le bien de cested. ville et par mesme moyen de charger de plusieurs aultres affaires tellement importantes que peult estre il ne se presente de longtems occasion plus necessaire d'y envoyer; sur quoy, après que chacun des assistans a opiné distinctement et par ordre, la diversité et la contrariété de leurs opinions ayant esté grande parce que la pluspart ont dict y estre venus sans avoir preveu la difficulté qui s'offre qui est neantmoingt de consequence infime, a esté arresté que chacun y pensera à part soy et en communiquera avec les aultres qui ne sont en ceste assemblée et qui en peulvent parler avec jugement, pour, dans trois jours prochains, apporter leur dire par escript et le remettre es mains du greffier de lad. ville, afin que, estant sur ce prinse quelque sayne deliberation, l'on

puisse deputer et envoyer en court au plus tost que faire se pourra homme digne d'une charge de sy grand poidz¹.

VII

Lettres des prévôt des marchands et échevins.

Du dixiesme jour de septembre l'an mil cinq cens quatre vingtz dix huit, en l'hostel commun.

A tous ceulx qui ces presentes verront. Nous Baltazar de Villars, con^{re} du Roy, president et lieutenant general des seneschaussée, siege presidial de Lyon et parlement de Dombes, prevost des marchans, François de Muzino, con^{re} du Roy et president en l'eslection de Lyonois, François Benoist, seigneur de la Chassaigne, Jacques Jacquet, seigneur de la Verrière, et Guillaume Charrier, eschevins de la ville et communauté de Lyon. Scavoir faisons que, comme presentement lad. ville soit chargée de plusieurs grandes affaires ausquelles il est besoing de pourveoir, et, pour ce faire, envoyer en court homme capable de la poursuite d'icelles ; ainsi qu'il a esté jugé necessaire en diverses assemblées sur ce faictes mesmes et par especial à l'occasion de la deffence que l'on tient avoir esté proposée et comme resolue aud. conseil de Sa Majesté de l'entrée et usage dans ce royaume de toutes marchandises manufacturées hors icelluy, de laquelle deffence procederoit une grande ruyne à lad. ville sy, pour le moingt, il ne plaisoit à Sad. Majesté l'ordonner avec des conditions et moderations qui feissent cesser ung interest de sy grande importance selon les ouvertures qui en seront faictes pour le bien et utilité de lad. ville, conservation du commerce et establissement des arts et mestiers en icelle. Item, etc.

.....
A ces causes avons d'une mesme voix et deliberation nommé, commis et député led. Thomé pour la poursuite des affaires de la ville¹.

1. Arch. de la ville de Lyon, BB 135, fol. 120 et suiv.

2. Arch. de la ville de Lyon, BB 135, fol. 133 v°.

VIII

Lettre de la ville de Lyon au chancelier.

12 décembre 1598.

MONSEIGNEUR,

Ce ne vous doibt estre chose nouvelle de recevoir nos importantes requestes, mais le bon et asseuré support que nous avons tousjours treuvé en vous en toutes nos afflictions nous y faict d'aultant plus recourir que aussy nous croyons que les prenés de bonne part comme estant pour le bien et service du Roy et conservation de ceste ville en son obeissance. C'est pourquoy nos sommes contrainctz de vous escrire sur le sugect de la proposition faicte par les habitans de la ville de Tours pour la defence des manufactures estrangières, leur pretexte est beau en apparence parce qu'ilz se couvrent du bien public, mais soubz ce voile est caché leur gaing particullier et la perte de ceste ville, une des plus importantes du royaume, comme a esté fort amplement remonstré de nostre part par nostre greffier que nous avons expressement député; encores que aulcungs particulliers habitans ayant vullu, par un tres pernicieux monopolle, faire croire que ce n'estoit point ung consentement general ny nne resolution de nostre corps, Monseigneur, nous vous supplions très humblement de n'avoir aucun esgard à ces declarations mendiées et dont les porteurs debvroient estre chastiés d'avoir vullu, par des assemblées illicites et très dangereuses, pratiquer des advis contraires aux resolutions du corps de ville, et comme ce n'est point nostre interest particullier, mais le general qui nous convie à embrasser ceste cause generale. Nous pouvons dire avec verité que, sy le desseing de nos envieux a lieu, que ceste grande ville, qui a esté la première qui a secoué le joug de l'injuste domination pour reconnoistre son prince naturel, perdra en ung instant son nom et sera rendu esgalle au plus depuë village de ce royaume. La liberté du commerce est son ornement, voire son seul maintien, si elle en est privée, l'on verra, dans peu d'années, que les marques de la ruine la feront reconnoistre avoir esté grande quelques fois. Monseigneur, nous esperons que ces justes plaintes vous persuaderont de nous assister de vostre favorable secours pour empescher ceste cheute, qui ne seroit pas nostre sceullement, mais apporteroit dommaige à tout le royaume. Nous demeurons, par ce moyen, tous-

jours obligés du très humble service que nous vous devons et à prier Dieu qu'il vous doinct,

Monseign^r, en parfaicte santé, heureuse et longue vye¹.

IX

Arrêt du Conseil d'Etat du 14 décembre 1600.

Sur la requeste presentée par les prevost des marchans et eschevins de la ville de Lyon à ce qu'il pleust au Roy ordonner que les colonels et capitaines suisses prendront communication de leur production faicte sur l'opposition qu'ilz ont formée à l'establissement qu'on veult faire des maistrises en lad. ville suivant l'edict de l'année M V^c IIII^{xx} ung pour icelle contredire si bon leur semble, et cependant leur faire deffenses de passer outre à l'exécution dud. edict, le Roy, en son conseil, a ordonné que la surceance cy devant accordée aux supplians pour six semaines sera encores continuée pour decembre, pendant laquelle S. M. faict deffenses de passer outre à l'exécution dudit cedict¹.

1. Arch. de la ville de Lyon, AA 141.

2. Bibl. nat., ms. fr. 18165, fol. 96.

LA
DOCTRINE DE MONROE
ET LA
COLONISATION
DE
L'AMÉRIQUE DU SUD

L'Affaire de l'Acre

Parmi les événements et les questions multiples de la politique internationale, il est un fait récent qui est passé à peu près inaperçu en Europe : c'est la concession que l'État sud-américain de Bolivie a faite à un syndicat nord-américain d'un vaste territoire désormais désigné « territoire d'Acre », en lui conférant, avec la jouissance de ce territoire, les pouvoirs les plus étendus d'administration et de police. Cet acte international, qui a provoqué une vive émotion en Amérique du Sud et y a suscité une « Question de l'Acre » encore litigieuse, prend un intérêt spécial dans les circonstances actuelles, au moment où la politique impérialiste des États-Unis commence à inquiéter le monde occidental, et où les protagonistes de la puissance yankee proclament comme principe d'action internationale, au nom de la tradition, une « doctrine de Monroe » peut-être modernisée.

Récemment encore, au cours d'un voyage dans les États du N.-E., vers la frontière canadienne, le Président Roosevelt faisait plusieurs déclarations officielles relativement à la doctrine de Monroe et aux conséquences que les États-Unis entendent en tirer vis-à-vis de l'Europe. Dans

un premier discours prononcé à Augusta (Maine), le 26 Août 1902, le Président Roosevelt s'exprimait en ces termes :

« Notre intérêt est de rendre la Doctrine de Monroe plus concrète que jamais. La Doctrine de Monroe est tout simplement l'affirmation de notre très ferme conviction que les nations existantes sur ce continent doivent être laissées maîtresses de régler leurs questions entre elles. *Ce continent ne doit plus être considéré comme un terrain de colonisation des puissances européennes*¹. »

Ces déclarations provoquèrent quelque émotion en Europe. Un certain nombre de journaux en Allemagne et en Autriche² prétendirent que le discours du président Roosevelt était dirigé contre l'Angleterre, et que tôt ou tard les deux puissances anglo-saxonnes devaient entrer en lutte à propos du Canada ; tandis que certains journaux anglais considéraient l'Allemagne comme spécialement visée par le discours d'Augusta³.

Le président de l'Union revint alors sur la question en précisant la portée de ses premières paroles :

« Nous ne considérons nullement la Doctrine de Monroe comme un moyen d'agression. Nous ne nourissons aucun esprit agressif envers une puissance quelconque. elle signifie simplement que, en notre qualité de première puissance de ce continent, nous restons fermement attachés au principe formulé sous la présidence de Monroe en 1823, à savoir que *ce continent ne doit pas être traité comme un terrain de colonisation politique par aucune puissance européenne*⁴, les droits acquis étant toutefois respectés.

1. Information de New-York du 27 août 1902. — « Temps » et « Matin » du 28.

2. Notamment la *Neue-Freie-Presse*, — d'après des informations du *Times* rapportées par le « Matin » et du *Daily Telegraph*, 29 août 1902

3. *Daily Mail* du 29 août.

4. « The principle that this Continent must not be treated as a subject for political colonization by any foreign power. . »

C'est une doctrine de paix¹ qui ne vise qu'à permettre aux Etats-Unis de se développer paisiblement et en toute sécurité dans les voies qu'ils se sont tracées² ».

Ces paroles par lesquelles le président Roosevelt a voulu mettre en relief, comme principe essentiel de la Doctrine de Monroe, l'idée que l'Amérique entière est fermée aux entreprises colonisatrices de l'Europe, semblent en contradiction avec les assertions les plus récentes des théoriciens européens. Il paraît actuellement établi que la « Doctrine » de Monroe — puisque telle est la dénomination classique des déclarations politiques du message de 1823, — comprend deux principes distincts : « principe de non-colonisation », — interdiction à l'Europe de considérer comme territoires sans maître, politiquement vacants, les régions encore inexploitées des deux continents américains (§ 7 du message) ; « principe de non intervention », — interdiction à l'Europe d'intervenir dans les affaires des Républiques américaines, les Etats-Unis devant considérer comme un acte d'hostilité à leur égard toute ingérence européenne en un point quelconque des deux Amériques (§§ 48 et 49 du message). Or, de ces deux principes, le premier serait d'après les théoriciens européens injustifiable en droit des gens, car il ne pouvait dépendre des Etats-Unis, en 1823, de décréter territoires sans maître des régions qui à cette date étaient matériellement et politiquement vacantes³. Mais ce principe n'a désormais aucune portée, puisqu'actuellement il est incontestable qu'il n'y a plus de territoires politiquement vacants en Amérique, et qu'ainsi, d'après

1. « Une doctrine de défense », ajoute la version rapportée par la *Daily Mail*.

2. Discours prononcé à Proctor (Vermont), le 1^{er} septembre 1902. — « Temps » du 3 septembre.

3. En ce sens, LAWRENCE, *Commentaire sur les Eléments de droit international de Wheaton*, t. II, p. 312. — SALOMON, *L'occupation des territoires sans maître*, p. 272. — MÉRIGNHAC, *la Doctrine de Monroe à la fin du XIX^e siècle*. *Revue du droit public*, 1896, t. I, p. 239 sqq. — DELARUE DE BEAUMARCHAIS, *la Doctrine de Monroe*, p. 27 sqq. (Thèse, Paris, 1897.)

les principes généraux de l'occupation internationale aucune parcelle du sol américain, qu'il s'agisse de régions déjà exploitées, ou encore incultes, ne peut être traitée comme un domaine de colonisation. Il y a plus de trente ans déjà, le jurisconsulte Lawrence écrivait : « Il n'existe plus sur le continent américain de territoire inoccupé qui ne soit pas sous la juridiction de quelque Etat civilisé¹ ». Aujourd'hui à *fortiori*, le principe de non-colonisation n'est qu'une formule archaïque : « l'appropriation de toutes les terres américaines en rend désormais toute application impossible² ».

Je n'essaierai pas de rechercher ici s'il est légitime de condamner d'une façon absolue, au nom du droit des gens, le « principe de non-colonisation » tel que l'affirma Monroe en 1823³. Mais s'il est exact d'ailleurs, comme on le prétend maintenant, que ce principe n'a désormais aucun intérêt pratique, que peuvent signifier les récentes déclarations du Président Roosevelt ? En 1902 comme en 1823, le chef du gouvernement des Etats-Unis proclame en face de l'Europe que « le continent américain n'est pas un terrain de colonisation politique » pour les puissances étrangères ; ce qui paraît impliquer qu'aujourd'hui comme il y a quatre vingts ans, les entreprises européennes pourraient menacer l'indépendance du sol américain et qu'à ces entreprises, les Etats-Unis doivent opposer comme jadis le « principe de non-colonisation⁴ ».

1. LAWRENCE, *op. cit.*, p. 313.

2. DELARUE DE BEAUMARCHAIS, *op. cit.*, p. 48.

3. J'ai indiqué quelques arguments à l'appui de ce principe, dans mon étude sur *le Litige chilo-argentin et la délimitation politique des frontières naturelles*.

4. Il semble même que dans la pensée du président Roosevelt, la doctrine de Monroe se résume essentiellement dans le « principe de non-colonisation » et se limite à ce principe. Dans un article publié au moment de l'affaire du Venezuela, en 1896, Th. Roosevelt affirmait que les Etats-Unis ne prétendaient nullement, au nom de la Doctrine de Monroe, à un protectorat universel sur l'ensemble des continents américains, et que l'Europe demeurerait libre de régler ses querelles avec les autres Etats américains suivant les méthodes usuelles ; mais qu'il n'était permis à aucun Etat européen de s'agrandir sur le sol américain au détriment d'un Etat améri-

D'abord, il convient d'observer que, si le principe semble désormais inutile, c'est précisément parce qu'il a été formulé en 1823 et respecté depuis lors d'une façon permanente, et qu'ainsi l'Europe a été écartée du partage politique des continents américains. L'Europe, dit-on, ne peut actuellement méditer aucune entreprise de colonisation en Amérique. Mais pourquoi n'y a-t-il plus de territoire sans maître en Amérique ? Précisément parce que les États indépendants de l'Amérique se sont octroyé la souveraineté politique des immenses territoires qui en 1823 attendaient encore le colon blanc, parce que les républiques américaines ont procédé entre elles, pour le sol des deux Amériques, à un partage anticipé des régions encore vacantes qu'elles se réservaient de coloniser sans admettre l'Europe au partage, et sans provoquer les protestations de l'Europe. Qu'était naguère le Far-West pour les États-Unis, la Patagonie pour la République Argentine, l'Amazonie pour le Brésil, sinon une « zone d'influence » analogue à celles que nous nous sommes attribuées en Afrique, avec la tolérance expresse ou tacite des puissances concurrentes ? Une « zone d'influence », c'est-à-dire une région virtuellement annexée au domaine politique de l'État limitrophe, mais encore inexploitée, inoccupée même par cet État, véritable territoire sans maître si l'on eût voulu faire abstraction de la souveraineté virtuelle, du « droit de préemption » que l'État voisin s'arrogeait

cain, d'où l'intervention des États-Unis dans les litiges territoriaux comme le litige anglo-vénézuélien. La Doctrine de Monroe ne donnerait pas aux États-Unis le droit d'intervenir dans les affaires du Venezuela ; mais les États-Unis doivent intervenir pour protéger le territoire vénézuélien contre les empiètements de l'Europe, afin de faire respecter par l'Europe la Doctrine de Monroe. — *The United States has not the slightest wish to establish a universal protectorate over other American States, or to become responsible for their misdeeds. If one of them become involved in an ordinary quarrel with a European power, such quarrel must be settled between them by any one of the usual methods. But no European state is to be allowed to aggrandize itself on American soil at the expense of any American State.* (Th. ROOSEVELT, *American ideals and other Essays*, the Monroe Doctrine, p. 230-231.)

sur ces terres en vue de son expansion future. Pour qu'ainsi dès le milieu du XIX^e siècle le continent américain ait pu être considéré comme intégralement occupé, il a fallu que l'Europe acceptât et respectât le « principe de non-colonisation » en s'abstenant de toute entreprise colonisatrice en Amérique et en ratifiant par son silence les décrets nationaux ou les traités de limites internationaux par lesquels les Etats américains annexaient la prairie, la pampa ou la « selve » à leurs districts effectivement organisés. Le principe de non-colonisation qui, d'après les théoriciens contemporains, n'aurait exercé aucune action sérieuse sur les destinées de l'Amérique¹, a été au contraire un des facteurs essentiels de l'Amérique moderne². Il a pu jouer un rôle assez effacé dans les correspondances diplomatiques, mais il a été tacitement admis en Amérique et en Europe comme l'expression d'une nécessité naturelle, comme une vérité historique et géographique. Dès 1823, en effet, les Etats émancipés des deux Amériques ont senti que, pour sauvegarder leur indépendance, ils devaient, comme le proclamait Monroe, écarter l'Europe du Nouveau-Monde, et qu'ainsi ils avaient intérêt à s'annexer politiquement les solitudes du Nord et du Sud avant même de pouvoir les coloniser effectivement. L'Europe elle-même, à part quelques faits isolés comme l'occupation des Falkland, ou le développement du Canada dans le Far-West, a admis en principe les prétentions américaines : elle s'est abstenue d'entreprises politiques sur le sol américain, elle a cherché un empire colonial sur le continent noir et jusque sur le territoire de ces royaumes d'Orient où grouillent des multitudes humaines, tandis que les selves de l'Amazonie appartiennent encore aux essaims de moustiques et aux grands

1. DELARUE DE BEAUMARCHAIS, *op. cit.*, p. 48.

2. Ceci est reconnu par M. A. Alvarez, professeur à l'Université de Santiago du Chili. (ALVAREZ, *L'histoire diplomatique des républiques américaines*, Rev. Gen. Dr. Int. Pub., 1902, p. 545.)

papillons irisés. La fière attitude des jeunes républiques américaines et l'audace même de « leur » droit international ont été sans doute de quelque influence sur la formation politique de l'Amérique : elles ont déterminé l'incorporation prématurée des solitudes américaines dans l'aire géographique des territoires organisés ou réputés tels, et fermés ainsi à la colonisation étrangère.

Et le principe de non-colonisation, malgré le partage politique de l'Amérique, a encore une valeur actuelle au commencement du xx^e siècle.

Quand on parle de « colonisation », il faut d'abord préciser le sens de cette expression : en distinguant la colonisation officielle et privée, la colonisation politique et économique. La colonisation est officielle ou privée suivant que l'entreprise coloniale est dirigée par un Etat ou menée par de simples particuliers. La colonisation est politique et économique, suivant qu'il s'agit d'annexer, d'organiser et d'administrer un territoire libre jusque là de tout *imperium*, ou de mettre en valeur un territoire vierge, d'en poursuivre l'aménagement économique et d'en exploiter les richesses naturelles. Ceci posé, il peut arriver que l'Etat occupant poursuive simultanément la colonisation politique et la colonisation économique d'un territoire, et c'est là la colonisation intégrale. Mais il peut arriver aussi que l'entreprise coloniale se décompose et que systématiquement ou non l'Etat ou les particuliers poursuivent séparément la colonisation politique ou la colonisation économique d'une région donnée. Suivant le processus normal de la colonisation moderne, la colonisation politique, œuvre officielle de l'Etat colonisateur, précède la colonisation économique, que les particuliers entreprendront sous la direction de l'Etat occupant lorsque la colonie sera dotée d'un minimum d'organisation politique. Parfois, pendant de longues années, la colonie n'a d'autres colons que les fonctionnaires de la métropole : la France et l'Allemagne ont des colonies de cette

nature en Afrique. Mais inversement il arrive que la colonisation économique d'un territoire en précède la colonisation politique, ou même que l'œuvre colonisatrice conserve un caractère purement économique. Et cela de deux manières. En pays vacant, dans les continents nouveaux, un grand nombre de colonies ont été fondées par des établissements privés; des colons indépendants ont approprié le sol et l'ont mis en valeur pour leur propre compte, sans aucun mandat officiel; des commerçants ont établi des comptoirs, ils ont fondé des factoreries sur un littoral désert: et ces particuliers, par leurs entreprises économiques, ont préparé l'œuvre politique de l'Etat qui, à un moment donné est intervenu pour ratifier l'initiative de ses nationaux, et pour établir sa souveraineté politique sur leurs domaines. Mais l'œuvre de colonisation économique peut être poursuivie aussi en pays étranger sans aboutir à la colonisation politique: et c'est même un phénomène fréquent à notre époque. Les émigrants modernes ne sont ni des conquistadors qui prétendent fonder des royaumes, ni des patriotes soucieux par dessus tout de peupler des colonies nationales: ce sont seulement des travailleurs qui vont chercher au loin des conditions d'existence plus favorables. Ces conditions ne se rencontrent ni dans les régions entièrement vierges, où les travaux pernicieux du défrichement dévorent les vies humaines, ni dans les pays politiquement vacants ou dans les colonies de fondation récente, où manque le minimum de police et de vie économique nécessaire à l'existence moderne. Et ainsi les émigrants préfèrent aux territoires sans maître et aux colonies encore amorphes les pays semi-civilisés et semi-vacants, où ils obtiendront des concessions de terres immatriculées sur les registres de l'autorité locale ou des salaires plus élevés que ceux de la mère-patrie. Ainsi les Allemands dédaignent les solitudes du Damaraland: ils émigrent en foule vers Chicag, vers les townships déjà peuplés du Wisconsin et du Minnesota, d'autres en moins grand nombre dans l'Etat brésilien

de Rio Grande do Sul ¹. Les Italiens ignorent la route de l'Erythrée : ils se ruent en masses compactes vers Buenos-Aires, vers les plantations du Sam-Paulo et même vers les métropoles anglo-saxonnes des Etats-Unis. Si faible que soit l'émigration française, il y a peut-être plus de Français à Buenos-Aires ou à Mexico qu'à Brazzaville ou à Dakar. Au drapeau national qui découpe un ciel d'airain et projette son ombre sur le sol aride du désert, l'émigrant préfère la bannière étrangère qui flotte sur des cités vivantes, aux souffles d'une atmosphère salubre. Contre ces courants d'émigration déterminés par des causes économiques et climatologiques, la volonté même des gouvernements demeure impuissante. C'est en vain par exemple que les gouvernants d'Allemagne ont tenté de soustraire les Allemands à l'attraction yankee en encourageant l'émigration au Brésil et en créant de toutes pièces une Afrique allemande : les Allemands s'obstinent à préférer Chicago au Brésil, et le Brésil au Kameroun ou aux déserts de l'Afrique australe ¹.

1. Sujets allemands établis à l'étranger ou dans les colonies allemandes :

Etats-Unis.....	2.784.000
Brésil.....	250.000
Australie et Nouvelle-Zélande....	54 000
Canada.....	28.000
République argentine.....	26.000
Chili.....	7.000
Le Cap.....	6.500
Etc...	
Afrique orientale allemande.....	678

(G. BLONDEL, *L'essor industriel et commercial du peuple allemand*, 3^e éd., p. 200 et 197.)

2. L'action gouvernementale est aidée par les Sociétés de colonisation privées qui encouragent l'émigration allemande vers les colonies d'Afrique : ainsi la *Deutsche Kolonial-Gesellschaft* et des Sociétés de constitution plus récente comme la *Damaraland-Farm-Gesellschaft*. Mais il y a aussi un grand nombre de Sociétés qui dirigent l'expansion allemande vers les pays étrangers : ainsi la *Sudamerikanische Kolonisations-Gesellschaft*, qui envoie les Allemands au Paraguay ; la *Hanseatische Kolonisations-Gesellschaft*, qui les dirige vers le Brésil ; la *Deutsche Siedelungs-Gesellschaft Hermann*, qui s'est fait concéder de vastes terrains au Rio Grande do Sul et les concède à son tour à des colons allemands (G. BLONDEL, *op. cit.* p. 193-200.)

Ainsi se constituent, dans les États encore jeunes et faiblement peuplés, mais déjà organisés, des « colonies » étrangères parfois compactes et prospères. Et il faut ajouter, sans insister pour le moment sur ce phénomène contemporain, — que l'œuvre de colonisation économique qui, souvent, a été inconsciemment accomplie par des immigrants isolés, est entreprise systématiquement par les compagnies de colonisation qui visent dans tout pays neuf, quel que soit son drapeau, un domaine à exploiter ou qui poursuivent même un but patriotique en encourageant l'expansion nationale en terre étrangère.

Quand les Etats-Unis prétendent interdire à l'Europe la colonisation de l'Amérique, s'agit-il de colonisation politique ou de colonisation économique ?

A cet égard, la doctrine traditionnelle des Américains semble certaine : c'est la colonisation politique des territoires américains, et celle-là seule, qui est interdite aux Européens. Déjà, il y a quelques années, un interprète américain de la Doctrine de Monroe commentait ainsi le « principe de non-colonisation » : « Dans le message de Monroe, le terme « colonisation » correspondait à ce qu'on entendait par les termes « occupation » (*settlement*) et *établissements coloniaux*... Le mot « colonisation » a une signification déterminée. Il signifie l'occupation par des immigrants d'une région qui n'est pas encore sous le contrôle d'une puissance colonisée quelconque, si ce n'est celui de la mère-patrie¹. » Le terme « colonisation » dit encore M. Moore, signifiait dans le message, « l'acquisition d'un titre sur un territoire par une occupation originale et par un établissement colonial ». C'est donc la colonisation politique, c'est l'occupation des territoires américains que les Etats-Unis entendaient interdire aux Européens. Et c'est à peu près en ces termes que s'exprime maintenant le président Roosevelt : l'Europe ne doit pas considérer l'Amérique comme un terrain de colonisation politique.

1. J. B. MOORE, *La Doctrine de Monroe*, R. D. I, 1896, p. 365.

Mais si cette formule se concevait en 1823, ainsi précisée elle semble inexplicable en 1902, puisqu'il est bien certain qu'à l'heure actuelle la souveraineté des Etats indépendants des deux Amériques s'étend effectivement ou virtuellement à l'ensemble des terres américaines, et qu'indépendamment de la Doctrine de Monroe, les Etats américains peuvent opposer à l'Europe une sorte d'*uti possidetis* qu'aucune protestation européenne n'a interrompu depuis de longues années.

Et cependant le problème de la colonisation politique peut encore se poser en Amérique.

Il convient d'abord de remarquer que si, à notre époque, le dédoublement de la colonisation économique et de la colonisation politique est un phénomène particulièrement accentué, ce phénomène n'en crée pas moins, quand il se produit, une situation anormale et transitoire. La colonisation économique en effet, qu'elle ait lieu sur un territoire sans maître ou en pays étranger, a pour aboutissement naturel la colonisation politique du pays. D'une part, l'instinct de conquête territorial pousse l'Etat d'origine à revendiquer le district exploité par ses colons. Et, d'autre part, les colons demeurent soumis simultanément à deux influences contradictoires : l'influence locale, qui tend à les absorber dans l'organisme national de leur pays d'adoption, et l'influence persistante de leur patrie originaires, qui tend à les maintenir au sein de l'Etat local comme un organisme étranger, toujours prêt à la discussion politique. Dans un grand nombre de cas, l'influence locale l'emporte ; les immigrants se dénationalisent rapidement et deviennent par naturalisation de loyaux citoyens de leur nouvelle patrie. Nos consuls constatent ce fait, en le déplorant, pour nos concitoyens établis en Amérique du Sud¹ ; et les plus ardents patriotes de la nation yankee sont souvent des immigrants d'origine euro-

1. *Enquête sur la fortune française à l'étranger*, « Journal Officiel » du 25 septembre 1902.

péenne¹. Mais dans les Etats faiblement peuplés où se sont constituées des « colonies » étrangères compactes, ces communautés maintiennent leur esprit collectif et conservent vivace le sentiment national originaire. Tel est le cas des colonies allemandes d'Amérique, puissantes à la fois par le nombre et par la solidarité de leurs membres, animées d'un sentiment « nationaliste » que les sociétés patriotiques d'Allemagne entretiennent par tous moyens². En subsistant ainsi comme communauté étrangère sur le territoire de l'Etat local, les immigrants préparent et sollicitent l'intervention de la métropole qui, à un moment donné, profitera des circonstances politiques pour annexer à son domaine colonial les régions habitées et exploitées par ses nationaux. Il semble donc qu'un continent faiblement peuplé, envahi par l'immigration étrangère, colonisé en fait par des communautés qui sont de véritables « nationalités », est par là-même exposé aux entreprises des puissances colonisatrices. Et c'est peut-être le cas du continent sud-américain vis-à-vis de l'Europe.

A cela, on objecte que l'Amérique du Sud est occupée en droit, et que par là même la colonisation politique y est désormais impossible. Il est incontestable en effet qu'aucune « occupation » n'est actuellement possible en Amérique du Sud. Mais quand on semble identifier les termes de « colonisation politique » et « d'occupation internationale », on donne de la colonisation politique une définition manifestement trop étroite. Un Etat colonise en

1. TH. ROOSEVELT, *True americanism* (American Ideals, p. 31).

2. « Il s'est fondé une Société dite *Alldeutscher Verband*, qui se propose de maintenir les habitudes allemandes chez les Allemands dispersés dans le monde entier, et de resserrer autant que possible les liens qui les unissent à la mère-patrie. Cette Société travaille à la solution des questions d'école dans le sens national, elle protège les efforts nationaux dans les pays où les Allemands ont à lutter pour faire triompher leur esprit. Elle favorise l'union de tous les Allemands, et pour atteindre ce but, elle publie des brochures de propagande, ainsi qu'une feuille périodique, les *Alldeutsche Blätter*, où la note patriotique est très accentuée. »

(G. BLONDEL, *op. cit.*, p. 200.)

droit, dès qu'il acquiert un territoire lointain dans un but d'expansion commerciale et démographique, — quel que soit d'ailleurs le mode d'acquisition. L'occupation internationale est un mode d'acquisition territoriale et par là même un procédé de colonisation politique mais, indépendamment même de la conquête brutale, ce n'est pas *le seul* mode d'acquisition des territoires. On peut même dire que désormais, l'occupation ne sera plus, pratiquement, un mode d'acquisition de territoire, puisqu'il n'y aura plus de territoires vacants dans les régions habitables du globe ; seuls à l'heure actuelle, les déserts de l'Afrique inconnue et les banquises du pôle antarctique demeurent en droit des territoires sans maître. De plus en plus au contraire, les procédés d'acquisition internationale qui semblaient il y a trente ans quelque peu surannés, parce qu'ils revêtaient les mêmes formes juridiques que les transactions privées alors qu'il s'agissait de droits politiques, tous ces procédés, achat, échange, concession à bail, emphytéose, acquisition à titre de gage, sont de nouveau employés au profit des politiques d'expansion coloniale et d'impérialisme mondial. Ces procédés reparaissent, ils se perfectionnent même à notre époque, parce qu'à défaut de territoires politiquement vacants où puissent s'établir les États colonisateurs, ces États tentent de s'emparer indirectement, par des combinaisons juridiquement licites, des territoires qu'il leur est interdit d'annexer purement et simplement, en des régions déjà peuplées, organisées et civilisées ; — parce que d'ailleurs les politiques d'impérialisme économique ont, comme les vieilles entreprises de conquête militaire, leurs points stratégiques nécessaires, — Sucz, Aden, Singapoor, Panama, etc. — où il faut s'établir quand même, quel'emplacement soit ou non vacant en droit ; — parce qu'enfin les particuliers, les Compagnies de colonisation, les trusts d'accaparement commercial, collaborent de plus en plus à l'action officielle des États, et recourent tout naturellement, pour la réalisation de leurs entreprises, à des con-

trats privés qui auront toute la valeur politique de traités internationaux.

Ainsi, — et nous reviendrons plus loin sur ces procédés nouveaux, — la colonisation qui, pendant cinquante ans, s'est faite par occupation internationale, se fera désormais par achat, par échange, par hypothèque et par affermage de territoire, — sans parler de la conquête violente. Pourquoi ces procédés ne fonctionnerait-ils pas en Amérique et spécialement en Amérique du Sud ?

L'état physique du continent sud-américain constitue l'un des phénomènes les plus singuliers de notre époque. Il y a déjà une centaine d'années, Humboldt célébrait avec enthousiasme les beautés et les richesses de l'Amérique du Sud. Ce continent est peut-être l'organisme géographique le plus parfait de la planète, avec son ossature montagneuse au relief nettement dessiné, avec le puissant réseau circulatoire de ses artères fluviales, groupées en bassins naturellement centralisés. Sur cette terre que les siècles passés n'ont appréciée que pour les gisements métalliques de ses Eldorados fabuleux, des foules humaines vivraient des produits d'un sol qui porte une flore sauvage merveilleusement variée et prodigieusement exubérante. Et cependant la colonisation économique de l'Amérique du Sud est à peine commencée. Le continent sud-américain a, comme l'Afrique, ses régions inexplorées, et l'homme néglige d'exploiter la selve ou la pampa, tandis qu'il entreprend d'utiliser des terres infécondes en Afrique ou en Australie. Il semble difficile que cet état de choses persiste longtemps, et l'on peut prévoir que la mise en valeur de l'Amérique du Sud sera l'une des grandes œuvres du ^{xx}e siècle. Mais, par là même, on peut craindre que ce continent ne soit convoité par les Etats colonisateurs, que les grandes puissances de l'Ancien monde ne soient entraînées à des entreprises politiques non seulement dans les districts sud-américains où leurs colons ont déjà fondé des établissements prospères, mais aussi dans les régions où doit se développer la colonisation de de-

main : l'indépendance et l'intégrité territoriale des Etats sud-américains s'en trouve éventuellement compromise.

Il est incontestable en effet que la cause principale qui a retardé la colonisation effective de l'Amérique du Sud, c'est le partage prématuré du continent entre les jeunes républiques latino-américaines. En revendiquant, au nom de la Doctrine de Monroe, l'immense domaine où l'Espagne et le Portugal n'exerçaient, avant 1810, qu'une souveraineté toute nominale, les jeunes Etats de l'Amérique latine se sont attribués des territoires trop vastes, qu'ils ont été impuissants à coloniser par leurs propres forces. Exclue du continent sud-américain, l'Europe a appliqué ailleurs ses efforts colonisateurs. Et, jusqu'ici, ce n'est qu'en faisant appel aux capitaux et aux colons bénévoles du vieux monde que les Etats de l'Amérique latine ont pu commencer l'aménagement économique de leur domaine. Mais en sollicitant ainsi la collaboration de l'Europe, les Etats sud-américains s'exposent aux entreprises de colonisation politique : et, sans spoliation aucune, sans subir aucun démembrement violent, ils peuvent être amenés à consentir eux-mêmes le démembrement de leur territoire, par traité international librement conclu, par concession contractuelle au profit d'un Etat ou d'une Compagnie exotique. Des Etats comme le Brésil, l'Argentine, la Bolivie, qui sont en quelque sorte entravés dans leur essor sociologique par l'immensité même de leur domaine¹, et qui n'ont qu'une souveraineté toute virtuelle sur des régions qu'ils ignorent eux-mêmes et qui ainsi ne font nullement partie intégrante de leur organisme national et de leur passé historique comme nos vieilles provinces d'Europe, ces Etats peuvent considérer comme une opération avantageuse la cession intégrale ou partielle de telle fraction de leur territoire actuel. Pourquoi le Brésil ne

1. On a même soutenu à notre époque, avec quelque exagération, qu'une forte « densité démographique » était le facteur déterminant du progrès de la civilisation. (Cf. Ad. COSTE, *Essai d'une sociologie objective*.)

consentirait-il pas à l'Allemagne, l'Argentine à la France, le Vénézuëla à l'Angleterre, des concessions territoriales, comme les souverains de la Chine ou du Siam nous cèdent un district ou un port à perpétuité ou à bail, comme le Portugal concède aujourd'hui à un capitaliste anglais la zone territoriale du futur chemin de fer de l'Angola ?

Les faits contemporains sur lesquels j'insisterai tout à l'heure marquent que, si l'Europe ne médite pas actuellement de telles opérations à l'encontre de l'Amérique du Sud, la plupart des Etats sud-américains en comprennent aussi le danger, et se tiennent en garde contre toute politique qui compromettrait leur indépendance ou même leur intégrité territoriale. Mais ces opérations sont juridiquement et pratiquement possibles : et c'est en pareil cas que les Etats-Unis semblent se réserver d'invoquer la Doctrine de Monroe, dès l'instant qu'il s'agirait d'une acquisition territoriale caractérisée au profit de l'Europe sur le sol américain. A l'heure actuelle en effet, les Etats-Unis paraissent donner une portée assez précise à la « Doctrine de Monroe », en ce qui concerne les rapports de l'Europe et des Amériques. La Doctrine se résumerait d'un mot : « Pas de colonisation européenne en Amérique. L'Europe ne peut acquérir aucun territoire en Amérique, ni par occupation, *ni par aucun autre mode.* » Et si l'on veut commenter la formule, voici les conséquences qui en découleraient. Tant que l'intégrité territoriale des républiques sud-américaines ne sera pas en jeu, les Etats-Unis n'interviendront pas dans les litiges européo-américains. Th. Roosevelt l'affirmait comme simple publiciste en 1896¹ : il l'affirme aujourd'hui comme président de l'Union². Les Etats-Unis ne s'opposeront pas davantage aux entreprises commerciales qui affirment l'influence européenne en Amérique du Sud : bien que l'assujettisse-

1. TH. ROOSEVELT, *The Monroe Doctrine* (American Ideals), passage cité plus haut.

2. Déclarations citées plus haut.

ment économique de l'Amérique latine à l'Europe leur semble contraire aux intérêts de l'Union, et qu'ils s'efforcent depuis plus de dix ans déjà de nous concurrencer et de nous évincer des marchés sud-américains. Mais si l'Europe prétendait acquérir une parcelle du sol américain au-delà des limites de ses colonies actuelles, les Etats-Unis surgiraient et, au nom de la Doctrine de Monroe, ils s'opposeraient à l'expansion européenne, — que l'Europe ait tenté de s'agrandir par la force ou qu'elle ait arraché à l'Etat américain démembré un de ces traités de cession que les Etats faibles consentent trop facilement au profit des grandes puissances dont ils dépendent matériellement. C'est ainsi que les Etats-Unis sont intervenus en 1895 entre l'Angleterre et le Venezuela, moins pour protéger le Vénézuëla que pour fermer le territoire vénézuélien à la conquête anglaise. C'est ainsi qu'ils interviendraient encore si l'Allemagne prétendait acquérir des colonies en Amérique, soit d'un Etat indépendant, soit même d'un Etat européen : « une colonie américaine ne peut être cédée à un Etat européen par un autre Etat européen si les Etats-Unis jugent ce transfert nuisible à leurs propres intérêts ¹ », — et il en serait ainsi si un Etat européen faible, comme l'Espagne ou le Danemark, prétendait vendre ses colonies d'Amérique à une grande puissance comme l'Allemagne ², car, en pareil cas, l'équilibre américain serait modifié au profit de l'Europe, et l'Union cesserait d'être en sécurité dans la forteresse du continent américain.

Ainsi précisée, la Doctrine de Monroe conserverait sa valeur originale : elle serait exclusivement, comme l'affirme le président actuel des Etats-Unis, une doctrine de défense contre l'Europe, une sorte d'enceinte juridique et politique qui fermerait les continents américains aux conquêtes brutales ou déguisées de l'Europe. Mais le pro-

1. Th. ROOSEVELT, *op. cit.*, p. 231.

2. Th. ROOSEVELT, *op. cit.*, p. 232-233.

blème de la colonisation de l'Amérique latine est-il ainsi réglé ? S'il est entendu que l'Europe doit respecter l'intégrité territoriale des Etats de l'Amérique du Sud et de l'Amérique centrale, que même du consentement de ces Etats elle ne peut faire aucune acquisition sur le sol américain, la même réserve s'impose t-elle aux Etats-Unis eux-mêmes ?

Il y a quelques années, l'attitude des Etats-Unis dans le litige anglo-vénézuélien souleva l'enthousiasme en Amérique du Sud. Les peuples sud-américains acclamaient l'Union libératrice, qui protégeait contre l'Angleterre toute puissante les libertés communes des deux Amériques. Les choses ont changé depuis lors. Il y a eu la guerre hispano-américaine, Cuba en tutelle, Porto-Rico et les Philippines annexées et traitées en « territoires dépendants ». Et maintenant les patriotes du « continent malade » voient avec crainte la puissance grandissante du Haut Protecteur du Nord, et déjà ils se préoccupent d'organiser la défense de l'Amérique latine contre l'invasion yankee ¹. Protégés jusqu'ici par la Doctrine de Monroe, les Etats sud-américains voudraient être maintenant protégés *contre* la Doctrine. Ces appréhensions peuvent paraître exagérées à l'heure présente. Si la Doctrine de Monroe n'est, comme l'affirme le Président Roosevelt, qu'une doctrine de défense contre l'Europe, comment menacerait-elle les libertés sud-américaines ?..... Aux déclarations d'hier, le Président Roosevelt vient aujourd'hui en ajouter une plus catégorique et plus solennelle encore, en proclamant, dans son message annuel, qu' « aucune nation indépendante en Amérique n'a à avoir la plus légère crainte d'une agression de la part des Etats-Unis ² ». Et les événements les plus récents confirment ces principes politiques, puisque les Etats-Unis, qui

1. C. ZUMETA, *El continente enfermo*. New-York, 1899.

2. « No independent nation in America need have the slightest fear of aggression from the United States... » (*Message du 2 décembre 1902*. — Agence Reuter).

naguère occupaient militairement l'isthme de Panama, respectent la souveraineté de la Colombie qui hésite à céder à bail la zone territoriale du futur canal et, devant les résistances du gouvernement de Bogota, semblent revenir au projet abandonné du Nicaragua¹ — puisque d'autre part ils refusent d'intervenir au Venezuela pour y empêcher l'action concertée des puissances européennes². Mais si l'homme éminent qui préside actuellement aux destinées de l'Union réalise ainsi par l'orientation qu'il donne à sa politique étrangère les formules directrices qu'il a affirmées à maintes reprises, et si ce patriote fougueux sait, dans une vision supérieure des intérêts lointains de son pays, maintenir les principes des libéraux de 1823 et respecter l'indépendance des autres peuples, cela n'est que la politique personnelle du Président Roosevelt, et le chef du parti républicain a des amis qui poussent plus loin, et au-delà même de ses limites logiques, les conséquences de la doctrine célèbre. En bornant même la Doctrine de Monroe au principe fondamental que les Etats-Unis peuvent et doivent s'opposer à toute colonisation européenne en Amérique, on autorise les Etats-Unis à revendiquer le haut protectorat des trois Amériques au détriment même de l'indépendance des républiques sud-américaines. Il est possible en effet que dans un avenir rapproché, le problème de la colonisation de l'Amérique latine se pose en fait : les puissances colonisatrices d'Europe tenteront d'établir leur autorité politique sur le sol sud-américain, et les Etats de l'Amérique latine consentiront ou devront consentir, au profit des Etats européens qui les maintiennent sous leur dépendance économique, des concessions qui pratiquement équivaudront à des aliénations territoriales. Les Etats-Unis doivent prévenir de telles entreprises. Et pour cela il faut qu'ils assument un haut contrôle sur la politique étrangère des Etats

1. 3 décembre 1902.

2. Même date.

de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud. « Si la Doctrine de Monroe doit être réellement mise en vigueur, aussi bien en théorie qu'en pratique, et s'il doit être interdit aux puissances européennes de s'établir dans l'Amérique du Sud, les Etats-Unis devront se préparer à tenir la promesse du maintien d'une loi internationale régissant tout le continent américain. La Doctrine de Monroe a pour corollaire logique l'obligation pour les Etats-Unis d'employer la force pour contraindre les autres Etats américains de s'abstenir d'actions qui pourraient offrir aux puissances européennes l'occasion d'intervenir⁴. »

Au surplus, les théoriciens de l'expansion américaine ne tolèrent aucune limite au droit de l'Union d'intervenir et de conquérir en tout point de l'univers où l'appelleraient ses intérêts politiques et commerciaux, et leur impérialisme agressif ne se laisse pas arrêter par les principes d'isolement et de modération internationale que la Doctrine de 1823 consacrait expressément ou implicitement. « On prétend, écrit en substance un contemporain, que l'annexion des Philippines est contraire à la Doctrine de Monroe. Comment !... La doctrine de Monroe interdit à l'Europe de faire des conquêtes en Amérique. Mais maintenant c'est nous qui faisons des conquêtes hors d'Amérique. Qu'est-ce que la Doctrine de Monroe a à voir là ? « Ce ne sont plus les Européens qui sont les acteurs : c'est nous ». Ce ne sont plus les Européens qui prennent : C'est nous qui prenons ! Voilà qui est bien différent. « La Doctrine de Monroe ne concerne nullement les acquisitions de territoires de notre part⁵ ».

Ainsi, en quelque point du globe que les Etats-Unis prétendent s'étendre, la Doctrine de Monroe ne saurait s'opposer à leur action : arme forgée par l'Union contre l'Europe, la Doctrine de Monroe ne saurait être re-

4. W.-T. STEAD, *L'américanisation du monde*, p. 135.

5. PEPPER, *A republic in the Philippines*. (*North american Review*, 1899, t. I, p. 317.)

ournée contre l'Union impérialiste. Mais la Doctrine qui n'a rien à voir dans les questions d'intérêt mondial où la condition du sol des continents américains n'est pas en cause, fournit aux Etats-Unis un prétexte d'intervention et une occasion d'expansion dans les limites des continents américains. Que les Etats-Unis et l'Europe entrent en effet en concurrence au sujet de la possession d'un territoire sud-américain, les Etats-Unis évinceront l'Europe au nom de la Doctrine, mais ils ne toléreront pas que l'Europe leur oppose à eux-mêmes la Doctrine pour leur interdire d'empiéter sur le sol sud-américain.

De telles théories, quelque'insoutenables qu'elles puissent être en droit des gens, semblent peu rassurantes pour l'avenir des peuples latins d'Amérique.

Aussi, bien qu'aucun fait récent n'ait justifié les craintes des Etats sud-américains, il s'en faut que l'émotion causée dans l'Amérique latine par les événements des Antilles soit encore calmée. L'affaire de l'Acre en est la preuve la plus manifeste. Une panique nouvelle s'est propagée à travers l'Amérique du Sud lorsque l'on a appris qu'un Etat sud-américain : la Bolivie, compromettait son intégrité et celle de ses voisins, en autorisant un syndicat de capitalistes nord-américains à prendre une partie de son territoire comme base d'opérations commerciales, et qu'en affermant ce territoire à la Compagnie new-yorkaise, elle lui conférait de telles prérogatives d'administration et de police que l'opération équivaldrait pratiquement à une aliénation partielle de la souveraineté bolivienne au profit des anglo-américains.

L'affaire de l'Acre fait pressentir les difficultés politiques qui pourront s'élever dans l'avenir, à propos de la colonisation économique de l'Amérique du Sud, et dans les relations des Etats sud-américains avec les puissances lointaines, et dans les rapports entre Etats sud-américains.

Retraçons donc l'historique de la question et indiquons les contestations juridiques et les débats politiques qu'elle a soulevés.

II.

La Bolivie, avec les limites que lui a laissées la guerre du Pacifique, a un territoire des plus hétérogènes. Ce territoire comprend trois régions naturelles bien distinctes : au S.-O. et au centre, la masse montagneuse du système andin, la Cordillère Royale et le haut plateau ou *altiplanicie* qui s'étend jusqu'à la Cordillère occidentale, limite naturelle et frontière politique du pays ; — à l'est, les llanos désertiques qui prolongent le Chaco argentin vers les seuils de partage à peine sensibles des bassins de La Plata et de l'Amazonie ; — au nord, les plaines de la haute Amazonie, drainées par les grands courants fluviaux du Purus, de l'Acre, du Madre de Dios, du Béni et du Mamoré. Bien que la majeure partie du territoire bolivien appartienne ainsi au versant orographique et à l'aire d'écoulement de l'Atlantique¹, la Bolivie n'en demeure pas moins, par l'emplacement de son centre démographique et par l'orientation de ses relations avec l'extérieur, un Etat du Pacifique, tout comme les autres républiques andines. Jusqu'à présent en effet, la vie politique et économique du pays s'est concentrée sur l'altiplanicie et dans les terres montueuses de la région minière, vers Potosi et Huanchaca. Et même depuis le démembrement territorial qui lui a enlevé ses ports du Pacifique, la Bolivie continue à communiquer avec le monde civilisé par l'intermédiaire des ports du Chili et du Pérou, par les voies ferrées qui du Pacifique donnent accès aux hautes terres andines, d'Antofagasta à Oruro, de Mollendo aux rives péruviennes du Titicaca.

Au contraire, entre le centre politique du pays et les

1. L'altiplanicie elle-même appartient en grande partie aux « bassins fermés » du lac Titicaca et autres lacs ou mares sans écoulement vers la mer, et non à l'aire hydrographique du Pacifique.

districts septentrionaux de la région amazonienne, il n'y a aucunes communications régulières, il n'y a même aucune voie de communication praticable. Du bastion formidable des Andes, aucune route, aucun chemin de construction humaine ne dévale vers les forêts et les marécages du Béni et du Purus. Comme aux temps déjà reculés où d'Orbigny poursuivait l'exploration scientifique de ces régions, le pays appartient encore à la nature vierge et aux hardis découvreurs qui, comme Sir Martin Conway, reprennent de nos jours l'étude de ces *terræ incognitæ*.

Il y a quelques années encore, les territoires amazoniens virtuellement annexés au domaine politique de la Bolivie étaient ainsi, dans toute la force du terme, des régions inexplorées et inexploitées, que les Boliviens eux-mêmes ne connaissaient que par les récits des voyageurs¹. D'après des statistiques plus ou moins approximatives, la province de Béni n'avait, en 1888, qu'une population de 16,700 habitants pour une superficie de moitié supérieure à celle de la France (764,000 kil. carrés)². Pratiquement donc, en fait sinon en droit, c'étaient là des territoires sans maître³. Il faut ajouter que les rares êtres humains disséminés parmi ces solitudes n'étaient « boliviens » que sur le papier, puisqu'il était matériellement impossible au gouvernement bolivien d'exercer dans ces régions la souveraineté politique qu'il y revendiquait. Et il faut reconnaître qu'en fait ce n'est que par une fiction juridique et par l'effet fortuit des événements historiques et des traités de limites, que l'Amazonie bolivienne a pu être rattachée à l'altiplanicie du Titicaca, et détachée des *sérvos* brésiliennes de l'Etat d'Amazonas. La frontière brésilo-bolivienne, telle qu'elle a été fixée par le traité de 1867, est une ligne essentiellement artificielle qui, notamment dans la région comprise entre le Madeira et les

1. EL RECLUS. N. G. U., t. XVIII, p. 635.

2. *Ibid.*, p. 691.

3. « Practically no man's land » (*Times* du 11 avril 1902).

sources du Javary, coupe arbitrairement le cours des hauts affluents de l'Amazone, et scinde ainsi ces rivières en tronçons distincts au point de vue politique. En dépit de la frontière officielle, les bassins supérieurs du Purus et de l'Acre demeurent des dépendances naturelles de l'Amazonie brésilienne, et tandis qu'aucun courant d'échanges régulier ne saurait s'établir entre ces plaines basses et l'altiplanicie des Andes, c'est par le cours des rivières amazoniennes, voies de trafic librement ouvertes sur Manaos et Para, que ces régions peuvent être rattachées dans l'avenir à l'aire du monde civilisé. En fait, c'est de l'Amazone et du territoire brésilien que sont venus les premiers pionniers du « territoire d'Acre ».

L'Amazonie est la région la plus fertile du continent sud-américain. Dans ces plaines immenses, des rivages du Para aux escarpements des Andes, l'eau et le soleil entretiennent la flore la plus riche de l'univers. Aujourd'hui encore, la selve sauvage occupe en Amazonie une surface de 5 millions de kil. carrés¹, véritable océan de végétation arborescente ; et l'on peut y exploiter, à côté des bois d'ébénisterie d'essence rare, des plantes médicinales d'usage répandu à notre époque, et des plantes tinctoriales, plantes textiles et autres espèces très recherchées par l'industrie moderne. De tous les produits qu'il suffit ainsi de « cueillir » dans les forêts du Brésil et de la haute Amazonie, le plus important est le caoutchouc. Depuis de longues années déjà, le caoutchouc du Para est coté au premier rang sur les marchés d'Europe et d'Amérique, et la demande croissante de nos manufactures², a stimulé

1. E. RECLUS. *N. G. U.*, t. XIX, p. 150.

2. Exportation du caoutchouc du Brésil aux Etats-Unis (valeur en dollars) :

1873.....	3 115.000	1885.....	5.387.000
1876.....	2.141 000	1888.....	10.811.000
1879.....	3.296 000	1891.....	12.304.000
1882.....	8.193.000		

(*Handbook of the American Republics*, p. 75 (1893).

Exportation totale en 1901 : 45.600 tonnes (M. DUBOIS et P. KERGMARD. *Géog. Econ.*, p. 805).

l'activité des « chercheurs de caoutchouc », qui se sont enfoncés dans les sèves de l'Amazonie à la recherche de la précieuse substance. L'arbre dont le suc laiteux fournit le caoutchouc (*Hevea Guyanensis*, *H. Braziliensis*) pousse isolé au voisinage des autres arbres, dans la selve, et il se développe de préférence sur un sol humide, sur les terres basses périodiquement inondées, le long des rivières ou dans les îles des fleuves tropicaux¹. Pour faire leur récolte, les chercheurs de caoutchouc devaient ainsi suivre le cours des rivières amazoniennes ; les rives du fleuve offraient le produit cherché, et par le fleuve le produit pouvait être expédié vers Manaus et Para. En remontant la ramure fluviale qui forme un réseau de voies de pénétration jusqu'au pied des Andes, les chercheurs de caoutchouc sont parvenus jusqu'à la frontière bolivienne ; ils ont franchi la frontière et ont commencé à piller les richesses végétales du « territoire d'Acre ».

La région ainsi désignée du nom de la rivière Acre ou Aquiry, affluent du Purus, offre à un degré maximum les qualités naturelles spéciales à l'Amazonie. Bien qu'elle s'étende dans le voisinage immédiat des Andes, elle est profondément déprimée jusqu'à moins de 200 mètres d'altitude, formant une sorte de bassin torride où les averses des climats tropicaux s'abattent avec violence², et où les rivières, alimentées à la fois par l'écoulement de la Cordillère et par les eaux pluviales du pays, stagnent en larges artères aux rives mal définies, en marécages et en « igarapés » où l'eau et la terre se confondent. C'est sur les bords du Purus que les moustiques, les mouches et les moucheron pullulent avec une telle intensité qu'un mètre cube d'air y peut renfermer jusqu'à un million de bestioles pressées en essaims opaques³. Mais, sous ce climat pernicieux à l'homme, la flore amazonienne se déve-

1. P. DREYFUS, *Para et l'industrie du caoutchouc* (Economiste français, 1898, t. II, p. 585).

2. La chute de pluie annuelle y serait de plus de deux mètres.

3. E. RECLUS. *N. G. U.*, t. XIX, p. 160.

loppe avec une exubérance extraordinaire, et la seule exploitation du caoutchouc peut y fournir des bénéfices considérables aux hommes qui osent y braver l'atmosphère hostile. L'exportation y est d'ailleurs particulièrement facile par voie d'eau : car tandis que certains fleuves amazoniens, comme le Madeira ou le Tapajoz, ont leurs cours moyen obstrué par des rapides, les eaux du Purus et de l'Acre, malgré leur extrême éloignement de Para et grâce à la faible altitude de ces régions, sont accessibles aux fortes embarcations pendant les quatre mois de la crue, et aux bateaux plats en toute saison ¹.

Les colons brésiliens envahirent donc le pays d'Acre, et bientôt ils s'y établirent en nombre. Ces hommes étaient pour la plupart, sinon des sauvages, du moins des aventuriers en rupture de civilisation : « hommes des bois », « boucaniers », malfaiteurs en froid avec la police brésilienne, entrepreneurs de flibustes terrestres, toute une bande énergique et pillarde de héros à la Gustave Aymard. Ils jouissaient dans les forêts de l'Acre de l'indépendance absolue, sans lois ni maîtres. Le gouvernement bolivien cependant, informé de la situation, voulut en tirer un profit pécuniaire en établissant au nom de la souveraineté politique qu'il revendiquait sur l'Acre, des droits de sortie sur les caoutchoucs exportés au Brésil et pour percevoir les droits, il créa des postes douaniers sur les rivières du pays d'Acre, au voisinage de la frontière brésilienne, notamment à Puerto-Acre (Porto-Alonso des Brésiliens) ². Ces prétentions et ces mesures provoquèrent le plus vif mécontentement chez les chercheurs de caoutchouc : refusant de reconnaître la souveraineté bolivienne, ils proclamèrent la « République indépendante de l'Acre ». La Bolivie, considérant de son côté les membres de la nouvelle république comme des insurgés de droit commun,

1. *Times* du 11 avril 1902.

2. Valeur du caoutchouc exporté de l'Acre en 1898 : 8,695,653 boliviens, soit 3,699,566 dollars. — Montant des droits perçus par la Bolivie : 320,000 boliviens (*Commercial relations of the U. S.*, 1899, t. I, p. 591).

entreprit de réduire les « révolutionnaires » de l'Acre. Il lui fallut pour y réussir deux expéditions des plus onéreuses. Avant même de parvenir au lieu des hostilités, les troupes boliviennes étaient cinq et six fois décimées par les maladies et les accidents de route. Enfin, au mois d'Avril 1901, l'« Acte de pacification » était signé à Puerto-Acre, et le « Président de la République d'Acre », Luis Galvez, renonçait solennellement à son titre de chef d'Etat au prix d'une forte indemnité.

Mais ainsi la situation n'était pas réglée.

Les affaires de l'Acre avaient vivement ému l'opinion brésilienne. Depuis longtemps l'Acre était un objet de litige entre la Bolivie et le Brésil. Le traité de limites de 1867 en déterminant à priori la frontière des deux Etats dans ces régions mal connues, laissait place à certaines controverses, et la frontière n'était ni définitivement tracée sur la carte, ni matériellement délimitée sur le terrain. Lorsque le territoire d'Acre eut été colonisé par des Brésiliens, et avant même qu'éclatât le conflit entre la Bolivie et les gens de l'Acre, les patriotes brésiliens protestèrent contre la souveraineté virtuelle que la Bolivie revendiquait au nom des traités et ils soutinrent que, d'après une saine interprétation de la clause fondamentale du traité de 1867, l'Acre revenait au Brésil et devait lui être définitivement annexé. Le gouvernement brésilien n'avait pas admis cette thèse, et il avait paru reconnaître les droits de la Bolivie par le protocole de délimitation de 1895. Au moment des troubles insurrectionnels de l'Acre, l'opposition brésilienne revint à la charge ; le gouvernement résista encore, il refusa d'annexer l'Acre au mépris des traités et même de reconnaître la prétendue République fondée par ses nationaux en territoire bolivien. Mais l'attitude de neutralité du cabinet de Rio-de-Janeiro était vivement critiquée par une partie de la presse brésilienne, et à Manaos, à Para et dans toute l'Amazonie, l'opinion publique était foncièrement favorable à la cause des gens de l'Acre. L'acte de pacification de

Porto-Alonso, en affirmant sur l'Acre la souveraineté bolivienne, toute virtuelle avant la révolution, accentuait ainsi le conflit latent entre Boliviens et Brésiliens plutôt qu'il ne l'apaisait.

Et d'autre part si la Bolivie prétendait maintenir ses droits sur le territoire d'Acre, elle se voyait désormais contrainte d'exercer ses droits d'une manière effective, à l'encontre de ceux qui les contestaient, contrainte d'administrer l'Acre d'une manière permanente, d'en entreprendre la colonisation officielle et d'y entretenir une force armée suffisante pour faire respecter son autorité et assurer la police du territoire. Dans les circonstances actuelles, en face de quinze ou vingt mille colons étrangers, toujours épris d'indépendance et prêts à la révolte, et toujours appuyés par leurs concitoyens d'Amazonie, c'était une véritable armée bolivienne que le gouvernement de La Paz aurait dû maintenir en ces territoires lointains, sous un climat meurtrier pour les hommes des hauts plateaux. La Bolivie était impuissante pour une telle entreprise : elle l'a senti et elle a cherché un moyen indirect d'exercer sa souveraineté sur l'Acre en faisant administrer par un concessionnaire étranger le territoire qu'elle ne pouvait administrer directement.

Avant même d'avoir triomphé des révolutionnaires de l'Acre, la Bolivie se préoccupait d'affirmer le territoire à un étranger : un négociant brésilien, consul général de Bolivie à Rio de Janeiro, devait s'engager à pacifier l'Acre pour le compte de la Bolivie, et, une fois l'ordre rétabli, administrer le territoire pendant trois ans, en partageant les revenus des douanes avec le gouvernement bolivien. Le contrat ainsi projeté ne semble pas avoir été définitivement conclu. Le gouvernement brésilien a d'ailleurs cherché à l'entraver, excitant encore par là les récriminations de la presse hostile¹. Mais un autre concessionnaire

1. Cf. un article du *Correio da Manhã* reproduit par le *Jornal do Commercio* du 27 avril 1902.

allait se présenter. Un syndicat se formait en effet à New-York, en vue de constituer une Compagnie pour l'exploitation du territoire d'Acre. Le « Bolivian Syndicate », ainsi dénommé d'après le siège futur de ses entreprises, était d'ailleurs un syndicat purement privé, il n'était pas exclusivement américain, — il comprenait des financiers anglais —, et il n'était à aucun degré le mandataire du gouvernement de Washington, qui officiellement ignorait l'affaire. En fait cependant les projets du Bolivian Syndicate étaient connus à la Maison-Blanche et approuvés. Le secrétaire d'Etat, M. Hay, écrivait officieusement au ministre américain de La Paz, pour lui recommander l'agent du Syndicat M. Frédéric Whitridge : mais après avoir énuméré les hautes personnalités du monde politique et financier qui s'étaient engagés dans le Syndicat et garantissaient le succès de l'opération, M. Hay ajoutait : « Vous comprenez que cette lettre n'est d'aucune façon officielle, et que le gouvernement des Etats-Unis ne participe à aucune demande de concession que ces messieurs pourraient faire au gouvernement de la Bolivie ¹. » Les négociations se poursuivaient donc à La Paz et à Londres, entre les diplomates boliviens et les fondés de pouvoirs du Syndicat : et le 11 juin 1901 une convention définitive, — sauf la ratification du congrès bolivien, — était conclue à Londres entre le gouvernement de Bolivie, représenté par le Dr J.-A. Aramayo, envoyé extraordinaire près le cabinet de Saint-James, et le « Bolivian Syndicate » de New-York, représenté par M. F. Willingford-Whitridge.

Voici, en résumé, l'économie de ce singulier contrat ² :

Le « Bolivian Syndicate » doit constituer, dans l'année qui suivra la ratification du contrat par le congrès bolivien, une Compagnie au capital minimum de 500,000 liv.

1. Cf. la lettre de M. Hay dans le journal *Le Brésil* du 24 août 1902.

2. D'après le texte espagnol publié in extenso par le *Jornal do Commercio* de Rio de Janeiro, 12 juillet 1902.

sterling : le gouvernement bolivien se réserve la faculté de souscrire ou faire souscrire une partie du capital social jusqu'à concurrence de 100,000 livres. La Compagnie ainsi constituée obtient de la Bolivie la concession du territoire d'Acre dans la mesure déterminée par le contrat ; elle assume l'administration et la police du territoire, le recouvrement des droits et revenus publics jusque-là perçus par la Bolivie ; elle se charge enfin d'entreprendre le développement et la colonisation du territoire, et pour l'accomplissement de cette œuvre économique, elle reçoit de la Bolivie tous les pouvoirs et privilèges nécessaires.

La Compagnie américaine pourra ainsi :

Acquérir toutes les terres disponibles de la région (art. 2) au prix minimum de 10 centavos l'hectare, et par privilège à toute autre demande de concession ;

Exploiter les richesses forestières et minières du territoire (art. 5) — la Bolivie suspendant, au profit de la Compagnie, toutes lois minières actuelles ou futures ;

Utiliser à son profit exclusif les voies de communication naturelles du territoire, en exerçant sur les rivières de l'Acre le droit de libre navigation, par privilège à toute autre personne, et sous la seule obligation de respecter les traités avec le Brésil, et les entreprises de navigation actuellement existantes (art. 4) ;

Et d'une manière générale, doter le territoire d'Acre de l'outillage économique, des voies de transport, constructions et améliorations qu'exige la civilisation moderne. Ainsi :

« Y élever, construire, entretenir, employer, exploiter ou affermer des môles, quais, embarcadères et digues, chemins de fer, tramways, télégraphes, téléphones, usines électriques, ouvrages hydrauliques, fabriques de gaz, etc., etc. (art. 7).

Comme contre-partie de ces avantages économiques, la Compagnie fermière assumera l'obligation de construire sur le territoire d'Acre un grand nombre d'édifices publics : bâtiments des services administratifs, casernes, tri-

bunaux, hôpitaux, écoles, etc. : travaux qui ne doivent rapporter à la Compagnie aucun émolument pécuniaire immédiat, mais qui offrent un intérêt public de premier ordre et sont nécessaires pour l'œuvre civilisatrice.

D'autre part, la Compagnie de l'Acre reçoit de la Bolivie tous les pouvoirs nécessaires au recouvrement des impôts et à la police du territoire. Le gouvernement bolivien, en vue du recouvrement des impôts, délègue à la Compagnie tous les droits et pouvoirs de commandement qu'il exercerait lui-même en l'absence de la présente convention (art. 8) avec la jouissance de toutes les dépendances du domaine public pendant la durée de la concession.

Quant à la police du territoire, la Compagnie s'engage à fournir et maintenir une force de police suffisante pour la protection des habitants du territoire et pour faire respecter dans ledit territoire l'autorité et les lois de la République. » (Clause C du mémorandum). Au cas même où il y aurait lieu d'équiper une véritable armée, c'est encore la Compagnie qui devrait, semble-t-il, fournir les hommes et les bateaux nécessaires. (Clause C du mémorandum.) La Bolivie contribuerait seulement aux frais de l'expédition.

L'administration de l'Acre par la Compagnie fermière donnera lieu à des comptes suivis et à un partage de bénéfice entre la Bolivie et la Compagnie. Le contrat fixe la part du gouvernement bolivien à 60 p. 100 dans le produit des impôts (art. 8), et à 10 p. 100 sur les bénéfices nets de la Compagnie, à partir de la quatrième année (art. 6). Toutes communications entre le gouvernement bolivien et la Compagnie de l'Acre, relatives au fonctionnement du régime ainsi établi et aux règlements de comptes périodiques, se feront par l'intermédiaire de deux représentants nommés l'un par la Compagnie, l'autre par le gouvernement bolivien avec le titre de « délégué national » et résidant sur le territoire d'Acre. (Clause A du mémorandum.)

La durée de la concession est fixée à trente années, en ce qui concerne le recouvrement des impôts et les prérogatives octroyées dans ce but à la Compagnie. Aucun terme n'est prévu quant à la jouissance et à l'exploitation économique du territoire ; tout au contraire, il résulte expressément de la clause finale du mémorandum qu'à l'expiration du terme fixé pour l'administration fiscale du territoire par la Compagnie, la Compagnie devra restituer au gouvernement bolivien les terres et édifices du domaine public, mais conservera la propriété des constructions et exploitations aménagées par elle en vue de ses entreprises industrielles et commerciales.

En définitive, si l'on veut apprécier la portée réelle du contrat Aramayo-Whitridge, on doit constater que par ce contrat la Bolivie livre à la Compagnie américaine toutes les richesses du territoire, en la chargeant de coloniser et de civiliser ce territoire en son lieu et place, en lui déléguant ainsi les fonctions de « culture, » de « *fomento* », qui reviennent normalement à l'Etat dans les pays civilisés, et en lui octroyant dans ce but les prérogatives les plus caractéristiques de la puissance publique : recouvrement des impôts, gestion des services administratifs et maintien de l'ordre public à l'aide d'une force armée. Sur le territoire où elle a refusé de reconnaître la « République indépendante » des chercheurs de caoutchouc, la Bolivie installe une Société étrangère, qui, pratiquement, pourra fonder un Etat autonome sous la suzeraineté toute virtuelle du gouvernement bolivien.

Dans cette concession exorbitante, où la Bolivie paraît n'avoir vu qu'une combinaison ingénieuse, qui lui permettait à la fois d'exercer par personne interposée la souveraineté politique qu'elle prétend maintenir contre ses voisins sur le territoire d'Acre, et d'exploiter au profit de son budget les richesses d'une région qu'elle n'eût pas colonisée elle-même, les Etats limitrophes ont vu un acte contraire au droit international et funeste à l'avenir de l'Amérique du Sud. Ils ont reproché à la Bolivie de

disposer d'un territoire litigieux, d'aliéner ce territoire au profit d'une Société de commerce privée, sans capacité et sans responsabilité internationale, de compromettre enfin l'avenir de l'Amazonie et l'indépendance des Etats sud-américains en hypothéquant les selves amazoniennes à un syndicat nord-américain, qui, sous couleur d'exploitation foncière et d'opérations commerciales, pouvait servir d'écran aux entreprises politiques des Etats-Unis.

Le mouvement d'opinion que les affaires de l'Acre avaient déjà suscité au Brésil s'accrut encore lorsqu'on apprit que la Bolivie n'avait disputé l'Acre aux Brésiliens que pour livrer ce territoire à des financiers américains. Dès la fin de l'année 1901, la presse de Rio de Janeiro, de Para et de Manaos, engageait une campagne à ce sujet, et cette fois le gouvernement brésilien tint compte de l'opinion publique. Dans le courant de l'année 1902, des négociations diplomatiques se sont poursuivies entre Rio et la Paz à propos de la question de l'Acre. Le contrat Aramayo Whitridge devait être ratifié par le Congrès bolivien : le gouvernement brésilien a demandé au Président de la République de Bolivie de faire annuler le contrat par le congrès ou du moins d'en faire amender sérieusement les clauses. Le congrès de la Paz a ratifié le contrat sans modifications notables. Pour vaincre la résistance du Brésil, la Bolivie offrait au gouvernement brésilien de participer à la souscription de 100,000 livres réservée à la Bolivie par le contrat de Londres, et d'y faire participer les négociants de Para et de Manaos¹. Ces offres ont été déclinées par le cabinet de Rio-de-Janeiro qui renouvelait ses protestations contre l'affermage de l'Acre² : la Bolivie en effet, par le contrat litigieux, avait disposé d'un territoire encore non délimité, et pratiquement aliéné ses

1. Note de la légation de Bolivie à Pétropolis, dn 1^{er} avril 1901. — *Jornal do Commercio* du 12 juillet 1902.

2. Note du Ministère des Relations extérieures de Rio de Janeiro, du 14 avril 1902. — *J. do Commercio*, loc cit.

droits d'Etat souverain au profit d'une compagnie privée que le Brésil ne pouvait reconnaître et ne reconnaîtrait pas. Cet acte imprudent menaçait de faire renaître l'effervescence dans la région de l'Acre, au détriment des intérêts brésiliens ; de provoquer de fréquents incidents de frontière, et de livrer enfin l'Amazonie toute entière aux agissements d'une compagnie à charte autrement dange-reuse qu'une république de slibustiers.

Le conflit du Brésil et de la Bolivie s'est accusé au mois d'Août, après le message du Président Pando au congrès bolivien, message qui critiquait l'attitude du gouvernement brésilien et concluait au maintient du contrat de l'Acre¹. Le Brésil, tout en faisant certains préparatifs militaires dans la région amazonienne, a usé de moyens de pression indirects sur la Bolivie. Dès Avril, le gouvernement brésilien avait déclaré qu'en présence du " Bolivian Syndicate " il retirait le traité d'amitié, commerce et navigation qui, signé en 1896 par les plénipotentiaires de la Bolivie et du Brésil, attendait encore la ratification du congrès de Rio², et il ajournait *sine die* les opérations de démarcation de la frontière de l'Acre. Plus récemment, il a supprimé son consulat de Porto-Alonso, et fermé les rivières amazoniennes au commerce de transit.

La solution du litige brésilo-bolivien devait naturellement dépendre de l'attitude qu'adopterait le gouvernement de Washington. La diplomatie brésilienne s'est efforcée de prévenir l'intervention officielle des Etats-Unis. La Bolivie, au contraire, escomptait cette intervention, et elle a tenté de la provoquer, en publiant les lettres de recommandation que M. Hay avait écrites en faveur des agents du Syndicat. Les Etats-Unis ont refusé d'intervenir. Ils ont offert leurs bons offices pour le règlement de la question de l'Acre, mais en déclarant qu'ils n'entendaient nullement intervenir entre les gouvernements intéressés,

1. Journal *Le Brésil*, du 7 septembre 1902.

2. Note précitée du 14 avril.

mais se borneraient à protéger les intérêts commerciaux de leurs nationaux dans l'Amazonie ¹.

L'attitude de neutralité prise par les Etats-Unis laisse ainsi en présence le Brésil et la Bolivie, et la question de l'Acre est encore pendante. La révolution a de nouveau éclaté dans l'Acre : les Acréens auraient déjà triomphé des autorités boliviennes, et la Bolivie préparerait une expédition militaire pour rétablir une fois encore son autorité en ces lointains districts.

Dans l'affaire de l'Acre, le Brésil a prétendu se poser en champion des intérêts communs de l'Amérique du Sud. Il a exagéré, un peu systématiquement, les dangers que la concession de l'Acre pouvait présenter, et pour la Bolivie et pour les Etats limitrophes. La campagne antibolivienne a donné prétexte à des manifestations "sud-américaines" et "anti-yankees". A l'occasion du passage d'une escadre chilienne à Bahia et à Rio, il y a eu des fêtes et des ovations enthousiastes, et l'on a commencé à parler d'une "triple alliance" entre les principaux Etats de l'Amérique australe, Brésil, Argentine et Chili. La presse argentine elle-même a commenté avec passion la question de l'Acre. Pour la première fois depuis de longues années, le problème de la colonisation étrangère s'est posé en Amérique du Sud d'une façon pressante ; en même temps que s'affirmaient des sentiments de solidarité tous nouveaux entre ces républiques que d'incessants conflits divisaient naguère. Par là, il y a intérêt à examiner le différend du Brésil et de la Bolivie au point de vue du droit et au point de vue de la politique internationale. En elle-même d'ailleurs, la convention "d'affermage" consentie par la Bolivie mérite une attention spéciale, car elle est un exemple typique de ces modernes "contrats" qui, par leur portée politique, ont toute la valeur de traités internationaux.

1. « Temps » du 20 juillet.

III.

La question de l'Acre a donné lieu à des controverses d'ordre juridique.

Le Brésil et le Pérou ont prétendu d'abord contester la souveraineté de la Bolivie sur les territoires dont elle disposait ; ils ont soutenu que le territoire d'Acre n'était pas actuellement délimité, et que la concession faite au " Bolivian Syndicate " comprenait ainsi des territoires litigieux que la Bolivie n'avait pas valablement aliénés, n'en ayant pas elle-même la souveraineté définitive.

Il est exact que la démarcation des frontières de la Bolivie n'est pas encore intégralement effectuée, mais il n'y a pas là une circonstance qui puisse vicier en droit le contrat Aramayo-Whitridge.

D'après les traités, les frontières de la région d'Acre doivent être établies : entre la Bolivie et le Pérou, par une ligne tirée des sources du Javary au confluent du Madre-de-Dios et de l'Inambary ; — entre la Bolivie et le Brésil, par une ligne allant des sources du Javary au confluent du Béni et du Mamoré (Madeira). Le Javary lui-même limite le Pérou et le Brésil sur tout son parcours, jusqu'au port amazonien de Tabatinga.

La source de Javary est aussi le nœud de convergence des trois frontières, et c'est l'emplacement exact de ce lieu géographique qu'il convenait de reconnaître sur le terrain pour opérer la démarcation des Etats limitrophes ¹.

1. L'emplacement géographique de la source du Javary avait été déterminé, dès 1874, par une commission mixte péruano-brésilienne (commission Teffé), et fixé au point 7° 1' 15" lat. S. et 74° 8' 25" long. W. Greenwich. Le protocole bolivo-brésilien de 1893 adoptait la borne Teffé comme base de la délimitation. Sur les protestations de l'opinion brésilienne, le gouvernement de Rio dut faire vérifier l'emplacement litigieux par une commission (Cunha Gomez) qui, sans le concours du Pérou ni de la Bolivie, rectifia légèrement les chiffres de 1874 (lat. S. 7° 11' 48" et long. W. 73° 47' 44"). Le Brésil réussit alors à négocier avec la Bolivie un nouveau protocole

Au mois de septembre 1901, une commission mixte bolivo-brésilienne a définitivement déterminé le point cherché, en reconnaissant le lieu précis de la source du Rio Jaquirana, origine extrême du Javary, et en l'assignant au point 7° 6' 55" Lat. S. et 73° 47' 30" W. Greenwich.

Que manque-t-il donc à la délimitation du territoire d'Acre ?

1°) Le Pérou considère comme non venus à son égard les travaux et les conclusions de la commission mixte bolivo-brésilienne. La question est encore pendante entre le Brésil et le Pérou. Entre la Bolivie et le Pérou, le litige territorial doit être résolu par voie d'arbitrage ;

2°) Suivant une interprétation fantaisiste du traité de limites de 1867 (art. 2), le territoire d'Acre tout entier devrait revenir au Brésil¹. Le gouvernement brésilien a toujours refusé de s'approprier cette thèse, malgré les sollicitations de l'opinion publique, et par les protocoles de 1895, 1899 et 1900, il a implicitement renoncé à toute prétention sur le territoire d'Acre. Il est impossible d'admettre, comme le voudraient les patriotes exaltés du Brésil, qu'à l'occasion des troubles actuels et pour compliquer encore l'imbroglio de l'Acre, on puisse déchirer les protocoles et faire revivre les vieilles chicanes sur le sens du traité de limites ;

3°) L'emplacement géographique des deux points extrê-

(30 oct. 1899) qui adoptait provisoirement la ligne Cunha Gomez et instituait une commission mixte boliviano-brésilienne pour procéder à une dernière vérification du point en litige.

Les résultats successifs de ces travaux topographiques ne divergent en somme que d'une manière insignifiante, si l'on songe surtout que les frontières à établir doivent être tracées à travers un immense pays vierge où la terre n'a actuellement aucune valeur et où il n'y a aucun point stratégique important. — Sur l'histoire de la délimitation de l'Acre, un article du Bulletin de la Société de géographie de La Paz donne des renseignements précis. (J. Muxoz, *La cuestion de limites con el Brazil*, — Bol. Soc. Geog. La Paz, 1901, p. 442.)

1. On a prétendu au Brésil que d'après ce texte, la frontière devait être établie non d'après une ligne droite tirée obliquement du Madeira au Javary, mais d'après une ligne brisée, suivant les degrés de latitude et de longitude : les termes du traité sont complètement défavorables à cette interprétation.

mes de la ligne Javary-Madeira étant actuellement déterminé, la frontière bolivo-brésilienne est virtuellement fixée : mais elle n'est pas complètement établie sur le terrain. La commission mixte instituée par le protocole de 1900 devait, une fois reconnu l'emplacement des sources de Javary, procéder à la démarcation matérielle de la frontière. Elle n'a pu remplir cette partie de sa tâche. La Bolivie demandait qu'il fût immédiatement procédé aux opérations de démarcation : mais le gouvernement brésilien, sous la pression de l'opinion publique, a dû faire ajourner ces opérations.

Ceci posé, il est évident que le contrat d'affermage de l'Acre ne saurait être vicié, par ce seul fait que la délimitation du territoire est encore inachevée.

Alors même que le territoire d'Acre devrait être encore considéré comme litigieux en droit, la Bolivie a pu le céder à bail, en réservant les droits des Etats tiers : la cession devant être définitive pour les districts irrévocablement acquis à la Bolivie, conditionnelle pour les territoires litigieux. En ce qui concerne plus spécialement les rapports de la Bolivie et du Brésil, non seulement il est difficile au Brésil de se plaindre de l'inachèvement des travaux de démarcation, puisqu'ils ont été suspendus par sa volonté, mais il n'y a plus actuellement de territoire litigieux. La frontière, en effet, est virtuellement établie. Les deux points extrêmes de la ligne Javary-Madeira étant connus, la ligne elle-même s'en déduit mathématiquement, et peut être tracée sur la carte : il reste seulement à la projeter sur le terrain, à faire les travaux de délimitation matérielle. Il n'y a donc pas de territoires juridiquement litigieux entre la Bolivie et le Brésil, mais seulement des territoires dont l'attribution définitive est encore incertaine, parce qu'on n'a pas encore reconnu leur situation topographique par rapport à la frontière mathématiquement établie. Par là même, la cession à bail des territoires contigus au Brésil est dès à présent définitive en droit ; les limites de la concession faites au Bolivien

Syndicate peuvent être rigoureusement tracées sur la carte : il reste à reconnaître sur les lieux l'emplacement de ces limites.

On doit convenir, toutefois, que l'incertitude matérielle des limites de la concession d'Acre peut occasionner de fréquents conflits de juridiction entre les autorités brésiliennes et les agents du Syndicat, et que si déjà les passions patriotiques, surexcitées dans l'Acre et dans l'Etat d'Amazonas, étaient un obstacle aux travaux de démarcation, ce n'est pas l'apparition des Anglo-Américains qui peut faciliter cette opération.

Les inconvénients pratiques de l'affermage de l'Acre sont en effet vivement accentués par cette circonstance que l'Acre, virtuellement assujettie à la souveraineté bolivienne, est occupée en fait par des colons brésiliens qui, après avoir refusé de reconnaître l'autorité du gouvernement de La Paz, refusent de se soumettre à la juridiction du Syndicat étranger auquel la Bolivie prétend déléguer ses pouvoirs.

Mais faut-il admettre, comme on l'a soutenu et comme on le soutient encore au Brésil, que les immigrants brésiliens, en colonisant matériellement le pays d'Acre que la Bolivie laissait inutilisé, auraient déplacé en droit la souveraineté de l'Acre, de la Bolivie au Brésil, qu'ils auraient fait de l'Acre une terre brésilienne : si bien que le Congrès brésilien pourrait aujourd'hui annexer l'Acre au Brésil par un décret souverain, sans même en négocier la cession volontaire par la Bolivie ? Faut-il admettre, au contraire, comme l'affirme la Bolivie, que la souveraineté bolivienne demeure intégrale sur les régions de l'Acre, malgré la colonisation brésilienne, et même que les établissements des colons brésiliens sont illégitimes au regard de la Bolivie, qui pourrait n'en tenir aucun compte en disposant du territoire au profit d'un tiers ?

La solution est certaine d'après les principes du droit international : la Bolivie doit respecter les établissements

privés de l'Acre, mais ces établissements n'ont en rien modifié la condition politique du territoire.

La Bolivie doit respecter les établissements fondés par des Brésiliens sur le territoire d'Acre. C'est à tort qu'elle a représenté ces occupations comme illégitimes, — tout en s'engageant à en tenir compte¹. Il est acquis en droit international que l'Etat qui « occupe » un territoire en y établissant sa souveraineté politique, doit y respecter et y faire respecter tous les droits acquis par des particuliers², et notamment les droits acquis par « occupation » ou appropriation privée. L'article 35 de l'Acte de Berlin a consacré implicitement cette règle, qui a été mise en œuvre par un certain nombre de décisions officielles dans telle colonie africaine ou dans tel Etat nouveau comme le Congo³. Il y a deux sortes d'occupations que l'on ne saurait confondre: l'occupation privée du colon qui prend possession d'une terre sans maître et entreprend de l'exploiter, et l'occupation politique de l'Etat qui, en établissant son *imperium* sur un territoire politiquement vacant, assume par là-même l'obligation d'y reconnaître et d'y protéger les établissements privés. Si un territoire est politiquement vacant, les occupations privées des colons de telle nationalité, tout en préparant l'établissement de la souveraineté de leur Etat sur le territoire qu'ils ont mis en valeur, n'empêchent pas radicalement qu'un autre Etat n'occupe politiquement ce territoire, à charge d'y reconnaître les droits de possession des premiers colons. Inversement, si un Etat a officiellement annexé à son domaine politique un territoire encore inexploité, des colons étrangers peuvent y survenir et y fonder par occupation des établissements privés. Il est vrai que le souverain politique d'un territoire encore inexploité peut y subordonner tout essai de colonisation privée à une concession officielle, y interdire

1. Note précitée du 14 mai 1902.

2. JÉZE, *Etude sur l'occupation*, p. 337.

3. JÉZE, *op. cit.*, p. 330 et suiv.

l'« occupation » libre par des colons indépendants ; il n'y a pas de terres « sans maître » en droit, dans les frontières d'une colonie organisée¹. Mais l'Etat occupant n'a ce droit de régulariser la colonisation privée sur son territoire, qu'à la condition d'exercer effectivement, sur ce territoire, la souveraineté qu'il y revendique et notamment d'y remplir l'obligation de police.

Tant que la souveraineté politique de l'Etat « occupant » reste purement nominale sur le territoire « occupé » en droit mais libre en fait, l'occupation privée y reste libre aussi : et, le jour où l'Etat commence à exercer sa souveraineté en entreprenant la police et la colonisation du territoire, il doit respecter les établissements privés comme s'il s'emparait aujourd'hui seulement du territoire. Si, en effet, le droit international admet que l'occupant politique doit respecter les établissements privés sur le territoire qu'il occupe, c'est parce qu'il semble équitable de maintenir dans leur jouissance les particuliers qui en s'installant sur certaines terres, et en les cultivant, ont fait un effort pour mettre en valeur ces terres et ont pris l'initiative de la colonisation du territoire ; par suite, les droits des colons indépendants doivent être appréciés et respectés non au moment de l'annexion politique du territoire, annexion souvent toute virtuelle, mais au moment où l'occupant politique entreprend la colonisation officielle de son domaine en y assumant l'obligation de police. A ce moment, l'Etat occupant ne peut expulser les colons établis sans titre régulier, il peut seulement obliger les co-

1. « Quand un Etat civilisé transforme un pays nouveau en colonie, les propriétaires peuvent parfois faire résulter leur titre à la terre d'une situation de fait existant déjà avant l'établissement du gouvernement, situation que celui-ci a acceptée et sanctionnée. C'est le cas lorsque la colonie a été formée au milieu d'indigènes quelque peu avancés en civilisation ; c'est le cas aussi lorsque, avant la formation de la colonie, des pionniers de la civilisation s'étaient établis sur le territoire. En général cependant, dans une colonie, le titre à la terre se ramène à une concession, et l'autorité que possède l'Etat pour faire cette concession résulte de sa souveraineté territoriale. »

(J. WESTLAKE, *Principes du droit international* (trad. Nys), p. 143.

lons à faire constater et régulariser leurs établissements. Tel est le cas pour le territoire d'Acre. La Bolivie jusqu'ici n'avait pas rempli régulièrement l'obligation de police sur le territoire d'Acre, puisque c'est précisément pour remplir cette obligation qu'elle traite avec la « Bolivian Syndicate ». Elle devait donc réserver les droits des possesseurs brésiliens. C'est d'ailleurs ce qu'elle a fait, en imposant à la Compagnie concessionnaire (clause E du memorandum annexe) l'obligation de respecter les possesseurs actuels, en astreignant ces possesseurs à enregistrer régulièrement leurs titres conformément aux lois de l'Etat.

Mais si les établissements brésiliens de l'Acre sont opposables en droit à la Bolivie et à ses ayants-cause, du moins ces établissements n'ont-ils pu déplacer la souveraineté politique du territoire au profit du Brésil. Les exaltés de l'opinion brésilienne ont préconisé l'annexion pure et simple de l'Acre par une loi souveraine du congrès brésilien¹ comme une conséquence logique de la colonisation du pays par les aventuriers de l'Amazonie. Cela est insoutenable en droit. D'après les principes de l'occupation internationale, du moment où un territoire est politiquement assujéti à la souveraineté nominale d'un Etat, il ne peut être « occupé » par un autre Etat, ni directement ni indirectement, et si des colons étrangers viennent s'y installer, soit en sollicitant des concessions officielles lorsque le territoire est régulièrement organisé, soit par « occupation » indépendante dans une colonie encore amorphe comme l'Acre l'était jusqu'ici, ces colons ne peuvent servir d'instrument à leur Etat d'origine pour lui faire acquérir la souveraineté du pays par occupation effective ; ils acquièrent personnellement la propriété ou la possession du sol, mais ils ne peuvent acquérir à une puissance étrangère la souveraineté d'un territoire qui politiquement n'est plus vacant, ils doivent au contraire s'assujettir eux-

¹ Journal *Le Brésil*, du 3 juin 1902.

mêmes à la souveraineté locale dans la mesure où celle-ci s'exerce effectivement. Comme on l'a fait observer, le Brésil s'insurgerait à bon droit contre les prétentions de l'Italie ou de l'Allemagne qui revendiqueraient l'Etat de Sam Paulo ou le Rio Grande do Sul, au nom des 500,000 colons italiens et des 100,000 Allemands qui se sont établis dans ces régions; il ne peut davantage revendiquer l'Acre comme acquis à son domaine par ses émigrants de Bolivie. En fait, le gouvernement brésilien a toujours évité d'empiéter sur le domaine de la Bolivie sous prétexte de protéger ses nationaux, il a même évité de reconnaître la « République indépendante » de Luis Galvez et consorts. La question pourra se poser de savoir si l'annexion de l'Acre au Brésil ou l'échange de ce territoire contre telle province brésilienne ne serait pas également avantageuse pour les deux Etats limitrophes; mais en droit strict, l'Acre reste territoire bolivien jusqu'à l'établissement d'un droit nouveau, et le Brésil ne peut ainsi reprocher à la Bolivie d'avoir disposé d'un territoire dont elle n'aurait pas eu la pleine souveraineté.

*
* *

Il reste cependant à apprécier en elle-même, au point de vue du droit international et au point de vue politique, la valeur de l'opération intervenue entre la Bolivie et le « Bolivian Syndicate. »

En droit, la concession faite par la Bolivie serait, suivant la thèse brésilienne, irrégulière et inopposable aux puissances tierces.

Dans quelle mesure cela est-il exact ?

D'une analyse superficielle du contrat Aramayo-Whitridge, il semble d'abord résulter que la Bolivie a *aliéné partiellement* sa souveraineté sur l'Acre, au profit du Syndicat américain.

Le maintien de la souveraineté bolivienne sur l'Acre résulterait notamment de ce que :

La concession de l'Acre est limitée en temps, au moins quant aux principales prérogatives qu'elle comporte ;

La Compagnie concessionnaire doit, dans l'administration et l'exploitation du territoire, se conformer aux lois boliviennes ;

Une part des impôts recouvrés et une part des bénéfices de la Compagnie reviennent au gouvernement bolivien ;

La fonction de repousser une invasion étrangère reviendrait en définitive au gouvernement bolivien ;

Toute concession de terres en propriété privée à la Compagnie serait faite par le gouvernement bolivien ;

Un « délégué national » bolivien doit résider dans l'Acre et présider aux relations du gouvernement et de la Compagnie.

Mais la Bolivie paraît aliéner ou limiter sa souveraineté, notamment :

En concédant à la Compagnie, sans condition de durée, l'exploitation économique du territoire ;

En déléguant à la Compagnie concessionnaire, parmi les prérogatives essentielles de la puissance publique, l'administration civile et la police entière du territoire et le recouvrement de tous les impôts et revenus publics ;

En s'interdisant de modifier ses propres lois dans la mesure où ces modifications pourraient affecter l'étendue matérielle des avantages réservés à la Compagnie (art. 5) ;

En déléguant même à la Compagnie certaines prérogatives d'ordre international, comme le droit d'octroyer des concessions de navigation aux étrangers (art. 4).

Cependant, est-il juridiquement exact de considérer la concession faite au « Bolivian Syndicate » comme une aliénation partielle de souveraineté ?

A l'encontre de cette thèse, la Bolivie a invoqué les termes mêmes du contrat Aramayo-Whitridge.

Le contrat en effet, dans sa teneur primitive, réserve expressément « les droits qui appartiennent au gouvernement bolivien comme pouvoir souverain » (art. 8, *in fine*).

En outre, pour donner satisfaction aux représentations du Brésil, le Congrès bolivien a modifié certaines clauses du contrat de 1901, pour atténuer la portée de la concession. Le contrat primitif, en effet, pour caractériser par une formule synthétique la situation juridique de la Compagnie concessionnaire, la qualifiait de « gouvernement local — subordonné au gouvernement de l'Etat » (art. 10), et il assignait à la Compagnie la fonction « d'assumer le gouvernement civil et l'administration du territoire d'Acre. » (Préambule.) — D'après le nouveau texte, la Compagnie d'Acre aura la situation d'une « administration fiscale, chargée du recouvrement des revenus nationaux, » — elle a pour fonction d'assumer « l'administration fiscale » du territoire.

La Bolivie a prétendu restreindre, par ces formules nouvelles, la portée du contrat originaire. Mais ce but n'a pas été atteint en droit, puisque les prérogatives politiques concédées à la Compagnie par des clauses expresses et spéciales restent les mêmes. C'est en effet un principe d'interprétation juridique incontesté que la portée d'une convention, — qu'il s'agisse d'un contrat privé ou d'un traité public, dépend des dispositions particulières qui précisent les droits et obligations des parties contractantes, et non des formules synthétiques ou des rubriques peut-être mensongères qui prétendent déterminer le caractère juridique de l'opération. Dans l'espèce, les définitions théoriques du texte amendé caractérisent moins exactement la situation juridique de la Compagnie ; mais cette situation subsiste telle quelle. De même, c'est en vain que la Bolivie déclare formellement réserver ses « droits souverains, » — formule vague, — si, par une

série de clauses précises, elle aliène successivement un certain nombre de prérogatives de souveraineté¹.

Mais les clauses qui semblent entraîner aliénation partielle de la souveraineté bolivienne ont-elles en réalité cette portée juridique? — Cela peut être discuté.

Comment faut-il, en effet, interpréter en droit l'opération intervenu entre la Bolivie et le Syndicat américain? — Deux interprétations différentes se présentent à l'esprit :

1°) La convention Aramayo-Whitridge est un contrat synallagmatique, librement négocié et librement conclu entre deux personnes collectives indépendantes, la Bolivie et le Syndicat américain. Par ce contrat, l'Etat bolivien aliène au profit du Syndicat américain, ou au profit de la Compagnie future, en faveur de qui stipule le Syndicat, une partie de sa souveraineté, dans la mesure où cela résulte des clauses du contrat. — La cession politique consentie ainsi par la Bolivie serait nulle, comme faite au profit d'une Société étrangère, — personne morale privée, dépourvue de toute capacité internationale.

Le « Bolivian Syndicate, » en effet, Société financière américaine, ayant son siège social à New-York, ne représente ni les Etats-Unis qui, officiellement, ignorent l'opération, ni la Bolivie avec qui il vient traiter, comme avec une puissance étrangère, ni aucun autre Etat ou entité internationalement reconnue. Dans la négociation du contrat Aramayo-Whitridge, le Bolivian Syndicate se représente lui-même, il prétend acquérir pour son propre compte, ou pour le compte de la Compagnie qu'il a mission de constituer, les prérogatives politiques qu'aliène la Bolivie. Or, il semble admis, en droit international, qu'une Société ou Association agissant en

1. Argument invoqué par le Brésil. (Note du gouvernement brésilien à la légation de Bolivie, 14 mai 1902. — *Jornal do Commercio*, 12 juillet 1902).

son nom propre, à titre de personne morale privée, sans mandat officiel d'aucun Etat dont elle emprunte la capacité, n'a elle-même aucune capacité internationale, qu'elle ne peut acquérir aucune prérogative politique, aucune autorité juridictionnelle sur un territoire quelconque. La question se posa il y a près de vingt ans, au sujet de l'Association internationale du Congo, qui revendiquait contre les puissances colonisatrices rivales la souveraineté de certains territoires africains. Les Puissances intéressées consentirent à reconnaître la personnalité de l'Association du Congo, en passant des conventions avec elle¹; et la Conférence de Berlin consacra en droit les établissements fondés en fait par l'Association, en créant l'Etat indépendant du Congo, et en attribuant au nouvel Etat la souveraineté des territoires occupés. Mais, par là, la question de principe n'a pas été tranchée; et malgré les traités de 1884-1885, malgré la reconnaissance de l'Etat du Congo, la plupart des théoriciens maintiennent qu'une Compagnie privée n'a aucune existence internationale, aucun droit à la reconnaissance internationale, aucune capacité pour acquérir des droits de souveraineté².

Quand les Etats européens ont consenti à reconnaître l'Association du Congo et les actes accomplis par elle, non seulement ils l'ont fait de leur plein gré, libres d'octroyer ou de refuser la reconnaissance, tandis qu'ils auraient dû la reconnaissance à un Etat nouveau, mais ils ont en quelque sorte reconnu, en l'Association internationale du Congo, le futur Etat qu'ils allaient créer à Berlin,

1. Texte de ces conventions, *Arch. Diplom.*, 1885, t. 93, p. 129-146. — Certains des Etats cocontractants (Angleterre, Suède, Danemark, etc.) ont expressément reconnu le drapeau de l'Association « comme le pavillon d'un gouvernement ami » ou « comme le drapeau d'un Etat ami ». — Les conventions parlent à maintes reprises des « territoires de l'Association », mais en les considérant comme acquis à l'Association « au profit d'Etats libres ou en voie d'établissement » ou « à établir »; l'Association a provisoirement « l'administration » ou la « gérance » de ces territoires ou de ces Etats.

2. Ch. SALOMON : *L'occupation des territoires sans maître*, p. 163. — G. JÉZE : *Etude sur l'occupation*, p. 177, etc.

par une décision collective. L'Association a été reconnue comme Etat en formation ¹. C'est la qualité qu'elle a elle-même revendiquée, en se présentant comme « ayant acquis des territoires pour l'usage et au profit d'Etats libres déjà établis ou en voie d'établissement ² ». Les précédents de 1885 ainsi expliqués en droit, il reste qu'une Société de particuliers n'a aucune capacité pour accomplir des actes internationaux, et qu'ainsi ses actes sont nuls en tant qu'actes internationaux, comme le seraient les actes de simples particuliers isolés.

Cette théorie a été construite en fait pour l'hypothèse où une Société privée prétend acquérir des territoires sans maître, par occupation internationale ou par traité de cession négocié avec des chefs sauvages. Mais elle doit s'appliquer aussi, semble-t-il, au cas où une société de particuliers voudrait acquérir des prérogatives politiques sur le territoire d'un Etat préexistant. Car la question est toujours la même : il s'agit de savoir si une Compagnie qui agit en son nom propre comme personne morale privée peut acquérir les droits de souveraineté qui appartiennent normalement à l'Etat puissance publique.

Dans l'hypothèse de l'Acre, par suite, le Syndicat américain serait incapable d'acquérir, en Bolivie, tel ou tel démembrement de la souveraineté bolivienne. Tout au moins, une telle acquisition serait-elle inopposable aux puissances tierces. Celles-ci n'auraient sans doute pas le droit de s'opposer aux conséquences du contrat d'affermage dans les rapports des deux contractants, mais elles pourraient du moins refuser de reconnaître la Compagnie fermière dans les relations internationales.

A cette argumentation, il serait peut-être possible de répliquer par quelques objections doctrinales. — Même en assimilant le Syndicat de l'Acre à une Compagnie

1. On a voulu même appliquer ici la règle du droit privé : *Infans conceptus pro nato habetur* (RIVIER, *Droit des Gens*, t. I, p. 49).

2. G. JÉZÉ, *op. cit.*, p. 200.

privée qui prétend acquérir un territoire sans maître par occupation internationale, on pourrait hésiter à considérer comme nulle et inopposable aux Etats tiers l'acquisition territoriale qu'il tiendrait du contrat de Londres. Il y a fort à dire, en effet, contre la théorie qui réfute toute capacité politique à une Compagnie qui sans être la mandataire d'aucun Etat prétend jouer un rôle international et faire, à ce titre et en ce but, des acquisitions territoriales. Le seul argument sérieux que l'on invoque à l'appui de cette théorie, c'est qu'il ne faut pas confondre l'occupation politique d'un territoire vacant par un Etat, et l'appropriation privée de terres incultes par des particuliers. Le droit international public ne régit pas les actes privés, il ne gouverne que les actes politiques. Il ne s'inquiète pas des simples particuliers ni des personnes morales privées, il ne s'applique pas à leurs contrats : il règle seulement les relations des Etats, et les Etats sont ainsi les seules personnes juridiques qu'il reconnaisse en principe ¹. Mais lorsque, en fait, les opérations poursuivies par une Société privée ont une portée politique, lorsque par son organisation, par ses actes, et par son caractère d'internationalité, une association humaine se comporte à la façon d'un Etat, il n'y a pas là des faits que le droit des gens puisse ignorer, ni des collectivités qu'il doive éviter de régir, à qui il doive refuser toute capacité internationale. La difficulté même que l'on éprouve en droit international privé à déterminer la nationalité des Sociétés et des Associations ², tient à ce que les groupements humains ont souvent en fait, par leur structure et par leur action réelle, un caractère cosmopolite : une Société anonyme peut concentrer des capitaux souscrits en des pays divers par des hommes de toutes nationalités, elle peut en outre se rattacher à des Etats différents par le lieu de son siège social, par l'emplacement de son exploitation, etc.; il y a

1. SALOMON. *op. cit.*, p. 170.

2. Cf. ARMINJON, *Nationalité des Personnes morales*, R. D. I., 1902, p. 381.

ainsi quelque chose d'artificiel à attribuer la nationalité d'un Etat particulier à une Société qui, en fait, n'est intégrée d'une façon exclusive dans aucun Etat. Il peut être pratiquement nécessaire de marquer en droit d'une estampille nationale une Société en fait internationale, quand il s'agit d'arrêter le régime juridique des opérations commerciales qu'elle aura gérées, de déterminer la loi applicable à des litiges privés. De même, en politique internationale, il pourra être opportun d'établir l'allégeance réelle d'une Société prétendue internationale vis-à-vis de tel Etat, pour apprécier la valeur dynamique de ses actes. Mais sous cette réserve, si l'on est en présence d'une Société qui prétend accomplir des actes politiques comme personne internationale indépendante de tout Etat, pourquoi ne lui reconnaîtrait-on pas, en droit des gens, une telle capacité ? Si la capacité juridique, en droit public comme en droit privé, doit être basée sur la personnalité réelle, — et nous le croyons, — dès qu'une organisation humaine est vraiment indépendante de tout organisme national régulier, il faut la reconnaître elle-même comme un être international capable d'accomplir, en vertu d'un droit propre, par elle-même, et pour elle-même, des actes juridiquement valables dans les relations internationales. C'est le seul moyen d'assujettir au droit international, et par suite de régler des actes qui ne peuvent être attribués à aucun Etat et qui sont cependant analogues à des actes d'Etat. Dans le cas particulier où une association internationale prétend acquérir des territoires, il est d'autant plus naturel d'admettre la valeur juridique de ces acquisitions que par les acquisitions mêmes l'Association acquiert le seul élément qui lui manquait pour constituer un être international analogue aux Etats reconnus : une assiette territoriale où s'exercera sa juridiction. En reconnaissant la régularité de pareilles acquisitions, on ne fait que reconnaître un mode de formation d'Etat. L'Etat du Congo a été ainsi fondé par une Association internationale ; la république de Liberia, par des so-

ciétés de colonisation qui, américaines ou anglaises de caractère, ont agi en Afrique sans mandat officiel, à titre de simples personnes privées, comme auraient pu agir, au nom de leur Etat et par délégation de souveraineté, des Compagnies investies d'une charte officielle. C'est donc avec raison qu'un certain nombre de théoriciens contemporains admettent la capacité internationale des Associations, qui prétendent accomplir des actes politiques en leur nom propre.

Mais ce sont là des considérations toutes théoriques, et en droit positif, il reste qu'une Société privée est incapable d'acquérir pour son propre compte des prérogatives d'autorité politique et de juridiction territoriale. L'acquisition revendiquée par le « Bolivian Syndicate » serait donc nulle en droit.

2°) Le « Bolivian Syndicate » ne devrait pas être considéré comme une société privée sans capacité internationale, mais comme un organe administratif bolivien.

L'Acre n'est pas un territoire sans maître, c'est un district bolivien. La convention Aramayo-Whitridge, tout en ayant un caractère contractuel et synallagmatique au moment de sa conclusion, est aussi, en tant qu'elle investit la Compagnie co-contractante de prérogatives politiques, une *Charte d'incorporation*, qui absorbe la Compagnie concessionnaire dans l'Etat bolivien ; la Bolivie n'aliène en rien sa souveraineté au profit d'une Société étrangère, elle *délègue* seulement l'exercice de certaines de ses prérogatives politiques à une Compagnie qui agit désormais comme organe constitutionnel bolivien, et qui, sans avoir aucune existence indépendante dans les relations internationales, doit être reconnu par les Etats tiers comme partie intégrante de l'Etat bolivien.

Pour préciser la situation juridique de la Compagnie de l'Acre, il faut dans cette thèse la comparer aux *Compagnies à charte* qu'ont instituées, à notre époque comme aux siècles passés, la plupart des puissances colonisa-

trices : telle la « Chartered » anglaise de l'Afrique Australe.

On connaît assez la double fonction des *Chartered* anglaises : elles ont pour but économique de coloniser et d'exploiter commercialement un pays neuf, et pour mission politique d'étendre le domaine colonial de l'Angleterre, en occupant effectivement, pour le compte de la métropole, et sans que celle-ci ait à agir directement, les territoires jusque-là vacants qu'elles prétendent coloniser. Dans ce double but, la Compagnie de colonisation reçoit, par la charte d'incorporation que lui octroie la Couronne, certaines délégations de puissance publique, telles que le droit d'occuper des territoires politiquement vacants, d'administrer ces territoires et d'en faire la police, en entretenant à ces fins une force armée¹.

La *Chartered Company* n'a aucune existence internationale : elle n'exerce qu'une souveraineté déléguée, la souveraineté de la Couronne britannique. Les juristes anglais font observer que la *Chartered* serait anglaise, alors même que ses membres ou ses directeurs seraient étrangers : car elle n'existe que par l'acte de création de l'Etat « qui l'a tirée du néant », et lui a conféré, par délégation, les pouvoirs qu'elle exerce vis-à-vis des tiers². La Compagnie est pour l'Etat créateur « un organe », comme le département des affaires étrangères, comme les forces militaires directement employées par l'Angleterre³. Elle n'a aucun pouvoir politique propre, mais elle agit pour le compte de l'Angleterre. En son nom propre, elle serait incapable d'acquérir un territoire ; mais, par délégation, elle acquiert à l'Angleterre les territoires qu'elle occupe et possède médiatement. Les actes que la Compagnie accomplira dans ses relations avec les

1. Art. 12 de la Charte de la *Royal Niger* ; — art. 2 et 3 de la Charte de la *British South Africa Company*, etc. (*Archiv. Diplom.*, 1892, t. 118.)

2. J. WESTLAKE, *Principes*, p. 206-207.

3. J. WESTLAKE, *op. cit.*, p. 106.

Etats étrangers seront donc, en droit, les actes de l'Angleterre et non les actes de la Chartered. Il s'ensuit que l'Angleterre est responsable internationalement des actes de la Chartered, il s'ensuit aussi que les puissances tierces doivent reconnaître la Chartered et son organisation comme une partie intégrante de l'Empire britannique, et qu'elles ne peuvent tenir pour non avenus les actes internationaux de la Chartered, — ainsi les occupations territoriales, — comme accomplis par une Société dénuée de capacité internationale¹.

En raisonnant ainsi, *mutatis mutandis*, on dira, dans l'hypothèse de la concession de l'Acre, que la convention Aramayo-Whitridge équivaut à une charte d'incorporation qui érige la Compagnie de l'Acre en Compagnie à charte bolivienne ; que, par cet acte, la Bolivie *délègue* à la Compagnie, *sans les aliéner*, les prérogatives qu'elle lui concède, et qu'elle lui transfère ainsi une capacité d'emprunt, opposable aux puissances tierces. La Compagnie de l'Acre sera considérée comme un organe de l'Etat bolivien, les agents de la Compagnie comme des fonctionnaires indirectement investis de la souveraineté bolivienne ; la Compagnie de l'Acre administrera le territoire cédé au nom de la Bolivie ; ses actes devront être respectés, ses agents reconnus par les Etats tiers qui ont reconnu l'Etat bolivien.

Cette interprétation juridique doit-elle être admise ?

Des objections se présentent immédiatement. Il y a en effet des différences essentielles entre la situation du « Bolivian Syndicate », vis-à-vis de la Bolivie, et celle d'une Chartered anglaise à l'égard de l'Angleterre.

D'abord, la *Chartered*, par sa charte d'incorporation, reçoit mandat d'occuper des territoires vacants au nom de l'Angleterre. Le *Bolivian Syndicate* acquiert des prérogatives politiques sur un territoire déjà incorporé dans l'Etat bolivien.

1. WESTLAKE, *Principes*, p. 106.

L'incorporation de la Chartered apparaît ainsi comme un procédé d'expansion territoriale, la concession d'affermage au Syndicat de l'Acre comme un démembrement déguisé. La Chartered est une Société anglaise qui accroît la puissance anglaise en grandissant elle-même : la Compagnie fermière de l'Acre est une Société étrangère qui emprunte ses pouvoirs à la Bolivie, sur le territoire même de la Bolivie.

Le jurisconsulte anglais déclare qu'une Compagnie *chartered* serait anglaise par l'effet de la charte qui l'a « incorporée », alors même qu'elle serait étrangère par son personnel ou par sa direction. Mais il est à peine nécessaire de faire observer que cette dernière supposition est invraisemblable, que l'Angleterre ne confierait jamais la mission politique qu'elle réserve à ses *Chartered*, à une Compagnie qui ne serait pas anglaise, et en droit et en fait. Aussi bien les chartes d'incorporation imposent-elles expressément à la Compagnie bénéficiaire l'obligation de demeurer anglaises dans toute la force du terme ; il ne suffirait même pas que la Compagnie eût son siège social en Angleterre, la Compagnie doit être anglaise « de caractère »¹. C'est ainsi encore que le Portugal a imposé à la Compagnie du Mozambique des conditions multiples pour assurer son caractère réellement portugais. Il résulte implicitement de ces clauses qu'une Compagnie à charte, tout en ayant en droit public la nationalité de l'Etat qui lui a délégué sa souveraineté par la charte de concession, pourrait avoir d'ailleurs, en fait et même en droit privé, une autre nationalité, — et que cela ne doit pas être.

La théorie du jurisconsulte anglais, qui considère la Compagnie *chartered* comme nécessairement anglaise par l'effet logique de la « charte d'incorporation » qui l'a « tirée du néant », se rattache à l'idée classique que les « personnes morales » sont des « créations » de l'Etat qui leur octroie la « personnalité civile » par un décret

1. Art. 3 de la Charte de la *Royal Niger*.

souverain, que, par ce décret, l'Etat fait surgir *ex nihilo* le nouvel être moral. Idée fort contestable et de plus en plus contestée : car, en fait, l'Etat, en régularisant la situation d'une personne morale, et en l'appelant ainsi à la vie juridique, ne constitue pas matériellement cette personne morale, mais la « reconnaît » comme préexistante au décret de reconnaissance. Ceci paraît tout particulièrement vrai quand il s'agit d'une Compagnie chartered qui est à la fois une Société commerciale et un organe politique de l'Etat dont elle tient sa charte, et qui pouvait ainsi exister en droit comme personne morale privée avant d'être érigée en Compagnie semi-souveraine. La charte d'incorporation fonde en droit la Compagnie comme être politique investi de prérogatives de puissance publique ; mais la Chartered a pu préexister comme Société de Colonisation reconnue par *Company Act* (ainsi la *Royal Niger*) ; elle a pu aussi être préparée par un Syndicat financier et exister en fait avant d'être solennellement « incorporée » par la Couronne. Il semble donc que si, en droit, la Charte d'incorporation est considérée comme un acte de souveraineté unilatéral, comme un acte de fondation qui institue un organe constitutionnel nouveau au sein de l'Empire britannique, elle a aussi un caractère contractuel et synallagmatique : qu'elle est du moins négociée à la façon d'un contrat entre les représentants de la Couronne et les représentants de la Société de colonisation qui sollicite l'incorporation. Et il est incontestable qu'au point de vue politique, si la Chartered Company est essentiellement un corps anglais, instrument de la puissance anglaise, c'est parce qu'elle a pour substance une Société commerciale anglaise, dirigée par des financiers et des hommes d'Etat anglais.

Dans l'hypothèse actuelle par suite, on peut se demander si la convention Aramayo-Whitridge est une véritable charte d'incorporation, un acte de souveraineté unilatéral par lequel la Bolivie créerait *ex nihilo* la Compagnie fermière de l'Acre, ou si elle est, comme elle le paraît, un contrat synallagmatique conclu entre la Bolivie et une

société étrangère, le *Bolivian Syndicate*; — si la Compagnie de l'Acre est ainsi un organe bolivien exerçant par délégation la souveraineté bolivienne, ou une Compagnie américaine qui acquiert partiellement la souveraineté bolivienne sur le sol bolivien.

La fiction juridique d'après laquelle la charte d'incorporation crée la Compagnie Chartered, par un acte souverain de l'État octroyant, comme organe même de l'État, cette fiction semble admissible quand un État comme l'Angleterre accorde une charte à une Compagnie nationale d'un loyalisme éprouvé, matériellement intégrée dans l'Empire britannique et dépendante de la Couronne. Cette fiction semble insoutenable au contraire, et le caractère contractuel paraît prédominant dans l'opération, lorsqu'en face de l'État qui octroie une charte de colonisation sur son territoire se dresse une Société commerciale étrangère, qui se fait accorder des prérogatives politiques sur le sol même de l'État concédant sans être effectivement intégré dans cet État, et qui pourra exercer ces prérogatives avec une volonté autonome, dans des fins personnelles, peut-être dans l'intérêt d'une puissance étrangère, et non en accomplissement d'une fonction déléguée et pour l'expansion nationale. La convention de l'Acre serait ainsi un contrat synallagmatique conclu entre personnes indépendantes, et non une charte unilatérale octroyée par une personne souveraine, l'État bolivien, à une Société privée déjà assujettie à sa souveraineté. La Compagnie fermière ne serait pas un organe interne de l'État local : elle resterait essentiellement, après comme avant la concession, une Société étrangère. Elle n'exercerait pas la souveraineté bolivienne par délégation, elle acquerrait partiellement cette souveraineté pour l'exercer en son nom propre.

Et, à l'appui de cette thèse, on peut faire observer :

1^{re}) Que si l'on conçoit aisément qu'une Société commerciale anglaise s'absorbe dans une Compagnie Chartered semi-souveraine, fondée par l'Angleterre et anglaise

à ce titre, ou plutôt que la même Compagnie cumule le caractère de Société commerciale anglaise et de Chartered de colonisation anglaise, on conçoit moins bien qu'une Société commerciale américaine s'absorbe dans une Chartered bolivienne, ou que la même Compagnie cumule le caractère de Société de colonisation yankee et d'administration bolivienne ;

2°) Qu'en fait, tandis que les chartes d'incorporation octroyées par l'Angleterre, le Portugal, etc., stipulent expressément que la Compagnie bénéficiaire sera anglaise, portugaise, etc., le contrat Aramayo-Whitridge n'impose pas à la Compagnie de l'Acre l'obligation de revêtir, au moins en droit et par fiction, la nationalité bolivienne, mais, au contraire, prévoit expressément que la Compagnie future se constituera principalement avec des capitaux étrangers, et semble supposer qu'elle conservera son siège social à l'étranger ;

3°) Que les chartes anglaises organisent effectivement la subordination de la Compagnie privilégiée à la métropole britannique, par le contrôle que les autorités de l'Empire doivent exercer sur les agents de la Compagnie, tandis que le contrôle qui pourra être exercé par le « délégué national » bolivien sera vraisemblablement illusoire ;

4°) Que les chartes des Compagnies anglaises, actes souverains de la Couronne, sont souverainement révocables par la Couronne à un moment quelconque, — tandis que le contrat de l'Acre assigne une durée de trente années aux pouvoirs politiques les plus importants de la Compagnie, et lui concède sans délai la jouissance et l'exploitation du territoire d'Acre ;

5°) Qu'au point de vue enfin des relations avec les puissances tierces, l'inexistence internationale de la Chartered, qui « n'a d'autres relations internationales que celles de l'État créateur ¹ » a comme contre-partie nécessaire la responsabilité effective de l'Angleterre, tan-

1. WESTLAKE, *op. cit.*, p. 206.

dis que la Bolivie ne peut être pratiquement responsable des actes de la Compagnie fermière. L'Angleterre peut imposer à sa Chartered telle ou telle attitude internationale pour donner satisfaction aux réclamations des tiers¹. La Compagnie de l'Acre sera, en fait, maîtresse de son attitude internationale, la Bolivie impuissante contre elle. Comment dès lors les États tiers seraient-ils tenus de reconnaître la Compagnie comme organe bolivien, sans autre garantie, contre les agissements de la Compagnie, que la responsabilité toute théorique de la Bolivie ?

Cette argumentation paraît très forte. Elle n'est peut-être pas absolument décisive en droit strict. Précisément parce qu'elle n'a aucune existence internationale, la Société concessionnaire voit en quelque sorte sa condition déterminée en droit public par l'acte même de concession. Par suite, quelle que soit sa nationalité au regard du droit international privé, quel que soit en fait son « caractère », nationale, étrangère ou internationale, la Compagnie est en droit public un organe administratif, et sans avoir aucune existence ni aucun droit à la reconnaissance internationale comme entité indépendante, elle doit être reconnue par les États tiers comme partie intégrante de l'État concédant.

Mais même en admettant ainsi qu'un Etat, dans l'exercice de sa souveraineté, ait le droit strict de confier l'administration de son territoire à une Société étrangère affranchie de tout contrôle, il resterait encore à établir que par une telle opération il n'*abuse* pas de son droit en l'exerçant d'une façon nuisible aux tiers.

C'est avant tout au point de vue *politique* qu'il faut apprécier le contrat de l'Acre : et, à cet égard, il est incontestable que l'affermage consenti par la Bolivie offre les inconvénients les plus sérieux pour la Bolivie elle-même, en même temps que pour les Etats limitrophes qui avaient ainsi un intérêt légitime à agir auprès du gouvernement

1. Cf. notamment art. 5 de la charte de la Royal Niger.

bolivien pour l'inviter à retirer la concession imprudemment octroyée ou à en limiter la portée.

* * *

D'une manière générale, une Société de commerce investie de pouvoirs territoriaux, politiquement autonome sans responsabilité internationale, est dangereuse pour les États limitrophes.

Le mode d'action des Compagnies à charte s'est synthétisé dans une entreprise de flibuste : le raid Jameson. La Chartered, disposant d'un territoire d'exploitation et d'une force de police indépendante, peut préparer et engager des entreprises contre les territoires voisins. L'opération sera ratifiée par l'État responsable des agissements de sa Chartered si elle réussit, désavouée si elle échoue ; mais elle aura toujours été tentée. Et ainsi un État envahissant se sert de ses Compagnies privilégiées comme d'intermédiaires commodes pour déguiser des actes nettement attentatoires au droit des gens, et pour étendre prudemment son domaine par des annexions « à l'anglaise ». Ce danger peut paraître moindre, il est vrai, quand la Compagnie privilégiée tient sa charte d'un État faible, et non d'une grande puissance. En réalité, il est plus considérable encore : car, d'une part, la Société de colonisation étrangère, installée sur le sol d'un État faible, échappe à tout contrôle de la part de l'État local qui lui a conféré son pouvoir territorial, et dispose ainsi d'une véritable souveraineté de fait sans avoir aucune responsabilité de droit ; et d'autre part, si la Société ne peut servir d'instrument d'expansion à un État local sans force politique, elle peut jouer ce rôle au profit de la puissance étrangère dont elle dépend en fait par sa nationalité réelle. Derrière la Chartered anglaise, il y a l'Angleterre. Derrière la Chartered « bolivienne », il y a en réalité non la Bolivie faible, mais l'Union envahissante.

Quand il s'agit, en effet, d'apprécier la valeur politique des concessions que des Etats affaiblis consentent sur leur territoire, il n'y a pas à s'arrêter aux formules juridiques qui limitent en apparence la portée de ces concessions. Il n'y a pas à dire ainsi qu'un Etat, tandis qu'il aliénerait partiellement sa souveraineté en acceptant le protectorat d'une puissance étrangère par un traité international régulier, conserve dans toute sa plénitude son indépendance et son intégrité territoriale s'il se borne à reconnaître des prérogatives politiques à des Compagnies privées, qui viennent, sans mandat officiel d'aucun Gouvernement, conclure avec l'Etat local des contrats d'intérêt commercial. En fait, toute Société étrangère qui obtient des pouvoirs territoriaux, — pouvoir d'exploitation économique et à *fortiori* pouvoir d'administration et de police, — à l'intérieur d'Etats naturellement exposés aux entreprises des grandes puissances, peut devenir un instrument d'« impérialisme économique », et partant d'« impérialisme politique » : et par là, elle est dangereuse et pour l'Etat qui l'accueille et pour les Etats voisins.

Si l'on voit se multiplier à notre époque les contrats conclus entre Etats et Sociétés privés, c'est en partie, nous l'avons dit, parcequ'avantageux en apparence pour les Etats encore mal outillés pour la vie moderne, ils permettent aux puissances qui dominent le monde par leur prépondérance économique d'accroître encore leur hégémonie par des procédés que le droit international ignore et par là même ne prohibe pas. Les Etats qui disposent de grandes richesses naturelles sans pouvoir les exploiter par leurs propres forces doivent nécessairement accepter le concours financier ou technique des nations plus avancées en civilisation. Les Etats sud-américains, notamment, ne peuvent prospérer qu'en accueillant les émigrants et en sollicitant les capitaux du vieux monde. Mais, par là même, ils doivent être incessamment en garde contre les influences étrangères que les entreprises du dehors doivent développer sur leur propre sol.

Ces influences ne sont pas toujours dangereuses pour des Etats jeunes, qui s'incorporent les apports étrangers avec une puissance d'absorption remarquable, et dont l'esprit national même est comme la synthèse des empreintes exotiques qu'ils subissent. On constate que les immigrants isolés s'y dénationalisent rapidement en enrichissant l'Etat local ¹. Mais les entreprises collectives, les Sociétés commerciales ont une personnalité plus résistante, à raison de leur force économique et de leur caractère d'êtres abstraits, et parmi les Sociétés étrangères, les Sociétés par actions sont les plus redoutables pour l'indépendance locale, par la concentration de capitaux anonymes qu'elles peuvent opérer, — on sait la puissance des « combinaisons » contemporaines — et par l'organisation centralisée qui peut livrer toutes les forces sociales à une direction lointaine, à une coalition de despotes financiers pratiquement affranchis de tout contrôle. Enfin, parmi les Sociétés par actions, les plus menaçantes sont celles qui ont dans les frontières de l'Etat local un *siège d'exploitation territoriale*, entreprises de travaux publics ou de transports terrestres, sans parler de celles qui mettent l'Etat en relations avec le reste du monde civilisé, comme les Sociétés de transports maritimes ou de communications télégraphiques. Ces sociétés sont des instruments d'« impérialisme économique », car elles peuvent capter le commerce du pays, accaparer ses richesses et son outillage industriel ; d'« impérialisme politique », car elles exercent une influence plus ou moins profonde sur les régions où elles fonctionnent ² et, par leur œuvre économique, elles préparent une main-mise politique sur le sol du pays.

1. *Enquête sur la fortune française à l'étranger*, passage cité plus haut.

2. « Les moyens de communication, chemins de fer surtout et navires à vapeur, ont cela de commun avec les langues d'être des procédés lents mais infaillibles d'annexion morale, de conquête sociale. A la condition de propager sa langue chez le voisin, ou d'y développer des moyens de transport, c'est-à-dire d'y rester maître des chemins de fer qu'on y crée,

C'est, on l'a fait remarquer, le propre des politiques « impérialistes » de notre époque, de viser à la conquête économique du monde plutôt qu'à sa conquête politique. Sans prétendre annexer les territoires lointains, les puissances impérialistes veulent drainer leurs richesses et leur commerce, et il leur suffit, pour cela, d'un réseau de lignes maritimes, de voies ferrées, de câbles télégraphiques, de stations navales et de dépôts de charbon heureusement situés¹. S'il en est ainsi, on doit reconnaître d'abord que les entreprises d'envahissement impérialiste peuvent se poursuivre par des moyens d'action jusqu'ici ignorés du droit public. Les particuliers peuvent collaborer à l'œuvre des gouvernements. Toute combinaison financière qui a pour objet l'aménagement industriel d'un territoire et le transport de ses productions tend à donner l'empire économique de ce territoire à la nation qui gère l'entreprise. Tout Etat qui tolère sur son territoire les entreprises des Compagnies étrangères se soumet éventuellement à la domination économique de ces Compagnies et de la nation dont elles propagent l'influence. La conquête commerciale de l'univers n'appartient pas aux militaires ni aux diplomates : elle revient à ces syndicats privés de capitalistes qui se forment pour une œuvre systématique d'accaparement mondial.

Il serait évidemment impossible de nier à l'heure actuelle le retentissement que les « trustifications » d'outre-Atlantique peuvent avoir sur la vie économique des nations les plus lointaines. Mais trop souvent encore on laisse dans l'ombre la valeur politique de telles entreprises. Il semble que les peuples annexés à l'empire économique d'une puissance étrangère n'en sont nullement atteints dans leur indépendance nationale, tant que

des canaux qu'on y creuse, on est sûr de conquérir peu à peu le voisin, de le dénationaliser et de l'annexer sournoisement. » (G. TARDE : *L'Impérialisme*. « Renaissance Latine », 15 juillet 1902, p. 330).

1. A. G. DE LAPRADELLE : *Chronique internationale* (R. Droit Public, 1900, I, p. 65).

les entreprises qu'ils subissent gardent le caractère d'opérations commerciales dirigées par de simples particuliers. On a dit, par exemple, dans la question qui nous occupe, que l'affermage de l'Acre n'offrait aucun inconvénient politique, puisqu'il ne mettait en jeu que des intérêts économiques. Il y a là une opinion singulièrement optimiste.

Il ne faudrait certainement pas exagérer l'influence que les phénomènes économiques exercent sur la vie des peuples modernes. A ceux qui voient dans la préoccupation des intérêts matériels le seul facteur psycho-sociologique qui détermine l'évolution des sociétés humaines, les événements, aujourd'hui comme jadis, donnent d'éclatants démentis en révélant soudain la valeur dynamique des principes moraux. Mais il n'en est pas moins vrai que les peuples sont dominés dans leur développement par les conditions d'ordre économique, comme les individus par les nécessités de la vie matérielle. Il est en tout cas incontestable que l'impérialisme économique menace les peuples dans leur prospérité matérielle, comme les entreprises militaires des siècles passés. L'accaparement économique du monde est la *forme moderne de la conquête*. Le but est le même, que le peuple conquérant vise à l'empire militaire ou à l'empire commercial du globe : il s'agit toujours de développer au maximum sa puissance nationale, de grandir de la substance même des nations assujetties, — et d'en tirer gloire, car l'Anglo-saxon est fier du bilan de ses capitaux et de ses vaisseaux marchands, comme Xerxès l'était du dénombrement de ses armées¹. Atteintes dans leurs éléments vitaux par l'impérialisme économique des puissances envahissantes, les nations menacées doivent se garder de ce danger, quand elles le peuvent, et se défier de toute entreprise, — officielle ou privée, — qui tend à établir la suprématie redoutée.

1. STEAD, *op. cit.*, notamment chap. I.

Derrière le « trust » du caoutchouc, ils voient l'invasion nord-américaine et le démembrement territorial des républiques de l'hémisphère austral.

L'affaire de l'Acre n'était évidemment pas de nature à provoquer une telle panique. Dans cette affaire, le cabinet de Washington a eu l'attitude la plus correcte. La querelle du Brésil et de la Bolivie pouvait lui fournir un prétexte à intervenir : il n'est pas intervenu et, en réalité, cette occasion d'intervention n'eût pas été favorable. La porte d'invasion du continent sud-américain est ailleurs, au littoral de la Méditerranée des Antilles, en Colombie ou au Vénézuëla : il serait difficile d'occuper de plain pied, même par les procédés indirects que l'ingéniosité de nos diplomates a inventés en Afrique et en Chine, une contrée située au cœur de l'Amérique du Sud, dans la Haute-Amazonie. De plus en plus d'ailleurs, les Etats-Unis affirment leur intention de respecter l'indépendance et l'intégrité territoriale des Républiques sud-américaines, et ils conforment leur politique extérieure à ces déclarations. A l'heure actuelle, ils hésitent à intervenir au Vénézuëla, alors que tout les y inviterait ; l'anarchie interne du pays y faciliterait l'occupation étrangère, et les puissances européennes menacent elles-mêmes de porter atteinte à l'indépendance et à l'intégrité du Vénézuëla, au mépris de la doctrine de Monroe¹. Mais il serait téméraire de prétendre que les Etats-Unis, pour s'arrêter momentanément dans leur expansion extérieure, renoncent à l'hégémonie des continents américains. Et, au jour qui leur paraîtra opportun pour rendre plus effectif leur protectorat pan-américain, ils fonderont leur suprématie politique sur les situations économiques que leurs sociétés commerciales auront su créer dans l'autre Amérique. Si le Vénézuëla s'est exposé à l'intervention de l'Allemagne en concédant un chemin de fer à une Société allemande, la Bolivie se met sous la dépendance éventuelle des Etats-Unis en af-

1. 15 décembre 1902.

firmant ses districts les plus fertiles à un syndicat de capitalistes new-yorkais.

Il faut noter en outre que si l'emplacement du territoire d'Acre semble soustraire ce territoire aux entreprises politiques des Etats-Unis, cet emplacement augmente aussi les dangers de la concession pour les nations voisines, au jour où les Américains prétendraient démembrer la Bolivie. La Bolivie en effet, depuis la guerre du Pacifique, se trouve dans une situation géographique anormale : privée de frontières maritimes, et, par suite, sans communications directes avec les Etats non limitrophes. Par là-même, tout acte international par lequel la Bolivie compromettra l'intégrité de son territoire en l'hypothéquant aux étrangers doit compromettre, par contre-coup, la sécurité des Etats qui l'enclavent. Car l'Etat lointain qui aurait acquis des droits sur le territoire bolivien serait entraîné, pour exercer ces droits, à violer la souveraineté territoriale des Etats intermédiaires. Et ceci n'est pas une hypothèse gratuite : puisqu'il y a quelques années déjà, la canonnière américaine *Wilmington* remonta les eaux de l'Amazone au mépris de la souveraineté brésilienne. On pourrait aller jusqu'à soutenir que la Bolivie, quoique pleinement souveraine en droit international, n'a pas la capacité de se soumettre au protectorat d'un Etat non limitrophe, un tel protectorat ne pouvant pratiquement s'exercer sans violation des territoires limitrophes. Le protectorat occulte concédé à un syndicat privé est aussi dangereux pour les Etats voisins.

*
* *

Le Brésil a pu invoquer ainsi l'intérêt de sa sécurité menacée pour protester contre l'affermage de l'Acre. Cet intérêt était cependant trop lointain pour autoriser le Brésil à aucun acte d'intervention caractérisé. Dans des circonstances politiques autrement graves, quand le dé-

veloppement excessif d'un Etat, l'accroissement de sa puissance militaire, les changements constitutionnels qui augmentent sa force nationale, ou au contraire les troubles prolongés, les révolutions internes qui de leur territoire d'origine se propagent au dehors, quand de tels événements menacent d'une façon puissante la sécurité des Etats limitrophes, la coutume internationale n'autorise pas les Etats menacés à intervenir chez leur dangereux voisin, comme s'ils avaient subi une véritable lésion de droit. L'Etat menacé dans sa sécurité personnelle n'a qu'une ressource : c'est de se défendre et de lutter contre la politique de l'Etat adverse par des mesures préventives de toute nature, par des actes de représailles et par des moyens comminatoires. Le Brésil a d'ailleurs procédé ainsi dans l'affaire de l'Acre. Il a reconnu et respecté la souveraineté territoriale de la Bolivie ; mais, jugeant l'affermage de l'Acre nuisible à ses intérêts personnels, il a agi par des moyens de pression indirects sur le gouvernement bolivien pour l'amener à résilier le contrat projeté ou à le modifier.

Les réclamations du Brésil auraient abouti à quelque résultat. La Bolivie consentirait à restreindre les prérogatives concédées à l'*United Rubber Company*. Mais ainsi la question de l'Acre ne semble pas réglée : car les compagnons de Luis Galvez ont repris les armes, et la Bolivie est momentanément impuissante à maintenir son autorité sur le territoire litigieux. En réalité, il faut le reconnaître, la cause principale du différend brésilo-bolivien, c'est précisément la présence de colons brésiliens sur un territoire politiquement annexé à la Bolivie ; c'est la prétention qu'une partie du peuple brésilien conserve encore sur une région dont la condition politique semblait avoir été définitivement réglée par les traités. Le cas particuliers des établissements brésiliens de l'Acre montre bien quels dangers court un Etat, en négligeant d'exercer sa souveraineté sur une partie de son territoire, et à quelles revendications politiques peuvent aboutir les situations

de fait acquises par des étrangers sur des terres qu'ils ont su mettre en valeur. La situation est telle à l'heure actuelle dans la région de l'Acre, que l'on peut se demander s'il ne serait pas de l'intérêt des deux Etats limitrophes de modifier la frontière telle qu'elle résulte des traités. Sans doute, il est impossible d'admettre les solutions violentes qui ont été réclamées au Brésil. L'annexion de l'Acre par décret du congrès de Rio serait une atteinte caractérisée au droit de la Bolivie ; car, nous l'avons dit, les colonies brésiliennes de l'Acre n'ont pas ruiné en droit la souveraineté brésilienne. Mais comme elles en ont rendu l'exercice impossible en fait, la Bolivie elle-même aurait intérêt à négocier la cession de l'Acre avec le Brésil ; la cession intégrale par traité international conclu avec un Etat limitrophe, sur la cession déguisée par un contrat bâtarde conclu avec un syndicat anglo-américain. On a préconisé notamment la cession par voie d'échange : le Brésil céderait à la Bolivie des districts moins excentriques que la région de l'Acre. Si toutefois la Bolivie refuse de conclure à l'amiable un pareil accord, il est à craindre que le différend se prolonge et que les troubles persistent dans la Haute-Amazone.

Et cependant, au-dessus des intérêts particuliers qui sont en jeu dans cette affaire, il y a un intérêt plus général, c'est l'intérêt commun des peuples sud-américains.

Le Brésil a évidemment cédé, dans cette affaire, à des considérations d'intérêt brésilien ; mais en même temps il a prétendu défendre les intérêts généraux de l'Amérique du Sud, et c'est avec raison qu'il a dénoncé le danger de ces combinaisons politico-financières, qui hypothèquent à des puissances lointaines les domaines de colonisation compris dans les frontières d'Etats indépendants. Et ainsi, à l'occasion de l'affaire de l'Acre, une question plus haute peut se poser, — elle se poserait notamment si la Bolivie et le Brésil ne parvenaient pas à arrêter à l'amiable le règlement de leur contestation. Dans quelle mesure l'Amérique du Sud est-elle menacée par la colonisation étran-

gère, et notamment par l'expansion des Etats-Unis ? La « Doctrine de Monroe » protège-t-elle ou menace-t-elle les libertés sud-américaines ? N'y-a-t-il pas lieu d'affirmer, contre la « Doctrine » des Etats-Unis, une « Doctrine sud-américaine », c'est-à-dire de proclamer la solidarité des Etats sud-américains et l'intangibilité du continent tout entier ? Et, pour rendre cette « Doctrine » effective, pour prévenir et repousser la colonisation étrangère, les Etats de l'Amérique australe ne doivent-ils pas s'entendre pour inaugurer une politique systématique d'intérêt sud-américain, pour empêcher par un *veto* collectif les actes particuliers par lesquels un d'entre eux viendrait à compromettre la sécurité commune, pour faire cesser, par une intervention concertée, les troubles civils qui, sur tel ou tel point de l'Amérique du Sud, peuvent à chaque instant donner prétexte à l'intervention de l'Europe ou des Etats-Unis ?

IV

Je ne veux pas tenter ici une étude approfondie sur la doctrine de Monroe, sur sa portée originale ou actuelle, sur sa valeur juridique ou politique. Je voudrais cependant essayer de dégager quelques idées qui dominent le problème des destinées de l'Amérique latine.

La doctrine de Monroe, si l'on voulait en condenser le principe essentiel en une formule simpliste, se résumerait en cette idée que dans les questions américaines, l'intérêt américain doit l'emporter sur tout autre et notamment prévaloir sur les prétentions européennes, et qu'il appartient aux Américains de régler eux-mêmes les questions américaines dans l'intérêt américain. Ainsi formulée, la doctrine se ramènerait à un axiome de justice internationale en apparence indiscutable : axiome qu'il serait cependant utile de proclamer bien haut, car il n'arrive pas toujours dans les relations internationales,

que les affaires d'un continent soient réglées en vue de l'intérêt de ce continent : à notre époque encore, nul n'oserait soutenir que les peuples d'Afrique ou d'Asie sont laissés maîtres de leurs destinées, ni même que les puissances colonisatrices « civilisent » l'Asie ou organisent l'Afrique en se préoccupant du bien-être et de la prospérité commune des populations indigènes. Mais, loin d'être un axiome irréfutable, la doctrine de « l'intérêt américain seul légitime en Amérique » perd toute valeur juridique si l'on en veut préciser le sens en dissipant l'équivoque de l'adjectif « américain ». Une habitude verbale si puissante qu'aujourd'hui encore il nous est presque impossible de n'y pas céder dans la moindre étude de politique internationale ou de géographie, nous fait appliquer plus spécialement l'épithète « américain » aux hommes et aux choses des Etats-Unis d'Amérique et conserver cependant l'emploi de cette épithète pour désigner les hommes et les choses de l'ensemble des Amériques. Or, dès l'origine et de plus en plus avec l'évolution de la Doctrine, les Etats-Unis en revendiquant « l'Amérique aux Américains », en affirmant que « l'intérêt américain doit prévaloir en Amérique », entendent au sens étroit le mot américain : ils revendiquent l'ensemble des Amériques pour les Américains (du Nord), pour le peuple des Etats-Unis ; ils prétendent faire prévaloir dans toute question américaine, au nord et au sud de Panama, l'intérêt des Américains qui vivent sous l'égide de la bannière étoilée, l'intérêt de la nation yankee. Et ainsi entendue, la doctrine cardinale du droit public élaboré aux bords du Potomac paraît se ramener à une prétention égoïste, étrangère à toute justice internationale et menaçante pour les autres peuples — y compris les nations de l'Amérique latine.

En se reportant aux origines de la doctrine de Monroe, on constate cependant que la véritable doctrine n'est ni radicalement contraire aux principes du droit des gens, ni intégralement et définitivement conforme à ces principes.

Il y a en réalité, dans la « Doctrine » de 1823, une partie permanente et une partie caduque : l'affirmation d'un système politique qui de plus en plus a pénétré le droit public universel — et des prétentions nationales qui, légitimes dans les circonstances historiques de 1823 ne répondent plus aux données actuelles de la politique internationale.

1°) La Doctrine de 1823, expressément ou implicitement, a proclamé un droit public nouveau ; elle a été une affirmation du principe démocratique, comme auparavant les déclarations des révolutionnaires d'Amérique ou de France, comme plus tard les revendications formulées au nom du principe des nationalités.

Le principe démocratique doit l'emporter désormais sur le principe autocratique, la souveraineté nationale sur le droit dynastique ;

— La légitimité n'est pas au règne des princes absolus, elle est aux gouvernements actuellement consentis par les gouvernés. L'absolutisme autocratique et la conquête internationale sont contraires au droit des gens ;

— Les peuples ont droit à la liberté, à l'autonomie et à l'indépendance à l'encontre des pouvoirs historiques, et ceux qui se sont déjà émancipés ont droit au maintien de leur indépendance contre le rétablissement brutal de la suprématie des dynasties expulsées ou des métropoles déchues ;

— Dans les continents nouveaux enfin, les peuples qui viennent d'affirmer leur personnalité nationale en se constituant en États indépendants ont droit à la possession de leur domaine naturel, ils ont le droit de coloniser le territoire réservé à leur expansion future et d'en exclure les puissances lointaines qui prétendraient y fonder des colonies sujettes ¹.

1. Ces propositions se dégagent non seulement du message présidentiel du 2 Décembre 1823, mais de la correspondance échangée entre le président Monroe et les anciens présidents Jefferson et Madison, et mieux en-

Ces principes pouvaient se justifier, non seulement de l'intérêt américain de 1823, mais de considérations rationnelles. Ils avaient une valeur abstraite et devaient ainsi survivre aux circonstances historiques qui en provoquaient l'expression. Ils se sont progressivement réalisés depuis un siècle sans l'être encore intégralement. Ils subsistent ainsi à l'heure actuelle, non seulement de par l'autorité de la Doctrine de Monroe, mais comme incorporés à un droit public nouveau, au droit des gens universel, à la coutume internationale.

2°) Comme formule d'action politique, la Doctrine de 1823 devait s'appuyer nécessairement sur les circonstances historiques du moment, sur des données politiques aujourd'hui modifiées. De là des assertions qui ne peuvent avoir actuellement la même valeur qu'il y a quatre-vingts ans, — c'est la partie caduque de la Doctrine :

L'Europe coalisée et absolutiste a un droit public, un « système politique » et des intérêts communs opposés au droit, à la politique et aux intérêts des Etats américains. Tous les Etats américains, peuples libres, sont ainsi solidaires et naturellement coalisés eux-mêmes contre l'Europe, contre les souverains de la Sainte-Alliance. L'Europe et l'Amérique sont deux mondes distincts qui doivent poursuivre une évolution séparée. Il y a un droit public européen et un droit public américain.

Toute intervention européenne serait, à l'heure actuelle, une tentative d'extension à l'Amérique du « système »

core peut-être de la correspondance officielle et du journal privé du secrétaire d'Etat John Quincy Adams, qui fut le principal inspirateur des déclarations de 1823. Il en ressort que les hommes d'Etat américains *ont eu une conscience parfaite* de l'importance doctrinale du manifeste qu'ils adressaient ainsi à l'Europe. — Voir les documents originaux, qu'il m'est impossible de citer ici, dans *American State Papers: Foreign Relations*, t. V; — *The Hamilton facsimiles of Manuscripts...* Part I: The Monroe Doctrine (New-York, 1896); — *Diary of J. Q. Adams*, passim, etc. — Voir aussi l'ouvrage de Reddaway: *The Monroe Doctrine*, qui retrace la genèse du message de 1823.

de Metternich, un attentat à la liberté américaine. Toute intervention européenne doit provoquer ainsi la contre-intervention des puissances américaines qui, comme les Etats-Unis, peuvent matériellement lutter pour la défense des libertés américaines, pour le maintien du droit public américain.

Les tentatives de colonisation européenne en Amérique ne seraient pas seulement une entrave à l'expansion future des Etats américains, elles seraient un péril immédiat pour ces Etats, car toute possession européenne en Amérique peut servir de base d'opérations aux entreprises militaristes de l'Europe, à ces politiques de conquête internationale qui sont dans la tradition des gouvernements monarchiques.

La solidarité panaméricaine telle que la proclamait les Etats-Unis en 1823 n'était donc pas la conséquence du rapprochement géographique des Amériques, elle naissait avant tout de l'antinomie politique de l'Europe et de l'Amérique : la solidarité des peuples américains était la contrepartie naturelle et nécessaire de la Sainte-Alliance des souverains d'Europe. Et si les Etats-Unis revendiquaient au nom de la prépondérance qu'ils avaient dès lors dans l'hémisphère occidental, la mission et le droit de défendre contre tout attentat européen les libertés communes des Amériques, en s'arrogeant ce rôle au nom de l'intérêt « stricto-américain », de l'intérêt yankee, ils restaient néanmoins dans la justice internationale, parce que l'intérêt américain était alors de défendre un droit public nouveau contre le droit suranné de l'Europe absolutiste, parce que l'intérêt des Etats-Unis était de se poser en champion du droit démocratique et de la justice internationale dans les continents américains.

Les circonstances historiques ont changé depuis 1823.

Actuellement le contraste de l'Amérique républicaine et de l'Europe monarchique a disparu. Le droit autocratique, tout en subsistant comme principe d'ordre consti-

tutionnel en certains Etats de l'Europe, n'a du moins plus la valeur d'un principe de droit public européen et d'une arme de conquête internationale. On ne peut plus parler de droit public européen et de droit public américain.

Par là même la solidarité panaméricaine s'est étrangement affaiblie. La communauté des intérêts politiques n'unit plus les peuples libres d'Amérique contre les despotes d'Europe. Depuis quatre-vingts ans, les Etats indépendants des continents américains ont poursuivi leur évolution naturelle sans que l'Europe ait jamais tenté de les entraver dans leur développement. Et, spontanément, l'Amérique du Sud s'est rapproché de l'Europe au lieu de commercer avec les Etats-Unis. Entre les Républiques de l'Amérique latine et l'Amérique de langue anglaise, il n'y a pas de solidarité ethnique, tandis que l'affinité des origines rapproche les peuples latins de l'ancien et du nouveau monde; il n'y a pas de solidarité morale, puisque de l'avou même des patriotes hispano-américains, la culture de l'Amérique latine est essentiellement française¹; il n'y a pas de solidarité économique, puisque, malgré les efforts systématiques des hommes d'Etat et des négociants anglo-américains, aucun courant d'échange puissant n'a pu encore

1. Cf. l'enquête publiée par la « Renaissance latine » (15 juin 1902); *l'Avenir des peuples latins d'Amérique*, — notamment les réponses de MM. Vargas Vila, Ruben Dario et C. Zumeta. « L'influence morale et intellectuelle de ce qu'on appelle la Grande République, dit M. Vargas Vila, est nulle, absolument nulle sur les peuples du Sud. L'esprit de ces peuples est réfractaire à l'invasion de l'esprit anglo-saxon. L'âme espagnole et même l'âme indigène de ces pays est résolument hostile aux idées et à l'âme saxonne. Là, toute la culture est française; la science, française, la littérature, française... » Et l'homme d'Etat colombien insiste sur la puissance de notre influence en Amérique du Sud comme pourrait le faire le Français le plus chauvin. (*op. cit.*, p. 183) T. W. Stead reconnaît d'ailleurs que « l'influence de New-York et de Chicago est ressentie davantage à Londres et à Liverpool qu'à Buenos-Aires. » (*L'Américanisation du Monde*, p. 127), il déclare que « s'il est un paradoxe qui contienne quelque vérité, c'est qu'il y a peu de partie du monde qui soit moins Américaine que l'Amérique du Sud » et tandis qu'il range l'Australie et même l'Afrique Australe dans la partie de l'univers déjà soumise à l'influence américaine, il range l'Amérique du Sud dans l'autre partie du monde — la partie encore rebelle à l'hégémonie morale des Anglo-Américains.

être créé entre les Etats-Unis et les Républiques australes qui sont en relations commerciales suivies avec l'Angleterre, la France et l'Allemagne¹; il n'y a même pas, entre l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud, de solidarité géographique naturelle, puisque malgré l'isthme central qui sépare en fait les deux continents américains au lieu de les unir (puisqu'il brise la ligne de navigation directe des Florides à la côte sud-américaine du Pacifique), les deux Amériques sont deux mondes distincts comme l'Europe et l'Afrique, comme l'Asie et l'Australie, puisqu'enfin la route maritime de New-York à Buenos-Aires et à Rio-de-Janeiro est au moins aussi longue qu'elle l'est de Bordeaux ou de Lisbonne à ces mêmes ports, — à tel point qu'aujourd'hui encore le commerce entre le Brésil et les Etats-Unis transite en partie par les ports de l'Europe occidentale². A quelle réalité répond dès lors cette épithète de « panaméricain » qui justifierait la prétention des Etats-Unis d'opposer aux intérêts de l'Europe les intérêts communs des peuples du nouveau monde? Il n'y a jamais eu entre les deux Amériques qu'une solidarité politique, et cette solidarité même a disparu avec les circonstances historiques qui l'avaient fondée.

Autre modification profonde aux conditions réelles de la politique internationale : l'isolement des continents, possible en 1823, serait actuellement en contradiction avec les nécessités de la vie universelle, et les Etats-Unis eux-mêmes y ont renoncé en contribuant au développement des échanges commerciaux entre peuples et en intervenant en acteur dans la politique « mondiale ».

L'économie du système international préconisé par les Etats-Unis en 1823 reposait essentiellement sur la séparation politique des continents terrestres. En fermant à

1. VIALLATTE : *Les Etats-Unis et l'Amérique latine*, p. 237 (Revue de Paris, 15 mars 1902).

2. VIALLATTE, *ibid.*

l'Europe le monde américain, les Etats-Unis s'engageaient solennellement à ne pas intervenir eux-mêmes dans les affaires de l'Europe. La paix du monde civilisé leur semblait assurée, à cette condition seule que la séparation se maintint absolue entre l'ancien et le nouveau monde appelés à suivre librement et distinctement leurs destinées propres, et protégés l'un et l'autre par les espaces océaniques. Et pendant longtemps, les Etats-Unis sont demeurés dans les limites de rôle qu'ils s'étaient eux-mêmes assigné, en appliquant leurs forces nationales à l'œuvre d'expansion interne et en s'abstenant d'intervenir activement dans les compétitions internationales du dehors. Mais pendant le xix^e siècle le domaine de la politique internationale, jadis limité aux régions d'Europe et d'Amérique, s'est étendu à l'ensemble de la surface terrestre, à l'Afrique, à l'Extrême-Orient, au Grand-Océan. Les puissances européennes, tout en respectant l'isolement américain, ont poursuivi partout ailleurs les politiques d'impérialisme universel, les entreprises d'expansion « mondiale ». Et soudain les Etats-Unis ont suivi l'exemple de l'Europe. Ils sont entrés dans le « concert » des grandes puissances, ils ont élevé la voix dans des questions d'intérêt universel, et même de caractère exclusivement européen¹. Ils ont enfin à leur tour inauguré les politiques de conquête lointaine, ils ont entrepris, eux aussi, la « colonisation tropicale » : et ainsi ils se sont appropriés le « système politique » des Européens, le système qu'ils condamnaient en 1823.

1. En 1896, au moment même où la question vénézuélienne et la question cubaine s'imposaient aux préoccupations des gouvernants américains, — sans parler de problèmes économiques de la plus haute gravité comme le problème monétaire, — le Congrès des Etats-Unis consacrait encore de longues discussions à la question arménienne (si secondaire en apparence pour les assemblées représentatives et les cabinets européens). On se rappelle aussi l'intervention récente de M. Hay en faveur des Juifs de Roumanie. — Cf. sur le rôle contemporain des Etats-Unis dans la politique internationale : H. Hauser, *L'entrée des Etats-Unis dans la politique mondiale*. (Ann. Scienc. polit., 1901, p. 445).

C'est en vain, en effet, que les Américains tentent de concilier l'impérialisme avec la Doctrine originaire. C'est en vain qu'ils soutiennent que la Doctrine étant limitée à la condition des continents américains, ils peuvent librement étendre leur suprématie hors d'Amérique, sur les terres et sur les océans, sans violer la lettre ni l'esprit de la Doctrine.

La Doctrine de 1823 condamnait la conquête : les Etats-Unis de 1902 l'admettent et la pratiquent. Ils justifient même la « colonisation tropicale » comme les Espagnols l'avait légitimée, en proclamant qu'il faut des maîtres politiques aux peuples qui vivent dans une éternelle enfance¹, en s'arrogeant la mission providentielle de christianiser la terre et de la subjuguier, — par le fer et par la Bible². Ils abandonnent ainsi les principes permanents de la Doctrine, les vérités de droit public universel dont ils furent jadis les apôtres.

Et en même temps ils prétendent appliquer en Amérique la stricte doctrine de l'isolement américain, dans des conditions nouvelles où cette doctrine devient surannée et contraire à la justice internationale.

Les Etats-Unis eux-mêmes, en rentrant dans le concert mondial des puissances, ont reconnu l'universelle solidarité qui lie les peuples du monde civilisé ; ils ont reconnu qu'au-dessus des intérêts européens et des intérêts américains, il y a des intérêts humains, au-dessus des problèmes d'équilibre inter-européen ou inter-américain, des problèmes d'équilibre mondial. Dès lors, il est impossible d'admettre la prétention des Etats-Unis de s'étendre librement hors d'Amérique, et de conserver néanmoins une suprématie exclusive sur les continents américains. Les Etats-Unis ont ouvert l'Amérique en en sortant. S'ils ont désormais des intérêts hors d'Amérique, s'ils préten-

1. ALLEYNE-IRELAND : *Is tropical colonization justifiable?* (Annals of the American Academy, May 1902.)

2. PEPPER : *A republic in the Philippines* (North American Review, 1899, I, p. 315.)

dent concurrencer l'Europe jusque dans l'ancien monde et fonder des colonies en toute région colonisable de la terre, ils doivent par réciprocité admettre la concurrence européenne en Amérique : reconnaître à l'Europe, même sur le sol américain, les mêmes droits à la colonisation qu'ils y revendiqueraient à l'occasion pour eux-mêmes.

En définitive, comme principe de droit des gens permanent et universel, la Doctrine de Monroe s'impose à la fois à l'Europe et aux Etats-Unis. Elle interdit et à l'Europe et aux Etats-Unis eux-mêmes, les entreprises politiques contraires à l'indépendance des peuples civilisés. Dans la mesure au contraire où la colonisation reste conforme au droit international, — que l'on admette le droit supérieur des peuples organisateurs sur ceux qui semblent incapables de se gouverner eux-mêmes, ou qu'on limite la colonisation aux établissements fondés par traités volontaires avec le peuple indigène ou l'Etat local, — toute région colonisable est indistinctement ouverte à l'expansion des puissances d'Europe ou d'Amérique, et alors même qu'il s'agirait d'un territoire américain, le danger de l'établissement nouveau fondé par une puissance envahissante doit être apprécié par la communauté des Etats civilisés au point de vue de l'équilibre mondial, et non d'autorité par les Etats-Unis au point de vue de l'intérêt américain. Car il n'y a plus d'intérêt américain, d'intérêt *pan-américain* nécessairement antinomique de l'intérêt européen, et l'intérêt « *stricto-américain* » n'est plus comme jadis, conforme à la justice internationale : il peut être contraire au droit des gens, à l'équilibre et la paix du monde. Comme « doctrine américaine », la doctrine de Monroe n'a plus de valeur juridique. Le « principe de non colonisation », comme principe anti-européen, est un principe suranné et injustifiable en droit.

* * *

Ceci reconnu, le problème de la colonisation sud-américaine s'éclaircit. Les peuples sud-américains sont des nations civilisées, organisées en Etats indépendants. Ils ont droit au respect de leur indépendance, contre l'Europe et contre les Etats-Unis. Ils ont droit au maintien de leur intégrité territoriale : il est interdit aux Etats-Unis comme à l'Europe d'usurper le sol sud-américain. Contre tout attentat à leurs libertés essentielles, que l'agresseur vienne de l'ancien monde ou de l'autre Amérique, ils ont droit à la garantie effective du droit des gens, à l'arbitrage international ou à l'intervention collective des puissances tierces par un procédé quelconque de nature juridique.

Toute tentative de conquête brutale en Amérique du Sud serait en effet contraire, non seulement aux principes permanents de la Doctrine de Monroe, mais au Droit des Gens universel, qui admet comme la Doctrine le droit des peuples à l'indépendance et à l'intégrité. La conquête de l'Amérique du Sud est interdite ainsi aux Etats-Unis comme à l'Europe, non seulement parce que les Etats-Unis ont garanti contre l'Europe, en 1823, l'indépendance de leurs « frères du Sud », mais parce que la conquête est en soi contraire au droit des gens. Les Etats-Unis pourraient donc protester contre la colonisation violente de l'Amérique du Sud par l'Europe, non seulement au nom de la Doctrine de Monroe, mais au nom du Droit des Gens universel. Et réciproquement, au nom du Droit des Gens universel, et malgré la Doctrine de Monroe, l'Europe pourrait protester contre la conquête yankee. Les usurpations européennes en Amérique du Sud devraient provoquer l'intervention des Etats-Unis, mais, inversement, les usurpations nord-américaines dans le continent austral motiveraient l'intervention légitime de l'Europe.

Et s'il arrivait enfin que sans agressions brutales contraires au droit international, les puissances colonisatrices envahissent l'Amérique du Sud par des procédés indirects, et avec le consentement réel ou apparent des Etats sud-américains démembrés, alors surgirait une question

non d'intérêt pan-américain ou d'intérêt yankee, mais d'intérêt sud-américain et d'équilibre mondial. Il est impossible de proclamer comme un principe de justice internationale fondée sur la réalité actuelle, que toute expansion européenne est nécessairement dangereuse en Amérique du Sud, tandis que l'expansion pacifique de la puissance yankee s'y pourrait poursuivre sans limites ; qu'en d'autres termes, les Etats sud-américains demeureraient libres d'aliéner leurs territoires au profit d'une puissance étrangère, sans avoir à rendre compte de leurs actes aux puissances tierces, mais que les aliénations seraient illégitimes dans le seul cas où, consenties au profit de l'Europe, elles seraient pour ce motif, contraire à la « Doctrine de Monroe » et provoqueraient ainsi les justes protestations des Etats-Unis. Qu'il s'agisse d'usurpations violentes ou d'annexions pacifiques, les établissements étrangers fondés en Amérique du Sud intéressent toutes les puissances civilisées dans la mesure où ils peuvent influer sur l'équilibre mondial ; ils intéressent aussi l'ensemble des Etats sud-américains, parce qu'il y a en fait une solidarité sud-américaine ; ils n'intéressent pas spécialement les Etats-Unis comme puissance américaine, parce qu'il n'y a pas de solidarité pan-américaine. Et ainsi, s'il appartient éventuellement aux Etats-Unis d'intervenir en Amérique du Sud, dans un intérêt d'équilibre mondial, pour entraver les entreprises de telle ou telle puissance européenne, il appartiendrait aussi à l'Europe d'intervenir dans les mêmes conditions pour entraver l'expansion nord-américaine en Amérique du Sud, et de maintenir l'intégrité politique du continent austral, à l'encontre même des Etats-Unis et des aliénations imprudemment consenties par tel Etat sud-américain.

*
* *

Voilà le droit. Au point de vue de la politique positive, la question sud-américaine se présente différemment. Il

faut bien le reconnaître en effet, la Doctrine de Monroe conserve une valeur dynamique propre, indépendamment du droit des gens et à l'encontre même du droit des gens, comme doctrine de *l'intérêt américain* et comme principe d'action politique nord-américaine. Les Etats-Unis le proclament eux-mêmes, la doctrine n'a rien à faire avec le droit ; c'est un principe de politique vivante¹, une doctrine d'intérêt national². Les Etats-Unis ayant donc décidé que la Doctrine interdit toute colonisation européenne en Amérique, parce que l'intérêt vital de la nation yankee l'exige ainsi, l'Europe doit en fait tenir compte de ce principe puisque les Etats-Unis considéreraient tout acte contraire comme équivalant à une agression contre leur indépendance. La Doctrine de Monroe survit ainsi comme une doctrine anti-européenne, à la fois tutélaire et menaçante pour les Républiques de l'Amérique latine.

La Doctrine de Monroe protège en effet les Etats sud-américains, en rendant l'Europe singulièrement circonspecte lorsqu'il s'agit d'exercer une action politique sur un point quelconque des continents américains. Les puissances européennes reculent à violer la doctrine yankee en transgressant le « principe de non-colonisation », et à risquer ainsi un conflit avec les Etats-Unis pour une entreprise d'intérêt lointain. Et il en sera ainsi tant que les Etats-Unis seront assez forts pour tenir l'Europe en respect, sans être prêts cependant à imposer leur suprématie aux peuples sud-américains, malgré ces peuples et en face de l'Europe qui pourrait alors être tentée d'intervenir en dépit de la Doctrine. Mais la Doctrine menace les libertés sud-américaines, en fournissant aux Etats-Unis le principe politique au nom duquel ils prétendront intervenir en Amérique du Sud, le jour où ils se croiront assez puissants pour violer l'indépendance des peuples latins

1. TH. ROOSEVELT : *The Monroe Doctrine* (American Ideals, p. 228 et 230).

2. BUSHNELL HART : *The United States as a World power* (Foundations of american foreign policy, p. 35).

d'Amérique au nom de la prétendue solidarité pan-américaine, et pour organiser l'ensemble de l'Amérique sous la suprématie de la race anglo-saxonne. La Doctrine de Monroe, en paralysant l'action politique de l'Europe en Amérique du Sud, supprime le contrepoids nécessaire à l'influence grandissante des Etats-Unis. Elle enlève aux Etats sud-américains la protection qu'ils devraient attendre de l'Europe contre les entreprises de leurs protecteurs du Nord. L'Amérique du Sud n'a aucune garantie contre de telles entreprises : c'est pourquoi elle doit se garder par dessus tout de la puissance yankee, et se préparer à se défendre elle-même contre les Etats-Unis.

Si les peuples latino-américains ont en effet un droit incontestable à l'indépendance et à l'intégrité territoriale, ils ont aussi un double devoir à observer pour maintenir leurs droits et conserver leur personnalité nationale dans le monde politique de l'avenir.

La Doctrine de Monroe, nous l'avons rappelé, a favorisé le développement des Etats sud-américains en leur assurant la libre et exclusive possession de l'ensemble du continent austral et en réservant ainsi de vastes territoires à leur expansion future. Mais ces Etats doivent justifier en l'exerçant la souveraineté étendue qui leur a été reconnue sur des régions naturellement vacantes, ils doivent coloniser et peupler en fait des territoires qui depuis longtemps ont cessé d'être des territoires sans maître et qui cependant sont encore presque vacants. La contradiction ne peut persister indéfiniment entre la juridiction virtuelle des Etats sud-américains et la vacuité réelle des régions fertiles qu'ils occupent. L'Amérique du Sud est politiquement organisée : il faut qu'elle soit colonisée matériellement. Et les nations sud-américaines ne conserveront leur indépendance qu'à la condition d'entreprendre elles-mêmes la mise en valeur de leur propre domaine. En s'affranchissant de cette mission, elles prononceraient leur déchéance, elles justifieraient la thèse sociologique qui proclame la nécessité de la colonisation

tropicale comme conséquence de l'irréremédiable incapacité politique des peuples assujettis à certains climats : L'Europe et les Etats-Unis, voire le Japon, pourraient bien s'entendre un jour pour procéder, en dépit de toutes les « Doctrines », à un partage systématique du grand « continent malade ». Obligées ainsi vis-à-vis du monde civilisé à poursuivre la colonisation progressive de leur continent, les Républiques de l'Amérique du Sud — et de même celles de l'Amérique centrale¹ — n'y peuvent parvenir qu'à deux conditions. Elles doivent améliorer leur régime interne, vivre de la politique régulière des pays civilisés au lieu de rester à la façon du Venezuela, dans un état d'anarchie civile qui met obstacle à tout progrès économique, Elles doivent accepter et provoquer même le concours de l'étranger, car il leur faut avant tout, pour utiliser leurs immenses richesses naturelles, un outillage industriel et un premier capital qu'elles ne peuvent créer par elles-mêmes.

Mais astreints à accueillir les collaborations du dehors, les peuples de l'Amérique du Sud doivent se tenir incessamment en garde contre les entreprises des grandes puissances qui poursuivraient systématiquement l'annexion économique du continent et prépareraient ainsi son annexion politique. Ce n'est pas seulement la fraternité ethnique qui doit inviter les Américains de race latine à faire appel aux capitaux et aux émigrants de France et d'Italie et à se défier des colons allemands et des syndicats anglo-saxons : c'est aussi la crainte des politiques impérialistes que les races du Nord poursuivent avec une audace croissante contre les peuples économiquement inférieurs. L'industrialisme contemporain menace naturellement le monde latin, parce qu'il est le produit de la civilisation anglo-saxonne : ce n'est pas

1. Je n'ai pas parlé spécialement des Républiques du Centre-Amérique, qui à bien des égards, peuvent être assimilées à celles du continent austral, mais qui, à la différence de celles-ci, sont comprises dans l'aire d'influence géographique des Etats-Unis.

trop de l'union de tous les peuples latins pour organiser la résistance sur le terrain nouveau où nos adversaires ont transporté la lutte internationale. Indépendamment enfin d'aucune puissance européenne — car l'Amérique du Sud ne peut compter sur une alliance politique et militaire avec aucun Etat de l'ancien monde, les Etats sud-américains doivent organiser la défense collective de leur continent, réaliser la solidarité sud-américaine par une entente politique suivie. Dès les premiers temps de l'indépendance, les patriotes de l'Amérique espagnole avaient tenté, sans y réussir définitivement, la constitution d'une fédération hispano-américaine, qui eût déterminé le progrès rapide de ces peuples en les groupant en un organisme puissant. Les contemporains reprennent la pensée de Bolivar. Ils réclament et croient pouvoir prophétiser l'intégration prochaine de l'Amérique du Sud : « aucun penseur quelque peu sérieux ne saurait croire qu'au siècle prochain l'Amérique sera divisée en autant de petites nations qu'aujourd'hui. Le siècle actuel sera un siècle de reconstitution et d'absorption, et verra surgir de grandes nations sur les ruines des petits Etats assimilés ou soumis aux puissances les plus civilisées ou les plus fortes. Une conquête pacifique et une série de plébiscites donneront aux Etats-Unis la domination absolue sur tout le Nord et sur tout le centre de l'Amérique jusqu'au canal interocéanique, Le rempart de la race latine ne s'érigera que de l'autre côté de l'isthme où la Colombie, le Venezuela, l'Equateur, le Pérou, la Bolivie, formeront avec le temps, la grande confédération réalisée par Bolivar et qui n'attend plus, pour sa réapparition, que l'événement inopiné et l'homme puissant, le créateur d'empire¹ ». On peut douter de la constitution d'un empire sud-américain quand les causes géographiques et sociologiques qui ont entraîné la dissolution rapide de l'œuvre de Bolivar sub-

1. VARGAS VILA. (*L'Avenir des peuples latins d'Amérique*, Renaissance latine, loc. cit.).

sistent comme il y a trois quarts de siècle. Et si même, de la cohorte impuissante des dictateurs à la Castro, un Napoléon sud-américain venait à surgir, il est vraisemblable que là encore mieux qu'en d'autres lieux et en d'autres temps, l'œuvre politique de pouvoir personnel serait étrangement éphémère. Mais, mieux qu'un homme extraordinaire, la transformation progressive des populations sud-américaines et leur conscience croissante des intérêts solidaires qui les unissent fonderont peut-être dans un avenir prochain l'organisation collective qui est nécessaire à la prospérité et à la sécurité même du continent. Quand la nation *Sud-américaine* existera en fait, la République des Etats-Unis d'Amérique du Sud ne tardera pas à se constituer : et le danger extérieur doit hâter la formation de la nation Sud-américaine. Les événements politiques les plus récents sont comme les premiers symptômes de cette évolution. Si l'anarchie interne persiste à l'intérieur de certaines républiques, l'esprit d'union et d'entente politique s'affirme entre Etats sud-américains. Le Chili a fait encore opposition au principe de l'arbitrage inter-américain au Congrès de Mexico : mais au même moment la guerre imminente était évitée entre les deux républiques australes, et la sentence du roi d'Angleterre a définitivement réglé les contestations chilo-argentines. A l'occasion de l'affaire de l'Acre, l'opinion sud-américaine s'est manifestée d'une façon très nette à l'encontre de la Bolivie et les trois principales puissances de l'Amérique du Sud ont paru prêtes à s'allier contre le danger extérieur ; peut-être interviendraient-elles une autre fois si quelque petite République venait à compromettre, par un acte particulier, l'intégrité politique du continent tout entier. Le différend même du Brésil et de la Bolivie serait tranché par l'arbitrage d'une tierce puissance sud-américaine¹. Et maintenant l'action exercée par l'Europe

1. Le Chili aurait été pressenti à cet égard. — Journal *Le Brésil* du 21 décembre 1902.

contre le Venezuela soulève des inquiétudes jusqu'à Buenos-Aires¹. De plus en plus la solidarité sud-américaine s'affirme et tend à se réaliser dans le domaine politique. Peut-être un tel facteur ne serait-il pas négligeable si quelque jour l'Europe ou les Etats-Unis prétendaient annexer l'Amérique du Sud à leur empire colonial.

Décembre 1902.

H.-A. MOULIN,

Professeur de droit international public
à l'Université de Dijon.

NOTE. — Je n'ai pu parler qu'incidemment des événements du Venezuela, qui prenaient une gravité soudaine au moment où j'achevais d'écrire cet article. Il serait difficile de signaler et de discuter ici les nombreuses questions de droit international qui se sont posées à cette occasion. Rappelons seulement que la tactique constante des puissances alliées (Allemagne, Angleterre, Italie), a été d'engager les Etats-Unis dans le conflit, en sollicitant le président Roosevelt de résoudre par arbitrage les difficultés pendantes, et d'amener ainsi le chef de l'Union à préciser les conséquences pratiques de la Doctrine de Monroe, dans des circonstances défavorables aux Etats-Unis : le président Roosevelt, comme arbitre du conflit vénézuélien se trouverait en effet dans cette alternative d'abandonner la Doctrine de Monroe, qui semble éventuellement menacée au Venezuela puisque l'attitude étrange de l'Allemagne ne peut guère s'expliquer que par l'arrière-pensée de conquérir là-bas quelque avantage territorial, — ou de compromettre les Etats-Unis en leur faisant assumer, pour rendre la Doctrine de Monroe effective, la responsabilité des engagements pécuniaires des républiques sud-américaines, et même le maintien de l'ordre interne dans ces républiques. On sait que jusqu'ici, le Président de l'Union a décliné le rôle d'arbitre. D'autre part, les déclarations doctrinales des discours et du message présidentiel d'août-décembre 1902 ont été confirmées par les clauses du projet de traité arrêté entre les Etats-Unis et la Colombie (fin janvier

1. Une motion vient d'être proposée au congrès de Buenos-Aires en faveur d'une politique d'entente sud-américaine. (18 décembre 1902).

1903) : les Etats-Unis s'engagent expressément à respecter la souveraineté et l'intégrité territoriale des républiques sud-américaines. En même temps la cession de la zone du canal aux Etats-Unis est dissimulée par l'artifice juridique d'une concession emphytéotique indéfiniment renouvelable au gré des Etats-Unis : il y a là un exemple caractéristique de ces « baux » à long terme qui politiquement, nous l'avons montré, équivalent à des traités d'aliénation territoriale définitive. — Quant à l'affaire de l'Acre, une première expédition bolivienne a dû capituler devant les Acréens. Le président Pando est alors parti à la tête d'une seconde expédition, tandis que le Brésil envoyait des troupes dans le Matto-Grosso et une division navale en Amazonie. Actuellement, — d'après une communication du gouvernement bolivien, — l'Acre serait occupée militairement et administrativement par les Brésiliens. Néanmoins les négociations diplomatiques se poursuivent entre les deux pays. Le Brésil offrirait à la Bolivie l'échange de l'Acre contre des territoires voisins du Madeira, et au « Bolivian Syndicate » une indemnité de deux millions de dollars pour la résiliation du contrat (Dépêche de Washington au *Daily Telegraph*, 6 février). Les représentants du Bolivian Syndicate ont quitté l'Acre : à Washington, le secrétaire d'Etat maintient à la fois son intention de rester neutre dans le conflit bolivo-brésilien et de protéger les intérêts commerciaux des Américains engagés dans l'affaire. — D'après les dernières nouvelles de Rio-de-Janeiro, le litige de l'Acre serait soumis en dernier ressort à la Cour de La Haye. — 11 février 1903.

H.-A. M.

SUR UN ESSAI DE VINIFICATION COMPARÉE

PAR

G. CURTEL

Directeur de l'Institut agronomique et œnologique
de Bourgogne.

Au cours des dernières vendanges, nous avons pu, grâce à la généreuse initiative de la Société de viticulture d'Arbois, exécuter une série de recherches relatives à l'influence des divers modes de vinification sur la constitution du vin, provenant d'une même vendange.

On sait, en effet, que les pratiques en usage dans le Jura diffèrent complètement des nôtres. Tandis qu'en Bourgogne on adopte généralement les cuvages courts, en cuve ouverte; que la fermentation a lieu en cellier, c'est-à-dire à une douce température; que l'on pratique assez régulièrement les foulages fréquents de la masse en fermentation, qu'enfin on opère le plus communément sur la grappe tout entière; dans le Jura, au contraire, on fait cuver en foudre, dans une cave assez froide, de la vendange égrappée et les foulages se réduisent à une agitation très incomplète de la masse. En revanche, la durée du cuvage dépasse souvent trois mois.

C'est en effet une coutume assez générale dans les régions viticoles froides, où les raisins sont peu colorés et peu taniques, de laisser ainsi très longtemps la vendange au contact du vin, dans l'espoir d'extraire de celle-ci tous les éléments solubles et d'obtenir un vin plus coloré, plus tanique, par suite de meilleure composition.

Il y avait donc quelque intérêt à mettre en concurrence ces deux pratiques inverses et à examiner comparative-ment les vins provenant d'une même récolte vinifiée suivant les deux procédés, bourguignon et franc-comtois. Cette expérience devait nous fournir des résultats concluants sur les avantages relatifs de la cuvaïson brève ou longue, en cuve ou en foudre, de vendange égrappée ou entière.

Le 20 octobre dernier, nous improvisions donc, avec l'aide de notre préparateur M. Gentès, dans la propriété que possède la Société de viticulture d'Arbois, une sorte de cellier, que vu l'abaissement prématuré de la température, nous dûmes chauffer jour et nuit, pour y maintenir une moyenne d'environ 17°. Dans ce cellier nous installions une cuve de 13 hectos apportée de Dijon et un foudre de 10 hectos. Dans la cave dont la température était de 12°5, un foudre de 12 hectos devait servir à la vinification selon la coutume locale. Le 21 octobre, les trois récipients étaient remplis d'une même vendange à la température de 13°. Etant donné la très grande variété des cépages cultivés dans la région, nous fractionnions par tiers le contenu de chaque voiture arrivant de la vigne. La vendange destinée aux deux foudres était d'abord égrappée, puis cylindrée; celle, destinée à la cuve, non égrappée était seulement cylindrée. Les moûts obtenus avaient dans les trois récipients même densité 1,065. et même acidité tartrique, 17 gr. par litre. L'analyse complète du moût nous donnait les résultats suivants :

Densité = 1,065.
Sucres { glucose : 77.4.
 { lévulose : 62.6.
Acidité totale : 17 gr. en acide tartrique.
Acide tartrique libre : 2.1.
Acide malique : 8.4.
Bitartrate de potasse : 14.1.

Cette vendange fort acide et insuffisamment mûre, comme le montre la teneur relativement élevée en acide

tartrique libre et en acide malique, fut, dans les deux récipi-
 ents (foudre et cuve) placés au cellier, additionnée d'une
 levure de Bourgogne très énergique, que nous avons
 sélectionnée sur des raisins provenant du clos de la Per-
 rière près Fixin. La vendange du foudre en cave était
 laissée à la fermentation spontanée sous l'influence des
 levures indigènes. Le 22, la fermentation commençait.
 Chaque jour, matin et soir, la cuve était foulée, et
 l'on pratiquait un quart d'heure durant le remontage du
 moût à la pompe. Le foudre, placé à coté d'elle, était lui
 aussi, mais très imparfaitement foulé ; en revanche
 on pratiquait, comme pour la cuve, le remontage à la
 pompe. Quant au foudre en cave, on se contentait, sui-
 vant la coutume locale, de brasser à d'assez longs inter-
 valles et très superficiellement la masse liquide à l'aide
 d'un bâton-fouloir introduit par l'ouverture. Le tableau
 suivant résume la marche de la fermentation dans les
 trois récipients.

MARCHE DE LA FERMENTATION

Mois d'octobre	CELLIER T 17°				CAVE T 12°5	
	Cuve ouverte 13 hectos Vendange non égrappée cylindrée		Foudre 10 hectos Vendange égrappée cylin- drée		Foudre 12 hectos Vendange égrappée cylin- drée	
	Température du moût	Sucre	Température du moût	Sucre	Température du moût	Sucre
21	13°	140	13°	140	13°	140
22	19°	102	16°	117.5	14°	121.5
23	21°	26.5	20°	» (1)	18°	» (1)
24	26°	1.8	22°	»	21°	»
25	25°	1.6	24°	29.7	22°	35.6
26			22°	1.7	19.5	27
27	21° Décuvage		21° Décuvage		Décuvage le 5 décembre	

1. Un accident survenu, en cours de route, aux flacons contenant les
 prises d'essai des 23-24, dans les deux foudres, ne nous a pas permis de
 suivre comme nous l'avions voulu la marche de la fermentation.

Si on compare la marche de la fermentation dans les trois récipients, on voit que dans la cuve, elle fut exceptionnellement rapide, puisqu'au bout du troisième jour, la presque totalité du sucre avait disparu. Les foulages répétés, la présence des râfles qui, en aérant le milieu et en multipliant les surfaces de contact de la levure avec le moût, favorisent la fermentation, sont les deux causes principales de cette activité remarquable.

En revanche, et le fait ne fut pas sans nous surprendre, les deux foudres en cave et en cellier, mirent à peu près le même temps à effectuer leur fermentation. Pourtant l'un d'eux était levuré avec un ferment énergique en pleine activité, maintenu en lieu chaud et chaque jour on pratiquait le remontage du moût, tandis que l'autre était abandonné lui-même, en cave froide, sans autre soin qu'une agitation superficielle à de lointaines intervalles.

C'est à notre avis à l'énergie des levures indigènes et, en particulier, à la propriété qu'elles possèdent d'entrer en activité à une température relativement basse, que nous devons attribuer ce curieux résultat. Ces levures sont, par une longue accoutumance aux conditions climatiques de la région, adaptées à des températures de fermentation, auxquelles la généralité des levures de Bourgogne ne se multiplieraient que péniblement et ne détermineraient qu'une lente et très incomplète fermentation.

Comparons maintenant les vins obtenus et recherchons quelle a pu être l'influence d'une longue cuvaison, puis de l'égrappage, sur la composition du vin.

On sait que le but des longues cuvaisons est d'épuiser aussi complètement que possible la vendange, d'en extraire tous les éléments susceptibles d'être solubilisés, d'obtenir des vins plus colorés, plus taniques, plus riches en extrait. Aussi est-elle plus généralement employée dans les régions viticoles froides, où les raisins sont peu colorés et peu taniques. La pratique des longs cuvages entraîne comme conséquence nécessaire l'égrappage de la vendange, pour éviter au vin le goût de *rape* qu'une aussi

longue macération déterminerait certainement. Or, il est curieux d'observer d'après les résultats obtenus dans ces expériences, que le but poursuivi dans la pratique des longues cuvaisons est complètement manqué, puisque l'intensité colorante du vin obtenu, après une cuvaison de plus de six semaines, est à peine moitié de celle du vin décuvé au bout de cinq jours. De plus, tandis que la couleur de ce dernier est d'un rouge rubis très brillant, le vin longuement cuvé, a la couleur brune et vieillie d'un vin déjà usé.

COMPOSITION DES VINS FAITS

(17 décembre 1902)

	Cuve ouverte à chapeau flottant Cellier 17° Vendange non égrappée levurée. Cuvage 5 jours.	Foudre en cellier 17° Vendange égrappée levurée. Cuvage 6 jours.	Foudre en cave 12°5 Vendange égrappée non levurée. Cuvage 45 jours.
Richesse colorante rapportée à 100.	85	55	40
Degré alcoolique.	6° 8	6° 8	7° 2
Acidité totale exprimée en acide sulfurique.	9 grammes par litre.	8 gr. 7	7 gr.
Acidité volatile rapportée à l'acide acétique.	0 gr. 22	0 gr. 22	0 gr. 25
Teneur en tanin.	0 gr. 73	0 gr. 40	0 gr. 67
Extrait sec à 100°	27 gr. 20	24,96	23.00
Sucre réducteur.	1,6	1,35	1,41
Glycérine.	5.35	5.22	5.7

Le plus sûr moyen d'assurer la richesse colorante d'un vin, provenant de cépages pauvres en couleur, n'est donc pas comme on le pensait, de prolonger à l'excès le contact du liquide avec les baies. Bien au contraire, on n'obtient ainsi, avec une moindre intensité, qu'une couleur moins brillante et ternie. Une cuvaision rapide, à bonne température (25 à 28°), avec aération modérée de la masse en fermentation et des foulages multipliés, est à ce point de vue beaucoup plus efficace.

En ce qui concerne la teneur en tanin des vins obtenus, il n'est pas surprenant de constater que grâce aux rafles et malgré la courte durée du contact, le vin en cuve a une richesse tanique supérieure à celle du foudre à longue cuvaision. En revanche le foudre à cuvaision rapide, mais à vendange égrappée, a une teneur moindre. On remédierait sans difficulté à ce petit inconvénient en tanisant légèrement la vendange à sa mise en foudre.

Il est non moins curieux d'observer que la longue durée de la cuvaision n'a pas davantage facilité la dissolution des éléments extractifs de la vendange, bien au contraire, puisque la teneur en extrait sec qui est de 27 gr. dans le premier vin, tombe à 23 dans le vin longuement cuvé. Il en est de même pour l'acidité qui, dans ce dernier vin, est de 7 grammes au lieu de 9. Les deux faits s'expliquent aisément : en effet, la fermentation s'étant faite dans le foudre en cave à plus basse température, le vin a dissout une moindre quantité des éléments solubles et en particulier du bitartrate de potasse, dont la solubilité diminue rapidement avec la température. Pour certaines années, où les raisins mal mûris sont exagérément acides, cela peut être un avantage appréciable. Dans d'autres cas, au contraire, cela constitue un grave inconvénient, de nature à compromettre les chances de conservation du vin.

Il convient encore de remarquer que l'égrappage n'a pas diminué notablement cette acidité, puisqu'il n'y a que trois décigrammes par litre de différence entre les acidités des deux vins cuvés rapidement, mais provenant :

l'un de vendange entière, l'autre de vendange égrappée, ce qui prouve bien que la différence de composition des vins de vendange entière et de vendange égrappée s'atténue considérablement, à mesure que diminue la durée de la cuvaison. Enfin, on remarquera une légère différence de degré alcoolique ($\frac{4}{10}$ de degré) en faveur du vin longuement cuvé. Cette minime différence peut être attribuée aux pertes par évaporation résultant d'une aération, peut-être trop intense, des deux autres vins durant leur fermentation.

Nous avons, pour terminer cette expérience, soumis les vins à l'examen d'un dégustateur expert¹ et à la dégustation d'une commission choisie parmi les membres de la Société de viticulture d'Arbois.

L'expert a mis en toute première ligne, au point de vue de la valeur marchande actuelle, le vin en cuve fait de vendange non égrappée ; le vin en foudre de vendange égrappée venait en seconde ligne et fort loin derrière lui le vin longuement cuvé.

Le classement établi par les viticulteurs d'Arbois fut un peu différent. Tous, à l'unanimité, mirent au premier rang le vin de vendange égrappée, cuvé *rapidement* ; au second rang venait, à une forte majorité, le vin de cuve, et au dernier le vin vinifié à la mode locale. Le fait était curieux et éloquent — il prouvait nettement l'infériorité du procédé local de vinification — que Pasteur, propriétaire et viticulteur à Arbois, avait jadis si souvent critiqué.

CONCLUSIONS

De ces expériences nous croyons pouvoir conclure : On doit condamner la pratique des cuvaisons prolongées, parce que, loin de répondre au but que l'on se propose,

1. M. Chary, de Dijon.

loin d'assurer au vin une couleur plus riche, plus intense, une teneur plus élevée en éléments extractifs, elle ne donne, au contraire, qu'un vin de couleur moindre et ternie, difficile à éclaircir, plus pauvre en principes extractifs et de valeur marchande inférieure.

On obtient, au contraire, avec la même vendange, par une cuvaision rapide, en lieu chaud, avec le concours d'un levain en pleine activité et des foulages multipliés, un vin plus coloré, plus brillant, plus riche d'extrait, de meilleure conservation et plus marchand.

En ce qui concerne l'égrappage, les différences de compositions constatées sont assez minimes, en raison même de la brièveté de la cuvaision.

Elles se bornent dans le cas de la vendange non égrappée, à une plus grande richesse colorante (résultant surtout, il est vrai, d'un cuvage en cuve ouverte et des nombreux foulages pratiqués), à une plus grande teneur en tanin, et principes extractifs.

En revanche, l'acidité est restée la même dans les deux cas.

S'il convient donc de pratiquer l'égrappage, au moins partiellement, lorsque par suite des circonstances climatiques, les éléments solides de la vendange l'emportent sur la partie liquide, il est toujours possible par un décuvage effectué assez tôt, avant même la complète transformation du sucre, d'éviter les inconvénients résultant de la macération des râbles, tout en profitant des avantages résultant de leur présence.

Il faut, en effet, distinguer ces deux phénomènes qui s'accompagnent sans se confondre : fermentation et solubilisation des matières extractives et prendre comme critérium de l'époque du décuvage, non pas, comme on le fait d'ordinaire, la disparition du sucre en dissolution, mais la richesse colorante ou tanique du vin.

C'est ainsi que dans des circonstances exceptionnellement défavorables, opérant avec une vendange mal mûrie, aux râbles vertes, avec des raisins où, par suite de

la coulure, les parties solides étaient en excès, nous avons pu sans égrappage, grâce à une courte cuvaison, obtenir un vin bien supérieur à celui résultant de la vinification selon le procédé en usage dans le pays.

Il serait donc facile aux viticulteurs d'Arbois de tirer encore meilleur parti de leurs cépages remarquables, sans pour cela modifier leur matériel vinaire, ni même abandonner leurs caves, où l'absence de celliers les oblige à opérer la vinification, s'ils voulaient appliquer les règles suivantes :

Pratiquer les courtes cuvaisons en opérant sur une vendange *partiellement* égrappée ($\frac{1}{3}$ à $\frac{2}{3}$ suivant les années). Multiplier les foulages, pratiquer le remontage quotidien du moût à la pompe. — Enfin, accélérer la fermentation et élever la température du liquide, à défaut de celle du milieu, en chauffant une partie du moût et en employant un levain préparé, quelques jours avant la vendange, avec des raisins de choix, ou mieux avec des levures sélectionnées indigènes.

Tels sont les conclusions que nous croyons pouvoir tirer des résultats obtenus au cours des expériences que nous avons effectuées cette année, à la demande de la Société de viticulture d'Arbois, sur un sujet particulièrement important pour la région.

G. CURTEL.

L'ENSEIGNEMENT GÉOMÉTRIQUE
BASÉ SUR LES
NOUVEAUX ÉLÉMENTS DE GÉOMÉTRIE
DE
M. MÉRAY

Résultats de l'année scolaire 1901-1902
dans les Ecoles Normales d'Instituteurs d'Auxerre
et de Dijon

Rapports adressés par MM. les Professeurs à M. le Recteur de l'Académie de Dijon.

Le nouvel enseignement de la Géométrie à l'Ecole normale d'instituteurs d'Auxerre, pendant l'année scolaire 1901-1902, a donné des résultats allant même au-delà des appréciations, pourtant si optimistes, que j'ai eu à formuler dans un rapport en date du 13 juillet 1901 ¹.

A cette époque, je ne pouvais rendre compte que de l'expérience faite en première année, sur une partie seulement de l'ouvrage de M. Méray. Le cours, d'après les nouvelles méthodes, venant actuellement de parcourir son premier cycle complet, je dois aujourd'hui relater les résultats obtenus en deuxième année avec la fin de l'ouvrage, et ceux que j'ai retrouvés en première année, un peu plus concluants encore.

Deuxième année. — Le cours de Géométrie, commencé en octobre 1900, a été terminé le 15 mai 1901. Mais il a été interrompu à plusieurs reprises, tant en première année qu'en deuxième, par des licenciements de l'Ecole que des épidémies ont rendus nécessaires.

1. Voir *Revue bourguignonne*, t. XI, p. 187; 1901.

Le cours a compris exactement 27 heures en première année et 35 en seconde, soit un total de 62 heures. Or, l'emploi du temps attribué à l'enseignement géométrique, dans les Ecoles normales, 36 heures en première année et 72 en seconde année; en tout 108 heures. D'où un gain de 46 heures, c'est-à-dire de plus d'un tiers en faveur de la méthode Méray.

Non seulement nous avons réalisé cette grande économie de temps, mais nous avons pu obtenir, comme l'année dernière, une plus-value du même ordre sur les résultats de l'ancien enseignement... Je ne montrerai pas à nouveau comment la synthèse remarquable qui caractérise l'ouvrage de M. Méray, permet d'étudier vite et de savoir très bien tout à la fois; je préfère donner les impressions des élèves eux-mêmes :

« Grâce à la méthode suivie, j'ai pu acquérir l'idée de ce qu'est véritablement une science, idée que les cours de Physique, de Chimie et même d'Arithmétique, ou de Géométrie conçue comme autrefois, avaient été impuissants à me donner...

« La méthode permet de ne pas sacrifier les questions générales aux détails, de généraliser les questions et de les rendre ainsi beaucoup plus intéressantes...

« La Géométrie d'après la méthode Méray a piqué ma curiosité et m'a donné le désir d'approfondir l'étude de cette science... la méthode fait gagner beaucoup de temps...

« Je puis dire que de toutes les matières enseignées à l'Ecole normale, la Géométrie est ce qui m'a le plus intéressé. — ROBIN (2^e année). »

.....
« En résumé, la Géométrie de M. Méray m'a paru intéressante et attrayante; elle a eu le double résultat de me faire connaître ce que je sais en Géométrie, et surtout de m'inspirer le goût des Mathématiques. — PIGEONNAT (2^e année). »
.....

Je pourrais multiplier les citations. Tous les élèves sont unanimes à reconnaître l'excellence de la méthode suivie en Géométrie...

Le dessin est l'une des matières du programme qui ont le

plus bénéficié de l'enseignement nouveau de la Géométrie, je l'avais déjà constaté l'an dernier. Cette année, il m'a été possible d'introduire en deuxième année des notions assez étendues de Géométrie descriptive, cela vite et sans aucune difficulté. Or, autrefois les élèves retenaient si peu du 5^e livre que tout était à refaire, en abordant le dessin géométral ; il était nécessaire d'étudier à nouveau la plupart des théorèmes de Géométrie dans l'espace.

Première année. — Relativement au cours de première année, je pourrais me borner à répéter ce que j'ai dit déjà il y a un an ; je dois rapporter, cependant, que le cours de Géométrie a été suivi avec plus d'intérêt qu'au début de l'introduction de la nouvelle méthode à l'Ecole normale. Les progrès ont été plus rapides, l'enseignement plus solide. J'attribue ces heureux résultats à ce que l'élan étant donné depuis un an, les élèves de première année, par leur contact avec ceux de seconde, ont pu s'entraîner plus rapidement.

Je me plais à rapporter les appréciations de quelques élèves :

« Je m'attendais à trouver de nombreuses difficultés, car depuis cinq années que je faisais de la Géométrie, jamais je n'avais étudié le plan ; je fus donc tout surpris de reconnaître que ce qu'on m'enseignait était d'une simplicité inouïe. — IRÉNÉE (1^{re} année). »

« Ce qui me plaît dans cette méthode, c'est la brièveté et la netteté des démonstrations. Le plan que je n'avais jamais bien compris dans l'ancienne Géométrie, la Trigonométrie que je considérais comme un roc inaccessible, me paraissent clairs à présent. — BOURGOIN (1^{re} année). »

« Au début, j'ai éprouvé quelques difficultés, probablement à cause des souvenirs laissés dans mon esprit par l'ancienne Géométrie. Mais, une fois familiarisé avec la méthode, l'étude de la Géométrie Méray est devenue pour moi véritablement attrayante. — VILNAT (1^{re} année). »

« La simplicité et la rigueur des démonstrations étonnent

l'esprit, surtout lorsqu'on a étudié un peu l'ancienne Géométrie.
— BOULÉ (1^{re} année). »

Je considère le nouvel enseignement comme définitivement implanté à l'Ecole normale d'Auxerre...

Par leur clarté et leur élégance, par la sanction qu'une mise en pratique intégrale vient de leur donner ici sans l'ombre d'une réserve possible, les méthodes imaginées par M. Méray méritent une attention exceptionnelle de la part de tous ceux qui, en bas ou en haut, s'intéressent aux progrès des études scientifiques.

Auxerre, le 5 juillet 1902.

BILLIET,
Professeur à l'Ecole normale
d'instituteurs d'Auxerre.

MONSIEUR LE RECTEUR,

Au mois d'octobre dernier M. le Directeur de l'Ecole normale d'instituteurs de Dijon me faisait l'honneur de m'inviter à enseigner la Géométrie aux élèves de 1^{re} année, d'après la méthode développée par M. Méray dans ses « *Nouveaux Eléments de Géométrie*, » publiés en 1874.

Par le présent rapport, j'ai l'honneur de vous exposer les résultats que j'ai obtenus et les observations que j'ai pu faire à ce sujet.

L'enseignement géométrique ne dispose, à l'Ecole normale, que d'une heure par semaine en 1^{re} année, et, d'après le programme, il comprend les deux premiers « Livres » de la Géométrie traditionnelle.

Nous avons étudié toute la partie de l'ouvrage de M. Méray, qui précède la mesure des aires : elle représente le 1^{er} « Livre » de Legendre, le 5^e, et une portion assez importante du 3^e. Nous sommes ainsi en avance sur le cours ordinaire, un peu quant à l'étendue sèche des matières vues, mais bien plus sensiblement, si l'on a égard à leur importance théorique, et comme préparation à la suite du cours.

Dans leur ensemble, les résultats sont tout à fait satisfaisants et permettent d'augurer favorablement de l'avenir. Le cours a été compris par tous les élèves, et la plupart le possèdent convenablement. Si quelques-uns sont restés en arrière et auront encore dans l'avenir besoin d'être soutenus et ramenés sans cesse sur leurs pas, on ne saurait en tirer un argument contre la méthode, attendu qu'un tel fait se produit dans toutes les branches de l'enseignement et pour toutes les divisions d'élèves.

Sur ce premier point, j'ai un mot à ajouter : nous n'avons vu que le quart de l'ouvrage, mais nous nous trouvons actuellement en excellente situation pour en achever l'étude.

L'initiation à sa méthode propre est faite désormais ; les élèves s'y meuvent à l'aise, et commencent à en tirer bon parti ; déjà, durant toute cette fin d'année, l'enseignement a été singulièrement plus facile et plus rapide ; il y a donc à penser que tous ces bons effets ne feront que s'accroître au cours de la deuxième année, corroborant ainsi la consécration que le même cours fait à l'Ecole normale d'Auxerre vient de donner à l'œuvre de M. Méray.

Je dois mentionner que le début a été un peu pénible, cela pour des raisons qui tiennent à l'inexpérience du maître autant qu'à la nature des choses.

I. Pour faire l'exposition simultanée des faits de l'espace et de ceux du plan, M. Méray part des circonstances fondamentales du mouvement de translation et de celui de rotation ; il en tire, d'ailleurs, un parti merveilleux, et, pour ma part, je trouve extrêmement heureux son choix des principes fondamentaux. Mais ces aperçus sont si écartés des chemins battus, qu'ils surprennent les élèves, et les désorientent pendant les premiers temps. Il convient donc d'appuyer longuement sur ces intuitions, de les faire bien saisir dans des cas variés, d'en rendre la vision absolument nette. Elles doivent devenir familières, parce qu'elles forment la base sur laquelle l'élève aura sans cesse à s'appuyer, parce qu'il doit être en état de jouer, en quelque sorte, avec elles, pour que les démonstrations parlent ensuite à son esprit, et travaillent réellement à sa culture ma-

thématique. Il importe donc que le maître hâte cet instant en ne négligeant en particulier aucun moyen, même physique, pour rendre tangibles tous ces faits primordiaux qui seront les matériaux du raisonnement.

Le point en question une fois obtenu, ce à quoi il n'y a ni longueur, ni difficulté sérieuse, les propositions concernant les droites et plans parallèles ou perpendiculaires, c'est-à-dire la presque totalité du 5^e livre, se présentent à l'élève dans deux chapitres formant chacun un ensemble absolument saisissant par la cohésion des théorèmes, la brièveté, la simplicité, la clarté des démonstrations, par l'unité de l'idée d'où toutes dérivent. Mais il ne faut pas oublier que ce sont des faits de l'espace, et que les élèves non initiés encore à la Géométrie, ou d'esprit plus lent, surtout quand ils se trouvent dans ce double état d'infériorité, se représentent mal les assemblages de droites et de plans dans l'espace, et s'y perdent facilement. L'auteur ne fait pas de figures ; je pense qu'il faut s'ingénier à en faire de claires ; bien qu'établies forcément en perspective, elles aideront toujours puissamment au raisonnement. Comme au début, la présentation de modèles en relief sera toujours d'un excellent secours. En ceci, d'ailleurs, il n'y a rien qui puisse surprendre : avec la méthode traditionnelle, nos élèves font de la Géométrie depuis dix-huit mois quand nous abordons le 5^e livre, et cependant la figure, parfois, n'est pas moins impuissante à fournir la vision du théorème ; pendant longtemps encore, ce que nous ne manquons pas de lui conseiller, l'élève doit échafauder livres, cahiers, règles, crayons, etc., afin de réaliser la figure d'un théorème de l'espace, et de pouvoir en bien suivre la démonstration. A nous-mêmes, professeurs, ces petits moyens ne sont-ils jamais nécessaires ?

II. Les théorèmes ont plus d'ampleur que dans les traités classiques. L'auteur aime à descendre du général au particulier ; il trace ainsi une voie plus large, plus profonde, plus courte et directe en même temps. Or il arrive fréquemment, que tel cas particulier a une grande importance ; le maître doit donc être attentif à retenir l'esprit de l'élève sur chaque détail de ce genre.

III. L'idée de rapport, si dominante en mathématiques, vient de bonne heure dans le livre de M. Méray ; il faut, en conséquence, l'avoir rendue familière à l'élève dans les leçons d'Arithmétique, ou bien, si cela n'a pas été possible encore, la développer dûment au moment où elle s'introduit en Géométrie.

C'est en partie au moins pour n'avoir pas assez mis en pratique la première des indications ci-dessus (I), qu'au début j'ai rencontré quelques difficultés et perdu quelques heures. Si l'année prochaine il m'est donné de recommencer le même enseignement, j'espère être plus heureux et réussir à constater plus complètement que l'ouvrage de M. Méray coûte moins d'efforts que la Géométrie traditionnelle, tout en ouvrant à l'esprit de bien plus larges horizons.

Je dois enfin répéter ici, que l'emploi de cette méthode permettra de donner une base rationnelle à l'étude du dessin géométrique, et qu'ainsi prendra fin pour cet enseignement, le caractère presque exclusivement empirique qu'il revêt aujourd'hui. Cet empirisme peut être inévitable avec des enfants de l'école primaire, mais quand il s'agit de former le Maître de la même école, je le regarde comme extrêmement fâcheux, car l'instituteur doit autant que possible connaître le pourquoi de ce qu'il enseigne.

Daignez agréer, Monsieur le Recteur, etc.

A. CHANCENOTTE.

Dijon, le 5 août 1902.

NOTE DE LA RÉDACTION

A la rentrée d'octobre 1902, le nouvel enseignement géométrique a été repris pour tous les élèves de l'Ecole normale d'Auxerre : à celle de Dijon, il a été recommencé en première année et poursuivi en deuxième ; il a été inau-

guré en première année dans celles de Lyon et d'Albertville, dans l'Ecole primaire supérieure de Dijon (deux divisions comprenant au total 80 à 90 élèves âgés de 12 ans en moyenne, et formées, l'une des quarante premiers désignés par une composition préalable, l'autre des quarante derniers) ¹. Les informations reçues au 15 janvier dernier des professeurs de ces divers cours, MM. Billiet, Chancenotte, Chevallier, Tarrin et Monnot, sont conformes aux appréciations formulées dans les rapports ci-dessus, comme dans ceux de juillet 1901.

M. Billiet (Ecole normale d'Auxerre), augure mieux encore de l'avenir, comptant en particulier sur une économie de temps qui dépassera celle obtenue dans un premier cycle complet de deux années (un peu plus de 40 o/o.)

M. Chancenotte (Ecole normale de Dijon), va plus vite aussi que l'année dernière ; il pourra ajouter au cours de première année, la mesure des aires planes polygonales.

M. Chevallier (Ecole normale de Lyon), écrit : « ... La « classe a une vie, un entrain vraiment merveilleux... »

M. Tarrin (Ecole normale d'Albertville), a écrit le 11 janvier à M. Méray :

« ... Pendant les leçons de révision en fin de trimestre, j'ai pu me rendre compte de ce fait : la plupart des axiomes trouvés difficiles au début par les élèves sont maintenant considérés par eux comme un jeu ; ils les ont bien compris et les exposent sans difficulté, parfois à leur manière... ils ont reproduit sans peine les théorèmes vus au cours jusqu'ici (droites et plans parallèles) ; la généralité de la méthode employée permet de les

1. L'édition originale des *Nouveaux Eléments de Géométrie* est épuisée depuis un an, mais les professeurs et les élèves de ces divers cours reçoivent au fur et à mesure de leurs besoins, des tirages supplémentaires des premières feuilles d'une nouvelle édition qui s'imprime en ce moment.

retrouver facilement. — En composition écrite trimestrielle, j'ai pu donner le même problème aux élèves de première année et à ceux de deuxième année qui avaient étudié aussi le cinquième livre (méthodes ordinaires) : *Par une droite donnée, mener un plan qui en coupe un autre suivant une droite parallèle à un plan donné. Discussion.* Sur treize élèves ayant composé en PREMIÈRE ANNÉE, huit ont résolu la question, quatre ont donné des solutions fausses, un n'a remis aucune solution (alléguant s'être trop attardé sur les autres parties du sujet de la composition). La discussion a été ébauchée par tous ceux qui ont résolu le problème, et un élève a indiqué tous les cas. Sur onze élèves ayant composé en DEUXIÈME ANNÉE, cinq ont résolu la question et ont donné la discussion, mais aucun d'eux n'en a trouvé tous les cas ; les six autres ont remis des solutions fausses. — En somme, je trouve que la première année a beaucoup mieux réussi que la deuxième, surtout si l'on considère que les élèves de deuxième année sont plus habitués aux raisonnements géométriques. — Dans cette expérience, l'avantage a donc été pour votre méthode... Dans sa composition, la première année avait aussi à démontrer un théorème du cours : inutile de vous dire que les treize élèves m'ont donné treize bonnes démonstrations...

M. Monnot (Ecole primaire supérieure de Dijon), se déclare de plus en plus satisfait de la nouvelle méthode. Les enfants qu'il dirige ont compris et retenu les axiomes, et plusieurs ont su les reconnaître dans le jeu des règles et équerres qui leur ont déjà été mises entre les mains pour exécuter les premiers tracés. Ils saisissent aussi bien les raisonnements proprement dits, où, maintenant, ils sont entrés (droites et plans parallèles), *et ils suivent tous, sans retardataires* ; il est même arrivé que l'un d'eux a trouvé une démonstration de lui-même. Comme M. Chevallier, M. Monnot dit que ses deux divisions ont maintenant « une vie, une animation qu'elles » n'avaient jamais

eues ». Tout ainsi semble annoncer un succès final aussi complet qu'ailleurs, à cet essai si intéressant par la nature spéciale du terrain où il est institué. M. Monnot renforce ses appréciations en disant qu'à l'Ecole de Dijon, *en première année*, l'enseignement géométrique des traditions classiques est toujours demeuré si complètement stérile, que, d'aucune autre méthode, on ne pouvait craindre d'obtenir moins.

PUBLICATIONS
DES PROFESSEURS DE L'UNIVERSITÉ DE DIJON
PENDANT L'ANNÉE 1901-1902

FACULTÉ DE DROIT

M. LOUIS-LUCAS, professeur :

- 1^r Nombreuses annotations de décisions judiciaires ou administratives et de documents législatifs et comptes rendus d'ouvrages français et étrangers (*Pandectes françaises* et *Revue des questions historiques*).
- 2^r Un manuscrit inédit des Rôles d'Oléron, en collaboration avec M. Grau, docteur en droit (*Nouvelle Revue historique de droit français et étranger*).

M. DESLANDRES, professeur :

- 1^r La crise de la science politique et le problème de la méthode, 1 vol. 1902.
- 2^r Essai de Psychologie politique du peuple Anglais par M. Boutmy (*Bulletin de la Société des Amis de l'Université de Dijon*, 1902).

M. TISSIER, professeur :

- 1^r Examen doctrinal de jurisprudence (*Revue critique de législation et de jurisprudence* 1902).
- 2^r Des modifications à apporter aux droits et pouvoirs de la femme mariée quant aux biens et aux produits du travail et de l'industrie (*Bulletin de la Société d'études législatives*, 1902).
- 3^r Annotations d'arrêts (*Recueil Sirey*, 1901-1902).
- 4^r Comptes rendus bibliographiques (*Revue Bourguignonne de l'Enseignement supérieur*, 1902).

M. TRUCHY, professeur :

- 1^o La question de l'impôt sur le revenu : son état actuel (*Questions pratiques de législation ouvrière et d'économie sociale*, 1902).
- 2^r Collaboration à la *Revue d'Economie politique* : revues des périodiques français (1902).

M. Roux, professeur :

- 1^o Collaboration à la *Revue pénitentiaire* (1902).
- 2^o Annotations d'arrêts (*Recueil Sirey*, 1902).

M. MOULIN, professeur :

- 1^o Le litige chilo-argentin et la délimitation politique des frontières actuelles (1 vol. in-8°, Paris, Rousseau, 1902).
- 2^o A propos de la loi sur le Contrat d'association (*Revue internationale de Sociologie*, 1902).

M. VIGNES, agrégé :

- 1^o L'augmentation des dépenses publiques : le mal et ses remèdes (*Réforme sociale*, 1902).
- 2^o Réflexions sur la méthode mathématique en Economie politique (*Le Monde économique*, 1902).

M. PERCEROU, agrégé :

- 1^o L'identification anthropométrique : système de M. A. Bertillon (*Bulletin de la Société des Amis de l'Université de Dijon*, 1902).
- 2^o A propos de l'affaire Humbert-Crawford et de la Rente Viagère (*Annales de droit commercial*, 1902).
- 3^o Annotations d'arrêts (*Recueil Dalloz*, 1901-1902).
- 4^o Bulletins judiciaires sur les faillites (*Annales de droit commercial*, 1902).

M. CHAMPEAUX, agrégé :

Comptes rendus de divers ouvrages (*Nouvelle revue historique*, 1902).

Thèses pour le Doctorat.

1^o M. BAUDIN (Henry) :

Des voies de recours contre les ordonnances sur requête.

2^o M. BLOCAILLE (Etienne) :

Etude sur François Hotman. *La Franco-Gallia*.

3^o M. BUTOR (Paul) :

Le risque professionnel et les accidents du travail dans les Sociétés houillères.

4^o M. DE CHAIGNON (Christian) :

Condition juridique de l'artisan.

5^o M. CHAROUSSET (Louis) :

Les zones franches de la Haute-Savoie et du pays de Gex.

6^o M. CLÉMENT (Joseph) :

De la règle *Contra non valentem agere non currit præscriptio* en matière civile.

7° M. CLERGET-VAUCOULEURS (Charles) :

Réforme des conseils de guerre et des conseils de révision en temps de paix.

8° M. DELUCENAY (Charles) :

Des restrictions imposées à la propriété foncière dans l'intérêt des voisins.

9° M. DUCOIN (Léon) :

De la situation du vendeur non payé en cas de saisie sur l'acheteur.

10° M. ENLART DE GUÉMY (Pierre) :

Des exceptions opposables à l'exercice du droit de suite des créanciers hypothécaires.

11° M. FAUVART-BASTOUL (Louis) :

D'une langue auxiliaire internationale au point de vue du droit des gens.

12° M. GÉRAULT (Georges) :

Les expositions universelles au point de vue économique.

13° M. GORET (Joseph) :

Les associations agricoles dans les pays de langue flamande de France et de Belgique.

14° M. GOUY (Claudius) :

Du mandat entre époux.

15° M. JOLY (Henry) :

De l'esprit du droit familial dans l'islamisme.

16° M. JOUANNET (Alphonse) :

Les théories sociales de Louis Blanc.

17° M. KORN (André) :

Contribution à l'étude de la législation impériale allemande sur les assurances ouvrières et spécialement sur l'assurance des invalides.

18° M. LAGNEAU (Hubert) :

Des amendes en matière de contributions indirectes.

19° M. NICOLLE (Marcel) :

Les communautés de laboureurs dans l'ancien droit.

20° M. PORCHEROT (Ernest) :

De l'abus de droit.

21° M. PRÉBOIS (Gaston) :

La révision des procès criminels et correctionnels à l'exclusion de la question d'indemnité.

22° M. ROUGÉ (André) :

De la transformation des sociétés commerciales.

23° M. SÉMONT (Georges) :

De l'exploitation du réseau d'Etat en France. — Son origine, son développement et ses résultats.

24° M. TOUSSAINT (Adrien) :

La législation civile et pénale et le rôle de l'éducation dans la lutte contre l'alcoolisme.

25° M. VILLIERS (Stéphan) :

La réforme de la contribution mobilière en France.

FACULTÉ DES SCIENCES

M. COLLOT, professeur de minéralogie et de géologie :

Révision de la feuille de Dijon au $\frac{1}{320\,000}$ (*Bulletin du service de la Carte Géologique*, n° 85).

M. QUEVA, professeur de botanique :

A fait à la Société des Amis de l'Université de Dijon une conférence sur le *Mouvement chez les Plantes*, accompagnée de projections de dessins et d'expériences. Cette étude a été publiée dans le *Bulletin de la Société*.

M. BATAILLON, professeur-adjoint de sciences naturelles :

1° Nouveaux essais de parthénogénèse expérimentale chez les Amphibiens (*C. R. Acad. des Sciences*, 21 avril 1902).

2° Sur l'identité du Bacille de la Carpe et du Bacille de l'Orvet (en collaboration avec le Dr A. Moeller de Belzig et L. Terre) *Zeitschrift für Tuberculose*, etc... Bd. III, Heft. 6 (en allemand).

3° Collaboration à l'*Année Biologique* 1901.

4° Les Problèmes de la Vie au seuil du xx^e siècle (Discours prononcé à la séance solennelle de rentrée de l'Université de Dijon 1902).

M. BAGARD, professeur-adjoint :

Sur la décharge disruptive dans les électrolytes (Comptes rendus de l'Académie des Sciences, tome CXXXIII, p. 927, décembre 1901).

M. CURTEL, directeur de l'Institut œnologique et agronomique de Bourgogne :

- 1° Traité pratique des maladies bactériennes et des altérations des Vins. 1 vol. in-8, Edit. F. Rey, Dijon, 1902.
- 2° La Vigne et le Vin chez les Romains. Edit. G. Neud, Paris. Bibliothèque de la Revue des Sciences, 1902.
- 3° Sur une détermination méthodique de l'époque précise des soutirages d'après l'examen des lies. (*Revue de Viticulture*, XII, 1902).
- 4° Sur la détermination de la valeur culturale des graines (*Journal d'Agriculture pratique*, XII, 1901).
- 5° Détermination de l'époque des soutirages d'après l'examen des lies. Mode opératoire (*Revue de Viticulture*, IV, 1902).
- 6° Un succédané des Vitulpteralcalins (*Revue de Viticulture*, IV, 1902).
- 7° Sur l'emploi des levures cultivées en vinification (*Revue de Viticulture*, XI, 1902).
- 8° Rédaction du *Bulletin du syndicat viticole de la côte dijonnaise* ; du *Bulletin du syndicat viticole d'Arbois*.

M. ROY, chef des travaux physiques à la Faculté des Sciences :

Procédé pour couper le verre (*Journal de Physique*, 1901).
Collaboration à la table trentenaire du *Journal de Physique*.

M. TERRE, préparateur de Sciences naturelles :

- 1° Sur l'identité du Bacille de la Carpe et du Bacille de l'Orvet (en collaboration avec E. Bataillon et A. Moeller). *Zeitschrift für Tuberculose*, etc... Bd. III, Heft. 6 (en allemand).
- 2° Collaboration à l'*Année Biologique* 1901.
- 3° Essai sur la Tuberculose des vertébrés à sang froid. Etude de pathologie comparée et expérimentale (Thèse de médecine : sous presse).

M. BARBIER (Maurice), préparateur de géologie et minéralogie :

Liste annotée d'*Hyménomycètes* des environs de Dijon (2^e partie). (*Bulletin de la Société Mycologique de France*, 1^{re} Fascicule, année 1902).

FACULTÉ DES LETTRES

M. ROY, professeur de littérature française :

- 1^o Etudes sur le théâtre français du xiv^e et du xv^e siècle : Les Miracles de Notre-Dame.
- 2^o Etudes sur le théâtre français du xiv^e siècle : Le Mystère du jour du Jugement et les Mystères de Sainte Geneviève.

M. Jules LEGRAS, professeur de littératures étrangères :

Dans le Monde des Réprouvés — (Souvenirs du bagne sibérien, par L. Melchior), traduit du russe. 1 vol. in-12, 1901.
La Mandchourie russe. — *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juillet 1902.
Collaboration à la *Revue critique* et à la *Revue pénitentiaire*.

M. HAUSER, professeur, chargé de cours :

L'enseignement des sciences sociales. — Etat actuel de cet enseignement dans les divers pays du monde. (*L'Or*, publié en 1901, a été couronné par l'Académie française et par la Société de Géographie commerciale).
(Brochures). *De l'Essor économique des Etats-Unis au xix^e siècle*.
— *Les Origines du capitalisme moderne en France*.
Collaboration : *Revue historique*, *Revue critique*, *Revue d'enseignement supérieur*, *Revue de Sociologie*, *Annales de géographie*, *Revue politique et parlementaire*, *Revue de synthèse historique*, *Revue bourguignonne de l'enseignement supérieur*.

M. STOUFF, professeur-adjoint :

- 1^o Les origines de l'annexion de la Haute-Alsace à la Bourgogne (1469).
- 2^o La description de plusieurs forteresses et seigneuries de Charles le Téméraire en Alsace et dans la Forêt-Noire.
- 3^o Les possessions bourguignonnes dans la vallée du Rhin sous le règne de Charles le Téméraire.
- 4^o Compte-rendu d'Albrecht, *Rappolt-steinisches Urkundenbuch*.

M. KLEINCLAUSZ, professeur-adjoint :

L'Empire Carolingien, ses origines et ses transformations (1 vol. Paris, Hachette, 1902).
Quomodo primi duces capetianæ stirpis Burgundie res gesserint (1902).
L'Art funéraire de la Bourgogne au Moyen Age (*Gazette des Beaux-Arts*, 1901-1902).
La Sculpture en Bourgogne (*Revue Bourguignonne de l'Enseignement supérieur*, 1902).

M. Charles LAMBERT, maître de conférences .

Etude sur le Dialecte éolien (sous presse).

Thèses pour le Doctorat.

M. l'abbé E. DEBERRE :

La Vie littéraire à Dijon au XVIII^e siècle.

Quid sit sentiendum de Philippi Destouches, legatorum procuratoris necnon poetæ moribus.

ÉCOLE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

M. le D^r BARON :

D'une cause de la fissure anale chez la femme. (N^o 1, *Bourgogne médicale*).

M. le D^r MICHAUT :

Note sur un cas de paralysie obstétricale. (N^o 1, *Ibid.*).

M. le D^r Ed. MORLOT :

Note sur le traitement de la pleurésie. (N^o 3, *Ibid.*).

M. le D^r ZIPFEL :

La cure de lumière. (N^{os} 1-3, *Ibid.*).

Hygiène urbaine. La conduite d'aménée des eaux de Morcuell. (N^o 2, *Ibid.*).

BIBLIOGRAPHIE

R. SALEILLES. — **De la Déclaration de volonté.** — Contribution à l'étude de l'acte juridique dans le Code civil allemand (art. 116 à 144). — Paris, 1901.

Il y a si longtemps déjà qu'a été publié le très important ouvrage de M. Saleilles sur « la Déclaration de volonté, » qu'il ne peut plus être question d'en faire un compte-rendu. Tous les juristes l'ont lu et étudié. Tous sont venus et viendront souvent y puiser, sur bien des questions qui étaient assez peu connues en France, de fécondes idées et de précieux matériaux. Des études importantes, très personnelles et très fouillées, ont d'ailleurs montré toute la valeur et toute la portée de ce livre puissant, substantiel, d'une très grande originalité¹.

Dans cette Revue que M. Saleilles a créée, et où il a laissé tant de souvenirs, puisque l'occasion ne s'est pas présentée plus tôt d'analyser et d'étudier son livre, je me bornerai, après en avoir signalé la haute importance et en avoir constaté le grand succès, à mettre en relief quelques-unes des idées dominantes qui y sont exposées, tout en exprimant très franchement d'ailleurs les réserves qu'elles me paraissent comporter. Je laisserai de côté, à vrai dire, la théorie de l'acte juridique d'après le Code civil allemand, si profondément fouillée, et qui a été, pour beaucoup de juristes français la révélation d'un mouvement d'idées qu'ils ne connaissaient que bien vaguement. Mais, à propos de cette théorie, M. Saleilles nous donne des développements singulièrement pénétrants, et expose des idées d'un grand intérêt sur la réglementation législative des contrats, sur l'interprétation des actes privés par le juge, sur la nullité des actes juridiques contraires à l'ordre public et à la morale, enfin sur le rôle qu'il convient de reconnaître au juge dans l'application et l'interprétation de la loi.

Il ne s'agit plus là du Code civil allemand ; ce sont des pro-

1. Voy. notamment les comptes-rendus de M. Gény (*Annales du Droit commercial*, 1901), et de M. Charmont (*Revue critique*, 1902) et l'étude de M. Meynial (*Revue trimestrielle de Droit civil*, 1902).

blèmes juridiques d'ordre général, des questions touchant, les unes à la méthode d'interprétation du droit privé, les autres au rôle social de la loi et du juge. C'est seulement de cette partie du livre que je veux m'occuper ici.

I. — Dans toutes les législations, il y a une réglementation législative, plus ou moins abondante, des contrats les plus usuels : les règles établies par la loi sont, soit impératives ou prohibitives, s'imposant aux contractants, soit dispositives ou interprétatives, pouvant être exclues par les parties. Une analyse plus minutieuse arrive à distinguer, parmi ces règles dispositives ou interprétatives, deux groupes distincts. Certaines règles sont vraiment interprétatives en ce sens qu'elles sont posées par le législateur comme dérivant de la volonté probable, plus ou moins consciente des contractants, et devant aider, en cas de doute ou d'obscurité du contrat, ou même au cas d'absence de clause dans le contrat, à atteindre le but que se sont proposé les parties. D'autres sont plutôt supplétives ; elles viennent s'ajouter au contrat, à moins que les parties ne les aient exclues ; elles dérivent directement de la volonté légale qui les a établies sans préoccupation de l'existence d'une volonté présumée chez les contractants : c'est le but social du contrat, plus que le but poursuivi par les parties qu'elles ont pour objet de réaliser. A vrai dire, il y a, dans les deux hypothèses, une part de volonté présumée des parties, et une part de volonté légale ; mais, dans la première, c'est l'interprétation de la volonté probable des parties qui est surtout à la base de la loi ; dans la seconde, le législateur lui-même entend donner au contrat tel ou tel effet, à moins que les contractants ne l'aient certainement écarté.

M. Saleilles, dans l'étude qu'il fait de l'article 133 du Code civil allemand (n° 6 à 39), développe cette distinction fort exacte avec une telle richesse de formules et de nuances qu'on ne s'attend guère, en le lisant, à la solution différente qu'il doit finalement proposer. Il montre très bien, d'ailleurs, en réfutant des doctrines opposées, qu'il n'y a pas, entre les règles interprétatives et les règles supplétives, de différence de nature, et que les premières sont subsidiairement supplétives, les secondes étant, à l'inverse, subsidiairement interprétatives. Mais il soutient finalement cette opinion que, dans les unes et dans les autres, c'est de la volonté légale seule, et non de la volonté présumée des parties contractantes qu'il s'agit. « Ce que l'on appelle une disposition légale interprétative n'a encore que par fiction le caractère d'une interprétation de volonté : il

n'y a pas d'interprétation légale de la volonté des parties. Dire que la loi interprète par avance une déclaration de volonté est un pur non-sens, ou, tout au moins, une fiction qui ne se défend plus. Il n'y a pas d'interprétation abstraite d'un fait concret. » (N° 25.) Il en conclut que les dispositions dites interprétatives ne peuvent être exclues que s'il y a certitude d'une volonté contraire des parties. Même au cas d'une volonté contraire très probable, le juge est lié par la disposition légale ; « si fortes que soient les présomptions contraires, la loi substitue sa présomption à celle du juge. » (N° 25.) Il faut, pour écarter la disposition légale interprétative, une preuve, « une présomption qui aboutisse à l'évidence. » (N° 29.) La seule différence qu'il y ait, entre les dispositions interprétatives et les dispositions supplétives, c'est que ces dernières ne pourront être exclues que par une volonté spécialement manifestée, tandis que, pour les premières, le juge peut tirer de toutes les circonstances de la cause la preuve de la volonté certaine des parties.

A coup sûr, on a souvent abusé, en cette matière, de la volonté tacite et de la volonté présumée. Mais il me semble bien que l'opinion développée par M. Saleilles tombe dans l'exagération inverse, et écarte à tort, d'une façon absolue, l'idée, parfaitement exacte dans bien des cas, d'une volonté probable interprétée par la loi. Il y a possibilité, pour des contrats usuels, dont le but est clair et est presque toujours obtenu par le même moyen, de prévoir quelle sera, sur bien des points, la volonté commune des personnes qui feront ces contrats. Il y a des cas où les parties contractantes, connaissant la règle d'interprétation posée dans la loi et qu'elles ont vu souvent appliquer, s'y réfèrent, d'une manière plus ou moins précise, mais très consciemment, comme répondant à leur volonté ; il y a, en d'autres termes, bien des règles des contrats qui, insérées dans la loi, sont vraiment l'interprétation exacte, faite par avance, de l'intention des parties. Et, à côté des cas où il y a eu connaissance précise par les parties des règles interprétatives, avec volonté commune de s'y référer, il y a des cas où cette connaissance est plus vague, et où cependant les parties ont voulu les conséquences légales d'une façon suffisante pour que celles-ci, dans une grande mesure, puissent être rattachées encore à leur intention ; c'est toujours le contrat, et non pas seulement la volonté du législateur réglementant le contrat.

Le législateur a emprunté les dispositions légales interprétatives à la pratique et à l'usage, aux volontés particulières

souvent manifestées ; ces clauses, une fois insérées dans la loi, n'ont pas changé de nature. Pour écarter ces dispositions, il n'est pas nécessaire qu'il y ait certitude absolue, évidence d'une volonté contraire. Si le juge acquiert la conviction que, suivant toute probabilité, les parties ont eu une volonté différente, cela suffira pour écarter la règle d'interprétation légale. En pareille matière, on ne peut presque jamais parler de certitude et d'évidence ; le juge ne peut se guider que par des probabilités, des présomptions, et on aboutirait à des conséquences bien injustes s'il lui fallait toujours, pour écarter la règle interprétative, affirmer que la volonté contraire des parties contractantes n'est pas seulement probable, mais est absolument contraire à la solution de la loi.

II. — Le rôle du juge dans l'interprétation de l'acte juridique fait l'objet d'une étude très fine et très fouillée (sur l'art. 133, n° 147 et s.) M. Saleilles y montre la tâche, singulièrement délicate, du juge chargé d'interpréter la déclaration de volonté : il indique comment la règle de l'art. 133 se concilie avec le système admis pour l'erreur, et comment, en matière de contrats, des règles différentes doivent être appliquées.

Mais là encore, quelques formules me paraissent bien absolues. Le rôle du juge, dans une législation qui admet en principe le système de la déclaration de volonté, n'est peut-être pas au fond une chose bien différente de ce que nous connaissons. Sans doute c'est avec infiniment de raison que M. Saleilles nous dit que le juge n'a pas à se livrer à une « recherche intégrale de la volonté psychologique », et que l'acte est une « charte destinée à la réglementation des intérêts en cause ». Mais voyons-nous en France les juges se livrer à une recherche intégrale de la volonté psychologique ? M. Saleilles ajoute : « Le droit a reconquis sa place à l'encontre de la psychologie ». La place occupée par la psychologie est-elle donc si grande dans notre pratique judiciaire ? Nous sommes en réalité bien près du système de la volonté déclarée.

M. Saleilles rapproche l'interprétation de la déclaration de volonté de l'interprétation de la loi. Dans les deux cas, il ne s'agit pas, d'après lui, d'une recherche de volonté, d'une preuve, mais d'une application ou plutôt d'une adaptation de texte. « Pas plus qu'en matière d'interprétation de la loi, il ne s'agit ici d'une question de preuve ; car, dans un cas comme dans l'autre, il n'y a pas de fait dont la matérialité soit à établir. Il y a une adaptation à faire d'un texte juridique, texte qui doit être pris

dans son sens le plus intelligible, mais aussi le plus conforme au milieu d'application pour lequel il a été fait ». (n° 51).

Il ne me paraît pas bien exact, il est dans tous les cas trop absolu, d'affirmer qu'il ne s'agit pas ici de questions de preuve; il est bien impossible d'exclure complètement, en matière d'interprétation, le rôle de la preuve. Pour arriver à l'interprétation de la volonté déclarée, étant donné qu'on ne s'en tient pas au sens littéral des formules, et qu'on doit rechercher la volonté réellement manifestée, il y a forcément des questions de preuve à trancher. Il y a dans notre droit français des actes juridiques abstraits fonctionnant en réalité comme la déclaration de volonté du Code allemand¹. Les difficultés de preuve s'y mêlent aux questions d'interprétation; c'est ce que la pratique démontre nettement et bien fréquemment.

Le rapprochement de l'interprétation de la loi et de l'interprétation de l'acte privé est d'ailleurs peut-être difficile à établir lorsqu'on admet le système de M. Saleilles sur le caractère de la loi dans laquelle il voit un instrument de réglementation sociale en voie d'évolution constante, un organisme qui se développe sans cesse: on ne peut évidemment pas appliquer cette idée à l'acte privé. L'assimilation ou du moins le rapprochement des deux méthodes d'interprétation ne peut guère se concevoir que dans l'autre système, plus exact je crois, qui, dans les deux cas, voit dans l'interprétation la recherche d'une volonté déclarée ou manifestée.

Il en est tout autrement dans la théorie de M. Saleilles: il y a alors plus de différences que d'analogies entre l'interprétation de la loi et l'interprétation de l'acte privé. M. Saleilles le reconnaît lui-même: « Il y a, toutefois, cette différence avec la loi proprement dite, que celle-ci est faite surtout pour l'avenir et qu'elle constitue un organisme permanent qui, comme tout organisme, progresse et se transforme, et c'est pourquoi ce serait aller contre le but de la loi, on l'a vu, que d'en ramener l'application et, par conséquent, l'interprétation à ses origines premières. L'acte privé, au contraire, n'est pas un document fait pour l'avenir, mais pour le présent, qui vise les intérêts en cause lors de sa création et qui vise à les régler comme les parties l'ont voulu au moment même où il a été émis. C'est donc à ses origines qu'il faut en faire remonter l'interprétation. » (art. 133, n° 49 et 50). Il y a bien là deux méthodes différentes d'interprétation pour la loi et pour l'acte privé; il n'est

1. V. Crome, *Allgemeiner Theil des französischen Privatrechts*, § 31.

plus très exact de dire que, « dans les rapports entre les deux intéressés, l'acte privé a la même fonction à remplir que l'acte législatif vis-à-vis de la communauté ». Dans le système de M. Saleilles, l'acte législatif n'est pas une déclaration de volonté ayant son sens fixé et définitif, c'est un organisme qui se transforme ; l'acte privé est une volonté déclarée dont le sens et la portée se déterminent à un moment donné. Ce sont deux idées tout opposées.

III. — L'art. 138, al. 1, C. all. dispose qu' « un acte juridique qui porte atteinte aux bonnes mœurs est nul ». M. Saleilles consacre à l'étude de cet article une dissertation tout à fait magistrale, très fortement conçue et présentée avec un très grand talent ; c'est bien la partie la plus vivante, la plus attachante de son livre. Il y compare d'abord le système du droit allemand au système du droit français. En droit français, dit-il, la théorie de la cause fixe le contenu juridique de l'acte, le seul que le juge ait à apprécier ; un tribunal ne peut rechercher, pour prononcer la nullité de l'acte, quel a été le but final, quels ont été les motifs ou mobiles des intéressés. Dans le système du droit allemand, au contraire, le contenu juridique de l'acte est celui que les parties ont fixé elles-mêmes ; la loi admet l'acte abstrait ; mais le juge, pour apprécier la moralité de l'acte, peut apprécier l'acte en dehors de ce qui a été déclaré ; c'est la volonté réellement manifestée que, dans son ensemble, il va pouvoir juger. « Il est le gardien des intérêts généraux en ce qui touche le maintien de la moralité publique ». Il peut « suivre dans toute leur complexité et atteindre dans leurs formes les plus variées, les tentatives faites sur le terrain du droit civil, à l'encontre des règles protectrices de l'équité et de la moralité dans les relations sociales » (art. 138, n° 1). Il peut donc annuler les promesses abstraites faites en vue d'un équivalent illicite déjà obtenu ou à obtenir : il peut annuler les contrats synallagmatiques si le but commun ou les motifs communs sont contraires aux bonnes mœurs ; il peut anéantir enfin tous les actes privés obtenus par exploitation, extorsion, abus d'influence.

Cette comparaison des deux législations est-elle complètement exacte ? J'en doute un peu. Dans notre droit français, il y a autre chose, en matière d'actes illicites ou immoraux, que la seule nullité pour cause illicite ou immorale. Il y a l'art. 6 du Code civil. « On ne peut déroger par des conventions particulières aux lois qui intéressent l'ordre public et les bonnes mœurs ». On entend assez volontiers ce texte comme s'appliquant à tous les actes juridiques et comme visant, non seule-

ment les *lois*, mais toutes les *règles* qui concernent l'ordre public et les bonnes mœurs. Là où ne s'appliquent plus les art. 1131 et 1133, on a recours à l'art. 6¹. Et dès lors la différence des deux législations n'apparaît plus aussi nette. Il y a bien des actes en droit français pour lesquels la théorie de la cause n'a rien à faire. M. Saleilles refuserait-il de leur appliquer l'art. 6 C. civ. et de les annuler s'ils paraissaient poursuivre un but immoral ? C'est donc qu'il y a autre chose ici que la nullité pour cause illicite ou immorale ; les art. 1131 et 1133 ne sauraient suffire pour assurer l'anéantissement des actes juridiques immoraux, puisqu'il en est dans lesquels la notion de cause ne se rencontre pas.

Et d'ailleurs, même en matière de contrats, la jurisprudence ne se croit pas aussi enchaînée et entravée par le système de la cause que nous le dit M. Saleilles. « Il ne saurait, dit-il, y avoir de nullité pour immoralité des motifs... Le juge n'a pas le droit, sous prétexte de moralité ou d'ordre public, de pousser plus loin ses investigations et d'annuler un acte, sous prétexte qu'il est illicite, du moment que son contenu réel ne présente rien d'illicite... Conçoit-on, par exemple, une vente annulée sous le prétexte que le but de l'acheteur, donc le motif de son achat, est de transformer l'immeuble vendu en un mauvais lieu ? Conçoit-on un prêt annulable, sous prétexte que le destination de la somme prêtée soit immorale ?.... Le juge français est lié par un système, le juge allemand n'est lié que par les faits. Le juge français, devant les exigences de la moralité publique, se retranche derrière un raisonnement géométrique, déclarant qu'il a les mains liées et qu'il ne peut se substituer au législateur » (art. 138, n^o 9, 11 et 39). La vérité est que le juge français, même en matière de contrats où règne la théorie de la cause, ne fait guère autre chose que ce que peut faire le juge allemand. Il ne se croit pas lié par les art. 1131 et 1133 ; et en matière de vente et de prêt notamment, il a souvent tenu compte, pour prononcer la nullité, de la destination immorale de la somme prêtée, ou de la destination de la chose vendue¹. Et il n'est pas mauvais, reconnaissons-le, que

1. V. en ce sens la note de M. Chavegrin [S. 1901-1-481] appliquant l'art. 6 en matière de clauses de déchéance dans les polices d'assurance. — V. aussi en matière de donations, la note de M. Labbé faisant appel à l'art. 6 à défaut des art. 1131 et 1133 pour arriver à la nullité des donations immorales. [S. 79-1-393]. — V. encore Cass. 1^{er} juillet 1885. [S. 85-1-409].

2. Cass. 4 juillet 1892 [S. 92-1-513]. — Cass. 1^{er} avril 1895 [S. 96-1-289] et la note de M. Appert. — Caen, 27 févr. 1899 [S. 99-296]. — Trib. Tarbes, 14 mars 1899 [S. 1900-2-219].

le juge puisse recourir à l'art. 6 et ne soit pas lié par le système de la cause¹. On peut penser même qu'il use trop rarement de ce droit d'annuler les clauses immorales dans les contrats, et qu'il se montre bien timoré dans l'exercice de son pouvoir. Lors d'un procès jugé par la Cour de Cassation en 1896, le conseiller rapporteur reconnaissait que les clauses de déchéance d'une police d'assurances dont il s'agissait d'apprécier la validité étaient rigoureuses, « presque léonines » ; elles sont, disait-il, la conséquence de « cette liberté économique qui s'exerce si souvent pour le plus grand profit des spéculateurs, des compagnies et au dépens du public². » La nullité n'en fut cependant pas prononcée. C'est que la Cour de Cassation hésite toujours à abandonner le point de vue individualiste qui a si longtemps seul régné dans notre droit. Mais elle se reconnaît bien en principe le pouvoir, même en dehors de la théorie de la cause, d'annuler tous actes, tous contrats et toutes clauses immorales. « Lorsque l'art. 6, C. civ., dit M. Chavegrin très exactement, proclame non avenues les conventions contraires aux lois qui intéressent l'ordre public et les mœurs, il n'essaie pas de définir les stipulations touchées par son principe. Il laisse les magistrats distinguer les bonnes clauses des mauvaises³ ».

IV. — A la différence de notre art. 6 C. civ., l'art. 138 C. civ. all. ne parle que des bonnes mœurs et non de l'ordre public. M. Saleilles nous retrace les différentes étapes parcourues dans l'élaboration de ce texte et les motifs pour lesquels le législateur allemand a finalement exclu la notion d'ordre public. On a préféré s'en tenir à la notion de moralité, le mot étant pris dans un sens large : il s'agit à la fois de moralité privée et de moralité sociale ; mais il ne s'agit pas, d'ailleurs, bien entendu, d'un point de vue de morale pure et absolue. D'après la conception que développe M. Saleilles comme ayant été celle de la loi allemande, le juge n'est même pas libre de se placer au point de vue d'un certain idéal de moralité supérieure aux conceptions courantes. M. Saleilles décrit avec une grande richesse de formules le point de vue, parfois quelque peu fuyant et imprécis, de moralité moyenne, qui a, nous dit-il, paru suffisant au législateur. « Le type de moralité que le juge devra prendre comme mesure d'appréciation n'est pas un idéal de moralité philosophique ; ce sera, en quelque sorte, ce que les

1. V. M. Labbé [S. 79-1-394] et les autorités qu'il cite.

2. V. Cass. 26 oct. 1896 et le rapport de M. Georges Lemaire D. 97-1-5.

3. Chavegrin [S. 1901-1-483].

mœurs. prises dans leurs conceptions de l'honnêteté, admettent comme le minimum de moralité nécessaire dans les transactions privées. Tout ce qui sera au-dessous de ce minimum sera une atteinte aux bonnes mœurs, » (art. 138, n° 27). — « Le juge est l'organe de la justice prise au niveau des conceptions du peuple pour qui elle est faite et dont elle doit refléter la conscience. » (n. 53). — « La base d'appréciation offerte au juge n'est pas l'usage plus ou moins généralisé d'un procédé jugé contraire à la morale, c'est l'appréciation qu'en donne la morale publique » (n. 54). — « Il s'agit d'un procédé de constatation pratique, en dehors de toute conception juridique et de toute déduction purement logique tirée des principes. Cette constatation doit porter, non pas à proprement parler sur les usages qui ont cours, mais sur ceux qui, d'après les postulats de la morale publique telle qu'elle est acceptée d'une façon générale, devraient avoir cours... Le juge n'a pas le choix entre plusieurs types de moralité ; il n'y en a qu'un qui doive le guider, celui qui constitue l'idéal commun de la collectivité à laquelle se réfère l'acte en cause » (n. 64). — « Ce qu'il doit rechercher, ce sont les bons usages ; non pas les usages d'une petite élite, mais ceux de la moyenne des honnêtes gens. Et même, si ces bons usages ne sont pas ce que ces mêmes honnêtes gens considèrent comme étant leur devoir juridique et social, montant enfin à un troisième degré d'appréciation, c'est le type abstrait des bons usages, tel qu'il résulte de la conscience moyenne de la collectivité, que le juge doit rechercher et faire appliquer » (n. 69).

Prenant un exemple pour éclairer cette conception du juge gardien de la moralité moyenne, M. Saleilles suppose des clauses de contrat de travail jugées d'abord légitimes, puis plus tard considérées comme trop onéreuses pour les salariés et par suite injustes et immorales. Le juge ne peut, dit-il, les considérer comme injustes dès que les salariés commencent à soutenir qu'elles le sont. « Il n'y a alors sentiment de l'injustice que chez une fraction de la collectivité, celle qui est intéressée à croire et à dire qu'il y a injustice. » Il faut attendre que l'injustice apparaisse à la conscience moyenne de la collectivité, par suite que ceux auxquels il s'agit d'imposer la règle nouvelle commencent eux-mêmes à en comprendre la légitimité. Alors seulement le juge va intervenir et jouer le rôle d'arbitre du conflit. Quand les intéressés eux-mêmes commencent à céder, « n'ont plus conscience d'avoir pour eux la justice », le juge apparaît comme « conciliateur social » et fait prévaloir la réforme commandée par la morale. « Le type d'usage concret,

pris sur la base, non pas d'un principe abstrait, mais d'une évolution en voie de réalisation, ce type d'usage que le juge avait pris comme criterium de ses appréciations, deviendra, grâce à lui, un usage existant ; les bonnes mœurs seront désormais les mœurs. Et le juge aura été ainsi l'arbitre de la paix et l'instigateur du progrès. Le droit, entre les mains du juge, n'est pas autre chose qu'un instrument de progrès social. Sinon il n'est rien ; assurément pas une science, à peine un acte digne de ce nom, et tout au plus une police » (n. 76) ¹.

J'avoue que je ne partage pas l'enthousiasme de M. Saleilles pour la conception de moralité juridique qu'il développe si habilement et si brillamment : je ne vois pas que le rôle social du juge en soit bien agrandi. Je comprends, tout au contraire, fort bien les répugnances et les résistances du parti social démocrate allemand à l'égard de ce type de moralité moyenne et terre à terre, de cette base expérimentale d'appréciation des bonnes mœurs. Pourquoi donc attendre, pour juger un acte contraire à la moralité, que ceux qui en profitent commencent eux-mêmes à convenir ou tout au moins à avoir conscience de son caractère immoral ? N'est-ce pas pousser trop loin la distinction de la morale juridique et de la vraie morale ? La première ne se confondra-t-elle pas ainsi trop souvent avec les prétentions et les intérêts d'une classe, celle qui est plus puissante et plus riche ? N'est-ce pas le maintien indéfini de clauses abusives, insidieuses, injustes, imposées dans certains contrats pour lesquels il y a entre les contractants une inégalité flagrante de connaissances, de pouvoir, d'indépendance ? M. Saleilles craint qu'autrement le juge ne suive le sentiment populaire « dans ses rêves de moralité supérieure et dans ses vœux un peu simplistes d'identification de la morale et du droit » (n. 67). Peut-être ne serait-il pas mauvais, pour une meilleure réalisation de la justice, qu'on se laissât plus souvent diriger par ces vœux simplistes et par ces rêves de moralité supérieure, et qu'en matière de nullité des actes illicites et immoraux, le juge pût suivre une morale plus élevée que celle adoptée par les intéressés ou par l'opinion commune ; on éviterait bien des injustices qui, sans cela, subsisteront longtemps dans les usages et dans les contrats. Croit-on que les Compagnies d'assurances trouvent immorales les clauses contraires à la justice et à la bonne foi qu'elles insèrent assez fré-

1. V. encore, sur le rôle du juge et sur l'extension de son pouvoir dans le système du Code allemand, les très intéressants développements que donne M. Saleilles, art. 138, n. 80 et s.

quement dans leurs polices¹? Va-t-il falloir attendre que quelques-unes d'entre elles commencent à céder? M. Saleilles cite comme exemple d'heureuse évolution dans les idées de justice ce qui s'est passé en matière de responsabilité des accidents dans la jurisprudence française avant la loi de 1898; le juge n'a pu, dit-il, élargir la notion de responsabilité que parce que les industriels commençaient eux-mêmes à sentir la justice et la nécessité du risque professionnel, et que la conscience générale de la collectivité se prononçait dans le sens de la réforme (n. 77 et 78). Il serait peut-être plus exact de dire que la presque unanimité des patrons et des industriels a résisté contre la jurisprudence et a protesté contre la loi nouvelle. Ce n'est qu'en se plaçant au double point de vue d'un idéal supérieur de justice et d'une nécessité sociale devenue impérieuse que les tribunaux et les législateurs ont pu, les uns élargir la notion de faute, les autres mettre le risque professionnel à la charge de l'industrie.

Il ne s'agit pas, sans doute, de « permettre au juge de procurer *per fas et nefas* son idéal de justice, de morale et de religion » (n. 73). Mais dans l'appréciation de la moralité, il est permis de souhaiter que le juge puisse parfois se dégager de l'opinion commune et des mille préjugés immoraux qui souvent la constituent; sinon je ne vois guère comment le droit sera dans ses mains, en ce qui concerne du moins son pouvoir d'annulation, un instrument de progrès social. Pour que son rôle puisse être efficace, il est nécessaire que le juge puisse, en tant que défenseur de la moralité, se placer au point de vue d'un idéal supérieur à celui de la moyenne de ses contemporains. La conscience collective est sur tant de points si basse et si lâche et si complaisante que ce n'est pas à elle qu'il faut demander un criterium de moralité. « Public ou foule, dit M. Tarde, toutes les collectivités se ressemblent en un point, par malheur: c'est leur déplorable penchant à subir les excitations de l'envie et de la haine... L'erreur serait profonde de faire honneur aux collectivités, même sous leur forme la plus spirituelle, du progrès humain². » Et M. Tarde exprime un sentiment analogue et tout aussi vrai sur l'opinion publique, « groupe momentané et plus ou moins logique de jugements qui, répondant à des problèmes actuellement posés, se trouvent reproduits en nombreux exemplaires dans des personnes du même pays, du

1. V. M. Chavegrin, *loc. cit.*

2. TARDE: *L'opinion et la foule*, 1901, p. 59 et 60.

même temps, de la même société. » Il montre que souvent l'opinion est toute puissante contre la tradition ou contre la raison. « Tantôt s'enivrant de doctrines nouvelles à la mode, elle saccage les idées ou les institutions coutumières avant de pouvoir les remplacer, tantôt, sous l'empire de la coutume, elle expulse ou opprime les novateurs rationnels ou les force à revêtir la livrée traditionnelle, hypocrite déguisement¹. »

D'ailleurs la meilleure preuve qu'avec la conception de moralité moyenne qu'on nous présente, le juge ne saurait jouer ce rôle d'arbitre et de conciliateur dont M. Saleilles décrit la grandeur et l'importance, c'est que dans la jurisprudence allemande, il n'y aura rien de changé. « Il ne paraît pas d'ailleurs, dit M. Saleilles, que les conceptions qui ont présidé à la rédaction de l'art. 138 doivent changer grand chose aux applications déjà faites à ce point de vue par la jurisprudence allemande sur le terrain du droit commun » (n° 55). Comment y aurait-il eu alors un grand changement apporté au rôle du juge ? Pour qu'il y eût quelque chose de changé, il faudrait que le juge pût se placer au-dessus de l'opinion courante, de la moralité moyenne. Il y a des points de morale qui doivent pénétrer dans le droit, contre lesquels des abus, si anciens qu'ils soient, si respectés qu'ils soient par la conscience collective moyenne, sont sans titres. Faut-il dire combien ce qu'on appelle le respect des droits individuels, n'est trop souvent que la protection de contrats immoraux ou que l'abus injuste du droit ? Faut-il rappeler que pendant longtemps, on a considéré la liberté comme le libre jeu de forces inégales dans lequel les plus forts, les plus puissants, les plus riches, pouvaient facilement écraser les plus faibles ? L'opinion moyenne n'est fréquemment que le maintien. le respect de coutumes injustes. Il est nécessaire, pour le progrès du droit et de la moralité juridique, que le juge puisse se placer, non seulement au-dessus des intérêts en conflit et des passions en lutte, mais parfois aussi au-dessus de l'opinion moyenne, qu'il puisse écarter les effets trop injustes de la liberté des contrats et de la liberté économique, introduire dans le droit des notions de justice méconnues par la conscience collective, frapper en un mot des contrats illicites ou immoraux, sans attendre les critiques et les protestations de l'opinion. Pour faciliter cette tâche du juge, et d'ailleurs la limiter et la restreindre, il

1. TARDE, *op. cit.*, p. 66. — « On la nomme la reine du monde. Elle l'est si bien que quand la raison vient la combattre, la raison est condamnée à la mort. Il faut qu'elle renaisse vingt fois de ses cendres pour chasser enfin tout doucement l'usurpatrice. » (VOLTAIRE, *Dictionn. philos.* V. *Opinion*).

est un moyen, auquel on a trop timidement recours, celui de l'intervention législative réglementant certains contrats, tels que le louage de services, et l'assurance. J'arrive ici à l'application et à l'interprétation de la loi écrite; c'est un point sur lequel M. Saleilles revient à plusieurs reprises.

V. — On sait quelle est la théorie de M. Saleilles sur le caractère de la loi et sur son interprétation : il l'a exposée dans la belle préface qu'il a écrite en tête du livre de M. Génv; il en retrace les traits essentiels dans son nouvel ouvrage, à propos de l'interprétation des actes privés qu'il rapproche de celle de la loi. « On est à peu près d'accord, dit-il, pour admettre que l'interprétation en matière de lois n'a pas pour but une recherche de volonté, et qu'elle ne consiste pas à découvrir la volonté du législateur, chose impossible et but purement fictif. Car s'il en était ainsi, il faudrait savoir ce que chacun de ceux qui ont participé au vote de la loi a voulu, et dégager de cette moyenne la volonté générale, qui a été celle de la majorité, toutes choses irréalisables. » (art. 133, n° 3). La loi est donc, suivant les expressions de M. Saleilles, un instrument de réglementation sociale en voie de transformation constante, devant s'interpréter en vue du bon fonctionnement du mécanisme légal : « L'adaptation de la loi se moule en quelque sorte à la plasticité des éléments auxquels elle s'applique; de sorte qu'elle devient elle-même un organisme qui se développe et qui porte ses fruits, précisément par l'interprétation incessamment progressive qui en est faite. Le juge, loin d'être l'instrument passif que l'on prétend, est le régulateur de la vie sociale, dans ses rapports avec la loi » (n° 43). — « La loi constitue un organisme permanent qui, comme tout organisme, progresse et se transforme; et c'est pourquoi ce serait aller contre le but de la loi que d'en ramener l'application et, par conséquent l'interprétation à ses origines premières » (n° 49). — « Il y a lieu, non certes à une recherche de volonté, mais à une mise au point constante par rapport au but à atteindre, et aux moyens qui se présentent pour la réaliser au mieux des intérêts en cause » (n° 94). — « La loi n'est pas et ne peut pas être l'expression d'une volonté qui n'existe plus et qui soit extérieure au peuple comme serait la volonté d'un législateur qui n'est plus... La loi est l'expression vivante de la conscience juridique et sociale de la collectivité, et, comme à elle seule, elle n'est qu'un texte mort, le juge est l'organe qui donne à la loi, chose morte, le souffle qui l'anime et comme son âme elle-même. Il sert d'intermédiaire entre la loi et la conscience nationale en ce sens qu'il doit la mettre

incessamment au point de l'évolution morale, juridique et sociale qui s'accomplit sous le couvert de la loi, sans doute par elle et avec elle, mais qui d'une chose morte doit faire un organisme vivant. De là l'interprétation, incessamment vivante et progressive de la loi par le juge » (art. 138, n° 81).

Cette conception de l'adaptation de la loi détachée de la volonté du législateur est présentée, je crois, en termes beaucoup trop absolus. Que la règle posée dans la loi doive, d'une façon générale, s'adapter aux changements de la vie sociale, et que certaines lois même soient essentiellement souples, susceptibles de se modifier dans leur portée et dans leur étendue d'application suivant les besoins nouveaux et les cas imprévus qui surgissent sans cesse, cela est bien certain. Mais cela ne prouve pas que l'interprétation de la loi ne soit pas une recherche de volonté. La loi est bien une volonté déclarée ; quand elle susceptible de s'adapter ou de s'assouplir, c'est que le législateur l'a voulu ainsi. Il est un grand nombre de lois dont les ordres, les prohibitions, la réglementation ne peuvent se modifier, dont le sens est fixe et immuable. Quant aux lois qui posent des principes directeurs dont l'application est souple et variable, c'est le législateur qui, plus ou moins consciemment, leur a donné leur plasticité, leur souplesse d'adaptation.

C'est toujours le sens de la loi, ce qu'a voulu le législateur qu'il faut rechercher tout d'abord. L'interprétation de la loi n'est pas, sans doute, une recherche psychologique des volontés internes de ceux qui ont fait la loi. C'est l'interprétation d'une volonté qui a été déclarée. Si parfois l'étendue d'application et le mode d'adaptation de la loi ne peuvent se déterminer qu'au fur et à mesure des changements de la vie sociale, il n'en reste pas moins vrai que le sens de la loi se détermine lors de sa rédaction. Et il importe pour la fixité et la stabilité des droits et des intérêts que la loi soit interprétée d'après ce qu'a déclaré le législateur. M. Saleilles reproche à cette conception de risquer d'être une surprise et de menacer perpétuellement les intérêts privés. N'est-ce pas plutôt le système de la loi considérée comme organisme en voie de perpétuelle évolution qui est dangereux ? Le juge, interprète et exécuteur fidèle de la loi, ne doit pas la détacher de la volonté qui l'a créée ; il ne doit pas la déformer pour l'adapter à des situations restées en dehors du cadre tracé par le législateur. Pour les cas nouveaux que le législateur n'a pas réglementés, qui sont restés en dehors des règles de la loi écrite, le juge dit quelle est la solution juste et utile, en créant lui-même la règle de droit. N'est-ce pas ce qu'a, avec une si grande force et un si grand talent, démontré

M. Gény, dans son beau livre sur l'interprétation du droit privé positif? Il y a pour le juge un domaine de libre création du droit; c'est celui qui n'a pas été touché par le législateur. A vrai dire, je ne crois pas que ce domaine ait l'immensité que décrit M. Gény; je ne crois pas que cette libre recherche puisse « renouveler les horizons du droit civil français moderne¹ ». Le domaine abandonné au juge, pour la création indépendante des règles de droit me paraît bien restreint par l'étendue de la codification et des réformes législatives qui ont suivi; mais enfin il existe et peut devenir important si une révision de notre législation se fait longtemps attendre.

VI. — Au surplus, pour ceux qui aspirent à une transformation profonde de notre droit positif, il n'est pas contestable que ni le pouvoir d'adaptation ni la libre recherche du juge ne sont des remèdes bien efficaces. L'intervention législative seule pourra renouveler les bases du droit actuel, établir des institutions nouvelles plus équitables, animées d'un esprit nouveau de justice et d'égalité vraie. Sans doute, avec une législation écrite incomplète, insuffisante, sur tant de points vieillie, la tâche des juristes apparaît plus grande et leur rôle plus important. M. Gény, à la fin d'une étude récente, d'un très grand intérêt, sur les questions de risques et de responsabilité, a montré, en y voyant une occasion d'espérer une rénovation des études juridiques, que les juristes français ont actuellement une situation privilégiée. « Tandis que la doctrine allemande, arrivée au terme de sa fructueuse période d'élaboration coutumière, se voit, et pour de longues années sans doute, absorbée par le soin nécessaire, mais étroit et peu fécond, de commenter les œuvres législatives qui ont clôturé le cycle écoulé, nous nous trouvons à la fois plus dégagés et mieux avertis, placés que nous sommes à un siècle de distance de nos codifications, dont la vétusté et l'usure sont largement compensées par tout le travail de doctrine, de jurisprudence, de législation fragmentaire qu'elles ont déjà suscité. Quelle heure serait pour nous, plus que la présente, propice à une élaboration juridique, toute pénétrée de réalisme critique, tendant à réaliser l'idéal de justice et à satisfaire l'utilité sociale sur la base solide d'une histoire minutieuse et méthodique des institutions du droit privé français au XIX^e siècle !² »

J'avoue que je ne partage pas cette opinion; et je souhaite

1. Gény, *Revue trimestrielle de droit civil*, 1902, p. 815.

2. Gény, *op. cit.*, p. 849.

vivement que les juristes français du siècle nouveau soient prochainement réduits au rôle ingrat et modeste de commentateurs d'une législation meilleure. Ceux qui souffrent des iniquités de notre système social se préoccupent peu du rôle plus ou moins grand des jurisconsultes ; les réformes immédiates leur paraissent plus souhaitables qu'une lente, patiente et savante élaboration du droit. La tâche actuelle des juristes, tout en aidant à combler les lacunes de la loi actuelle, tout en cherchant les règles les meilleures à appliquer aux cas non prévus par elle, est surtout, je le crois, de réclamer et de préparer les réformes de demain, de dénoncer et de crier, jusqu'à ce que le législateur entende, les injustices et les insuffisances du droit en vigueur. Ni la libre adaptation ni la libre création ne peuvent, avec des lois injustes, faire un droit juste : elles ne peuvent changer les règles fondamentales du droit positif sur les rapports de famille, le régime matrimonial, le régime successoral, le régime foncier et hypothécaire, sur la procédure enfin qui intéresse si profondément la mise en œuvre et la défense des droits privés.

Seule une vaste réforme législative pourra faire triompher l'idéal de justice. Seul le législateur pourra établir progressivement une certaine « socialisation du droit », c'est-à-dire « la protection juridique de ceux qui sont économiquement faibles¹ », amener ainsi plus d'égalité, de vraie liberté, d'ordre, de paix sociale, et, pour employer le mot à la mode, plus de solidarité. « Les objets qui sont vraiment d'obligation stricte, juridique et sanctionnée par la loi, les objets sur lesquels doit pouvoir porter la sanction sociale sont plus étendus qu'on ne le pensait. Il y a des dettes que l'on ne se connaissait pas et qu'il faut pourtant payer. Il y a là une zone intermédiaire, la zone sociale, qui vient s'ajouter, s'incorporer au domaine du droit² ».

Cela ne peut se faire qu'au moyen de réformes législatives. Nos vieilles institutions juridiques ne sont pas en accord avec nos institutions politiques et avec notre idéal social ; il faut des réformes profondes et immédiates que la loi seule peut réaliser. M. GénY et M. Saleilles ont dit l'un et l'autre : « Par le Code civil, mais au-delà du Code civil » ; avec les méthodes

1. Stein. *La question sociale au point de vue philosophique*, p. 304.

2. Léon Bourgeois. *Essai d'une philosophie de la solidarité*, p. 60. — Voir aussi la conférence si remarquable et si élevée de M. Boutroux (*op. cit.* p. 275 et suiv.). — Voir encore M. Jaurès, *La justice dans l'humanité*, *Revue socialiste*, 1903, p. 70.

d'adaptation et de libre création, on n'ira pas beaucoup au-delà. Pour aller au-delà, il faut des lois nouvelles, animées d'un souffle nouveau de justice, et s'inspirant davantage peut-être de l'idéal et de la raison que de la tradition et de l'histoire.

A un autre point de vue d'ailleurs, est-il tant à souhaiter que le juge ait une si grande liberté d'adaptation de la loi ou de création du droit? J'en doute beaucoup; et l'histoire qu'on veut, peut-être à l'excès, utiliser dans les méthodes préconisées pour le progrès de l'interprétation, ne paraît pas montrer que le droit progresse beaucoup dans les pays où la loi écrite a un rôle restreint et où le rôle du juge est, par suite agrandi; la diminution du rôle de la jurisprudence a été souvent, au contraire, un immense bienfait; on se souvient de l'équité des Parlements¹. On a, et avec raison, critiqué le « fétichisme de la loi » de certains commentateurs. Mais à vouloir grandir à l'excès le rôle adaptateur ou créateur du juge, ne diminue-t-on pas le respect de la loi et du droit, le sentiment de l'obéissance due par tous au droit en vigueur? Quel respect, quelle obéissance attendre de citoyens qui verraient la loi déformée par des adaptations successives et variées, ou qui verraient le droit créé arbitrairement par le juge, et, comme au temps de Voltaire, différent à Montmartre de ce qu'il serait à Saint-Denis? Et puis on oublie l'influence que doit exercer la loi sur les mœurs et sur l'opinion. Il faut que les lois viennent aider à former cette conscience collective dont on parle tant aujourd'hui. Les impératifs et les prohibitions de la loi ont une vertu éducative; ce sont des facteurs de progrès moral. La loi écrite, à l'époque actuelle, dans notre état politique et social, est le meilleur instrument d'adaptation et de propagation du droit.

VII. — Il est d'ailleurs, en ce qui concerne le rôle de juge, une réforme toute différente qu'on doit souhaiter, et qui serait susceptible d'étendre ce rôle à un tout autre point de vue; plus

1. « Partout où on laisse subsister une jurisprudence non écrite, un droit coutumier, ou ce qu'on appelle en Angleterre la loi commune, il n'y a pas de sûreté pour les droits des individus, ou du moins il n'y a qu'un degré de sûreté très inférieur à celui qu'on peut obtenir sous des lois écrites... Il n'y a rien de plus gratuit que cette supposition de stabilité, de certitude, d'uniformité dans les décisions fondées sur une loi non écrite... La loi commune cède, plie, change, se moule aux esprits, aux temps, aux talents, aux circonstances; la loi statutaire est une substance solide qu'on peut, il est vrai, tronquer, forcer, défigurer, mais qui conserve un caractère immuable et qui se présente toujours la même pour être comparée avec les décisions des juges. » ВЕНТНАМ, *De la codification*, sections V et VI).

utile peut-être et plus pratique. Qu'au lieu de garder dans les débats judiciaires une attitude purement passive, le juge ait une initiative à prendre et une action à exercer. Qu'il n'ait pas seulement à assister impassible aux luttes des plaideurs, et à se prononcer sur des causes dont l'instruction a été faite en dehors de lui, sans pouvoir suppléer à l'insuffisance des moyens, sans pouvoir guider et protéger le faible souvent mal défendu et se débattant contre un adversaire plus habile et mieux conseillé ! La liberté d'adaptation ou la libre recherche seraient singulièrement facilitées, dans la mesure restreinte où on peut en souhaiter l'exercice, par une plus grande liberté d'action et une plus grande autorité du juge. On éviterait bien des injustices, si le juge était plus rapproché des parties, mieux au courant du procès dont il ne connaît que ce qu'on lui fait connaître, mieux à même de le diriger et d'en hater la solution. A l'injustice des lois s'ajoutent trop souvent les injustices de la procédure et les obstacles apportés à la mise en œuvre et à l'exercice du droit¹. Cela revient à dire que la réforme de l'organisation judiciaire et de la procédure a une plus grande importance à notre avis pour les justiciables que les questions de méthode d'interprétation. Mais depuis longtemps les juristes ne s'en occupent guère ; on accepte, sans s'indigner, souvent même on cherche à expliquer et à justifier les vices, les lenteurs, les frais d'un formalisme suranné. Rossi écrivait dans *la Thémis* en 1826, à propos d'un compte rendu du traité des preuves judiciaires de Bentham : « De toutes les parties de la législation, c'est précisément celle qui offre le plus d'appât au penseur, le plus de prise au philosophe, le plus d'intérêt au publiciste et le champ le plus vaste au zèle de l'homme de bien et de l'ami de la vérité... Nous ne cesserons de le répéter : le besoin urgent d'un grand nombre de pays, c'est une réforme complète de l'organisation judiciaire et de la procédure. » Ces réflexions sont toujours vraies. Mais si l'étude de la procédure romaine ou de la procédure du moyen-âge est toujours en honneur près des romanistes et des historiens du droit, les juristes ont, en général, un profond dédain pour l'étude de la procédure actuelle. Ceux qui veulent accroître le rôle de juge ont bien tort cependant de négliger les moyens qui seuls peuvent pratiquement le grandir et le rendre efficace.

Nous voilà bien loin de la déclaration de volonté. C'est que M. Saleilles élargit tellement les sujets qu'il traite qu'il en

1. BENTHAM, *De l'organisation judiciaire*, ch. XXIV. — Cf. Menger, *Das bürgerliche Recht und die besitzlosen Volksklassen*, §§ 11 et 12.

arrive toujours, à propos d'études particulières, à aborder les problèmes les plus généraux et les plus actuels. J'ai esquissé sommairement une opinion différente de la sienne sur le rôle du juge et sur la nécessité de l'intervention législative, pour le progrès de notre droit privé. Je ne crois pas, d'ailleurs, que le dissentiment soit bien grand, puisque c'est à la féconde initiative de M. Saleilles qu'on doit la création d'une société nouvelle destinée à étudier les réformes nécessaires et à faciliter ainsi, indirectement du moins, la tâche du législateur.

Albert TISSIER.

RAOUL ALLIER. — **La Cabale des Dévots, 1627-1666.** — Paris, Colin, 1902, in-12.

En mai 1627, le duc de Ventadour, un grand seigneur qui avait « l'âme d'un croisé des anciens temps » conçut l'idée d'une congrégation laïque, destinée à « servir dans le dehors à tous les ouvrages de piété » ; car ses amis et lui jugeaient que les religieux renfermés dans leurs cloîtres ne suffisaient pas à cette tâche, et que « les personnes du monde étaient proprement appelées à ces emplois, et que c'était à leur piété que le succès et la récompense de ces bonnes œuvres étaient réservés ». La congrégation se constitua en 1629 ; parmi ses premiers protecteurs se trouvait le P. Suffren, jésuite, confesseur de la reine-mère, puis du roi. Les réunions se tenaient le jeudi : bientôt, comme « ce jour est particulièrement dévoué au Saint-Sacrement », les confrères donnèrent « à leur assemblée le titre glorieux de Compagnie du Saint-Sacrement ». Elle se consacra officiellement à « faire honorer partout le Saint-Sacrement, et procurer qu'on lui rende tout le culte et le respect qui sont dus à sa divine Majesté ». En fait, son ambition était beaucoup plus vaste : elle voulait coordonner les efforts des personnes pieuses, et par là en multiplier l'effet, susciter et diriger les bonnes œuvres, conduire l'opinion selon les intérêts de la religion et de l'Eglise. Ce fut véritablement un « comité d'action catholique ». Un confrère, qui avait fait partie de la Compagnie pendant dix ans, y avait occupé toutes les charges, en avait « vu tout le fond et le secret », René II de

Voyer d'Argenson, en écrivit l'histoire sur pièces authentiques. Ses *Annales de la Compagnie du Saint-Sacrement* sont le principal des documents sur lesquels M. Allier a édifié son récit, intéressant, instructif, riche en faits nouveaux et en révélations surprenantes.

Le comité d'action catholique est mystérieux. On ne peut nulle part le saisir à l'œuvre. S'il décide quelque démarche, les membres désignés pour la faire se présentent en leur nom, comme personnes particulières. La Compagnie prend soin de s'affilier des hommes influents par leurs fonctions ou leur situation sociale — en particulier des magistrats; de sorte que le succès est presque toujours certain, et pourtant le secret assuré. Point de trahison à craindre : on n'entre pas facilement dans la Compagnie. Les confrères proposent des candidats aux « officiers » — directeur, supérieur, secrétaire : — ceux-ci les étudient longuement, et ne soumettent leurs noms au vote de l'« assemblée » que s'ils le jugent opportun. Les officiers constituent un comité étroit qui mène la société : aucune proposition importante ne peut être faite à l'assemblée qu'avec l'agrément du supérieur. Ils sont détenteurs des secrets de la Compagnie, qu'ils se transmettent : « certaines choses qui ne doivent pas être connues de toute la Compagnie, mais que les principaux officiers ne doivent pas ignorer pour se parer de certains inconvénients qui en peuvent arriver » ; et le commentaire de cette formule alambiquée montre qu'il y a des dossiers secrets sur les confrères. — La Compagnie possède en province, dans tout le royaume, de nombreuses succursales. D'Argenson en indique cinquante-trois, et M. Allier démontre que sa liste est loin d'être complète. Ces Compagnies de province sont étroitement subordonnées à celle de Paris, ou plus exactement à ses officiers. Elles n'ont pas le droit de correspondre entre elles ; l'assemblée de Paris « jugea que, pour le bon ordre et pour maintenir toutes les Compagnies dans la règle du pur service de Dieu, elle devait conserver elle seule toute leur correspondance, afin de les avertir des choses nécessaires quand elle le trouverait à propos » ; tout autre procédé détruirait « leur subordination qui leur donnait bénédiction ». Elles n'ont surtout pas le droit de fonder à leur tour de nouvelles Compagnies. Ce droit est réservé à Paris : ce sont les officiers de Paris qui examinent le projet d'une création nouvelle, s'assurent de « la solide vertu des particuliers qui la forment » et décident en dernier ressort. Ce mystère, cette discipline, cette centralisation sont les raisons de la puissance de la cabale. Elles expliquent l'action considérable qu'elle a ;

pendant quarante ans, exercée sur la vie religieuse et sociale de la France.

De cette action, M. Allier donne de nombreux exemples, entre lesquels on n'a que la peine de choisir. Les plus intéressants et les plus instructifs sont ceux qui ont trait au jansénisme et à la contre-réformation. Il se dégage de ces chapitres du livre une conclusion surprenante, mais inattaquable, car elle est prouvée; c'est que, dans ces deux grandes affaires, l'Eglise de France et la royauté n'ont été, plus d'une fois, que les instruments inconscients d'une audacieuse coterie. — Pour la Compagnie du Saint-Sacrement, toute dévouée à Rome, les doctrines jansénistes devaient être un objet d'horreur; son zèle à les combattre se trouva d'autant plus ardent qu'elles avaient conquis, dans la société même, quelques adeptes. « Les plus intelligents de la Compagnie » dit le P. Rapin, qu'il faut citer ici, « qui connaissaient à fond les dangereuses suites de cette doctrine, résolurent de travailler à sa condamnation; et, s'étant adressés aux amis très zélés qu'ils avaient dans la Faculté de théologie de Paris, ils ne contribuèrent pas peu à les exciter ». Autrement dit, c'est à l'instigation de ces « plus intelligents » que le 1^{er} juillet 1649, Nicolas Cornet, syndic de la Faculté, dénonça les propositions extraites de l'*Augustinus*, et, par cet acte, déclara la guerre. La Compagnie s'y jeta avec passion. C'est elle qui obtint de Rome, en 1653, la condamnation des cinq propositions; elle qui inspira et dirigea la campagne de faux menée contre les jansénistes de 1651 à 1655; elle qui déclancha la tempête, en faisant refuser par M. Picoté l'absolution à M. de Liancourt. Pascal, là-dessus, porta la querelle devant le public. « Sans la Compagnie du Saint-Sacrement, point de *Provinciales*. » Les *Petites Lettres* l'atteignirent en plein cœur: elle subventionna les réfutations écrites par les jésuites, soutint avec ardeur les casuistes; elle élaborait un plan d'extermination de la secte, celui-là même par lequel fut consommée quelques années plus tard la ruine totale de Port-Royal. Mais, traquée et dissoute, elle n'eut pas la joie d'assister à ce triomphe. — Contre les protestants, son rôle est plus actif encore. Elle est le grand instrument de contre-réformation: elle organise, elle crée le mouvement populaire contre les hérétiques, que l'on croyait jusqu'ici avoir été spontané, et dont on connaît désormais le secret. Les succursales surveillent et harcèlent les huguenots de leur ressort; Paris centralise les résultats, signale les succès obtenus et les exemples à suivre, met de l'unité dans l'attaque, prépare « l'interminable guerre de chicanes qui durera jusqu'à la Révocation ». La pre-

mière en France, la cabale découvre le moyen de faire sortir le bien du mal, et de l'Edit de Nantes la persécution : « on met en pratique l'application de l'Edit à la rigueur longtemps avant qu'Omer Talon ait inventé cette formule ». C'est la Compagnie du Saint-Sacrement qui fait fermer les temples et interdire les prêches ; c'est elle qui organise des missions ; elle qui subventionne les maisons de nouveaux catholiques et les peuple ; elle qui par un comité central, assure « le soin des nouveaux convertis de toute la France ». Pour donner de bons juges aux procès qui naissent de ses entreprises, elle en fait dessaisir les Chambres de l'Edit ou les magistrats d'une foi trop tiède, et les fait renvoyer devant des Parlements sûrs ou évoquer au Conseil du roi. Elle achète les consciences protestantes, « boycotte » les artisans obstinés dans l'hérésie, purge de religionnaires les corporations, chicane les médecins et les procureurs protestants, chasse les réformés des hôpitaux catholiques et les empêche d'en avoir à eux. Elle domine et dirige l'assemblée du clergé, organe officiel de l'Eglise de France ; parmi les évêques et abbés qui y siègent, il y a toujours quelques confrères, et ce sont les plus actifs. Par eux, l'assemblée reçoit communication des résultats de l'enquête systématique que, depuis 1640, la Compagnie du Saint-Sacrement poursuit sur les infractions à l'Edit commises par — les huguenots. En 1656, c'est d'après ces documents officiels que l'orateur du clergé représente au roi les malheurs de l'Eglise et l'audace des hérétiques : et le roi, ému, ordonne une enquête officielle. La Compagnie prévient les agents du roi. Ses succursales reçoivent un questionnaire contenant « les chefs principaux des entreprises des religionnaires » ; Paris transmet leurs réponses à un prélat poussé par la Compagnie et sûr. Lorsque les commissaires royaux se mettent enfin à l'œuvre, en 1664, les succursales viennent à leur aide, et leur montrent ce qu'il faut qu'ils voient. La Compagnie meurt avant le triomphe, mais elle a tout fait pour l'assurer. Au moment où elle est forcée de se dissoudre, Filleau publie ses *Décisions catholiques*. Filleau, avocat du roi au présidial de Poitiers, et confrère du Saint-Sacrement, a travaillé vingt-cinq ans à ce « recueil des règlements intervenus contre les entreprises des religionnaires » ; toutes les succursales, sur l'invitation de Paris, y ont contribué en lui envoyant « tous les édits, déclarations et arrêts donnés sur cette matière ». Par là, les *Décisions* sont bien l'œuvre de la Compagnie : « un magasin de procédure où les fanatiques pouvaient trouver à leur aise toute les armes nécessaires pour la destruction de la Réforme », « l'arsenal de la persécution légale », Et si cette

persécution s'est ouverte, la Compagnie en peut revendiquer le mérite. L'assemblée du Clergé de 1661 a renouvelé ses plaintes, dont l'enquête officieuse a fourni les éléments : le roi a répondu par la déclaration du 15 juin 1661, qui, confirmant la promesse royale de 1656, a ordonné l'enquête officielle. « A la date du 15 juin 1661 » dit M. Allier, « une période s'était ouverte dans l'histoire des Réformés de France, celles des chicanes acharnées qui devaient aboutir à la Révocation de l'Edit de Nantes. La Compagnie du Saint-Sacrement, chorège invisible de la tragédie, ne s'y trompe point. *Et ce fut* » écrit son historiographe, *le commencement de la destruction de l'hérésie dans le royaume* ».

Cette partie est la plus attachante du livre ; mais beaucoup d'autres sont aussi instructives et aussi neuves. C'est un des résultats les plus curieux des recherches de M. Allier que de nous montrer un saint Vincent de Paul instrument inconscient de la cabale, recevant des confrères l'idée des créations charitables dont on lui fait le plus honneur. Comme l'histoire sociale, l'histoire littéraire trouve à glaner derrière l'histoire religieuse, avec Pascal, Bossuet, Molière. Bossuet a été affilié au Saint-Sacrement : dans plus d'une occasion, notamment dans le Carême du Louvre de 1662, ses sermons reflètent les pieux entretiens des assemblées de la Compagnie. C'est sur les instances du Saint-Sacrement que *Tartuffe* a été interdit, et c'est contre la cabale que la pièce était dirigée. Molière avait des raisons personnelles d'en vouloir aux « dévots » ; certaines allusions à peine voilées — les aumônes distribuées aux prisonniers, le mouchoir tendu à Dorine, la surveillance jalouse que Tartuffe exerce sur l'honneur conjugal d'Orgon — les désignaient clairement aux spectateurs ; eux-mêmes ne s'y trompaient pas, et le plus acharné comme le plus dangereux des adversaires de la comédie fut Lamoignon, premier président du Parlement et très zélé confrère du Saint-Sacrement. Il n'est guère possible de ne pas considérer la question du *Tartuffe* comme résolue par la démonstration serrée et pressante de M. Allier.

Après trente ans de secret, la cabale se relâcha de sa prudence ; les excentricités de certains affidés la compromirent ; elle donna prise ainsi aux nombreux ennemis qu'elle s'était faits. Son zèle, souvent indiscret, avait irrité nombre de personnes ou de corps influents. A la noblesse, elle s'était rendue odieuse par sa campagne contre les duels ; au clergé par sa police spirituelle, qui ne faisait pas halte au seuil des évêchés et des presbytères, et prétendait s'exercer jusque sur les doctrines

et les mœurs des pasteurs ; aux magistrats, parce que, dans sa lutte contre la débauche et l'hérésie, elle préférait souvent, aux lenteurs d'un procès, la rapidité d'un emprisonnement administratif ou même d'un enlèvement arbitraire. Enfin les dévots étaient devenus un péril public, car leur ardeur moralisatrice recourait volontiers à la dénonciation anonyme, lorsqu'il s'agissait d'ouvrir les yeux à un mari trop confiant. Ce fut un de ces « chantages pour le bon motif » qui causa leurs malheurs. Mais en outre, ils s'étaient compromis dans la politique : ils faisaient à Mazarin une vive opposition, gênante pour lui par l'influence qu'ils exerçaient sur Anne d'Autriche. La reine connaissait l'existence de la Compagnie ; le cardinal, sans la soupçonner, voulait mal de mort aux dévots. Un abbé, victime de leurs intrigues, découvrit une partie de leurs secrets, et, dans un pamphlet, dénonça la Compagnie. La reine sous main soutint les confrères ; mais ils avaient trop d'ennemis. Un arrêt du Parlement interdit « toutes assemblées illicites, confréries, congrégations et communautés ». La Compagnie supprima les assemblées générales, qui étaient dangereuses, ne conserva que des réunions étroites, continua ses œuvres. Mais le pouvoir la traquait : après Mazarin, Colbert s'acharnait contre elle. Partout il sentait l'hostilité de la cabale, dont Lamoignon était le principal agent : dans le procès de Fouquet, les dévots intriguèrent presque publiquement pour obtenir l'acquittement ou au moins la grâce. Ce fut leur dernier grand effort : la Compagnie traîna quelques années encore, puis disparut, sans qu'on puisse dire au juste à quelle date.

M. Allier s'est trouvé, comme on voit, conduit par le choix même de son sujet à toucher à nombre des questions les plus intéressantes, et parfois les plus discutées de l'histoire du xvii^e siècle. Qu'il les traite à fond ou les effleure seulement au cours de son récit, toujours il procède par une méthode rigoureuse, exacte, vraiment historique. La conjecture n'a pas de place dans ses développements précis et clairs ; et la passion n'a pas de part à ses jugements. Il ne convient pas de l'en louer, mais il est bon de le dire. Cette thèse — car il s'agit ici d'une thèse présentée à la Faculté de théologie protestante de Paris — a imposé à son auteur de patientes recherches, et lui a coûté un long travail. Il en est payé par le succès de son livre, qu'aucun historien sérieux du xvii^e siècle n'aura le droit de négliger ou d'ignorer.

Louis EISENMANN.

ED. ROTT. **Histoire de la représentation diplomatique de la France auprès des cantons suisses, de leurs alliés, de leurs confédérés**, t. I, Berne et Paris, 1900 ; t. II, 1902. — MARTIN-SAINT-LÉON. **Le compagnonnage**, Paris 1901. — RAOUL ALLIER, **La cabale des dévots (1627-1686)**, Paris, 1902. — CANTON, **Napoléon antimilitariste**, Paris, 1902.

Le tome deuxième du monumental ouvrage de M. Ed. Rott. embrasse la période de 1559 à 1610. Les rapports étroits qui existent à cette époque entre la France et les cantons sont connus de tous ; ce qui l'est moins, c'est le rôle que joue la Bourgogne (et en particulier le Parlement de Dijon) dans l'histoire de ces rapports. La question de la neutralité des deux Bourgognes (duché et comté) est l'une des plus importantes questions internationales soulevées par les guerres de religion. C'est dire tout l'intérêt de cette belle publication, dont nous souhaitons le rapide achèvement.

* * *

L'institution du compagnonnage, avec ses rites bizarres, ses règlements mystérieux, ses légendes, qui font remonter l'histoire jusqu'à la construction du temple de Salomon, ses *Gavots* et ses *Dévorants* qui s'en allaient, une canne ornée de faveurs à la main, faire leur tour de France — est faite pour piquer notre curiosité. Comme nos syndicats actuels, avec leur goût pour la publicité, pour l'action au grand jour, leur ressemblent peu ! A une conception passablement égoïste et exclusive de la solidarité ouvrière, le syndicat moderne oppose une fraternité largement ouverte. Mais la forme du compagnonnage était la seule possible au temps où les ouvriers n'avaient pas le droit de coalition. Les patrons les ayant peu à peu évincés de la confrérie de métier, ils fondèrent des confréries secrètes, et ce furent les compagnonnages. Comme la confrérie était née autour de la chapelle du métier, les compagnons reproduisent, à leur façon, les cérémonies de la messe ; et ce qui passera plus tard pour une parodie sacrilège du service divin n'en fut, à l'origine, qu'une imitation naïve, maladroite et sincère. Il est piquant de constater que cette origine religieuse est commune au compagnonnage — et à la Franc-Maçonnerie.

M. M. St-Léon retrace avec amour l'histoire des divers *Désirs*. Malgré ses sympathies pour les institutions du passé, il sent bien que le compagnonnage est mort, en dépit des efforts que l'on fait pour prolonger son agonie. D'une main pieuse, M. St-Léon l'a roulé « dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts ». — En ce qui concerne la région bourguignonne, il signale les faits suivants : Pour le *compagnonnage du Devoir* : les *passants charpentiers* ont encore une *mère* à Auxerre, à Dijon, les *passants coureurs*, à Dijon, les *doleurs* à Beaune, les boulangers à Chalon et à Dijon². L'*Union Compagnonnique* a des sociétés filles à Beaujeu, Chalon, Dijon.

Nous retrouverons le compagnonnage dans le livre de M. Raoul Allier. Opposer aux « syndicats rouges » du *xvii^e* siècle des « syndicats jaunes », associations d'ouvriers chrétiens, soumis à l'Eglise et aux maîtres, tel fut l'une des fins poursuivies par la compagnie du Saint-Sacrement. Elle en eut d'autres. Fondée en 1626 par le duc de Ventadour, — un grand seigneur à qui sa trop ardente piété ne permettait plus d'être le mari de sa femme — elle voulut remettre en honneur la dévotion au Saint-Sacrement de l'autel. S'enveloppant, comme les compagnonnages, d'un inquiétant mystère, elle dirigea une sorte de ministère occulte de la religion et de la charité. Elle fit du bien : aux mendiants, aux prisonniers, aux galériens. Nous retrouvons sa main derrière Vincent Depaul, derrière les fondateurs de Saint-Sulpice, des Missions. Elle fit du bien à qui pensait bien. Mais, répandus secrètement dans le clergé (Bossuet, Zamet, évêque de Langres, Ollier, sont des leurs), dans les Parlements, les « Dévots » prétendent faire de la magistrature, de la police, de la royauté même des instruments de théocratie. Animée d'une rage pieuse, la « cabale » fait pendre et brûler le porteur de hottes, le tavernier, le bonnetier qui un jour, après boire, a « juré et blasphémé le saint nom de Dieu en jouant aux cartes ou aux quilles ». Elle prépare tout doucement la révocation de l'Edit de Nantes, et c'est chez elle que M. Allier nous invite à chercher les originaux du *Tartuffe*. Mal lui prit de vouloir empiéter sur le pouvoir des évêques, jaloux de voir

1. Il a réussi, grâce à des confidences, à percer les mystères des « bons drilles ».

2. M. St-Léon donne même les adresses.

leur autorité battue en brèche par ces censeurs secrets et redoutables. Mal lui prit surtout de vouloir faire de la politique. Elle essaya d'arracher à Anne d'Autriche le renvoi de Mazarin; le cardinal le sut, et n'était pas d'humeur à le pardonner. Elle lutta ensuite contre Colbert, qui ne se laissa pas faire davantage... et voilà pourquoi Louis XIV permit à Molière de jouer *Tartuffe*.

A Dijon la compagnie fut créée par M. de Renty en 1643. Elle était en liaison étroite avec une confrérie de la Sainte-Vierge qui comprenait presque tous les membres du Parlement. Le plus actif des confrères dijonnais était Jean Cœurderoy, président aux requêtes. Après la dissolution officielle de la compagnie, lorsqu'elle essaya de se reconstituer sous le titre de « Société des œuvres fortes », nous la retrouvons encore à Dijon ; le Conseil de Ville en ordonne la suppression en 1677¹.

Le livre de M. Allier, appuyé sur de consciencieuses recherches, écrit avec une réelle impartialité, est une contribution des plus précieuses à l'histoire morale du xvii^e siècle.

« Napoléon antimilitariste » ; si jamais mots hurlèrent de se voir accouplés, c'est bien ces deux là. Et l'on accuse tout d'abord M. Gustave Canton d'avoir voulu nous éblouir avec un ingénieux paradoxe. Le paradoxe n'est pas si paradoxal qu'il en a l'air. C'est dans la *Correspondance* officielle de Bonaparte, à la date du 4 mai 1802, que se trouve cette phrase retentissante: « Jamais le gouvernement militaire ne prendra en France, à moins que la nation ne soit abrutie par cinquante ans d'ignorance » L'Empereur parlera comme avait parlé le premier Consul, et c'est avec ses paroles authentiques que M. Canton a composé la plus amusante collection de diatribes antimilitaristes. Prééminence du civil sur le militaire, restrictions au pouvoir des généraux, part faite aux civils dans la Légion d'honneur, toutes ces paroles et tous ces actes sont signés : Napoléon. Et il est très intéressant de les voir ainsi rassemblés et commentés.

Sommes-nous, pour cela, convaincus? Napoléon était anti-

1. M. R. Allier s'est fait un plaisir de reconnaître, dans sa préface, le concours que lui avait prêté, pour ses recherches à Dijon, un étudiant de notre Université, M. Girod, licencié ès-lettres.

militariste, d'accord ; mais pour les autres. Il sait, par expérience, comment on s'y prend pour défaire un gouvernement avec des grenadiers, et il ne veut pas qu'un rival le traite comme il a traité le Directoire. Il entend que le 18 brumaire soit le dernier des coups d'Etat militaires... *è finita la tragedia*. Voilà pourquoi il s'écrie : « L'armée, c'est la nation... les citoyens et les soldats aujourd'hui ne font qu'un... Qu'est-ce qui fait la force d'un général ? Les qualités civiles ». — C'est de l'antimilitarisme *a posteriori*.

Le sabre de Napoléon fait déjà prévoir celui de M. Prudhomme : excellent pour renverser les institutions civiles, il est encore meilleur pour les défendre. Devenu maître, le diable se fit ermite ; on trouvera ses prônes dans le livre de M. Canton.

Henri HAUSER.

K. BRUNHUBER. — *Sir Phillip Sidneys Arcadia und ihre Nachläufer. Literaturhistorische Studie.* — Nuremberg, 1903.

Dans cette substantielle étude de 55 pages, M. Brunhuber, professeur de langue française au collège de Neumarkt en Bavière, a d'abord recherché les sources de ce roman anglais de l'époque d'Elisabeth, puis analysé les œuvres dramatiques dont il a été l'inspirateur.

Avec l'*Arcadie* italienne de Sannazar, l'*Arcadia* du gentilhomme anglais Philip Sidney n'a guère que le titre de commun ; si la première nous dépeint dans un tableau poétique la vie facile et les amours des bergers et des pêcheurs, la seconde raconte les aventures romanesques et embrouillées de deux princes grecs purement imaginaires. Cette différence n'est pas à l'avantage du roman de Sidney, lourd de cinq volumes, dont la lecture, a dit Horace Walpole, « lasserait même la patience d'une vierge amoureuse. » Mais, pendant plus d'un siècle il a joui d'une vogue immense. Il n'est donc pas sans intérêt pour l'histoire littéraire d'en établir la filiation. Comme le montre M. Brunhuber, si Philip Sidney a emprunté à Sannazar et à Montemayor, s'il a largement imité l'*Amadis de Gaule*, c'est aux vieux romanciers grecs qu'il est le plus redevable, à Héliodore, aussi bien qu'à Achille Tatius et qu'à Chariton.

Je ne suivrai pas l'auteur dans l'énumération des œuvres dramatiques, tant anglaises qu'allemandes, qui ont leurs racines mêmes dans le célèbre roman. Je citerai seulement la tragédie de *La Cour bergère* publiée à Paris, en 1640, par Antoine Mareschal et qui n'est qu'une adaptation de l'*Arcadia* à la scène. Par ce fait, l'étude de M. Brunhuber intéresse directement l'histoire littéraire de la France.

Il ne me reste qu'à louer l'auteur, non seulement de sa patience dans les recherches et des scrupules de sa critique historique, mais aussi de la modération même qu'il apporte à ses rapprochements : son prudent bon sens ne donne pas prise au scepticisme. M. Brunhuber convainc et persuade d'autant plus aisément qu'après avoir méthodiquement conduit son travail, il nous en a exposé avec beaucoup de clarté les résultats.

Ch. LAMBERT.

PÉRIODIQUES

REÇUS A TITRE D'ÉCHANGE

PAR LA

REVUE BOURGUIGNONNE

Mémoires de l'Académie de Dijon.

Mémoires de la Société Bourguignonne d'Histoire et de Géographie.

Bulletin d'Histoire, de Littérature et d'Art religieux du diocèse de Dijon.

Annales de l'Académie de Mâcon.

Annales de la Société d'Emulation et d'Agriculture de l'Ain.

Mémoires et Bulletin de la Société Archéologique de Langres.

Revue d'Auvergne.

Nouvelle Revue historique de Droit français et étranger.

Revue historique de Provence.

Bulletin de la Société archéologique et historique du Châtillonnais.

Bulletin de la Société archéologique de Sens.

Bulletin de la Société d'Emulation du Doubs.

Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de Semur.

Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne.

Mémoires de la Société Eduenne.

Annales de la Faculté des Sciences de Marseille.

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux et des Universités du Midi.

Publications de l'Ecole des Lettres d'Alger.

Annales de l'Université de Grenoble.
Travaux et Mémoires de l'Université de Lille.
Bulletin de l'Université et de l'Académie de Lille.
Annales de l'Université de Lyon.
Bulletin de l'Université de Lyon.
Annales de l'Est.
Bibliothèque de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris.
Bibliothèque bretonne armoricaine. Annales de Bretagne.
Travaux scientifiques de l'Université de Rennes.
Bibliothèque méridionale. Annales du Midi.
Annales de la Faculté des Sciences de Toulouse.
La Revue Dorée (ancien Effort de Paris).
Revue du Travail et autres publications de l'Office du travail de Belgique.
Bulletin de la Société Neuchâteloise de Géographie.
Revue de l'Université de Bruxelles.
Studi ed documenti di storia e diritto, pubblicazione dell'Accademia di conferenze storico-giuridiche. Roma.
Neue Heidelberger Jahrbücher.
Studies in historical et political Science. John Hopkins University (Baltimore).

L'Imprimeur-Gérant : L. BARBIER.

ÉTUDE
SUR LE
DIALECTE ÉOLIEN

REVUE BOURGUIGNONNE

PUBLIÉE PAR

L'UNIVERSITÉ DE DIJON

1903. — TOME XIII. — N° 2

ÉTUDE SUR LE DIALECTE ÉOLIEN

SA PLACE DANS L'ENSEMBLE DES DIALECTES GRECS

PAR

Charles LAMBERT

Docteur ès lettres,
Maître de conférences à la Faculté des Lettres
de l'Université de Dijon.



DIJON

LIBRAIRES DÉPOSITAIRES DE LA REVUE

DAMIDOT FRÈRES, rue des Forges
NOURRY, place St-Etienne

FÉLIX REY, rue de la Liberté, 21
VENOT, place d'Armes

PARIS

A. ROUSSEAU, rue Soufflot 14

TABLE DES MATIÈRES

BIBLIOGRAPHIE	I
INTRODUCTION	7

PREMIÈRE PARTIE

Phonétique.

CHAPITRE I. *Prononciation des voyelles.*

O bref	19
Prononciation de l'v	20
Voyelles longues	23

CHAPITRE II. *Modifications conditionnelles des voyelles.*

E pour A	27
E éolo-ionien = A dorien	32
O éolo-ionien = A dorien	36
O pour A	37
Y pour A ou O	49
Eolien ερ de ιρ, ρι	57
Autres modifications de l'ι	59

CHAPITRE III. *Les gutturales labialisées primitives.*

A l'intérieur des mots	66
A l'initiale	69

CHAPITRE IV. *Les consonnes géminées.*

Les liquides et les nasales géminées	83
--	----

ὅτι ὁπῶς éoliens	90
Double sigma	94
Premier groupe : Homériques ὅσος ὅσος	97
Deuxième groupe : δικάσσαι δικάσαι	99
Troisième groupe : τελέσσαι τελέσαι	104
CHAPITRE V. <i>Autres modifications des consonnes.</i>	
Le digamma	107
Groupe νσ	111
Assibilation du τ devant ι	114
CHAPITRE VI. <i>L'accentuation</i>	117
RÉSUMÉ	126

SECONDE PARTIE

Morphologie.

CHAPITRE I. <i>Déclinaison des thèmes en α et en ο</i>	133
CHAPITRE II. <i>Déclinaison imparisyllabique.</i>	
Le datif pluriel	145
Les thèmes en ω et en η	149
Les thèmes en ι	154
Ἄρεως	157
CHAPITRE III. <i>Conjugaison. Les verbes contractes.</i>	159
I. En éolien.	
A. Verbes en -εω	161
B. Verbes en -αω	168
C. Verbes en -οω	171
II. En thessalien	174
III. En arcado-cypriote	175
IV. En cyrénien	176
V. En éléen	176
VI. En pamphylien	177
VII. En locridien, phocidien, delphien et béo-	
tien.	
A. Verbes en -οω	178

Verbes en -αω	180
C. Verbes en -εω	181
VIII. En dorien.	
A. Verbes en -εω	185
B. Verbes en -αω	188
C. Verbes en -οω	192
IX. En ionien-attique.	
A. Types τιμάω, φιλέω, δοκιμάω	195
B. Types τιμάω, φιλήω, δοκιμάω	195
C. Types τίμαμι, φιλέμι, δοκίμαμι	198
Infinitifs en -ημεναι	198
δρῆαι	199
Les contractions homériques	200
Les duels en -ήτην	203
X. Origine de la conjugaison éolienne	205
CHAPITRE IV. <i>Formation des temps.</i>	
L'aoriste	213
Le futur	216
Le parfait actif	220
CHAPITRE V. <i>L'optatif et l'infinitif.</i>	
L'optatif	224
L'infinitif	227
CHAPITRE VI. <i>Les désinences.</i>	
-ντον, -σθον, -μεθεν	237
Les désinences éoliennes	242
RÉSUMÉ	250
CONCLUSION	255
Index	263
Additions et corrections.	

BIBLIOGRAPHIE

- Ahrens.** — *De Graecae linguae dialectis*. Gottingae. 1^{er} vol. 1839; 2^e vol. 1843. (Le premier a pour sous-titre : « De dialectis aeolicis et pseudaeolicis »; le second : « De dialecto dorica »).
- AJA.** — *The American Journal of Archaeology*.
- Alc.** — Fragment d'Alcée, avec la numérotation adoptée dans la 4^e édit. des *Poetae lyrici graeci* de Bergk.
- An.** — Fragment anonyme d'un poète éolien. Numérotation comme ci-dessus.
- AO.** — *Anecdota graeca Oxoniensia*. Cramer. Oxford. 1835-37.
- AP.** — *Anecdota graeca Parisiensia*. Cramer. Oxford. 1837-41.
- Apollonius.** — *Apollonius Dyscolus*, édit. Schneider et Uhling. Leipzig, 1878.
- Audouin.** — *Etude sommaire des dialectes grecs littéraires autres que l'attique*. Paris, 1891.
- Audouin.** — *De la déclinaison dans les langues indo-européennes*. Paris, 1898.
- BA.** — *Anecdota Graeca*, I. Bekker. Berlin, 1814-21.
- Balb.** — Un des quatre petits poèmes éoliens composés par Balbilla. Les nombres renvoient au 1^{er} vol. de SGDI.
- Barth.** — *De Coorum titulorum dialecto* (dissertation). Bâle, 1896.
- BB.** — *Beiträge zur Kunde der indogermanischen Sprachen*. Edités par Ad. Bezzenberger. Göttingen.
- BCH.** — *Bulletin de correspondance hellénique*. Δελτίον ἑλληνικῆς ἀλληλογραφίας. Ἀθήνησι. Paris.
- Th. Bergk.** — *Poetae lyrici graeci*. 4^e édit. Leipzig, 1878-82.
- Berichte d. Berl. Akad.** — *Sitzungsberichte der königlich preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*.
- Berichte d. sächs. Gesellsch.** — *Berichte über die Verhandlungen der königlich sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften zu Leipzig*. Philologisch-historische Classe.
- Berliner philologische Wochenschrift.** — Editée par Belger et Seyffert.
- Blass.** — *Ueber die Aussprache des Griechischen*. 3^e édit. Berlin, 1888.
- Boisacq.** — *Les Dialectes doriens*. Phonétique et Morphologie. Paris, Liège, 1891.
- Brand.** — *De dialectis Aeolicis quae dicuntur* (dissertation). Berlin, 1835.
- Brugmann.** — *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*. 1^{er} vol. 2^e édit. 1897; 2^e vol. 1^{re} édit. 1889-92. Strassburg.

- Brugmann.** — *Griechische Grammatik*. 3^e édit. München, 1900 (dans le *Handbuch der klassischen Altertums-Wissenschaft* d'Iwan von Müller).
- Bulletin de la Société de Linguistique de Paris.**
- Bursian's Bericht.** — *Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Altertumswissenschaft*, fondé par C. Bursian. Leipzig.
- C. I; C. II; C. III.** — *Compendium* I, II, III, περί Αἰολίδος dans Hoffmann, *Gr. Dial.* II, pg. 204-222.
- CD¹ ou Cauer Del².** — *Delectus inscriptionum Graecarum propter dialectum memorabilium*, iterum composuit P. Cauer. Lipsiae, 1883.
- Cecaro.** — *1 quattro principali dialetti della lingua greca*. Napoli, 1892.
- Choer.** — *Georgii Choerobosci prolegomena et scholia in Theodosii canones*. Edit. Hilgard. Leipzig, 1894.
- CIA.** — *Corpus inscriptionum Atticarum*. Berolini.
- CIG.** — *Corpus inscriptionum Graecarum*. Berolini.
- A. et M. Croiset.** — *Histoire de la littérature grecque*. 5 vol. Paris, 1837-89.
- Curtius.** — *Grundzüge der griechischen Etymologie*. 5^e édit. Leipzig, 1879.
- Curtius.** — *Das Verbum der griechischen Sprache seinem Baue nach dargestellt*. 2 vol. 2^e édit. Leipzig, 1877-80.
- Curtius Studien.** — *Studien zur griechischen und lateinischen Grammatik*, éditées par G. Curtius (et K. Brugmann). I-X Leipzig, 1868-78.
- Danielsson.** — *Epigraphica* « Upsala universitets arsskrift 1890 ».
- EA.** — *Εφημερίς αρχαιολογική, εκδοιδόμενη υπό της εν Αθήναις αρχαιολογικής εταιρίας. Εν Αθήναις.*
- EG.** — *Etymologicum Gudianum*. Sturz. Leipzig, 1818.
- EM.** — *Etymologicum Magnum*. Gaisford. Oxford, 1848.
- EO.** — *Orionis Thebani Etymologicum*. Sturz. Leipzig, 1820.
- Eranos.** — *Acta philologica Suecana*. Upsala.
- Fick-Bechtel.** — *Die Griechischen Personennamen nach ihrer Bildung erklärt und systematisch geordnet*. 2^e édit. remaniée par F. Bechtel et A. Fick. Göttingen, 1894.
- Fick.** — *Die homerische Odyssee in der ursprünglichen Sprachform wiederhergestellt*. Göttingen, 1883.
- Fick.** — *Die homerische Ilias nach ihrer Entstehung betrachtet und in der ursprünglichen Sprachform wiederhergestellt*. Göttingen, 1886.
- Von Friesen.** — *Ueber die Sprache der Argeischen Dialektinschriften* « Upsala universitets arsskrift, 1897 ».
- Führer.** — *Ueber den lesbischen Dialekt* (prog.) Arnberg, 1881.
- GGA.** — *Göttingische gelehrte Anzeigen unter Aufsicht der königl. Gesellschaft der Wissenschaften*. Göttingen.
- Götting. Nachr.** — *Nachrichten von der königl. Gesellschaft der Wissenschaften und der Georg-Augusts Universität zu Göttingen*.
- Giese.** — *Ueber den Acolischen Dialekt*. Zwei Bücher. Berlin, 1837.
- V. Henry.** — *Etude sur l'Analogie en général et sur les Formations analogiques de la langue grecque*. Paris, 1883.
- V. Henry.** — *Précis de grammaire comparée du grec et du latin*. 5^e édit. Paris, 1894.
- V. Henry.** — *Antinomies linguistiques*. Bibliothèque de la Faculté des lettres de Paris, 2^e fasc. Paris, 1896.
- Hermes.** — *Zeitschrift für classische Philologie*.

- Hérodien, Hérod.** — *Herodiani technici reliquiae*. A. Lentz. Leipzig, 1860-70.
- Hesychius.** — *Hesychii Lexicon*. M. Schmidt. Iéna, 1858-62.
- Hinrichs.** — *De homericæ elocutionis vestigiis æolicis*. Iéna, 1875.
- Hirt.** — *Der indogermanische Akzent*. Strassburg, 1895.
- Hirt.** — *Der indogermanische Ablaut vornehmlich in seinem Verhältnis zur Betonung*. Strassburg, 1900.
- Hirzel.** — *Zur Beurtheilung des äolischen Dialekts*. Leipzig, 1882.
- O. Hoffmann.** — *Die griechischen Dialekte in ihrem historischen Zusammenhange mit den wichtigsten ihrer Quellen*. Göttingen, 1891-93-98. 1^{re} vol. *Der süd-achäische Dialekt* « arcado-cypriote ». 2^e vol. *Der nord-achäische Dialekt* « thessalien et éolien ». 3^e vol. *Der ionische Dialekt*.
- IF.** — *Indogermanische Forschungen*. « Zeitschrift für indogermanische Sprach- und Altertumskunde, » editée par K. Brugmann et W. Streitberg. Strassburg.
- IGMA.** — *Inscriptiones Graecae Insularum Maris Aegaei. Lesbi, Nesi, Tenedi*. Paton. Berlin, 1899.
- IGS.** — *Corpus inscriptionum Graecarum Graeciae septentrionalis*. Berlin, 1^{re} vol. 1892. 3^e vol. fasc. 1, 1897.
- Johansson.** — *De derivatis verbis contractis linguae Graecae quaestiones* « Upsala universitets arsskrift 1886 ».
- Kern.** — *Inscriptiones Thessalicae* (progr.). Rostock, 1899-1900.
- Kretschmer.** — *Die griechischen Vaseninschriften ihrer Sprache nach untersucht*. Gütersloh, 1894.
- Kretschmer.** — *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache*. Göttingen, 1896.
- Kühner-Blass.** — *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache*. 3^e édit. 1^{re} partie (Elementar- und Formenlehre). Hannover, 1890-92.
- Künstler.** — *Das Gemeinsame in den sogenannten äolischen Mundarten* (progr.). Grossenhain, 1893.
- KZ.** — *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen*, editée par A. Kuhn, E. Kuhn, et J. Schmidt. Berlin et Gütersloh.
- Lagerortantz.** — *Zur griechischen Lautgeschichte* « Upsala universitets arsskrift 1898 ».
- Van Leeuwen.** — *Enchiridium dictionis epicae*. « Lugduni Batavorum, 1892-94 ».
- Leitzsch.** *Quatenus quandoque in dialectos aeolicas quae dicuntur vulgaris lingua irrepserit* (dissert.). Königsberg, 1895.
- S. Lévi.** — *Quid de Graecis veterum Indorum monumenta tradiderint*. Paris, 1890.
- A. Ludwig.** *Die Homervulgata als voralexandrinisch erwiesen*. Leipzig, 1898.
- Meillet.** — *Notes d'Etymologie grecque*. Paris 1896.
- Meillet.** — *De indo-europaea radice *MEN- « mente agitare »*. Lutetiae Parisiorum, 1897.
- Meister.** — *Die griechischen Dialekte auf Grundlage von Ahrens' Werk « De Graecae linguae dialectis » dargestellt*. Göttingen, 1832-89. 1^{re} vol. éolien asiatique, béotien, thessalien. 2^e vol. éléen, arcadien, cypriote.

- Meisterhans.** — *Grammatik der attischen Inschriften*. 2^e édit. Berlin, 1888.
- Mekler.** — *Beiträge zur Bildung des griechischen Verbuns*. « 1 Verba contracta mit langem Themavocal. 2. Flexion des activen Plusquam-perfects » (progr.). Dorpat, 1887.
- G. Meyer.** — *Griechische Grammatik*. 3^e édit. Leipzig, 1896.
- Mitt.** — *Mittheilungen des kaiserlich deutschen archäologischen Instituts*. Athenische Abtheilung. Athen.
- Mon. ant.** — *Monumenti antichi* pubbl. p. cura della R. Accad. dei Lincei. Vol. I-VI. Milano, 1892-96.
- Monro.** — *A Grammar of the Homeric dialect*. 2^e édit. Oxford, 1891.
- MSL.** — *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*.
- Mucke.** — *De consonarum in Graeca lingua praefer Asiaticorum dialectum Aeolicam geminatione* (progr.). Part. I Budissae 1883; Part. II, III Friedbergae, 1893-95.
- Mus. It.** — *Museo italiano di antichità classica*. Firenze.
- OH, I.** — *Inscriptions arcadiennes ou cypriotes*, publiées par Hoffmann, *Gr. Dial.* I.
- OH, II.** — *Inscriptions thessaliennes ou éoliennes*, publiées par Hoffmann, *Gr. Dial.* II.
- OH, III.** — *Inscriptions ioniennes*, publiées par Hoffmann, *Gr. Dial.* III.
- Osthoff.** — *Zur Geschichte des Perfects im Indogermanischen mit besonderer Rücksicht auf Griechisch und Lateinisch*. Strassburg, 1884.
- Oxyrh. Pap.** — *The Oxyrhynchus Papyri*, edited by Grenfell and Hunt. London, 1898.
- Parmentier.** — *Les substantifs et les adjectifs en ΕΣ dans la langue d'Homère et d'Hésiode*. Gand. Paris, 1889.
- Paton-Hicks.** — *The inscriptions of Cos*, ed. by Paton and Hicks. Oxford, 1891.
- E. Pottier et S. Reinach.** — *La nécropole de Myrina*. Paris, 1887.
- Prellwitz.** — *De dialecto Thessalica* (dissert.). Gottingae, 1885.
- RA.** — *Revue archéologique*. Paris.
- REG.** — *Revue des Etudes grecques*. Paris.
- Rhein. Mus.** — *Rheinisches Museum für Philologie*. « Frankfurt am Main.
- Riemann et Gölzer.** — *Grammaire comparée du grec et du latin*. Paris, 1897-1901. 1^{re} Partie : Syntaxe; 2^e Partie : Phonétique et Etude des Formes.
- Röhl.** — *Imagines inscriptionum Graecarum antiquissimarum in usum scholarum*. 2^e édit. Berlin, 1894.
- Sa.** — *Fragment de Sappho*, avec la numérotation adoptée dans la 4^e édit. des *Poetae lyrici graeci* de Bergk.
- Sammlung.** — V. SGDI.
- J. Schmidt.** — *Die Pluralbildungen der indogermanischen Neutra*. Weimar, 1889.
- Schulze GE.** — *Quaestiones epicae*. Gueterslohiae, 1892.
- SGDI.** — *Sammlung der griechischen Dialekt-Inschriften*, édit. par H. Collitz et F. Bechtel.
- Smyth.** — *The Sounds and Inflections of the Greek Dialects. Ionic*. Oxford, 1894.

- Sütterlin.** — *Zur Geschichte der Verba denominativa im Altgriechischen I*
Strassburg, 1891.
- Th.** — Idylle de Théocrite (en particulier, une des trois idylles composées en éolien).
- Theodos.** — *Theodosii canones*, édit. Hilgard. Leipzig, 1894.
- Volkmann.** — *Quaestionum de dialecto aeolica capita duo*. Halle, 1879.
- Wackernagel.** — *Beiträge zur Lehre vom griechischen Akzent* (progr.).
Basel, 1893.
- Wackernagel.** — *Vermischte Beiträge zur griechischen Sprachkunde*
(progr.). Basel, 1897.
- Wald.** — *Additamenta ad dialectum et Lesbiorum et Thessalorum cognoscendam*. Berlin, 1871.
- Wheeler.** — *Der griechische Nominalaccent*. Strassburg, 1885.
-

INTRODUCTION

Grâce à l'indépendance et à la jalousie réciproque des multiples cités helléniques, la langue grecque, à peu près une dès l'origine, se scinda de bonne heure et donna naissance à une foule de dialectes. Ces rejetons subsistèrent et se développèrent dans le cours des siècles, jusqu'à ce qu'enfin, très tard, les changements politiques aidant, ils disparussent presque tous devant la langue commune envahissante. Cette diversité linguistique, qui se révèle mieux encore dans les documents épigraphiques que dans les textes littéraires, s'est-elle constituée au début telle qu'elle apparaît à nos yeux, ou bien plutôt le grec primitif a-t-il été tout d'abord la souche de deux ou trois dialectes, qui à leur tour se sont subdivisés ?

Pour peu que l'on arrête son attention sur ce problème, l'on se convainc bientôt que la multitude des parlers grecs est issue d'un nombre restreint de dialectes primordiaux. Aussi beaucoup d'érudits ont-ils cherché à déterminer les premières divisions de la langue grecque.

D'un accord unanime, l'ionien et le dorien furent regardés comme deux branches principales. Mais à côté d'eux existaient l'éolien asiatique, le béotien, le thessalien, l'arcado-cypriote, l'éléen même, qui paraissaient ne se rattacher ni à l'un ni à l'autre. Sont-ils, chacun à part, des rameaux indépendants émis par le tronc primitif, ou

proviennent-ils tous d'une troisième branche maîtresse, ou bien encore quelques-uns d'entre eux seulement doivent-ils être ramenés à une commune origine secondaire ? Les opinions sur ce point ont été très diverses.

Tout d'abord on a songé à composer un groupe « éolien » de tout ce qui n'était ni ionien ni dorien. Pour ne parler que des modernes, telle a été la doctrine de Giese (*Ueber den aeolischen Dialekt*, 1837), qui fut adoptée par Gelbke (*De dialecto Arcadica*, dans les *Curtius Studien* II, 1869, p. 1 et suiv.). M. Aug. Brand, dans son ouvrage intitulé : *De dialectis aeolicis quae dicuntur* (1885), a essayé de l'appuyer de nouveaux arguments. Toutefois ce mode de groupement fut communément abandonné, du jour où parut l'opuscule de Daniel *De dialecto eliaci* (Halle, 1880. Cf. Blass, *Sammlung* I, p. 314), et l'éléen fut rejeté dans la masse des dialectes doriens.

Une seconde théorie consistait en la réunion, dans un groupe commun, de l'éolien asiatique, du thessalien, du béotien et de l'arcado-cypriote, à l'exclusion de l'éléen. Proposée par Curtius¹ (*Göttingische Nachrichten*, 1862, p. 483 et suiv.), nous la retrouvons dans Prellwitz, *De dialecto Thessalica* (1885), dans Fick, *Odysee*, p. 324 (1883), dans Künstler, *Das Gemeinsame in den sogen. äolisch. Mundarten* (1893). — M. O. Hoffmann (*De mixtis graecae linguae dialectis*, 1888 ; *Die Griechischen Dialekte*, 1^{er} vol. 1890 ; 2^e vol. 1893) la présente sous un jour particulier : il imagine un achéen primitif qui, dit-il, se divisa en achéen septentrional et achéen méridional ; le premier des deux fut l'ancêtre du thessalien, de l'éolien et du béotien ; le second eut l'arcado-

1. Curtius hésitait seulement sur le caractère de l'éléen.

cypriote pour descendant¹. — M. H. Collitz (*Die Verwandtschaftsverhältnisse der Griech. Dialekte mit besonderer Rücksicht auf die Thessalische Mundart*, 1888, p. 9 et suiv.) reconnaît à ces quatre dialectes une parenté étroite, dont la cause résiderait non dans une unité linguistique antérieure, mais dans un contact géographique ancien.

De son côté, Ahrens (*De Graecae linguae dialectis I* (1839), p. 1 et suiv., 225 et suiv.) constituait un groupe dialectal avec l'éolien, le thessalien et le béotien seuls, laissant à l'écart l'arcadien et le cypriote qu'il appelait pseudo-éoliens. Son ouvrage fut refondu et sa doctrine conservée par M. Meister (*Die griechischen Dialekte*, 1^{er} vol. 1882; 2^e vol. 1889). L'opinion d'Ahrens fut partagée par Schrader (*Curtius Studien X*, p. 260 et suiv.) : elle l'est encore par M. Blass (*Kühner-Blass. Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache I*, 1890, p. 8), par M. Leitzsch (*Quatenus quandoque in dialectos aeolicas quae dicuntur vulgaris lingua irrepserit*, 1895). Beermann (*De dialecto Boeotica*, *Curtius Studien IX*, p. 83 et suiv.) se déclarait pour la parenté étroite de l'éolien et du béotien. Enfin M. Johansson (*De derivatis verbis contractis*, 1886, p. 59 et suiv.) se range parmi les partisans de la doctrine d'Ahrens.

En dernier lieu, Hirzel (*Zur Beurtheilung des äolischen Dialekts*, 1862, p. 1), Hinrichs (*De homericae elocutionis vestigiis aelicis*, 1875, p. 10), Führer (*Ueber die Stellung des Lesbischen zu den verwandten Dialekten*, BB, VI, p. 282 et suiv.) ont combattu l'hypothèse d'une

1. M. Prellwitz (*Bursian's Bericht*, CVI, p. 84) n'aperçoit dans l'éolien aucune trace de cet achéen méridional. Il n'en persiste pas moins dans son opinion, pour des raisons historiques.

unité dialectale « éolienne », et se sont hautement prononcés pour l'indépendance de l'éolien, du thessalien et du béotien à l'égard l'un de l'autre. La même façon de voir est adoptée dans les ouvrages de MM. Henry (*Précis de Grammaire comparée du grec et du latin*, 5^e éd., 1894, p. 5 et suiv.), Audouin (*Etude sommaire des dialectes grecs littéraires*, 1891, Introd., p. 11), G. Meyer (*Griech. Grammatik*, 3^e édit., 1896, p. 6) et K. Brugmann¹ (*Griech. Grammatik*, 3^e édit., 1900, p. 14 et 19 rem. 1).

Quelque position qu'ils aient prise dans le débat, les auteurs dont l'opinion vient d'être rapportée, ont été unanimes à séparer nettement l'ionien-attique de tous les autres dialectes. Seul M. Johansson (*l. c.* p. 60) a émis timidement cette idée que l'arcado-cypriote pourrait établir une sorte de communication entre l'ionien-attique d'un côté, et l'éolien, le thessalien avec le béotien de l'autre.

Bien qu'elle ait été tant de fois agitée, la question des rapports réciproques des dialectes n'a pas encore reçu de solution définitive ; aussi n'a-t-il pas paru complètement inutile de la reprendre ici. Le but du présent travail est de déterminer la place qu'occupe, dans l'ensemble des dialectes grecs, celui qui se parla en Eolie. C'est lui qui sera posé comme centre à cette étude, et les autres ne seront mis en cause que pour lui être comparés.

On n'examinera que les faits grammaticaux, tant ceux de la phonétique que ceux de la morphologie. Non pas que le vocabulaire² ne soit une riche matière à compa-

1. Pourtant M. Brugmann (*l. c.* p. 115) comprend sous la dénomination de « dialectes éoliens » l'éolien asiatique, le thessalien, le béotien et l'arcado-cypriote, et M. Henry (*l. c.* p. 6, note) ne repousse pas catégoriquement l'hypothèse du groupe « éolien ».

2. Les patronymiques en -ιος passent pour une particularité remarquable de l'éolien, du thessalien et du béotien (Hoffmann, *Gr. Dial.* II,

raison, mais qui nous assure que les vocables rencontrés sur les inscriptions de l'Eolie appartiennent bien tous au langage des Eoliens, et ne sont pas, en plus ou moins grand nombre, empruntés à la langue commune, qui de bonne heure s'infiltra peu à peu dans les textes rédigés en dialecte ? En morphologie, on négligera la déclinaison des pronoms parce que des termes comme le cypriote *δν* et l'arcadien *τωνί*, relèvent de l'étude du vocabulaire, et aussi parce que nous sommes insuffisamment renseignés sur la manière dont les dialectes non littéraires déclinaient les pronoms personnels, les seuls, pour ainsi dire, qui, dans le cas présent, offrent de l'intérêt. Malgré ces éliminations nécessaires, il reste un très grand nombre de points à traiter. Les plus importants d'ailleurs ont été conservés, car les mots voyagent d'un pays à l'autre, aussi bien que les idées, mais le squelette grammatical demeure, et c'est lui qui donne à un idiome son caractère particulier.

Avant d'entrer en matière ¹, il convient de rappeler sur quelles sortes de documents on s'appuiera. L'éolien, que

p. 588). Ce ne sont que des archaïsmes dont il est resté des vestiges en divers pays de la Grèce, par exemple en Phocide *Λακρατεία* « filia Lacratis » SGDI 1527, *Ξενοκρατεία* « uxor Xenocratis » SGDI 1518, *Χαρμαδαία* IGS III, I, 186; en Phthiotide *Μαχάειος* SGDI 1453; en Locride *Εὐκρατείας* IGS III, I, 345. Théocrite donne à Aphrodite le surnom de *Κύπρι Διωναία* XV, 106 et à la reine Arsinoé celui de *Βερενικέα θυγάτηρ* XV, 110. M. Meister (*Gr. Dial.* I, 196) cite de Platon (*Gorg.* 482 A) *Κλεινέειος*, d'Eschyle *Κρόνιος*, *Ἰνάχειος*, de Sophocle *Τελαμώνιος*, *Λαδδάχειος*, *Θεστόρειος*, de Pindare *Κρόνιος*, *Δεινομένειος*, d'Homère enfin *Ποιάντιος*, *Τελαμώνιος*, *Καπανήιος*.

1. On fera paroxytons le nom *Ἡράκλης*, le subjonctif *ἀναγράφῃ* et le génitif pluriel *μοίσαν*, sans prétendre imposer cette hypothèse comme une certitude; d'ailleurs, dans le chapitre consacré à l'accent éolien, on essaiera d'en établir la vraisemblance. En outre, à l'imitation des éditeurs de la *Sammlung* (III, I, p. 119), on donnera l'accentuation attique aux mots doriens épigraphiques.

l'on désigne souvent à tort par le terme tout récent de lesbien, comme si la langue de l'Eolie s'était confinée dans la seule île de Lesbos, nous est connu par les inscriptions, les textes poétiques et les renseignements fournis par les anciens grammairiens.

Les inscriptions ont été pour la plupart rassemblées par M. Paton dans le recueil intitulé : *Inscriptiones Graecae Insularum Maris Aegaei, Lesbi, Nesi, Tenedi*. Berlin, 1899 (en abréviation *IGMA*). Un certain nombre d'autres se trouvent dans le second volume des *Griechischen Dialekte* de M. Otto Hoffmann, p. 53-128 (en abrégé *OH, II*), et dans la *Sammlung der griechischen Dialekt-Inschriften* de M. H. Collitz, I, p. 83-124 (abréviation *SGDI*) ; ces dernières ont été éditées par M. Bechtel. Lorsqu'une même inscription se rencontrera à la fois sur *IGMA* et sur *SGDI* ou *OH, II*, on ne renverra qu'à *IGMA* : les différences de lecture ne seront relevées qu'en cas de nécessité. De même, si un texte a été publié par M. Bechtel et M. Hoffmann, on ne citera que le premier (*SGDI*). — On a enfin noté plusieurs inscriptions de l'Eolie continentale publiées dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique*, 1882, p. 417 et suiv. ; 1883, p. 204 et suiv. ; 1885, p. 172 et suiv. ; 1886, p. 92, 291 et suiv., 476 et suiv., 515 (celle-ci est sans doute la même que celle de RA 1884, II, p. 24) ; 1888, p. 364 et suiv. ; 1891, p. 215 et suiv. ; dans la *Revue Archéologique* (RA) 1885, II, p. 94 et suiv. ; 1888, I, p. 87, 383 et suiv. ; 1892, I, p. 118 ; et dans *Pottier-Reinach, Myrina*, t. I, p. 113 et suiv.

Les fragments poétiques d'Alcée et de Sappho ont été plusieurs fois édités. On se servira ici du texte de M. Bergk (*Poetae lyriici græci*, 4^e édit. 3^e vol.), et de M. Hoffmann

(*Griech. Dial.* II, p. 133-198)¹. Les *Scholies genevoises de l'Iliade*, éditées par M. Nicole, renferment (*ad* XXI, 483) un court fragment d'Alcée : μή φόνος κέχεται γυναικῶν. L'odelette de Sappho, publiée par MM. Grenfell et Hunt (*The Oxyrhynchus Papyri*. London 1898, Papyrus VII) est venue heureusement accroître le nombre des fragments de cette poétesse. Les quatre vers du papyrus VIII ont été attribués à Alcman par les éditeurs ; M. Diels (*Berichte der Berliner Akademie*, 7 juill. 1898) les croit un pastiche alexandrin, mais M. Th. Reinach (*REG* 1898, p. 417) y verrait « plutôt l'œuvre de Sappho ». Il est difficile en effet de se prononcer avec certitude ; aussi est-il prudent de ne pas invoquer leur témoignage dans une étude grammaticale.

Plutarque (*Banquet*, ch. XIV) cite deux vers qui étaient chantés par les Erésiennes² ; ils sont sans utilité pour la connaissance de l'éolien.

Erinne n'était peut-être pas originaire de Lesbos ; en tous cas, les fragments qui ont survécu de ses poésies sont tellement imprégnés de dorisme, qu'ils n'ont rien de spécialement éolien.

Théocrite a écrit dans la langue de Sappho et d'Alcée ses Idylles XXVIII, XXIX et XXX, que l'on citera d'après M. Hoffmann (*l. c.*, p. 199-204), en se référant toujours aux leçons des manuscrits.

Mélinno a composé dans le dialecte des poètes éoliens une ode à Rome, mais on ne peut en faire qu'acciden-

1. On a vu également la 4^e édition de l'*Anthologia lyrica* de M. Hiller (Leipzig 1890) ; mais ce qui importait avant tout étant les leçons des manuscrits, ce sont les éditions de MM. Hoffmann et Bergk qui ont été consultées avec le plus de fruit.

2. Reproduits par Hiller (*l. c.* p. 325, n° 46 des *Carmina popularia*).

tellement usage (Cf. Meister, *Gr. Dial.* I, p. 23).

Enfin, en l'an 130 après J.-C., l'impératrice Sabine, femme d'Hadrien, ayant rendu visite à la célèbre statue de Memnon, une de ses dames d'honneur, Balbilla, fit graver sur les jambes du colosse de pierre quatre petits poèmes éoliens pour célébrer pompeusement l'entrevue de l'impératrice et du dieu. Bien que la publication qu'en a faite M. Hoffmann (*l. c.*, p. 124-128) paraisse meilleure que celle de M. Bechtel dans la *Sammlung*, on donnera, pour plus de commodité, ce dernier recueil comme référence, en tenant compte des améliorations de M. Hoffmann.

Les derniers documents que nous possédions sur l'éolien sont les renseignements des grammairiens. « Le soin extrême apporté par Ahrens dans son livre *De dialecto Dorica* (*Dial. II*)... à rechercher les témoignages des grammairiens et des scholiastes, rendrait pour ainsi dire stérile toute exploration de ce terrain en vue de trouvailles personnelles. » Ainsi s'exprime, pour le dorien, M. Boisacq (*Dial. Dor.*, p. 28). On doit porter le même jugement sur la collection abondante de textes grammaticaux concernant l'éolien, rassemblée par Ahrens (*Dial. I passim*) et M. Meister (*Griech. Dial. I passim*). M. Hoffmann (*l. c.*) a ajouté quelques gloses d'Hésychius. On a de nouveau compulsé l'*Etymologicum magnum*, *Hérodien*, *Choeroboscus*, *Apollonius*, et aucun renseignement nouveau n'est apparu. Sans doute il est arrivé à M. Meister de ne pas citer tous les endroits où un mot ou une forme éolienne était nommée par les grammairiens. Mais on ne peut que l'en féliciter : les grammairiens se copiant l'un l'autre, la multiplicité des témoignages ne prouverait rien

et ferait illusion. Ici même, on a de parti pris restreint le nombre des références.

M. Hoffmann (*l. c.*, p. 204-222) a entrepris une édition critique des *Compendia* περὶ Αἰολίδος attribués à *Johannes Grammaticus*. Il y a lieu de croire que ce texte est enfin établi d'une façon à peu près définitive. Aussi renverra-t-on tout simplement au travail de M. Hoffmann, et l'on désignera par les abréviations *C. I*, *C. II*, *C. III*, les trois *Compendia* qu'il a publiés.

Les autres grammairiens qu'on aura l'occasion de citer sont :

Apollonius Dyscolus, d'après l'édition Schneider et Uhling, Leipzig, 1878.

Les *Theodosii canones* et les *Georgii Choerobosci prologomena et scholia in Theodosii canones*, éd. Hilgard, Leipzig, 1894.

Herodiani technici reliquiae, A. Lentz, Leipzig, 1867-1870.

Etymologicum Magnum, Th. Gaisford, Oxford, 1848.

Hesychii lexicon, M. Schmidt, Iéna, 1858-62.

Stephani Byzantii Ethnicorum quae supersunt, Meineke, Berlin, 1849.

Puis, d'après les *Griechischen Dialekte* de M. Meister : l'*Etymologicum Gudianum*, l'*Orionis Thebani Etymologicum*, les *Anecdota graeca Oxoniensia* de Cramer, les *Anecdota graeca Parisiensia* édités par le même, les *Commentaires d'Eustathe* à l'Iliade et à l'Odyssée, et quelques autres.

PREMIÈRE PARTIE

PHONÉTIQUE

PREMIÈRE PARTIE

PHONÉTIQUE

CHAPITRE PREMIER

Prononciation des voyelles.

O BREF

La substitution de l'ο à l'ο, telle que l'ont effectuée l'éolien, le béotien, le cypriote et le pamphylien pour un certain nombre de mots, a persuadé à M. Meister (*Gr. Dial.* II, p. 91) que dans ces dialectes tout ο était devenu sourd (*dumpf*), c'est-à-dire qu'il se prononçait avec une articulation voisine de celle de l'u. M. Brand (*Aeol.* p. 20) a exprimé la même opinion. A vrai dire, ces faits particuliers, limités à des terminaisons ou à des vocables bien précis, ne fournissent aucune indication touchant la prononciation normale de l'ο. Pour que l'on pût conclure à l'assourdissement de ce son, il faudrait que l'on vît l'ο et l'υ se remplacer presque indifféremment l'un l'autre dans l'écriture. Au contraire l'ο, dans les textes épigraphiques éoliens, représente parfois un ω qui s'est abrégé devant une voyelle¹ : 'Hρωδα OII, II, 147, 7; 'H]ρωδα, 'Hρωδάω

1. Cf. 'Hρωδαν IGMA 287; 'Hρωδα 526 a 37; ['Hρ]ωδα; OH, II, 111, 3. — Les abrégements ῥόισμον IGMA 29, 10; ῥόιναν 223, relevés sur des inscriptions de l'époque impériale, ne prouvent rien pour le dialecte.

IGMA 81, 8. En outre un *o* a été gravé par erreur, au lieu d'un *ω* véritable, sur l'inscription IGMA 14, qui date du III^e siècle : ξύλωμα l. 9 pour ξύλωμα. L'*o*, s'il s'était « assourdi », aurait été inapte à de pareils emplois. Enfin, le raisonnement de M. Meister, appliqué à l'*α* éolien, conduirait à une pure absurdité : puisque *α*, devrait-on dire, se changeait parfois en *o*, il n'en différerait qu'assez peu ; mais le son de l'*o* lui-même était proche de celui de l'*υ* ; donc, dans la bouche d'un Éolien, un *α* ressemblait passablement à un *υ*.

Dans toute la Grèce, l'*o* avait un son fermé (Henry, *Précis*³, p. 27) : voilà tout ce qu'il est légitime d'assurer.

PRONONCIATION DE L'*υ*

L'*υ* sonna *u* (*ou*) à l'origine ; et, aux temps d'Homère, il n'avait peut-être pas encore subi de changement (Henry, *Précis*³, p. 28). Par la suite, il prit en ionien et en attique le timbre *ü*. En fut-il de même en éolien ? La question est controversée. M. Brugmann (*Gr. Gr.*³, p. 27) estime vraisemblable la persistance de la prononciation *u* (*ou*) jusqu'à l'époque historique, et, à l'appui de ses dires, il allègue comme preuves *υμοίως* = att. *όμοίως*, et *ματροίαν* = att. *μητρυνίαν*. L'inscription IGMA 257, où se lit *ματροίαν*, datant de l'époque romaine, les Éoliens sont donc restés très longtemps, selon la doctrine de M. Brugmann, fidèles à l'antique façon d'articuler l'*υ*. MM. Brand (*Aeol.* p. 24) et Hoffmann (*Gr. Dial.* II, p. 398) admettent, eux aussi, que l'*υ* éolien a conservé la valeur *u* (*ou*) jusqu'à une époque tardive.

En réalité cette opinion se fonde sur des arguments peu solides. 1^o) Celui qui est tiré de *ματροίαν* est dénué de valeur, car sur la même inscription IGMA 257, l'*u* latin est rendu par *ου* : 'Ιούλιος l. 1, 3, 'Ιουλίαν 4. Quant au terme de *ματροία* « belle-mère, marâtre », il vient de **ματρωία*, dont l'*ω* s'est abrégé comme celui de 'Ηρωίδας (v. §. préc.). Il a sans

doute remplacé un plus ancien *ματρώα, sous l'influence des adjectifs ματρώιος, πατρώιος (= att. μητρῷος, πατρῷος); du reste, le beau-père, le parâtre, s'appelait en grec tardif πατρώος, mot apparemment issu de *πατρῷος.

2°) Le changement de o en υ, tel qu'il a eu lieu par exemple dans ὕμολως = att. ὁμολως, prouve que dans des temps reculés, l'υ en éolien se prononçait u (ou); mais du jour où cet o s'est transformé en véritable υ, il a partagé la destinée des υ primitifs.

3°) Parmi les mots qui ont subi cette loi phonétique, on place communément Ὀδύσσευς = ion. Ὀδυσσεύς, qui aurait été cité par Quintilien I, 4, 16. Comme, suivant l'interprétation donnée au texte du célèbre rhéteur, l'u du latin *Ulixes* reproduit exactement la voyelle initiale d'Ὀδύσσευς, il en résulte que l'υ éolien a très longtemps gardé l'ancienne prononciation. L'argument, certes, ne manque pas de force. Malheureusement Ὀδύσσευς ne repose que sur une conjecture, qui porte à faux. Quintilien dit : « Quid stlocum stlitesque? — Quid D litterae cum T quaedam cognatio? Quare minus mirum si in vetustis operibus urbis nostrae et celebribus templis legantur Alexanter et Cassantra. — Quid O atque U permutatae invicem, ut Hecoba et notrix, Culcidis et Pulixena scriberentur, ac, ne in Graecis id tantum notetur, dideront ac probaveront? Sic Ὀδυσσεύς, quem Οὐδυσσεύς (sic) fecerant Aeoles, ad Ulixem deductus est. — Quid? non E quoque I loco fuit? Menerva et leber et magester et Diiove victore non Diiovi? »

Dans cette énumération de particularités phonétiques latines, on remarquera que chaque nouveau développement commence par le mot *quid*. Or, la phrase qui introduit Οὐδυσσεύς, débute par *sic*; elle ne fait donc qu'ajouter un exemple de changement latin de o en u. Par conséquent la seule correction que réclame le texte est Ὀλυσσεύς¹.

Si la conservation éolienne de l'u primitif ne peut se

1. M. Kretschmer (*Vaseninschr.* p. 147, note) nous montre des traces d'un *Olixes* latin, par exemple *Olyxis* CIL, VI, 1082.

démontrer, deux faits au contraire semblent indiquer que sa palatalisation en *ü* était effectuée au *iv^e* siècle avant J. C.

1^o) Lorsque, dès le début de ce siècle au plus tard, les Eoliens adoptèrent pour leur usage l'alphabet des Ioniens, ils n'éprouvèrent pas le besoin de substituer *ou* à *υ*, bien que l'*υ* sonnât *ü* dans la langue ionienne de cette époque.

2^o) Il était de tradition parmi les grammairiens anciens de lire l'*υ* éolien comme l'*υ* attique, puisque jamais ils n'ont parlé d'une prononciation différente; et pourtant ils étaient fort bien renseignés sur l'accentuation particulière du dialecte¹.

Cette constatation faite, portons nos regards sur les autres idiomes de la Grèce.

Ionien. — Dans la ville de Chalcis, à l'époque de ses plus anciens documents épigraphiques, l'*υ* représentait sans doute encore le son *u* (Kretschmer, *Vaseninschr.* p. 68), mais les Ioniens d'Asie lui attribuaient déjà au *v^e* siècle la valeur *ü* (Blass, *Ausspr³*. p. 41). Les objections qu'a soulevées M. Hoffmann (*Gr. Dial.* III, p. 286) contre cette doctrine, ont été victorieusement réfutées par M. Solmsen (*IF* XI *Anz.* 1 suiv.).

Attique. — Le passage de *u* à *ü* était certainement accompli au temps des inscriptions les plus archaïques. Voir Meisterhans *Gr¹*. p. 22.

Béotien. — Il est de toute notoriété que la prononciation *u* (*ou*) s'y est toujours conservée. Exemp. *σοῦνδου* = att. *σύνδοι* BCH, 1899, p. 94, n^o 4, l. 9.

Thessalien. — On n'a aucune preuve de la conservation du son *u* (*ou*). Au contraire, puisque les Thessaliens recoururent à la graphie *ou* pour exprimer le son issu de *ω*, tandis qu'ils notaient toujours avec *υ* l'*υ* long primitif (p. ex. *προθυμία* SGDI 326, 2), il est vraisemblable que l'*u*

1. Quand Priscien (I, 36) prétend que les Eoliens écrivaient *θουγάτηρ*, il commet une confusion manifeste.

s'était transformé chez eux en *ü* à l'époque historique.

Arcado-cypriote. — La persistance de l'*u* dans ces dialectes est indémontrable. Les changements de *o* en *u* ne prouvent pas plus pour eux que pour l'éolien. La graphie *εύρητάσαυ* (cypr. SGDI 60, 4) exprime la prononciation de la semi-voyelle *u* dans la diphtongue *eu* et rien de plus. Les gloses cypriotes comme *μοχοῖ* = **μυχοῖ* (Hoffmann, *Gr. Dial.* I, 166) nous apprennent qu'un temps fut où le cypriote gardait encore l'ancien *u*.

Dorien. — La conservation du son *u* n'est prouvée que pour le laconien (Boisacq. *Dial. Dor.* p. 80 et suivantes, G. Meyer. *Gr. Gr.*³ p. 150; cf. aussi Blass, *Ausspr.*³, p. 39 n.).

Ainsi donc, sur le premier point où les dialectes grecs ont plus ou moins différé l'un de l'autre, le béotien et l'éolien d'Asie apparaissent en désaccord frappant.

VOYELLES LONGUES

A long. — De tous les idiomes grecs, seul l'ionien-attique ne garda pas l'*a* long primitif. Pour la conservation de ce son, l'éolien d'Asie concorde avec les dialectes dits éoliens, mais aussi avec le dorien.

E et O longs. — L'ionien-attique avait deux sortes d'*ê* et deux sortes d'*ô* : *ê* (*η*), *ô* (*ω*) ouverts continueurs de *ê*, *ô* indo-européens, et *ê* (*ει*), *ô* (*ου*) fermés récents, résultant soit de certaines contractions, soit de l'allongement de *ε* ou de *ο*.

L'éolien ne possédait qu'un seul *ê*¹ et un seul *ô*. Aux sons fermés *ει*, *ου* de l'ionien-attique, il répondait par *η* et *ω* ouverts. Les cas n'en sont pas très nombreux, parce que

1. Sur la prononciation très ouverte de *η* en syllabe initiale, voir Schulze *GGA* 1897, p. 905. Nous ne parlerons pas du changement de *η* en *αι* dans *αἰμῖς*, *Αἰσίοδος*, *αἰμίονος*, parce que nous le croyons très récent.

l'éolien n'a pas connu l'allongement compensatoire. On peut citer : κῆνος = ion. κέινος, att. ἐκέινος : κήνω IGMA 526 a 23. Ce même pronom, κῆνος, est déclaré éolien par Apoll. 58, 3; AO. I, 223, 30; il se trouve enfin chez les poètes¹ : κῆνος Sa. 2, 1; 111; κῆνοι Sa. 51, 5; κήνων Balb. 321, 19; κῆν' Sa. 13, 1.

κήνοθεν Alc. 86.

κῆ = att. ἐκεῖ Sa. 51, 1; AO II, 155, 17.

τρῆς = att. τρεῖς Hérod. II, 416, 9.

[Ἡρακ]ληίδαν OH, II, 147, 15, s'il vient de - κλεφεσ - (Schulze QE p. 31 n. 6), ce qui n'est nullement certain, puis les nombreux infinitifs en - ῆν : κόπτην IGMA 1, 19, etc.

ὠνίαυτος = ὁ ἐνίαυτος IGMA 1, 12,

et les génitifs en - ω, comme τεχναμένω IGMA 6, 10.

Deux explications bien différentes pourraient rendre compte de cet état de choses : ou bien les Éoliens, en allongeant dans les contractions leurs ε et leurs ο, les prononcèrent plus ouverts et les confondirent dès l'abord avec l'η et l'ω primitifs, — ou bien, chez eux, les ε et les ο récents furent au début aussi fermés que les ε et les ο dont ils étaient sortis, et prirent seulement dans la suite le même son que les η et les ω anciens. Encore que la première paraisse la moins propre à rallier les suffrages, le dialecte éolien à lui seul ne permet pas de fixer définitivement son choix.

Mais le cyrénien nous offre un cas analogue à celui de l'éolien, et qui ne laisse place à aucun doute d'interprétation. En Cyrénaïque en effet les ε et les ο récents s'écrivirent de tous temps η, ω : exemples du III^e siècle : Καλλιπῶ, Φιλοκώμω, SGDI 4833; Ἀριστοδῶλω, Φιλόζηνος, Ξήνιος 4834; — de l'époque romaine : Πτολεμαίω, Ξούθω, Καλλιῶλα, Δαμοκλήτα, Εὐρυκλήτα SGDI 4847; — de l'époque impériale : τῷ Σεβαστῷ 4844; Φλαδίω, Ἰομπωνιακῷ 4849, etc. Nous lisons

1. Avec un εῖ hellénistique : κείνοι Sa. 12, 2; κείνον An. 53, 1; κείνο Th. 28, 24.

même sur l'inscr. 4859, qui date de l'an 220 av. J. Ch. environ : Φιλοξένωυ, Καλλίπρωυ, Ἀλεξιμάχωυ, à côté de Κλεάρχω, Βάττω. Cet ωυ est un curieux essai tenté pour concilier la prononciation cyrénienne avec l'orthographe hellénistique.

Or Cyrène fut fondée en l'an 620 par des colons de Théra (Blass, *Samml.* III, 11, p. 194). Néanmoins, dans la métropole, les *ê* et les *δ* récents devinrent *ει*, *ου*, p. ex. dans [πο]λέμου SGDI 4694, 5; μουσικῶι 4695, 10; παρακαλείτω 4695, 7, s'opposant à l'η et à l'ω primitifs de Θηρατοί 4694, 3; Ἀπόλλωνος 4695, 20. Si, au III^e siècle, à Théra les *ê* et les *δ* récents se distinguaient encore nettement des *ê* et des *δ* primitifs, il s'ensuit qu'ils en différaient déjà par le timbre au VII^e siècle, quand les colons émigrèrent en Cyrénaïque. Donc les Grecs de ce dernier pays possédèrent d'abord deux sortes d'*ê* et deux sortes d'*δ* que plus tard ils confondirent.

Par analogie on peut conclure que pareil changement phonétique eut lieu en Eolie. En conséquence l'η de κῆνος et l'ω de τεχναμένω remontent sans doute à un *ê* et à un *δ* plus ou moins fermés, et en tous cas autres que l'*ê* et l'*δ* primitifs.

La réunion définitive des deux *ê* et des deux *δ* s'effectua encore, non seulement en thessalien, en béotien et en arcadien, mais aussi en éléen et en cyrénien.

Si nous faisons abstraction du changement éléen de l'η en ᾱ, les Grecs de l'Arcadie et de l'Elide, tout comme les Eoliens, ouvrirent les antiques *ê* et *δ* fermés. Ex. arcadiens : Μαντινῆς, nom. pl. de Μαντινεύς, SGDI 1181 a, 34; 1189, 3; Κληνίππα 1215, 1; — Διονυσίω, gén., 1203, 13; βωλας OH, I, 24, 10, etc. — Ex. éléens : Δαμοκράτηρ SGDI 1172, 4; infin. ὑπάρχειν = att. ὑπάρχειν *ib.* 18. — ἐστεφανωμένος 1172, 6; πολέμω, gén., *ib.* 23. La graphie η, ω pour les att. *ει*, *ου*, resta, jusqu'à l'époque impériale, une caractéristique du langage des Eléens (v. Fr. Blass, *Sammlung* I, p. 336).

Mais, en béotien, l'*ê* ouvert descendit vers l'*ê* fermé,

tandis que l'*ô* fermé remontait vers l'*ô* ouvert : εἶμεν = att. εἶναι SGDI 380, 5; μεινός = att. μηνός 382, 1. — Δαφναφορίω = att. Δαφνηφορίου 376; Τόλμων 379, 6.

Et le thessalien ne nous montre plus que des sons fermés : ἔχειν SGDI 326, 4; Πολυκλείτειος 326, 11; 345, 82; Νικασιαίου 326, 5; Γενναίου OH, II, 63, 5, où *ει* et *ου* désignent des *ê* et des *ô* récents; et d'autre part Εἰράκλειτον SGDI 1286, 2, 3, φιλάνθρουπα 345, 16, dans lesquels *ει* et *ου* sont des substituts d'*ê* et d'*ô* primitifs.

Chez les Athéniens et les Ioniens, au contraire, les voyelles de chaque groupe demeurèrent distinctes l'une de l'autre, jusqu'à ce qu'enfin, après une longue évolution parallèle et indépendante, *ê* ouvert et *ê* fermé se rejoignent tardivement dans une même prononciation *ɛ̃*.

A l'exception des Cyréniens et des Eléens, les Doriens, eux aussi, respectèrent la distinction originelle, et ils adoptèrent, les uns tôt, les autres tard, la notation ionienne *ει* et *ου* pour les voyelles fermées. Exemples laconiens : τοῦ Θεοκρίτου SGDI 4430, 2; Φιλόμουσος 4452, 13, et surtout [σφ]αιρεῖς 4478, 2, plur. du mot laconien σφαιρεύς (cf. Meister, *Samml.* III, 2, 35). Sur la question des deux *ê* et des deux *ô* en dorien, v. G. Meyer, *Gr. Gr.* p. 126, Ahrens, *Dial.* II, 403-422, Boisacq, *Dial. Dor.*, p. 57 suiv., Johansson, *Derivatis* p. 27, Barth, *Coorum dial.* p. 67 suiv.

En somme, lorsque prirent naissance les *ê* et les *ô* récents, tous les dialectes les prononcèrent fermés, et, à cette période de son histoire, l'éolien ne différait de l'ionien-attique que par le traitement de l'*a* long primitif. Plus tard parurent les discordances dialectales : ici l'antique distinction se maintint, là elle s'effaça complètement. Ce dernier phénomène ne se produisit pas seulement dans les dialectes dits éoliens, mais aussi en éléen et en cyrézien, qui tous deux appartiennent au groupe dorien. Bien plus, en éolien, en béotien et en thessalien, il aboutit à trois résultats aussi peu semblables que possible, et par conséquent, selon toute apparence, son processus y fut également différent.

CHAPITRE II

Modifications conditionnelles des voyelles.

E POUR A

Parmi les dialectes dits éoliens, le *thessalien* a parfois changé αι en ει. M. Hoffmann (*Gr. Dial.* II, p. 423 suiv.) cite les cas suivants¹ : εἶμουν dans Ἀνδρεῖμουν (thème αἶμ-), δαίμονε = att. δαίμονε, la désinence -ται pour -ται : ἐψάφισται, βέλλεται, γινύεται, la désinence -νθαι pour -νται : ἐφανγρένθαι, et les infinitifs en -σθαι = -σθαι et -σειν = -σαι : ψαφισάσθαι, ὀνγράψαι. L'éolien d'Asie n'a pas effectué de semblable changement. Il a seulement conservé quelques mots dans lesquels un ε correspond à un α ionien-attique. Parce que le même fait se constate soit en thessalien, soit en béotien, soit en arcadien-cypriote, il a été considéré comme une preuve de la parenté particulière de ces dialectes avec l'éolien asiatique (voir entre autres Künstler, *Gemeinsame*, p. 9 suiv.). Jetons un coup d'œil sur l'origine de ces mots et leur destinée dans les dialectes.

1. Θέρσος.

En Eolie, le nom d'un personnage de Pordoséléna appelé Θέρσιππος, se lit plusieurs fois sur l'inscription IGMA 645. D'autre part les grammairiens nous enseignent l'existence du mot éolien θέρσος : Schol. Il. B 212 (com-

1. L'ε du thess. διὰ = att. διὰ n'est pas sorti de α par suite d'une loi phonétique spéciale aux Thessaliens.

mentant *Θερσίτης*) ; Hérod. II, 520, 16 ; II, 686, 32 ; Choer. I, 166, 25 ; EM 447, 24 ; EG 259, 47 ; Eust. 213, 12. — De plus, dans Théocr. 28, 3, on lit *θήρσειο* = att. *θαρσοῦσα* ; mais l'ε n'est écrit en réalité que dans un manuscrit du x^v^e siècle, et en seconde main ; les autres manuscrits ont la leçon *θαρσειο* ou *θαρσοιο*. — Donc, *θήρσεισα* ne fut peut-être qu'une imitation du grammatical *θήρσος*, lequel semble dû à l'explication étymologique des homériques *Θερσίτης*, *Ἀλιθέρης*. La forme *θερσ-* n'est assurée en éolien que pour les noms propres.

Mais précisément nous la trouvons usitée de la même façon dans d'autres dialectes. Par exemple :

Attique : *Θερσολοχος* CIA II, 308, 1 ; *Θέρσωνι* EA 1883, col. 119 suiv. 22 (cités par M. Meisterhans *Gr.*¹ p. 76 n. 710) ; puis *Θέρσανδρος* CIA II, 108 b 7 ; *Ἱπποθήρης* 318 b 29 ; *Θερσολοχος* 107 b 1 ; 307 b, c ; 952 b 21 ; 645 b 11 ; *Θέρσιππος* 231 b 36 ; 772 b B I, 4, 6 ; *Θέρσων* 834, b I, 22.

Ionien : Dans Homère *Θερσίτης*, *Ἀλιθέρης*, *Πολυθερσείδης*.

Sur les inscr. : *Θερσέλεω* OH, III, 63, 2 ; ...*θήρης* ibid. 94, 1, etc. (Hoffmann *Gr. Dial.* III, p. 245).

Argien : *Θερσίων* AJA 1896, p. 49, n° 13, l. 17 ; *Θερσίδαμος* (Fränkel, *Berichte der Berliner Akademie* 1898, p. 635, l. 11, 14).

De même aussi en *thessalien* : *Θερσιταίου* SGDI 1329, 22 ; *Θερσίτας* 345, 77 ; *Θερσολόχειος* 358, etc. ; — mais, avec la forme *θρασ-* : *Θρασίππειος* Kern *Inscr. Th.* p. 7, n° 3. 9.

En *béotien* : *Θερσανδρίω* SGDI 494, 7 ; mais *Θάρσων* 551, 6 ; 547, 8, etc. ; *Θαρσομάχ[ω]* IGS I, 2720, 4.

En *arcadien* : *Θερσίας* SGDI 1224 ; *Θερσίαυ* 1231 b 13 ; mais *Θρασείας* 1231 c 70 ; *Θράσιππος* 1249, 10¹.

1. Sans compter une foule de personnages cités dans les œuvres littéraires des Grecs, et dont les noms sont composés à l'aide de l'élément *θήρσ-*, tels que l'Erythréen *Ἐπιθήρης* (Paus. VI, 15, 6), le Cnidian *Ἐπιθερσίδης* (Diod. Sic. 5. 9), et l'Athénien *Ἱπποθήρης* contre lequel Lysias composa un discours (Harpocrationis lexicon, s. v. *ἄφανής* et *ἱερώνυμος*).

2. Les composés en *θερσ-* sont avec *θαρσέω*, *θρασύς* dans le même rapport que *ἄλιотρεφής*, *διοτρεφής* avec *ταρφύς*, *τραφέρη*, *τάρφεα*. (Sur ces derniers mots, v. Meillet, *Notes d'Étymologie grecque*, p. 1).

2^o κρέτος.

Les inscriptions *éoliennes* ne connaissent que la forme avec α : κράτιστ(ον) IGMA 134, 2; κράτιστα 527, 16; et δημοκρατίας 59, 12 de l'époque impériale. Puis les noms propres : Κράττης (gén.) IGMA 134, 1; Ἑλλανοκράτεια 74, 11; Ἐχεκράτη 323; [Ἐ]π[ι]κράτης 646 c 59; ...κράτης 646 b 43; Κλεοκράτ[ειος] OH, II, 137, 4; Φύλοκράτης *ib.* 146, 2; Ἀριστοκράτεος (gén.) *ib.* 147, 16. Pourtant la restitution Πανκρέτ[τειος] IGMA 74, 4 n'est pas dénuée de vraisemblance, puisque les Éoliens ont fait usage non seulement du comparatif κρέσσων EG 648, 20, mais surtout du substantif κρέτος. Ce dernier est cité par C. III, 1; et la Scholie V d'Aristoph. *Guêpes* 1234, pour en prouver l'existence, rappelle le frg. 25 d'Alcée. En outre, M. Bergk a rencontré juste quand il a corrigé ἐπικρέκει Alc. 82 en ἐπικρέτει, auquel cependant ἐπικρέτῃ paraîtra préférable. L'éolien donc posséda κρατ- et κρετ-, l'un employé dans κράτυς, κρατύνω, κράτιστος¹, l'autre dans κρέσσων et κρέτος. Or les thèmes en -εσ- sont régulièrement construits sur la racine normale (Parmentier, *Subst. et adj. en -εσ-*, p. 40 suiv.).

L'ionien et l'attique conservèrent κρετ- dans le comparatif κρέσσων, κρείττων. En *thessalien*, comme en *béotien*, κρατ- seul se rencontre : Thess. Κράτιππος SGDI 1307, 3; Ἀστοκράτεις 1329, 5; Φερεκρατ... Mitt. 1896, 110, 11 (archaïque), etc. — Béot. Πολυκράτεις SGDI 589; Κράτωνος (gén.) 379, 3 et d'autres encore. Ce n'est qu'en *arcado-cypriote* que κρετ- se retrouve en concurrence avec κρατ- dans l'onomastique : arcad. Εὐρυκρέτης SGDI 1231 b 32, mais Ἀριστοκράτης 1181 a 12; — cypr. Ἀριστοκρέτης 71, 1, mais Κυπροκρατίης 26, 1.

L'extension de la forme κρετ- ne s'est donc pas produite de la même façon dans les dialectes dits éoliens.

3^o Δρέκων.

Un éolien Δρέκων est cité C. III, 53. Le texte porte τὸ

1. Κράτιστος a subi l'influence analogique de κράτυς, cf. Meillet *MSL* XI, p. 6 suiv.

ἀνὴρ δρέκων, ὁ δὲ θῆρ δράκων. On aurait tort d'y toucher¹, puisque le nom d'homme Δρέκων est également béotien : Δρέκων SGDI, 791 g 7. Comme Hérodien (II, 733, 16) affirme que l'éolien donnait au nom propre Δράκων le gén. Δράκωνος, par opposition au nom d'animal δράκων, δράκοντος, il est établi que ce dialecte avait trois formes, 1. Δρέκων; 2. Δράκων, Δράκωνος; 3. δράκων, δράκοντος. Selon toute apparence Δρέκων vient de *Δερκων influencé par δράκων. Ce *Δερκων rappelle les noms propres panhelléniques Δερκέτης, Δερκύλος, Δερκυλῖς, etc., et le verbe δέρκομαι (Voir pourtant Hoffmann *Gr. Dial.* II, p. 310).

4° Les mots éoliens suivants n'ont pas de correspondants connus ni en thessalien, ni en béotien, ni en arcado-cypriote :

a) — ἔρσεν IGMA 73, 6. Mais si l'attique dit ἄρρην, Hérodote a écrit ἔρσιν (Smyth, *Ionic*, p. 106). On rencontre également ἔρσενες à Epidaure SGDI, 3340, 132; EA 1899, col. 1 suiv. (ἔρσενα l. 20); — en Crète : ἔρσενες *Loi Gort.* X, 52, ἐρσένων X, 49; — à Cos : ἔρσενι *Paton-Hicks, Cos* n° 41 a 2. — La double forme de ce mot a été expliquée par M. J. Schmidt (*KZ* XXV, p. 23); elle date d'une époque antérieure à la constitution des dialectes grecs.

b) — γελάννα, ou plutôt γελάννα, C. III, 1 (mss. γελήνη) : ce mot dérive du thème γελασ-, où la racine normale est de règle, cf. γέλως. Semblablement Pindare employa l'adjectif γελανής. Enfin la forme attique γαλήνη de *γαλᾱνᾱ remonte sans doute à *γελᾱνᾱ, dont l'ε se serait assimilé à l'α suivant (J. Schmidt *KZ*, XXXII, p. 321 suiv.).

c) — ὑπερσε · ὑπόρσε C. III, 48 ne se rattache pas à ὄρνυμι, dont la racine, ou base, est *oreu (Hirt, *Ablaut*, p. 117). En effet les homériques ἀποέρσε, ἀποέρσειε, par leur hiatus intérieur, révèlent une racine κερ-. D'ailleurs

1. Giese (*Ueb. äol. Dial.* p. 29 Anm.) corrigeait : τὸ δράκων δρέκων, ὁ δὲ θῆρ φήρ; — et Ahrens (*Dial.* I, 119, Anm. 15), à l'opinion duquel M. Meister se rallie (*Gr. Dial.* I, Zusätze, p. 309) : ὁ ἀνὴρ Δράκων Δράκωνος, ὁ δὲ θῆρ δράκων δράκοντος.

Alcée dit *ὄρωρε frg.* 71, et C. II, 3 attribue *ὥρσεν* à l'éolien.

d) — *ἐρθυρις* « grande porte ». Hérodién (II, 247, 19), qui fait connaître ce mot, le considère comme une forme syn-
copée de **ἐριθυρις*. Le préfixe augmentatif *ἐρι-*, doublet
de *ἀρι-*, se retrouve dans le nom propre éolien *Ἐρίβοιαν*
IGMA 70, 4. Mais l'on sait que *Ἐρίβοια* est, dans Pindare
et Sophocle, le nom de la femme de Télamon. Enfin *ἐρι-*,
aussi bien que *ἀρι-*, appartient à la langue homérique :
ἐριθῶλας, *ἐριθρομος*, *ἐρικυδής*, mais *ἀρίγνωτος*, *ἀριπρεπής*¹, etc.

e) — *ἐδοντες*, *ἐδυναι* Greg. Cor. 597, ont, sous la réserve
de l'accent, conservé leur initiale primitive. Par une
assimilation vocalique postérieure, l'ionien-attique les a
changés en *ὀδόντες*, *ὀδύναι* (v. J. Schmidt KZ XXXII, 347
suiv.).

f) — Le mot transmis *στελεγμόν* Sa. 17 = att. *στάλαγμον*,
devrait se lire *στάλυγμον* (Bergk, *ad loc.*, Schulze GGA
1897 p. 886)¹.

Si l'on rassemble les résultats précédemment acquis,
on constate : 1° que *θερσ-* et *αρετ-* appartiennent au voca-
bulaire de tous les dialectes, — 2° que les Éoliens, les
Arcadiens et les Cypriotes en usèrent autrement que les
Thessaliens et les Béotiens, — 3° que *Δρέκων* n'est remar-
quable que par la métathèse du ρ, — 4° enfin que les autres
mots étudiés doivent rester hors de cause. Par conséquent
il est vain de prétendre que les dialectes dits éoliens ont
eu, ainsi que l'enseigne M. Künstler (*Gemeins.* p. 11),
une préférence marquée pour les formes en ε.

Pour être complet, il convient de mentionner encore
quelques vocables thessaliens, béotiens ou arcadiens :

a) Le vocalisme de l'arcadien *ζέρεθρα* = att. *βάραθρα*
(Strabon VIII, p. 389) se trouve également dans l'homé-

1. La forme béotienne sonnait *ἀρι-*, s'il est vrai que *Ἀρίαρτος*,
ancien nom de la ville *Ἀλίαρτος*, est composé de *ἀρι-* et de *-αρτος*
« assemblé, joint » (Meister Gr. Dial. I, 252).

2. *Κληνερήτη* = att. *Κλειναρέτη* CIA II, 2877 n'a sans doute rien de
spécialement éolien. Sur ce mot, v. Schulze l. c. p. 881.

rique et h rodot  en β ρεθρον. Celui-ci, qui est le résultat de la contamination de *δερεθρον par β ραθρον¹, prouve que l'arcadien n'a pas modifié les voyelles de ce mot. La forme éolienne est inconnue.

b) A l'ionien-attique β λλω répondent les arcadiens δ λλω ζ λλω :  σδ λλοντες SGDI 1222, 49; ζ λλειν, ζ λλω *gloses*. La racine normale y est introduite aussi régulièrement que dans στ λλω, τ λλω, στ ίνω, etc. De leur côté, les éoliens disaient δι δ λλε IGMA 526 a 15; β λεσθαι 61, 10;  πιβ λλομαι Sa. 102; κ δδ α(λ)ε Alc. 34, 3.

c) Nous rencontrons un compromis entre les formes qui auraient correspondu à l'attique β ύλομαι et au dorien δ ήλομαι, dans le thessalien β λλομαι et le béotien β ιλομαι. Ex. : thess. : β λλειται (= att. β ύληται) SGDI 345, 20; β λλομένου 1332, 15; — b ot. : β ιλόμενος SGDI 429, 6, et d'autres encore. L'éolien d'Asie semble concorder avec l'ionien-attique :  βολλάμαν Th. 28, 15; β λλεται Th. 30, 30 (ms. β ύλεται).

L'à de ζ ρεθρον δ λλω β λλομαι ne peut donc passer pour une particularité «  olienne », d'autant plus que les Attiques eux-mêmes employaient  ρρηγορε ν et  ρρηγορε ν, Πυγαλεύς et Πυγελεύς (Meisterhans, *Gr.*¹ p. 112), μυελός, π ελος, σ ελος,  γχουσα, et d'autres, pour μυαλός, π αλος, σ αλος,  γχουσα (Kühner-Blass, *Gr. Gr.*¹ I, p. 117).

E  OLO-IONNIEN = A DORIEN

M. Boisacq (*Dial. Dor.* p. 33 suiv. et 74)  num re les mots dans lesquels le dorien répond par un α à un à ionien. Ce sont  ρταμεις, ιαρός,  τερος, στράψω, τράπω, τράψω, τράχω; τ μνω, πιάζω, σκιαρός, χαράδεος, γα, κα,  κα π κα etc., le suffixe -θα, puis κταίνω, φθα ρω, α . Il importe de rechercher si sur ce point la langue de l' olie se rapproche davantage de l'ionien que du dorien.

1. Cf. G. Meyer, *Gr. Gr.*³ p. 60.

1° Dorien Ἄρταμις : éolien. Ἄρτεμις. On lit en effet : Ἄρτέμιδι IGMA 67, 7 ; 92, 2 ; 101 ; 103 ; 105 ; 108, 1 ; REG 1892, 413, 11 ; Ἄρτέμιδος IGMA 67, 14 ; 108, 10 ; 484, 19 ; Ἄρτεμιν 26, 5 ; 480, 4 ; puis Ἄρτεμισίαν 255, 1 ; Ἄρτεμιδω[ρείω] 646 a 1 ; Ἄρτεμίδωρ[ος] 646 a 31 ; Ἄρτεμίδωρον 256.

2° Dorien λαρός : éolien épigraphique ἱρος : ἱρα IGMA 6, 44 ; ἱρον 5 a 16, b 53, et 20 autres fois à divers cas ; ἱρεὺς 17 fois par exemple IGMA 102, 1, 3 ; ἀρχίρευς 12 fois ; πανέλρεος (gén.) IGMA 61, 2 ; ἱρέλαις 6, 43 ; ἱρήιον 69 a 3 ; 73, 5 ; ἱρεύσαισαν 222, 3 ; ἱρητεύει 527, 45 ; ἱρατεύσαντα 224, 2 ; ἱροπόηται 645 a 33 ; εἰροποίταις 68, 3 ; Εἰρόθεμις 327 ; ἱρόλταν 259 ; ἱρόλτα (gén.) 646 a 37. On rencontre aussi ἱερος, ἱέρευς, ἱεροθύταν, ἱεροκάρυχα, ἱερατεύσαις, ἱέρωνος (gén.), ἱερογένειος, ἱερόλτα (gén.), mais à une époque assez tardive, de sorte qu'il est légitime de les croire influencés par la langue commune¹. Toutefois la langue épique et l'ionien postérieur (Smyth *Ionic* p. 269 suiv.) possèdent à la fois λαρός et ἱρός. Fut-il un temps où l'éolien employait les deux formes ? Si Alcée a écrit ἱρα ; 82, 2, Théocrite ἱρον 28, 4 et Balbilla ἱρηες 321, 6, il nous a été transmis ἱρόν Alcée 32, 2² ; de plus Théocrite dit ἱερον 28, 7, à trois vers de distance de ἱρον. Peut-être donc ἱερος existait-il encore dans l'éolien du VII^e siècle.

3° Dorien στράφω : éolien ἀπυστρέφονται Sa 78, 4.

4° Dorien τράπω : éol. ἐπιτρέπηγ Alc. 35, 1.

5° Dorien χαράδεος : éol. χέραδος (gén.) Sa 114 ; Alc. 86 b 1.

6° Dorien γα : éol. γε Sa. 5, 5 ; Alc. 46, 2.

7° Dorien κα : éol. κε très fréquent ; il se rencontre plus de cinquante fois sur les inscriptions sous la forme soit de κε, soit de κεν³, puis chez les poètes κε Sa. 28, 3 ; 62, 1 ; Alc. 19, 3, etc.

8° Dorien φθαίρω : éol. φθέρρω cité par les grammairiens : Hérod. II, 605, 1 ; AO II, 275, 22 ; AP IV, 220, 33, etc. ;

1. Cf. Leitzsch, *Quatenus in dial. aeol. vulgaris lingua irreps.* p. 17.

2. Ce fragment est fort difficile à restituer (v. Jurenka, *Wiener Studien* XX p. 119 suiv. ; ce savant écrit ἱρον).

3. κεν est d'un usage beaucoup moins fréquent que κε.

— futur φθέρσω Hérod. II, 807, 15 ; Choer. II, 72, 5 ; Eust. 23, 13.

En regard de ces différences frappantes existent des coïncidences non moins curieuses :

1° Dorien ἄτερος : éol. ἄτερος. Sur les inscriptions ἀτ[ερον] IGMA 5, 25 ; puis ἀτέρω Alc. 41, 5 ; ἀτέρωι Hérod. I, 507, 5 ; AO II, 160, 10 ; — mais κατέρωτα Sa. I, 5 ; χ' ἄτερα (sic) Th. 30, 24 prêtent à l'équivoque. La forme ἔτερος n'est attestée que par des documents de peu de valeur : ἔτερος IGMA 499, 9 (inscription tardive) : ἔτερος est transmis Sa. 106 ; Alc. 41, 5 ; Th. 29, 15 ; 30, 19, toujours avec un esprit rude. Enfin ἐτέρωτα Apoll. 193, 5, ἐτέροσε· ἄλλοσε (à lire sans doute ἀτέρωτα· ἄλλοσε) C. III, 63 sont mentionnés pour leur terminaison. Apparemment ἄτερος seul fut éolien. Mais il exista également dans l'attique θάτερον.

2° Dorien αἰ. Cette particule fait aussi partie du vocabulaire éolien ; fréquente sur les inscriptions, par exemple IGMA I. 13, 15 ; 6, 11, 14, 27, 34, 37, etc., elle ne l'est pas moins chez les poètes : Sa. I, 5, 22, 23 ; 28, 1 ; Alc. 77 ; 86 a, etc. Les Ioniens non plus ne l'ont pas ignorée, bien que son emploi dans l'épopée semble déjà un archaïsme : αἶ κε, αἶ γάρ, αἶθε.

3° Dorien κατάνω. Les Eoliens disaient à la fois κατάνω (Eust. 1648, 5, qui cite Alcée comme référence) et κτένω = att. κτάνω (Hérod. II, 303, 2 ; II, 539, 16, etc.).

4° Dorien πιέζω. Hérodien (II, 949, 23) assure qu'Alcée a dit πιέζω et πιάζω. Mais si πιέζω est la forme ordinaire des Ioniens, συμπιέζω se lit dans Hippocrate 1228, 5.

5° Dorien -θα dans ἄνωθα ἔμπροσθα. L'usage éolien fut le suivant¹ : a) -θεν après un thème nominal ou pronominal² : κήνοθεν Alc. 86 ; ἄλλοθεν Alc. 86 ; πόθεν An. 75 ; μηδ' αὖ μοθεν IGMA 15 b 7. — b) -θα après un thème adverbial, dans la langue du VII^e siècle : ἐξύπισθα An. 67, ἔμπροσθα, πρόσθα,

1. Sur la triple forme -θε, -θεν, -θα, cf. Henry, *Précis* 3 p. 202.

2. Apollonius (153, 14) affirme que les Eoliens ne disaient pas ἄλλοθα οὐράνοθα, mais ἄλλοθεν οὐράνοθεν.

ἐνερθα, ὑπερθα, ὑπισθα, ἐξύπισθα, ἀτερθα Hérod. II, 192, 17; Apoll. 153, 13. — c) Cependant -θα fut peu à peu évincé par -θεν et -θε. On lit déjà dans Alcée ¹ ἐνθεν 18, 2, 3, κατὺ-περθεν 15, 2, πάροιθεν 9, 3. A l'époque des inscriptions, le suffixe -θα est tout à fait tombé en désuétude: πρόσθε IGMA 1, 19; 6, 2, 7, 8, 10, 22; 61, 11; OH, II, 155 a 13; 156, 9; ἐνερθε IGMA 74, 21; κάτωθεν 14, 3. Ainsi l'éolien donna de plus en plus la préférence aux formes -θε et -θεν. L'ionien et l'attique agirent de même; pourtant ils conservèrent ἐνθα, et la langue de l'épopée possédait encore ἐνθα, ἐνταῦθα, ὑπαιθα (cf. δηθά, μίνυνθα, διχθά, τριχθά, τετραχθά). Enfin l'adverbe πρόσθα entre dans la composition du mot arcadien προσσθαγενές BCH 1892, 568, l. 33, 35 (cf. Danielsson, *Eranos* II, p. 36).

6° Dorien -χα dans δχα, πόχα, etc. En éolien, ce suffixe affecte presque toujours la forme -τα¹: inscription δτα IGMA 529, 15; 645 a 33; — poët. δτα Sa. 43; πότα Sa. 1, 5; κατέρωτα² Sa. 1, 5; — gramm. ἄλλοτα, (ἀ)τέρωτα, πότα Apoll. 193, 5, Cependant on lit ἄλλοτε Alc. 47, 1 et δτε IGMA 6, 44, inscription rédigée en dialecte pur. Sans aucun doute -τε et -τα furent l'un et l'autre en usage. De leur côté, les Athéniens et les Ioniens ne renoncèrent pas complètement à l'emploi de -τα, puisqu'ils disaient εἰς νέωτα, εἴτα, ἔπειτα (cf. ion. ἐπειτε ἐπειτεν. Hoffmann *Gr. Dial.* III, 253)⁴.

Bref, dans huit cas l'éolien et l'ionien-attique opposent un ε à un α dorien. De plus, ni αλ ni ἄτερος (ἄτερος) ne sont relégués dans le dorien et l'éolien, mais le premier apparaît encore dans le vieil-ionien, et le second a toujours

1. [πρ]όσθ' et [πάρ]οιθ' Sa. *Oxyrh. Pap.* VII, 5, 11 sont équivoques.

2. Malgré l'épigraphique δχαι = att. ὄπη, ion. ὄχη OH, II, 179 (cf. Meister, *Berl. Philol. Wochenschr.* 1892, 515), on ne doit aucune confiance aux leçons des manuscrits οὐδέποχα Sa. 68, 1, πόχα Sa. 33, οχα Th. 29, 8, τόχα Th. 29, 39, puisqu'Apollonius (193, 15) dit en termes formels: διαφέρει δὲ πάλιν τὰ Λιολικὰ τοῦ Δωρικοῦ, ἢ τὸ μὲν Δωρικὸν τὸ τ εἰς κ μεταλαμβάνει, ὅτε τὸ πότε πόχα ἐστί...

3. Les corrections κώτα Th. 29, 7, ὀπποτα Sa. 3, 3; Alc. 39, 4 sont sûres.

4. Cf. aussi dans Pindare ἐπειτεν *Pyth.* IV, 211; *Nem.* III, 54; *Isthm.* VI, 20, mais ἔπειτα *Nem.* X, 90 et ailleurs.

subsisté en attique. Enfin, en ce qui concerne l'emploi des suffixes -θα et -τα, de πιάζω et peut-être aussi de καταίνω, l'éolien ne se distingue de l'attique que par sa lenteur à se débarrasser des formes en α. Sur ce point donc, l'éolien se tient très près de l'ionien-attique et se sépare nettement du dorien.

O ÉOLO-IONIEN = Λ DORIEN

Le nombre « vingt » s'exprimait en dorien par *φείκατι*, *είκατι*, *φίκατι*, *ίκατι*, par exemple héracl. *φείκατι* SGDI 4629, II, 55, 71. Dans ce même dialecte, les noms de nombre depuis 200 jusqu'à 900 se terminaient par -κάτιοι, exemple héracl. *τριακάτιοι* *ib.* I, 28, 34 (Boisacq, *Dial. Dor.* p. 39 suiv.). En outre, les mots de la numération en Béotie étant purement doriens, le béotien *φικαστός* « vingtième » peut être considéré comme dorien.

De leur côté, les Ioniens et les Athéniens substituèrent dans ces mots un ο à l'α plus ancien : *είκοσι*, *τριακόσιοι*, *είκοστός*.

Ce vocalisme récent se retrouve exactement dans l'éolien :

1° *είκοσι* IGMA 6, 21 ; Balb. 323, 6.

2° *διακόσιο[ις]* IGMA 526 a 10 ; *τρι[α]κόσιοις* *ib.* b 8 ; *ὀκτακόσιοι* *ib.* a 30 ; *τριακόσιοις* IGMA 15 b 24 ; *τρ[ιακ]όσιοις* 645 b 48. Ici, comme dans *είκοσι*, l'ο est dû à l'influence analogique des noms de nombre en -κοντα (Brugmann *Gr. Gr.*² p. 214).

3° *είκοισται* IGMA 6, 39 ; *είκοιστος* IGMA 82, quatre fois ; — *είκόστω* Balb. 323, 7 est fautif —. L'hypothèse si simple et si naturelle, par laquelle on rend compte d'*είκοσι* et de *διακόσιοι*, explique encore l'*είκοστός* ionien-attique, et même l'éolien *είκοιστος*. Un léger complément y suffit : afin de rendre plus semblables aussi les noms de nombre cardinaux et les ordinaux correspondants, les Éoliens créèrent **τριακονστος* **πεντήκονστος* **είκονστος* en regard de *τριάκοντα* et *πεντήκοντα* : de là sortirent phonétiquement **τριακοιστος* **πεν-*

τηκοιστος et enfin εἰκοιστος. C'est par suite d'un fait analogue que naquit le dorien ικάντιν· εἴκοσιν Hésych.

Contrastant avec l'éolien et l'ionien-attique, le dialecte de la Béotie garda l'α primitif, à la mode dorienne : *ῥίκατι* SGDI 385, 6, etc. — *διακατήs* 489, 38, 39, etc. — *ῥικαστή* 488, 109 ; *ῥικαστόν* BCH 1897, 553 l. 42, 44, 47, 49.

Touchant le thessalien, aucun document n'est parvenu à notre connaissance, sauf *ικάδι* SGDI 345, 10, duquel on ne peut inférer sans hésitation que les Thessaliens aient fait usage des noms de nombre doriens.

L'arcadien, du moins, a, lui aussi, introduit l'ο dans les mots en question : *εἴκοσι* OH, I, 29, 1 ; — *τριακοσταιs* OH, I, 24, 8, mais *τριακάσιοι* SGDI 1222, 8, *τριακάσιος* (acc. pl.) OH, I, 29, 20.

Donc l'éolien se groupe avec l'ionien-attique et l'arcadien pour s'opposer au dialecte dorien.

O POUR A

Un assez grand nombre de mots éoliens contiennent un ο au lieu d'un α ionien. Ils se répartissent en quatre groupes, suivant que leur ο

- 1° ne répond pas réellement à un α ionien-attique,
- 2° se ramène à une influence analogique,
- 3° est le produit d'une loi phonétique éolienne,
- 4° existe aussi dans des dialectes autres que l'éolien.

Premier groupe.

A. — *ἐπιτρόπης* Th. 29, 35 est le subjonctif présent¹ de *ἐπιτροπέω* : cf. att. *ἐπιτροπή*, *ἐπίτροπος*.

B. — *κασπολέω* Sa. 50, 2 ; 81. Bien que M. Hoffmann (l. c. p. 355) y voie un futur équivalant à l'att. *κατασταλῶ*, cette forme appartient sans aucun doute au présent. Le futur primitif de *σπέλλω* ne devait pas sonner **σπαλεω*,

1. Ce serait un subjonctif aor. = *ἐπιτρέπῃς*, selon MM. Meister (*Gr. Dial.* I, p. 49) et Hoffmann (*Gr. Dial.* II, p. 360).

mais bien στελέω, de même que les Athéniens disaient, non pas σταλώ, mais στελώ (Soph. *Phén.* 983; Eurip. *Bacch.* 827).

C. — στροφω. Ce mot est paroxyton dans AO I, 394, 13 et périspomène dans EM 728, 44; au dire des grammairiens, il signifie « rassembler », en quoi il diffère du dorien ¹ στράφω et de l'attique στρέφω. S'il a le sens d'un causatif, il doit en avoir aussi la forme; c'est pourquoi la seule leçon légitime est στροφῶ, avec une contraction abusive pour στροφέω. Un dérivé de ce verbe se rencontre dans μεσοστροφώνιαι, mot qui, selon Hésychius, servait à désigner « les jours où les Lesbien accomplissaient un sacrifice en commun » : le sens de « rassemblement » y apparaît en pleine lumière.

D. — πόρνοψ. Au témoignage de Strabon (XIII, 1, 64), la sauterelle, dont le nom vulgaire attique était πάρνοψ, s'appelait πόρνοψ chez les Éoliens et les Béotiens, et κόρνοψ chez les Thessaliens, qui en avaient dérivé Κορνοπίων, surnom d'Apollon. De plus, le nom de lieu éolien Πορνοπίας (gén.), évidemment issu de πόρνοψ, se lit sur l'inscription IGMA 645 a 48. L'accord des dialectes « éoliens » dans le changement d'un α en ο, semble éclater aux yeux. Il n'est pourtant qu'illusoire, car Photius, dans son *Lexique*, enseigne que Sophocle (frg. 250) écrivit, au lieu de πάρνοψ, δκορνός, qui rappelle le thessalien κόρνοψ. Ainsi se vérifie l'hypothèse de M. Ch. Bally (*Bullet. Soc. Ling.* XI, p. ccxij), suivant laquelle κόρνοψ serait la forme primordiale de ces mots.

E. — ἀμβροτέην IGMA I, 15. Quoique les brisures du marbre où l'inscription fut gravée, en aient emporté l'ο, l'homérique ἀμβροτέην justifie pleinement la leçon adoptée par les éditeurs¹. Dans Homère, comme en éolien, cet

1. Au jugement de M. Hoffmann (*l. c.* p. 360), στρόφω serait un subj. aoriste ou un présent, et, en tous cas, proviendrait de στράφω.

2. M. Hoffmann (*l. c.* p. 267) est dans l'erreur, quand il traduit ἀμβροτέην par « mourir ». Un simple coup d'œil jeté sur le contexte, suffit pour le montrer.

aoriste signifie « faillir, commettre une faute »; il ne peut donc se séparer de ἀμαρτάνω, ἀμαρτεῖν. Mais ἀμαρτάνω a d'abord possédé le sens de « ne pas avoir part à, être privé de », cf.

φθλου ἀπὸ πατρὸς ἀμαρτῶν X, 505.

« privé de son père », et

ἔμοι δέ κε κέρδιον εἴη
σεῦ ἀφαμαρτούσῃ χθόνα δύμεναι Z, 411.

« il me serait préférable, si j'étais privée de toi, de descendre aux enfers. » Dans sa composition entra donc réellement, ou les Grecs se persuadèrent qu'il y entra la racine *smer* : μέρος μόρος ἄμμορος μοῖρα (cf. Curtius, *Verbum* ¹ II, p. 11). De là vient l'introduction, dans ἀμαρτεῖν, du vocalisme de ἔμμορε; enfin le ρ s'y déplaça comme dans le parfait dorien ἐμβραμαι : ἐμβραται· εἴμαρται Hésych., ἐμβρά-μένα Sophron (EM 304, 10). L'esprit rude de l'attique ἀμαρτάνω s'explique par celui de εἴμαρται = *σεσμαρται, et peut-être même de ἀμαρτῇ, — ou bien encore la véritable racine de ἀμαρτάνω, ainsi que de ἀμέλω, fut *mer* (Stockes, dans Fick, *Wörterb.* ⁴ II, 211), qui a servi également à former μέλω « priver de » : μέρεται· στέρεται· μερθεῖσα· στερηθεῖσα, ἀμερθεῖσα Hésych.; dans ce cas, l'α initial ne serait pas privatif mais copulatif (cf. Lagercrantz, *Lautgesch.* p. 48).

Les mots suivants n'appartiennent pas, à proprement parler, au vocabulaire éolien, mais sont comptés au nombre des « éolismes » homériques :

F. — ἔμμορε, en sa qualité de parfait actif, a la forme fléchie de sa racine, tout comme δέδορκε, il n'est d'ailleurs pas uniquement épique, car ἐμμόραντι τετεύχασι Hésych. trahit, par sa désinence, une origine dorienne (Ahrens, *Dial.* II, p. 349).

G. — βεβολήατο, βεβολημένος doivent être rapprochés de l'ionien-attique ἀντιβολέω. Aristarque (*Schol. ad I*, 3) remarque qu'ils ne se disaient que des blessures morales.

H. — πόρδαλις et son dérivé sont transmis, dans les textes

homériques, de diverses manières : πορδάλιος P 20, πόρδαλις Φ 573, παρδαλήν Γ 17, K 29, πορδαλίων, var. παρδαλίων, N 103. La même hésitation existe ailleurs : Simonide d'Amorgos écrit πάρδαλις 14, mais Aristophane πόρδαλις *Lysistr.* 1015 et *frag.* 476 ; on n'en peut donc rejeter la responsabilité sur la phonétique éolienne et sur le caractère « éolien » de la langue épique. Selon M. Hoffmann (*Gr. Dial.* III, 278 et suiv.), elle a pour cause la coexistence de πόρδαλις et de παρδαλή : dans ce dernier, l'o primitif est devenu α par assimilation vocalique¹.

I. — ἀναδροχέν λ 586, ἀναδρόξειε μ 240, καταδρόξειε δ 222, signifiant « resorbere », ne sont pas parents de ἀναβραχεν « resonare », mais bien de βρόχος « gosier » Th. 3, 54, Anth. XI, 298, « gorgée » Hippocr. 485, 30 ; 487, 22, de βροχθίσαι « avaler » Aristt. *Probl.* 37, 3, 4, de καταβροχθίζω « avaler, engloutir » Hippocr. 126 b, Aristoph. *Chev.* 357, etc., et de βρόγχος « trachée-artère » Aristt. *Probl.* 11, 11, etc. Leur rattachement à la racine βρω- βρο- βορ- (βιδρώσκω βορά) est mis tout à fait hors de doute par le témoignage des scholiastes : καταδρόξειεν γράφεται καὶ μικρόν καὶ μέγα (c. à. d. avec ο et ω, *Schol. E ad δ 222*), et par les variantes καταδρώξειεν δ 222 et ἀναδροθέν λ 586 (cf. βεδρώθεις Δ 35 et βάραθρον).

Deuxième groupe.

A. — ἐνο[τος] « neuvième » IGMA 83 ; mais ἐνάτα 81, 9 ; OH, II, 156, 18, avec un α peut-être hellénistique.

B. — δέκοτος² « dixième » IGMA 82, 7 fois, δεκότη Balb. 323, 5.

C. — τέτορτος « quatrième » se déduit de τετόρταιος Th. 30, 2 et de [T]έτορτιν IGMA 502, 15, [Tέτ]ορτιν *ib.* 20. On lit pourtant τετάρ(τ)ω (Paton τεταρίω) IGMA 500, 2. Existèrent-

1. Les indécisions de l'usage relatives à ce mot d'importation étrangère (Wharton, *Etyma Graeca*, p. 100), n'ont rien qui puisse étonner.

2. Δεκάτα SGIM 311, 54, (δ)έκατον IGMA 539, sont trop tardifs pour être portés en ligne de compte.

ils simultanément dans le langage de l'Eolie à l'époque des inscriptions, ou le second n'est-il qu'un mot de la langue commune ?

La série des adjectifs ordinaux éoliens comprend encore : ἑβδομος : ἑβδομα IGMA 81, 5; 527, 44; [ἑβ]δομ[ος] 83; — ὄγδοος IGMA 83; ὄγδοον 539; ὄγδοῦνκοντα 526 a 30; OH, II, 138, 6; — ἄκοιστος (v. p. 36). C'est grâce à eux que l'o s'introduisit dans ἐνοτος, δέκοτος et τέτορτος.

Une semblable extension eut lieu aussi en arcadien ; mais ici l'o ne se contenta pas de modifier les noms de nombre ordinaux, il s'en revint contaminer les cardinaux eux-mêmes. Les inscriptions en effet fournissent δεκόταν SGDI 1198, et δυώδεκο OH, I, 29, 7, 21, ἐκοτόν OH, I, 29, 4, Ἐκοτόμβοια SGDI 1232. Mais le nom propre Τέταρτος SGDI 1249, 6 conserva son α. En éolien, au contraire, δέκα et ἑκατον restèrent indemnes : δέκα IGMA 6, 21; 14, 1; 25, 2; 526 b 29; OH, II, 135, 4; Mitt. 1888, p. 57, l. 7. Et encore ἑκατον RA 1888, 1, p. 87, l. 8. Les formations analogiques furent donc différentes dans les deux dialectes.

Troisième groupe.

A. — βροχέως = att. βραχέως Sa. 2, 7 et Hésychius. La glose βρόσσινος· βραχυτέρου commente sans doute un mot éolien.

B. — ὄρπετον Sa. 40, 2; Th. 29, 13, remonte à *ἀρπετόν. L'attique ἔρπετόν a pris le vocalisme de ἔρπω.

C. — πτόρμος = πταρμός. C. III, 47.

D. — θροσέως = θρασέως. C. III, 1.

E. — χόλαισι = att. χαλῶσι « ils cèdent » Alc. 18, 9.

F. — μόλσος· ὁ δημός (selon la correction de M. Hoffmann Gr. Dial. II, 241; ms. ὁ δημός). Αἰολεῖς Hésychius. On rapprocherait volontiers μόλσος « graisse » de l'att. μάλα « mélange de poix et de cire pour goudronner » et de μαλακός. M. Hoffmann (Gr. Dial. II, p. 241) propose une autre étymologie.

G. — πόλυντρα· ἄλφιτα Hésychius. Mo. Schmidt le ratta-

che à παλύνω (Hoffmann *l. c.* p. 245). Mais M. Lagercrantz (*Zur gr. Lautg.* p. 66) réunit παλύνω à πόλτος et au latin *puls*. Du reste l'origine éolienne de πόλυντρα est une pure hypothèse.

H. — σπόλεια = σταλεῖσα Hésychius, sans indication de dialecte. Cependant σόλεις est transmis C. III, 1 et σάλεις C. III, 14. Par conséquent les Éoliens prononçaient bien σπόλεις.

I. — όνία = att. άνία, est assuré par les leçons όνίαισι Sa. 1, 3; όνίαις Alc. 88; όνίαιρον Alc. 98. Par suite le changement de άνίαις en όνίαις Th. 29, 9 s'impose.

J. — γνώφαλλον = att. γνάφαλλον¹ Alc. 34, 7. Mot d'origine obscure.

K. — όμόλγωι (mss. όμολογώ)· ζοφῶ Hésychius, répond exactement à l'homérique άμολγῶ.

Les mots suivants sont pour le moins douteux.

L. — έστόροται = έστρωται. Les mss. de C. III, 52 donnent, les uns έστόροται, les autres έστόρηται. Comme le premier, avec ses deux ο, ne peut s'expliquer par la phonétique éolienne, M. Hoffmann (*l. c.* p. 585) accorde justement la préférence à έστόρηται. Ce parfait est à l'aoriste έστόρεσα, comme κεκόρημαι est à εκόρέσατο. Cf. encore homér. βεβολημένος.

M. — χρονέοισι IGMA 30, 3 répondrait, selon M. Hoffmann (*l. c.* p. 360), à l'attique κρανοῦσι futur de κραίνω. Mais l'inscription est si mutilée que ses pauvres restes n'offrent aucun sens. M. Paton (*ad loc.*) lit άκρον έοισι.

N. — τομίαζ Alc. 87 manque jusqu'à présent d'une base solide : le ms. porte το.μαις, et les inscr. ont 8 fois ταμίαζ : ταμίαζ IGMA 5 a 17; τάμιαι 5 b 49; ταμίαν 15 b 22; 527, 49; OH II 157, 2, 5; ταμία IGMA 527, 41; ταμίαζ 645 a 45.

O. — όλόχω = άλόχου Th. 28, 9 est donné par un ms. copié sur un autre plus ancien dont la leçon est άλόχω. Du reste Balbilla écrit άλογον 321, 8; 322, 8.

P. — λόχον = έλαχον Balb. 321, 19. Comme on lit έλαχον

1. L'orthographe de ce mot est incertaine.

sur l'inscription excellente IGMA 1, 18, et que la valeur de son témoignage est encore renforcée par λαχόντων Sa. 9, 2, λαχόντων Alc. 13 a, λαχόντων Choer. II, 259, 29, EM 558, 31 et λαχόης Hér. II, 280, 25; 821, 12, il est à présumer que Balbilla s'est laissé induire en erreur par le parfait λέλογχε Sa. 79, 2.

Q. — *ότοισα* = *αλουσα* Balb. 322, 10. Si l'on en croit la tradition des manuscrits: *έπατον* Alc. 45 a, *άτοισα* Sa. 1, 6, *είσατων* Sa. *Oxyrh. Pap.* VII, 13, *άτω* ne subit aucune altération en éolien. *Ότω* y était-il synonyme de *άτω* (cf. L. Meyer, *Griech. Etym.* I p. 496), ou Balbilla a-t-elle forgé un éolisme de sa façon?

R. — *γρόππατα* Balb. 320, 14, *γρόπτα* *ib.* 321, 20. Encore une fois, Balbilla se trouve en contradiction flagrante avec les inscriptions, où *γραμμάτευς* et *γράπτα* se lisent chacun cinq fois, où l'on peut également noter *γεγράμμενον* IGMA 526 d 32 et d'autres encore. Pourtant, à cause de *γρόφων*, *άνεπιγρόφως*, *γροφεύς*, etc., qui se rencontrent à Mélos, à Héraclée, en Elide (G. Meyer, *Gr. Gr.*³ p. 58), on hésiterait à taxer Balbilla d'erreur plus ou moins volontaire, si les deux π de son *γρόππατα* n'étaient pas certainement fautifs (cf. J. Schmidt, *Pluralb.* p. 409).

Le temps est venu de récapituler. Un α s'est changé phonétiquement en ο dans *βροχέως*, *όρπετον*, *πτόρμος*, *θροσέως*, — *χόλαισι*, *μόλσος*, *σπόλεια*, *πόλυντρα* (?), — *όνία*, *γνόφαλλον* (?), — *όμόλγωι*. Il s'est donc assourdi seulement en syllabe initiale, et au contact d'une des continues ρ λ ν μ. Ce sont là sans doute deux conditions de la loi de ce changement. Toutefois beaucoup de mots éoliens ont conservé leur α, bien qu'il fût dans la même situation, par exemple *άρχει* IGMA 1, 19, *άρχαις* *ib.* l. 8, 10, *γράφωισι* *ib.* l. 3, puis *κράτιστος*, *δράχμα*, *άργύριον*, *Άρτεμις*, *άλλος*, *κάλημι*, *Άμεννάμενος*, *Άμαλώιος*, etc., et en particulier le lieu-dit *Γραδανορέεσαι*¹

1. *Γραδανόρεα* hodiernum esse *Γαδαρανήφορον* (asinorum ascensus) coniecit vir amicus Xenophon Gkiorziotis (Paton *ad loc.*).

(dat. pl.) IGMA 74, 7 sur lequel la langue commune n'avait pas de prise. A vrai dire, les inscriptions *ignorent* cette altération. S'est-elle produite dans la bouche des gens du peuple, et cantonnée dans le langage familier ?

Quatrième groupe.

A. — *όν* synonyme de *ανά*.

Eolien : *όν* et *ανά* ont coexisté. Témoignages des inscriptions : *όνέθηκε* OH, II, 178, 1 (archaïque). — Au IV^e siècle : *όναλίσκοντας* IGMA 7, 4 ; *όγκαρυσσέτω* 645 a 37. Mais *ανά-* précède trois fois une consonne, par exemple *αναγράφαντας* 6, 49, et trois fois *άν-* est suivi d'une voyelle ¹. — Un peu plus tard : *όνκ[αρύσσην]* IGMA 527, 33, en regard de *ανά[λωμα]* *ib.* 53, *όντε[θή]κοντες* 108, 9, et aussi dix fois *ανά-* devant consonne et *άν-* sept fois devant voyelle. — A l'époque impériale : *όνσταθείσας* IGMA 255, 8, *όντέθηγ, όνθεντα, όνθέμεναι* tous trois sur l'inscription SGDI 311 ; en outre plusieurs *ανά-*. Telles sont les données fournies par les documents épigraphiques ; à proprement parler, deux prépositions étaient en concurrence : l'une, *όν*, monosyllabique, l'autre, moins familière peut-être, *ανά*. Les fragments poétiques nous font encore connaître *όνεκρέμασαν* Alc. 32, 2, *όμνάσθηγ* = *άναμνησθηγαι* Th. 29, 26, *όμιμινασχομένωγ* Th. 30, 22. Les éditeurs modernes y remplacent, à bon droit sans doute, *άν* par *όν* dans *όμπέτασον* Sa. 28, *όν* Alc. 18, 3, *όμμένομεν* Alc. 41, 1. Enfin *όν* n'est cité qu'une fois dans la littérature grammaticale : *όνέληται, όνεχώρησαν, όνω* C. III, 1 ; le dernier est en contradiction avec *άνω* IGMA 14, 8, *έπάνω* 67, 10 ; 74, 14.

Thessalien : *όν* et *ανά* : *όνγραφει* SGDI 361 a 11 ; b 24 ; *όνάλουμα* (= *ανάλωμα*) 361 a 13 ; *όνγράφειν* 345, 21 et d'autres cas. Mais *άνθεικαίν* 327 ; *άνέθηκε* 329, 335, 336.

Béotien : *όν* ne se rencontre nulle part ; *άν* et *ανά* seuls

1. D'après M. Paton l'inscription IGMA 526 a 2 porte [ά]νοικοδόμ[η]σε au lieu de *οίνομό(λη)σε* que M. Hoffmann y lisait. Le verbe *οίνομόλημι* est donc à effacer du vocabulaire éolien.

sont en usage : ἀστρέφετη (= ἀναστρέφεται) IGS I 2849, 7 ; ἀγγράφη *ib.* 14 ; ἀνθεσιw SGDI 405 ; 406 n 14, 15 ; — ἀναγραψάνθw SGDI 1145, 15, etc.

Arcadien : également ἀν et ἀνά ; ὄν est tombé en désuétude : ἀγκαρυσ[σόν]τω SGDI, 1222, 19, ἀναλώμασιν *ib.* 41, etc.

Cypriote : ὄν (et aussi ὄν) et ἀνά : δνέθηκε 6 fois ; ὄνέθηκε SGDI 45 ; ἀνέθηκε trois fois, ἀνέθηκην une fois (v. Hoffmann *Gr. Dial.* I, p. 154).

Donc ὄν n'est pas commun à tous les dialectes dits éoliens ; ensuite il n'est pas sorti phonétiquement de ἀνά¹ puisqu'il a existé en même temps que lui.

B. — στροτός (éol. στρότος) = att. στρατός.

Eolien : La forme en o ne se rencontre que dans σρόταγος = att. στρατηγός, dans σροτάγημι et dans σρότος. Nous lisons σρόταγοι IGMA 6, 7, σροτάγοι *ib.* 13, σροτ[άγοισι] 645 a 7 et en 11 autres endroits, à différents cas ; σροταγήσαντα IGMA 243, 3 (époque impér.) ; σρότος² n'est connu que par C. III, 1, EM 728, 44, AO I, 394, 13. En regard, les Eoliens employaient σρατ- dans στρατάγιον, στρατεία, σράτιω et dans les noms propres : στρατάγιον OH, II, 157, 15 ; στρατεία IGMA 645 a 15 ; στρατιωτέροις Alc. 29 ; Ἀγρίστρατος Ἀγρίστράτειος IGMA 646 a 24, 25, Σράτωνι *ib.* a 40, Στρα[τό]χλειον *ib.* c 45, Σράτωνος gén. *ib.* c 60, [Κλε]όσρα[τω] OH, II, 111, 1, Ἱεροσράτω OH, II, 157, 16, 18, puis d'autres plus récents : Περισράτω IGMA 487, Στρατίπω 291, Σράτωνος gén. SGDI 311, 60. Les doublets σροτ- et σρατ- faisaient bien partie intégrante du dialecte, car sur l'inscription IGMA 645, qui date du iv^e siècle, sont gravés σροτ[άγοισι] a 7 et στρατεία a 15.

Béotien : On y retrouve σροτ- et σρατ- ; mais leur répartition est absolument contraire aux habitudes éoliennes ; σρατ- forme στραταγίω, tandis que σροτ- est réservé à σρο-

1. Ni de ἀν, car l'arcadien dit ἀν et le cypriote ὄν.

2. στρατόν Alc. 66, 1 est hellénistique par son accent et sans doute aussi par son vocalisme, Σράταγος, influencé par la langue commune, ne paraît sur les inscriptions qu'après le iv^e siècle av. J.-Ch.

τιώτας et aux noms propres : στραταγίοντες SGDI 470, 2 (1^{re} siècle); — στροτιώτης dat. pl. SGDI 712, 8, 15; Πολύστροφος IGS I 2721, 2, Μενεστ(ρ)ότιος BCH 1897, p. 552, 14, Πολιουστρότω BCH 1899 p. 195, [Σ]τρότων *ib.* p. 198 n° 7, l. 19 et beaucoup d'autres. Un certain nombre de noms de personnes ont στρατ-, par exemple Στράτωνος gén. BCH 1890 p. 19 n° 10 l. 37.

Thessalien et Arcadien : στροτ- y est absolument inconnu. Thess. Στρατίπποι SGDI 1329, 6, Στράτουν 345, 54, Σούστρατος 345, 56, etc. — Arcad. στραταγοί SGDI 1222, 9; 1230, 1; Ἀμφιστράτω 1246 c 4, Δαμόστρατος 1231. 33, 55. Νικόστρατος 1248, 12, etc.

De ces longues énumérations, il ressort que, pas plus que ὄν, στροτ- ne fut commun à tous les dialectes dits éoliens. Comme ὄν et στροτ- ne se trouvent pas en usage dans les mêmes contrées¹, c'est donc à tort qu'on les rapproche l'un de l'autre. Apparemment, ὄν est une antique préposition différente de ἀνά; στροτ- semble plus récent. D'autre part, puisque les inscriptions éoliennes repoussent tout ο populaire mis en la place d'un α, tandis qu'elles accueillent στροτ- sans difficulté, celui-ci réclame une toute autre explication que πτόρμος, χόλαισι, etc. Une seule hypothèse reste possible : alors que l'α primitif persistait dans στρατεία et les mots semblables, il s'assimila à l'ο accentué subséquent dans στροτός (cf. J. Schmidt KZ XXXII, p. 370 suiv.; Hoffmann, *Gr. Dial.* II p. 361). Or l'assimilation vocalique est un phénomène panhellénique, et peut-être la création de στροτός précéda-t-elle l'indépendance des dialectes.

O pour A hors de l'éolien.

1^o Dès l'abord, le changement de ἐρωτός en ἐροτός (Hoffmann *l. c.* p. 359) exige une étude particulière. Voici les faits :

1. ὄν est éolien, thessalien et cypriote; στροτ- éolien et béotien.

Éolien : 'Ερατος seul est usité : 'Ερατογένη (gén.) OH, II, 145, 1 ; Νυκίρατος *ib.* 157, 16 ; Φάληράτω *ib.* 156, 2, 12. — Poètes : έράταις Sa. 78, 1 ; έράτα Balb. 322, 5 ; έράται 323, 3.

Thessalien : 'Εροτοκλής SGDI 331, 20, avec un thème έροτο-.

Béotien : Pour les noms propres, deux formations sont en présence, l'une en έρατο- et l'autre en έροτι-. Par ex. : 'Εράτων IGS I, 2005, 'Ερατώ 2420, 25 ; 'Εράτωνος 2858, 1 ; 'Εράτων SGDI, 914, III, 7 (archaïque) ; — 'Εροτί[ων] IGS I, 525 ; 'Εροτί[ωνος] REG 1899 p. 71 suiv. a 68 ; 'Εροτίων SGDI, 706, 4 ; 'Ερότις *ib.* 606, etc. — Dans un seul cas on rencontre un thème mixte έροτο- : 'Ερότειος¹ IGS I, 3505.

Déjà M. Hoffmann (*l. c.*) a émis l'hypothèse que 'Εροτίων et les noms similaires pourraient être dérivés de έροτις « fête ». Elle se trouve pleinement vérifiée par 'Εροτίω[ν] IGS I, 2776 : le participe έρατός en effet n'a jamais commencé par un ρ.

έροτις = att. έροτή fut déclaré éolien et cypriote par Schol. II. E, 299 (cf. Eust. 381, 6 ; 1430, 34 ; 1908, 53) ; il a été employé par Euripide *El.* 625 ; il a servi à créer en attique le nom d'homme 'Εροτίων CIA II 977 s (en regard de 'Εόρτιος CIA II 836, 109 ; 1402 b) ; il se lit sur une inscription d'Argos (Kaibel, *Epigr.* 846, 6) ; enfin M. Schulze (*GGA* 1897 p. 876) dit : « έροτις paraît se trouver en mégarien (Dittenberger, *Sylloge* 369), et il est aussi sur une inscription de Délos BCH XIII, 372. »

Ou bien donc le thessalien 'Εροτοκλής résulte de la contamination de έρατός par έροτις, ou encore l'α atone de έρατός s'est assimilé à l'ο suivant en pays thessalien.

2° A l'éolien βροχέως, on rattache les béotiens Βροχχίω IGS I 2724 b 4, Βροχᾶο gén. SGDI 737, 2, Βροχῶλλα CIG 1613, 5 (Hoffmann, *Gr. Dial.* II p. 359). Cette parenté est plus que douteuse. D'abord βραχύς existe en béotien dans le nom Βραχοῦλλεις SGDI 533, 18, ensuite deux personnages

1. 'Ερότειος pour 'Εροτίειος ?

thessaliens s'appellent l'un Βροχός EA 1900 col. 1, n° 1 l. 13, l'autre Βρεχᾶς SGDI 326 b 47. Apparemment, ces vocables béotiens et thessaliens sont tirés d'une racine βρεχ, dont βροχ est la forme fléchie.

3° Dans l'hypothèse où le premier membre du composé Ἐροτοκλίας proviendrait, par assimilation vocalique, de ἐρατός, ce serait là le seul changement *thessalien* de α en ο.

En *béotien*, l'assimilation vocalique a aussi créé ποτομός pour ποταμός : Εὐποτόμω IGS I 2435, 17. C'est également le seul ο mis par les Béotiens à la place d'un α, car la lecture [Θρ]οσιούστροτον IGS I 4128 est loin d'être sûre, cf. Θρα-σούλλω SGDI 529, 4 ; 538, 7, Θρασουλάω 536, 3 ; 542, 3 ; 543, 4, Θράσων 554, 20, etc.

En *arcadien*, ἐφθορκώς = ἐφθαρκώς SGDI 1222, 10 est normalement construit sur la racine fléchie, et les ο de δέκο, δέκοτος, ἐκοτόν, comme celui de la désinence -τοι dans γέννητοι, γίννητοι, δέατοι, τέταχτοι, etc. SGDI 1222, sont d'ordre analogique (cf. G. Meyer, *Gr. Gr.*³ p. 180).

Il faut explorer le *cypriote* pour découvrir *un* cas d'une altération phonétique qui paraisse dialectale¹ : κορζία· καρδία. Πάφιοι Hésych., auquel l'éolien oppose καρδίαν Sa. 2, 6, καρδίας Th. 29, 4, κραδίας Th. 30, 9 ; κάρζα EM 407, 18.

Conclusion.

Une fois écartés les mots, tels que πόρνοψ, dont l'ο ne résulte pas de l'altération d'un α plus ancien, ainsi que les noms de nombre, comme δέκοτος, visiblement modifiés par influence analogique, il a été possible de dégager les conditions du changement phonétique d'α en ο effectué par les Eoliens d'Asie. Hors de l'Eolie se sont rencontrés : des formes analogiques arcadiennes (δέκο, δέατοι, etc.), des cas

1. στροπή· ἀστραπή. Πάφιοι Hés., ne prouve rien à cause de l'hom. στεροπή (cf. Hoffmann, *Gr. Dial.* I, p. 125, Meister. *Griech. Dial.* II, p. 212, Künstler, *Gemeins.* p. 14).

d'assimilation vocalique plus ou moins isolés (Ἐροτοκλίας, Εὐπότομος, στροτός), l'archaïque préposition ὄν, et enfin le cypriote κορζία. Ce dernier seul, par sa constitution, rappelle les créations spéciales à la langue de l'Eolie. Un esprit non prévenu le jugerait-il suffisant pour établir un changement phonétique d'α en ο commun aux dialectes « éoliens » ?

Υ POUR Α ΟΥ Ο

Il a semblé utile de répartir en trois groupes les vocables éoliens qui doivent trouver place dans ce paragraphe :

- 1°) mots dont l'υ n'est pas spécial à l'éolien,
- 2°) mots dans lesquels υ paraît venir de α,
- 3°) mots où un ο s'altéra en éolien.

Premier groupe.

A. ἄγυρις. Les grammairiens¹ l'ont souvent déclaré éolien. En réalité Homère a fait trois fois usage de cette forme archaïque, et Euripide l'a reprise dans *Iphig. Aul.* 753 ; mais la langue des inscriptions éoliennes se comporte à son égard absolument comme l'attique. Les composés πανάγυρις et παναγυριάρχας se rencontrent l'un cinq fois, l'autre sept ; on trouve aussi un παναγυριάρχος et un παναγυριαρχήσαντα (cf. att. πανήγυρις) ; tous datent d'une époque tardive. En regard : ἀγόρα IGMA 59, 18, τἀγόρα 529, 19, ἀγόρας 527, 50, ἀγόραν SGDI 311, 45, ἀγορείαν OH, II, 157, 11, ἀγοράνομος IGMA 646 a 17, ἀγορανόμω OH, II, 135, 2, ἀγορανομίας IGMA 484, 5, ἀγορανομήσαντα 258 a 4, Ἀγησαγόρα 646 a 41, Διαγόρα 322 ; Φανναγόρα BCH 1886 p. 515. En présence de cet état de choses, ἄγυρις ne peut être revendiqué comme création éolienne.

B. ἀπὺ = ἀπὸ.

Eolien : Cette préposition n'a été en usage, sur les ins-

1. AO II 399, 5 ; EG 7, 9 ; 450, 32 ; EO 27, 4 ; Eust. 631, 44 ; 1430, 39.

criptions, qu'au iv^e siècle : ἀπυφύγη IGMA 1, 15, ἀπυδόμεναι 6, 45, et ensuite à l'époque impériale, quand l'emploi du dialecte éolien dans les documents écrits n'était plus qu'une imitation littéraire : ἀπὺ IGMA 67, 10 ; 243, 14 ; ἀπύγονον 255 ; 243 ; ἀπυδόχα SGDI 311, 29 ; ἀπυδέδοσθαι *ibid.* 24. A partir de la fin du iv^e siècle avant J.-Ch. jusqu'au temps de la mode archaïsante, ἀπὸ fut seul usité : on l'a trouvé plus de 30 fois ; ἀπὺ avait donc disparu, expulsé de la langue écrite par la forme attique. Les grammairiens aussi font connaître ἀπὺ : Hérod. I, 479, 24 ; II, 363, 18 ; AO I, 47, 28 ; I, 68, 6. — Balbilla écrit πὺ 320, 5 ; 323, 1. Les mss. des poètes ont ἀπὺ Sa. 44 ; Alc. 33 ; 84 ; Th. 28, 16 ; ἀπυστρέφονται Sa. 78.

Thessalien : ἀπὺ SGDI 1308 ; ἀπυστέλλαντος 345, 2, 23.

Béotien : ἀπὺ y est inusité ; mais ἀπὸ se montre fréquemment sur les inscriptions : ἀπὸ SGDI 407, 2 ; 430, 3, etc. ; ἀποδώει 488, 77 ; ἀποδεδόσθαι 489, 35, et d'autres mots.

Arcadien : ἀπὺ est, comme en éolien, la forme courante dans ce dialecte : ἀπὺ BCH 1892 p. 568, 22 ; ἀπυδεδομέν[ος] *ib.* l. 19 ; ἀπυθανόντων *ib.* l. 32 ; ἀπὺ, ἀπυδόας, ἀπυκαθιστάτω, ἀπυτειέτω, ἀπυτεισάτω SGDI 1222 ; ἀπὺ OH, I, 29, 28.

Cypriote : ἀπὺ SGDI 60, 8, 17.

Selon M. Per Persson (*IF* II p. 214), ἀπὺ date de l'époque indo-européenne, et se retrouve dans le v. h. all. *abuh* « pervers ». Une forme plus brève de cette proposition se cache dans l'adjectif πύματος (cf. sk. *pú-nar* « de nouveau, en arrière »), dont Homère et les tragiques grecs ont fait usage. Cf. sur ce point J. Schmidt, *KZ* XXVI, p. 24 ; G. Meyer, *Gr. Gr.* p. 117 ; Meillet, *MSL* VIII, p. 296. En ce qui concerne la conservation de ἀπὺ, non seulement elle n'est pas commune à tous les dialectes dits éoliens, mais leur unanimité même ne prouverait rien. Il est possible en effet que l'éolien, l'arcadien et le cypriote aient préféré la forme ἀπὺ, à cause de leur tendance à changer ο en υ.

C. δνυμα = att. *δνομα*.

Cette forme appartient au vocabulaire éolien : *δνυμα*

IGMA 68, 5, 7, 8; 69 a 2; Ὀνυμάτης OH, II, 141; προσονυμάσ-
δεσθαι SGDI 311, 8; προσονυμαστας *ib.* l. 17¹. De plus δνυμα
est cité par les grammairiens : Hérod. I, 353, 19; II, 364,
12; EM 696, 3; Eust. 631, 44, etc.

Mais δνυμα se rencontre dans la Grèce entière. Le thes-
salien dit ὀνύματα, le béotien δνουμα, le phocidien Ὀνύμαρ-
χος, le delphien Ὀνουμακλής, le mégarien Ὀνυās, le rhodien
Ὀνύμων, le cyrénien Ὀνουμοκλής; à Egine et à Sélinonte on
prononçait δνυμα; enfin ἀνώνυμος, ἐπώνυμος, etc. sont pan-
helléniques (G. Meyer, *Gr. Gr.*² p. 114). Epicharme a
employé δνυμα *frg.* 27, et Pindare δνυμα et δνυμάζω.

Deuxième groupe.

A. σύρξ = att. σάρξ.

Ce mot éolien n'est connu que par les grammairiens :
σύρκες Hérod. I 541, 12; EM 87, 13; AO II 379, 28; AP III
290, 32 etc.; au lieu de σύρξ, les inscriptions donnent σάρκα
IGMA 498, 16, σάρκι 498, 21; 502, 11. — Σύρξ pour *τυρχ-
est à σάρξ de τφαρχ-³, comme l'attique συρμός est à σάλω,
comme πίσυρες est à τέσσαρες³.

B. πίσυρες, πέσσυρες, τέσσαρες.

Remarquable et par son vocalisme et par sa consonne
initiale, le nom de nombre πίσυρες apparaît également dans
l'épopée, et passe pour un des « éolismes » les plus évi-
dents de la langue homérique. Avant d'énumérer les
diverses formes qu'il revêt en éolien, il convient d'étudier
l'origine de son υ et de son ι, en différant jusqu'au cha-
pitre suivant celle de son π.

Et d'abord l'υ en est primitif, ainsi que le prouve par
exemple le sk. *catúras* « quatre » (accusatif). Cf. Brug-
mann *Grundr.* II, p. 471, *Gr. Gr.*¹ p. 42 Anm. 2. L'ι, de

1. ὀνόματος IGMA 15 b 18 est hellénistique.

2. M. Lagercrantz (*Lautgesch.* p. 61) rejette l'étymologie τφαρχ-, sans
en proposer d'autre.

3. La glose d'Hésychius σύρκιζε· σάρκαζε ne relève pas nécessairement
du dialecte éolien.

son côté, date de l'époque d'unité grecque ; M. Hirt (*Ablaut*, p. 13 et 15) le rapproche de l'*a* du latin *quatuor*, et en fait le descendant d'un *e* réduit ¹, comme l'*i* de πίτημι, σκίδνημι, κίσσος, χθιζός, etc.

L'opposition ε : ι, qui se constate dans τέσσαρες : πίσυρες, se retrouve dans une autre famille de mots. On lit en effet dans Sapho *frg.* 98 πίσυγγοι « cordonniers ». M. L. Meyer (*Griech. Etym.*, II, 549) rappelle aussi que certains poètes comiques, ainsi que Pollux (VII, 82) nous en avertit, appelaient πισύγγους « τοὺς τὰ ὑποδήματα βράπτοντας », et qu'Alexandre d'Etolie (dans *Athénée* XV, 699 c) a écrit :

εὖ παρ' Ὀμηρείην ἀγλαίην ἐπέων
πισύγγους ἢ φῶρας ἀναιδέας ἢ τινα χλοῦνην.

La première syllabe en est longue, et partant nous sommes en droit d'écrire πίσσυγγος, d'autant plus qu'Hésychius cite πέσσυμπτον, πισύγγιον (*sic*) et πισύγγων (*sic*), tous trois avec le sens probable d'« atelier de cordonnerie », et πεσσύμπτη « femme de cordonnier » (Hoffmann, *Gr. Dial.* II, p. 245). En outre M. Schulze (*GGA* 1897, p. 875) a heureusement rattaché ces mots à l'attique πεττύκια « lambeaux de cuir pour emplâtres ». Enfin l'attique πιττάλιον, que Polybe et d'autres auteurs ont employé, sans doute par extension, dans le sens de « billet, petite lettre », était, selon Mœris p. 306 et BA 112, synonyme de πεττύκιον.

On séparerait difficilement ces mots de κάσσυμα, att. κάττυμα, « cuir de soulier », κασσύω, att. καττώ, « raccommoder les chaussures », καττύς Aristoph. *frg.* 276 « morceau de cuir pour ressemeler ». M. Lagercrantz (*Lautgesch.* p. 115 suiv.) rapproche κάσσυμα du vbg. *koža* « peau » venu, selon lui, d'un indo-eur. **qoghy-d* ; κάσσυμα serait composé de **κασσα* « peau » et de **ύμα* « chose cousue ». Mais *koža* peut également remonter à **kʷoghy-d*. Construit sur la racine normale, **kʷeghy-d*¹ devient en

1. M. Meillet (*MSL* IX, p. 159) propose une autre explication.

2. Cf. moy-bas-all. *schege* « chèvre » (Lagercrantz, *l. c.* note).

grec **tel's'a*, **τεσσα*, tandis qu'avec un *e* réduit, **k^weghyd* donne **pit's'a*, **πισσα*¹. Là serait l'origine des doublets *πεσσύμπτη* *πίσσυγγος*, *πετύκια* *πιτάκια*, et aussi **πεσσυμα* **πισσυμα*. Au temps où l'on prononçait encore **pet's'uma*, on a dû sentir, dans la première syllabe, la préposition *pet-*, c'est-à-dire *πεδὰ*, d'où, par substitution d'un préfixe plus commun à un autre plus rare, on a créé **kat's'uma*, ancêtre de *κάσσυμα*. L'échange des prépositions ne peut surprendre, car *πεδὰ* est synonyme de *μετὰ*, et *κατὰ*, plus d'une fois, a été employé dans le sens de « avec ». (Cf. Bréal *MSL* VIII, p. 475).

Après cette digression, il faut revenir aux formes éoliennes du nombre « quatre ». Sur les inscriptions, on lit [*πίσ*]υρες IGMA 82, 3, *τέσσαρα* OH, II, 135, 6, *τεσ[σαράχοντα]* IGMA 499, 6 et le très tardif *τεσσαράλонта* 484, 27. Balbilla a écrit *πέσυρα* 323, 6. Hérodien (II, 567, 29) attribue aux Éoliens *πέσσυρα*, *πέσσυρες*, *πίσυρας*. Hésychius cite *πέσσυρες*· *τέσσαρες*. *Αιολεῖς* ; puis *πέσσυρα*, *πίσυρα*· *τέσσαρα* ; *πισύρω* (ν)· *τὸ αὐτό*, éoliens sans doute aussi, bien qu'il ne l'ait pas dit. Les doublets homériques *τέσσαρες* : *πίσυρες* supposent une déclinaison plus ancienne **τέτταρες*¹ **πιτυρῶν*, d'où *πισύρων*. En éolien, *πίσυρα* et *πισύρων* correspondent à l'épique *πίσυρες* ; — *πέσσυρες* résulte de l'influence analogique de *πίσυρα* sur *τέσσαρες* ; enfin, une dernière tentative pour rendre moins différentes les deux formes primitives, a fait sortir *πέσυρες* de *πίσυρες*. On n'oserait prétendre que *τέσσαρες* fût encore vraiment éolien à l'époque des inscriptions.

Troisième groupe.

A. *ῥμα* = att. *ῥμα*.

ῥμα IGMA 32, 11, *ῥμ[α]* 29, 10 est sorti de *ῥμα* conservé à

1. Le π comme dans *πίσυρες*.

2. « L'accent sur *ó* dans sk. *catvāras* et got. *fidwor* est celui du pluriel neutre (cf. *χειῖμα*, *χειμών*), comme le vocalisme *ó* lui-même. Le proparoxyton de *τέτορες* est ancien ; l'accentuation sur *y* du mot slave correspondant est un effet de la loi de M. de Saussure. » A. Meillet (*Revue Critique* 1895, II, p. 174).

Erésos : ὄ[μ]α IGMA 526 b 31 ; ὄμα¹ s'est modelé sur *ὄμως (cf. hom. ὁμαρτη et ἀμαρτη).

Ainsi se manifeste l'erreur des anciens et des modernes, qui regardaient l'homérique ἀμυδῖς comme une forme éolienne. On rattachera tout simplement ἀμυδῖς et aussi ἀλλυδῖς, aux adverbes bien connus ἀλλῶς, ἀμύς, πύς, ἐνδύς, ὕς, ἀλλυι, τυτδε, πήλυι, μέσυι, etc. du dorien et de l'éolien (cf. G. Meyer, *Gr. Gr.*³ p. 202 et 395 ; J. Schmidt, *KZ* XXII p. 394 ; Hoffmann, *Gr. Dial.* II, p. 426 suiv. ; Brugmann, *Gr. Gr.*³ p. 49, 252). Les thèmes pronominaux en -υ ne s'étaient pas encore perdus en ionien aux temps homériques.

B. ὕμο- = att. ὁμο-.

ὕμολογίας OH, II, 155 a 13 ; ὕμοίως IGMA 69 a ; ὕμοιον Th. 29, 30 ; ὕμαλίω Th. 30, 20 ; ὕμάρτη Th. 28, 3 ; ὕμοι Balb. 323, 3 ; ὕμοιον C. II, 8 ; C. III, 10 ; EM 243, 18 ; EG 130, 52. La glose d'Hésychius ἐξ ὕμᾶλλον (c'est-à-dire ὕμᾶλων)· ἐξ ὁμοίων est sans doute d'origine éolienne. — Pourtant ὁμο- ne disparut pas. Il se maintint dans l'adverbe éolien ὄμ[α] IGMA 526 b 31 et dans le nom de mois² Ὅμολοτω 527, 44, que la langue commune aurait été incapable de ramener à leur vocalisme primitif, s'ils s'en étaient jamais écartés, puis dans ὁμο[λογήμενα], ὁμολογήμενα gravés sur l'inscription IGMA 6, 32, 35, dont le dialecte a conservé sa pureté, et dans le nom de personne Ὅμονοτα IGMA 108, 2.

C. ὕσδος = att. ὄζος : ὕσδων Sa. 4, 1 ; ὕσδοι (*sic*) Hésychius, sans indication de dialecte. Les éditeurs corrigent ὄσδων en ὕσδων Sa. 93, 1.

D. ὕπισθα = att. ὀπισθεν : ἐξὺπισθα An. 67 ; Apoll. 153, 13 ; ὕπισθα Apoll. 193, 5 ; Joann. Alex. τ. παρ. 33, 10.

E. στύμα³ = att. στόμα : στύματος Th. 29, 25 ; στύμα C. I, 14.

1. ἄμα, c'est-à-dire ἄμα, IGMA 134, 11, datant de l'époque impériale, n'a aucune valeur.

2. Ὅμολότος vient de Ὅμολώτος qui existe en Phthiotide, Béotie et Thessalie. Suidas et Photius, s. v. Ὅμολώτος Ζεύς, le traduisent par ὁμονοητικός. Son deuxième terme en effet rappelle le dorien λάω « vouloir » et l'ionien-attique λῆμα « volonté ».

3. Le changement n'est pas uniquement éolien : on lit dans Hippocr. V, 84 Στυμάρχου (cité par Kühner-Blass, *Gr. Gr.*³ I, p. 221), cf. att. Δηίφυδος (Kretschmer, *Vaseninschr.* p. 118).

F. ὄμφαλος = att. ὀμφαλός C. III, 10.

G. μύγης = att. μόγης C. III, 10. Toutefois μοχθεύντες (sic) Alc. 18, 5; πολυμόχθω Th. 28, 8.

Les autres cas ne reposent pas sur une autorité suffisante :

H. Pour le prétendu Ὑδύσσευς, v. p. 21.

I. πύταμον = ποταμόν Varron L. L. V, 25 n'est qu'une conjecture à un passage corrompu, pour lequel Ahrens (Dial. I p. 82 n. 13) a proposé une autre correction. Dans l'éolien épigraphique on ne rencontre que [π]όταμον IGMA 4, 1, d'une bonne époque, et Ποτάμων sur cinq inscriptions tardives; de plus ποτάμω Alc. 9, 4.

J. Le médiocre compilateur Tzétzès (Ἔργα 664) déclare éoliens ὕρνις, ξύανον, χροῖτος, παρηά = att. ὄρνις, ξόανον, χρυσός, παρειά. L'absurdité des deux derniers est évidente. Trézèzes songea à forger ὕρνις, parce que le dorien ὄρνιχες était mis au compte du dialecte éolien¹. A la rigueur ξύανον « statue de bois », s'expliquerait par la forme faible du thème ξ-εφ-, cf. ξύω, ξυστόν, ξύλον.

K. Βύχης, dont le voc. Βύχι se lit dans Alcée 35, 3, dériverait de Βάχος, selon Hérod. II, 351, 9. Une opinion étymologique ne remplacera jamais la simple constatation d'un fait.

L. Le même Hérodien (II, 364, 6, 29) cite encore τότε et δεῦρο pour τότε et δεῦρο. Au lieu de τότε on attendrait plutôt τότα (cf. p. 35). Par lui-même, δεῦρο n'éveille aucun doute²; on peut poser la proportion δεῦρο : δεῦρο = ἀπὸ : ἀπὸ. Cependant δεῦρο est transmis Sa. 84 et Alc. 54 b.

M. Sont enfin regardés comme des « éolismes » les homériques ἐπασσύτεροι³ et ἐπισμυγερώς. Mais le premier est

1. Schol. Theocr. V. 48; VII, 47. — Eolien ὄρνιθα IGMA 73, 7.

2. Δεῦρο se trouve encore dans BA 1341, 1361, mais il n'y est pas déclaré éolien. Cet adverbe a des formes multiples : δεύρω hom., δεῦρο δευρί att. et ion., δεῦρε inscr. att. (Meisterhans, Gr.² p. 115). L'ν final de δεῦρο a-t-il quelque parenté avec l'arcadien τάνυ et le cypriote ὄνυ? (Cf. arcad. τωνί et thess. ὄνε, et Per Persson, IF II, 214).

3. Aussi ἐπασσυτεροτριβή Eschyle, Choeph. 428.

construit sur un adverbe *ἐπ-αν-σν (Brugmann, *Rhein. Mus.* LIII, p. 630 suiv., *Gr. Gr.*² p. 143, 195 n. 2, 197). M. Hoffmann (*Gr. Dial.* I 166) rapproche le second du lit. *smāugiu* « j'étrangle ».

L'o primitif s'est conservé non seulement dans ὁμο- (ci-dessus *B*), mais aussi dans δμνν IGMA 526 c 10, ὁμόσαντες *ib.* b 30, νομίσθην 30, 8, Εὐνομον 15 b 16, Δρομάει (d. sg.), lieu-dit, 74, 12 et dans d'autres mots encore. Evidemment nous sommes condamnés à ignorer l'exacte extension qu'a prise en éolien le changement phonétique de ο en υ, sans doute parce que lui aussi, comme celui de α en ο, s'est effectué dans les classes populaires. Mais les mots ὅμα, ὅμοιος, ὅμολογία, ὅπισθα, σῶμα, ὁμφᾶλος, μύγεις, ὅσδος, où il paraît certain, nous montrent qu'il a eu lieu en syllabe initiale et, dans sept cas sur huit, au contact d'une consonne labiale. Enfin, puisque l'υ récent a conquis droit de cité dans la langue épigraphique, tandis que l'o, issu de α, en demeure exclus, on peut présumer que l'altération éolienne de l'o primitif en syllabe initiale s'est produite avant celle de l'α.

Maintenant que la loi du changement éolien semble dégagée des faits, il est loisible d'examiner le sort de l'o dans les autres dialectes dits « éoliens ».

Thessalien. — L'o y reste intact, car de l'aveu même de MM. Prellwitz (*Dial. Thessal.* 13, 54) et Hoffmann (*Mixtis gr. ling. dial.* p. 33; *Gr. Dial.* II p. 403, 572) γίνυμαι¹ SGDI 345, 22, 45 est ou bien analogue de τίνυμαι ἔνυμαι, ou bien tout différent de γίγνομαι (cf. véd. *jinósi* « tu animas »).

Béotien. — Outre ce verbe γίνυμαι : γινιούμενον SGDI 385, 6, etc., le béotien n'offre que des échanges d'o et d'υ causés par la conservation de l'u antique : ὀπεραμερία; IGS

1. γινόμενος acc. pl. dix-sept fois sur l'inscription thessalienne OH, II, 18.

I 3054, 10, 13, ὁπερδικιόνθω, θοστής = θυσίαις; — Διουκλείς, Νιουμῶς, Θιουτίμυ, etc.

Arcado-cypriote. — L'o s'y assourdit en syllabe finale : arcad., gén. en -ᾱυ : Ἀγαθίαυ, Ἀγίαυ, Ἀπολλωνίδαυ... ; — cypriote, gén. -ᾱυ : Ἀρισταγόραυ, Θεμίαυ, etc. ; désinence -τυ pour -το : ἐφηρητάσαυ, γένοιτυ ; ὕν pour ὄν. Sur les arcadiens κατὸ ἄλλυ dont l'υ ne provient pas d'un ο, v. Brugmann, *Gr. Gr.*³ p. 30, Per Persson *IF* II, p. 214, et ci-dessus, p. 54. A l'égard de l'o primitif, l'arcado-cypriote se comporte donc, non pas comme la langue de l'Eolie, mais comme celle des Pamphyliens : κατεφέρζοδυ = *κατεφερίζοντο, ἐβωλάσαυ, ὕ βωλῆμενυς, etc.

Par conséquent, à l'analyse, les dialectes dits « éoliens » ne décèlent en aucune façon une tendance spéciale et commune à l'altération de l'o.

ÉOLIEN ερ DE φ, ρι.

Voici encore un fait phonétique dont la langue des inscriptions nous donne une idée bien imparfaite.

A. L'infinitif κέρναν IGMA 1, 13 et le participe κέρναις Alc. 41, 4 équivalent à κερνᾶν κερνῶν ; mais ils doivent peut-être leur vocalisme à ἐκέρασσα.

B. Un mois, en Sicile et à Cos,¹ s'appelait Ἀγριάνιος ; on trouve en Eolie le nom de mois Ἀγερρανίω (gén.) sur l'inscr. IGMA 527, 27, 45.

C. τέρτος « troisième » ne ressemble que fortuitement au latin *tertius*. En effet, à côté de πέσυρες, εἰκοιστος, δέκοτος, formes purement éoliennes, l'inscr. IGMA 82 garde encore τρίτος l. 21. Nous lisons aussi τρίτα OH, II, 157, 17, τρίτον Balb. 320, 11, τρίταιον Th. 29, 18. Mais τέρτος est connu par les grammairiens Hérod. : II, 605, 4, AO II, 275, 25 ; en outre Hésychius cite τέρτα sans en indiquer le dialecte. Ce nom a pénétré dans l'onomastique Τερτικωνείω gén. IGMA

1. V. Bergk, *Beiträge zur griech. Monatskunde* p. 48 suiv., Hoffmann *Gr. Dial.* II, p. 320. — Cf. les Ἀγριάνια, fêtes célébrées à Argos.

526 a 37 et Τερτίω gén. 275, 1, nom d'un prytane de Mytilène.

D. μέτερρος = att. μέτριος s'employa en poésie : μέτερρα An. 66 dans Hérod. II, 303, 18, EM 587, 12. Toutefois Théocrite 30, 3 a dit μετρίως.

E. Quatre autres formes analogues, vraisemblablement poétiques, nous sont parvenues par l'intermédiaire des grammairiens : Πέρραμος = Πρίαμος C. I, 20, Hérod. II, 303, 12; 605, 4; AO II, 275, 25, etc., ἀλλότερρος, κόπερρα = ἀλλότριος, κόπρια Hérod. II, 303, 22, AO I, 45, 15, EG 337, 44, etc., Καύστερ(ρ)ος · ποταμός Hésychius, sans indication de dialecte.

F. La lecture [Θ]εανδρέδα (Hoffmann, *Gr. Dial.* II p. 320) a été reconnue inexacte par M. Paton, qui a trouvé sur la pierre Ξαναρέδα IGMA 74, 10. Il est bien douteux que l'ε tienne ici la place d'un ι.

G. Δαμοκρέτω IGMA 74, 9 peut passer tout aussi bien pour le génitif de Δαμόκρετος = *Δαμοκρετης¹ que pour celui d'un ancien Δαμόκριτος.

Ainsi donc 1°) le passage de ι à ερ est jusqu'à présent indémontré; — 2°) sur les inscriptions, trois noms *propres* seulement, Ἀγερράνιος, Τέρτιος, Τερτικιώνειος, montrent avec certitude le changement de ρ en ερ; les autres sont restés dans leur état primitif : προεδρία assez fréquent, τρίτος (ci-dessus), ἔκρινε IGMA 278, 1, κρίσιος gén. 527, 7, κρίσιν SGDI 311, 12, 18, κρίταις OH, II, 95 b 6, Κριναγόρας OH, II, 111, 15, Φρατρίω SGDI 311, 54 (nom de mois), etc.; — 3°) les œuvres poétiques sont beaucoup plus riches en formes altérées : τέρτος, μέτερρος, Πρίαμος, ἀλλότερρος, κόπερρα et Καύστερρος; néanmoins elles nous offrent aussi τριθόλων Alc. 47, 2, ἄγριον Th. 29, 13, μετρίως Th. 30, 3, etc. Le phénomène phonétique en question serait-il, comme les précédents¹, d'origine populaire?

1. Δαμόκρετης = att. Δημοκράτης.

2. C'est-à-dire changement d'α en ο et de ο en υ. — M. Leitzsch (*Quat. ling. vulg.* p. 21) se demande si l'ι ne s'est pas conservé parce qu'il était accentué. Πρίαμος devenant Πέρραμος semble s'opposer à cette explication.

Analysé dans son processus, il se résout en deux faits bien plutôt concomitants que successifs : ouverture de l'ι en présence du ρ et déplacement de la voyelle. Ainsi furent créés non seulement τέρτος, mais aussi μέτερρος et tous les autres où ρι était en hiatus. Pour ces derniers, nous avons un analogue dans le français *ouverrier* (*uverye*), tel que le prononce la populace parisienne, pour *ouvrier* (*uvriye*). Théoriquement, *μετριγος devenait *μετεργος. Mais, tandis qu'en français le groupe *ry* est resté très vivace, il n'existait plus dans l'éolien à l'époque historique. Donc *μετεργος perdit son γ. Alors le ρ qui finissait la seconde syllabe se prolongea jusque dans la troisième : μετερ-ος sonne en réalité μέτερρος.

Le *thessalien* opéra-t-il les mêmes transformations? Dans ce dialecte, il est vrai, le timbre de l'ι fut également influencé par la présence de la vibrante ρ¹ :

κρεννέμεν SGDI, 345, 14 = att. κρίνειν.

Ἰδρέστας SGDI, 345, 71; 1323 = att. Ὀδριστής.

ἀπελευθερεσθένσα OH, II, 72 8 fois: cf. ἀπελευθερίζαντα SGDI 2172, 12 à Delphes; ἀπελευθερισμ[ό]ν IGS III, I, 109, 13 en Phocide.

M. Schulze (*GGA* 1897 p. 904) relève des phénomènes semblables dans le béotien τρεπεδ[δ]ίτας Mitt. 1891, p. 379, 34, de τρίπεζα (cf. τρίπεζαν · τήν τράπεζαν. Βοιωτοί Hésychius), dans le changement de ε en α locridien φάρειν, ρεσπαρίων, etc., éléen ῥάργον, ἐλευθάρω, etc. (v. G. Meyer, *Gr. Gr.*¹ p. 59 suiv.), auxquels on peut ajouter l'att. Καμερῆς = Καμυρῆς, nom. pl. de Καμυρεύς, Meisterhans, *Gr.*¹ p. 14.

Dans tous ces mots, la voyelle modifiée par le ρ reste en sa place. Le changement phonétique opéré par l'éolien d'Asie est donc tout à fait spécial à ce dialecte.

AUTRES MODIFICATIONS DE L'ι.

En *thessalien*, un ι en hiatus à l'intérieur d'un mot, peut

1. Même passage de l'ι à l'ε entre voyelles dans le thessalien πατρούεαν SGDI, 326, 4.

faire redoubler la consonne précédente, sans doute par suite de sa transformation en semi-voyelle (cf. Schulze, *QE* p. 295, n. 2; *GGA* 1897 p. 903; Solmsen *IF* V. *Anz.* p. 42 suiv.).

ιδδιαν SGDI 361 b 12 = att. ιδίαν,

πόλλιος (gén. de πόλις) OH, II, 63, 13,

προξενίου (gén. plur.) OH, II, 63, 6,

Παυσανίου SGDI 1286, 12,

et peut-être τα[μμ]ιας SGDI 361 b 21.

Parfois la semi-voyelle est devenue consonne, et alors s'est assimilée au ρ qui la précédait :

ἀργύρροι gén. SGDI 1557, 3 = ἀργυρίου,

κύρρον SGDI 345, 20 = κύριον.

D'autre part, il n'est pas impossible que τρακάδι OH, II, 7, 6 soit l'équivalent de l'att. *τετρακαδι. — Δαμμάτρειος SGDI 345, 79; Δαμματρείας OH, II, 28 b; [Δαμμ]ατρείου OH, II, 63, 3 viennent sans doute d'un plus ancien *Δαμματρεϊος, issu à son tour de *Δαμματρειος. L'explication de M. Hoffmann (*Gr. Dial.* II, 453) : τρακάδι, Δαμμάτρειος = τρακαδι, Δαμματρεϊος a dû paraître aux lecteurs assez peu vraisemblable.

En éolien, un ι en hiatus n'a jamais fait redoubler la consonne précédente. Au thessalien ιδδιαν s'opposent par exemple les éoliens ιδία IGMA 5 b 38; ιδίων 23 b 4, et 10 autres fois ιδιος; ιδιώταισι 4, 13; ιδιώτας 59, 7.

Il est plus délicat de décider si jamais, dans ce dialecte, ι en hiatus est devenu γ. Sur les inscriptions se découvre un cas douteux ἀργγυρα (non ἀργγυρα!) OH, II, 153, 4; mais ἀργγύριον IGMA 529, 7, ἀργγυρίω 67, 7, puis δικαστήριον, διμοιρία, κύριος, ἐρίων (g. pl.), μαρμάριος, μαρτυρία, σωτηρία, ψαφοφορία, δισμύριοι, Θηρίας, Χυρίων (*sic*), Χώριος, épigraphiques, et chez les poètes αὔριον, Σείριος, χαρίεις. Dans ἀργγυρα, l'ι manque, soit par inadvertance du graveur, soit par suite de sa prononciation très rapide (cf. Brugmann *Gr. Gr.* p. 65).

Quant aux textes poétiques, M. Hoffmann (*Gr. Dial.* II,

p. 454) propose d'y lire $\delta\tau\tau\omega$ Sa. 13; $\delta\tau\tau\epsilon\mu\omega$ Sa. 1, 17; $\chi\rho\upsilon\sigma\gamma\omicron\tau\epsilon\rho\alpha$ Sa. 123; $\chi\rho\upsilon\sigma\gamma\omicron\iota\sigma\omega$ Sa. 85, 1; $\Lambda\upsilon\delta\gamma\alpha\upsilon$ Sa. 85, 3; $\pi\omicron\rho\phi\upsilon\rho\gamma\alpha$ Sa. 44.

1° Au lieu de $\delta\tau\tau\omega$, c'est $\delta\tau\tau\omega$ qui est transmis; il en sera fait de nouveau mention plus bas à propos de $\delta\tau\tau\iota$ et de $\delta\pi\pi\omega\varsigma$ (ch. IV, § 2).

2° $\delta\tau\tau\epsilon\mu\omega$, n'est que $\delta\tau\tau'\epsilon\mu\omega$ (plus exactement $\kappa\acute{\omega}\tau\tau'\epsilon\mu\omega$) avec élision de l'ι.

3° $\chi\rho\upsilon\sigma\omega$ $\chi\rho\upsilon\sigma\sigma\tau\epsilon\rho\alpha$ (sic mss.) doit être respecté à cause du jeu de mots « plus or que l'or ». $\chi\rho\upsilon\sigma\sigma\tau\epsilon\rho\omicron\varsigma$ rappelle de loin les homériques $\beta\alpha\sigma\iota\lambda\epsilon\upsilon\tau\epsilon\rho\omicron\varsigma$, $\kappa\upsilon\upsilon\upsilon\tau\epsilon\rho\omicron\varsigma$.

4° Dans la description qu'il fait des vers de Sappho 85, 1, 3, Héphestion (π. μέτρων, 98) nous montre clairement qu'il lisait $\chi\rho\upsilon\sigma\iota\sigma\omega$ et $\Lambda\upsilon\delta\iota\alpha\upsilon$ avec des ι syllabiques. Vu l'état de nos connaissances sur la métrique lesbienne, toute correction au texte semblera superflue.

5° Le fragment 44 de Sappho est évidemment corrompu. En lisant, non pas $\pi\omicron\rho\phi\upsilon\rho\gamma\alpha$ (antibacchée), mais $\pi\omicron\rho\phi\upsilon\rho\iota\alpha$ (crétique) avec synizèse du groupe vocalique final, on pourrait le corriger en la manière suivante.

$\chi\epsilon\rho\rho\omicron\mu\alpha\chi\tau\alpha$ δὲ $\pi\omicron\rho\phi\upsilon\rho\iota\alpha$
— καὶ ταῦτ' οὐ μὲν ἀτιμάσεις —
 $\epsilon\iota\varsigma$ σ' ἐπέμφ' ἀπὸ $\Phi\omega\kappa\acute{\alpha}\iota\alpha\varsigma$
 $\delta\acute{\omega}\rho\alpha$ τίμια καγγόνων.

Δι lui-même, placé devant une voyelle, ne se transforme pas en ζ, ainsi que l'a démontré M. Lagercrantz (*Lautgesch.* p. 50 suiv.):

$\kappa\acute{\alpha}\rho\zeta\alpha$ = $\kappa\alpha\rho\delta\iota\alpha$ EM 407, 18 suppose un très ancien * $\kappa\rho\alpha\zeta\alpha$.

$\text{Zon}\nu\acute{\sigma}\omega$ = att. $\Delta\iota\omicron\nu\acute{\sigma}\omega$ IGMA 69 a 5, b 3; 70, 7 est un mot thrace ou phrygien, qui a pu pénétrer en Grèce à différentes époques sous différentes formes ¹.

La préposition ζά = $\delta\iota\acute{\alpha}$, qui nous a été transmise IGMA 484, 3; Th. 29, 6; C. III, 3, EM 407, 7, 30, EG 228, 34 et

1. Cf. phocéén $\text{Zi}\omicron\nu\acute{\sigma}\iota\omicron\varsigma$, s'il est exact.

dans ζά [δ']έλεξάμαν Sa. 85, ζαβάλλειν C. III, 2, date d'une époque absolument indéterminable.

Le préfixe ζα-, qui existe dans Ζαιώνειος OH, II, 111, 4, de ζα-αιών-, dans ζάβατον Sa. 158 et dans ζάδηλον Alc. 18, 7, a été panhellénique. On trouve ζαής, ζάθεος, ζάκοτος, etc. dans Homère; ζάθεος Pindare *Pyth.* V, 70. *Isthm.* I, 32, Euripide *Bacch.* 121, *Ion* 184, *Troy.* 1055, *Phén.* 801, Aristoph. *Gren.* 383; ζάκοτος Pind. *Ném.* VI, 55; ζαμενής, qui ne se rencontre dans la poésie épique que *Hymne à Merc.* 307, est fréquent dans Pindare et fut employé par Sophocle *Aj.* 137; ζαπληθής ne paraît pas dans la littérature avant Eschyle *Pers.* 308, ni ζάπυρος avant Esch. *Prom.* 1086; le célèbre législateur de Locres (vers 360 av. J.-Ch.) s'appelait Ζάλευκος, etc. L'usage que les poètes postérieurs à Homère ont fait de ce préfixe est trop libre, pour qu'on puisse affirmer sans preuves qu'il a eu pour cause l'imitation de la langue épique et, partant, du dialecte éolien. M. Hirt (*Ablaut* p. 99) rattache ζα- à une base indo-eur. *deya « se hâter », qui a fourni aux Grecs διώκω, ζηλος, ζωρός, ... ζάλη.

L'adjectif πέροχος « éminent » = υπέροχος, employé par Sappho *frag.* 92, viendrait, dit M. Schulze (*QE* p. 6), de *περγ-οχος. Bien que de prime abord le sens augmentatif possédé par περι dans περιγώεσθαι « être fortement irrité » περιημεκτείν « être très mécontent » et d'autres encore, rende cette explication plausible, néanmoins, avant de l'admettre, il est bon de s'arrêter un instant sur la mystérieuse préposition éolienne πρὲς, que C. III, 10 nous fait connaître en ces termes : ποτὲ δὲ [οἱ Αἰολεῖς ἔθος ἔχουσι τιθέναι ἀντὶ τοῦ Ο] καὶ τὸ Ε· πρὸς σὲ πρὲς σέ.

A son sujet, M. Meister (*Griech. Dial.* I, p. 44) a écrit excellemment : « Depuis que nous connaissons la forme pamphylienne περτὶ, πρὲς ne peut être écarté sans ombre de procès.... Les formes en e, περτὶ et πρὲς, sont entre elles dans le même rapport que le crétois πορτὶ avec πρὸς. De quelle façon la glose d'Hésychius πὲρ σέ ·πρὸς σέ se combine

avec l'éolien *πρὲς*, je ne veux pas le décider ; mais que *πὲρ* soit véritablement une forme dialectale pour *πρὸς* et non la préposition *περὶ* apocopée,.... c'est ce que je regarde comme assuré. »

Loin d'être reléguée dans la seule Folie, la préposition *πρὲς* a laissé des traces visibles en d'autres endroits. Si l'élément *pris-* des adjectifs latins *priscus pristinus* a un *i* long dûment constaté, qui ne permet pas de l'identifier complètement avec le grec *πρὲς*, c'est cette préposition du moins qui entre dans la constitution de l'ionien *πρηνής* et de l'attique *πρᾶνής*, tous deux issus de **πρεσ-αν-ης*, et aussi dans celle de *πρέμνον* « souche » de **πρεσ-μνον* (cf. *πρυ-μνός* « qui est à l'extrémité supérieure ou inférieure », *πρυμνή ὕλη* *Il. M* 149 « bois à la racine », *πρύμνα* « poupe ».) C'est elle également qui a servi à former *πρέσβυς*, ainsi que le crétois *πρεῖν* (*L. Gort. VII*, 40) et l'homérique *πρῆν* pour **πρειν* (de **πρεσ-ιν*).

Accrue du suffixe de comparatif neutre, elle devient *πρεσ-ισ-*, *πρεισ-*, qui apparaît dans les crétois *πρεισιγέυτας* *πρειγεύτας*¹ *πρέιγων* *πρέιγιστος*, dans le thessalien *πρεισβεία* et le béotien *πρισιγέυς*².

Enfin, avec sa voyelle allongée et sous la forme *πρης* (cf. *πρὸ* et *πρω* dans *πρῶτος* de **πρω-φατος*), elle se dissimule dans cet aoriste de l'île de Cos *πρηγιστεύσαντος* SGDI 3742, 4 = att. *πρεσβεύσαντος*, et dans un certain nombre de mots ioniens-attiques : *πρηών* « roche escarpée », de **πρησ-φων* (cf. l'épique *πρώων* « promontoire » de **πρω-φων* et sk. *pra-vát* « hauteur, penchant d'une montagne »), *πρήιον* : *πρότερον* Hésych., de **πρησ-ιον*, puis *πρητής* « de l'année précédente », *ἐπι-πρητής* « qui a plus d'un an », l'un et l'autre cités par Hésychius, et composés de *πρησ-φετ-*.

Dès l'époque indoeuropéenne, elle sonnait aussi *pers*, comme en témoigne le gotique *fairra* « loin », de **persō*

1. Avec chute du *σ* (z) après voyelle longue ou diphtongue comme dans *αἰδεσθαι* de **αισδεσθαι*, etc.

2. Sur ces mots v. G. Meyer, *Gr. Gr.*³ p. 184 Anm.

(cf. latin *porro* de **porsō*, gr. πόρω). Sur le modèle de προτι, elle se transforma en περτι¹ chez les Pamphyliens : περτέδωκε = προσέδωκε SGDI 1260 ; 1261.

D'autre part, suivie d'une consonne initiale, elle devait perdre son σ (cf. μέμορθαι de *μέμορσθαι). Il en résulta la préposition πέρ² conservée en thessalien : SGDI 1557, 2, etc., en éolien : Alcée 74 ; 93 ; Th. 29, 25, dans la glose πέρ σέ, dans le delphien πέροδος = περίοδος SGDI 3501, 16, dans le pindarique περόδους (*Nem.* XI, 40), dans le nom de περφερέες = *παραφερεις donné par Hérodote IV, 33 aux cinq députés qui accompagnèrent à Délos les jeunes Hyperboréennes, et dans la particule panhellénique περ. Cf. les adverbes latins *nu-per*, *aliquantis-per*, etc.

Devant une voyelle initiale, elle se transforma d'abord en πέρρ, puis en πέρ dans la langue de l'Ionie et de l'Attique. Ce changement phonétique du groupe final *rs* est assuré par μάρτυρ de *μάρτυρς, δάμαρ de *δαμαρς, μάχαρ de *μαχαρς, χείρ de *χερς (cf. G. Meyer, *Gr. Gr.*³ p. 414). On aimerait à retrouver πέρ dans πείρινς « panier d'osier qu'on attachait sur un char afin d'en augmenter la capacité (Schol. Odyss. ο 131) » et même dans Περιθόος « le Très Juste » de πέρ et *ιθορός (cf. ιθύς). Son existence enfin n'a sans doute pas peu contribué à la création de la préposition homérique ύπερ, et, par extension, de ειν, où toutefois l'action de l'allongement métrique ne peut être niée.

Le Lapithe Pirithoüs porte en attique le nom de Περιθόος : là, πέρ s'est substitué à son doublet πέρ. Un phénomène inverse se produisit pour le mot περυσί « l'an passé » (sk. *parut*). Les Eoliens, qui disaient non pas πέρ comme les Ioniens, mais πέρρ à la manière antique, prononçaient πέρρυσι Th. 29, 26. Une forme plus archaïque *περρυσι, où πέρς s'est conservé dans son état primitif, parce que ρσ était à l'intérieur du mot, nous est révélée par περρύας « vin de l'année précédente » (*Galien* II 99) et par περρυνός

1. περτι : πέρς = προτι : πρὸς.

2. Elle se confondit alors avec περ, forme monosyllabique de περλ.

(même sens)¹ : ces mots dérivent d'un thème *περσ-* illégitimement extrait de **περσ-σι*.

Maintenant que semble mise hors de doute l'existence d'une antique préposition *πέρς*, doublet de *πῆρς*, qui produisit d'une part *πῆρ* dans toute la Grèce, et, de l'autre, *πῆρ* en ionien-attique et *πῆρρ* en éolien ; comme on a vu aussi que, par suite de sa confusion accidentelle avec *περ* de *περὶ*, elle a adjoint, à sa signification primitive « vers », celle de *περὶ* « au-dessus », il est permis de croire que le *πέρροχος* de Sappho² et les gloses d'Hésychius *περρεθήκατο* · *περιεθήκατο*, *περρέχειν* · *ὑπερέχειν*, *περρησιπλίαν* · *τὴν ἀνατρέπουσαν ἵππον*, ne sont pas composés avec *περϋ* de *περὶ*, mais avec *πῆρρ* de *πῆρς*.

Dans ces conditions, le dialecte de l'Eolie n'offrirait aucun cas de consonnantification de l'*ι* en hiatus, et différerait totalement sur ce point de celui de la Thessalie.

1. Connu par les grammairiens (Pape-Sengebusch, *Wörterb.*).

2. *περ(ρ)έχοισα* Sa. *Schub.* II, 9. (Pour cette abréviation, voir *addenda*).

CHAPITRE III

Les gutturales labialisées primitives.

Le plus frappant, sinon le plus solide, des arguments que la phonétique fournisse à la thèse d'un groupe dialectal « éolien », est sans contredit celui de la transformation des gutturales labialisées primitives en labiales devant les voyelles ε et η. Absolument contraire à ce que nous savons des autres dialectes, ce changement serait à la fois commun et spécial à l'éolien d'Asie, au béotien et au thessalien. L'arcadien et le cypriote n'y auraient pas participé, puisque, dans l'ensemble, ils ont donné aux gutturales labialisées les mêmes substituts que l'ionien et l'attique (cf. Brugmann, *Gr. Gr.*² p. 116).

Il n'a pu toutefois échapper à l'observation scrupuleuse des savants que, dans les trois dialectes singularisés par leur labiale particulière, la dentale apparaît fréquemment comme dans tout le reste de la Grèce.

Le contraste de Βελφός, et de ἀδελφ-, qui sont mots de même famille, a amené M. Meillet à formuler (*MSL* VIII p. 285), pour les idiomes « éoliens », la loi suivante : *labiale à l'initiale du mot, dentale à l'intérieur*, et M. Solmsen (*KZ* XXXIV p. 545) s'est rallié à cette doctrine.

A l'intérieur des mots.

A l'intérieur des mots pourtant, labiales et dentales se coudoient, pour ainsi dire, dans un désordre apparent. Voyons par quel procédé on a rétabli l'unité et expliqué les labiales irrégulières. Une gutturale labialisée se trouvait primitivement dans les mots suivants :

a) — ἀδελφ- : Βελφός. *Eolien* : ἀδέλφει Alc. 92, 2. *Thessalien* : ἀδελφός SGDI 324, 3. *Béotien* : ἀδελφῖόν SGDI 559, ἀδελφός 406 m; 406 o 12, ἀδελφεά BCH 1897, p. 553 l. 21, 25, ἀδελφεός *ibid.* l. 46.

b) — Eolien σκύθος¹ Athénée XI 500 b, en regard de l'att. σκύφος, suppose une déclinaison plus ancienne *σκυφος gén. *σκυθεσος.

c) — ὀδελος = att. ὀδελός, serait éolien (et dorien ὀδελός) selon Schol. Nicandre *Ther.* 93. Ce mot ne se lit pas sur les inscriptions éoliennes; mais nous savons que les Béotiens disaient ὀβολός et ὀδελός : ὀδελόν SGDI 802, 8. A Delphes on trouve ἡμιωδέλιον SGDI 2562, 6, 26, ὀδελός 2561 d 27, 29; 2562.

d) — ἄφενος : att. εὐθενέω. *Eolien* : Διαφένεος (gén.) OH, II, 153, 1, Διαφέ[νεος] *ib.* n° 102, Διαφένη (gén.) IGMA 656, 5, Διαφένης Pottier-Reinach, *Myrina* I p. 116 n° 18, Εὐαφένη IGMA 554, Κλεαφέν[η] SGDI 319, 3, Τιμαφένειος OH, II, 111, 7. Ce mot ἄφενος fut employé non seulement par Homère, mais en divers pays de la Grèce, (v. Schulze *QE* p. 509 add. à p. 34 et Fick-Bechtel, *Personennamen*¹ p. 138).

Le φ provient du voisinage de ἀφνος, ἀφνειός, ἀφνεός (Meillet *l. c.* p. 285).

e) — ἱμβηρίς : ἑγγελευς. Μηθυμναῖοι Hésychius, à rapprocher du latin *anguis* (cf. Meillet. *l. c.* p. 282). En écrivant ἱμβηρίς, on se rendrait compte sans difficulté de la labiale, cf. plus loin πίσυρες. Grec ἱμβι-, lat. *angui-* remontent à ie. *engwi-*. (V. aussi de Saussure *MSL*, VI p. 78, et Schulze *GGA* 1897 p. 911).

f) — ἄμφην éolien = att. αὐχὴν : ἄμφενα Th. 30, 28, ἀμφήν Hésychius, sans indication de dialecte; — αὐφένα C. III, 16 est sans doute erroné. Si l'on admet une ancienne déclinaison

1. M. J. Halévy (*MSL* X p. 74 suiv.) rattache l'ethnique Σκύθαι « Scythes », proprement « gens au vase », à ce mot éolien, devenu par la suite panhellénique. Il serait curieux que l'éolien eût ainsi rendu à l'ionien et à l'attique la dentale qu'ils avaient laissée perdre.

raison : Nom. *ἀνθην, Gén. *ἀμφνός, d'où proviendrait le génitif éolien ἀμφενος puis le nominatif ἀμφην, alors *ἀμφνος serait à l'attique αὐχὴν à peu près dans le même rapport que l'att. δάφνη est avec le thessalien δαύχνα¹ : Δαυχναί[ου] SGDI 1329, 24, ἀρχιδαυχναφορέισα; 372, 4 (cf. sur δαύχνα Prellwitz, *De Dial. Thessal.* p. 18; Hoffmann, *Gr. Dial.* II, p. 429).

g) — πέμπε = att. πέντε doit son second π à πέμπος, πεμπάς, etc. Quel usage les dialectes dits éoliens ont-ils fait des deux formes πέμπε πέντε ?

Eolien d'Asie : πέμπων (gén.) Alc. 33, 7, πέμπτω Balb. 323, 5, 7. L'homérique² πεμπάσσεται δ 412 est déclaré éolien EM 660, 3; πέμπε appartiendrait au vocabulaire des Eoliens, si l'on en croit Hérodien II, 566, 22, Hésychius, Eust. 135, 40, Schol. ad δ 412 : cette doctrine a été sans doute inspirée par πεμπάσσεται. Sur les inscriptions, on ne découvre qu'une seule trace de πέμπε, et encore bien incertaine : πέμ[π]ε καὶ δέκοτος IGMA 82, 5, selon la lecture de M. Paton; mais du μ, il ne reste que les deux premiers jambages, de sorte que la lecture πέν[τ]ε est tout aussi admissible. Partout ailleurs πέντε : IGMA 14, 5; 74, 3; 646 a 39, πεντάμναιον 498, 17, πεντά[μ]ναίω 498, 21, [π]εντάμνανον OH, II, 135, 9, comme πεντεβόεια Sa. 98.

Thessalien : πέμπε 15 fois sur l'inscription OH, II, 18.

Béotien : πέντε BCH 1897 p. 553 n° 4 l. 34; REG 1899 p. 71 a 19; IGS I 2420, 23, 37; SGDI 488, 164, etc. Puis πεντεκηδεκάτη, πεντήκοντα, πεντακατίως, πεντακατίας, πενταχιςχιλιη, πενταχιςμουρίας, πεντοβολώς.

L'éolien, ainsi que le béotien, tendit à généraliser πεντ- au détriment de πεμπ-, auquel le thessalien, au contraire, donna la préférence.

1. Béotien δάφνα : Δάφνη (dat.) SGDI 952, 5, Δαφνήω 501, 2, Δαφναφορίω 378.

2. πέμπε n'est pas homérique, mais seulement πεμπάσσεται πεμπώδολα, où le π est très régulier devant α et ω. Cf. Henry, *Précis*³ p. 66; Brugmann, *Gr. Gr.*² p. 113. Homère dit πέντε K 317, Π 171, Σ 481, etc., à la façon ionienne.

A l'initiale.

Puisqu'il a fallu recourir à l'analogie pour expliquer la labiale de ἀφενος ἀμφην πέμπε, puisqu'on invoque le même facteur à l'égard des attiques δελός σκύφος νείφει βέλος etc.,¹ il est légitime d'essayer la même méthode d'interprétation sur les labiales éoliennes placées au commencement des mots. Si cette tentative réussit, alors s'écroulera l'hypothèse d'une loi phonétique spéciale aux dialectes éoliens.

Une gutturale labialisée primitive aurait fait place en éolien à une labiale dans les mots suivants :

a) — πέσσυρες. On a vu, à la page 53, que πέσσυρες πέσυρες πίσσυρα résultent d'une sorte d'unification opérée entre les deux formes primitives τέσσαρες et *πιτυρών. Cette manière de voir trouve sa justification dans l'adjectif ordinal éolien : τετόρταιος Th. 30, 2, τετάρ(τ)ω IGMA 500, 2, τετ[άρτα ou όρτα] 527, 27, Τετάρ[ρτειον] OH, II, 136, 3, et dans τετρα-βαρείαν Alc. 153, où l'éolien conserva la dentale.

La labiale a pris naissance devant l'; en cette position, elle est panhellénique, ainsi que l'a montré M. Meillet (*MSL* VIII p. 285)², qui allègue entre autres preuves βία et βινέω. On y ajoutera πίσσυγγος (p. 53), mot ionien-attique et éolien, dont le π passa dans πεσσύμπη et les mots similaires.

Le nombre « quatre » ne s'est pas encore rencontré en thessalien.

Le béotien généralisa la labiale ; il dit aussi bien πετράδι SGDI 389, 1 ; 935, 1 ; 937, 1, Πετράτα IGS I 2075, πετράμεινον SGDI 488, 115, 153, πετρακισχίλας BCH 1890 p. 19 l. 38 ; IGS I 4137, 4, etc., que πέτταρες REG 1899 p. 71 b 52, 54 ; BCH 1897, p. 553 l. 33, πέτταρας IGS I 2420, 22, 36, etc.

1. Pour rendre compte du β de σθέννυμι, on n'a que κατασῶσαι, connu par le seul Hérodeas (cf. Brugmann, *Gr. Gr.*³ p. 116).

2. Cf. Schulze, *GGA* 1897 p. 908 et suiv. ; Solmsen, *KZ* XXXIV p. 536 et suiv. ; Brugmann, *Berichte d. sächs. Gesellsch.* 1895 p. 51 et suiv. et *Gr. Gr.*³ p. 114.

b) — *τέλω* *πέλω*. Le cypriote *πέλσαι* SGDI 60, 12, 25, opposé à *Τισωνίδας* OH, I, 93. 3, à *Τισάνδρω* *ib.* 113 du même dialecte, et aux arcadiens *ἀπυτειέτω* SGDI 1222, 43, *ἀπυτειοάτω* 1222, 35, etc.; suffit pour montrer que *πέλω* est analogique de *πονώ* (Meister, *Gr. Dial.* II, p. 257).

Eolien asiatique : *ἀπότεισαι* IGMA 67, 10. — M. v. Wilamowitz (*Lect. epigr.* p. 14), cité par M. Schulze (*GGA* 1897 p. 909) parle d'un lesbien *Πεισιδίκη*. Apparemment il a en vue la Méthymnienne *Πεισιδίκη*, dont il est fait mention dans les *Parthenii erotica* 21. Or Peisidiké est le nom de plusieurs héroïnes, par exemple de la fille d'Eolus, d'une cousine de Sisyphe, de la fille de Nestor et de celle de Pélias, etc. De plus, une Athénienne se nomme *Πεισιδίκη* CIA II 1918 b. Le premier terme de ce composé peut se rattacher à *πείθω* aussi bien qu'à *πέλω*.¹ Ainsi l'existence d'un éolien *πέλω* n'est pas du tout confirmée.

Thessalien : *ἀππεισάτου* (= att. *ἀποτεισάτω*) OH, II, 7, 28, *ἀππε[ισα]*, OH, II, 5, 10. Mais *Τεισιφόνου* SGDI 341 (IV^e siècle avant J.-Chr.).

Béotien : *ποταποτισάτω* SGDI 488, 85, en regard de *ποταποπισάτω* IGS I 3172. Dans les noms propres : *Τισμένει* SGDI 791 b 9 (archaïque). Pour ce qui concerne le premier terme de *Πισίδικος* SGDI 485, 10, *Πισιδίκα* IGS I 655, *Πεισιδίκη* (Steph. Byz.), on ne pourrait que répéter ce qui vient d'être dit.

En résumé, l'éolien ne connaît pas *πέλω*, le thessalien emploie *πέλω*, le béotien *πέλω* et *τέλω*. Le désaccord le plus complet existe entre ces trois dialectes.

c) — *πῆλε* = att. *τῆλε*. La parenté de cet adverbe avec *πάλιν*, *πάλαι*, *παλαιός*, sk. *caramá* « extremus » (Bechtel, dans Fick, *Vergl. Wörterb.* I, p. 387), autorise à regarder le *π* de *πῆλε* comme analogique¹.

1. Cf. *Πεισιτέλης* IGS III 1, 569, à Leucade, c'est-à-dire en pays dorien.

2. Du reste, un habitant d'Erinéos, en Doride, s'appelle *Πηλεχλέας* : *Πηλεχλέα* SGDI 1719, 3. Inutilement M. Schulze (*GGA* 1897 p. 909) voit dans la forme de ce nom un effet de l'influence béotienne ou thessalienne (?).

Eolien : πῆλυι Sa. 1, 6, πῆλυι Hérod. I 507, 5, AO II, 160, 7, πῆλοι Apoll. 197, 16. (Priscien I, 37 donne à tort τῆλυι).

Thessalien : Τηλέφου SGDI 1329, 2, dont la parenté avec τῆλε est incertaine.

Béotien : D'une part Πελεστροτίδας SGDI 1137, Πελεμάχω IGS I 2420, 33, Πελεξένις IGS I 654. De l'autre Τελεφάνειος SGDI 707, 9, Τελε[φ]άνιος IGS I 2724 d 6, Τελέας *ib.* 1752, 26, et, avec un η qui n'est pas béotien, Τηλεγόνω *ib.* 4261, 2, Τηλέμαχε *ib.* 1434. Le béotien a donc possédé à la fois la forme phonétique τελε et la forme analogique πελε.

Les trois dialectes ne concordent pas.

d) — πέλω. Ce verbe appartient au vocabulaire de la poésie ; non seulement Homère en fait un fréquent usage, mais aussi Pindare (par exemple πέλει *Pyth.* IV 145) et les tragiques (par exemple πέλω Sophocle *O. R.* 245), et il est arbitraire de le déclarer uniquement épique. Nous le trouvons également chez les poètes éoliens : πέλεται Sa. 78, 3 ; 101, 1 ; Alc. 26 a ; 49, 4, πέλει Th. 28, 22, πέλομε(ν) Th. 29, 27, πέλ(η)ν Th. 29, 31, πέλ(εαι) Th. 30, 14, πελώμεθ' Th. 29, 34. — Le π en est emprunté à ἐπλετο (Brugmann, *Gr. Gr.*³ p. 116), comme le φ de ὀφελω l'est à ὀφλισκάνω ὥφλον (Osthoff, *IF* IV p. 269).

e) — σέλλω « revêtir, étendre sur » : attiques στολή « équipement », σπολάς « fourrure, manteau ». Ce verbe doit sa labiale aux vocables éoliens σπόλα κασπολέω (Meillet *MSL* VIII, p. 285)¹. Les représentants de cette famille de mots sont :

σπελλάμεναι · στειλάμεναι,
κασπέλλει (ms. κασπέλη) · στορνύει,
εὐσπολον · εὐέμιονα, tous trois dans Hésychius, sans indication de dialecte,

1. M. Schulze (*GGA* 1897, p. 910) rattache σπελ- σπολ- à la racine sanscrite *kar skar*.

καπολέω Sa. 50, 2; 81,

σπόλεια grammairiens (v. p. 42),

σπόλα pour att. στολή C. III, 14.

Différent de σέλλω « revêtir » est le verbe σέλλω « envoyer », dont la dentale est panhellénique. On trouve, par exemple, en éolien ἐπιστέλλ[αντος] IGM 526 d 18, en thessalien ἀπυστέλλαντος SGDI 345, 3, 23, en béotien ἀπρεσ-τελαμεν IGS I 1737, 15.

f) — Eolien Βέλφος = att. Δελφός.

Nous ne connaissons l'éolien Βέλφος que par les grammairiens Hérod. II 372, 4, I 399, 3, EM 200, 27.

Thessalien : Δελφινία OH, II, 4, 1; mais Βελφαίου Mitt. 1896, p. 110, l. 10.

Béotien : Βελφόν SGDI 736 a 4; Βελφοῖς 705, 23; Βελφίς 697.

L'explication du β sortira de cette phrase de M. J. Baunack (*Sammlung* II p. 932) : « De Calymne on a la forme épigraphique Δολφοῖς¹ SGDI 3607, 5; sur des monnaies (Head, *Histor. num.*, p. 288; Sworonos *BCH* XX, p. 1 suiv.) se trouvent, dans les années 500-355, Δα, Δαλφιδόν, Δαλ. » (Cf. Kretschmer, *Vaseninschr.* p. 187 n.) Le β, normal dans *Βελφός, *Βολφός, aura été transporté dans la forme avec ε, d'où Βελφός.

La labiale apparaît commune aux trois dialectes dits éoliens; mais Δελφινία montre qu'en Thessalie Δελφός ne fut pas inconnu; Βελφός y a sans doute pénétré assez récemment, venant de la voisine Béotie. On comprendra que l'Eolie, elle aussi, a pu adopter l'épel béotien, s'il est vrai que les Eoliens se croyaient descendants des Béotiens et entretenaient peut-être avec eux des relations politiques, comme il est à conjecturer de cette phrase de Thucydide (VII, 37) : « Les Méthymniens furent forcés de combattre

1. Quoique le contenu de cette inscription demeure incertain, il s'y agit évidemment des Delphiens, car on y lit ces mots : πρέσβεις . . . ἀμφικτιον.....

avec les Syracusains contre leurs fondateurs les Béo-
tiens¹. »

g) — *Eolien* βέλφινας (= att. δελφίνας), *béotien* βελφίνας sont l'un et l'autre transmis par les grammairiens en même temps que Βελφός. Si βέλφης a véritablement existé, il a été calqué sur ce dernier mot. Les Grecs en effet avaient établi une corrélation entre le nom des dauphins et celui des Delphiens. Apollon fut surnommé Δελφίνιος parce qu'il s'était changé en un dauphin (Hom. *Hymn. Apoll.* 400), qui conduisit une colonie crétoise se rendant à Delphes (Hom. *Hym. Ap.* 495 ; Tzétzès, *Schol. à Lycophron* 208). Le rapprochement de Delphes et des dauphins se trouve donc effectué dans ce mythe. Du reste, M. Henry fait aimablement remarquer à l'auteur de ces lignes que le germanique *kalb* suppose aussi une contamination de *g^welbhos-* et de *g^wolbho-*.

h) — φέρτερος, φέρτατος. Bien qu'on lise φέρτατοι sur l'inscription éolienne versifiée IGMA 285, 5, de date assez récente, ces adjectifs font plutôt partie de la langue poétique que de l'éolien proprement dit. Pourtant M. Solmsen (*KZ* XXXIV p. 536) les met au nombre des « éolismes » d'Homère. Sans doute M. Hirt (*Paul-Braune Beitr.* XXIII p. 351 suiv.) les rattache au lithuanien *gėras* « bon », mais Curtius (*Grunz*¹, p. 300) les faisait, avec plus de raison, dériver de la racine de φέρω. Déjà un scholiaste d'Homère (i 276) a écrit : φέρτερον τὸ χρεΐσσον λέγει ποιήσας τοῦνομα ἀπὸ τοῦ μάλλον φέρειν δύνασθαι τὰ προσπίπτοντα. Ces mots signifièrent d'abord « plus robuste, le plus robuste », cf.

χρεΐσσω εἰς ἐμέθεν καὶ φέρτερος οὐκ ὀλίγον περ Τ 217.

« tu es beaucoup plus fort et plus robuste que moi »,

οἱ χερσὶν τε βίηφι τε φέρτατοι ἦσαν μ 246.

1. οὗτοι δὲ Αἰολεῖς (c. à. d. οἱ Μηθυμναῖοι) Αἰολεῦσι τοῖς κτίσασαι Βοιωτοῖς μετὰ Σαρακουσίων κατ' ἀνάγκην ἐμάχοντο.

« qui étaient les plus robustes sous le rapport des mains et de la force corporelle ».

Même sens est donné à προφερής :

ἡμιόνων αἱ γάρ τε βοῶν προφερέστεραί εἰσιν
ἐλκόμεναι νειοῦ βαθείης πηκτὸν ἄροτρον.

K. 352-3.

« les mules qui sont plus robustes que des bœufs pour tirer la charrue solidement ajustée, dans la jachère au sol profond ». Enfin, la glose d'Hésychius φαρυμός · τολμηρός, θρασύς, dissipe tous les doutes. Φαρυμός, de φερ- « porter », repose sur la même métaphore que τολμηρός. cf. τλῆναι « supporter » et lat. *tollo*.

Primitivement donc φέρτερος φέρτατος φέριστος s'appliquèrent à une qualité physique et désignèrent des personnes ou des animaux qui portaient le mieux les fardeaux et se distinguaient par leur vigueur musculaire.

i) — φήρ, θήρ. Dans l'épopée homérique et chez Pindare, φήρες était le nom d'une peuplade sauvage qui habitait les montagnes de la Thessalie (Meister, *Gr. Dial.* I, p. 119 ; cf. φήρες · οἱ Κένταυροι. Αἰολικῶς Hésychius). Plus tard, il fut donné aux Satyres : on lit par exemple, dans les œuvres du médecin *ionien* Hippocrate (1175 c), φήρεα, que Galien commente en ces termes : « φήρεα, tumeurs des glandes parotides, semblables à celles des *Satyres*¹ ». Enfin φήρ devint synonyme de θήρ : dans l'Anthologie IX 524, Dionysos est appelé φηρομανής « passionné pour les bêtes sauvages ». Son identification avec θήρ date donc d'une époque très récente, et, à l'origine, il n'était qu'un nom propre thessalien.

Ceci posé, voyons son emploi dans les dialectes « éoliens ».

Eolien : θήρων (gén. pl.) IGMA 285, 5 ; Εὐνομον Θηρίαν 15 b 16, nom d'un citoyen de Mytilène. Inusité dans la

1. φήρεα · αἱ περιμήχεις ὑπὸ τὰ ὦτα ἀδενώδεις ἐξοχαί, οἷας καὶ οἱ σάτυροι ἔχουσιν (cité par M. L. Meyer, *Griech. Etymol.* III, p. 398).

langue des inscriptions et introuvable dans les poèmes éoliens, *φῆρ* est néanmoins déclaré éolien par Hérodien II 599, 2, Hésychius, Eustathe 1817, 43 et Scholie à II. A 268, à cause des homériques *φῆρες φηρσίν*. Hérodien et Hésychius citent encore *φῆρια* = att. *θήρια*. Ici se retrouve l'extension de sens signalée plus haut ; naturellement les grammairiens ont attribué *φῆρια*, comme *φῆρ*, aux Éoliens, mais sans plus de raison.

Thessalien : Plusieurs noms propres sont composés avec *θειρ* ou *φειρ* : *Θειραμένειον Θειρίσκειον* OH, II, 61, *Θειρομαχείου*. OH, II, 18, 26 ; — *Φιλόφειρος* SGDI 345, 80 ; 352 ; 1306, *Φιλοφείρειος* 345, 53, 91. En outre l'expression *ταῦρον πεφειράλοντες* OH, II, 19, 5 ; Kern, *Inscr. Thess.* p. 7 l. 4, 12, 19 ; p. 8 l. 5, s'applique aux vainqueurs dans les courses de taureaux (Fick-Bechtel, *Personennamen*¹ p. 14). Le verbe *φηράω* ne contiendrait-il pas une allusion obscure aux Centaures de la fable ? Quoi qu'il en soit, *θειρ* et *φειρ* appartiennent au vocabulaire thessalien.

Béotien : Le goût et la pratique des courses de taureaux se répandirent hors de la Thessalie et l'onomastique des pays voisins nous en a conservé le souvenir¹. Ainsi s'explique la présence en Béotie de *φειρ* à côté de *θειρ* : *Φειράδ[α]* IGS I 1751, 6 ; — *Θηράρχω* *ib.* 2724 b 3, *Πανθειρς* *ib.* 1315, *Καλιθει[ρ]ίδι* : SGDI 900, *Θειρά[ρ]χω* 812, 1, *Θειραρχος* 801, 8 ; 807 b 4, *Θειρίπιον* 879, *Βούθειρος* BCH 1897, p. 552 l. 13 ; Mitt. 1897, p. 351 l. 13, *Θηράρχω* BCH 1899, p. 2 l. 3. L'isolement de *Φειράδα* montre bien que *φειρ* est d'importation thessalienne.

j k — Les mots poétiques *πέλωρ* *πέλωρος* *πελώριος* et *Πενθεύς* ne se sont pas encore rencontrés en éolien, mais il a plu à M. Solmsen (*AZ* XXXIV, p. 536) de les ranger parmi les « éolismes » homériques. L'étymologie des trois premiers est inconnue ; ils semblent pourtant se rattacher à *πέλω* (v. ci-dessus p. 71). Quant à l'infortuné roi de Thè-

1. Cf. *Βουθήρας*, etc., dans Fick-Bechtel (*l. c.*).

bes, Penthée, les Grecs avaient rapproché son nom de πένθος « douleur », cf. Chaérémon, dans Aristote *Rhet.* 2, 23 :

Πενθεὺς ἐσομένης συμφορᾶς ἐπώνυμος,

et le jeu de mots fait par Euripide (*Bacch.* 367) :

Πενθεύς, ὅπως μὴ πένθος εἰσοῖσσι δόμους.

Selon M. Fick (*BB* XVIII, p. 137) πένθος πενθέω Πενθεύς sont de la même famille linguistique que παθεῖν πέπονθα ; ils leur doivent leur π initial.

En résumé, la labiale de πέσσυρες πῆλυι σπέλλω est analogique, — πείω n'existe pas en éolien, — le φ de φέρτατος remonte à un *bh* primitif, — φήρ est un mot purement thessalien, — analogique aussi est la labiale de πέλω Πενθεύς Βέλφος (Βελφός), mais les deux premiers n'ont rien de spécialement éolien, et le dernier fut peut-être emprunté aux Béotiens ; c'est lui qui a servi de modèle à βέλφης.

Si l'on compare en outre l'éolien, le thessalien et le béotien entre eux, on constate sur le champ leur désaccord :

<i>Eolien</i>	<i>Thessalien</i>	<i>Béotien</i>
ἀδελφ-	ἀδελφ-	ἀδελφ-
ὄδελος	—	ὀδελός
πέντε	πέμπε	πέντε
πέσσυρες τέτορτος	—	πέτταρες πέτρατος
πῆλυι	τεῦλε (?)	πεῦλε τεῦλε
σπέλλω	—	—
τείω	πείω Τεισι-	πείω τείω
(Βέλφος)	(Βελφός) Δελφός	Βελφός
(βέλφης)	—	βελφίς
θηρ	φείρ θείρ	(φείρ) θείρ

Dès à présent, la liste des mots éoliens remarquables par leur labiale est épuisée ; l'on peut donc conclure que l'analogie suffit à les expliquer et que l'hypothèse d'un

traitement spécial de la gutturale labialisée primitive est superflue¹.

En confirmation viennent les nombreux vocables où la dentale régulière s'est maintenue :

a) — τέτορτος (v. p. 69).

b) — ἀπότεισαι (v. p. 70).

c) — Θηρίας (v. p. 74).

d) — τε = lat. *que*. *Eolien* : τε se lit plus de 30 fois sur les inscriptions et 11 fois chez les poètes; puis 12 μήτε et 3 οὔτε. *Thessalien* : τε SGDI 345, 16, 30, 43; 361 b 11; 1322, 40. *Béotien* : μέτε SGDI 429, 3, 4; 430, 3; τε 429, 6; 430, 5, etc.

e) — τέλος, avec ses multiples dérivés, est formé sur la même racine que τηλε πάλαι πῆλυι (Brugmann, *Gr. Gr.*² p. 115).

Eolien : τέλειον OH, II, 134, 5, τέ[λ]εος (gén.) OH, II, 156, 15, ἀτέλες OH, II, 155 a 16, 18, ἀτέλεα *ib.* l. 19, ἀτελ[ε]ς OH, II, 156, 14, et de plus Τέλεσφορος ἀτέλεια τελεύταιον, τελευτάση (subj. aor.) et diverses formes de τελείω διατελείω ἐπιτελείω συντελείω. — *Thessalien* : ἀτέλειαν Mitt. 1896 p. 110, l. 5 (archaïque); τελείουμα SGDI 1331, συντελεσθέντος 345, 15. — *Béotien* : τέλειον REG 1899 p. 71 b 22, Φεργοτέλιος (gén.) BCH 1899 p. 195 l. 10; [Δ]αμοτέλεις *ib.* p. 197, 26, puis διατελλώνθι ἐπιτελέσσωντι τελευτάσαι τελευτήω, de nombreux noms propres comme Τελεσίας Τέλεσσις Τελλέας, etc.

f) — τέλλω, de la même famille que πέλω (cf. Henry *Précis*³ p. 66, note 4). *Eolien* : περιτέλλεται. Alc. 39, 1; 40.

g) — δέρα = sk. *grīdā* « gorge » (Henry, *Précis*³ p. 43). *Eolien* : δέραι Sa. 46, 2, δέραις Alc. 36, 1, ποικιλόδειροι (*sic* mss.) Alc. 84, 2, δέρρα Hérod. II, 303, 28; EM 262, 57, etc.

h) — θε = sk. *ha* (Meillet, *MSL* VIII, p. 282). *Eolien* : αἶθε Sa. 9, 1.

i) — θέλω, cf. φαλιζει Hésychius (Brugmann, *Gr. Gr.*²

¹ M. Buck (*IF* IV p. 156 note) exprime, d'une manière dubitative, la même opinion.

p. 115). *Eolien*: θέλη IGMA 73, 2, 5; 645 a 49, 50; θέληι 4, 15; θέλων 1, 14, 15, θέλοντες SGDI, 215, 17. Et chez les poètes: θέλη Sa. *Oxyrh. Pap.* VII, 3, puis θέλω θέλετε ἐθέλοισα dans Sappho, θέλω, θέλεις dans Alcée, θέλω, θέλεις ἐθέλω ἐθέλεις ἐθέλοισα dans Théocrite. — *Béotien*: ἐθέλει SGDI 488, 82; θέλωσα Corinne 19.

j) — θερμός = sk. *gharmá* « brasier » (Henry, *Précis* p. 68). *Eolien*: Θέρμας (gén.) IGMA 14, 4; 645 a 47, Θερμάς 67, 14; Θερμία (dat.) 101; 103; 105; 108, 1; Θερμιάκας 224, 6; 250, 10; 248, 10; 246, 7; 249, 7. — *Béotien*: θερμός IGS 1 2533, 5.

k) — τηρέω (Brugmann. *Gr. Gr.* 3 p. 115). *Eolien*: διετήρ[εις] SGDI 305, 15, de l'époque romaine, et διετήρ[η] IGMA 27, 5, de l'époque impériale.

A cette énumération il convient d'ajouter τις et τιμά. En effet, d'après M. Meillet (*MSL* VIII p. 286 et suiv.), leurs τ sont dus à l'analogie, l'un du génitif τέο, l'autre de τέω.

l) — τις. *Eolien*: τις τις, τί τι, τίνα τινα, τινος, τινες, τινων, ὅστις, ὅτι, ὅτι fréquents, ὅστινες (non ὅστινες) IGMA 526 b 29. Puis les pronoms dérivés τίωι Sa. 104, 1, τίοισιν Sa. 168; τίος Hérod. II, 622, 25, 30; Choer. I 193, 33, 38, EG 526, 3, etc. ὅτιω (gén.) Sa. 13, 2, ὅτοιαι Sa. *Oxyrh. Pap.* VII, 11. — Le *thessalien* répond le plus souvent par κίς. Mais τις Mitt. 1896 p. 110, 7 (archaïque); de sorte que le κ de κίς fut sans doute emprunté postérieurement à d'autres formes: cf. ion. κῶς, éol. δκαι OH, II, 179, 3. — *Béotien*: τις et τι fréquents, ainsi que ὅστις, ὅτι.

m) — τιμά. Ce nom et ses dérivés furent très usités dans tous les dialectes. *Eolien*: τίμαι OH, II, 162, 4, τίμαν ib. 156, 10, τίμαι[σ]ι IGMA 5 a 28, τίμαις SGDI 305 13, τείμας IGMA 257, 8, τείμας 59, 11, puis τίμιος ἀτιμος ἐπίτιμος τίμαιμι τίματος ἀτιμάζω ἀντιτίμαιμι φιλότιμος φιλοτιμία φιλοτίμημι Τίμης Τίμων Τιμάνθα Τιμάρχειος Τιμαρχος Τιμαγένης Τιμαφένειος Τιμασικρέων Κλεότιμος. — *Thessalien*: τίμα SGDI 345, 19, puis Τιμουνίδας Τιμογένης Τιμοκράτεια Εὐτιμος. — *Béotien*: τίμα BCH 1899, p. 92, 9, 12, 16, 19, 23; p. 94, 7, 14, 19, puis

τιματός Τιμών Τιμόζενος Ξενοτιμίδας Θιότιμος Φερετίμα Δαμοτίμα
Τιμήγετος, et d'autres encore.

Cette étude ne serait ni complète ni décisive, s'il ne s'y ajoutait l'explication des mots béotiens et thessaliens où une labiale correspond à une dentale ionienne.

a) — Un certain *Béotien* Περμασίχιος SGDI 823 tire son nom du fleuve appelé Τερμησός par Pausanias IX, 29, 5. M. Fick (*BB* XVIII, p. 137) en a conclu que le π initial béotien tient la place d'un τ attique. Mais on lit Περμησός sur une inscription de Thespies (BCH III, p. 445) écrite en langue commune, et Περμησός dans Hésychius ainsi que dans Hésiode (*Théog.* 5). Le témoignage de Pausanias est donc sujet à caution. Fût-il exact, que le π trouverait sa justification dans la forme Παρμησός, connue par les scholies à Hésiode *Théog.* 5 (Meister, *Gr. Dial.* I, p. 216).

b) — Si l'on en croit M. Fick (*Sammlung* I p. 389), le *béotien* Πευμάτιος SGDI 380, 5 équivaldrait à un attique *Τευμήσσιος de Τευμησός, nom d'une montagne de Béotie. Mais les indigènes l'appelaient eux-mêmes Τευμασός, cf. béotien Τευμασιγέ[νιος] REG 1899 p. 71 a 73; par conséquent Πευμάτιος semble n'avoir rien de commun avec elle, cf. achéen Πευματίων (Bellermann, *Monogr. des achäischen Bundes* 1859 M, cité par Pape-Benseler, *Wörterb.* s. v.).

c) — L'existence du *béotien* βέφυρα = att. γέφυρα est purement conjecturale: les manuscrits d'Athénée XIV 622 a, où ce mot est attribué au poète comique Strattis, portent βλέφυραν et φλέφυραν¹. D'ailleurs Γέφυρα fut l'ancien nom de la ville boétienne de Tanagra (Steph. Byz. s. v., cf. Strabon IX, 2, 10, Hécatee, *frg.* 89). Quelle qu'ait été la véritable forme béotienne, on n'en pourrait rien inférer, car « pont » s'exprimait en grec par des mots d'aspect assez étrange: en attique γέφυρα, avec une gutturale; en laconien διφοῦρα Hésych. et βαδύκα Plutarque *Lyc.* 6; à

1. Beermann (*De dialecto boeotica*, *Curtius Studien* IX, p. 58) restitue hypothétiquement βδέφυραν.

Gortyne δέπυρα, c'est-à-dire δέφυρα *Monum. ant.* III, n° 154 col. 2, l. 16; Hésychius donne encore βουφόρας· γεφύρας. Enfin un personnage s'appelle Βηφύρας dans Lycophron 274.

d) — Thessalien βέλλομαι, béotien βελομαι = dorien δήλομαι, éolien βόλλομαι (p. 32), attique βούλομαι. La labiale y est analogique de βόλομαι, forme homérique, et de βωλά βωλεύω, etc. — *Béotien*: βελομέ[νυ] BCH 1895 p. 157, 4, βειλόμενον *ib.* p. 161, 8, βελων[τη] *ib.* l. 10, βελετη BCH 1897 p. 553, 2, βε[λ]ωντ[η] *ib.* l. 7, βηλομένη (dat.) REG 1899 p. 71 a 18, etc. A rapprocher: βωλη (dat.) SGDI 380, 3, βωλας 392, 4, Θιοδώλω 486, 21, προβεβωλεύμενον 488, 112, 144; BCH 1885 p. 424 l. 3, etc. — *Thessalien*: βέλλεται SGDI 345, 20, βελλομένου 1332, 15, en regard de Εύβολιτος SGDI 345, 70, Ἀρετάβολος 345, 82.

e) — -φεστος. Ce mot, qui entre dans la composition d'un certain nombre de noms propres *béotiens*: Θιόφεστος SGDI 488, 128, 137, Θιόφειστος 488, 90, 92, Θεόφεστος 488, 42, Θι[ο]φεστ[ιδας] 475, 7, Φεστίας IGS I 1752, est rattaché par M. Fick (*BB* XVIII, p. 143) à θέσσομαι et πόθος. Dans le cas où cette étymologie serait certaine, -φεστος, de *φεθ-τος, aurait subi l'influence analogique de πόθος (*φοθ-ος). — *Thessalien*: Θέστουρ SGDI 326 b 8.

f) — Πετθαλός Φετταλός = att. Θεσσαλός. *Thessalien*: Πετθαλός est fréquent sur les inscriptions: Πετθαλοί EA 1900 col. 54 n° 3 l. 5, Πετθάλεια OH, II, 10, 12, Πετθαλούν SGDI 345, 14, 18, etc. Mais M. Schulze (*GGA* 1897 p. 901), ayant relevé sur les légendes des monnaies quelques traces d'une forme thessalienne Φετταλός, en a conclu que telle était la prononciation archaïque. Cf. Lagercrantz, *Lautg.* p. 99. — *Béotien*: ethnique Θετταλόν SGDI 807, 3; noms d'homme Φέτταλος 708, 8, Φέταλος 906. Au témoignage des inscriptions, les Béotiens disaient Θετταλός, comme les Athéniens; Φέτταλος ne serait alors que le nom de Thessaliens émigrés anciennement en Béotie. Dans ce cas, l'usage de la labiale fut restreint au seul dialecte de la Thessalie.

Le thessalien posséda par conséquent deux mots, Φήρ (Φείρ) et Φετταλός, dont la consonne initiale pourrait supposer un traitement particulier de la gutturale labialisée primitive. Mais précisément ce sont là les noms de peuplades tard venues, plus ou moins apparentées aux Doriens. Elles parlaient un autre dialecte que les anciennes populations à qui l'on attribue une origine et un langage « éoliens ». Ces φ, loin de ressortir à la phonétique éolienne, se compareraient tout au plus avec ceux de φεῶν φύοντες, que l'on a trouvés sur l'inscription dorienne SGDI 1582 de Dodone.

Peut-être même sont-ils dus, eux aussi, à une analogie quelconque.

Si, dans Φετταλός, l'aspiration s'était déplacée à une époque reculée, et que depuis longtemps Πετθαλός et Θετταλός eussent coexisté, on en rapprocherait, non sans vraisemblance, le nom de l'antique roi de Trézène Πιτθεύς, ceux du dème attique Πιθός et de la montagne Τίτθιον en Argolide, près d'Épidaure, comme aussi Πιττακός, avec son doublet Φιττακός (Mionnet, *Suppl.* VI, 64 n° 28), et Πιττάλακος Πίτταλος Πίττας, personnages divers. L'élément Πιτ- n'a pas manqué au thessalien lui-même : Πίτοινος SGDI 326, 29, Πιτοίδαος 326, 94, Πιτοιναιος 345, 53. Or, devant ι, la gutturale labialisée indo-européenne se change, selon les lois de la phonétique grecque, en labiale (cf. πίσυρες et πίσσυγγος).

Semblablement la déclinaison φήρ φηρός a dû remplacer une plus ancienne θήρ *φαρός. Dans la région où l'antiquité plaçait les Phères, était située la ville de Φαρσαλός (cf. aussi les villes de Φαράι¹ en Achaïe et même de Φαρίς en Laconie).

A la réserve de ces deux mots, à vrai dire, étrangers au dialecte, le thessalien se comporte comme l'éolien

1. Cette ville s'appelle encore Φαρέες dans Hérodote I, 145, Φηρή dans Homère, Φεραί dans Ptol. III, 16, 15, etc.

d'Asie et aussi comme l'ionien et l'attique : les labiales de πείω et de βέλλομαι sont analogiques, celle de Βελφός empruntée ; la dentale apparaît dans τεῦλε (?) Τεισι- τε τέλος τις τιμά Δελφός θείρ.

Il en est de même en béotien : dentale dans τεῦλε τεῖω τε τέλος τις τιμά θείρ θερμός Θετταλός, labiale importée de Thessalie dans φείρ Φέτταλος, analogique dans πέτταρες πεῦλε πείω Περμαστικός(?) Βελφός βελφίς βελλομαι -φεστός(?); enfin Πευμάτιος et βέφυρα restent hors de cause.

CHAPITRE IV

Les consonnes géminées.

Les groupes primitifs $\nu\mathfrak{F}$ $\rho\mathfrak{F}$ $\lambda\mathfrak{F}$ se transformèrent tard, longtemps après l'établissement des Eoliens en Asie Mineure. D'ailleurs ils ont produit, non pas $\nu\nu$ $\rho\rho$ $\lambda\lambda$, mais $\nu\rho$ λ , aussi bien en Eolie et en Thessalie que dans tout le reste de la Grèce (Schulze *QE* p. 6 note). Ils ne doivent donc pas trouver place dans ce chapitre.

Le thessalien et l'éolien conservèrent fidèlement certaines liquides et nasales géminées, qui, dans les autres dialectes, se sont simplifiées presque toujours avec allongement compensatoire, exemple éol. thess. $\sigma\acute{\epsilon}\lambda\lambda\alpha\iota$ = att. $\sigma\epsilon\lambda\lambda\alpha\iota$. Les Eoliens redoublaient la consonne de $\delta\tau\tau\iota$ et de $\delta\pi\pi\omega\varsigma$ comme les aèdes homériques. Enfin les aoristes du type $\delta\iota\kappa\acute{\alpha}\sigma\alpha\iota$ $\tau\acute{\epsilon}\lambda\acute{\epsilon}\sigma\alpha\iota$ $\delta\acute{\omicron}\mu\acute{\omicron}\sigma\alpha\iota$ et les mots $\delta\sigma\omicron\varsigma$ et $\mu\acute{\epsilon}\sigma\omicron\varsigma$ se présentent, sur tout le territoire grec, tantôt avec un simple σ , tantôt avec $\sigma\sigma$. De là, la division tripartite de ce chapitre :

- 1° Les liquides et les nasales géminées,
- 2° $\delta\tau\tau\iota$ $\delta\pi\pi\omega\varsigma$,
- 3° Le double sigma.

LES LIQUIDES ET LES NASALES GÉMINÉES.

Malgré les dénégations sans preuves de M. Hirt (*IF* XII, p. 227), les dialectes où ces liquides et ces nasales apparaissent simples, les ont tout d'abord prononcées doubles (cf. Brugmann *Gr. Gr.*³ p. 35, 124 suiv.), et l'on en a trouvé çà et là des vestiges.

En *dorien* : $\acute{\epsilon}\mu\mu\acute{\omicron}\rho\alpha\tau\tau\iota$ · $\tau\epsilon\tau\epsilon\acute{\upsilon}\chi\alpha\sigma\iota$ Hésychius (Schulze, *QE*

p. 465 n. 3); Φαέννα Pausanias III, 18, 6, nom d'une des trois Grâces honorées en Laconie (Spiess, *Curtius Studien* X p. 360); Έραννος, autre nom de la ville Cyparissos située au pied du Parnasse (Steph. Byz. s. v. Κυπάρισσος; Eust. 274, 8); mégarien ἀμφέλλεγον SGDI 3025, 2; crétois ἀμφιλλεγομένων Cauet Del.¹ 120, 10; — Hérodien (II 509, 25) et Choeroboscus (AO II 210, 19) attribuent aux Doriens ποθενός et έρατενός, et l'on n'a pas le droit de les en blâmer (Schulze *QE* p. 167 n. 5).

La langue de Pindare est assez riche en nasales géminées, p. ex. ἄμμε ὕμμε ἄμμιν ὕμμιν, regardés à tort comme éoliens, έννεπε προσέννεπε, φαενός κελαδεनός = homériques φαεινός κελαδεινός, et κλεενός, adjectif inconnu du dialecte épique, etc.

En *cyprïote* : βάλλαι ·βαθμοί. Κύπριοι Hésychius, cf. ionien βηλοί « seuil ».

En *attique* : ἄμμι ὕμμε chez les poètes tragiques (v. p. 85), φαενός Sophocle *Ajax* 843; Euripide *An.* 1086, 1146, etc.

En *ionien* récent : ἄμμορος Hipponax 2, 1, ἔμμορε Théognis 234, φερεμμελίην Mimnerme 14, 4, χρυσοφαέννων Anacréon 25, 2, έννεπε Hipponax 85, 3, Φαννόθεμις (de Φαεννόθεμις) inscription d'Erythrée (Bechtel, *Ion. Inschr.* 206 a 28) et monnaies de la même ville (*Coins Brit. Mus. Ionia* 123 n° 57-60), Φαιέννου à Thasos (Bechtel, *Thas. Inschr.* 18, 5) et les noms de lieu Ηελινναίον à Chios et Άργεννον à Erythrée ¹.

Les plus anciens textes, c'est-à-dire les poèmes homériques, abondent en consonnes géminées. Qu'il suffise d'en rappeler ici quelques-unes.

A. — Gémiation des liquides et nasales initiales : πολλά λλυσόμενος, ένι μμεγάροισιν (cf. La Roche *Textkritik*, p. 391, 443, 479, van Leeuwen, *Enchiridium*, p. 109), phénomène qui n'apparaît pas dans l'éolien poétique.

B. — Gémiation dans les composés et après l'aug-

1. Tous ces exemples ioniens sont tirés de Hoffmann, *Gr. Dial.*, III, p. 582.

ment : ἀπολλῆσαι φιλομμειδῆς ἀγάννιφος ἔλλαβε ἑλλισάμην ἔμμορε ἄμμορος, etc. L'éolien n'offre qu'un seul cas semblable, à savoir ἔννη An. 52.

C. — Adjectifs en -εννος. Si la tradition hésite pour leur graphie : ἀργεννός ἑρεθεννός, φαινός κελαδαινός, c'est parce que ces mots étaient presque uniquement poétiques.

D. — Pronoms de la 1^{re} et de la 2^e personne du pluriel. Chez Homère, coexistent les formes contradictoires ἄμμες¹ ὕμμες, ἄμός ὕμός, ἡμέτερος ὕμέτερος. Pour les bien interpréter, il faut jeter un coup d'œil sur l'usage attique. Le pronom ὕμμε n'est employé qu'une fois par Eschyle (*Eum.* 620) et une fois par Sophocle (*Antig.* 846) : ἄμμι ne se lit que dans Eschyle (*Suppl.* 156)². Mais ἄμός ou ἄμός se voit beaucoup plus souvent chez les tragiques, aussi bien dans le dialogue que dans les parties méliques : ³ ἄμός Esch. *Sept.* 654, *Suppl.* 322 ; Soph. *El.* 279, 588, 1496, *Phil.* 1314, Eurip. *Iph. Aul.* 1454, *Hél.* 531, *El.* 555, etc. Donc, si tous deux sont archaïques, le premier l'est plus que le second, lequel a presque complètement disparu. Ainsi s'expliquent les bizarreries de la langue homérique : ἄμμες avait cessé d'être un mot vivant alors que le double μ ne s'était pas encore réduit ; ἄμός, ayant vécu plus longtemps dans le langage courant, participa à la simplification des consonnes, puis, à son tour, il tomba en désuétude dans le parler ordinaire ; ἡμέτερος seul resta vivant. Ces trois mots représentent trois étapes successives de l'ionien, et le dialecte composite de la langue épique les a conservés et, pour ainsi dire, juxtaposés l'un à l'autre.

Du fait donc que le thessalien et l'éolien demeurèrent fidèles aux formes anciennes, il n'est pas légitime de con-

1. L'esprit doux ne fait pas préjuger de leur origine éolienne. Les grammairiens le leur ont donné parce qu'ils se les figuraient éoliens. Cf. Wackernagel, *Vermischte Beitr.* p. 5 suiv.

2. Kühner-Blass, *Gr.* 3^e I p. 592.

3. Hinrichs, *Homer. elocut. vest. aeolicis* p. 74 suiv. — Souvent aussi ἄμός avec le sens de « mon ». Ὑμός n'est pas moins fréquent.

clure qu'ils étaient unis entre eux par les liens d'une étroite parenté. C'est là seulement une coïncidence fortuite.

Les cas de gémiation éolo-thessalienne ont été étudiés par MM. Meister (*Gr. Dial.* I p. 137 suiv., 301 suiv.) et Hoffmann (*Gr. Dial.* II, p. 479 suiv.)¹. On les énumérera ici, en négligeant les simplifications accidentelles ou contraires au dialecte.

En éolien.

Aoristes : ἐβόλλαμην Th. 28, 15, donné par tous les manuscrits ; c'est apparemment l'aoriste athématique de βόλομαι ; — ἐπαγγελλαμένων IGMA 526 a 38, ἀναγγελλάτω ; ἀποστελλαις (partic.) ἀποστελλάντων ἀποστέλλαντα ἐξαποστελλάντων, ἐπιστέλλαντος, tous épigraphiques. Dans Hésychius σπελλάμεναι sans indication de dialecte².

Βόλλα = att. βουλή, fréquent, p. ex. IGMA 4, 3 ; 18, 2, 5, 14 ; 112, 6 ; 250, 1 ; 646 a 15, etc. ; βολλάαν 208, 1 ; 211, βόλλαιος βολλαία ; βολλευέτω βολλεύεσθαι προεβόλλευσεν, βολλεύεταν βολλευτηρίω (gén).

Χέλλιοι = att. χλιοι, cité par les grammairiens. Epigraphiques χελήστυς (= att. χλιοστός) IGMA 500, 13, etc., χεληστυάρχας χεληστυναρχήσαντα.

Στάλλα = att. στήλη, souvent employé, p. ex. IGMA 526 a 24.

Ὀφέλλω = att. ὀφείλω : ὀφέλλοισα IGMA 28, 4, ὀφέλλοντος 31, 11, etc. Il est donné aussi par les grammairiens.

Ἄλλος « insensé ». Hérodien (II 932, 30) affirme que l'α en est long. Ce mot, qui rappelle les homériques ἤλεός ἤλέ, est connu par les poètes éoliens et par Hérodien³.

Μόλατος = att. Μόητος Th. 28, 21 et gramm.

1. Cf. Mucke, *Conson. geminatione*, 2^e partie.

2. Ἐσφαλε Th. 30, 30 doit être changé en ἔσφαλλε.

3. Selon M. Schulze (*GGA* 1897, p. 873), il faudrait écrire Ἐλλύμνιος pour Ἐλύμνιος, épithète éolienne de Poséidon connue par Hésychius à cause de l'eubéen Εἰλυμνιεύς.

Μέλιχος = att. μελιχος, gramm. Μελλιχόμειδε Sappho.

Les grammairiens parlent en outre des éolismes ἔλλαθι (cf. ἔλατε Callim. frg. 121; hom. ὀλθι), ὀλαος (hom. ὀαος), ἀπέλλειν (att. ἀπελαιν, ἀπειλεῖν), ὀμύλλος (att. ὀμύλος), πέδύλλον (att. πέδιλον).

Remarque. — Des trois formes ὠτέλλα (Hérod. I, 323, 1, AO, II, 111, 17, etc.) ὀτευλή (C. III, 18) ὀτελλά (C. III, 19), la première seule peut se recommander d'une origine véritablement éolienne.

L'o des deux autres a pour cause un διπλασιασμός éolien mal appliqué¹ : ὀτευλή est mis au lieu de ὀττευλή comme ὄρα, cité dans la même phrase du Compendium, l'est pour ὄρρα. Ces barbarismes ὀττευλή et ὄρρα vinrent d'eux-mêmes sous la plume d'un rédacteur à court de paradigmes, parce que ὠτέλλα servait ailleurs d'exemple pour le doublement éolien, et ὦρα d'exemple pour le nominatif en α bref (C. III, 20). Après avoir écrit ὀτευλή au paragraphe 18, le rédacteur ou le copiste fut tout naturellement porté à introduire ὀτελλάς dans le paragraphe suivant.

Présents ἀέρρει Alc. 78, 2, ἀέρρω ἀγέρρω ἐγέρρω ἰμέρρω κέρρω σπέρρω τέρρω φθέρρω οἰκτίρρω ὀλοφύρρω, connus par les grammairiens.

Aoristes : ἀέρρατε Sa. 91, 3, συνέρραισα Sa. 78, 2, ἐτέρρατο · ἐξηράνθη Hésych. sans dialecte.

Χέρρας (acc. plur. de χῆρ « main ») Th. 28, 9, nom. plur. χέρρες selon les grammairiens.

Ἐρραφ(ωτ) (vocat.) Alc. 90. Cf. nominatif ionien Εἰρα-φιώτης.

Les grammairiens citent encore πέρρα et χέρρων (= att. πᾶρα, χείρων « pire »)².

1. Par exemple χαλλινός pour χάλιννος AO, II, 276, 15, σελλάνα pour σελάννα C. III, 22, φιλεμμι pour φιλημι Eust. 1408, 1, etc.

2. θόρρακες Alc. 15, 5 est un hyperéolisme (Hoffmann l. c. p. 384).

Les Éoliens semblent avoir dit μάγειρος comme les Athéniens : μαγείρω IGMA 646 a 6. On soupçonnera donc que μάγερος, μάγιρος, μάγοιρος (Meister, l. c. p. 146) ont été imaginés par les grammairiens pour les besoins de leurs discussions orthographiques.

Remarque. — Il faut écrire ἄγκυραι Alc. 18, 9, comme le fait remarquer M. Schulze (*GGA* 1897, p. 903).

Présents : μεγαλύν(ν)εο Sa. 35 est une correction légitime. Les grammairiens font connaître κρίνω κτένω σίννομαι ὀρίνω κλίννω.

Aoristes. ἔκρινε IGMA 278, 1 puis ἐπέκρινε κρίναι ; γέννατο Alc. 5, 3 ; ἐγέννατο κτέναι grammaticaux.

Φαναγόρα (gén.) BCH 1886 p. 515, REG 1901 p. 296, 3 est-il formé sur le thème de l'aoriste ? En tous cas le double ν de θεο(φ)άνη(η) IGMA 237, 5 provient d'un doublement hypocoristique, cf. θεοφάνη Mitt. 1884 p. 87.

Ἀμυνάμεν OH, II, 145, 3 de μύννα, gramm.

Ἀμενάμενος OH, II, 144, 6, est tiré du comparatif *ἀμένων = att. ἀμείνων (Kühner-Blass, *Gr. Gr.*³ I, 565 ; Schulze *GGA* 1897 p. 894).

Μήνος gén. = att. μηνός, IGMA 59, 18 ; 500, 1, etc.

Κράννα = att. κρήνη, IGMA 103.

Δίνα gramm. ; Δινομάχω IGMA 240, 6, Δινομένη Alc. 52 ; 94, 1, Δινώκα Pottier-Reinach, *Myrina*, I, 113, n° 2, δίνω gramm., δίνοντες Sa. 1, 11. L'i en est long ; cf. sk. *dīyati* « il vole » (Hirt, *Ablaut*, p. 99).

Σελάννα Sa. 52, 1.

Ἐρπνος poètes et gramm. : ἐράνναν Sa. 85, 3 ; Th. 28, 21.

Les grammairiens y ajoutent les adjectifs ἀργεννος ἐρέβεννος κελάδεννος πόθεννος δρεννος φάεννος.

Ἐννη imparfait, An. 52.

Σέλινον χάλινος = att. σέλιον χαλινός, gramm. Sur ce modèle, Balbilla éolisa le nom de son impératrice *Sabina*, en l'appelant Σαβίνα 322, 4 ; 323, 3.

Ἴννος « petit mulet ». Sur ce mot peut-être éolien et issu de *ισ-νο-, v. Meister KZ XXXII, p. 143 suiv.

Au lieu de γέλαννα transmis par les grammairiens, nous devrions lire γέλαννα (Hoffmann, *l. c.* p. 485).

Διόνυσος et Ζόνυσος sont deux mots différents. La forme Διόνυσος fut de beaucoup la plus usitée en éolien : Διονύσω IGMA 478, Διονύσιος 74, 17 et 9 autres fois, Διονυσίοισι 15 b

17 et 12 fois encore ; Διονυσόδωρος 127, 9 et en deux autres endroits ; Διονυσίλη (gén.) 117, 1, Διονυσίας (gén.) 394. — Mais Ζοννύσω 69 a 5, b 3 ; 70, 7.

Aoriste : ἐνέμματο grammairiens.

Ἐμμί Sa. 2, 15 ; 72. Infinitif ἐμμεναι fréquent.

Ἄμμες, ἄμμε ἄμμέων ἄμμι ἄμμιν ἄμμεσιν, ἄμμος ἄμμέτερος, — ὕμμες ὕμμε ὕμμέων ὕμμι ὕμμιν, ὕμμος se rencontrent soit sur les inscriptions, soit dans les fragments des poètes, soit dans les textes grammaticaux.

Par les grammairiens, nous avons aussi appris à connaître χρεῖμμα ἔμμα (= att. εἶμα) ἐμμενος « vêtu ». Les mots ἄεμμα et ῥέμμα (γεμμα) « vêtement » sont cités par Hésychius sans indication de dialecte ¹.

Le mot « épaulement » se disait-il en éolien δμμος ou ὤμος ? Au vers Th. 29, 29, un manuscrit donne ἐπ' ομμασίαις, d'où les éditeurs ont tiré ἐπομμάδαις, mais quatre autres ἐπωμάδαις. D'un autre côté on lit ὠμοπλάτα[ν] IGMA 72, 2 ; en outre le frg. 7 de Sappho contient le mot ὤμος, selon l'interprétation de M. Jurenka (*Wiener Studien* XIX, *Zur Klärung der Sappho-Frage*) :

σοί δ' ἔγω λέύκας, ἐπιδ', ὤμον αἶγος ².

ἐπιδ' ὤμον reproduisant l'ἐπιδωμον du manuscrit.

Où se cache la vérité dans ces documents contradictoires ? Comme ἐπομμάδαις est isolé et suspect d'hyperéolisme, la véritable forme éolienne pourrait bien avoir sonné ὤμος.

Πάμμα, synonyme des att. κτήμα, χρῆμα, serait éolien. d'après Eust. 494, 2, Schol. Il. Δ 433. Mais Pollux I 74 assure que ἐστιοπάμων appartient à la fois au dorien et à l'éolien. En réalité, πάμμα n'a servi, chez les grammairiens, qu'à expliquer la graphie πολυπάμων Il. Δ 433, comme

1. Remarque. — Depuis Ahrens, ζώματα Alc 15, 6 est corrigé en ζώματα, mais M. Hirt (*IP* XII p. 223) maintient l'orthographe traditionnelle.

2. ἐπιδ' = ἐπιδε, impératif, « vois ».

on peut en juger d'après cette glose d'Hésychius : πολυπάμ-
μων πλούσιος... πάμματα γὰρ τὰ χρήματα. Le double μ du mot
homérique fut peut-être une imitation fautive du double-
ment hypocoristique de Πάμμων Ω 250 (voir aussi Brug-
mann, *Gr. Gr.* p. 131).

En thessalien.

Présents : κρεννέμεν (= att. κρίνειν) βέλλεται βελλομένου.

Aoristes : ἀπυστέλλαντος συνμεννάντουν. — Κατοικτίρας SGDI
324, 4 peut être lu κατοικτί(ρ)ρας, puisque l'inscription est
archaïque.

στάλλα.

μεινός gén. (= att. μηνός) ὑστερομεινία.

Κραννούνιοι.

Φαλανναῖοι de *φαλασ-να-, Prellwitz, *Dial. thess.* p. 30.

Διονύσοι SGDI 1329, II a 11, 32; mais Διονύσιος SGDI
331, 12, Διονυσίου OH, II, 15 b.

ἐμμί ἔμμεν.

ἀμμέ ἀμμέουν (= att. ἡμεῖς, ἡμῶν).

μναμμετον de μνᾶ-σμ- (Prellwitz *l. c.* p. 31).

Πάναμμος (= ion. Πάνημος).

Δαμμάτρειος a sans doute un doublement hypocoristique
(Prellwitz, *l. c.* p. 35). Selon M. Hoffmann (*Gr. Dial.* II,
484), δαμμα- viendrait de δασ-μα-.

ὅττι ὅπως ÉOLIENS.

Des deux groupes homériques ὅττι ὅπως ὁπότε, ὅτι ὅπως
ὁπότε, l'un sortit phonétiquement de la réunion de *γ^{od}
avec les mots τι πως πότε, le second, antérieur aussi à l'in-
dépendance des dialectes, a comme premier terme de
composition le pronom relatif neutre ὁ sous sa forme
récente (Wackernagel, *KZ* XXVIII p. 89 suiv.).

Le dialecte éolien conserva-t-il les doublets primitifs ὅττι
ὅτι (accentués à l'éolienne), ou renonça-t-il à l'emploi de
ὅτι?

Dans Sappho et Alcée, on trouve *ῥτι* Sa. 1, 15; 36; Alc. 45, 2; — *ῥποτα* Sa. 3, 3; Alc. 39, 4 est une restitution certaine¹ (mss. respectivement *ῥπότ' ἄν* et *ῥτι ποτ' ἄν*). — Puis *ῥτω* Sa. 13, 2, *ῥτινας* Sa. 12, 1.

D'autre part, *ῥτίοισιν* Sa. 168 (*Bergk*), *ῥτοισι* *Oxyrrh. Pap.* VII, 11, qui rappelle, ainsi que *ῥτω*, les attiques : *ῥτοισι* Sophocle *Trach.* 1119, *ῥτοισι* *Antig.* 1335 (Kühner-Blass, *Gr. Gr.*² I p. 614).

Chez les grammairiens : *ῥτινες* C. III, 22, *ῥποθεν* C III, 22, *ῥπως* Eust. 20, 4, Tzétzès *Il.* 103, 25, *ῥπότερος* Schol. II. Γ 71.

Les poèmes éoliens de Théocrite contiennent *ῥτις* 30, 25, nécessaire pour le vers, *ῥπα* 28, 4; 29, 13, *ῥπόσ(σ)ακιν* 30, 27, *ῥπως* 28, 6.

Mais *ῥτι* 29, 26, *ῥποσον* 30, 3; dans *ῥπως* 29, 33 la quantité de la première syllabe est indifférente pour le vers.

Les formes à simple consonne *ῥτι* et *ῥποσον* n'existent que dans Théocrite, mais *ῥτοισι* et *ῥτίοισι* de Sappho, que nul mot homérique correspondant n'aurait pu influencer, prouvent que l'initiale *ῥτ-*, *ῥπ-* était encore usitée au VII^e siècle en Eolie.

A juger sur les apparences, les Eoliens employaient encore ces doublets *ῥτι ῥτι*, *ῥπως ῥπως* à l'époque des inscriptions. Les monuments épigraphiques en effet fournissent :

ῥτι IGMA 1, 16; 73, 5; SGDI 215, 55; 312, 14; 318, 17, 25; OH II, 155 a 10; 153, 9; 156, 12; CIS I 19, 3, 16¹. Ces inscriptions appartiennent au IV^e siècle av. J. Ch. et aux siècles suivants.

ῥπως IGMA 60, 25; 67, 4; OH, II 150, 6 (vers le III^e siècle).

ῥποισι IGMA 14, 11, 12; OH, II, 162, 6.

1. Les manuscrits ont transmis *κῶτι* et *κῶττι* Sa. 1, 15, 17, c'est-à-dire *καὶ ῥτι*, que les éditeurs corrigent en *κῶττι*.

2. Inscription gravée à Mégare, mais contenant un décret rendu par des Eoliens et où le graveur mégarien a respecté certaines formes du dialecte d'origine.

ὄππα IGMA 645 a 47, 49.

ὅτι dès la fin du iv^e siècle dans IGMA 4, 4; 526 a 39; 645 a 39; et 11 fois plus tard; δέοτι 646 b 17.

ὅπως IGMA 498, 7; 500, 17; 502, 4; 503, 5; SGDI 215, 25, 38, 52; toutes ces inscriptions sont postérieures au iv^e siècle.

Les inscriptions les plus anciennes ont ὅτι; ὅτι sans doute apparaît de bonne heure, sur les inscriptions 4, 526, 645, mais si l'on remarque que l'inscr. 526 présente δισχάλοις, βουλεύσασθαι, χειροτονίας, κρῖναι et l'inscr. 645 ἐπιμήνιος, mots qui témoignent de l'influence de la langue commune, il est permis de croire que ὅτι n'y est pas purement éolien. Du reste ὅτι, ὅπως continuent à être en usage après le iv^e siècle, et ὅπποι (= att. ὅπου), qui n'a pas son correspondant exact dans la langue hellénistique, garde toujours son double π.

En conséquence, après le vii^e siècle, l'éolien abandonna définitivement ὅτι et ὅπως. Par suite, ὅκαι OH. II, 179 doit être lu δ(χ)και : l'inscription est archaïque.

Dans le dialecte épique, ὅτε n'eut jamais qu'un seul τ; s'il était besoin d'une forme trochaïque, c'est alors εὔτε qui était employé. De même l'éolien épigraphique ne connut que ὅτε IGMA 6, 44 (inscription en dialecte pur); ὅτα 645 a 33 (iv^e siècle); 529, 15 (un peu plus tardive). De même aussi nous trouvons chez les poètes : ὅτα Sa. 43, ὅτ'. Sa. 92; Alc. 73¹.

Pourtant Balbilla écrivit ὅττ' 320, 8 pour ὅττα. A-t-elle imaginé cette forme par imitation de ὅτι, ou bien avait-elle rencontré ὅττα dans quelque poème, à présent perdu, de Sappho ou d'Alcée?

Construit avec l'indicatif, cet ὅττα est l'équivalent exact de ὅτα :

Τίταν δ' ὅττ' ἐλάων λεύκοισι δι' αἰθέρος ἵπποις
ἐν σκίαι ὥράων δεύτερον ἤχε μέτρον.

1. Dans Théocrite ὅκα 29, 8, χ' ὥταν 29, 7, c'est-à-dire ὅτα et κῶτα.

Le dorien, de son côté, posséda une conjonction $\delta\kappa\alpha$, que M. Osthoff (*Perfekt* p. 334) fait venir de $*\gamma\omicron\delta + \alpha$, mais où Ahrens¹ (*Dial.* II p. 383) voyait une sorte de contraction de $\delta\kappa\alpha \alpha$, c'est-à-dire $\delta\kappa(\alpha)\alpha$. Dans la première hypothèse, $\delta\kappa\alpha$, synonyme de l'attique $\delta\tau\epsilon$, doit en avoir la syntaxe; dans la seconde, il a la valeur de $\delta\tau\alpha\nu$ et régit communément le subjonctif. $\delta\kappa\alpha$ s'est rencontré chez Alcman et les philosophes pythagoriciens, dans les poèmes doriens de Théocrite et sur une inscription rhodienne.

Dans Alcman (*frag.* 94), il est suivi de l'optatif, comme le serait $\delta\tau\epsilon$:

$\delta\kappa\alpha \delta\eta \gamma\upsilon\nu\acute{\alpha} \epsilon\lambda\eta\nu.$

Toutefois ce vers d'Homère (I 525)

$\gamma\acute{\iota}\rho\omega\nu, \delta\tau\epsilon \kappa\acute{\epsilon}\nu \tau\iota\nu' \epsilon\pi\iota\zeta\acute{\alpha}\varphi\epsilon\lambda\omicron\varsigma \chi\acute{o}\lambda\omicron\varsigma \dot{\iota}\kappa\omicron\iota$

montre $\delta\tau\epsilon$ $\kappa\epsilon\nu$ accompagné du même mode (Vandaele, *L'Optatif grec* p. 167).

Sur l'inscription rhodienne SGDI 4118, 17, il gouverne le subjonctif : $\delta\kappa\alpha \pi\alpha\rho\alpha\gamma\gamma[\acute{\epsilon}\lambda\lambda]\omega\nu\tau\iota.$

Théocrite l'a construit trois fois avec le subjonctif : $\delta\kappa\alpha\dots \acute{\epsilon}\chi\eta$ XI 22, $\delta\kappa\alpha \acute{\alpha}\nu\eta$ XI 23, $\delta\kappa\alpha' \acute{\alpha}\varphi\acute{\iota}\kappa\eta$ XV 144. Mais au vers 68 de l'idylle VIII, dans l'expression $\delta\kappa\alpha\dots \varphi\acute{\upsilon}\eta\tau\alpha\iota$, $\delta\kappa\alpha$ a son α long, et les manuscrits donnent comme variante $\delta\kappa\alpha\nu$, c'est-à-dire $\delta\kappa\alpha \acute{\alpha}\nu$. Enfin, pour IV 24, la véritable leçon est $\delta\kappa\alpha \theta\acute{\upsilon}\omicron\nu\tau\iota$ avec l'indicatif.

Les philosophes pythagoriciens ont employé $\delta\kappa\alpha$ avec le subjonctif, par exemple $\delta\kappa\alpha \acute{\upsilon}\pi\acute{\alpha}\rho\chi\eta$ Archytas de Tarente (*Fragmenta philosoph. graec.* Ed. Didot, vol. II, p. 128 n° 30). Mais $\delta\kappa\alpha\nu$ se rencontre aussi chez eux : $\delta\kappa\alpha\nu \acute{\omega}\nu \acute{\epsilon}\varsigma \tau\acute{o} \acute{\epsilon}\nu \tau\acute{\alpha} \tau\rho\acute{\iota}\alpha \tau\acute{\alpha}\upsilon\tau\alpha \mu\acute{o}\lambda\eta$ Théagès (*ibid.* p. 18 col. 2), $\delta\kappa\alpha\nu \mu\acute{\epsilon}\nu \delta \lambda\omicron\gamma\iota\sigma\mu\acute{o}\varsigma \acute{\epsilon}\pi\omega\kappa\rho\alpha\tau\acute{\epsilon}\eta$ *id.* (p. 19 col. 1).

Sans aucun doute, les Doriens se figurèrent à la longue

1. MM. Meyer (*Gr. Gr.*² p. 259) et Brugmann (*Gr. Gr.*³ p. 135) partagent l'opinion d'Ahrens.

ὄκκα composé de ὄκα et de κα, mais ὄκκxv, aussi bien que ὄκκα θύοντι, prouve qu'à l'origine cette conjonction fut à ὄκα comme ὅτι était à ὅτι. L'ὄττα de Balbilla (= dorien ὄκκα) peut donc avoir réellement existé en éolien.

En résumé, au VII^e siècle, les Éoliens, comme les Ioniens de l'époque homérique, usaient encore des relatifs à consonne simple et des relatifs à consonne double. Plus tard, ils délaissèrent les premiers, tandis que leurs voisins d'Ionie ne gardaient que les seconds. Toutefois, dans ὁπότε xev de Callinus I 8, survit un mot de l'ancien ionien.

Le thessalien n'a que πόκκι SGDI 345, 12 de πὸτ κί = att. πρὸς τί (Brugmann, *Grundriss* I p. 529). En béotien et en arcadien, aux temps des inscriptions, les formes à consonne simple furent seules en usage : Béotien : ὅτι REG 1899 p. 71 a 18, ὅπως ib. a 17, ὁπότεον a 28, 30, etc. — Arcadien : ὅτι SGDI 1222, 5, 52, ὅπως BCH 1892 p. 544 n° 4 l. 9, etc.

DOUBLE SIGMA.

Avant d'aborder ce nouveau sujet, il convient d'élucider d'abord la question des mots en -ασιον -ασια -ασις dérivés des verbes en -αζω. Leur σ remonte-t-il successivement à σσ, à στ et enfin à δτ (-ασιον {-ασσιον {-αστιον {-αδτιον})? Le τ, précédé d'un σ, a-t-il pu s'assibiler devant un ι? M. Brugmann (*Gr. Gr.* p. 66) le croit, et, pour démontrer la possibilité de ce changement phonétique, il allègue l'éolien ἐσσί « il est » ou « ils sont » et aussi les graphies telles que ἀλίαςσις, qui se rencontrent sur quelques inscriptions dialectales.

En ce qui concerne l'éolien ἐσσί OH, II, 135, 1, M. Hoffmann (*Gr. Dial.* II p. 475) le prend pour un pluriel créé sur *εἰσί d'après ἐσμεν(?) ἐστέ ἐστί. Cependant, puisque le sujet de ce verbe est un nom neutre : τὰ σκευέα ἐσσι δαμόσια, on le regardera prudemment comme une faute du gra-

veur. En réalité, « il est » se disait chez les Eoliens ἐστί Sa. 85, 1, Alc. 15, 7, Th. 29, 29, ἐστίν IGMA 14, 13; 61, 8; SGDI 311, 9, 21; cf. ἐ]νεσι IGMA 4, 16, — et « ils sont » εἰσι IGMA 30, 3, selon la lecture de M. Paton (v. p. 42 M).

Les mots en -ασσις -ασσια sont les suivants :

Béotien : ἀγόρασσιν REG 1899 p. 71 a 21,

Argiens : gén. ἀλιάσσιος Mon. Ant. I p. 593, l. 5 (= RA 1891 II p. 50), inscription d'Argos, στεγάσσιος EA 189a col. 69 l. 41, ἀποστεγάσσιος SGDI 3362, 24, 25, ἐρμάσσιος *ib.* l. 41 et ἱμασσίαν *ib.* l. 27, inscriptions de Trézène.

M. Schulze (QE 543, note de la 1^{re} col.) a vu, dans les formes de Trézène, des σ renforcés par un ι en hiatus. Mais sur la même ligne que ἀλιάσσιος se lit καταθέσιος.

Pour M. Danielsson (*Eranos* 1896, vol. I p. 31), le σσ de ἀλιάσσιος est dû à l'analogie de l'aoriste du verbe ἀλιάζω.

Mais à cause du béotien ἀγόρασσιν, opposé aux aoristes en -ττα de ce dialecte, tels que κατασκευάττη, cette explication ne satisfait pas M. Brugmann, qui persiste dans son opinion ci-dessus relatée (*Berichte d. sächs. Gesellsch.* 1899 p. 209 note et 218).

Quelle que soit la force d'une pareille objection, l'hypothèse de M. Brugmann elle-même se heurte à ἐργασίας SGDI 3362, 19, 28, 32, 35, 38, 40, qui se trouve sur la même inscription que ἀποσπεγάσσιος. Ce difficile problème ne peut se résoudre qu'en le divisant.

1^o Le σσ du béotien ἀγόρασσις n'a pas eu pour cause les lois de la phonétique, puisqu'on rencontre en Béotie Ἐργασίων IGS I 969, γουμνασιαρχιόντων 557, 3, [γουμ]νασίν 2849, 6, et que le σσ ne s'y simplifia jamais, témoin les datifs pluriels en -εσσι¹. C'est donc une imitation accidentelle des doublets tels que Τελεσίσσι[ροτος] IGS I 2379 : Τελεσίας SGDI 476, 30, etc.

2^o Dans le dialecte argien, les verbes en -ζω avaient deux aoristes, l'un en -σα : ἐργάσασθαι SGDI 3325, 13, 37,

1. Par exemple ἀνδρεσσι SGDI 375, etc.

47, 61, ἀνοχίσας 3340, 32 à Epidaure, καταχωρίσαι 3386, 24 à Hermione, l'autre en -σσα, plus fréquent sur les inscriptions, p. ex. ἐργάσσασθαι 3325, 263, ἀνοχίσσαι, ἀνοχίσσαντα 3339, 39, 99 à Epidaure, δικάσσαιεν, ἐδικάσσαν 3277, 8, 13 à Argos, etc. Ces deux graphies ne représentaient pas, chacune, une forme réellement vivante. En effet, ce qu'il y avait de conventionnel dans l'emploi de certains σσ apparaît clairement sur l'inscription métrique BCH 1893 p. 86 de Trézène. Là, on lit *φεργάσατο* au lieu de *φεργάσσατο* réclamé par le vers, et *θήβασσι*, locatif pluriel, pour *θήβαςι* (cf. J. Bausanck *IF* IV p. 187 suiv.). Vraisemblablement, seul l'aoriste en -σα appartenait au langage courant. Comme le traditionnel *ἐργάσσασθαι*, à côté du vulgaire *ἐργάσασθαι*, faisait l'impression d'un archaïsme, on crut employer d'élégants archaïsmes en écrivant *στεγάσσιος ἀποστεγάσσιος ἐρμάσσιος ἱμασσίαν* et aussi *ἀλιάσσιος*. L'influence de l'aoriste en -σσα s'exerça sur le présent lui-même : *ἐδικάσζ[ον]*, *δικάσζοιτο* Mon. Ant. I p. 593 l. 3, 4. Pour préciser l'explication de M. Danielsson, on dira que *στέγασσις* et *δικάσζω* furent à *στέγασις* et à *δικάζω* dans le même rapport que *ἐργάσσασθαι* était à *ἐργάσασθαι*. Mais, dans l'un et l'autre cas, il s'agit bien plutôt d'une mode orthographique que d'une prononciation réelle.

Les terminaisons -ασιον -ασιον -ασις furent donc panhelléniques ; elles se constituèrent par l'addition du suffixe au thème verbal, tel qu'il existait au parfait, *γυμνά-σιον* : *γεγύμνα-κα* (cf. Brugmann, *l. c.* p. 207). Il n'y a pas eu, par conséquent, simplification d'un ancien σσ dans :

Thessalien *γυμνασιαρχέντος* SGDI 345, 25 (à côté de *ἐφανίσσοεν* l. 12),

Eolien *γυμνάσιον* SGDI 311, 6 fois, *γυμνασίαρχον* IGM 67 ; 134, 11 ; 208, 3 ; 241 ; 527, 34 ; SGDI 248, 11 ; 253 ; Mitt. 1886 p. 282, 45, *γυμνασιάρχη* OH. II, 150, 7, *γυμνασιάρχηντα* *ib.* l. 3, *γυμνασ[ιάρχη]σαις* IGM 134, 6, *γυμνασιαρχήσαντα* SGDI 311, 38, *ὑπογυμνασιαρχήσαντα* IGM 258 a 2.

Les mots dont le *σσ* a subi la réduction dans certains dialectes, se répartissent en cinq groupes :

- 1° Homériques *δσσος*, *μέσσος* de **γολγος* **medhyos* ¹,
- 2° Les aoristes tels que *δικάσσαι* de **δικατ-σαι*,
- 3° Les aoristes comme *τέλέσσαι*, dont le *σσ* est primitif,
- 4° Le type d'aoriste analogique *ὀμόσσαι*,
- 5° Les datifs pluriels en *-εσσι*, *-σσι*, *-ασσι*.

Pour ces deux derniers groupes, la réduction de leur *σσ* se complique d'un problème de morphologie ; ils seront réservés pour la seconde partie de cet ouvrage.

Premier groupe.

Homériques δσσος ὄσος.

Eolien. — Chez les poètes, ont le double *σ* : *δσ<σ>ον* Sa. 101, 1, *δσσα* Sa. 1, 26 ; *Schub.* I, 11, *δσσα* Th. 28, 14, *δσσαπερ* Th. 30, 15, *ὀπόσ<σ>ακιν* Th. 30, 27 ; *κῶσ'* Balb. 320, 14, *μέσσω* Sa. 1, 12, *μέσ<σ>ον* Alc. 18, 3.

La simplification se constate dans : *δσα* Sa. 95, 1, *δσον* Th. 30, 6, *δποσον* Th. 30, 3, *δσ'* Balb. 320, 14, *μέσαι* Sa. 52, 2, *μέσοι* Alc. 17.

En outre Apollonius cite *μέσσοι* 177, 5, et *μέσοι* 197, 12 ; *μέσου* et *μεσοστροφώνιαι* sont dans Hésychius.

Sur les inscriptions se rencontrent : *δσας* IGMA 6, 32, *δ]σσα* 526 c 13, *δσ[σ]α* OH, II, 155 a 12 (tous du iv^e siècle), *πόσσαν* SGDI 318, 38 (environ iii^e siècle), *μέσσω* SGDI 319, 5 (iii^e ou ii^e siècle).

Mais *δσας* OH, II, 137, 7 (après le iv^e siècle) [*δπ*]οσα IGMA 5 a 8 (vers le iii^e siècle).

1. On ne parlera ni de *πρόσσω*, *νεμεσάω*, etc., dont les correspondants dialectaux ne se rencontrent guère sur les inscriptions, ni de *ῥμισσος*. A maintes reprises, ce dernier a perdu un *σ* à cause de *ῥμισυς*, par exemple *ῥμισον* SGDI 2219, 20 à Delphes, en regard de *ῥμισσον* 1791, 9 ; 1878, 11, etc. du même dialecte ; en Phocide *ῥμισον* SGDI 1523, 16, 17 ; 1545, 15, 16, etc., et *ῥμισυ* 1547, 7. Le double *σσ* vient de *τφ* (cf. *τέσσαρες*), comme le prouvent *ῥμίτειαν* EA 1899, col. 1, l. 9, 27, d'Epidaure, et le crétois [*ῥ*]μιτυέκτω *Mus. It.* II, col. 166 n° 8 l. 3. Cf. Meister, *Berichte d. sächs. Gesellsch.* 1899, p. 154.

Donc l'histoire éolienne des doublets *δσος* *δσος* est la même que celle de *δτι* *δτι* (v. p. 91) : au temps des poètes, ils coexistaient ; mais plus tard et en particulier au IV^e siècle, *δσος* seul subsista et ne cessa de se maintenir dans les siècles postérieurs ; *δσος* a subi l'influence de la langue commune.

*Thessalien*¹. — *δσσαπερ* SGDI 345, 19, *δσσουν* 345, 41, *δσσα* OH, II, 63, 10, *δσσάουν* EA 1900 col. 51 n° 1 l. 5.

Béotien. — *δπόττα* SGDI 492, 14 ; 712, 16 ; 956 a 19 ; BCH 1897, p. 553, 8, *δπόττοι* SGDI 1145, 4, 11, *δπόττων* REG 1899 p. 71 a 28, 30, *δπόττων* *ib.* a 26, *μέττω* Mitt. 1890, p. 379, 20.

Mais aussi *μέσον* SGDI 491, 13, 15, *μεσέγγ[ου]ον* 488, 69, 70.

Arcadien. — *δσα* SGDI 1222, 3, *δσαι* 1222, 18, *δσα* EA 1898, col. 249 l. 2.

Eléen. — *δσα* SGDI 1172, 21 ; mais *δσοι* 1151, 21.

Ionien. — Homériques *δσος* et *δσος*, *μέσος* et *μέσος*. En nouvel-ionien *δσος* et *μέσος* sont seuls employés par les prosateurs ; mais *τόσος* *δσος* *μέσος* subsistèrent du moins dans l'élégie (Hoffmann, *Gr. Dial.* III, p. 572 suiv.), et une inscription archaïque de Rhégium donne *δσσα* OH, III, 8.

Attique. — *δσος* et *μέσος* sont les formes ordinaires. Toutefois les tragiques firent un fréquent usage des autres : *δσσον* *δσσα* se lisent dans Euripide, *τόσσον* *δσσα* *μέσση* dans Sophocle (Kühner-Blass, *Gr. Gr.*³ I p. 270 Anm.).

Epire. — *δσα* SGDI 1339, 14. *Acarnanie*. — *δσα* SGDI 1379, 23 ; 1380 a, 15. *Etolie*. — *δσα* SGDI 1413, 26 ; 1415, 19, 23. *Enianie*. — *δσα* SGDI 1429 a 3 ; 1431 b 12 ; 1432 b 12 ; 1435, 8. *Phthiotide*. — *δσα* SGDI 1439, 10 ; 1441, 13 ; 1445, 7, etc. *Locride*. — *δσα* SGDI, 1476, 13, *δπόδων* 1508, 5. *Phocide*. — *δσα* SGDI 1520, 6, *δσαι* 1539 a 22, 40, *δσοι* 1539 a 36.

Delphes. — Inscriptions antérieures à la fin du III^e siè-

1. Dans ce chapitre, comme ailleurs, on a cité, pour les dialectes autres que l'éolien d'Asie, quelques formes caractéristiques seulement ; des énumérations complètes seraient inutiles et fastidieuses.

cle : *δσσου* SGDI 2502, 117, *δσσα* 2661, 4. — Inscriptions plus récentes : *δσα* SGDI 1798, 13, *ἀνάμεισον* 2010, 13; 2041, 14, etc.

Pamphylie. — *πόσα* SGDI 1267, 6. *Mégaride et colonies*. — *δσα* SGDI 3051, 5 (Chalcédoine), *μέσαν* 3087, 12 (Chersonèse). *Rhodes*. — *δσοι* SGDI 3749, 3, 48, 78, *δσον* 3758, 135, etc. *Laconie*. — *δσας* SGDI 4530, 7 (tardive). *Messénie*. — *δσας* SGDI 4689, 24, *δσα ib.* 53, etc. (tardive). *Théra*. — *δσος* SGDI 4706, 247, *δσου* 4706, 169, 201.

Argolide. — à Epidaure *δσσα* SGDI 3339, 17; mais à Hermione *δσας* 3386, 35.

Cos. — *δσσαπερ* SGDI 3637, 3.

Héraclée. — *δσσος* SGDI 4629 I 160, *δσσωι* I 110, *δσσάκις* I 132, *μέσσωι* I 80, II 24, etc.

Crète. — *ὀπόττοι* Loi Gort. IV 40, *ὀπότται* IV 42, *ὄζωωπερ* Monum. Ant. III, n° 12, *ὄζοις ib.* n° 27, *δσσα* Cauer Del. ² 131 c 32, *δσαν ib.* 132, 25.

— Enfin les grammairiens grecs ont donné comme doriens *δσσος τοσσαύται μέσσος* (Ahrens, *Dial.* II p. 99 suiv.).

Deuxième groupe.

δικάσαι δικάσαι.

Eolien. — Chez les poètes, avec double σ : *ἐπύκασσε* Sa. 89, *ὀπάσσομεν* ¹ Th. 28, 9, *ὀπασσαι* Th. 28, 16 (mss. *οπασσαι*), *κτίσσε* Th. 28, 17, *ἀσπάσσατο* Balb. 320, 12.

Mais *ἀτιμάσεις* Sa. 44, 2 (v. p. 61) se termine certainement par un iambe.

Inscriptions : *δικάσω* IGM 526 c 12, *κατεδίκα[σ]σαν ib.* a 31, *ἐδίκασσε* SGDI 318, 12, *δικάσσαντα* 318, 24 [δ]ικάσσασθαι OH, II, 95 b 18, [κα]τεσκεύασσε IGM 645 a 19, *παρεσκεύασσε ib.* a 25, *ἐκο[ύφ]ισσε ib.* a 13, *χαρίσσουνται* SGDI 215, 55, [χο]μίσσασθαι IGM 29, 9; les inscriptions 526 et 645 sont du iv^e siècle; 215 du second.

1. Naturellement à l'aoriste doit s'ajouter le futur de même conformation.

D'un autre côté, ὤπασαν SGDI 217, 3 (en vers), ἐμφανίσων IGMA 18, 2, κασσεάσαντος 547, 5, ...σκευάσῃν OH, II, 153, 4, et même du iv^e siècle: ἐξεκλάισε IGMA 526 a 8, b 2, διαρπάσαις *ib.* a. 12, b 11. Puis ἐδίκασαν, ἐφρόντισαν, ἐψαφίσατο, ἐμφανίσαντα, πασσυδιάσαντος, ἐπισκεάσαντα sur les inscriptions ionisées SGDI 215, 305 et sur SGDI 311 de l'époque impériale.

Au vii^e siècle, ὠδίκασα était en usage aussi bien que ἐδίκασσα; abandonné dans la suite, il reparut enfin, réintroduit par la langue commune, dont l'influence se constate dès la fin du iv^e siècle.

Thessalien. — Un seul aoriste en -σα a subsisté, ἔσωσε Mitt. 1890 p. 110 l. 11. Plus tard, l'aoriste dorien prévalut: ψαφίζασθαι (inf.) SGDI 345, 14, ψαφίζαμένος 345, 9, 39.

Béotien. — La terminaison ordinaire est -ττα, qui sans doute ne provient pas de l'antique -τσα¹; on rencontre aussi l'aoriste dorien et une fois l'aoriste en -σα: κατασκευάτη (inf. act.) REG 1899 p. 71 a 13, ἀπολογίττασθαι *ib.* a 23, 32, κομιττάμενοι SGDI 712, 12, κομίττειται (= att. κομίσσεται) SGDI 488, 71, 72, etc. — ιαρειάζασα SGDI 857, ἐπεσκεύαζε IGS I 2876, 8, etc. — προσαρμόσας IGS I 1818, 3 (en vers).

Arcadien. — [ἐσκέυ]ασαν SGDI 1257, 2, ἐδικάσαμεν BCH 1892, p. 568 l. 18, δάσασθαι Röhl, *Imagines*² 6 l. 17³.

Eléen. — ποταρμόζαιτο SGDI 1151, 4, 5, 6.

Ionien. — Homérique ὤπασα et ὤπασσα. En nouvel ionien le type ordinaire fut δικάσαι; mais εικάσσαις ὀπάσῃ δικάσσαι θέσασσθαι se retrouvent encore dans l'élégie (Hoffmann, *Gr. Dial.* III p. 569 suiv.).

Attique. — δικάσαι comme en nouvel-ionien; mais chez les tragiques: πελάσσαι ἀφυσσαμέναν (Kühner-Blass, *Gr. Gr.*³ I 270 Anm.).

Etolie. — ρυσιάζει SGDI 1413, 20, ἀποβιδάζαιτο 1413, 20, etc.

Phocide. — συνδι[χ]αζεῖ SGDI 1539 a 28.

1. Cf. Lambert, *De ζ et σδ*, cap. III § 1.

2. [ἀ]ποινίζασθαι BCH 1892 p. 577 l. 14 n'est pas nécessairement une forme dorienne; cf. homér. πολεμίζομεν ἐμερμήριξε.

Delphes. — Les aoristes doriens étaient déjà en usage au IV^e siècle : ἀπελογιζάμεθα SGDI 2502, 17, 66.

Mégaride. — κατασκευάζαντι SGDI 3085, διεδικάζαν IGS I 21, 10, etc.

Rhodes. — ὀρχιζάντων SGDI 3749, 90, συναγωνιζασθαι 4154, 7; mais φαφισαμένου SGDI 4262, 1 et d'autres.

Laconie. — Sur les inscriptions, l'aoriste se termine en -σα : κομισασθαι SGDI 4568, 14, επισκευάσωσιν 4567, 3, etc.; toutefois le ξ aoristique paraît dans le nom propre Σοιζιτέλους 4485, 6, et dans Aristophane ξυναλιάζει *Lysistr.* 93, etc.

Messénie. — ὀρχιζάτω SGDI 4689, 1 d'une part; ἀπολογισάσθωσαν *ib.* 48, etc. de l'autre.

Théra. — κατασκευάζαι SGDI 4706, 14, εξοδιάζει *ib.* 169, 171; mais sur la même inscription κομισάσθω l. 166.

Cyrène (colonie de Théra). — Φρασσαμένός SGDI 4833, 45; le σσ en est ou un archaïsme ou un doublement hypocoristique; — ἐπεσκεύασε 4842.

Argolide. — δικάσσαιεν ἐδικάσσαν ἐργάσασθαι ἀνσχίσαι; mais ἀνσχίσας ἐργάσασθαι (v. p. 95). Les Argiens employèrent aussi l'aoriste dorien : ἐναρμόξαι 3340, 69 (à Epidaure), π|αρενεφάνιξε *ib.* l. 34.

Cos et Calymne. — δικασσέω SGDI 3591 a 6; mais κατεσκευάζαι 3569, 12 (tous deux à Calymne), — ἐργάζασθαι SGDI 3624, 23 (à Cos), etc.

Héraclée. — Communément, l'aoriste est en -ξα : δοκιμάζοντι SGDI 4629 I 118, ἐδικαζάμεθα II 26, ἀνχωρρίζαντες I 56, etc. Néanmoins κατεσώισαμες I 47, 48, en regard de κατεσώιξαμες II 30, n'est pas dû à l'influence de la langue commune¹, car le verbe σώιζω, avec son vocalisme spécial, pouvait résister longtemps à l'invasion du ξ dans les verbes en -ιζω -αζω². En outre l'aoriste ἐδασσάμην se conserva intact : ποτεδασσάμεθα II, 54, 60, 76, etc.; κατεδασσάμεθα II 28.

Crète. — Tandis que l'aoriste de δατέομαι devenait pho-

1. Comme le prétend M. Lagercrantz, *Lautgesch.* p. 26.

2. Cf. ci-dessus les thessaliens ἔσωσε et φαφίζασθην.

nétiquement ἐδαττάμαν : δάττονται Loi Gort. V 34, ἀποδάτταθαι IV, 29¹, les verbes en -αζω adoptaient l'aoriste en -ξα : δικασάτω Loi Gort. I 5, 27 ; VII, 45, etc., δικάσσει *ib.* XI, 47, ἐνεχύρακσαν AJA 1897 p. 211 n° 24 l. 14, 17, etc. Cependant toute trace de l'ancienne forme n'a pas disparu : ἐδίκαζε Comparetti, *Monum. Ant.* III n° 32, [δικά]ζαι *ib.* n° 30. Le ζ ici représente le son crétois qui était ordinairement noté ττ. Cf. ὄζος : ὀπόττος (p. 99) et surtout ἀνδάζαθαι (= att. ἀναδάσασθαι) Comparetti, *ib.* n° 16, en regard de δάττονται.

Abstraction faite de l'aoriste dorien, ὄσσοις et δικάσσαι eurent une destinée semblable. Leur double σ se conserva en éolien, en thessalien, en éléen, dans les dialectes de Cos, de l'Argolide, d'Héraclée et sur les premières inscriptions de Delphes. Il fut simplifié dans l'ionien et l'attique récents, en arcadien, et dans la majorité des dialectes du nord-ouest et du rameau linguistique dorien. Homère employa simultanément les formes à double et à simple σ (Brugmann, *Gr. Gr.*³ p. 119) ; le nouvel ionien et les poètes tragiques d'Athènes firent parfois revivre l'ancienne consonne géminée.

La présence, dans l'éolien poétique, de ὄσσοις δικάσσαι et de ὄσος δικάσαι a reçu diverses interprétations. De l'avis de MM. Schulze (*GGA* 1897 p. 890), Brugmann (*Gr. Gr.*³ p. 102) et Lagercrantz (*Lautgesch.* p. 20) ὄσος [et δικάσσαι] sont des épismes. De son côté, M. Mucke (*Conson. Gemin.* II p. 1) admet une réduction éolienne du σσ. Enfin M. Leitzsch (*Quat. vulg. lingua* p. 26) ne prend pas nettement parti dans la question.

La création analogique de l'aoriste ὀμόςσαι, à côté du primitif ὀμόσαι, suffit à établir l'existence simultanée de δικάσσαι et de δικάσαι à une certaine époque. Le second

1. On lit aussi δασσάσθωσαν Cauer *Del.*² 121 c 39, d 6, comme ὄσσοις (p. 99).

n'est donc pas sorti du premier par l'effet d'une loi phonétique. Si l'un remonte à *δικατ-σαι, l'autre est construit sur un thème δικα-, que l'on retrouve au parfait δεδικαλα, et qui a eu pour cause, non seulement δικᾶ (cf. ὄνομα ὀνομάζω, θαῦμα θαυμάζω, etc.), mais aussi les doublets βιάζω βιάω, ἀγαπάζω ἀγαπάω, etc.¹. Et puisque γυμνάσιον et les autres mots en -ασιον -ασις -ασία, formés sur un semblable thème sans dentale, furent panhelléniques, il est à présumer que δικάσαι ne l'était pas moins. En un mot, γυμνάσιον et δικάσαι datent de l'époque du pré grec.

Quelque opinion que l'on professe à l'égard de ὄσσοις et de μέσσοις², il est certain qu'ils ont subi un traitement tout spécial : « Cette transformation (de σσ en σ), écrit M. Henry (*Précis* p. 82), a même atteint çà et là le groupe σσ né postérieurement de quelque assimilation phonétique, issu par exemple de *dhv* dans att. μέσος = μέσσοις = *μεθγος. » Et comme ils eurent le même sort que δικάσαι, on croira sans difficulté que leurs formes à simple σ sont également très anciennes.

Le vieil ionien d'Homère et l'éolien d'Alcée et de Sappho restèrent fidèles aux antiques doublets. Peut-être y a-t-il persistance de l'ancien état de choses dans les éléens ὄσσοις et ὄσος, et dans les argiens ἐργάσσασθαι³ ἐργάσασθαι. En Argolide, remarquons-le, l'aoriste dorien tend à pénétrer dans la langue écrite, en outre ἐργάσσασθαι est gravé sur une inscription de l'an 400 avant J.-Ch. environ ; il est donc bien douteux que l'aoriste en -σα y soit une importation du grec commun. En béotien aussi se sont rencontrés μέσον et μεσέγγονον, en regard de μέττω, puis encore l'aoriste poétique προσαρμόσας : celui-ci serait-il une forme conservée par la tradition des poètes béotiens ?

1. Curtius les a énumérés *Verbum* 3 I p. 341.

2. Cf. Lambert, *De ζ et σδ*, cap. III § 2.

3. ἐργάσσασθαι maintenu seulement dans l'écriture ou la tradition littéraire argienne.

Presque tous les dialectes doriens, ainsi que ceux du nord-ouest, fortement imprégnés de dorisme, nous montrent la lutte de deux types d'aoriste, l'un dorien, en -ξα, l'autre, en -σσα -σα -ττα, appartenant à la langue des vaincus, par exemple béotien κατασκευάττη et έπεσκεύαζε, crétois έδίαζε et δικάκει, laconien κομίσασθαι et ξυναλίαζε. Il est visible d'après ce dernier dialecte, que les formes doriennes étaient plus en usage dans le langage parlé ou populaire, que dans la langue écrite, plus ou moins traditionnelle.

Ainsi, par son aoriste en -ξα, le dorien s'oppose nettement à tous les autres parlers de la Grèce, mais c'est sur le terrain de la morphologie.

Troisième groupe.

τελέσσαι τελέσαι.

Le pré grec posséda les doublets τελέσσαι τελέσαι et έσσομαι έσομαι, les uns formés sur le thème τελεσ- et la racine έσ-, les autres sur τελε- du génitif τέλεος¹ et sur έ- abstrait de έων¹ έω εην, etc.

A leur égard, les dialectes se comportèrent comme à l'égard de δσσος et de δικάσσαι. à cette différence près que le béotien garda intact le double σ primitif.

Eolien. — Chez les poètes. tantôt σσ, tantôt σ : τέλεσσαι Sa. 1, 26, έσ<σ>ομαι Sa. 96, έσσετ' Sa. 68, 2, Th. 30, 6, έσ<σε>ται Sa. 101, 2, Th. 30, 12, έσσεσθαι Sa. 69, 2, τρέσσαις Balb. 322, 9.

D'autre part, τέλεσσον Sa. 1, 27, τελέσσι Alc. 77 (mss. τελεσσηι), εκτελέσεις Th. 28, 10, έσσι Alc. 67; 87¹.

Les inscriptions n'ont guère que des formes avec

1. Naturellement, après la chute du σ intervocalique. Le présent τελείω a dû avoir sa part d'influence.

2. Ajoutons encore l'impératif έσσο Sa. 1, 28. — έσσεται est cité par Hérod. II, 240, 21; EM 281, 33; έσσόμενα par Tzétzès II. 115, 15, et le subjonctif πενθέσσης par C. II, 10.

double σ : τελέσαις IGMA 134, 8, συντελέσαντα 498, 22; 500, 14, ἐπετέλεσσ[ε] 69 b; [ἐπιτελέσ]σαντα 242, 9, ἐπιτε[λ]έσ[σα]ντα 251, 9; ἔσσονται 6, 27, ἔσσόμενον OH, II, 157, 1.

ἐπιτελέσαντα SGDI 311, 42 sur une inscription tardive.

Thessalien. — ἐστέθειν SGDI, 345, 16, ἔσσομένην 1332, 39.

Béotien. — ἐπιτελέσσωντι SGDI 717, 8, ἔσσεῖμεν (= att. ἔσεσθαι) BCH 1895 p. 157, 3, SGDI 747 c 7, ἔσσετη REG 1899 p. 71 a 5, etc. — Ἐκτελέσαντι SGDI 797, 1 (inscription métrique) rappelle προσαρμόσας (p. 100 et 103).

Arcadien. — ἔ[σ]τοι = att. ἔσται BCH 1892, p. 568 l. 24, selon l'interprétation de M. Danielsson, *Eranos* II, p. 19. Le simple σ est sûr, car il ne manque qu'une seule lettre.

Ionien. — Homérique ἔσσομαι et ἔσομαι, τελέσαι et τελέσαι. Nouvel ionien τελέσαι. On trouve encore dans l'élégie τρεσάντων ἐτέλεσσα ἔσσεται (Hoffmann, *Gr. Dial.* III, p. 568 suiv.).

Attique. — ἔσεσθαι, τελέσαι.

Delphes. — συντελέσαι SGDI 1799, 7 dans la deuxième période du dialecte.

Mégaride. — ἐπιτελέσας SGDI 3087, 11 (Chersonèse).

Argolide. — ἔσσεῖσθαι SGDI 3340, 84, ἐπετέλεσε *ib.* l. 82 à Epidaure.

Héraclée. — ἔσσηται SGDI 4629 I 138, 151, etc.

Rhodes. — τελεσάτω SGDI 4320, 30 (île de Carpathos).

Mélos. — ἐτέλεσσε SGDI 4871 (en vers).

— Enfin ἔσσεται et τελέσσω sont attribués au sicilien, l'un par Eustathe 655, 13, l'autre par EM 381, 24.

La comparaison des dialectes « éoliens » entre eux donne les résultats suivants :

1° ὅσσοι δικάσαι τελέσαι, bien que conservés en maintes régions, tombèrent en désuétude chez les Arcadiens. Au contraire l'usage des doublets antiques se maintint dans la langue d'Homère et dans l'éolien poétique.

2° Pour l'emploi de ὅττι ὅτι, ὅττι ὅτι, l'éolien du VII^e siècle

concorde avec l'ionien épique, tandis que l'arcadien et le béotien ne gardèrent que $\delta\alpha$.

3° Les liquides et nasales géminées ne subirent de réduction ni en thessalien, ni en éolien ; mais il en est demeuré plus d'un vestige dans le reste de la Grèce.

CHAPITRE V

Autres modifications des consonnes.

LE DIGAMMA

« Le digamma, dit M. Fick (*Odyssee* p. 11), paraît avoir manqué au rameau linguistique ionien déjà avant l'émigration des Ioniens en Asie Mineure ». Ce savant en conclut que les digammas dont l'épopée homérique foisonnait primitivement, sont tous éoliens d'origine.

En réalité aucun *ϝ* remplissant sa véritable fonction ne s'est encore rencontré sur les inscriptions, même les plus anciennes, de l'Ionie ou de l'Attique. Cependant M. S. Lévi (*Quid de Graecis* p. 62) nous apprend que « Graecorum nomen *Yavana* Indi a Persis acceperunt ». Transcrit en grec, ce nom devient 'ΙᾶϞων¹. Or les Perses, par qui il est parvenu jusque dans l'Inde, n'ont pu le tenir que des Ioniens d'Asie, avec qui ils furent de bonne heure en relations. Il est donc de toute évidence que, durant un certain laps de temps après leur établissement en Asie Mineure, les Ioniens se donnèrent le nom de 'ΙᾶϞωνες², ou plutôt de *Iāwones*. Et comme c'est entre voyelles que le *ϝ* tomba le plus tôt (Solmsen, *IF* XI Anz. p. 81), à plus forte raison le digamma initial, le seul dont l'existence

1. « Reddito obsoleto digamma legitur 'ΙᾶϞων-, quae forma cum Yavano mire congruere videtur. » S. Lévi, *l. c.*, p. 3.

2. De l'homérique 'Ιᾶωνες, les anciens ne faisaient pas un éolisme, mais un béotisme : 'Ιῶνες ἑΒοιωτικῶς διεῖπεν εἰς τὸ 'Ιᾶωνες (Sch. V. N 685).

soit certaine dans la langue homérique, se conserva-t-il assez longtemps en ionien asiatique.

D'autre part, la forme ionienne αφυτο = αὔτοϛ (inscr. de Naxos OH, III, 33), les attiques αφυταρ = αὔταρ (CIA IV p. 189 n° 477), Ναφυ... (Kretschmer, *Vaseninschr.* p. 37) montrent qu'au temps de ces inscriptions — apparemment le VIII^e siècle —, le Ϝ était encore une lettre et non pas seulement un chiffre (cf. van Leeuwen, *Enchiridium* p. 150).

Entre ces deux époques, l'une, ancienne mais postérieure à l'émigration ionienne, où le digamma gardait encore toute sa valeur, l'autre, plus récente, où le Ϝ n'était pas encore relégué au rang de chiffre, se place la composition des épopées homériques. Alors donc le son ω était sans doute en voie de disparaître, mais devait subsister au moins partiellement. Or, dans le dialecte d'Homère, le digamma est déjà à demi-mort (A. Ludwig, *Homervulgata* p. 185); en conséquence, on peut le regarder comme uniquement ionien.

Ce n'est pas ici le lieu de traiter en détail la délicate question de la conservation du digamma en éolien. Il est certain toutefois qu'il n'apparaît nulle part sur les inscriptions, cf. Μαλοεσιος de *Μαλοφεντιος OH, II, 164 f (du VI^e siècle environ), οἰκῆσοισι IGMA 6, 29, ἐπῆγ 526 a 21 (IV^e siècle). Quoi qu'en ait dit M. Hoffmann (*Gr. Dial.* II p. 455 suiv.), seuls Ϝέ Ϝό Ϝέθεν Ϝός et l'initiale Ϝρ- sont transmis avec certitude dans les textes de Sappho et d'Alcée; partout ailleurs l'existence du Ϝ est pour le moins problématique¹; de sorte qu'au VII^e siècle, le son ω était plus qu'à demi-mort (cf. Clemm, *Curtius Studien* IX p. 499 suiv.; G. Meyer, *Gr. Gr.* ³ p. 311). Donc, relativement à la conservation du digamma, l'éolien ne différa pas beaucoup de l'ionien.

Le thessalien, au contraire, possédait encore ce son au IV^e siècle : Φασανδρ[ιδ]α OH, II, 10, 10, inscription gravée en caractères ioniens.

1. Cf. par exemple τὸ δ' ἔργον Alc. 14, μ' ἔδρωσ Sa. 2, 13.

En *béotien*, il vécut jusque dans les temps les plus récents, v. Meister, *Griech. Dial.* I p. 253.

Il se rencontre encore sur les inscriptions *arcadiennes* où l'alphabet ionien est en usage : *φαλόντοις* OH, I, 24, 7, *Φιστίαν* SGDI 1203, 18, *Φανακισίας* *ib.* l. 19, *Φικαδίω* *ib.* l. 8.

C'est en *cyprïote* que le *ϕ* s'est le mieux maintenu ; on l'y voit même à l'intérieur des mots après une voyelle longue ou une diphtongue : *Ζώϕης* OH, I, 190, 191, 192, *αίϕει* SGDI 60, 31, *Ἀχαίϕος* OH, I, 190, etc.

La vocalisation du digamma devant une consonne, quand il était précédé d'une voyelle de timbre *a e o*, fut phonétiquement régulière en grec (*Brugmann Gr. Gr.*¹ p. 39) ; mais le plus souvent il disparut pour des raisons analogiques, comme par exemple dans l'éolien *ἀνάϕρησιν* IGMA 500, 11. Il apparaît vocalisé dans les éoliens : *εὐράγη* Hérod. II, 640, 4, AO III, 237, 1, *αὐρηκτος* Hérod. II, 271, 14 ; II, 401, 25 ; II, 640, 4 ; AO III, 237, 1, etc., et dans le nom propre épigraphique *Εὐρυσιλ[αο]ν* IGMA 526 d 15, *Εὐρ[υσιλά]ω* *ib.* b 22. — Le cyprïote présente des formes plus compliquées : d'abord *εὐϕρητάσατυ* SGDI, 60, 4, où sont notées à la fois la prononciation vraie (*εὐρητάσατυ*) et l'étymologie (*ϕρήτας* *ib.* l. 28, 29) ; puis *ἐϕρητάσατυ* *ib.* l. 14 : ici, ou bien l'orthographe est étymologique, ou elle résulte des habitudes hésitantes de l'écriture, cf. *ὄϕ γάρ* = *οὐ γάρ* OH, I, 144, 3, *κενευϕόν* = *κενεϕόν* (ion. *κενεός*) SGDI 20, 2. — De semblables vocalisations se retrouvent non seulement dans le dialecte homérique : *ταλαύρινος καλαῦροϕ ἀπούρας ἀπηύρα*, mais aussi dans le grec commun : *αὔρα* de **ά-ϕρ-ā* (cf. *ἀήρ*), *γαῦρος* de **γαϕ-ρος* (cf. *γαίω* de **γαϕ-yω*), *παῦρος* de **παϕ-ρος* (cf. *παίς* de **παϕ-ιδ-*).

Nulle part le digamma ne se vocalise devant une voyelle. Les *éoliens* *εὐίδε αὐάτα αὐήρ* etc. imitent *εὐαδον* de **εσϕαδον*¹. — Dans les *thessaliens* *Ἐρμαῦου* SGDI 1300,

1. M. Schulze (*QE* p. 77) donne une autre explication.

Κλεού OH, II, 48 o, dans l'*arcadien* Φαυλίδας SGDI 1246 c 17, pour Έρμαφφου Κλεφφου Φαφφιδας, nous avons un doublement hypocoristique (Brugmann, *Gr. Gr.* p. 40 Anm.). — Les *béotiens* Άρχεναυίδας SGDI 413, 10, βουών βούεσαι SGDI 489, 45, 38, Άρενα Corinne *frg.* 11, ont subi l'influence des nominatifs ναῦς βοῦς Άρευς. Enfin les épiques εὔαδε αὐερύειν καυάζαις¹ ἀκουή remontent à *έσφαδε *άνφερυειν *κατφαζαις *άκουσα (Schulze, *QE* p. 52 suiv.). Par conséquent, M. Künstler (*Gemeins.* p. 21) a eu tort d'admettre une vocalisation phonétique spéciale aux dialectes dits éoliens.

L'éolien a conservé la diphtongue produite par l'assimilation des anciens groupes -υσ -σφ- en -φφ-, c'est-à-dire -υφ-, -υ-.

Ναῦος de *νασφος « temple » (Brugmann *Gr. Gr.* p. 44): ναύω Alc. 9, 3; ναύοις IGMA 6, 43, ναύω 60, 27, ναῦον OH, II, 153, 13, συνναύων *ib.* l. 8, ναύω SGDI 311, 16. De plus ναῦος est cité C. III, 2, Hérod. II, 640, 4, Apoll. 149, 19, etc.

Αὔω = att. ἔως et αὔα « aurore » viennent de **ausōs* **ausā* ou de **ausōs* **ausā* (Henry, *Précis* p. 142): αὔω Sa. 18; 95; 153; Balb. 321, 3; αὔα Sa. 152, αὔοιτελεας² RA 1885 II p. 95 l. 4. Les grammairiens font aussi connaître le mot αὔω: C. III, 2, Hérod. II, 271, 14; 640, 10, EM 174, 12, AO III, 237, 1, Eust. 161, 16, etc.

Δεύω, qui est à la fois éolien et homérique, et se rencontre aussi dans Aristophane *frg.* 267, Hippocrate VI 298, 420, 422, VIII 386, aurait, selon M. Schulze (*QE* p. 62), δευσ- pour racine. Mais δευ- est plus probable³, et l'on expliquera la persistance de la diphtongue, comme celle de βασιλεύω, par l'influence du futur et de l'aoriste. Sappho a le futur 'πιδέυσην 2, 15; on lit l'aoriste ἔδευσα dans

1. « Dans *κατφαζαις, καυάζαις, dit M. Meillet (*MSL* IX p. 49), le groupe τφ subit une assimilation d'ailleurs sans exemple. » Le changement de άν- en άφ- dans αὐερύειν est de même ordre.

2. αὔοι est le locatif de αὔω, et le mot entier signifie « tôt terminés » (Meister, *Philol. Wochenschr.* 17 avril 1886).

3. Cf. δέυ-τερος.

Homère I 490, Sophocle *Aj.* 376, Eurip. *Phén.* 674, Platon, *Tim.* 73, Hippocr. VI 448, Xén. *Econ.* 10, 11, le parfait δέδευμαι Eurip. *frg.* 470 et ailleurs, l'aoriste passif ἐδέυθην Hippocr. VI 412, Théophr. *H. P.* 9, 9, 1. Le verbe δέω est plutôt panhellénique que spécialement éolien, et ne relève pas à proprement parler de la phonétique éolienne. On le rencontre en éolien dans δευόμενον Th. 30, 32, δέωνται IGMA 15 b 14, ἐνδεύη 6, 37, δέυηται 18, 16, δέυει 526 a 19, b 26, δευομένοις 243, 6. Et avec chute de l'υ : δέη IGMA 4, 11, δει 526 d 12 ; 529, 6.

Παραύα = att. παρειά, de *παρ-αυσ-ā, cf. lat. *auris* (G. Meyer, *Gr. Gr.* p. 169). Il n'est connu que par les textes poétiques et les grammairiens : παραύαις Th. 30, 4 (ms. παραύλαις), παραύα AO I 343, 18, πάραυαι Hérod. II 563, 21, AO II 251, 34, μαλοπάραυος · λευκοπάρεως Hésychius, sans indication de dialecte.

Ἀκούα = att. ἀκοή, a pour forme primitive *ακουσ-ā (cf. got. *hāusjan* « entendre », Kretschmer, *KZ* XXXIII p. 563 suiv.) : ἀκουαι Sa. 2, 12, mais εὐακώ IGMA 101 ; 103 ; 105 ; ὑπακώ 476, εὐακώ Mitt. 1886 p. 284, 47¹.

Les autres dialectes « éoliens » n'ont pas conservé la diphtongue :

Thessalien : ποτεδέετο SGDI 345, 13 ; ναόν 345, 44, 45.

Béotien : ἄα (= att. ἕως, éol. αὔα) Hésychius ; ναῶ BCH 1890 p. 19 n° 10 b 33 ; ναός REG 1899 p. 71 a 18 ; [δ]είη, pour δέη subj. *ibid.* a 26, et δείει a 36 ; δειμένοις = att. δεομένοις Mitt. 1885 p. 217.

• *Cypriote* : Νάω OH, I, 166.

Arcadien : δει SGDI 1222, 9.

GROUPE νσ.

Le groupe primitif νσ final, aussi bien que νσ venant de ντγ, de ντ après assibilation du τ, ou de ντσ, ont eu des sorts divers dans les divers dialectes grecs.

1. M. Solmsen (*IF* VI Anz. p. 154) explique par l'accent éolien le contraste qui existe entre ἀκούα et εὐάκοος ὑπάκοος ; mais ces derniers, trouvés sur des inscriptions récentes, ont été influencés par la *koiné*.

En Eolien, il est devenu ω ¹. A l'époque des plus anciennes inscriptions, cette transformation était un fait accompli, cf. Μαλοείσιος de * Μαλοφεντιος et γράφαις de * γραφαντς , qui se trouvent sur les documents épigraphiques les plus anciens (du VI^e siècle?).

Elle a atteint un très grand nombre de mots, et c'est elle qui a le plus contribué à donner à l'éolien sa physiologie particulière. On la rencontre en effet² :

1°) dans les accusatifs pluriels, par exemple $\text{ταῖς ἀρχαῖς παῖσαις ταῖς IGMA 1, 7, 10, θύραις 14, 8, πολίταις, 526 a 15; — τοῖς δικασκόποις 6, 14; ἀλλάλοις 6, 30, δισμυρίοις 526 a 3, τοῖς βώμοις ib. a 4, etc.}$

τρῖς « trois » IGMA 14, 1 remonte à * τρις de * τρις .

2°) dans les datifs pluriels παῖσι de * παντσι Balb. 320, 15, $\text{Παισικρέοντος IGMA 646 a 7, 15, 34.}$

3°) dans les 3^e pers. plur. $\text{ἔχουσι IGMA 15, 10; SGDI 215, 18, οἰκῆσουσι IGMA 6, 29; ἀπαγγέλλουσι 526 a 33; 15 b 3; ἔμμενέουσι 6, 29, [ἀποδ]ίδουσιν 502, 24, ἐπαινέσουσι OH, II, 136, 2, — προτίθεισι IGMA 15 b 1, ψάουσι pour ψάουσι Balb. 320, 15; — subjonctifs : γράψουσι IGMA 1, 3, γινώσκουσι 645 a 39; ἀνατεθέουσι OH, II, 162, 6.}$

A partir de la fin du IV^e siècle, ω est ordinairement réduit à ω : $\text{ζώουσι IGMA 498, 18, ποιέουσι 529, 15, etc.}$

4°) dans les nominatifs de participes : $\text{γράφαις IGMA 268, 1 (archaïque), ἀκούσαις 6, 34; 526 d 13, 23, διαρπάσαις 526 a 12, b 11, παράβαις 59, 10, πρεσβεύσαις 24, 6; 30, 10, ἀποκαταστάσαις 29, 3, τελέεσαις 134, 8, συνάνταις SGDI 215, 28; κασπάθεις IGMA 112, 5, στοίχεις SGDI 311, 13, προσμέτρεαι; ibid. l. 13, εἰς « étant » Eust. 1756, 14; 1787, 45; — ἐπίγνοις IGMA 278, 2; ὄρθοις, χρόσοις, ὕφοις C. III, 39³.}$

5°) dans d'autres nominatifs : $\text{μήδεις IGMA 499, 9; 15 b 5;}$

1. M. Meillet (*IF* X p. 67) a fait une pénétrante analyse physiologique de ce changement.

2. On s'est abstenu de citer les fragments poétiques; d'ailleurs la moisson recueillie sur les inscriptions est abondante.

3. On ignore le sort de -υγσ- , car ἐνδυς Alc. 156 est aussi bien une 3^e pers. sing. qu'un participe.

4, 10 ; — θόαις, μέλαις, τάλαις Hérod. II, 266, 17 et autres grammairiens.

6°) dans le féminin παῖσας IGMA 204, 4 ; 224, 11 et 20 autres fois à divers cas : et dans les participes féminins : προσταζαίσας IGMA 15 b 1, ἀποκατάσταισιν 222, 4, ...ζήσαισιν 261, 1 ; — χωρισθείσας 23 b 6, ὀνσταθείσας 255, 8 ; — προσήκοισαν 60, 26 (et 3 autres fois), ἐοίσας 27, 4, εὐεργετήκοισαν 516, ἀρμόζοισα 14, 8 ; 59, 18, ὀφέλλοισαν OH, II, 157, 5, πρεποίσαις SGDI 311, 19, ὑπαρκοίσαις (*sic*, le x est un hyperéolisme) SGDI 311, 41.

7°) dans les substantifs Μαλοείσιος OH, II, 164, f (archaïque), μοῖσα Hérod. II, 1, 30 ; Eust. 413, 9 ; 1913, 22.

8°) dans εἰκοστος (p. 36).

9°) dans la préposition εἰς, donnée sous cette forme plus de cent fois, soit seule, soit en composition, par les documents épigraphiques. 'Ες ne s'est vu que treize fois sur les inscriptions ; il n'était plus éolien à cette époque ; mais le mètre le réclame dans ἐς Th. 28, 15, ἐσάκουσε Balb. 320, 14, ἐσίδων *ib.* 6 : existait-il encore au vii^e siècle ? ¹.

En thessalien, le sort du groupe νσ a été multiple :

A l'intérieur des mots, après voyelle brève, νσ s'est maintenu : πάνσα SGDI 326, 3, ἀπελευθερεσθένσα OH, II, 72 plusieurs fois, λειτορεύσανσα OH, II, 4, 3. Pourtant Πασιζένοι SGDI 1329 a 29.

A l'intérieur, après voyelle longue, il s'est réduit à σ : [γο]ῶσα SGDI 324, 2 (archaïque), de *γωνσα, venant lui-même de *γονονσα.

A la finale, il a eu deux traitements :

Le premier se trouve dans les accusatifs pluriels τὸς ταγός, πολέμος, ἐτέρως, ἀξίος SGDI 345, γινομένος OH, II, 18, et dans les participes εὐεργετές SGDI 361 b 10, ἀπελευθερεσθές OH, II, 72 a, 10, 14.

1. Dans les fragments d'Alcée et de Sappho, εἰς est transmis une fois, ἐς deux ; partout on peut écrire εἰς. De plus ἔσω Th. 30, 21.

Δεσπόταν IGMA 218, 5 ; δέσποτ' Sa. Schub. III, 8.

Le second dans ἀπελευθερουθείς SGDI 1308, 1¹, et aussi dans κατοικτί(ρ)ρας SGDI 324, 4 : l'inscription étant métrique, la longueur de la dernière syllabe de ce mot est assurée¹.

MM. Hoffmann (*Gr. Dial.* II p. 476) et Prellwitz (*De dial. thess.* p. 32 suiv.) considèrent γῶσα, ἀπελευθερουθείς et κατοικτί(ρ)ρας comme influencés par la langue poétique ou le grec hellénistique.

En *béotien*, *νσ* se réduit à *σ* avec allongement compensatoire : σουγγράφως (acc. pl.) SGDI 489, 7, 18, προυπάρχωσα 1145, 2, ἡρεθεῖσαν = att. αἰρεθείσαν REG 1899 p. 71 al. 13, etc.

En *arcadien*, *νσ* subsiste à l'intérieur, même après voyelle longue : ιερομνάμονσι OH, I, 29, 22, 26, κελεύωνσι SGDI 1222, 15, μάκωνσι dat. pl. EA 1898 col. 249 suiv. l. 16, etc.

A la finale il se réduit à *σ* sans allongement. Du moins c'est ce que l'on voit dans τὸς ἐπυσυνισταμένος SGDI 1222, 51 : cette inscription est en caractères ioniens.

Il est vraiment digne de remarque que *νσ* reçut quatre traitements différents dans ces quatre dialectes dits éoliens.

ASSIBILATION DU *τ* DEVANT *ι*.

Ce phénomène a eu en éolien la même extension qu'en ionien-attique. Ont un *σ* provenant d'un *τ* :

les noms de nombre εἴκοσι, διακοσίοις, τριακοσίοις, ὀκτακόσιοι (p. 36).

les troisièmes personnes du singulier ἦσι Sa. 97, φασί IGMA 268 (archaïque).

les troisièmes personnes plurielles : ἐμμενέοισι, γράφωσι, etc. (p. 112).

puis ἀπόδοσις, θέσις, ἀνάθεσις, διάθεσις, ὑπόθεσις, στάσις, μετά-

1. Toute l'inscription paraît rédigée en dialecte pur.

2. [Πᾶς δὲ κ]ατοικτί(ρ)ρας ἀνδρα ἀγαθὸν παρίτω.

τασις, διάλυσις, σύλλυσις, κτήσις, ἐγκτήσις, ἀπόφασις, κλήσις, κρίσις, σίτησις, ὄνασις, ἀνάρρησις, κατήρωσις, προαίρεσις, διοικήσις, διοίκησις, ἐνδείξις, ἀπολαμψις, διάλαμψις, τάξις, διάταξις¹ — κασίγνητος, πόσις — χρήσιμος — γυμνάσιον — Μαλοεῖσις — δαμόσιος, ρρύσιον, ἐκκλησία, θυσία, συμποσία, κερχέσιον, ἀμβροσία, πλάσιος, προαροσία, Θεοδαισία, προσονυμασία Ἐρημήσις — ἀνυστέργος, ταυσιπτερος — Πατησίων², Τιμασικρέων, Ἄκεσις, Φρασισθένειος, Γνωσάνωρ, Μνασιακτίας, Μνασιδία, Ἀγήσερμος, Ἀγισμένης, Ἀγισστρατος, Ἀγασίστρατος, Ἀρτεμισία, Ἐρησιδείους, Εὐρυσιλαος, Κτησιδίου, Σωσίας, Σωσιδάμος, Σωσίκλης, Λυσαγόρας, Ὀνάσιμος, Λισμιδάς, Θέμισων (cf. Brugmann, *Berichte d. sächs. Gesellsch.* 1899 p. 207 suiv.). — Et aussi dans l'adverbe πέρρυσιν Th. 29, 26 (= dorien πέρυτις Hérod. I, 509, 1).

Parmi les mots où le τ a subsisté, on citera : ἐστί (p. 95), Θέμιστιω SGDI 215, 2 ; ἐτι, ἀρτίως, ἀντί ; αἵτιος, ἀνατίσιος, αἰτιάμενος, ἐσχάτιος, Ἀριστίαος, Ἐλλύτιος (surnom de Poseidon, Hésychius), ἐροτις (= att. ἐορτή), δαμοκρατία, στρατιώτερος ; puis Μυτιλῆνα, τίμα, αὐτικά, etc.

Pour les autres dialectes dits éoliens, on s'en tiendra aux désinences verbales et aux noms de nombre :

Thessalien. — κατοικεῖουσι OH, II, 17, 3, 3^e pl. subj. (Schulze *GGA* 1897 p. 881).

Béotien. — ἀντίθειτι, ἀντίθεντι l'un et l'autre fréquent, καλέουσι SGDI, 1145, 7 ; etc., φίκατι, διακατής (p. 37).

Arcadien. — κελεύωνσι, κρίνωνσι, παρετάζωνσι SGDI, 1222 ; εἴκοσι, τριακόσιοι (p. 37).

Cypriote. — φρονέω, de φρονέωσι, SGDI 68, 4, etc.

En établissant les conditions de l'assimilation, M. Kretschmer (*KZ* XXXIII p. 565 suiv.) a montré que l'éolien et l'arcado-cypriote lui avaient donné la même extension

1. Peut-être aussi δ[όκ]ωσιν « charpente » IGMA 14, 10.

2. Ce mot Πατησίων IGMA 648 a 11 montre que l'éolien a connu le verbe πατέω (ou πάτημι), en même temps que μάτημι son synonyme : μάτεισαι Sa. 54, 3, μάτης Th. 29, 15, ματεῖς C. III, 11, Hésychius. Sur l'étymologie de μάτημι, v. Meillet, *De indo-europaea radice* ΜΕΝ, p. 8.

que l'ionien-attique, tandis que le thessalien, le béotien, l'éléen et les dialectes doriens l'avaient bien moins développée.

Ici encore il n'y a pas trace d'accord entre les dialectes dits éoliens.

CHAPITRE VI

L'accentuation.

Maintes fois les grammairiens¹ ont répété que les Eoliens reculaient l'accent aussi loin que la quantité de la dernière syllabe le permettait : σόφος βασιλεὺς πόταμος Ζεὺς. Les prépositions et les conjonctions paraissaient éluder cette loi, tout simplement parce qu'elles étaient atones : περὶ ἀντί. Faisaient également exception les particules monosyllabiques δὴ μὴ καὶ (Prellwitz, *Bursian's Jahresbericht* CVI p. 71).

Bien qu'Apollonius (51, 1) ait affirmé que ἔγων était paroxyton², l'auteur de C. III, 27 semble prétendre que les Eoliens accentuaient ἔγων ἐμῶ : ὅταν δὲ ἀντωνυμιῶν ἐκφερωσί (τὸ ων καὶ τὸ ω ?) περισπωσιν ἔγων ἐμῶ. Il a sans doute en vue les formes avec aphérèse ἔγων ἐμῶ.

Un problème difficile, sinon insoluble, est celui de l'accentuation des mots contractés, tels que Ἑρακλῆς et les génitifs pluriels μοισαν ἀμεραν. M. Meister, dans l'incertitude, s'abstient de les accentuer ; M. Hoffmann n'hésite pas à leur appliquer la barytonaison dans toute sa rigueur. Les anciens sont muets à cet égard. Sans doute, Hérodien (I 425, II 369) dit : ὅτε κατὰ διάλεκτον ἡ γενική τροπήν ὑπομένει τοῦ ων εἰς αν, περισπᾶται κυανέαν ἀμφοτεράν. Mais il traite ici des adjectifs féminins dont le génitif pluriel attique emprunte du masculin son accent et sa terminai-

1. Leurs témoignages sont accumulés dans Meister, *Gr. Dial.* I p. 32 suiv.

2. Il n'y avait peut-être pas eu recul, puisque originellement l'accent y reposait sur l'initiale (Hirt, *Akzent*, p. 33).

son, c'est-à-dire d'une discordance particulière entre le dorien¹ et l'ionien-attique.

Nous ne savons pas non plus si l'accent, une fois sa place réglée par la loi de recul, se fixa pour toujours sur la syllabe ainsi déterminée, ou bien si cette loi resta en vigueur pendant un temps plus ou moins long, et amena un nouveau déplacement de l'accent à chaque changement que subit la structure du mot.

Un manuscrit d'Athénée (XI 481 a) nous a transmis, avec le recul de l'accent, les génitifs pluriels *κυλέχων ἀπὸ Τηϊάν* (Alc. 43). On ne saurait dire cependant que ce soit la suite d'une ancienne tradition, plutôt qu'une correction faite par un scribe versé dans la connaissance de l'éolien.

A défaut de témoignages directs et positifs, on peut essayer d'interpréter le silence des grammairiens : il signifie ou bien que *μοίσαν* paroxyton ne leur paraissait pas mériter de mention spéciale¹, ou au contraire qu'un périspomène *μοισάν*, à cause de l'attique *μουσών*, n'attirait pas leur attention. La seconde supposition manque assez de vraisemblance, car les grammairiens notèrent soigneusement l'accentuation éolienne de *περὶ ἀντί*, bien qu'elle ne différât pas de l'attique. On objectera peut-être que *μοισάν* est *moisáan* baryton ; mais les anciens se faisaient de la barytonaison une tout autre idée que nous, témoin cette phrase d'Hérodien II, 825 : τὰ εἰς ᾧ περισπώμενα [ρήματα οἱ Αἰολεῖς] μεταποιοῦσιν εἰς μι, ἵνα μεταδιώξωσι χαρακτηρὰ ἀποστρεφόμενον τὴν ὀξεῖαν τάσιν, et cette autre, II, 807 : τὰ φερώ Αἰολεῖς θέλοντες βαρύνειν, ἅτε δὴ βαρυντικοὶ ὄντες, φθέρσω λέγουσι τὸ σ προστιθέντες.

En outre, C. III, 36 dit expressément que les infinitifs *κάλην* *φίλην* étaient barytons. Or *φίλην*, selon toute apparence, résulte de la contraction de *φιλέην*, qui était encore en usage, à côté de *φίλην*, dans la poésie du VII^e siècle.

1. Plus exactement, du dorien des poètes tragiques; *κυανέην* se lit dans un chœur d'Euripide, *Médée*, 1263.

2. Cf. *Ποσειδάν* baryton = att. *Ποσειδών* Hérod. I, 38, 15; II, 722, 23; EG 476, 59.

Quelque peu décisifs que soient les arguments sur lesquels se fonde la conjecture d'une accentuation éolienne μοῖσαν, elle paraîtra du moins préférable à μοισαν. Et si l'on écrit μοῖσαν, on devra admettre également Ἡράκλῃς de *Ἡρακλεῖης et ἀναγράφῃ, subjonctif aor. passif, de *ἀναγραφῃ.

On ignore aussi l'époque à laquelle s'établit la barytonaison. Elle fut certainement appliquée par les Alexandrins dans leurs éditions des œuvres de Sappho et d'Alcée, et il en est resté d'assez nombreuses traces dans les fragments tels qu'ils nous sont parvenus (Hoffmann, *Griech. Dial.* II, 526). Mais ce fait ne prouve rien pour le temps où vécurent les poètes eux-mêmes. En effet, Joannes Alexandrinus (τον. παραγγ. éd. Dindorf 4, 30) nous fait connaître Μῆδεα Sa. 162 avec la diérèse et l'accent sur la première syllabe, anomalie qui a pu seulement se produire lorsque le groupe -εια était toujours dissyllabique, c'est-à-dire postérieurement à Sappho : ainsi étaient sauvegardées et la régularité du vers et la prononciation courante (cf. Wackernagel, *Beitr. z. Lehre v. gr. Akzent* p. 37).

De même, ce sont les Alexandrins qui imposèrent la barytonaison aux mots homériques ἄμμες ὅμμες κεκλήγοντες ἄμυδις ἄλλυδις ἀνάχῃσθαι ἀλάλῃσθαι ζάην ἀπούρας, etc., parce qu'ils étaient convaincus de leur origine éolienne, ainsi que le montrent clairement des phrases comme celles-ci : δίδοισθα οἱ μὲν βαρύνουσιν ὡς Αἰολικόν... (Hérod. II, 111, 17), et : Αἰολικὸν τὸ ζάτεισα, διὸ καὶ βαρύνεται (Schol. Theocr. I 85). Plus d'une fois, ils hésitèrent ; ils écrivaient δίδοισθα ἀπούρας, mais aussi δίδοισθα ἀπουράς (Hinrichs, *Vestig. aeolicis* p. 13 suiv.) ; les manuscrits également donnent des accentuations contradictoires : ἄγρια Υ 254, ἀγριάς E 642, Z 391, etc.

On a essayé de dater le recul de l'accent d'après les phénomènes du vocalisme. Selon M. Hoffmann (*l. c.* p. 527 suiv.) le changement de στρατός, ὄμφαλος, etc., en στρότος, ὄμφαλος n'a pu s'effectuer qu'avant l'établissement de la

barytonaison. Mais si pour l'assimilation vocalique dans στρατός, l'accent a été un facteur indispensable¹, dans ὑμφαλος, né de l'influence de la consonne labiale sur la voyelle immédiatement précédente, l'élément linguistique transformateur μ et l'élément transformé ο appartenait à une même syllabe², et quand un fait linguistique se cantonne dans une syllabe unique, il n'y a pas de raisons d'admettre que l'accent y ait joué nécessairement un rôle. Nous en avons une preuve frappante sur l'inscription de Delphes BCH 1895 p. 599, où -οιε- est en voie de passer à -οι- par la chute de l'ι et l'assourdissement de l'ε. Or la pierre porte ποιέοντα c 11 πολόντων d 22 d'une part et πολώντι b 25 de l'autre : ε accentué, dans un cas se conserve, dans l'autre est transformé.

On ne peut rien inférer du contraste ἀκούα : εὐάκοος (p. 111 n.).

M. Brugmann (*Gr. Gr.*³ p. 159 Anm.) propose cet argument : Sappho a employé ἀγαγοτήν *frg.* 159 ; or cet optatif a succédé à ἀγάγομι à cause de la concordance de l'accent dans ἀγάγοιμεν et δίδοιμεν, proparoxytons l'un et l'autre selon la prononciation éolienne ; donc, au temps de Sappho, la barytonaison était déjà appliquée à δίδοιμεν. M. Brugmann s'est empressé, il est vrai, de déclarer cette conclusion douteuse. C'est à bon droit, car si le parallélisme de l'accentuation a donné naissance à ἀγαγοτήν, pourquoi χαίρομι (χαίροις Sa. 103) n'est-il pas devenu χαιροτήν d'après χαίροιμεν : δίδοιμεν ?

Enfin, dans son article sur l'assimilation vocalique (*KZ* XXXII p. 321 suiv.), M. J. Schmidt déclare que l'e initial primitif de *edónt-, assimilé en ionien-attique à l'o tonique suivant, se maintint en éolien par suite de la barytonaison propre à ce dialecte. Comme ἔδοντες est connu par les grammairiens, qui l'ont vraisemblablement extrait des

1. στρατός existait peut-être avant le dialecte éolien (p. 46).

2. Le changement de ἀνία en ὀνία suppose une ébauche d'articulation anticipée de la consonne nasale dès la fin de la première syllabe (cf. Brugmann, *Gr. Gr.*³ p. 131).

œuvres de Sappho et d'Alcée, le recul éolien de l'accent, dans ce cas, serait pour le moins contemporain de ces poètes¹.

La barytonaison éolienne résulte du renforcement général de l'accent secondaire qui se plaçait sur la syllabe antépénultième des mots oxytons (Wheeler, *Der gr. Nominalaccent* p. 11). Quant aux paroxytons, tels que *παρθένος*, ils auraient, par analogie avec les autres, suivi le même principe d'accentuation (Prellwitz, dans sa recension de l'ouvrage de Wheeler, *GGA* 1886 p. 757 suiv.).

L'origine de cet accent secondaire est inconnue. M. Hirt (*Akzent* p. 30) suppose que « les Grecs — comme les Italiotes —, en immigrant dans leurs péninsules, rencontrèrent des peuples dont l'accentuation était régie par la loi des trois syllabes ; ces autochtones auraient adopté les sons et les formes linguistiques des vainqueurs, mais auraient gardé leur accent propre sous forme d'accent secondaire. »².

Il est impossible de comparer l'accentuation de l'éolien d'Asie avec celle des autres dialectes dits éoliens, puisque relativement au thessalien, à l'arcadien et au cypriote, nous n'avons aucune donnée certaine. Le peu que l'on sait de l'accent béotien montre qu'il n'était pas rétrograde. Les noms propres béotiens *Ἐρχομενός*, *Βοιωτός*, etc., sont oxytons. Arcadius (*περὶ τόνων* 93, 21) dit que les Béotiens accentuaient *τυφθεῖς τυπεῖς κτεῖς εὐγενεῖς ἀγενεῖς*. Voir Ahrens *Dial.* I p. 168 ; II p. 515 ; Beermann, *Curtius Studien* IX p. 14 ; Führer, *De Dial. boeotica* p. 4 ; Meister, *Gr. Dial.* I p. 213.

1. Néanmoins, il n'y a aucun motif pour imaginer, avec M. Hoffmann (*l. c.* p. 311, 529), un singulier *ἔδυνᾱ* au lieu de *ἔδύνᾱ* (cf. att. *ἑδύνῃ*), car le pluriel *ἔδυναι*, plus usité que le singulier, a pu lui imposer son vocalisme.

2. L'accent secondaire, d'où est sortie la barytonaison éolienne, a eu sa part d'influence sur l'accentuation verbale du grec, v. Meillet *MSL* XI, p. 315.

En ionien et en attique, les diphtongues finales *οι αι*, lorsqu'elles étaient frappées de l'intonation rude, avaient la valeur de voyelles brèves pour ce qui regarde la place de l'accent du mot : *οἰκοι* locatif mais *οἴκοι* nominatif pluriel (Hirt, *Akzent* p. 37), *ἄνθρωποι*, *πολιται* *λύεσθαι* etc. Le même phénomène se présentait en éolien : *πόησθα[ι]* Sa. *Oxyrrh. Pap.* VII, 9 est proparoxyton, et les grammairiens nous ont transmis les accentuations éoliennes *ἀλάησθαι* (Hérod. II, 154, 15), *ἐφθορθαι* *τέτορθαι* *μέμορθαι* *ἐγρήγορθαι* (Eust. 790, 7, EM 312, 46, AP III, 79, 4, etc.). Chez les Doriens au contraire les diphtongues *οι* et *αι* finales furent toujours longues : *ἀγγελοι* *ἀνθρώποι* *φιλοσόφοι* *τυπτομένοι*, *ἀγκύραι* *κράναι*, *φορεῖται* *ἐσσεῖται* (Boisacq, *Dial. Dor.* p. 30)¹.

M. Hirt (*l. c.* p. 38) s'étonne qu'à une accentuation *οἴκοι*, *μητερ*, ne corresponde pas **χωῤῥᾱ*, au lieu de *χωῤῥᾱ*, dont l'*ᾱ* final avait l'intonation rude, et il ajoute : « peut-on donner comme preuve [de l'existence d'un *χωῤῥᾱ*] l'accentuation éolienne *Ἀφρόδιτᾱ* ? »

Mais l'éolien dit *Ἀφρόδιτᾱ* et non *Ἀφρόδιτᾱ*, cf. Schol. à Héphestion 69 : « ὥσπερ δὲ Ἀφροδίτη Ἀφρόδιτα φασὶ [Αἰολεῖς] συστέλλοντες τὸ α, οὕτω καὶ τὸ εἰρήνη εἰρηνα ». Et par imitation des poètes éoliens ou par application des théories grammaticales, Mélinno se sert (v. 5) du nominatif *πρέσβιστα* : *σοὶ μὲν πρέσβιστα δέδωκε Μοῖρα*¹. L'abrégement de l'*ᾱ* au nominatif est loin d'être général en éolien. Dans les textes des poètes, la longueur de l'*ᾱ* est assurée par la scansion pour les mots suivants : *Νιόβᾱ* Sa. 31, *μναμοσύνα* Sa. 68, 1, *Μνασιδίκα* Sa. 76, *πενία* Alc. 92, 1, *Ἀθηνά* Alc. 9, 1 (nomin. ou vocatif), *ὥρα* Alc. 39, 2; — *θαλασσία* Alc. 51, 4, *μόνα* Sa. 52, 4, *πρώτα* Alc. 65, *μεγάλα* Th. 28, 24, *χλωροτέρα* Sa. 2, 14,

1. M. Hirt (*l. c.* p. 30) explique autrement l'accentuation dorienne; il n'en subsiste pas moins que le dorien s'oppose sur ce point à l'éolien et à l'ionien-attique.

2. Puis *ὥρα* Th. 30, 14, propérispomène dans le manuscrit; mais, pour le vers, ce mot est indifféremment un trochée ou un spondée.

εὐμορφότερα Sa. 76, ἀτέρα A. 41, 5, (ἀ)τέρα Sa. 106, Th. 30. 19, ἐπισταμέν(α) Sa. 70, 2, αὐτα Sa. 82, τέα Alc. 14.

Les seuls mots cités par les grammairiens, dont l'α final bref soit indiqué en termes formels ou rendu vraisemblable par l'accentuation, sont :

Ἀφρόδιτα, νύμφα Choer. I, 304, 29; mais νύμφα est donné avec l'expression homérique νύμφα φάη, qui est au vocatif.

Ἀφρόδιτα Schol. à Héphest. 69, Hérod. I, 6, 13, C. III, 20.

εἶρηνα Schol. Héph. 69; C. III, 20.

φέρενα Hérod. II, 939, 9, EM 790, 42 (= att. φερνή).

ῶρα ἄμερα Ἴηρα Ἑλενα C. III, 20.

Selon M. Meister (*Gr. Dial.* I 159 note 3), Ἀφρόδιτα εἶρηνα¹ seraient des vocatifs, et les autres mots auraient été imaginés par les grammairiens. Mais étant donné que Mélinno employa πρέσβιστᾶ au nominatif, on ne peut guère nier que les anciens n'aient lu de vrais nominatifs en ᾱ dans les poèmes d'Alcée et de Sappho. L'explication donnée par M. Hoffmann (*Gr. Dial.* II p. 530) manque pour le moins de clarté : « L'abrègement de l'α long, dit-il, est peut-être en relation étroite avec la barytonaison éolienne ». La loi de recul n'a jamais, que l'on sache, autorisé un Ἀφρόδιτᾶ, lequel d'ailleurs n'aurait pas plus été que Ἀφροδιτᾶ soumis à l'abrègement de sa finale.

Si l'on considère que les noms en ᾱ se rencontrent en grand nombre dans les œuvres éoliennes, et qu'Alcée a dit ῶρᾱ *frg.* 39, 2 et Théocrite ἀμέρᾱν 29, 8, on sera porté à admettre que Ἀφρόδιτᾶ ῶρᾶ ἄμερᾶ étaient d'un emploi rare et peut-être archaïque. Modifiant donc légèrement l'hypothèse de M. Hirt rapportée ci-dessus, on dira que l'ᾱ du nominatif, frappé de l'intonation rude, compta dans les temps anciens pour une demi-longue, comme les diphtongues αι et οι en ionien et en éolien historiques. Non seulement il eut cette valeur au point de vue de l'accent, mais

1. Cf. ὦ<ι>ρηνα = ὦ Εἶρηνα Sa. 77.

aussi pour le vers¹ ; les Grecs possédèrent ainsi les doubles Ἀφροδίτᾱ et Ἀφροδίτᾱ, en Eolie Ἀφρόδιτᾱ, par application de la barytonaison locale. Le premier seul resta vivant, et le second fut conservé par la tradition poétique.

Ces mots éoliens rappellent naturellement à la mémoire les formes homériques αἰχμητᾱ ἀκάκητᾱ εὐρύοπα ἡπότα ἱππηλάτᾱ ἱππότα κυανοχαῖτᾱ μητίετᾱ νεφεληγερέτᾱ στεροπηγερέτᾱ Θυέστ', puis ἡχέτᾱ d'Hésiode, ἰωκτᾱ de Théocrite, βαθυμητᾱ de Pindare, ἀστεροβλῆτᾱ SGDI 1654, 6, inscription métrique de Sybaris. Elles sont en général regardées comme d'anciens vocatifs (cf. Brugmann *Gr. Gr.*² p. 220). M. Audouin rejette avec raison cette explication : « Cet empiètement, dit-il (*Déclinaison* p. 154), du vocatif sur le nominatif peut surprendre, en regard de la substitution graduelle du nominatif au vocatif. »

Il ajoute : « Il est plus simple de voir dans ἱππότα Θυέστα d'anciens nominatifs masculins sans -ς. L'ᾱ de ἱππότα etc., peut être comparé à celui des féminins comme τόλμᾱ μέρμνᾱ, lesquels ne peuvent sans doute, d'après leur sens abstrait, être expliqués comme d'anciens vocatifs. Cf. Johansson, *KZ* XXX, 126; Neisser, *KZ* XX, 39 ». Le rapprochement de ἱππότα avec τόλμᾱ éveille des doutes sérieux, car τόλμᾱ vient de τολμᾶ (cf. Meillet, *Notes d'Etymol. grecque* p. 6 suiv.), tandis que dans le suffixe de ἱππότα l'ᾱ est originairement long : att. ποιητής, ἱππότης.

Il n'est au contraire rien de plus naturel que d'expliquer ἱππότᾱ comme *Ἀφροδίτᾱ, éol. Ἀφρόδιτᾱ. A une époque ancienne, le nominatif masculin ἱππότα pouvait, à cause de l'intonation rude de l'ᾱ, compter en versification soit comme dactyle soit comme crétique. La scansion dactylique ἱππότᾱ resta parmi les archaïsmes de la poésie, tandis que *ἱππότᾱ devint ἱππότης en ionien¹.

1. A rapprocher ce fait que -αι et -οι en poésie furent susceptibles d'élision.

2. Cf. le nominatif pindarique Πέλλανᾱ (*Ol.* IX 146, XIII 155).

Les aèdes ou les grammairiens reculèrent l'accent dans ἀνάκητα εὐρύσπα μητίετα, parce que ces mots se trouvèrent un jour tout à fait isolés dans la langue; ἱππότα, au contraire, s'accentua d'après ἱπότης.

Du moment que les Doriens disaient ἀνθρώποι ἀγγέλοι etc., ils n'ont pas dû connaître le type éolo-ionien Ἐφρόδιτᾶ ἱπότηᾶ.

RÉSUMÉ

Dans l'étude précédente, on n'a pas parlé des phénomènes phonétiques tout à fait récents, tels que la réduction éolienne de *-αιο-* à *-αο-* : *Μυτιλήναος* pour *Μυτιλήναιος*, la transformation de *η* en *αι* dans *αἰμισος*, la chute de *ι* dans les diphtongues *ωι*, *αι*, *ηι*, tel aussi par exemple le changement tardif de *οι* en *υ* en béotien : ils se sont certainement produits en un temps où les Eoliens étaient déjà établis en Asie-Mineure, et ne témoignent ni pour ni contre la parenté des dialectes. De même les faits isolés comme la dissimilation effectuée dans l'éolien *βάρμιτον* pour *βάρβιτον*, l'adoucissement du groupe *τρ* dans *σαδράπας* (*σαδράπαν* g. pl. IGMA 645 a 18, éolisme) n'ont ici aucune importance. On pense avoir énuméré toutes les particularités sur lesquelles peut et doit s'appuyer la comparaison des dialectes entre eux.

Les unes constituent des innovations, les autres sont des restes d'un état linguistique antérieur. Selon les principes de la méthode, personne ne conclura en faveur d'une parenté toute spéciale entre des dialectes, du fait qu'ils ont conservé des formes anciennes. Cette conclusion au contraire s'imposerait, si ces dialectes possédaient en commun quelques nouvelles créations, qui leur fussent absolument propres.

L'éolien d'Asie a effectué les changements qui suivent :

a) — Il a donné à *l'u* primitif le timbre *ü*, comme le thessalien et l'arcado-cypriote, mais aussi comme l'ionien, l'attique et la plus grande partie des dialectes doriens.

Inversement, le béotien a gardé l'ancienne prononciation.

b) — Il a ouvert, comme l'arcadien, l'éléen et le cyrézien, les *ē* et les *ō* fermés récents pour les confondre définitivement avec les *e* et les *o* anciens. Le processus et le résultat de cette confusion en thessalien et en béotien furent tout à fait différents.

c) — Seul¹ il a fait passer l'*α* à *ο* et l'*ο* à *υ* en syllabe initiale. — *ὄν ἀπὸ* et peut-être aussi *σποτός*, lequel résulte d'une assimilation vocalique, sont des formes très anciennes, qui manquent à certains dialectes « éoliens » comme à l'ionien-attique et au dorien.

δνυμα appartient à toute la Grèce.

d) — Il a transformé *ρi* en *ερ* avec métathèse ; le thessalien s'est contenté de prononcer l'*i* plus ouvert en présence d'un *ρ*. Le béotien et l'arcado-cypriote n'ont rien connu de semblable.

e) — Il a laissé tomber le *τ* plus tôt que les autres dialectes dits éoliens, et peu après l'ionien.

f) — Son traitement du groupe *υσ* ne se retrouve qu'en éléen.

g) Il a donné à l'assibilation du *τ* la même extension que l'arcadien, mais aussi que l'ionien-attique. Le thessalien et le béotien se sont comportés comme le dorien.

h) — Il a reculé l'accent d'une façon générale. Le béotien, tout au moins, ne l'a pas imité.

D'un autre côté :

i) — Souvent le thessalien a changé l'*i* en consonne, l'éolien jamais.

j) — Nulle part ne s'est produite la vocalisation phonétique d'un simple digamma devant voyelle.

k) — Le traitement des gutturales labialisées primitives fut le même dans toute la Grèce.

Non seulement donc sur aucun point les dialectes « éoliens » réunis ne s'accordent dans l'innovation, mais

1. Si l'on excepte peut-être le cypriote *χορζία* = éolien *χαρδία χάρζα*.

tout changement phonétique que l'on constate dans l'un d'entre eux, ou bien lui est absolument propre, ou bien se retrouve soit en dorien, soit en ionien-attique.

De formes anciennes conservées, il n'y en a pas non plus qui leur soit commune à tous et ne se trouve pas en dehors d'eux :

a) — Ni *ὄν*, ni *ἀπὸ* ne sont béotiens, mais *ἄν* et *ἀπό*.

b) — *στροτός* est inconnu au thessalien et à l'arcadien, qui disent *στρατός*.

c) — *θερσ-* et *κρετ-* sont plus ou moins panhelléniques.

d) — *ναῦος* *αὔως* n'existent qu'en éolien.

e) — Les consonnes géminées *λλ μμ νν ρρ* ont laissé des traces en vieil-ionien et en dorien.

f) — Les éoliens *ὅτι δπως* ne correspondent qu'aux homériques *ὅτι δπως*.

g) — Les types *ὄσσοι* *ὄσσοις*, *ἑδίκασσα*, *ἐτέλεσσα* se rencontrent dans diverses parties de la Grèce.

h) — L'*α* primitif est resté partout, sauf en ionien-att.

En conséquence, la considération des faits phonétiques invite à rejeter l'hypothèse d'une parenté spéciale entre l'éolien, le thessalien, le béotien, l'arcadien et le cypriote. Il n'est pas même légitime de constituer, avec l'éolien et le thessalien, un groupe dont l'unique caractéristique serait la conservation de *λλ μμ νν ρρ*, qui ne leur est pas particulière.

L'ionien et l'attique diffèrent essentiellement de tous les autres parlers grecs par la transformation de l'*α* long primitif en *η*. C'est là toutefois le seul trait qui leur donne une physionomie propre, puisque la distinction permanente des deux sortes d'*ê* et d'*ô* se constate dans la majorité des dialectes.

Mais ils ont en commun avec l'éolien et l'arcadien :

a) — Le *τ* assibilé dans une large mesure.

b) — L'introduction d'un *ο* dans les noms de nombre *εἴκοσι* *διακόσιοι*. L'éolien et l'arcadien sont seulement allés plus loin qu'eux dans cette voie.

Outre ces innovations, ces quatre dialectes, avec le thessalien ¹, opposent un certain nombre d'ε à des α doriens.

Il en résulte que la phonétique elle-même établit un rapprochement entre l'ionien, l'attique, l'éolien ² et l'arcadien. Sans doute le lien qui les unit, si réel qu'il soit, paraît encore assez faible. La morphologie fournira peut-être quelques faits qui le fortifieront.

1. *Eolien*, (v. p. 32 suiv.). — *Thessalien*: Ἀρτεμῖς OH, II, 4; 4 a, etc., ἑρὸς et ἑρὸς (Hoffmann, *Gr. Dial.* II p. 272), κε SGDI 345, 13. — *Arcadien*: Ἀρτεμιστοί OH, I, 24, 9, ἑρὸν SGDI 1222, 39, etc, [κε cypriote SGDI 60, 10, etc., ὅτε cypriote 60, 1] et même εἰ κ' ἄν = att. εἰάν SGDI 1222, 2, etc. — Le béotien montre le vocalisme dorien: Ἀρτάμιδι SGDI 377, etc., ἑρὸν 425, etc., κα passim.

2. En faveur d'une opposition possible entre les dialectes doriens et les dialectes non-doriens, on pourrait faire valoir aussi les faits d'accentuation étudiés p. 122 suiv.

SECONDE PARTIE

MORPHOLOGIE

SECONDE PARTIE

MORPHOLOGIE

CHAPITRE PREMIER

Déclinaison des thèmes en α et en ο.

Les thèmes en α se déclinaient en éolien comme il suit :

SINGULIER.

<i>Nominatif.</i>	<i>Fém.</i>	α,	ex.	ἀρχα IGMA 6, 12.
	<i>Masc.</i>	ᾱς,	ex.	Ἀικλείδας OH, II, 144, 3.
<i>Vocatif.</i>		ᾶ, ᾷ	ex.	Διᾶ Sa. 78, παρθενίᾳ Sa. 109.
<i>Accusatif.</i>		αν	ex.	Ἀθανάδαν IGMA 4, 4.
<i>Génitif.</i>	<i>Fém.</i>	ᾶς	ex.	στρατείας IGMA 645 a 15.
	<i>Masc.</i>	ᾶ	ex.	Σμιθίνα IGMA 6, 3.
<i>Datif.</i>		ᾷ, ᾷ	ex.	βόλλαι IGMA 18, 5, Ἀγησα- γόρα 646 a 41.

PLURIEL.

<i>Nominatif.</i>	αι	ex.	πόλιται IGMA 5 b 47.
<i>Accusatif.</i>	αις	ex.	ἀτελείαις IGMA 12, 4.
<i>Génitif.</i>	ᾶν	ex.	δίκαν IGMA 646 a 23.
<i>Datif.</i>	αισι	ex.	ιδιώταισι IGMA 4, 13.

On a déjà énuméré (p. 122) les nominatifs féminins dont l'ᾶ est assuré par la versification des poètes. L'α est également long aux accusatifs καρδίαν Sa. 2, 6, Ἀῖδαν Sa. 56, 1, ἱστοπέδαν Alc. 18, 6, κατέταν (ms. καθέταν) Alc. 39, 5, κεφάλαν Alc. 86 b 2, ἀμέραν Th. 29, 8, καλίαν Th. 29, 12, et dans les

adjectifs *ικέλαν* Sa. *Schub.* II, 4, *ἀργαλέαν* Alc. 86 b 2, *τιμίαν ἀνδρεῖαν δεῖλαν ἴσαν σάν* « ta ».

Inversement, l'*α* est bref dans *γλῶσσα* Sa. 2, 9, *θάλασσαν* Sa. *Schub.* II, 10, *Μαῖα* Alc. 5, 3, *μοῖρα* Alc. *Schub.* I, 12, dans les adjectifs *φωνάεσσα παῖσα ἀέκοισα μάχαιρα* et dans les participes *ἀλοισα ὑπασδεύξαισα κατθάνοισα δάμεισα ἔσσα* etc.

Déclinaison des thèmes en ο :

SINGULIER.

<i>Nominatif.</i>	<i>M. F.</i>	ος	ex.	ἀναίτιος IGMA 1, 17.
<i>Vocatif.</i>	<i>M. F.</i>	ε	ex.	ἄμβροτε Sa. <i>Oxyrh. Pap.</i> VII, 5.
<i>Accusatif.</i>	<i>M. F.</i>	ον	ex.	ὑπόδικον IGMA 1, 5.
<i>Nom. Acc.</i>	<i>Neut.</i>	ον	ex.	χρύσιον IGMA 1, 5.
<i>Génitif.</i>		ω	ex.	λίθω IGMA 14, 9.
<i>Datif.</i>		ωι, ω	ex.	θανάτῳ IGMA 1, 14, δάμῳ 5 a 24.

PLURIEL.

<i>Nominatif.</i>	<i>M. F.</i>	οι	ex.	δικάσκοποι IGMA 6, 12.
<i>Accusatif.</i>	<i>M. F.</i>	οις	ex.	ἐκγόνοις IGMA 5 a 7.
<i>Nom. Acc.</i>	<i>Neut.</i>	α	ex.	όσσα IGMA 6, 32.
<i>Génitif.</i>		ων	ex.	ἀμφισδατημένων IGMA 6, 25.
<i>Datif.</i>		οισι	ex.	ἐκγόνοισι IGMA 5 a 25.

Nominatif masculin en α. — Même chez les poètes, le nominatif masculin apparaît toujours avec la désinence -ς : *Ἀρχίας* Th. 28, 17, *Ἑρμας* (ms. *Ερμαις*) Sa. 51, 3. Mais *ὁ Ἀρχύτα*, *ὁ Ὑδραγόρα*, assurément archaïques, sont cités par les grammairiens : Greg. Cor. 603, Schol. Denys Thr. 818, 30. — De semblables archaïsmes se rencontrent en divers pays de la Grèce : ionien épique *μητίετα αἰγμητά* etc. (p. 124). — En thessalien, *Ὀρέστα* Mitt. 1896 p. 110, 11 (d'après M. Danielsson, *Eranos* 1896 p. 143); les génitifs *Νωίας Χείμας* SGDI 1329, 8, 18, supposent des nominatifs *Νωία Χείμας*; la déclinaison de ces noms masculins est restée

identique à celle des féminins ¹. — En béotien, Εὐγίτωνιδα IGS I 3508, ὀλυμπιονίκια πυθιονίκια SGDI 791 b 10, 9, Μογέα 1133. — A Delphes, Ἀριστοκλέα SGDI 2027, 3. — A Mégare, génitifs Φάγας Ἀραίας SGDI 3025, 19, 22. — A Leucade, Φυλοκλείδα SGDI 3179. — A Céphallénie, Ἐξοίδα (Meister, *IF* I Anz. p. 200). — Dans Hésychius, μύστα · μυστηρίων μεταλαδών.

Les doublets Ἀρχύτας Ἀρχύτα ont pu donner occasion de dire *Χαρη pour Χάρης. A ce genre de formation analogique se rattachent :

1° L'éolien Νήρη : « Alcaeus Νήρη pro Νήρης posuit. » (Priscien VII, 7).

2° Le thessalien *Ἰποκράτει, dont le génitif Ἰποκράτεις SGDI 1329, 9 se lit à côté de Νικίας Χείμας. La déclinaison -ει gén. -εις est le décalque de Νικία Νικίας.

3° Les béotiens ² Μνασ[ὸλ]ει SGDI 418, 4 (gén. Μνασὸλλιος *ib.* 7), Φράσσει 788, Φῶλει 479, 5 (gén. Φῶλλιος 476, 4), Κυδῶλει 459, etc.

Vocatif des thèmes en ā. — Il se présente chez les poètes éoliens, tantôt avec un α long, tantôt avec un α bref. L'α est long dans παρθενία Sa. 109, Ἀθαναία Alc. 9, 1, Αἰσιμίδα Alc. 93. La quantité demeure incertaine dans Ἀφροδίτα Sa. 1, 1 ; 9, 1, νύμφα Sa. 103 ; 105, ἄβρα Sa. 55. Mais l'α est certainement bref dans ὦραννα = ὦ ἔραννα Sa. 88, Δίκα Sa. 78, αἶτα ³ Alc. 41, 2, Ἐρραφίωτ' Alc. 90, δέσποτ' Sa. *Schub.* III, 8. Comparer νύμφᾱ (Homère), κῶρα (Théocr. XXVII, 51), att. ποιητά, et κοῦρα (Callim. 3, 72), etc. V. Henry, *Précis* ³ p. 213.

1. Il est fort douteux que Νικίας Χείμας viennent de Νικίαιος Χείμαος (Hoffmann, *Gr. Dial.* II p. 295), malgré le génitif thessalien ...κλέαιος SGDI 327, 6, qui imite d'ailleurs dans sa flexion les noms en -κλειος. (v. Meister *Gr. Dial.* II p. 272 suiv.).

2. MM. Hoffmann (*l. c.* p. 549) et Kretschmer (*KZ* XXXIII p. 268 suiv.) y voient d'anciens vocatifs, et M. Fick (Fick-Bechtel, *Personennamen* ² p. 23) des nominatifs archaïques de thèmes en ε̄.

3. D'après Fick-Bechtel (*Personenn.* p. 371). *ἄφριτας est formé sur la même racine que l'épique ἐν-γής « de bonne volonté », et que l'élément -αφών de Ἐρμῶων Πιοσειδάων etc.

Génitif singulier des masculins en -ας. — La seule terminaison que connaissent les inscriptions et les fragments poétiques est *ᾱ*, contracté de *ᾱο* : *Κρονίδα* Alc. 48, 1, *Ἀῖδα* Sa. 68, 3 (transmis à tort *Ἀῖδαο*) ; *τάλα* IGMA 74, 20, *Ἀγία* 336, [A]πολλωνίδα 299 ; 646 a 23, *Ἀτείδα* 316, *Διαγόρα* 322, *Ζωίττα* 134, 6, *Ἡρακλειδ]*α 259, [H]ροῖδα 81, 8, *Ἡρωίδα* 86, 9, *Ἱεροῖτα* 150, *Ἱροῖτα* 646 a 37, *Κακίδα* 353, *Ματρίφα* 646 a 19, *Μελάντα* 554, 1, *Νικαγόρα* 352, *Νικία* 646 c 22, 51, *Ξαναρέδα* 74, 10, *Πυθία* 295, *Χαιρέα* 5 a 21 ; 646 a 16, [Χα]ρία 646 b 5, et d'autres encore. Les grammairiens enseignent un génitif éolien en *-αο* (Hérod. II, 313, 7, EM 320, 1, EG 176, 4, etc.). Si véritablement ils en rencontraient quelques exemples dans les poèmes d'Alcée et de Sappho, c'étaient des archaïsmes. Le génitif en *ᾱο* a été panhellénique : homérique *Ἀτρείδαο*, nouvel-ionien *Ἀτρείδεω*, attique *Λευκοφίδω* de *Λευκοφίδεω* CIA 358 (v^e siècle), béotien *Εὐαγόραο*, arcadien *Ἀπολλωνίδαυ*, pamphylien *Ὑδραμούαυ*, phocidien *Φειδίαο*, forme isolée¹, IGS III, I, 69, 3 ; — thessalien *Φιλοξενίδα* OH, II 4, 2, dorien *Πασιάδα* SGDI 3003, 1 à Mégare, etc.

Génitif singulier des thèmes en -ο-. — Qu'il ait eu en pré grec les terminaisons *-οιο* (de *-οσγο*) et *-οο* (de *-οσο*), la chose est fort possible (cf. Hirt *IF* II p. 130 suiv.). Il n'est pas même certain que l'homérique *θεοῦ* remonte à *θεοτο*, car l'existence dans la poésie épique de la forme intermédiaire *θεόο* cesse d'être sûre, si l'on admet qu'un groupe *οιο* puisse y valoir un pyrrhique².

La terminaison *-οιο-* ne survécut dans les dialectes

1. *τάλας* « pressoir ». M. Paton (*ad loc.*) dit : « *τρίλια* nescio an cognatum sit ».

2. M. Dittenberger, *ad loc.*, le regarde comme une forme béotienne. Pourtant cf. *Τλασίαφο* à Corcyre SGDI 3188, 1 ; *Πασιάδοφο* 4247 à Gêla, faussement archaïques, sans doute, mais prouvant un génitif dorien poétique en *-ᾱο*.

3. Par exemple *οἶος* N 275, et ailleurs, compte pour deux syllabes brèves ; v. van Leeuwen, *Enchir.* p. 83 suiv.

à l'époque historique que comme archaïsme fort goûté en poésie : éolien ἐρχομένοι Alc. 45, 1 ; en outre ἀνήτοιο Sa. 78, 2 est réclamé par le vers. On ne trouve dans les poèmes éoliens de Théocrite que des génitifs en -ω ; Balbilla a 5 fois -ω et 3 fois -οιο : χάλκοιο 320, 10, Τιθώνοιο 321, 3, Ἀδρι[άνοιο] 322, 9. Les poètes tragiques d'Athènes ont également fait usage du génitif en -οιο dans les parties lyriques de leurs œuvres : εὐρυπόροιο Eschyle *Pers.* 108, δελίοιο Eurip. *Or.* 822, etc. (Kühner-Blass *Gr. Gr.*¹ I p. 400). Pindare emploie concurremment -ου et -οιο (*ib.* p. 394) ; on lit dans Corinne (*frg.* 21) Πινδάροιο, et sur des inscriptions métriques doriennes : κασιγνήτοιο SGDI 3188, 6, Ἀράθθοιο 3189, 2, toutes deux de Corcyre, μεγάλοιο IGS III, I 649, 1, de Céphallénie (archaïque), et même ὁδοῖ sur une inscription attique du VI^e siècle, CIG 22.

En thessalien, deux génitifs étaient en présence, l'un en -οι, l'autre en -ου (de -ω). Dans le nord de la Thessalie, les deux terminaisons se rencontrent parfois sur la même inscription, p. ex. SGDI 1329 Φάιλποι l. 2, Τηλέφου l. 2 (cf. Hoffmann, *Gr. Dial.* II p. 532 ; Audouin, *Déclinaison* p. 204). M. Schulze (*GGA* 1897 p. 882) a contesté cette manière de voir ; mais s'il est permis de prendre Τηλέφου, qui vient d'être cité, pour un datif, l'inscription Mitt. 1896 p. 110 ne laisse plus place au doute : à la ligne 2 on lit les génitifs Σωταίροι τοῖς Κορινθίοις, et à la ligne 10 ἐς Βελφαίω (= ἐκ *Δελφαίου). Peut-être la coexistence des terminaisons -οι et -ου explique-t-elle l'étrange génitif pluriel¹ Κραννοῦ-νοιν EA 1900 col. 53 n° 2 l. 1 ; -οιν serait une seconde forme récente donnée à la désinence -ουν sur le modèle du doublet -οι : -ου du génitif singulier.

Depuis Ebel (*KZ* XIII p. 446), on regarde ordinairement le -οι thessalien comme une terminaison de locatif. Selon M. Audouin (*l. c.* p. 27 et 194), -ογ et -οσυο ont, dès l'époque indo-européenne, rempli tous les deux, au moins

1. Ce pourrait être toutefois une faute du graveur, la forme ordinaire sonne Κραννοῦν/οιν.

dans certains cas, la fonction du génitif¹ ; le thessalien n'a donc fait que conserver un usage très antique. De son côté, M. Hoffmann (*l. c.* p. 533) a repris l'explication d'Ahrens (*Dial.* I, 222), d'après laquelle -οι serait une réduction de -οιο. Cette hypothèse pêche par la base, puisque nulle part en grec une voyelle ne tombe en syllabe finale². Sans doute, dans le génitif singulier cypriote Ἀμηνίῃα SGDI 60, 18, en regard de Ἀριστίῃα SGDI 20, 1, un υ final est disparu. Mais, dans ce cas, ce qui a cessé de se prononcer, c'est l'élément consonnantique d'une diph-tongue à voyelle longue. Les faits de même genre sont fréquents dans toute la Grèce : cf. cypriote τᾶ Ἀθάνᾳ, pour τᾶι Ἀθάναι, SGDI 62; attique tardif ἑατοῦ pour ἑαυτοῦ (Wackernagel, KZ XXXIII p. 2 suiv.).

Sans même en excepter le thessalien, tous les dialectes grecs firent usage du génitif en -ω, -ου : ionien-attique πολέμου ; béotien Ὀνασίμω SGDI 485, 1 ; arcadien τῷ ἔργω 1222, 14, 37; cypriote Φιλοτίμω 142; éléen πολέμω 1149, 5; épirote Δοκίμου 1339, 3; étolien Τιμαίου 1409, 1; locridien κηδάμω = καὶ ἐκ δήμου 1478, 4; delphien Εὐδώρου 1684, 1; achéen βουλάρχου 1612; mégarien Εὐπαλίνου 3021, 4; argien τοῦ συνεδρίου 3277, 4; héracléen Ζωπυρίσκω 4629, 1, 3; cyré-nien Ζευξιμάχω 4840, 3 etc., etc.

Datif singulier. — En éolien, il fut respectivement pour les deux déclinaisons en αἰ et ωι. La longueur de l'α dans la terminaison αἰ est assurée par la réduction de la diphtongue, qui s'effectua vers la fin du iv^e siècle avant J.-Chr. En voici quelques exemples : θανάτωι IGMA 1, 14, τῷ δάμωι 4, 8, αὔτωι 6, 5, τῷ δάμωι 15 b 8, συμπεδίω 74, 6, Αἰχέρω 74, 10, χωρίω 74, 14, μεγάλω 74, 18 ; — Μυτιλήναι 1, 7,

1. Cf. Iliade II 531 :

ὅττι οἱ ὦκ' ἤκουσε μέγας θεὸς εὖξαμένοιο.

et Théocrite VII, 25 :

ὥς τοι ποτὶ νισσομένοιο.

2. Sauf naturellement dans les prépositions κατ, κατὰ, etc.

Φώκαι 1, 9, 10, τᾷ βόλλαι 4, 3; 18, 5, τᾷ Ρώμα 25, 5, ἀγάθα τύχα 32, 2, Νυμφία (masculin) 646 a 5, Μαλεία 74, 16, Θελαίσεια 74, 22, etc. L'ionien-attique employa les mêmes désinences, p. ex. τῇ κεφαλῇ, τῷ λόγῳ; à l'époque historique, il avait certainement perdu, ou bien plutôt jamais il n'avait adopté l'usage des désinences locatives à voyelle brève -αι, -οι pour le datif singulier. Ces formes que l'on lit sur les inscriptions ioniennes d'Oropos en Eubée : τοῖς ἱεροῖς OH, III, 18, 19, τοῖς δῆμοις OH, III, 19, 11, etc., présentent une réduction tardive d'une ancienne diphtongue ωι, comme le prouvent ἐπὶ Κηναίῳ *ib.* 18 l. 19; τει βουλήι 19, l. 2, τεῖ βουλεῖ 19, l. 11. Cf. Smyth, *Ionian* p. 375.

Tandis que l'ionien-attique concordait pleinement avec l'éolien d'Asie, les autres dialectes dits éoliens, comme ceux du nord-ouest, terminaient leurs datifs en -οι, -αι; le thessalien et l'arcado-cypriote usaient en même temps de -ωι et de -αι.

Thessalien. — βέλλομένου SGDI 1332, 15; Τεμπείτα 368, 1, avec ου, ᾱ pour ωι, αι; — Μάαροις OH, II, 63, 7, etc.

Béotien. — Καβίροι Mitt. 1890 p. 406 n° 40; Καβίροις *ibid.* n° 37, γεγραμμένον χρόνον SGDI 488, 78 (οι devenant οε puis υ); — θεϊκή SGDI 425, 16 (η remontant à αι), etc.

Arcadien. — Ἀρτεμισίοις OH, I, 24, 9; mais cypriote τῷ Μαγνίῳ (ω de ωι) SGDI 120, 3.

Eléen. — αὐτοῖς SGDI 1172, 21, 28, Ὀλυμπίοις 1173; ces deux cas sont empruntés à des inscriptions écrites avec l'alphabet ionien.

De ces doublets désinentiels, on peut rapprocher : Epirote : Θεπίνῳ SGDI 1334, 13 et ἐν Ἀπαίροις 1339, 12; Phocidien : ἀνυποδίδωμι 1523, 12, et τρόποις οἷ 1523, 20; Delphien de la seconde période : τοῖς Πυθίοις 1724, 2 et τῷ Ἀπόλλωνι 1724, 2. Pour le dorien proprement dit, M. Boisacq (*Dial. dor.* p. 136) ne cite que Ἐπιδάυροις SGDI 3342, 23, et des formes crétoises comme Λύττοις Cauer Del. 117, 3, qui sont sans aucun doute de vrais locatifs à la façon des éoliens ὅπποις IGMA 14, 11, 12; OH, II, 162, 6, μέσοις Alc. 17, ποῖς Sa. 109, ὕφοις Sa. 91, 1, πάροιθεν Alc. 9, 3, ὅμοις

Balb. 323, 3. Cf. les attiques ποτ, οίκοι, et les pindariques Πυθοι *Isthm.* VI 51, Ἴσθμοι *Ol.* II 55, *Isthm.* VI 21, etc.

Génitif pluriel des thèmes en -a. — La terminaison -ᾶων était déjà un archaïsme dans l'éolien du VII^e siècle : μοισάων Sa. 164, ὠράων Balb. 320, 9 en sont les deux seuls exemples ; partout ailleurs les poètes se servent du génitif en -ᾶν : χαλέπαν Sa. 1, 25, μερίμαν Sa. 1, 26, μοίσαν An. 53, 2, puis encore τύλαν κυλέχναν Τηταν παίσαν τετραβαρ(είαν). Sur les inscriptions on ne lit également que la désinence -ᾶν : δωρήταν IGMA 645 b 64, δίκαν 646 a 23 ; SGDI 215, 24, 30, θέαν IGMA 255, 3 ; 484, 13, ἀμφοτέραν SGDI 318, 15, σπόνδαν SGDI 311, 31, στάλλαν OH, II, 157, 8, κοίναν OH, II, 156, 10, et quelques autres encore.

Datif pluriel. — Dans l'éolien épigraphique, ce cas est en -αῖσι, -οῖσι, exception faite de l'article qui a les terminaisons plus courtes -αῖς et -οῖς. Par exemple ἐκγόνοισι IGMA 5 a 25 ; 12, 5 ; 498, 16 ; 526 c 6 ; 645 a 31, b 28, SGDI 312, 5, Συμυργαίοισι IGMA 12, 2, αἰτοῖσι 12, 5 ; 15 b 15, 23 ; 526 c 5, d 24 ; SGDI 215, 38 ; 312, 5 ; 319, 6 ; OH, II, 136, 11, πατρωτοῖσι IGMA 498, 8 ; 499, 12 ; 503, 5, Διονυσίοισι IGMA 18, 9 ; 527, 24 ; SGDI 215, 45 ; ἐνδόξοισι IGMA 32, 4, Ἑρεσίοισι 59, 3 ; ὕμνοῖδοισι 68, 12, puis θέοισι θυρέτροισι νόμοισι ἄλλοισι ἀγώνοισι προσσησομένοισι (43 cas en tout) ; — et d'autre part [ἀμφοτέρ]αῖσι IGMA 1, 6, ἰδιώταισι 4, 13, τίμαισι 5 a 28, εὐεργέταισι 12, 2 ; OH, II, 158, 4, πολῖταισι IGMA 68, 7, ἀπάρχαῖσι 68, 5 ; 69 b 6, διμοιρίαισι 500, 15, λιπονάυταισι 646 b 23, 38, c 50. Les datifs en -οῖς, -αῖς sont beaucoup moins fréquents et appartiennent à des inscriptions tardives. Pourtant l'inscription OH, II, 155 a, qui date de la fin du IV^e siècle, porte Ὀλυμπήνοῖς l. 12, à côté de (ἀγ)ώνοῖς l. 9 : sans doute l'i final y a été omis par le graveur. Dans l'expression τοῖς πρώτοις προσσησομένοισι OH, II, 157, 3, l'accumulation des terminaisons longues a été évitée.

Chez les poètes, l'article affecte la forme monosyllabique τοῖς, ταῖς, à moins qu'il n'ait une valeur démonstra-

tive, par exemple ταῖσι¹ Sa. 16, 1. Les substantifs ont leur datif pluriel le plus souvent en -οῖσι, -αῖσι, mais parfois en -οις, -αις. Comme Sappho (78, 1) a certainement écrit ἐράταις φόδαισιν, il est en effet illogique de refuser aux poètes éoliens les désinences courtes du datif et de vouloir modifier la tradition des manuscrits². Sans parler des mots mis au datif et suivis d'une initiale vocalique, on trouve -οις, -αις à la finale du vers : λάοις Alc. 64, et dans les accumulations de datifs³ :

τοῖς ἐταίροις τοῖσιδ' ἔμοις γε καὶ σοῖς Sa. 5, 5.

où les manuscrits ont transmis τούτοις τοῖς ἐταίροις (*sic*) ἔμοις γε καὶ σοῖς, qui doit constituer le premier vers d'une strophe sapphique.

τάδε νῦν ἐταίραις
ταῖς ἔμαισι τέρπγα κάλως ἀείσω Sa. 11.

παντοδάπαις μεμιγμέ-
να χροταῖσιν Sa. 20.

κορύφαισιν ἄγναις Alc. 5, 2.

Le datif, dans ce dernier passage, a le sens locatif.

Inversement, la désinence longue se rencontre dans les cas suivants : [φιλοισ]ι ποῖσι Sa. *Oxyrh. Pap.* VII, 6, [ἐ]χθ-ροῖσι *ib.* 7, ὅτοισι *ib.* 11, θέοισιν Sa. 2, 1, ἀστεφανώτοισι Sa. 78, 4 ; χρυσοῖσιν ἀνθέμοισιν Sa. 85, 1, ἀλλόδαποῖσιν Sa. 92, τίοισιν ὀφθαλμοῖσιν Sa. 168, ἀλλάλοισιν Alc. 31, κάκοισι Alc. 35, 1, ἀνθρώποισιν Alc. 41, 4, ἀνθρώποισι Alc. 53, Λύδαισιν Sa. *Schub.* II, 6, ἄσαισι Sa. 1, 3, ὀνίαισι Sa. 1, 3, χρυσταῖσιν Sa. 5, 2, θαλίαισι Sa. 5, 3, χροταῖσιν Sa. 20 ; φόδαισιν Sa. 78, 1, ἀπάλαισι Sa. 78, 2, κορύφαισιν Alc. 5, 2, λάμπραισιν κυνταῖσι Alc. 15, 2,

1. Ajouter le démonstratif τοῖσιδ' Sa. 5, 5.

2. Ce que fait M. Hoffmann, *Gr. Dial.* II p. 536, 539 suiv.

3. M. Diels ('Αθην. πολιτεία p. 38, cité par Kühner-Blass, I p. 398) constate que chez les élégiaques et lambographes ioniens la terminaison -οῖς est usitée : 1° devant une voyelle initiale, 2° à la fin du vers ou au milieu du pentamètre, 3° pour l'article et le relatif, 4° dans les accumulations de datifs. Cet usage est semblable à celui des poètes éoliens.

κεφάλαισιν Alc. 15, 3, δέραισι Alc. 36, 1, παλάμαισιν Alc. 60, ἐσχατίαισι Alc. 69¹.

L'ionien a également possédé les datifs en -οισι, -οις, -αισι, -αις, à côté d'autres formes en -ησι et -ης (Smyth *Ionic* p. 364 suiv., 379 suiv.), et le datif en -αις n'est pas même inconnu à Homère : παλάμαις A 238, ἀκταῖς M 284, θεαῖς ε 119, πάσαις χ 471. De même en *attique* on trouve -οισι et -οις aussi bien sur les documents épigraphiques que chez les écrivains (Meisterhans, *Gramm.*¹ p. 98; Kühner-Blass, *Gr. Gr.*¹ I p. 384.) Pour les thèmes en -α, -αις y est la terminaison ordinaire ; mais si -αισι semble inusité sur les inscriptions (Meisterhans, *l. c.* p. 94), il n'est pas rare dans les textes littéraires, et se voit même parfois chez des auteurs en prose, p. ex. καμπαῖσιν Platon, *Timée* 74 e (Kühner-Blass, *l. c.*)

En *pamphylien*, les deux types de datif coexistent : Ἱγαροῖσι SGDI 1267, 1, ἀτρόποισι = ἀνθρώποισι 1267, 7, ἀωταῖσι 1267, 7, mais τοῖς ὠμολογημένοις 1269, 2, 5.

Le *crétois* n'a pas tout à fait abandonné les terminaisons dissyllabiques : ταῖς ἐταιρείαισιν Cauet Del¹. 121 c 38, d 8 ; ἐν ταῖσι πέντε Mus. Ital. II, p. 131 n° 1, 2 l. 5, ναοῖσι *ib.* p. 190 n. 51, 2 ; mais ἀμέραις Loi Gort. I, 6 ; II, 31 ; XI, 48, ἀνποτέροις = ἀμφοτέροις *ibid.* I, 21, etc.

Ailleurs -αισι et -οισι ne sont plus guère conservés que par la tradition poétique. On lit entre autres ρηοφαῖσι SGDI 3189, 2 sur une inscript. métrique de Cos ; αὐλοῖσιν

1 On pourrait lire ainsi le fragment 51 de Sappho :

Κῆ δ' ἄμβροσίᾳς μὲν
κράτηρ ἐκέκρατο·
Ἐρμας δ' ἔλων ὀλπιν θέοισι
οἶνοχόησε.
Κῆνοι δ' ἄρα πάντες
καρχήσι' ἔχον καὶ
ἐλιδον, ἀράσαντο δ' ἔσλα
γάμβρωι ἅπαντα,

en modifiant la fin qui dans le manuscrit a la forme ἀράσαντο δὲ πάμπαν ἔσλα τῷ γάμβρῳ, et en écrivant, v. 3, θέοισι pour θεοῖς.

Paton and Hicks, *Cos* 58, 3 ; στεφάνοισιν *ib.* 418, 3. Lorsque Aristophane met dans la bouche d'un Béotien les datifs Βοιωτοῖσιν (*Ach.* 900), ὀρνυπετίοισι (*Ach.* 913), il emploie des formes poétiques béotiennes analogues au ξένοισι¹ qui se trouve sur une ancienne inscription versifiée de Béotie SGDI 744. Le poète dorien Epicharme use souvent du datif en -οῖσι : γαυλοῖσιν *frg.* 24, τούτοισι 35, Ἀχαιοῖσιν 71, αὐτοῖσιν 97, λόγοισι 98. Enfin, dans Aristophane, la Lacédémonienne Lysistrata dit : τοῖσι, ἀμοῖσι (*Lysistr.* 1180).

D'autre part, sauf pour les dialectes passés en revue, le seul datif pluriel épigraphique est -οῖς, -αις :

Thessalien : Περραιβοῖς SGDI 1329, 12, Φουκιάταις Mitt. 1896, p. 110, 4.

Béotien : αὐτῶς (υ de οἱ) BCH 1899 p. 90 I, l. 8, τῶς ἄλλως *ib.* l. 14, ρευκοπέπλοῖς Corinne 20] ; τῆς Μώσης (η de αἱ) BCH 1885 p. 405 n° 16 l. 3, etc.

Arcadien : ἄλλοις SGDI 1222, 44, δαρχμαῖς OH, I, 24, 6.

Eléen : ἄλλοις SGDI 1172, 21, εὐεργέταιρ 1172, 18, 22.

Epirote : συνέδροις SGDI 1339, 3, Ἀπειρώταις 1338, 9 ; —

Locridien : τοῖς νομίοις 1478, 28, ἀμάραις 1478, 43 ; — **Delphien :** Δελφοῖς 2501, 45, Λαβυάδαις 2561 a 7 (archaïque) ; —

Achéen : ἀνθρώποις 1643, 3, προστάταις 1615, 3 ; — **Corcyréen :** μισθωτοῖς 3195 a 4, ἀμάξαις 3195 a 7 ; — **Argien :** τοῖς ἰδίοις 3339, 67, πέτραις 3340, 21 ; — **Héracléen :** τούτοις 4629 I 60, ταῖς ἀκροσχιρίαις 4629 I 65 ; — à **Cyrène :** τοῖς τριακατίοις 4833, 52 ; — à **Théra :** ταῖς Μούσαις 4706, 66, etc., etc.

Abstraction faite des changements phonétiques, l'éolien d'Asie n'a rien innové dans la déclinaison des thèmes en α et en ο. Il diffère du thessalien en ce qu'il n'a pas de génitif en -οι, et du thessalien, du béotien, de l'arcadien et des dialectes du nord-ouest en ce qu'il n'attribue pas au locatif singulier la valeur du datif. Contrairement aussi à ces mêmes dialectes, il a donné aux datifs pluriels en -οῖσι, -αῖσι la préférence sur ceux en -οῖς, -αις. D'un autre

1. Exactement ΧΣΕΝΟΙΣΙ.

côté, il se rapproche de l'ionien-attique par l'emploi du génitif en $-\omega$ (ion.-att. $-\sigma\upsilon$) et du datif en $-\omega\iota$; même pour la conservation des désinences $-\alpha\iota\sigma\iota$, $-\sigma\iota\sigma\iota$, il n'en est pas non plus très éloigné¹. En somme, dans la question qui nous occupe, l'éolien ressemble davantage au dialecte ionien qu'à tout autre.

1. Le datif éolien en $-\alpha\iota\sigma\iota$ n'est pas l'équivalent de l'ionien $-\eta\sigma\iota$. Comme il n'est jamais réduit à $-\alpha\sigma\iota$, la quantité brève de son α est certaine.

CHAPITRE II

Déclinaison imparisyllabique.

LE DATIF PLURIEL.

Depuis le IV^e siècle avant J.-Chr. pour le moins, les Éoliens formaient le datif pluriel de la déclinaison imparisyllabique au moyen de la désinence -εσαι. Les exemples en sont nombreux : ἐ[ν]τυγχαν[ον]τεςσαι IGMA 5 b 40 ; διαλυσ[ε]σαι 6, 3, 28, πολ[ι]τεςσαι 30, 5, Γραδανορέσαι 74, 7, πάντεςσαι 60, 30 ; 500, 7 ; 527, 15, 35 ; SGDI 305, 11 ; 311, 30, παίδεςσαι IGMA 68, 6 ; 165 c ; 166 ; 168 ; 169 ; SGDI 312, 2, νικασάντεςσαι 527, 9, Μακεδόνεςσαι 645 a 8, εὐεργετέντεςσαι 527, 40, οἰκημάτεςσαι 74, 6, Αἰγαῖεςσαι OH, II, 155 a 12 ; βασιλῆεςσαι IGMA 645 a 7 ; ἐτ[έ]εςσαι SGDI 317, 5, etc. On en peut compter en tout 45 cas. Cette terminaison était si bien considérée comme une caractéristique de l'éolien, qu'à l'époque impériale, un maladroit forgea le barbarisme εἰρωνείεςσαι IGMA 68, 11 (pour ἱρονίκαισι) sur le nominatif ἱερωνίκης de la langue commune. La désinence -εσαι, avec un seul σ, ne se trouve que dans μῆγνεςσαι IGMA 1, 12 : l'autre σ fut sans doute omis par le graveur. Quant aux datifs en -σι, il n'en existe que deux : γύναιξι IGMA 68, 6, sur une inscription assez tardive et Μαιμάκτηρσι 70, 9, de l'époque impériale. Ce sont certainement des formes de la langue commune, car le datif γυναῖκεςσαι se lit Sa. *Schub.* II, 7, et Grég. Cor. 610¹.

Toutefois les inscriptions elles-mêmes conservent le

1. Τρίσσαι « à trois » OH, II, 95 b 18 fait seul exception.

souvenir de l'ancien datif en -σι dans le nom propre Παι-
σικρέοντος (gén.) 646 a 7, 15, 34.

Chez Alcée et Sappho la terminaison -εσσι est sensible-
ment plus fréquente que l'autre : Ἀρκάδεσσι Alc. 38, ἀρμά-
τεσσ' An. 51, κυλίκεσσιν Sa. 5, 2, νάεσσιν Alc. 79, ὀμμάτεσσι
(ms. ὀππάτεσι) Sa. 2, 11, πόδεσσιν Sa. 54, 1, στήθεσσι Alc. 97,
auxquels il faut sans doute ajouter δύοεσσι « à deux » cité
par Eustathe 802, 28 et transmis avec un seul σ. — Mais
δρύσιν Sa. 42, 2, στήθεσιν Sa. 2, 6 ; 27, 1 ; 83, 2 ; χέρσιν Sa. 78,
2, παῖσι Sa. Schub. III, 6. Dans ce groupe se place ἄμμεσιν
« à nous » Alc. 100 (cité Apollon. 97, 11), formé sur l'ac-
cusatif ἄμμε. Nous lisons dans Théocrite μακάρεσσιν 29, 7,
δαμότισιν 28, 22, γύναιξιν 28, 2, et dans Balbilla παῖσι « à tous »
320, 15. Les deux datifs coexistaient donc encore au VII^e
siècle, au moins dans la langue poétique.

Il n'est pas inutile de noter au passage que sur les sept
datifs en -σι, cinq appartiennent à des thèmes qui, à
l'époque historique, étaient terminés par υ et ε, et que du
substantif στήθος ne fut pas une seule fois tiré στήθέεσσι,
mais seulement στήθεσσι et στήθεσι.

Comme l'éolien, le *thessalien* se sert communément de
la désinence -εσσι : Δολόπεσσι SGDI 1329, 12, δοκιμασθέντεσσι
ib. l. 17, κατοικέντεσσι 345, 14, 18 et quelques autres. Toute-
fois l'ancien datif se retrouve dans χρήμασιν¹ Mitt. 1896
p. 110, 4 et aussi dans le nom propre Πασιζένοι (gén.)
SGDI, 1329 a 29.

Le *béotien* a également généralisé -εσσι : πεπιτευόντεσσι
BCH 1897 p. 553 l. 7, πεποιόντεσσι *ibid.*, Φιλετηρέεσσι IGS I
1790, 6, etc. Et en regard : Πασικλῆς IGS I 1324, Πασιτίμω
REG 1899 p. 71 a 62, Πασίκλη *ib.* b 52, Πασι... IGS I 2615,
Ναυσιδί[χοε] IGS I 3504 (archaïque).

L'*arcadien* n'offre aucun exemple de datif en -εσσι : θυ-
μιάμασιν EA 1898, col. 249 l. 16, 17, ἀρώμασιν *ib.* l. 17, etc.

¹ Ce datif est formé sur un thème en -εν- (Brugmann, *Gr. Gr.*³ p. 572,
addition à la page 237).

L'attique employa couramment la désinence -σι: γυναῖσι; mais -σαι se lit encore sur une inscription: ἔτεσαι CIA I 273 h 4 (Meisterhans, *Gramm.*¹ p. 103) et dans Sophocle ὄρεσαιβίτῃ. Les datifs en -εσαι se trouvent çà et là chez les poètes tragiques: βαρίδεσαι, μερόπεσαι Eschyle, Κορυβάντεσαι Sophocle, χείρεσαι Euripide.

L'ionien a fait comme l'attique; quelques traces seulement de datifs en -εσαι restèrent dans la langue de la poésie: [πελάγεσαι Archiloque], περύγεσαι Anacréon, ἰχθύεσαι Ananios. Parfois les manuscrits d'Hérodote donnent un datif en -ει qui vient certainement de -εσαι: δαιτυμόνεσι 6, 57, et peut-être πλεόνεσιν 7, 224 (cités par Kühner-Blass *Gr. Gr.*² I p. 418). L'ionien homérique fait un assez fréquent usage de -εσαι: μυμνόντεσαι, ἀριστήεσαι, ἐπέεσαι, etc., bien que la désinence -σι y soit de beaucoup la plus commune.

Les autres dialectes ne connaissent que -σι¹, même ceux d'entre eux qui ont conservé le double σ de l'aoriste; le delphien et l'éléen constituent les seules exceptions.

Delphien de la première période: πάντεσαι SGDI 2501, 22, 44, πυτανίεσαι 2502, 161, 165, πάντεσαι τοῖς ἀγώνεσαι 2582, 7, etc.; mais à partir du moment où la κοινή achéodorienne fut adoptée à Delphes, on y dit ἀνδροῖς τρείοις 1689, 9, etc.

Eléen (δσσα): Μαντινῆσι SGDI 1151, 17; mais φυγάδεσαι *Jahresh. d. österr. archäol. Instituts* I p. 197 l. 10.

Argien (ἐργάσσασθαι): λάμασιν 3339, 24 à Epidaure; γονεῦσιν EA 1892, 1 à Mycènes; Σκυλλαιεῦσι SGDI 3364 b 24 à Trézène; [ἐγκ]αύτεροι 3318, 3 à Némée.

Dialecte de *Cos* (δσσα): χρήμασι SGDI 3613, 13; 3614, 11; 3615, 8; καθεστακόσι 3611, 10, etc. Pour Σάρδεσαι 3660, 22, il date de l'ère chrétienne et ne prouve rien.

Crétois (δάττονται): ἐπιβάλλονσι Loi Gort. III, 33; XI, 42, νικάσανσι XI, 39; μηνσί VII, 146. Et pourtant le σσ primitif se laisse reconnaître dans le θθ de fêteθθι (= att. ἔτεσι) Mon. Ant. I, 47 b 22.

1. En laissant de côté la désinence -οις.

L'héracléen (δσσο;) a un datif en -ασσι propre aux participes actifs : ποιόντασσι 4629, I, 50, έντασσι I, 104, πρασσόντασσι I, 158, ύπαρχόντασσι I, 175 ; — mais πασι II, 66.

Des dialectes qui simplifient le double σ quelques exemples suffiront¹ : *Phthiotide* χρήμασιν SGDI 1440, 9; 1441, 12; *Acarnanie* χρήμασι 1380 a 12; *Mégare* πασι τοις άγώσιν 3005, 10; 3010, 13; *Rhodes* ήρωσι 3749, 3; *Laconie* πένησι 4566, 20; *Théra* πασι 4693, 12, etc.

De cette énumération de formes il résulte clairement que non seulement le datif en -εσσι n'est pas spécial aux dialectes dits éoliens, puisqu'il se rencontre en delphien et en ionien, mais sa généralisation en Béotie, en Thessalie et en Eolie date d'une époque relativement récente : nous avons vu en thessalien et en béotien des traces de l'ancien datif en -σι; et l'éolien du VII^e siècle, au moins dans la poésie, employait encore couramment les deux désinences. On assiste pour ainsi dire au triomphe de la désinence -εσσι dans ces trois dialectes, triomphe remporté à une époque où ils étaient individuellement constitués et indépendants l'un de l'autre. On peut, sans dépasser les bornes de la juste hypothèse, imaginer que vers le IX^e ou X^e siècle, ils usaient des deux datifs indifféremment. Ils ne se distinguent de l'ionien homérique que sur ce seul point : dans la langue épique, -εσσι est en pleine décadence et laisse déjà prévoir sa disparition plus ou moins prochaine, tandis qu'en éolien, en béotien et en thessalien il eut une extension de plus en plus grande. L'arcadien, dialecte dit éolien, a procédé de son côté exactement comme l'attique.

L'absence du datif en -εσσι dans les dialectes de l'Argolide, de Cos, de la Crète et d'Héraclée est très significative. Puisqu'en effet son extension en Eolie, en Thessalie et en

1. Les datifs locridiens Κεφαλλάνεσσι SGDI 1505, 3, χρημάτεσσι 1505, 5 sont d'une époque tardive. La désinence ordinaire en Loeride est -οις : Χαλειόοις 1478, 47 (1^{re} moitié du V^e siècle), datif pluriel de Χαλειεύς 1477, 5; 1479, 7.

Béotie, comme sa disparition en ionien et en arcadien concordent exactement avec la conservation du double $\sigma\sigma$ d'une part et la simplification de ce même groupe d'autre part¹, on s'attendrait à le voir subsister dans les pays doriens où $\sigma\sigma$ s'est maintenu. Bien plus, l'héracléen, qui dit à la fois $\pi\acute{\alpha}\sigma\iota$ et $\upsilon\pi\alpha\rho\chi\acute{o}\nu\tau\alpha\sigma\sigma\iota$, montre par là que jamais il n'a connu la désinence $-\epsilon\sigma\sigma\iota$: si $*\pi\alpha\nu\tau\epsilon\sigma\sigma\iota$ avait existé dans ce dialecte, $\upsilon\pi\alpha\rho\chi\acute{o}\nu\tau\alpha\sigma\sigma\iota$ lui aurait donné une vitalité plus grande ou l'aurait transformé en $*\pi\alpha\nu\tau\alpha\sigma\sigma\iota$.

En conséquence, $-\epsilon\sigma\sigma\iota$ ne fut jamais dorien². Et comme sa création remonte à une date relativement récente, le dorien vivait donc déjà d'une vie indépendante, avant que le langage des autres Grecs, encore réunis dans une sorte d'unité linguistique, se fût donné cette nouvelle forme de datif.

LES THÈMES EN ω ET EN η .

Les noms de femme en $-\omega$ (thèmes en $-\sigma\gamma-$) avaient en éolien asiatique leur nominatif en $-\omega$, leur génitif en $-\omega\varsigma$ (de $-\sigma\gamma\omega\varsigma$), et leur accusatif en $-\omega\nu$, formé d'après le nominatif et selon la proportion : $\text{'Ηρῶν} : \text{'Ηρῶ}, \text{'Ηρῶς (gén.)} = \Delta\acute{\iota}\kappa\upsilon\nu : \Delta\acute{\iota}\kappa\alpha, \Delta\acute{\iota}\kappa\varsigma$ ³; le datif ne s'est pas encore rencontré. On peut noter :

Les nominatifs 'Αδρῶ BCH 1882 p. 422, 'Ασίνῶ OH, II, 144, 6, 'Ατω IGMA 487; Βίω 304, ... $\tauῶ$ REG 1892 p. 413, II.

Les accusatifs 'Ηρῶν Sa. 71, Λήτων (c. à. d. Λάτων) et Σάπφων cités par Hérodien II, 755, 26. Il est permis de lire Μεγίστω[ν] OH, II, 138, 10.

Les génitifs Γόργως Sa. 48, Γυρίωνως Sa. 76, Σάπφως An. 62, Περίως IGMA 73, 3.

1. L'éolien, le thessalien et le béotien ont conservé $\sigma\sigma$, l'ionien-attique et l'arcadien l'ont réduit.

2. Les datifs en $-\epsilon\sigma\sigma\iota$ rencontrés sur les anciennes inscriptions de Delphes et d'Elide, ne sont donc pas, à proprement parler, doriens.

3. M. Hirt (*IF* XII p. 210) regarde l'accusatif en $-\omega\nu$ comme très ancien.

Remarque. — Γέλλως, c. à. d. Γέλλω, Sa. 47, est le génitif de Γέλλω, connu par la glose d'Hésychius : Γέλλω· δαίμων, ἣν γυναῖκες τὰ νεογνὰ παῖδια φασὶν ἀρπάζειν.

Le vocatif a conservé son ancienne forme, au moins chez les poètes : Ψάπφοι Sa. 59, Σάπφοι Alc. 55. Quant à Ψάπφ' Sa. 1, 20, *Schub.* I, 5, il représente sans doute Ψάπφοι, avec élision de la diphtongue.

Des thèmes féminins en -οσ-, ne nous sont parvenus que les nominatifs αἶδω Sa. 28, 3, Alc. 55, 2, αὔω Sa. 18; 95, 1; 153, et les génitifs αἶδω (de *αἰδοσο) Alc. 21, αὔω Balb. 321, 3.

Leur rayonnement analogique apparaît dans ἔδρω (nom.) Sa. 2, 13, qui a revêtu le genre féminin¹, et dans le génitif ἔδρω An. 63.

L'on constate certaines fluctuations entre le suffixe -οσ- et le suffixe -α dans αῶα² (= αὔω) Sa. 152, αῶαν EM 174, 38, et dans αὔδω (gén.) Sa. 1, 6 en regard de αὔδαν Balb. 320, 10.

Ἀήδων, qui a été employé par Sappho (*frg.* 39), avait un autre nominatif ἀήδω, selon Suidas et le scholiaste de Sophocle, *Ajax* 629.

Les noms communs et les adjectifs en -εσ- ont presque complètement gardé leur déclinaison primitive.

Leur accusatif singulier prend les formes -εα (de -εσα) et -ην (refait sur le nominatif) : λαθικάδεα Alc. 41, 3, mais ἀδάκην Sa. 72, 2, ἀδλάβη[v] Sa. *Oxyrh. Pap.* VII, 1; ἐμφέρη Sa. 85, 2 est à lire ἐμφέρην. — Les grammairiens³ font connaître δυσμένην εὐρυνέφην κυκλοτέρην, mots poétiques. — Témoignages épigraphiques : δαμοτέλην IGMA 645 a 44,

1. Sa. 2, 13 : ἃ δὲ μ' ἔδρω καχέεται. En outre ἔδρω est expressément déclaré féminin par Hérod. II, 763, 23; AO I, 208, 13.

2. Béotien ἄα « aurore » Schol. II. Θ 470; *αῶσα existait peut-être avant la constitution des dialectes.

3. Hérodien I, 417, 14. AP I, 396, 19.

[δαμο]τέλην Mitt. 1886, p. 267 l. 14; mais παντέλεα SGDI 311, 22 (époque impériale)¹.

Le génitif singulier se termine en -εος : μελιάδεος Alc. 45, 2; 47, 1, tout comme ξίφεος, στήθεος, γένεος, etc. Alcée employa une seule fois, par artifice métrique, τεμένεος pour τεμένεος (AO I, 342, 1).

Le datif singulier est en -ει : αὐτοέται (tétrasyllabique) Th. 28, 13; cf. τε[χ]ει IGMA 14, 12.

Le pluriel enfin ne donne lieu à aucune remarque, exemples : ἀτέλεες, ἀτέλεα, αὐοιτέλεας, ἐτέων, στήθεσι, στήθεσσι, ἐτέεσσι.

Mais les noms propres ont pris des désinences particulières, calquées sur celles des masculins en -α. Τιμαγένης, en regard de Λυσαγόρας, se déclinait ainsi :

<i>Nominatif</i> :	Τιμαγένης	Λυσαγόρας
<i>Accusatif</i> :	Τιμαγένην	Λυσαγόραν
<i>Génitif</i> :	Τιμαγένη	Λυσαγόρα
<i>Datif</i> :	Τιμαγένηι	Λυσαγόραι
<i>Vocatif</i> :	Τιμαγένη ³	Λυσαγόρα

*Nominatif*² : Τιμαγένης, Διογένης, etc.

Accusatif : Διογένην IGMA 225, Κλεοσθένην 18, 21.

Génitif : on en a compté 25 exemples : Διογένη IGMA 85, 4, Δίη 222, 2; 333, Καίμμη 225, Μάνη 334, Ἐχεκράτη 323, Ἐρμογένη SGDI 319, 8, Θεογένη IGMA 74, 13; 331, etc.

A titre de curiosité, on relèvera Ἀσκληπιάδης 88, 15 barbarisme tardif formé d'après le nominatif hellénistique Ἀσκληπιάδης.

Datif : Θεοφάνη IGMA 150, 2; 163 b, où la diphtongue ηι s'est régulièrement réduite; puis Ἀρηι dissyllabique dans Alc. 15, 1; la tradition des manuscrits donne Διγγομένη

1. Ὑπερδάρεια SGDI 311, 15 se rattache, soit à ὑπερδάρης, soit à ὑπέρδαρυς.

2. Et non -γενε, comme dit M. Hoffmann (l. c. II, p. 548).

3. Nominatif sans σ : Νήρη (v. p. 135).

Alc. 52 ; 94, 1, qu'il faut lire Διωνομένηι. Priscien 1, 54 nous parle d'un datif Δημοσθένη, c'est-à-dire Δαμοσθένη(ι).

Vocatif : Εὐάρχη IGMA 316, cf. Μεγιστόκλη (v. *infra*). Ces deux mots permettent d'interpréter ce renseignement grammatical (C. III, 32) : τῶν δὲ εἰς ἧς ὀνομάτων, ὧν ἡ κλητικὴ εἰς ες, δῖχα τοῦ σ λέγουσι· Σώκρατες Σώκρατε (lisez Σωκράτης Σωκράτη)... Καὶ τῶν γενικῶν δὲ πτώσεων τὸ σ ἀφαιροῦσι· Σωκράτου (lisez Σωκράτη). La doctrine est exacte, mais les exemples fautifs.

Cette déclinaison nouvelle existait déjà au VII^e siècle, puisqu'Alcée a dit Διωνομένηι ; mais jusqu'après le IV^e siècle se rencontrent encore des génitifs en -εος : Ἀγῆσιμνεος IGMA 526 a 38 (IV^e s.), Ἀριστοκράτεος OH, II, 147, 16 (III^e s.), Διαφένεος OH, II, 153, 1, Ζευξιγέneos BCH 1886 p. 515 ; REG 1901 p. 296.

Pour la création de ce type nouveau, les noms propres en α ont eu leur pouvoir analogique accru par la tendance à faire passer les noms de femme en ω dans la déclinaison parisyllabique, et aussi par la déclinaison des composés en -κλης.

Après la chute du ρ, les contractions produisirent¹ un nominatif -κλης et un datif -κληι. L'accusatif -κλην s'étant formé sur le nominatif, le génitif -κλη dut être rapidement créé afin d'établir le parallélisme complet avec le type Λυσαγόρας.

Nominatif : Λαβδης IGMA 96, 6, Μενέκλης 317, etc.

Accusatif : Πραξικλην IGMA 498, 20.

Génitif : Δεινόκλη IGMA 329, Διονυσίκλη 117, 1, Εὐκλη 500, 27, Θεόκλη 546, Ναύκλη 320, Νικόκλη 93, 2. — Θεόκληος IGMA 293 est-il pour Θεόκληος avec iotacisme tardif?

Datif : Καλλίκληι IGMA 288. — Ματρόκλει 290, de l'époque impériale, n'a pas une terminaison éolienne.

Vocatif : Μεγιστόκλη BCH 1894 p. 537 n° 5.

1. Cf. homér. Ἡρακλῆος Ἀγακλῆος, Ἡρακλῆι, Ἡρακλῆα Διοκλῆα, etc.

Les Éoliens croyaient donc voir dans ces mots un thème -κλη- ; de là peut-être le dérivé Ἡρακληιδαν OH, II, 147, 15, qui ne correspondrait pas alors au laconien Ἡρακληιδαν (voir pourtant Schulze *QE* p. 31, n. 6 et 282, note 5).

On doit envisager la création des thèmes en -η-, tels que Τιμαγένης, comme un fait purement éolien. Sans doute le béotien a dit, à l'accusatif, Διογένειν SGDI 812, 4, Διοπέ-θην IGS I 526, 3, Ἀντωλεῖν SGDI 812 ; et l'arcadien Φιλο-κλῆν OH, I, 18, d'où les vocatifs Ἀγαθοκλῆ SGDI 1243, Πολυκλῆ 1206, etc. ; mais le génitif ancien en -ος resta seul en usage dans ces dialectes : béotien : Ἐπωλετος SGDI 498, 8, Δαμοκράτεος 747 d 1, Κλεσθένειος BCH 1895 p. 375, 4, etc. ; arcadien : Ἰπεράνθεος SGDI 1231 c 18, Φιλοκλέος OH, I, 18, etc. ; thessalien : Ἐπιγένης SGDI 345, 1, 25, Εἰρακλῖος OH, II, 63, 12. D'ailleurs, les accusatifs en -ην furent fréquents en attique, particulièrement dans les composés en -κράτης -γένης -σθένης. Là aussi, l'influence des noms en -ης, primitivement en -ās, se fit sentir sur le génitif, qu'elle convertit en -ου (cf. Meisterhans, *Gramm.*¹ p. 104 et 106). L'ionien récent fournit de son côté αἰνοπάθην (Anacr.) Ἀντιγένην (inscr. de Thasos), Μενεκλῆν Σωκλῆν (inscr. de Smyrne)¹. Le dialecte homérique décline Διομήδης, Διόμηδες, Διομήδεα, Διομήδεος, Διομήδεις ; quant à ζαῆν, ce n'est certainement pas un « éolisme » homérique.

Si les inscriptions ne nous apprennent pas les terminaisons adoptées pour les noms de femme en -ω par les Thesaliens ni les Arcadiens, nous savons en revanche que les Béotiens disaient à l'accusatif Νιουμών SGDI 498, 10, Νικιών 406 l, Παναρμών 721, Ἀσκληπών 394, 4, — au génitif Νιουμῶς 498, 13, Ἀπολλῶς 406 n 20, — au datif Κλιῶι 501, 6, Φιλλῶι 429, 3. Le génitif en -ως y résulte phonétiquement de l'antique -ογος ; l'accusatif -ων répond à une tendance panhellénique. Seul le datif revêt une forme particulière due à l'analogie. Mais précisément le datif éolien de ces

1. Smyth, *Ionie* p. 422.

mots est encore inconnu. Rien ne laisse donc supposer que les dialectes « éoliens » aient eu pour ces thèmes une déclinaison à la fois propre et commune.

LES THÈMES EN ι.

Leur déclinaison en éolien fut assez complexe :

Singulier.

Nominatif : πρότανις IGMA 1, 19; 526 c 29, etc.

Accusatif : πόλιν 4, 7, 17, διοίκησιν 5 a 18, etc.

Génitif : Sur les inscriptions : πόλιος IGMA 6, 4 et 28 autres fois, ἀπολάμψιος 28, 6, ἐνδεξιος 59, 14, ἀναθέσιος 500, 24, παναγύριος 224, 6; 250, 11, προτάνιος et πρυτάνιος fréquents, et encore ὕβριος, ἀγρέσιος ἀποδόσιος διοικέσιος διοικήσιος κρίσιος κατειρώσιος συντάξιος, partout -ιος. Dans Alcée 23 et 37 a 2 les manuscrits donnent πόλεως, qui est à lire πόλιος. Mais le génitif πόληος est déclaré éolien par la scholie II. Φ 516 et par AO II 195, 14.

Datif : πόλι IGMA 5 a 2; 6 (8 fois); 526 a 2; 645 a 2, 9, 19; ἀκροπόλι 526 a 10; διαλύσι 6, 20; ψαφίγγι 526 a 16, b 16. Mais, dès la fin du 1^{er} siècle, -ει seul fut employé : πόλει 526 a 27, c 3 (1^{er} siècle) et 12 fois plus tard, ἀναθέσει 25, 6, puis ψύσει δυνάμει διαλάμψει.

Pluriel.

Nominatif : 1°) -ιες dans ἔθριες Balb. 321, 6; — 2°) -1ς dans πόλις IGMA 1, 2. — Le nombre « trois » a pour nominatif τρις : [τρ]ις IGMA 646 b 15, mais aussi τρης selon Hérodien 11, 416, 9. A partir de la fin du 1^{er} siècle, on lit τρεῖς IGMA 526 a 30; 74, 3; OH, II, 135, 3.

Accusatif : 1°) -ιας sur une inscription archaïsante : κτήσιας SGDI 311, 41; — 2°) -ιες : διατάξιες IGMA 59, 15; τάξιες 134, 9, l'un et l'autre d'une époque très tardive; — 3°) -1ς au 1^{er} siècle : διαλύσις IGMA 6, 31; — 4°) -εις après le 1^{er} siècle : πρυτάνεις¹ SGDI 215, 46. — L'accusatif du nombre

1. Le dialecte de l'inscription est entaché d'ionismes.

« trois » est τρις IGMA 14, 1; 645 a 42; mais τρεῖς 500, 23.

Génitif : πολίων OH, II, 95 b 17; SGDI 215, 40; 318, 15.

Datif : πολίεσσι IGMA 1, 6; 30, 5; διαλυσεσσι 6, 3, 28. —

Mais [τ]ρίσσι « à trois » OH, II, 95 b 18.

Observations. — 1. — Etant donné que le datif singulier en -αι ne paraît qu'à une époque où la langue commune déformait l'éolien écrit, il doit être considéré comme une désinence hellénistique, bien plutôt que comme le continuateur de l'ancienne terminaison -εγί. Τρεῖς et πρῦταις sont également de la langue commune.

2. — Bien que πόλῃος ne repose que sur l'autorité des grammairiens, dont l'un le cite à propos du génitif homérique, il se peut pourtant qu'il ait encore vécu au VII^e siècle dans l'éolien poétique. Non seulement πόλῃος subsiste chez Homère et s'est transformé en πόλεως dans le dialecte attique, mais le thème πολῃ-, ou plutôt πολῃε-, a existé en cypriote. En effet le datif cypriote πόλιφι n'est autre que *ποτολῃφι, locatif en -έu accru de la désinence -i (Wackernagel, *Verm. Beitr.* p. 53 note), d'où l'ι des autres cas expulsa l'η primitif.

3. — Les accusatifs très récents en -ιες ne sont pas à proprement parler des nominatifs éoliens en fonction d'accusatifs, mais simplement de faux archaïsmes. Puisqu'à un nominatif hellénistique πόλεις correspondait en éolien poétique πόλιες (cf. ἰδριες), on éolisa en πόλιες l'accusatif πόλεις de la langue commune.

4. — Les deux accusatifs πόλιας et πόλις ont été employés par Homère; ils sont anciens l'un et l'autre. En éolien, πόλιας, semble-t-il, fut un archaïsme.

5. — Τρῆς s'est transformé en τρις,¹ par analogie de τρία, τρίων, τρίεσσι, τρις (acc.). Une extension semblable de la voyelle ι explique le nominatif pluriel πόλις, qui a succédé

1. Le même fait s'est produit en héracléen et en béotien. Cf. G. Meyer, *Gr. Gr.* 3 p. 498; Audouin, *Déclinaison*, p. 158.

à un ancien *πόλης (de *πολεγε), comme le cypriote πόλις a remplacé *ποληφι.

La substitution de la désinence accusative à celle du nominatif, que M. Hoffmann (*Gr. Dial.* II p. 541) admet dans le nom. pl. éolien πόλις, pas plus que la majeure partie des confusions de nominatif et d'accusatif au pluriel, que l'on a supposées, ne paraissent bien vraisemblables. En effet « la syntaxe de l'accusatif, dit M. Audouin (*l. c.* p. 162), est strictement distincte en grec de celle du nominatif. » Sans doute ἐλάσσονες SGDI 1615, 12, στατήρες 1448, 3, etc., pour la plupart achéens¹, montrent nettement l'extension de la désinence nominative; M. Audouin (*l. c.* p. 161) les explique par l'influence des noms de nombre. Mais les attiques πόλεις, τριήρεις, πῆλεις, βελτίους ont pour origine probable *πολε-νς, *τριηρε-νς, *πηχε-νς, *βελτιο-νς, formés sur les thèmes² πολε-, τριηρε-, πηχε-, βελτιο-.

M. Hoffmann (*Gr. Dial.* II p. 96) a cru trouver en éolien un pendant à l'attique βελτίους dans ἐλάσ[σοις] (de *ἐλασσο-νς) IGMA 645 a 20. Malheureusement, bien que cette inscription soit gravée στοιχηδόν, ses différentes lignes sont d'inégale longueur, de sorte que M. Paton a eu le droit de restituer ἐλάσ[συνας].

Toutefois le pronom éolien et dorien σφεις est issu de *σφε-νς, s'il est un accusatif. La pensée d'Apollonius, qui le cite (*Pron.* 94, 19), demeure enveloppée de tant d'obscurité, qu'on ne peut dire à quel cas il se trouve.

L'arcadien σφεις de l'expression δέατοί σφεις SGDI 1222, 10, 18, a été interprété de bien des manières (v. Hoffmann, *Gr. Dial.* I p. 259). Ne pouvant partager l'opinion de M. Audouin (*l. c.* p. 157), qui en fait un « nominatif en fonction d'accusatif », puisque *σφε-ες aurait produit *σφης, nous y voyons un datif pluriel σφε-ις formé sur λόγο-ις, comme l'éolien ἄμμεσι a été créé d'après στήθε-σι.

1. L'accusatif éolien στάτηρες IGMA 527, 48 est incertain.

2. Les dialectes n'ont pas connu les antiques thèmes πολεγ-, τριηρεσ-, βελτιοσ-; le F de πηχεF- disparut tôt en attique.

Tous les dialectes grecs, sauf l'attique, employèrent de préférence πόλιος, πόλιες, etc. La création dialectale de l'accusatif *πολε-νς fit généraliser en attique l'usage du thème πολε-, sans anéantir pourtant les anciennes formations : cf. οἷς « brebis », gén. οἰός, etc., puis le datif Φώκῃ qui se lit sur un vase athénien très ancien (Kretschmer, *Vasen-inschr.* p. 187).

En somme, si, comme il est légitime, on admet que l'éolien ait possédé, dans des temps reculés, un génitif singulier πόλῃος et un nominatif pluriel πόλῃς, sa déclinaison des thèmes en -ι- ne diffère pas essentiellement de celle de l'ionien, ni même, à vrai dire, de l'attique.

*Ἄρεος

Le nom du dieu Arès a été décliné en éolien de quatre manières :

1^o) Avec un thème 'Αρηϝ- : 'Αρηϝῃ AO I, 28, 22, EM 139, 54.

2^o) Avec un thème 'Αρευ-¹ : 'Αρευς Sa. 66, Alc. 124 ; — voc. 'Ἄρευ Alc. 28 ; — acc. 'Ἄρευα Alc. 31 ; — gén. 'Ἀρευος Alc. 29 ; — dat. 'Ἀρευι Sa. 91, 5 ; Alc. 30. Cette déclinaison est souvent rappelée par les grammairiens, p. ex. Hérod. II, 640, 5 ; AO III, 237, 1.

3^o) Avec un thème 'Αρε(σ)- : 'Αρεος Grég. Cor. 607. — Priscien VI, 92 cite le génitif 'Ἀρευς.

4^o) Avec un thème 'Αρη- : 'Αρηι (dissyllabique) Alc. 15, 1 ; cf. Διγγομένη p. 151.

Le dialecte béotien avait des formes qui rappellent les déclinaisons éoliennes : 'Αρευα Corinne 11 ; gén. 'Ἀρεος et 'Ἀριος Diaconos, *Commentaire à Hésiode Scut.* 88. M. Führer (*De dial. boeot.* p. 31) regarde l'Ἄρευα de Corinne comme une faute des manuscrits ou des grammairiens. Nous n'en devinons pas la raison.

Pour ce mot, il exista deux thèmes, 'Ἀρεσ- et 'Αρηϝ-, qui

1. Cf. l'adjectif 'Ἀρεύτοι Alc. 23.

influèrent l'un sur l'autre. Homère dit Ἄρης, Ἄρεος, Ἄρην, voc. Ἄρες et Ἄρες, du thème en -εσ-, et Ἄρηος, Ἄρηα, de l'autre.

Les quatre déclinaisons éoliennes s'expliquent par ces deux mêmes thèmes : Ἄρηι dissyllabique relève du type éolien récent Τιμαχένης (v. p. 151). Le génitif Ἄρευος a été formé sur le nominatif Ἄρεως, parce que sans doute, après la disparition du ρ, Ἄρηος parut se rattacher au nominatif Ἄρης et que Ἄρεως sembla isolé. — Le béotien Ἄρευος ne surprend pas, quand on se souvient que βούεσαι SGDI, 489, 38, βούων 489, 45 ont été créés en Béotie. La concordance de l'éolien et du béotien ne dépend que du hasard.

La confusion, dans les noms propres, des terminaisons -εως et -ης se retrouve dans le mot éolien Νήρη = Νήρης, en regard de l'ionien-attique Νηρέως.

Comme pendant à Ἄρευος, les inscriptions des vases attiques offrent Πηλεΐος (Kretschmer, *Vaseninschr.* p. 137), et, pour le mélange des thèmes en -εσ- et en -ηρ- : Πηλης Προμηθης Ὀλυτης Περσης Ἐρεχθης (Kretschmer, *ibid.* p. 192. — Cf. J. Schmidt *KZ* XXV p. 19 remarq. ; Meisterhans, *Gramm.*¹ p. 110 n. 1011, 1012).

CHAPITRE III

Conjugaison. Les verbes contractes.

« La plus importante particularité morphologique de l'achéen, dit M. Hoffmann (*Gr. Dial.* II p. 572), consiste dans ce fait que les verbes grecs en -αω -εω -οω passent dans la flexion en -μι. » M. Johansson (*Derivatis* p. 50) estime que la meilleure preuve de l'étroite parenté de l'éolien et du thessalien réside dans cette conjugaison néo-athématique. La première et la principale des études qui vont suivre, sur les formes verbales, devra donc traiter ces trois points : dans quelle mesure les dialectes « éoliens » ont-ils innové en développant cette nouvelle conjugaison, quelles traces peut-on en découvrir dans les autres parlers grecs, enfin comment est-il permis d'en concevoir la genèse.

Les verbes dont il s'agit, sont essentiellement ceux qui, pour la plupart dénominatifs et secondaires, se terminaient, à l'époque historique, en -αω -εω -οω, et dont τιμάω φιλέω δοκίμω sont les représentants.

A l'origine, l'α de τιμάω était long ; mais les savants¹ s'accordent à faire remonter la date de son abrègement jusqu'à l'époque d'unité grecque, et à l'attribuer à l'influence de φιλέω. Mais puisque ἐφίλησα succéda à *ἐφιλέσα par imitation de ἐτίμασα, parallèlement *φιλήω, à ce qu'il semble, devait naître auprès de *τιμάω. Néanmoins, φιλέω a bien réellement eu le pouvoir de transformation qui lui est reconnu, mais grâce à l'aide puissante des verbes dénominatifs en -αω eux-mêmes. Si, en effet, beaucoup

1. Brugmann, *Gr. Gr.*³ p. 306.

d'entre eux étaient dérivés de thèmes nominaux à voyelle longue, d'autres avaient pour base des féminins en α bref, des neutres¹ ou même des adverbes. Tels furent² :

φυσάω :	ἡ φύσα
ἀμύλλάομαι :	ἡ ἄμύλλα
κνισσάω :	ἡ κνίσσα
χαλαζάω :	ἡ χάλαζα
τολμάω :	ἡ τόλμα
μυζάω :	ἡ μύζα
μοιράω :	ἡ μοῖρα
οἰμάω :	τὸ οἶμα
ἀποινάω :	τὰ ἀποίνα
μεταλλάω :	τὰ μέταλλα
ὀρχιπεδάω :	τὰ ὀρχίπεδα
ιεράομαι :	τὰ ιερά
σπαργανάω :	τὰ σπάργανα
φαρμακάω :	τὰ φάρμακα
χασμάομαι :	τὸ χάσμα
δωμάω :	τὸ δῶμα
ὀψάομαι :	τὰ ὄψα
χειμάω (Hés.) :	τὸ χεῖμα
πλημάω :	τὸ πλῆμα
σφαλμάω :	τὸ σφάλμα
ταλαντάω :	τὰ τάλαντα
γελοιάω :	τὰ γελοῖα
άντάω :	άντα
διχάω :	δίχα
même ἰμάω :	ἰμάς
κεράω :	κέρας

Plus d'un certainement des verbes cités sont tardifs, mais le principe même de leur formation est très ancien.

1. Cf. Henry, *Etude sur l'Analogie*, p. 175 suiv.

2. Ces exemples sont empruntés à Sütterlin, *Verba Denominativa*, p. 8 suiv., 20 suiv.

Remettant à plus tard le résumé des opinions émises touchant la conjugaison dite éolienne, on rappellera tout d'abord comment les dialectes grecs ont conjugué les verbes contractés. Et puisque $\varphi\lambda\acute{\epsilon}\omega$ $\varphi\lambda\eta\mu\iota$ sont les types sur lesquels nous sommes le mieux documentés, et que la quantité des voyelles en est notée dans l'écriture, c'est par eux que l'on commencera l'énumération des formes.

I

EN ÉOLIEN.

A

Verbes en -εω.

Les Eoliens conjuguèrent ces verbes de trois manières différentes : soit, comme la plupart des autres Grecs, avec la voyelle thématique : $\varphi\lambda\acute{\epsilon}\omega$, — soit avec la voyelle finale du thème allongée, mais thématiquement encore : $\varphi\lambda\acute{\eta}\omega$, — soit enfin comme des verbes athématiques. Ce dernier mode fut le plus répandu.

Type $\varphi\lambda\acute{\epsilon}\omega$.

Les œuvres poétiques en ont conservé des traces nombreuses : $\delta\acute{\epsilon}\omega$ Alc. 102 cité EM 264, 17, $\kappa\alpha\sigma\pi\omicron\lambda\acute{\epsilon}\omega$ Sa. 50, 2 ; 81 (v. p. 37), $\pi\omicron\tau\acute{\epsilon}\omicron\nu\tau\alpha\iota$ Alc. 43 ; — selon toute apparence, $\pi\acute{o}\tau\eta\iota$ Sa. 41, 2 est thématique, mais il vient de $\pi\acute{o}\tau\epsilon\alpha\iota$, non de $\pi\acute{o}\tau\eta\alpha\iota$. — A lui seul Théocrite fournit $\delta\omicron\kappa\acute{\epsilon}\epsilon\iota\varsigma$ 29, 19, $\nu\omicron\acute{\epsilon}\omicron\nu\tau\alpha$ 29, 31, $\varphi\lambda\acute{\epsilon}\epsilon\iota$ 28, 14, $\varphi\lambda\acute{\epsilon}\eta\nu$ 29, 4, $\varphi\lambda\acute{\epsilon}\omicron\nu\tau\alpha$ 29, 9, $\varphi\omicron\rho\acute{\epsilon}\omicron\iota\varsigma\iota$ 28, 11, $\varphi\rho\omicron\nu\acute{\epsilon}\eta\nu$ 30, 14 : sans doute les mètres, riches en syllabes brèves, qu'il adopta, le forcèrent à user beaucoup de la conjugaison thématique.

Sur les inscriptions, on trouve $\acute{\alpha}\gamma\rho\acute{\epsilon}\omicron\mu\epsilon\nu\omicron\iota$ OH, II, 137, 6, $\kappa\alpha\lambda\acute{\epsilon}\omicron\iota\varsigma\iota$ IGMA 528, 5 ; OH, II, 122, 5, tous trois datant du III^e siècle environ. De la même époque est $[\delta\iota\alpha\chi]\omicron\nu\acute{\epsilon}\omicron\nu\tau\epsilon\varsigma$ IGMA 499, 3, dont la restitution est à peu près certaine. Enfin l'inscription archaïsante SGDI 311, à la ligne 17, donne l'infinitif $\acute{\alpha}\rho\chi\acute{\epsilon}\eta\nu$.

Ces formes épigraphiques prouvent que φρονέην φώλην etc. de Théocrite ne sont pas de faux éolismes; elles permettent aussi de conserver les leçons des manuscrits : ἐπαι- νέοντες Alc. 37 *a*, où εο constitue une syllabe métrique, ὄρχευντο Sa. 54, μαρτύρευντας Alc. 102, μόχθευντες¹ Alc. 18, 5, avec la contraction de εο en ευ comme dans βέλεος Alc. 15, 4, Θεύγενις Th. 28, 22, Θευγένιδος Th. 28, 13, Θευγένειος IGMA 646 *a* 12.

Les verbes dont la voyelle radicale n'est venue que tardivement en contact avec la voyelle thématique, se conjuguèrent *toujours* comme φάλέω :

ρέω² de *ρέφω : ρέοντα IGMA 4, 1 (IV^e ou III^e siècle).

πλέω de *πλέφω : ἐπιπλέων IGMA 527, 8.

δέω de δεύω (v. p. 111) : δεῖ 526 *d* 12; 529, 6, δέη (subj.) 4, 11.

τελέω de τελέιω³ : διατέλει IGMA 5 *b* 9; 18, 6, συντελέη (subj.) 498, 14; 502, 9; SGDI 311, 30, συντελέωνται IGMA 499, 11.

Type φάλω.

ποθήω Sa. 23, ἀδωκήει (mss. ἀδωκήη) Sa. 1, 20. — ἀδικήω et ποθήω sont cités par Hérod. II, 352, 23, II, 949, 10; ἀδικήει et καλήω Hérod. II, 331, 24; EM 485, 41; EG 294, 37.

L'éolien⁴ κλήω (= homér. κλείω) a été transmis par Hérod. II, 949, 11. Il remonterait à *κλεφεω, selon M.

1. Mss. ὄρχευντ', μαρτυρευντας, μοχθευντες. Quant à οἰνοχοοῦσα Sa. 5, 4, στεφανηπλόχουν Sa. 73, ils sont certainement fautifs.

2. Dans Sappho *frag.* 4 : καταρρεῖ mss., Bergk, Hiller, mais καρρέει Ahrens, Hoffmann.

3. Il est bien difficile de faire descendre τελέιω éolien de τελήω avec M. Bechtel (*Götting. Nachr.* 1886 p. 377; cf. Schulze *QE* p. 361 n. 3), d'abord à cause de l'homérique τελέιω, ensuite à cause de l'extrême rareté du changement éolien de η en ει. — Τελέιω se trouve dans διετέλειε IGMA 529, 11, συντελειομένω OH, II, 162, 4.

4. Δήω « je trouve » Alc. 102 (EM 264, 17) a un η radical primitif, cf. homér. δῆεις δῆομεν δῆετε et l'aor. δᾶσθαι qui montre la forme réduite de la racine.

Schulze, *QE* p. 281 n. 3. Toutefois le soupçon d'hyperéolisme pèse sur lui.

On ne découvre *pas une seule* trace du type φάγω sur les inscriptions¹.

Type φαγωμι.

Quelques-unes des formes qui vont être énumérées résultent de contractions; mais elles ont du moins l'apparence athématique; leur place est donc ici.

ACTIF.

Indicatif présent.

Ἀχνασδημι Alc. 81, EM 181, 44,
ἀσυνέτημι Alc. 18, 1, Theodos. Can. I, 83, 3,
λάλημι Sa. 1, 16,
ῥρημι Sa. 2, 11,
φαγωμι Sa. 79, 1; C. III, 40; Choer. II, 91, 26; Eust. 1613, 16, φλεμμι Eust. 1408, 1,
νόημι C. III, 40, ἀνημι C. III, 49,
νύημι² Schol. Théocr. VII, 40,
οἶδημι³ οἶδης οἶδησθα Hérod. II, 836, 17; Choer. II, 111, 3;
II, 341, 2; EM 618, 55, etc. Hésychius dit γοῖδημι (c. à. d. φοῖδημι) · οῖδα, sans indiquer le dialecte.
φάησθα⁴ Sa. 22, λύπη An. 56 a 4; πώνης Alc. 52, ἐνόχλης Th. 29, 36, μάτης Th. 29, 15, πόης Th. 30, 12.

1. χρήω, dont l'η est d'ailleurs primitif, se lit SGDI 1558; mais rien ne prouve que cette inscription, trouvée à Dodone, ait été rédigée en éolien asiatique.

2. M. Brugmann (*Grundr.* II p. 241) fait dériver νιχάω d'un thème νι-γο-, tiré lui-même d'une particule adverbiale *ni, cf. sk. *nī-ca* « bas, qui recule », etc. Mais comme l'éolien dit aussi νιχάω : νίχαις νίχαι C. II, 12, νύημι en diffère par sa constitution. Il a peut-être été originairement athématique, et composé de la particule *ni et de la racine *kei, dont la forme faible apparaît dans κινέω. On en aurait dérivé le substantif νίχᾱ, d'où le dénominatif νιχάω.

3. Le thème οἶδε- est un mélange de οἶδ- et de εἶδε-, qui existent, l'un dans οἶδα, l'autre dans le subjonctif εἶδῶ et dans l'aoriste εἶδῃσα.

4. Avec la diphtongue ει dans les manuscrits : κίνεις ἐπιτρόπεις.

ῥρη¹ Th. 30, 22, φόρη Th. 29, 29. — ποίη SGDI 215, 21.

3^e personne du pluriel ἐπιρόμβεισι Sa. 2, 11, φῶισι Balb. 320, 15, à lire φῶεισι.

Enfin ποήτων EM 23, 12, bien que le duel semble mort en éolien.

Imparfait.

ἐφῶλην, ἐνόην Eust. 1408, 3; ἐφῶλην EM 23, 4.

ἐννη An. 52, Hérod. II, 302, 12; II 507, 6; EM 344, 1. etc.

Epigraphique : ἐδᾶθόη (= ἐδοθήθει) IGMA 645 a 21.

Impératif.

κίνη Sa. 114, ὕμάρτη Th. 28, 3; φῶλη Th. 29, 20; κέντη Tzet-zès (Ἔργα 664).

ὠθήτω Alc. 41, 6.

Epigraphiques : κάλεντον IGMA 529, 14; κατάγρεντον 6, 15.

Subjonctif.

Epigraphiques : γυμνασιάρχη OH, II, 150, 7, εὐεργέτη IGMA 645 a 51, πόη 67, 6.

πόημεν IGMA 67, 4.

ποιέωσι 529, 15 : cf. les aoristes passifs : ἀνατεθέωσι OH, II, 162, 6; διεξαχθέωσι SGDI 215, 43; ἀναγορευθέωσι *ib.* l. 53.

Optatif.

φῶλεῖην νοεῖην Eust. 1756, 10.

φῶλεῖη νοεῖη Eust. 1787, 42.

Infinitif.

Sur les inscriptions : βουθύτην IGMA 7, 9, ἐπαίνην SGDI 311, 25, [εὐε]ργέτην IGMA 502, 23, κάλην SGDI 311, 29, παρα-κάλην SGDI 215, 52. — De plus ποντοπόρην Th. 30, 19, φώνην Balb. 320, 5. — φῶλην κάλην φρόνην sont cités C. III, 36. —

1. Avec la diphtongue ει dans les manuscrits : ἄγρει καταγρεῖ ἀνθεῖ ἀχει δονεῖ ἀμφι...κελαδεῖ φῶλεῖ καλεῖ.

Les fragments poétiques de Sappho et d'Alcée donnent avec un -ει hellénistique : συνουκεῖν Sa. 75, πωνεῖν Alc. 20 ; ὕμνεῖν Alc. 5, 2.

Participe.

Inscriptions : ἀναίρεις IGMA 59, 11, βαθόεντι 526 a 27, c 2, επισκόπε[ις] 30, 14, εὐεργετέντεσσι 527, 40, δ]μονόεντες 6, 30, προσμέτρεις SGDI 311, 13, στοίχεις 311, 13. Ont la voyelle η κατοικηόντων IGMA 15, 6, γυμνασιάρχοντα OH, II, 150, 3.

Poètes : Nomin. masc. μέδεις Alc. 48 b, οἰκεις Alc. 69, ἐπόρεις An. 61. — Féminin : μάττεισαι Sa. 54, θέρσεισα ou plutôt θάρσεισα Th. 28, 3. — Autres cas du masculin : ἔρρεντι Alc. 130, mais δίνοντες avec un η Sa. 1, 11.

Les grammairiens citent : ζάτεισα Schol. Théocr. I, 85, νόεις φρόνεις κάλεις C. III, 37 ; Eust. 1756, 10, etc. ἔρρεις ἔρρεντος EM 377, 19, ποιόντων EM 20, 28.

MOYEN.

Présent indicatif.

ποιῆμαι νόημαι EM 56, 51 ; AO I, 77, 15, φλημαι AO II, 91, 26.

ἀγρηται OH, II, 95 b 6, αἴτηται IGMA 14, 11 ; 529, 17, [ὠφέ]ληται SGDI 305, 15, πώληται¹ AO I, 362, 25.

φορήμεθα Alc. 18, 4, αἰτήμεθα Th. 28, 5.

προνόγηται SGDI 215, 19, [δι]ασάφηται OH, II, 95 a 4.

Imparfait.

ἐκαλήμην ἐνοήμην (c. à. d. ἐκαλήμαν ἐνοήμαν) Eust. 1432, 35.

Impératif.

ἐπιμελήσθω IGMA 499, 8.

Subjonctif.

ἄγρηται IGMA 6, 34 ; OH, II, 162, 6, ἱροπόγηται IGMA 645'a 33.

1. ἔκνεῖται (sic mss.) Alc. 98.

Infinitif.

καλῆσθαι IGMA 645 a 35; OH, II, 163, 2, ποιῆσθαι IGMA 500, 18, πόησθαι Sa. *Oxyrh. Pap.* VII, 9, φῶησθαι Hérod. I 536, 6; II, 56, 2. La terminaison -εσθαι n'est nullement assurée, car [ἐπ]αίνεσθαι que M. Hoffmann donne OH, II, 121, 39 (= IGMA 527, 39) a été lu φαίνεσθαι par M. Paton. Sur l'inscription OH, II, 155 a 10 on attend ἐγκάλησθαι, mais la pierre porte ἐγγάλεσθαι, fautif déjà par son γγ; de plus l'inscription est « d'une lecture très difficile » (Th. Reinach *REG* 1891 p. 268).

Participe.

Inscriptions : ἀγήμενος IGMA 23 a 6, ἀμφισδατημένων 6, 25, ἐγκαλημένων 526 a 40, καλημένοις OH, II, 150, 5, οἰκημένας IGMA 202, 6; 206, 3; 541, 3; 542, 3; 543; 544, 2; 545, 3, ὁμολογήμενα 6, 35, ποιήμενος SGDI 215, 28, ποεήμενος¹ SGDI 305, 8, ...ημένων Mitt. 1886, 268 l. 35, ...ήμενος *ibid.* l. 25 et 28; προαγρημμένω² (*sic*) SGDI 311, 6.

Chez les poètes : ἀρυτήμενοι (ms. ἀρητύμενοι) Alc. 47, 2, ὀχήμενος An. 51, ποτήμενα Th. 29, 30.

Enfin Eustathe 1432, 35 cite καλήμενος νοήμενος, et EM 182, 48 φοδήμενος.

Les grammairiens attribuent aussi aux Eoliens les épismes ἀλάλημαι, ἀλάλησαι, ἀλάληται, ἀλάλησθαι, ἀλαλήμενος, ἀκάχησθαι, ἀκαχήμενος, διζήσθαι, διζήμενος.

Pour rendre sensible l'influence réciproque de φῶλημι et de τίθημι on ajoutera ici la conjugaison athématique ancienne.

ACTIF. — *Présent et imparfait.*

Indicatif: τίθης τίθη Hérod. II, 832, 36; Choer. II, 330,

1. L'inscription ayant été gravée en Ionie par un Ionien, la graphie ει pour η est peut-être une simple faute de transcription.

2. Pour le μμ, cf. πεποημμεναις Sa. *Schub.* I, 17, leçon du manuscrit.

35, τίθησθα Hérod. II, 111, 17; — 3^e pl. προτίθεις IGMA 15 b, 1, παρ δ' εἶσι Sa. 16, αἶσι EM 22, 12.

Imparfait : ἐη Balb. 320, 10, 11, αἶ EM 23, 4.

Impératif : ἐη Balb. 322, 6.

Participe : ἐπι ... τίθεις Alc. 34, 3, τιθεντ... IGMA 528, 11.

Aoriste second.

Impératif : περθέτω Alc. 36, 2.

Subjonctif : θέω Sa. 12, 2; 36; EM 449, 36, [θ]η Alc. 50, 6, πρόθη IGMA 526 a 21.

Optatif : θεῖμεν Sa. 62, 1.

Infinitif : κατθέμεναι IGMA 1, 17, θέμεναι 15, 21; 529, 19, ὑποθέ[μεναι] 529, 3, προθ[έ]μεναι 645 b 35, [θέμ]εναι OH, II, 136, 17, ὀνθέμεναι SGDI 311, 53.

Participe : ὀνθεντα SGDI 311, 39.

MÉDIO-PASSIF

Impératif présent : [προστίθ]ησ[θον] IGMA 6, 1, vraisemblable.

Participe présent : τιθήμενος AO I, 87, 31.

Infinitif aoriste : ὑπόθεσθαι IGMA 529, 4, πέρθεσθ' Sa. 78, 1.

Participe aoriste : θέμενοι IGMA 285, 2, περθέμενον Sa. 64.

Aoriste passif.

De ce temps, qu'il suffise de dire que son infinitif se termine par -ην et son participe masculin par -εις -εντος. Exemples :

ἀνατέθην IGMA 67, 14, ἐγχαράθην 67, 13, τελέσθην Sa. Oxyrh. Pap. VII, 4, etc.

ἀγρέθεντες IGMA 6, 33, ἀποστάλεντες 15 b 2, γράφεντα 526 d 34, γνωσθέντων OH, II, 95 b 10, τύπεντος Balb. 320, 10, etc. Vingt exemples de cas autres que le nominatif singulier se sont rencontrés; toujours leur suffixe avait la forme -εντ-, jamais -γντ-.

Observations. — 1. — Le type non-contracte a toujours subsisté.

2. — Les verbes en -γω sont rares et uniquement poétiques.

3. — La conjugaison de φιλιμι se distingue de celle de τιθημι par la grande extension qui y est donnée à l'η. Le contraste est visible dans δίνηντες κατοικήντων γυμνασιάζοντα opposés à τιθεν- et aux participes d'aoristes passifs.

4. — La disparition de la désinence -σι à la 3^e personne singulier τιθη est due à l'influence de φιλι, cf. ησι « dit-il » Sa. 97, φασί « il dit » IGMA 268, 2.

5. — Vraisemblablement aussi l'infinitif aoriste passif est analogique de φιλιν.

B

Verbes en -αω.

Type τιμάω.

έλάων Balb. 320, 8.

Type τιμάω.

Rien. Les grammairiens n'en parlent même pas.

Type τίμαιμι.

ACTIF

Indicatif présent : πλάναμι πάλαμι Hérod. II, 930, 4, γέλαμι Hérod. II, 463, 19; 930, 4; Eust. 1613, 23, etc.

γέλαις γέλαι Hérod. II, 825, 3; AO IV 340, 6, γελάις γελάι, βοάις βοάι, νικάις νικάι C. II, 12.

όπταις Sa. 115 (2^e pers. sg. du présent ou participe).

τίμαι IGMA 645 a 44.

δίψαισι Alc. 39, 2, χόλαισι Alc. 18, 9 (3^e pers. pl.).

Imparfait : έχουκα (ms. κυκῆι) Sa. 28, 2.

Impératif : τιμάτω IGMA I, 16.

Infinitif : έρᾶν Th. 30, 17, συνέρᾶν Th. 29, 32.

Participe : συνάνταις SGDI 215, 28, σίγαις Balb. 322, 3 (Hoffmann), γέλαις πείναις C. III, 18, gén. γέλαντος Hérod. II, 263, 14; EM 225, 7.

MÉDIO-PASSIF

Imparfait : ἄρᾶο Sa. 99, 1, 2, αἰτίᾶο An. 66.

Optatif : ἄσαιο An. 56 a 7.

Infinitif : [ἐγγύ]ασθαι IGMA 529, 4, peut-être παραμύλλασ-
[θαι] 61, 14; ἴσασθαι · κληροῦσθαι. Λέσβιοι Hésychius.

Participe : τεχναμένω IGMA 6, 10, ὀρμάμενος 15 b 7; 527,
7, Ἀμυνναμένω OH, II, 145, 3, αἰτιᾶμενος Alc. 50, 5, ἀσᾶμενοι
Alc. 35, 2, μυνᾶμενος Alc. 89; Eust. 1901, 52; Schol. Od.
ψ 71.

La quantité de l'α est connue pour ἐκύκᾶ, συνέρᾶν, γέλᾶντος,
ἄρᾶο, αἰτιᾶμενος, ἀσᾶμενοι, μυνᾶμενος. En outre κάλῃσθαι et
ὠθήτω permettent de supposer les prononciations ἐγγύᾶσθαι
et τιμᾶτω.

De même qu'on a rapproché τίθημι de φθῃμι, de même
on donnera ici la conjugaison des verbes qui furent athé-
matiques dans la Grèce entière.

ACTIF.

Indicatif présent : ἵσταμι κίχραιμι Hérod. II, 463, 19.
Mais φαμί Sa. 32; An. 53.

Même indécision pour la 2^e et la 3^e personne du singu-
lier : ἵστης ἵστη Choer. II, 330, 5; II, 232, 2 doit-il s'inter-
préter ἵστας ἵστα ou ἵσταις ἵσται? — φαίσει, c'est-à-dire φαίσι,
« il dit » Sa. 66, — φασί IGMA 268, 2, inscription ar-
chaïque¹.

3^e pers. pl. φαίσι Alc. 85, φασίν Priscien I, 51. La graphie
φασί Sa. 56, Alc. 49, 2 est sans aucun doute hellénistique.

Imparfait : [ἐδᾶ]μᾶ Sa. *Oxyrh. Pap.* VII, 12. La phrase
d'Apollonius Sophr. 162, 26 : φῆσθα· ἄνευ δὲ τοῦ ἰ γραπτέον,
ἐπεὶ καὶ οἱ Αἰολεῖς φέσθα λέγουσιν ἀντὶ τοῦ ἑλεγεσ, traite certaine-
ment de la 2^e pers. sg. de l'imparfait, et le texte réclame
la correction φᾶσθα².

1. δάμνησι Alc 92 est fautif.

2. Malgré M. Hoffmann, *Gr. Dial.* II, p. 571.

Impératif: δάμνα Sa, 1, 3, où la quantité de la voyelle finale n'est pas déterminée par le vers. — ἴστα et ἴστη EG 283, 40, ἴστη EM 348, 3 cachent un éolien ἴσᾱ ; mais peut-être ce dialecte avait-il ἴσται et ἴσᾱ, car ἴσται : ἴσᾱ = ἴσταις : ἴσᾱς (indic.).

ἐν δὲ κέρνατε Alc. 45.

Subjonctif: πέρναι OH, II, 134, 7.

Infinitif: κέρναν IGMA 1, 13.

Participe: κέρναις Alc. 41, 4.

MÉDIO-PASSIF.

Indicatif présent: δύνᾱμαι Sa. 90, 1, ὑποδάμνᾱται Th. 29, 23.

Imparfait: ἥρᾱμαν Sa. 33, ἔφατο Th. 30, 25, ἐδύναντο Sa. 93, 3.

Subjonctif: δύνᾱμαι An. 56 b 3, ἔρᾱται Sa. 13, 2, δύνᾱ[νται] IGMA 526 b 33.

Participe: L'α final du thème verbal est bref dans ἐρᾱμένω Th. 29, 32, ἐπιστᾱμένα Sa. 70, 2, σκιδνᾱμένας Sa. 27, 1, et apparemment aussi dans καθισταμέναις IGMA 15 b 12, δυνάμενα IGMA 61, 12.

AORISTE SECOND.

Indicatif: 1^{re} sg. ἀπέθᾱν Th. 30, 10 ; 1^{re} plur. ἔσταμεν Alc. 15, 7 : la quantité de l'α y est indécise.

Impératif: σταθι Sa. 29, 1.

Subjonctif: πρίσται OH, II, 156, 12 ; sans doute avec α.

Optatif: βάλῃ Th. 29, 38.

Infinitif: πρόσταν SGDI 215, 35, 43 ; l'α long est vraisemblable.

Participe: παράθαις IGMA 59, 10 ; προστάντων (gén. pl.) SGDI 215, 30 (probablement α).

Les anciens verbes athématiques ont donc conservé l'α bref au participe moyen ἐρᾱμενος, tandis que les nouveaux y ont l'α long : αἰτιᾱμενος. Mais l'influence du type τίμαιμι sur ἴσταμι (ἴσταμι) se montre dans les infinitifs κέρναν, πρόσ-

τᾶν (cf. θέμεναι). Les formes contradictoires ἵσταμι ἵστα ou ἵσται, φασί φασί s'expliquent sans grande difficulté : à l'époque de l'ancienne inscription IGMA 268, φασί était resté hors de la sphère d'attraction de τίμαι ; mais plus tard, les Eoliens dirent φασί, comme auparavant ils avaient déjà formé ἵσταμι sur le modèle de τίμαιμι, et ἵστα ou ἵσται sur τίμαι (cf. ἦσι et τίθη).

C

Verbes en -ω.

Nous possédons peu de documents concernant cette conjugaison.

Type δοκίμω.

On n'a rencontré aucune forme non contracte.

Type δοκίμωω.

Les grammairiens, aussi bien que les textes, l'ignorent absolument ; toutes les formes connues se rattachent au type δοκίμωμι.

Inversement, le verbe ζώω est toujours resté thématique :

ζώωσι (subj.) IGMA 498, 18, ζώην (infin.) IGMA 29, 4, ζόγς Th. 29, 20.

Si jamais les Eoliens avaient dit δοκίμωω et δοκίμωμι, ils auraient vraisemblablement créé *ζωμι à côté de ζώω ; donc, selon toute probabilité, δοκίμωω n'a pas existé. Il résulte aussi, avec toute évidence cette fois, que δοκίμωμι n'est pas sorti d'un *δοκίμωω, car fatalement ζώω se serait transformé en *ζωμι.

Type δοκίμωμι.

ACTIF.

Indicatif présent : δοκίμωμι Balb. 321, 13, δοκίμωμι ἐλευθέρωμι Hérod. II, 825, 3 ; Choer. II, 321, 1 ; AO, IV, 340, 6.

Mais δοκίμοι Sa. 69, 1 ; δοκεῖ μοι Sa. 37 est peut-être à lire δοκίμοι¹.

χαύνοις Alc. 51, 4.

στεφάνοι IGMA 18, 11 ; 498, 20 ; 500, 12 ; 503, 12 ; 527, 30 ; SGDI 311, 32, 47 ; 318, 18, 23. Peut-être δοκίμοι Th. 30, 25, 26 pour δοκεῖ μοι.

3^e pl. στεφάνοισι OH, II, 151, 2 ; Mitt. 1886 p. 287, 53.

Impératif : μύρω EM 698, 52 ; στεφανώτω IGMA 645 a 36.

Infinitif : στεφάνων SGDI 311, 29, [στεφάν]ων IGMA 502, 12 ; κατέρων (= att. καθιερόυν) SGDI 311, 6.

Participe : ὀρθοῖς, ὕψοις et χρύσοις C. III, 39.

MÉDIO-PASSIF.

Impératif : ζαμιώσθω IGMA 1, 15, [τρ]απεζώσθω² 72, 1.

Infinitif : στεφάνωσθαι IGMA 5 a 9 ; 502, 10 ; ἀπαιδοίωσθαι. « être châtré » Pollux II, 176.

Conjugaison des anciens verbes athématiques.

ACTIF.

Indicatif présent : δίδοιμι δίδοις δίδοισθα Hérod. II, 111, 17 ; Schol. II. T 270. Mais δίδως δίδω Hérod. II, 832, 36 ; Choer. II, 330, 35.

3^e plur. [ἀποδ]ίδοισιν IGMA 502, 24.

Impératif : δίδω EM 698, 52.

Infinitif : δίδων IGMA 498, 15 ; Th. 29, 9.

MÉDIO-PASSIF.

Indicatif : δίδεται IGMA 528, 10.

Infinitif : δίδωσθαι IGMA 7, 11 ; 527, 40 ; par son ω il contraste avec le parfait δέδοσθαι IGMA 529, 15 ; 645 a 29, 32 ; SGDI 312, 4 ; 313, 3, ἀπυδέδοσθαι SGDI 311, 24.

1. δοκίμωμι (ms. δοκιμῶμαι). δοκῶ καὶ οἶομαι. Hésychius.

2. La lecture de M. Hoffmann (l. c. p. 68) ἀπεζώσθω est beaucoup moins bonne (v. Paton IGMA *ad loc.*).

AORISTE SECOND.

Indicatif actif: ἔγνω IGMA 526 a 33, d 26; SGDI 215, 1.

Impératif: πῶ Alc. 54 a, σύμπωθι Alc. 54 b, πῶθι EM 698, 52; δ[ό]τε Sa. *Oxyrh. Pap.* VII, 2.

Subjonctif: 1^{re} sg. κατάρνω IGMA 526 c 18.

*Infinitif*¹: δόμεναι IGMA 25 b 22, ἀπυδόμεναι 6, 45; ἀποδόμεναι OH, II, 157, 6, ἐπιδόμεναι SGDI 215, 42.

Participe: ἐπίγνωις IGMA 278, 2, δοῖσαι Sa. 10, 9.

Indicatif moyen: ἐπέδοντο OH, II, 156, 9.

Observations. — D'après la tradition, il aurait existé les trois types suivants :

1^o δοκίμωμι δοκίμοις δοκίμοι et *δίδωμι δίδοις δίδοι.

2^o δοκίμοιμι δοκίμοις et δίδοιμι δίδοις.

3^o δίδωμι δίδως δίδω, sans correspondants dans les néo-athématiques.

*δοκίμῶεις, s'étant contracté en δοκίμοις, a fait naître διδοις (cf. hom. διδοις διδοῖσθαι), d'où δοκίμοις et δίδοις. Par suite, δίδωμι, δίδοις ont causé naturellement l'apparition de δοκίμωμι. Puis δίδοις, δοκίμοις réagirent sur les premières personnes et les transformèrent en δίδοιμι, δοκίμοιμι (cf. γέλαμι, ἴσταιμι). Enfin par une opération inverse δίδωμι a donné occasion de créer δίδω d'après la proportion δίδω : δίδωμι = δίδοι : δίδοιμι.

Tandis que l'aoriste de δίδωμι restait à l'abri de l'influence de δοκίμωμι, parce qu'à tous ses modes il conservait la forme faible de sa racine, le présent, au contraire, eut les infinitifs δίδων et δίδωσθαι, par l'effet du rayonnement analogique de δοκίμων et δοκίμωσθαι.

En résumé, l'éolien a maintenu le type φάλω en usage jusque dans les derniers temps ; — il conserva des traces de τιμᾶω ; — il semble n'avoir gardé aucune forme non

1. M. Paton lit γ[νῶ]ναι IGMA 526 d 21 (= SGDI 281 c 21) où ses prédécesseurs avaient vu *ρ[τ]ναι. Γνῶναι ne paraît pas être d'un éolien pur.

contractée de δοκιμῶ, mais, dans les textes qui nous sont parvenus, les verbes en -ωμι sont eux-mêmes relativement rares.

Le type φάω fut poétique et accidentel; — aucun témoignage n'autorise à supposer l'existence de τιμᾶω ni de δοκιμῶω; bien mieux, ζῶω défend d'admettre δοκιμῶω.

Dès l'époque des poètes Alcée et Sappho, φάμι, τίμαιμι et δοκίμωμι étaient les plus usités. Leur conjugaison différait de celle de τίθημι, ἵσταμι, δίδωμι surtout par l'extension des voyelles longues. Ils exercèrent enfin une sérieuse influence sur les anciens verbes athématiques.

II

EN THESSALIEN.

Verbes en -εω. — M. Hoffmann (*Gr. Dial.* II p. 572 suiv.) attribue au thessalien les trois types -εω, -ηω, -ημι. Voici ce que fournissent les documents épigraphiques :

1°) ἐσύλορέοντος Mitt. 1896 p. 110, 1. Les commentateurs ne s'accordent point sur le sens ni sur les premières syllabes de ce mot; quel qu'il soit, il nous est garant de l'existence d'un participe thématique en -εοντ-. Un second témoignage est peut-être λειτοργίοντος *Hermes* XXVI p. 150 (inscription de Larisse).

2°) ἐφανγρένθειν SGDI 345, 41 (inscr. de Larisse), qui est une 3^e pers. plur. passive (= att. ἐφαιρούνται), — les participes actifs : γυμνασιαρχέντος SGDI 345, 2, 25, ἀγορανομέντος 345, 40, ἀγορανομέντου 345, 10, κατοικέντεσαι 345, 14, 18; [στρατα]γέντος 361 b 1, εὐεργετές 361 b 10, ἀρχιτολιάρχέντος 1330, 2, — puis le participe passif διεσαφευμένα SGDI 1332, 34, 38, 46.

3°) κατοικεῖουσι OH, II, 17, 3, que M. Schulze (*GGA* 1897 p. 881) a reconnu pour une 3^e pers. plur. de subjonctif. Mais alors il se rattache tout aussi bien à φάμι qu'à φάω, puisque les subjonctifs des verbes athématiques en thessalien ne subissent pas de contraction : δυνάεσθαι OH, II, 5, 9, γινύεσθαι SGDI, 345, 22.

En conséquence les types $\varphi\lambda\acute{\epsilon}\omega$ et $\varphi\lambda\eta\mu\iota$ sont seuls assurés pour le thessalien, et ils ont coexisté.

Verbes en -αω. — $\gamma\omicron\omega\sigma\alpha$ SGDI 324, 2, de $*\gamma\omicron\alpha\omicron\nu\sigma\alpha$ thématique (v. p. 113), $\acute{\epsilon}\rho\omicron\upsilon\tau\alpha\iota$ SGDI 1559, 2, $\acute{\epsilon}\pi\iota\kappa\omicron\iota\nu\alpha\tau\alpha\iota$ 1557, 1, dont les terminaisons peuvent venir respectivement de $-\acute{\alpha}\epsilon\iota$, $-\acute{\alpha}\epsilon\tau\alpha\iota$.

Verbes en -οω. — $\acute{\alpha}\pi\epsilon\lambda\epsilon\upsilon\theta\epsilon\rho\omicron\upsilon\sigma\theta\epsilon\iota\nu$ OH, II, 18, infinitif passif, dont l'ου sans doute résulte de la contraction de οε.

En somme, nous ne sommes suffisamment renseignés que sur les verbes en -εω. Remarquons que le participe actif athématique en thessalien a toujours le suffixe -εντ-, mais en éolien tantôt -εντ-, tantôt -ηντ-.

III

EN ARCADEO-CYPRIOTE.

1^o) Sur l'inscription arcadienne BCH 1892 p. 577, $\acute{\epsilon}\pi\epsilon\lambda\alpha\omicron\ldots$ l. 8 paraît être une forme verbale. Elle ne suffit pas à prouver que la conjugaison en -αω existât seule en arcadien à l'époque historique.

2^o) Les autres documents montrent le passage dans la conjugaison athématique ¹ :

Ce sont, pour le type $\varphi\lambda\eta\mu\iota$: l'impératif $\pi\omicron\acute{\epsilon}\nu\tau\omega$ SGDI 1222, 9, les infinitifs $\acute{\alpha}\pi\epsilon\iota\theta\eta\gamma\alpha\iota$ et $\kappa\alpha\tau\upsilon\varphi\rho\omicron\nu\eta\gamma\alpha\iota$, *ib.* l. 46 et 47, les participes actifs $\kappa\upsilon\acute{\epsilon}\nu\sigma\alpha\nu$ EA 1898 col. 249 l. 12, $\iota\epsilon\rho\theta\upsilon\tau\acute{\epsilon}\varsigma$ OH, I, 29, 7, $\acute{\alpha}\delta\iota\kappa\acute{\epsilon}\nu\tau\alpha$ SGDI 1222, 4, les infinitifs passifs $\mu\upsilon\acute{\epsilon}\sigma\theta\alpha\iota$ EA 1898 col. 249 l. 14, et peut-être $\chi\rho\eta\epsilon\sigma\theta\alpha\iota$ *ibid.* : cette inscription étant en caractères archaïques, la terminaison pourrait être -ησθαι aussi bien que -εσθαι. Enfin le participe passif $\acute{\alpha}\delta\iota\kappa\acute{\eta}\mu\epsilon\nu\omicron\varsigma$ SGDI 1222, 3,

Pour le type -ωμι, on trouve $\zeta\alpha\mu\acute{\iota}\omicron\nu\tau\omega$ (impér. actif) SGDI 1222, 17 ; $\zeta\alpha\mu\acute{\iota}\omicron\nu\tau\epsilon\varsigma$ (partic.) *ib.* 50. A la ligne 28 de la même inscription, les éditeurs hésitent entre les lectures $\zeta\alpha\mu\acute{\iota}\omega\sigma\theta\omega$ et $\zeta\alpha\mu\acute{\iota}\omicron\sigma\theta\omega$ (impér. passif).

Les infinitifs $\acute{\alpha}\pi\epsilon\iota\theta\eta\gamma\alpha\iota$ et $\kappa\alpha\tau\upsilon\varphi\rho\omicron\nu\eta\gamma\alpha\iota$ sont précieux en ce

1. $\delta\epsilon\lambda$ SGDI 1222, 9 ne doit pas entrer en ligne de compte.

qu'ils montrent l'indépendance de $\varphi\theta\eta\mu\iota$ vis-à-vis de l'aoriste passif, dont l'infinitif est en $-\eta\nu$: $\theta\upsilon\sigma\theta\eta\nu$ OH, I, 29, 23¹. Les participes actifs aussi sont remarquables pour leur voyelle brève : $-\epsilon\nu\tau-$, $-\omicron\nu\tau-$.

En cypriote, deux formes seulement peuvent être rattachées avec certitude à l'un des deux types $-\alpha\omega$ et $-\eta\mu\iota$.

$\zeta\acute{\alpha}\epsilon\iota$ (verbe en $-\alpha\omega$) · $\beta\omicron\nu\epsilon\tau$, $\kappa\alpha\iota$ $\pi\nu\epsilon\tau$. Κύπριοι Hésychius.
 $\kappa\upsilon\mu\epsilon\rho\eta\nu\alpha\iota$ SGDI 68, 4 (verbe néo-athématique).

Ces documents sont insuffisants pour montrer l'extension de la nouvelle conjugaison en cypriote.

IV

EN CYRÉNIEN.

Quoiqu'il appartint au groupe dorien, le dialecte de Cyrène posséda néanmoins la conjugaison néo-athématique :

$\tau\epsilon\lambda\epsilon\sigma\varphi\omicron\rho\acute{\epsilon}\nu\tau\epsilon\varsigma$ (partic.) SGDI 4837, 4.

V

EN ÉLÉEN.

Dorien lui aussi, ce dialecte connut la conjugaison néo-athématique dans une mesure restreinte.

A

Verbes en $-\epsilon\omega$.

Sont thématiques les imparfaits $\acute{\alpha}\pi\epsilon\mu\alpha\rho\tau\acute{\upsilon}\rho\epsilon\omicron\nu$ SGDI 1172, 15, $\acute{\epsilon}\pi\omicron\iota\eta$ 1169, les optatifs $\acute{\alpha}\pi\epsilon\iota\theta\acute{\epsilon}\omicron\iota$ 1151, 2, $\acute{\alpha}\pi\omicron\tau\eta\lambda\acute{\epsilon}\omicron\iota$ 1154, 7, etc., l'infinitif actif $\theta\alpha\rho\rho\eta\nu$ 1152, 1, les participes $\acute{\epsilon}\xi\alpha\gamma\rho\acute{\epsilon}\omega\nu$ 1156, 3, $\theta\epsilon\omicron\kappa\alpha\lambda\acute{\epsilon}\omicron\nu\tau\alpha$ 1173, etc., les optatifs moyens $\kappa\alpha\delta\alpha\lambda\acute{\epsilon}\omicron\iota\tau\omicron$ = att. $\kappa\alpha\tau\alpha\delta\eta\lambda\omicron\iota\tau\omicron$ 1149, 8, $\pi\omicron\iota\omicron\tau\omicron$ 1154, 2, et sans doute l'infinitif moyen $\chi\rho\eta\eta\sigma\tau\alpha\iota$ 1147, 3.

1. Mais infinitif aoriste actif $\acute{\alpha}\nu\theta\eta\nu\alpha\iota$ BCH 1892 p. 544 n° 4 l. 9.

Mais le caractère athématique est évident pour les participes passifs *καθαλήμενοι* = att. *καταδηλούμενοι* 1149, 6, *καζαλήμενον* 1151, 19.

B

Verbes en -αω.

Bien que l'existence d'un verbe *ἐμπάω* « exécuter » soit encore douteuse, il est possible toutefois que les formes suivantes relèvent de la conjugaison en -αω : *ἐπενπήτω* ¹ 1152, 6, *ἐπενπῶι* ¹ 1152, 5.

M. Meister (*Gr. Dial.* II p. 66) rattache justement au type *τίμαμι* les optatifs *σολαίη* 1153, 6, *μαῖτο* 1147, 3.

C

Verbes en -οω.

L'optatif *κοτ*, de *κόω*, 1156, 4 et peut-être aussi l'impératif *τιμώστων* ¹ 1159, 12 sont thématiques.

Sont formés sans voyelle thématique : le participe *λατρειώμενον* 1149, 7 vraisemblablement et l'infinitif *δαμοσιῶμεν* (*Jahresh. d. österr. arch. Instit.* I p. 197 l. 3) sans aucun doute.

La nouvelle conjugaison en -μι n'existe avec certitude en éléen que dans l'optatif en -αιην -αιμαν, l'infinitif en -ωμεν et le participe en -τμενος.

VI

EN PAMPHYLIEN.

Les terminaisons athématiques y étaient usitées au participe présent passif :

1. A lire *ἐπενπέτω ἐπένποι* de *ἐ(πι)-πέμπω*, selon M. Danielsson, *Eranos* I p. 31.

2. De *τιμῶω*, cf. *τετίμωνται* 1159, 5.

βωλήμενυς¹ = att. βουλόμενος SGDI 1267, 13,
auquel s'opposent les thématiques ἐξαίρωντες 1269, 5, de
ἐξαίροντες, et [ἐμμεν]εῖν 1269, 2, cf. inf. aor. passif καταλαφ-
θῆμιν 1269, 8.

VII

EN LOCRIDIEN, PHOCIDIEN, DELPHIEN ET BÉOTIEN².

A

Verbes en -ω.

Type δοκιμῶ.

Locridien. — βεβαιούτω IGS III, 1, 379, 16; 382, 11.

Phocidien. — ἀνανεοῦται IGS III, 1, 97, 14.

Delphien. — βεβαιούτω SGDI 1697, 8 et très souvent
ailleurs, στεφανούτω 1807, 19, etc., βεβαιῶν 2261, 12, μαστι-
γοῦσα 2216, 20, μαστιγοῦσαι 2324, 13, et d'autres. Sur les
inscriptions anciennes, on n'a remarqué que ζαμιόντων
2501, 25, que les éditeurs corrigent avec raison³ en
ζαμιούντων.

Béotien. — δαμιώνθω = att. ζημιούντων SGDI 500, 6,
καθιαρωμένων BCH 1895 p. 379 l. 4; REG 1899 p. 71 a 25,
34, βριμώμενοι Corinne 15.

Type δοκιμῶ.

Phocidien. — κλαρώειν SGDI 1539 a 33 (11^e siècle).

Delphien. — στεφανωέτω 1775, 20; 1801, 5, μαστιγῶν 2261,

1. Cf. ionien de Téos βουλέωνται Mitt. XVI p. 291 l. 19 (v. Wackernagel, Mitt. XVII p. 144). — Le rapprochement du pamphylien ἀγλέσθω SGDI 1267, 15 avec *ἀγρεισθω (Bezzzenberger, *Sammlung* I p. 369) est très douteux.

2. Pour la clarté de l'exposition, il a paru bon de réunir ces quatre dialectes qui, sous le rapport de la conjugaison, ont eu bien des points communs, et d'intervertir l'ordre dans lequel les divers types de verbes seront présentés.

3. Cf., sur la même inscription, το 1. 8 pour τοῦ, Λατος 1. 8 pour Λατοῦς, etc.

15, δουλώη 2092, 10, ἀπαλλοτριωότη 1718, 13, ἀπαλλοτριώουσα 1684, 8, tous postérieurs à l'an 200.

Béotien. — δαμιώμεν = att. ζημιῶν BCH 1895 p. 161 l. 7, δαμιῶντες SGDI 497; 498; 499; 499 a; 500; 501; BCH 1895 p. 157 l. 4 : toutes ces inscriptions furent rédigées au plus tôt dans la seconde moitié du III^e siècle avant J.-Chr.

Ce genre de conjugaison est de création récente. M. Brugmann (*Gr. Gr.*³ p. 306) l'explique par l'influence des verbes primaires en -ωω, tels que ζώω, et des temps non présents. Il faut y ajouter celle du subjonctif de δίδωμι et de *ἔδων, qui fut décisive : le béotien, le delphien et le phocidien sont les seuls dialectes qui aient maintenu l'hiatus dans ces subjonctifs¹; ce sont aussi les seuls où δοκίμω ait existé. Bien que géographiquement contigus, ils ont pu se donner indépendamment l'un de l'autre cette nouvelle conjugaison.

C'est ainsi que le *locridien* ne dit que βεδαιοῦτω, non βεδαιωέτω, mais aussi il contracte δίδωι SGDI 1478, 43.

Phocidien : ζώη SGDI 1532 c 3; IGS III, 1, 126, 3, σῶοντι pour ζῶωντι SGDI 1523, 21; — mais ζῶντι 1545, 7.

Delphien : ἀποδώη, de ἀποδίδωμι, 1717, 9, ζώηι, ζώη, ζώωσι, ζῶοντος, ζῶουσα, etc. : le présent ζώω, à diverses formes, se lit près de cent fois, βιώη 1851, 7; 1952, 4; 1967, 10; — mais, avec contraction, δῶντι 2642, 55, ἀποδιδῶντι 2642, 70, ζῶντι quatre fois, βιοῖ 1852, 14, βιούσα; 1798, 16 et quelques autres.

Béotien : ἀποδῶει « rendre, payer » SGDI 488, 77, δῶει « vivre » 425, 14; IGS I, 1778, 1, ζῶει SGDI 382, 10; 391, 4; 401, 4; 406 d 3; 406 n 13; BCH 1895 p. 157, 3; ζῶωνθι SGDI 385, 4; 402, 6; — mais ζῶνθι SGDI 395, 6.

Comme δοκίμω avait son futur en -ωσω, aussi bien que δίδωμι et ζώω, on créa un subjonctif δοκίμῶω, modelé sur δῶω et ζῶω, puis toute une conjugaison nouvelle. Les

1. On ignore le subjonctif thessalien de δίδωμι et de *ἔδων.

formes contractées, telles que ζῶντι, se rencontrent assez rarement ; sont-elles phonétiques ?

L'importance du subjonctif dans cette question apparaîtra clairement, si l'on considère le participe delphien ἀποκαθιστάοντες SGDI 2070, 20 : il doit son existence à un subjonctif ἱστάηι, qu'il est permis d'inférer¹ de ἀντιπριάηται 1717, 10, χρηάηται 2183, 12.

D'un autre côté, sur le modèle de δοκιμοῦσθαι en regard de δοκιμῶει, les Delphiens firent l'infinitif ἀποδοῦσθαι = att. ἀποδόσθαι 2288, 24, en regard de ἀποδώει. Allant plus loin encore dans la voie de l'analogie, ils formèrent, sur l'infinitif συλῆν, le participe συλῆοντες.

Enfin, le caractère composite et récent de cette conjugaison en -ωω se montre en évidence dans le bizarre optatif delphien ἀπαλλοτριωοίη, qui n'est que ἀπαλλοτριοίη où un ω fut, pour ainsi dire, inséré postérieurement.

Type δοκίμωμι.

Phocidien. — Ἀσβολώμενοι, nom d'une famille de Phocide (Plutarque, *Cim.* 1).

B

Verbes en -αω.

*Locridien*¹. — νικῆν SGDI 1479, 18, συλῶντα 1479, 3. [ἐπιτι]μέων IGS III, 1, 382. 13. Subjonctif ἀπελάωντι 1478, 8.

Phocidien. — συλῆν IGS III, 1, 120, 10, προτιμεόντοις *ib.* 103, 6, ἐπιταμέοντες SGDI 1523, 20.

1. Du reste, subjonctif béotien καθιστάει SGDI 802, 10.

2. L'étonnant subjonctif συλῶι 1479, 3, 4 ne vient pas de συλόω, puisque la même inscription donne συλῶντα συλῆν συλάσαι. Vraisemblablement, l'ω en est emprunté à συλῶντα συλῶμες. En territoire dorien, les limites des conjugaisons contractes ne sont pas nettement fixées, ni leurs formes bien établies. Peut-être les delphiens ἐπιμελωμένωι SGDI 2513, 12, ἐπιμελωμένοις 2514, 5, par exemple, ont-ils la terminaison participiale des verbes en -αω, cf. delphien χρηάηται 2183, 12 de χρηάομαι pour χρηέομαι.

Delphien. — συλήτω SGDI 1705, 9, συλήν 1802, 4, ἐπιτιμῆν 1969, 12; 2092, 11, [νικεοῦσαι BCH 1899 p. 376, 3, du IV^e siècle,] et d'autres encore. Subjonctif *χρηάηται* SGDI 2183, 12.

Béotien. — 1^o) Sans contractions : ὀράοντι SGDI 860, 2, ἰαόντις (dat. pl. = att. ἰώσι) REG 1899 p. 71 a 5.

2^o) Avec contraction de αο en ω et de αε en η : ἐνικῶσαν (imparfait) SGDI 503, 4, νικῶντεσσι 717, 6, σουλῶνθω 501, 6, ψυσῆτε Aristoph. *Acharn.* 863, etc. Comme αο se contracte en ᾱ, cf. Λαδάμας SGDI 748; 820, il s'ensuit que ces formes verbales appartiennent bien à la conjugaison τιμάω.

3^o) ψυσᾶντες Aristoph. *Acharn.* 868. M. Führer (*Dial. boeot.* p. 37) propose d'écrire φύσαντες, en le transformant en participe athématique; mais en dorien nous retrouvons de semblables contractions.

4^o) Une scholie de l'Iliade (P 196), commentant le participe aoriste homérique γηράς, cite βροντάς, qui aurait été employé par Corinne avec le sens de βροντήσας. L'aoriste ἐβρόνταν serait alors formé analogiquement de βροντάω, sur le modèle de ἔδραν : δράω, ἔδυν : δύω, ἀποκλάς (part., Anacréon, *frg.* 17 b) : κλάω. Déjà Curtius (*Verbum* ¹ I p. 199) reconnaissait la possibilité de cette explication; point n'est besoin d'imaginer un présent athématique *βρονταμι (Meister, *Gr. Dial.* I p. 280), dont βροντάς serait le participe.

C

Verbes en -εω.

Type φάλέω.

Locridien. — λιποτελέη SGDI 1478, 14, δοκέη *ib.* l. 39, κρατεῖν *ib.* l. 17, 31, παμποφαγεῖσται *ib.* 41, 42, etc.

Phocidien. — διοικῆ subj. SGDI 1529, 1, εὐεργετεῖν IGS III, 1, 101, 3, συνευδοκέοντος *ib.* 124, 4, etc.

Delphien. — ὁμολογέω SGDI 2146, 6, 8; BCH 1898 p. 87 n^o 83. 16, παρεκάλεον SGDI 2675, 10, ποιεῖτω 1723, 9, ἀδικέη 2088, 23, ποιέοιν 1689, 7, ἐνοικεῖτω 2501, 24, κοινανεῖτω 2561 b

48, εὐτακτέωνται subj. 2642, 16, ἐφακεῖσθαι 2501, 41, et beaucoup d'autres.

Béotien. — καλῖ = καλέει SGDI 1145, 4, καλέονθι 3^e plur. 1145, 7, ἐπολέμιον 705, 23, οὐπερδικιόνθω 430, δοκίει 495, 11, πολεμαρχιόντων IGS I 2718, 2; 2720, 2; 2784, 2; 4127; ἀδικίωνθι subj. IGS I 3392, 7, ἡρῖσ[θη] (= att. αἰρεῖσθαι) *ib.* 1719, 7, etc.

Type φάχω.

1^o) — *Phocidien* : ποιήον[τι] SGDI 1523, 19. Sur cette inscription, qui date de l'époque romaine, la quantité des voyelles est mal observée, par exemple ἐόντοσαν 20, σώοντι 21 pour ἐόντωσαν, ζώωντι; de plus, ποιήοντι est un subjonctif. La graphie ποιήοντι pour ποιέωντι a donc pour cause la négligence du graveur ou du rédacteur.

2^o) — *Delphien* : συλήοντες SGDI 2100, 10; 2107, 12, auquel s'opposent συλέων et συλέοντες plus de cent fois répétés sur les décrets d'affranchissement, a reçu son explication ci-dessus (p. 180).

3^o) — Comme en *béotien* η passe à ει, l'imparfait ἐκράτει IGS I 2462, 4, le subjonctif ἀντιποιεῖτη SGDI 429, 4; 430, 4 pourraient aussi bien appartenir à φάχω, voire même à φάημι qu'à φιλέω, mais les formes plurielles ἐπολέμιον ἀδικίωνθι, qui viennent d'être rapportées, enlèvent à cette hypothèse toute vraisemblance¹.

Le type φάχω n'existe pas dans ces dialectes.

Type φάημι.

Le locridien, le phocidien, le delphien et le béotien ont, tous les quatre, possédé un curieux participe passif en -ειμενος :

Locridien. — ἐνκαλειμένω SGDI 1478, 41, 43 (première moitié du v^e siècle).

1. Les subjonctifs δεῖη δεῖει = att. δέη REG 1899 p. 71 a 26, 36, venant de *δεῖφηι, ne laissent place à aucun doute, cf. béotiens ἀνέθειαν Θεογίτα pour ἀνέθειαν Θεογίτα.

Phocidien. — παρακαλείμενα IGS III, 1, 103, 3, καλείμεναν SGDI 1539 b 17.

Delphien. — ἀφαιρείμενος SGDI 2082, 6; 2115, 8; 2221, 11; 2323, 10; BCH 1898 p. 73 n° 70, 13, 14; p. 78 n° 74, 9; p. 79, n° 76, 8; p. 91 n° 87; ἀφαιρείμενοι BCH 1898 p. 39 n° 32, 8, καλείμενας SGDI 2061, 9, παρακαλείμενοις 2569, 4, παρακαλείμενα 2687, 5, ποιείμενος 2677, 5; 2682, 10; 2737, 6; πωλείμενα 2642, 72, συνεργείμενος 2737, 9; συντελείμενου 2729, 3, et même χρείμενος¹ 2613, 5; 2736, 6; 2746, 11.

Béotien. — δεμένοις = att. δεομένοις Mitt. 1885 p. 217 l. 4.

Malgré MM. Allen (*Curtius Studien* III p. 267), Osthoff (*MU* I p. 212), Wackernagel (*KZ* XXVII p. 86), Johansson (*Derivatis* p. 44), Brugmann (*Gr. Gr.*² p. 269), il ne résulte pas de la contraction de -εεμενος, puisque, dans ces dialectes, le participe passif des verbes thématiques se termine en -όμενος: Iocridien ἐπιτασσόμενον IGS III, 1, 349, 7, phocidien καταδουλιζόμενος SGDI 1532, 7, delphien τρεφόμενον 2171, 19, béotien μαντευομένω 494, 15; 570, 4; 865, 11, etc.

C'est un vrai participe athématique³, qui sonnait anciennement -ημενος, comme on le voit dans le béotien ἀδυχήμενος Aristoph. *Acharn.* 914. Mais, par analogie de φιλεῖσθαι φιλεῖσθε ἐφιλεῖτο et autres formes, l'ê ouvert de φῶλήμενος se transforma en ê fermé. L'infinitif φῶλμεν, qui sera examiné dans un instant, oblige à supposer qu'en béotien ce changement fut indépendant du passage phonétique de tout η à ει.

En Locride, -εμενος était en usage dès le début du v^e siècle, même dans les verbes non dénominatifs.

En Phocide, la diphtongue ει fut même substituée à εο dans la 3^e pers. plur. ποιεῖνται IGS III, 1, 97, 13.

A Delphes, au contraire, le participe athématique resta cantonné, jusqu'en l'an 150 av. J.-Ch., dans les verbes

1. De χρέομαι, cf. καταχρεῖσθαι 2642, 37, καταχρείσθωσαν 2642, 58.

2. M. Danielsson (*Epigr.* p. 45) en fait une création nouvelle, comme du phocidien ποιεῖνται.

dénommatifs, où apparemment il était originel ; c'est ainsi que l'inscription SGDI 2677, qui date de 189-188, a ποιέμενος l. 5 mais ἀφικνουμένοις l. 8, et l'inscription 2737, de l'année 150, ποιέμενος l. 6, συνεργείμενος ἀφικνουμένοις l. 9. Plus tard, -ειμενος s'étendit à tous les verbes en -εω, de sorte que Φιλουμένα 2188, 9 n'est pas, à proprement parler, un mot delphien.

En Béotie, -ειμενος a été généralement délaissé, au moins par la langue épigraphique ; sauf dans δείμενος, -εομενος fut seul usité : ποιούμενος SGDI 384 ; 391 ; 397 ; 398 ; ποιούμενα 382, 10, ποιόμενος 383 ; 385 ; 386, etc. Mais l'infinitif actif en -ημεν -ειμεν fut très vivant. Il a encore son ancien *ê* ouvert dans le καρτερήμεν¹ d'Euboulos ; mais ensuite l'*ê* se ferma et se distingua des anciens *η*. En effet, M. Meister (*Gr. Dial.* I p. 226) remarque qu'en béotien *ê* ouvert passa seulement à l'état *ει*, tandis que *ê* fermé descendit jusqu'à *i*. Or on lit sur les inscriptions non seulement προστατεύμεν SGDI 811, 15, mais aussi ἀδικήμεν IGS I 4136, 4 ; BCH 1890 p. 19 n° 10 b 30, λειτωργήμεν SGDI 425, 24, ποιήμεν REG 1899 p. 71 a 8. Cet infinitif en -ήμεν n'est pas moins ancien que le participe en -ήμενος.

On aimerait à découvrir dans ce dialecte, comme dans le phocidien, une création analogique montrant la vitalité de ce nouveau type. Malheureusement, lorsqu'Hérodien (II 930, 5) affirme que les Béotiens disaient νόεμι φιλεμι τάρβειμι ποίεμι, il n'invoque aucun texte à l'appui, et le fragment 18 de Corinne porte δονείται, dont l'accentuation trahit une forme thématique. Les présents νόεμι φιλεμι ont-ils été imaginés à cause des participes en -ειμενος et des infinitifs en -ειμεν ?

Héraclide, cité par Eustathe 1557, 44, parle des 3^e personnes du pluriel *éoliennes* οἴκεντι φιλεντι ἐντί, que MM. Führer (*Dial. boeot.* p. 34) et Meister (*Gr. Dial.* I p. 277) attribuent aux Béotiens. Mais, dans ce passage, Héraclide

1. φιλήμεν ne vient donc pas de *φιλέμεν, malgré φερέμεν SGDI 802, 10, ὑπαρχέμεν 1145, 13.

engage une polémique avec d'autres grammairiens qui soutenaient, avec raison, l'origine dorienne de ἐντί et de τίθεντι ; il n'y exprime que son opinion personnelle, et a bien en vue l'éolien littéraire.

En conséquence, à part l'accidentel συλφοντες, aucun de ces quatre dialectes ne paraît avoir connu la conjugaison φάλω. Les verbes en -ωω, sans contractions, sont propres à trois d'entre eux ; leur création analogique date d'une époque récente.

Au type φάλημι, se rattachent les participes en -εμενος et l'infinitif béotien en -εμεν ; le phocidien en a tiré le principe d'une nouvelle conjugaison athématique φάετμαι, dont nous ignorons l'exact développement.

Le seul mot phocidien Ἀσβολώμενος, selon toute vraisemblance, appartient à δοκίμωμι.

VIII

EN DORIEN.

Sous cette rubrique se placeront non seulement les dialectes doriens proprement dits, mais ceux du nord-ouest, qu'Ahrens appelait pseudo-doriens. Au point de vue de la conjugaison, ils ne diffèrent pas des idiomes doriens.

A

Verbes en -εω.

Type φάλέω.

Etolien. — κατοικεόντων SGDI 1411, 11, ποιούμενος 1413, 7.

Acarnanien. — συνευδοκούντων IGS III, 1, 485, 12.

Epirote. — κατοικοῦντι SGDI 1334, 13, αἰτουμένου 1338.

Achéen. — ψαφοφορέοι 1634, 3, ἐποίει 1643, 2.

Mégarien. — ἐπολεμάρχουν 3020, 3, διατελεῖ IGS I, 18, 21.

Corinthien. — ποεῖ SGDI 3199, 5 (à Corcyre), κυεῖ 1565 a 6 (à Ambracie).

Argien. — προαιρῶνται subj. SGDI 3316, 4 (à Mycènes),

ιαρευσέων = ιαρεὺς λαχών Mitt. XXIII, p. 22 n° 16, 3 (à Epidauré).

Cnidien. — προαιρούμενοι SGDI 3510, 1, ἀδικούμαι 3545, 20.

Calymnien. — προαιρουμένους 3558, 11, προαιρεύμενοι 3558, 12.

Coien. — ἐποιέτο 3618, 3, ποιούμενος 3618, 19.

Rhodien. — ἀγουμένοις 3749, 28, Φιλουμένα 4114, βοαθούντων 3749, 65, 82.

Laconien. — ἐπολέμεον 4406, 3, ποιούμενος 4566, 26.

Héracléen, dialecte où εε se contracte en η, — ἐπαμώχη 4629 I, 14 (imparfait de παμωχέω; cf. présent παμωχεῖ I, 168).

Thérien. — προαιρῶνται subj. 4706, 75, ποιευμένος acc. plur. 4695, 16, εὐεργετὲν infin. 4695, 18.

Crétois. — Dans ce dialecte, εε se contracta en η d'abord, dans la suite ce son ε fermé fut noté ει, πόηται CD¹ 130, 3, βοαθεῖν CD¹ 128, 45.

Le groupe εο eut trois sorts différents : ou bien ses deux éléments restèrent indépendants l'un de l'autre : ἀδικέομεν CD¹ 128, 39, μωλιόμενα LG V, 44, εὐορκεῖντι Helbig, *De Dialecto cretica* p. 37, — ou bien ils se sont contractés en une seule voyelle longue, ο fermé, écrite ω, puis ου : ἐπαινῶμεν CD¹ 124, 18, προαιρούμενοι CD¹ 123, 25, κοσμοῦντες CD¹ 138, — ou bien encore l'ε disparut, comme absorbé par l'ο suivant : κατοικόντες CD¹ 116, 6, συμπολεμόντες CD¹ 117, 10. Dans ce dernier cas, M. Johansson (*Deriv. verbis* p. 19) admet que εο devint ω, ensuite ο, en syllabe fermée. Toutefois, on croira difficilement à un abrègement phonétique de l'ω, car sur l'inscription CD¹ 119, par exemple, on lit κοσμόντες l. 40 et ἀναγνῶντι (subj.) l. 43. D'autre part, affirmer que κατοικόντες a subi une aphérèse, c'est constater le fait sans l'expliquer. Dans ces formes étranges se trouve la même confusion de la conjugaison en -εω avec celle en -ω, que dans l'infinitif δοκέν en regard de καλῆν (cf. Boisacq, *Dial. Dor.* p. 187). De la même manière ont été constitués τέλεται CD¹ 119, 67, συντελέσθαι CD¹ 121 b 26 (infin. futur), pour lesquels M. Johansson (*l. c.* p. 18) suppose, sans raisons suffisantes, un présent *τελω.

Type $\varphi\lambda\acute{\eta}\omega$.

1° Impératif messénien $\pi\omega\acute{\iota}\tau\omega$ SGDI 4650, 18. Sur cette inscription, le son δ fermé est noté encore tantôt ω , tantôt ou : $\epsilon\lambda\acute{\alpha}\iota\omega$ l. 8, 9, $\delta\alpha\mu\omicron\sigma\acute{\iota}\omega$ l. 17, à côté de $\delta\acute{\nu}\omicron\upsilon$ l. 6. L' η de $\pi\omega\acute{\iota}\tau\omega$ n'exprime sans doute qu'un $\acute{e}$ fermé ;

2° $\acute{\epsilon}\pi\alpha\iota\eta\eta\nu$ SGDI 3505, 10 à Cnide, d'une époque tardive. Les documents épigraphiques du même temps montrent plus d'une fois η pour $\epsilon\iota$: $\acute{\epsilon}\eta$ = $\epsilon\eta$ 3540, 6, Κληνοπόλιος 3549, 262, 263, à côté de Κλεινοπόλιος 3549, 261. En conséquence, $\acute{\epsilon}\pi\alpha\iota\eta\eta\nu$ n'est qu'une variante orthographique de $\acute{\epsilon}\pi\alpha\iota\eta\epsilon\acute{\iota}\nu$ (cf. Bechtel, *Sammlung* III, 1, p. 225).

3° Epidaurien $\acute{\epsilon}\pi\iota\pi\eta\nu$ SGDI 3338, 119, à propos duquel M. Prellwitz a écrit (*Sammlung* III, 1 p. 157) : « $\Pi\eta\nu$ est un ancien verbe en $-\eta\omega$, conservé dans la glose d'Hésychius $\pi\eta$ και $\pi\eta\nu$ ἐπὶ τοῦ κατέπασσε και καταπάσσειν. » Puisque l' η radical en est originel¹, ce verbe doit être mis hors de cause.

La conjugaison $\varphi\lambda\acute{\eta}\omega$ fut donc inconnue du dorien.

Type $\varphi\lambda\eta\mu\iota$.

M. Johansson (*Derivatis* p. 11) signale les participes athématiques crétois $\chi\rho\acute{\iota}\mu\epsilon\omicron\varsigma$ CIG 2554, 61 et $\acute{\alpha}\delta\acute{\iota}\chi\mu\epsilon\omicron\varsigma$ Le Bas III, 73, 31.

Sur une monnaie de Tarente (SGDI 4626), on lit en légende $\Phi\lambda\acute{\eta}\mu\epsilon\omicron\varsigma$, sans doute nom du personnage dont parlent Polybe VIII, 26, 31, Suidas, s. v. $\varphi\acute{\epsilon}\rho\tau\varphi$ et Tite Live XXV, 8 ; XXVII, 16.

1. $\Pi\acute{\eta}\omega$ est certainement apparenté à $\pi\acute{\alpha}\iota\omega$ et au latin *pavio* « frapper la terre pour la tasser ». Sur cette famille de mots, v. Hirt, *Ablaut*, p. 104 § 408. Comme $\pi\acute{\eta}\omega$ semble remonter à $*\pi\eta\text{F}\omega$, on supposerait volontiers une base primitive *p^hu*.

Pour M. Bücheler (*Rhein. Mus.* xxxix p. 820), $\pi\eta\nu$, de $\pi\acute{\alpha}\omega$, est un infinitif dorien, contracté à la mode dorienne.

B

Verbes en -αω.

Un problème¹ délicat à résoudre et d'une importance capitale se pose dès l'abord : αο se contracte tantôt en α tantôt en ω, de même que αε produit soit α soit η. Quelle cause attribuer à ce double traitement ?

Sur les inscriptions, les contractions en ω, η sont ordinaires ; en voici quelques exemples :

Etolien. — ὀρμώμενον SGDI 1410, 3.

Mégarien. — τιμή (indic. prés.) SGDI 3010, 16, φοιτήτω 3052, 6, νικῶντι 3046, 1, νικῶμες 3046, 2, αἰσιμνῶντες 3054, 6.

Corinthien. — τιμήν 3196, 8, ἐπικρινῶνται 3209, 2 (l'un et l'autre de Corcyre), ἐρωτῇ (3^e sg.) 1565 a 1 (d'Ambracie).

Argien. — νικῆν 3277, 13 ; ἐώρη (imparf.) 3339, 66 ; 3340, 28, 71.

Calymnien. — ἐπερωτῇ 3591 a 49, τιμῶν 3558, 10, συναντώντων 3566, 9.

Coïen. — τιμήν 3619, 6, τιμώντω 3636, 27.

Rhodien. — περ[ιο]ρῇ (subj.) 3750, 90 ; θοινηται 4232 ; νικῶντα 4197 a ; 4271, 2.

Héracléen. — ἐπιβῇ 4629, 1, 128 (cf. Curtius, *Verbum*² I, 218).

Laconien. — ἐνέκη 4416, 13, 19, 24, 30, 32, νικῶσα 4418, 2, ἡδῶντι (subj.) 4598 a 5 ; ἐνῆδῶσις (dat. fém. plur. du participe présent actif de ἐνεδάω) 4416, 15, 22, 27, 33.

Messénien. — [ἀξ]ιδόντες³ 4645, 5, ἡξιῶν (imparf.) 4645, 9.

Crétois. — ὀρηι LG IV, 16, νικῆν AJA 1897 p. 211 n° 24 l. 15, νικῇ ib. p. 191 n° 19 l. 11.

Sur les monuments épigraphiques, les contractions en α, ω se rencontrent beaucoup plus rarement :

1. On peut négliger le changement de -αω en -εω si fréquent en dorien et aussi dans d'autres dialectes.

2. Le verbe ἀξιᾶω existe en éolien : ἀξιᾶσαι SGDI 305. 5 ; 31⁹, 33 (Meister, *Samml.* III, II, 106).

A *Epidaure* (Argolide). — διεγέλα SGDI 3339, 34, κατα-
γελάμενος 3339, 123, ποτελάτω RA 1891, II, 51 (Mon. Ant. I,
593, 6).

A *Cos*¹. — ἐλάντω SGDI 3636, 8, 12, 14, ἐπελάντω 3636, 11,
15, 16, 19 (cf. ἐλά[σα]ντες 3636, 17 et d'autre part τιμώντω
3636, 27).

A *Héraclée*. — ἐπελάσθω 4629, I, 127.

En *Laconie*. — ἐτίμα 4438, 3 sur une inscription du
III-II^e siècle rédigée en vers, et τιμαί 4568, 51 : ce dernier,
datant du 1^{er} siècle av. J.-C. seulement, est sans doute
hellénistique.

En *Crète*. — 'τεχνᾶτο = ἐτεχνᾶτο, inscription d'Oaxos,
Mon. Ant. III, n° 183, l. 3.

A *Dodone*. — τιμᾶντι SGDI 1587, 8.

Mais la littérature dorienne abonde en formations de
ce genre : Aristophane² fait dire à son Mégarien διαπεινᾶ-
μεν *Acharn.* 751, mais πεινῆν 734. Archimède a écrit ὀρθᾶσαι
II, p. 250, 11, mais ὀρῆται II, p. 252, 18 (cités par Johans-
son, l. c. p. 28). Théocrite, comme Pindare, (Audouin,
Dial. gr. p. 42) contracte αε en ᾶ : κοιμᾶσθαι VIII, 66,
ἐρᾶται II, 149 ; chez lui le résultat ordinaire de la contrac-
tion de αο est ω : σιγῶντι II, 38, μικῶμεναι IV, 12, mais par-
fois ᾶ : πεινᾶντι XV, 148, παρελᾶντα V, 89 ; VIII, 73, ἀμάντεσσι
VI, 41 ; X, 16, γελᾶσα I, 36, γελᾶντι I, 90, ἐρᾶντι VII, 97. On
trouve πεινᾶντι dans Xénophon *Hist. Graec.* I, 1, 23, ὀπτᾶν-
τες dans Epicharme 82, ἐπεγγυάμενοι dans Sophron 41, νικᾶντι
(3^e plur.) dans Pollux IX, 74, νικᾶμες dans Plutarque,
Apophth. Lac. p. 225, γελᾶντι βοᾶντι dans Eustathe 1557,
14.

M. Johansson (l. c. p. 16) pense que αο contracté pro-
duit ᾶ en dorien, et que ω n'y est qu'un emprunt fait à la

1. M. Barth (*De Coorum dialecto*, p. 56) cite encore ἐερᾶσθαι, χρᾶσθαι,
χράσθω, παρασκευᾶτε trouvés à Cos, et qu'il considère à bon droit
comme des formes de la langue commune.

2. Béotien ψουσᾶντες Aristoph. *Acharn.* 868.

langue commune. Cette opinion ne peut se soutenir quand on considère les mégariens νικῶντι νικῶμες datant du v^e siècle, les laconiens ἐνὴβωαῖς νικῶσα de l'an 400 environ et le coïen τμῶντω de la fin du iv^e siècle.

M. Dittenberger (*Index scholarum in Univ. Halensi per hiemem 1885-86 habendarum* XII) a établi cette loi de contraction dorienne : ᾱ avec ε donne η ; ᾱ avec ε donne ᾱ. La loi parallèle : ᾱο se contracte en ω et ᾱο en ᾱ, a été démontrée par M. Bechtel ¹ (*Samml.* III, 1, p. 26).

Une seule difficulté y fait obstacle, mais elle est des plus sérieuses. Les idylles de Théocrite contiennent deux formes de 2^e pers. sing. d'aor. moyen indic. ἐπάξα (= att. ἐπήξω) IV, 28, ἐκτάσα (= att. ἐκτήσω) V, 6, où l'ᾱ final est le produit de ᾱο (venu de ᾱσο). Il est impossible d'interpréter autrement ces mots ; voici le contexte :

Φεῦ φεῦ βασιεύονται καὶ ταὶ βόες, ὧ τάλαν Ἀίγων,
εἰς Ἀῖδαν, ὅκα καὶ τὸ κακᾶς ἡράσσαιο νίκας·
χὰ σῦριγξ εὐρώτι παλύνεται, ᾗ ποκ' ἐπάξα. IV, 26-28.

Τὸν ποῖαν σύριγγα ; Τὸ γάρ ποκα δῶλε Σιδύρτα
ἐκτάσα σύριγγα. V, 5-6.

Au surplus, ils sont appuyés de l'autorité de plusieurs manuscrits importants et des scholiastes² ; l'hypothèse d'un hyperdorisme ne peut être raisonnablement admise.

Le problème d'ἐπάξα et d'ἐκτάσα sera résolu par le crétois παρθύσεται AJA 1897 p. 161 n° 1 l. 9, qui est un subjonctif d'aoriste : -σεται a remplacé -σῆται ou plutôt -σεται, afin que la caractéristique α de l'aoriste sigmatique fût mise en évidence. Pour la même raison, ἐπάξᾱ, ἐκτάσᾱ furent substitués en dorien aux réguliers ἐπάξω, ἐκτάσω.

Ce point éclairci, on répartira en trois groupes les

1. Il compare très heureusement ἀλυμπιάς (= ᾱ ὀλυμπιάς) SGDI 3045, γ à λῶντι 3045, 4, νικῶντι 3046, 1 = λᾶωντι, νικᾶοντι (inser. de Sélinonte).

2. EM 579, 19 cite ἐλέξα ἐπρία ἐπαιδεύσα ; Schol. Theocr. IV 28 ἐνοήσα ἐγράφα ἐπάξα.

formes verbales doriennes remarquables par leurs contractions en $\bar{\alpha}$.

1° — διαπεινᾶμεν, πεινᾷντι, ἀμᾶντεσσι sont originaires des verbes en $\bar{\alpha}\omega$ (cf. ionien-att. πεινῆν, et, pour le dernier, Schulze *QE* p. 365 suiv.).

2° — διεγέλα, καταγελάμενος, ποτελάτω, ἐλάντω, ἐπελάντω, ἐπελάσθω. Pour MM. Schulze (*QE* 367) et Prellwitz (*Sammlung* III, 1 p. 156) les deux premières formes appartiennent à un présent γελάω qui viendrait d'un *γλάω plus ancien. Quant aux autres, elles seraient, d'après MM. Schulze (*QE* p. 380 n. 3), Müllensiefen et Bechtel (*Sammlung* III, 1 p. 360) des aoristes athématiques, de même genre sans doute que l'attique ἔβην¹. Bien que ces hypothèses ne se heurtent pas à des obstacles insurmontables, on se rallierait plus volontiers à l'opinion de MM. Brugmann (*Gr. Gr.*¹ p. 278) et von Friesen (*Argien* p. 156), pour qui toutes ces formes sont athématiques et supposent des présents γέλαμι et ἐλάμι. Toutefois on peut croire en outre que postérieurement, d'après l'analogie des verbes en $\alpha\omega$, διεγέλα, ποτελάτω, etc. prirent une fausse apparence de verbes thématiques en allongeant leur α . Et ainsi seraient expliquées les accentuations théocritéennes παρελάντα, γελᾷντι, γελάσα. Avec ces verbes se groupe naturellement ἐράντι.

3° — ἐτίμα, ἐτεχνᾶτο, τιμᾷντι, φουσᾶντες, ὀρᾶσθαι, ὀπτᾶντες, ἐπεγγράμενοι, νικᾷντι, νικᾶμες, βοᾷντι. et les contractions de Théocrite de $\alpha\epsilon$ en $\bar{\alpha}$: κοιμᾶσθαι. Ils diffèrent essentiellement des verbes énumérés au paragraphe précédent, en ce que leur $\bar{\alpha}$, qui tient la place de η ou de ω , n'est qu'accidentel. M. Hoffmann, en parlant de τιμᾷντι (*Sammlung* II p. 125), les considère à bon droit comme des formes à voyelle radicale radicale longue : τιμᾷντι = τιμᾶοντι.

À côté donc de τιμᾶω, τεχνᾶω, etc., le dorien a dit τιμᾶω, τεχνᾶω. Les formes venues de $\bar{\alpha}\omega$, étant plus fréquentes chez les écrivains que sur les inscriptions, remontent

1. Mais à Cos, à côté de ἐλάντω se lit l'aoriste ἐλάσαντες; SGDI 3636, 17.

apparemment à une assez haute antiquité. Alors d'où viennent-elles? A-t-on dit τιμάω à cause de ἐτίμασα (Brugmann, *Gr. Gr.*¹ p. 306)? Mais dans ce cas nous devrions trouver en dorien φάτω et στεφανώω. Or, φάτω n'y existe pas, et στεφανώω, comme on va le voir, est bien peu vraisemblable. Il ne reste donc qu'une seule ressource; c'est d'admettre que l'antique τιμάω a continué à vivre en dorien à côté du plus récent et analogique τιμάω.

C

Verbes en -οω.

Type δοκιμάω.

En dorien, les contractions se font en général comme en ionien-attique : οε, οο produisent un ο fermé long, qui est exprimé dans l'écriture soit par ω, soit par ου. En voici quelques exemples :

Mégaride. — ἀξίουν (3^e pers. plur. imparf.) SGDI 3010, 9, στεφανοῦντι 3069, 2, στεφανοῖ 3087, 50.

Argolide. — ἀξιοῖ SGDI 3364 a 38, b 20, 25, 37, ἀνανεοῦται 3386, 7, ἐπιφανοῦν 3380, 14.

Cnide. — στεφανοῖ SGDI 3505, 14, κυροῦν 3305, 23.

Calymne. — ἀξιοῦντος 3585, 4, [στεφαν]οῖ 3586 b 13, ἐξορκώ[ντω] 3591 a 2.

Astypalée. — στεφανῶν¹ (infin.) 3459, 27.

Cos. — καρπῶντι² SGDI 3636, 33, στεφανοῖ 3618, 20, ἀξιοῦντι 3619, 7, 3620, 5, 11.

Rhodes. — δηλούντων SGDI 3750, 35, στε[φαν]οῦσθαι 4260, 6, στεφανοῖ 4288, 4; 4320, 25.

Laconie. — στεφανοῦμεναι 4495, 15.

Héraclée. — μετριώμεναι SGDI 4629 I, 18, 22, 28, 33,

1. Peut-être cet infinitif στεφανῶν a-t-il été influencé par στεφανῶι qui se trouve sur la même inscription (voir ci-dessous).

2. M. Barth (*Coorum dialecto* p. 63) regarde l'ω de καρπῶντι comme le produit de la contraction de οο.

ἐμετριώμεζ II, 18, 45, 73, μισθώντι I, 98, πριῶι (subj. de πριόω = att. πρίω « scier », cf. futur πριώσει I, 135) I, 129.

Messénie. — ζαμιούτω 4689, 6, 102, μαστιγοῦντων 4689, 40, 43.

Crète. — ἀναγεωμένων Cauer Del. ¹ 118, 4, ἀζιώντων *ib.* l. 4, κλαρώμενοι AJA 1897 p. 191 n° 19 l. 11. L'o de δαμιόντω[ν] Mon. Antich. III p. 157 (fragment de la loi de Gortyne) a vraisemblablement pour cause l'incertitude qui régnait encore dans l'emploi des lettres ο et ω (cf. le delphien ζαμιόντων p. 178).

Type δοκιμῶ.

Çà et là, on trouve des 3^e pers. sing. prés. indicatif en -ωι : στεφανῶι SGDI 3459, 17 (à Astypalée), 4250, 31 (à Géla), 4693, 3 (à Théra). ἀξιώι 3555, 5 (à Calymne) χ[η]ρῶι 1567, 5 (inser. de Dodone attribuée aux Tarentins par M. Hoffmann ¹). Suivant l'opinion d'Ahrens (*Dial.* II p. 310), plus d'une fois reproduite (par ex. par M. Bechtel, *Sammlung* III, 1 p. 210), nous aurions là des traces d'une conjugaison στεφανῶω différente de celle qui se rencontre dans certaines contrées de la Grèce septentrionale. En réalité, cette hypothèse est inutile, et l'on peut expliquer στεφανῶι par στεφανόω.

En effet, tandis que οαι produisait οι, ογι se contractait régulièrement en ωι, cf. att. διδῶς διδῶ au subjonctif. Toutefois l'ionien-attique, par analogie de τιμᾶς qui servait à la fois de forme subjonctive et de forme indicative, employa στεφανοῖς pour les deux modes. Les choses se passèrent autrement en dorien : le subjonctif fut en -ωι : πριῶι (héracléen) ². Les Doriens disaient donc à l'indicatif στεφανοῖ et au subjonctif στεφανῶι. Mais à cause de l'indicatif-subjonctif τιμῆι, ils furent portés à rendre identiques ces formes dis-

1. Le savant éditeur des inscriptions de Dodone regarde χηρῶι comme appartenant à un verbe χηρῶω qui en attique, sous la forme moyenne χειροῦμαι, signifie « soumettre à sa puissance ».

2. On n'a pas rencontré d'autre subjonctif de verbe en -ωω sur les inscriptions doriennes.

semblables. Cette unification, quand elle se produisit, fut opérée en sens inverse de celle qui eut lieu en attique. En d'autres termes le dorien στεφανῶι a parfois été un subjonctif en fonction d'indicatif, tandis qu'en attique στεφανοῖ était souvent un indicatif remplissant le rôle du subjonctif.

Στεφανοῖ resta néanmoins dans l'usage. Les doublets στεφανῶι στεφανοῖ de l'indicatif devaient causer des incertitudes dans la forme du subjonctif. Et, de fait, à Cnide on voit un subjonctif ἀποδοῖ SGDI 3544, 2, 3, à côté de ἀποδῶι 3543, 3, 4. Cette sorte de contre-épreuve constitue la vérification de l'hypothèse.

Type δοκίμωμι.

Infinitifs crétois [δ]αμιῶμεν (= att. ζῆμιον) AJA 1897 p. 204 n° 23 l. 6 et 7, ζαμιῶμεν Mon. Antich. III n° 183 l. 4 (inscr. d'Oaxos). Dans ce dialecte, la terminaison -μεν est réservée aux infinitifs athématiques.

De plus, le nom propre Φιλωμένα SGDI 3554 (à Lipara), ne vient pas de *Φιλοομενα, car à Lipara l'ο fermé s'écrit ου, cf. Ἀγρσιβοῦλας SGDI 3551. Il est à ranger avec les athématiques Ἀσβολώμενοι (p. 180), Φιλημενός (p. 187) etc.¹.

Rassemblons les résultats acquis :

1° Les types ordinaires de conjugaison dorienne sont φιλέω, τιμᾶω, στεφανόω.

2° φιλήω est inconnu de ce dialecte, et l'on n'a pas de raisons pour lui attribuer δοκίμώω.

3° Il s'y rencontre de nombreux vestiges de l'antique τιμᾶω.

4° Athématiques sont les crétois χρήμενος, ἀδικήμενος, δαμιῶμεν, ζαμιῶμεν, le tarentin Φιλημενός; et le liparien Φιλωμένα.

1. M. Bechtel (*Sammlung* III, 1 p. 300) en fait à tort le participe d'un verbe φιλώω.

IX

EN IONIEN-ATTIQUE.

A

Types τιμάω, φιλέω, δοκιμάω.

Dans ce dialecte, la conjugaison avec voyelle brève fut de règle.

B

Types τιμάω, φιλήω, δοκιμάω.

Rigoureusement parlant, l'ionien-attique ne les a pas connus. Sans doute il a possédé des verbes en -ᾶω -ῆω -ώω, mais non dénominatifs et formés sur des racines à voyelle longue. M. Schulze (*QE* p. 365 suiv.) en a longuement disserté, et M. Mekler, dans ses *Beiträge zur Bildung des griechischen Verbums*, s'est imposé la tâche d'en dresser la liste¹. Voici au moins les principaux :

1. — βλήν : βλή · βλίσσει, ἀμέλγει, βλίζει Hésychius. Cf. βλήρ βλωμός (Mekler, p. 14).

2. — δῆω « je trouverai » homérique, cf. δαήναι qui est construit sur la forme faible de la racine (van Leeuwen, *Enchiridium*, p. 452).

3. — ζῆν et son doublet ζώω, créés sur des bases indo-européennes *g^wǵē *g^wǵō (Hirt, *Ablaut*, p. 112).

4. — θήσθαι Od. δ 89, dont la racine est *dhēi (Schulze, *l. c.* p. 365 n. 1); M. Mekler (p. 16) en rapproche la racine sanscrite dhā « allaiter ».

1. M. Schulze (*l. c.* p. 369 n. 2) a donné la bibliographie concernant cette question controversée. — M. Mekler (*l. c.* p. 11) a soutenu que le type éolien ποθήω fut panhellénique; les pages précédentes ont démontré son erreur.

5. — νῆν : νῆει · σωρεύει « entasse » Hésychius. Cf. homérique νηέω (Mekler, p. 19).

[Sur le dorien πῆν, voir p. 187].

6. — att. φῆν. Cf. φωμός, φωρός, φώρα (Mekler, p. 20).

7. — χρῆν, χρῆσθαι. Cf. χρεῖ, χρηίζεин (Mekler, p. 21).

8. — δρᾶν, ion. δρῆν, de *δραγω (Brugmann, *Gr. Gr.*³ p. 299).

[Dorien λασθαι · παίζεин, ὀλιγωρεῖν, λοιδορεῖν Hésychius. Cf. lat. *lā-mentum*, *lā-trāre*, gr. λῆρος (Mekler, p. 25)].

9. — κνῆν, cf. Schulze *QE* p. 365. C'est un verbe en -ᾶω, car aoriste κνάσαιο Théocr. VII, 110.

10. — σμήν, rac. *smāi (Hirt, *Ablaut* p. 37), cf. σμήχεин, σμήμα, σμώχεин (Mekler, p. 19).

11. — μνᾶσθαι : homér. μνᾶσθαι μνωόμενος, etc., rac. *mnā (Schulze, *QE* p. 365; Meillet, *De ie. rad.* MEN, p. 34)¹.

12. — ἀμάειν : ἀμαᾶν Hésiode *Op.* 392, ἀμάντεσσι, ἀμώντας Théocr. X 16, 50. Sur l'initiale de ce verbe, v. Fick, *Vergl. Wörterb.*⁴ I p. 518, Schulze, *QE* p. 365, L. Meyer, *Griech. Etymol.* I p. 219). Sa racine à l'état normal est *mē (cf. germ. *mājan* « faucher »), à l'état réduit *ma. M. Schulze (*l. c.*) regarde l'ā de ἀμάειν comme résultant de la confusion de *μγιω et de *ἀμάγω.

13. — μαίμαω homér., rac. *mā *mō (Ahrens, *Dial.* II p. 349, Schulze, *QE* p. 365).

14, 15. — πεινῆν et διψῆν, pour lesquels M. Schulze (*KZ* XXIX p. 269, *QE* p. 368) suppose des primitifs *πειν-ᾶσ-γω, *διψ-ᾶσ-γω « *fame, siti areo* ».

16. — πλώω homér., à rapprocher de πλωτός, got. *flōdus* « flot » (Hirt, *Ablaut*, p. 144).

17. — ῥώομαι. Curtius (*Grundz.*⁵ p. 353) le rattache à ῥέω (cf. Εὐ-ρῶ-τας), en ajoutant que ῥώομαι est à ῥέω comme πλώω est à πλέω. Donc l'un et l'autre verbe ont le degré allongé de la racine.

18. — τρώω, dans hom. τρώει γ 293; cf. att. τιτρώσκω.

1. Selon MM. Solmsen (*KZ* XXIX p. 102 suiv.) et Brugmann (*Gr. Gr.*³ p. 286), μνᾶ- serait pour βνᾶ-. Mais v. Hirt, *Ablaut*, p. 12 Rem. 1.

19. — *χωόμενος*, *χώεο*, *χώετο*. Si ce verbe est parent du gothique *gāurs* « affligé » (Bezzenger, *BB* V, p. 319, G. Meyer, *Gr. Gr.* ³ p. 106), il s'explique comme *βώομαι*, *πλώω*.

20. — *γελών* υ 347, *γελώντες* σ III, υ 390, de **γελωσ-γω*, dénomiatif de *γέλω* (J. Schmidt, *Pluralb. d. Neutra* p. 142). La forme *γελάοντες* (Mekler, p. 34) n'a pas pour elle l'autorité des manuscrits.

21. — *ιδρώω* de *ιδρώς* (J. Schmidt, *l. c.*; Schulze, *QE* p. 369).

22. — *ρίγῶν* de **ρίγωσ-*, lat. *rigor* (Brugmann, *Gr. Gr.* ³ p. 306).

23. — *θῶσθαι*, racine *θωι* (Mekler, p. 28).

24. — *μῶσθαι*, racine *μωι* (Mekler, *ibid.*).

25. — *ὑπνώοντας* Ω 344, ε 48, ω 4 serait, selon M. Schulze (*QE* p. 370 suiv.) un désidératif formé de la fusion en un seul mot de l'expression *ὑπνω λόντες*, et devrait être lu *ὑπνώοντας*. Ou bien l'ω est dû à un allongement métrique (Brugmann, *Gr. Gr.* ³ p. 306 Rem. 1).

26. — Ont un allongement métrique les formes homériques *ἡδύομαι*, *ἡδύωσα*, *ἡδύοντα* — *μενοινᾶω*, *μενοινᾶει*, *μενοινᾶσι* — *μαχεοῦμενος*, *μαχειόμενος* — *όκνεώ* — *πλεείν*, *πλείοντες* — *πνέει*, *πνέουσα*, *πνέοντος* — *έγγεῖν*¹ et l'hésiodéen *έπικυρτώντε*.

Quelques manuscrits d'Hérodote fournissent les leçons *τιμέωντες* *τιμεώμενοι* *έμηχανέωντο* *όρέωντες* etc., mais les autres ont, pour ces mots, *εο* ou *ω* au lieu de *εω*, c'est pourquoi M. Blass (Kühner-Blass, *Gr. Gr.* ³ II p. 149) n'attache aucune importance à ces formes surprenantes.

L'inscription ionienne CIG 2909 porte *πρυτανέωντες*, que Boeckh a corrigé en *πρυτανεύοντες*. M. Johansson (*Derivatis* p. 61) l'en a blâmé et a rattaché *πρυτανέωντες*, de **πρυτανήον-*

1. M. Schulze (*QE* p. 278) montre qu'on ne doit pas lire *πνεύω* *πλεύω* *έγγεύω*. D'autre part, ce serait méconnaître le dialecte éolien que d'*éoliser* ces verbes en les transformant en **πνηω* **πληω* **έγγηω*. Les habitants de l'Eolie en effet conjugèrent toujours *πνέω* *πλέω* avec un *ε* (v. p. 162).

τες, à la conjugaison φάτω. Mais ce verbe, dans cette hypothèse, a dû être formé à une date récente sur le modèle d'autres plus anciens. Lesquels? Ou bien πρωτανήω dérive d'un thème nominal πρωτανηρ-, comme l'a supposé M. Schulze (*QE* p. 145 n.), ou bien plutôt la correction de Boeckh fut légitime et nécessaire.

C

Types τίμαμι, φάτημι, δοκίμωμι.

Sous ce titre prendront place un certain nombre de particularités homériques : les infinitifs en -ημεναι, l'étrange δορῆαι, les formes à contraction constante telles que προσήυδα et enfin les duels en -ητην, non pas que tous soient athématiques, mais parce que tous peuvent le paraître.

Infinitifs en -ημεναι.

Ces infinitifs, maintes fois cités, sont :

γοήμεναι Ξ 502, de γοάω,
πεινήμεναι υ 137, de πεινάω,
ἀρήμεναι χ 322, de ἀράομαι (van Leeuwen, *l. c.* p. 443),
καλήμεναι K 125, de καλέω,
πενθήμεναι σ 174, τ 120, de πενθέω,
ποθήμεναι μ 110, de ποθέω,
φάλημεναι X 265, de φάλέω,
φορήμεναι O 310, de φορέω,

auxquels s'ajoute ἀρώμεναι, de ἀρώω, Hésiode, *Op.* 22. Ils ne proviennent pas de *γοηεμεναι *φαληεμεναι, etc., comme le voudrait M. G. Meyer (*Gr. Gr.*³ p. 97 et 663), puisque la conjugaison à voyelle longue τιμάω φάτω n'appartient pas à l'ionien-attique : d'ailleurs leur caractère athématique¹ est mis en pleine lumière par φορῆναι B 107, H 149, K 270, ρ 224 ; φορήμεναι et φορῆναι sont dans le même rapport que γνώμεναι et γνώναι.

1. M. Schulze (*QE* p. 16) les regarde aussi comme athématiques.

Un seul participe athématique s'est conservé, ἀλιτῆμενος¹, grâce à son isolement, ἀλιτέω étant tombé en désuétude. Les autres revêtent la forme thématique : ἀλώμενος κυκώμενος μυκώμενος ὀρώμενος καθορώμενος πειρώμενος, αἰρεύμενος ἀρνεύμενος λκνεύμενος πονεύμενος πωλεύμενος φοβεύμενος, γουνούμενος, et même μνώμενοι λ 117, ν 378 χρεώμενος Ψ 834, de μνάομαι et de χρήμαι.

Il n'est pas légitime de mettre ces formes au nombre des « éolismes » de l'épopée, parce que γοήμεναι ἀρήμεναι ne se présentent pas avec l'ᾱ éolien, et aussi parce que, les autres dialectes ont conservé de semblables archaïsmes.

Remarque. — Pour le dialecte néo-ionien, nous ne connaissons que πληρώμεναι de Galien, cité sans référence Kühner-Blass, *Gr. Gr.* II p. 150. Viendrait-il de *πληραομεναι? M. Smyth (*Ionic*, p. 573) rappelle qu'Hippocrate a dit πληρέω, dont le doublet pouvait être πληράω.

ὄρῃαι

Non seulement ὄρῃαι ξ 343 est la leçon autorisée par la tradition, mais Zénodote voulait lire ὄρῃτο (c.-à-d. ὄρητο) A 56 pour ὄρᾱτο. Le verbe ὄρῃμι se rencontre en éolien (v. p. 163) et dans les poésies doriennes de Théocrite : ποθόρῃμι VI 22, 25, ποθόρῃσθα VI 8. Ce seul fait rend plus que douteuse l'origine éolienne des formes homériques. Mais ὄρῃμι n'est pas ὄράω passé dans la conjugaison athématique. En effet, l'imparfait attique ἐώρα, rapproché de l'épidaurien ἐώρη SGDI 3339, 66 ; 3340, 28, ne sort pas de *ἑώραε, car le dialecte d'Epidaure n'a pas pratiqué la métathèse de quantité (cf. Prellwitz, *Sammlung* III, I p. 156) ; il remonte à *ἐφώραε. Dans le verbe ὄράω se sont confondues deux formations différentes : l'une, *φώραω, dérivée de *φώρα, ὦρα « soin, sollicitude », l'autre, *φορημι, ὄρημι,

1. Selon M. Schulze (*l. c.* p. 249), -ῃμενος de ἀλιτῆμενος est une sorte de suffixe.

athématique et constituée au moyen d'une base **worê*, comme *ἄημι* sur **awê*.

Les contractions homériques.

Parlant des duels en -ητην, M. van Leeuwen (*Enchiridium*, p. 444) écrit : « Noluimus tamen edere συνηταέτην προσηυδαέτην ἐσυλαέτην ἐφοιταέτην, quoniam neque constat neque veri est simile a verbis συναντάω προσευδάω συλάω φοιτάω has formas ope vocalis thematicae ductas esse et deinde contractionem esse perpessus ; nullae enim horum verborum formae apertae occurrunt, a stirpe αὔδα autem, quae multo quam ceterae frequentius usurpatur, ducuntur praeteritum ηῦδα (προσ- μετ-), προσ- μετηύδων, προσηυδήτην, et imperativus αὔδα -αυδάτω. Quae omnia flexioni in -μι esse annumeranda, olim igitur non ηῦδων fuisse sed -δαν, satis videtur credibile. » Et il ajoute en note : « Locis fere 300 occurrunt ηῦδα et -δων cum compositis. »

Mais le savant auteur a oublié de remarquer que cet imparfait à sens aoristique se trouve 255 fois à la fin du vers, où la contraction est nécessitée par le mètre ; 51 autres fois, on pourrait rétablir l'hiatus intérieur et écrire ηῦδαε μετηύδαε προσηύδαε μετηύδαον προσηύδαον παραύδαε παραυδαέτω. En six endroits seulement, la contraction étonne, d'abord dans l'expression ἐξαύδα · μή κεῖθε νόψ A 363, Π 19, Σ 74, puis dans προσηύδων μελιχίοισιν ι 363, λ 552, προσηύδων κερτομίοισιν ι 474. Le verbe προσευδάω n'occupe pas une situation particulière, et ses contractions sont de même ordre que μεταλλάξς ὁμόκλα τελευτᾷ ἐνώμα ὀπήδει αἶρεῖ et tant d'autres. Si l'on pose un athématique *προσευδαᾶμι, il faut admettre aussi *μεταλλαᾶμι *ὁμοκλαᾶμι *τελευταᾶμι *νωμαᾶμι *ὀπηδημι *αἶρημι et déclarer athématiques toutes les formes contractes de l'épopée.

Toutefois, à la place des terminaisons contractées de 1^{re} et de 3^e pers. sing. prés. indicatif, on ne peut nulle part introduire les terminaisons athématiques en -μι, -σι non élidées et le plus souvent cette élision serait impossible, par ex. :

Καί λίην σε πάρος γ' οὐτ' εἶρομαι οὔτε μεταλλῶ ¹ A 553.

ἐσθλῆς ἔσσεται ἦδος, ἐπεὶ τὰ χερεῖονα νικᾷ A 576.

νικεῖ, καὶ τέ μέ ψησι μάχῃ Τρώεσσιν ἀρήγειν A 521.

Que l'on n'objecte pas que νικᾷ νικεῖ sont des éolismes déguisés : les éoliens τίμαι φιλη, en regard de φασίῃσι (p. 171 et 168), sont eux-mêmes contractés et appartiennent à la conjugaison thématique. En outre la réalité de la contraction serait toujours démontrée par μεταλλῶ, comme par τελεῖται B 330, Ξ 48, β 176, ε 302, ν 178, ἐπιπλεῖν ι 227, 470, χεῖσθαι κ 518, puisque l'éolien disait τελεῖω πλέω χέω et non *τελημι *πλημι *χημι (v. p. 162).

Abstraction faite des cas si nombreux, comme ἐπιπωλεῖται Γ 196, où le rétablissement de l'hiatus primitif est possible, presque toutes les contractions homériques ont eu pour cause la nécessité d'adapter les formes verbales au moule du vers dactylique.

1°. — Ou bien le mot est placé à la fin du vers : ἀλοῖα, ἀτίμα. ἡῦδα. διφῶν, ἐρεύνα ἐρευνᾶν ἐρευνῶν, ἡβῶν, κατέκλων, ἐκο-
λῶα, κυδιστᾶ, μεταλλᾶς μεταλλᾶ μεταλλά, — ἀγινεῖς ἀγινεῖ, αἰρεῖ
ῆρει. ἀπειλεῖς, ἀύτει ἀύτευν. ἄωτεῖς, ἐκόσμει. ἐπόρθεον (trissyll.),
ἐρώει, etc. ¹.

2°. — Ou bien la forme non contracte donnerait un cré-
tique : ἀμῶεν, εἰρωτᾶς, ἐνικλᾶν, ἐφορμῆσθαι, κοιμῶντο, λικμῶντων,
νικᾶς νικᾶν νικῶντες, — ἀελπτέοντες (4 syll.), αἰδεῖσθε αἰδεῖσθαι,
ἀναρροιβδεῖ, ἀποαιρεῖσθαι, ἀρνείσθω, αὐχμεῖς, βωστρεῖν, — γυμνοῦ-
σθαι, etc. ².

3°. — Ou bien elle aurait produit plus de deux brèves
successives : ἀᾶται. ἀᾶτο. ἀρᾶτο. ἀμφεποτᾶτο. διασκοπιᾶσθαι,

1. Cf. aussi :

καὶ σε φιλῶ καὶ τοῦτον ὀπίζομαι · οἶσθα καὶ αὐτός H. Merc. 382.

La première personne se retrouve dans νεμεσῶ Δ 413, ζ 286, ὀρώ Γ 234 ; les mots qui la suivent commencent par une voyelle.

2. On a relevé 56 formes différentes.

3. En tout 84 formes diverses placées ailleurs qu'à la finale.

ἤρατο, καθορῶν, ἐκύκα, νεμεσῶ, — αἰδεῖτο, ἀμφεπονεῖτο, ἤγειτο, θηεῖτο, σφαραγεῖντο, — κορυφοῦται, χολοῦμαι χολοῦται, etc.¹.

En dehors de ces trois cas, les contractions sont beaucoup plus rares, surtout si l'on déduit celles qu'une insignifiante correction ferait disparaître, telles que ὀφθαλμοῖς ὀράεσθαι au lieu du traditionnel ὀφθαλμοῖσιν ὀράεσθαι Γ 306. Parmi celles qui subsistent, la plupart se rencontrent dans des verbes trisyllabiques à syllabe initiale brève ; lorsque le mot précédent se terminait par une brève, la non-contraction aurait amené une suite de syllabes propres au vers dactylique. C'est ainsi que la contraction fut effectuée dans :

παννύχοιο Πάτροκλον ἀνεστενάχοντο γοῶντες Σ 315.

pour éviter le groupe ἀνεστενάχοντο γοαόντες. Dans cette catégorie rentrent : ἀλᾶσθε Κ 141, βιψάτο Α 467, βοᾶν Ι 12, γόων κ 567, γοῶντες Σ 315, 355, ι 467, κάλει Γ 390, φῶλετ Β 197, Η 280, Κ 552, Π 94 καλεῖντο Β 684, φοβεῖ Π 689, Ρ 177, et 21 autres formes en 26 vers différents. Même fait se constate au futur, par exemple dans :

ἐκ δὲ καὶ ὁψὲ τελεῖ, σὺν τε μεγάλῳ ἀπέτισαν Δ 161.

Cf. κτενεῖ Ο 65, 69, βάλῳ Ρ 451, δαμᾶ Α 61, τελεῖσθαι ψ 284.

Les contractions nécessaires abondent par conséquent dans le dialecte de l'épopée ; on comprend qu'elles aient pu se glisser parfois là où elles n'étaient que commodés. En parcourant l'Iliade et l'Odyssée, on a noté les suivantes, et peu sans doute ont échappé à nos recherches :

Avec la syllabe contractée sous le temps fort : ἐξαῦθα Α 363, Η 19, Σ 74, νίκα ν 261, ἡρώτα ο 423, ἀνηρώτων² δ 251, τρώων ζ 318, εἰλει Θ 215, ὠμῶλεον Σ 559, πλέων (monosyll.) α 183, ποίει ε 254, φῶζει ι 200.

1. 73 formes différentes dans les cinq premiers pieds. — Σάω, var. σάου, de σάοο, comme ἀλόω ε 377 de ἀλάοο (contractions postérieures σῶ εἰ ἀλῶ).

2. ἀνηρώτων ne pouvait entrer dans le vers.

La syllabe contractée tombe sous le temps faible : ἐνίκων I 130, 272, προσήδων ι 363, 474, λ 552, ὤπτων γ 463, ἀφρεον (dissyll.) Λ 282, χεῖσθαι κ 518.

Elle se joint par synizèse avec la voyelle précédente : ἐξ E 256.

Elle ne compte que pour une brève : δοκεῖ (pyrrhique) I 103, 314, M 215, N 735, β 33, ν 154, ψ 130, ταρβέει N 285.

Comparer les futurs ἐκφανεῖ (dactyle) T 104, κατακτενεῖ (une brève suivie d'un dactyle) Ψ 412.

Les duels en -ητην.

L'épopée homérique contient les formes suivantes :

προσαυδήτην Λ 136, X 90 de προσαυδάω,

ἐσλήτην N 206 de σλάω,

φοιτήτην M 266 de φοιτάω,

puis συναντήτην π 333, qui à cause de συνήντετο Φ 34, δ 367, φ 31, συναντόμενος ο 538, ρ 165, τ 311, et surtout du duel moyen συναντέσθην II 22, semble se rattacher à συνάντομαι ; le verbe συναντάομαι n'a donné en fait que le subjonctif aoriste συναντήσωνται P 134.

Un duel en -ατον s'est rencontré : νεμεσᾶτον Ψ 494.

Ἀπελδήτην λ 313 pourrait à la rigueur dépendre de ἀπελάω, malgré ἀπελεις ἀπελαιο. Les duels de verbes en -εω ont la diphtongue ει : δορπεῖτην ο 302, κομείτων Θ 109, κομείτην Θ 113, ἐφορματίζειτον Θ 191, ἐφαμαρτίζειτον Ψ 414, ἡγείσθην B 731, ξ 470, δινείσθην I' 680, μυθείσθην γ 140, ὠρχείσθην θ 378, κοσμεῖσθην hymn. VI, 12 ; au lieu de la contraction, on trouve un allongement métrique dans πενθείετον Ψ' 283.

En somme, -ητήν est propre aux verbes en -αω. Quatre explications peuvent en être données :

1°. — C'est un éolisme. Mais l'éolien aurait dit -ᾱτᾱν, de même que l'ionien contractait -αετην en -ᾱτην. Pourquoi alors le premier η ?

2° Il provient de -ηετην. Mais ni σλήω ni προσαυδήω n'ont existé chez Homère.

3° Il est athématique, comme l'infinitif en -ημεναι. Remarquons toutefois que -ημεναι appartient aussi bien aux verbes en -εω qu'aux verbes en -αω, et que les infinitifs de cette sorte sont clairsemés au milieu d'un grand nombre d'autres thématiques. Au contraire il n'existe pas un duel en -ἄτην, et la majorité pour le moins des duels de verbes en -εω se termine par -ειτην, -ειτον, -εισθην. Cette troisième hypothèse ne rend donc pas compte de la situation exceptionnelle de -ητην.

4° Il remplace -ἄτην, contracté, à la façon ionienne, de -αιτην. Le duel ayant disparu de bonne heure du langage ionien, *προσαυδατην fut bientôt un archaïsme. Or, dans la conjugaison homérique des verbes en -αω, deux formes seulement sont devenues archaïques : le duel et l'infinitif en -ημεναι. Puisque dans les mots poétiques ἄνορέη ἀνεμόεις ἄμαθόεις etc., pour ἄνορέη ἀνεμόεις ἄμαθόεις, des ἄ ioniens furent changés, analogiquement, en η, il est aisé de concevoir que l'archaïque -ἄτην fut de son côté transformé en -ητην à cause de -ημεναι en regard de la terminaison thématique -ἄν.

Comme -ημεναι servait aussi aux verbes en -εω, -ητην tout naturellement put se glisser, par la faute des rhapsodes, dans la conjugaison de ἀπειλέω ; si συναντήτην est le duel de συνάντομαι, -ητην y exprime l'allongement métrique qui seul rendait ce mot apte au vers.

En résumé, l'ionien-attique n'a pas possédé les types ψύλῳ τιμᾶω δοκιμῶω. Plusieurs infinitifs et un participe athématiques restèrent dans la langue épique ; mais l'ionien postérieur et l'attique renoncèrent définitivement à ces formations, pour s'en tenir à la conjugaison à voyelle brève.

X

ORIGINE DE LA CONJUGAISON ÉOLIENNE.

L'origine de la conjugaison athématique $\varphi\lambda\eta\mu\iota$ ¹ est un problème des plus difficiles à résoudre. On en a proposé diverses solutions.

1° M. Johansson (*Derivatis*, p. 56) croit que les contractions éoliennes telles que $\varphi\lambda\acute{\epsilon}\epsilon\tau\epsilon$ $\varphi\lambda\eta\tau\epsilon$ ont amené le passage de $\varphi\lambda\acute{\epsilon}\omega$ dans la conjugaison en $-\mu\iota$ ¹. Mais M. Brugmann (*Gr. Gr.* 3 p. 286 Rem.) rejette cette explication à cause de $\varphi\lambda\epsilon\iota\sigma\iota$ (3° pers. plur.), de $\varphi\lambda\epsilon\nu\tau\epsilon\varsigma$ (partic.), et aussi à cause des différences d'accentuation que $\varphi\lambda\eta\tau\epsilon$ contracté et $\acute{\epsilon}\lambda\acute{\upsilon}\theta\eta\tau\epsilon$ présentent en arcadien et en thessalien.

2° M. Wackernagel (*KZ* XXVII, p. 84) admet que $\acute{\epsilon}\varphi\lambda\epsilon\epsilon\varsigma$ $\acute{\epsilon}\varphi\lambda\epsilon\epsilon$ se sont contractés en $\acute{\epsilon}\varphi\lambda\eta\varsigma$ $\acute{\epsilon}\varphi\lambda\eta$ dès la période d'unité grecque, et que ces formes contractes furent le point de départ de la conjugaison $\varphi\lambda\eta\mu\iota$. M. Johansson (*l. c.* p. 72) lui objecte le contraste qui existe entre l'attique $\acute{\epsilon}\varphi\lambda\epsilon\iota\varsigma$ et l'éolien $\acute{\epsilon}\varphi\lambda\eta\varsigma$: les contractions ont eu lieu après la formation de dialectes indépendants.

3° Une des deux solutions de M. Brugmann (*Gr. Gr.* 3 p. 285 suiv.) est celle-ci : $\varphi\lambda\acute{\eta}\omega$ — créé sur l'analogie des verbes à voyelle longue comme $\zeta\eta\nu$, avec le concours de $\varphi\lambda\acute{\eta}\sigma\omega$, $\acute{\epsilon}\varphi\lambda\eta\sigma\alpha$ — aurait pris ensuite les désinences et la forme des verbes athématiques. Mais l'étude précédente a fait constater que le type $\varphi\lambda\acute{\eta}\omega$ ne se rencontre qu'en éolien asiatique, où il est rare, poétique et sans doute accidentel. D'ailleurs l'éolien $\zeta\acute{\omega}\omega$ défend de faire venir

1. En vue de la brièveté, on dira $\varphi\lambda\eta\mu\iota$ pour désigner à la fois $\varphi\lambda\eta\mu\iota$, $\tau\acute{\iota}\mu\alpha\mu\iota$ ($\tau\acute{\iota}\mu\alpha\iota\mu\iota$), $\delta\omicron\chi\acute{\iota}\mu\omega\mu\iota$.

2. L'hypothèse d'une antique conjugaison **adikeyō*, **adikeyesi*, **adikeyomes*, **adikeyete*, etc. (Johansson, *l. c.* p. 136), est inutile et repose sur des bases bien fragiles.

δοκίμωμι de δοκίμῶω (p. 171) et par conséquent φῶμι de φάω.

4° L'imparfait éolien ἐφῶις, ἐφῶι, ἐφῶιτε... aurait, selon M. G. Meyer (*Gr. Gr.*³ p. 97 et 534 suiv.), subi l'analogie des aoristes comme ἔβλην, ἔδρᾶν, ἔδίων; il serait devenu athématique; ensuite le présent aurait pris le même caractère. Il suffira, pour réfuter cette hypothèse, de rappeler qu'en arcadien l'infinitif aoriste passif est en -ῆν, tandis que φῶμι a pour infinitif φάσθαι (p. 175). Et puis l'aoriste peut-il avoir une telle influence sur l'imparfait, qu'il le détache pour ainsi dire du présent?

5° D'après M. Hoffmann (*Gr. Dial.* II, p. 577 suiv.), ἐφῶν serait un aoriste athématique aussi ancien et aussi originel que ἔβλην, ἔγων, etc. Etant venu à jouer le rôle d'imparfait, il aurait amené φάέω à la conjugaison en -μι. On objectera que la plupart des verbes contractes sont dénominatifs; or, les aoristes en -ῆν, -ᾶν, -ων sont des formations primaires. Par conséquent l'hypothèse d'un aoriste ἐφῶν manque de vraisemblance.

6° Depuis Hirzel (*Zur Beurtheilung*, p. 58) plusieurs savants ont admis que la conjugaison φῶμι était originelle (cf. Henry, *Précis*³ p. 89 n. 1; Führer, *De dial. boeotica*, p. 36 suiv.). Comme le fait remarquer M. Brugmann (*Gr. Gr.*³ p. 285), τίμαμι seul peut être primitif. Aussi cet auteur propose-t-il cette explication — c'est sa première — : τίμαμι date de l'époque indo-européenne; φῶμι et δοκίμωμι se sont par la suite modelés sur lui. — Mais il est impossible, dans ce cas, de rendre compte de l'ῆ éolien de δίννην-τες, κατοικῆντων, en regard des participes aoristes passifs ἀγρέθεντες, ἀποσάλεντες : en effet, un prégreco τίμαμι aurait eu pour participe τιμᾶντ- (cf. γέλᾶντος p. 168), d'où par analogie serait venu διννεντ- et non διννηντ-. La conjugaison entière de τίμαμι (τίμαιμι), telle que nous la trouvons en éolien, ne remonte pas à une aussi haute antiquité.

Elle ne s'est développée que peu à peu. A l'époque d'unité linguistique grecque, il existait déjà un infinitif

φύλῃμεναι φύλῃμεν et un participe φύλῃμενος, dont les vestiges sont épars dans toute la Grèce : béotien προστατεύμεν ἀδικῃμεν καρτερῃμεν, éléen δαμοσιῶμεν, crétois δαμιῶμεν, ionien épique γοῖῃμεναι φύλῃμεναι ἀρώμεναι; — éolien ποιῃμενος τεχνῶμενος, thessalien διεσαφεύμενος, béotien δέιμενος ἀδικῃμενος, arcadien ἀδικῃμενος, éléen καθαλῃμενος, pamphylien βωλῃμενος, locridien, phocidien, delphien καλείμενος, phocidien Ἀσβολῶμενοι, crétois χρήμενος ἀδικῃμενος, tarentin Φύλῃμενός, liparien Φύλωμένα, ionien ἀλιτῃμενος.

L'infinitif ayant été d'abord un nom verbal placé en dehors du système du présent, φύλῃμεναι ne provient ni de *φύλεγεμεναι ni de *φύληγεμεναι, mais fut tiré directement d'un thème φύλη-, comme les autres noms verbaux : τιμη-τός τίμη-σις φύλη-τός μισθω-τός, latin *fē-mina*, etc. (cf. Brugmann, *Gr. Gr.*² p. 305). Le participe φύλῃμενος¹ en sortit bientôt, car φύλῃμενος est à φύλῃμεναι comme τιθέμενος est à *τιθέμεναι. Restreintes primitivement aux verbes dérivés de noms, ces terminaisons passèrent ensuite aux autres verbes contractes (cf. p. 183).

Φύλῃμεναι, φύλῃμενος, une fois entrés dans le système de conjugaison grecque, pouvaient être cause de formations analogiques. La première en date fut l'optatif en -ειν. Sur le modèle de λυθείην : λυθήμεναι, γνοίην : γνώμεναι — dont l'influence analogique était accrue par τιθείην, διδοίην —, on créa φύλείην. Ainsi sont nés les éoliens φύλείην, νοείην, ἄσαιο et les éléens συλαίη. μαίτο.

C'est aussi par une sorte de fusion de τιμάοιμι et de τιμαίην, de φιλέοιμι et de φιλείην, de δηλόοιμι et de δηλοίην que furent constitués les optatifs attiques τιμῶην, φιλοίην, δηλοίην, comme σχοίην le fut de σχοῖμι et de *σχέιην².

M. Wackernagel, dans ses *Beiträge zur Lehre vom*

1. La voyelle longue de l'aoriste ἐφύλη-σα, verbe dénominatif, en regard de ἐκάλε-σα, verbe primaire, est due en grande partie à ces noms verbaux φύλῃμεναι φύλῃμενος.

2. « Traces of this [athematic] formation may be seen in... the Opt. in φηγν, -οιγν (for which however in the case of verbs in -εω we expect -ειγν as in κίχέιγν and Aeolic φύλείη.) » Monro, *Gr. Hom.* 2 p. 20.

Griech. Akzent, p. 33 (cf. G. Meyer, *Gr. Gr.*¹ p. 660; Brugmann, *Gr. Gr.*² p. 338 suiv.) explique les optatifs en -οιγν par la concordance d'accentuation qui existe dans les pluriels σχοῖμεν, ψυλοῖμεν d'une part et δοῖμεν, διδοῖμεν de l'autre, d'où les singuliers σχοίην, ψυλοίην sur δοίην, διδοίην. Pourtant, puisque διδοῖμεν n'est pas primitif, mais a remplacé un plus ancien *δίδοιμεν (Brugmann *l. c.*), pourquoi ce δίδοιμεν, qui était tout à fait parallèle à λύοιμεν, n'a-t-il pas transformé λύοιμι en λυοίην? D'ailleurs, l'optatif ιοίην, du verbe εἶμι, n'est pas sorti de ιοιμι par imitation de διδοίην, car le pluriel παρίοιμεν (Aristoph. *Lyss.* 153) est proparoxyton. Il n'est que ιείην modifié par ιοιμι¹.

Les optatifs aoristes éoliens en -οιγν sont ἀγαγοίην Sa. 159, λαχόην Sa. 9. Cette terminaison ne s'était pas étendue à tous les aoristes thématiques, comme le montrent προμόλοιμι Th. 29, 40, εἴποις Alc. 83. Les Athéniens disaient σχοίην, Hippocrate a écrit εὐροίης I. 590. Les meilleurs manuscrits de la *Batrachomyomachia* commencent le vers 179 de ce poème par les mots ἐλθοίμην ἄρωγός. M. Ludwich (*Batrachomachia*) les corrige en ἐλθοιμ' ἄρως ἄρωγός. Auparavant, Franke et Baumeister avaient changé ἐλθοίμην en ἐλθοίην et Wolf en ἐρχοίμην². La correction la plus simple est évidemment ἐλθοίην.

Or les Grecs ont possédé une base ἐλθ-, qui a survécu dans l'aoriste crétois ἐπελθιόντες CD³ 127, 5, dans l'aoriste béotien ἀπελθειον BCH 1885 p. 417 n° 26, et dans le parfait béotien διεσσείθεικε³ = att. διεξέληλυθε BCH 1897 p. 553, 2. Ἐλθοίην lui sert d'optatif, comme ψυλοίην est l'optatif de ψάλλω; il suppose un plus ancien *ἐλθειγν.

1. *λοι* Ξ 21; *ιείην* T 209; *ιοίην* était en usage chez les Athéniens; on le trouve dans Sappho *frag.* 139 et à Trézène: *ιοίην* BCH 1893 p. 86 l. 5 (archaïque). Cf. *εἶμι*, c'est-à-dire *εἶμι* · πορεύομαι; — *τεσσα* · βαδίζουσα Hesychius.

2. Ces trois derniers auteurs cités par Veitch, *Greek Verbs irregular*, s. v. *ἐρχομαι*.

3. Le béotien ἀπελθείοντες IGS I 1748; 1749 est plutôt un parfait qu'un aoriste, car il est traduit par ἀπεληλυθότες IGS I 1757 dans une formule analogue en langue commune.

Les bases σχη-, εύρη- qui ont donné naissance à *σχειν, *εύρειν, puis, par contamination, à σχοίην, εύροίην se retrouvent dans les futurs σχήσω, εύρήσω. On pourrait admettre que λαχοίην est analogique de *τυχοίην, dont il est parent par le sens, et qui aurait pour base τυχη- (cf. τυχήσω futur, έτύχισα O 581, Ψ 466), — et que άγαγοίην, est dû à une confusion des verbes άγω et άγέομαι, comme par exemple dans le locridien άγειν SGDI 1479, 1, 3 (mais έπάγειν 1478, 13). Il est à croire toutefois avec plus de vraisemblance que la terminaison -οίην est sortie de son domaine. C'est ainsi qu'Hippocrate a dit είδοίη pour είδείη (I 624) et que l'optatif parfait actif est le plus souvent en -οίην chez les Attiques¹ : προελγλυθοίης, πεποιθοίη, etc. (Kühner-Blass, *Gr. Gr.*² II p. 73).

Les optatifs du type φιλοίην n'existent pas seulement en attique. En ionien on trouve νικώη Tyrtée 12, 4, όπτώη Hérodoté VII 137, πλουτοίη Tyrtée 12, 6, έννοίης, αιώροίης, διαρροίης dans Hippocrate (Smyth, *Ionie* p. 542 suiv.) etc., et même άνωθεοίη sur une inscription de Téos OH, III, 105 a 10.

Les poèmes homériques ne renferment³ que φιλοίη δ 692, φοροίη ι 320. La rareté de ces formes ne doit pas faire illusion; sans doute le type φιλέοιμι y est plus fréquent (Curtius, *Verbum*⁴ II, 108), mais la disproportion n'est pas excessive: à φιλοίη s'oppose le seul φιλέοι ο 305, et à φοροίη seulement φορέοις Z 457. En outre φιλέοι, καλέοι trouvaient bien plus commodément place dans le vers que φιλοίη.

En pays dorien, se rencontrent à Delphes άπαλλοτριωοίη SGDI 1718, 13, en Crète άδικοίη Cauer Del.⁵ (= CIG 2556) 119, 47, en Elide δαμοσιολα (de δαμοσιόω) *Jahreshefte d. österr. arch. Instituts* I, 197 l. 4; et chez Epicharme 137 λώη (mss. λοίη).

Puisque φιλοίην existe dans diverses parties de la Grèce,

1. προελγλυθοίην serait-il προελγλύθοιμι influencé par είδείην?
2. έπισχοίης Ξ 241 est fort douteux.

φιλείην et φιλοίην furent créés avant que l'éolien devint une individualité indépendante.

Φιλήμεναι, φιλήμενος, φιλείην (φιλοίην) sont les formes les plus anciennes de la conjugaison néo-athématique : les autres sont dialectales.

Φιλημι, έφιλην et le système entier du présent ne purent sortir de ces modestes germes sans l'intervention d'un autre facteur. Quel fut-il ? Le phocidien nous l'apprend.

Tandis qu'en béotien les infinitifs en -εμεν, avec leur apparence thématique (cf. ένφερέμεν), demeuraient improductifs et causaient même la disparition presque complète des participes en -εμενος¹, tandis qu'en delphien -εμενος resta confiné jusqu'après l'an 200 dans un certain groupe de verbes en -εω, il fut au contraire adopté en Phocide aussi bien pour καλέω, verbe non dénominatif, que pour φιλέω. Alors φιλείμενος, trouvant un solide appui dans φιλειτο, φιλεισθε, έφιλεισθε, φιλεισθαι, etc., fut assez puissant pour faire surgir une 3^e personne du pluriel φιλείνται (ποιέινται), et peut-être toute une conjugaison néo-athématique du médio-passif (cf. Brugmann, *Gr. Gr.*² p. 286 Remarque).

En ionien-attique et dans la plupart des dialectes dorien, εε se contracta en un e long fermé qui resta, jusqu'à une époque très tardive, distinct de l'η primitif. Par suite, φιλήμενος, φιλήμεν(αι) se trouvèrent isolés. Ils s'effacèrent donc devant φιλούμενος, φιλείν, et ne laissèrent que quelques vestiges attestant qu'ils avaient un jour vécu.

Mais en éolien asiatique, les contractions³ produisirent φιλητε, έφιλητε, φιλη (impér.), φιληις, φιληι (subj.), φιληαι, φιληται, φιλησθε. Un rapprochement s'établit entre φιλητε, φιλείην,

1. Parce qu'ils favorisaient -εομενος, car à φερέμεν correspondait un participe φερόμενος.

2. La survivance des formes non contractées δοκέεις, φιλέει, etc., doit moins étonner encore que la coexistence de κείσσαι Sa. 68, 1, άκούσσαι Th. 29, 21 avec άποίχηι Sa. 109, 1, έσηι Alc. 67; 87, πέλη Th. 30, 14, πόττη Sa. 41, 2.

φιλέμενος d'une part et τίθετε, τιθείην, *τιθέμενος de l'autre. L'η tendit à supplanter le groupe vocalique eo dans le reste de la conjugaison : φιλέονται, φιλέοντες devinrent φιληνται, φιληντες, selon la proportion φιληνται, φιληντες : τίθενται, τίθεντες comme φιλητε, φιλησθε : τίθετε, τίθεσθε. Mais à cause de φιλείην, si semblable par sa finale à τιθείην, λυθείην, on forma aussi des participes avec ε bref : φιλεντες, comme un impératif φιλεντον. De là vient l'hésitation remarquée dans le vocalisme du participe : κατοικηόντων mais εὐεργετέντεσσι. Lorsque la conjugaison φιλημι fut tout entière créée, elle se trouva assez semblable mais non identique à celle de τίθημι : les deux verbes réagirent l'un sur l'autre, et produisirent d'une part φιλεισι, de l'autre τίθη, τιθήμενος. De là aussi la variété de formes des trois premières personnes du singulier dans les verbes en -αμι (p. 169) et en -ωμι (p. 173).

La création de δοκίμωμι et de τίμαμι s'effectua parallèlement à celle de φιλημι. Grâce en effet à la confusion des deux sortes d'ο en éolien, la conjugaison de δοκίμω produisit les formes contractes δοκίμωμεν, δοκίμωτε, etc., qui furent réunies en un nouveau système verbal avec δοκίμώμενος et δοκίμοίην. De même on doit supposer que τιμάετε, τιμάομεν se contractèrent en τίματε, τίμαμεν. La contraction de ᾱο en ᾱ se déduit du subjonctif δύνανται (p. 170), qui, comparé à ποιέωσι, ἀνατεθέωσι (p. 164) remonte sans doute à *δυνᾶνται¹.

La formation d'une conjugaison néo-athématique complète étant subordonnée aux contractions de εε, οε, disons mieux, au passage éolien de ε̂, ὀ fermés à ε̃, ὀ ouverts, φιλημι, στεφάνωμι ne datent pas d'une époque très lointaine. Au temps des poètes φιλέω fut encore assez fréquemment employé ; il céda de plus en plus devant φιλημι, mais, la tradition littéraire aidant, il réussit à ne pas disparaître tout à fait de la langue².

1. La contraction de -φα(ρ)οντ- en -φοντ- dans [Ἀρι]στόφωνα IGMA 646 c 19 est trop récente pour lui être opposée.

2. Τιμάμεναι resta improductif en ionien-attique, parce qu'il y devint τιμήμεναι, — et en pays dorien parce que l'indicatif y était τιμῶ, τιμήις, τιμήι, etc., ordinairement.

Les doublets $\varphi\lambda\epsilon\nu\tau\epsilon\varsigma$, $\varphi\lambda\eta\nu\tau\epsilon\varsigma$ et, pour ainsi dire, la rivalité de ϵ et de η dans la conjugaison, eurent pour conséquence le changement accidentel de $\varphi\lambda\acute{\epsilon}\omega$ en $\varphi\lambda\acute{\eta}\omega$. Mais $\varphi\lambda\acute{\eta}\omega$ vécut peu de temps, car on n'en voit aucune trace sur les inscriptions. Peut-être même n'eut-il une existence réelle qu'en poésie.

Lorsque l' $\acute{\epsilon}$ ouvert eut rejoint en thessalien l' $\acute{\epsilon}$ fermé, une conjugaison néo-athématique $\varphi\lambda\epsilon\iota\mu\iota$ naquit dans ce dialecte. Différente par son origine de celle de l'éolien, elle s'en distingue encore par le fait qu'elle se modela plus exactement sur $\tau\acute{\iota}\theta\epsilon\iota\mu\iota$: son participe actif a toujours la voyelle brève : $\acute{\alpha}\gamma\omicron\rho\alpha\nu\omicron\mu\acute{\epsilon}\nu\tau\omicron\nu$, etc., contrastant avec les doublets éoliens $-\epsilon\nu\tau-$, $-\eta\nu\tau-$, comme aussi la 3^e personne du pluriel médio-passive $\acute{\epsilon}\varphi\alpha\nu\gamma\rho\acute{\epsilon}\nu\theta\epsilon\iota\nu$ s'oppose, par l' ϵ de son thème, aux éoliens $\pi\rho\omicron\nu\acute{\omicron}\gamma\eta\tau\alpha\iota$, $\delta\iota\alpha\sigma\acute{\alpha}\varphi\eta\gamma\eta\tau\alpha\iota$. — Nous n'avons pas de preuves de la formation de $\tau\acute{\iota}\mu\alpha\mu\iota$ ni de $\delta\omicron\chi\acute{\iota}\mu\omicron\upsilon\mu\iota$ en thessalien.

L'arcado-cypriote ayant, comme l'éolien, contracté $\epsilon\epsilon$ en η , $\omicron\epsilon$ en ω , posséda les conjugaisons $\varphi\lambda\eta\mu\iota$ et $\sigma\tau\epsilon\varphi\acute{\alpha}\nu\omega\mu\iota$. Mais l'infinitif actif y prit la terminaison des verbes athématiques : $\acute{\alpha}\pi\epsilon\iota\theta\eta\gamma\alpha\iota$, $\kappa\alpha\tau\upsilon\varphi\rho\omicron\nu\eta\gamma\alpha\iota$, tandis qu'inversement en éolien asiatique $\varphi\lambda\eta\nu$ imposa sa finale thématique à l'aoriste passif $\acute{\alpha}\nu\alpha\tau\acute{\epsilon}\theta\eta\gamma$, comme $\sigma\tau\epsilon\varphi\acute{\alpha}\nu\omega\nu$ fut cause de l'infinitif $\delta\acute{\iota}\delta\omega\nu$.

Enfin, si le cyrénien eut une conjugaison athématique, il a confondu aussi $\acute{\epsilon}$ $\acute{\omicron}$ fermés avec $\acute{\epsilon}$ $\acute{\omicron}$ ouverts.

CHAPITRE IV

Formation des Temps.

L'AORISTE

Comme on a déjà étudié (p. 99 et suiv.) les aoristes *δικάσαι* et *τελέσαι*, il ne reste plus à parler que du type *ὁμόσαι*. Le double *σ* de ces aoristes, dont la base verbale se termine par une voyelle brève, est dû à l'analogie de *δικάσαι*¹. Selon M. Schulze (*KZ* XXXIII p. 126 suiv.), *ὁμόσαι* appartiendrait en propre à l'éolien asiatique; c'est ce qu'il s'agit de vérifier.

Eolien. — Il semble qu'au temps des poètes l'aoriste à *σ* unique ait été le plus usité. En effet à côté de *κάλεσαι* Alc. 46, 1, nous voyons *ὀνεκρέμασαν* Alc. 32, 2, *ἐσκέδασε* Sa. 95, 1, *ὁμπέτασον* Sa. 29, 2. Théocrite et Balbilla n'ont pas employé la forme en *-σαι*, mais *αἰνέσαι* (optatif) Th. 29, 16, *ἐπαινέσαις* Th. 29, 11, *εἰσκαλέσαις* Th. 30, 11, *ἀπόπτουσαι* Th. 29, 27, *κοτέση* (subj.). Balb. 322, 7. En outre l'auteur de C. III, au § 6, nous apprend que l'aoriste éolien de *ἀδικέω* fut *ἀδίκεσαι*.

Au contraire, sur les inscriptions on trouve ordinairement l'aoriste en *-σαι* : *ἀποπεράσσει* subj. OH, II, 156, 13, *ὁμόσαντας* IGMA 526 a 16, *ὁμόσαντες* *ib.* b 30; *ἐξολέσσ<ε>ιαν* IGMA 278, 8, *καλεσσάτωσαν* OH, II, 95 b 24, *ἐπαινέσαις*²

1. *ὁμόσαι* : *δικάσαι* = *ὁμόσαι* : *δικάσαι*.

A eux seuls, *ἔσσομαι*, *τελέσαι* auraient été insuffisants pour produire ce résultat.

2. Et aussi *ἐπαινῆσαι* IGMA 4, 4; 15 b 9, 15; 504, 5; 529, 9; SGDI 215, 31; 305, 17.

SGDI 318, 15, 21, ainsi que le futur [παρακαλ]έσσει OH, II, 163, 6. Le plus ancien exemple de forme à simple sigma est ἐπαίνεσαι IGM A 18, 7 qui se rencontre sur une inscription datant au plus tard du III^e siècle; παρακάλεσαι OH, II, 157, 2; ἐπαινέσοισι OH, II, 136, 2 sont plus récents¹. Il est possible que ces trois mots aient subi l'influence de la langue commune.

Employé librement en concurrence avec l'aoriste en -σαι au temps de Sappho et d'Alcée, l'aoriste en -σαι semble être tombé dans la suite en désuétude. On a fait une constatation analogue pour les types ἐδικασσα et ἐτέλεσσα (p. 100 et 104).

Dans les dialectes où δικάσαι était seul en usage, à l'exclusion de δικάσσαι, on ne découvre naturellement que ὁμόσαι : *Arcadien*. ἐπελασάσθων SGDI 1222, 23. — *Pamphylien*. ὁμόσαντον SGDI 1269, 3. — *Locridien*. διομόσαι SGDI 1478, 45. — *Phocidien*. καλεσάντων IGS III, I, 97, 17. — *Mégarien*. καλέσαι IGS I, 21, 26. — *Rhodien*. ὁμόσωντι SGDI 3749, 92. — *Laconien*. καλεσάντω SGDI 4430, 21, etc.

Thessalien. — Ce dialecte, ayant perdu l'aoriste δικάσσαι, n'employa que ὁμόσαι : κατασπάσει OH, II, 7, 27, ὁμόσαντες *ib.* l. 25 (cf. ἐσσέσθην v. p. 105).

Mais *béotien* : συνκαλέσαντες REG 1899 p. 71 a 15. Cf. Ἀγασσιγέτων Ἀγασσιδαμος IGS I, 2446; 2718; 2719; 3181.

Le *dorien poétique* connaît ὁμόσσαι : ἐδάμασσε SGDI 1654, inscription versifiée de Sybaris, et, dans Pindare, ἐκάλεσσε *Ol.* VI, 65; IX, 63, ὁμόσσαις *Ol.* VI, 20, δαμάσσαις *Ol.* IV, 92. Mais sur les inscriptions doriennes rédigées en prose, dans les pays même où le σσ s'est maintenu, on ne découvre que ὁμόσαι avec un seul sigma : *Elide*. ὁμόσαντες SGDI 1151, 11. — *Delphes*. Avant le II^e siècle : ὁμόσας SGDI 2501, 15, ἐξομόσηι 2561 c 27. — *Argolide*. ἐπαινέσαι SGDI 3378, 5, ἐξήμεσε 3340, 128, à Epidaure. — *Calymne*. ἐπαινέσαι 3569, 14. — *Cos*. ὁμόσαντες 3636, 27. — *Héraclée*.

1. Il n'y a pas à tenir compte de κάλεσαι et ἐπαίνεσαι gravés sur l'inscription ionisée SGDI 215.

ὁμόσαντες 4629 I 118. — *Crète*. παρακαλέσαι AJA 1896 p. 576 n° 60 l. 7, ὁμόσονται AJA 1897 p. 191 n° 19 l. 12, συνεκκομόσασθαι *ib.* p. 211 n° 24 l. 19, ἐσκαλέσονται *ib.* p. 232 n° 37 l. 1, etc. Cette unanimité prouve que les Doriens prononçaient ὁμόσαι¹; le poétique ὁμόσσαι est un reste de la langue des populations qu'ils ont vaincues.

Dans la langue homérique, les aoristes en -σσα et en -σα vivaient côte à côte : ἐδάμασσα ὀλέσσαι, ἡρασάμην ὁμόσαι. L'ionien postérieur délaissa le type à double sigma, qui ne se maintint que dans l'élégie : τανύσσεται Archil. 3, 1, ὀλέσσαι Théogn. 323, 831, ἐγέλασσε Théogn. 9, etc. « Le seul cas de -σσα dans l'iambe, par conséquent en prose, est ἡράσσατο. Archil. 30. » (Hoffmann, *Griech. Dial.* III, p. 569). Les Athéniens à l'époque historique, disaient ὁμόσαι, mais leurs poètes ne renoncèrent pas tout à fait à l'autre formation : ὀλέσσαι Soph. *Ajax* 390, ἀφυσσαμέναν Eurip. *Médée* 822, ὦμο(σ)σε CIA IV b 492, inscription versifiée citée Meisterhans, *Gramm.*² p. 72.

De plus, l'attique a eu des formes qui supposent l'existence, à un certain moment, de l'aoriste en -σσα. Ce sont d'abord ἐρασθεῖς, κρεμαστός, etc. D'où vient ce σ analogique, sinon peut-être des doublets -ασσα et -ασα ? — Puis les verbes en -ννυμι³. Ils ont été créés à des époques fort diverses : ἐννυμι est ionien et attique ; σθέννυμι se rencontre en ionien et en attique et Pindare dit σθεννύω *Pyth.* I, 5 ; κεράννυμι, κρεμάννυμι, πετάννυμι, σκεδάννυμι appartiennent en propre au dialecte attique (Kühner-Blass, *Gr. Gr.*³ II p. 230) ; ζέννυμι, κορέννυμι, χώννυμι n'apparaissent que chez des auteurs récents. Or ἐννυμι, est nouvellement sorti de *ἔσνυμι, refait lui-même (cf. hom. καταείνυσα), non d'après le parfait ἔσμαι⁴, mais d'après l'aoriste ἔσ-σαι⁴ ; — σθέννυμι lui

1. Disant δικάζαι, ils n'ont pu créer ὁμόσσαι.

2. Sur ces verbes, cf. Solmsen, *KZ* XXIX p. 73 suiv., Brugmann, *KZ* XXVII p. 589 suiv., *Gr. Gr.*³ p. 291.

3. Cf. homériques εἶμαι, εἴται, εἰμένος, à côté de ἔσμαι, ἔσσαι.

4. Comparer l'argien δικάζω (p. 96).

aussi a supplanté un plus ancien *σδειννυμι, cf. ζείναμεν (ζείννυμεν?) · σθέννυμεν Hesychius ; — σκεδάννυμι, σπορέννυμι, en regard de σκίδνυμι et στόρνυμι, στρώννυμι (pour *στρωννυμι), ont adopté le thème entier des aoristes σκεδάσ-σαι, σπορέσ-σαι. En un mot, la création des verbes en -ννυμι repose en principe sur l'influence analogique de l'aoriste à double sigma.

Le type ὀμόσσαι, loin d'être spécial à l'éolien asiatique, a donc fait aussi partie intégrante du béotien, de l'ionien épique, et même, à une époque très ancienne, de l'attique. Néanmoins, on ne le découvre pas dans les dialectes doriens qui ont continué à prononcer le σσ.

LE FUTUR.

Chez les Eoliens, le futur des verbes en -λω -μω -νω -ρω était en -εω¹, celui des autres verbes, en -σω. Par exemple : ἔμμενέοισι IGMA 6, 29, ἐρέω Th. 29, 3,

ὑπάρξοισι OH, II, 95 b 11, διώξει Sa. 1, 21, δικάσω IGMA 526 c 12, αἰέσω Sa. 11, 2, ἔσονται IGMA 6, 27, ἔσομαι Sa. 96, ἔσσεται Sa. 68, 2, Th. 30, 6, 12, ἀναθήσει IGMA 14, 12, δώσομεν Sa. 97, ποιήσω IGMA 526 c 19, φοιτάσεις Sa. 68, 4 et beaucoup d'autres².

Le futur dorien fut étranger à l'éolien ; il semble l'avoir été au thessalien, au béotien et à l'arcado-cypriote.

Thessalien : ἔσέσθην SGDI 345, 16, ἔσσομέναν 1332, 39.

Béotien : γενήσεται Aristoph. *Acharn.* 895, ἀεισομένα Corinne 20. Le futur de εἶμι « être » eut deux formes, l'une moyenne ἔσσετῃ REG 1899 p. 71 a 5 ; l'autre active à l'infinitif ἔσσεῖμεν SGDI 425 ; 500 ; 501 ; 747 c ; REG 1899 p. 71 a 18, dont la diphtongue ει rappelle l'homérique ἔσσεῖται.

1. Il est inutile d'insister sur les futurs ἄρσω ἔλσω θέρσω κέλσω κύρσω ὄρσω φθέρσω connus par les seuls grammairiens et extraits par eux du vocabulaire épique (Meister, *Gr. Dial.* I p. 182).

2. Futurs passifs ἀναγραφῆσεται IGMA 5 b 51, διαλυθήσονται 6, 27, ἀποδειχθισόμενον, ἀποδειχθισόμενοις OH, II, 157, 6, 9.

Arcadien : πέσσεται · όπτήσει (glose), et peut-être έ[σ]τοι
= att. έσται BCH 1892 p. 568 l. 24.

Cypriote : πέσει SGDI 60, 12, 25 ; έξο(ν)σι *ib.* l. 31.

L'ionien-attique ne possède que quelques vestiges apparents du futur dorien. Homère emploie trois fois έσσεΐται et Hésiode une fois ; πεσέομαι est épique. En attique on trouve πεσοῦμαι, puis (Kühner-Blass, *Gr. Gr.*³ II, p. 106) :

χεσοῦμαι à côté de χέσομαι,
φευξοῦμαι (fréquent) à côté de φεύξομαι,
πλευσοῦμαι et πλεύσομαι,
πνευσοῦμαι et πνεύσομαι,
βευσοῦμαι (1 fois) et βεύσομαι,
κλαυσούμεθα (1 fois) et κλάυσομαι,
νευσούμενοι (1 fois et incertain) et νεύσομαι,
πευσεΐσθαι (1 fois) et πεύσομαι.

Le futur πεσέομαι, πεσοῦμαι repose sur une base dissyllabique, comme le seul πέπτωκα suffit pour le montrer. M. Brugmann (*Gr. Gr.*³ p. 322) se demande s'il ne remonte pas à un plus ancien *pete-somai (cf. sk. *pátatra* « aile »). Nous admettrions plus volontiers qu'il exista tout d'abord un présent *pte-γómai (cf. πτε-ρόν), qui prit ensuite le thème de l'aoriste έπετον, d'où résulta *peteyomai : cf. πετήσομαι « je volerai » Aristoph. *Paix* 77, 1126, produit de la contamination de πτήσομαι et du présent πέτομαι. Ce πετέομαι, ayant reçu le sens de futur, subit alors l'influence du futur véritable *πετσω, *πεσσω¹, d'où la forme définitive πεσέομαι, πεσοῦμαι.

Φευξοῦμαι, déjà homérique, se modela de bonne heure sur πεσοῦμαι ; l'un et l'autre verbe en effet sont usités dans le sens de « être banni ». Cf. d'un côté οί εκπεσόντες « les bannis », et de l'autre :

δη τότε γ' άλλων δῆμον άφίκετο πατρίδα φεύγων ο 228.

1. Cf. *Oracula Sibyllina* πεσσεόμαι 10, 244 ; πέσσομαι 12, 239 ; πέσομαι 3, 83. Le changement de πετέομαι en πεσέομαι entraîna celui de έπετον en έπεσον chez les Ioniens et les Athéniens.

« banni de sa patrie, il arriva dans un autre pays ».

Le fait que φεύξομαι et πεσοῦμαι avaient la voix moyenne, ne fut pas indifférent à la transformation du premier.

Χεσοῦμαι à son tour est analogique de πεσοῦμαι (Brugmann *l. c.* p. 322).

Πλευσοῦμαι, πνευσοῦμαι, βευσοῦμαι, νευσοῦμενοι, πευσεῖσθαι sont tous des futurs moyens dont la racine contient la diphtongue *ευ*. Comme tous sont posthomériques, il est vraisemblable que tous ont été formés d'après φευξοῦμαι. A leur suite, ils ont entraîné κλαυσοῦμεθα, futur moyen avec la diphtongue *αυ*.

Quant à ἐσσεῖται, il est ancien, puisque son pendant se retrouve dans le béotien ἐσσεῖμεν. Ou bien il résulte du mélange de ἐσσεται avec *εῖται (de *ἐ[σ]εταί)¹ ; ou bien plutôt il est formé sur une base dissyllabique **es-èi*, qui semble exister dans l'imparfait homérique ἐγν² et dans le sanscrit *ástis*, *ásti*³ « tu fus, il fut ». Dans ce cas, la 2^e personne du sing. de l'imparfait, sans augment, devait sonner **éiis* de **eseis* (**eséis* (cf. Ζεύς de **dj-êus*) et la 3^e personne **eti*(τ) de **esèit* (cf. πλω-τός de **plôu-tos*, θῆλυς de **dhêi-lus*). L'addition du *ν* euphonique produisit ἐγν, qui imposa son *η* à la 2^e personne ἐησθα. Mais d'autre part le subjonctif tiré de la base **esei-*, contenue dans **eseis* « tu étais », fut **esej-eti*⁴, qui, soumis à l'influence de ἐσσεται, devint le futur homérique ἐσσεῖται. Semblablement, une base dissyllabique *ey-èi*, (cf. ἐγμι p. 208 n. 1), se rapportant au verbe εἶμι, peut expliquer l'imparfait attique ἤεισθα « tu allais », ἤει, (ἤειω) : ici, c'est le vocalisme de la 2^e personne **eyeis* (**êyeis* qui l'aurait emporté.

Les dialectes du nord-ouest de la Grèce n'ont pas ignoré

1. Wackernagel *KZ* XXX, 313 suiv.

2. ἐγν se lit aussi sur une vieille inscription métrique de Chios (Brugmann, *l. c.* p. 274).

3. *ásti*, il est vrai, a pris le sens aoristique.

4. Ce futur était actif, car béotien ἐσσεῖμεν. Cette dernière forme infirme l'explication de M. Wackernagel.

le futur dorien : ἐκπραξέω à Delphes SGDI 2501, 5, inscription de l'an 380 av. J.-C. — M. Boisacq (*Dialectes Doriciens*, p. 192 et suiv.) a rassemblé une ample collection de semblables formes de futur en -σεω-, qui ont été trouvées en pays de langue doriennne.

Le dialecte d'Héraclée présente une particularité très remarquable : le futur moyen y est en -γται à la 3^e personne du singulier mais en -ονται à la 3^e personne du pluriel : ἐσσηται, ἐγδικαζηται, οἰκοδομηθηται, καρπευσσηται, mais καρπεύσονται, ἔσσουνται, παρῆζονται, ἐργάζονται, ἐπιμελήσονται, χρήσονται. Il est illégitime de prétendre¹ que cette terminaison -ονται vient de -εονται ou -ιονται, car sur les Tables d'Héraclée on lit ἐγφηληθίωντι I, 152, ἐμετριώμες II, 18, 45, 73 et les futurs ἀναγγελίοντι I, 118, ἀνκοθαρίοντι I 132. Au moyen donc nous trouvons -σεε- pour le singulier, -σο- pour le pluriel. Dans ces conditions, il faut écrire à l'actif ἀποτείσει, φυτεύσει, ἐξεῖ, κοψεῖ, etc., en regard de ἀπάζοντι, προσμετρήσονται, ποτάζοντι, δοκιμάζοντι et du participe πρασσόντασι. D'où vient cette coexistence d'un thème en -σεε- et d'un thème en -σο- dans un même type de conjugaison ? Nous avons à choisir entre deux solutions : ou bien l'héracléen a réduit l'usage de -σεω-, ou bien ce double thème est originel. Mais si le dialecte d'Héraclée a un jour changé *ποταξεοντι en ποτάζοντι, comment se fait-il qu'il ait conservé ἀναγγελίοντι, ἀνκοθαρίοντι ? Evidemment la réduction dans l'emploi de -σεω est une hypothèse inadmissible. En conséquence, la conjugaison πραξέει πράζοντι est très ancienne. Elle est pandorienne, et les formes telles que le crétois πραξίμεν Cauer Del.² 124, 14 et le théocritéen βασεῖνται IV, 26, sont des extensions du suffixe -σε- du singulier³.

Le futur dorien πραξέει se distingue essentiellement du futur des verbes en λω, μω, νω, ρω ; les formes héracléennes

1. Boisacq, l. c. p. 195.

2. M. Brugmann (*Gr. Gr.*³ p. 322) pense que les premières formes du futur dorien ont été -σέεις, -σέει, -σέετε (ou -σεῖς, -σεῖ, -σεῖτε), c'est-à-dire toutes celles dont le radical verbal se terminait en -σεε-.

ποτάζοντι et ἀναγγέλοντι mettent cette proposition hors de doute.

Comme les futurs ioniens ou attiques ἐσσεῖται, πεσοῦμαι, φευξοῦμαι reposent en dernière analyse sur les deux bases dissyllabiques *esēi* et *petē*, l'ionien-attique peut être considéré comme dépourvu de futur dorien. Par suite, il constitue avec les dialectes dits éoliens un groupe linguistique qui s'oppose nettement, sous ce rapport, aux idiomes doriens.

LE PARFAIT ACTIF.

Les formes de parfait actif rencontrées dans les textes éoliens sont les suivantes : οἶδα Sa. 36 et ὄδα Alc. 145 selon Hérodien I 250, 18 ; II. 313, 21 ; 777, 15 ; 930, 20 ; σύνοιδα Sa. 15 ; οἶσθα Sa. *Schub.* I, 8 ; πέπονθα Sa. I, 15 ; δέδυκε Sa. 52, 1 ; καμ μὲν ἔαγε Sa. 2, 9 ; λέλογχε Sa. 79, 2 ; ὄρωρε Alc. 71 ; ὑπαδεδρόμακεν (de ὑπαδρομάω) Sa. 2, 10, πεπᾶ-γα(ι)σιν (3^e plur.) Alc. 34, τεθάλαισι Sa. *Schub.* II, 13 ; inf. τεθνᾶκην Sa. 2, 15 ; *Schub.* I, 1 ; participe πεφύγων¹ Alc. 147.

Documents épigraphiques : γέγονε IGMA 645 a 9 ; ἐγδε-δίκακε RA 1885, 2, p. 95 l. 3 ; εὐεργέτηκε IGMA 18, 3 ; infinitifs : τεθνᾶκην IGMA 526 d 15 ; ἐπιτεθεωρήκην SGDI 311, 18 ; participes : γεγόνοντες IGMA 25, 1 ; γεγόνοντα 527, 38 ; ἐνεσ-τάκοντα 527, 34 ; ἐπιτετελέκοντα 484, 6 ; εὐεργετήκοισαν 516, 2 ; κατεληλύθοντος 6, 9 ; κατεστακόντων 645 a 21 ; ὄντεθήκοντες 108, 9 ; πεπληρώκοντα 243, 9 ; πεπρεσβεύκων 527, 5 ; πεποήκων 134, 11 ; — ont le participe en -οτ- seulement ἐπεστάκοτος OH, II, 157, 17 et παρεληλυθότων SGDI 317, 4 qui sont d'une époque assez tardive¹.

Donc si le participe éolien est en -οντ-, l'indicatif a les désinences -α, -ας, -ε comme en attique.

1. Πέφυγα est le parfait de φυγγάνω ; cf. χέλαγγα de κλαγγάνω (Brugmann, *Grundr.* II, 993 ; *Gr. Gr.*³, 289).

2. Plus-que-parfait ἐπέστακε OH, II, 158, 16.

Le même suffixe de participe se retrouve dans le thessalien et le béotien :

Thessalien : ἐποικοδομεικόντων SGDI 1332, 21 ; ἐνοικοδομεικόντεσσι 1332, 45 ; πεφειράκοντες OH, II, 19, 5 ; Kern, *Inscr. Thess.* III, l. 4, 12, 19 ; IV l. 5 ; ἐπεστάκοντα Mitt. 1896, 110, 8.

Béotien : ἀπελ[εילו]ύ[θ]οντες SGDI 813, 2 ; κερφυκονομειόντων = att. φκονομηκότων 488, 125 ; καταβεβάων 413, 5 ; [ἐμβεβα]όντων BCH 1897, p. 553 suiv. l. 3 ; πεπιτευόντεσσι *ib.* l. 7 (de *πιτεύω « arroser » Meister, *Berichte d. sächs. Gesellschaft* 1899 p. 145) ; πεποιόντεσσι = att. πεποιηκόσι, *ib.* l. 7 ; ἀπειλθείοντες IGS I, 1748 et 1749 ; δεδωῶση (= att. δεδωκυῖαι) REG 1899 p. 71 a 27 ; δεδωῶσα *ib.* l. 30. Le thème de l'indicatif diffère de celui du participe, cf. διεσσεσθαιεκε (p. 208), παρκένλεικε SGDI 712, 16, ἀντέθεικε 413, 5.

Mais l'*arcadien*¹ conserva l'ancien suffixe du participe : ἐφθορκῶς, λελαδηκῶς SGDI 1222, 10, 14, κωφληκῶσι BCH 1892 p. 568 l. 18.

En *delphien*, le participe parfait féminin se terminait en -ουσα : τετελευτακούσας SGDI 1835, 13, δεδωκούσας BCH 1898 p. 73 n° 70 l. 11, mais le masculin en -οτ- : γεγονότες SGDI 1708, 18, τεθνακότοις 1723, 19, ἀπειλαφότες 2172, 8, τεθνακότων 2561 c 40.

Dans Pindare : κεχλάδοντας, πεφρίκοντας *Pyth.* IV, 179, 183.

Dans le dialecte épique : κεκλήγοντας M 125, μ 256, etc., ἐρρίγοντι Hésiode, *Boucl.* 228.

Chez Hérodote : ἐστῶσα.

En attique² : ἐστῶσα, γεγῶσα, βεβῶσα. M. Fick (*Ilias* p. xv) prétend les expliquer par l'analogie de νικῶσα. Mais au point de vue du sens, le participe présent n'a pas de connexion toute particulière avec le participe parfait. Sous le rapport des sons, quels furent donc les points de contact de τιμῶν τιμῶσα avec γεγῶς γεγαυῖα, ou encore de τιμᾶν

1. *Eléen* : Φειζῶς SGDI 1152, 8, γεγονόρ 1172, 31, 36, πεπολιτευκῶρ 1172, 5, ἐπανιτακῶρ 1172, 8.

2. Cf. Curtius, *Verbum* 2 II p. 202 suiv. ; Ernault, *Du Parfait en grec et en latin*, p. 158.

τιμάουσα τίμαον avec γεγάως γεγαυτα γεγάος? Le participe parfait λελυκώς λελυκυτα était suffisamment puissant pour contrebalancer l'attraction problématique de τιμών et pour maintenir γεγαυτα.

Le sicilien ayant donné au parfait entier les terminaisons du présent (cf. δεδοίχω Th. XV 58), les participes siciliens μεμενάκουσα άνεσταόκουσα d'Archimède ne doivent pas être placés sur la même ligne que les formes ci-dessus énumérées, car ils peuvent être plus tardifs ou tout au moins avoir pris naissance dans la Sicile même. Les autres dialectes doriens en effet montrent le plus souvent un infinitif parfait calqué sur l'infinitif présent et fréquemment une 3^e pers. sing. d'indicatif parfait munie de la désinence -ει du présent, mais toujours le participe parfait a le suffixe -οτ-. Par exemple :

Héracléen. — Infinitif πεφυτευκῆμεν SGDI 4629 I, 142, πεπρωγγυευκῆμεν I, 155 ; participe πεφυτευκότας I, 126, etc.

Argien. — Inf. λελαβῆκεν SGDI 3339, 59, mais λελαβηκός *ib.* 68.

Rhodien. — Indic. διατετελέκει 4320, 4, 18, γεγόνει 4320, 11, τετιμάκει 4320, 36 ; infinit. γεγόνειν 3758, 129, 132, άμφεσβατήκειν 3758, 130, γεγόνειν 4254, 15 ; participe ενεστακότα 3749, 76, ειδώς 3750, 82, δεδωκώς 3750, 84, ειρηκότας 3758, 154.

Laconien. — εντετύχομεν CIG 1319, εισήχει Le Bas 194 b (cités par Boisacq, *Dial. Dor.* p. 197), mais participe : πεποιχώς SGDI 4430, 6 ; γεγονότων 4531, 7, ενεστακότες 4543, 15.

De cette revue des dialectes, il résulte : 1^o) que l'arcaïdien, à l'époque des inscriptions, ne donnait pas au parfait les désinences du présent ; — 2^o) que le béotien possédait sans doute un participe parfait en -οντ- mais toujours privé de la caractéristique κ, ce qui le distingue absolument de l'éolien et du thessalien ; — 3^o) que ce suffixe -οντ- a laissé des traces en delphien, en attique, en ionien épique et dans le dialecte de Pindare. Par conséquent le participe λελυκοντ- non seulement n'est pas spécial aux dia-

lectes dits éoliens, mais en réalité n'existe que dans deux d'entre eux, le thessalien et l'éolien asiatique ¹.

De plus les dialectes doriens proprement dits contrastent avec les autres dialectes, de sorte que la création du participe parfait en *-οντ-* avait peut-être commencé en Grèce avant l'arrivée des Doriens ; mais ces peuples envahisseurs l'ignoraient absolument ¹.

1. La généralisation de *-οντ-* en éolien a eu pour cause l'infinitif parfait en *·ην* ; — nous ignorons quel fut l'infinitif en thessalien ; — le béotien ne pouvait dire que *λελυκέμεν* (ou *λελυέμεν* ?), qui avait une apparence thématique.

2. Dans ce cas, les pindariques *κεχλάδοντες*, *πεφρίκοντες* sont des archaïsmes antédoriens, bien plutôt que des imitations de la langue épique.

CHAPITRE V

L'Optatif et l'Infinitif.

L'OPTATIF

Les Eoliens formaient l'optatif des temps athématiques à l'aide du suffixe -ιη-, -ι- : βαίην Th. 29, 38, θεῖμεν Sa. 62, 1, φάιην νοείην, ἐπαινέθειη στεφανώθειεν, etc. Pour ιοίην et λαχοίην, v. p. 208.

Le présent et l'aoriste thématiques avaient à l'actif les terminaisons -οιμι, -οις, etc. : ἐμμένοιεν IGMA 6, 19, δαύοις, Sa. 83, ἔχοι θέλοι χαίροις φέροιεν, προμόλοιμι ἄποις.

L'optatif aoriste en -αιμι se trouve dans les textes poétiques : ἀκούσαις Alc. 83, αἰνέσαι Th. 29, 16, ἐπαινέσαις Th. 29, 11, οἰδήσαις An. 56 a 6.

Les grammairiens anciens (Hérod. II, 823, 16; EM 760, 16; AO, I, 408, 7, etc.) ont souvent parlé d'un aoriste optatif éolien τύψεια, τύπειας, τύψειε, τύπειμεν, τύπειαν¹. Grâce

1. On a beaucoup disserté sur l'origine de l'optatif en -σεια. Pour M. Brugmann (*Morphol. Untersuch.* III, 64 suiv., *Grundr.* II, 1195, 1308) le pluriel de l'optatif aoriste aurait d'abord été *δειξ-εσ-ιμεν, *δειξ-εσ-ιτε, *δειξ-εσ-ια, d'où δειξίμεν, δειξίετε, δειξίεια(ν); puis, sur le modèle de δειξίειαν, les Grecs auraient créé δειξίεια δειξίειας δειξίειε, qui se seraient substitués à *δειξίειην *δειξίειης *δειξίειη, produits naturels de *δειξ-εσ-ιην *δειξ-εσ-ιη. Cf. Henry, *Précis* p. 321. Cette hypothèse ne rend pas compte de l'optatif 3^e pers. δειξίει. Puis, comme le fait remarquer M. Wackernagel (*Verm. Beitr.* p. 43), il serait bien étonnant que le singulier primitif *δειξίειην, *δειξίειης, qui correspondait exactement à τιθείην, λυθείης, eût été tout à coup délaissé. Enfin un primitif *δειξ-εσ-ι-μεν est contredit par la forme archaïque crétoise Φέρχσιεν Mon. Ant. III, n° 148, 7, qui nous oblige à poser *δεικ-σ-ιη-ν, -σ-ι-μεν.

De son côté, M. Wackernagel (*l. c.* p. 42 suiv.) admet comme formes pri-

aux nouvelles inscriptions publiées par M. Paton, le témoignage des anciens se trouve enfin confirmé par [δ]ιαδέξεαι IGMA 527, 57 et peut-être par ἐξολέσσειαν 278, 8 (la pierre porte ξολέσσειαν).

mordiales λύσεια (de *λυσει-*mi*) λύσει (3^e pers., de *λυσει-*τ*), λύσει-μεν, λύσει-τε, tandis que λύσειας λύσειε λύσειαν seraient postérieurs et analogiques. A cette explication M. Brugmann (*Gr. Gr.* 3 p. 319 Rem. 2) objecte entre autres que λύσεια, λύσειμεν, λύσειτε ne sont connus que par les grammairiens.

M. Wackernagel décompose λύσεια en λυσ-ει-α, faisant de -ει- la caractéristique de l'optatif de l'aoriste thématique, qui se serait ensuite transportée à l'autre aoriste. M. Bechtel (*Götting. Nachr.* 1888 p. 402 suiv.) imagine un thème d'aoriste δεικ-σε- dont l'optatif serait δειξεῖα et le subjonctif, devenu le futur dorien, δειξέω. Les deux savants ne sont en désaccord que sur l'origine du radical δειζει-; l'objection de M. Brugmann à la théorie de M. Wackernagel, vaut par conséquent contre celle de M. Bechtel.

Au témoignage des documents littéraires et épigraphiques, les seules formes vraiment répandues dans une bonne partie du territoire grec furent λύσειας, λύσειε et λύσει, puis λύσειαν. L'explication de l'optatif en -σεια doit donc reposer avant tout sur elles. En outre, les terminaisons -ας, -ε, -αν n'appartenant pas à l'optatif, mais à l'indicatif aoriste, il y aura toujours quelque invraisemblance à supposer que λύσειας ait été dès le principe un optatif. Ceci posé, rappelons-nous qu'il existe en sanscrit une sorte d'élément suffixal usité au prétérit, qui tire sans doute son origine de certaines racines dissyllabiques, mais qui semble avoir joué le rôle de suffixe. Il se montre sous la forme réduite dans *āsīt* « il fut » et, sous la forme normale, dans les aoristes védiques *ājais*, *ājait* « tu menas, il mena », *ācarait*, à côté de *ācarit*, « il brisa ». On a cru (p. 218) le reconnaître dans les homériques *ἔην*, *ἔσσεῖται* et dans l'attique *ῥεισθα*, où il est à l'état normal *ēi*; M. Brugmann (*Grundr.* II, 896) le retrouve à l'état réduit dans *ἀγνέω*. Si c'est le même élément qui servit à former le latin *fīceris* dans la formule prohibitive *nē fīceris*, il aurait eu le sens d'injonctif. Supposons donc en grec un usage assez répandu de ce suffixe, mais restreint, comme en sanscrit, à la 2^e et à la 3^e pers. du singulier. Dans ce cas, auprès de l'indicatif aoriste *ἔλυσα*, *ἔλυσε*, aurait existé un injonctif *λυσεις, de **luseis*, et λύσει, pour *λυση de **luseit*. Alors, sous l'influence de l'indicatif, *λυσεις devint λύσειας, et à λύσει fut donné comme doublet λύσειε. Puis à cause de leur parenté de forme avec *τιθείης*, *τιθείη*, *λυθείης*, *λυθείη*, les Grecs employèrent λύσειας, λύσειε, λύσει en fonction d'optatifs. C'est après ce changement de sens que λύσειαν, puis λύσεια, λύσειμεν, λύσειτε furent créés.

Tandis que le subjonctif de *ἔλυσα* était λύσω, λύσεις qui prit le sens du futur, sur *λυσεις, λύσει fut construit un autre subjonctif *λυσεγεις, *λυσεγυει, lequel, sous la forme *λυσέεις* *λυσέει*, *λυσεῖς* *λυσεῖ* n'est autre

Enfin, selon Choeroboscus 778 (Hérodien II, 823), la première personne τύφεια aurait été employée par les Eoliens seuls, mais non par les Athéniens.

Cet optatif est beaucoup plus fréquent dans Homère que la forme -σαιμι (Curtius, *Verbum*¹ II, 292). Les Ioniens postérieurs ont fait un usage constant de -σεια, par ex. ἀκούσειαν Hérodote IV, 129, νοστήσειας VII, 38, ψύσει III, 30. Il fut aussi très employé par les Attiques : φάσειας Eschyle *Suppl.* 925, ἀναδλέφειας Aristoph. *Plut.* 95, νομίσσει Thuc. 2, 35, etc.

On n'a rencontré aucun optatif aoriste actif ni en thesalien ni en béotien. A l'arcadien appartient la glose ἀποέρσει (mais φέροι SGDI 1222, 8). L'élén fournit κατιαράσει SGDI 1152, 2, ἀδεαλώσει *Jahresh. d. österr. archäol. Instituts* I p. 197 l. 12.

Nulle part ailleurs n'apparaît -εια; les inscriptions n'ont que παραμείναιεν SGDI 2156, 16 et μεταλλάξαιεν 1684, 10 (délien); δικάσσαιεν SGDI 3277, 8 (argien); ῥέρσαι Loi Gort. X, 30, νικάσαι *ib.* IX, 22, ἔχσαι(ν) Mon. Ant. III, n° 14, ἐ]στέλσαιεν *ib.* n° 150 l. 17, etc. (crétois).

La troisième personne du sing. en -ει se trouve en *ionien* sur l'inscription de Téos OH, III, 105 b 11 : ἀ[ποκ]τείνει¹, en *arcadien* dans διακωλύσει SGDI 1222, 6; en *crétois* dans ἀποτείσει AJA 1897, p. 191 n° 19 l. 7. Peut-être en était-il demeuré deux ou trois vestiges dans les textes d'Homère et d'Eschyle² (Savelsberg KZ, XVI, 413 suiv.; Wackernagel, *Verm. Beitr.* p. 46).

que le futur dorien. Et comme le thème λυσεῖ- n'existait qu'à la 2^e et à la 3^e pers. du singulier, le futur dorien ne posséda tout d'abord que λυσεῖς, λυσεῖ (p. 219).

Remarques. A — 'Επίσχοις Ξ 241, qui se lit sur le palimpseste syrien, ne serait, s'il est exact, que ἐπίσχοις refait d'après λύσειας, comme σχοίην est une contamination de σχοῖμι et de *σχεῖν.

B — Les aoristes du sanscrit classique en -sam, -sis, -sit nous montrent une extension postérieure d'un suffixe i à la 2^e et à la 3^e pers. sg.

1. Selon l'interprétation très plausible de M. Savelsberg (KZ XVI, 413 suiv.). La pierre porte A...TENEI: Les deux points y marquent la fin du mot.

2. Χεύει Ξ 165, τύφει χ 98; κελεύσει Esch. *Eum.* 621.

Ahrens (*Dial.* II, p. 335) refusait au dorien l'optatif en -σεια. On n'oserait plus être aussi catégorique à cause du crétois ἀποτείσει et des éléens κατιαραύσει et ἀδεαλτώαι.

L'INFINITIF.

L'infinifitif aoriste en -αι et l'infinifitif médio-passif en -σθαι étant panhelléniques, il suffit de mentionner leur existence en éolien. Exemples : στήσαι IGMA 645 a 31, 47, 50 ; εἶπαι 645 b 37 ; [ἐ]σένικαι 645 b 39 ; εἰσένεγκαι OH, II, 157, 12 ; δίδωσθαι IGMA 527, 40, ἐσσεσθαι Sa. 69. 2.

Pour les autres temps, les Eoliens employaient :

1° Le suffixe -μεναι qui subsista jusqu'à la fin dans les infinitifs athématiques ἐμμεναι, θέμεναι et δόμεναι :

ἐμμεν ou ἐμμεν' Sa. 2, 2 ; 34 ; ἐμμεναι Alc. 86 a ; Th. 29, 2 ; 30, 16 ; IGMA I, 7, 11 ; 15 b 25 ; 67, 6, 11 ; 526 a 23, 28, d 27, 29 ; 529, 8 ; 645 a 51, b 33 ; SGDI 311, 51 ; 312, 11 ; 315, 2 ; OH, II, 147, 17 ; 156, 14 ; 157, 9 ; παρέμμεναι IGMA 6, 46 ; θέμεναι IGMA 15 b 21 ; κατθέμεναι I, 17 ; προθέμεναι 645 b 35 ; ὀνθέμεναι SGDI 311, 53 ; δόμεναι IGMA 15 b 22 ; OH, II, 156, 3 ; ἀπυδόμεναι IGMA 6, 45 ; ἀποδόμεναι OH, II, 157, 6 ; ἐπιδόμεναι SGDI 215, 42.

Ils ont échappé à l'influence analogique des verbes néo-athématiques, l'un, ἐμμεναι, à cause de son aspect particulier, les autres, parce que les aoristes seconds de τίθημι et de δίδωμι maintenaient la forme réduite de la racine dans toute leur conjugaison.

Plusieurs fois les grammairiens grecs¹ ont attribué aux Eoliens les infinitifs χολωσέμεναι, ἐλθέμεναι, τυπτέμεναι, γελασέμεναι. Bien que les fragments des poètes éoliens ne nous aient pas encore révélé de formes de ce genre, Théocrite a écrit ἀπαλάλαμεν 28, 20, qui n'est sans doute pas un épisme.

1. Schol. L Iliade A 73 ; AO II, 363, 15 ; EG 568, 31. — Hésychius nous fait connaître πορνάμεν · πωλεῖν ; πορνάμεναι · πωλούμεναι, dont le vocalisme, dit M. Schulze (GGA 1897 p. 873), est éolien, mais la désinence thessalienne. Ce sont peut-être deux éolismes véritables.

2° Le suffixe -ναι dans γ[νῶ]ναι IGMA 526 d 21, selon la lecture de M. Paton ; mais M. Bechtel (*Sammlung* n° 281) a édité κ[ρτ]ναι et M. Hoffmann (*Gr. Dial.* II p. 86) affirme avoir bien lu un κ initial sur le facsimilé qu'il posséda entre ses mains. Du reste cette inscription est entachée de quelques formes hellénistiques. Il convient donc d'attendre d'autres documents avant d'attribuer aux Éoliens un infinitif en -ναι¹.

3° Partout ailleurs l'infinitif éolien est terminé par un ν précédé d'une voyelle longue.

Présents athématiques : δίδων Th. 29, 9 ; κέρναν IGMA 1, 13 ; δίδων 498, 15 ; δμυν 526 c 10.

Aoriste athématique : πρόσταν SGDI 215, 35, 43.

Présents néo-athématiques : έραν Th. 30, 17 ; συνέραν Th. 29, 32 ; πεινάν, γελάν (*sic*) C. III, 38 ; άντλην Alc. 19, 3 ; ποντοπόρην Th. 30, 19 ; προτέρην Sa. 78, 4, φώνην Balb. 320, 5 ; λάλην φίλην φρόνην C. III, 36 ; έπαίνην SGDI 311, 25, εύεργέτην IGMA 502, 22, βουθύτην 7, 9, κάλην SGDI 311, 29, παρακάλην SGDI 215, 52, κατείρων², στεφάνων SGDI 311, 6, 29.

Aoristes passifs : ανάτεθην IGMA 67, 14, τελέσθην Sa. *Oxyrh. Pap.* VII, 4 et 17 autres formes.

Présents thématiques : on en a compté 34 terminés en -την, par exemple άγην Sa. 1, 19, επιτρέπην Alc. 35, 1, έχην Th. 29, 20, άνακαρύσσην IGMA 498, 19, δείγην 6, 43, ύπάρχην 645 a 25. Il n'y a, sur des inscriptions tardives, que deux cas discordants : έχε[ω] SGDI 315, 6, ύπάρχειν 318, 28.

Aoristes thématiques : καθάνην Sa. *Schub.* III, 11, άποθήνην IGMA 526 a 19, b 27, έπην Sa. 28, 2 ; Alc. 55, 2 ; IGMA 529, 5, et προσίδην, επιτύχην, λάβην, συλλάβην, άμβρότην, πάθην.

Futurs : δώσην An. 56 a 1, 'πιδεύσην Sa. 2, 15, νικάσην Th. 30, 26, ...σκεύάσην, χρυσώσην, θήσην OH, II, 153, 4, 5, 6.

Parfaits : τεθνάκην Sa. 2, 15 ; *Schub.* I, 1 ; IGMA 526 d 15, επιτεθεωρήκην SGDI 311, 18.

1. Il n'y a pas à tenir compte de πραγματεύθηναι SGDI 215, 39 : l'inscription a été gravée en Ionie par un Ionien.

2. κατείρων = att. κατιεροῦν.

L'uniformité de l'éolien contraste singulièrement avec la riche diversité de terminaisons d'infinitif que l'on constate dans les autres dialectes. Les suffixes employés ont été *μεναι, μεν, μην, μειν — εναι — εν, ειν (ην)*.

1°) *-μεναι* semble avoir servi tout d'abord à former les infinitifs athématiques (Brugmann, *Gr. Gr.*¹ p. 360). Il sera parlé dans un instant de l'homérique *αειδέμεναι* et du béotien *φερέμεν*.

2°) *-εναι (-ναι)* fut très répandu en ionien-attique : *τιθέναι, θεῖναι, λυθῆναι, λελυκέναι*. Les Arcadiens l'employèrent eux aussi au présent et à l'aoriste actif athématiques, mais non à l'aoriste passif¹. Son usage dans l'ionien épique fut bien plus restreint que dans l'ionien postérieur : d'abord *-εναι* ne s'y rencontre pas au parfait, mais bien *-μεναι, -μεν* : *ἴδμεναι, ἴδμεν, βεβάμεν, ἐκγεγάμεν* ; puis *-μεναι* y fait, dans les autres temps, une grande concurrence à *-εναι (-ναι)*, qui ne se rencontre qu'après une voyelle longue : *γνῶναι, φορῆναι, θείναι* (Curtius, *Verbum*¹ II, 117), à l'exception du seul *ἰέναι*. — Enfin les dialectes autres que l'arcadien-cypriote et l'ionien-attique ignorent absolument la terminaison *-εναι*. De ces faits constatés il résulte que l'extension de *-εναι* date d'une époque récente.

Les mots qui ont donné naissance à ces créations analogiques furent assurément en petit nombre, car autrement on ne comprendrait pas pourquoi l'éolien, qui a conservé *-μεναι*, ne montre aucune trace certaine de *-εναι*. Peut-être l'unique¹ point de départ fut-il *δορέναι* (sk. *da-vāne* « donner »). Chez Pindare, en effet, l'infinitif athématique est ordinairement construit à l'aide du suffixe *-μεν* : *ἔμμεν, τιθέμεν, διδόμεν, ἴμεν, συνίμεν, φάμεν, ἀναπιτνάμεν, κιννάμεν* ; *στάμεν, θέμεν, ἀναθέμεν, καταθέμεν, συνέμεν, δόμεν*,

1. On citera plus loin des exemples.

2. Curtius (*l. c.*) a nié l'identité du grec *εἰδέναι* (**φειδ-φεν-αι*?) et du zend *vid-van-ōi* « savoir ». En effet non seulement *εἰδέναι* est inconnu aux dialectes autres que l'ionien et l'attique, mais Homère ne se sert que de *ἴδμεναι, ἴδμεν*. La concordance de *εἰδέναι* avec la forme du zend est fortuite ; *εἰδέναι* : *εἰδείην* = *τιθέναι* (non homérique) : *τιθεῖην*.

βῆμεν; γεγάμεν, εἰδέμεν; αἰσχυνθήμεν, ou de -μεναι: ἔμμεναι. On ne découvre -ναι que dans δοῦναι *Pyth.* IV, 35, où δόμεν fausserait le vers, dans γῶναι *Ol.* VI, 89, qui peut être sans difficulté remplacé par γῶμεν, dans δεικνύναι *frg.* 42 (171), 3:

δεικνύναι · εἰ δέ τις ἀνθρώποισι

avec un hiatus que δεικνύμεν ferait disparaître, et enfin dans εἶναι *frg.* 41 (288): le fragment est transmis en langue commune. Un seul infinitif en -ναι y est donc certain, c'est δοῦναι.

Δοφέναι, pour le sentiment populaire, était composé d'une racine δοφ- (δο- après la chute du ρ), et d'un suffixe -εναι: cf. le participe arcadien ἀπυδόας; SGDI 1222, 13 venu de *ἀπυδοφ-ανς. De là, le suffixe -εναι passa naturellement à l'aoriste de τίθημι; *θεεναι: *δοεναι = ἔθεμεν: ἔδομεν, car ces deux aoristes vont de pair; puis au présent du verbe « être » dont la racine apparente était ἐ-, d'où résulta *ἐ-εναι¹. Lorsque les contractions δοῦναι, θεῖναι, εἶναι se furent effectuées, il n'exista plus qu'un suffixe -ναι, adjoint à des thèmes terminés par une voyelle longue. Telle fut la cause de la règle homérique rapportée plus haut. Ce n'est que dans la suite que les Ioniens et les Athéniens se hasardèrent à former τιθεῖναι, puis, sur son modèle, εἰδέειναι. On conçoit dès lors que la plupart des dialectes grecs ont pu laisser périr δοφέναι, au lieu de le rendre fécond².

3°) -εν, -ειν (-ην). — L'infinitif δοφέναι (sk. *dávane*) est constitué à l'aide du suffixe -εναι et non de -φεναι. La racine, à l'état normal, est *dou* (Hirt, *Ablaut* § 62), comme en témoignent non seulement l'arcadien ἀπυδόας; et le latin *duim*³, mais surtout les aoristes crétois ἐ]δούμεθ[α] AJA

1. Comparez la conservation de -μεναι dans les seuls infinitifs ἔμμεναι, δόμεναι, θέμεναι en éolien. — Dans cette hypothèse, l'homérique εἶναι, analogique de *ἔεναι, est légitime.

2. On lit dans Sophron (*frg.* 36) σχιρωθήναι qu'Ahrens (*Dial.* II, 469) a proposé de changer en σχιρωθήμεν.

3. Voir G. Meyer (*Gr. Gr.* p. 602) qui fait d'autres rapprochements encore.

1896, p. 587 n° 70, l. 3, δοῦμην *ib.* l. 5. D'ailleurs rien ne prouve l'existence en grec d'un -Fεναι. L'infinitif sanscrit *tûrvâne* « vaincre » se rattache à une base *tereu* (Hirt, *l. c.* § 524), et *dhûrvâne* « combattre » à *dherdu* (Hirt, § 231). En réalité, *dâvâne*, *tûrvâne*, *dhûrvâne*, δοFέναι sont les datifs de noms verbaux, en -en¹. Cf. Johansson, *Derivatis*, p. 203; G. Meyer, *Gr. Gr.*³ p. 666.

L'infinitif dorien ἔγεν fut à l'origine le locatif sans désinence du nom abstrait ἔγ-εν-. Le suffixe y avait le degré normal; il portait donc l'accent, ainsi que nous le voyons pour -enai dans *dâvâne*, *dhûrvâne*, *tûrvâne*. Par conséquent aussi, il s'ajoutait à la racine réduite : λιπ-έν. Tout d'abord, il dut se rattacher à l'aoriste. Du reste, puisqu'au présent la place de l'accent variait primitivement comme au parfait (Hirt, *Ablaut*, p. 186), l'infinitif présent était en -μεναι (cf. ἔδμεναι homérique et aussi éolien, AP III, 327, 11). Mais de même que, dès une époque très ancienne, λείπω s'était développé à côté de *λείπμι, de même il se forma un infinitif λείπεν, avec le recul de l'accent, en regard de *λείπμεναι. En d'autres termes, -εν, suffixe aoristique, se transporta au présent.

L'attique λιπεῖν suppose un autre infinitif en -έεν qui remonte à -ésen, à -éγ-en ou à -éwen. Comme -éγ-en n'a pour lui aucune autorité, que le suffixe -wen- n'a pas concouru à la création de l'infinitif, seul -ésen² est la forme primitive. Il a son pendant, dit M. Brugmann (*Gr. Gr.*³ p. 361), dans l'infinitif sanscrit en -sáni. Accentué lui aussi, il appartient d'abord en propre à l'aoriste, puis il fut employé pour le présent. Dès lors la langue grecque posséda les doublets λιπέν, *λιπέεν; λείπεν, *λείπεεν, qui se maintinrent, plus ou moins modifiés par la phonétique, durant l'époque historique.

1. M. Brugmann (*Gr. Gr.*³ p. 361) dit qu'il y a à peine lieu de songer à des abstraits verbaux formés avec le suffixe -en. Pourquoi? Il est vrai que le même auteur (*Grundr.* II, 330) reconnaît que le dorien φέρεν peut être le locatif d'un nom abstrait.

2. Formé de l'accumulation de -es et de -en. Sur le rôle du suffixe -es dans la conjugaison grecque, voir Parmentier *MSL* VI, 391.

Ainsi pourra s'expliquer la différence de vocalisme qui se remarque dans l'infinitif homérique ἀειδέμεναι et dans le participe ἀειδόμενος. En fait, ἀειδέμεναι est sorti d'un plus ancien *ἀειδμεναι par analogie, selon la proportion ἀειδέμεναι : *ἀειδμεναι = *ἀειδεεν : ἀειδεν.

Enfin, le présent *λείπεεν contracta ses deux ε contigus plus tôt que l'aoriste *λίπέεν, sans doute parce que là εε était atone, tandis qu'ici l'un des deux ε portait l'accent. Homère a 102 infinitifs d'aoriste en -εειν, tels que ἰδέειν, dont 14 seulement sont suivis d'une initiale vocalique. Des savants ont voulu lui substituer partout -έεν (Curtius, *Verbum*¹ II, 119, 129). Toutefois la légimité de ἰδέειν se défend sans peine ; du jour en effet où λείπεεν se contracta, le présent λείπειν n'eut plus son correspondant à l'aoriste ; alors ἰδέειν naquit tout simplement par la force de l'analogie ἰδέειν : λείπειν = *ἰδέεν : λείπεν¹. Ce phénomène ne paraîtra pas plus étonnant que celui de la formation de l'homérique ἐπέεσσι d'après πόδεσσι, malgré l'existence de ἔπεσσι.

Il est maintenant facile de voir ce qui se passa en éolien. Pour la conjugaison thématique, -εεν seul fut conservé et devint -ην : λείπην, λίπην. Les verbes φιλέω, τιμάω, στεφανόω eurent pour infinitifs φιλέην, τιμάην, στεφανόην et, une fois les contractions effectuées, φίλην, τίμᾱν, στεφάνων. L'influence réciproque des verbes athématiques anciens et des néo-athématiques fit remplacer τιθήμεναι (ou τιθέμεναι), ιστάμεναι, διδόμεναι (ou διδόμεναι), λυθήμεναι par τίθην, ιστᾱν, δίδων, λύθην. Le parfait, à son tour, suivit le mouvement. Seuls ἔμμεναι, δόμεναι, θέμεναι échappèrent à l'envahissement du suffixe d'infinitif thématique.

En *thessalien*, l'infinitif des temps athématiques fut en

1. Puisque le présent λείπεν n'existe plus dans l'ionien épique, il est à croire que *ἰδέεν y était déjà hors d'usage. Mais λείπεν et λείπειν ont continué à vivre côte à côte, par exemple, en arcadien et en argien, comme on va s'en assurer.

-μεν : ἔμμεν SGDI 345, 20, 46; OH, II, 7, 27; 17, 5; EA 1900 col. 53 n° 2 l. 8 et 9; δόμεν SGDI 345, 23, 46; ἐσδόμεν SGDI 345, 20; καθέμεν 345, 21, 44; ἐσθέμεν 345, 42, et sans doute aussi ἐσχιχρέμεν 1557, 4. — L'infinitif thématique se termina en -εμεν à Larisse et à Crannon, mais en -ειν ailleurs : ὑπαρχέμεν SGDI 345, 19; 361 b 20; κρινόμεν, πρασσέμεν 345, 14, 17; φεύγειν (ΦΕΥΓΕΝ), OH, II, 70, 2; ἔχειν SGDI 326, 4; ἐξζαναγαχάδδεν (ΕΞΞΑΝΑΚΑΔΕΝ) Mitt. 1896, 110, 9. On n'a rencontré ni infinitif parfait actif ni infinitif aoriste passif.

Les inscriptions de *Béotie* ne connaissent qu'un seul suffixe, -μεν, qui sert à la fois aux temps thématiques et aux athématiques : εἴμεν (fréquent), ἐσσεῖμεν SGDI 747 c; REG 1899, 71, a 18; δόμεν *ib.* a 19; διδόμεν *ib.* a 25; ἀποδόμεν SGDI 712, 7; ἀνθέμεν IGS I, 4136, 2; — φερέμεν SGDI 802, 16; ὑπαρχέμεν 1145, 13; νεμέμεν IGS, I, 1778, 8; ἀγίρεμεν (= att. ἀγείρειν) IGS I, 4136, 4; καταγγελλέμεν *ib.* l. 6; ἐνφερέμεν, νομιδέμεν (= att. νομίζειν) BCH 1895, p. 161 l. 8 et 9, etc. — Sur καρτερήμεν, προστατεύμεν, ἀδικήμεν (voir p. 184). — Peut-être la poésie béotienne avait-elle gardé l'ancien infinitif thématique : θερίδδεν Aristoph. *Ach.* 947; πονεῖν et φαγεῖν Euboulos (*Antiope*), φέρειν IGS I, 1818, 10 (inscription métrique).

En *arcadien-cypriote*, -μεναι disparut¹, comme en ionien-attique, mais -ναι prit de l'extension : Présents athématiques : ἤναι SGDI 1222, 10; 1233, 2; OH, I, 29, 2, 5; BCH 1892, 568, 36; ἐξήναι OH, I, 29, 13 (tous arcadiens). — Présents néo-athématiques : arcadien : ἀπειθῆναι SGDI 1222, 46; κατωφρονῆναι 1222, 47; cypriote κυμερῆναι SGDI 68, 4. — Aoriste athématique : arcadien ἀνθῆναι BCH 1892, p. 544 n° 4, l. 9; cypriote δοφέναι SGDI 60, 5, 15. — Mais l'aoriste passif est en -ην dans l'arcadien θύσθην OH, I, 29, 23. — L'infinitif² des temps thématiques a le suffixe -εν

1. Par conséquent, on ne doit pas lire δικάσάμεν (infin.) BCH, 1892, 568 suiv. l. 18, mais ἐδικάσαμεν.

2. Les infinitifs en EN de l'inscription archaïque OH, I, 29 sont équivoques, de même que le cypriote *e ke ne* SGDI 60, 10, 22 = ἔχεν ou ἔχην.

sur l'inscription de Tégée SGDI 1222 : ἐπηρειάζεν l. 46. ἱμφαίνεν l. 24, ὑπάρχεν l. 53 ; mais l'inscription de Lycosura EA 1898 col. 249 suiv. donne παρέρπην l. 3, παρφέρην l. 11. M. Meister (*Berichte d. sächsischen Gesellsch.* 1899 p. 149) prétend que ces derniers ont été importés à Lycosura de l'Elide voisine. Mais pourquoi le dialecte d'Arcadie n'aurait-il pas gardé les doublets anciens -εν et -εεν (-ην), d'autant plus que nous les retrouvons dans des villes différentes, l'un à Tégée, l'autre à Lycosura ? A Epidaure, par exemple, ne lit-on pas sur l'inscription SGDI 3325 ταμέν l. 4, 12, 34, 41 ; ἀγαγέν 4, 12, 34, 41 ; παρέχεν 37, 49, 65 ; mais λέγειν SGDI 3339, 19 ; ἐνεγκαῖν 3339, 108 ?

En résumé donc, l'éolien est arrivé à ne conserver que -μεναι et -εεν (-ην) ; le béotien, à la longue, s'en est tenu au seul suffixe -μεν, et l'arcadien supprimant -μεναι a fait fructifier δοφέναι, en même temps qu'il resta fidèle à -εν et à -εεν (-ην). Sous le rapport de la persistance des terminaisons primitives, les dialectes dits éoliens sont en complet désaccord.

L'extension de -μεν(αι) aux présents thématiques se constate à la fois dans l'ionien épique : ἀρχέμεναι, ἀγέμεν, etc., dans le thessalien, dans le béotien. Le type τυπτέμεναι a sans doute existé en éolien (p. 227), mais certainement il ne pouvait plus y être qu'un archaïsme au VII^e siècle, puisque -μεναι tendait à disparaître. Si l'arcadien a dit un jour τυπτέμεναι, nous ne le saurons peut-être jamais, car tout infinitif en -μεναι a été transformé dans ce dialecte. Cependant l'aoriste passif θύσθην ne s'explique guère sans un ancien φερέμεναι ; θύσθην : θυσθήμεναι = φέρεν : φερέμεναι.

Quoique les dialectes doriens aient persévéré jusqu'au bout dans l'emploi de la terminaison -μεν (-μειν, -μην), pourtant τυπτέμεν leur fut complètement étranger. Voici quelques exemples d'infinitifs doriens.

Eléen. — ἤμεν = εἶναι SGDI 1153, 2 ; 1172, 19, 21, 23 ; — ἀποσταλῆμεν (aor. passif) 1172, 35 ; — μετέχην 1172, 27, φάρην 1168, 5, θαρρῆν 1152, 1.

Epirote. — εἶμεν SGDI 1338, 9; 1339, 9, δόμεν 1340, 8; — τιμασθήμεν 1339, 9; — ὑπάρχειν 1339, 11.

Etolien. — διδόμεν SGDI 1413, 25; — ἀποστέλλειν 1413, 21.

Locridien. — εἶμεν, ἐξεῖμεν SGDI 1478 (12 fois); — λαγχάνειν 1478, 2, 4, θύειν 1478, 3, φάρειν (= φέρειν) 1478, 5, 10, ἐπάγειν 1478, 13, ἀπολαχεῖν 1478, 37.

Delphien. — εἶμεν très fréquent, διδόμεν 2502, 3, 90; 2561 b 20, etc. — ἀναγραφήμεν 2733, 10; — φέρεν 2561 a 46 (première période); ὑπάρχειν 2644, 13 (seconde période); καταγορεῖν 2561 a 38.

Achéen. — εἶμεν SGDI 1614, 1; — εἰσάγειν 1634, 5.

Mégarien. — ἀνθέμεν SGDI 3003, 9, 11; — τιμασθήμεν 3010, 9; — ὑπάρχειν 3004, 13.

Corcyréen. — ἀνθέμεν SGDI 3199, 11; — ἔχειν 3199, 13.

Argien. — φάμεν SGDI 3339, 12, ποιθήμεν (= προσθεῖναι) 3339, 17; — λυθήμεν 3340, 43; — παρέχειν 3325, 37, 49, 65; λέγειν 3339, 19 (tous d'Epidaure).

Calymnien. — ἤμεν 3555, 10; 3591 a 29; εἶμεν 3591 a 10; — λέγειν 3585, 20; μαρτυρεῖν 3591 a 6, 29; μαρτυρέν 3591 a 19.

Rhodien. — εἶμεν 3749, 90; 3751, 4, 9, συντελεσθήμεν, διακομισθήμεν¹ 3749, 43, 83; εἴμεν 3758, 123, ἐσίμεν 4110, 19; προτιθέμεν 3836 d 99; — ἀποστέλλειν 3749, 39; δεικνύειν 3758, 102 συνεργεῖν 3749, 9, ἐσοδοιορεῖν 4110, 11.

Laconien. — διιχνύμεν SGDI 4598 a 7, ἐγδόμεν 4516, 13; — λαβέν 4418, 5; ἔχην 4530, 29; ὑπάρχειν 4544, 12; καλεῖν 4548, 5.

Héracléen. — ἤμεν 4629 I, 75, 116, etc.; — ἀνγράφειν I, 126.

Thérien. — ἤμεν 4706, 161; — συναγαγέν, λαμβάνειν, θύειν 4706, 22, 116, 122; διουκέν, τελέν 4706, 6, 38.

Crétois. — ἀνιέμεν CD¹ 126, 10; δόμην LG *frg.* A, 4; ἤμεν CD¹ 121 b 3, 36; — αὔξειν CD¹ 132, 43, καλῆν LG *frg.* B, 9, δοκέν Mus. Ital. II p. 131 n° 1, 2 l. 2.

Remarques: 1° L'éléen δαμοσιῶμεν et le crétois δαμιῶμεν sont athématiques (p. 207).

1. M. van Gelder (*Samml.* III, I, p. 415) déclare à tort -μεν *unrhodisch*.

2° Au lieu de *θυσάμεν* BCH 1893 p. 86 l. 7, de Trézène, on doit, ou tout au moins on peut lire *θυσάμεν[ος]* (Daniels-son, *Eranos*, II, p. 24).

3° L'infinitif parfait héracléen *πεφυτευκῆμεν*, *πεπρωγγυευκῆμεν* SGDI 4629 I, 142, 155 est un compromis entre l'ancien suffixe *-μεν(αι)* et la terminaison *-ην -ειν* que le dorien a généralement adoptée pour ce temps.

Le dorien a toujours été privé du type *λεγέμεν(αι)* et se distingue par là de l'ionien épique, du thessalien, du béotien et sans doute aussi de l'éolien et de l'arcadien. Ici encore les dialectes grecs se divisent en deux groupes : doriens et non-doriens¹. Or *λεγέμεν(αι)*, *création* relativement récente, constitue un important critérium de la parenté des dialectes.

1. Si le crétois *προφειπέμεν* Mon. Ant. III n° 201 l. 2 est sûr, nous avons là un reste de la conjugaison antédorienne.

CHAPITRE VI

Les désinences.

-ντον, -σθον, -μεθεν.

La 3^e personne du pluriel de l'impératif a pour désinence en éolien -ντον à l'actif du présent thématique : στείχοντον IGMA 6, 6, φέροντον 6, 33, [φυλάσσω]οντον 6, 23 et du présent athématique κατάρχοντον 6, 15, κάλεοντον 529, 14, comme aussi à l'aoriste passif : ἐ[πιμελ]ήθεντον 5 b 50. Parallèlement la désinence de cette même personne fut -σθον au médio-passif : ἐπιμέλεσθον 6, 23.

-ντον ne fut pas la propriété exclusive des Éoliens : on a découvert en Pamphylie ὁμόσαντον SGD1 1269, 3, et à Rhodes παρακαλεῖντον SGD1 3751, 13, ὁμόσαντον 4259, 3, à côté de ἀποστελλόντων 3749, 16, et de συναγωνιζέσθων, παραδιδόσθω, 3749, 54, 57, etc. Il apparaît donc comme une désinence archaïque ; mais -σθον, purement éolien, fut récemment créé d'après l'actif.

On a proposé diverses explications de ce -ντον assez énigmatique. M. Prellwitz (*De dial. Thess.* 56 Rem.) suppose que φέροντον n'est que le duel φέρετον pluralisé. Mais à l'époque très ancienne où naquit φέροντον, le duel était encore très vivant, avec un sens et un emploi très déterminés ; il ne pouvait donc servir de pluriel, d'autant plus que « nous voyons le duel perdre constamment du terrain depuis les temps les plus reculés que nous puissions atteindre ; loin de se développer aux dépens du pluriel, il

s'atrophie et meurt comme un organe superflu. » (Bréal¹, *Journal des Savants*, août 1894).

M. Thurneysen (*KZ* XXVII, 175) est d'avis que φέροντον, comme l'impér. aoriste δαΐζον, se termine par une ancienne particule *-om* qui existerait dans le latin *id-em* et le sanscrit *id-ám* « cela ». Cette hypothèse repose sur des bases bien fragiles.

M. Brugmann (*Gr. Gr.*² p. 343) s'en tient toujours à une transformation analogique d'après la proportion ἔγνω, ἐπέμψθη : ἔγνων, ἐπέμψθεν = φερέτω : *φερετον qui serait ensuite devenu φέροντον. Nous avouons ne pas voir les rapports étroits qui unissent l'aoriste indicatif ἔγνω avec l'impératif présent.

De son côté, M. Hoffmann (*Gr. Dial.* II p. 366) se demande si φέροντον n'est pas tout simplement sorti de φερόντων par abrègement de -ων final. Malheureusement ni l'éolien, ni le rhodien, ni le pamphylien ne fournissent d'exemple de cette altération phonétique.

Dans ses *Vermischte Beiträge*, p. 51, M. Wackernagel critique d'abord M. Hirt qui (*IF* VII, 182) sépare φερόντων de φερέτω, et rattache -ντων (-ντον) au sanscrit *-ntám*, désinence du moyen. Il affirme ensuite que φέροντον n'a été qu'une pluralisation de φερέτω, tout comme ἔστων, φερέτωσαν ; de même φερέσθον est φερέσθω avec la marque du pluriel.

Cette explication séduisante semble la plus vraisemblable. Mais comment -ον a-t-il pu s'introduire dans l'impératif ? Comment aussi les Grecs se sont-ils avisés de donner à φερόντων, ἔστων, φερέτωσαν les désinences du *passé*, quand l'indicatif et le subjonctif présents se terminaient par -ντι (-νσι) ? La cause déterminante fut la troisième personne plurielle d'injonctif φέρον¹. D'après elle, on pluralisa φερέτω en *φερετον, qui, pour se pluraliser davantage, devint finalement φέροντον. C'est aussi grâce à elle que le ν

1. Cité par Audouin (*Déclin.* p. 146).

2. Sur l'injonctif, voir Hirt, *IF* XII p. 212 suiv.

s'ajouta à ἔστω pour former ἔστων; c'est elle qui fit dire φερόντω au pluriel, puis φερόντων. De même, la puissance créatrice de la 2^e pers. sg. injonctive *ἐλθές, *φας se révèle dans les cypriotes ἐλθέτως · ἐλθέ; φατώς · ἀνάνρωθι (Hésych.).

Les Eoliens auraient dit λεγόμεθεν pour λεγόμεθα, si l'on en croit Apollonius 191, 10 (Hérodien II, 192, 17; EM 559, 30). A la vérité, les textes poétiques n'ont que φορήμεθα Alc. 18, 4, αἰτήμεθα Th. 28, 5, πελώμεθα Th. 29, 34, et l'on ne pourrait y remplacer -μεθα par -μεθεν sans fausser le vers; mais, comme le remarque Curtius (*Verbum*¹ I, 94), l'affirmation d'Apollonius est une autorité suffisante. M. Brugmann (*Grundr.* II, 1382) admet avec raison que -μεθεν s'est modelé sur l'actif -μεν, selon la proportion μεθεν : μεν comme σθε : τε¹.

Son hypothèse cependant se heurte à cette grave objection : Le médio-passif et l'actif se terminent à l'indicatif thématique en

-ομαι,	-εαι,	-εται,	-ομεθα,	-εσθε,	-ονται
-ω,	-εις,	-ει,	-ομεν,	-ετε,	-οντι

Les deux voix se distinguent surtout par leurs voyelles finales, et l'on ne devine réellement pas pourquoi les Eoliens éprouvèrent le besoin de dépouiller en partie -ομεθα de son caractère de désinence médio-passive.

A l'appui de sa théorie, M. Brugmann invoque l'exemple du thessalien ἐφανγρένθην SGDI 345, 41 (= att. ἐφαιρούνται), dont le -ν final est emprunté à l'actif. Mais le thessalien ἐφανγρένθην se trouvait dans des conditions toutes spéciales. Dans le dialecte de Larisse, auquel ce mot appartient, tout αι final s'était changé en ει (Hoffmann, *Gr. Dial.* II, p. 423 suiv.). Là donc un ancien *ἐφάνγρενται devint *ἐφάνγρενται. Mais comme -αι servait de terminaison pour le subjonctif *actif*: δοθεῖ SGDI 345, 15, et aussi pour l'indi-

1. Pour M. de Saussure (*MSL*, III, 368 note) -μεθεν est à -μεθα comme κεν est à κα (dorien).

catif présent λέγει, τίθει, φῶλει, par le fait, la diphtongue finale -ει de *ἐφάνγρενται perdait son caractère distinctif de médio-passif. Les Thessaliens pallièrent à ce défaut en changeant le τ en θ, d'après les désinences -μεθα, -σθε du pluriel, d'où *ἐφάνγρενθαι. Alors le sens de passif s'attachant uniquement au θ, ce mot reprit l'apparence complète du pluriel dans la forme que nous lui connaissons ἐφανγρένθην (cf. ἐπιμέλεσθον). Sans doute la nuance médio-passive s'était aussi affaiblie à la 3^e pers. du sing. βέλλεται SGDI 345, 20, γινύεται 345, 23 (= att. βούλῃται, γίγνεται), qui pourtant ne subirent pas de remaniement, mais les deux autres personnes du singulier (-ομαι, -εαι) ne fournissaient pas de modèle.

A cause du présent -νθει(ν), les Thessaliens dirent à l'aoriste ἐγένονθο¹ (pour ἐγένοντο) SGDI 345, 12.

Cette explication est corroborée par l'infinitif médio-passif de Larisse ἐσσεσθῆν (= att. ἐσεσθαι) SGDI 345, 16, φαφιξάσθῆν (= att. φηφίσασθαι) *ib.* 14, δεδόσθῆν, *ib.* 18. Quand ἐσσεσθαι fut devenu *ἐσσεσθει, son seul θ assumait la charge d'exprimer la voix moyenne, et la tendance à l'uniformité lui imposa le ν final des autres infinitifs. L'aoriste actif *ὄνγραψαι (= ἀναγράψαι) se transforma lui-même en ὄνγραψεν² SGDI 345, 21.

Si nous nous en rapportons à l'histoire de ἐφανγρένθην, l'éolien λεγόμεθα ne pouvait se changer en λεγόμεθεν d'après λέγομεν que si le θ passait pour signe distinctif et seul nécessaire du médio-passif. Cette condition ne se réalisait pas à l'indicatif, mais bien à l'impératif-injonctif, dont l'actif avait pour désinences :

1. Comme il arrive fréquemment, la cause de ces changements, fut oubliée, et la coexistence au moyen de -ντο, -νθο, fit transporter le θ à l'actif : κητοιχείουνθι OH, II, 17, 3 (inscription de Larisse) Pour expliquer ce θ, il n'est pas nécessaire de recourir à l'hypothèse d'une influence béotienne.

2. A l'infinitif passif πεπείσθῆν SGDI 345, 16 (pour πεπείσθην = att. πέπεισθαι), en regard de δεδόσθῆν, on retrouve les mêmes hésitations entre τ et θ que celles des 3^e personnes du pluriel.

-τω -μεν -τε -ντω (-ντον, -ντων)

et le médio-passif :

-σθω -μεθα -σθε -σθω (-σθον, -σθων)

Ici évidemment, la voyelle n'avait aucune importance pour le sens, et le changement de -μεθα en -μεθεν eut pour résultat de parfaire le parallélisme.

Ainsi λεγόμεθεν est un injonctif. Grâce à cette création, l'espèce d'indétermination qui s'attachait à -μεθα était atténuée¹. Une autre tentative pour le différencier fut la création de -μεσθα, d'après l'actif -μες; à l'origine, μεσθα fut attribué aux temps principaux et -μεθα réservé aux temps secondaires (V. Henry, *MSL*, VI, 73). Ce -μεσθα nouveau vécut peu, et nous n'en retrouvons pas de traces en éolien.

On a fait de λεγόμεθεν un injonctif, mais Apollonius le traduit par l'indicatif λεγόμεθα. Peut-être passa-t-il de son domaine propre dans le mode voisin. Pourtant il n'est pas impossible de lui conserver son caractère originel d'injonctif.

En sanscrit védique, sans doute, ce dernier mode n'était employé que « comme prétérit indicatif, comme impératif ou comme subjonctif » (Riemann et Goelzer², *Gramm. comp. Phon.* p. 358 n. 4). Mais en grec primitif, il a dû jouer un rôle plus important. Les mots cypriotes ἀείδες, ἐσέρπες, connus par les gloses d'Hésychius αἰ(δ)ες · ἀκούεις. Κύπριοι; ἐς πόθ' ἔρπες · πόθεν ἤκεις. Πάφιοι, sont des injonctifs pour la forme et des indicatifs pour le sens. Λέγες, τύπτες sont donnés par Eust. 1872, 46 comme des indicatifs doriens, et ποιές par Apollonius π. ἀντων. 119 A, (cités par M. Meister *Gr. Dial.* II, 278). Enfin les 2^e pers. sing. en -ες de Théocrite sont bien connues.

Parmi ces formes d'injonctif, ἐσέρπες est dans une phrase interrogative. Chez Théocrite, deux secondes personnes

1. En effet -μεθα servait pour l'indicatif et l'injonctif, pour les temps principaux et pour les secondaires.

2. Citant Whitney, *A Sanscrit Grammar*² § 563.

en -ες seulement sont assurées, l'une, ἀμέλγες IV, 3, par tous les manuscrits, l'autre, συρίσδες I, 3, par tous les manuscrits et par les grammairiens. Nos éditions considèrent συρίσδες comme un indicatif présent, avec le sens affirmatif. Il est préférable toutefois d'en faire un impératif-injonctif :

Ἄδύ τι τὸ ψιθύρισμα καὶ ἀ πτύς αἰπόλε τήνα,
ἀ ποτὶ ταῖς παγαῖσι μελίσσεται, ἀδὺ δὲ καὶ τὺ
συρίσδες · μετὰ Πᾶνα τὸ δεύτερον ἄθλον ἀποισῇ Th. I, 1-3.

« Chevrier, doux sont le murmure des feuilles et le pin que voilà, qui bruit mélodieusement près de la source : toi aussi joue de la flûte doucement : après Pan tu remporteras le prix de la lutte. »

Quant à ἀμέλγες, il est interrogatif :

ἦ πᾶ ψε κρύβδαν τὰ ποθέσπερα πάσας ἀμέλγες ; Th. IV, 3.

« Est-ce que par hasard tu les trais toutes en cachette vers le soir ? »

Λεγόμεθεν se trouvait peut-être, lui aussi, dans une phrase interrogative. Nous ne possédons que trois formes éoliennes en -μεθα, dont l'une est au subjonctif et les deux autres appartiennent à des phrases affirmatives.

Qui nous dira si λέγες, τύπτεις, ποιέεις ont été eux aussi interrogatifs ou non ?¹

LES DÉSINENCES ÉOLIENNES.

Les désinences verbales de l'éolien furent en général les mêmes que celles de l'ionien. On les passera très rapidement en revue.

1. L'injonctif se dissimule-t-il dans l'aoriste gnomique grec ? A-t-il joué un rôle dans la création du mode irréel ? Son importance a dû être un jour capitale, car il a contribué à bouleverser les désinences grecques, par exemple *φέρε(σ)ι est devenu φέρει-ς au moins autant à cause de φέρες injonctif que de ἔφερες imparfait. L'injonctif φέρομεν est en partie coupable de la disparition de la désinence -μες dans certaines contrées de la Grèce, etc.

Actif.

SINGULIER. — Première personne.

1°) -μι : présents athématiques έμμι, ισταιμι, γέλαιμι, άχνάσ-
δημι, δίδοιμι, δοκίμωμι, etc. optatif προμόλοιμι.

2°) -ω : présent et futur de l'indicatif, subjonctif : άγω
Th. 29, 7, άείσω Sa. 11, 2, θέω, Sa. 12, 2; 36, etc.

3°) -α : parfait οίδα; aoriste έτύψωσα Alc. 68; optatif τύψεια.

4°) -ν : imparfait έκλυον Balb. 323, 1; aoriste ήλθον Balb.
323, 3; optatif άγαγοίην; aoriste passif ένομήσθην IGMA 30, 8.

Deuxième et troisième personne.

1°) -θα : έχεισθα Sa. 21, φιλησθα Sa. 22, έθέλυσθα Th. 29, 4,
τίθησθα Hérod. II, 111, 17, ήσθα Th. 29, 26, φασθα (v. p. 169),
οίσθα Sa. Schub. I, 8.

2°) -τι, -σι : έστι, ήσι, φασί φαισί.

3°) Présents athématiques : τίθης τίθη, ισταις ισται, δίδοις
δίδοι, δίδως δίδω, ζεύγνυς ζεύγνυ Hérod. II, 832, 36, Choer. II,
330, 5; 332, 2, φιλης φιλη, γέλαις γέλαι, χάνουις στεφάνοι.

4°) Indicatif présent des verbes thématiques : la seconde
personne se terminait en -ης selon Apollonius¹ π. συντ. 92,
6 et Choer. 497, 5. D'accord avec cette doctrine, les ma-
nuscripts des œuvres poétiques nous donnent έχης Sa. 99, 2,
πώνης Alc. 52, έθέλυσθ' Th. 29, 4, θέλης Th. 29, 7, έθέλης Th.
29, 8, λέγης et λέγεις Th. 29, 36, ναίης Mélinno 3, et Balbilla
a fait graver κατέχης 322, 8. La troisième personne au con-
traire est en -ει sur les inscriptions : άρχει IGMA 1, 19, δεύει
526 a 19, b 26, φέρει OH, II, 147, 23, etc.: et c'est aussi la
leçon ordinaire des manuscripts : έπίσχει Sa. Schub. II, 10,
έχει Th. 30, 2, 5, etc., à l'exception de άδωκή Sa. 1, 20 (dans
EM 485, 41), où se reflète la désinence athématique άδωκε.
M. Hoffmann (*Gr. Dial.* II, p. 562 suiv.) condamne la
seconde personne en -ης, comme un simple produit de la
science grammaticale. Mais sur les inscriptions on n'a

1. ... ούκ ούσης ποτέ διά τοϋ ει κατά πᾶν δεύτερον πρόσωπον παρ'
Αιολεΰσιν. Apoll. I, c.

pas encore découvert une seule seconde personne; le témoignage d'Apollonius ne mérite pas le dédain, enfin et surtout il serait inexplicable que les grammairiens aient imposé à la terminaison -εις un arbitraire changement de ει en η sans y faire participer celle de la troisième personne. Aussi M. Meister (*Gr. Dial.* I p. 189) a-t-il eu raison d'ajouter foi à la tradition et d'expliquer λέγης par φθίης. On rendrait compte de ce fait en la manière suivante : l'injonctif φθίης de *φύλλεις s'est d'abord établi à côté de l'indicatif φύλλεις > φύλλεις > φύλλεις, avant de l'expulser du dialecte. De la proportion φύλλεις : φθίης = λέγεις : x, résultait λέγης, injonctif d'abord remplaçant *λέγεις, puis indicatif. D'après la restitution de M. Hoffmann lui-même, παγγίης Sa. 55 devrait être lu ἐπάγγίης, qui n'est qu'un impératif, c'est-à-dire un injonctif. Cette conjugaison éolienne έχίης, έχει ne semble pas plus surprenante que l'attique τίθης (ancien injonctif), τίθησι (indicatif).

5°) Futur : φοιτάσεις Sa. 68, 4, ἐκτελέσεις Th. 28, 10, οἰκίσεις Th. 28, 21 ; — κατιδρύσει SGDI 311, 7, διώξει Sa. 1, 22, ἔρει Th. 28, 25, etc.

6°) Subjonctif : πέρναι de *περναι OH, II, 134, 7, ἀπυφύγη IGMA 1, 15, etc. Dans le cours du IV^e siècle, η se réduisit à η : πέμψη IGMA 59, 8, etc. Il n'y a qu'un seul cas éolien de subjonctif aoriste en -αι : ἀποπεράσσει OH, II, 156, 14 ; peut-être encore est-ce un futur ; la lecture τέκοισι (subj. aor.) OH, II, 155 a 17, n'est pas certaine.

7°) Parfait : δέδυκε Sa. 52, 1, etc.

8°) Imparfait et aoriste athématiques : ἦσθα, ἦς « il était » Th. 30, 16, ψᾶσθα, ἦ, ἐδάμνα, ἐννη ; ἔβλης An. 75, ἔγνω, etc.

9°) Aoriste passif : ἄχθη IGMA 4, 14, etc.

10°) Imparfait et aoriste thématiques : ἦλξ Sa. 28, 1, ἄνασσε Alc. 64 ; ἀνέφερε IGMA 527, 8, etc.

11°) Aoriste sigmatique : ἔλασας Alc. 95, ἔδοξε IGMA 498, 4, etc.

12°) Plus-que-parfait : ἐπέστακε OH, II, 156, 16.

13°) Optatif : φύλλῃ, ἐπαινεθείη ; δαύοις, ἔχοι ; ἀκούσαις, αἰνέσαι ; τύψεαις, διαδέξειε.

PLURIEL. — Première personne¹ : πεπ[όνθα]μεν, πεδήπομεν, ἐπάσχομεν Sa. Schub. I, 4, 8, 11, δώσομεν Sa. 97, θείμεν Sa. 62, 1, πίνωμεν Alc. 40; 41, 1, ἀμμένομεν Alc. 41, 1, ἑσταμεν Alc. 15, 7, ὀπάσσομεν Th. 28, 9, πόημεν IGMA 67, 4.

Deuxième personne : θέλετ' Sa. 25.

Troisième personne :

1°) -ισι : προτίθεισι, ἔχοισι, etc. Sur ὄκεντι, v. p 184.

2°) -ν : imparfait et aoriste thématiques : ἔον « ils étaient » Alc. 127; OH, II, 155 a 12; εἰλεδον Sa. 51, 7, etc.; aoriste sigmatique : παρεχώρησαν IGMA 6, 5, etc.; optatif aoriste ἐξολέσσ<ε>ιαν 278, 8; aoriste passif : ἐξέπεμφθεν² IGMA 15 b 20; φάανθεν (forme homérique) AO, I, 429, 6; EM 532, 28.

3°) -σαν : imparfait : ἦσαν Sa. 31, ἔσσαν « ils étaient » Alc. 91; aoriste passif ἐστάθησαν Sa. 53, 2, ἐφολοτιμήθησαν SGDI 215, 21.

4°) -εν : optatif : φέροιεν Sa. 17, συντελέσθειεν IGMA 502, 5, etc.

Médio-passif.

SINGULIER. — Première personne :

1°) -μαι, désinence primaire : φαίνομαι Sa. 2, 16; παλαμάσσομαι Alc. 72, etc.

2°) -μην, désinence secondaire : ἀλλόμην Sa. 55, etc.

Seconde personne :

1°) -αι, désinence primaire : ἀκούσσαι Th. 29, 21, κείσαι Sa. 68, 1, ἀποίχη Sa. 109, 1, etc.

2°) -ο, désinence secondaire : ἐφαίneo Sa. 34; ἐξαλείψας Sa. Schub. I, 20, etc. ἐγένευ Th. 29, 17.

Troisième personne :

1°) -ται, désinence primaire : φαίνεται Sa. 2, 1; 111; ἱροπόηται (subj.) IGMA 645 a 33, etc.

1. Le dorisme πέλομες Th. 29, 27 s'est glissé dans les manuscrits.

2. Cette désinence se rencontre chez un assez grand nombre d'écrivains et dans divers dialectes (Curtius, *Verbum*² I p. 75; II p. 349; G. Meyer, *Gr. Gr.*³ p. 545).

2^ο) -το, désinence secondaire : γένοιτο Alc. 76; ἐλάττετο IGMA 526 a 4; ἐύξατο 6, 44, etc.

PLURIEL. — Première personne :

αἰττήμεθα, πελώμεθα, φορήμεθα ; — λεγόμεθεν (p. 239).

Troisième personne :

1^ο) -νται, désinence primaire : ἀπυστρέφονται Sa. 78, 4; ἔσονται IGMA 6, 27; προνόηται SGDI 215, 19, etc.

2^ο) -ντο, désinence secondaire : ἐφύοντο Sa. 30; ἐστάσαντο Alc. 37 a 3; ἔλυτρώσαντο IGMA 15 b 19, etc.

3^ο) -ατο, désinence d'optatif : φρασάατο, γενοίατο EM 258, 52; mais πέζαιντο Th. 28, 13.

Impératif actif.

SINGULIER. — Seconde personne :

1^ο) Pas de désinence : Présent athématique : ἐγ Balb. 322, 6; δάμνα Sa. 1, 3; ἴστα et ἴστη (sic) EG 283, 40; ἴστη (sic) EM 348, 3; διδω EM 698, 52.

Aoriste athématique : πῶ Alc. 54 a.

Présent néo-athématique : κίνη (de *κινεε), μύρω EM 698, 52.

Présent et aoriste thématiques : ἄγε Sa. 45, 1; ἔλθε Sa. 1, 5, 25; 5, 1; etc.

2^ο) -θι : στήθι Sa. 29, 1; σύμπωθι Alc. 54 b; πῶθι EM 698, 52.

3^ο) -ον : ἄεισον Alc. 63; λῦσον Sa. 1, 25; τέλεσον Sa. 1, 27; ὀμπέτασον Sa. 29, 2.

Troisième personne :

-τω : ὠθήτω Alc. 41, 6; χευάτω Alc. 36, 3; ἔστω IGMA 1, 4, 18; 499, 5; βολλευέτω 6, 34, etc.

PLURIEL. — Deuxième personne :

-τε : κέρνατε Alc. 45, 2; ἄερρατε Sa. 91, 3.

Troisième personne :

1^ο) -ντον : κατάγρεντον, στείχοντον, etc. (p. 237).

2^ο) -τωσαν : ἀναγγελλέτωσαν IGMA 527, 29; καλεσσάτωσαν OH, II, 95 b 24.

Impératif médio-passif.

SINGULIER. — *Deuxième personne :*

1°) -σο : ἔσσο Sa. I, 28; ἄρυσσο Sa. 75, I.

2°) -ο : μεγαλύνεο Sa. 35.

3°) -αι : δέξαι Alc. 56.

Troisième personne :

-σθω : δ[ιδώ]σθω IGMA 645 a 34; ζαμιώσθω I, 15; [τρ]απεζώσθω 72, I.

PLURIEL. — *Deuxième personne :*

-σθε : καττύπτεσθε Sa. 62, I.

Troisième personne :

-σθον : ἐπιμέλεσθον IGMA 6, 23 (p. 237).

L'éolien n'a innové qu'à l'impératif en -σθον et à l'injonctif λεγόμεθεν¹. Ces désinences, avec -ντον, sont les seules que l'on ne rencontre pas en ionien-attique. Mais le langage des Éoliens différerait davantage de celui des autres peuples grecs dits éoliens.

On attribue généralement au béotien et à l'arcadien-cypriote un subjonctif actif en -ης, -η². Il faut cependant avouer qu'on n'en a pas de preuve certaine. Sans doute l'inscription béotienne IGS, I, 3467 donne le subjonctif ΠΙΕ, où E représente une voyelle simple. Mais l'η s'étant fermé de très bonne heure en Béotie, ηι devait très rapidement s'y contracter en ε (cf. G. Meyer, *Gr. Gr.*³ p. 130 suiv.).

En arcadien on trouve les subjonctifs ἐπολεη OH, I, 29, 21, ἐσδοθη SGDI 1222, 52, etc., en cypriote λύση SGDI 60, 29, ἐξορύξη *ib.* 12, 24, 25, φαίση OH, I, 144, 1. Mais la diphtongue ηι a disparu de l'arcadien — et aussi sans doute du cypriote — : cf. πληστός, de *πλη-ιστός, dans les noms

1. Rien ne permet encore de faire remonter -μεθεν à une époque anté-éolienne.

2. Cf. G. Meyer. *Gr. Gr.*³ p. 538.

propres arcadiens Πλησταρχος, Πληστίερος SGDI 1249, 5, 11 (Hoffmann, *Gr. Dial.* I, p. 147).

Naturellement aussi κατασπάσει, τεθεῖ, εἶ SGDI 1332, 27, 32, 36, etc., ne permettent pas de décider si le thessalien avait adopté le subjonctif en -ηι ou en -η.

Le subjonctif n'est donc pas un élément de comparaison entre les dialectes dits éoliens. Mais le thessalien posséda une désinence secondaire de 3^e personne plur. -εν (-iv) : ἐδοῦκαμε (= att. ἐδοσαν) SGDI 326, 3, ὀνεθείκαεν OH, II, 67, 4; ἐνεφανίσσοεν SGDI 345, 12; ἐτάζαν 1332, 19, ἀνεθείκαιν 327, 1. Le béotien s'est parallèlement donné la désinence -αν¹ : ἀνέθεαν (= att. ἀνέθεσαν) SGDI 855; 1132 b; IGS, I, 2463; ἀνέθειαν SGDI 571, 2; 861; ἀνέθιαν SGDI 414, 1; 570, 1; IGS, I, 4158; REG 1899, p. 77 b 5; παρεῖταν SGDI 482, 5; 488, 52; 501, 6, etc. L'éolien asiatique au contraire ne présente rien de semblable. — La terminaison arcadienne -τοι pour -ται (v. p. 48) semble analogique de -το².

En somme, les désinences que l'éolien a créées ne se trouvent pas dans les autres dialectes « éoliens »; il n'a pas eu part aux formations nouvelles du thessalien et du béotien; si l'arcadien a innové, son innovation lui est propre. Par conséquent la comparaison des désinences, loin de montrer l'étroite parenté de ces dialectes, établit plutôt leur indépendance relative.

Mais tous ont en commun avec l'ionien-attique une désinence de première personne du pluriel active -μεν : ion-att. λύομεν, éol. πόημεν, thessalien ἐπινοείσομεν SGDI 345, 13, béotien ἐπράθομεν Corinne 16, ἀπέδομεν IGS, I, 1737, 13, 16, ἀπεστεῖλαμεν, ἀνεγράψαμεν *ib.* l. 15, 18, arcadien ἐδικάσαμεν³ BCH 1892, 568, l. 18. — Les dialectes doriens em-

1. Le cypriote κατέθιγαν SGDI 60, 27 remonte à κατέθεσαν (Hoffmann, *Gr. Dial.* I, p. 265).

2. V. Hoffmann, *Gr. Dial.* I p. 180, qui résume les opinions émises.

3. Suivant M. Danielson, *Eranos* II, p. 24. — M. Keil a tort de lire (*Götting. Nachr.* 1895, p. 349) δικασάμεν et d'en faire un infinitif aoriste (v. p. 233). — On trouve encore à la page 542 de la *Griechische Grammatik*³ de M. G. Meyer ὁμολογήσωμεν attribué à l'arcadien, alors que cette forme est messénienne.

ployèrent exclusivement -μες (Boisacq, *Dial. Doriens*, p. 179 suiv.) p. ex. héracléen ἀποκατεστάσαμες SGDI 4629, II, 22, crétois ὁωμόχαμες Cauer Del.² 121 c 17. Assez tard seulement et par imitation de l'attique et de la langue commune, ils adoptèrent la désinence -μεν (Boisacq, *l. c.* p. 180).

RÉSUMÉ

Sur le terrain de la morphologie, la substitution d'un nominatif en $-\eta$ à l'ancien nominatif en $-\eta\varsigma$ constitue l'unique nouveauté propre à la fois à l'éolien, au thessalien et au béotien. Mais il ne s'en découvre qu'un cas en Eolie et un autre en Thessalie ; chez les Béotiens seuls, elle s'est assez largement développée et a eu une vie réelle. Comme elle ne fut qu'une imitation du type panhellénique Ἀρχύτα, c'est peut-être par hasard qu'elle s'est rencontrée accidentellement dans ces trois dialectes réunis.

Les partisans du « groupe éolien » ont fait reposer leur théorie sur les particularités morphologiques suivantes :

1^o La flexion des thèmes en $-\epsilon\sigma-$ (Künstler, *Gemeinsame* p. 29). — En fait, l'éolien s'est donné toute une déclinaison nouvelle pour les noms propres. L'accusatif béotien $-\epsilon\omega$ correspond à la terminaison $-\eta\gamma$ des Ioniens et des Attiques. Les Arcadiens, en créant leur vocatif en $-\eta$, se sont placés à mi-chemin entre ces peuples et les Eoliens.

2^o La flexion des thèmes en $-\sigma\gamma-$ (Hoffmann, *Gr. Dial.* II p. 545). — La concordance de l'éolien et du béotien ne doit pas faire illusion : leur accusatif en $-\omega\gamma$ a son équivalent presque exact dans l'ionien Ἀγτοῦν ; leur génitif $-\omega\varsigma$ relève des lois phonétiques de ces dialectes, et le datif en $-\omega\iota$ jusqu'à présent reste confiné dans le béotien.

3^o La déclinaison Ἀρευος, Ἀρευα (Künstler, p. 21). —

Tout comme l'attique Πηλεῖος et le béotien βουῶν, cet Ἄρευος résulte de l'extension exceptionnelle du thème du nominatif.

4° Le datif pluriel en -εσσι (Künstler, p. 32). — Il a été signalé aussi à Delphes, en Elide, dans l'ionien épique et chez les poètes tragiques d'Athènes ; il a laissé aussi des traces dans l'ionien postérieur.

5° Les conjugaisons φάλω et φάμι (Künstler, p. 21). — Φάλω n'a existé qu'en éolien, où il fut une création momentanée, poétique et récente, le dorien seul n'a pas laissé périr l'antique τιμάω, et στεφανώω a pris tardivement naissance en Béotie, en Phocide et à Delphes, nulle part ailleurs. Ces faits témoignent seulement de la vitalité des dialectes à l'époque de leur indépendance absolue.

Les germes de la conjugaison néo-athématique étaient déjà déposés dans la langue grecque primitive, qui était pourvue de l'infinitif φάμεναι, du participe φάμενος et des deux optatifs φάεσθιν et φάοσθιν. Ils sont parvenus à leur complet développement par suite de contractions postérieures, et en particulier de celles de εε et de οε, non seulement en Eolie, en Thessalie, en Arcadie et à Chypre, mais aussi à Cyrène et en Phocide, pays doriens. En outre, le phocidien ne forma que le moyen φάεμαι et le thessalien sans doute φάεμι, non φάμι. Le dialecte de la Thessalie se distingue encore de celui des Eoliens par l'usage exclusif du participe en -εντ-, l'arcadien-cypriote par ce même participe et par l'infinitif actif en -ηναι. Le néo-athématique δοκίωμι n'a encore été constaté qu'en arcadien et en éolien, τίμαιμι seulement chez les Eoliens.

6° Le participe parfait en -οντ- (Künstler, p. 33). — On l'a retrouvé en ancien ionien et chez Pindare ; le féminin -ωσα se montre en Attique et à Delphes. Les Thessaliens et les Eoliens disaient λαλῶκοντ-, mais les Béotiens λαλῶντ-, et les Arcadiens, à l'époque historique, λαλῶκοτ-.

En morphologie, nous ne parvenons à découvrir aucun trait qui donne aux dialectes « éoliens » une physionomie spéciale.

Passons maintenant en revue les caractères qui leur sont propres.

1° La déclinaison nouvelle Τιμαγένης, sur le modèle de Λυσαγόρας, fut uniquement éolienne.

2° Φάληω naquit en Eolie, et là seulement.

3° Les désinences -σθον, -μεθεν semblent avoir été créées par les seuls Eoliens.

4° La désinence -αν n'a pas dépassé les frontières de la Béotie, ni -εν celles de la Thessalie, ni -τοι celles de l'Arcadie.

5° Le génitif en -οι ne s'est vu que dans le thessalien.

De plus :

6° Thessaliens, Béotiens et Arcadiens ont fait usage du datif en -οι et en -αι, comme les peuples du nord-ouest de la Grèce, mais non les Eoliens d'Asie.

7° Pour le choix dans les nombreuses terminaisons d'infinitif, les dialectes « éoliens » n'ont montré aucune entente.

Si rien, absolument rien, en morphologie, ne prouve que ces dialectes soient unis par les liens d'une étroite parenté, sur plus d'un point, ils se rencontrent avec l'ionien-attique pour constituer avec lui un groupe linguistique opposé au dorien. Ce sont d'abord les *créations* :

1°) du datif pluriel en -εσσι.

2°) du participe parfait en -οντ-.

3°) de l'infinitif en -μεναι.

4°) de l'aoriste ὀμόσσαι¹.

Puis la conservation et l'extension :

5°) de la désinence -μεν².

1. Disparu du thessalien, à cause de l'adoption de l'aoriste dorien.

2. L'ionien-attique ne posséda tous ces caractères que dans sa période archaïque ; dans la suite il fut dépouillé de la plupart d'entre eux par la simplification du double sigma et la substitution de la terminaison -ναι d'infinitif à l'antique -μεναι. Apparemment même fait se passa en arcadien qui, lui aussi, a perdu, par les mêmes causes, -εσσι, -εμεναι (v. p. 234), ὀμόσσαι ; le participe parfait actif en -οντ-, lui a manqué à l'époque

De son côté, le dorien a *créé* :

6°) l'aoriste en -ξα.

7°) le futur en -σεῖς, -σεῖ.

Enfin l'éolien se rapproche tout spécialement de l'ionien-attique ancien par sa déclinaison tout entière des thèmes en ο- et en -α.

historique, mais nous ignorons quelle désinence d'infinitif il adopta pour ce temps. L'arcadien se montre non-dorien par la désinence -μεν et par l'absence de l'aoriste en -ξα et du futur en -σεῖς, -σεῖ.

CONCLUSION

Tandis que M. Führer (*BB VI*, 282 suiv.) s'est plu à souligner les différences linguistiques qui séparent l'un de l'autre les dialectes dits éoliens, le présent travail a traité surtout des ressemblances qui paraissent les unir; l'on y a examiné l'une après l'autre les principales particularités de la grammaire éolienne, et l'on pense avoir obtenu un double résultat.

D'abord l'existence d'un groupe dialectal « éolien » est une hypothèse contraire aux faits. Parmi les nouveautés phonétiques de l'éolien asiatique, les unes — changement de *u* en *ü*, fusion de *é* et de *è* longs, de *ó* et de *ó* longs — se retrouvent ou en thessalien ou en béotien ou en arcadien, mais aussi dans d'autres parties de la Grèce; les autres — passage de *α* à *ο* et de *ο* à *υ* en syllabe initiale, métathèse de *ρ* en *ερ*, transformation de *νσ*, recul de l'accent, etc. — sont absolument propres à l'éolien. C'est à tort qu'on a imaginé un traitement des gutturales labialisées primitives devant *ε*, *η*, spécial à l'éolien, au thessalien et au béotien. La conservation des consonnes géminées, assez insignifiante en soi, ne s'est pas même cantonnée en Thessalie et en Eolie. On ne peut accorder en propre à l'éolien et au béotien que la création¹, suivant une loi phonétique commune à tous les Grecs, des doublets *στράτός*, *στροτός* (*στράτος*, *σρότος*), et encore en ont-ils fait un

1. La conservation peut être.

usage différent. Des particularités morphologiques, deux surtout attirent l'attention : le participe parfait en *-οντι* et la conjugaison néo-athématique ; mais ni l'une ni l'autre ne fut un produit spécial des dialectes « éoliens », et *φάημι*, *φάεμι*, *φάεμαι* ont été créés à l'époque de l'indépendance dialectale. Les autres formations nouvelles de l'éolien asiatique ou bien n'ont pas dépassé les limites de l'Eolie, ou au contraire elles ont également apparu en dehors des pays dits de langue éolienne.

Quelque convaincu qu'il soit de la réalité du groupe éolien, M. Prellwitz n'a pas hésité à dire (*Bursian's Bericht* CVI p. 83) : « A la vérité, le matériel linguistique ne peut conduire à des conclusions sûres ; il faut le reconnaître ouvertement ¹ ». Ahrens aussi avait constaté que « l'éolien d'Asie et le béotien sont presque autant séparés l'un de l'autre que de tout autre dialecte grec ». (*Dial.* I, 222).

Ahrens a été amené à sa théorie du groupe éolien par des considérations historiques, et M. Prellwitz (*l. c.*) estime que les seules preuves certaines qu'on puisse en donner sont les renseignements fournis par les historiens². Mais Hinrichs (*Vestigiis aeolicis* p. 4 suiv.), examinant ces documents, en a démontré l'insignifiance en ce qui concerne la question linguistique. M. Künstler, qui pourtant a composé tout un ouvrage en faveur de la thèse des dialectes « éoliens », a porté le même jugement : « Comme Hinrichs l'a prouvé péremptoirement, dit-il (*Gemeinsame*, p. 4), et comme l'a confirmé Führer (*BB* VI, 283), cette ferme tradition des anciens, à laquelle plusieurs attribuent une si grande valeur, ne se rapporte nullement à la parenté dialectale. D'ailleurs toutes les indications des anciens sur l'origine des divers peuples grecs reposent sur un fondement mythique et remontent

1. Cf. Prellwitz, *Deutsche Literaturzeitung* 1892 col. 1189.

2. Ils sont réunis dans Ahrens *Dial.* I, 1 suiv., et dans Meister, *Gr. Dial.* I p. 4 suiv.

principalement aux conceptions généalogiques d'Hésiode, dont l'histoire ni la linguistique n'ont pas à tirer grand parti¹ ».

Ni l'histoire, ni la linguistique n'autorisent donc à réunir dans une unité primordiale les dialectes « éoliens ».

Si le premier résultat de cette étude est négatif, le second en est positif : au dorien s'oppose nettement le groupe tout entier des dialectes non-doriens. Ceux-ci sont les rejetons d'une langue qui était à peu près une avant l'invasion doriennne. On peut l'appeler non pas éolien ni achéen, car ces deux mots sont équivoques, mais *panachéen*. C'est en effet le nom que plusieurs fois Homère a donné aux Grecs réunis autour de Troie, à l'exception des Doriens. Par exemple dans ce passage :

Κίκλησεν δὲ γέροντας ἀριστῆας Παναχαιῶν,
Νέστορα μὲν πρῶτιστα καὶ Ἰδομενῆα ἀνακτα,
αὐτὰρ ἔπειτ' Αἶαντε δῶω καὶ Τυδέος υἱὸν,
ἕκτον δ' αὖτ' Ὀδυσῆα, Διὶ μῆτιν ἀτάλαντον². B 404-407.

Les preuves de cette affirmation résident dans les faits grammaticaux. Communes à l'ionien-attique, à l'éolien, au béotien, au thessalien, à l'arcadien-cypriote³ et par conséquent panachéennes sont les créations morphologiques du datif pluriel en -εσσι, du participe parfait en -οντ-, de l'infinitif en -εμεναι, de l'aoriste ὁμόσσαι, puis la généralisation de la désinence -μεν. Inversement, le panachéen n'a pas eu part aux créations purement doriennes de l'aoriste en -ξα et du futur en -σεῖς, -σεῖ. Les données fournies par la phonétique sont un peu moins probantes.

1. M. Künstler ajoute : « Aussi, pour toutes les recherches dont le but est d'atteindre ce résultat (la parenté dialectale), les documents linguistiques constituent-ils les matériaux sinon uniques du moins les plus importants ».

2. Nestor était de Pylos; Idoménée, de Crète; Ajax, fils de Télamon, de Salamine; Ajax, fils d'Oïlée, de la Locride opontienne; Diomède, d'Argos, et Ulysse, d'Ithaque.

3. Sur l'arcado-cypriote, v. p. 252 n. 2.

La semi-réduction des voyelles et diphtongues finales frappées de l'intonation rude fut sans doute panachéenne, car *ἄνθρωποι* est ionien et éolien, *Ἀφρόδιτα* éolien, et le type *μητίετα* se trouve non seulement dans Homère, mais aussi dans Pindare. L'ε des mots *κε, ὅτε, Ἄρτεμις, ἱερός* ne se constate qu'en ionien-attique, en thessalien, en arcadien et en éolien; il est toutefois permis de supposer que les Béotiens reçurent des Doriens la prononciation *κx, Ἄρταμις, ἱxρός*¹.

Cette accumulation de preuves suffit largement pour établir un groupe linguistique panachéen, opposé au groupe dorien. Cependant les Ioniens et les Athéniens prétendaient constituer une branche bien distincte du peuple grec. Leur orgueil patriotique les inspirait mal. Si en effet du nom d'*Αἰολίς* qui se rencontre en Thessalie, en Phocide, en Etolie (cf. Meister, *Gr. Dial.* I p. 5), il résulte que les habitants de ces pays avaient une commune origine éolienne, ou plutôt panachéenne², on trouve aussi en Ionie des dénominations semblables. Une ville de la presque île chalcidique s'appelait *Αἰόλειον* (Steph. Byz. s. v.); or cette presque île fut colonisée par les Ioniens de Chalcis en Eubée. Sur les côtes de l'ionienne Samos, existaient des rochers nommés *Ἀχαιαὶ πέτραι* (Suidas VIII, 347). Le Panachéen Ajax était le héros éponyme de la tribu athénienne *Αἰαντίδης* (Démosth. 60, 31), et il recevait des honneurs particuliers à Athènes (Pausanias I, 35, 3).

Bien qu'il affirme hautement que les Athéniens sont autochtones, Thucydide reconnaît³ que la population

1. On sera moins affirmatif encore concernant l'extension du τ assibilé et la création analogique des noms de nombre *εἴκοσι, διακόσιοι*, puisque nous ne les découvrons qu'en ionien-attique, en éolien et en arcadien.

2. Eolien, *Αἰῖφολος*, n'est que le diminutif hypocoristique d'Achéen, *Ἀχαιφός* (Fick, *Ilias* p. 591 suiv.).

3. Τὴν γοῦν Ἀττικὴν ἐκ τοῦ ἐπὶ πλεῖστον διὰ τὸ λεπτόγεων ἀστασίαστον οὖσαν ἄνθρωποι ᾤκουν οἱ αὐτοὶ αἰεὶ. Καὶ παράδειγμα τόδε τοῦ λόγου οὐκ ἐλάχιστόν ἐστι διὰ τὰς μετουκῆσεις τὰ ἄλλα μὴ ὁμοίως αὐξήθηναι· ἐκ γὰρ τῆς ἀλλῆς Ἑλλάδος οἱ πολέμῳ ἢ στάσει ἐκπίπτοντες

d'Athènes s'était formée d'éléments venus de diverses parties de la Grèce.

En réalité la nation athénienne et les peuples ioniens — on dirait volontiers la race ionio-attique — ne se sont constitués que tardivement. M. Eduard Meyer a même soutenu (*Philologus*, N. F. II, p. 268 suiv. ; III, p. 479 suiv.) qu'avant la colonisation des côtes lydiennes et cariennes par les Grecs, il n'existait pas d'Ioniens, à proprement parler.

A l'époque mycénienne donc, la Grèce entière était occupée par une race panachéenne unifiée¹, possédant une culture avancée et sensiblement la même partout, et parlant une langue aux différences dialectales peu accentuées. Les Doriens survinrent, dans la bouche desquels sonnait un autre idiome grec. Ils troublèrent l'unité primitive ; ils la scindèrent (Kretschmer, *Einleitung*, p. 417). Par suite de ces bouleversements, de multiples nationalités grecques se formèrent peu à peu, indépendantes et plus ou moins jalouses l'une de l'autre. Alors les différences dialectales s'accrurent ; alors naquirent véritablement et l'éolien, et l'ionien-attique, et le béotien, et les autres dialectes².

Tandis que le langage des Béotiens et des Thessaliens se laissait imprégner par celui des Doriens vainqueurs, l'éolien, l'ionien et l'arcadien, échappant à la promiscuité avec le dorien, conservèrent leur caractère panachéen et se développèrent isolément en toute liberté.

Toutefois ni les peuples, ni les dialectes, surtout dans

παρ' Ἀθηναίους οἱ δυνατώτατοι ὡς βέβαιον ὃν ἀνεχώρουν, καὶ πολῖται γιγνόμενοι εὐθὺς ἀπὸ παλαιοῦ μελίζω ἔτι ἐποίησαν πλήθει ἀνθρώπων τὴν πόλιν, ὥστε καὶ ἐς Ἴωνίαν ὑστερον ὡς οὐχ ἱκανῆς οὔσης τῆς Ἀττικῆς ἀποικίας ἐξέπεμψαν (Thucyd. I, 2).

1. Il existait même une sorte de vague unité politique, à laquelle font allusion ces paroles d'Ulysse au Cyclope :

Λαοὶ δ' Ἀτρεΐδῳ Ἀγαμέμνονος εὐχόμεθ' εἶναι ι 263.

2. M. von Wilamowitz dit (*Hermes* XXI, 108) que l'ionien et l'éolien ne sont que le produit des déplacements des peuples.

les premiers temps, ne furent séparés par des barrières infranchissables. Les Éoliens et les Ioniens avec les Athéniens adoptèrent une façon presque identique de décliner les thèmes en *ο* et en *α*. Ces habitudes de langage s'établirent-elles déjà dans la Grèce d'Europe avant l'émigration définitive des Éoliens et des Ioniens, — ou bien s'expliquent-elles par le fait que dans la race éolienne se seraient fondus de nombreux éléments ioniens, — ou bien encore la séparation nette et tranchée des Éoliens et des Ioniens ne s'opéra-t-elle que sur le continent asiatique ? Les hypothèses que l'on échafauderait à ce propos ne pourraient guère se démontrer. Mais postérieurement, quand les Éoliens et les Ioniens furent relégués l'un près de l'autre en Asie-Mineure, ils eurent encore d'autres particularités communes : ils cessèrent d'articuler l'esprit rude et se débarrassèrent de bonne heure du duel¹.

Toutefois, dans la suite des siècles, les deux dialectes voisins allèrent se différenciant de plus en plus. L'éolien confondit les deux *ê* et les deux *ô*, d'où lui vint sa conjugaison néo-athématique, et accorda la préférence aux formations morphologiques qui possédaient un double sigma. L'ionien au contraire continua à distinguer les voyelles longues ouvertes des fermées, et simplifia *σσ*, ce qui occasionna la disparition de la désinence *-εσαι* et des aoristes *διέσαι*, *τέλεσαι*, *όμόσαι*¹. La poésie homérique faisait encore usage de maintes formes restées vivantes en éolien, mais déjà archaïques en ionien et destinées à disparaître².

1. Voir, pour l'éolien, Meister, *Gr. Dial.* I p. 100 suiv., 158 suiv. ; Hoffmann, *Gr. Dial.* II p. 462 suiv., 537. — On doit reconnaître que ces relations étroites entre l'éolien, l'ionien et l'attique restent encore douteuses.

2. La transformation de l'*ᾱ* primitif en *η* donne à l'ionien un cachet tout particulier. Mais, dit M. Kretschmer (*KZ* XXXI p. 296), elle s'est produite en un temps où il y avait d'autres différences dialectales, et n'est pas suffisante pour distinguer le groupe ionien-attique d'un autre groupe formé de tous les autres dialectes.

3. Il n'y a sans doute pas d'éolismes véritables dans les épopées homé-

Les peuples grecs qui furent soumis aux Doriens adoptèrent à la longue le langage des conquérants ; mais ils y introduisirent quelque chose du leur. On a noté en passant : des aoristes en $-\sigma\sigma\alpha$, $-\sigma\alpha$ pour $-\xi\alpha$ (p. 104), le datif pluriel éléen et delphien en $-\varepsilon\sigma\sigma\iota$, le participe parfait delphien en $-\sigma\upsilon\sigma\alpha$. Peut-être faudrait-il attribuer au panachéen les datifs pluriels en $-\sigma\iota\sigma\iota$, $-\alpha\iota\sigma\iota$ et les optatifs en $-\sigma\epsilon\iota\alpha$ qui se découvrent çà et là dans les pays devenus doriens. Ces survivances du passé ont attiré l'attention de plusieurs savants¹. Si intéressantes qu'elles soient, elles rendent très difficile la comparaison du dorien véritable avec le panachéen.

C'est surtout dans la littérature que le panachéen devait, en pays dorien, laisser de nombreux vestiges. Les envahisseurs Doriens étaient des semi-barbares (Kretschmer, *l. c.*), tandis que les Panachéens, beaucoup plus civilisés, possédaient des œuvres littéraires peut-être considérables. La tradition fit créer une langue poétique doriennne, où les éléments doriens et archaïques étaient mêlés au gré des auteurs eux-mêmes. Un de ses plus remarquables spécimens est le dialecte composite que Pindare a choisi.

riques ; l'origine éolienne de l' α long de $\theta\epsilon\acute{\alpha}$, $\lambda\alpha\acute{o}\varsigma$, $-\alpha\sigma$, $-\alpha\omega\upsilon\upsilon$, $\delta\iota\psi\acute{\alpha}\omega\upsilon$, etc., n'est qu'une hypothèse.

1. Cf. Hoffmann, *De mixtis graecae linguae dialectis*. Göttingen, 1888. — Merzdorf, *Die sogenannten äolischen Bestandteile des nördlichen Dorismus*, dans les *Sprachwissenschaftliche Abhandlungen aus G. Curtius Gram. Gesellschaft* p. 21 suiv.

INDEX

I

A LONG : Conservé sauf en ionien-attique, p. 23 ; — devenu η en ionien-attique, 260 n. 2 ; — les $\tilde{\alpha}$ homériques, 261 n. 1.

ACCENT : la barytonaison éolienne, 117 suiv. ; — sa cause, 121 ; — sa date, 119 ; — la tradition ne remonte pas à l'époque des poètes, 119 ; — la barytonaison s'applique peut-être aux mots contractés, 117 ; — elle a été imposée par les Alexandrins à certains mots homériques, 119. — L'accent en béotien, 121 ; — en dorien, 122 ; — cas remarquable d'accentuation éolo-ionienne, 122.

ACCUSATIF singulier en $-\eta\nu$, $-\varepsilon\nu$, 150, 151, 153, — en $-\omega\nu$ 149, 153.

Accusatif pluriel éolien en $-\varepsilon\varsigma$, $-\iota\varsigma$, 154 ; — accusatif éolien et dorien $\sigma\varphi\epsilon\tilde{\iota}\varsigma$, 156.

ADJECTIFS en $-\gamma\nu\omicron\varsigma$, 84 suiv.

AORISTE : $\acute{\epsilon}\varphi\tilde{\upsilon}\lambda\eta\sigma\alpha$ pour $*\acute{\epsilon}\varphi\tilde{\upsilon}\lambda\epsilon\sigma\alpha$, 159, 207 n. 1.

Aoriste éolien en $-\lambda\lambda\alpha$, 86, — en $-\rho\rho\alpha$, 87, — en $-\gamma\gamma\alpha$, 88, — en $\mu\mu\alpha$, 89 ; — aoriste thessalien en $-\lambda\lambda\alpha$, $-\rho\rho\alpha$, $-\gamma\gamma\alpha$, 90.

Type $\delta\iota\kappa\acute{\alpha}\sigma\sigma\alpha\iota$, 99 suiv. — Type

$\tau\epsilon\lambda\acute{\epsilon}\sigma\sigma\alpha\iota$, 104 suiv. — Type $\acute{\omicron}\mu\acute{\omicron}\sigma\sigma\alpha\iota$, 213 suiv., — analogique de $\delta\iota\kappa\acute{\alpha}\sigma\sigma\alpha\iota$, 213, cf. 215 n. 1, — inconnu au dorien, 215.

Aoriste dorien en $-\zeta\alpha$, 100, 104. —

Aoriste béotien en $-\tau\tau\alpha$, 100. — Aoriste crétois en $-\tau\tau\alpha$, 101, — en $-\zeta\alpha$, 102.

Seconde personne d'aoriste moyen en $-\tilde{\alpha}$ chez les Doriens, 190.

Influence de l'aoriste sur les participes, 215, — sur le présent argien $-\sigma\zeta\omega$, 96, — sur les verbes en $-\gamma\gamma\upsilon\mu\iota$, 215, — sur l'argien $\acute{\alpha}\lambda\lambda\alpha\sigma\sigma\iota\varsigma$, 96.

Aoriste gnomique, 242 n.

ASSIBILATION du τ devant t dans les dialectes « éoliens », 114. — Elle n'a pas eu lieu après σ , 94 suiv.

ASSIMILATION VOCALIQUE : éolien $\sigma\tau\rho\acute{\omicron}\tau\omicron\varsigma$, béotien $\sigma\tau\rho\tau\acute{\omicron}\varsigma$, 46 ; — thessalien $\epsilon\rho\tau\omicron\chi\lambda\acute{\iota}\alpha\varsigma$, 47 ; — béotien $\epsilon\tilde{\upsilon}\rho\acute{\omicron}\tau\omicron\mu\omicron\varsigma$, 48.

CONTRACTION éolienne de $\epsilon\omicron$ en $\epsilon\upsilon$, 162, — doriennne de $\acute{\alpha}\omicron$ en ω , de $\acute{\alpha}\omicron$ en $\tilde{\alpha}$, de $\tilde{\alpha}\epsilon$ en η , de $\tilde{\alpha}\epsilon$ en $\tilde{\alpha}$, 189, suiv. ; — contractions homériques dans les verbes, 200.

DATIF singulier en $-\omicron\iota$, $-\tilde{\alpha}\iota$, 139 ; —

éolien en -ηι, 151; — béotien en -ωι, 153; — cyprïote en -ιφι, 155.

Datif pluriel en -οισι, -αισι, 140; — en -εσσι, 145; — en -ασσι, 149; — datif arcadien σφεῖς, 156.

DÉCLINAISON des thèmes en α et en ο, 133; — en ω et en η, 149; — en -κλης, 152; — en ι, 154; — Ἄρευς, Ἄρης, 157.

DÉSINENCES : Première personne du pluriel, active -μεν, 248; — moyenne -μεσθα, 244; — seconde personne d'injonctif en -ες, 244; — troisième personne plurielle d'impératif -ντων, -τωσαν, ἔστων, 238.

3^e pers. pl. d'impératif éolienne, rhodienne, pamphylienne -ντον, 237.

Eolien : désinences, 243 suiv., — seconde personne singulier de présent thématique en -ης, 243, — seconde personne singulier en -θα, 243, — première personne du pluriel -μεθεν, 239, — troisième personne plurielle d'optatif en -ατο, 246, — troisième personne plurielle d'impératif moyen en -σθον, 237.

Thessalien : troisième pers. pl. secondaire active -εν, -ιν, 248, — primaire -νθι, 240 n. 1, — moyen singulier -τει, 240, — pluriel primaire -νθειν, 239, — secondaire -νθο, 240.

Béotien : troisième plurielle en -αν, 248.

Arcadien : troisième personne du singulier moyen en -τοι, 48.

Cyprïote : troisième personne plurielle en -αν, 248 n. 1, — 3^e sing. moy. en -τω, 57, — injonctif en -ς, 239.

Dorien : première personne du pluriel en -μες, 248; — parfait en -ωι, -ει, 222; — seconde personne d'aoriste moyen en -α, 190.

DIGAMMA : sa vocalisation 109; —

éolien υ de υσ, σφ, 110; — persistance du digamma en éolien, 108, — en thessalien, 108, — en béotien, 109, — en arcado-cyprïote, 109, — en ionien-attique, 107.

DUELS homériques en -ητην, 203.

E, O LONGS RÉCENTS : d'abord fermés, ils deviennent ouverts en éolien, cyrénien, éléen, arcadien; les Béotiens changent ε en ει, mais ο en ω; les Thessaliens, ε et ο en ει et ου; les Ioniens, les Athéniens et la plupart des Dorien conservent longtemps la distinction des ε, ο anciens et des ε, ο récents, 23 suiv. — La confusion des deux sortes d'ε et des deux sortes d'ο est cause de la conjugaison néo-athématique, 211.

E BREF : ε antique dans quelques mots éoliens, thessaliens, béotiens, arcadiens, cyprïotes, 27 suiv. — ε éolo-ionien = α dorien, 32 suiv. — ι devenu ε en éolien, thessalien, béotien et attique, au contact d'un ρ, 57 suiv., — en thessalien, devant une voyelle, 59 n.

Z issu de δι, 61.

FUTUR dorien 219, 225 n. — attique en -οῦμαι, 217, — homérique ἔσσεῖται, 218; — le futur en -εω, différent du futur dorien, 119. — ἔσσομαι, 104.

GÉMINATION : doublement du μ en éolien au parfait passif, 166 (et addit. à cette page). — Liquides et nasales gémées en éolien, 86, — en thessalien, 90, — en dorien, 83, — en ionien-attique, 84, — ὄττι, ὄππως, 90, — éolien ὄττα, 92, — dorien ὄκκα, 93; — ὄσσοις, 97; — δικάσσαι, 99, — τελέσσαι, 104, — ὁμόσσαι, 213; — datif en -εσσι, 145, — ἡμισσοις,

97, n. — Les noms en -ασσις, -ασ-
σια, 94.

GÉNITIF singulier en -αο, 136; — en
-οιο, 136; — génitif éolien en -η,
151; — éolien πόλῃος, 154, 155, —
éolien Ἀρεῖος, 158; — génitif thes-
salien en -οι, 137 (et add.) — en -εῖς,
135, — en -χλέας, 135 n. 1, — thessa-
lien, mégarien en -ας, (masc.), 134, —
arcado-cypriote en -αυ, 57, — ho-
mérique en -οο, 136, — attique
Πηλεῖος, 158; — génitif dorien en
-αφο, 136 n. 2.

Génitif pluriel en -αων, 140, —
thessalien en -ων, 137.

**GUTTURALES LABIALISÉES PRI-
MITIVES** dans les dialectes « éo-
liens », 66 suiv. — Mots particuliers
au béotien et au thessalien, 79 suiv.
— Le sort de ces gutturales fut le
même dans toute la Grèce, 76, 81.

I : dans πίσυρες, πίσσυγγος, 52, —
changé en ε au contact d'un ρ, avec
métathèse chez les Eoliens, 57, —
sans métathèse chez les Thessa-
liens, 59, — au contact d'une voyelle
subséquente en thessalien, 59 n.; —
t devient consonne en thessalien,
60; — ne se change pas en γ chez
les Eoliens, 60 suiv.

IMPÉRATIF en -ντον et -σθον, 237.

INFINITIF, 227. — Infinitif en -εν,
-ειν, 231, — infinitif aoriste en -έειν,
232, — en -εῖν 231.

Infinitif en -μεν(αι), 227, 229, —
en -εμεν(αι), 227, 233, 234, — épique
en -ημεναι, -ωμεναι, 198, — béo-
tien en -εμεν, 181, — éléen en
-ωμεν, 177, — crétois en -ωμεν,
194; — origine de l'infinitif -ημε-
ν(αι), 207.

Infinitif en -ναι, 228, 229, 233.

Infinitif en éolien, 227 suiv., — en
béotien, 233, — en arcadien, 233, —

en thessalien, 232; — infinitif thes-
salien en -σειν, 240, — en -σθειν,
240, — en -στειν, 240 n. 2.

Infinitif athématique dans Pin-
dare, 229; — infinitif parfait héra-
cléen en -ημεν, 236.

INJONCTIF, 225 n., 238, 240, 244 suiv.

LOCATIF en -οι, 139.

MODE IRRÉEL, 242 n.

NOMINATIF singulier en -ᾱ pour -ᾱ,
122, 124, — masculin en -ᾱ, 134; —
nominatif éolien en -η, 135, — béo-
tien en -εῖ, 135.

Nominatifs pluriels éoliens *πο-
λῆς, πόλις, τρῆς, 135, 156.

Nominatif en fonction d'accusatif,
156.

NΣ dans les dialectes « éoliens »,
411 suiv.

O LONG RÉCENT, voir **E LONG
RÉCENT**.

O BREF ne fut pas sourd en éolien,
19; — analogique dans les noms de
nombre, 36, 40; — mots où l'on voit
à tort un o éolien issu de α, 37,
44, 46; — o éolien de α en syllabe
initiale, 41, 120 n. 2; — o archaïque
dans όν, 46; — o résultant d'une
assimilation vocalique 46, 47, 48; —
o pour α en thessalien, béotien,
arcadien-cypriote, 48.

OPTATIF présent en φηγ, -ουγν,
207, — optatif aoriste en -ουγν, 208,
— parfait en -ουγν, 209, — éolien en
-εγν, 164, — en -αμιν, 169; — éléen
en -αγν, 177; — origine et date de
ces terminaisons, 207.

Optatif aoriste en -σεια, 224 suiv.,
— troisième personne en -σει, 225
n., 226.

PARTICIPE parfait actif en -οντ, 220
suiv.

Participe en -ήμενος éolien 166, — éléen, 177, — pamphylien, 178, — dorien, 187, — ionien 199, — en -εμενος thessalien, 174, — locridien, phocidien, delphien, béotien, 182, — en -ήμενος éolien, 169, — en -ωμενος, éléen, 177, — phocidien, 180, — liparien, 194. — Origine de ces terminaisons, 183, 207.

Participe attique en -σθεις, -στος, 215.

P : sa métathèse dans Δρέκων, 29, — dans ἀμβροτεῖν, ἐμβραται, 39; — ρι devient ερ en éolien, 57.

Changement de ρς en ρρ, ρ, 64.

SUBJONCTIF en -ηι éolien, 247, — en -ηι ou -η béotien, arcadien, thessalien, 247; — subjonctif aoriste éolien en -ει douteux, 244; — subjonctif aoriste crétois en -αται, 190.

SUFFIXES -ασιον, -ασια, -ασις, 94, — -θε, -θα, -θεν, 34, — -τα, -τε, 35; — patronymiques en -ιος, 40 n. 2.

Υ : sa prononciation, 20; — ἄγυρις, ἀπύ, ὄνυμα, 49; — σύρξ, πύσυρες, 51; — υ de ο en syllabe initiale, chez les Eoliens, 53, — en syllabe

finale chez les Arcadiens, les Cypriotes et les Pamphyliens, 57; — υ éolien de υσ, σφ, 110.

VERBES contractes : pourquoi τιμάω a un α bref, 159; — conjugaison éolienne de βέω, πλέω, δέω, τελέω, τελείω, 162; — verbes crétois en -εω, 186.

Verbes en -ηω éoliens, 162, — leur cause 212; — phocidiens, delphiens, 182, — doriens, 187, — ioniens, 195.

Verbes en -ᾶω doriens 189, 191, — ioniens, 196.

Verbes en -ωω éoliens, 171, — phocidiens, delphiens, béotiens, 178, — doriens, 193, — ioniens, 196.

Conjugaison néo-athématique éolienne, 163, 168, 171, 210, — thessalienne, 174, 212, — arcado-cypriote, 173, 212, — cyréniennne, 176, 212, — phocidiennne, 183, 185, 210; — elle n'existe pas en béotien, 184.

Conjugaison des verbes athématiques anciens en éolien, 166, 169, 172. — Verbes athématiques doriens γέλαμι, ἐλαμι, ἔραμι, 191.

Verbes en -ννυμι, 215.

VOCATIF éolien des thèmes en -α, 135, — des thèmes en -η, 151, 153.

II

ἄα béot. 111, 150.

ἀγαγοῖην, 120, 208.

Ἀγερεάνιος, éol. 57.

ἄγχυρραι, éol. 88.

ἀγόρασσις, béot. 95.

ἄγυρις, 49.

ἀδέλφεις, éol. 67.

ἀδικήη, éol. 243.

αἰίδες, cypr. 241.

αφυταρ, att. 108.

αφυτο, ion. 108.

ἀγῖδω, éol. 150.

αἰ, 34.

αἰδώς, éol. 150.

αἰθε, 77.

ἀκούα, éol. 111.

- ἀκουή, hom. 110.
 ἀλλασσις, arg. 95.
 Ἀλιθέρης, hom. 28.
 ἀλιτήμενος, hom. 199.
 ἄλλοτα, éol. 35.
 ἄλλοτε, éol. 35.
 ἄλλοτερος, éol. 58.
 ἄλλυ, arcad. 57.
 ἄλλυδις, hom. 54.
 ἀλώω (2^o sg.) hom. 202 n. 1.
 ἀμάειν, 196.
 ἀμαρτάνω, 39.
 ἀμδροτεῖν, hom., ἀμδρότην, éol. 38.
 ἀμέλγες, 242.
 ἄμερα, éol. 123.
 ἄμμες, 84, 85, 89.
 ἀμμορος, 84.
 ἀμός, 85.
 Ἀμεννάμενος, éol. 88.
 ἄμυδις, hom. 54.
 ἄμψην, éol. 67.
 ἀν = ἀνὰ, béot., arcad. 44.
 ἀνὰ, 44.
 ἀναβροχέν, hom. 40.
 ἀξιάω, 188.
 ἀπαλλοτριωσίη, delph. 180.
 ἀπειλήτην, hom. 203.
 ἀπελθειον, béot. 208.
 ἀπελευθερεσθής, thess. 59.
 ἀποδοῖ (subj.) cnid. 194.
 ἀποδοῦσθαι, delph. 180.
 ἀπόερε, hom. 30.
 ἀποκαθιστάοντες, delph. 180.
 ἀποκτείνει (opt.) ion. 226.
 ἀποστέγασσις, arg. 95.
 ἀποτείσει (opt.) crét. 226.
 ἀπύ, 49.
 ἀπυδόας, arcad. 230.
 Ἀραίας (gén.) még. 135.
 ἄργυρα, éol. 60.
 ἄργυρρος, thess. 60.
 Ἄρευα, 110, 137.
 Ἄρευς, 157.
 ἀρήμεναι, hom. 198.
 Ἄρης, 157.
 Ἀρίαρτος, béot. 31 n. 1.
 ἀρίγνωτος, éol. add. á p. 31.
 Ἄρτεμις, 33, 129 n. 1.
 Ἀρχεναυίδας, béot. 110.
 Ἀρχύτα, éol. 134.
 ἀρώμεναι, hésiod. 198.
 Ἀσβολώμενοι, phoc. 180.
 Ἀσκληπιάδη (gén.) éol. 151.
 ἄτερθα, éol. 35.
 ἄτερος, éol. 34.
 ἀτέρυι, éol. 34.
 ἀτέρωτα, éol. 34, 35.
 ἀτμώσεις, éol. 61, 99.
 αὔα, éol. 110, 150.
 αὐάτα, éol. 110.
 αὐδως, éol. 150.
 αὐερύειν, hom. 110.
 αὕηρ, éol. 110.
 αὖοιτέλεας, éol. 110.
 αὕρηκτος, éol. 109.
 αὕως, éol. 110, 150.
 ἄφενος, 67.
 Ἀφρόδιτα, éol. 122.
 βάλλαι, cypr. 84.
 βεβολήατο, hom. 39.
 βεβῶσα, att. 221.
 βελομαι, béot. 32, 80.
 βέλλομαι, thess. 32, 80.
 βέλφεις, βελφίς, 73.

Βέλφος, Βελφός, 72.
 βέρεθρον, ion. 32.
 βέφυρα, béot. 79.
 βλην, 195.
 βόλλομαι, éol. 32.
 βουών, béot. 110.
 Βρεχᾶς, thess. 48.
 βροντάς (part.) béot. 181.
 βρόσσων, éol. 41.
 βροχέως, éol. 41.
 Βροχίλλα, béot. 47.
 Βροχός, thess. 48.
 Βρόχχιος, béot. 47.
 Βύχχις, éol. 53.
 γε, éol. 33.
 γεγῶσα, att. 221.
 γελάννα, éol. 30.
 γελώω hom. 197.
 Γέφυρα, béot. 79.
 γίνυμαι, thess. béot. 56.
 γνόφαλλον, éol. 42.
 γοήμεναι, hom. 198.
 Γραδανόρεα, éol. 43 n.
 γρόππατα, éol. 43.
 γρόπτα, éol. 43.
 Δαλφικός, 72.
 Δαμμάτρειος, thess. 60, 90.
 Δαμόκρετος, éol. 58.
 δαύχνα, thess. 68.
 δείη (subj.) béot. 111, 182 n.
 δείμενος, béot. 183.
 δέκα, éol. 41.
 δέχο, arcad. 41.
 δέχοτος, éol. 40, arcad. 41.
 δέλλω, arcad. 32.
 Δελφινία, thess. 72.
 Δελφός, 72.

δέρα, δέρρα, éol. 77.
 δεσπότης, éol. 113 n.
 δεῦρυ, éol. 53.
 δεύω, 110.
 δήω, 162 n. 4, 195.
 διακόσιοι, 36.
 διακωλύσει (opt.) arcad. 226.
 διεγέλα, dor. 191.
 διεσσελιθεικε, béot. 208.
 δικασαμεν, arcad. 233 n. 1, 248 n. 3.
 δικάσζω, arg. 96.
 δίννα, δίννημι, éol. 88.
 Διόννυσος, thess. 90.
 Διόνυσος, éol. 88.
 διψήν, 196.
 δοφέναι, cypr. 230.
 Δολφός, 72.
 δούμην, crét. 231.
 δοῦναι, 230.
 Δράκων, éol. 30.
 δρᾶν, 196.
 Δρέκων, éol., béot. 29.
 ἐβδομος, éol. 41.
 ἐβολλάμαν, éol. 32, 86.
 ἐγγάλεσθαι, éol. 166.
 ἐγένονθο, thess. 240.
 ἐγγείω, hom. 197.
 ἐδίκαζε (aor.) crét. 102.
 ἐδοντες, éol. 31.
 ἐδούμεθα, crét. 230.
 ἐδυναι, éol. 31, 121 n. 1.
 ἐην, 218, 225 n.
 ἐθέλω, éol. 78.
 εἰδέναι, 229 n. 2.
 εἰδοίη, ion. 209.
 εἴκοιστος, éol. 36.
 εἴκοσι, 36, 37.

- εἶρηνα, éol. 123.
 εἰροναίκεσσι, éol. 145.
 εἰς, 113.
 εἵτα, 35.
 ἕκατον, éol. 41.
 ἕκοτόν, arcad. 41.
 ἑκτάσα (2* p. sg.) dor. 190.
 ἑλάντω, dor. 191.
 ἑλθέτως (impér.) cypr. 239.
 ἑλθοῖην, 208.
 Ἑλλύμνιος, éol. 86 n. 3.
 ἑμβραται, dor. 39.
 ἐμμόραντι, dor. 39, 83.
 ἑμμορε, 39, 84.
 ἐνερθα, ἐνερθε, éol. 35.
 ἐννη, éol. 85, 88.
 ἐννουμι, 215.
 ἐνοτος, éol. 40.
 ἐντί, éol. 184.
 ἐξύπισθα, éol. 34, 54.
 ἔοισι « ils sont » éol. 42.
 ἐπάγγς (injonct.) éol. 244.
 ἐπάξα, (2* p. sg.) dor. 190.
 ἐπασσύτερος, 55.
 ἔπειτεν, 35.
 ἐπελθιόντες, crét. 208.
 ἔπεσον, 217 n.
 ἐπιδεύσῃν, éol. 110.
 ἐπικρέτη, éol. 29.
 ἐπικυρτώνοντε, 197.
 ἐπιμελώμενος, delph. 180 n. 2.
 ἐπιπῆν, dor. 187.
 ἐπιπρητήν, 63.
 ἐπισμυγερώς, 55.
 ἐπίσχοιας, hom. 226 n.
 ἐπιτρόπης, éol. 37.
 ἐπομμάδιος, éol. 89.
 ἐρασθείς, att. 215.
 Ἐρεχθῆς, att. 158.
 ἔρθυρις, éol. 31.
 Ἐρίδοια, 31.
 ἔρμασσις, arg. 95.
 Ἐρμαύου, thess. 109.
 ἔροτις, 47.
 Ἐροτοκλίας, thess. 47.
 ἐροτός, 46.
 ἐρρίγοντι, 221.
 ἔρσην, 30.
 ἔς, éol. 113.
 ἐσέρπες, cypr. 242.
 ἐσσεῖται, hom. 218.
 ἐσσί, éol. 94.
 ἐστόρηται, éol. 42.
 ἐστόροται, éol. 42.
 ἐστῶσα, att. 221.
 ἐσυλήτην, hom. 203.
 ἔσφαλλε, éol. 86 n. 2.
 εὐαδε, 110.
 εὐάχοος, éol. 111.
 εὐερητάσατυ, cypr. 109.
 εὐῖδε, éol. 109.
 Εὐπότομος, béot. 48.
 εὐράγη, éol. 109.
 εὐροίης, ion. 208.
 Εὐρυσίλαος, éol. 109.
 εὐσπολος, 71.
 ἐφανγρένθειν, thess. 174, 239.
 ἐφθορκώς, arcad. 48.
 ἑώρα, att. 199.
 Φαλόντοις, arcad. 109.
 Φέρκσιεν (opt.) crét. 224 n.
 Φεροτίων, béot. 47.
 Φικαστός, béot. 37.
 Φίκατι, béot. 37.

ζά = διὰ, éol. 64.
 ζα- (préfixe), 62.
 ζαῖν, hom. 153.
 ζέλλω, arcad. 32.
 ζέρεθρα, arcad. 31.
 ζῆν, 195.
 Ζόννυσος, éol. 61, 89.
 ζώματα, éol. 89 n. 1.
 ζώω, 171, 195.
 ἠδῶοιμι, hom. 197.
 ἡμισθα, att. 218, 225 n.
 ἡμισος, ἡμισος, 97 n.
 Ἡρακληίδαν, éol. 153.
 Θεανδρέδας, éol. 58.
 -θα, -θε, -θεν, éol. 34.
 θέλω, éol. 77.
 Θεοφάννης, éol. 88.
 θερμός, 78.
 θέρσεισα, éol. 28.
 Θέρσιππος, éol. 27.
 θέρσος, 27.
 Θέστουρ, thess. 80.
 Θετταλός, béot. 80.
 Θήβασσι, arg. 96.
 θήρ, 74.
 ἔησθαι, 195.
 Θιόφεστος, béot. 80.
 θόρρακες, éol. 87 n. 2.
 θροσέως, éol. 41.
 Θροσιούστροτος, béot. 48.
 θυσάμεν, arg. 236.
 θῶσθαι, 197.
 Ἰάφονας, 107.
 ἰδδῖαν, thess. 60.
 ἰδρω, éol. 150.
 ἰδρώω, hom. 197.
 ἱερος, éol. 33.

ἱερός, thess., arcad. 129 n. 1.
 ἱκάντιν, dor. 37.
 ἱμασσία, arg. 95.
 ἱμθηρις, éol. 67.
 ἱννος, 88.
 ἰοίην, 208.
 Ἰποκράτεις (gén.) thess. 135.
 ἱππότα, hom. 124.
 ἶρος, éol. 33.
 -κα, éol. 45 n. 2.
 καλήμεναι, hom. 198.
 Καμερῆς, att. 59.
 καρδία, éol. 48.
 κάρζα, éol. 61.
 κασπέλλει, éol. 71.
 κασπολέω, éol. 37, 72.
 κάσσυμα, 52.
 κασσύω, 52.
 καταδρόζειε, hom. 40.
 κατοικεῖουνθι, thess. 115, 174, 240 n. 1.
 κατοικτίρρας, thess. 90, 114.
 κατῷ, arcad. 57.
 κανάξαις, hésiod. 110.
 Καύστερρος, éol. 58.
 κε, éol. 33, thess. cypr. 129 n. 1.
 κεκλήγοντες, hom. 221.
 κέρναμι, éol. 57.
 κεχλάδοντας, pind. 221, 223 n. 2.
 κή, éol. 24, 117.
 κῆνος, éol. 24.
 κῆς, thess. 78.
 Κλεῦου, thess. 110.
 Κληνερήτη, 31 n. 2.
 κλήω, éol. 162.
 κνήν, 196.
 κόπερρα, éol. 58.
 κορζία, cypr. 48.

κόρνοψ, thess. 38.
 κραδία, éol. 48.
 Κραννούονιν, thess. 137.
 κρεμαστός, att. 213.
 κρεννέμεν, thess. 59.
 κρέσσων, éol. 29.
 κρέτος, éol. 29.
 κρονέοισι, éol. 42.
 κταίνω, 34.
 κτέννω, éol. 34.
 κύρρος, thess. 60.
 λασθαι, 196.
 λαχόην, éol. 208.
 λεγόμεθεν, éol. 239.
 λόχον = ἔλαχον, éol. 42.
 μάγερρος, éol. 87 n. 2.
 μαιμάω, 196.
 μαλοπάραυος, 111.
 μάττημι, éol. 115 n. 2.
 ματροίαν, éol. 20.
 μαχειόμενος, hom. 197.
 μαχεούμενος, hom. 197.
 μείρομαι, 39.
 μενοινάω, 197.
 μεσοστροφώνια, éol. 38.
 μέσσος, 97, 103.
 μέτερρος, éol. 58.
 Μήδεια, éol. 119.
 μνᾶσθαι, 196.
 μόλσος, éol. 41.
 μύγις, éol. 55.
 μῶσθαι, 197.
 ναῦος, éol. 110.
 νέωτα, 35.
 νῆν, 196.
 Νήρη, éol. 133, 158.
 νικάω, 163 n.

νίκημι, 163.
 Νικίας (gén.) thess. 134.
 Ξαναρέδας, éol. 58.
 ζύανον, éol. 35.
 ὄγδοος, éol. 41.
 ὀδελοσ, éol. 67.
 οἰκεντι, éol. 184.
 οἰνομόλημι, éol. 44 n.
 ὀτοισα, éol. 43.
 ὄκκα, dor. 93.
 ὄκκαι, éol. 92.
 ὀκνείω, hom. 197.
 ὀκορνός, att. 38.
 ὀκτακόσιοι, éol. 36.
 ὀλοχος, éol. 42.
 Ὀλύσσεα, éol. 21.
 Ὀλυτης, att. 158.
 ὄμα, éol. 54.
 ὄμμος, éol. 89.
 ὀμόλγωι, éol. 42.
 Ὀμολότος, éol. 54 n. 2.
 ὄν = ἀνά, 44.
 ὀνίξ, éol. 42.
 ὀνίξρος, éol. 42.
 ὄνυμα, 50.
 ὄνω, éol. 44.
 ὄπποτα, éol. 35 n. 3, 91.
 ὄππως, 90.
 ὄρα, éol. 87.
 ὀράω, 199.
 ὄρηαι, hom. 199.
 ὄρημι, 199.
 ὄρπετον, éol. 41.
 ὄσσος, 97, 103.
 ὄτα, éol. 35.
 ὄτε, éol. 35.
 ὄτε, cypr. 129 n. 1.

ὀτέλλα, éol. 87.
 ὅτιος, éol. 64, 94.
 ὅττα, éol. 92.
 ὅττι, 90.
 ὅττινες, éol. 94.
 ὅττος, éol. 91.
 πάμμα, éol. 89.
 Πανκρέτειος, éol. 29.
 πάραυα, éol. 111.
 παρδαλέη, 40.
 παρθύσασται, crét. 190.
 Παρμησός, 79.
 πάρνοψ, 38.
 πατρουέαν, thess. 59 n.
 Πausαννίαιος, thess. 60.
 πεινήμεναι, hom. 198.
 πεινήν, 196.
 Πειρίθοος, 64.
 πείρινς, 64.
 Πεισιδύκη, 70.
 Πεισιτέλης, dor. 70 n. 4.
 πείω, 70.
 Πελινναῖον, 84.
 Πέλλανα, 124 n. 2.
 πέλω, 71.
 πέλωρ, 73.
 πέλωρος, 73.
 πέμπε, 68.
 πενθείετον, hom. 203.
 Πενθεύς, 73.
 πενθήμεναι, hom. 198.
 πέρ, 62, 64.
 Περίθοος, 64.
 Περμασίχιος, béot. 79.
 Περμησός, 79.
 πέροδος, 64.
 πέρρ, 64.

Πέρραμος, éol. 58.
 περρεθήκατο, 63.
 περρέχειν, 63.
 περρησιππίαν, 63.
 πέρροχος, éol. 62, 63.
 πέρρυσι, éol. 64.
 Περσης, att. 158.
 περσύας, 64.
 περσυνός, 64.
 περτι, pamphyl. 62, 64.
 πέρυσι, 64.
 περφερής, 64.
 πεσουμαι, 217.
 πεσσέομαι, 217 n. 4.
 πέσσομαι, 217 n. 4.
 πέσσυμπτον, 52, 69.
 πέσσυρες, πέσυρες, 51, 69.
 Πετθαλός, thess. 80.
 πετράδι, béot. 69.
 πέτρατος, béot. 69.
 πέτταρες, béot. 69.
 πεττύκια, 52.
 Πευμάτιος, béot. 79.
 Πευματίων, achéen 79.
 πεφειράκοντες, thess. 73.
 πεφρίκοντας, pind. 221, 223 n. 2.
 πεφύγγων, éol. 220.
 πήλε, 70.
 Πηλεχλέας, dor. 70 n. 2.
 Πηλεῦς (gén.) att. 158.
 Πηλῆς, att. 158.
 πήλοι, πήλυι, éol. 71.
 πήω, 187.
 πιάζω, 34.
 πιάζω, 34.
 πίσσυγος, 52, 69.
 πίσυγος, 52.

- πίσυρες, 51, 69.
 Πιτθεύς, 81.
 πιττῆκιον, 52.
 Πιτταχός, 81.
 πλείειν, hom. 197.
 πλέω, éol. 162.
 πληρώμεναι, ion. 199.
 πλώω, 196.
 πνείειν, hom. 197.
 ποθήμεναι, hom. 198.
 ποιεῖνται, phocid. 183.
 πόκι, thess. 94.
 πόλλιος, thess. 60.
 πόλυντρα, éol. 41.
 πολυπάμμων, hom. 89.
 πόρδαλις, 39.
 Πορνοπία, éol. 38.
 πόρνοψ, éol. béot. 38.
 Ποσίδαν, éol. 118 n. 2.
 πότα, éol. 35.
 ποτομός, béot. 48.
 πρανής, 63.
 πρέγιστος, créet. 63.
 πρέγων, créet. 63.
 πρέιν, créet. 63.
 πρεισθεία, thess. 63.
 πρεισγεύτας, créet. 63.
 πρέμνον, 63.
 πρὲς, éol. 62.
 πρέσδιστα, éol. 122.
 πρέσδυσ, 63.
 πρηγιστεύσαντος, coien 63.
 πρήιον, 63.
 πρηγής, ion. 63.
 πρηγής, 63.
 πρηών, 63.
 πρίν, 63.
 πρισγεύς, béot. 63.
 προφειπέμεν, créet. 236.
 Προμηθης, att. 158.
 προξενίου, thess. 60.
 προσαυδήτην, hom. 203.
 προσηύδα, hom. 200.
 πρόσθα, éol. 34.
 πρόσθε, éol. 35.
 προσσθαγενές, arcad. 35.
 προφερής, 74.
 πρυτανέωντος, ion. 197.
 πτόλιφι, cypr. 135.
 πτόρμος, éol. 41.
 πύταμος, éol. 55.
 ρέω, éol. 162.
 ρίγων, 197.
 ῥώομαι, 196.
 Σαδίννα, 88.
 σαδράπας, éol. 126.
 σάω (2^a p. sg.) hom. 202 n. 1
 σθέννυμι, 215.
 σκεδάννυμι, 216.
 Σχύθαι, 67 n.
 σκύθος, éol. 67.
 σμῆν, 196.
 στέλλω, éol. 71.
 σπόλα, éol. 72.
 σπόλεις, éol. 42, 72.
 στάλυγμα, éol. 31.
 στέγασσις, arg. 95.
 στέλεγμα, éol. 31.
 στέλλω, 72.
 στορέννυμι, 216.
 στρατεία, éol. 45.
 στρέφω, éol. 33.
 στροπή, cypr. 48 n.
 στροτός, στροτός, 45, 119.

στροφέω (στροφῶ), éol. 38.
 στύμα, éol. 54.
 Στύμαρχος, ion. 54 n. 3.
 συλῆροντες, delph. 182.
 συλῶι, locrid. 180 n. 2.
 συμπαίζω, ion. 34.
 συναντήτην, hom. 203.
 συρίσδες, 242.
 σύρκιζε, 54 n. 3.
 σύρξ, éol. 51.
 σφείς, 156.
 σχολήν, 207.
 -τα, éol. 35.
 τάλας, « pressoir » éol. 136 n. 1.
 ταμμίας, thess. 60.
 -τε, éol. 35. cypr. 129 n. 1.
 τε, 77.
 τείω, 70.
 τελείω, 162.
 τέλεται, crét. 186.
 τέλλω, éol. 77.
 τέλος, 77.
 Τερμησός, 79.
 τέρτος, éol. 57.
 τέτορτος, éol. 40, 69.
 τετραβαρείαν ου -ήων, éol. 69.
 Τευμασός, beot. 79.
 τηλε, 70.
 Τήλεφος, thess. 71.
 τηρέω, éol. 78.
 τίμα, 78.
 τις, 78.
 Τίτιθιον, 81.
 τοῖσιδε, éol. 141.
 τομίας, éol. 42.
 τρακάδι, thess. 60.
 τρεπεδοδίτας, beot. 59.

τρέπω, éol. 33.
 τρής, éol. 154.
 τριακάσιοι, arcad. 37.
 τριακόσιοι, 36.
 τρίς, éol. 154.
 τρίσι, éol. 145 n.
 τρίτος, éol. 57.
 τρώω, hom. 196.
 τύτε, éol. 55.
 Ὑδραγόρα, éol. 134.
 Ὑδρέστας, thess. 59.
 Ὑδύσσεα, éol. 21.
 ὕμα, éol. 53.
 ὕμαλος, éol. 54.
 ὕμμες, 84, 85, 89.
 ὕμοιος, éol. 54.
 ὕμολογία, éol. 54.
 ὕμφαλος, éol. 55.
 ὕν = ἀνά, cypr. 45.
 ὑπάχοος, éol. 111.
 ὑπεῖρ, hom. 64.
 ὑπερσε, éol. 30.
 ὕπισθα, éol. 35, 54.
 ὑπνώων, hom. 197.
 ὕρνις, éol. 55.
 ὕσδος, éol. 54.
 Φαέννα, lacon. 84.
 Φανναγόρας, éol. 88.
 Φαραί, 81.
 Φαρσαλός, 81.
 φαρυμός, 74.
 φᾶσθα, éol. 169.
 φατώς, cypr. 239.
 Φαυίδας, arcad. 110.
 φειράω, thess. 75.
 φερεμμελήν, ion. 84.
 φέρενα, éol. 123.

φέρτερος, 73.
Φεστίας, βεot. 80.
Φετταλός, 80.
φευξοῦμαι, 217.
φήρ, 74, 81.
φήρεα, 74.
φήρια, 75.
φθέρρω, éol. 33.
φλεντι, éol. 184.
φωλόμεναι, hom. 198.
Φιτταχός, 81.
φοιτήτην, hom. 203.
φορζόμεναι, hom. 198.
φορῆναι, hom. 198.

Χείμας, (gén.) thess. 134.
χέλλιοι, éol. 86.
χέρας, éol. 33.
χεσοῦμαι, 217.
χόλαισι, éol. 41.
χρῆν, χρῆσθαι, 163 n. 1, 196.
χροῖσος, éol. 55.
χρυσστέρα, éol. 61.
χώομαι, 197.
ψην, 196.
ῶμος, éol. 89.
ῶρα, éol. 122 n. 2, 123.
ῶτέλλα, éol. 87.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

- P. 4, l. 24, ajouter : P. N. Papageorgiu. — *Unedierte Inschriften von Mitylene*. Leipzig. 1900.
- P. 4, l. 44, ajouter : Schub. — Fragment de Sappho ou d'Alcée publié par M. Schubart, *Berichte d. Berlin. Akad.* 20 févr. 1902 (cf. REG 1902 p. 60 suiv.).
- P. 12, l. 28, ajouter : et dans la *Revue des Etudes Grecques* 1901 p. 296.
- P. 13, l. 44, ajouter : M. Meister (*Griech. Dial.* I p. 96) a rapporté un court fragment éolien : πάντας δέλιων θαλάμοις, et M. Schubart (*Berichte d. Berlin. Akad.* 20 févr. 1902) publia récemment trois nouveaux fragments de Sappho, et deux autres, peu importants, d'Alcée.
- P. 24, l. 5, ajouter : κῆνος Alc. Schub. I, 41.
- P. 26, l. 1 et 2, au lieu de : εἶμεν, εἶναι, lire : εἶμεν, εἶναι.
- P. 28, n. 4, l. 3, au lieu de : θέρσ-, lire : θερσ-.
- P. 31, l. 9, ajouter : ἀρι- fut également éolien : ἀριγνώτας Sa. Schub. II, 4.
- P. 32, l. 10, ajouter : βάλῃται Sa. Schub. II, 47.
- P. 32, l. 18, ajouter : ἐδόλ[λετο] Alc. Schub. I, 41.
- P. 33, l. 2, supprimer : REG 1892, 413, 41 (cette inscription est la même que IGMA 92).
- P. 33, l. 19, ajouter : ἶρον Sa. Schub. I, 23.
- P. 36, l. 32, supprimer : aussi.
- P. 44, l. 24, ajouter : ὀμναισ' = ἀναμνησαι Sa. Schub. I, 40.
- P. 48, l. 22, ajouter : καρδία Sa. Schub. II, 47.
- P. 52, l. 7, lire : Sappho.
- P. 55, l. 45, lire : Tzétzès.
- P. 58, l. 28, au lieu de : Πράμος, lire : Πέρραμος.
- P. 62, l. 4, ajouter : ζαφ(έγγεος) Sa. Schub. II, 45.
- P. 63, l. 44, ajouter : si toutefois εα, après ρ, s'est contracté phonétiquement en ᾱ chez les Athéniens.
- P. 74, l. 24, ajouter : ἐπλετ' Sa. Schub. I, 26.
- P. 85, n. 4, l. 3, au lieu de : Beitr., lire : Beitr.
- P. 86, l. 40, ajouter : Imparfait ἐδόλ[λετο] Alc. Schub. I, 41.
- P. 89, l. 29, au lieu de : σοί, lire : σοί.
- P. 92, l. 25, après ὅτ' supprimer le point.
- P. 101, l. 3, lire : ὀρχιζάντων.
- P. 102, n. 2, au lieu de : Dc, lire : De.
- P. 122, l. 29, ajouter : καρδία Sa. Schub. II, 47.

- P. 123, l. 2, ajouter : $\phi\iota\sigma\delta\omicron\mu\acute{\epsilon}\nu\alpha$, $\chi\acute{\alpha}\lambda\alpha$ Sa. *Schub.* I, 2; II, 12.
P. 135, n. 3, l. 1, avant * $\alpha\phi\iota\tau\alpha\varsigma$ remplacer le point par une virgule.
P. 136, dernière ligne, au lieu de : $-\omicron\iota\omicron$, lire : $-\omicron\iota\omicron$.
P. 138, l. 14, ajouter : Selon J. Schmidt (*KZ*, XXXVIII p. 32) la forme proclitique $\tau\omicron\iota\iota$ de l'article, issue de $\tau\omicron\iota\omicron$, aurait été adoptée pour les noms et ainsi généralisée, cf. v. Herwerden *Lex.* p. 577.
P. 144, note, l. 2, au lieu de : quantifié, lire : quantité.
P. 146, l. 6, ajouter : $\gamma\upsilon\nu\alpha\acute{\iota}\kappa\epsilon\sigma\sigma\iota$ Sa. *Schub.* II, 7.
P. 152, l. 29, au lieu de : $\Theta\acute{\epsilon}\omicron\kappa\lambda\iota\omicron\varsigma$, lire : $\Theta\acute{\epsilon}\omicron\kappa\lambda\iota\omicron\varsigma$.
P. 158, l. 9, au lieu de : Ἄρευος , lire : Ἄρευα .
P. 163, l. 22, supprimer : $\pi\acute{\omega}\nu\eta\varsigma$.
P. 166, l. 17, $\pi\rho\alpha\gamma\rho\eta\mu\acute{\epsilon}\nu\omega$ est un parfait. Son double μ , confirmé par celui de $\pi\epsilon\pi\omicron\sigma\eta\mu\acute{\epsilon}\nu\alpha\iota\varsigma$, si étrange qu'il paraisse, ne peut guère être taxé d'hyperéolisme.
P. 169, l. 28, au lieu de Sophr., lire : Sophista.
P. 204, l. 18, lire : transformé par les rhapsodes ioniens.
P. 216, l. 28, le béotien $\acute{\epsilon}\sigma\sigma\epsilon\iota\mu\epsilon\nu$ est plutôt l'équivalent de l'attique $\acute{\epsilon}\xi\epsilon\iota\nu\alpha\iota$.
P. 218, l. 29, lire : $\text{<}^*ey\acute{\epsilon}is$.
P. 221, l. 17, ajouter : mais féminin $\gamma\epsilon\gamma\omicron\nu\acute{\omega}\sigma\alpha\nu$ Dittenberger, *Sylloge*¹ 258, 12.
P. 227, supprimer la note.
P. 231, l. 6, supprimer la virgule.
P. 252, n. 2, l. 6 $\gamma\epsilon\gamma\omicron\nu\acute{\omega}\sigma\alpha\nu$ (v. addition à p. 221) montre que l'arcadien a lui aussi employé le suffixe $-\omicron\nu\tau-$ au féminin.
Sur l'inscription d'Erésos (*Jahreshefte der öster. arch. Inst.* I, p. 144) qui nous a échappé, on doit relever le mot $\nu\alpha\upsilon\acute{\omicron}\varsigma$ plusieurs fois répété, l'aoriste $\lambda\omicron\epsilon\sigma\sigma\acute{\alpha}\mu\epsilon\nu\omicron\nu$ et le participe parfait $\tau\epsilon\tau\acute{\omicron}\kappa\omicron\iota\omicron\sigma\alpha\nu$.

Nous recevons au dernier moment le *Lexicon Graecum suppletorium et dialecticum* de M. van Herwerden; nous regrettons de n'avoir pu profiter de ce précieux instrument de travail.

ÉTUDE SUR LE DIALECTE ÉOLIEN

Corrections.

- P. 24, l. 2. 8. au lieu de : ἐξεῖνος, ἐξεῖ, lire : ἐξεῖνος, ἐξεῖ.
P. 38, l. 29. au lieu de : ἄμῃρ[ό]την, lire : ὁμῃρ[ό]την.
P. 52, l. 30. au lieu de : qoghyā, lire : qaghyā.
P. 74, l. 43. lire : designèrent une qualité physique et s'appliquèrent aux personnes et aux animaux.
P. 77, l. 27. au lieu de : *Précis*³, lire : *Précis*⁵.
P. 79, l. 49. lire : les indigènes appelaient eux-mêmes cette montagne.
P. 80, l. 24. au lieu de : att., lire : ion.
P. 88, l. 9 : Φωνυχόρως vient de φωνυ-αγορως.
P. 100, n. 4 et 103, n. 2, lire : *De dialecto aeolica Quaestiones selectae*, Pars I, De ζ et σδ.
P. 128, l. 5. au lieu de : et, lire : ou.
P. 133, l. 9. au lieu de : Δίχῃ, lire : Δίχῃ.
P. 161, l. 22 : πότης < πότης < ποτήεις est à placer p. 165 l. 19.
P. 218, l. 43. supprimer : beotien ἐσσῆμεν, et aussi la note 4.
P. 221, l. 45. lire : L'arcadien ne connut -οντ- qu'au féminin : γέγονῶσαν.
Dittenberger, *Sylloge*², 238. 42.
P. 222, l. 30. ajouter : sauf au participe féminin.
P. 255, l. 46. lire : transformation de υς en ις.
P. 264, col. 2, l. 32. au lieu de : 119. lire : 219.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME TREIZIÈME

PREMIER FASCICULE

HAUSER. — Le colbertisme avant Colbert et la liberté du travail sous Henri IV. — Lyon et Tours (1596-1601) ..	1
M.-A. MOULIN. — La Doctrine de Monroe et la colonisation de l'Amérique du Sud. — L'affaire de l'Acre ...	71
G. CURTEL. — Sur un essai de vinification comparée.....	159
Rapports sur l'enseignement géométrique basé sur les nouveaux éléments de géométrie de M. Méray.....	169
Publications des professeurs de l'Université de Dijon pendant l'année 1901-1902	179

Bibliographie

A. TISSIER. — De la déclaration de volonté. Contribution à l'étude de l'acte juridique dans le Code civil allemand, par M. R. Saleilles	187
L. EISENMANN. — La Cabale des Dévots (1626-1666), par M. Raoul Allier	205
H. HAUSER. — Histoire de la représentation diplomatique de la France auprès des cantons suisses, de leurs alliés, de leurs confédérés, par M. Ed. Rott. — Le compagnonnage, par M. Martin Saint-Léon. — La Cabale des Dévots, par M. Raoul Allier. — Napoléon antimilitariste, par M. Canton	211
Ch. LAMBERT. — Sir Philip Sydneys Arcadia und ihre Machlauffer. Literarhistorische studie, par K. Brunhuber	214

Liste des Périodiques reçus à titre d'échange par la <i>Revue</i> <i>Bourguignonne</i>	217
---	-----

DEUXIÈME FASCICULE

Ch. LAMBERT. — Etude sur le Dialecte éolien ; sa place dans l'ensemble des dialectes grecs ¹.

FASCICULE TROIS ET QUATRE

Emile ROY. — Les Mystères de la Passion en France du ^{xiv}^e au ^{xvi}^e siècle ; études sur les sources et le classement des Mystères de la Passion, accompagnées de textes inédits : La Passion d'Autun ; La Passion bourguignonne de Semur ; La Passion d'Auvergne ; La Passion *Secundum legem debet mori* ².

1-2. Ces ouvrages ont fait l'objet des fascicules II, III et IV de la *Revue* et ont reçu une pagination à part.

LE
MYSTÈRE DE LA PASSION
EN FRANCE
DU XIV^e AU XVI^e SIÈCLE

a

REVUE BOURGUIGNONNE

PUBLIÉE PAR

L'UNIVERSITÉ DE DIJON

1903. — TOME XIII. — N° 3-4

LE MYSTÈRE DE LA PASSION EN FRANCE DU XIV^e AU XVI^e SIÈCLE

ÉTUDE SUR LES SOURCES ET LE CLASSEMENT DES MYSTÈRES DE LA PASSION

Accompagnée de textes inédits :

LA PASSION D'AUTUN — LA PASSION BOURGUIGNONNE DE SEMUR

LA PASSION D'AUVERGNE

LA PASSION SECUNDUM LEGEM DEBET MORI

PAR

Emile ROY

Professeur à l'Université de Dijon



LIBRAIRES DÉPOSITAIRES DE LA REVUE

DIJON

DAMIDOT FRÈRES, rue des Forges
NOURRY, place St-Etienne

FÉLIX REY, rue de la Liberté, 26
VENOT, place d'Armes

PARIS

H. CHAMPION, librairie spéciale pour l'histoire de la France
et de ses anciennes provinces, 9, quai Voltaire.

A. ROUSSEAU, rue Soufflot, 14

AVANT-PROPOS

AVANT-PROPOS

Le dernier en date, le plus souvent représenté et le plus important des mystères, celui de la *Passion*, n'a pas son histoire particulière pour la France. Après avoir étudié cette histoire, j'ai essayé d'en écrire quelques chapitres, en laissant de côté ce qui a été si souvent et si bien décrit, le spectacle et les spectateurs, pour examiner exclusivement les pièces elles-mêmes, leurs sources et leurs relations. Redire la place que ce mystère de la *Passion* a tenue dans la vie du moyen âge et en retracer une fois de plus les représentations eût été au moins inutile après tant d'excellents livres, mais les textes mêmes contiennent encore bien des difficultés qui ne peuvent être éclaircies, en partie, qu'avec des textes imprimés ou inédits. Quel intérêt peut-il y avoir à imprimer des mystères inédits quand il est déjà difficile de lire les imprimés, c'est ce qu'il convient d'abord d'indiquer.

Les mystères de la *Passion* français, imprimés ou inédits, actuellement connus, forment une masse compacte d'environ trois cent mille vers. Comment l'attaquer, la diviser, l'ordonner ? quels sont ici les rapports de filiation ou de généalogie ? Que tous ces mystères composés pendant plusieurs siècles sur le même sujet du Nord au Midi de la France aient entre eux des relations, le bon sens le dit d'avance, mais les histoires générales des mystères les plus développées n'ont pu, le plus souvent, le redire avec précision, soit qu'elles aient regardé la recherche des sources comme « accessoire », soit qu'elles aient analysé trop brièvement les textes eux-mêmes. Les avantages et les inconvénients de cette méthode sont évidents. Comme tous les mystères de la *Passion* se ressemblent, à quelques légendes près, des « analyses sommaires » permettent de résumer rapidement les analyses et les éditions antérieures ; elles suppriment les longueurs et les redites d'une littérature extrêmement ingrate et monotone ; mais, du même coup, elles suppriment aussi les détails, ne permettent plus de

comparer les originaux et laissent le champ libre à toutes les hypothèses. C'est ainsi que, le classement n'étant pas fait dans les histoires littéraires, divers philologues ont proposé de le faire avec leurs méthodes. En voici deux exemples récents.

Que l'ancien théâtre français ait exercé sur le théâtre allemand une certaine influence, c'est ce qui, depuis Mone, n'a jamais été sérieusement contesté et n'est au fond qu'une question de plus ou de moins. Partant de ce fait, on commence par découper dans « les Passions allemandes du Rhin » une série de passages analogues et de leur rapprochement on conclut à tort ou à raison que toutes ces Passions dérivent d'un prototype commun, perdu, et qui a tous les droits de s'appeler X. Ce modèle une fois reconstitué dans ses grandes lignes, il devient plus facile d'étudier sur lui l'influence française à l'aide d'une nouvelle série de rapprochements entre les scènes allemandes et les scènes françaises correspondantes. On retrouve ainsi, par la même occasion, les sources ou « les prototypes des Passions françaises » qu'il était « malaisé » de reconnaître « au milieu du fatras et du délayage de Greban, de Michel, et des autres rimeurs du ^{xv}^e siècle ». Cette méthode ne serait qu'une nouvelle application du principe formulé dans une préface célèbre, celle du *Saint Alexis*, et réussirait, dit-elle, malgré l'intervalle des temps et des langues, à relever « un grand nombre d'imitations littérales ¹ ».

Tout de même, on détermine une série de concordances ² entre la *Passion* gasconne ou catalane du manuscrit Didot, la *Passion* d'Arras et les mystères rouergats, et de ces concordances on conclut encore à l'existence d'une *Passion* du Nord hypothétique dont toutes ces pièces seraient dérivées.

Ainsi la lumière nous vient à la fois du Nord et du Midi ; tous les problèmes sont résolus ou peu s'en faut, mais sont-ils seulement posés ? Pour contester ces méthodes elles-mêmes très modestement — mais très nettement — il suffit d'observer qu'elles reposent sur des dénombrements incomplets, et qu'elles risquent le plus souvent de voir des affinités où il n'y a que des coïncidences

1. M. Wilmotte, *les Passions allemandes du Rhin dans leur rapport avec l'ancien théâtre français*, Paris, E. Bouillon, 1893, p. 51, p. 12, note 3, p. 95, etc.

2. E. Stengel, *Zeitschrift für französische sprache und Litteratur*, 1895 (XVII), p. 209 et suiv.

fortuites, inévitables dans un pareil sujet. Si les *Postilles* de Nicolas de Lire suffisent pour écarter les rapprochements les plus nouveaux qu'on ait proposés entre les *Passions* du Rhin et celle de Greban, et si les sources des mystères rouergats qu'on a reconstituées par hypothèse doivent se retrouver imprimées, il est clair qu'il conviendra d'oublier pour la plus grande partie ces hypothèses ¹, et de revenir aux textes.

Dans un mystère de la *Nativité* ² joué à Rouen en 1474, l'auteur anonyme, comme s'il voulait simplifier d'avance la tâche de son éditeur, a inséré avec le plus grand soin deux espèces de notes : des renvois aux pièces antérieures qui avaient inspiré la sienne, et des citations exactes, *in extenso*, de tous les livres théologiques ou légendaires utilisés dans son développement. Si tous les dramaturges de la *Passion* en avaient fait autant, ce livre serait bientôt écrit ; il demandera plus de temps et sera forcément incomplet puisque les intéressés se sont abstenus, mais il n'en arrivera pas moins à quelques solutions. Après tout, l'érudition des dramaturges du moyen âge ne peut être et n'est pas infinie, si bien que si on relit après eux leurs documents principaux, il ne restera plus qu'à les utiliser dans les cas particuliers.

Abstraction faite des quatre Evangiles canoniques, dans quels livres lisait-on la vie de Jésus-Christ au xiv^e et au xv^e siècle ? Dans les Evangiles apocryphes, le *Lucidaire* d'Honorius d'Autun ou d'Augsbourg, la *Légende dorée*, le *Miroir historial* de Vincent de Beauvais, dans quelques histoires saintes plus ou moins dérivées de l'*Histoire scholastique* ou dans des compilations d'anecdotes telles que le *Cy nous dit*. Sauf une ou deux exceptions, ces ouvrages sont depuis longtemps cités partout ³, mais il est clair

1. Ce qui subsiste c'est une influence très lointaine et très générale de l'ancien théâtre français sur le théâtre allemand, influence qui le plus souvent remonte aux drames liturgiques ; ce sont encore quelques rapprochements de détails déjà signalés par Mone, Ed. du Mériel, Moltzer, MM. Sepet et Creizenach. Ces rapprochements pourraient être quelque peu augmentés pour le tableau de la *Passion* proprement dite ; encore les légendes populaires et les commentaires théologiques répandus dans toute l'Europe restreignent-ils singulièrement les affirmations possibles. En tout cas si l'on n'a pu adopter la plupart des conclusions de MM. Wilmotte et Stengel, leurs preuves seront discutées en détail.

2. Réimprimé par P. Le Verdier, Rouen, 1887.

3. Surtout depuis les cours de l'abbé Douhaire sur le *Cycle des apocryphes* et leur influence sur les mystères, publiés dans l'*Université catholique*, t. IV et s. (1843 et s.).

qu'il ne suffit pas de les citer, il s'agit de montrer en détail comment ils ont été mis en œuvre dans les mystères. A ces textes il convient d'ajouter les poèmes de bateleurs dont l'histoire a déjà été débrouillée, comme tant d'autres, par M. Paul Meyer, et le petit livre si discuté des *Meditationes Vitae Christi* sur lequel M. Wechssler a eu le mérite de ramener l'attention et qui vous récrée de tant d'ouvrages fastidieux. Peu ou point de théologie ; mais des réflexions familières, des visions naïves, des « tableaux »¹. Le Religieux inconnu du XIII^e siècle qui a écrit ces pages, voulait toucher les cœurs simples et il y a réussi. C'est vraiment ici, comme disent les manuscrits, le « livre doré » ou « la légende dorée » du Christ. Si ce petit livre est si connu, d'où vient pourtant qu'il y a désaccord absolu² entre les érudits au sujet de l'influence qu'il a pu exercer sur le théâtre ? C'est encore là une question à élucider.

Les livres mêmes de théologie vraiment utiles ne sont pas non plus innombrables, étant donnée l'habitude que les auteurs du moyen âge ont de se copier les uns les autres à satiété. Si l'on prend la peine de comparer sur les points douteux la *Concordance des Evangélistes* de saint Augustin, les traités de Bède, la *Glose ordinaire* de Walafrid le Louche, les commentaires d'Albert le Grand et de saint Bonaventure sur les quatre Evangiles, la *Catena aurea* de saint Thomas d'Aquin aussi réputée jadis que la *Somme*, et les *Postilles* de Nicolas de Lire, et si l'on ajoute à ces anciens quelques modernes tels que Suarès, Jansenius et Cornelius a Lapide, il est probable que l'on connaîtra très suffisamment l'érudition théologique du moyen âge, pour l'objet très restreint qui est le nôtre, bien entendu. Ce qui est plus compliqué ce n'est pas de lire ces originaux qui sont partout, mais de classer les imitations manuscrites ou incunables, en particulier de reconnaître les nombreuses imitations de l'*Evangile de Nicodème* et des *Meditationes Vitae Christi*, ou seulement de feuilleter les sermonnaires de la *Passion* qui se groupent autour de Gerson et de saint Vincent Ferrer. Cette tâche même peut être abrégée, et, bien loin d'avoir à utiliser les lectures faites, on a pu heureusement en oublier le plus grand nombre. Avec la liste indiquée on peut déjà

1. *Proemium* « quasdam imaginarias repraesentationes. »

2. Cf. *Romania*, 1894, p. 490.

aborder, sans être arrêté à chaque pas, les mystères de la *Passion* imprimés. Les mystères inédits qui ne sont pas en si grand nombre qu'on ne doive les copier ou les dépouiller, plume en main, fourniront d'eux-mêmes les autres transitions.

Ces sources classées et ces lectures faites, comment les appliquer à la classification des mystères de la *Passion*? En mettant à part la *Passion* gasconne ou catalane du manuscrit Didot, et le *Paaschspel* de Maëstricht où l'influence française est depuis longtemps reconnue, les premiers textes français que nous ayons à examiner sont la *Passion* d'Autun et les mystères de la Bibliothèque Sainte-Geneviève dont l'origine et la date ne sont guère déterminées que par hypothèse. C'est par eux que commencera véritablement notre étude. En examinant cette collection de pièces détachées, on remarquera qu'elle correspond assez exactement à une « série de poèmes originairement distincts qui ont été ajoutés l'un à l'autre de manière à embrasser la vie entière du Christ et l'histoire de la Vierge depuis son mariage jusqu'à son Assomption ». On se rappellera de plus, comme l'a signalé M. Paul Meyer, que le premier des drames Sainte-Geneviève a été directement tiré du premier de ces poèmes de bateleurs français, aussi bien qu'une ancienne pièce provençale, l'*Esposalizi Nostra Dona*. Jusqu'où vont ces emprunts? Se continuent-ils dans les pièces suivantes? L'examen de cette question permettra de classer les mystères Sainte-Geneviève et les textes inédits signalés dans le catalogue de la Bibliothèque Nationale, en particulier la *Passion* d'Autun. Une autre *Passion* bourguignonne inédite, dont l'importance a été signalée dès 1848 par Paulin Paris, et qui sera imprimée pour la première fois *in extenso*, nous donnera ensuite la transition entre les mystères Sainte-Geneviève et les grands mystères du quinzième siècle. C'est dans cette *Passion* bourguignonne que commence véritablement au théâtre l'influence du dialogue apocryphe de saint Anselme sur la *Passion* et des *Meditationes Vitae Christi* qui va prédominer dans la période suivante.

Avec leurs naïvetés et leur profusion de légendes, les mystères Sainte-Geneviève ne sont guère autre chose que des poèmes de bateleurs mis au théâtre. Les mystères du quinzième siècle en diffèrent sensiblement. Le premier point à démontrer c'est que sauf une exception importante, signalée par M. Emile Picot,

toutes les Passions imprimées ou inédites du quinzième siècle, la *Passion* de Greban, la *Passion* de Jean Michel, les deux *Passions* inédites de Valenciennes, la *Passion* bretonne et d'autres, dérivent toutes au premier ou au second degré de la *Passion* d'Arras. Tous ces auteurs s'imitent entre eux et par surcroît ils imitent souvent, pas toujours, les mêmes livres, des livres de théologie.

Nous qui l'écriture savons
et congnoissons et texte et glose,

dit un docteur de Greban¹. Nous qui ne les savons pas, allons-nous donc les apprendre (il serait un peu tard), et à propos de légendes populaires, de romans, de mauvaises paraphrases (les mystères ne sont pas autre chose) discuter sur les Evangiles ? Ces discussions n'ont évidemment rien à faire dans une simple recherche d'histoire littéraire qui se réduit à ceci : Etant donnés les commentaires théologiques les plus usités au quinzième siècle, lesquels exactement ont été employés au théâtre par les dramaturges ? Ainsi cherchées les solutions différeront naturellement avec les temps et les auteurs. Pour prendre des exemples particuliers, l'auteur de la *Passion* d'Arras qui est très probablement Eustache Mercadé suit encore presque exclusivement les commentaires de Bède et la *Glose ordinaire*. Plus tard, les *Postilles* de Nicolas de Lire ont été suivies, traduites même le plus souvent par Greban avec un tel scrupule, une telle fidélité qu'elles dominent toutes les autres influences. Le même Greban a imité non seulement les *Meditationes Vitae Christi* déjà utilisées par ses prédécesseurs, mais encore une imitation française de ces Méditations, la *Passion* française composée en 1398 pour la reine Isabeau de Bavière. C'est dans cette *Passion* de 1398 qu'il a pris le dialogue célèbre du Christ et de sa mère. La scène la plus connue du mystère de Greban et de tout l'ancien théâtre français n'est qu'une traduction. Des traductions du même genre on en trouve encore chez Jean Michel qui a copié la *Passion* de Gerson², et dont la verve est beaucoup moins libre, moins fantaisiste qu'elle ne le paraît. Toute « la mondanité de la Madeleine »

1. Greban, p. 107, v. 8259.

2. La *Passion Ad Deum vadit* prononcée à Paris en l'église Saint-Bernard au matin et le soir d'après le titre du Ms. de la Bibliothèque de Valenciennes, n° 230.

est prise dans une Légende inédite de Lazare qui supprime encore bien des difficultés, et Jean Michel, quoi qu'on en ait dit, n'a pas d'autre « prototype » que Greban. Les grandes Passions du quinzième siècle sont donc bien des Passions de théologiens, et les titres mêmes de plusieurs de leurs auteurs, bachelier en théologie, doyen de la Faculté de Décret de Paris, expliquent tout naturellement cette particularité.

Les renseignements recueillis sur les *Passions* du Nord vont nous réserver pour les *Passions* du Midi et restreignent déjà le champ des recherches. Malgré les pertes qu'il a subies, le théâtre du Midi comprend encore des pièces très variées, les unes simples et anciennes, telles que la *Passion* Didot et l'*Esposalizi Nostra Dona*, les autres très modernes comme la compilation rouergate qui comprend elle-même des mystères très simples et d'autres très compliqués. L'une des sources de ces mystères rouergats a été signalée par leur savant éditeur, M. A. Jeanroy. Quelles sont les autres sources ? Et comment expliquer la rédaction bizarre de la compilation tout entière, ces....

vers durs et sans art,
D'une moitié de rime habillés au hasard,

ces vers qui le plus souvent ne sont pas des vers, mais de simples lignes de toutes les longueurs ? Ce singulier compromis entre la prose et les vers serait-il réellement sans exemple, comme l'a dit et expliqué très justement M. Jeanroy ? Ou bien au contraire en trouverait-on d'autres exemples dans le *Galien* et le *Saint Genis* édités par M. Stengel¹ ? Et par surcroît n'y aurait-il pas une troisième solution, qui supprimerait encore mieux toutes les difficultés ? « Ne pourrait-on supposer que le compilateur a écrit son manuscrit d'après des notes recueillies par lui à des représentations où il assistait, et que ces notes étaient inexactes ou incomplètes, plus ou moins, suivant le degré de négligence ou d'attention qu'il apportait à ce travail² ? »

Rien de plus simple en effet, mais, entre les mystères rouergats dont les origines se dérobent et les mystères du Nord, il y aurait

1. *Abhandlungen* (n° 93 et 99).

2. *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1894, p. 369.

peut-être une transition plus naturelle si nous connaissions une Passion du centre de la France. Cette *Passion* d'Auvergne, il n'y a même pas à la chercher puisqu'elle a été trouvée il y a une centaine d'années par Dulaure ; il suffit de la lire dans le manuscrit, de la copier et de l'imprimer. Elle a la même source que la compilation rouergate, un vieux roman français inspiré par l'*Evangile de Nicodème en vers provençaux* et bien des fois réimprimé. D'autres mystères inédits ou analysés trop sommairement nous indiqueront les sources d'autres mystères rouergats qui sont des incunables célèbres, tels que le *Procès de Belial*, des sermons populaires et imités jadis dans toute l'Europe. Les *Meditationes Vitae Christi* elles-mêmes et la *Passion* française composée pour Isabeau de Bavière, si utiles pour le théâtre du Nord, nous aideront encore dans cette recherche. Ainsi, toutes les sources déterminées de proche en proche, le style et la versification des mystères méridionaux s'expliqueront tout naturellement, et ce théâtre se reliera très simplement à celui du Nord.

On vient d'indiquer le sujet, le plan, la méthode et les principaux résultats de ce livre divisé en trois parties ; il ne reste qu'à les démontrer. On étudiera successivement les Passions françaises les plus anciennes et les plus simples, puis les Passions savantes du xv^e siècle, enfin les Passions du Midi qui sont tour à tour populaires ou savantes. Chacune de ces divisions entraînera, traînera, si l'on veut, avec elle son cortège de documents inédits, puisque ce n'est pas le moindre défaut de ce livre qu'il soit obligé d'imprimer la plupart des documents sur lesquels il porte la discussion. Il est vrai que sans eux on n'aurait pas osé reprendre un sujet aussi rebattu en tous sens, et que l'objet de ces recherches est justement d'expliquer et de relier les œuvres connues par des pièces inédites ou mal connues.

I

LA PASSION D'AUTUN

LA PASSION SAINTE-GENEVIÈVE

LA PASSION BOURGUIGNONNE DE SEMUR

LA PASSION D'AUTUN

LA PASSION SAINTE-GENEVIÈVE

Les origines et la formation tardive du mystère de la Passion. — Les Plaintes de la Vierge. — Les plus anciens drames de la Passion. — Les drames cycliques : le Paaschspel de Maestricht et ses origines françaises.

Les puits et les confréries : la confrérie des douze Apôtres d'Amiens, la confrérie de la Passion de Nantes (1371) et la confrérie de la Passion parisienne.

Les poèmes de jongleurs et les mystères de la Bibliothèque Sainte-Geneviève. — Le roman de l'Annonciation Notre-Dame et la Nativité Sainte-Geneviève. — La légende d'Anastasie. — La légende des charbons ardents transformés en roses. — Le Jeu des Trois Rois. — La légende du Semeur et la Vie de Jésus-Christ composée pour le Duc de Berry en 1380. — La Passion des jongleurs et la version de Geoffroi de Paris. — La légende de Judas et du poisson. — La légende du bois et des clous de la croix ; la femme du forgeron. — La légende de Judas et du chapon. — Les légendes de Véronique et de Sidonie.

La Passion d'Autun. — Le mystère de la Passion Sainte-Geneviève. — Le récit des peines d'enfer par le Lazare, la légende de Malchus, le débat de Sainte Eglise et de Synagogue. — La Passion de la Bibliothèque de Charles V et la Passion Sainte-Geneviève.

Le plus ancien drame connu de la *Passion* est un drame byzantin, le *Christus patiens*, formé de plusieurs pièces qui semblent avoir été écrites entre le iv^e et le viii^e siècle et souvent remaniées. Cette rapsodie tragique, en partie attribuée à saint Grégoire de Nazianze, n'a été connue en Europe que vers le milieu du xvi^e siècle et n'a par conséquent exercé aucune influence sur le théâtre du

moyen âge¹. Quelles sont donc les origines du mystère de la *Passion* en Occident ? Comment et pourquoi a-t-il apparu si tardivement en France ? C'est la première question qui se pose. Pour y répondre, il n'y a guère qu'un petit nombre d'hypothèses, de comparaisons et de textes presque tous depuis longtemps imprimés et commentés, partant courts à résumer.

« Le mystère français est essentiellement dogmatique, il a pour but dans sa double origine qui est l'office de Noël et l'office de Pâques, de prouver aux spectateurs (d'où son nom) les deux mystères fondamentaux du christianisme, l'Incarnation et la Résurrection..... La représentation de la *Passion* est inconnue à l'époque proprement liturgique et même à l'époque subséquente du drame chrétien »². Le Christ n'y figure jamais sous son aspect humain de crucifié, mais les anges annoncent la Résurrection du Seigneur aux Saintes Femmes représentées par des clercs, il apparaît glorieux à Madeleine et aux disciples d'Emmaüs. Tout l'effort des dramaturges du moyen âge va consister à réunir les mystères liturgiques des cycles de Noël et de Pâques par les épisodes intermédiaires, de manière à constituer une histoire suivie de la Rédemption qui aura son prologue dans la Création, son épilogue dans l'Ascension et la Pentecôte.

Si les drames liturgiques de la Nativité et de la Résurrection sont les premiers constitués, ils influenceront nécessairement sur les drames subséquents, formés à leur image. Or ces premiers drames ne sont d'abord que des chants dialogués, ou bien ils sont l'Écriture même mise en action et en dialogues et entremêlée d'hymnes. Un lecteur relie les versets des dialogues en prose latine par quelques phrases de récit. Ce mode de récitation emprunté directement à la liturgie s'observe encore aujourd'hui dans les églises, le Dimanche des Rameaux, où le long Évangile de Saint Mathieu (xxvi-xxvii) se récite à trois voix. Plus tard aux dialogues en prose s'ajouteront des épisodes versifiés en latin, la poésie en langue vulgaire se fera sa place et finira par remplir le drame tout entier ; elle remplit déjà un court mystère français des *Trois Ma-*

1. Magnin, *Journal des Savants*, 1849, mai, p. 275.

2. Gaston Paris, *J. des Savants*, 1892, p. 674. — Item, décembre 1901, p. 784.

ries, copié vers le milieu du XIII^e siècle dans un manuscrit de la bibliothèque de Reims et publié tout récemment ¹.

A leur tour ces drames liturgiques latins et français représentés par des prêtres dans les églises cèderont la place aux drames français joués sur la place publique par des laïques, mais l'ancien mode de récitation persiste et reparait par intervalles. Il est très reconnaissable dans un des plus anciens drames qui soient entièrement rédigés en langue vulgaire, la *Résurrection* anglo-normande du XIII^e siècle. Le lecteur ou le meneur du jeu y conserve sa partie narrative, versifiée maintenant comme le dialogue, et il intervient à chaque instant pour relier les tirades entre elles par de courtes phrases de récit. D'autre part, cette *Résurrection* nous offre un changement notable puisqu'elle s'ouvre non plus devant le sépulchre, mais sur le Calvaire, au moment où Jésus a expiré sur la croix. Mais il est probable, d'après la didascalie ², qu'on se servait d'un de ces crucifix de grandeur naturelle, dont on pouvait détacher l'image sculptée du Christ et qui restèrent longtemps en usage dans certaines églises ³ pendant la semaine sainte. Les scènes douloureuses de la Passion et de la crucifixion mêmes ne sont pas encore mises sur le théâtre. On dirait qu'elles n'ont pas eu moins de mal à s'imposer en Occident que jadis le crucifix lui-même.

Dans un certain sens le développement du mystère de la *Passion* n'est pas autre chose que la représentation de plus en plus matérielle, réaliste, du supplice de la croix. Comment donc ce mystère a-t-il commencé? Très anciennement l'office du Vendredi saint comprenait des proses latines ou des lamentations de la

1. Signalé et publié par M. H. Loriquet (*Catal. des Ms. de Reims*, ms. 55), commenté par M. P. Meyer, *Romania*, 1904, p. 239-245. Ce court mystère devait être chanté à l'office du matin, le jour de Pâques; il est probablement incomplet et « il se peut qu'il ait contenu certaines parties en latin ».

2. Primerement apareillons
Tus les lius e les manslons

: Le crucifix primerement
Et puis après le monument.

3. Notamment en Orient, à Jérusalem même, jusqu'au XVII^e siècle. Voir les curieuses descriptions de crucifix de ce genre dans Magnin, *Histoire des Marionnettes*, p. 57. d'après le récit du P. Boucher, *Bouquet sacré des plus belles fleurs de Terre Sainte*, ch. XIII, récit confirmé par celui du chapelain anglais Henri Maundrell qui visita les Lieux saints au temps de Pâques en 1697.

Vierge au pied de la croix. Ces complaints furent même traduites de bonne heure en langue vulgaire dans divers pays¹. Bientôt l'action se dessine, le dialogue s'engage entre la Vierge et les assistants, Saint Jean, les trois Maries, Joseph d'Arimathie; mais il est à noter que dans les plus anciens textes qui nous sont parvenus, munis de titres significatifs (*planctus*) le Christ en croix ne prend pas encore part au dialogue. Même lorsqu'il intervient plus tard dans une de ces anciennes cérémonies liturgiques², son rôle est des plus effacés, nous n'avons toujours là qu'une espèce de *Stabat* dialogué à plusieurs personnages, une sorte d'*oratorio*, et en réalité la solennité funèbre du Vendredi saint ne comportait guère autre chose, elle se prêtait mal aux représentations dramatiques. La complainte de la Vierge ne paraît donc pas être la véritable origine du drame de la *Passion*, elle n'en est guère que l'occasion. Ce drame n'est à vrai dire qu'un prolongement du mystère de la Résurrection, anciennement établi, joué tout naturellement et commodément aux fêtes de Pâques et qui a fini par s'adjoindre les scènes antécédentes de la *Passion*, puis de la vie publique de Jésus. Les lamentations de la Vierge ont servi de transition. Ces hypothèses semblent justifiées par les plus anciens textes qui nous soient parvenus de divers pays.

En Italie, la *Passion* réunie à la Résurrection fut représentée aux fêtes de Pâques, dès 1243, à Padoue, dans le Pré de la Vallée, c'est-à-dire en dehors de l'église. On ne sait d'ailleurs rien de plus³ sur cette représentation, et le développement du théâtre italien présente des particularités (*lauda, devozione*, etc.) qui ne peuvent être

1. Mone, *Schauspiele des Mittelalters*, t. I, p. 27; II, 359; Froning, *Das drama des M. A.*, t. I, p. 249; Sepet, *Origines catholiques du théâtre moderne*, 1901, p. 21.

2. Exemple le *planctus* de Bordesholm en Holstein, étudié par M. Wilken et traduit en français par M. Sepet (*Origines etc.*, 1878-1901, p. 24-27).

3. Cf. A. d'Ancona, *Origini del teatro italiano*, 1891, p. 90.

Quels rapports ont pu exister entre les compagnies de la *Passion* italienne du xiii^e siècle et les confréries de la *Passion* française postérieures (Cf. G. Paris, *Journal des Savants*, 1892, p. 677, n. 1), on n'en sait encore rien.

D'autre part, en Italie, les prédications du Vendredi saint ont été quelquefois accompagnées soit de tableaux vivants, soit de véritables représentations de la *Passion* dirigées par le prédicateur. Cf. A. d'Ancona (*Origini*, t. I, 184-201, manuscrit de 1375). Cet exemple a été suivi en France, sous l'influence des Cordeliers, et nous en donnerons quelques exemples, mais ce n'est en somme qu'une exception et de date assez récente (xv^e-xvi^e siècle).

étudiées ici. Le seul texte qu'il convient de rappeler, c'est le fragment d'un office dramatique de la *Passion* en vers latins rythmiques trouvé¹ au fond des Abruzzes, dans un manuscrit du chapitre de Sulmone, et qui au moins par sa forme paraît très antérieur au manuscrit (xiv-xv^e siècle). Ce fragment n'est que le rôle de l'un des quatre soldats qui figuraient dans les scènes de la crucifixion et du sépulchre. Son principal intérêt est de nous montrer qu'avant les *Passions* en langues vulgaires, il y en a eu d'autres versifiées en latin qui ont pu survivre ou se conserver exceptionnellement. Le rythme même de ces vers latins de Sulmone a été souvent employé par Adam de Saint-Victor (1192), et l'éditeur de ce fragment regardait avec vraisemblance la pièce comme d'origine française; elle n'aurait été qu'importée ou imitée dans un monastère italien en relations suivies avec les Célestins français. Les deux pièces qui suivent nous offrent également avec plus de développement la même réunion de la Passion et de la Résurrection.

Dans la *Passion* allemande de Benedictbeuern (xiii^e-xiv^e siècle), écrite moitié en latin, moitié en vers allemands par suite de remaniements successifs, c'est une prose latine chantée par la Vierge qui relie les scènes nouvelles de la Passion et celles de la descente de croix par où s'ouvriraient les anciennes Résurrections telles que le drame anglo-normand. Cette prose latine célèbre dans toute la chrétienté (*Planctus ante nescia*) est de plus répétée ou doublée en vers allemands². Dans la *Passion* gasconne ou catalane du manuscrit Didot³ daté de 1345, la langue vulgaire a déjà tout envahi. Comme transition entre les mêmes épisodes, le dramaturge a tout bonnement choisi une vieille complainte de la Vierge, populaire depuis le xii^e siècle.

Dans le drame allemand comme dans le drame français, la Ré-

1. Trouvé et publié par M. V. de Bartholomaeis (*B. dell. Inst. stor-italiano*, 1889). — Cf. *Romania*, 1890, p. 370, et Creizenach, *Gesch. des Neueren Dramas*, t. 1, p. 95, 96.

2. Ed. du Mériel, *Orig. latines du Th. mod.*, 1849, p. 141-143. — Item, Froning, t. I, p. 296-298.

3. Aujourd'hui Bibl. Nat. n. a. fr. 4,232. — Cette *Passion* en partie inédite doit être publiée par la Société des anciens textes français. En attendant, on peut consulter les études de M. Chabaneau et de M. Scpet (1830-1901), *Origines*, 255-271. — Je n'ai l'intention de citer le manuscrit que sur quelques points déterminés pour discuter les assertions trop précises de M. Stengel à son sujet. Voir p. 322, 303, 394, 397, 405, 406 etc. de ce livre.

surrection s'est augmentée de la Passion qui s'était adjointe elle-même les premières scènes de la vie publique du Christ. Logiquement et théologiquement, suivant une opinion de Bède souvent citée¹, ce groupement de scènes devait être prolongé jusqu'à la Pentecôte. D'autre part la Nativité s'était augmentée parallèlement de tous les petits drames circonvoisins (Jeu des Prophètes du Christ, Annonciation, les Trois Rois, etc.). Avec le temps ces deux groupes se sont soudés et ont constitué une pièce unique, un drame cyclique.

Le premier drame de cette espèce qui nous ait été conservé est le *Paaschspel*² de Maestricht composé vers 1350 en dialecte moyen-néerlandais. Il comprend très sommairement développée la suite des scènes suivantes : Création et chute des anges ; création et chute de l'homme ; procès de Justice et de Miséricorde ; introduction des prophètes du Christ (Balaam, Isaïe, Virgile) par *Ecclesia* ou l'Eglise personnifiée ; Annonciation ; Nativité ; les rois Mages et Hérode ; massacre des Innocents et fuite en Egypte ; Jésus au temple au milieu des docteurs ; baptême et tentation de Jésus ; vocation des apôtres Pierre et André ; noces de Cana ; mondanité de la Madeleine ; Jésus chez Simon ; résurrection de Lazare ; entrée triomphale à Jérusalem et expulsion des vendeurs du temple ; Jésus chez Marthe, effusion des parfums ; conseil de la Synagogue et trahison de Judas — lacune du texte — ; la veillée au Jardin des Oliviers et la salutation de l'ange Gabriel ; l'arrivée de Judas et des soldats... — Le texte est de nouveau tronqué, et la fin qui comprenait suivant toute vraisemblance la suite de la *Passion* et de la Résurrection manque.

En lisant ce texte, dont les origines françaises sont depuis longtemps démontrées³, on est tout d'abord frappé de ses innovations

1. Notamment dans la *Légende dorée*. *Lég.* de saint Mathias : « Le vrai sacrifice fut sacrifié lors de la *Passion*, mais il fut accompli à la Pentecôte ».

2. P. p. J. Zacher (*Zeitschrift für deutsches Altertum*, t. II, p. 302 et suiv.), et par Moltzer, Groningue, 1868.

3. Par Mone (*Schauspiele*), II, 32, 164, etc. et surtout par Moltzer qui a signalé les formes : *Dummois* (Didymus) *Yve*, *Cherubin*, *Architrielin*, etc. de ce texte qui ne s'expliquent que par un original français. — Il n'en est pas de même du vers 878 adressé par Marthe à Madeleine.

et de sa belle ordonnance. Voici déjà en raccourci la disposition des grands mystères cycliques du xv^e siècle, en voici même les épisodes les plus curieux ou les plus significatifs. La *Passion* est devenue la *Somme* dramatique, le mystère par excellence qui absorbe tous les autres. Le *Paaschspel* ou plutôt le type du *Paaschspel* a donc son intérêt, mais gardons-nous d'exagérer son originalité, car en somme qu'y a-t-il ici de vraiment original? Est-ce l'idée de placer au Paradis terrestre le prologue du drame qui aura son dénouement au Calvaire, de réunir en une œuvre unique d'une seule teneur toute l'histoire de la Rédemption ou même d'y introduire le fameux procès de Justice et de Miséricorde? Mais ce sont là des lieux communs théologiques que l'on retrouvera sans peine associés dans les ouvrages antérieurs les plus divers, le *Château d'Amour* de Robert Grossetête, le poème du *Saint-Graal*, les *Meditationes Vitae Christi*. Est-ce l'idée de jouer cette série de lieux communs, de les représenter d'abord aux yeux, puis d'en faire de véritables drames? Toute l'histoire du monde depuis la création, toute l'histoire de Jésus-Christ depuis la Nativité jusqu'à la *Passion* et jusqu'au Jugement dernier était représentée à Paris¹ par des jeux muets dès 1313 et l'avait peut être été antérieurement dans le Midi de la France². De même en 1298 et en 1304 toute la suite de l'histoire sainte était figurée et découpée en drames à Cividale dans le Frioul³. A la fin du xiv^e siècle les clercs de

que M. Wilmotte (*Les Passions allemandes*, etc., p. 83), « ne peut expliquer » que par un jeu de mots français : « On devrait le nommer Mar | i | a, « malheur à toi. » — Le sens du mot Maria (amère) appliqué à Madeleine remonte à des sources latines : cf. *Revue des langues romanes*, 1883, p. 106. — Item, *Glossa ordinaria* in *Luc*, VIII (Patr. Migne, t. 114, p. 272) : *Maria*, amarum mare.

1. P. de Julleville, *les Mystères*, t. II, p. 186.

2. Comparer Antoine Noguier, *Histoire Tolosaine*, Tolose, 1539, in-4° p. 172, et Catel, *Mémoires de l'Hist. du Languedoc*, livre II, p. 113. « J'ay leu dans une ancienne chronique escrite a la main qu'en l'an 1140 la Reyne Constance fist son entree dans la ville de Tolose, et que l'on tapissa pour la recevoir plus honorablement tant des costez que d'en haut depuis Castenet jusques à Tolose, et que sur les chemins furent representez les mystères de nostre salut, depuis la Nativité de nostre Seigneur jusques à sa Resurrection ». Cf. *ibidem*, p. 127 et 136. — Si ces deux témoignages recueillis par Lac. de Ste-Palaye sont plus que suspects, surtout aux dates indiquées, ils n'ont peut-être pas été inventés de toutes pièces, et ils semblent bien indiquer qu'anciennement l'histoire sainte a été mimée dans le Midi comme dans le Nord de la France.

3. De ces représentations depuis longtemps citées dans le *D.* de Du Cange (v. *Ludus*

Londres représentaient également devant Richard II (1377-1400) la Création et la Passion¹. L'idée même de ce groupement n'est donc pas tellement originale qu'elle n'ait pu se présenter à l'esprit de plusieurs, et la donnée une fois admise ne devait plus se perdre ou pouvait facilement se retrouver.

Dès lors, le premier drame cyclique qui nous ait été conservé est surtout une curiosité. Si en réalité il n'a fourni aux mystères suivants qu'une idée, un cadre qui a été rempli tout autrement en ce sens que le tableau a été refait d'un bout à l'autre à l'aide de pièces détachées², l'idée même n'a plus une valeur si grande, ce n'est plus un cadre, mais un passe-partout. Le type représenté par le *Paaschspel* n'aurait pas existé que les compilations factices de pièces détachées qui vont suivre n'en auraient pas moins abouti tôt ou tard aux grandes compositions dramatiques du xv^e siècle, et nous verrons qu'elles y ont abouti en effet.

Dans les pièces détachées que l'on a citées, la *Résurrection* anglo-normande et la *Passion* Didot comme dans le drame cyclique du *Paaschspel*, la langue vulgaire a remplacé presque complètement le latin et les acteurs ont changé ainsi que la langue. Ce changement s'est fait comme tous les autres avec le temps, mais il paraît surtout l'œuvre de ces confréries composées mi-partie de clercs et de laïques qui avaient leurs fêtes et leurs jeux particuliers, lesquels finirent par se substituer aux drames liturgiques. Un Sacramentaire de l'Eglise de Paris, signalé par M. Léopold Delisle³ nous indique l'existence dès le xi^e siècle d'une *Confrérie des douze Apôtres* ainsi composée. Trois siècles plus tard, dans

Christ et Dei) il subsiste peut-être, suivant la conjecture de M. d'Ancona, *Origini*, t. I, p. 92, des drames liturgiques détachés imprimés par Coussemacker. — Peut-être aussi était-ce simplement une série de tableaux vivants avec peu ou point de paroles (cf. *Una rappresentazione ciclica bolognese del sec. XV nota di V. de Bartholomaeis*, 1898, in-8°).

1. Creizenach, t. I, p. 164, note 2.

2. C'est ce qu'il est inutile de démontrer en détail. Même les scènes les plus curieuses du *Paaschspel* comme le Procès de Justice et de Miséricorde ne reparaitront plus tard qu'avec toutes sortes d'additions tirées des *Méditations Vitae Christi* et de la *Somme* de St Thomas d'Aquin (v. p. 207 et 266 de ce livre) et seront complètement modifiées.

3. *Mémoire sur d'anciens sacramentaires*, 1886, in-4° (Extr. des Mém. de l'Acad des Inscriptions, t. XXXII (1^{re} p.), p. 150 et 376.

la ville d'Amiens, c'est une confrérie analogue des douze Apôtres, réunis sous le vocable du « Saint Sacrement » qui organise régulièrement les représentations de la *Passion* appelée d'un titre significatif « le jeu de Dieu »¹. Des confréries du même nom rempliront le même rôle à Argentan et à Fougères. La plus ancienne confrérie de la *Passion* actuellement connue et qui n'a pas encore été signalée est la confrérie de la *Passion* fondée à Nantes² en 1371 ; vient ensuite la confrérie de la Charité de Rouen (1374)³, qui est obligée par ses statuts de représenter chaque année « aucun vrai mystère ou miracle » et qui choisit volontiers la *Passion* ; enfin la confrérie de la *Passion* parisienne (1402). C'est la plus importante de toutes, non certes par le mérite de ses membres, car du début jusqu'à la fin elle paraît s'être recrutée dans les classes les plus humbles, mais parce qu'elle a été la plus en vue, dans la capitale de la France, et qu'elle a eu plus que toutes les autres la continuité et la durée. Le Puy de Notre-Dame parisien pour lequel ont été composés les Miracles du manuscrit Cangé peut être suivi depuis « la première moitié du xiv^e siècle⁴ » jusqu'aux environs⁵

1. Le titre de la confrérie est souvent abrégé dans le langage courant, mais il n'y a pas de doute sur le fait. En voici quelques exemples dans les archives imprimées de la ville d'Amiens.

Reg. CC 19 fol. 58, Mai 1401: As compaignons qui avoient joué le jeu de Dieu.

BB 2, fol. 14 v°, Echevin. du 18 oct. 1413. « Accordé aux confrères et compaignons de le confrairie du Saint Sacrement une amende de LX s p., pour eux aidier a supporter les grans frais et despens qu'ils oient et soustiennent a faire ès festes de Pentecoustes deerraines passées le mistere de le Passion Nostre Seigneur Ihesus-Crist et de sa Resurrection ».

CC 120, fol. 102 (An 1532) : A Nicolas Gosselin et autres ses confrères de la confrarie du Saint Sacrement de l'autel en nombre de douze representans les douze Apostres LX s. . . », et BB 25 (f. 263 v°, Ech. du 2 juin 1547 : Les douze confreres de la confrairie du Sacrement qui ont accoustumé aller piedz nudz a la procession du jour dudit Sacrement, etc. »

2. Archives de la Loire inférieure, t. IV, p. 92, G 479 (1504-1734) (Nantes — Sainte Croix de) : Remboursement d'une rente de 50 sous dûe aux membres de la confrérie de la Passion fondée en 1371, et extrait d'un inventaire de titres, 1504.

3. P. Le Verdier, *Doc. relatifs à la Confr. de la Passion de Rouen*, 1891, p. 306-343, donne ici le plus ancien exemple daté du mot *mystère*.

Le suivant est de 1400: Arch. du Loiret, Registre A. 1989, p. 46 « Jehan Raimbaut d'Orléans menace d'une dague un sergent ducal « en faisant certain mistere de la Passion a Orléans » duquel mistere ils avoient chacun un personnage ».

4. G. Paris, *La Litt. franç. au M. âge*, 1888, p. 241.

5. Le bourreau de Paris, Pierre du Pré, qui figure dans la *Marquise de la Gaudine* ou le XII^e (12) Miracle de Notre-Dame exerçait encore à Paris, le 16 août 1391, comme

de 1391, puis nous perdons ses traces. La confrérie Parisienne de la *Passion* subsiste jusqu'à la fin du xvii^e siècle, elle n'est abolie par Louis XIV que le 4 février 1677.

Une confrérie aussi célèbre devrait depuis longtemps, semble-t-il, avoir son histoire particulière en règle. C'est tout le contraire qui est vrai, surtout pour les débuts. Ce que nous savons de ses origines se réduit en réalité à trois textes, tous les trois trouvés par Sauval et par Secousse. En trois siècles les historiens n'y ont pas ajouté une ligne. Quant aux faits, les voici. Le 3 juin 1398, le prévôt de Paris interdit les représentations de la *Passion* et autres qui étaient données à Saint-Maur, près Paris. On suppose que ce sont ces acteurs de Saint-Maur qui après de longs procès ou négociations finirent par obtenir du roi Charles VI, en décembre 1402, les célèbres lettres patentes leur conférant le privilège des représentations théâtrales « dans la ville de Paris comme en la Prévosté, Viconté ou Banlieue d'icelle ». La confrérie religieuse « de la Passion et Resurreccion Nostre-Seigneur, fondée en l'Eglise de la Trinité à Paris » devenait ainsi une société civile de spéculation théâtrale. On le suppose, car les acteurs qui jouaient à Saint-Maur en juin 1398 pouvaient très bien être des acteurs de la banlieue, des bourgeois de Saint-Maur et non de Paris¹.

Au contraire, il est vraisemblable que la confrérie de la *Passion* parisienne, nantie de son privilège en 1402, était l'héritière de ces bourgeois de Paris qui dès 1380 jouaient tous les ans à Pâques les jeux de la *Passion* et Résurrection. Le fait est établi par une lettre de rémission de Charles V, lettre trouvée et probablement signalée par Secousse², puis complètement perdue de vue et enfin retrouvée et publiée en 1892 par M. Antoine Thomas³.

Voilà exactement tout ce que l'on sait des premiers Confrères et l'on n'en sait guère plus sur leur répertoire. Sans doute depuis le jour où le duc de la Vallière a publié une analyse du manuscrit de la Bibliothèque Sainte-Geneviève imprimé plus tard par Jubinal,

on l'a prouvé dans l'introduction de la *Comédie sans titre*, Paris, Em. Bouillon, 1901, p. 188.

1. Remarque de M. A. Thomas, *Romania*, 1892, p. 606.

2. Bibl. Nat. coll. Moreau, n° 1467 (tome XVIII des notes de Secousse), fol. 39a. — Cf. la *Comédie sans titre*, Introd. fol. 193.

3. *Romania*, 1892, p. 607.

on a supposé que les pièces de ce manuscrit avaient été jouées par les Confrères Parisiens établis à l'Hôpital de la Trinité, en dehors de la Porte Saint-Denis. Cette hypothèse ancienne n'est pas invraisemblable, mais elle ne s'appuie sur aucune preuve¹ et soulève diverses objections, elle est donc entièrement à reprendre. Le manuscrit Sainte-Geneviève contient deux espèces de pièces, des Miracles ou des Vies de Saints, et une suite de mystères sur la vie du Christ, qui sont le véritable objet de la discussion. Quelles sont les sources de ces quatre mystères? Appartiennent-ils à un ou à plusieurs auteurs? Dans quelle ville et à quelle date ont-ils été représentés pour la première fois? Ce sont là des questions nettes, claires, et qu'il convient de reposer nettement, alors même qu'on ne saurait résoudre complètement le problème.

On sait qu'au moyen âge la Bible rimée faisait partie du répertoire des jongleurs aussi bien que les chansons de geste. Jésus-Christ, la Vierge, les saints avaient leurs poèmes comme les héros de l'épopée. Une série de ces poèmes originellement distincts est souvent réunie dans les manuscrits de manière à embrasser la vie entière de Jésus et l'histoire de la Vierge depuis son mariage jusqu'à son Assomption². De même la collection Sainte-Geneviève comprend quatre mystères détachés, la Nativité, le Jeu des Trois Rois, la Passion, la Résurrection, que les acteurs pouvaient à volonté réunir ou séparer pour la représentation et qui formaient comme les quatre actes d'un même drame sur la vie du Christ. Quels rapports y a-t-il entre ce répertoire dramatique et celui des jongleurs, entre la collection des mystères Sainte-Geneviève et

1. Cf. Creizenach, t. I, p. 247; item, H. Suchier und Birch-Hirschfeld, *Geschichte der Französischen Litteratur*, 1900, p. 293 « Es wäre wichtig, zu erfahren ob etwa die hier überlieferten Stücke, die offenbar von einem Verfasser herrühren, die selben sind, die aufzuführen die Pariser Confrarie de la Passion..... Leider ist weder für noch gegen die Bejahung dieser Frage etwas Entscheidendes geltend zu machen ».

2. Sur ces poèmes voir les études de M. P. Meyer, *Romania*, 1886, p. 469; 1887, p. 44, *ibid.* p. 71, *ibid.* p. 214, et N. et Extr. de Ms. de la B. Nat., t. 34, 1^{re} part., p. 163.

La compilation a été imprimée par M. Chabaneau, *Revue des langues romanes* (1885, p. 118, 157 et an. 1888, p. 369), avec des notes extrêmement utiles, mais d'après un manuscrit très incomplet. Si pour le Roman de l'Annonciation Notre-Dame il suffit le plus souvent de renvoyer à cette édition imprimée, il n'en sera plus de même pour les poèmes les plus importants, c'est-à-dire pour la Passion et la Résurrection.

celle des poèmes signalée par M. P. Meyer et par M. Chabaneau ? Pour déterminer ces rapports, il faut nécessairement comparer un à un les poèmes et les mystères détachés de ces deux compilations.

LA NATIVITÉ

La Nativité Sainte-Geneviève s'ouvre par un sermon du prêcheur qui expose en 80 vers le sujet, c'est-à-dire la nécessité de l'Incarnation, et le prologue commence. Dieu, après avoir créé les Anges et le monde, crée l'homme et la femme qui ne tardent pas à tomber dans le piège de Satan et qui, expulsés du Paradis, subissent la dure loi du travail, Adam bêchant, Eve devisant et filant. Déjà les prophètes Amos et Hélié rappellent les dits de la « roïne Sebile » qui prédit la mort du Christ sur la croix pour la Rédemption. Bientôt Adam meurt et Satan « plus noir que meure » l'entraîne « au premier estage » de l'enfer, c'est-à-dire aux Limbes. Mais Seth ou Cep son fils a rapporté du Paradis et planté sur sa tombe un rameau merveilleux de l'arbre de vie :

Ce rain tant montepliera
Que une crois faicte en sera
Où la vie recouvrera mort
Qui aus ames donra confort (p. 19).

Adam, Eve et leurs descendants qui les ont rejoints aux limbes supplient Dieu de hâter ce moment ; les prophètes Ysaïe et Daniel implorent à grands cris la miséricorde divine, à la grande indignation des diables Belgibuz et Bellias, lesquels s'irritent de voir leurs prisonniers aspirer au ciel, à ces « sièges de Paradis » dont eux-mêmes sont à jamais déçus. Et cependant au ciel la Rédemption est déjà résolue. L'action va se poursuivre parallèlement en Palestine et à Rome.

Sur l'ordre de Dieu, l'archange Michel vient inviter l'évêque de Nazareth à marier la fille de Joachim, la Vierge élevée dans le temple, et à convoquer les prétendants. A Rome, l'empereur César qui est allé sacrifier à ses dieux, s'étonne de trouver sur le piédes-

tal de Jupiter une inscription latine. Son conseiller Sartan la lui expliquera en roman :

Quant Vierge mère enfantera,
Cest ymage trabuchera (p. 30).

Tandis que César s'efforce de gratter l'inscription funeste, les jeunes bacheliers ou prétendants se réunissent au temple, où le vieux Joseph les suit par curiosité. Tous reçoivent en mains des baguettes desséchées. Celle de Joseph fleurit, et l'évêque averti par ce miracle lui donne la main de Marie dont il promet de « garder la chasteté », et qui restera au temple, en attendant qu'il aille convier « toute la parenté » à ses noces. Dans la petite chambre de béguine où la Vierge prie, l'Ange Gabriel vient lui annoncer l'Incarnation. Une fleur desséchée se ranime sur sa tige¹ et l'on voit descendre une colombe faite « de belle manière ». Bientôt après Joseph, pris de soupçons, avertit sa jeune épouse qu'une femme adultère est « arce et lapidée », et il l'abandonne à son sort. Mais Marie a imploré le secours de Dieu, et Joseph, rassuré par l'ange Gabriel, revient lui demander pardon. La Vierge va maintenant visiter sa cousine Elisabeth qui, après de longues années de stérilité va donner à Zacharie un beau fils qui sera appelé Jean². Elle revient à Nazareth pour repartir avec Joseph à Bethléem, afin d'obéir à la proclamation de l'empereur. Repoussés de partout, les deux époux reçoivent l'hospitalité d'une fille charitable, Honestasse, qui les loge dans un appentis et qui assistera bientôt la Vierge dans ses couches. La bonne Honestasse est infirme, elle « n'a que des moignons », mais elle recouvrera miraculeusement l'usage de ses mains pour recevoir l'enfant divin. Cependant Joseph est allé demander du feu à un maréchal du voisinage qui refuse d'abord de lui en donner, puis se ravise, à condition qu'il l'emportera dans son manteau, ce qu'il fait. Quelle n'est pas sa surprise quand il retrouve à son retour la crèche illuminée par des

1. Jubinal, II, p. 49, 50. Sur cette fleur, ici non désignée, mais d'ordinaire un lys qui ornait de tradition la chambre de la Vierge, cf. Em. Mâle, *l'Art religieux*, etc., 1898, p. 319.

2. Jubinat, II, p. 57. Lacune du ms., complétée à l'aide du Roman de l'Annonciation N.-D.

cierges merveilleux qu'ont apportés les anges ! Le Christ est né. Aussitôt la statue de Jupiter s'écroule ; l'ange Gabriel va annoncer la bonne nouvelle aux bergers de la banlieue qui faisaient assaut de grossiers quolibets et qui continuent leur dispute jusque devant la crèche. Le messager Gratemauvais raconte un songe burlesque qu'il a fait à la taverne où il invite l'assistance à le rejoindre, et il entonne le *Te Deum*.

Telle est la singulière conclusion du premier mystère. Les tirades sont tantôt tout entières en vers de huit syllabes, tantôt terminées par un petit vers de quatre syllabes. Cette irrégularité de la versification semble déjà indiquer divers remaniments, mais, somme toute, les idées restent assez bien liées. Si l'on entre dans le détail de la composition, on s'aperçoit bien vite que le dramaturge s'est presque exclusivement inspiré de livres légendaires. La Genèse ne fait mention, on le sait, ni de la création ni de la révolte des anges¹, mais ces épisodes inspirés par les versets (XII, 7-9) de l'*Apocalypse* étaient depuis longtemps développés dans les traités de théologie et surtout dans les compilations populaires d'histoire sainte dont les expressions ordinaires se retrouvent dans ce mystère². Pour la légende de Cep ou Seth elle paraît empruntée à un apocryphe connu, la *Pénitence d'Adam*, ou peut-être tout simplement à la *Légende dorée*³. L'introduction des prophètes Amos et Hélie avant la mort d'Adam serait plus qu'étrange s'il n'était permis d'y voir une imitation lointaine de l'antique défilé des prophètes du Christ. C'est du même défilé que provient vraisemblablement la mention de « Sebile », appelée tantôt « royne moult nobile », tantôt « royne de Sezile⁴ », et dont le dramaturge cite à plusieurs reprises « un livre » de prophéties qu'on n'a pu identifier avec certitude, mais qui semble avoir figuré

1. Voir les détails donnés dans l'Introd. du *Mistère du Viel Testament*, t. I, p. xl verso et suiv.

2. Cf. les *Vies de Jésus* de 1380 et de 1485 citées plus loin, ou l'*Abrégé d'histoire sainte* par Robert d'Argenteuil (xiv^e s.) cité dans les Notes et Extr. des Ms. de la Bib. Nat., t. 33, 1^{re} part., p. 72. « Quant li angre furent ainsi trebuchié de paradis par lor orgueil et par lor mauvestié, Dex regarda les sièges de Paradis qui estoient vuidiez et dist : *Faciamus hominem*, etc. »

3. Légende de l'invention de la Sainte Croix.

4. Jubinal, II, 14, 23, 43. — L'invent. de cette Bibliothèque contient (art. 559) « la Prophécie de la Reine Sebile historiée ».

dans la bibliothèque du Louvre de Charles V. Enfin, au rapport de Gerson¹, il n'était guère de sermon de la Nativité qui ne fit mention de la chute des idoles à la naissance du Christ, et cette tradition avait reçu divers développements entre lesquels notre dramaturge n'avait qu'à choisir. Le Jupiter qui trône ici au milieu des dieux

Et des nouveaux fais et des vieux (p. 29).

remplace la déesse Roma qui ailleurs est remplacée par Romulus², de même que la ruine du Colysée alterne avec celle du temple de la Paix ou de la Concorde. L'entretien même de César avec son conseiller Sartan au sujet de l'inscription malencontreuse rappelle de fort près un entretien de Néron avec son conseiller Virgile. Le palais de Néron lui aussi s'écroulera « quand Vierge enfantera³ ».

De tous ces textes, le plus important est le *Roman de l'Annonciation Notre Dame*, etc., qui est quelquefois placé en tête de la compilation des jongleurs, et qui, suivant la remarque de M. P. Meyer, a déjà précédemment inspiré une pièce provençale analogue, *l'Esposalizi Nostra-Dona*⁴. C'est dans ce roman que le dramaturge français a pris directement toute l'histoire du mariage de la Vierge et de l'Annonciation, sans oublier l'ancienne et célèbre allégorie de la verrière que le soleil traverse sans la briser⁵. Il est difficile de dire si le mystère reproduisait également tous les détails de la visite à Elisabeth qui sont dans le roman d'une naïveté encore plus forte qu'à l'ordinaire. Le manuscrit Sainte-Geneviève tronqué ne nous a conservé que les premiers vers de cet épisode, mais assez pour constater qu'il était également emprunté à ce roman de l'Annonciation. C'est encore du même texte que vient la légende d'Honestasse, ou d'Anastasie, la fille sans mains,

1. Gerson, *Sermo de Nat. Dom.*, éd. Ellies-Dupin, t. III, p. 939.

2. Légende dorée : de *Nativitate Christi* ; — item, chron. d'Adhemar de Chabannes, Not. et Extr. des Ms. de la Bib. Nat., t. 35, 2^e part., p. 231.

3. Comparetti, *Virgilio nel medio evo*, t. II, p. 89-91 et Graf., *Roma nella memoria... del medio evo*, t. I, p. 324 et suiv.

4. *Romania*, 1877, p. 71. — It. 1887, p. 44.

5. Jubinal, t. II, p. 47. Cf. *R. des l. romanes*, 1885, p. 181, v. 963-975.

Le plus ancien auteur qui cite cette allégorie paraît être Saint Basile (Orat. in *nativit. Christi*) mentionné par Cornelius a Lapide, in *Luc*, II, 7.

légende en partie inexpliquée et qui paraît dérivée très probablement d'une série de ces confusions si communes dans l'hagiographie populaire. On a dit depuis longtemps qu'Anastasie avait remplacé la sage-femme Salomé des évangiles apocryphes qui figure avec Zebel dans les drames liturgiques et dans le V^e *Miracle de Notre-Dame* ; mais comment, et pourquoi est-ce justement Anastasie qui l'a remplacée la nuit de la Nativité ? La transition d'une légende à l'autre est déjà donnée dans une variante du manuscrit de Berne ¹ où la mère d'Anastasie est avec elle auprès de Marie, ce qui s'écarte un peu moins des données du *Pseudo-Mathieu*. D'autre part, l'Eglise honorait le 25 décembre une sainte du nom d'Anastasie, qui fut convertie par Chrysogonus et martyrisée sous le règne de Dioclétien ², et dont la légende et l'identité sont des plus controversées.

Cette Anastasie, mariée à Publius, est appelée quelquefois la vierge Anastasie ³. Elle a très bien pu se confondre avec l'une ou l'autre des martyres ses homonymes, sainte Anastasie l'Ancienne ⁴, et sainte Anastasie, compagne de Basilisse, lesquelles à des dates diverses subirent le même supplice et eurent toutes deux les pieds et les mains coupés. L'une de ces Anastasies, la compagne de sainte Basilisse martyrisée sous Néron, était souvent représentée portant à son cou ses deux mains coupées ⁵, et l'identité du supplice a pu valoir à l'autre la même représentation. Peut-être n'en a-t-il pas fallu davantage pour mêler Anastasie à la scène de la Nativité ; nous savons que la singularité de son supplice, de ses images ou de ses statues lui a peut-être valu de figurer dans d'au-

1. Signalée par M. Chabaneau, *Rev. des l. romanes*, 1888, p. 374.

2. *Légende dorée*. — Le P. Cahier, *Caractéristique des Saints*, t. I, p. 151.

3. *Not. et Extr. des Ms. de la B. Nat.*, t. 35, 2^e part., p. 496 « Anastase la virge ». — « Il y a apparence que l'Anastasie que l'on qualifie Vierge et Martyre et dont les Grecs font la fête au 29 d'octobre et les Latins au 28 n'est pas différente de celle-ci », a dit Le Nain de Tillemont (*Mém.*, t. V) qui paraît discuté plutôt que réfuté par les Bollandistes, *Acta SS.*, 28 oct., p. 518.

4. Sainte Anastasie l'ancienne, vierge et martyre, 28 octobre, sous Déce. Voir le P. Cahier, *Caract. des Saints*, t. I, p. 151. — *Acta SS.*, 28 oct., p. 513.

5. Sainte Anastasie et sainte Basilisse, martyrisées, le 15 avril, sous Néron. *Caract. des Saints*, II, p. 537, item II, 552, item II, p. 537 (mains coupées) et p. 539 (sein mutilé), et t. I, p. 372. — *Acta SS.* XV, Aprilis. t. II, p. 372, col. 1.

tres légendes ou traditions encore plus bizarres au moins en apparence¹.

C'est toujours dans le même roman de l'Annonciation Notre-Dame que le dramaturge a copié le tableau des anges apportant des cierges pour illuminer la crèche², et le joli miracle inédit des charbons ardents transformés en roses dans le manteau de Joseph. Le voici, d'après le manuscrit 5201 de la Bibliothèque de l' Arsenal. La Vierge se plaint de n'avoir « feu ne lumiere ». Joseph répond.

: « Dame, dist il, or soies coie.
Je irai por du feu en voie,
Dex remainra ci avec vos. »
— « Joseph, dist ele, hastez vos,
Moult desirre que il ait feu,
Avecques vos, en icest leu ».
— Or ouez qu' [a] Joseph avint.
A la maison au fevre vint,
Ou li feus cele nuit ardoit;
Du feu demande qu'il voloit,
Au fevre conte sa besoigne;
Cil cuide que ce soit mançonge,
Car moult est fox et de put art.
— « N'en avroiz point, fait il, musart,
Plains samblez de mavaise vie.
Volez vos or ardoir la vil[le] ?
Se maux ne me devoit entendre,
Je vos feroie moult tost prendre,
Et getier en prison leanz;
N'an porteras feu de ceanz ».
Sa feme l'ot, formant l'an chose,
Car ele estoit moult sainte chose.
— : « Sire, fait ele, donez l'ant,
Proudome samble durement,

Je cuit, s'il n'an eüst mestier,
Ne vos en fut venuz proier. »
— Li fevres l'ot par mautalant,
Li dist qu'il n'an avra noiant,
S'il ne l'an porte en son manteaul.
— « Je l'ottroi, sire, dist Joseaul ».
— Li fevres l'ot, moult en est liez,
Les charbons ai ou foeu poisiez,
En son manteaul li ai getez,
Toz enpers (?) et toz embrasez,
Mais Dex en cui il se fia
Une miraicle en demonstra.
Li charbons et les estanceles
Furent totes roses novales,
Et li fevres qui fu gaberres
Ai dit : « Tu es .1. enchanterres,
Vai, dit il, voide ma maison,
N'an porteras feu ne charbon. »
— Joseph s'an vint, ne tarde mie.
Ouez qu'avint sainte Marie.
Entre que Joseph au feu fu,
Li ange Deu i sont venu,
La dedans fu si grant clarté,
.II. cierge i sont alumé,

1. Ne serait-ce pas par allusion à la même légende que la Censure qui rogue, coupe et mutile les manuscrits a été personnifiée plaisamment sous le nom d'Anastasia ???

2. Jubinal, II, p. 62, 63, 63. — Cf. *R. des l. romanes*, 1885, p. 194 v. 1499 et suiv. Ce texte donne des détails sur les cierges qui manquent dans le Ms. 5201 de l'Arsenal, mais ne contient pas le Miracle des charbons ardents lequel n'est pas non plus mentionné par M. Reiusch.

Devant la virge honorée	De quoi li cirge furent fait.
Que sor le mur est hostalée ;	Li anges atant s'an revait,
Ainz puis ne porent estre estaint,	
Ne furent ne vermoil ne taint ;	Quant il (Josep) voit la dedanz le
Nuns hons ne vos saroit a dire	[feu,
Se furent de poiz ne de cire,	Deu en rant graces et mercie.

D'où vient ce miracle des charbons ardents attribué à Joseph ? Les *Evangelies apocryphes* ne nous offrent, à ma connaissance, aucun récit exactement semblable ; mais il y a eu diverses compilations modernes, formées de miracles détachés de divers apocryphes, et c'est peut-être une de ces compilations qui a inspiré le romancier. Ce qui le fait penser, c'est une *Vie de Jésus-Christ* composée en 1380 avec divers éléments ¹, et qui offre avec le roman plusieurs analogies. Si nous consultons ce texte de 1380, nous y voyons d'abord la fuite en Egypte et la sainte Famille sauvée par Jésus, qui fait lever instantanément le blé semé par un laboureur. Suit le récit des miracles que Jésus continue de faire en Egypte même sur l'eau, sur le feu, et de nouveau sur le blé, etc., miracles empruntés en grande partie à des sources déterminées. Le second miracle sur le blé, dont nous connaissons les origines ¹, a dû inspirer évidemment le miracle analogue antérieur que nous retrou-

1. Pour les Ms. et la bibliographie de cette *Vie* composée en 1380 pour le duc de Berry, voir plus loin p. 250 de ce livre. L'exemplaire du duc de Berry se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque grand-ducale de Darmstadt, n° 1699, ancien 18. — Grâce à l'extrême obligeance de M. le bibliothécaire, Dr Adolf Schmidt, on a pu comparer le texte de ce manuscrit à celui de l'imprimé de la B. Nationale, Réserve, H. 155 (1). 63 f. in-folio. — Le fond de cet ouvrage est emprunté aux *Meditationes Vitae Christi*, mais l'auteur y a inséré diverses légendes qui ne sont pas dans les *Meditationes*, par exemple ch. 6, p. 23, celle des sages-femmes, et chap. 10, p. 43, le premier miracle du blé ou du semeur qui nous occupe. Suit un choix de Miracles tirés du Pseudo-Matthieu, de l'Evangile de Thomas, et même, de l'Evangile arabe de l'Enfance (Tischendorff, *Ev. apocryphe*, 1876, p. 181), qui ne devait être publiée par Sike qu'en 1697. — Je n'ai pu comparer cette traduction ni à l'*Infantia Salvatoris* (Turin, 1476-1477?), ni à l'*Infancia Salvatoris* de William Caxton.

Le *Dictionnaire des Apocryphes* de Migne reproduit les Miracles précités, mais les Miracles seulement, avec des indications bibliographiques inexactes (t. II, p. 375, note 443), ou d'après une édition séparée des Miracles qui n'a pu être retrouvée. Ce dictionnaire ne cite pas la *Vie de Jésus Christ* de 1380 anonyme.

2. *Ev. de Thomas*, ch. X (éd. Tischendorff, 1876, p. 175. — Pseudo-Matthieu, chap. XXXIV, p. 104).

verons plus loin. De même le miracle connu de l'eau ¹ a dû suggérer par analogie celui du feu ou des charbons ardents d'origine inconnue. Voici les textes de la *Vie de Jésus-Christ* de 1380, d'après le manuscrit original et l'imprimé de Lyon (1480).

Comment pour la paour de Herodes, Nostre Dame et Joseph s'en fuirent en Egipte avec le doulz enfant Ihesus (Chap. 10, p. 43-44-45 de l'imprimé de 1480, B. N. Réserve H, 155) ².

Nostre Dame estoit jeune, Joseph estoit vieux ³ et si n'avoient point d'argent, et il leur fayloit pourter leur enfant et fuir en estrange pais et desers sauvaiges et chemins terribles, ou ils trouverent de[s] larrons, dont il en eut ung qui leur fit bonne chiere en les convoyant moult doucement et leur monstroït le chemin, et dist l'on que ce fust le bon larron qui fut saulvé à la Passion Nostre Seigneur ⁴. Ainsi après que Notre Dame cheminoit, ils vont trouver un laboureur qui seminoit du blé. L'enfant Ihesus mist la main au sac et getta son plein poin de blé au chemin; incontinant le blé fust si grand et si meur que s'il eult demeuré ung an à croistre, et quant les gens d'armes de Herodes qui queroient l'enfant pour occire vindrent à cellui laboureur qui cuilloit son blé, si vont lui demander s'il avoit point veu une femme qui portoit ung enfant. — « Oy, dist-il, quand je semoie ce blé ⁵. — Lors les murtriers si se penserent qu'il ne savoit qu'il faisoit, car il avoit presque d'un an que cellui blé avoit été semé, si s'en retournerent arriere.

1. *Ev.* de Thomas, ch. IX (Tischendorff, p. 174). — It. *Ps. Matth.*, XXXIII, p. 103.

2. Manuscrit original de la Bibliothèque G. D. de Darmstad, n° 1690 (ancien 18). — Folio xxx v°, ligne 23 à xxxii r°, l. 24.

3. Première phrase traduite des *Meditationes Vitae Christi*, cap. XII : *Portabat eum mater tenera et juvenis valde, et sanctus Joseph multum senex* ».

4. Légende connue (Cf. *R. des l. romanes*, 1888, p. 377, v. 2158), représentée sur le portail de St Julien de Vouvant (xii^e s.) d'après le *Tr. d'iconographie chrétienne* de Mgr. Barbier de Montault, Paris, 1900, t. II, p. 124.

5. Légende populaire représentée sur un ornement brodé de l'église d'Anagni (xiii^e s.), puis sur le portail sud de l'église d'Avioth (Meuse, xiv^e s., et à Rome dans l'abside de l'église de St Onuphre (xv^e s.) etc. Cf. Barbier de Montault. *Ibid.*, t. II, p. 124.

Le plus ancien texte qui la contienne est le Roman de l'Annonciation Nostre-Dame dans certains manuscrits seulement (B. N. fr. 1533 f. 13-16, ip. p. Reinsch, *Die pseudo-evangelien von Jesu*, etc., 1879, p. 60-66), d'où elle a passé dans la *Chr.* de Jean d'Outre-meuse, t. I, p. 356, et dans le *Jeu des trois Rois*. Il est à noter qu'elle manque dans les Ms. connus du poème des Trois Maries par Jean de Venette, mais Jehan Drouyn qui a mis ce poème en prose (*la Vie des trois Maries*, Rouen, J. Bruges, B. Nat. Réserve, Y¹ 763) y a inséré, ch. 39, la légende du semeur d'après le texte que nous avons

Cy après sont recités aucuns miracles ¹ que Ihesus put faire en sa jeunesse, lesquels ne sont point en l'Evangile (p. 45, r°).

.....

Comment Notre Seigneur abregea le chemin et des miracles qu'il fit quand il entra en Egypte ² (p. 48).

.....

A l'entree du pays, l'enfant Jesus trouva un champ semé de nouveau; il commanda au grain de froment qu'il devinst épis, dont ce fust fait. Lors Notre Seigneur print des épis, en mengea, puis donna sa benediction sur le champ, et ce lui donna telle grace que, quand son maistre le feroit cueillir, qu'il lui rendist autant de muids comme il y avoit semé des grains, et ce fust fait.

Comment Ihesus porta l'eau en son chaperon ⁴ (p. 53).

Quant Ihesus eut six ans, sa mere si l'envoia querir ung jour de l'eau à la fontaine. Advint que la bruchere rompit ou chemin. Si print son chapperon et le remplit d'eau et l'aporta à sa mere. Les voysins, voyans ceci, se donnerent grand merveille de ce que son chapperon tenoit l'eau ainsy bien come la bruchie ³.

Comment Ihesus porta le feu en son giron (p. 53) ⁵.

Oultre plus advint que Nostre Seigneur alloit ung jour querir du feu en l'ostel d'ung marechau, dont il y eult ung varlet qui estoit mauvais garson qui dit à l'enfant Ihesus qu'il n'en porteroit point, sinon qu'il l'emportast en son giron. — « J'en suis content, dist l'enfant Ihesus ». — Adonc le bon varlet si lui mist des charbons dedens son giron, dont le doux enfant Ihesus l'emporta aussi doucement come si ce fussent poyres, sans en avoir la robe gastee, de quoy le marechau et le varlet en furent moult esbahis.

reproduit. Pour les mentions postérieures très nombreuses de cette légende, voir *The english and scottish Popular Ballades*, ed. by Fr. James Child, t. II, p. 7 et 509.

1. Le premier est intitulé : *Comment les dragons adorèrent l'enfant Ihesus* (cf. *Pseudo-Mathieu*, XVIII, XIX).

2. Ms. Darmstadt, 1699, fol. xxxiiii r°, ligne 24 à xxxv r°, l. 6.

3. *Cruche* dit le texte modernisé de Migne, *D. des Ap.*, II, p. 380; Godefroy ne donne que *brechie*.

4. Ms. Darmstadt, 1699, fol. xxxviii r°, ligne 11. — 21.

5. Ms. D. fol. xxxviii r°, l. 22. — Verso l. 12.

L'auteur du roman de l'Annonciation Notre-Dame n'a-t-il pu avoir sous les yeux quelque compilation latine analogue à celle qui paraît avoir été traduite dans la *Vie de Jésus-Christ* de 1380 ? N'en a-t-il pas simplement modifié les données en changeant les acteurs et en transportant les miracles de Jésus à Joseph ? C'est peut-être l'explication la plus simple de toutes les analogies entre les textes précités, bien qu'elle ne rende pas compte de toutes les difficultés. En tout cas, le dramaturge qui est venu après le romancier ne s'est plus mis en frais d'imagination ; il a copié le roman et n'a guère imaginé que la mise en scène et les bergeries finales.

LE JEU DES TROIS ROIS

Le *Jeu des Trois Rois* fait suite à la *Nativité*, mais les deux pièces pouvaient se jouer séparément ; le manuscrit Sainte-Geneviève indique à la fois les raccords et les séparations. Ce *Jeu des Trois Rois* est si simple, qu'à première vue on le dirait dérivé directement de ces anciens drames liturgiques sur le même sujet qui se conservèrent longtemps dans les églises de province¹, et dont certaines cérémonies subsistaient encore à Paris, à la fin du xiv^e siècle. Ouvriers, bourgeois, princes et seigneurs se présentaient toujours à l'offrande comme au temps des Rois Mages. Le bon roi Charles V fermait la marche, précédé de trois officiers apportant dans des coupes l'or, l'encens, la myrrhe². Est-ce à ces anciennes traditions que se rattache le Jeu Sainte-Geneviève ? En partie.

On lit dans l'ancien office de l'Etoile ou des Mages de Rouen³ : « Le jour de l'Epiphanie, après Tierce chantée, trois clercs de premier rang en chape et couronne viennent de trois côtés différents avec leurs serviteurs, vêtus de la tunique et de l'amict, ils se ren-

1. *Officium Stellae*, P. Migne, t. 147, et édit. Gasté, p. 51 : « Interim fiant oblationes a clero et populo. »

2. Contin. de G. de Nangis, en 1378. — Des mentions analogues se voient encore dans les *Comptes de l'Hôtel des rois de France* imprimés par Douët d'Arcq, 1865, p. 267 et p. 33.

3. *Off. Stellae*, édition Gasté, p. 49.

contrent devant l'autel. Là ils se donnent le baiser de paix. » Cette simple mention du « baiser de paix » a peut-être suffi au dramaturge pour imaginer ¹ que les trois rois sont en guerre, divisés par des haines mortelles, et qu'ils ne se réconcilient que sur le chemin de Bethléem. Le messenger Trotemenu a vu les trois rois. Il court prévenir son seigneur Hérode qui envoie sommer les étrangers de comparaitre à sa cour, où ils se proposaient d'ailleurs de lui rendre leurs devoirs. Ils comparaissent en effet et racontent comment ils vont adorer un enfant nouveau-né, le Roi des Rois. Hermès, le conseiller d'Hérode, lui explique que cet enfant merveilleux a été en effet annoncé par des prophéties, et le roi inquiet fait promettre à ses bons frères de revenir auprès de lui quand ils auront trouvé et adoré l'enfant, afin que lui-même puisse aller lui rendre hommage. Les trois rois reprennent leur marche ; l'étoile merveilleuse les conduit à la crèche où ils offrent à l'enfant divin leurs présents symboliques, puis ils prennent congé et fatigués de leur long voyage, ils s'endorment l'un à côté de l'autre, couchés peut-être, comme on les voit sur les vieilles images, dans la même couverture. Mais un ange leur défend en songe de repasser chez Hérode ; ils obéissent et disparaissent « Cy voient où ils vourront » (p. 117).

Voici maintenant un laboureur courbé sur les sillons : il moralise en fort bons termes sur la nécessité du travail, et sème à pleines mains le blé qui doit le nourrir, ainsi que tout l'État (p. 117).

Cependant Hérode, inquiet de l'absence prolongée des trois rois, fait garder les passages par ses soldats Humebrouet et Hapelopin ². Les bandits ne voient rien venir et de guerre lasse reviennent auprès du roi qui, sur le conseil d'Hermès, les renvoie en expédition avec l'ordre de massacrer tous les enfants au-dessous

1. Il n'est pas question de ces divisions dans l'histoire latine des trois rois par le carme Jean de Hildesheim (1375), la plus complète et la plus répandue au moyen âge et dont les traductions françaises manuscrites (Besançon, n° 825, Cambray, 692, etc.) et imprimées sont communes. Les trois rois arrivent séparément à Jérusalem et sont surpris par les nuages et l'obscurité qui se dissipe quand le dernier, Gaspar, est arrivé ; alors les trois rois se jettent dans les bras l'un de l'autre (chap. XII).

2. *Hapelopin* qui manque dans Godefroy désigne un gibier de potence. Cf. les comptes de l'échevinage d'Amiens de 1425, Reg. CC 18, fol. 198 : « le tour de le justiche de la ville que on dist le *Happelopin* ».

de deux ans. L'Enfer se réjouit, mais déjà Raphaël a prévenu Joseph et Marie. Ils fuient. Le Semeur leur indique la route d'Egypte, mais il dissimule leur passage aux meurtriers lancés sur leur piste. — « Personne, dit-il, n'a passé ici depuis que j'ai semé mon blé. » — Or ce blé, par miracle, est déjà bon à moissonner. Les soudards prennent leur revanche sur les enfants qu'ils arrachent à leurs mères désespérées, et reviennent prévenir Hérode qu'ils ont massacré « cent quarante-quatre mille Innocents (p. 132) » ; seul, celui qu'ils cherchaient leur a échappé. Hérode, furieux, se tue d'un couteau, à l'instigation des diables qui rappellent tous ses méfaits et qui l'emportent en enfer. Aussitôt Joseph et Marie, avertis par l'ange, reprennent le chemin de Nazareth, et sur l'invitation de Joseph l'assistance entonne le *Te Deum*.

Les sources de ce petit drame sont encore de deux sortes. L'histoire des trois Rois, Baltasar, roi d'Arabie, Melchion, roi de Sezille, Jaspar, roi de Tharse, leurs noms, leur âge, leur costume, leurs présents symboliques ont pu être empruntés soit aux anciens drames liturgiques, soit plutôt à un manuscrit du *Roman de l'Annonciation Notre-Dame* qui avait tiré lui-même ces détails d'un apocryphe connu de Bède¹. Avec le temps et les transmissions, l'ordre des facteurs ou des rois a été interverti, et Melcion, jadis « roi d'Arabe », est devenu ici « roi de Sezile, p. 88 », probablement par allusion au verset 10 du psaume LXXI, mais ces différences sont insignifiantes². Tout le reste est bien emprunté directement au *Roman de l'Annonciation Notre-Dame*, avec de légères modifications. Déjà le chiffre des « cent quarante-quatre mille Innocents » massacrés y attire notre attention, bien qu'il ne soit

1. Bède, *Collectanea*, Patr. Migne, t. 94, p. 542. L'ordre change dans les trois textes : Bède : Baltasar senex aurum obtulit. — Secundus Gaspar, juvenis imberbis, thus, tertius Baltasar fuscus myrrham.

— *R. des l. rom.*, 1885, li ainsné Melchion roi d'Arabe, or ; — li jones rois Baltasar, roi de Samar ou Saba, encens ; — Jaspar, roi de Tarse, myrrhe.

Jeu des trois Rois, Baltasar, 1^{er} roi d'Arabe, or ; Melchion, roi de Sezile, encens ; Jaspar, roi de Tarse, myrrhe.

2. *Vulg.* : « Reges Tharsis et insulae munera offerent ; reges Arabum et Saba dona adducent ». C'est par erreur que dans l'imprimé de Jubinal, p. 86, ligne 1, Jaspar est appelé *Quins* de Terse. Il faut corriger cette leçon absurde du manuscrit ainsi :

Me het a mort et cilz de Terse.

pas rare¹. Cet indice de l'imitation est confirmé par la jolie légende du Semeur qui figure dans certains manuscrits du roman² et que le romancier avait tiré lui-même, nous l'avons vu, de quelque compilation latine. Comme la légende du semeur elle-même n'est point une rareté, il pourrait subsister des doutes sur l'imitation, mais ils sont levés par d'autres coïncidences, tel que l'ordre³ donné par le roi Hérode de

Garder les pors et les passages

et par la curieuse oraison funèbre que ce roi reçoit dans les deux textes du roman et du mystère :

L'Annonciation Nostre Dame.

Vers sa fame est une nuit trais,
Gete les mains, si l'estrangla,
Si qu'entre ses mains devia.
Puis s'en revint par ses enfans,
.II. en estrangla li tirans,
Le tiers s'en fui tout tremblant,
Et trespensis et esmaians,
Toz nus s'en fui et descaus,
Rois fu, si out nom Archelax.

Son pere fist prendre et tenir⁴,
Em plom boulant le fist salir.
Toz fu bruis el plon ardent,
C'on li geta la teste avant.
Li fel tirans ainsi fu mors,
Molt souffri male fin le cors.
Oï avez com faitement
Herode morut a torment
(Ed. Chabaneau, p. 216, v. 2352).

1. Ce chiffre se retrouve en effet dans beaucoup d'autres textes cités par M. P. Meyer (*Not. et Extr. des Ms. de la B. Nat.*, t. 33, 1^{re} p. p. 72) dans la *Passion de Semur*, v. 3 419, la *Vie de Iesuerist* de 1485, p. 329 de ce livre. Il vient tout simplement du verset 4 (ch. VII) de l'*Apocalypse* que les commentateurs appliquaient d'ordinaire aux Juifs qui doivent se convertir à la venue de l'Antechrist. Plus tard, comme le dit Petrus de Natalibus, il a été transporté aux Innocents auxquels on appliquait déjà d'autres versets de l'*Apocalypse* dans les drames liturgiques.

2. Elle manque dans le texte imprimé par M. Chabaneau, mais a été imprimée comme il le dit (*R. des l. romanes*, p. 1883, p. 377 par M. Reinsch, et figure encore dans d'autres Ms.

3. *R. de l'Annonciat. N. Dame*, p. 208 v. 2036 — Item : *Le Jeu des trois Rois*, p. 118, 119 : Garder le pon et la cité. — Les passages garder ferons.

4. Cf. le Ms. de l'Arsenal 5201, fol. 101 r^o :

Fait une cuve aparoiller
D'oille brulant et de vin chaut
A .i. sien maistre senechaut,
Fist son pere leanz geter...

Cette altération de la légende du roi Hérode, racontée par Pierre Le Mangeur, *Hist. scolastique*, In Evang., cap. XVI, paraît extrêmement rare ; elle a été pourtant sculptée

Le Jeu des Trois Rois.

Onques ne fut plus malvais hons.	Puis sy a fait par sa malice
Portons le tost en noz maisons,	Dez enfans une grant justice,
Car il fict sa famme murtrir,	XLIII [I] mille a grant tort
Et ces .III. filz aussy morir ;	Decoler et tout mectre a mort.
Et son pere trestout vivant	Or l'enportons ysnellement
Fist il boulr en plon boullant.	Sanz luy faire aligement,
Il cuida les .III. roys tuer,	Que certez bien l'a deservy
Mais contre eulz ne pot arguer.	(t. II, p. 136).

On le voit, le *Jeu des trois Rois* a bien la même source que la *Nativité* ; mais rien ne nous prouve déjà plus qu'il ait le même auteur. La versification n'offre plus trace du petit vers final de quatre syllabes. La différence de ton est sensible ; plus de plaisanteries choquantes, tout est ici grave, sérieux, naïf. D'après ces différences, on reconnaîtrait volontiers dans le *Jeu des trois Rois* une autre main, si les appréciations littéraires de ce genre n'étaient toujours très douteuses. Mettons donc simplement qu'il y a doute.

LA PASSION DES JONGLEURS

Le *Roman de l'Annonciation Notre-Dame* a inspiré, comme on l'a vu, les deux premiers mystères de la collection Sainte-Geneviève. En a-t-il été de même du poème suivant de la Passion, le plus populaire peut-être de la compilation, et le plus ancien, puisqu'il remonte à la fin du XII^e siècle ou au commencement du XIII^e ? Déjà les bateleurs ou jongleurs qui le chantaient se plaignaient de l'indifférence du peuple qui

Plus volentiers or[r]oit conter
 Coment Rolant ala joster
 A Olivier son compaignon

à la façade de la cathédrale d'Amiens, portail de gauche, où l'on voit le père d'Hérode jeté dans une cuve de plomb bouillant, qui a remplacé les bains que prenait son fils dans sa maladie.

K'il ne feroit la passion
 Ke Dex souffri o grant enhan
 Por le pechié ke fist Adan¹.

Les rôles sont renversés à la fin du xiv^e siècle. S'il y a encore des jongleurs pour chanter Olivier et Roland dans les campagnes, et si leurs chants y sont toujours goûtés, les chanteurs eux-mêmes ne sont guère plus estimés « que les geais »², nous dit en 1396 l'ermite champenois, Jean de Varennes, et le nom même de jongleur est pris pour une injure, suivant la *Somme Rurale* de Boutilier. Malgré ce discrédit, les chants de geste dureront encore longtemps, comme nous le verrons, mais les jongleurs pieux dureront plus longtemps que les autres, et ils ont certainement propagé diverses légendes sur la Passion. Raison de plus pour examiner le poème populaire de la Passion qui faisait partie de leur répertoire, mais comment l'examiner ? Les analyses publiées³ sont si brèves qu'elles ne peuvent rendre aucun service pour cette recherche ; le texte imprimé lui-même est très écourté⁴, et les manuscrits très nombreux présentent entre eux des différences considérables. Dans ces conditions, nous nous bornerons à résumer en détail un manuscrit ancien⁵ et à comparer cette version à une rédaction

1. Bib. Nat. ms. fr. 24,301 fol. 265 r^o col. 1. — Sur ce début, cf. *Romania*, 1887, p. 47 note 4. — Comme les poèmes précédents de la compilation, ce poème de la *Passion* a été résumé en prose dans la *Chronique* de Jean d'Outremeuse, t. I, p. 401 et suiv.

2. Gerson, éd. Ellies Dupuis, t. I, col. 935. — *Hist. litt. de la France*, t. XXIV, p. 442. « Si un geai, un rossignol ou tout autre oiseau, si un chanteur des gestes de Charles, de Roland, d'Olivier avaient chanté sur cette montagne (de Saint-Lié) autant que moi indigne y ai chanté la parole de Dieu, et qu'on les eût fait saisir comme moi honteusement, sans forme de procès, par des hommes d'armes, je ne doute pas que cela n'eût déplu au peuple ».

Cf. Gerson. *Passion* : Heu me, mulier, II, *Reg. XIII* (B. N. ancien ms. Saint Victor 556, fol. 322) : Quant ung chanteur de romans *cel historiarum* narre les paroles, les faiz d'ung bon prince qui fut gracieux a regarder, vigoureux a guerroyer, courtois, adoucy et debonaire a pardonner, il est volentiers et doucement oy et escouté, et quand il vient au point de la mort, il n'y a nul ne nulle, qui ait le cuer si dur qui ne le commance applaudir et a plorer, especialement ceulx et celles qui sont de son sang et lignaige.....»

3. Par M. Bonnard, *Les Traductions de la Bible en vers françois au moyen âge*, p. 49, p. 188, p. 230.

4. *Rev. des l. romanes*, 1885, p. 229 et suiv.

5. Bib. Nat. ms. fr. 24,301, fol. 265-298, xiii^e siècle (la *Passion* proprement dite du f. 265 à 291 r^o col. 1).

plus compliquée, datée de 1243. Si cette étude ainsi délimitée n'a aucune prétention critique, elle peut suffire pour comparer le poème à d'autres compositions analogues et en particulier aux mystères Sainte-Geneviève.

Le poème de la Passion s'ouvre par un conseil de la Synagogue qui, sous la présidence de l'évêque Cayphas, décide de faire arrêter Jésus, mais après la Pâque, pour éviter une sédition populaire. *Trois* ¹ jours avant la Pâque, « Dieu » revient de Béthanie à Jérusalem et loge dans la maison de Simon le lépreux, où la pécheresse Madeleine répand sur ses pieds blessés par la route un vase de parfums précieux. Cette profusion excite la colère de Judas qui s'en va immédiatement vendre son maître à la Synagogue et reçoit avec joie ses trente deniers.

Le jour de la Pâque, Jésus envoie les apôtres Pierre et Jean ² préparer la Cène chez l'inconnu qu'ils rencontreront tenant une canne ou une bûche d'eau, et, le soir venu, il se rend lui-même dans la maison avec ses autres disciples, qui s'assient à table à ses côtés. A table, Judas révèle de nouveau sa rapacité par un trait singulier (qui n'est que la déformation grossière d'un symbole subtil), et saint Jean, suivant la légende, s'endort d'un sommeil plein de rêves et de visions prophétiques ³ :

Judas ne s'asist pas desrier.	Come nostre sires besvoit,
Nostre sires forment l'amoit,	Se li embloit come gloton
Totes ores o lui mainjoit ;	Tot le plus biau de son poisson ⁴ .
E li traîtres ke faisoit ?	Jai Dex n'en feïst nul semblant.

1. *Sis* jours dit le Ms. de l'Arsenal, 5201, f. 107 r°.

2. Ces noms qui ne sont pas donnés par les évangélistes varient dans les mystères. Ainsi dans la *Passion* de Sainte-Geneviève ces envoyés sont S. Pierre et S. Jacques comme dans les *Récits d'histoire sainte en béarnais*, éd. Lespy et Raymond, Paris, 1876, t. II, ch. 58, p. 63. Sur l'explication de ces variations presque toutes raisonnées, voir plus loin (ch. des Mystères rouergats) p. 395, n. 1 de ce livre.

3. Cf. la *Bible* d'Herman de Valenciennes (Not. et Extr. des Ms. de la B. Nat., t. 34, p. 200 :

Ço est Johans, ben le vus dei nommer.
Qui but la science, quant dormit al soper
Sor le piz son maistre.....

Sur les sources anciennes de cette légende et son usage fréquent dans les mystères voir plus loin p. 222, 435 de ce livre.

4. « Le plus beau morsel du pois(s)on dit le Ms. 5201 de l'Arsenal, fol. 110 r°. Même légende dans la *Vie de Jesu-Christ* de 1485, p. 333 de ce livre. Ce poisson est soit une

Lors s'endormi en son devant	Un petit d'ore en fui ravis
Iohans li boins ewangelistes,	Amont el ciel ses esperiz,
Toz li muedres de ces menistres ;	Qel chose i vit nel voil descrivre,
Endormi soi desor son mestre.	Car longie chose fust a dire.
Nuez l'ensera ; si dut il estre,	(fol. 268, col. 1).

Quand il se réveille, Jésus institue « le sacrement de l'autel » ou l'Eucharistie, et annonce qu'un de ses disciples est sur le point de le trahir. Est-ce moi ? s'écrie Judas :

« Sire, dist l'un, chascun par soi,	: « Sui je dont ce, maistre Ihesu ? »
Sui je donc ce, dites le moi. »	— « Oïl, ce es tu voirement,
— « O moi mangue et o moi boit	Ja l'as tu dit apertement. »
Qi mon cors, dist Dex, traïr doit » ;	(p. 268, col. 2).
E. Judas li a respondu ¹	

Cette révélation ne surprend pas outre mesure les autres Apôtres, qui déjà se disputent la primauté. Jésus, pour les rappeler à l'humilité, demande « un linceul blanc » et un bassin, et lave les pieds de ses apôtres en commençant par saint Pierre ² qui doit bientôt le renier ; puis il dit les grâces, et il les emmène tous au jardin d'Oliviers où il se retire à l'écart pour prier son Père, et où il est réconforté par un ange non nommé (270 r^o, col. 1).

Voici venir Judas avec une troupe de soldats, éclairés par des lanternes. D'un coup d'épée, saint Pierre tranche l'oreille du valet du grand prêtre, nommé Marcus. Jésus le guérit, mais les Juifs déclarent que c'est par le diable ; ils mettent en fuite les disciples et entraînent le maître tout droit chez Caïphas. Seuls Pierre et Jean viendront furtivement le rejoindre. Saint Jean, arrivé le pre-

allusion à l'*Ichthus*, emblème du Christ (cf. Didron, *Histoire de Dieu*, p. 334 et suiv.), soit un souvenir du repas offert à Jésus par ses disciples (*Luc.* XXIV, 12, *partem piscis assi*) et ainsi interprété par Bède (P. Migne, t. 92, p. 631) et la *Glose ordinaire* (P. Migne, t. 114, p. 354 : « *Piscis assus, ipse mediator passus, in aquis humani generis captus laqueo mortis, assatus tempore passionis* ». La glose de Bède a déjà passé dans la *Passion* romane de Clermont-Ferrand.

1. Cf. la *Passion* Sainte-Geneviève, p. 178, même mouvement.

2. C'est l'ordre indiqué par la *Glose ord.* comme le remarque Albert le Grand in *Joann.*, XIII ; ailleurs Jésus commence par Judas suivant St. J. Chrysostôme.

Le lavement des pieds lui-même est placé après la communion, suivant le 4^e *Evangelie* (*Joann.*, XIII, 2, 4), ainsi interprété par quelques théologiens et légendaires. Voir plus loin, p. 221, n. 3 et p. 208, n. 1 de ce livre. Le plus souvent il est placé *avant*, d'après les synoptiques.

mier dans la cour du grand-prêtre, obtient du portier l'entrée pour saint Pierre, et l'installe près du feu ; mais peu après, saisi par son manteau et craignant pour sa vie, il s'enfuit et le laisse seul (f. 273 r^o, col. 2). Cependant Jésus se défend contre les faux témoins et le grand-prêtre avec tant de calme qu'un des assistants irrités le frappe au visage. Le grand-prêtre lui-même ne se contient plus quand l'accusé déclare qu'il est vrai fils de Dieu.

Quant c'oï li fel Caiphas,	Sus est sailliz com desirez,
Si l'avoit saisi par ses dras,	Par un poi qu'il n'est forcenez.
De tel aïr vers soi le tire	(fol.. 274, col. 2).
Que son vestement li descire,	

La mort de Jésus est décidée, et presque en même temps saint Pierre, interrogé successivement par une femme, par Marcus et par une seconde servante, renie trois fois son maître que les bourreaux continueront d'outrager toute la nuit. Au matin, après un nouvel interrogatoire, on l'entraîne chez le prévôt Pilate, qui seul peut prononcer la peine capitale. A cette vue, Judas, saisi de remords, rapporte les trente deniers au temple et va se pendre avec sa ceinture aux branches d'un « ceür » ou d'un sureau maudit¹. Les Juifs ramassent les deniers de trahison.

« Un leu en achatons,	Qi entre nos muerent sovent. »
Cil ou l'en destruit les larrons,	— Ensi l'ont dit, ensi le font,
Les omecides, les felons,	Mont de Calvaire achaté ont, ¹
Et iluecques enterrérons	Ihesu i soufri passion.
Les cors ke nos ne connoissons,	(fol. 277, col. 1).
Pelerins et estrange gent	

Cependant Pilate s'est hâté de renvoyer l'accusé au tétrarque de Galilée, Hérode, qui se réjouit fort de sa venue, et par prières et menaces essaie d'obtenir de lui un miracle. Jésus lui déclare qu'il

1. Même légende dans Jean d'Outremeuse, I, 409 et dans la *Passion Sainte Geneviève*, p. 206 :

..... s'en acheterons
 Ung champ ou qu'il souffrir feront
 A Ihesu grant douleur amere.

2. Cet arbre était un figuier pour Juvenius (*hist. Evangelica* l. 4) et pour le Pseudo-Bède qui le décrit *De locis sanctis*, cap. 4. Plus tard ce fut un sureau souvent mentionné, et décrit notamment dans le *Voyage de Mandeville*.

n'a aucun pouvoir sur lui, et, ces mots dits, se renferme dans un silence dédaigneux, si bien que les soldats irrités le revêtent d'une robe blanche comme un fou, et l'accablent de coups. Hérode lui-même finit de guerre lasse par le renvoyer à Pilate, lequel fait revenir les princes de la loi à son tribunal et leur propose en vain de délivrer Jésus « après l'avoir fait battre et corriger ». Ceux-ci préférèrent « l'homicide » Barraban. L'embarras de Pilate redouble, quand sa femme, stylée par le diable Belzebuz, qui craint que la mort de Jésus ne dépouille l'enfer, vient en personne demander l'acquittement.

Or parlons un poi del diable
 Ki est prevost et conestable
 De l'efernal perdicion
 Ou l'en n'avra ja se duel non.
 C'est Belzebuz ¹, le mastre sire,
 Ja n'iert sanz dolor et sanz ire,
 Il fu plus clers ke nule estoile,
 Or a la faice troble et noire.
 Icele nuit ke Dex fu pris,
 Se porpensa li ennemis
 S'apercevoir pas ne porroit
 Se Ihesus rois del ciel estoit.
 — « S'il est Dex et il pert la vie,
 Tote ai perdue ma baillie,
 Il brisera Enfer le sire
 Qui li osera contredire.
 S'il resoit mort, tot c'ai je fait,

J'ai porchacié trestot cest plait,
 J'irai, se reporchaceraï,
 Ihesu de mort delivrerai. »
 — A la feme Pilate vint,
 Devant son lit tot droit ce tint.
 S'ele le vit en son dormant,
 Savoir poez poor ot grant
 — « Garde, fait il, ne soit occis
 Ihesu ke li Juif ont pris,
 S'il resoit mort, mal fustes nez,
 Vos en serez trestuit dannez ;
 A ton signor di k'il gart bien
 Ne soit occis por nule rien, »
 — Onkes ne cessa Belzebu
 Tote la nuit, tant ke jor fu ¹.
 (f. 279, col. 2).

Dès le point du jour, la femme épouvantée vient elle-même¹ raconter sa vision à son mari qui « en frémit » comme elle, mais craint encore plus la colère de César. Il prononce la condamna-

1. Cf. J. d'Outremeuse, I, 410 : « Belzebuz le prevos d'ynefir ».

Légende ancienne déjà rappelée par Rabanus Maurus, représentée dans le manuscrit d'Herrade de Landsberg, et encore citée dans la *Catena aurea*, in *Matth.*, XXVI, p. 297. Sur les autres textes cf. Cornelius a Lapide, in *Matth.*, XXVII, p. 521.

2. Item, Arsenal, ms. 5201, fol. 121 r^o, col. 1. La feme vint come messaige ».

Dans la copie de Geoffroi de Paris (B. Nat. ms. fr. 1528, f. 102, col. 1) dont on parlera plus loin, elle lui envoie un messenger.

tion, et les bourreaux s'occupent aussitôt de fabriquer la croix et les clous. Le bois de la croix n'est pas un bois quelconque : c'est, comme on l'a déjà vu, un rejeton du pommier du Paradis, dont le tronc, après avoir jadis servi de pont à la reine de Saba¹ quand elle entra à Jérusalem, a été miraculeusement conservé dans le fond boueux de la piscine probatique. Cette première légende qui dérive de l'apocryphe connu de la Pénitence d'Adam, a été souvent imprimée² ; il n'en est pas de même de la seconde, celle du forgeron Israhel et de sa femme qui forge à son défaut les cloux de la croix.

Quant li Juif ont la crois faite
K'il avoient del faingier³ traite,
Ni a celui porter la deint⁴,
Et dit chascuns : « A nos que tient
« Qe li façon tant de servise ? »
Desus le col Ihesu l'ont mise,
« Bien est droiz, font il, cil la port
« Qi dedens li soufferrai mort »⁵.
Lors demandent : « Les clos avez ? »
— « Nenil » font il. — « A fevre
[alez ».

Chiez Israel⁶ en vont tot droit.
Cant Israhel venir les voit,
Ses mains repost⁷, si s'est assiz,
N'en fera nul, ce m'est avis.
— « Dant fevre, font la fole gent,
« Faites les clous delivrement,
« Ihesu volons crucefier
« K'il ne puisse mais reinier ».

— « Signors, fait il, mal ai es mains,
Molt a lonc tens ke ne fui sains ».
— « Qel mal est ce ? » — : « El feu
[me cuis ».
— « Mostrés les nos ! » — : « Sei-
[gnors, ne puis ».
— « Por coi, diable, ne poez ? »
— « Seignors, toz ai les dois enflez ».
— « Par le grant Deu, or les mos-
[trez,
« Toz estes mors se vos mentez ».
Cil traist ces mains, grant poor ot,
Totes lieprouses con Dex vout.
Sa malle feme ot le cuer faus ;
Li dist : « Tost vos est pris cis
[maus ;
N'a encore se bien poi non
Qu'entre moi et vos forgion,
Ne puet remanoir por nul plait

1. B. N. fr. 24,301, fol. 282, col. 2. Lonc tens apres sainte Sebile. — Por Salemon vint en la vile. » — D'autres ms. disent simplement « une dame ».

2. *Romania*, 1887, p. 49, 50.

3. Ms. 24,301 : taier.

4. Ms. 24,301 : la deint — ca teint.

5. Ms. de l'Arsenal, 5201. = Qui desore recevra mort.

6. Item. Ms. de l'Arsenal, 3,516 f. 49^{re} col. 1, et B. Nat. fr. 1526, f. 105^{vo}. — Le Ms. 5201 de l'Arsenal dit simplement : Quant li fevres venir les voit (f. 125^{re}).

7. Ms. 24,301, respont.

Que li trois clou ne soient fait ».	As faus Juïf[s] les a livrez,
Le fer o les tenailles prist,	Et il les en ont tost portez,
Desus la brese ardant le mist,	Venuz en sont lai ou Ihesum
O les ovriers le feu soufla,	Enmenoient li mal felon.
Toz les troiz clous fist, tant forja,	(fol. 283, col. 2).

Telle est la curieuse légende de la fevresse qui fera fortune au théâtre et y recevra maints développements, tandis que la variante citée par Pierre Bercheur ¹ sera bientôt complètement oubliée. Tous sont indiqués déjà dans la première et la plus ancienne version. Les épisodes qui suivent (Simon de Cyrène, rencontre des filles de Jérusalem, crucifixion, lamentations de la Vierge et de saint Jean, railleries des bourreaux, dialogues de Jésus avec le bon larron, les dernières paroles, et les prodiges) sont inutiles à résumer, puisqu'ils ne s'écartent guère des Evangiles. Il convient pourtant de noter l'ancien mode de crucifixion sommairement décrit : Jésus monte lui-même à la croix, après avoir été dépouillé de ses vêtements. A noter aussi un souvenir du commentaire célèbre de saint Bernard sur le mot *Sitio* ².

« J'ai soif, dist Dex », — « A boire	Dont le filz Deu ert seelent ;.....
avroiz,	<i>Sa soif estoit de nos sacer,</i>
Font li Juif, ja ni faudroiz ».	Ses siens voloit d'enfer geter.
— Ne sèvent pas la fole gent	

Les prodiges qui signalent la mort du Christ, la conversion du Centurion, l'envoi des soldats pour rompre les jambes des larrons, le miracle du chevalier Longis n'offrent plus rien de particulier. Un autre chevalier du pays, Joseph d'Arimathie, obtient de Pilate la permission d'ensevelir son Maître. Il prend en passant un ami, Nicodemus, et achète un « sydone » de grande beauté (fol. 288 r^o, col. 2). Nicodemus détache le corps de la croix, puis tous deux le déposent dans le sépulchre, après l'avoir embaumé avec l'aide des trois Maries. Ce sépulchre a été taillé dans un

1. Dictionarium (éd. de 1620, in-fol. I, p. 340 : « Christum ... nudum super crucem extenderunt et ibi cum clavis grossis et male formatis et non per fabrum sed per quemdam ribaldum factis conclavaverunt. Dic si vis de clavis quomodo fuerunt facti et sic cum cruce sursum erexerunt ».

2. *Vitis mystica*, cap. XIII (Patr. Migne, t. 184, p. 662).

roc merveilleux qui vient du temple de Salomon comme l'arbre de la croix, ou remonte encore plus haut : c'est la pierre où dormit Jacob, ou bien c'est « le perron

Sor c'Abreham fist le baron
Cant vit venir la Trinité
Qu'il conuit com hom plein de Dé
Et en son hostel hesbergea (f. 289 r° col. 1).

c'est peut-être une pierre tombée du ciel, seule digne d'abriter Dieu.

Pendant les princes de la Synagogue sont allés se plaindre à Pilate de l'audace de Joseph, et le gouverneur se déjugeant le fait enfermer dans sa propre prison, sans entendre raison (fol. 289 r°, col. 2). Puis les chevaliers vont garder le tombeau, mais la nuit de Pâques, le ciel s'illumine ; éblouis, ils clignent des yeux et s'endorment. Les anges lèvent la pierre ; Jésus quitte la terre pour aller délivrer les Pères des Limbes et revient bientôt reconforter tous ceux qui l'ont aimé :

Puis, c'est monstrez a ces amis,	Ele vesqui puis longuement ;
Et a Joseph k' ert por lui pris,	Après le vit la Magdelaine... ;
Il le geta fors de prison	Et ces deciples visita
Et li promist salvation ;	En Galilee ou il alla,
<i>Puis c'est à sa mere monstre</i> ¹	Car forment estoit esmaiez,
Qui moult avoit por lui ploré,	Saint Pierre ki l'ot renoiez
Il la conforta doucement ;	(f. 290, col. 2).

Le quarantième jour, Jésus s'élève au ciel du mont des Oliviers, mais il reviendra pour le jugement de ce même ciel :

Et Dex voille par son plaisir
Q'il nos y face parvenir
Ki par Adam toz nos forma
*Per infinita secula. Amen*² (f. 290, col. 1).

Cet *explicit* indique nettement la conclusion primitive du poème de la Passion, mais il est suivi d'un poème différent comprenant

1. Sur les autres mentions de cette légende voir p. 244, 245 de ce livre.

2. Cf. *Romania*, 1887, p. 51.

l'histoire de Jésus depuis sa mort et sa descente aux Limbes, jusqu'à l'Ascension, c'est-à-dire reprenant à nouveau les faits déjà traités. Dans certains manuscrits, les doubles emplois sont supprimés et la soudure assez bien dissimulée. Il n'en est pas ainsi dans le nôtre, où les redites abondent. Après un long développement sur l'enfer, qui engloutissait et gardait tous les descendants d'Adam, le poète nous dépeint l'entrée victorieuse de Jésus dans le royaume des diables. Il s'avance sur les portes arrachées de leurs gonds, et appelle à lui ses amis. Adam lui demande pardon, non sans rejeter sa faute sur Eve qui implore de son côté sa grâce. Dieu leur pardonne à tous deux, et les prenant par la main les conduit avec les Pères « en lieu délectable », puis revient sur la terre consoler ses apôtres, sa mère et Joseph d'Arimathie (f. 292 r^o, col. 2).

A cette énumération succède un nouveau récit de la Résurrection. Marie Salomé a proposé à « ses sœurs » d'acheter des aromates et d'aller embaumer Jésus dans son monument. Quand elles voient la lourde pierre scellée par Nicodemos, elles prient Dieu « de leur faire démonstration » et se retirent un peu en arrière. Au même instant, un ange vient leur annoncer la résurrection du Christ, qu'elles retrouveront en Galilée (fol. 293 r^o, col. 2). Marie-Madeleine demande avec insistance son Seigneur ; l'ange lui répète son ordre et la presse d'aller prévenir Pierre et les apôtres. Avant d'obéir, elle lève la pierre toute seule, se penche, et, désolée de trouver le sépulcre vide, se décide à regagner Jérusalem avec ses compagnes « molt dolentes et irascues (fol. 294 r^o, col. 1) ». — Pierre et Jean, qui sont sortis de la ville pour aller en Josaphat et qui ont trouvé eux aussi le sépulcre vide, rencontrent les trois Maries et apprennent d'elles que Jésus ressuscité est allé en Galilée. Sans transition, nous voici dans « le pays de Cesaïre », sur le chemin du chastel d'Emmaüs, à deux lieues de Jérusalem. Deux disciples (dont l'un n'est autre que Pierre) racontent à un étranger la mort de leur maître dont ils espéraient vainement le retour ; leurs « moilliers » ont trouvé son sépulcre vide, et eux-mêmes n'ont pas été plus heureux. L'étranger les rassure, les suit au château, rompt le pain avec eux et disparaît. Au matin, les disciples reviennent à Jérusalem au milieu des apôtres qui ont déjà reçu d'autres nouvelles (fol. 265 r^o, col. 2). Marie Madeleine, retournée

seule au monument, y a rencontré deux anges, puis Jésus lui-même qu'elle prend d'abord pour un jardinier et qui se fait reconnaître. Joyeuse, elle revient prévenir les apôtres qui prennent tout droit le chemin de la Galilée (fol. 296, col. 1). Jésus leur apparaît une première fois en l'absence de Thomas, puis huit jours après, à la vesprée, revient se montrer à l'incrédule lequel résiste encore et demande à toucher ses plaies. Il y consent, lui pardonne et envoie ses disciples prêcher par le monde.

Alez, dist Dex, si preechiez,
La crestienté essauciez¹.

Explicit

(f. 298, r° col. 1).

Ainsi finit avec ses compléments le poème ou la chanson grossière qui racontait au peuple les gestes du Christ, et qui l'a charmé près de trois siècles. L'auteur, quel qu'il soit, s'est borné comme on l'a vu à paraphaser les Évangiles canoniques et l'Évangile de Nicodème en y ajoutant diverses légendes plus ou moins curieuses qui ont souvent intrigué les archéologues. « Qu'on examine, nous dit l'un d'eux, les principales représentations de la Cène que le XII^e et le XIII^e siècles nous ont laissées. On voit presque toujours le Christ et tous les apôtres assis d'un côté de la table, tandis que Judas est seul de l'autre. Devant le maître est un plat qui contient un poisson. Le thème est si scrupuleusement respecté par trois ou quatre générations d'artistes, il est reproduit avec une telle fidélité dans les œuvres les plus diverses qu'on peut se demander s'il n'y a pas là quelque légende populaire dont le souvenir s'est perdu »². La *Passion* comme on vient de le voir nous l'a conservé.

Ces légendes firent le succès de l'ouvrage et ne cessèrent de s'accroître. En 1243 un certain Geoffroi de Paris inséra le poème populaire de la *Passion* dans sa *Bible des Sept États du Monde* ou dans son histoire sainte en vers. Ce manuscrit unique³ contient

1. Cf. *Romania*, 1887, p. 53, la fin plus longue du Ms. 5201 de l'Arsenal, qui contient par surcroît à la suite un poème de l'Assomption.

2. Em. Male, *l'Art religieux*, etc., 1898, p. 298, note 1. « La Cène est ainsi représentée dans les vitraux de Bourges, Laon, Tours consacrés à la *Passion*. Dans les Ms. même formule : B. Nat. latin 1077 (XIII^e s.) et n. acq. lat. 1392 (XIV^e s.) etc. » — Nous retrouvons la légende dans la *Vie de Jesu Crist* de 1485, p. 333 de ce livre.

3. Bib. Nat. ms. fr. 1526, fol. 84 et suiv.

nombre d'épisodes nouveaux qui sont venus s'ajouter aux anciennes légendes soigneusement conservées. Dans le prétoire de Pilate, les étendards s'inclinent devant l'Homme-Dieu (f. 99 v°, col. 2) suivant l'*Évangile de Nicodème*, et pour la flagellation Pilate fait attacher Jésus à une estache ou colonne déjà mentionnée par Saint Jérôme¹ et par Grégoire de Tours, et longtemps vénérée en Terre-Sainte. La trahison de Judas est augmentée d'une burlesque légende de chapon qui est fort ancienne puisqu'elle figure déjà sous une forme différente dans une des versions grecques de l'*Évangile de Nicodème* imprimée par Tischendorff², et dont on serait bien embarrassé de dire comment elle est parvenue aux jongleurs français du XIII^e siècle et aux légendaires suivants :

Oez de Judas qu'il devint.	« Veez vous rostir cel chapon ?
Chiés sa mere est alez tot droit,	« Ne plus que jamès chantera,
A l'ostel ou elle manoit ;	« Jhesus ne resuscitera ».
Laiens faisoit on le mengier,	— Oyez grant miracle de Dieu !
Chaspons rostir et tornoier.	Li cos qui rostissoit au feu
Judas a a sa mere dit	Est arriere vis devenu,
Come il a vendu Jhesuchrist.	De la broche s'en est issu,
Cele respont : « Filz, tu as tort,	Emmi la meson vet chantant.
« Il doit resusciter de mort,	Lors fu Judas forment dolent.
« Pieça a dit li nostre sire,	D'ilec s'en va sanz plus atendre,
« A toi meismes l'oï dire. »	Aus Juïs vet leurs deniers rendre.
— Dist Judas : « Lessiez tel sermon.	(f. 99, v° col. 2).

L'histoire de Longis n'est pas moins amplifiée que celle de Judas ; le riche chevalier, âgé de plus de cent ans, frappe le Christ

1. Hier. (P. Migne, t. 22, p. 884). *Ep.* 108, ad Eustochium V. — S. Greg. Tur. *De gloria martyrum*, I, vii. — *Glossa ordinaria*, in *Luc*, XXIII, v. 22, p. 345, etc.

Cette colonne s'est du reste multipliée et a inspiré d'autres légendes analogues. On montrait plusieurs de ces colonnes à la fin du XIV^e siècle (cf. Cornelius a Lapide, in *Matth.*, XXXII, 26, p. 524). — Le *Saint Voyage de Iherusalem* du sgr. d'Anglure, éd. Bonnardot et Longnon, p. 28, n° 216 et p. 29, n° 132 ; — item p. 225, n. 1 de ce livre.

2. Tischendorff, *Evang. apocrypha*, 1876, Acta Pilati B. I, cap. I, p. 290.

Thévenot, *Voyage au Levant*, t. I, ch. 71, rapporte une autre transformation de la même légende ; « Ils (les Coftes) disent qu'au jour de la Cène on servit à Notre Seigneur un coq rôti, et qu'alors Judas étant sorti, pour aller faire le marché de Notre-Seigneur, il commanda au coq rôti de se lever et suivre Judas, ce que fit le coq qui rapporta ensuite à Notre-Seigneur que Judas l'avait vendu, et que pour cela ce coq entrera en Paradis ».

de sa lance avant qu'il n'ait expiré sur la croix ¹. La crucifixion même est plus longuement développée et la Vierge prononce au pied de la croix une longue complainte de près de 400 vers :

Beau filz a tort si non Marie,
Que je sui forment esmarie (f. 109, v^e col. 2).

.....

Un détail particulier nous montre comment la légende, infatigable ouvrière, ne cesse de transformer l'*Évangile de Nicodème*. Cet évangile nous dit que les bourreaux de Jésus ceignirent ses reins d'une bande d'étoffe « *linteo præcinxerunt* » (ch. X), et cette étoffe est ici le voile ² même que la Vierge a détaché de sa tête pour recouvrir la nudité de son fils (f. 111 r^o). Désormais ce voile aura son histoire, aussi bien que le suaire acheté par Joseph d'Arimathie. Joseph tient à savoir le nom de la marchande (fol. 120 r^o).

— Sire, on m'apele Sidonie.
— Après le nom que vus avés,
Sera sidoinés apelés,
Cis dras que vus m'avés vendu ³.

Et Geoffroi de Paris raconte longuement les aventures de cette Sidonie qui finit par devenir reine. Sidonie perdra son nom, mais se retrouvera avec d'autres aventures analogues dans d'autres manuscrits ⁴, et la légende continuera son chemin. La jeune marchande nous est représentée comme la fille de la Véronique ⁵, de même qu'ailleurs on retrouve la Véronique « marchande de soye ⁶ » ou de toile ⁷, mais seule et sans sa fille.

1. Item, Jean d'Outremeuse, t. I, p. 413, et *Passion* allemande de Benedictbeuern (éd. E. du Méril, *Orig. latines*, etc., p. 145, *Passion* d'Autun, fol. 162 r^o).

2. Le plus ancien texte où se trouve cette légende à ma connaissance est un apocryphe de Bède (Patr. Migne, t. 94, *De Meditatione Passionis*, VI, p. 366).

3. Légende ancienne connue de Maurice de Sully, citée par Godefroy, v^e *sidoine* : « Icele glorieuse pucele qui fila la sindoine dont la chars Dé fut envolopee ».

4. Comparer la variante de la *Passion* imprimée par M. Chabaneau (*Rev. des langues romanes*, 1885, p. 240, v. 3255, et année 1886, p. 380).

5. Version analogue dans un manuscrit de la *Passion* d'Autun (Bibl. Nat. n. a. fr., 4,356, p. 18 r^o) dont il sera question plus loin.

6. C'est Veronne qui est marchande de soye dans le Ms. A. de Greban, p. 350, v. 26,808 : le bon texte dit tout simplement : la marchande de soye.

7. Nous retrouverons Verone ou Véronique, marchande de toile dans la *Passion* de Semur et dans la *Passion* d'Auvergne et ailleurs.

Le poème populaire de la *Passion* est, comme on le voit, un réservoir intarissable de légendes qui reparaîtront la plupart dans les mystères, mais la question principale pour nous est celle-ci : Ce poème a-t-il été transporté à peu près tel quel au théâtre, ou bien les dramaturges n'en ont-ils recueilli que les traditions éparses, tombées dans le domaine public ? Cette question se pose déjà pour un ouvrage antérieur à la *Passion* Sainte-Geneviève et qui est actuellement considéré comme un mystère ; elle se posera de nouveau pour la *Passion* Sainte-Geneviève elle-même.

LA PASSION D'AUTUN

Les catalogues les plus récents de la Bibliothèque Nationale indiquent, sous les numéros 934 et 1263 des nouvelles acquisitions françaises, deux fragments différents de « mystères de la Passion ».

Le premier fragment¹ manuscrit, n. a. fr. 934, fol. 33, paraît provenir d'un mystère perdu du Vieux Testament plutôt que d'une Passion. Les autres fragments (n. a. fr. 1263, fol. 15-16) ne sont pas autre chose que deux feuillets dépareillés d'un ouvrage du xiv^e siècle, le *Roman des trois Pelerinaiges* de Fr. Guillaume de Digulleville². Le scribe avait marqué à l'encre rouge les noms des interlocuteurs du roman (*Jhesus a sa mere, Marie a son fil*), si bien qu'on les a pris plus tard pour des personnages de théâtre ou des « entreparleurs » de mystère. Ces confusions sont d'autant plus faciles avec des fragments disparates de cette espèce que les

1. Reproduit plus loin, p. 302 de ce livre.

2. N. a. fr. 1263, fol. 15-16. — Le folio manuscrit 15 r^e qui commence par :

Devant le hault trosne de Dieu

et finit au verso, col. 2 :

Se de moy et toy partagent (?)

correspond aux feuillets cciii verso, col. 1. — ccv r^e, col. 2 (fin du discours de Jésus dans le *Pèlerinage de Jesucrist*, imprimé chez M^e Barthole et Jehan Petit, B. N. réserve, Y. 4.383.

Le folio 16 r^e, col. 1 commençant par : Apres grant expédition, et finissant au v^e, col. 2 par : « Car en vérité savoie » correspond aux feuillets xcvi v^e, col. 1. — xcvi v^e, col. 2, du *Pèlerinage de l'ame séparée du corps*, ibidem.

interlocuteurs sont assez souvent indiqués de cette façon dans les manuscrits français et provençaux ; c'est un indice à retenir. Les textes précités n'ont évidemment rien de commun avec la Passion des Jongleurs copiée par Geoffroi de Paris, mais il n'en est pas de même des fragments qui suivent.

Le même catalogue de la Bibliothèque Nationale indique (p. 172), sous le numéro 4,356 des nouvelles acquisitions françaises, un « Mystère de la Passion », xv^e siècle.

Le texte est intitulé, fol. 1^{re} : *Passio domini Nostri || Jhesu Cristi secundum Johannem*. Il commence ainsi :

Je vous commande de par le Roy,

et finit au folio 29 ainsi :

Jamès ne meneray joye ne vie.

Le sujet est la Passion depuis la Cène jusqu'à la descente de croix par Joseph d'Arimatee et par Nicodemus qui prononce le dernier vers.

La couverture en papier de ce petit volume in-8°, aujourd'hui relié, était formée « d'un acte du xv^e siècle, mentionnant un paiement à faire à Lyon à la fête de saint Julien ». Certains indices comme le nom du propriétaire (fol. 29 : *Ista Passio. est michi Anthonio Romani*) et d'autres particularités¹ donnent à supposer que cette détestable copie a dû être faite dans le Midi.

Si l'on ajuste ce texte de la Passion en tête du « Fragment d'un ancien Mystère » de la Résurrection (xiii^e-xiv^e siècle), imprimé dans la *Romania* en 1895² p. 86-90¹, on obtient exactement, abstraction faite des lacunes et variantes, le texte contenu dans un autre manuscrit du xv^e siècle, n. a. fr. 4,085 (fol. 144-176) de la Bibliothèque Nationale.

Ici l'ouvrage fait partie d'une compilation de sermons, de romans et de poèmes ; il vient immédiatement à la suite d'un

1. Notamment les graphies : *tota* ta compagnie, fol. 5^{re}, *oreyhe* (oreille), f. 8^{vs}, *oiver* (vivre), fol. 30, etc. — Un tiers des vers n'ont plus de rimes, et dans ce texte abrégé il y a de nombreuses lacunes.

2. Par M. Bédier auquel appartient véritablement cette trouvaille. Il est bien clair que sans le fragment imprimé par lui, il eût été impossible d'identifier les autres manuscrits.

roman en prose sur la Passion, inspiré par l'*Évangile de Nicodème en vers provençaux*¹. De là le titre que lui a donné le copiste, folio 144 : *Hic incipit passio Domini sub aliis verbis. Jhesus Maria*. Dans ce manuscrit seulement « l'ystoire » ou « le traictier » est complet, en 2,107 vers, bien qu'il y manque plusieurs épisodes du manuscrit n. a. fr. 4,356, et réciproquement.

Dans ces deux manuscrits, un personnage non désigné réclame le silence, résume le sujet, ou les principaux épisodes de la Passion et de la Résurrection qui vont être exposés, et conclut ainsi :

Je ne vous veulx plus detenir,
Je veulx icy mes dit[s] finir.

Et la Passion commence en effet sans interruption. Jésus envoie Pierre et Jehan préparer la Cène en leur parlant directement. Les tirades sont toutes annoncées par l'indication des personnages : *Parle Jhesus a St Pierre et a St Jehan. — Parle St Pierre a Jhesu Crist*.

Les apôtres vont chez « l'oste » non dénommé, mais identifié avec Simon de Béthanie, et reviennent pour ramener Jésus dans la maison (fol. 145 r°). — Madeleine y pénètre à son tour après avoir prononcé une longue « complainte » et répand sa « boîte d'oignements » (fol. 146 v°). — Judas irrité quitte la table et court vendre son maître à l'assemblée des Juifs, où Caïphas lui compte un à un ses trente deniers (fol. 147 r°), tandis que la Cène continue, suivie du lavement des pieds² et de la veillée au Jardin des Oliviers (fol. 148 r°). — L'arrestation de Jésus, l'épisode de Malchus, l'interrogatoire chez Caïphas, la fuite de saint Jean, les reniements de saint Pierre et le premier interrogatoire de Pilate n'offrent rien que de connu, mais l'épisode qui suit est inspiré en partie soit par le roman de la *Vengeance*, soit par la *Légende dorée*. La femme de Pilate, effrayée par une vision, intervient en vain pour déclarer

1. Ce roman sera inséré dans la vie de *Jésus Crist* de 1485 et inspirera la *Passion d'Auvergne* et les mystères rouergats comme on le verra plus loin, p. 324 de ce livre.

2. Très abrégée dans le Ms. n. a. fr. 4,356, fol. 4 r°, ainsi que la plupart des épisodes suivants.

3. Cet épisode ne figure que dans le ms. n. a. fr. 4,356 f. 5 v°.

que « l'empereur et sa chevalerie » viendront détruire Jérusalem et vendre les Juifs à l'encan, si le Juste est condamné (fol. 153 r°). — Judas à son tour rapporte son argent sans plus de succès et va se pendre (fol. 153 v°) : le jugement continue. — Jésus, interrogé et renvoyé par Hérode, est attaché à la colonne, flagellé et finalement condamné par Pilate (fol. 157 v°). — Aussitôt Caïphas envoie chez le forgeron qui refuse de forger les clous de la croix, mais sa femme les fabrique en chantant, *Cantat* (fol. 158 v°), et le cortège se met en marche vers le Calvaire (fol. 159 r°). — Une pauvre femme aveugle, Venigue ou Véronique, a envoyé sa fille au marché avec une pièce de toile. Un des bourreaux, Lot, coupe la pièce en deux. Avec un des morceaux, il essuie le visage de Jésus qui s'y imprime, et il emporte l'autre pour faire des « braies » au crucifié. La jeune fille de son côté recueille la sainte image et la rapporte à sa mère qui l'applique sur ses yeux et se voit guérie¹. — Quand Jésus a été crucifié et que les bourreaux ont fait venir du bon vin² et joué aux dés sa tunique qui échoit au numéro seize, nous retrouvons le miracle connu de Longis. L'« ancien chevalier et prudhomme » a perdu son avoir, il est aveugle et mendie en chantant sur la route, *Cantat* (fol. 161 v°). — Les bourreaux conduisent sa main et lui font percer le flanc de Jésus qui lui rend la vue et lui accorde son pardon (fol. 162 r°). — Les « complaints » de la Vierge et de saint Jean au pied de la croix, les discours de « Dymas » et de Gestas, ou du mauvais et du bon larron, les dernières paroles et la mort de Jésus sont suivies d'une nouvelle « complainte » de la Vierge et de saint Jean (fol. 166 r°). — Joseph d'Arimathie les quitte pour aller demander à son maître Pilate la permission d'ensevelir Jésus. Le gouverneur regrette son jugement et s'excuse longuement de sa lâcheté ; Joseph le console en l'assurant « qu'il n'a de rien mespris », prend congé et va avec l'aide de Nicodemos détacher de la croix³ et ensevelir le corps de Jésus dans son « monument » (fol. 169 r°). — De son côté, Caïphas

1. Cet épisode ne figure également que dans le ms. n. a. fr. 4,356 fol. 18.

2. Peut-être y avait-il là une sorte de pause ou de suspension rapide.

3. Le Ms. n. a. fr. 4,356 finit par cet épisode, et ce vers de Nicodemos :

Jamés ne meneray joye ne vie,

correspond au vers 1641 du Ms. 4,085, f. 169 r° :

Jamais je ne finiroye de crier.

a mandé les Juifs par son valet; tous réunis vont demander à Pilate l'autorisation de placer des gardes au tombeau et, avec son aveu, ils engagent trois « chevaliers de geste »; Caïphas leur donne ses dernières instructions (fol. 171 r°). — Tandis que les chevaliers font assaut de fanfaronnades¹ (fol. 172 v°), un Ange prononce ces vers qui semblent une paraphrase d'un verset célèbre : *Exsurge, gloria mea*, du psaume LVI, souvent appliqué à la Résurrection par les commentateurs² :

Alleluya, alleluia, alleluia!
Lyeve toy sus, ma joye,
Qui tien (*sic*) le ciel en gloyre,

Tu qui es mon confort,
Lieue toy sus de mort.
(fol. 175 v°, v. 2085).

Jésus ressuscite aussitôt du tombeau et promet à son Père d'aller délivrer ses amis (fol. 175 v°). — « Le Roi de gloire » descend en effet aux enfers dont « les ennemis » ou les diables défendent en vain les portes (fol. 172 r°); il reçoit les bénédictions d'Adam³ et emmène ses amis au paradis, tandis que les chevaliers, craignant la vengeance de la Synagogue, s'enfuient (fol. 173 r°). — Nouvelle « complainte » de Notre Dame qui regrette son fils et excuse les regrets de Marie-Madeleine; celle-ci se met à la recherche de son Seigneur (fol. 173 v°). — L'Ange lui apparaît, lui annonce la Résurrection et l'envoie en Galilée; mais Madeleine persiste à demander son Maître qui lui apparaît en personne (fol. 173 v°). — La courte scène du *Noli me tangere* est suivie, après une lacune probable du texte très confus, d'un long discours de Jésus qui promet d'envoyer le Saint Esprit et rappelle la néces-

1. « Et, se nulz vient, que tout soit tuer! », dit « le Tiers Chevalier ». Aussitôt après, dans le Ms. n. a. fr. 4,085, fol. 172 r°, « parlent les ennemis d'enfer » : Qu'es-tu qui romp nous porte? (*sic*).

Il y a eu transposition évidente des feuillets et des épisodes dans le manuscrit copié par Philippe Biard, en 1470, puisque l'épisode de l'ange « *Alleluya*, etc. » et la réponse de Jésus sont placés en réalité à la fin du manuscrit, après le discours final de Jésus imprimé par la *Romania*.

2. Ce verset est d'ordinaire prêté au Père s'adressant au Fils. Nous le retrouverons dans les *Meditationes Vitae Christi*, attribué à la Vierge, p. 245 de ce livre.

3. Le vers 1842 du Ms. n. a. fr. 4,085, fol. 172 v° :

« Quar vous il avez estez trop longuemant ».

correspond au vers 1 du fragment imprimé dans la *Romania*, 1895, p. 87, où il a cette forme correcte :

Jëu ci avez longuemant.

sité de la Passion et des souffrances qu'il a subies. Puis l'assistance reçoit congé et « grant pardon ». Le discours de Jésus est beaucoup plus court dans le manuscrit de la *Romania* (p. 90) qui finit ainsi :

Or pensez trestuit de bien faire,	Je vos outroe grant pardon :
S'avrez de paradis la gloire ;	De paradis aez lu don.
Et vos qui estes ci venu,	Or aut chascuns vers sa magnie !
Qui nostre feste avez vëu,	

Si le manuscrit complet (n. a. fr. 4,085) développe ce discours, en revanche il ne contient pas la conclusion nette de la *Romania*, et il finit sans queue ni tête par des confusions de noms et par des transpositions évidentes d'épisodes, lesquels ont été remis à leur place dans cette analyse¹.

Voici donc reconstitué avec trois manuscrits retrouvés dans la même région du Sud-Est un poème très ancien qui, d'après les indices paléographiques et linguistiques du manuscrit imprimé dans la *Romania* est « des dernières années du xiii^e siècle » ou du commencement du xiv^e siècle. Ce poème paraît avoir été très populaire et il l'est resté longtemps puisque le dernier manuscrit (B. N. n. a. fr. 4,085) n'a été copié à Autun par Philippe Biard (ou Biardi) étudiant en théologie, qu'au milieu de l'année 1470. Comme les trois manuscrits sont très différents, la philologie réussira probablement à déterminer le dialecte de l'auteur et la

1. Dans le Ms. 4,085, fol. 174 r, Jésus répond à Madeleine.... Gardez que mon corps ne touchés » et continue en disant :

La grace du Saint Esprit
Qui procede du Pere et du Fils
Tantost en vous je envoyra, etc.

Le copiste du Ms. 4,085 a attribué à tort ces trois derniers vers et la suite à un nouvel interlocuteur : (Parle le Saint Esprit). — Le discours rejoint ensuite celui de la *Romania* dernier fragment, p. 88, v. 43 :

Por que j'è soffert passion
et les deux textes concordent jusqu'au vers 82 :

S'avrez de paradis la gloire.

A partir de là, le Ms. 4,085 insère un nouveau développement :

Or escoutez com se complaint
Le fils Dieu en la croix estant,

puis il finit par l'épisode de l'ange et de Jésus qui doivent être placés avant la descente aux enfers.

véritable origine du poème que nous désignerons provisoirement sous ce titre : la *Passion* d'Autun.

L'auteur, quel qu'il soit, paraît bien avoir connu la *Passion* des jongleurs copiée par Geoffroi de Paris. Il suffit pour s'en rendre compte de lire quelques épisodes caractéristiques, les aventures de saint Jean et de saint Pierre dans la cour du pontife Caïphas, la scène du forgeron et de la fevresse, l'histoire de Venigüe ou Véronique et de sa fille qui n'est qu'une variante de l'histoire de Sidonie. Les différences sont assez nombreuses, mais elles n'empêchent pas ces réminiscences, ce sont des altérations ou des enjolivements inspirés par des légendes analogues ou voisines. Ainsi l'ancien « chevalier et prudhomme » Longin, devenu un pauvre diable d'aveugle qui chante sur les routes, rappelle exactement le Longin du mystère anglo-normand de la *Résurrection*. Les analogies vont même plus loin. Non seulement dans les trois manuscrits connus les répliques des personnages ne sont pas enchaînées par la rime, le manuscrit complet n. a. fr. 4,085 offre par surcroît une autre singularité. Les dites répliques y sont assez souvent interrompues par des vers narratifs qui occupent environ un dixième du texte¹ et où, sauf quelques exceptions que la mesure oblige d'ailleurs à corriger, tous les verbes sont au prétérit. C'est justement là, dira-t-on, ce qui fait le prix de ce texte d'ailleurs si faible ; c'est l'ancienne « récitation » employée dans la *Résurrection* anglo-normande où un meneur du jeu, un lecteur coupe souvent le dialogue par des phrases de récit. Cette hypothèse est la plus simple, mais elle soulève diverses difficultés dont il faut au moins donner une idée.

Dans la *Résurrection* anglo-normande, les phrases narratives très courtes ne sont guère que des indications de mise en scène ou des formules de transition. Jamais ces vers narratifs ne riment avec les vers du dialogue, les deux parties du texte sont indépendantes l'une de l'autre. Feuilletons la *Passion* d'Autun dans le manuscrit n. a. fr. 4,085 ; dès les premières pages nous serons frappés des différences. Certaines formules n'ont rien de dramatique, mais caractérisent au contraire le dialogue inséré dans une

1. Environ 200 vers sur 2107 en tout.

narration ou les discours indirects, comme cette annonce d'une réplique de la Madeleine, vers 220, fol. 147 r° :

Or *respont* elle par grand douceur
A son maistre nostre Createur (*sic*)¹.

Les vers narratifs sont bien quelquefois séparés des autres, comme dans la *Résurrection* anglo-normande, mais souvent ils riment avec eux et leur sont connexes comme dans cette tirade de « l'oste » vers 97, fol. 145 v°).

Et puis se tourna vers saint Pierre	Et puis va a Ihesu dire
Et ly dy : « Amys debonnayre,	: « Syre maistre, qui tout conduicte,
Faictes sêoir toutes ses gent,	Alés vous assêor premier ² .
Quar je sera vostre servant. »	

Ces vers sont tantôt rares ou même absents pendant des pages entières, tantôt multipliés sans nécessité, de distique en distique, comme dans cette tirade de Judas :

« Celui que basier me verrés,	Benignement luy dit sen diffame
« Il est vostre, celuy tenés,	« Amy, a qui es tu venuz ? »
« Je vois devant, venés après. »	— Et puis incontinant Judas luy dit
— Incontinan vin vers luy,	: « Baser te faul, seigneur raby ».
Et puis après il luy dit	— Incontinant ung mauvais Juifs
: « Dieu te saul, mon maistre	Dit a Ihesu par grant orgueil
[Ihesu ! »	: « Mauvais ribaux, vous estes pris,
— Et le doux Seigneur debonnayre	Envers nous avez trop mespris ³ . »

1. Comme presque tous les vers sont faux, le plus simple pour ne pas multiplier les notes, est de reproduire tel quel le manuscrit 4,085, en donnant, quand ce sera possible, les variantes du Ms. n. a. fr. 4,356.

2. Cf. le Ms. n. a. fr. 4, 350, fol. 3 v°.

Or *parle l'oste à S. Pierre* :

Pierre, festes soyre ces gens,
Et je seray vostre servant

Or *parle S. Pierre* :

Hoste, aye en Dieu ta fiance

3. Cf. le Ms. 4,356, fol. 8 r° :

« Celli que je beyseray
Celluy apartement prenès
Et seullement l'enmenès ».

Or *parle Judas à Ihesus* :

« Dieu te saulx, doux mestre ! »

Et Dieu te amera sent dotance.

Or *parle l'oste à Ihesus* :

Sire, si rien te faut,
Je suis a tont commandement, etc.

Or *parle Ihesus* :

« Amys Judas, dont es tu venus ? »

Or *parle .I. des Juifs* :

« Mauvais ribaut, vous estes pris,
Encontre nous avés mespris, etc. »

Tous les vers narratifs ne sont d'ailleurs pas, comme ceux qu'on vient de lire, de simples indications plus ou moins faciles à modifier ; il en est d'indispensables au sens et qui font partie intégrante du texte. Ils se suivent par groupes inégaux de deux ou trois ou quatre, mais aussi de dix ou quinze vers consécutifs et forment de véritables intermèdes comme celui-ci :

Et puis ung peut de temps après,
Il disit : « *Consummatum est* »,
Qui vault en francoys autant a dire
Que toute chouse son acomplie
Que les prophetes de luy dirent,
Et puis après incontinant
Il commanda son esperit
A Dieu le Pere, comme son filz,
En disant : « *In manus tuas* ».
Et inclinato capite emisit spiritum.
Et puis tout droit il descenda
Es enfers, et la trova

Adam et toute sa lignie,
Aussy grande compaignie
De prophete et de chrestien,
Qui sa venue la actendoien.

La complainte Nostre Dame

Laisse moy, chetive dolente,
De mon filz bien doit estre mal
Au monde plus je ne veul vivre
[contente.
(v. 1292, p. 164 r°).

Il est évident que cette partie narrative ne ressemble plus qu'en apparence à celle de la *Résurrection* anglo-normande, et qu'elle change le caractère de l'œuvre. Ce n'est plus un mystère, c'est plutôt un récit, une narration où la part du dialogue et des monologues l'emporte dans des proportions inusitées. Cela est si vrai que si on lit le manuscrit n. a. fr. 4,085 sans idée préconçue et sans penser aux deux autres manuscrits on ne l'intitulera plus : *Mystère de la Passion*. Le catalogue de la Bibliothèque Nationale s'en garde bien et il intitule le texte du manuscrit n. a. fr. 4,085 : *Passion dialoguée*, titre différent qui implique une conception différente de l'œuvre. Pour choisir entre ces deux titres, il faudrait savoir si les vers narratifs sont anciens, au moins en partie, ou s'ils proviennent tous d'interpolations récentes, mais cette distinction n'est pas facile avec les divergences et les lacunes des autres manuscrits. Si nous ne pouvons résoudre seul ce problème, essayons du moins d'en poser les termes, et examinons successivement les deux hypothèses.

Que l'on consulte à part le manuscrit le plus ancien et le manus-

crit moderne du xv^e siècle n. a. fr. 4,356, tous deux ont déjà donné et donneront encore à première vue l'idée d'un mystère. Ce qui est singulier ce sont les épisodes de la Passion que le manuscrit d'Autun est venu ajouter au fragment de la Résurrection connu. Une représentation de la Passion en langue vulgaire paraît tout à fait anormale, extraordinaire à la date déterminée par les indices paléographiques et linguistiques, c'est-à-dire à la fin du xiii^e siècle ou au commencement du xiv^e siècle, Mais d'autre part, le manuscrit de la *Passion* Didot est daté de 1345, et cette Passion méridionale pourrait déjà être inspirée par des mystères du Nord plus anciens¹. En tout cas, il a bien fallu que le mystère de la Passion commençât une fois, quelque part. Pourquoi n'aurait-il pas commencé avec notre texte encore si court ? L'hypothèse du jeu ou de la représentation n'explique-t-elle pas le plus simplement les allées et venues et le dialogue des personnages ? Détail important, les vers narratifs *manquent* dans le fragment imprimé par la *Romania*², et la conclusion de ce fragment est visiblement plus courte que celle du manuscrit n. a. fr. 4,085 ; donc ce dernier texte a pu et a dû être allongé, il contient certainement des vers interpolés. Le manuscrit tronqué n. a. fr. 4,356 nous donne la même impression et permet malgré ses lacunes des comparaisons analogues. Dans ce manuscrit, les vers narratifs sont quelquefois remplacés par de simples indications de personnages comme on a pu le voir dans les notes. Une fois même au lieu de ces vers du manuscrit 4,085 (fol. 147^{ro}, vers 229) :

1. L'hypothèse a été émise par G. Paris, *La poésie au moyen âge*, Paris, Hachette, 1895, p. 238.

2. Voici le seul passage où il y ait lieu de comparer à ce point de vue le texte de la *Romania*, p. 88, v. 22 et suiv. au texte correspondant du Ms. n. a. fr. 4,085, p. 172, vers 1804.

: « Gectés nous trestous de ceans,	: « Mes amis, or en venès,
Nous t'en prions devotement. »	Quar en paradis mustier avès.
Adonc respondit Ihesu Crist	Bien raison est que en venès
A tout le peuple qu'estoit iqui	Quar pour vous ait moult cher racheter ».

Or parle le premier chevalier.

On peut noter que l'exemple n'est pas décisif, et que des vers insignifiants comme :

« Adonc respondit, etc. »

ont pu tomber ou être ajoutés à toutes les dates. C'est sur d'autres passages que devrait porter la comparaison, et pour ces passages le Ms. de la *Romania* fait défaut aussi bien que le Ms. n. a. fr. 4,356.

Vers ses apostres se tourna
 Et pris du pain et le beny
In nomine patris et filii, etc.

nous trouvons ici une sorte d'indication de mise en scène, détachée du contexte, p. 5 verso. « Or fet Ihesus le sacrement ¹. » — Des personnages indéterminés de la narration (n. a. fr. 4,085, fol. 151 r^o, v. 467, un Juif) reçoivent des noms propres et deviennent des interlocuteurs déterminés du dialogue : Or parle Aquim à Saint Pierre et à Saint Jean (n. a. fr. 4,356, fol. 10 r^o). — L'aveugle Longin a été muni d'un compagnon, sans compter d'autres additions analogues et l'insertion de nouveaux épisodes. Tous ces changements nous indiquent combien ce texte populaire a dû être remanié ; mais, même avec ces nouveaux épisodes, la version du manuscrit n. a. fr. 4,356 est plus courte, autant qu'on en peut juger, que celle du manuscrit d'Autun, le style plus uniforme, le caractère dramatique plus accentué. Il semble donc que ces indications concordent pour nous faire accepter l'hypothèse d'un vrai mystère, d'un véritable jeu. Et pourtant, puisqu'à tort ou à raison il nous reste un doute, le plus simple n'est-il pas de le dire franchement ?

Essayons d'expliquer l'ouvrage en conservant les vers narratifs et en nous plaçant dans l'hypothèse d'un récit ou d'une « Passion dialoguée ». Le manuscrit complet (n. a. fr. 4,085) n'indique jamais la mise en scène, et quelquefois seulement les changements de ton, le chant (*Cantat*) ou « les complaintes » de Madeleine et de la Vierge. Dans ce manuscrit, comme du reste dans les deux autres, les indications des personnages sont développées : « Parle Jhesus à S. Pierre et à S. Jehan. — Parle S. Pierre à Ihesu-Crist. — Respond l'oste à S. Pierre, etc. » Ces indications ressemblent à celles d'anciens textes dramatiques comme la *Passion* Didot et le *Théophile* de Rutebuef. On peut noter cependant que dans le *Théophile* ces formules sont souvent plus complètes et ajoutent le verbe *dire* absent de nos manuscrits : Ici parole Salatins au deable *et dist* ». — Ajoutons que dans les trois manus-

1. C'est, je le crois, la seule de ce genre, et l'on ne peut regarder comme telle un dessin grossier représentant Jésus à table avec ses apôtres chez « l'oste », fol. 3, v^o.

crits de la *Passion* d'Autun le dialogue est le plus souvent disposé de telle sorte que la personne qui parle se nomme elle-même ou bien est nommée par son partenaire. Ailleurs, le changement d'interlocuteurs est indiqué par des formules telles que celles-ci : « Seigneurs, entendez ma raison » ou par des procédés analogues. De même les personnages qui sont en marche ne manquent pas de le dire, et les allées et venues ressortent le plus souvent du contexte. A la rigueur l'action ne serait donc pas inintelligible si elle était récitée, surtout que les incidents en sont connus d'avance de tout le monde et que, par surcroît, ils ont été résumés dans l'annonce. Le morceau principal à examiner est évidemment cette annonce ou la proclamation commune à deux manuscrits. La voici d'après le manuscrit n. a. fr. 4,085, fol. 144, r°.

Oyés les bons, entendés moy,
 Quar vous commandes de par le Roy
 De part Pilate le prevost,
 Que vous ne disiés ung seul most,
 Et ne veullés feres molestes,
 Quar nous voullons monstrier l'ys-
 De la passion Ihesu Crist, [toire
 Si conme nous trouvons en escript.
Suit l'annonce du sujet.....

.....
 Les bons me veullés bien entendre,
 Vous il pourrez beaulcoup appran-
 Du filz de Dieu la passion [dre
 Et de sa glorieuse Resurrection.
 Entandés cy, grans et menus,

Ensemble jeune et chanus,
 Comment laidement crucifié fut
 Et en la croix estanduz fut.
 Cy veullons encommancier
 De la Passion le traictier.
 Qui se taisera je ly don
 Sep, .VIII. ans de vray pardon.
 Je ne vous veulx plus detenir,
 Je veulx icy mes dits finir.

*Parle Ihesus a St Pierre et à
 St Jehan.*

Pierre et Jehan, or en venés,
 Ligierement vous en alés
 A ung hoste que troverés....¹

1. Voici les variantes principales du Ms. n. a. fr. 4,356, f. 1 v°, 2 r°.

Et se n'en feste moleste,
 Quar nous volunt fere la feste
 De la passion de Ihesu Crist,
 Si com nous trovons en escript.

 Si nos volés bien entendre.
 Vous poués ouyr et aprendre
 De Ihesus Crist la passion
 Et de sa resurreccion.

Venés i, grans et menus,
 Ensemble vieux et chaneux,
 La feste volnnt comancer,
 Nous n'avons cure de tarder,
 Qui s'i trovera je li don...
Le vers manque..... :
 Je ne vous veulx plus detenir,
 Je veulx par m'arme ici finir.
Or parle Ihesus a S. Pierre et a S. Jan.

e

Quels sont les faits qui résultent de cette proclamation ou de cette annonce ?

1° Le personnage, quel qu'il soit, qui l'a débitée parle tantôt au singulier (*je, moy*) tantôt au pluriel (*nous*). Était-il seul ? Avait-il des compagnons ? C'est plus probable, mais non certain, car le pluriel (*nous, cy voulons encommancier*) peut être simplement emphatique, surtout dans une annonce.

2° Le dit personnage parle de « commancier le traité », et de « montrer l'histoire de la Passion ». Dans la proclamation ou le sermon final (imprimé dans la *Romania*, p. 90, vers 84), l'orateur s'adresse à ceux qui ont « *ou nostre feste* ». — Ils ont donc vu quelque chose ? Ces expressions différentes de deux manuscrits différents concordent. Dans tous les cas il a dû y avoir spectacle, et non pas seulement déclamation.

3° Le même personnage promet encore à l'assistance « sept ou huit ans de vrai pardon » et à la fin du texte de la *Romania*, cette promesse est réalisée, « le grant pardon » est « octroyé ». Voilà les trois faits à expliquer et à concilier avec les deux cents vers narratifs.

A Paris, au milieu du XVIII^e siècle, pendant la semaine sainte, des chanteurs de complaintes parcouraient encore les rues avec des tableaux grossièrement enluminés représentant le chemin de croix. Une jolie gravure de Cochin¹ nous a conservé un de ces spectacles en plein vent. Un petit livre ou « traictier » d'une main, une baguette de l'autre, le chanteur suit sur son tableau toutes les péripéties de la Passion. On a fait cercle autour de lui ; un beau soldat du Roi, une servante qui revient de la fontaine, une marchande avec son éventaire de fruits, des badauds petits et grands ; la quête sera certainement fructueuse. Ce chanteur de complaintes est l'héritier direct des jongleurs qui récitaient jadis la Passion, et promettaient, eux aussi, « vrai pardon » à leur auditoire.

Oez moi trestuit doucement,
Gardez que n'i ait parlement,

La Passion Dé entandez²
.....

1. Reproduite dans les *Rues du Vieux Paris* par Victor Fournel, Paris, Didot, 1879, p. 131.

2. C'est le début ordinaire des poèmes de la Passion (Arsenal, Ms. 5,201, f. 106). Les vers suivants sont pris dans la version de ce poème imprimée dans la *R. des langues romanes*, 1885, p. 156.

Nostre signor deproierai
Por ceux qui ci aresteront

Et ma parole escouteront
Que Dex lor face *vrai pardon*.

Il y a une nuance, dira-t-on ; le jongleur prie, le personnage de la *Passion* d'Autun donne le « vrai pardon » en son nom propre, directement. C'est possible, mais le prêcheur du mystère de *Saint Estienne*¹ prie absolument comme le jongleur. — Prêcheur et jongleur se servent donc indifféremment des mêmes expressions pour demander le silence et sont bien difficiles à distinguer, si on ne les connaît d'avance, dans des discours de ce genre.

Est-ce que par hasard la *Passion* d'Autun aurait été non pas « jouée » mais « montrée » et « récitée » par un de ces jongleurs ou chanteurs de complaintes, munis d'un de ces tableaux de la Passion² qui n'ont certainement pas été inventés au XVIII^e siècle ? Rien n'empêche que ce jongleur ait été assisté d'une jongleresse ou de quelque comparse qui pouvait partager avec lui les rôles, les « complaintes » les chansons et imiter au besoin le chant du coq³. Mais cette addition même n'était pas indispensable puisque le talent du jongleur consiste précisément, nous le savons, à remplir des rôles divers en variant les inflexions de sa voix⁴. Et l'on comprend aussi que dans un poème qui devait être déclamé et chanté

1. Jubinal, I, p. 7, fin

Et je pry Dieu que pardonner.....

2. Je n'ai pu en retrouver d'exemples antérieurs à la gravure de Cochin. — Il est possible, mais non certain qu'il soit question d'un spectacle analogue dans cette mention des Comptes de la ville d'Amboise (p. p. l'abbé C. Chevalier. Tours, 1874, p. 226), qui nous montre pour la première fois à ma connaissance une municipalité « louant » son hôtel de ville. — Registre CC. 116, fol. 22, année 1501 : Louage de la maison de ville pendant quatre jours a un bateleur pour « monstrer le mistere de la Passion Nostre-Seigneur, viii sols ».

a Ce bateleur paraît avoir composé à lui seul toute sa troupe, car lorsque la maison de ville est louée à plusieurs bateleurs en 1507, 1535, 1539, 1540, les comptes le disent nettement.

b Cette représentation ou exhibition, donnée par le bateleur de 1501, doit être distinguée soigneusement des jeux de la Passion organisés à grands frais par les prêtres et bourgeois de la localité et dont M. Em. Picot a publié en partie le texte. Voir plus loin, p. 314 de ce livre.

3. « Or chante le polet » — avant les reniements de S. Pierre, — dit le Ms. n. a. fr. 4,358, fol. 11 recto. — Cette indication manque dans l'autre Ms. 4,085.

4 J. de Gênes, *Catholicon*, verbo : Persona. — Item persona dicitur histrio, repraesentator comoediarum qui diversis modis personat diversas repraesentando personas.

de cette manière, on trouve des vers narratifs mêlés au dialogue. Une partie au moins de ces vers pourrait être ancienne et nous rappellerait le premier état d'un texte populaire qui a dû s'altérer en raison de cette popularité même et subir des suppressions et des additions de toute sorte jusqu'à la fin du xv^e siècle. Cette hypothèse paraît compliquée, mais serait-il donc si simple de supprimer deux cents vers sur deux mille sous prétexte qu'ils gênent la représentation ou simplement parce qu'ils nous gênent ? Serait-il si simple d'admettre pour ce texte une exception unique de métrique ? En effet, la *Résurrection* anglo-normande ne peut guère servir de précédent, puisque les vers narratifs, nous l'avons vu, y sont distribués tout autrement que dans ce texte. L'enchaînement des répliques par la rime est la règle dans tous les mystères du Nord depuis les plus anciens jusqu'aux plus modernes. Et ce poème serait la seule œuvre de théâtre où les couplets ne seraient pas ainsi reliés par la rime¹ ? Cette particularité matérielle nous paraît une objection d'autant plus sérieuse qu'elle est détachée de toute espèce de raisonnement ou d'appréciation littéraire ; c'est un fait. Avant de reconnaître, comme on serait heureux de le faire, dans la *Passion* d'Autun le plus ancien mystère français de la Passion qui nous soit parvenu, l'hésitation est au moins permise.

Résumons cette discussion. Il existe d'anciens poèmes d'un caractère ambigu et dont l'interprétation a été souvent discutée. Par exemple, le *Cortois d'Arras* où, à l'exception d'une dizaine de vers, tout le reste est en dialogues et en monologues. Par exemple, le vieux mystère anglais, *The Harrowing of the Hell*, qui commence par une annonce du sujet, suivie du dialogue des personnages, et dont les deux parties, au dire de certains critiques, ont pu être déclamées par un jongleur unique. La *Passion* d'Autun rappelle ces œuvres. Est-ce un mystère ? Est-ce un poème de jongleurs ? Les deux hypothèses présentent des difficultés et, sans

1. La seule exception que je connaisse à cette règle est une courte moralité française inédite de 263 vers (*la Raison, le Cœur et les Cinq Sens*, etc.), Bibl. Nat. ms. fr. 25,547, fol. 123 v^o et ms. fr. 25,551, moralité attribuée à Gerson et traduite en latin dans l'édition Ellies-Du Pin.

On sait d'autre part que la règle du théâtre du Nord ne s'est imposée que très tard dans le théâtre du Midi.

prétendre à les trancher seul, on s'est contenté d'indiquer une préférence. L'essentiel était d'abord de réunir les manuscrits et de reconstituer l'œuvre. Quelle que soit la véritable interprétation, la *Passion* d'Autun est un spectacle populaire, un spectacle curieux par son antiquité et sa naïveté mêmes, et qui nous offre les premiers souvenirs plus ou moins fidèles de la Passion des Jongleurs copiée par Geoffroi de Paris. C'est à ce titre qu'on y a insisté en attendant la publication intégrale du texte ¹.

LA PASSION SAINTE-GENEVIÈVE

L'influence de la *Passion* copiée par Geoffroi de Paris est sensible sur le poème d'Autun. Cette *Passion* si populaire qui dans les manuscrits est souvent reliée au roman de l'*Annonciation Notre-Dame*, a-t-elle de même inspiré les derniers mystères Sainte-Geneviève ? Les textes ne le montrent pas.

La *Passion* Sainte-Geneviève s'ouvre au repas chez Simon de Béthanie où la pécheresse Madeleine oint les pieds de Jésus et obtient son pardon après la parabole des deux débiteurs. Ensuite sont mis en scène les faits connus, le plus souvent dans l'ordre ordinaire, la résurrection de Lazare, l'entrée triomphale à Jérusalem, la conspiration d'Anne et de Caïphe avec Judas, la Cène qui est de nouveau placée chez Simon, tout simplement parce que le dramaturge, ayant besoin d'un nom précis, prend celui du dernier hôte connu de Jésus ¹, la veillée au jardin des Oliviers, l'arrestation de Jésus, les interrogatoires chez Anne, Caïphe, Pilate, Hérode, la crucifixion, la mise au tombeau, la descente aux Limbes, l'achat des parfums, l'apparition de saint Michel aux saintes Femmes suivie de l'apparition d'un ange et de Jésus lui-même à Madeleine, le récit de Madeleine aux apôtres Pierre et Jean, et la conversion finale de Centurion.

1. Il sera publié plus tard avec l'aide obligeante de M. Bédier.

2. Identification ancienne et facile à réinventer ; on la trouve déjà dans le poème du *Saint-Graal* :

Et ce juedi chiés Simon,
Estait Jhesus, dans sa meison.

La *Résurrection* qui suit commence par résumer dans le sermon du prêcheur les trois mystères précédents. Puis le poète remet en scène la création et la chute d'Adam et d'Eve qui, chassés du paradis terrestre vaquent un instant à de durs travaux, meurent et descendent aux enfers. Brusquement l'action franchit tout l'ancien Testament et nous revoyons Anne et Caïphe sur le conseil de Pilate préposer des chevaliers à la garde du tombeau. Adam, Eve, Noé, saint Jean-Baptiste et les Pères imploront du fond du Limbes le secours de Jésus. Les diables Belias et Belgibus s'émeuvent de ces cris, et déjà le Rédempteur se lève du sépulchre. Il rompt les portes de l'Enfer et emmène ses amis au paradis, tandis que les diables dépossédés exhalent leurs malédictions. Cependant Notre-Dame s'est rendue au tombeau où elle pleure amèrement son bonheur passé et la perte de son fils. Vainement St. Jean et les trois Maries essaient de la consoler en lui citant les prophéties, elle a toujours d'autres textes de l'Écriture à leur opposer. Les Saintes Femmes la quittent pour aller acheter des parfums et arrivent au tombeau dont la lourde pierre est déjà enlevée. Deux anges Gabriel et Raphaël leur annoncent la résurrection et les envoient en Galilée dont elles prennent le chemin en chantant la prose du *Victimae Paschali*. En même temps les gardes du tombeau se sont réveillés, confus; ils se battent et s'enfuient. Marie-Madeleine cependant, n'a pu se décider à partir sans avoir revu son maître et revient seule au jardin où Jésus lui apparaît et la presse d'annoncer sa résurrection aux apôtres. Elle rejoint ses sœurs, et Jésus leur apparaît une seconde fois pour les renvoyer aux apôtres qui « orront de ses nouvelles en Galilée ». Lui-même se propose d'aller relever Pierre de la fosse où il s'est caché depuis les renflements¹, et surtout de « revisiter sa mère

En pensée et en espérance, p. 378 ».

Madeleine entonne le *Te Deum*.

Cette longue *Résurrection* reprend, comme on le voit, une partie

1. Ancienne légende déjà mentionnée par l'*Histoire scholastique* et la *Légende dorée*. Un texte de Gerson indique que cette grotte ou fosse surnommée *Gallicantus* et représentée dans la clôture du chœur de Notre-Dame de Paris servait quelquefois de motif de décoration aux horloges.

des faits développés dans la *Passion*, mais il n'est pas besoin de supposer, comme on l'a dit, que tout « le préambule est probablement interpolé »¹. La descente d'Adam aux Enfers se relie tout naturellement à la mise au tombeau du Christ qui viendra le délivrer. Si d'autre part cette pièce rappelle ou cite même expressément les trois précédentes, elle a été faite nécessairement la dernière et par un autre auteur que la *Passion* où les circonstances de la Résurrection étaient complètement différentes. De même, malgré quelques analogies, les deux pièces diffèrent encore de la *Passion* de Geoffroi de Paris et du poème complémentaire ou de la Descente aux Limbes qui la suit dans la compilation des jongleurs.

Pour la *Passion* Sainte-Geneviève, ces analogies résultent de l'identité des sujets, ou sont purement fortuites. Ni la Cène², ni le lavement des pieds, ni les reniements de Pierre, ni les interrogatoires, ni l'intervention de la femme de Pilate, ni l'achat du suaire, rien n'est semblable. Si la descente aux Limbes offre quelques traits communs dans les discours d'Adam et d'Eve remerciant leur Sauveur, ces traits sont de ceux qui peuvent être facilement imaginés ou réinventés³ avec l'Evangile de Nicodème dont le dramaturge a consulté un texte latin, ses citations latines le prouvent. De toutes les légendes de la *Passion* des Jongleurs, nous n'en retrouvons ici qu'une seule, la légende de « la fevresse forgeant les clous de la croix » qui reparaitra dans presque tous les mystères. En revanche, le mystère Sainte-Geneviève contient divers épisodes légendaires qui ne figurent à notre connaissance dans aucun des manuscrits du poème des Jongleurs, par exemple le récit des peines d'Enfer par le Lazare, la légende de Malchus, le débat de sainte Eglise et de Synagogue. Comme ces épisodes sont importants à divers titres et qu'on les retrouve souvent au théâtre, ils méritent d'être examinés à part.

Et d'abord pourquoi dans la *Passion* Sainte-Geneviève, le Lazare ressuscité décrit-il les peines d'enfer pendant le repas de Simon le lépreux ? Ce fait, qui n'est pas mentionné par les Evan-

1. P. de Julleville, *les Mystères*, t. II, p. 393.

2. Cf. la scène dans l'édition de Jubinal, t. II, p. 228 fin, it. p. 230.

3. Il n'en sera pas de même dans les mystères rouergats. Cf. p. 405 de ce livre : là, on peut raisonner sur des détails précis.

giles canoniques ou autres, est fréquemment rappelé par tous les sermonnaires allemands ¹, français ² ou italiens ³; tous, sans exception renvoient à un sermon apocryphe de St. Augustin, déjà cité par Pierre le Mangeur ⁴. C'est sur ce sermon ⁵ rapproché d'une légende analogue qu'a brodé l'imagination des prédicateurs et des dramaturges qui s'accordent pour prêter à l'ami du Christ une tristesse inconsolée. Depuis son retour de l'autre monde, Lazare qui survécut encore de longues années, ne rit plus jamais, soit qu'il tremblât à l'idée de traverser encore une fois les affres de la mort, soit parce que celui qui avait vu l'enfer en conservait à jamais l'épouvante. C'est ainsi que tout le moyen-âge s'est représenté les pèlerins de Saint-Patrice :

Ki de cel liu revenuz est	Ne rira mès, adez en plur ;
Nule riens jamès ne li plect	E gemissent les maus ki sunt
En cest siecle, ne jamès jur	E les pechiez ke les gens funt ⁶ .

Le rapprochement de cette légende avec celle de Lazare est si facile qu'il vient tout naturellement à l'esprit d'un moderne. Il y a longtemps qu'il a été fait par un prédicateur du xv^e siècle, Guillaume Pepin ⁷.

Si le récit de Lazare a été inventé en dehors et en marge des Evangiles, il est tout simple que les circonstances et les détails en varient avec les temps et d'auteur à auteur. L'Eglise n'avait pas décidé si les peines d'enfer devaient être matérielles ou morales. C'était un thème abandonné aux théologiens, aux poètes, aux

1, 2. Lupold le Chartreux, *Vita Christi*, P. II, cap. XXV ; la *Passion* de 1398, Menot, Maillard, etc.

3. Barelette *Sermones quadrag.*, in die parasceves.

4. *Hist. scholastica* (Patr. Migne, t. 198, p. 1597), in *Ev.*, cap. CXVI.

5. S. Augustini opera (P. Migne, t. 39, col. 1929 *Sermo XCVI* (a) incerti auctoris et insulse rhetorem agentis : « Convivis interrogantibus tristia loca pœnarum, sedesque alta nocte semper obscuras Lazarus indicat diligenti narratione per ordinem ; diu quæsiti longisque temporibus ignorati invenerunt tandem inferni proditorem ».

6. *L'Image du Monde* citée par B. de Roquefort dans son édit. de Marie de France, Paris, Marescq, 1832, in-8°, t. II, p. 409, note.

7. F. Guill. Pepini Parisiensis *Expositio evangel. quadrages.*, Venetiis, ap. Gratiosum Perchacinum, MDLXXVIII, in-12. (Sorbonne, TT se 77) Feria II post ramos Palm. p. 372 v° « Verisimile est Lazarum nunquam post suam resurrectionem risisse. Si enim illi qui dicuntur intrare foveam sive purgatorium sancti Patritii dicuntur mirabilia videre et inde redeuntes aliis enarrare et deinceps nunquam ridere, etc. »

artistes qui traduisaient à leur fantaisie les versets les plus terrifiants de la Bible. D'autre part, le sermon apocryphe de saint Augustin annonçait bien un ordre « *per ordinem* » dans les supplices, mais il n'indiquait pas cet ordre, ni les supplices eux-mêmes. Il en est résulté que chacun a fait dire à Lazare tout ce qu'il a bien voulu. C'est ainsi que l'auteur de la *Passion* Sainte-Geneviève fait décrire à Lazare neuf supplices différents, infligés à tous les damnés sans exception ¹, et que la même nomenclature, quoique plus confuse, est encore attribuée au Lazare dans la *Passion* en prose translatée en 1398 par ordre d'Isabeau de Bavière ².

Ces neuf supplices sont exactement ceux que Pierre le Fruitier, dit Salmon, décrira en son nom propre dans l'espèce de catéchisme ³ présenté par lui en 1409 au roi Charles VI, et toutes ces descriptions, la dernière surtout, ne sont pas autre chose que la traduction plus ou moins libre du *Lucidaire* ⁴ d'Honorius d'Autun ou d'Augsbourg. Il va sans dire que ces descriptions n'engagent en rien ni les sermonnaires, ni les dramaturges suivants tels que Arnoul Greban et l'auteur de la *Passion* bretonne ⁵ qui en ont de très différentes. L'essentiel est de noter qu'au théâtre et dans la chaire le récit du Lazare sera le plus souvent rattaché au repas de Simon le Lépreux, comme il l'était dans la *Passion* Sainte-Geneviève ⁶.

La même *Passion* Sainte-Geneviève nous offre une autre légende qui paraît plus moderne. Parmi les bourreaux du Christ nous trouvons un personnage légendaire, Malchus, qui devait jouir dans toute l'Europe chrétienne d'une popularité égale à celle de *Botadieu* ou du Juif errant. Le valet du grand prêtre, Malchus frappé par saint Pierre au Jardin des Oliviers et guéri par le

1. Jubinal, II, p. 171 à 173. — La description d'Enfer du tome I, p. 213, est sensiblement différente de ce livre.

2. Sur cet ouvrage inédit important voir plus loin, p. 252, 253 et p. 478.

3. Extr. par Levesque. *Not. des Ms.* de la B. N., t. V, p. 415-432.

4. (Patr. Migne, t. 172), I, III, col. 1160. — Un autre ms. de la B. Nat. n. a. fr. 10,032, fol. 171, contient encore une description analogue : « S'ensuit la revelacion de *Theophile* de ce qu'il trouva en enfer quand il fut ressuscité. »

5. Plus loin, p. 220, 293 et 307 de ce livre. — Il s'agit de la *Passion* bretonne imprimée en 1530, la seule que je connaisse.

6. Et de même dans la *Passion* de Semur, vers 5260.

Christ, devient, par un raffinement de scélératesse, le plus acharné de ses bourreaux. Cette légende est fort ancienne puisque on la trouve déjà mentionnée par allusion dans certaines versions grecques de l'Evangile de Nicodème¹ et dans les poésies de Pierre de Blois²; elle aura sans doute été rapportée par les pèlerins de la Terre-Sainte, où les Musulmans la connaissaient et s'en moquaient. Je ne crois pas qu'on ait encore signalé un curieux manuscrit de la Bibliothèque Nationale³ où l'un de ces pèlerins, un bon religieux d'Amboise, raconte le plus naïvement du monde comment il a été mystifié en 1507 par un Bourguignon renégat, originaire de Mâcon et établi à Jérusalem, lequel après l'avoir conduit au fond d'un cave mystérieuse, lui a montré un personnage « rousseau, long de visage, barbu, âgé de 35 à 40 ans » qui se frappait sans interruption la poitrine et qui n'était autre que le fameux Malchus, miraculeusement conservé pour ses méfaits. Quelle que soit l'origine de cette légende de Malchus, la *Passion* Sainte-Geneviève est le premier drame à notre connaissance qui l'ait utilisée, mais on conçoit très bien qu'une tradition aussi populaire ait pu reparaître spontanément dans les théâtres de tous les pays, et que les Allemands n'aient nullement été obligés, de l'emprunter directement à la France, comme l'a dit Mone⁴.

La troisième légende ou allégorie que nous trouvons dans la *Passion* Sainte-Geneviève est peut-être la plus ancienne de toutes. Au moment même où Longin a percé de sa lance le côté du Christ et retrouvé la vue au contact du sang divin, deux personnages allégoriques viennent engager au pied de la croix un débat de pure doctrine. Sainte Église et Synagogue ou Vieille Loy se disputent entre elles l'empire des âmes.

L'origine de cette scène tant de fois représentée sur les vitraux

1. Tischendorff, *Evangelia apocrypha*, 1876, Acta Pilati B. I, cap. I, p. 289, note 4.

2. Patr. Migne, t. 207, p. 1129 : Malchus in Christi faciem...

3. Bib. Nat. ms. fr. 4897, fol. 49 : « Je, frère Dominique Aubertou, de l'ordre de Saint-François siégeant au couvent de Bourges.... »

On trouvera un récit analogue dans Menot, *Sermones quadragesimales*, Paris, Chevallon, in-8°, 1525 (B. N. D. 15,435) *Expositio passionis*, fol. clxiii, r° col. 1 : *Audivi a quodam nobili barone vocati Marescallo Andegavensi quod ipsemet ab uno alio milite hoc quod sequitur audivit*, etc. — Ici le personnage qui voit Malchus est un chrétien qui a fait la conquête de la femme du Soudan.

4. *Schauspiele des Mittelalters*, II, p. 165.

et les bas-reliefs de nos cathédrales gothiques a été depuis longtemps expliquée par le P. Cahier¹ et doit être cherchée dans deux traités célèbres de saint Augustin² sur l'évangile de saint Jean. Le Christ a été souvent appelé par les Pères de l'Eglise le second Adam, venu pour réparer la faute de l'ancien. De même, dit saint Augustin, qu'Eve est sortie du côté d'Adam pendant son sommeil, pour la perte du monde, ainsi, pour le salut du monde, l'Eglise est sortie du flanc ouvert de Jésus mort ou plutôt endormi sur la croix. Le sang et l'eau qui jaillissent sous la lance de Longin symbolisent les sacrements de l'Eglise, le Baptême et l'Eucharistie qui doivent remplacer les sacrifices de l'ancienne loi. Ce symbolisme une fois trouvé, il était facile de personnifier sainte Eglise et Synagogue et de leur prêter un débat allégorique. Un autre apocryphe de saint Augustin³ avait donné le modèle de ces débats qui avaient depuis longtemps passé dans la poésie en langue vulgaire. La scène de la *Passion* Sainte-Geneviève n'en reste pas moins curieuse, sinon originale; elle nous donne un des plus curieux exemples de ces personnifications de Sainte Eglise et de Synagogue qui sont d'ailleurs plus anciennes et que le théâtre allemand semble bien avoir empruntés au théâtre français. L'ancienne remarque de Mone⁴ à ce sujet paraît plus juste que la précédente.

La *Résurrection* Sainte-Geneviève prête à moins de remarques. Les plaintes de la Vierge ont paru « touchantes, mais trop longues et gâtées par de froids jeux de mots sur *ave. Eva, virgo, Virago*, etc. » — Mais, à dire le vrai, y a-t-il un seul mystère qui ne nous produise pas cette impression? Un seul qui ne soit pas trop long, même le plus court? Ce n'est donc pas notre goût moderne

1. Le P. Cahier, *Vitraux de Bourges*, p. 7 et suiv. Cf. Em. Mâle, *l'Art religieux*, etc., p. 247-8.

2. Patr. Migne, t. 35, p. 1463, *In Joann.*, IX: Dormit Adam ut fiat Eva; moritur Christus ut fiat Ecclesia. Dormienti Adae fit Eva de latere (*Gen.* 11, 21): mortuo Christo lancea percutitur latus (*Joann.*, XIX, 34) ut profluant sacramenta quibus formetur Ecclesia. — Ibid. *In Joann.*, CXX, p. 1950. Illic secundus Adam inclinato capite in cruce dormivit ut inde formaretur ei conjux, etc. »

3. Patr. Migne, t. 42, p. 1131. De altercatione Ecclesiae et Synagogae.

1. Mone, *Schauspiele des Mittelalters*, t. II, p. 164; item I, p. 195. Cf. Ed. du Mériel, *Orig. lat. du th. mod.*, 195, 196. — Item. *Journal des Savants*, 1884, p. 706.

2. P. de Julleville, *les Mystères*, t. II, p. 394.

qu'il faut ici consulter, car ce qui le choque le plus était peut-être jadis « le plus bel endroit ». Et en effet, la plupart de ces jeux de mots se retrouvent dans les anciens hymnes ¹, dans l'*office de la Compassion* de la Vierge attribué à saint Bonaventure ², dans les sermons et ailleurs ; ils sont, pour ainsi dire, classiques, suivant les *Règles de la seconde Rhétorique* ³. Un autre trait mérite l'attention, c'est l'annonce de l'apparition du Christ à sa mère. Voilà plusieurs siècles déjà que cette légende fait son chemin dans la chrétienté, elle a même déjà inspiré de beaux rites figurés, comme on le voit dans la compilation populaire du *Ci nous dit* ⁴. Et pourtant, malgré tous ces précédents, l'auteur de la *Résurrection Sainte-Geneviève* se contente d'y faire allusion, il n'a garde de la mettre en scène. Le fait est à retenir pour marquer la différence des anciens mystères et de ceux du xv^e siècle, nous y reviendrons.

Nous connaissons maintenant les sources principales de la compilation Sainte-Geneviève et nous avons constaté que ces pièces appartenaient vraisemblablement à des auteurs différents, c'est-à-dire qu'elles ont pu entrer dans la compilation à des dates voisines, mais diverses. La *Nativité* et le *Jeu des Trois Rois* ont été

1. Cités par Cornelius a Lapide, in *Luc.*, I, p. 13.

2. Op. (éd. Peltier, Paris, Vivès, t. XIV, lectio I et III. — Item, Alberti Magni, *De laudibus B. Mariæ*, lib. I, cap. I, III ; lib. VI, cap. X et XI, etc.

3. Ed. Langlois, p. 71. Ces règles rédigées avant 1432 citent comme ordinaire dans les Passions un jeu de mots analogues sur *Noëmi*, et ce jeu de mots sera encore prêté à la Vierge dans la pièce de Jean Michel. — Tout l'exorde de la Passion du sermonnaire Barelette est encore dans le même goût.

4. *Ci nous dit* B. Nat. fr. 425, p. 22, r^o col. 2. Cf. Du Cange v^o *Planctus* :

« Ci nous dist comment le debonnaire *Ihesu crist* s'apparut a sa tendre mere de nuit dont li Evangeliste ne font nulle mencion pour ce qu'il ne vouloit pas prouver sa surrection par sa mere. Et ce si devons croire piteusement, car ce n'est pas de la foy. La nuit des tenebres, nostre mere sainte Eglise a acoustumé par devocion que on estaint toutes les lumières l'une après l'autre, excepté une que on muce en une aumouère jusques a tant que on ait feru sur le livre. Et après en ralume on les lampes et les autres cierges tant comme on veult alumer, et segnefie que la nuit du grant jeudi tuit apostre et disciple delaissierent pour paour leur debonnaire seigneur, et fu estainte la lumière de foy en eulz tous, excepté la doulce vierge Marie que vraie foy fu adès avec li. Car ce fu la vraie aumouère en qui la lumière de la foy ne fu oncques estainte, ains fu adès, tant comme elle vesqui sur terre, li reconfors et radrecemens des apostres, quar c'est la vraie lumière en qui tuit cil la ou la lumière de la foy est estainte se peuvent relluminer ».

Le rite est encore conservé en France à la fin du xv^e s, Cf. Jacobus de Lenda, *Sermones quadragesimales*, Paris, F. Balligault 1500 n. st., fol. LXXI r^o col. 1.

toutes deux successivement tirées d'un même roman populaire, le roman de l'Annonciation Notre-Dame. La *Passion* et la *Résurrection* ont été prises l'une après l'autre dans les *Evangelies canoniques* et dans l'*Evangelie de Nicodème* avec l'addition de quelques légendes dont une partie seulement se retrouve dans la *Passion des bateleurs ou jongleurs* copiée par Geoffroi de Paris. Comment déterminer l'origine parisienne de ce répertoire et plus exactement comment prouver qu'il a dû appartenir à la confrérie de la *Passion* plutôt qu'à toute autre ?

Au mois de Décembre 1402, les lettres patentes de Charles VI ont donné à ces confrères de la *Passion* le droit :

« de faire et jouer quelque Misterre que ce soit, soit de la dicte *Passion* et *Resurrection*, ou autre quelconque tant de saintz comme de saintes que ilz voudront eslire et metre sus ; et de eulx convoquer, et communiquer et assembler en quelsconques lieu et place licite à ce faire qu'ilz porront trover tant en nostre ville de Paris comme en la Prevosté, vicomté ou banlieue d'icelle ».

Or le manuscrit *Sainte-Geneviève* contient une histoire suivie de Jésus-Christ et des « misterres de saintz et de saintes ». Le sermon du prêcheur placé en tête du premier de ces mystères explique longuement et clairement comment l'histoire de saint Etienne, le premier martyr, se rattache à celle de saint Paul qui fut converti par saint Pierre et convertit lui-même saint Denys, l'apôtre de Paris, honoré par sainte Geneviève. Il y a là un effort visible pour relier l'histoire des apôtres, successeurs du Christ, à celle des patrons et patronnes de Paris, et donner une unité factice à une compilation de pièces très diverses. La *Vie de saint Fiacre* ne figure pas, il est vrai, dans cette énumération, mais elle doit avoir été introduite à une date quelconque dans le même répertoire parisien puisqu'il y est fait allusion à l'abbaye ou à la prison Saint-Magloire situées entre les rues Saint-Denys et Quincampoix¹.

Les allusions de ce genre ou les noms de lieux dans l'histoire de Jésus-Christ se rapportent sinon à Paris même, du moins à ses

1. Jubinal, t. I, p. 338. — Cf. Le Roux de Lincy, *Paris*, etc., p. 111.

environs immédiats, à Compiègne, Harecourt, Bondy et peut-être au hameau de Garne¹. D'autre part, les deux séries de mystères offrent des personnages grotesques communs (*Humbrouet*, *Hapelopin*)² et de curieuses coïncidences d'expressions rares, qui ne sont pas toutes données par les dictionnaires³. Enfin et surtout ces deux séries ont été recueillies dans le même manuscrit. L'histoire de Jésus-Christ a donc vraisemblablement la même origine parisienne que l'histoire des saints parisiens, du moins rien ne s'y oppose.

Mais, a-t-on objecté, quand on admettrait ces faits, comment s'en suivrait-il que nous ayons ici le répertoire des premiers confrères de la Passion? Le monopole de la confrérie de la Passion était-il donc absolu, sans exceptions, et les confréries particulières ne conservaient-elles pas le droit d'organiser des représentations particulières? Pourquoi le manuscrit Sainte-Geneviève nous aurait-il conservé le répertoire de la confrérie de la Passion plutôt que de toute autre confrérie ayant son siège à l'abbaye Sainte-Geneviève ou d'une confrérie parisienne quelconque? L'objection est sérieuse, et l'on croit l'avoir reproduite telle qu'on nous l'a faite, sans l'affaiblir, mais on croit également qu'elle a contre elle des probabilités encore plus fortes, sans compter les textes oubliés.

1. Jubinal, t. II, p. 73, 94.

L'autrui les viz à Garnemuz

dit le messager en parlant des Trois Rois. t. II, p. 94. Le vers n'a pas de sens et Garnemuz ne figure pas dans les dictionnaires. Il faut probablement corriger ainsi :

L'autrier les viz a Garne || muz.

Garne ou Garnes (Seine-et-Oise) hameau du Senlisis, indiqué par l'abbé Lebeuf, *Hist. de la ville de Paris*, etc., éd. F. Bournon, t. III, p. 420.

2. Figurent également dans le *Jeu de Saint-Denys*, I, p. 117 et dans celui des *Trois Rois*, II, p. 120.

3. Par exemple dans la *Nativité*, t. II, p. 73, l'expression :

Il me faut aler sur grant pont.

à rapprocher de ce vers des *Miracles Sainte-Geneviève*, I, 254 :

Veullez a Paris cheminer

Et sus grant pont vous deportez.

La première expression paraît à première vue proverbiale, mais, en la rapprochant de la seconde, dont le sens est bien déterminé par le contexte, on est porté à croire que dans les deux cas il s'agit du *Grand pont* sur la Seine, ainsi nommé par opposition au Poncelet ou Petit Pont. Si cette conjecture est exacte, nous aurions ici une allusion locale de plus, et la plus précise de toutes.

Notons d'abord que les quelques faits nouveaux glanés sur les représentations parisiennes de la fin du xiv^e siècle ne s'opposent pas, au contraire, à ce que ce manuscrit contienne le répertoire de la confrérie de la Passion. Sans doute le seul argument donné jusqu'ici en faveur de cette identification n'a nullement la portée qu'on lui attribuait¹. Si le Semeur qui figure dans le *Jeu des Trois Rois* a reparu dans les mystères mimés à Paris en 1431 et décrits par Monstrelet, cette légende du Semeur était populaire, nous l'avons vu, à Paris, en province, et à l'étranger, depuis plus d'un siècle, partant elle n'autorise plus une conclusion aussi formelle. On n'oserait plus trop s'appuyer non plus sur ce fait que le 4 mai 1399, on jouait à Paris, rue Saint-André-des-Arts, dans l'hôtel du duc d'Orléans « certains jeux de l'Annonciation de la Vierge Marie et de la Nativité Nostre Seigneur Ihesu Crist² ». Peut-être était-ce la *Nativité* Sainte-Geneviève tirée du roman de l'Annonciation Nostre-Dame, peut-être une autre *Nativité*.

Mais d'autre part, à Pâques 1380, les bourgeois de Paris représentaient les jeux de la Passion depuis longtemps populaires d'après la lettre de rémission de Charles V déjà citée, et d'après le témoignage oublié de Nicole Oresme dans sa traduction de l'*Ethique* d'Aristote en 1370³. Il est singulier que les historiens n'aient pas remarqué que dès 1373, dès l'inventaire de Giles Malet recolé en 1380 par Jean Blanchet, la bibliothèque du Louvre de Charles V contenait une « *Passion Nostre-Seigneur*⁴ rimée par personnages » qui a pu vraisemblablement servir aux représentations parisiennes de Pâques 1380. On n'a pas remarqué non plus que l'année suivante, en avril 1381, la Passion a été jouée devant le roi Charles VI, qui rappelle peut-être ce fait dans les lettres patentes de 1402, et qu'en 1392 les représentations publiques

1. P. de Julleville, les *Mystères*, t. II, p. 288. — Avant, le rapprochement avait déjà été remarqué dans le *Dictionnaire des Mystères* (col. Migne, p. 915), et dans Jubinal, et il n'en est pas meilleur.

2. J'ai eu tort de l'affirmer en imprimant la l. de rémission à ce sujet (Arch. Nat. JJ 154, n° 499, p. 286 r°), dans mon édition de la *Comédie sans titre*, Paris, Bouillon, 1901, p. ccxiv et suiv. Il reste simplement acquis que le jeu de paume de l'hôtel d'Orléans est la plus ancienne salle de spectacle exactement fixée à Paris.

3. Ce texte et les 2 suivants ont été également cités *in extenso* dans l'Introduction de la *Comédie sans titre*, dernier chapitre, p. ccx et suiv.

4. L. Delisle, le *Cabinet des manuscrits*, etc., t. III, p. 167, n° 1154.

de la Passion continuaient toujours régulièrement. De la *Passion* même de Charles V qui reparait dans les Inventaires jusqu'à 1424 et qui se retrouvera peut-être dans quelque bibliothèque d'Angleterre, nous ne connaissons qu'un trait ; les diables y tiraient le canon à la mort du Christ, et ce trait a disparu dans le manuscrit Sainte-Geneviève¹ qui contient d'ailleurs fort peu d'indications scéniques, mais ce manuscrit offre une autre particularité digne d'attention.

Il subsiste encore aujourd'hui un ornement d'autel offert par Charles V et sa femme, Jeanne de Bourbon, le Parement de Narbonne², qui représente vraisemblablement la Passion telle qu'on se la figurait et telle qu'on la jouait au temps de Charles V. Or le dit Parement nous montre Jésus en croix, entre Sainte-Eglise et la Synagogue. Si cette allégorie reparait, comme nous l'avons vu, dans la *Passion* Sainte-Geneviève, et si elle a disparu des *Passions* françaises plus récentes, c'est apparemment une présomption d'ancienneté, c'est un indice que la *Passion* Sainte-Geneviève a dû être en relations plus ou moins étroites avec la *Passion* de la Bibliothèque de Charles V, et qu'elle n'en était peut-être (on dit peut-être) qu'un remaniement.

Voilà bien des suppositions, arrivons aux faits. Le manuscrit de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, qui est une copie du milieu du xv^e siècle, n'a pour ainsi dire jamais quitté l'ancienne abbaye, et il n'en est sorti à notre connaissance que deux fois. Au mois de juillet 1502, un religieux genovésain l'avait prêté à son neveu Arnoul Le docte « demourant a Conpenreez » ou Compiègne ; vers le milieu du xviii^e siècle il fut encore emprunté par le duc de la Vallière et réintégré, après sa mort, par les soins du bibliothécaire Mercier, abbé de Saint-Léger. Ledit manuscrit n'a donc pu être recopié tout au commencement du xv^e siècle.

D'autre part, voici installés à Paris depuis 1402, le premier théâtre *permanent*, la première troupe régulière et organisée. N'est-il pas vraisemblable que les représentations parisiennes ont attiré l'attention des provinciaux et qu'il ont dû chercher,

1. Notons qu'on trouve un jeu de scène analogue dans la *Passion* de Semur, v. 7713-14.

2. Ce parement a été souvent décrit notamment dans les *Annales archéologiques* de Didron, t. XXV, p. 240, dans une notice d'A. de Montaiglon qui m'échappe, enfin dans la *Gazette des Beaux-Arts* de 1904, p. 9.

par un moyen ou un autre, à se procurer copie de ce répertoire? Si l'on retrouvait dans des mystères provinciaux l'imitation avérée des mystères Sainte-Geneviève, ne serait-ce pas là un indice que les dits mystères Sainte-Geneviève étaient réellement le répertoire de la confrérie de la Passion parisienne plutôt que de telle autre petite confrérie moins connue et moins en vue? Si de plus ces imitations étaient datées, ne rejetteraient-elles pas forcément la collection Sainte-Geneviève à une date antérieure?

C'est ce raisonnement qui m'avait amené à étudier et à publier un mystère inédit du *xiv^e siècle*, le *Jour du Jugement* de la Bibliothèque de Besançon, où j'avais cru reconnaître des allusions à un épisode déterminé et daté du grand schisme et des réminiscences littérales de la *Passion* Sainte-Geneviève. Que les allusions spécifiées n'existent pas¹ et que les miniatures du manuscrit soient plus anciennes que je ne l'avais dit, c'est ce qui est pleinement démontré. Le *Jour du Jugement* reste un spécimen curieux des mystères français du quatorzième siècle, mais il ne peut plus nous rendre le service précis qu'on lui demandait de nous aider à dater la *Passion* Sainte-Geneviève. Il faut aller plus loin. Si entre le mystère de Besançon et la *Passion* Sainte-Geneviève, il existe bien des concordances très nombreuses de rimes, d'expressions, d'hémistiches, de vers tout entiers², et si les concor-

1. *Romania*, 1903, p. 636, et *Journal des Savants*, décembre 1903, p. 677, 686 (article de M. Noël Valois).

Vous savez que li Emperieres

Est jà de la nostre partie,

dit un des chevaliers chargés par l'Antéchrist d'arrêter le pape dans le *Jour du Jugement*.

Si le *Jour du Jugement* ne contient aucune allusion au grand schisme, au pape Benoît XIII et à l'empereur Wenceslas, contiendrait-il une autre « allusion vague » à l'empereur Louis de Bavière, ennemi déclaré du pape Jean XXII et soutenu par une partie des Cordeliers? L'allusion serait-elle éclaircie par ce fait « que l'Antéchrist d'après les miniatures du manuscrit de Besançon revêtait en scène le froc de Cordelier »? Cette hypothèse proposée par M. Noël Valois, sous toutes réserves, peut expliquer diverses particularités du texte et du manuscrit que j'ai mal interprétées. « Dans ce cas, ce drame remonterait à la première partie du règne de Philippe VI » de Valois.

² Comme celles-ci (*Le Jour du Jugement*, Paris, Bouillon, 1902, p. 71, 76) et beaucoup d'autres :

Ha mort, car me fay defenir.

Oncques il n'ot de nul bien cure.

..... sires de tous hommes

Et de toutes les âmes mortes, etc.

J

dances relevées ne s'expliquent plus par des emprunts ou des réminiscences littérales, il faut donc que le style des mystères soit rempli de formules toutes faites. Partant, les seuls emprunts qui puissent compter dans cette littérature sont la reproduction, non plus de vers ou de distiques isolés, mais de passages d'une certaine étendue et de noms propres caractéristiques, et cette règle sera sans doute applicable au théâtre du Midi, aussi bien qu'à celui du Nord. Mais, ces points établis, comment le raisonnement initial serait-il faussé ? Le répertoire parisien a-t-il pu être imité en province ? La question reste entière, et peut-être subsiste-t-il des imitations moins spécieuses que la première.

En 1901, on a trouvé à Anhalt les fragments¹ manuscrits d'un mystère de Saint Pierre et de Saint Paul. L'écriture paraît de la fin du xv^e siècle. La provenance, parisienne ou provinciale, de ce texte égaré en Allemagne est inconnue. Ce qui est certain c'est que le texte lui-même n'est qu'une nouvelle édition interpolée et augmentée du mystère de Saint Paul et Saint Pierre de la collection Sainte-Geneviève imprimée par Jubinal. Quel que soit l'auteur de cette amplification, il y a bien quelque chance pour que le texte primitif ait appartenu à la Confrérie de la Passion connue, plutôt qu'à la Confrérie Sainte-Geneviève hypothétique.

Voici maintenant un autre manuscrit inédit dont Paulin Paris a le premier, dès 1848, signalé l'importance dans une notice détaillée d'une longueur exceptionnelle². Ce manuscrit a été étudié et cité à deux reprises par M. Marius Sepet³, il a été revu encore par M. Petit de Julleville⁴ et plus récemment par M. J.-M. Richard. Non seulement ce texte paraît bien connu, mais sa date même a été déterminée par une critique particulièrement compétente dont il convient de reproduire exactement les termes. « La copie qui nous est parvenue a été exécutée seulement en 1488, mais le texte est antérieur, et abstraction faite des retouches qu'il a pu subir, remonte à notre avis, quant à sa constitution essentielle, aux derniè-

1. Fragments publiés par M. H. Andresen, *Zeitschrift für roman. Philologie*, XXVI p. 76. — Cf. *Romania*, 1902, p. 336.

2. *Les manuscrits français* de la Bibliothèque du Roi, t. VII, p. 212, 217.

3. *Les Prophètes du Christ*, 1878, p. 172 ; — Article du journal *l'Union* (1883) reproduit dans les *Origines catholiques du théâtre moderne*, 1901, p. 290.

4. *Les Mystères*, t. II, p. 413-415.

res années du xiv^e siècle pour le moins. Nous croyons de plus que cette constitution elle-même repose sur des textes appartenant à la première moitié de ce siècle ¹.

..... »

Dans un texte ainsi vu, revu et daté, que peut-il bien rester à signaler? Simplement ceci qui a passé complètement inaperçu ou qui même, après un examen attentif, a été nettement nié². La *Passion* bourguignonne copiée à Semur est une simple imitation de la *Passion* Sainte-Geneviève. La preuve en sera fournie par la citation non pas de quelques rimes ou vers isolés, mais de scènes entières. Les emprunts ont passé inaperçus parce que le manuscrit qui les contient est fort long. Si nous démontrons que ces emprunts niés sont réels, bien que l'imitation soit fort libre, nous espérons obtenir ce double résultat : d'abord de rejeter la *Passion* Sainte-Geneviève en avant de la *Passion* de Semur, quelle que soit la date discutable attribuée à ladite *Passion* provinciale; ensuite de montrer sur le fait quelles étapes le mystère de la *Passion* a suivies avant d'aboutir aux grandes compositions dramatiques du xv^e siècle. Entre ces compositions et la *Passion* Sainte-Geneviève, la pièce copiée à Semur est la seule transition que nous connaissions, mais cette transition est claire et complète.

1. M. Sepet, l. c. et *Les Origines cath. du th. moderne*, 1901, p. 290.

2. Par M. J. M. Richard, dans son édition du *Mystère de la Passion d'Arras*, 1893, *Introd.*, p. xii, note 2.

LA
PASSION BOURGUIGNONNE DE SEMUR

LA PASSION DE SEMUR

La Passion de Semur, imitation de la Passion Sainte-Geneviève. — Origine de la pièce, copiée très vraisemblablement à Semur-en-Auxois, mais composée et jouée sur les bords de l'Yonne. — Analyse de la pièce. — La division actuelle en deux journées. — Les sources de la 1^{re} et de la 2^e journée. — Les souvenirs de la Passion de Geoffroi de Paris ; la légende du Judas et du chapon. — Le fèvre Nicodemus et sa femme. — Les imitations de la Passion Sainte-Geneviève : Madeleine et Véronique, etc.

L'influence du dialogue apocryphe de Saint Anselme et des *Meditationes Vitae Christi*. — Discussion. — La scène de la crucifixion et le rôle de la Vierge dans la Passion de Semur et les drames postérieurs.

Le développement de la mise en scène et des rôles grotesques. — Les allusions aux chansons de geste et le Rusticus. — La langue et la versification, le manuscrit. — La Passion de Semur reportée après la Passion Sainte-Geneviève ; la transition aux grandes compositions dramatiques du xv^e siècle.

En non de Nostre Seigneur *amen*.
L'an de l'Incarnacion courant
Mil .IIII. c .IIII. xx et huit,
Des jours il estoit dix huit
De ce beaul joly mois de may.
Ung dimanche après dunay,
Ceste notable Passion
Fust par grande devocion
Achevée du tout d'escripre,
Sans riens y trouver que redire,
Ne d'y avoir faulte d'ung mot.
Elle est a Jehan Floichot,
Que Jhesu par sa grace guarit,
Clerc et notaire real

Demorant ou bourc de Semur,
Lequel prie ou non de Jhesu
Que se aucung luy desrobboit,
Ou d'aventure il la perdoit,
Que on luy veulle repourter,
Ou a tout le moings enseigner,
Et grandement paiera le vin
Pour le desjenout au matin
De ly et de son compaignom.
Cy après trouverés son nom
Avecque son saing magnuel,
Affin de son nom [n'] ygnorel.
J. FLOICHOT, notaire.
(Ms. fol. 270 recto.)

On comprend la satisfaction qu'a dû éprouver maître Jehan Floichot en terminant au joli mois de May la copie d'un manuscrit volumineux qu'il avait souvent grand'peine à déchiffrer¹, mais le compliment qu'il s'adresse à lui-même est certainement exagéré. L'écriture de ce notaire royal était médiocre et son encre mauvaise. Sa copie (aujourd'hui conservée à la Bibliothèque Nationale, ms. fr. n° 904) n'a pas été collationnée, il y manque plus d'une centaine de mots, en comptant tous les vers faux, trop courts ou trop longs. L'impression d'un texte aussi étendu (9,580 vers) et aussi défectueux doit être évidemment justifiée.

D'abord, de toutes les Passions qui ont été jouées en Bourgogne², c'est la seule qui nous soit parvenue ; ensuite, et surtout, cette pièce peut jeter quelque lumière sur la période si obscure du théâtre français, celle qui a précédé les grands drames cycliques du poète d'Arras et d'Arnoul Greban. A défaut de ces modèles, l'auteur ou l'un des auteurs de la compilation copiée à Semur avait sous les yeux la *Passion* Sainte-Geneviève, et il lui a fait, comme on l'a dit, des emprunts textuels.

Si tel est le rôle de la *Passion* de Semur, la première chose à tenter c'est de déterminer exactement l'origine provinciale de la pièce et d'y constater cette imitation d'une pièce parisienne. C'est ce que nous ferons en examinant les détails de la composition et en déterminant les sources de la pièce, lesquelles ne pouvaient être indiquées avant les recherches précédentes. L'imitation de la *Passion* Sainte-Geneviève une fois bien constatée, nous verrons

1. Comme ce manuscrit est fort long, on a donné à son texte imprimé qui suivra ce chapitre une pagination spéciale indépendante. — Sur ces hésitations de Floichot, voir donc plus loin, p. 72, v. 3595 et suiv.

2. Aux représentations d'Auxerre déjà toutes signalées par l'abbé Lebeuf et P. de Julleville, ajoutez :

Avallon. Arch. municip. CC 152, an 1492-3, p. 103 : Pour fournir aux frais du Mystère de la Passion joué le Vendredi-Saint 60 s[ols]. — Ibid. CC 104, an 1453-4. Aux compagnons qui firent les jeux de la Vie de saint Jean-Baptiste, 5 fr.

Mâcon. CC 74. (An. 1486). Payé 4 livres... pour jouer la Passion N. S. le jour du Vendredi-Saint.

Tonnerre. La Passion jouée en 1513, suivant le *Cabinet historique* de 1856.

Georey près Dijon, xvi^e siècle, la Passion citée plus loin — et probablement bien d'autres.

Besançon, la Passion 5 avril 1528 ; la *Résurrection* et l'*Ascension*, plusieurs fois antérieurement. Cf. Ul. Robert, les *Origines du théâtre à Besançon*, 1900.

comment le texte parisien a été amplifié de telle sorte que la pièce provinciale se relie tout naturellement aux grandes Passions du xv^e siècle, si différentes des drames antérieurs. Ces additions ne sont pas moins importantes que l'imitation précitée, puisqu'elles modifient complètement le caractère du mystère de la Passion, aussi bien dans les scènes religieuses que dans les épisodes comiques ou bouffons. Sans doute les retouches que le mystère copié à Semur a subies sont de diverses mains, de diverses dates, mais l'étude de la versification, de la langue et du manuscrit permet jusqu'à un certain point de discerner les parties les plus anciennes du drame, les matériaux les plus curieux de la mosaïque. C'est donc par cette étude que nous concluons.

Et d'abord, dans quelle ville la pièce a-t-elle été composée et jouée pour la première fois, dans quelle ville recopiée? Le copiste qui nous l'a conservée signe : Jehan Floichot, notaire royal à Semur. Or, il y a en Bourgogne deux villes de ce nom, assez éloignées l'une de l'autre, Semur-en-Auxois et Semur-en-Brionnois. Laquelle choisir et comment choisir, puisque le nom du notaire n'a pu être retrouvé ni dans les comptes de ces villes, ni aux archives de la Côte-d'Or, ni à celles de Saône-et-Loire? Il est vraisemblable cependant que la pièce a été copiée et peut-être retouchée à Semur-en-Auxois, le texte même nous semble l'indiquer, voici comment.

Un certain Goguery qui accompagne Cirinet (Quirinus), l'envoyé de l'empereur Octavien, demande son chemin au *Rusticus* ou au paysan farceur de la pièce, qui l'envoie promener, comme le *Jongleur d'Ely*¹ du vieux fabliau, et même comme certains paysans très contemporains. Il lui dit :

Tiens toy quoy, tien, laisse moy faire,
Incontinent je le te nomme :
Va t'am tout droit selon Yonne,
Tout le pendant devers les fourches,
Tu verras a galin² galouches. (v. 2,238, p. 45.)

1. Recueil de Montaignon, t. II, 243. — Cf. P. de Julleville, les *Mystères*, t. I, p. 269.

2. *Ms.* : agalin. — *Galín pour galant*. L'expression *faire le gallin gallant* est donnée par Gerson cité dans l'éd. d'Eust. Deschamps, t. I, 370.

C'est-à-dire, si nous comprenons bien, « quand tu auras ~~fait tout ce chemin~~, tu verras les ~~maîtres du jeu~~ galant que tu es, tu ne seras pas plus avancé ».

Cette allusion inaperçue paraît significative. Le mystère a dû être composé et joué dans une ville riveraine de l'Yonne, puis une copie ou même l'original a dû arriver entre les mains du notaire Floichot, qui exerçait vraisemblablement à Semur-en-Auxois. L'Yonne ne passe pas dans cette ville, elle passe même à quelques bonnes lieues de là, mais moins loin que de Semur-en-Brionnois. Nous savons d'ailleurs par d'autres exemples que les manuscrits originaux des mystères se prêtaient assez facilement d'une ville à l'autre de la Bourgogne. Ainsi, au mois de mars 1523 (1524 n. st.), les Dijonnais avaient emprunté la *Résurrection* du chapitre de Besançon ; ils oubliaient même de la rendre, et il fallut dépêcher un exprès pour la réintégrer¹, comme nous l'apprennent les archives du chapitre. C'est à peu près l'histoire de notre texte, et la copie même de Jehan Floichot a dû avoir maintes aventures avant de passer des mains d'un nouveau propriétaire « Jehan Quantin, prestre » entre celles du Dijonnais Philibert de la Mare, et finalement des Bibliothécaires du Roi.

Ces points établis, peut-on remonter plus haut et déterminer cette ville riveraine de l'Yonne où le mystère a été primitivement composé, cette ville située en plein vignoble où les bourreaux frappent sur le Christ « comme sur *ung pressour* ou pressoir (v. 6382) » ? Ne serait-ce point la ville d'Auxerre ? C'est possible, mais non certain. La Passion y était représentée en 1462, avec un

1. Archives du Doubs, G, 192. — 18 mars 1523. « Pro quodam misterio Resurrectionis in proximo festo Resurrectionis Domini ludendo, si temporis opportunitas affuerit, prout hodie relatum extitit, mittatur D^{ns} Garnerius capituli sumptibus apud Divionemad predictum misterium recuperandum ».

Le 27 mars 1523, le mystère est recouvré :

« In proximo Resurrectionis Domini nostri festo fiat misterium Resurrectionis in ecclesia sancti Stephani hora consueta, juxta formam registri super hoc visi et correcti, ostendendo sudarium seu sindonem ostendi consuetum ».

Ce suaire avait déjà figuré en effet depuis longtemps dans les drames liturgiques de l'église Saint-Etienne de Besançon. Voir *Catal. des Ms. de la B. de Besançon*, n° 98 : *Officium ecclesiae Sancti Stephani Bisuntini* (milieu du XIII^e siècle) fol. 40. — Il finit par devenir une relique qui au XVI^e siècle attirait à Besançon nombre de pèlerins (cf. *Revue historique*, t. I, 1876, p. 101).

grand concours de ménétriers, et le texte de cette copie nomme plusieurs fois les ménétriers. Un autre passage (v. 5345) où les diables interpellent les autorités de la province et les nonnes qui ont quitté leurs couvents pour assister au mystère paraît également désigner une grande ville plutôt qu'une petite. Enfin, la représentation de 1462, qui n'était pas la première probablement, a été suivie de plusieurs autres, de plus en plus bruyantes et scandaleuses, jusqu'au milieu du xvi^e siècle. Mais ni les procès-verbaux de ces représentations déjà signalés par l'abbé Lebeuf, ni le *Bréviaire* d'Auxerre¹ de 1483 que l'on pouvait songer à rapprocher de cette pièce qui contient un certain nombre d'hymnes latins, ni les indices tirés des rimes et du vocabulaire² n'ont permis de localisation assurée. Ces indices auraient été plus significatifs si le *Rusticus* avait eu, comme certains de ses confrères méridionaux ou même bourguignons³, l'idée de parler la langue de son canton, mais il l'a oublié, et, avec quelques nuances, ce texte bourguignon est du bon français. Contentons-nous donc de répéter que cette *Passion* a été jouée « sur les bords de l'Yonne ». Combien y a-t-il de mystères dont on ne sait même pas cela et qui peuvent prendre pour épigraphe ces vers un peu vagues d'un vieux fabliau :

Enmi la ville un giex avoit⁴
Ou li poueples trestot estoit.

Voici une analyse sommaire du texte qui permettra de se reporter rapidement aux scènes principales :

1. Impressum Chableys, in domo Petri Lerouge, pet. in-8°, goth. : — Peut être y aurait-il lieu d'approfondir cette comparaison, mais les hymnes de la *Passion* de Semur n'ont rien de rare et se retrouvent dans les répertoires connus.

2. Le plus significatif paraît le mot *raicheux*, *racheux* (vers 3387) encore usité aujourd'hui dans l'Yonne. Pour d'autres détails sur la langue voir la fin de ce chapitre.

3. Ainsi les bergers parlent bourguignon dans le *Mystère de la Nativité de N. S. J. C. à Dijon*, xvi^e-xviii^e siècle, édité par J. Durandeau, Dijon, 1898.

Cf les *Noël bourguignon* de La Monnoye, Dijon. 4^e édit., 1720, Glossaire, p. 174 : « On se souvient par une vieille tradition qu'aux anciens jeux de Gevré, village à deux lieues de Dijon, célèbre par ses bons vins, dans une tragédie de la Passion, le curé, auteur de la pièce, y faisait dire au paysan qui jouait le rôle du Crucifix : « Je clauce de soi » pour exprimer le *sitio* de l'Evangile. »

4. Cité par Lac. de Ste-Palaye, *Dict.* v^e jeu.

ANALYSE

PREMIÈRE JOURNÉE

Sermon du prêcheur, incomplet au début.	vers 1 à 196, p. 6 de l'Imprimé.
Création et révolte des Anges.	v. 498, p. 11.
Création et chute de l'Homme.	v. 792, p. 17.
Cain et Abel; mort d'Adam.	v. 939, p. 19.
Noé, l'arche et le déluge; l'invention des braies et la malédiction du <i>Rusticus</i> ou de Chanaan.	v. 1186, p. 24.
Sacrifice d'Abraham (lacune du manuscrit).	v. 1311, p. 27.
Moïse, le rocher d'Horeb, le Décalogue.	v. 1435, p. 29.
Evocation par <i>Ecclesia</i> des prophètes du Christ, Moïse, Sibillia, David, Ysayas, Daniel, Iheremias.	v. 1724, p. 33.
Débat des filles de Dieu, Espérance et Charité.	v. 1791, p. 36.
Marriage de la Vierge, Annonciation, Visitation.	v. 2189, p. 43.
Proclamation de l'empereur Octavianus, second et troisième intermède du <i>Rusticus</i> .	v. 2324, p. 47.
Bethleem. Débat de Sainte Eglise et de Synagogue.	v. 2485, p. 49.
Nativité. Adoration des bergers. Chant d' <i>Ecclesia</i> .	v. 2900, p. 58.
La Sibylle et Octavien. L'adoration des Mages.	v. 3200, p. 65.
Présentation au temple. Quatrième intermède du <i>Rusticus</i> . Massacre des Innocents.	v. 3428, p. 69.
Prédication de saint Jean-Baptiste, baptême de Jésus.	v. 3629, p. 73.
Le banquet d'Hérode, la danse d'Esglantine, le supplice de saint Jehan-Baptiste.	v. 4212, p. 84.
La tentation de Jésus au désert. Proclamation du messaiger.	v. 4265, p. 85.

SECONDE JOURNÉE

Sermon du second prêcheur.	v. 4376, p. 89.
Vie publique de Jésus. Vocation des apôtres.	v. 4448, p. 91.
Légende de Judas (lacune du manuscrit).	v. 4468, p. 91.
Le démoniaque, le paralytique, l'Aveugle Né, Conseil de la Synagogue.	v. 4769, p. 97.
Le Repas de Simon le Pharisien; Magdeleine et l'Apothicaire; le Centurion et son fils.	v. 5073, p. 103.
Mort et résurrection du Lazare; récit des peines d'enfer.	v. 5285, p. 107.
Diableries et conseil d'Hérode.	v. 5484, p. 111.
Jésus envoie Jean et Simon chercher l'ânesse.	v. 5510, p. 112.
Intermède du <i>Rusticus</i> . Entrée à Jérusalem. Les Vendeurs du Temple.	v. 5607, p. 114.
Intermède du <i>Rusticus</i> . Jésus au Temple.	v. 5712, p. 116.
La Femme adultère. Le repas de la Synagogue.	v. 5939, p. 120.
La Cène chez Simon. Trahison de Judas et scène du chapon.	v. 6189, p. 125.
Le Jardin des Oliviers, les interrogatoires de Jésus.	v. 6197, p. 133.
La pendaison de Judas; la flagellation; la femme de Pilate.	v. 6950, p. 140.

La condamnation; le fèvre Nicodemus et sa femme Grumaton; Veronne, marchande de toile, le Centurion.	v. 7282, p. 147.
L'aveugle Longis et son guide Ganimedes :	v. 7344, p. 148.
La crucifixion; les plaintes de la Vierge; mort de Jésus.	v. 7712, p. 154.
Le miracle de Longis; la descente de croix; <i>Pieta</i> ; la mise au tombeau.	v. 8070, p. 161.
Les saintes Femmes chez l'Apothicaire.	v. 8278, p. 165.
L'engagement des chevaliers par la Synagogue.	v. 8424, p. 168.
La Descente aux Limbes.	v. 8817, p. 174.
La Résurrection, les Chevaliers et le <i>Rusticus</i>	v. 9118, p. 180.
L'apparition de Jésus à Madeleine; la prose du <i>Victimæ Paschali</i> .	v. 9207, p. 182.
Les Pèlerins d'Emmaüs.	v. 9465, p. 187.
L'apparition aux apôtres; l'apparition à Thomas.	v. 9582, p. 189.

La *Passion* de Semur comprend, comme on le voit, en deux journées toute l'histoire de la Rédemption. Sa composition rappelle de près celle des mystères Sainte-Geneviève, puisque nous avons ici en réalité quatre drames soudés l'un à l'autre : 1^o une Nativité suivie d'un Jeu des trois Rois; 2^o une Passion réunie à une Résurrection.

Ce qui distingue les deux compilations c'est, en tête de la Nativité bourguignonne, l'insertion d'un certain nombre d'épisodes empruntés à l'Ancien Testament et qui sont soudés à ceux du Nouveau par l'antique défilé des prophètes du Christ. Ces épisodes ou ces histoires, qui sont comme les ébauches du Mystère du Viel Testament, nous les trouvons déjà antérieurement dans les *pageants* anglais que Chaucer a mentionnés à la fin du xiv^e siècle¹; nous les retrouverons en France même jusqu'au xvi^e siècle, en tête des *Passions* d'Amiens et de Valenciennes². Ils sont donc bien traditionnels. D'autre part, il est facile de constater que la première journée finissait primitivement avec le Jeu des trois Rois; la division ancienne y est encore marquée actuellement par un « *Silete le grant* » ou un entr'acte prolongé³. La prédication de Saint-Jehan-Baptiste qui suit forme le début ordinaire des mystères de la Passion. Dans cette histoire même de Saint Jehan-Baptiste, le vers 4277 de la première journée ne rime pas avec le suivant, mais très bien avec le vers (4377) de la

1. Conte du meunier cité dans la *Revue critique*, 1885, p. 470.

2. Voir p. 308, 310 de ce livre.

3. *Passion* de Semur, p. 69, vers 3428.

seconde Journée. Toute la partie intermédiaire, la proclamation du messenger et le second sermon du prédicateur sont donc des additions postérieures. La coupe actuelle tout à fait insolite n'a donc été imaginée que pour donner aux deux Journées une longueur à peu près égale et permettre de représenter la pièce dans les conditions ordinaires des spectacles bourguignons, telles que nous les connaissons par le procès-verbal¹ du *Saint-Martin* d'André de la Vigne, joué à Seurre en 1496 : « On commença ceste matinée entre sept et huit heures du matin et finist on entre onze et douze. Pour le commencement de l'apree disnee, qui fut a une heure, le dit Sathan revint jouer son personnage....., puis firent pause pour aller souper entre cinq et six heures, tousjours jouans et exploitant le temps du mieux qu'ilz pouvoient. » — La Passion copiée à Semur en 1488 avait dû être jouée vraisemblablement dans les mêmes conditions, avec une mise en scène aussi compliquée que le sujet. Les éléments de cette compilation sont en effet très variés, soit que les auteurs les aient pris dans des drames antérieurs, ou qu'ils les aient empruntés directement aux Evangiles canoniques, aux apocryphes, aux légendaires et à la tradition orale. L'analyse peut distinguer jusqu'à un certain point ces divers éléments et déterminer quelques dates.

Pour la Création et la révolte des Anges, les scènes du Paradis terrestre et l'histoire des patriarches, elles sont prises moitié à la Bible², moitié aux histoires saintes plus ou moins inspirées par l'*Histoire scholastique* de Pierre le Mangeur. La légende de Chanaan et des fils de Noé nous prouvera plus loin que l'auteur et ses collaborateurs consultaient volontiers ces « Histoires de la Bible ». L'antique défilé des Prophètes du Christ introduits par *Eccllesia* ou l'Eglise personnifiée est certainement l'un des épisodes les plus

1. Ip. par Jubinal, *Myst. inéd. du xv^e siècle*, t. I, p. XLVII.

P. de Julleville, les *Mystères*, t. II, p. 39 dit à tort « qu'on jouait souvent deux journées en un seul jour, l'une le matin, l'autre après midi ; ainsi à Seurre, en 1496, le mystère de saint Martin en six journées dura trois jours seulement ». C'est une erreur. Ce mystère est bien divisé en trois journées subdivisées en matinées et après-disnées.

2. Comme les scènes correspondantes du *Mistère du Viel Testament*. L'éditeur de ce mystère demande (Introd. t. I, p. lxxvij où le dramaturge a pris les noms de Phuarphara, femme de Noé, de Pharphia et de Cathaflua, etc. Ils viennent de l'*Histoire scholastique*, cap. xxxiii (P. Migne, t. 198, p. 1084).

anciens pour la forme¹ et pour le fond. Sauf une ou deux exceptions, ces prophètes débitent encore assez exactement les versets qui leur sont attribués dans le sermon apocryphe célèbre² de saint Augustin, et se contentent d'y ajouter quelques citations nouvelles. Si cet épisode est d'origine ancienne, aussi bien que le débat de Sainte Eglise et de Synagogue³ à la Nativité du Christ, on n'en dira pas autant d'un autre débat d'Espérance et de Charité, lequel tient la place du traditionnel procès de Justice et Miséricorde. Ce débat est rédigé en vers alexandrins relativement modernes (p. 34, v. 1725-1791).

Le mariage de la Vierge et l'épisode des vergettes distribuées aux « varlets » rappellent les scènes correspondantes de la *Nativité* Sainte-Geneviève, mais l'auteur bourguignon n'a pas consulté, comme son prédécesseur, le Roman de l'Annonciation Notre-Dame. Il est remonté à la source et il a traduit directement l'Evangile apocryphe de la Nativité de Marie, jadis attribué à saint Jérôme. Les noms de fantaisie (Plaisance, Sarrom) des compagnes données par le grand-prêtre à la Vierge ne laissent aucun doute sur cet emprunt⁴. Pour la suite, c'est-à-dire le dénombrement de l'empire ordonné par Octavien et l'entretien de la Sibylle avec cet empereur, ces additions modernes ont été traduites directement

1. Cet épisode contient deux fois l'archaïsme *yert* qui ne figure plus que trois fois dans tout le reste de la pièce.

2. Et qui l'est resté, puisque les dramaturges du xv^e siècle comme celui de la Nativité de Rouen (1474) le citent encore directement d'après le texte. — Ce sermon ou cette source commune suffit pour expliquer la plupart des rapprochements signalés par M. Wilmotte (*les Passions allemandes*, etc., p. 57-63) dont les conjectures sur les noms des prophètes et des apôtres (voir p. 395, note 1 de ce livre) semblent peu fondées. Le seul rapprochement utile était celui d'*Ecclesia* déjà signalé, comme on l'a dit précédemment, par Mone, *Schauspiele*, t. II, p. 164 et par M. Sepet, *Origines*, etc., p. 291.

3. Sur les origines de ce débat dans les hymnes liturgiques, voir Ed. du Méril, *Origines*, etc., p. 193.

4. Ces noms sont inventés pour suppléer au silence du chap. vii du *Liber de Nativitate Mariae* (éd. Tischendorff, 1876, p. 118) qui ne les nomme pas. On trouve d'autres noms de fantaisie dans la *Nativité* de Rouen, t. I, p. 291, inspirée par le même livre. — Au contraire, le *Pseudo-Mathieu*, chap. viii (Tischendorff, p. 50) nomme Zahel que nous retrouvons dans la *Nativité* provençale de Toulon, 1333, dont les rôles ont été publiés par le chan. Albanès (*R. des Soc. savantes*, 1875, p. 259-262). La dite *Nativité* connaît également la légende d'Anastasia.

de la *Légende dorée*¹, laquelle inspirera encore le même développement à la *Passion* d'Arras (p. 17-20) et à la *Nativité* de Rouen (1474, 2^e journée, t. III, p. 3).

Le petit drame des Pasteurs n'offre rien de bien particulier non plus que l'histoire des Rois Mages². A noter seulement la brusque conversion³ de ces Pasteurs qui, après avoir échangé avec leurs gaillardes épouses force gaudrioles pendant la veillée traditionnelle de Noël⁴ et être revenus tout joyeux de la Crèche, prennent tout d'un coup le chemin du couvent. Ce sont encore là des traditions venues en partie de la *Légende dorée* et de l'apocryphe de Bède sur les Lieux Saints (chap. 8) qui ne manque pas de mentionner à côté de Bethléem, près de la tour d'Ader, l'Eglise des Trois Pasteurs, les premiers adorateurs du Christ.

La courte pièce de Saint Jean-Baptiste qui suit nous offre également à côté de légendes très anciennes des développements très modernes. Lorsque Jésus a été baptisé par le Précurseur dans les eaux du Jourdain, un ange l'aide à se rhabiller, et ce détail n'est pas de pure imagination, puisqu'on le trouve déjà très anciennement sculpté en haut relief sur une châsse d'Aix-la-Chapelle et sur la clôture du chœur de Notre-Dame de Paris (xiv^e siècle), et qu'il reparaitra dans la *Passion* de Jean Michel⁵. Plus loin, la cour du roi Hérode Antypas avec ses tournois ou « jeux de geste », ses banquets pantagruéliques servis par le fidèle Jacquemart⁶, ses

1. *De Nativitate Christi*. — L'auteur de la *Passion* de Semur a substitué, v. 2201 et 3007, d'après un mauvais exemplaire le chiffre de « quatre deniers par teste » à celui de la *Lég. dorée* « denarium argenteum qui valebat. X. nummos, usuales ».

2. Sauf le chiffre connu des 144 mille innocents, v. 3419 p. 69.

3. *Passion* de Semur, p. 56, v. 2829.

4. *Passion* de Semur, p. 55, v. 2775, nous avons de costume. — Et la tenons des anciens. — Car il convient que nous vieilliens.

Cf *Lég. dorée*, *De Nativ. Christi* : « Mos enim fuit gentilibus in utroque solstitio, scilicet estivali circa festum Joh. Bapt. et hiemali circa Nativitatem Domini, vigiliis noctis custodire ob solis venerationem.

5. *P. de Semur*, p. 76, v. 3626; cf. *Passion* de J. Michel (Bib. Nat. Réserve Yf 13 fol. B. 11, v^o. Icy se lieve de genoulx et revest ses habillemens et St Jehan et Gabriel lui aydent.

6. *P. de Semur*, v. 3954, p. 79. — Nom bien antérieur en Bourgogne au fameux Jacquemart de l'horloge de Courtray rapporté à Notre-Dame de Dijon par Philippe le

bourreaux et ses princesses qui se disputent comme des haren-gères, donne une idée peu flatteuse de la cour des ducs de Bourgogne. Parmi les chevaliers qui y figurent, l'un, Pinceguerre, a déjà paru dans le *Théophile* de Rutebuef et dans la *Passion* Sainte-Geneviève; l'autre, Pharaon, semble indiquer par son nom que le dramaturge a conservé quelque vague souvenir d'un commentaire de Bède¹ sur l'Evangile de saint Marc, ou d'autres légendes plus ou moins altérées. Il est à noter que ce dramaturge n'a pas mis en scène les noces de Cana, bien qu'elles aient déjà figuré dans les mystères. Ces noces sont simplement rappelées par une allusion à

Celluy quil fit d'eaue vin

Es nopces chieux Arcetreclin (p. 96, v. 4678)².

Pour l'auteur bourguignon comme pour bien d'autres jusqu'à Villon, Arcetreclin est évidemment un saint particulier. Telle est la composition de la première journée de la *Passion* de Semur; jusqu'ici, entre elle et la *Passion* Sainte-Geneviève, il n'y a guère de commun que le sujet et quelques souvenirs des mêmes livres.

Les sources de la *Passion* et Résurrection qui remplissent la seconde journée ne sont pas moins variées. Outre les Evangiles canoniques, le dramaturge utilise l'Evangile de Nicodème latin³, dont il traduit des chapitres entiers; il n'ignore ni la *Glose ordinaire*⁴, ni même les *Postilles* de Nicolas de Lire⁵, bien qu'il les cite rarement. A ces textes qui prendront plus tard une si grande

Hardy en 1382. — Cf. Durandeau, *Dict. français bourguignon*, et Archives du Pas-de-Calais, t. II, p. 53, Reg. A. 646 (1^{er} août 1345), Jacquemart de Dijon, armoyer du duc (de Bourgogne).

1. Patr. Migne, t. 92, p. 189. In Marc, lib. II, cap. vi: « Soli mortalium Herodes et Pharaon leguntur diem natalis sui gaudiis festivis celebrasse, sed uterque rex infausto auspicio festivitatem suam sanguine foedavit.

2. Cf. la *Passion* d'Auvergne, p. 360 de ce livre.

Le nom du maître d'hôtel (*Joann.*, II, 11) est devenu celui de l'époux lui-même.

Au jour des noces de Architriclin

dit Garin le Lorrain. — Item le *Doctrinal aux simples gens* attribué à l'archevêque de Reims, Guy de Roye (1403); item le *Sermon joyeux de Saint Raisin*, etc.

3. *Passion* de Semur, p. 106, p. 171-173, v. 8744.

4. Voir dans la *P.* de Semur, p. 117, v. 5771, l'épisode de la femme adultère et l'allégorie du temple, p. 116, v. 5726. Cf. Bède et *Glossa ordin.*

5. *P.* de Semur, p. 189, v. 9560. — Cf. N. de Lire, in *Joann.*, XX, 1, p. 1310, clauso sepulchro.

importance dans les mystères, notre auteur préfère les légendes sur Joseph, qui est pour lui un forgeron ¹, un maréchal et non un charpentier ; il connaît par le menu la généalogie de tous les apôtres, de saint Barthélemy ² vêtu comme un prince et issu en effet de princes égyptiens ou syriens suivant une étymologie aussi populaire que fantastique, de saint André ³, le frère aîné de saint Pierre, de saint Jacques le Majeur et de saint Jean, etc. Il est certain que dans une page arrachée de la Vocation des Apôtres, Judas racontait au long sa biographie légendaire et celle de sa mère ⁴. Cette mère reparait plus tard sur le théâtre pour maudire dans une scène tragi-comique le traître qui a vendu son Dieu et qui va se pendre, en compagnie des diables, au « cehur » ou sureau fameux déjà mentionné par le *Girart de Roussillon* ⁵ bourguignon et par bien d'autres. Bien que Desesperance ⁶ figure au nombre des diablesses de la pièce, ce n'est pas elle pourtant qui passe à Judas le lacet fatal. Cette dernière invention semble appartenir à Greban, et Villon ⁷ paraît y avoir fait allusion dans un passage connu où il suffirait d'écrire Desperance par une majuscule :

Ou soit noyé, comme fut Narcissus,
Ou aux cheveulx, comme Absalon, pendus,
Ou comme fut Judas par Desperance ⁸.

1. Ibid., p. 115, v. 5880.

C'est la légende adoptée par S. Hilaire et par Bède, in *Marc*, VI, 3, p. 186. — Item, G. de Paris, B. N. fr. 1526, fol. 37^{re} et *Passion* d'Arras, p. 160, v. 13,741.

2. Ibid., p. 90, v. 4425. — Bartholomai (en hébreu le fils de Tholmai), comme l'explique Cornelius a Lapide, in *Math.*, X, p. 220. — La légende en fit un prince

Extrait du sang royal de Ptolemee

comme disent le *Mystère des Apôtres*, sc. 15, et la *Passion* de J. Michel.

3. Ibid., p. 90, v. 4387, l'aîné et non le né comme dit le Ms. C'est la généalogie donnée par S. Epiphane, *Haere.*, 51, et rapportée par Jansenius, p. 84 et Dom. Calmet, p. 216, in *Math.*, X.

4. P. de Semur, p. 91, v. 4449 et p. 124, v. 6090.

5. Ed. Mignard, v. 4707.

6. Jadis personnifiée parmi les Vices. Dans un vitrail de la cathédrale d'Auxerre rose d'une fenêtre du chœur du XIV^e s., *Desperacio* se tue en face de *Patientia*. Desesperance reparait dans la moralité de l'*Homme mondain* de Simon Bourgoïn et Desesperation-de-Pardon dans l'*Homme pêcheur*, par personnages.

7. G. Paris, *Fr. Villon*, 1901, p. 98. « Nul doute que Villon ne l'ait vu représenter plus d'une fois (la *Passion* de Greban).

8. Ballade contre les mesdisans de la France ; — L'éd. Longnon, p. 171, met : par desperance.

La scène tragi-comique de Judas, de sa mère et du chapon, les aventures de saint Pierre et de saint Jean dans la cour du pontife Caïffas¹, le calcul de Satan inspirant à la femme de Pilate l'idée d'empêcher la mort du Christ sont des épisodes connus de la *Passion* copiée par Geoffroi de Paris. C'est de ce même poème de bateleurs que vient directement ou indirectement l'allusion au bois de la croix que les bourreaux ramassent dans la boue², c'est-à-dire dans la piscine probatique. Ajoutons encore et surtout la scène fameuse du forgeron qui refuse de forger les clous et se fait battre par sa femme³, « affreuse compagnonne », laquelle le remplace aussitôt à la forge et fabrique en chantant⁴ les instruments du supplice. Pourquoi ce pauvre forgeron a-t-il été identifié ici avec Nicodème⁵, dont le nom est resté synonyme de niais ou d'imbécile? Est-ce le voisinage du mot *nigaud* qui a déterminé ce choix et entraîné cette signification défavorable, ou une autre raison? Nous l'ignorons. Toujours est-il que tous ces incidents burlesques qui reparaitront en partie dans les grands mystères du xv^e siècle sont bien sortis de l'ancien poème de bateleurs. L'auteur de la *Passion* de Semur a connu les mêmes sources que l'auteur de la *Passion* Sainte-Geneviève, et par surcroît il a encore connu et imité cette *Passion* Sainte-Geneviève elle-même. Comment donc prouver cette imitation directe et prolongée? Uniquement par des faits précis et des citations textuelles.

Les dramaturges d'autrefois n'hésitaient pas, le cas échéant, à s'appropriier les vers ou les couplets de leurs devanciers qu'ils trouvaient à leur convenance, et les exemples de ce fait sont très anciens. Ainsi dans la *Passion* allemande de Benedictbeuern⁶,

1. *P.* de Semur, p. 130, v. 6386-6400.

2. *P.* de Semur, p. 143, v. 7094. De l'ordure la doit l'on traire.

3. *P.* de Semur, p. 145, v. 7154. Même dispute dans la *Passion* d'Arras.

4. Le détail du chant a été ajouté par la *Passion* d'Autun (B. N. n. a. fr. 4,085, p. 158 v^o, v. 956, *Cantat*), et reparaitra dans la *Passion* d'Auvergne, p. 365 de ce livre.

5. *P.* de Semur, p. 144, v. 7129. — L'étymologie de *nigaud* est inconnue; le plus ancien exemple donné par Littré et Godefroy est du xv^e siècle.

Nicodème est le nom du jeune nigaud d'avocat au début du *Roman bourgeois* de Furetière, mais cet exemple est bien moderne.

6. Ed. du Mériel, *Orig. lat. du th. mod.*, p. 132. — Cet emprunt a été souvent relevé par les critiques allemands et français.

Marie-Madeleine fait deux visites consécutives à un marchand de parfums. Mais, la première fois, elle n'est pas encore convertie, elle vient avec ses compagnes acheter un fard magique pour plaire à son amant. La seconde fois, touchée par la grâce, c'est pour oindre Jésus chez Simon le Pharisien qu'elle fait son emplette. Or les couplets échangés entre elle et le marchand dans cette seconde visite, sont identiques, y compris le refrain : *Heu quantus est noster dolor*, avec le dialogue du marchand et des saintes femmes qui vont acheter des aromates pour l'embaumement du Christ dans la *Résurrection* liturgique de Tours. La *Passion* de Semur va nous offrir des emprunts exactement analogues.

Marie-Madeleine n'apparaît plus ici comme une courtisane vulgaire ; c'est « une petite perle »¹, une petite maîtresse analogue à la grande coquette de J. Michel. Si elle a sacrifié à tous les Péchés capitaux, c'est en tout bien, tout honneur, et sous réserve du principal, comme elle a soin de nous le faire remarquer :

Orgueil, Avarice (Luxure,
Sy ne me covre ta laidure !)²
Duré ont en moy et Envie.

Ces nuances et ces réserves nous mettent bien loin du mystère Sainte-Geneviève, et pourtant, le fait n'est pas douteux, c'est de ce mystère que l'épisode de Semur est sorti. L'apothicaire qui vend à la jeune Bourguignonne les parfums dont elle a besoin pour se rendre chez Simon le Pharisien, répète et résume « le boniment » du confrère Parisien qui reçoit les saintes Femmes dans la *Passion* Sainte-Geneviève ; il tient les mêmes drogues, débite les mêmes vers :

1. C'est elle-même qui s'appelle ainsi : « *Mire* me tins, v. 4847, p. 99.

2. J'ai lu *lordure* ; mais la correction *laidure* paraît plausible. — Comparer la tirade de Madeleine dans la *Passion* de J. Michel :

Si a tous delits je me donne,
Mon honneur pourtant n'abandonne
Ne l'ordonne
A honte ou a reproche vil.

Ces sept Péchés capitaux sont les sept démons (*Luc.*, VIII, 1), dont Madeleine fut délivrée suivant l'ancienne interprétation reproduite par N. de Lire, in *Marc.* XVI.

(P. S ^{te} -Geneviève, t. II, p. 299.)	(P. de Semur, p. 99, v. 4877.)
J'ay poivre, gingembre et canelle,	J'ay poivre, canelle et gingembre
Poudre de safran bien nouvelle,	Et saffrent odorent comme embre,
Nois muguettes, pomes garnates,	Anys confit et pignollet.
.....	Et puis du sucre violet,
Giroffles, citonal et dates.	Noix muguettes, pommes grenates
J'ay gingembrant et pignolat,	Giroffles, cintoual et dates.
J'ay trop bon sucre violet.	
.....	

Le poète de Semur avait si bien conscience de son emprunt qu'il l'a payé plus loin avec les intérêts. Quand il a eu à décrire à son tour la visite des saintes Femmes pour l'embaumement, il a imaginé un nouvel apothicaire, maître Mathel, dont les drogues merveilleuses viennent en droite ligne du Paradis terrestre par le cours du Phison ou du Gange :

Veez vous icy la fleur d'ung abre	Quant elle chiet de son tison,
Qu'an Jherusalem n'an Calabre	Elle chiet au ruisseaul Fison
Ne peult fructifier ne estre ?	Quil est en celle mesme place,
Elle est de paradix terrestre,	Et s'en va arouser la place
Du propre arbre qu'Adam manga :	D'Evilat ¹ , une noble terre.
De son estat Dieu ly changa ;	(v. 8244, p. 164.)

C'est la grosse malice de Rutebuef dans le *Dit d'Erberie*, ou la bonhomie sournoise de La Monnoye.

La première imitation une fois constatée, il sera facile d'en retrouver d'autres dans des scènes essentielles, par exemple l'arrestation de Jésus au Jardin des Oliviers, sans laquelle il n'y aurait point de Passion. Il suffit encore une fois de rapprocher les textes de Sainte Geneviève et de Semur :

<i>Passion de Sainte-Geneviève.</i>	<i>Passion de Semur, p. 126-7.</i>
DIEU	DEUS
.....	
Que querez vous que ne celez ?	Dictes moy lequel vous querez ?
PINCEGUERRE	OMNES JUDEI
.I. Homme qui est appelez	Jhesu querons de Nazareth
Jhesu de Nazareth.	Quil nous fait painne et ennuy.

1. *Genes*, II, 11. Ipse est qui circuit omnem terram *Hecilath*.

DIEU	DEUS
Ce sui-je.	Saichés de voir que Jhesu sui.
BAUDIN	
Enchanté ay esté; ce puis-je Bien dire, plu ne fu oncques.	AMALEC Je croy que je soie enchantez.
MOSSÉ	YSACHAR
Par ma loy tout ainssy doncques Ay-je esté et pis encore.	Du diable nous sommes tentés, Je suis plus lourt que ne fux onc- ques.
DIEU	VIVANT
Biau seigneurs, que querez vous [ore Qu'a ceste heure estez ensamblé?	Et, par ma loy, en ce point donc- Ai ge esté comme tu dix. [ques
PINCEGUERRE	DEUS
De paour m'a la char tramblé Dont j'ay forment le cuer iré, Ce que nous quérons te diré : Jhesu de Nazareth quérons.	Que querez vous ? ne le cellés. Omnes Judel terribiliter. Ung homme quil est appellés Jhesu, quil est de Nazareth.
DIEU	JUDAS
Véez me cy.	Dieu te sault, je te veul baisier.
BAUDIN	DEUS
Judas, que ferons ? As tu rien oy qui te plaise ?	Amis, quil veulx tu apaisier ?
JUDAS	Les Juifz me hēent forment, Et en baisant tu m'as trahi.
DIEU	YSACHAR
Ce baisier près du cuer me touche, Amys, en baisant, m'as trahy.	Jhesu, mout te voy esbay, Plux meschans de toy je ne vis, etc. (p. 127, v. 6280.)
MALQUIN	
Jhesu, mout te voy esbahy. (p. 186-187.)	

L'imitation est encore plus visible dans certaines scènes épisodiques. Nous avons déjà rencontré dans le poème de la Passion copié par Geoffroy de Paris une des nombreuses variantes de la légende de Véronique, et nous en trouverons d'autres au cours de

ces recherches. L'une des plus simples et des plus populaires est celle où l'on voit la Véronique transformée en marchande de toile, telle que nous l'a décrite l'*Abrégé d'Histoire sainte*¹ composé par Robert d'Argenteuil au ^{xiv}^e siècle. Ce texte nous explique les lettres si curieuses de Charles VI qui autorise en 1382 l'institution d'une confrérie parisienne sous le patronage de la Sainte. Voici ces lettres :

Charles..... savoir faisons..... que plusieurs habitanz de nostre ville de Paris, hommes et femmes, c'est assavoir *marchanz et marchandes de toyles ès hales de Paris* et autres nous ont fait exposer que eulx..... ont entencion et propos de creer, faire et ordonner une confrarie a l'onneur de Dieu et de la benoïste vierge Marie et en especial de *Sainte Venice* vierge, et pour ycelle faire et maintenir, eulx assembler, toutes-fois que mestier sera, pour ledit fait et par especial chascun an, au jour de la feste de ladicte vierge Sainte Venice, en l'église parrochiale de Saint Eustace de Paris, en la chapelle faicte en ycelle en l'honneur de Saint Michiel l'Arcange, pour exercer plusieurs euvres de charité et accroistre le service de Dieu.....

Donné à Paris, ou mois de fevrier, l'an de grace MCCCCIII^{xx} et un (1382 n. s.) et le second de nostre regne.

Arch. Nat. Reg. JJ 121, pièce 117 bis.

Si les marchandes parisiennes honoraient ainsi sainte Venice, il est probable que la *Passion* Sainte-Geneviève a dû faire allusion à ce culte particulier, et que l'allusion a disparu pour une cause ou une autre dans la copie unique des environs de 1450 qui nous est parvenue. Mais l'allusion se retrouve dans la *Passion* de Semur, p. 146, v. 7232) :

VERONNA (id est sainte VERNICE).

Au marchié me covyent aler,	Et je n'ay guyere que despendre ;
Mon mesnaige est mis a point,	Ma toille y pourteray pour vendre,
Car le hault jour de Pasques vient,	Pour ung pou d'argent amasser.

1. Voir les extraits par M. P. Meyer dans les *Not. et Extr. des Ms. de la B. N.*, t. 33, 1^{re} part. p. 74. — Lors passa cette sainte fame par devant lui (Jésus), qui portoit ce cuevrechief vendre au marchié, et quand ele vit nostre seignor Ihesucrist si mal-mener et si suer, si en ot deul et pitié, et li souvint de ce qu'il l'avoit garie ele temple de Jerusalem d'une fleuve qui l'avoit tenue moult longuement ; si desvelopa cel cuevrechief et li tendi.... » — On trouvera d'autres variantes de cette légende dans la *Vie de Jesus-Christ* de 1483 et dans la *Passion* d'Auvergne, p. 338, 363 de ce livre.

La suite nous indique que le poète bourguignon s'est borné à copier, avec des changements insignifiants, le texte antérieur.

Passion Sainte-Geneviève, p. 230.

DIEU

Famme que par cy voy passer,
Vueilliez .I. pou vers moy venir,
e drap vouldroie .I. pou tenir,
Mon visage y vueil essuier.

VERONCE

Ce ne me doit pas ennuer,
Mais me doit abellir sans faille.
Tenez le drap, je le vous baille :
A mout bien employé le tien.

DIEU

Véronce, bonne femme, tien,
Vecy ton drap, dy qu'il t'en sanble.

VERONCE

Beau très-doulz Sire, il resanble
Trestout proprement vostre face.
Regardez trestous la grant grâce,
La grant honneur, la seignorie
Que Jhésucrist, le filz Marie
Veult que je garde sa figure.
C'est cil qui de nul mal n'a cure ;
Vecy sa glorieuse ymage
De son très précieux visage.
Sire, moult bien le garderay,
Pour l'amour de vous l'ameray.

Passion de Semur, p. 146.

DEUS

Femme que par cy voy passer,
Veuillez ung peu vers moy venir,
Ce drap me preste ung peu tenir,
Mon visage en tourcheray.

VERONNA

Sire, voluntiers le feray,
La toille te veul bien bailler,
Car je te voy cy travaillé,
Mont bien employeré, la tien ¹.

DEUS

Veronne, bonne femme, tien,
Reploie ta toille ensamble.

VERONNA

Beul doulx sire, elle vous res-
[samble;
Escripte y est vostre face,
Je vous en rendz honneur et grace.

Modo ostendat populo.

Bonnes gens, veez vous cy l'imaige
De son tresprecieux visaige ?
Pour l'amour de ly l'ameray,
Il m'a baillié tresbelle amsaigne.

v. 7,254.

Il s'agit bien, comme on le voit, d'une copie, et, sans nous attarder à tous les rapprochements de détail qu'on pourrait multiplier, maintenant que l'essentiel est dit, nous croyons avoir démontré que la *Passion* de Semur est une imitation libre et amplifiée de la *Passion* Sainte-Geneviève.

¹ Il est clair que la meilleure leçon est celle du Ms. Sainte-Geneviève, et que la leçon du copiste de Semur est altérée, mais comme cette copie donne à la rigueur un sens, je n'y ai rien changé. — Il est d'ailleurs facile de corriger :

Mont (ou Mout) bien employée la tien.

La *Passion* de Semur n'est qu'un développement de la *Passion* Sainte-Geneviève; sur quoi donc a porté surtout ce développement et quelle est l'innovation principale? Il n'est pas difficile de voir que c'est le tableau de la crucifixion qui dans la *Passion* Didot et même dans la *Passion* Sainte-Geneviève est si insignifiante, si rapidement indiquée qu'on peut se demander comment au juste elle a été pratiquée, tandis qu'ici le dramaturge ne recule plus devant aucun détail, même le plus atroce. Il n'est pas difficile non plus d'établir que les idées des théologiens, des artistes, des dramaturges et du public sur la crucifixion se sont complètement modifiées du XIII^e au XIV^e siècle, sous l'influence de certains livres à déterminer.

Et d'abord il est clair que les plus anciens auteurs du moyen-âge se sont figuré le supplice du Christ, ainsi que ce supplice était pratiqué chez les anciens. On commençait par dresser la croix, puis on y clouait le condamné, ou bien il y montait et s'y adossait lui-même, les pieds soutenus par un billot de bois à une faible distance du sol. C'est sous cet aspect que la crucifixion¹ est décrite dans le traité attribué à saint Bernard², dans la *Passion* des Jongleurs³ et dans les *Révélations*⁴ de Sainte Brigitte de Suède, à la fin du XIV^e siècle. Les expressions de ces textes et d'autres ne laissent place à aucune équivoque. Au contraire, dans la *Passion* de Semur, le Christ est cloué sur la croix couchée à terre. Les bourreaux tirent et disloquent ses membres pour les allonger et amener les mains et les pieds jusqu'à la place des clous marqués d'avance. D'où vient donc ce nouveau mode de supplice qui apparaît presque en même temps dans les œuvres théologiques⁵, plastiques et dra-

1. Patr. Migne, t. 182, p. 1135 : « Ipse videns me fuit in cruce elevatus et in ligno durissimis clavis confixus ».

2. B. Nat. fr. 24,301, fol. 284 :

La crois au roi primes decierent,
De ces sains dras le despoillerent,
Entr'eux les partent li felon...

Isnel le pas ont Ihesu pris,
Et en la croiz l'ont tot droit mis,
Par ces paumes fierent les clous.

3. Rec., l. VII, ch. xv, encore conforme à la description de l'apocryphe de Bède. *De meditatione Passionis*, P. Migne, t. 94, p. 566. Med. horae VI : Deinde parata cruce dicunt ei : « Ascende, Jesu, ascende » et de l'*Office de la Compassion* attribué à S. Bonaventure.

4. En voici quelques exemples à peu près par ordre chronologique : Nic. de Lire, *Postilles in Psal.*, XXI, 18, p. 599. — Pierre Bercheur, *Repertorium. Passio*, t. I, p. 340.

matiques de toute l'Europe, dans les *York plays*¹ de 1415 comme dans la *Passion* de Semur et dans toutes les grandes Passions du xv^e siècle? Ce changement et d'autres si frappants, surtout au théâtre, seraient-ils dûs uniquement à l'influence d'un apocryphe célèbre, les *Meditationes Vitae Christi*, si longtemps, mais à tort², attribuées à saint Bonaventure? La *Passion* de Greban en particulier aurait-elle « pour source directe et constante lesdites Méditations, comme il résulte indubitablement de la comparaison des deux textes »? Cela a été dit nettement³, mais tout aussi nettement contredit par la *Romania*⁴ : « Cette comparaison a donné à d'autres une impression toute contraire, et il a semblé que ni dans l'ordre des scènes, ni dans le choix des épisodes, ni dans la façon de les traiter, le mystère de Greban ne dépendait des *Meditationes*, que chacun des ouvrages avait beaucoup de choses en propre et qu'ils n'avaient en commun que ce qui remontait à des sources communes. » — Entre deux opinions aussi nettement opposées, peut-être y a-t-il place pour une solution intermédiaire motivée.

Tout d'abord si l'on se reporte au texte des *Meditationes* (chap. 78), on constate que l'auteur hésite entre les deux modes de crucifixion, qu'il décrit longuement le premier ou la croix dressée et enfoncée d'avance dans le sol, et passe rapidement sur le second. Comment donc aurait-il imposé une opinion dont il n'était pas certain et qu'il s'est contenté « d'indiquer d'un mot » en seconde ligne? Cette opinion n'était donc pas la sienne, il tenait ou paraissait tenir pour l'autre, et c'est l'autre en effet que lui ont attribuée

— Jean de Venette, *Histoire des trois Maries*, B. N. ms. fr. 12.468, . 78. — J. d'Outremerse, *Chron.*, I, p. 412. — La *Passion* de 1398 et les deux *Passions* de Gerson. — Christine de Pisan, t. III, p. 21-22, etc.

1. Ed. L. Smith, Oxford, 1885, 35^e Play, p. 349-358 (ms. de 1430, texte antérieur).

2. Sur cette attribution inexacte, trop souvent reproduite, même de nos jours, voir l'étude sur les *Meditationes* dans l'édition de saint Bonaventure, pp. les soins de Sixte V et reproduite par le chan. Peltier, Paris, Vivès, 1858, t. XII, p. xli-xliv.

3. Par M. Ed. Wechsler, *Die Romanischen Marienklagen*, Halle, Niemeyer, 1894. — Plus récemment M. Em. Mâle a publié dans la *Gazette des Beaux-Arts* de 1904 (de février à mai) une étude qui exagère de même l'originalité et l'influence du pseudo-Bonaventure, mais qui contient des détails très intéressants sur les miniatures et les arts plastiques.

4. *Romania*, 1894, p. 490.

exclusivement les hommes d'autrefois qu'il convient sans aucun doute d'interroger sur ce point précis¹. Mais inversement où le pseudo-Bonaventure hésite, un auteur plus ancien a déjà pris parti et décrit longuement la seconde forme du supplice.

A cet épisode près, cet auteur a d'ailleurs été copié par le pseudo-Bonaventure et lui a suggéré une grande partie de ses idées. C'est l'auteur inconnu d'un dialogue apocryphe où la Vierge est censée raconter à saint Anselme² la Passion et qui s'inspire lui-même, non seulement, comme on le sait, d'un traité célèbre attribué à saint Bernard³, mais encore d'un apocryphe de Bède⁴, beaucoup moins connu. Voilà donc déjà un point qu'il paraît possible de préciser. Ce ne sont pas les *Meditationes* qui ont imposé la crucifixion pratiquée dans les nouveaux mystères, c'est l'apocryphe de Saint Anselme, lequel n'a cessé d'être cité concurremment avec les *Meditationes* par la plupart des prédicateurs au moins jusqu'à la fin du xv^e siècle⁵.

Non seulement le pseudo-Anselme a développé au long, sans hésitation, tous les détails nouveaux de la crucifixion qu'on voulait attribuer au seul Bonaventure, non seulement il se vante « d'avoir vu le premier ce qu'aucun Evangile n'a décrit », mais c'est lui encore qui a imaginé d'associer intimement la Vierge à toutes les souffrances de son fils, c'est lui en tout cas qui a répandu toutes les idées qui devaient trouver plus tard leur expression dans l'*Office spécial de la Compassion*.

La Vierge n'a pas voulu se séparer de son fils, elle a voulu le rejoindre à Jérusalem et elle a demandé l'hospitalité à sa sœur Salomé⁶, la mère de saint Jean l'Evangéliste. C'est là que

1. Il suffira de citer l'érudit qui faisait jadis autorité (Jacobi Gretzeri, *De Sancta Cruce*, Ingolstadt, in-fol. 1656, lib. I, ch. 21, p. 73). Il attribue nettement la seconde opinion au pseudo-Bonaventure, et cite d'autres témoignages pour la première ou pour la croix dressée d'avance.

2. *Dialogus, b. Mariae et Anselmi de Passione Domini* (Patr. Migne, t. 159, p. 271-290).

3. *Liber de Passione Christi*, etc. (Patr. Migne, t. 182, p. 1133-1142. — Sur ce traité, ses diverses attributions et traductions françaises, voir le *Bulletin de la S. des Anciens textes français*, 1875, p. 61, et plus loin, p. 251 et 339 de ce livre.

4. *De Meditatione Passionis Christi*, etc., Patr. Migne, t. 94, p. 561-568.

5. Même par les moins connus comme Guil. Pepin et Jean Clercée, *Passio*, sermo matutinus, II^e Pars, p. xl.

6. *Dialogus. b. Mariae et Anselmi*, p. 274.

tous les disciples éperdus viennent lui apprendre la trahison de Judas et l'arrestation de Jésus maintenant livré à ses ennemis. Aussitôt elle court le retrouver avec Marie-Madeleine, elle le suit chez Anne, chez Caïphe, chez Pilate, chez Hérode et de nouveau chez Pilate, elle le voit lié à la colonne, flagellé, le front ceint de cette couronne de jones marins « aujourd'hui la propriété du roi de France »¹. Perdue dans la foule, la Vierge assiste de loin à tous ces outrages, elle entend prononcer la condamnation et prend avec les saintes Femmes le chemin du Calvaire. Comme la foule l'empêche d'approcher, elle gagne sous la conduite de Marie-Madeleine un chemin de traverse et vient attendre le cortège à un carrefour, près d'une fontaine; elle retrouve enfin son fils affreusement défiguré. Déjà les bourreaux le dépouillent de ses vêtements; elle tombe à demi-morte. Quand elle revient à elle, elle arrache le voile de sa tête et se précipite vers Jésus pour couvrir sa nudité. Repoussée, elle s'obstine et s'attache aux pieds de la croix qu'elle ne quitte plus; son supplice se prolonge après celui de son fils. Le coup de lance de Longin retentit dans son cœur; elle assiste, elle aide à la descente de croix, elle reçoit dans son giron son enfant inanimé dont elle ne veut plus se séparer et qu'elle rappelle en vain dans ses lamentations. Joseph d'Arimathie et Nicodemus sont obligés de le lui enlever pour l'ensevelir. C'est à grand peine que saint Jean et les Saintes Femmes la ramènent à Jérusalem dans la nuit.

Nous sommes loin de cette Vierge silencieuse que les Évangiles canoniques laissent à peine entrevoir debout au pied de la croix et dominant sa douleur. Tous ces traits nouveaux, réprouvés plus tard par une orthodoxie plus sévère², forment bien une Passion de la Vierge parallèle à celle de son fils. Ils sont tous dans l'apocryphe de saint Anselme; aucun n'a été inventé par le pseudo-Bonaventure qui s'est borné à les compléter et à les corriger sur quelques points. Ainsi dans les *Meditationes*, la Passion de la Vierge

1. Patr. Migne, t. 159, ch. vii, p. 280. — Ce détail suffit pour rejeter la composition de l'apocryphe de saint Anselme après le règne de Saint-Louis et la Sainte Chapelle.

2. Voir la note de Baronius citée dans le *Dict. des Mystères* (col. Migne, p. 589, n. 233) et l'avertissement placé en tête de l'Office de la Compassion attribué à S. Bonaventure. — Cf. encore Grim. de Saint-Laurent, *Guide de l'Art chrétien*, t. I, p. 216.

commence plus tôt, elle commence lorsque Jésus fait ses adieux à Notre Dame avant de partir pour Jérusalem et que celle-ci le supplie, mais en vain, d'éviter la mort. C'est là que la mère fait son sacrifice, et l'idée de cette belle scène appartient bien aux *Meditationes* (ch. LXXII), mais la scène n'est pas achevée et devra subir de nouveaux remaniements avant d'être imitée en France. Qu'à Jérusalem la Vierge descende non plus chez sa sœur, mais chez Marie-Madeleine, la différence est insignifiante. Mais qu'au lieu de tous les disciples saint Jean seul vienne annoncer tout ce qui s'est passé depuis la Cène jusqu'au jugement de Pilate, la correction est heureuse; elle amène une belle prière de la Vierge qui supplie Dieu de lui conserver son fils et de sauver le genre humain par une autre voie que la Passion (Ch. 75), elle permet de supprimer ou de réduire en un seul récit une série trop longue de scènes pénibles. La suite n'est plus guère modifiée, notamment la scène finale de la « Pietà », mais d'une part le cadre des *Meditationes* a été agrandi de manière à comprendre toute l'histoire de la Rédemption depuis le procès de Justice et de Miséricorde jusqu'à l'Ascension, d'autre part la forme même de l'exposition est modifiée. Ce n'est plus un dialogue comme celui de saint Anselme, c'est une suite de méditations sur toute la vie de Jésus, analogues aux Méditations apocryphes de Bède, dont le nouvel auteur s'est également inspiré¹. Ces changements ne sont d'ailleurs pas l'essentiel. La partie principale des *Meditationes* est bien la Passion tirée de l'apocryphe de saint Anselme, ou plutôt ces Méditations ne sont qu'une seconde édition du Dialogue revue, augmentée et corrigée par un goût plus délicat.

On conçoit maintenant qu'il soit malaisé de mesurer exactement la part de tous ces apocryphes enchevêtrés dans le développement de la Passion. Tous ces changements lentement élaborés dans les livres sont entrés lentement dans les mystères. D'un côté le Dialogue si longtemps populaire de saint Anselme a propagé les idées nouvelles sur la crucifixion et il a inspiré les *Meditationes*; il a

1. Dans les *Meditationes* apocryphes de Bède (P. Migne, t. 94, p. 561) déjà citées, la Passion est restreinte à 7 tableaux correspondant aux sept heures canoniques; le pseudo-Bonaventure a réparti ses Méditations sur les sept jours de la semaine, mais c'est bien le même cadre amplifié.

donc influé tantôt directement, tantôt indirectement sur le théâtre. D'autre part, si le rôle de la Vierge est devenu le meilleur du théâtre religieux du moyen âge, comme on l'a souvent remarqué, et s'il n'a cessé de croître en importance, c'est bien à cause des *Meditationes* dont l'influence grandit pour ainsi dire d'un mystère à l'autre. La *Passion* de Semur nous en donne le premier exemple connu, et c'est là un fait important.

Que l'auteur de cette *Passion* se soit souvenu des *Meditationes*, le fait résulte d'une citation précise du Chapitre VII dans la scène de la Nativité¹. D'autres épisodes nouveaux attirent l'attention, la rencontre de la Vierge avec Jésus sur le chemin du Calvaire², la scène de Notre Dame de Pitié qui assiste jusqu'au bout à l'ensevelissement et qui est ramenée par les saintes Femmes à Jérusalem³. Est-ce encore là le souvenir des *Meditationes*? C'est possible, mais ces développements manquent de détails précis, ils pourraient venir tout aussi bien de l'apocryphe de saint Anselme, d'où vient en effet la crucifixion⁴.

Les souvenirs se précisent dans la *Passion* d'Arras. Si le supplice de la croix y est décrit avec de nouveaux détails d'après le dialogue apocryphe précité⁵, les emprunts aux *Méditations* sont aussi plus nombreux et plus certains.

Dès la première journée, nombre de traits ou d'épisodes du livre (Nativité⁶, purification au temple⁷, retour d'Egypte, et visite à Elisabeth⁸) ont passé dans le mystère et y sont plus ou moins re-

1. *P.* de Semur, p. 50, Joseph à genoux adore le nouveau-né, et la Vierge dit, v. 2546:
Mon douz filz, de vous que feray ge? Ou couvrechief dessus ma teste,
En quoy vous envelopperai-ge? Et vous mecray vers ceste beste.

Même détail dans les *Méditat.*, ch. vii : « Involvit eum in velo capitis sui et posuit eum in praesepio ».

2, 3, 4. *P.* de Semur, p. 148, v. 7345. — p. 160, v. 8006. — p. 149, v. 7419 et suiv.

5. *Passion* d'Arras, éd. J. M. Richard, p. 187, v. 16,050 et suiv.

6. *P.* d'Arras, p. 23, v. 1991 : Marie à genoux devant l'enfant nouveau né, comme dans les *Medit.*, ch. vii, mais addition de la légende des sages-femmes.

7. *P.* d'Arras, p. 51 à 53. — La cérémonie est littéralement calquée sur les *Medit.*, ch. xi.

8. *P.* d'Arras, p. 60-67, v. 5710-5802. Souvenirs très précis des *Médit.*, ch. xiii, modifiés à la fin pour un seul détail. Dans les *Medit.*, la sainte famille au retour d'Egypte trouve le petit Jean-Baptiste au désert et partage son repas de fruits sauvages ; dans la *Passion* d'Arras, la Vierge apprend d'Elisabeth que Jean-Baptiste habite le désert.

Une légende plus ancienne (*R. des l. romanes*, 1886, p. 369), montre la sainte fa-

connaissables. L'imitation s'arrête à peu près complètement pour la vie publique de Jésus, elle reprend et s'accroît pour la *Passion* où le poète d'Arras n'a pas manqué de prendre le récit caractéristique de Saint Jean à la Vierge¹, et elle se continue par intervalles jusqu'à la fin, jusqu'au retour triomphal du Christ au Paradis. Somme toute le poète d'Arras a très souvent imité les *Meditationes* mais il n'en a pas encore tiré tout le parti possible, et nous ignorons s'il consulte le texte ou une traduction.

La question des emprunts se complique encore pour Greban. De même que l'auteur de la *Passion* de Semur a lu la *Passion* Sainte-Geneviève, ainsi Greban, le fait sera démontré plus loin, a lu la *Passion* du poète d'Arras ou de Mercadé. C'est donc auprès de lui qu'il a appris à imiter les *Meditationes* ; il profite de l'imitation de son devancier. D'autre part, il a multiplié ses emprunts, il a recueilli dans les *Meditationes* nombre de scènes ou de détails plus ou moins intéressants que ce devancier avait négligés². Ces scènes elles-mêmes ou bien il se borne à les reprendre et à les résumer, ou bien au contraire il en modifie tellement les circonstances qu'elles sont transformées et qu'on ne saurait dire s'il a encore le texte sous les yeux. Ce ne sont plus des imitations, des souvenirs précis, mais des réminiscences³ telles qu'elles abondent chez tous les prédicateurs contemporains qui avaient fini par connaître les *Meditationes* par cœur comme les Evangiles.

Ce n'est pas tout, et voici le fait le plus important. Parmi les

mille demeurant avec Elisabeth au château d'Urion pendant sept ans, et Jésus partageant les jeux du petit Jean-Baptiste. Cette légende a souvent inspiré les artistes italiens et autres.

1. P. d'Arras, p. 161, v. 13,812 à 13,918. — *Medit.*, ch. 75, fin.

2. En voici trois exemples précis : 1° *Meditat.*, ch. 16. Jésus prenant congé de la Vierge avant d'aller au Jourdain, scène oubliée par la P. d'Arras, mais reprise par Greban, p. 134, v. 10,381 ; 2° Greban, p. 277, a imité non seulement le récit de St Jean déjà imité antérieurement par le poète d'Arras, mais encore, p. 278 v°, la prière de la Vierge qui suit et que ce prédécesseur avait négligée. Cf. *Meditationes*, ch. 75, fin ; 3° de même la *Passion* d'Arras nous montre St Jean conduisant la Vierge au Calvaire comme le *Medit.*, ch. 77, mais elle oublie le détail du chemin de traverse ou de la rue foraine : Greban le reprend p. 317, v. 24,218, mais substitue Joseph d'Arimathie à St Jean.

3. On donnera un exemple de ces réminiscences ou de ces imitations très éloignées du modèle dans la scène de l'apparition du Christ à sa mère (*Meditat.*, ch. 8 ; Greban, p. 382). Voir p. 246 de ce livre.

nombreux ouvrages latins et français inspirés par les *Meditationes*, il en est un inédit dont il ne semble pas qu'on ait encore signalé les sources et l'intérêt. C'est le récit de la Passion en français composé l'an 1398 pour la reine Isabeau de Bavière. L'auteur français anonyme de cette compilation¹ a découpé dans les *Meditationes* ce qu'il y a de plus intéressant, c'est-à-dire la Passion proprement dite depuis la résurrection du Lazare ; il en a recueilli les scènes principales dans le même ordre, mais en les augmentant de détails nouveaux tirés soit des Evangiles, soit des légendaires, soit de son imagination. Ce livre très inégal, tantôt simple copie ou traduction, tantôt transformation heureuse de l'original, est encore tombé entre les mains de Greban. Il y a copié littéralement, comme on le verra plus loin, la scène la plus importante de son drame, ou l'entrevue dernière de Notre-Dame et de son fils, qui a déjà inspiré tant d'analyses littéraires, inutiles après celle de Sainte-Beuve. Greban n'aurait pas connu la *Passion* française de 1398 que cette scène serait peut-être restée dans son mystère ce qu'elle est chez les Italiens qui l'ont prise directement dans les *Meditationes*, et n'en ont tiré qu'un parti insignifiant ou ridicule².

Si ces faits précis sont démontrés ou vont l'être, ne nous donnent-ils pas la solution d'un problème complexe ? L'influence contestée des *Meditationes* est certaine, puisque nous l'avons vu grandir de mystère en mystère depuis la *Passion* de Semur, mais cette influence n'est ni simple ni uniforme, elle s'exerce tantôt directement, tantôt par divers intermédiaires, et cela aussi bien au Midi qu'au Nord de la France. Les *Meditationes* ne sont donc pas, comme on l'avait dit, la source directe et constante de la *Passion* de Greban, pas plus que d'aucune autre Passion. Elles sont une de ces sources auxquelles l'analyse en ajoute beaucoup d'autres. De même que pour reconnaître ces *Meditationes* dans la *Passion* de Semur, il a fallu d'abord éliminer les autres apports, inversement pour les autres Passions, il conviendra d'indiquer plus tard ce que la *Légende dorée*, la *Somme* de Saint Thomas

1. Sur cet ouvrage de 1398, voir plus loin, p. 202 de ce livre.

2. Voir par exemple les imitations directes de ce chap. 72 des *Meditationes* dans le sermon de la *Passion* de Fra Paolo Roberto, Venise, 1483, p. 54, et dans la *Passion* de Barelette citée p. 258, note 1 de ce livre.

d'Aquin, la *Glose ordinaire* et les *Postilles* de Nicolas de Lire ajoutent ou enlèvent aux dites *Méditations*. Mais il est établi dès à présent que c'est bien le traité apocryphe de Saint Bonaventure qui, avec le Dialogue apocryphe de saint Anselme, a renouvelé la Passion du moyen âge. Comme la pièce de Semur ouvre la série de ces renouvellements, il convenait de les réunir autour d'elle et de les montrer dans l'ensemble, quitte à préciser plus loin quelques détails. A ce point de vue comme à d'autres, cette pièce de Semur forme bien, comme on l'avait dit, la transition entre la *Passion* Sainte-Geneviève et les grands mystères du xv^e siècle.

Si les scènes tragiques de la Passion se sont ainsi modifiées, l'élément grotesque se développe parallèlement, et la farce envahit le mystère avec le luxe des décors et des costumes. Sur tous ces points la *Passion* de Semur diffère encore des anciens drames et annonce les représentations tout à la fois somptueuses et grossières qui suivront. Ces changements sont d'autant plus faciles à noter qu'ils ont été successifs et qu'ils ont suivi les divers remaniements de la pièce.

Sur la vaste scène en plein air évoluaient plus de deux cents acteurs ou entreparleurs, sans compter les chœurs et les figurants muets. Le démon Orgueil¹ paraît à cheval et dame Oyseuse² s'était échappée du Roman de la Rose pour ouvrir le bal avec les diables ses bons amis. La mise en scène est tantôt d'une simplicité archaïque, tantôt d'une ingéniosité raffinée. Ici pour accompagner la voix caverneuse d'Abel qui crie vengeance du fond de l'abîme, un souffleur trépigne « au fond d'un muid » ou d'un tonneau³. Dieu sur le Sinaï entre dans une maisonnette « imbibée d'eau-de-vie », y met le feu, et fait rouler sa voix au son de la trompette⁴. Mais ailleurs « la voix de Dieu » est exprimée plus artistement par un trio dans les formes, un chant à trois voix pour mieux « signifier la Trinité » absolument comme dans la *Passion* de J. Michel⁵.

1. *Passion* de Semur, p. 7, v. 255. — C'est ainsi qu'il est anciennement représenté dans les peintures des Vices personifiés.

2. Ibid., p. 8, v. 275. — On trouve *Oysance* dans la très ancienne moralité (ou mystère) de Bien Advisé et Mal Advisé.

3 et 4. Ibid., p. 18, v. 845 et p. 28, v. 1390.

5. Ibid., p. 73, v. 3614 : A Deo patre cantetur. — Cf. la P. de Jean Michel (B. N.,

La Descente aux Limbes et le triomphe du Christ sont représentés avec une variété de chants et de jeux de scène¹ qui ne seront pas dépassés dans la *Résurrection* d'Angers, la pièce la plus complète que nous ayons sur ce sujet. Quelques chœurs de la pièce ont dû être chantés par des enfants et des jeunes filles², mais tous les rôles, même les rôles féminins, étaient encore tenus suivant l'usage par des hommes. Le manuscrit nous a même conservé le nom réel d'une de ces robustes actrices : Marlier, *Mater Ceci*, la Mère de l'Aveugle-Né (p. 95, v. 4624).

De même que les mystères Sainte-Geneviève la *Passion* de Semur contient un grand nombre d'hymnes d'église en latin qui étaient accompagnés par des ménestriers. Les portées de musique sont même tracées dans le manuscrit, mais les notes manquent. Aux hymnes latins sont venus s'ajouter des cantiques français, des chansons très profanes³, et même pour la symétrie, des chants de la Synagogue⁴ qui ne devaient pas peu égayer un public facile. Cet hébreu grotesque ressemble au turc de Molière et au « sarasinois » de certains mystères ; il n'a offert aucun sens suivi aux hébraïsants consultés, mais il ne semble pourtant pas entièrement de fantaisie. Pour aider à l'illusion⁵, le compositeur a ajouté de ci

réserve, Y 13, fol. 6, dans la même scène du baptême du Jourdain : « Et il est à noter que la loquence de Dieu le Père se doit prononcer entendiblement et bien a trait en trois voix, c'est à sçavoir un hault dessus, une haulte contre, et une basse contre bien accordées ».

1. *P. de Semur*, p. 173, v. 8742.

2. *Ibid.*, p. 49, v. 2485 ; p. 113, v. 5567.

3. Tous ces chants sont indiqués au glossaire, p. 203 204.

4. Dans les cas analogues le Mystère de la *Vengeance* dit simplement : « Nota que les Juifs se doivent assembler tous et... et commencent les prestres une chanterie de ululacion en voix que on n'entende point. »

5. Autant qu'on en peut juger, l'hébreu des chants indiqués au Glossaire, p. 204, comprend différentes espèces de mots :

1° et c'est la majorité, des noms propres bibliques faciles à reconnaître, *Abraham* (v. 2395), *Aser* (v. 5854) etc., et d'autres plus rares comme *Samua* (v. 5849, *Reg.* II, 5, 14), *Raguel* (v. 2398, 3261), qui est devenu un ange depuis le livre apocryphe d'Enoch. chap. xx ; (il figure également comme tel ici, vers 3335, et dans les Mystères Rouergats) et le dieu *Cebiel* (v. 5855) ou plutôt *Cerviel*, le génie de David d'après les Kabbalistes.

2° des noms propres burlesques tels que *Grumataigne* (v. 5901) qui paraît une simple déformation de *Grumaton*, la femme au grand menton employée dans le même mystère (v. 5885 et (v. 7227).

3° quelques noms communs, mais, à part la lettre *vau* (v. 3134) et le mot *bacut* (vers 3134), pleur, tous plus ou moins altérés. Exemples : *borim* (v. 3134) = *borith* ?

de là, au milieu de noms propres bibliques ou hébraïques et de vocables burlesques, quelques bribes d'hébreu réel plus ou moins défigurés par lui ou par le copiste, et probablement par les deux successivement.

Est-il besoin d'ajouter que tous les rôles comiques, les bergeries, les diableries, les scènes de soudards maintes fois remaniées, sont d'une grossièreté qui ne laisse plus grand'chose à désirer? Qu'on interroge plutôt (p. 178) les intermèdes de la *Résurrection*! La prose sainte du *Victimae Paschali* (p. 182), a reçu un étrange accompagnement. Les plaisanteries immondes des chevaliers descendus à l'auberge du Léopard¹ semblent sorties de l'imagination dévergondée de quelque joueur de farce, et il n'est pas certain qu'elles n'en soient pas sorties, en effet: cela s'est vu quelquefois. En 1418, les comptes de Philippe le Bon mentionnent à Troyes une représentation inconnue de la Résurrection. La pièce perdue était le fruit de la collaboration du chapelain du duc de Bourgogne, et de son valet de chambre, Fatras, un ex-farceur² qui dut servir un plat de son ancien métier. Était-ce un de ces farceurs qui a revu et complété la pièce de Semur? C'était en tout cas un homme instruit? Le nom savant de Ganimèdes³ qu'il donne au malicieux petit garçon chargé de guider l'aveugle Longin, suffit à le prouver.

De tous ces rôles bouffons, le plus important est celui du *Rus-*

plante, *Hierem*, Vulg. II, 22; *mahot* (v. 3133) = *me'ôd*, beaucoup; *gerron* (v. 5869) = *garôn*, *gerôn*, gosier? —; *gazaram* (v. 7839) = *gazar*, couper? etc.

Tout cela n'a paru donner aucun sens suivi pas plus que le prétendu sarrazinois usité dans un certain nombre de mystères.

1. P. de Semur, p. 166, v. 8,300. — Enseigne commune. Exemple dans les Reg. de l'échevinage d'Amiens, CCII, fol. 128, p. 47. « La taverne des vers Luppars (en 1402) ».

2. Archives Nation., KK 32, fol. 24^{re}. Dons: Le Roy (Charles VI), pour argent donné à Fatras et à ses compagnons, joueurs de farces, pour ce qu'ils avoient joué devant luy lundy, xxvii^e jour de février (1409) Le Roy à Saint-Pol.

Fatras a dû passer ensuite au service des ducs de Bourgogne. Cf. la Barre, *Mémoires* et Compte de Pierre Goremont, p. 93, et B. N. Coll. de Bourgogne, t. CIV, fol. 194-208. Maître Jehan Bonne, chapelain, et Jehan Fatras, varlet de chambre de Mgr le duc de Bourgogne, firent jouer et monstrent en la présence de la roïne et de mondit seigneur de Bourgogne, le Mystère de la Résurrection Nostre Seigneur, à la feste de Pasques, darrenièrement passée en la ville de Troyes XCCCCXVIII (1418).

3. Une des plus anciennes mentions de ce nom se trouve dans les *Règles de la Seconde Rhétorique* (avant 1432) édit. Langlois, p. 65: « Ganimèdes fu un enfant moult sage et estoit de Inde ».

ticus ou du Paysan qui défie le plus souvent toute citation. « Ce faux villain enragiez », ce « diable d'homme ¹ », comme dit sa femme, a toujours le gros mot pour rire.

En dépit de ses grossièretés, ce rôle de Rusticus ² n'en est pas moins très intéressant, parce qu'il est de beaucoup le plus complet de tous ceux qui nous sont parvenus, et que les auteurs qui l'ont revisé à diverses reprises se sont donné la peine de le relier étroitement à l'action, ce qui est encore une singularité. Deux exemples lisibles nous permettront d'en juger et nous montreront en même temps quelle érudition supposent souvent ces bourdes grossières.

Ouvrons en effet le *Ci nous dit* ou la compilation d'histoires pieuses composées avant 1364 ³, peut-être pour la reine Jeanne d'Evreux, et qui resta populaire jusqu'aux premières années du xvi^e siècle. Noé a planté ses vignes. Celle qu'il a plantée « de nuit à la clarté de la lune, pour la froideur de la nuit » donne du vin blanc ; celle qu'il a plantée de jour, aux chauds rayons du soleil, donne du vin rouge, et le patriarche ne sait auquel donner la préférence ; il les préfère tous les deux, si bien que le texte poursuit ainsi :

« *Cy nous dist* quant Noé ot planté celle vingne et il en ot beu du vin, il fu yvre et un sien filz Chaym (*sic*) se prist a rire comme il le vit des-

1. Deux vers très obscurs font allusion à son caractère diabolique.

a Quant villain naist, diables beurgent (bougent) (v. 3376, p. 68).

vers qui paraît l'écho des croyances populaires sur la tempête excitée par les diables à la naissance des vilains. Cf. *Romania*, 1883, p. 18, le *Dit sur les Vilains* (xiv^e s.) de Matazone de Calignano. « A la naissance du vilain le vent et la tempête vinrent a grand fracas, la pluie et l'eau suivirent aussitôt. Ce fut announcement de la vie qu'il devoit mener ». — Ce passage semble plus se rapprocher du vers cité que le proverbe donné par Littré : « Quand il dort, le diable le berce » et absolument « le diable le berce » se dit d'un homme inquiet et agité (t. I, p. 330).

b Le second vers est encore plus obscur :

Escoutés le diable d'Arofle (v. 3371).

Dans le *Jugement de Dieu* de Besançon un des rois s'appelle *Aroufflart* (p. 68) et un diable Roufflart figure dans le *Jugement de Dieu* de Modane (xvi^e s.). C'est d'après ces noms propres que l'on a fait de Arofle un nom de pays. Peut-être eut-il mieux valu conserver l'orthographe du manuscrit (daroffle), et y voir un mot inconnu : daroffler = ronfler, gronder, tempêter.

2. Sur les rôles de Rusticus, voir l'éd. du *Mistère de Saint-Adrien*, p. p. Em. Picot, 1895, p. xii-xiii.

3. *Romania*, 1887, p. 567, signalé par M. P. Meyer.

couvert, et Sem son autre filz le couvri debonnairement. Lors s'esveilla Noel et loua son filz qui l'avoit couvert et li dist qu'il estoit gentilz de cuer et que de li istroit nobile lignie, et il dist verité quar de sa lignie fu né le debonnaire Ihesucrist, et l'autre blasma et reprist et dist que de lui istroit pesme et vilaine generacion. Et de sa lignie issi la bonne Cananée dont l'Evangile parle c'est à entendre que aucune fois issent bien li mauvais des bons et li bon des mauvais, Quant Noé se fu levé de dormir, si fist faire unes braies. Cy poons nous dire que braiest et gentillesce furent trouvées tout ensemble ¹ ».

Cette singulière origine des braies, de la noblesse et par suite des trois ordres de l'état devint rapidement populaire, car on la retrouve plus ou moins développée ou altérée dans diverses compilations ². Elle reparait sous une forme assez différente dans une *Bible en abrégé* dont le manuscrit est du commencement du xve siècle.

« Quant Noé fu esveillé et ouy comment son filz Cam luy avoit fait par ses deux autres freres qui lui avoient racompté..... il en fut durement courroucé contre lui. Adont lui manda Noé non mye en sa personne, mais en la personne de son filz, et dist « Maudit soit Chanaan ton filz, que il soit en servitude et serf de ses freres. Benoit soient devant Nostre Seigneur Sem et Japhet, et Cam soit serf et subiect à eulx. Dieu face grant et puissant Japhet et demourisse avecque son frere. Et Cam soit serf a luy..... ³ ».

Que l'on se reporte aux vers 1149 de la *Passion* de Semur (p. 23) :

A Chanaam soit donnee diffame !	Chanaan plain de villenie
Sem et Jafet, Dieu vous benye !	Soit vostre serfz, car je l'ordonne.

Il est clair que l'auteur de ces vers a eu entre les mains une *Bible en abrégé* analogue à celle que l'on a citée, peut-être la même, et que, peu soucieux des généalogies, il n'a pas hésité à

1. Bib. Nat. ms. fr. 425, f. 32 r°, col. 2.

2. Notamment dans la *Vie de Iesu Crist de 1485* (p. xiiii r° : Comment noblesse vint) qui sera résumée p. 328 de ce livre, dans la *Mer des Histoires*, p. p. Galiot-Dupré. La source première doit être l'*Histoire scolastique*, cap. xxxvi, Patr. Migne, t. 198, p. 1087.

3. B. de l'Arsenal, ms. 2036, Histoires de la Bible, fol. 7 r°.

confondre le père et le fils, Cham et Chanaan. Aussitôt dépossédé de sa noblesse, Chanaan revêt un habit de paysan ou de *Rusticus*, et il prouve sur-le-champ sa rusticité en battant comme plâtre sa femme, sa fille et son fils qui lui donneront la réplique jusqu'à la fin de la pièce.

Nous les retrouverons tous un peu plus loin, lorsque les apôtres Jean et Simon viennent chercher l'ânesse qui doit porter Jésus-Christ à Jérusalem. Dans le premier état du texte, cette ânesse était « commungne (v. 5512, p. 112) », suivant les explications de Pierre le Mangeur¹ reproduites par l'auteur du *Ci nous dit* et par Nicolas de Lire, c'est-à-dire qu'elle était à la disposition du public, et que son gardien la cédaient sans difficulté à la première réquisition. Dans le texte amplifié qui nous est parvenu, les propriétaires de la bête, mari, femme, fils et fille, la disputent aux apôtres, et cette « ânerie » se prolonge pendant une quarantaine de vers, à la satisfaction probable du public, mais au détriment certain de la rime qui est fautive, et qui permet de délimiter exactement les additions². Au reste le réviseur et ses aides ne se mettent pas toujours en peine d'accorder leurs flûtes. Le Rusticus ou l'ancien Chanaan s'appelle plus loin Burom (vers 5542) ; sa femme Blanchefleur (vers 2263) est nommée ailleurs Frappenaige (vers 9045). Tous ces changements indiquent bien que les rôles comiques ont dû être remaniés et amplifiés autant et plus que les parties sérieuses de la pièce.

C'est surtout dans ces rôles comiques que l'on trouverait de ci de là des noms historiques ou légendaires, tels que Pierre du Cuignet³,

1. *Hist. scolast.*, in *Evang.* cap. cxvii, col. 1598 : « Asina haec dicitur fuisse communis pauperibus, qui propria jumenta non habebant. Cumque quis in ea operatus fuerat, pabulum dabat ei et pullo etc. » — Item. *Ci nous dit*, B. N., fr. 425, fol. 10 v°. — N. de Lire, *Postilles*, in *Matth.*, XXI, 2, p. 343.

2. Le vers 5520 : « Ramenés la quant vous pourres » ne rime pas avec le suivant « d'arnerie » et il est répété à peu près tel quel dans le vers 5556, p. 113.

3. P. de Semur, p. 92, v. 4483.

« On connaît la singulière vengeance exercée par le clergé contre l'avocat général Pierre de Cugnieres qui sous Philippe de Valois avait défendu l'autorité royale contre ses entreprises. Parodiant son nom et sa figure, il fit placer dans plusieurs églises notamment à Paris, à Sens, etc., une petite statue grotesque à laquelle on donnait le sobriquet de *Pierre du Coignet*, et qui servait à éteindre les cierges ». *Rabelais* Livre IV, anc. Prologue, p. 28. éd. Burgaud des Marets et Rathery.

l'Amorath Bacquin ou le Grand Turc¹, Jobridam, le roy d'Esnaye², ou Jobelin bridé, digne parent des géants de Rabelais, Jobridam

Quil mectoît bien soulx sa narrie,
Quand il pleut, cent hommes en l'onbre. (v. 3326, p. 67.)

L'une de ces allusions mérite même plus d'attention, parce qu'elle semble indiquer la persistance en Bourgogne d'un usage fort curieux. Dans le *Jeu de Robin et de Marion*³, un des bergers, Gautier, qui veut amuser ses compagnons, leur dit :

Je sai trop bien canter de geste.
Me volés vous oïr canter ?

et il cite un vers du roman ordurier d'Audigier, roman resté si populaire qu'au ^{xv}^e siècle il inspirait encore une farce, laquelle, pour avoir été représentée une cinquantaine de fois dans la même ville, n'en paraît pas moins perdue. Le titre même et les représentations n'étaient pas signalés⁴. Le *Rusticus* de la *Passion* de Semur a des plaisanteries du même goût : lui aussi veut chanter, comme les jongleurs, les loyales amours d'Erenbour qui finit par

1. P. de Semur, p. 147, v. 7291 :

« Vous tuerés l'amorat Bacquin ».

L'expression est employée dans le même sens proverbial et comique en 1441 dans un passage de la *Chronique de Charles VII*, par Jean Chartier (cité par M. Em. Picot, *Recueil général des Sotties*, 1902, t. I, p. 95).

De grant langaige trop avez....
Et semble toujours que devez
Combatre l'amoral Baquin.

Dès 1402, il y avait déjà une taverne de l'Amoural bacquin à Amiens, Reg. de l'Echevinage, CCII, fol. 128 (p. 47).

2. Ce royaume d'Esnaye ou d'Esnoye n'est probablement pas autre chose que le pays des grands nez.

3. Edit. E. Langlois, p. 120.

4. Les représentations de cette farce grossière qui avaient lieu d'ordinaire le jour de Karesmel ou de Carnaval, se succèdent presque sans interruption depuis 1450. La dernière est de 1545. Reg. de l'échevinage CC 143 fol. 104 v° (p. 477). Ce qui prouve qu'on n'y voyait pas malice, ce sont les deux mentions suivantes qui se succèdent presque sans transition.

Année 1491, Reg. CC, 69, fol. 123 (p. 331) Le III^e jour du dit mois de février à frère Olivier Malart, cordelier de l'Observance. — Fol. 124, 15 février. Le dit jour 15 février à ceulx qui jouerrent devant mesdis sieurs le jeu d'Odengier.

épouser son fidèle Tourtereau ou Turturus¹, et que Villon n'a pas oubliée. Il chante donc, *cantat* :

« Dame Erambour, dame Erambour,
Quant vous fustes a vos nopces.
On vous fist du cul tabour. »
— Ai ge chanté de bonne geste ? (v. 9052, p. 179).

Pour qu'une allusion soit comprise, il faut évidemment qu'elle se rapporte à des personnages et à des usages connus. Si nous étions dans le Nord de la France, nous trouverions sans peine, même dans les grandes villes et à des dates très avancées, des jongleurs ou des « chanteurs de place » ; leurs chants étaient si goûtés qu'on faisait cercle ou même cohue autour d'eux¹. Mais jusqu'ici on n'a pas signalé de faits de ce genre en Bourgogne. On ne voit nulle part que les jongleurs² ou ménétriers qui s'en allaient comme

1. Cf. Eustache Deschamps, t. I, p. 192 :

Je puis assez comparer no labour
A Turturus qui tous temps traveilla,
.XXXVIII. ans servit dame Erambour
Et pour son fait mainte grief nuit veilla.

« Ne doit-on pas identifier ce personnage avec l'Haremburges dont parle Villon, qui tint le Maine, et était fille du comte Héli de la Flèche ? » — Cette conjecture de M. G. Raynaud paraît préférable à celle de la *Romania* (1901, p. 352), qui suppose que Villon a tiré directement le nom d'Haremburges des *Gesta pontificum cenomannensium*. La nouvelle allusion de la *Passion* de Semur prouve que le nom et la légende étaient populaires partout.

2. Exemple. Amiens, BB, 10, fol. 90 (lp. 192, col. 2). Echev. du 26 mars 1466. « Messeigneurs ont accordé au chanteur en place qu'il chante ou prayel de le Malemaison ou au Marché, se bon luy semble, et ne chantera plus en la hale, pour ce que par cy devant on luy a souffert chanter, la hale en est mout empirec, et en ont esté les estaux rompus et despechiez ».

Cette longue popularité des chants de geste dans le Nord de la France explique qu'on ait tiré de ces chansons des moralités historiques, perdues comme celle-ci qui ne paraît pas avoir été signalée :

« Aulcuns compaignons de Valenchiennes venus en Tournay, tendirent un drap point de l'histoire de *Ourson de Beauvais* a l'ostiel du Cerf sur le grand marchiet et del apres disner, remonstrerent ycelle istoire par personnages, quy fut le premier jeu de parture veu en ladite ville depuis le entree de la guerre (J. Nicolay, *Kalendrier des guerres de Tournay*, 9 août 1478).

3. Rien ne le prouve en tout cas pour tous les jongleurs mentionnés dans les comptes des ducs de Bourgogne du xiv^e siècle cités par Léon Gautier. Ce sont tous des joueurs d'instrument.

partout faire danser les gens de la noce au son du tambour ou d'autres instruments, aient encore « chanté de geste » dans les intermèdes. Et pourtant là aussi l'usage des « chants de geste » ou des complaintes historiques a dû persister au moins jusque vers 1450, puisque l'allusion précitée était tirée d'un rôle de *Rusticus*, et que, d'après tous les exemples actuellement connus, ces rôles n'ont pas été introduits dans les mystères français avant le milieu du xv^e siècle. Le *Rusticus* de la *Passion* de Semur ne paraît guère antérieur.

Si le texte de la *Passion* de Semur a subi tant d'additions et de retouches, et s'il ne contient aucune allusion historique précise, on ne peut guère le dater avec précision. Mais d'autre part tous ces remaniments ont laissé des traces dans la langue et la versification très irrégulière de notre mystère. C'est donc à elles qu'on est réduit, faute de mieux, à demander quelques indications chronologiques plus ou moins assurées.

La première chose qui frappe dans ce texte c'est l'extrême irrégularité de la versification. Sans doute les auteurs connaissent la règle d'usage au théâtre ; la continuité de l'action se marque par l'enchaînement des rimes, non seulement de réplique à réplique, mais de scène à scène. Néanmoins cette règle est plusieurs fois violée par suite des remaniements successifs de la pièce¹. D'autre part, un assez grand nombre de vers restent isolés, sans rimes² ; inversement il arrive que trois, quatre, cinq, six vers consécutifs riment ensemble³. Ces accidents, relevés dans les notes du texte, sont beaucoup trop nombreux pour qu'on les attribue tous aux remanieurs ou au copiste.

Les rimes mêmes, sauf dans un morceau à effet, le monologue de Madeleine (p. 98, v. 4812-4871), sont très souvent négligées. Si quelques-unes de ces négligences ne sont qu'apparentes et s'expliquent par la prononciation provinciale⁴, on trouve un grand nom-

1. Exemples : 196-197 ; 217-220 ; 1233-1241 ; 2394-2399 ; 4277-4278, etc.

2. Ex. : 195, 329, 353, 948, 1695, 2803, 2912, 2998, 4207, 7366, etc.

3. Ex. : 1286-1290 ; 1726-29 ; 1744-46 ; 1786-92 ; 2399-2601 ; 2666-2668 ; 3616-3618 ; 3994-96, etc.

4. En voici trois exemples dans les rimes : *faint* ou plutôt *foint-point* 5565. Cf. *Dictionnaire français-bourguignon* de J. Durandau aux mots *faindre*, *joindre* ; — l'œuvre ou l'œuvre — larme 1321, prononcez *lorme* (*Dict. franç.-bourg.*), à côté de la

bre de mots franchement estropiés pour les besoins de cette rime¹, ou bien de simples assonances². Ces faits nous indiquent que la versification du texte primitif lui-même était peu soignée.

Irrégulière quant aux rimes, cette versification ne l'est pas moins quant à la mesure des vers, et sur ce point encore prêterait à de nombreuses remarques que l'on peut simplifier.

La valeur syllabique d'un grand nombre de mots (*diable, eau, esprit, vrai, etc.*), varie souvent à de courts intervalles.

L'*e* atone protonique est encore souvent maintenu³ dans les mots, les participes (*veü, vehu*) et les formes verbales (*ve oir, ve-oie, etc.*).

L'*e* atone final (ou suivi d'*s* ou de *nt*) qui suit immédiatement la voyelle accentuée se prononce encore le plus souvent en syllabe⁴, mais les exemples contraires sont déjà très nombreux⁵.

Même irrégularité pour l'hiatus et l'élision. A côté des élisions féminines régulières, inutiles à relever, on trouve des exceptions si nombreuses qu'elles constituent presque une règle, celle du bon plaisir. Il est clair que les auteurs élident ou n'élident pas à volonté l'*e* final des polysyllabes devant un mot commençant par une voyelle⁶. Les exemples de cette licence abondent au *xv^e* siècle⁷,

rime *enfermes-larmes*, 4964 prononcez *lairmes, lermes* (Gloss. du Morvan, par E. de Chambure). — *soiche*, prononcez *souêche* ou *sôche* (mêmes dictionnaires) — *bouche*, v. 1046, à côté des rimes communes, *bouche-touche*, 622, etc.

1. Exemples : *abel* pour (abelit) *Abel*, 827; *sains-tuins* (tués), 9141 : *apostumes-tume* (tuèrent), 1533; *joiaulx-meaulx* (mieux) 9059; *briefment-ment* (meut), 8874; *Lamech-criamé* (crié) 5872, etc.

2. Exemples : *tacre-enraige*, 424; *hinne-mye*, 5540; *disciples-simples*, 5501; *giete-Egypte*, 3337; *tenebres-Ebriefz*, 4381; *cocz* (coq)-*foix*, 6207; *angoisse-brosse*, 3386, etc.

3. Pour les proportions, voir par exemple le mot *veoir* au Glossaire.

4. Exemples :

Je t'*acoi-e* fait par mon signe, v. 351.
En femme me transmu-*eray*. 560.
Qu'il *estoi-es* cy bel formé, 378.
Nulz ne se *fu-yent*, je vous pry, 314.
A ceulx quil *sié-ent* en tenebres. 4380, etc.

5. Exemples :

Que je *morroie* dans la journée, 623.
Et que tu *mectroies* hautement. 384.
Par ta guorge ne *peuent* passer. 2798, etc., etc.

6. Exemple :

Je suis *digne* et par droicture. v. 220, 401, etc.

7. Fait déjà noté dans la *Romania*, 1898, p. 594.

mais on peut noter en particulier qu'il s'en trouve beaucoup dans le recueil de poésies composé par le bailli d'Auxerre, Jehan Regnier, de 1433 à 1460, et imprimé seulement en 1526 sous le titre de : *Les fortunes et adversitez*.

Les remarques précédentes s'appliquent naturellement à toutes les espèces de vers employées dans la *Passion* de Semur, qui se décomposent ainsi :

La *Passion* de Semur est écrite pour la plus grande partie en vers de huit syllabes, presque toujours à rimes plates, très rarement à rimes croisées (5580-5597 ; 6229-6232 ; 8506-8551 ; 8881-8894), ou entrelacées (4821-4862).

En dehors de ce rythme, on trouve des vers de diverses mesures, diversement combinés et dont la variété indique pour ainsi dire les étapes ou les refontes successives du texte.

Les vers de quatre syllabes apparaissent par intervalles à la fin des tirades en octosyllabes.

On trouve aussi des tercets monorimes composés de deux vers de 8 syll. alternant avec un vers de 4 syll. (4674-4770 ; 7866-7872), et des couplets de 2 décasyll. suivis d'un vers de 4 syll. (5485-5508).

Enfin les vers de 4 syllabes reparaissent encore mêlés aux vers de 8 et de 10 syllabes dans des combinaisons très irrégulières (7784-7797), ou bien ils forment des groupes isolés, détachés (7879-7891), au milieu du dialogue en octosyllabes.

Les vers de 6 syllabes forment des groupes analogues (2295-2299 ; 5075-5079 ; 6941-6947 ; 7374-7385), ainsi que les décasyllabes (6645-6662).

Les vers de 12 syllabes sont très rarement associés soit, comme on l'a vu, aux vers de 4 syllabes, soit aux vers de 8 syllabes (3305-3315).

Le plus souvent ils sont employés seuls dans les tirades solennelles, comme dans les discours de Dieu et de ses Filles, Espérance et Charité (197-217 ; 2013-2036 ; 1726-1791), dans les proclamations de l'empereur ou de ses représentants ; (2190-2214 ; 2286-2295 ; 2900-2910 ; 30002-3010 ; 7077-7085). Le même mètre est employé dans le sermon de la seconde journée (4297-4376), tandis que le premier sermon (1-196) était en vers libres de toute mesure. Enfin sainte Eglise débite également un long monologue en alexandrins, divisé en quatrains monorimes (2840-2899).

On peut signaler encore quelques morceaux en vers libres tout à fait irréguliers (4479-4492 ; 7194-7202 ; 9049-9051).

Telles sont les ressources assez pauvres de cette versification. Au point de vue chronologique, les faits les plus instructifs sont :

1° L'absence complète de rondeaux ou triolets.

2° L'emploi fréquent de l'alexandrin, extrêmement rare dans le théâtre du moyen âge, et qui n'y apparaît guère avant l'*Histoire de la Destruction de Troie* par Jacques Millet vers 1450. On peut en effet négliger le court monologue en alexandrins du *Théophile* de Rutebuef.

3° Enfin, suivant la remarque de M. Sepet, « il convient de noter comme une particularité importante pour déterminer l'âge de ce texte, la présence à plusieurs endroits du petit vers de quatre syllabes venant pour ainsi dire accentuer la fin d'une tirade ou d'une réplique en vers de huit syllabes ¹ ». Cette assertion serait des plus favorables à notre thèse, et ce trait serait en effet fort important s'il suffisait pour faire remonter ce « texte aux dernières années du xiv^e siècle pour le moins » ; mais le permet-il ? C'est toute la question, une question de fait qui, pour ce mystère et pour d'autres, demande quelques éclaircissements.

Le petit vers final de quatre syllabes est la règle ² dans la collection des *Miracles de Notre-Dame* que l'on peut suivre, nous l'avons vu, jusqu'aux environs de 1391. Il a déjà presque complètement disparu dans l'*Histoire de Grisélidis* ³ (dont le manuscrit est daté de 1395), et il ne s'y rencontre plus que trois fois sur 2608 vers. Ces deux textes approximativement datés (et les textes datés sont les seuls qui puissent ici compter), établissent en effet que ce procédé de versification a été employé dans la seconde moitié du xiv^e siècle, mais rien de plus. Car d'une part il n'apparaît pas une seule fois dans le mystère du *Jour du Jugement* de Besançon ⁴ et

1. *Orig. cath. du théâtre moderne*, 1901, l. c. p. 290-291.

2. Sauf dans le premier *Miracle*, soit 1 sur 40.

3. Edit. H. Grøeneveld, Marburg, 1888.

4. Il n'apparaît pas non plus dans les *Miracles du Mont-Saint-Michel* que leur éditeur, M. E. Robillard de Beaurepaire, Avranches, Anfray, 1875 (B. N. Yc, 27,889) intitule « fragment d'un mystère du xiv^e s. », mais qui peuvent être tout aussi bien du milieu du xv^e siècle comme le manuscrit. On le laissera donc de côté ainsi que le « fragment d'un mystère du xiv^e s. (?) » conservé sur la couverture d'un

d'autre part, il paraît s'être conservé bien avant dans le siècle suivant. Nous avons en effet conservé deux versions d'un mystère bien connu de Saint Crespin et Saint Crespinien, la première de 1443, manuscrite, (actuellement au Musée de Chantilly (N° 619), la seconde de 1458, imprimée en 1836. Cette seconde version est augmentée surtout dans la première partie de nombreuses tirades exclusivement en octosyllabes, mais, à ces additions près, elle reproduit le texte antérieur¹ où le petit vers final de quatre syllabes est la règle et qui porte ce titre :

« C'est la vie et le martire de monseigneur saint Crispin et Cri[s]pinien par personnages. Laquelle vie et martire a esté fait des deniers de l'ostel de la charité Dieu Mons' saint Martin, saint Remy, saint Crispin et Crispinien et fut fait du commandement et volenté des prevost et eschevin et de tous les frères serviteurs qui pour lors estoient et dont les noms ensuivent »... Et fut fait l'an mil IIII c XLIII (1443) au siege de ceste feste saint Martin ».

Dira-t-on que ce titre ne signifie rien, que le texte de 1443 a été non pas « fait », mais « refait », rejoué à la date indiquée et qu'il est lui-même le remaniement d'un texte plus ancien, lequel aurait pu servir dans les représentations antérieures de la confrérie parisienne de S. Crespin et Crespinien, puisque celle-ci a été fondée² sous Charles V, en 1379 ? C'est possible, mais il faudrait commencer par le prouver. Il faudrait expliquer encore pourquoi le petit vers final de quatre syllabes apparaît presque invariablement dans le *Saint Cristofle* anonyme à trente-quatre personnages (B. N., réserve, Yf 1607), et très souvent dans le *Saint-Andry* (B. N., réserve, Yf 121), tous deux imprimés à l'extrême-fin du quinzième siècle. Que les originaux soient antérieurs, cela est certain, puisqu'on peut corriger quelques vers faux en restituant les formes anciennes, mais antérieurs d'un siècle à leur impres-

registre de la préfecture d'Angers. (*Rev. des Soc. savantes*, 1863, 2^e sem., p. 2) Pour la même raison, nous ne parlerons pas de la collection des Mystères Sainte-Geneviève, dont certaines pièces ont le petit vers final de quatre syllabes : ce serait trancher d'avance la question.

1. Du folio 47 à la fin il correspond exactement à la 4^e journée de la version imprimée.

2. Du Cange, v° *Festum*, et Arch. Nat., Reg. JJ. 118, n° 456 — La charte de fondation ne parle pas de représentations dramatiques.

sion, comment le prouver ? Et, si on n'a rien prouvé, le moyen de conclure et de tabler sur une règle qui paraît souffrir tant d'exceptions gênantes ? Logiquement et à lui seul le petit vers de quatre syllabes ne nous autorise pas, à notre grand regret, à faire remonter la *Passion* de Semur au xiv^e siècle, il peut très bien nous conduire au commencement du siècle suivant, mais il nous donne peut-être une autre indication précise que voici.

Il suffit d'examiner cette *Passion* pour constater que si le petit vers final de quatre syllabes s'y rencontre « à plusieurs endroits », il n'est pas employé partout de la même façon. Comptons. Dans la première Journée (4295 vers), nous le rencontrons en tout trente-cinq fois¹, tantôt isolé à d'assez longs intervalles, tantôt répété avec une régularité si soutenue qu'elle est évidemment voulue. Dans la seconde Journée (5287 vers), nous ne le trouvons plus que cinq fois en tout (vers 5194, 7166, 7769 et 8072)². — Ici c'est bien le hasard qui a opéré ou, si l'on veut, le versificateur a écrit un petit vers parce qu'il n'avait pas de quoi en faire un plus long, de même qu'au besoin il emploie un vers final³ de six syllabes. Ces quatre exceptions ne prouvent donc plus rien, puisqu'on en rencontre de pareilles jusque dans la *Passion* de J. Michel.

Notons encore que cette seconde Journée est la seule où nous trouvions des strophes de deux vers de huit syllabes ou de dix syllabes suivies d'un vers de quatre, et d'autres curiosités métriques, comme le monologue de la Madelcine (4812-4872). Ces différences de la versification ne permettent-elles pas de supposer que la première et la seconde Journée sont des œuvres ou des compilations d'œuvres diverses, soudées plus ou moins adroitement par un compilateur ? Si cette conjecture est exacte, quelque nombreuses qu'aient pu être les transformations et les copies successives du texte, l'examen de la langue doit révéler dans les deux Journées des disparates analogues. Voici à ce sujet quelques observations générales qu'il sera facile de compléter avec le Glossaire qui a été très développé.

1. Vers 317, 423, 431, 508, 654, 792, 939, 1275, 1281, 1330, 1813, 1817, 1823, 1829, 1837, 1842, 1860, 1874, 1979, 2004, 2933, 2939, 2943, 2963, 3316, 3388, 3601, 3760, 3915, 3990, 3995, 4002, 4023, 4058, 4185. — Les exemples 1842 et 4023 sortent un peu de la règle et sont placés non à la fin, mais au milieu d'une tirade, comme le vers 2072 de l'*Hist. de Grisélidis*.

2. L'exemple 8072 est irrégulier.

3. Exemple : le vers 7683.

Les anciennes formes de l'article n'ont pas complètement disparu ou n'ont pas toutes été effacées par les copistes. On trouve encore quatre fois l'article masculin singulier *li* (v. 5842, 6602, 7390, 9179) ; une fois le pluriel *li* (7398) ¹.

Les traces de la déclinaison, attestées par la rime, sont encore nombreuses ², quoique confuses. Cette déclinaison s'observe même dans les noms propres (*Mahoms*-ung des *homs* v. 3880) — (*bastons-Grumatoins*, v. 5884 — *aidans-Adans*, v. 7664).

Les adjectifs dérivés de la 3^e déclinaison latine ont encore le plus souvent la même forme au masculin et au féminin ³.

Pour les adjectifs démonstratifs on peut relever quelques emplois isolés de *cilz* ⁴ sujet singulier (v. 606, 4936, 9478) ; pluriel *cil* (v. 8289).

Le pronom féminin *li*, elle, est très rare (v. 1984, 2177, etc.), ainsi que les possessifs *ses* (1989, et *mes* sujets singuliers, v. 3879 et 5918 ; pluriel *mi* (v. 9498) ; féminin singulier *mi* (5181), ces deux exemples uniques. Le féminin *moie* est plus commun (v. 1923, 1967, 4720, etc.) ainsi que *no*, *vo*, à côté de *nostre*, *vostre*.

La première personne du singulier du présent de l'indicatif conserve encore très souvent sa forme ancienne. Les archaïsmes sont plus rares pour le futur et le subjonctif.

Au prétérit les conjuguaisons sont très rarement confondues ⁵.

A la 2^e personne du pluriel du futur présent les désinences *oiz* et *ez* sont également attestées par la rime ⁶.

La 1^{re} personne du sg. de l'imparfait se termine en *oie* ⁷.

La 1^{re} personne du pluriel (subjonctif, imparfait et conditionnel) se termine en *iens* ⁸, et plus rarement en *ions*, tous deux invaria-

1. Ces articles n'ont été conservé par le copiste que dans la 2^e journée.

2. Exemples, 1^{re} Journée : *despis-pis*, 678 ; *gens-gens*, 770 ; *caulx-feaulx*, 1035, etc., etc. ; 2^e Journée : *corps-mors*, 4435, *tousjours-jours*, 4467, etc., etc.

3. En *realte* cité v. 2973, de la 1^{re} Journée est une singularité. *Telle* est plus rare que *tel*.

4. *Cil*, singulier, est commun ainsi que *cest*, *ceste*, *cestuy*, etc.

5. Ex. : *feray* (de *ferir*, v. 1514) ; *mangirent-blessirent*, 1541 ; *trovirent-demenirent*, 9353 ; *faillut-salut*, 5569.

6. *tiendrois-drois*, 843 ; *dirois-drois*, 3656 ; *vouldrés-jamès*, 5519 ; *irés-commendez*, 2732.

7. *estouffoye-foye*, 1378 ; *veoie-joie*, 1670 ; *joie-veoie*, 8061.

8. *anciens-veilliens*, 2777 ; *apartient-departiens*, 8357 ; *paiens-paiens*, 5820 ; — *voions-alons*, 2690, etc.

blement monosyllabes à la rime et dans le corps des vers. Il en est de même de la 2^e pers. du pluriel *iés*, (v. 240, etc.).

Le verbe *estre* a conservé la 3^e personne de son futur *yert*, *ert* monosyllabe, qui est d'ailleurs très rare (cinq exemples, v. 391, 551, 599, 1365, 1695, tous de la 1^{re} journée). — La forme *yere* est amenée une fois par la rime *misere* (v. 449).

Le verbe *avoir* a également conservé quelques formes archaïques du préterit *ot*, *orent*, etc., mais disséminées dans les deux Journées.

Le vocabulaire et la syntaxe appellent peu de remarques.

Le vocabulaire est très riche en mots anciens; on n'a relevé que les plus curieux en renvoyant pour les autres au dictionnaire de Godefroy. Parmi ces mots beaucoup sont conservés¹, comme on s'en est assuré dans les Glossaires bourguignons les plus récents², un certain nombre manquent non seulement dans ces glossaires, mais même dans le supplément de Godefroy³, et ce ne sont pas toujours des termes techniques⁴.

Pour la syntaxe on peut se borner à deux faits.

Le solécisme *mon* avec un féminin paraît encore extrêmement rare, et l'exemple : *troublée mon opinion* du vers 6930 pourrait être corrigé (cf. le vers 346) en scandant autrement le vers (*troublée m'opinion*), mais la correction ne s'impose pas.

Le fait le plus frappant est un exemple unique de *je*, pronom singulier joint à un verbe au pluriel :

Je li avons baillé la mitre (v. 5446, 2^e j.)

Le contexte démontre (cf. vers 5439) que cette leçon est bonne. Or l'exemple le plus ancien que l'on connaisse de ce solécisme qui devait avoir une si longue et si brillante fortune, est bien posté-

1. Exemples de ces mots conservés en bourguignon : *bauler*, *bouranflé*, *clairer*, *racheux* ou *rachoux*, etc.

2. Le *Glossaire du Morvan* de E. de Chambure, Paris, Champion, 1878, et le *Dictionnaire français-bourguignon* de M. J. Durandea, Dijon, 1904, qui a remplacé si avantageusement celui de Mignard.

3. Exemples : *arumaigié*, *baudée*, *beurdin*, *boveille*, *cartadie*, *craboce*, *condouffle*, *gerboiges*, *luyteluit*, etc. — Les mots qui manquent dans Godefroy ont été imprimés dans le Glossaire en caractères gras.

4. Exemples : *clareaul*, *ruberol*, *tinplez* ou *tiuplez*, etc.

ricur, même à la copie de Jehan Floichot (1488). Il se trouve dans la grammaire de Palsgrave (*of the verbe*, fol. 125 v°), depuis longtemps signalé par Génin (*Lexique comparé de la langue de Molière*, p. 221).

De ces remarques, il semble bien résulter encore une fois que les deux Journées appartiennent à des auteurs différents. L'archaïsme *yere, yert* ne se trouve (6 fois) que dans la première Journée et en disparaît même à partir du vers 1695. Au contraire, le néologisme *j'avons* ne se trouve (1 fois) que dans la seconde qui conserve pourtant quelques traces de la déclinaison, et où le scribe a respecté quelques formes anciennes de l'article *li*. Ces deux traits indiquent que la seconde Journée ne devait pas être de beaucoup postérieure à la première. Les deux parties de la compilation sont donc anciennes, mais celle qui paraît la plus ancienne, ou la première, offre beaucoup moins d'archaïsmes que la compilation Sainte-Geneviève¹; à plus forte raison la seconde, imitée de la *Passion* Sainte-Geneviève. Dans l'ensemble, et pour prendre un terme de comparaison daté, cette pièce bourguignonne paraît un peu antérieure au recueil de Poésies (*Les Fortunes et Adversitez*, etc.) composé par le bailli d'Auxerre, Jehan Regnier, entre 1433 et 1460, mais elle ne remonte pas très probablement plus haut que le premier tiers du quinzième siècle. Si nos moyens d'information ne nous permettent pas d'aller plus loin, il sera toujours facile de corriger au besoin cette date approximative, à l'aide du manuscrit qui va être publié *in extenso*.

Ce manuscrit a déjà été décrit deux fois très minutieusement dans des catalogues connus² qu'il est inutile de répéter. La *Passion* de Semur remplit 269 pages grand in-4°, soit 11 cahiers, en papier très fort sans rubriques ni miniatures. Ces cahiers sont reliés entre eux par des réclames ou des appels tracés verticalement sur le dernier verso des folios 22, 45, 69, 93, 140, 164, 188, 212, 236, 261, mais ils n'ont pas tous le même nombre de feuillets, ni

1. La comparaison est facile grâce à l'étude détaillée publiée par un élève de M. Suchier. (Julius Poewe, *Sprache und Verskunst der Mystères inédits du xv^e siècle* (abgedruckt von A. Jubinal, Paris, 1837). — (Inaug. Diss., Halle, 1900).

2. P. Paris. *Les Manuscrits de la B. du Roi*, t. VII, p. 212-217. — *Cat. des Ms. de la B. N.*, t. I, p. 153, fr. 904.

les feuillets eux-mêmes le même nombre de vers, si bien qu'on ne peut évaluer au juste les lacunes. Les feuillets arrachés au commencement, au vers 1311 et au milieu du texte (v. 4448), avaient déjà disparu au xvii^e siècle, à en juger par l'inventaire sommaire des manuscrits de l'ancien propriétaire, Philibert de la Mare¹. Approximativement, ils ne devaient guère comprendre plus de trois ou quatre cents vers : le texte actuel en a encore 9582. Ce texte a été reproduit intégralement, sans autres corrections que celles qui ont paru imposées par le sens ou la mesure. On s'est borné à séparer les scènes en indiquant les principaux renvois aux Evangiles et les citations, à résoudre les abréviations et à ajouter la ponctuation avec quelques signes d'accentuation, le moins possible. Les trémas notamment n'ont été employés que lorsqu'il pouvait y avoir doute sur la mesure. L'orthographe irrégulière de Jehan Floichot, notaire à Semur en 1488, a été reproduite avec d'autant plus de soin qu'elle a paru rappeler sur quelques points les graphies d'un manuscrit bien antérieur de Semur-en-Auxois décrit dans la *Romania*². Les deux particularités les plus frappantes en sont le fréquent usage de l'*h* initiale aux divers temps du verbe *avoir*, et surtout la profusion des *l*. Jehan Floichot, qui ne prononçait pas cette lettre, la prodigue où elle n'a rien à faire, et en particulier il écrit presque invariablement *quil* pour le relatif *qui*, souvent *eaul* pour *eau*, *eaue*, — *peult*, *tiltre*, etc. Il prodigue un peu moins l'*r* dans les finales, mais les notations *pechier* (pechié), *malvoitier* (malvoisté), et surtout les participes passés en *er* et en *ir* ne sont pas rares sous sa plume.

Il ne reste plus qu'à vérifier si ce manuscrit peut nous donner ce que nous lui demandons et à résumer les faits acquis. Que s'agissait-il de démontrer ? D'abord et avant tout l'influence du théâtre parisien sur la province. Or voici une pièce manifestement imitée de la *Passion* Sainte-Geneviève et qui a été composée et jouée sur les bords de l'Yonne.

1. B. N. n. a. fr. 5702, p. 12 v^e ; la *Passion* de Semur y est ainsi désignée au Numéro 82 = 85. « Dialogues en vers contenant l'histoire du V. et N. T. san[s] commencement ny fin, fol. non couvert (ancien n^o 72685) ». — Item, n. a. fr. 5703, fol. 24 v^e.

Les mots *ny fin* s'entendent de la moralité distincte de la Croix-Faubin qui est placée après la *Passion* de Semur dans le même recueil ms., et qui est également tronquée.

2. *Romania*, 1877, p. 39-46. Notice d'un Ms. de Semur (commencement du xiv^e s.).

Comment aurait-on songé à imiter cette *Passion* Sainte Geneviève si elle n'avait été connue, célèbre, et quelle *Passion* pouvait être plus célèbre que celle des confrères Parisiens ? Que si d'ailleurs les indices linguistiques permettent de faire remonter l'imitation au premier tiers du xv^e siècle, n'y a-t-il pas de grandes chances pour que le modèle lui-même ait servi aux premiers confrères Parisiens, lors de leur installation définitive en 1402 ? Et ce modèle de 1402 est-il impossible qu'il ait subi lui-même l'influence de la *Passion* parisienne de Charles V qui figurait encore dans l'Inventaire de la Bibliothèque du Louvre en 1424 ? C'est tout ce que l'on voulait démontrer, rien de plus, rien de moins, et la *Passion* de Semur est la première et la seule pièce qui permette actuellement cette démonstration, puisque le *Jour du Jugement* de la Bibliothèque de Besançon ne la permet pas.

Inversement, il est clair que l'étude déjà faite sur les sources des *Passions* Sainte-Geneviève et de Semur va nous faciliter la même étude pour les grandes *Passions* du xv^e siècle. Entre les pièces déjà vues et les suivantes il y a en effet des différences non de nature, mais de développement. Un grand nombre de légendes qui vont reparaître nous sont déjà connues, ainsi que l'influence du dialogue apocryphe de Saint Anselme et des *Meditationes Vitae Christi*. Les bergeries et les épisodes comiques ou grotesques ne feront plus que croître et enlaidir. Pour développer les diableries et ces interminables conseils de démons qui rendent compte de leurs missions à Lucifer et sont aussitôt loués ou tancés et « torchonnés » suivant leurs mérites, les dramaturges n'ont plus guère qu'à s'inspirer d'une ou deux pages des *Dialogues* de Grégoire le Grand et des *Vitae Patrum*, pages d'ailleurs connues et citées dans toute l'Europe¹. Tous ces traits sont déjà bien accentués dans la *Passion* de Semur, mais ce qu'il y a de plus instructif dans cette pièce ou plutôt cette compilation de pièces diverses, c'est sa composition même. Chaque drame est encore distinct de ceux qui le suivent, bien qu'on aperçoive les liens qui l'y rattachent et qui plus tard, en se resserrant, produiront les composi-

1. Cf. *Hist. littéraire de la France*, t. XXVIII, p. 201. — Pour les noms mêmes de ces diables et leur diffusion, voir plus loin la note du *Procès de Belial*, p. 427, note 1 de ce livre.

tions cycliques. Tôt ou tard un auteur se rencontrera pour écrire à lui seul ce qui jusqu'alors était l'œuvre de plusieurs. De même cette œuvre unique une fois composée pourra de nouveau se briser ou s'émietter en drames nouveaux, et ce sera un perpétuel recommencement. C'est ainsi qu'ont été écrites les grandes *Passions* du xv^e siècle. Entre elles et la *Passion* Sainte-Geneviève, la *Passion de Semur* est bien la véritable transition.

LA PASSION
NOSTRE SEIGNEUR JHESU CRIST

LA PASSION NOSTRE SEIGNEUR JHESU CRIST

Copiée à Semur ¹

LISTE DES PERSONNAGES ¹

PREMIÈRE JOURNÉE

Praedicator	vers 4	Jafet, secundus filius	vers 1081
Deus Pater	197	Chanann, tertius filius	1087
Angeli	210	<i>dem Rusticus</i>	1162
Lucifer	220	Uxor Rustici	1173
Baucibus, primus diabolus	237	Filius Rustici	1177
Tempest, secundus diabolus	243	Clamator	1239
Desroy, tertius diabolus	247	Abraam	1243
Orgueul	255	Ysaac	1276
Despit	262	Raphael	1312
Dame Oyseuse	275	Judei	1313
Michael angelus	305	Moise	1315
Gabriel angelus	317	Ysachar	1319
Coqus Inferni	446	Neptalim	1368
Adam	478	Amaletth	1372
Eva	524	Acquim	1376
Serpens	559	Vivant	1378
Clamator Inferni	752	Gamaliel	1380
Deesperance	760	Marque	1382
Chaim	793	Ecclesia	1436
Abel	799	Sibillia	1615
Mors Inferni	839	David	1646
Seth, filius Adae	904	Ysayas	1682
Cherubim	910	Daniel	1707
Mors Naturalis	922	Iheremias	1715
Noel	963	Esperance	1725
Uxor Noe	1061	Charité	1731
Sem, primus filius	1069	L'evesque de la loi	1792

1. L'Errata est placé à la fin du volume.

2. Ils sont donnés dans l'ordre de leur entrée en scène ; les chiffres désignent les vers où chaque rôle commence.

Prima Puella (Sarrom)	vers 1810	Herodes	vers 3038
Secunda Puella (Plaisance)	1814	Symeom	3201
Virgo Maria	1818	Uriel angelus	3213
Terna Puella	1824	Primus Peregrinus	3299
Dam Godiber, prestre	1861	Primus Miles	3217
Damp Brun	1863	Secundus Milez	3223
Malferas	1869	Tercius Milez	3329
Angelus Salutis	1885	Raguel angelus	3335
Le 1^{re} Varlet	1919	Johannes Baptista	3428
Le 2^e Varlet	1922	Naasom	3441
Joseph	1927	Samuel	3445
Elisabeth	2113	Deus filius	3463
Seraphin	2172	Primus Angelus	3588
Octovianus imperator	2190	Beric	3630
Cirinet	2212	Nachor	3636
Goguery	2217	La femme Herode (Herodias)	3675
Hospes	2327	La 1^{re} Damoiselle	3685
Sinaguogua	2350	La fille Herode (Esglantine)	3699
Innocencia	2485	Golias Dux	3747
Temperancia	2485	Gaudim Mjles	3781
Primus Pastor (Josseret)	2566	Josaphas	3801
Secundus Pastor (Menecier)	2566	Pharaon	3821
Tercius Pastor (Guarin)	2576	Pinceguerre	3829
Hersem, Uxor primi Pastoris	2627	Marque	3952
Flamberge, Uxor II^e Pastoris	2631	Jaquemart	3956
Primus Rex	2928	Riffart	4076
Secundus Rex	2934	Templator primus diabolus	4220
Tercius Rex	2940	Le Messaiger	4277
Trotim, nuncius	3028		

DEUXIÈME JOURNÉE

Praedicator	4296	Oecus Natus	4569
Deus filius	4377	Marque	4584
Petrus	4391	Acquim	4586
Andreas	4397	Pater Ceci	4620
Jacobus Major	4409	Marlier, Mater Ceci	4624
Johannes Evangelista	4413	Amalec	4658
Matheus	4427	Vivant	4664
Bartholomeus	4431	Neptalim	4691
Symon	4441	Cayphas	4719
Thadeus	4445	Symon Phariseus	4770
Judas	4449	Doucet	4784
Demoniacus	4479	Magdalena	4812
Thomas	4518	Apothecarius	4872
Impotens	4524	Beric	5016
Isachar	4544	Centurio	5056
Gamaliel	4545	Fillus Centurionis	5044

Lazarus	vers 5074	Secundus Peregrinus	vers 7113
Martha	5080	Nichodemus faber	7133
Anfernus	5208	Miroflet	7171
Barnabas	5256	Veronna	7232
Lucifert	5324	Longis	7283
Clamator Inferni	5326	Ganimedes	7291
Baucibus	5348	Secunda Maria Salome	7371
Tempest	5358	Tercia Maria Jacobi	7378
Desroy	5368	Sarrom	7386
Mors Inferni	5376	Plaisance	7392
Herodes	5398	Primus Latro	7495
Trotim	5402	Bonus Latro	7499
Annas	5408	Gonbault	7556
Rusticus (Burom)	5513	Primus Mortuus	7739
Uxor Rustici	5529	Secundus Mortuus	7749
Filia Rustici	5538	Tercius Mortuus	7760
Jodom, filius Rustici	5545	Joseph (ab) Arimathia	7929
Primus Puer Hebreorum	5567	Noblet	8213
Secundus puer Hebreorum	5569	Teriacle primus miles	8366
Tercius Puer	5573	Samigondie secundus miles	8381
Venditor fructuum	5608	Hardin tertius miles	8397
Venditor avium	5632	Satham	8425
Salubret	5695	Seraphin Angelus	8528
Infirmus	5701	Raphael Angelus	8544
Mulier adultera	5782	Anima Latronis	8552
Presbiter judeorum	5871	Cherubim	8575
Grumaton, uxor fabri	5886	Anima Christi	8584
Symon hospes	5945	Adam	8588
Mater Judae	6096	David	8590
Michiel angelus	6229	Ysaïas	8590
Pillatus	6590	Iheremias	8594
Barrabam	6835	Johannes Baptista	8594
Uxor Pilati	6922	Daniel	8594
Goguery	6979	Primus peregrinus Emmaus	9333
Primus Miles	7058	Secundus peregrinus Emmaus	9357
Secundus Miles	7060	Hospes	9380
Tertius Miles	7064	Ancilla	9398

PREMIERE JOURNEE

DE LA

PASSION NOSTRE SEIGNEUR JHESU CRIST *

PRAEDICATOR.

*Adjuro vos, filias Jerusalem, si inveneritis dilectum meum,
ut nuntietis ei quia amore langueo. (CANTIC. CANTIC. V, 8).*

.....	En l'Escripture	25
1 Et le verray... **	Que par la Vierge necte et pure	
Cy nous.....	Qu'il cil pourta,	
Ve.....	Qu'il vie donna	
.....cele[ste]	Et restaura	
5 De la celestial	 ***	
Ayde tout bien descent,	N'y est aidans,	30
Du ciel imperial	Comme dame de grace pleine	
A tout homme honneur vient.	N'y met sa peine,	
Cy puis conclure,	A tart peult estre.	
10 Et par parole pure	Pourtant m'aresté	
Dire certainement	A declarer	35
Que labeur nullement	Comment l'orer	
Qu' homme ne femme face	Chascun la doit	
Sans l'ayde omnypotent	Et a bon droit,	
15 Ne peult valoir en place,	Cy comme dit saint Augustin ;	
<i>Quia proficit absque Deo</i>	Oez qu'il recite en latin :	40
<i>Nullus in orbe labor.</i>	<i>Ille etc.</i>	
Or nous fault il doncques encoir	Icelluy seulement	
Querir la maniere comment	Cesse de toy loer,	
20 Ceste grace pouvons avoir	Vierge tresexcellant,	
Pour venir plus ligierement	Que n'as voulu ouyr,	45
A la fin de nostre vouloir.	Qui necessairement	
Savoir ne le puis	T'a volu reclamer ;	
Fors ce que je truys	Et pour ce, sans tarder,	

* Le premier feuillet du manuscrit manque, il contenait environ 60 vers. Le titre, le mot *Praedicator* et le texte du sermon sont suppléés, ce texte d'après les vers 89, 100, 103 du Ms. — Au bas du feuillet 1 r, v. 29 les anciennes cotes du Ms. — De la Mare 283. — Reg. 7268/5.

2-4. Mots illisibles. — 14. *Que*. — 18. *il est* supplée. — 29-30. Manquent 4 vers illisibles. — 33. *A tart*, mot douteux.

** 1 r. — *** 1 v.

	Venons donc-au surplus.	<i>Potius divinitatis</i>	
50	En cest proppos conclux, Citant ung saint de noble part, De grant science renommé C'est son dit, qu'il soit escouté : <i>Est tibi Virgo Maria</i> , etc.	<i>Quam humanitatis; Ab hoc, causa bre[?]itatis, Redeo ad propositum, Resumando theuma scriptum : Nuntiate</i> etc.	85
55	O Vierge glorieuse * Ce t'est ung doux [] Oyr <i>Ave</i> nommer A cil quil saluer De bon cueur te dessire.	Pour parvenir A mon desir, Et faire la conclusion En brief sermon, Je veul retraire	90
60	<i>Angelus gaudet</i> . L'ange y prent grant plessir, Le monde s'an respire, Enfert plore et soppire, <i>Ad ymaginem</i> etc.	Par bon affaire Et en françois Mon theume pris Par bon advys, Et dy ainsi : <i>Nunciate</i> , etc.	95
65	D'elle nous aprochons, Tournons a son ymaige, Les genoux flexchissons, En regardant sa face Et <i>Ave Maria</i> ly disons	Dictes, dictes, a mon amy, Je languys pour l'amour de ly. Je dis pour tant, Dieu tout puissant,	100
70	Pour impetrer sa grace De Dieu quil tous efface Les pechers et termine. Ad ce que plux encline Soit la nous impetree,	Quant il ot le monde formé, Cy comme leu est et trouvé Ou livre c'on dit <i>Genesis</i> , Et Lucifert qu'il fut jadis Ange cy cler resplandissant,	105
75	A genoux sans tarder Ung chascun ce mectra, Et la saluera, Recitant le salut Quil tant a tous pechiers valut,	Qu'Orgueul ala tant surmontant Qu'il ce vout sur Dieu eslever, Cy comme verrés cy jouer, Par quoy en enfert trabucha,*** Ou tout temps en douleur sera,	110
80	Que l'ange ly signiffia, En disant : <i>Ave Maria</i> . <i>In omnibus benedixere Et in nullo de more (?) **</i>	Et trestous les siens adherens De gloire ont perdu tous les biens, <i>Et legitur Apocalipsis XII</i> : <i>Et projectus est in terram et angeli ejus cum illo missi sunt;</i>	115

49. *doneques*. — 50. *Et en*. — 51. *Recitant*. — 52. *renommée*. — 53. — *dist* — *qu'il est suppléé*. — 56. Mot effacé. — 83. *mare*. — 93. *briefs*. — 96. *Et suppléé*. — 97. *prins*. — 107. *Ou le... dist*. — 118. *tout*. — 118. Le verset de l'Apoc. XII, 9, est suppléé.

89. *Cantic. Cantic. V, 8*.

* 2 r. — ** 2 v. — *** 3 r.

- Et quant le doux Dieu de nature
 120 Vit ses angelz ainsin verser,
 Son plessir fut mectre sa cure
 Humainne Nature former;
 Pour tant fit ung lieu delitable
 Qu'il fut dit paradix terrestre,
 125 Lors forma homme a son ymaige
 Et de ce lieu l'ordonna maistre;
 Il luy bailla ayde semblable
 Que de ses os il ot formee,
 Mes elle fut bien peu estable,
 130 Par ly nous fut la mort donnée;
 Pour la transgression
 Faicte ou mors de la pomme,
 Perdy sa mansion,
 Et obliga tout homme
 135 Adam, le premier pere,
 Et Eve, nostre mere,
 Et cy furent hors mys
 Du lieu de paradix.
 Je n'an dix plus,
 140 Car le surplus
 Verrés jouer;
 Il est conclux,
 Et sans abus
 Le lieu pourrez cy regarder. *
 145 Puis le peuple multiplia
 Qu'il a peché s'abandonna
 Trop follement,
 Dont Dieu ce courça durement,
 De sa bouche dist propprement:
 150 « Je me repens pour verité
 De ce que j'ay homme formé,
 Mes je les feray tous perir
 Et par grant deluge fenir »;
 Ou sisiesme de *Genesis*
 155 La est il leu, j'an suis tout fix.
- Lors fist le deluge venir,
 Et partout grans eaues courir
 Tout le monde cy fut noyé,
 Il ne demora fors Noé
 Sem, Cham, Jaffet, ses drois enfians, 160
 Des aines quil couroient les champs;
 En l'arche Dieu les preserva,
 Cy comme vous le verrés ja
 Par similitude jouer;
 Le lieu pourrés cy adviser, 165
 Puis verrés a l'aide de Dieu,
 Presentement et en ce lieu,
 Comant Dieu le Pere puissant
 Fut son peuple mout fort amant,
 Comme est ou theume devisé, 170
 Premierement avant bouté.
 Demonstré sera par figure,
 Qui ne sera pas trop obscure, **
 Par Abraam que la veez
 Et par Ysaac que veez delez. 175
 Pour la beauté Abraam de son hoir
 Ne se pot onc de son cuer desmou-
 [voir
 Qu'Isaac son filz ne fut sacrifié,
 Cy comme Dieu luy avoit ordonné.
 Seulement pour nostre amour 180
 Dieu le Pere, plain de douçour,
 Par Esperance et Charité,
 Desquelles il fut exité,
 Son seul filz sa jux envoia;
 Pour nous tous a mort le livra, 185
Ysaie quinto :
Propter scelus populi percussieum;
 Par quoy conclure nous pouons
 Le tesme selon mon advys
 Estre vray premier mys, 190
In quo dicebatur : « Nunciate, etc.

124. *dist.* — 128. *formé.* — 157. *caulx.* — 160. *Caym.* — 165. *pourés.* — 166. *verés.* —
 181. *douceur.* — 190. *veritable.*

* 3 vo. — ** 4 re.

« Dictes, dictes a mon amy » ;
 Plus ne vous en diray ge cy,
 Le surplus vous demonstrera

Ce messagier que veez la
 Quil est abille pour ce fere.
Amen.

195

DEUS PATER stet in paradiso in cathedra, et Angeli hinc et inde, et dicat :

Tout ce que fait avons cy est bien ordonné,
 Autre chose voulons fere a no volenté.
 Or soit faicte et creee resplandissant lumiere
 Pour tous enluminer de ma grace pleniére
 Quil croiront fermement et tiendront loy entiere.

200

Estolatur quedam cortina que erit ante ipsum, et plene videatur a populo, et dicat : *

Or est mon vouloir fait, forment est belle et clere.

Et sedendo in throno loquatur Angelis et dicat :

Nous angelz, il nous plet que a vous il appere
 Nous estre dessus tous Dieu createur et pere.
 Nous vous avons formé par divine science,
 Car nous voulons qu'il soit de nous recongnissance,
 Et loé voulons estre de vostre noble essence
 Et qu'a nous comme Dieu randez obeissance.

205

Tunc cantant ANGELI genibus flexis :

*Tibi, Pater, splendor lucis, ***
Vita, virtus cordum, In
Conspectu angelorum noctis
Voce psalimus alternantes,
Concrepando melos damus vocibus.

210

DEUS

A terre descendrons inspirer toutes choses
 Que dedans nous avons avant tout temps encloses.

215

Modo descendat DEUS in terram et, respiciendo Angelos, dicat :

N'y ait il nul de vous quil mener orgueil ose, ***
 Loez Dieu de sa gloire, des cieulx estes la rose.
 Recedat ab illo loco cum socio et vadat in paradisum.

193. *ge* supplée. — 195. La « demonstration » du Messager manque. — 198. *nostre*. — 199. *cree*. — 216. *de vous angelz quil*.

197-240. GENES. I-IV.

* 8^{re}. — ** 8^{ve}. — *** 9^{re}.

[Duo ANGELI cantant genibus flexis]
in Paradiso.

*Silete, sillete, sillancium habeatis
Et per Dei filium pacem faciatis !*

LUCIFER parle et est en abix d'ange
le plus bel.

- 220 Entandés, toutes legions
Des celestiaulx regions ;
Mes angelz de mon consistoire,
Regardez moy, veez ma gloire ;
Toute beauté a moy appert,
225 Regardez moy tout en espert.
Je suis digne, et par droicture,
De sambler le Dieu de nature,
Digne suis d'estre a luy semblable,
Veez con je suis amiable,
230 De moy resplandist Paradix *
Comme il faisoit de luy jadis,
Je reluy plus que nulle estoille,
Plux resplandis qu'une estincelle,
Cy bon, cy bel, cy gracieulx,
235 Cy digne et cy precieulx
Suis com il est, sy com me samble.

BAUCIBUS, primus diabolus

- Lucifer, veez nous cy ansamble
Pour conseiller ung bon affaire.
Nul de nous n'est point au contraire
240 Que ne soiez Dieu de puissance,
Nous vous rendrons obeissance,
Car bien estes digne de l'estre.

TEMPEST, secundus diabolus.

Mon seigneur, vous serés a dextre,
En Acquillon est vostre lieu,

La y regnerés comme Dieu, 245
Car c'est raison qu'ansin ce face.

DESROY, tercius diabolus

Sire, comme avés clere face, **
Sire, com grant pouoir avez !
Mon-seigneur, trop de biens sçavez ;
Trestous a vous nous consentons, 250
Cy grant et cy fort vous sentons,
Chacun vostre plessir fera.

LUCIFERT

Puis qu'il vous plait, ainsin sera,
Sire seré du firmament.

Silete.

ORGUEUL a cheval

Aler fault au coronnement 255
De Lucifert, le noble archange ;
De ly ne soiez pas estrange,
Cornez, seigneurs, faictes grant
Alons veoir sa noble geste, [feste !
Car nous y arons bonne chiere ; 260
Despit, desployez la banniere. (bis)
.....

DESPIT

Vous avez estrange maniere,
Et estes maulx homs a servir,
Je ne vous saroye abelir. 265
Votre banniere est au vent mise,
Tournés le cul devers la bise, ***
Ne faictes pas chiere piteuse.

217. *Duo Angeli*, Indication supplée d'après les vers 453-4. — 218-219. Vers inscrits sur portées de musique ; les notes manquent. — 233. *Resplandist*. — 257. *Estranges*. — 258. *Festes*. — 261. Vers bissé par le copiste.

244. Cf. *Isa. XIV, 13, 14.. super astra Dei exaltabo solium meum, sedebo in monte testamenti, in lateribus Aquilonis.*

* 9^{ve}. — ** 10^{re}. — *** 10^{ve}.

ORGUEIL

Venez après nous, dame Oysense,
 270 Et prenés vous abillemens,
 Avant que retournés seans,
 Vous serés a grant honneur mise;
 Faictes que plaisent vous ser-
 [vice,
 Point ne devez estre honteuse.

DAME OYSEUSE

275 Vous avez voix bien merveilleuse,
 Quant je vous oy, toute fremis.
 Ce voulés estre mes amys,
 Cy alés bien joieusement;
 Et me menés courtoisement;
 280 G'iray avec vous voluntiers
 Tous les chemins et les santiers
 Que vous irés en tel bataille
 A l'enfer, mes que ge y aille,
 Je diray chanson gracieuse.

Menestriers.
 Hic ascendat paradisum.

ORGUEIL

285 Honneur soit a la cour joieuse!
 Lucifer, tresnoble facture,*
 Vous sçavez bien que cest droic-
 [ture
 Que la coronne je vous mecte.
 Par moy avez fait cest amplecte,
 290 Non par autre, c'en est la somme,
 Et pour ce, ma gentil personne,
 Nous quil sommes vostre feal,
 Vous mectrons en siege real,
 Aidiez moy, tous levez amont.

Pause.

Je vous coronne roy du mond, 295
 De ceans vous doing la matrise
 Et veul que tout a vostre guise
 Bien obeisse, c'est raison.

LUCIFERT

Or suis en ma droicte maison.
 En ce lieu je me veul desduire. 300
 Et quil est cil quil me peult nuyre?
 Or suis ge venu a mon droit,
 Car je suis maistre orendroit
 Qu'il n'en peult aler au contraire.

MICHAEL angelus.

Cy parle Michiel aux autres Angelz
 et dit:

Angelz, tous cy de noble affaire, 305
 Cy noblement de Dieu creez,
 Tantost avecque moy venez
 Contre Lucifert le dragon **
 Quil est tant fier et tant felon
 Qu'il ce veult sur Dieu eslever 310
 Et veult sa chaire hault monter
 Par orgueil et contre raison.
 Hors de paradix le mectron,
 Nulz ne ce fuyent, je vous pry.
 Avançons nous, alons a luy, 315
 C'est bien raison.

GABRIEL angelus

Alez devant, nous vous suyvron,
 Luy et toute sa legion,
 Du hault en bas fault tresbuchier:
 Le Createur veult surmonter 320
 Quil l'avoit cy tresbel formé.

283. mesque gy. — 296. doint. — 309. fiert.... tant est supplée. — 310, 311. veul.

* 11 r°. — ** 11 v°.

MICHAEL
Cy vienne a Lucifert et le trebuche
en disant

Traicte, tu seras hors getté
De ce treshault lieu delictable,
Serpent puant et detestable,
335 Orgueilleux, fier et envieux,
Plain de doteur et malheureux,
De cy trebuchier te feré
En misere et en obscurté.

Icy trebuche Lucifert.

Ausy toute ta legion,

Icy trebuche ses consentans.

330 Vous quil estes ses consantans,
Ne vous tienne heure ne temps, *
La juz descendrez en la bisme.

Hic faciant bellum, et pugnando cadunt subtiliter extra paradysum, et, dum sunt extra, dicat

MICHAEL

Ils sont hors du beau lieu hau-
[tisme,

Leur orgueil les a aveuglez,

335 Pluz ne seront enluminez,
Ne n'aront clarté ne lumiere.

DIEU sort de son lieu ou il c'estoit mys et
dit a Michael

DEUS

Michiel, vous avrez la banniere,

Du ciel prevost serés nommé,

Vous avez mout bien exploictié

340 Quil a Satham avés luictié,

Et bouté hors de Paradix.

Cy noblement l'y aviens mys,

Il estoit cler et reluisant,

Despint est ore et puant,

345 Cy est toute sa légion

Qui tenu a s'opinion,

Venu leur est a grant contraire.

Pauset nudicum, postea dicat.

Lucifer, quil t'a fait ce faire,
Quil te fait penser tel malice, **
Cy grant orgueil, cy malvoix vice? 350
Je t'avoie fait par mon signe
Plus que nul autre ange digne
Et plus cler que l'aube joieuse,
Et tu as ma court bestournee
Et t'es sur mon throne eslevez 355
Par orgueil dont tu es grevez.

Hic convertat ce ad bonos Angelos dicens :

Mes angelz, bien avés ovré,
Et pourtant vous confermeray
En grace et en charité,
Jamés ne serez desevré 360

De nostre divine presence,
Nous le dirons en audience;
Mais Lucifer et ses complices
Quil par orgueil ont esté nices,

En enfer cy habiteront, 365
Jamés sans peine ne seront,
Cy n'aront clarté ne lumiere,
Si n'est de punaisie amere;
En feu seront et en froidures
Et cy aront laides figures, 370

Oribles et espoventables,
Diables et pecheurs doubtables
Seront, sans joie ne solas,
En tenebres, et tousjours las,
Seront, sans nul deffinement. 375

Hic iterum vertat se adversus infernum et
dicat Lucifero :

Lucifert, or nous dis comment
Tu es du ciel cy dessevré ***
Quil estoies cy bel formé
Et resplandissant au matin ?
Orgueil t'a baillé ce loppin. 380
N'es tu pas celluy quil as dit
Que tu seroies sans respit

336-337. Dieu sault. — 344. or. — 346. s' suppléé. — 368. Cy. — 376. dix. — 378. estoie... formel.

379. Isa. XIV, 12. Quomodo cedisti de coelo, lucifer, qui mane oriebaris, etc.

* 12 r. — ** 12 v. — *** 13 r.

A nous sanblable vraiment,
Et que tu mectroies hautement
385 Ton siege devers Acquillon ?
Or ton vouloir n'estoit pas bon,
Car il est venu autrement.

ORGUEUL

Antandez tous communement.
Je suis des pechiers la ruïne,
390 Je sçay de tous maulx le covyne
Il n'est, ne ja n'yert creature,
Que ce par aucungne aventure
Dedans mes las je ne le lasse
Et tresbuchier je ne le fasse.
395 Lucifert estoit cy jolix,
Cy precieulx et cy polyx ;
Pour tant que je ly aboly,
Toute la grant beauté de ly
Sa clarté, sa douce figure,
400 Ay tourné en toute laidure,
Ne jamais n'ara sauvement, *
Joye, douceur, n'esbatement,
Sinon punaisie et ordure.

LUCIFERT

Hault Dieu, trespuissant de nature,
405 Tu me fais souffrir painne dure
En grief douleur et grant arduress ;
Pourquoy m'avoies tu cy bel fait
Pour devenir cy vil et lait ?
A grand tort tu m'as condempné,
410 Et de ton paradix getté
En cest enfert ord et puant ;
A tousjours y seray ardent,
Et tous les autres de ma sorte.
Or sa, diables, tous vous enhorte

De faire le pis que pourrés ; 415
Jamès vous ne retournerés
Ou lieu dont sommes trebuchés ;
Nous sommes a douleur livrés,
Dieu nous a fait certes grant tort,
Il nous a livrés a la Mort 420
D'Anfert quil point ne peult morir,
Nostre orgueul nous a fait venir
Plux noirs que tacre.

BAUCIBUS **

Lucifer, par pou que n'anraige
Du grant grief que Dieu nous a fait, 425
Voluntiers luy menasse plait
Et a ceulx de sa compaignye.
J'ay encontre eulx mout grant en-
Mys nous a a dempnacion, [vye,
Par nostre orgueul contre raison, 430
C'est mal ovré.

TEMPEST

Il ne sera jamais amé
De la grant generacion
D'Orgueul qu'anfin a reprouvee,
Ja n'an celleray ma pensée. 435
Ha, mauldicte soit sa puissance !
Il a prins cruelle vangence,
Diables nous a fait devenir.

DESROY

Jamès ne ferons que languir,
Que ne vault tant crier ne braire ; 440
Faisons du pis. que pourrons faire,
Jamais autre plessir n'aray
Que fere du pis que pourray.
D'or en avant, certainement
En enfert ferons grant torment, 445
Car autre puissance n'arons.

384. mectrote. — 386. Or est suppléé. — 391. ce ja. — 393. ne suppléé. — 397. abely. —
403. Cynom. — 404. tres est suppléé. — 406. griefz. — 407. avoye. — 411. or. — 420. livré.
— 422. devenir. — 425. griefz.

* 13 v°. — ** 14 r°.

COQUUS INFERNI

Or nous reconfortons,
 Puis qu'il nous fault estre en mi-
 [sere ;
 La viende tantost preste yere,
 450 Le feu est ja grant alumé,
 Seez vous, je vous serviray
 Comme prince de treshault pris.

Duo ANGELI cantant genibus flexis in
 paradiso. *

*Sillete, sillete, sillancium habeatis
 Et per Dei filium pacem faciatis.*

DEUS, existans in paradiso, dicat :

Lucifer vers nous de mespris,
 Cler com soloil, estoit espris,
 455 A no pouoir et cuida prendre ;
 En bisme l'avons fait descendre,
 Diables cy c'est fait lait et noir,
 Qu'en ciel ne doit orgueil avoir,
 Et, pour ce que par sa ruyne
 460 Nostre court n'est pas enterine,
 Ung homme en terre nous fault fere
 A nostre forme et exemplaire
 Pour raemplir la desceance
 De paradix de sa semance.
 465 Les paradix terrestre yrons **
 Et du lymon le formerons.

Sillete.

Descendat de paradiso, et vadat juxta paradysum
 terrestrem, et caplat de terra, et dicat :

Ce lymon char et sang sera,
 Com le voulons, il ce fera.

Or est formé et bel et gent,
 Pere sera de toute gent, 470
 Nous luy donrons pour son dou-
 [haire
 Grace, beaulté, sans nul desplaire,
 Et science pour luy doubter,
 Et force pour tout surmonter.

Modo insufflet eum dicendo

Adam le voulons appeller. 475
 Or sus, Adam, sans arester,
 Congnoissez vostre createur.

Hic surgat ADAM, genibus flexis ante
 Deum, et dicat

ADAM, genibus flexis

Formé m'avés de grant atour,
 Mon Dieu, ou est toute puissance.
 Formé suis a vostre sanblance, 480
 Jamais ne pourray deservir,
 Tant vous puisse amer ne cherir,
 La grant bonté que m'avez faicte,***
 O vraie Deité parfaicte
 Qu'il m'avés formé de la terre. 485
 En adorant vous veul requerre
 Commant me debvray maintenir.

DEUS modo ducat eum in paradysum
 terrestrem.

En paradix te fault venir,
 Vecy ung lieu mout delitable.
 Se tu me sers de cueur estable, 490
 Jamès de cy ne partiras.

Hic ponat Adam in paradiso et dicat

Escoute, Adam, scés que feras ?
 Tout ce lieu t'est abandonné
 Pour fere a ta volonté.
 De tous les fruitz tu mangeras. 495
 Fors ung seul n'an reserveras,
 C'est celluy quil porte le fruit

447. Le *Sillete* est interverti et placé avant la tirade du *Coquus* dans le Ms. — 449.
 yerre. — 452. comment. — 463. amplitir.

* 14 v°. — ** 15 r°. — *** 15 v°.

De bien et de mal sans respit ;
 De celluy point ne guouteras,
 500 Se tu luy guoutes, tu morras
 Et trestout nu te trouveras.
 Quant te plaira, tu dormiras
 En ce beaul paradix terrestre,
 A tousjours mais y pourras estre,
 505 Sans fain, sans soif et sans me-
 [saise.

ADAM *

Mon createur, ne vous desplaise,
 Dormir me fault, vouloir en ay
 Certainnement.

*Tunc dormiat et habeat juxta ipsum foveam
 in qua fuit Eva abscondita.*

DEUS

Il n'est pas bon que longuement
 510 Adam en ce lieu seul demeure.
 Faire luy fault trestout en l'eure,
 Tandis qu'il dort et qu'il sommoille,
 A luy ungne aide pareille,
 Après quant il c'esveillera,
 515 Joieux sera qu'il la verra.
 Or voulons nous que ceste coste
 Que de son costé destre oste
 Soit en femme esdiffiée.

Tunc accipiat costam a latere.

Veez la cy belle et bien formee,
 520 En ly nous fault l'ame inspirer
 Pour la faire aler et parler.

Hic insufflet.

Or est l'ame ou corps enclose.

*Hic levat se EVA. ***

Or sus, Adam, plux ne repose.

ADAM, levando se, dicat :

Beaul sire Dieu, com belle chose
 Avez formee et de moy faicte ! 525
 Certes de mon corps l'avez traicte,
 Cest os de mes os cy est pris,
 Ainsin l'avés vous entrepris,
 Et ceste char de ma char prise ;
 Pour ce la nomme a ma devise, 530
Virago sera appelée.
 De toute creature nee
 C'est ungne ovre bien enterine.

EVA, genibus flexis

O toute la vertu divine !
 Par ta sainte inspiration 535
 Toute chose a creacion,
 Et est formee par ta science.
 Mon Dieu, que croy, te serviray.

DEUS

Entre vous deux je beneiray.
 Croissez en generacion, *** 540
 Je vous don dominacion
 Sur bestes, sur oyseaulx vola-
 bles,
 Sur poissons, sur choses mova-
 bles,
 Et tout fruit et toute semence
 Je la vous don a vostre usance. 545
 Ce vergier cy vous garderés,
 De tous les fruitz vous mangerés
 Fors de cestuy, g'y metz defiance,
 Jusques vous en ayez licence.
 Qu'il de cestuy fruit mangera 550
 Mort yert, ja n'en eschappera.
 Venez vous en, sans fere guerre.

500. *moras.* — 501. *nul.* — 505. *soifz.* — 513. *ung.* — 514. *ce.* — 515. *quant il.* — 522. *ou supplé.* — 525. *formé.* — 533. *ung.* — 537. *formé.* — 540. *croissez.* — 543. *chose.* — 551. *yert.* — 552. *guarre.*

* 16 r. — ** 16 v. — *** 17 r.

ADAM et EVA insimul

Sire Dieu, quil fis ciel et terre,
 Bien devons a toy obeyr.
 Sillete.

LUCIFERT

555 Diables, il vous fault enveir
 Ceulx que Dieu fist a sa sanblance.
 Serpent, de la aler t'avence
 Sentir s'on les peult decevoir.

SERPENS *

(Habeat pectus femine, pedes et caudam
 serpentis, et vadat totus directus, et habeat
 pellem de quodam penno rubro.)

Mon chier seigneur, oyl, de voir,
 560 En femme me transmueray,
 Et les decevray, tant feray.
 Ge voix tantost et sans demour.

LUCIFERT

Or va, je t'en pry par amour,
 Car Dieu le pere les a faiz
 565 Pour se que nous submes meffaiz,
 Qu'il en veult ramplir les ostaiges,
 Qu'avons perdu par nous ou-
 [traiges,
 De ce tresnoble tabernacle.
 Cy fault que nous mectons obs-
 [tacle,
 570 Comment sa les fassions venir.

SERPENS

G'y voix, c'est fait sans detenir,
 Je leur manray mout male guerre,
 Longuement ay esté sur terre
 Que ne servy de mon office.
 575 Je me tiendray pour fol et nyce **

Ce je ne les sçay desvoyer.
 Premier voudray Eve templer,
 Ad ce n'aray point le cueur vain,
 Je ly feray prendre a la main
 Le fruit deffendu, et mangier, 530
 Et son mary tant losangier
 Par faiz, par diz et par parole,
 Qu'Adam sera de nostre escolle,
 Et, quant j'aray ce pourchassié,
 De paradix seront chassié. 585

Modo vadat ad Evam et dicat :

Ma douce seur, ne t'en fuy pas,
 Je viens vers toy isnel le pas,
 Pour ton grant bien, pour ton hon-
 [neur.

Ma sœur, ne croy pas ton Seigneur;
 Il vous a ung fruit contredit; 590
 Savés vous pour quoy il le dit?
 Il sçayt bien, ce vous en guout-
 [tès,

Les yeulz overz tantost avrez,
 Et comme il est vous deux serés,
 Bien et mal sarez comme il fait. 595
 Cuides tu que ce soit meffait
 De ly acroistre en bonté?
 Tout mal vous avrez surmonté,
 Paradix yert vostre heritaige
 Vous et Adam, ma dame saige, 600
 Ce de ce fruit voulez mangier.

EVA ***

Pour beaul parler, pour losangier,
 Pour riens quil soit, n'an mange-
 [roye;
 Commandement trespasseroye,
 Car mon Dieu dist a mon seigneur 605
 Que cilz morra a deshonneur
 Quil de cestuy fruit mangera.

553. *fist.* — 559. *veoir.* — 583. *am.* — 586. *ramplir* supplée. — 572. *guarre.* — 575. *par.*
 — 592. *sçay.* — 596. *Cuide.* — 599. *yet.*

* 17 v°. — ** 18 r°. — *** 18 v°.

Tu as malvoix conseil reçu,
 Il te viendra a mal reproche,
 660 Tu te condempnes de ta bouche
 Qu'il te fait mal, fors seulement
 Que passé as commendement ;
 En mal pechier en es encheu.

ADAM

Sire, la femme m'a deceu
 665 Certes que tu m'avoyes donnee,
 Elle a fait changier ma penssee ;
 Par son comend j'an ay mangier.

DEUS

Tu as esté mal losangier ;
 Dy, femme, qu'il te fit ce fere ?

EVA

670 Le malvoix Serpent deputaire
 M'a deceue par sa frivole. *
 On me doit bien tenir a fole
 D'avoir obeï a sa fable.

DEUS ad Serpentem dicat :

Chetive beste miserable,
 675 Pour ce que tu l'as ainsin fait,
 Tu en seras pugni de fait.
 Entre toutes bestes despis
 Seras, et yras sur ton pis ;
 Jamès ne mangeras que terre,
 680 Entre femme et toy mectray guerre,
 D'elle te viendra grant meschief,
 Car elle t'abatra le chief.

Hic loquitur ad Evam.

Et tu ausy, femme chetive,
 Ta misere a toy estrive,
 685 Car doublement pugnie seras :
 A grant douleur enfanteras
 Le fruit qu'an ton corps concepvras,

Et sur toy domination
 Avra homme toute saison.
 Des cy a homme te submetz,
 690 Ta puissance a luy remetz.

Hic loquitur Ade.

Et tu, Adam, mal te chey **
 Quant a ta femme as obey.
 Adam, en terre habiteras,
 Et a painne laboureras, 695
 Avec ce trouveras espines
 Et chardons et autres racines,
 A peine du fruit mangeras,
 Jusqu'en terre retourneras,
 Poudre es et en poudre viendras. 700
 (A ce cop trop offensé as)
 Dont tu es prins, c'est chose voire,
 A present me peulx tu bien croire.

ADAM

He las moy, j'ay perdu ma gloire,
 Par toy, femme, ma joye affine, 705
 Et la tienne cy ce termine.
 Plux *virago* ne seras appelee,
 Mais tu seras Eve nommee
 Qui signiffie grief dolour.

DEUS

Comparer te fault sa foulour. 710
 Or pouons veoir quelle mervolle,
 Fort seroit trouver la pareille.

Modo loquitur Angelis.

Veez cy Adam, ce vaillant homme ***
 Qu'il de bien et de mal scet la somme,
 Je l'avoie fait a moy saublable 715
 Et ne s'est point tenu estable ;
 Il fault qu'il demeure en ce point.
 Adam, tu as fait mal a point,
 De ceans te fault hors aler

660. *condemne*. — 665. *m'avoye donné*. — 666. *Ella*. — 671. *deceue*. — 673. *obeir*. — 681-682. *meschiefz-chierfz*. — 695. *pesne*. — 699. *jusques*. — 716. *scet*.

* 20 v°. — ** 21 r°. — *** 21 v°.

720 Pour te vivre et laborer,
 Pour ce seras et miserable
 Mys hors de ce lieu delectable.
 Cherubin, tien l'espee ardant,
 Cil lieu cy nous soies guardant
 725 Tellement qu'il n'y entre rien
 D'or en avant, je te dix bien,
 Jusques il t'apporte ce signe
 Que je te baille comme digne,
 Car ce d'aventure prenoit
 730 Du fruit de vie, il vivroit
 Sans faillir, pardurablement.
 Pour ce je te dix vraiment,
 S'il ne vient de misericorde,
 Jamès n'est qu'il aront l'acorde,
 735 Car son meffait trop nous desplait.
*Hic exeant ante paradisum et induat eis
 mantellos foderetos pellibus nigris, dicens*
 Veistez cecy, car il me plait,
 D'or en avant cy vous tenés,
 Et en la terre labourés
 Pour vostre povre vie acquerre.
Tunc ascendat DEUS in paradisum.

SERPENS recedando *

740 Or ay fait de grant paix grant
 [guerre,
 Or ai ge tresbien besoingné,
 J'ay homme de Dieu esloingné,
 J'ay par mon dit tant pourchassé
 Qu'il sont de paradix chassé.
 745 Diables, ou estes vous alez ?
 Cornemusez, chantés, baulez,
 Guaigné avons l'umain lignaige.

LUCIFERT

Certes, Serpent, tu es mout saige,
 Mande a Orgueil et a sa geste

Qu'il vienne vers moy tenir feste ; 750
 Or va, je t'an pry, plux ne tarde.

CLAMATOR INFERNI

Se le mal feu d'anfer ne l'arde,
 G'y voix joieux et esveillés.

Vadat ad Orgueil :

Orgueil, or vous appereillés,
 Car Lucifert, nostre grant maistre, 755
 Vous mande ; tantost vous fault estre
 En enfert tenir court pleniére.

ORGUEIL

Deesperance yra premiere, **
 Je veul qu'elle mainne la dance.

DEESPERANCE

Totes estes mon aliance, 760
 Venez après moy tous par ordre,
 Que ne trouve en nous que remordre
 Lucifer quil nous a mandez.

ORGUEIL

Fait sera cy com commandez.
 Menestriers, plux ne musez, 765
 Soufflez fort et cornemusez,
 Alons vers Lucifert le saige.

Hic vadant et salutem [facere jubeat] eos

ORGUEIL

Lucifert vive et son mesnaige !
 Lucifer, mon beaul sire gens ;
 Je vous ay amené mes gens, 770
 Pour quoy nous mandez vous,
 [beaul sire ?]

LUCIFERT

Par nous mentons vous voulons dire
 Comment nous avons exploictié ;
 Nous avons plux de la moitié

724. *Cy lieu cy soie.* — 734. *avons.* — 743. *dist.* — 753. *esveillé.* — 760. *de mon.* — 767.
facere jubeat est suppléé. — 769. *gent.*

* 22 r°. — ** 22 v°.

775 Des ames de l'umain lignaige.
 Nous avons plux grant avantaige,
 Il sont tous nostres sans respit, *
 Car le Serpent, plain de despit,
 A tant fait qu'il sont prins a l'ouche.

ORGUEIL

780 Mon seigneur, vous manrez la
 [trouche,
 Je veul dansier pour ces nouvelles,
 Hay, hay, hay, hay qu'elles sont bel-
 Cornez, cornez, venez danser. [les !

*Hic faciant choream cum magno gaudio, et
 hoc finito, dicat SUPERBIA Lucifero flexis
 genibus*

Mon chier seigneur, vous avancer
 785 Nous vous voudrons en toute guise.

LUCIFERT

Vous nous avez fait beaul service,
 Nous vous en randrons bon salaire.

DEESPERANCE

Or sus, seigneurs, or au repaire.
 D'icy partir il est saison.
 790 Alons chascun en sa maison,
 Temps est que chascun tost s'an
 Il est saison. [aille,
*Hic revertantur cum magno gaudio.
 Sillete.*

CHAIM

Abel, mon frere, il est raison **
 Que de mes blefz je sacriffie
 795 Au grant Dieu en quil je me fie ;
 Pour tant que je suis laboureur,
 Et tu es de brebis gardeur,
 Offre de tes brebis paissans.

ABEL

Ung aignel des premiers naissans
 800 A mon Createur offerray.

CHAIM

Ces blefz icy alumeray ;
 Cy droit que ira la fumiere
 Voit m'orison a Dieu le Pere,
 Qu'elle est bien digne d'exaucier.

ABEL

Cest aignel me covyent aufrer 805
 Sur cest autel en sacriffice.

Hic flectat genu.

Mon Dieu, car me soies proppice,
 Et donne que ceste offerande
 De mes pechiers cy soit l'amende !
 Pour ce ce petit don t'ay fait, 810
 Car je congnoix que j'ay meffait ***
 Envers toy, je m'en rendz culpable.

DEUS dicat Abel ac stet juxta altare.

Ton sacriffice est acceptable.
 Toy, Caym, le tien je refuse.
 Tu es ungs homs quil ton temps use 815
 En pechier et en vanité,
 Car de pecheur en verité
 Je n'exauce point la priere.
 Pour quoy en faix tu male chiere ?
 Se tu faix bien, tien il sera, 820
 Et le mal fait te troublera,
 Et cy aras honte grigneur,
 Car Pechier sera ton seigneur
 Quil te fera grant vitupere.

*Hic recedat DEUS de juxta paradisi et vadat
 a longe post Abel et Caym.*

CHAIM

Mal m'engendra oncques mon pere. 825
 Or voi ge bien que Dieu n'abel,
 Qu'il me refuse pour Abel.
 Jamès ne me fera envye,

781. Le 4^e hay supplée. — 785. Nous supplée. — 791. tost est supplée. — 801. Ce blefz.
 — 807. soie. — 826. label.

792-800. GENES. IV.

776. Appel dans la marge du f : Il sont. — * 23 re. — ** 23 vo. — *** 24 r.

Car je ly osteray la vie,
830 Du laisser vivre suis meschans.

Dicat Abel.

Abel, frere, alons aux champs,
Vien moy compaignie tenir.

ABEL

Alons, bien en puisse venir, *
Va moy montrer ton labouraige.

CAYM percuclando dicat.

835 Tu morras, et par ton outrage,
Et fusses encor plus preudons !
Par toy Dieu refuse mes dons.

Tunc percussit fratrem, et fuit tonitru.

Or sui ge bien de toy vengié,

Pause.

MORS INFERNI.

Enfert n'est a piece estanché
840 Quil est valee cy profonde.
Vous estes le premier du monde
Quil le cloitre dedans tiendrois.
Pourter vous y veul, cest bien drois,
Car telle est de Dieu la santance.

*Hic deferat in infernum; Interim in loco ubi
erit Abel occisus, sit aliquis in quodam modio
[strepitus] sub terra, quamdū fortiter clamabit :*

845 Vengeance, sire Dieu, vengeance,
Vengeance te requier, beaul doulx
[Pere.

DEUS

Caym, ou est alé ton frere,
Ou est il, je te le demande. **

CAYM

Sire, l'ai ge donc en commande ?
850 Sui ge donc de mon frere garde ?

DEUS

Qu'an as tu fait ? or y reguarde.
Son sang que tu as respandu
Crie vengeance a grant vertu ;
Mauldit soies et en reprouche,
Car la terre a ouvert sa bouche 855
Quil a reçu le sang humain
De ton frere, et par ta main.
D'or en avant, quant ovreras,
En terre riens ne trouveras ;
Elle ne te randra nul fruit, 860
Tant es maudit et maulostouit,
Et toujours seras fugitifz,
Dolent, povre, vil et chetifz,
Toute ta vie sur la terre.

CAYM

De grant douleur le cueur me serre ; 865
Cy grant est mon iniquité
Qu'a peine jâmes ne pourré
Pour certain en avoir pardon ; ***
Doleur et tribullacion
Me donnés, et je le voy bien, 870
Plus fus maudict que n'est ung
[chien,
Car au jour d'huy m'as degetté
Et de ta face esloingné,
Fugitifz et vague seray,
Ne sçay quel part je tourneray, 875
Bien sçay quilconques me verra
Pour certain que il m'occira.

DEUS

La chose ainsin pas ne sera.
Quil te tuera ne sera trouble,
Et par sept fois sera an double 880
Pugny celluy quil t'occira.
Or escoute c'on te fera :
Sur toy mectrons signe voiant,

835. *encore.* — 843. *droit.* — 844-5. *strepitus* est supplée. — 854. *soie.* — 864. *nul.* —
878. *pas ainsin ne.*

* 24 v°. — ** 25 r°. — *** 25 v°.

Car toujours tu seras tremblant,
885 Et tu seras paralitique.

CAYM

Certes, mon fait est bien inique,
Envye est tresmalvoix syom.
Quant elle est entee sur ung hom,
Plus y fait de mal que jaunice.

ADAM jacendo.

890 Certes, mon fait est mal proppice,*
Je suis veillard fable et fade,
Doloureux et toujours malade.

Loquatur filio suo.

Mon beaul filz Seth, aler te fault
En paradix terrestre en hault,
895 Et je t'anseigneré la voie.
Nulle vardeur point n'y verdoie,
En tous les pas que nous feismez
Quant ta mere et moy descendismez
De ce lieu par la Dieu deffensse
900 Pour mon peché et pour m'offensse.
Ung cherubin tu trouveras,
Pour moy tu ly demanderas
De l'uille de misericorde.

SETH filius Ade.

G'y voix, Dieu doiat que ne me torde.

Tunc vadat ad Angelum et dicat:

905 Ange, en quy bien ne deffine,
En toy soit charité divine!
Pour Dieu quil est misericordz,
Baille moy santé pour le corps
Mon pere, qu'il de mal chancelle.

CHERUBIM

910 Ançois faudra c'ungne pucelle
Concoyve dedans soy ung prince**

Lequel viendra affin qu'il rince
Le pechier ton pere et efface,
Mes de cy la a grant espace
Cinq milles d'ans et plux assés 915
Seront escourux et passés;
Lors recouvrera sa franchise
Et la mort perdra qu'a acquise.
Va t'en vers luy et le delivre,
Car au monde ne peult plux vivre, 920
Il covyent que l'ame trespasse.

MORS NATURALIS.

Adam, il fault que je te casse
Ton corps et ta char fable et
[vaine,
Car tu es chose terrienne.
Pourtant que n'as point bien guardé 925
Le commandement qu'ordonné
T'avoit Dieu le Pere puissant,
Et luy fux desobeissant,
A ordonné, cest chose clere,
Que je, quil suis la Mort amere, 930
Puisse avoir dominacion
Sur toy et sur ta nacion.
Je te doy prendre par droicture,
Paie cy le treü de nature,
Va hors du monde, plus n'arest. 935
Je te metz la main sur la teste.

Defferatur Anima in infernum.

Tu as veiscu longue saison, ***
Prandre te fault autre maison,
Tu fux bien nyce.

DEUS

Le monde est tout plain de malice, 940
Tout leur coraige ont mys en mal;
La terre amont et aval
Toute est plaine d'iniquité.

897. fismez. — 885. tu supplée.

* 26 r°. — ** 26 v°. — *** 27 r°.

NOE

Mon Dieu, or me deffends et garde,
Du tout a toy obeiray,
Et tantost l'arche a point mectray.

Hic preparat archam.
Pose.

1010 Or sont faix parois, fondz et feste,
Je metz dedans oyseaulx et bestes.
Ha suz, ha j'an suis luyteluyt (?),
Je voy, le soloil plux ne luyt, *
Il veult pleuvoir, le temps ce mue,
1015 Il me covyent entrer en mue,
Ja i sont mes fiz et nous femmes.

Hic intret et dicat

Car nous saulvez et corps et ames,
Mon Dieu puissant, mon roy ce-
[lestre!

Il me fault clore la fenestre,
1020 Il pleut, j'ay sentu une guoute.

Hic claudat fenestram.

Helas! chetifz, je ne voy guoutte.
Hic clamabit per quoddam foramen, ut longius
audiat, et incipiat in archa.

He vray Dieu et vraie lumiere,
Donne que ta grace en moy pere,
Je sans l'arche aler sur les undez,
1025 Ore est noir trestout le monde
Et je suis cy en la balance,
Or n'ay mais ou avoir fiance
Se n'est en ton non reclamer.
Las, chetifz! vecy longue mer,
1030 Et terre ne samble point estre;
Il me fault ouvrir la fenestre,
Pour regarder c'y fera beaul.
Femme, baille moy ung courbeaul!
Or sus, va, courbeaul, sur les eaulx

Et soies messaiger feaulx,
Reguarde brief et nous reporte
Tel chose qui nous reconforte.
Pause.

1035

Le mal courbeaul point ne re-
[tourne. **

Mauldit soit il quant tant sejourne!
Un colon m'y covyent tremectre, 1040
Je le veul de seans hors mectre.
Douce colombe sans amer
Or va, adieu! Je veul clamer,
Revien tost, ne fay pas demeure.

Pause.

Le colon revient en bonne heure. 1045
Je voy bien que la terre est soche
A ce qu'il apourte en sa bouche
Ung rain vert d'ung abre d'olive.
Tunc revertatur quedam alba columba.
Sillete.

DEUS

Noel et toute chose vive
Que dedans l'arche j'ay gardez, 1050
Saillés vous hors, plus ne tardez.
L'eaue du deluge est retraicte.

NOE et omnes exeant et dicat

NOEL

(Hic edificetur quoddam altare).

Dieu quil cy grant bonté m'as
[faicte
Que moy et toute noricture

1010. pareilz. — 1012. Ms. luyt te luyt (sic) en trois mots. — 1016. il. — 1024. asler. —
1025. or. — 1028. senet. — 1034. sus supplée. — 1036. briefment. — 1046. seiche. — 1049.
Noel toy et. — 1053. ma.

* 28 v°. — ** 29 r°.

- 1055 As garde de mort obscure
 Dedans ung petit esdifrice,
 A toy veul faire sacrificce *
 De cest aignel qu'est beste monde,
 Car tu es repareur du monde,
 1060 Sur cest autel que j'ediffie.
- UXOR NOE
- Mon Dieu puissant en quil me fie,
 Quil tout le monde en toy com-
 [prandz
 Grace es bons fais, les maulx re-
 [prans
 Quil ne se veullent corriger,
 1065 A toy doi ge bien obligier
 Mon cueur en grant affliction
 Et par vraie contriction
 L'offrir m'est ung don a louange.
- SEM primus filius
- Dieu puissant que servent les ange,
 1070 Et toute puissance tresmys,
 Devant ton reguart tout fremist
 Toy par puissance tout embrasses,
 Doulx Dieu, je te veul randregraces
 Quant mon pere et nous tes ser-
 [vants
 1075 Tu as esleuz sur toutes gens.
 Dieu sans lequel l'on n'a victoire,
 Car nous aies en ta memoire
 Et nous donne tel chose faire
 Quil a ton saint non puisse plaire.**
 1080 D'umble cueur je faix la priere.
- JAFET, secundus filius Noe
- Et je par pareille maniere
 Ce requier, doulx Dieu piteable,
 Que tu nous soies secourable,
 Et que a nous en l'umain gendre
- Tu veulles ton pardon estandre
 Et de concordez mectre treves.
- CHANAAN, tertius filius Noe
- He, beaul Dieu, largesse de feves !
 Il n'est homs quil n'ait trop grant
 [force
 S'il en mangue atout l'escorce,
 Qu'elles amplent trop bien la pence, 1090
 En feves a trop grant substance.
 Sans manger ne peult l'on durer
 Ne les grandz labeurs endurer,
 Que quant la pence est vuide et
 [vague,
 Le corps est toujours vuide et 1095
 [vague.
 Plain de douleur et de frison.
- DEUS
- Je vous don ma beneïcom,
 Omes, croissez et multipliez, ***
 Et toute la terre ampliez.
 Des cy veulx avoir aliance 1100
 Avecque toy et ta semence,
 Car devant moy t'ay trouvé digne
 Et pour ce des cy te don signe.
 Mon arc es nuez posera
 Et par ly me recorderay 1105
 De la promesse que te jure,
 Car je ne feray plux injure
 A toy, n'a personne du monde
 Par deluge quil tant habunde.
 Pansez de bien fructifier. 1110
- Tunc recedat DEUS in paradisum.
- NOÉ
- Le monde fault resdiffrer,
 Nul ne fault oyseulx demorer,

1068. offrir. — 1069. angelz. — 1083. soies. — 1084. quanous. — 1085. veulle. — 1097. benediction. — 1101. avec.

1054-1155. GENES. IX. — 1070. PSAL. IV, 19. *Sacrificium Deo spiritus contribulatus : cor contritum et humiliatum Deus non despiciet.*

* 29 v°. — ** 30 r°. — *** 30 v°.

Il fault semer et labourer.
Je ceste vigne planteray.

SEM, primus filius Noe

1115 Sur bestes sauvaiges seray,
Pour vray je veul estre veneur.

JAFET, secundus filius

Et je veul estre oyseleur,
Ce bel oiselouldray pourter. *
Jouer me veul et depourter
1120 A faire des angins pour tendre.

CHANAAM, tertius filius

Et il me fault ce fient espandre,
Car nul ne vit sans labouraige.
Quil a bon pain et bon potaige
Du demeurant pour peu se passe.

NOE

1125 Certes, mes enfens, je me lasse,
Alons mangier, plus ne tardons,
Tunc vadunt manducare.
Pause.

Mes enfans, je vous pry, gardons,
Ce vin est chose profitable.
Jafet, apourte sur la table,

1130 Or metz seans, laisse sentir.
Hic bibat.

Comme je le sans retantir !
Dieu, quel fort vin ! ha comme il
[point !]

Je suis yvre, ou est a point,
Vin est trop perilleux bruvaige,

1135 Quil peu en bura sera saige,
Oncques mais beû n'an avoie,
Pour ce sa vertu ne savoye,
Je me voix mectre sur ma couche.
Vadat.

JAFET

Suz, Chanaan, va cy le couche, **
Et le couvre par la froidure. 1140

CHANAAN

Hay, hay, hay, hay, quel grant lai-
[dure !]
Par celluy Dieu quil fist les nuez
Mon pere dort, les coillez nuez,
Venez veoir quel riguloiaige !

SEM

Jafet, couvrons nostre visaige, 1145
Pour aler covrir nostre pere,
Que sa verguoingne plus n'apere.
Gettons ce mantel sus ces james.

NOE, evigilando dicat :

A Chanaam soit donnee diffame !
Sem et Jafet, Dieu vous benye ! 1150
Chanaan plain de villenie
Soit vostre serfz, car je l'ordonne
Mauldit[e] et serve personne ;
Sem et Jafet, Dieu vous largisse
Tout bien, tout honneur de vous 1155
[ysse,
Chanaan soit en servitude !

CHANAAN

Plus fol suis que n'est beufz quil
[rute ***]

Quant pour une coille velue
Ma gentillesse m'est tollue,
Pour quoy plux noble ne seray ; 1160
Tantost mon abit ge mectray.
Induat se vestimento rusticali.

1121. *fiens*. — 1148. *janbes*. — 1161. *ge supplée*.

* 31 r. — ** 31 v. — *** 32 r.

Or sui ge villain abillé,
 Que je seray souvent pillé :
 Avoir de villain broille moille.
 1165 Mal me mocquay oncques de coille
 Quant mon pere vis enyvvré,
 A grant tourment seray livré.
 Or sa, ma femme, or sa, ma fille,
 Il covyent que je vous abille.
 1170 Tien, ma seur, metz ceste coiffotte.
 Hic percutiat.
 Et toy, fille, ceste tamplate,
 Et toy, beaul filz, ceste dociere.
 Hic percutiat.

UXOR RUSTICI

La malle passion te fiere !
 Comment ! je croy que tu te truffles
 1175 Et cy ne nous sers que de buffes,
 Sanglant villain, puant gerboiges.

FILIUS RUSTICI

Beaul sireul, que tu nous desloiges*
 D'avecques toy quant ainsin paieiz !
 Il covyent que vous pourtiés braiez.
 1180 Oncques, puis que les coilles vistes,
 Bien ne distes ne ne feistes,
 Je doubt qu'autel ne nous avienne.
 Tunc tradunt ei braguas longuas.
 La fievre cartadie le prenne !
 Je croy qu'il m'a trait les preunelles.

RUSTICUS

1185 Je vous veul songnier de senelles,
 Après demain avrés des pois.
 Sillite.

LUCIFER, magister diabolus

Haro, mon grant diable, que faix ?
 Va voulant en l'air comme foudre

Garde ne fine mais de corre
 Jusques ayes de diables grant 1190
 [masse,
 Cent mille milliers en amasse,
 Et me les fay venir le cours.

CLAMATOR INFERNI

Diabes grans et gros et cours,
 Diabes qu'il gettés tempestes,
 Diabes aux cornuez testes, 1195
 Diabes quil en l'air voulez
 Quil maintes personnes affollez, **
 Diabes grands et vous, diabes
 [noir,
 Venez tost en nostre manoir,
 L'Enfer veult tenir ung chappitre. 1200

BAUCIBUS

D'exempcion n'avons pas tiltre,
 Nous y alons, puis qu'il ly plait.
 Lucifer quil tout bien desplait,
 Pour quoy nous mandez vous,
 [beaul sire ?

LUCIFERT

Pour ce que j'ay au cueur grant ire, 1205
 Sanglante traicte larronnaille.
 Vous ne faictes chose quil vaille.
 Il n'est ame que pourchassés,
 Je croy qu'aux papillons chassés ;
 Par vous deust croistre ma che- 1210
 [vance,

Et je voy qu'elle desavance.
 Ou est le gain que vous me faictes ?

BAUCIBUS

Chier seigneur j'ay tant d'ames
 [traictes
 Des corps es gens que c'est mer-
 [voille,
 Tout temps a mal faire je veille. 1215

1175. *serfs.* — 1181. *dictes.. ficles.* — 1188. *lart.* — 1190. *aye... diable.* — 1192. *fait.* —
 1200. *ung* supplée.

* 32 v. — ** 33 r.

J'ay fait par mes malvoix malices *

Le monde encliné a tous vices,

L'ung larron et l'autre meurtrier,

Pour ce Dieu quil est droicturier

1220 Les a noiez pour leurs meffaix.

TEMPEST

Encor ai ge plux de maulx faix :

J'ay fait gessir les filz es meres,

Et les fillez avec les peres,

Et encore plus grant laidure,

1225 Car j'ay fait corrompre nature,

Et pour ce a prins Dieu vangance.

DESROY

Et j'ay fait plux grant mescheance,

Que j'ay tant fait de pechiers faire,

Car Dieu quil est mout débonnaire

1230 A dit qu'a annuy ly tournoit

Quant oncques homme fait avoit.

N'ai ge pas bien fait mon office ?

LUCIFERT

Vous estes saiges, non pas nice,

Faictes toujours en ceste guise,

1235 Cy me ferés mout grant service,

Je ne veulz de vous autre amende

Que beaulcob d'ames cy descende.**

Verrons quil son devoir fera.

Sillete

CLAMATOR

Sarra varit Habrae Ysaac in
[*risum*,

Pro quo pater obtulit vivente occi- 1240
[*sum.*

DEUS

Habraam, dy moy, ou es tu ?

Or me respon, il est saison.

ABRAAM respondet

Mon cher seigneur, *ecce adsum.*

DEUS

Or entenz ung peu ma raison.

Prendz ton seul filz que tu tant 1245
[aymes

Ysaac pour quil tu me reclames,

En la terre de vision

Va en peregrinacion,

Et la ton filz tu m'offerras

Sur la montagne que verras, 1250

Laquelle je te montreray.

ABRAAM

Presentement me lieuverey ***

Pour faire de Dieu le plessir,

Faire le doit sans alantir.

Hic surgat et veniat ad asinum et ducat
eum, postea dicat

Ysaac, beaulx filz, venés a moy. 1255

Et entre nous deux par arroy

Acomplirons isnellement

De Dieu le bon commandement,

Puisque a luy est or donné

Fere de nous sa volonté 1260

Certainnement.

Hic colligat ligna, postea dicat duobus
pueris.

1221. bien plux. — 1224. encor. — 1228. pechier. — 1230. dist.... annuyt. — 1236. autre supplée. — 1237. ame. — 1241. Ce vers n'a pas de rime. — 1245. ayme. — 1246. reclame. — 1259. luy est ordonné.

1239. GENES. XXI, 6. Sara : *Risum fecit mihi Deus, quicumque audierit, corrident me.* — 1246. GENES. XXII, 2. *Vade in terram visionis.*

* 33 v°. — ** 34 r°. — *** 34 v°.

De cy ne bougez nullement,
 Et cest asne cy bien gardez
 Jusques nous serons retournez.
 1265 Mon filz et moy laissus yrons,
 Incontinent cy tournerons,
 Et ferons a Dieu sacrifice,
 Quant arons fait, serons proppice
 De retourner par devers vous :
 1270 Or tenez, mon beaul filz tresdoux,
 Ce fardelet cy pourterés,
 Après moy bellement venrés.
 Et je pourteray ce coutel
 Pour sacrifier nostre aignel,
 1275 Et le feu a l'autre main.

YSAAC

Mon pere!

ABRAAM

Que veulx tu ?

YSAAC

En vain, *

Se me semble, nous labourons.

ABRAAM

Pour quoy?

YSAAC

Il me semble n'avons
 Avec nous sacrifice aucun;
 1280 Au moins ce nous en eussions ung,
 Nous fussions bien.

ABRAAM

Beaul filz, ne t'esmaie de rien,
 Dieu tresbien cy nous pourvoyra,
 Incontinent qu'il luy plaira,
 1285 De beste pour le sacrifice,

Telle quil sçeit estre proppice.
 Ung peu icy vous reposez
 Jusques l'autez soit atournez.

Hic aponat altare, postea dicat suo filio

Sa, beaul filz, or vous approuchés,
 Il fault que vous soiez bandez. ** 1290
 Dieu veult vostre char soit occise,
 Pour en faire a luy service.
 Sur cest autel vous fault poser,
 Vous ne devez pas refuser,
 Puisque c'est de Dieu le vouloir. 1295
 Or deviez vous estre mon hoir,
 Et prenoye en vous grant plessir,
 Mes certes point desobeir,
 Vous et moy, a luy ne devons.

ISAAC

Mon pere, ce n'est pas raison. 1300
 Mes de Dieu soit le vouloir faict,
 Que puis que il lui plait
 Contre vous ne veulx meurmurer
 Ne ung seul petit mot sonner.
 Faictes le Dieu commandement, 1305
 Mon pere, a Dieu vous comand,
 Faictes le sans vous coroser.

ABRAAM

Beaul sire Dieu, donne essaucier
 Devant ton regard, par ton ange,
 De ce sacrifice louange 1310
 De mon chier enfant que je t'offre.

Modo elevat glavidium ad percusendum
 eum et non percusiat, et RAPHAEL accipiat
 glavidium et dicat.

.....

1275. Vers faux, probablement par suite d'une abréviation du texte. La tirade devait se terminer par un vers de quatre syllabes: *A l'autre main.* — 1278. *que nous ne avons.* — 1301. *De Dieu soit la volonte faicle.* — 1302. *Que puisqu'il.* — 1304. *seul supplée.* — 1304. *faicle.* — 1310. *ce supplé.* — 1311. Lacune d'un folio au moins dans le Ms.

* 33 r. — ** 35 v.

Omnes JUDEI in simul

Moise, cy par toy morron,
 Donne nous de l'eaul, cy bevron,
 Le peuple meurt icy de soif.

MOISE

1315 Toujours vous criez contre moy.
 Voulez vous nostre Dieu tempter?
 Vous ne faictes que meurmeurer
 Encontre moy de jour en jour.

YSACHAR

Le peuple est en grant freour
 1320 Pour la grant povreté de l'eauve,
 Si n'en a une seulle lorme
 Dont ce puisse ressassier.
 Il samble nous veulles tuer :
 Tu nous as boutés hors d'Egipte
 1325 A ce que trovasse pratique
 De nous faire trestous morir.
 Se n'avons de l'eaul sans faillir,
 Nous enfans et nous sans deslay
 Et nous jumens morront de soif,
 1330 Tu bien le voix.

MOISE

Que pui ge faire a ceste foix ? *
 Doulx Dieu quil le monde créas,
 Tout pour certain je ne croy pas
 Que par eulx ne soie lapidé.

DEUS

1335 Moise, entendz que te diré.
 Devant le peuple tu yras
 Et des plux viellars meneras,
 Et va ou je te monstreray,
 Et devant toy m'aresteray,
 1340 En Orebe dessus la pierre

Et sur celle te covyent fierre,
 Et en ta main tiendras la verge

De laquelle la mer frappas,
 (Habeat secum duos senes).

Quant ton peuple ou desert menas,
 Et d'icelle fier sur la pierre, 1345
 Et tu verras yssir grant erre
 De l'eau par tresgrant random.
 Sillete.

MOISE

Videndo versus Judeos in deserto
 et dicat eis.

Je voudroie savoir la raisom
 Pourquoi tansez cy aprement,
 Et sans cesser aucungnement, 1350
 Nostre Dieu et cil quil le sert,
 Pour deffault d'eaul en ce desert.
 Vous faictes pecher contre luy.

YSACHAR

Or fussions nous ensevely **
 En Egipte dont nous amaines ! 1355
 Nous ne pouons souffrir tels pain-
 Com de gessir es pavillons [nes
 Es quieulx de soif nous perissons,
 Et morons cy de mort orrible.

MOISE

O tresrebelle et incredible ! 1360
 De ceste roiche sans faillir
 Je vous puis faire eaul saillir.
 Hic percutiat bis petram cum virga,
 egrediatur aqua, et dicat :
 Veez cy de l'eaul de la roche,
 Sans contredit et sans reproche,

1312. Morron cy par toi. — 1314. soifz. — 1318. Contre. — 1321. Sil... larme. — 1323. que nous ceulle. — 1324. bouté. — 1325. trovasse. — 1329. morrons... soifz. — 1334. lapidez. — 1335. je te. — 1340. Oreb. — 1342. ce vers n'a pas de rime. — 1345. fiert. — 1356. tel painnes. — 1359. soifz. — 1362. puist.

1313-1384. Exod. XVII.

* 37 r. — ** 37 v.

1365 Quil toujours mais yert en me-
[moire.

Omnes JUDEI mirando.

Avant, avant, a boire, a boire.

Vard'arriere, varde, houle, houle.

Hic bibant.

NEPTALIM

Je veul boire a ceste soulle.

Oncques cy bonne eaul ne santý,

1370 Par mon Dieu, comme ceste cy, *

Et cy ne sens mye la bourbe.

AMALETH

Cy doucement con miel quil colle

Elle m'est avalee ou ventre.

YSACHAR

Il me sanble que lait y entre,

1375 Je ne bux oncques eaul si sainne.

ACQUIM

J'avoie cy la pence vainne,

Peu failloit que je n'estouffoye.

VIVANT

Elle me conforte le foye,

Et les boyaulx et la ratelle.

GAMALIEL

1380 Je veul boire par tel servelle

Que Dieu la teste crollera.

MARQUE bibat.

Pendux soit quil bien ne bevra! **

Il me samble que Dieu me tienne.

Sillete.

DEUS stans in paradiso, et descendendo de
Paradiso in Sinay dicat alta voce

Moyse, viendz en la montaigne,

1385 Et fay de la pierre deux tables

Dont tu voix icy les samblables,

Et je t'y escripray la loy

De ma proppre main, a mon doý ;

Monte vers moy en Sinay.

Pause.

Hic debet DEUS descendere de paradiso in
montem Sinay, et introire domum igneam sub-
tiliter factam de aqua vite, et ibi debet oculte
bucina bucinare in dicta domo ignea.

MOYSE

Fort Dieu, puissent Adonay, 1390

Clement, misericordz, benigne

Nous faix ne sont pas vers toy di-

De esperer ta sainte face. [gne

(DEUS exeat de domo ignea).

Se j'ay envers toy mille graces

Que tu nous possedes et gardez. 1395

DEUS scribat et postquam scripsit dicat.

Moise, que ceste loy gardes! ***

Quilconques la trespasera

De mon peuple terminera ;

Gardez la tous sans contredire.

MOISE

A ton command je leur voix dire. 1400

Pause.

Hic descendat ad Judeos, habens faciem
cornutam, et dicat.

O peuple, tu que Dieu vult pran-
[dre,

Entandz, se tu ne veulx mespran-
[dre

Ce que ton Dieu par moy demande.

Dix commandemens il te mande

1365. yet. — 1369. Onc. — 1371. scens pas la. — 1375. onc. — 1398. je veul que. — 1401. tu
supplée. — 1403. Et que... par moy te mande. — 1404. par moy te mande.

1384-1435. Exod. XIX, XX, XXIV.

* 37 v°. — ** 38 r°. — *** 38 v°.

1405 A garder, sans point trespasser ;

Garde, peuple, de les casser.

Quil contre ceste loy ira,

Cil de son peuple perira.

Voy les te cy, or les escoute

1410 Et en ton cueur les fiche et boute,

Vecy la loy en pierre escripte.

Hic legat.

« Je, Dieu, quil t'ay mis hors d'E-
[gipte :

Mon peuple, ma loy garderas.

Premier que Dieu tu ameras

1415 De tout ton cueur parfaitement

Et de pensee entierement ;

Son nom en vain ne jureras,

Ne autre Dieu adoreras. *

Les festes sanctifieras,

1420 Pere et mere honoreras.

Ton prochain conviendra amer

Autant comme toy, sans amer.

Garde que par nulle besoingne,

Nulle faulceté ne tesmoingnes.

1425 Garde nul ne face adultere,

C'est chose envers Dieu tropamere,

Et que nulz par malvoise envye

Larecin ne face en sa vie,

Ne nul ne soit quil meurtre face

1430 Ne quil le quiere ne porchasse.

Ceste loy par commandement

Dieu vous commande expresse-
[ment.

Gardez la tous, commant quil aille.

Omnes JUDEI insimul.

Cy ferons nous, vaille quil vaille,

1435 Chascun de nous bien la tiendra.

ECCLESIA

Dieu en ce siecle descendra,

Je suis et fuz, tousjours seray,

Ou siecle advenir regneray ; **

En paradix est ja mon regne,

Ou Dieu, mon espoux, vit et res- 1440
[gne ;

Cy me covyent regner sur terre

Et aux diables prandre guerre,

Pour acquerir humain lignaige

Que diables tiennent en guaige

Pour le pechié du premier homme, 1445

Dieu le condempna pour la pomme.

Je suis en ciecle non congneue,

Je n'y suis encor aperceue,

Pour ce je faix deul (?) des prop-
[phettes

Quil savent les choses secrettes ; 1450

Au peuple de Dieu avissance

Doyvent donner et esperance,

Il doyvent a m'entanciom

Parler de la Redempciom

Quil sera par le filz de vierge, 1455

Des propphetes sera requier je.

Mon regne encommencera

Quant la pucelle enfantera,

Et fiet omnibus notum.

MOYSE

Popule, sit tibi notum 1460

Et hoc erit veris notum.

Oy, le peuple que Dieu veult pran-
[dre, ***

Entandz, ce tu ne veulx mespran-
[dre.

Je suis Moyse, vo propphete

Quil au nom de Dieu vous repete, 1465

Ces miracles qu'avez veü

Et de par Dieu apperceü.

1410. fiches. — 1425. Ms. *deul*, mot altéré ?? — 1428-1429. *doyve a m'antanciom*. — 1460. *Peuple*. — 1462. *veul*. — 1464. *vostre*.

* 39 r°. — ** 39 v°. — *** 40 r°.

- Oy sa loy, peuple, et escoute,
Et en ton cuer la fiche et boute.
1470 Vous estiés en tresgrant misere
Et en servitude amere,
En Egipte, c'est tout de voir,
Quant Dieu vous vult d'ilec avoir
Et delivrer de celle gent
1475 Par moy qu'il commist son ser-
Faraon, le roy deputaire, [gent.
Vous faisoit panser mal contraire ;
Les enfans males quil naissoient
Les bailles au maistre estran-
[gloient,
1480 Vous femmes a bandon estoient,
Les gens du lieu les verguondoient,
Ce estoit sans nul contredire,
Car vous n'an osassiés riens dire,
Quant le grant Dieu vous visita,
1485 Par moy, son serf, vous esquicta
Par maius miracles, par grands si-
[gnes,
Combien que je ne fusse dignes.
Le Dieu puissant Adonay
Parla a moy en Sinay,
1490 Et m'anvoia par amistié *
Vers vous, dont il avoit pitié,
Atout une verge petite
Dont fut baptue toute Egipte.
Il ny ot cy fort enchanteur
1495 Que je ne randisse menteur,
Devant le roy, en sa prudence,
Par nouvelle signiffiance.
Quant je ly dix le mandement
Que j'avoie en commandement,
1500 Pharaon au felon couraige
Me respondit : « Dy ton messaige,
Et cy me bailleras enseigne
- Comment certainement je tienne
Que tu es de Dieu envoié. »
Hic [se] faciat pausa longua.
De ce lieu dont fux envoié 1505
Je ly dix et montra en voire
Par la verge de Dieu la gloire,
Devant ses yeulx serpent devint,
Puis en sa samblance revint.
Le Roy d'Egipte dit briefment 1510
Que ce n'estoit qu'anchantement.
Quant j'oy cela au Roy dire,
De la verge sans contredire
Je feray dedans la riviere,
Et tantost l'eaul quil estoit clere 1515
Fut trestournee en sang crueulx.**
En toute Egipte ne fut lieux
Ou il eut d'eauve une goutte
Quil ne fust muce en sang toute.
Non pour tant le Roy au fort cuer 1520
Ne vous vult laisser a nul seur
Pour vostre Createur servir,
Toudix vous vouloit asservir.
Dont Dieu fist demonstrances
[belles,
De raynes et de sinterelles 1525
Fut toute la terre couverte,
De bestes, de blez fut deserte ;
Puis fit tant de mouches venir
C'on ne pouoit bestes tenir ;
Cy durement les detraignoient 1530
Que gens, bestes, oyseaulx mo-
[roient ;
Boces, verues et apostumes
En celle terre mains corps tume.
Puis fit Dieu par la terre corre

1470. estiens... tres supplée. — 1473. ceul. — 1479. aux maistre. Cf. Exod. I, 16 (Pha-
raon). — 1483. ossassiens. — 1485. Car moy mon serfz vous. — 1487. digne. — 1518. hut.

1484-1580. Exod. VII-XVII.

* 40 v°. — ** 41 r°.

- 1535 Tonnerre, gresle, feu et foudre.
 Tout ce quil estoit hors maison
 Fut tué en celle saison;
 Chevrottes aux testes armees
 Ne furent cel an espargnees,
 1540 Trestoute la verdeur mangirent,
 Abres et fruitz forment blessirent.
 Après tenebres tant terribles,
 Noires, espesses et horribles
 Et a celles d'anfer samblables; *
 1545 Puis furent desliez les diables
 Quil tous les premierz nez de mere
 Estoufferent de mort amere.
 Lors Pharaon au fort couraige
 Vous getta hors du grant servaige,
 1550 Parmy la mer Rouge passates
 A pied sec, oncques n'y moilastes
 Pied de vous, cy vray vous sçavez,
 Tous ses signes veüz avez.
 Vous ennemis vous poursuivrent
 1555 Quil en la bisme descendirent
 Comme plon en la mer parfonde,
 Car Dieu fittourner sur eulx l'onde.
 Ou desert, ou vous habitastes
 Par . XL. ans, vous n'y guatastes
 1560 Vous veistemens en nulle guise,
 La Dieu vous faisoit tel service,
 Car du pain du ciel vous viviez
 Ouquel telle saveur trouviez
 Conme vous vouliez desirer,
 1565 Bien devez tel bien remirer.
 D'ungne fort roche seiche et dure
 Vous fist saillir de l'eaue pure.
 Une nue vous conduisoit
 Quil par nuyt dessus vous luysoit,
- Et par le jour vous tenoit unbre, 1570
 Et d'autres miracles sans nombre
 Vous monstra le Dieude puissange.
 Dont peu avés de congnoissance.**
 Tous ces grans biensfaix oubliales,
 Car de or ung veaul vous forgastes 1575
 Et criates en audience
 : « Adorons le Dieu de puissance,
 Vecy le Dieu quil nous acquiete
 De la servitude d'Egipte » !
 O Juifz, de vous que sera ce ? 1580
 Dieu vous a tant monsté de grace
 Cy tresbelle et cy incredible!
 Je sçay bien que c'est impossible
 Que vous ne faictes males festes.
 Vous contondiez vous prophettes, 1585
 Point ne croiez la loy nouvelle,
 Ne l'anfant de vierge pucelle;
 Ce que vous avez aux yeulx veu
 Vous n'avez honoré ne creu.
 O las ! Juifz a dur couraige, 1590
 J'appelle Dieu en tesmoingnaige,
 Le ciel, la terre et la mer,
 Car une vierge sans amer
 Du ciel concepvrà ung hault prince
 Quil viendra, affin que il rince 1595
 Nous pechiés, et mette en espace
 De tous ceulx largir de sa grace
 Quil le croiront parfaitement,
 Mes vous le croiez autrement.
 C'est celluy dont je vous avise, 1600
 Et vous annonce et prophetisse.
 Ma vye doit briefment finir,
 Après moy, ung temps advenir,
 Saichés trestous certainement,

1582. vivez. — 1583. trouvez. — 1584. coulez. — 1587. l'eaul. — 1575. dor. — 1580. O est suppléé. — 1582. tresbelles... credible.

1604-1614. *Sermo (apocryphus) beati Augustini episcopi de NATALE DOMINI sive de SYMBOLO* (Patr. Migne, t. XLII, p. 1124). Moyses: *Prophetam vobis suscitabit Deus de fratribus vestris; omnis anima, quae non audierit prophetam illum, exterminabitur de populo suo.* — Cf. *Vulgat. edit.* DEUTERONOMI, XVIII, 15, 19. »

* 41 vo. — ** 42 r.

- 1605 Car de vostre loy proprement
Naistra ung home bien taiché,
Sans falace et sans peché,
Et cy sera moult grant seigneur,
En ce monde n'ara greneur.
1610 Par luy sera l'umain lignaige
Quicte et franchy de servaige.
Cil quil a luy n'obeyra
De ce peuple icy perira :
Hoc locor voce divina.
- La terre donra movement,
Le ciel par maniere pareille, **
Fera trescrueuse merveille.
En char sera juge ce juge, 1640
Et toute char fauldra qu'il juge ;
Sur les malvoix ara victoire
Les bons conduira en sa gloire.
Talis est Dei series,
Veritatem reciteo. 1645

DAVID propheta

- SIBILLA
1615 *Et hec est mea doctrina.*
Combien que soie Sarazine,
Par revelacion divine
Je sçay et dix parfaitement
Que en signe de jugement
1620 Du ciel viendra une personne
Quil sur tous pourtera coronne.
Roy des Juifz sera clamé
Et de son peuple pou amé ;
Sans menassier, sans deffier,
1625 Il le feront cruciffier
Par malvoité, par traïson *,
Coutre droit et contre raison.
Au tiers jour resuscitera,
Comme Dieu aux cieulx montera,
1630 Après viendra jugier le monde
Du ciel, afin que il confonde
Ceulx quil fausement jugeront,
Et tous ceulx quil Dieu ameront
Regneront avec luy sans fable
1635 En son grant resgne perdurable.
Quant viendra son advenement,
- Sic etiam non sileo.*
Saichiez, Dieu descendra au monde,
En quil toute beaulté habonde,
Par devant tous les filz des hommes,
C'est le hault Dieu a quil nous 1650
sommes ***.
A sa venue je puis bien dire :
Cein toy de ton glaive, beaul sire,
Sur ta cuise trespuissamment
Pour nous faire deffandement.
Par ta beaulté arons remede, 1655
Pour nous regne, pour nous pro-
cede.
Par ta vérité les justices
Nous rendra ta dextre proplice.
De siecle en siecle est ton regne,
Ta verge de droit sur tous regne. 1660
Tu as amé par verité
Justice contre iniquité.
Pour ce, Dieu d'uille de leessee
Devant tous t'oint par ta noblesse,
Car tu es filz du Roy celestre, 1665
Et ta mere sera a dextre

1619. Car. — 1644. Ce vers n'a pas de rime. — 1657. justice.

1615-1645. B. Augustini de *Symbolo* (Patr. Migne, XLII, p. 1126 : *Judicii signum : tellus sudore madescet.* — 1619. *E celo rex adveniet per secla futurus.* — 1657. PSAL. XLIV, 4. *Accingere gladio tuo super femur tuum, potentissime, etc.* — 1660. PSAL. I, 9 : *Reges eos in cirga ferrea.* — 1663. PSAL. XLIV, 8. *Dilexisti justitiam et odisti iniquitatem : propterea unxit te Deus, Deus tuus, oleo lactitiae prae consortibus tuis.* — Ibid. 10. *Astitit regina a dextris tuis in vestitu deaurato : circumdata varietate.*

* 42 v°. — ** 43 r°. — *** 43 v°.

D'or et d'
 Pour r'air environnee,
 Je r'louange l'est donnee.
 1670 Parle com se je veoie
 J'oy, mon Dieu, dont je faix tel joie.
 Je vous dix, Dieu viendra au monde
 Comment fist sur la toison l'onde
 De Gedeon quil sans rosee
 Fut decourant et arosee.
 1675 A son temps faudra toute guerre,
 Car Verité naistra sur terre
 De ce jour par sa dignité.
 Misericorde et Verité,*
 Justice et Paix sans nul reproche
 1680 Le viendront baisier en la bouche.
Ecce proffetizo vobis.
 YSAIAS propheta
Parvulus nascetur vobis.
 Je fermement vous asseüre,
 Car d'ungne vierge necte et pure
 1685 Naistra enfant de grant noblesse,
 Au monde sera grant leessee.
 Son prince, sa noble excellance
 Aront sur l'espaule esperance.
 Ce seigneur je nomme et appelle
 1690 Nostre Dieu qu'est filz de pucelle
 Et conseiller de grant merveille,
 Prince de paix quil n'a pareille,
 Pere du siecle advenir.
 Son regne sera sans finir,
 1695 Son empire yert multiplié.
 Sa vierge mere alaitera,

De feblesse cancellera
 Pour cause de l'umanité
 Qu'il prandra en virginité;
 En celle petite enfance, 1700
 Se muera le Dieu de puissance,
 Car Dieu sera entierement *
 Et filz de vierge propprement;
 Le filz de Dieu homme sera
 Et en terre habitera, 1705
Hoc pro vero certiffico.

DANIEL

Ecce quot vobis dico.
 Quant le sire sera venu
 Quil en la croix sera pendu,
 C'est cil quil le monde sauvera, 1710
 Le regne aux Juifz cessera,
 Plux n'aront roy de leur lignaige,
 Et cy perdront leur heritaige.
Vidi per celum apertum.

JHEREMIAS

*Istud erit totum certum.*** 1715
 Le benoist filz de Dieu le Pere
 Sera conçu par grant mistere
 En une vierge sans faillir
 Pour nostre ennemy assaillir.
 Homs humain apperra sur terre 1720
 Pour nous racheter et conquerre,
 Et, pour ce faire soustenir, ***
 Vouldra il homme devenir.
Talis est Dei series.

1667. *cert.* — 1693. *sieclele.* — 1687-1689. La traduction du verset d'Isaie est obscure et paraît altérée. — 1695. *yet*, ce vers n'a pas de rime. — 1720. *appera.* — 1721. *acheter.*

1678. PSAL. LXXXIV, 11, 12: *Misericordia et veritas obviaverunt sibi; justitia et pax osculatae sunt.* — *Veritas de coelo orta est: et justitia de coelo prospexit.* — 1684. ISAIE, IX, 6. *Parvulus enim natus est nobis, et filius datus est nobis, et factus est principatus super humerum ejus, et vocabitur nomen ejus admirabilis, consiliarius, Deus fortis, pater futuri saeculi, princeps pacis.* 7: *Multiplicabitur ejus imperium et pacis non erit finis.* — 1706. Cf. B. Augustini de SYMBOLO (Patr. Migne, t. XLII, p. 1124). — Daniel: *Cum venerit Sanctus sanctorum, cessabit unctio* (cf. Daniel, IX, 24). — 1715-1724. note à la page suiv.

* 44 r. — ** 44 v. — *** 45 r.

ESPERANCE

1725

Ecce completi sunt dies.

1730

Je, quil suis Esperance, plux ne veul arester,
 Car devant Dieu mon pere il me covyent ester ;
 Charité, douce seur, vers luy nous fault aler,
 Pour le secours du monde yrons a ly parler.
 Alons sans plux tarder, vous savés qu'il est heure.

CHARITÉ

Esperance, m'amy, je n'y feray demeure.
 Je voy bien et congnois que le monde perille,
 Se par moy n'est requeux, quil suis s'aisnee fille.
 Allons y, qu'il me plait, et sans nulle retraicte.

Modo vadant ad Deum et dicat ESPERANCE :

ESPERANCE

1735

1740

Mon Dieu, Pere puissant, quil toute chose as faicte,
 Se la mienne lignee c'est envers toy meffaicte, *
 Pitié y doit gesir, car c'est par fraude esté.
 Si supply, mon doux pere, ta digne magesté,
 Je, ta petite fille, quil ay non Esperance,
 Qu'a ma povre requeste leur envoyes alegence
 Et par ta sainte grace envers toy les racordes.
 Reguardés vostre peuple par grant misericorde
 Quil de faire priere ne se peult espargnier.

CHARITÉ

1745

Reguardés, beaul pere, regardés moy larmer,
 Or faictes de mon gré cy qu'en aye loyer,
 Car quant je me remire en vostre doulx reguart
 Quil tant est amoureux qu'a tous les siens depart
 Tous biens et toutes joies, aussy toutes delices,
 Le fait ne seroit point convenable et proppices

1727. *il nous.* — 1728. *Chariter.* — 1729. *seours.* — 1734-6. Ces trois vers riment ensemble.
 — 1736. *Item, moy.* — 1737. *il.* — 1744-6. Ces trois vers riment ensemble. — 1745. *que en.*
 — 1749. — *convenables.*

1715-1724. B. Augustini, de *Symbolo* (Patr. Migne, t. XLII, p. 1123 et 1124, etc. (Jheremias. « *Hic est Deus noster et non estimabitur alius absque illo qui invenit omnem viam scientie et dedit eam Jacob puero suo et Israel dilecto suo. Post hec in terris visus est et cum hominibus conversatus est.* » — Cf. BARUCH, III, 36-38).

* 45 v°.

1750 Qu'Anfer cy eust du vostre pour certain ung tel guaige
 Qu'est l'omme qu'avés fait pareil a vostre ymaige.
 Secoru seront par moy, je vous pry, beaul pere,
 Visités les chetifz, ostés les de misere,
 Qu'il sont dampnés par l'art au diable deputaire.

DEUS respondet :

1755 Comment, mes bellez fillez, comment ce peult ce fere ?
 Pui je donc dire au diable que mes ames me rende ?
 Il m'est mout fort a fere s'il est nul quil l'antende.
 Combien que puisse tout despener et tout faire,
 Sy ne me pui ge pas de moy mesme deffaie.*
 1760 Je, qu'il suis verité, mentir je ne pourroie,
 Ce j'estoie menteur, Dieu pas je ne seroie.
 J'ay condempné Adam et de ma propre bouche
 Pour le mors de la pomme quil luy tourne a reproche ;
 Contre ce que j'ay dit, ce je le desdisoie,
 1765 Vous veez clerement que mansongier seroie.
 Montrés moy autre voie comment je le recovre.

CHARITÉ

Pere, regardés moy quil tant mon cueur descovre,
 Je te prie par douceur, Pere, vers moy reguarde,
 Que de ta grant amour sanble que mon cueur arde.
 1770 Pere, tu sçeis assés que je suis Charité,
 En ton cueur suis formee par fine verité,
 De toy tien tant de biens de douceur et de grace
 Qu'il fault que l'autrui bien comme le mien porchasse,
 Car c'est ma nature formee en ta bonté.
 1775 Or voi ge, par fallace homme est surmonté,
 Homme se dit deçu, son cas est miserable ;
 Si supply ton cueur tendre qu'il leur soit piteable
 Et que par ma requeste ton salut y adresse.

DEUS

Ma fille Charité, n'aiez nulle tristesse.
 1780 Vo douce amour me romp le cueur et le coraige.
 Puisque l'antreprenés, il fault donc que g'y aille.**

1750. *hust.* — 1752. *je le.* — 1752-5. quatre vers rimant ensemble. — 1754. *lare.* — 1755. *peul.* — 1772. *tiend... biens... douceur.* — 1775. *est suppléé.*

1758. Appel : *Sy ne.* — * 40 r. — ** 46 v.

Desdire ne me puis, quant ad ce fault puissance,
 Mes la malane au diable vaincré par sapience,
 Puis qu'il vous plait, mes filles, que le monde repaire,
 1785 Je le veulz sans destruire tout de nouvel reffaire.
 Ung paradix terrestre de nouvel referé,
 C'est le corps de la Vierge ouquel je descendray ;
 En ce bel paradix je veul estre planté,
 Et pourter feulle et fruit quant g'y seray enté ;
 1790 A ceulx quil me croiront le fruit abandonray
 Et vie pardurable avec moy leur donray.

L'EVESQUE DE LA LOY

Entendez tous que je direy.
 Je suis evesque de la loy,
 Vous savez qu'appartient a moy
 1795 De pourveoir certainement
 Au fait et au gouvernement
 Des vierges et des pucelletes
 Qu'il seans sont pures et nectes
 Noriez, en tous biens instruites,
 1800 Puis qu'en aige elles sont pro-
 [duictes
 De mariaige consommer.
 Pour ce vous toutes ordonner
 Vous covyent bien et doucement
 Pour vous en retourner briefment
 1805 En vous maisons, cheux vous amys,
 Ad ce que par leurs bons avys *
 Vous puissiés estre marieez
 Pour mieulx acroistre vos lignees,
 Ainsin que Dieu l'a ordonné.

PRIMA PUELLA

1810 Nous ferons tout a vostre gré,
 Ordonnez ce qu'il vous plaira,

Par moy ja deffault n'y ara
 En bonne foy.

SECUNDA PUELLA

Ainsi ne tiendra point a moy
 Que ne face vostre plessir,
 1815 Je me doy tresbien consantir
 A vo vouloir.

VIRGO MARIA

Ce ne feray mye pour voir,
 Pour riens ne m'y consentiroie,
 Ainsy fere je ne pourroye
 1820 N'an moy cy n'est point de le fere,
 Il me viendroit a grant contraire
 Certainnement.

TERNA PUELLA

Avecques vous benignement **
 Je suis preste de Dieu servir
 1825 Et en ce temple me tenir
 Pour mener vie solitaire,
 Avecques vous, Marie chiere,
 D'or en avant :

1786. reffaire. — 1786-92. Sept vers rimant ensemble. — 1790. abandonneray. — 1797. pucelles. — 1800. elles sont en aige. — 1807. puissés. — 1828. avec... Marie la belle.

* 47 r. — ** 47 v.

L'EVESQUE DE LA LOY

1830 Marie, or nous dictes comment
 Voulés vous estre desdaigneuse ?
 Vous estes la plux gracieuse
 Des autres, et contredisés
 A nous dis ! Et comment osés ?
 1835 Les autres pas ainsin ne font,
 Mes acordees tantost ce sont
 Et a bon droit.

VIRGO MARIA

Sire, faire ne ce pourroie,
 Car mes parents, avant que nee
 1840 Fusse, cy m'ont a Dieu donnee
 Et après service ordonnée
 Du tout en tout ;
 Et cy vous en diray le bout,
 Car en bonne foy j'ay voué*
 1845 A Dieu de tout mon cueur et gré
 Ma virginité a garder
 A tousjours mais, sans varier ;
 Pour ce, sire, ne ce peult fere.

L'EVESQUE

Je ne sçay que puisse retraire ;
 1850 Vecy besoingne merveilleuse.
 D'antente, vous pry, curieuse,
 Vous tous quil cy estes presens,
 Que me diez par vous seremens
 Comme de ce pourray chevir,
 1855 Se com vouhé on doit tenir
 Et par especial a Dieu.
 Vous veez qu'elle a fait le veu
 De virginité maintenir.
 A ce ne doit on pas faillir,
 1860 Ne sçay que dire.

DAMP GODIBER prestre

Non sai ge ce, par ma loy, sire,
 Vous y savés trop plus que moy.

DAMP BRUN

Esbaïs estes, mes de quoy ?
 Je ne m'an saroie adviser, **
 Conseil vous voudroie demander 1805
 De tel chose, se j'an avoie
 A faire ; aussy cuideroie
 Que bien vous m'an disiez le vray.

MALFERAS

Par le grant Dieu en quil je croy,
 Je m'an raporte a vostre dit. 1870

L'EVESQUE

Je conseil le que sans respit
 Tous nous mectons en orisons
 Et a Dieu conseil demandons
 De cest affaire.

DAMP GODIBER

Vous ne pourriés pas mieulx re- 1875
 [traire ;
 Mectons nous a genoulx ansanble
 Etnous verrons, cy com me samble,
 De Dieu aucungne demonstrence.

DAMP BRUN

J'approuve bien vostre santance
 Certes, mon doulx seigneur eves- 1880
 [que, ***
 Je sans la chose presque preste,
 Vostre parole a audience.

L'EVESQUE

C'est bien dit que chascun y pense,
 Je commanceray le premier.

ANGELUS SALUTIS

Evesque, tu feras crier 1885
 Tous ceulx que tu pourras savoir

1830. nous supplée. — 1833. pourroie. — 1840. fusses. — 1881. ce supplée. — 1865. vous en.
 — 1868. dissiez.

* 48 re. — ** 48 re. — *** 49 re.

Quil de la maison et nianoir
 Du roy David, seront yssu,
 Viennent icy trestout pourveu
 1890 Chascun d'ungne verge jolye :
 Celle quil deviendra jolye,
 Quant sur l'autel sera posee,
 La Vierge sera esposee
 A celluy quil la posera
 1895 Sur l'autel, quant il apperra,
 Mes que sur le bout il appere
 Une columbe blanche et clere,
 Car c'est de Dieu la volonté.

L'EVEQUE

Dieu soit de nous tous marcié
 1900 Quil nous a tresmys son message*
 Pour fere ce beaul mariaige.
 Or sus, faictes tantost venir
 Ysnellement, sans alantir,
 Tous ceulx quil sont a marier,
 1905 Qui du lignaige et du sautier
 Sont du tresnoble roy David,
 Puisque la voix du Saint Esprit
 Nous a volu ce demonstrer.

Sillete.

Icy va MALFERAS et DAMP BRUN
 aux Prelaz.

MALFERAS

Or sa, veuillez vous avantcer,
 1910 Vous quil estes de la famille
 David, et quil estes abille
 Au sacrement de mariage :
 Vous avés cy bel avantage
 D'avoir espose belle et gente.

DAMP BRUN

En cent mille, non pas en trente, 1915
 Plus douce on ne trouveroit,
 Quil tout le monde sercheroit;
 En douceur est tresexcellante.
 Sillete

LE PREMIER VARLET

Veez cy, ma verge vous presente,
 Quil est bien verde par ma loy, ** 1920
 Dessus l'autel je la mectray.
 S'il Dieu plait, elle florira.

LE SECOND VARLET

Veez cy la moie, mectés la la,
 Je l'ay prinse belle et jolye,
 S'il advient qu'elle soit florie, 1925
 J'en aray le cueur bien joieux.

JOSEPH

Haa, mes bonnes gens, je suis vieulx.
 La Vierge seroit bien perdue
 D'avoir telle barbe chenue.
 Oncques a femme ne touché; 1930
 Se mariaige m'a couché,
 En moy seroit labeur en vain.
 Mais veycy ma verge en ma main
 Quil n'a pas garde de florir,
 Elle est soiche, mes sans faillir, 1935
 Avec les autres la mectray
 Sur l'autel, puis la retrairay
 Secrettement c'on ne la voie.

Hic ponat virgam et retrahit.

L'EVEQUE

He Dieu, qu'esse cy ? je cuidois ***
 Que par aucungne de ces verges 1940
 Nous eussions miracles appertes,
 Et je n'y voi ne fleurs ne fruiz.

1888. *De David.* — 1889. *clienne.* — 1921. *mectra.* — 1922. *Sil plait a Dieu.* — 1923. *mienne.*
 — 1927. *mes supplée.* — 1941. *hussions.* — 1942. *voit... fruit.*

* 49 v°. — ** 50 r°. — *** 50 v°.

Pour tant, tresdoux Dieu, quil tout

Je te deprie humblement [fiz

1945 Que demonstres appertement
Lequel la Vierge doit avoir.

ANGELUS

Icelluy seul, a dire voir,

Quil la Vierge esposera,

Sur l'autel sa verge cy n'a

1950 Pas mis comment il le devoit,

Mais il a prinse de son fait,

Car il repete a folie

Ce c'on fait par grant industrie

Et par mistere merueilleux,

1955 Cy, com il plait au Dieu des dieux.

Si advise quil celluy est

Et luy fai mettre sans arest,

Cy verrés de Dieu le vouloir

Quil sur tout le monde a pouoir ;

1960 Icelluy n'est pas loing de toy.

L'EVEESQUE

Damp Joseph, quesse que je voy ?

Vous voulez donc avoir mal estre ? *

Tirés vous sa, nostre beaul maistre,

Et vostre verge cy mettés,

1965 Car ce la Vierge avoir devés,

Pour nulle rien ne la perdrés,

Vostre sera et non pas moie.

JOSEPH

Helas, que ce seroit grant joie

De veoir ung cy fait valetton

1970 Avec cy belle Marion

Quil tant est douce et courtoise ;

Mes pour eviter toute noise,

Ma verge sur l'autel mettray,

Ne jamès ne la retrairay,

1975 Avienne qu'avenir pourra.

L'EVEESQUE

Vous dictes bien, mettés la la,

Cy sçarons de Dieu le vouloir,

Car il a sur tous le pouoir,

N'an fault doubter.

Tunc ponat virgam, et immediate floret, et
JOSEPH vult fugere, et EPISCOPUS dicat :

Joseph, il vous fault retourner

1980

Et la sainte Vierge esposer,

Puisque c'est de Dieu le plessir.

JOSEPH

Cecy ne me peult abelir, **

Je ne ly seray point propice.

Certes je suis viel et bien nyce

1985

Pour servir une telle donselle,

De beaulté n'est point la pareille

En ce monde, par mon advis.

Certes il n'est point ses amys

Celluy quil la me veult bailler,

1990

Mais quant je n'y peux reculler,

Puisqu'ainsin est, je la prandray.

L'EVEESQUE

Or sa, je vous espouseray

Et vous joindray par mariaige.

Joseph, vous dictes comme saige

1995

Que la Vierge a femme prenez ?

Sainne, enferme la garderés

Trestout le temps de vostre vie ?

JOSEPH

Voire, sire.

L'EVEESQUE

Et vous, Marie,

Vous promettez pareillement ?

2000

VIRGO MARIA

Faire ne le veulx autrement, ***

Puisque je sçay, sans nul erreur,

1950. *mist.* — 1951. *son* suppléé. — 1957. *fait.* — 1962. *donc* suppléé... *male estre.* — 1972. *irie.* — 1990. *veul.* — 1999-2000. *Et vous Marie vous promettez,* sur la même ligne, à la suite.

* 51 r°. — ** 51 v°. — *** 52 r°.

Que c'est le veul du Createur.
De tout le monde.

L'EVESQUE

2005 Marie de tout peché monde,
Pour vostre consolacion,

Car je sçay bien qu'il est raison,
Ces pucelletes vous bauldré,
Quil o vous ont seans esté
Et demoré mout longuement.
Compaignie tresbonnement
Vous feront, dont j'aray grant joie.

2010

DEUS loquitur Gabrieli.

Or sus, tost, Gabriel, car te metz en la voie,
A Marie la Vierge pourteras ceste joie.
2015 Pour le salut des hommes dedans ly veul descendre,
En ses precieulx flans veul char humaine prandre,
Quant il plait a mes fillez, par vraie charité.

GABRIEL

Dieu quil siés sur le throne et juges equitté,
D'oïr ta sainte voix ton paradis fremist, *
2020 Et ta haute puissange ton archange tresmis,
Je voix, puis qu'il te plait, racompter ton messaige
A celle gentil dame, courtoise, simple et saige.

Et vadit ad virginem cantando :

*Veni, creator Spiritus,
Fecunda sanctam Virginnem
2025 Ut ejus partus inclitus
Lapsum reparaet hominem.
Qui Paraclitus diceris,
Confuta mundum languidum, **
Veniam confer miseris,*

Letifica cor pauidum.

2030

Ante Mariam genu flexo

*Ave dulcis et devota,
Semper sacrum solamen,
Ut per te gratia tota
Largiatur reis. Amen.*

GUABRIEL errectus :

2035 De par Dieu suis tresmis a toy, Vierge pucelle,
Pour toy nuncier et dire une joie nouvelle.

Genu flexo :

*Ave gracia plena,
Dominus tecum.*

2018. *sier...* jugiez. — 2023-2034. Portées de musique. — 2026. *reparat.* — 2037-2038. Portées de musique.

* 52 v°. — ** 53 r°.

2040 Je te salue, Vierge enterine,
Plaine de la grace divine,
Tu es salut de corps et d'ames,
Benoite sur toute autre femme.

VIRGO MARIA

Dieu! com ma pensee est es-
[meue! *

Je suis troblee a merveille,
2045 He! veray Dieu, or me conseille :
Qu'esse que ton ange m'apporte?

GABRIEL erectus :

Ne t'esmaye, mes te conforte.
Tu as trouvee toute grace
Devant Dieu et devant sa face.

2050 Je te dix que tu concepvras
Ung fils, Jhesu l'appelleras,
Quil sera grant filz du hault Pere.

VIRGO MARIA

Monstre moy donc par raison clere
Comment pucelle enfantera.

2055 Je ne sçay comment ce sera,
Car je ne congneuz oncques hom-
[me,

Ne ja ne feray, c'est la somme.
Je ne pourroie en nulle guise,
Car j'ay virginité promise

2060 A Dieu, et je ly garderay,
S'il luy plaît, tant que je vivray,
Et ce pour voir affermer t'ose.

GABRIEL

Ne t'esmaie de cette chose, **
Lis Ysate le prophete ;

2065 Tu trouveras, car il repete,
Comme vierge cy concepvrà,
Vierge pucelle enfant ara

Quil sera filz du Roy celestre.
Croy, car ainsin le faut il estre,
Le Saint Esprit en toy viendra, 2070
Le filz du Treshault descendra
En tes flans prandre char hu-
[maine ;

De ce te veul randre certainne
Qu'il plaît a la vertu divine.
Voy Elizabeth ta cosine 2075
Quil a conçu, chose est certainne,
Et s'a esté tout son temps brainne.
Tout est a Dieu obetssant,
Il peult tout fere com puissant,
Riens n'est quant a Dieu impossi- 2080
[ble.

VIRGO MARIA

Icy veul ge estre tasible.
Ange, vecy la Dieu ancelle,
Or soit fait selon la nouvelle
Que tu par ly m'as apourtee.

Modo recedat Angelus.

Vray Dieu, tu m'as bien confortee. 2085
Modo vocet puellas, socias suas.

Mes compaignez, Sarron, Plai-
[sance, ***

Pour Dieu ne vous soit point gre-
[vance,

Veullés laissier toute besoingne,
Alons veoir, sans point d'esloingne,
Chez Elizabeth, ma cosine. 2090

SARROM, prima puella

Par Dieu, g'y doix bien estre en-
[cline.

Grant pisse a que je ne la viz.

2043. est esmeue. — 2045. oray. — 2048. troucé. — 2077. En marge *sterilis* note du copiste. — 2079. comme.

2047 et sq. Luc. I, 26.

* 53 v°. — ** 54 r°. — *** 54 v°.

PLAISANCE, secunda puella

Com vous avez trescler le viz,
Marie, ma tresdouce dame !

2095 Je ne me tiendroie point pour
[m'ame

De baisier vostre clere face,
Car je voy en vous si grant grace
Qu'il n'est nul quil la peüst dire.

SARRON

Trestout le firmament se mire
2100 En vostre grant beaulté parfaite,
Ja ma pensee n'est retraicte
Que Dieu ne soit avecques vous.

TERCIA PUELLA

Si est il, ma seur au cueur doux,*
Nous le veons bien clerement;
2105 Celluy quil fist le firmament
Avec elle nous conduira.

VIRGO MARIA

Mes compaignes, or venés sa,
Et veullés laissier le parler ;
Je veulz activement aler
2110 Vers ma cosine, c'est raison.

Sillete.

Modo vadat ad Elizabeth et salutando
dicat :

Paix soit dedans ceste maison,
Dieu vous quart, cosine germain-
[ne !

ELIZABETH

Bien venez et par bonne estrainne,
Belle cosine gracieuse.
2115 Certes vous estes bien heureuse,
Benoite soiez vous, ma dame,

Par dessus toutes autres femmes,
Benoit soit le fruit de ton ventre !

Admirando dicat :

Dont me vient ce que ma dame en-
[tre

En mon hostel, et vient vers moy 2120
La mere de mon Dieu, mon roy ?
Vray Dieu, et dont me peult ce
[estre

Que la mere du Roy celestre **
Vient a moy par humilité ?

Amplectando dicat.

Douce cosine, en verité, 2125
Si tost que ton salut j'oy.
L'anffant en mon corps s'esjoy
Pour Dieu quil est en toy conçeus ;
Benoite soies quant tu creuz !
Car tout sera sans contredit 2130
Parfait ce que l'ange t'a dit
En ton saint corps, je n'an doubte
[mye.

VIRGO MARIA

Adieu, ma cosine, m'amyé,
Je voix vers Joseph mon seigneur.

HELISABETH

A Dieu, qu'il vous doint grant hon- 2135
[neur !

Adieu Sarron, adieu Plaisance.

DUE PUELLE insimul :

A Dieu, qu'il vous gart de pesance,
Ma gentil dame gracieuse.

TERCIA PUELLA

En bonne foy je suis heureuse
D'estre venue avecque vous *** 2140
Ma douce dame au cueur doux,
De vous servir suis curieuse,

2097. cy. — 2102. avec. — 2120. viendz. — 2128. conceu. — 2130. seras.

2111 etc., Luc., I, 40.

* 55 re. — ** 55 v°. — *** 56 re.

VIRGO MARIA

Je veulz faire chanson joieuse,
Chanter pour Dieu et en son nom.

2145 *Magnificat anima mea Dominum.*

Modo vadat ad domum suam, et vultu
humili, dicat :

Je loue mon Dieu, mon Seigneur,
Qu'il tant m'a fait de bien, d'on-
Qu'il par sa vraie charité [neur,
A regardé l'umilité

2150 De moy quil suis sa povre ancelle.

JOSEPH quasi indignans dicat :

Dont venés vous, Marie la belle ?
Comment vous va, ma douce amie ?

Pause.

Admirando :

He las moy, que pourai ge faire ?
En quel pais pourai ge traire,

2155 Or sai ge bien en bonne foy, *

Vous n'estes pas grosse de moy,
Que, par celluy Dieu quil ne
[ment,

Je n'oux oncques le hardiement
J'osasse vostre corps sentir.

VIRGO MARIA

2160 Joseph, je vous dix sans mentir,
Je suis grosse ; c'est chose voire,
Que il a pleu au Roy de gloire ;

Mes je vous dix par verité,
C'est sans perdre virginité,

2165 N'an ayez ja le cueur estroit.

JOSEPH

Or est il fol quil ce ne croit
Que pucelle peust estre mere

Et ung enfant naisse sans pere !

Certes, il m'en covyent fouyr,
Vostre compaignie eschevir, 2170
Car estre ne peult autrement.

SERAPHIN angelus

Joseph, que je voy la dormant,
Ne te doubte point de Marie,
Qu'elle est de tous pechers guarie,
Et croy que son concepvement ** 2175
C'est le filz de Dieu proprement
Qu'il a voulu en ly char prendre.

JOSEPH evigilando dicat :

He Dieu, bien te dois graces ran-
[dre,
Quant ton ange tu m'as tremis,
Qu'il m'a tout hors de doubte mys. 2180

Modo vadat ad Mariam et dicat genu
flexo :

Marry te voy, Vierge piteuse,
Mere de Dieu tresgracieuse,
J'ay heu sur toy melancolie,
Or me pardonne ma folie,
Et n'ayes envers moy point d'ire. 2185

VIRGO MARIA

Tout vous est pardonné, beaul sire,
Bienviengnez seez delès moy.

JOSEPH

Par ma foy, dame, je l'octroy ;
Seons nous, cy reposerons.

Silliete le grant.

2145. Portées de musique, les notes manquent. — 1157. *Quil [me fist] barré.* — 2162. *Quil.* — 2171. *autrement estre ne peult.* — 2177. *Ms. tendre barré.*

2151. et sq. MATTH. I, 19 et sq.

* 56 v°. — ** 57 r°.

OCTOVIANUS imperator

- 2190 Nous chevaliers, nous gens, sçavez que nous ferons ? *
 Ou monde n'a cité, chateaul, ville ne homme
 Qu'il ne soit tout sujet a l'empire de Rome.
 Nous quil tenons l'ampire, sur tous signoriant,
 D'Acquillon, de Midy. d'Occident, d'Orient,
 2195 Avons tant pourchassé que il n'est nulle guerre,
 Et pour ce que voulons maintenir pais sur terre,
 Et qu'an nostre temps resgne paix et tranquillité,
 Voulons savoir quants villes, quants chasteaulx, quants cités
 Et quans chiefs de personnes il a en nostre empire,
 2200 Et, affin que chascun nous reconnoisse a sire,
 Il paieront par chief quatre deniers de treu,
 Encor ordonnons et voulons qu'il soit sceü
 En quel pais citez sont, et sur quels rivièrres,
 Des gens et des lignaiges l'abit et les manieres,
 2205 Et qu'a Rome on apporte plain pot de leur heritaige
 En reputant que c'est de notre heritaige.
 En chascungne cité ara ung commissaire
 Quil soit saige et hardy pour cest office faire.
 Cirinet, desvoïés, vous irés en Judee,
 2210 Tout droit en Bethleam, la fectes l'asamblee,
 Commission vous don d'acomplir nostre esdit.

CIRINET, genu flexo :

Tresnoble et puissant prince, c'est fait sans contredit.
 G'y voix puis qu'il vous plait, je suis ja en la voie, **
 Les dieux que vous creez vous donnent pais et joie !

Modo surgat, et signet ad Goguery, et dicat :

- | | | | |
|------|-------------------------------------|-------------------------------------|------|
| 2215 | Goguery, mon gentil messaige, | Ne me tiendra que je n'y aille, | |
| | Avec moy tu feras pour certain ce | Je voix devant, vaille quil vaille. | 2220 |
| | [voiaige, | Hic cantando dicat : | |
| | Delivre toy tantost, prandz ton ar- | Las, quant verray la belle simple | |
| | [noix. | [et coye ? | |
| | GOGUERY | Preudons, enseigne moi la voie, | |
| | Certes vent, ne plue ne noifz | Car je suis ung peu esguarés. | |

2199. *chiers*. — 2201. *chierfs*. — 2203. *les citez... quel*. — 2204. *languaiges* — 2209. *desvoie*. — 2210. *fecte*. — 2211. *eo*. — 2216. *tu supplét*.

2190 et sq. LUC. II, 1, 2.

* 57 v. — ** 58 r.

RUSTICUS

Est doncques le chemin barré ?

2225 Dy, coquibuz, es tu bien saige ?
 Ne voys tu pas que ce passaige
 Va toujours tant com terre dure ?
 Qu'il donne ungne grant fressure
 Parmi les jouez a ce becjaune ?

GOGUERY

2230 Mahom renoy, ce ne vous aulne, *
 Sanglant villain de pute part,
 Ou vous nous montrérés quel part
 Est le chemin que devons traire.

RUSTICUS

Tien toy quoy, tien, laisse moy faire,
 2235 Incontinent je le te nomme.
 Va t'am tout droit selon Yonne,
 Tout le pendant devers les fourches,
 Tu verras a galin galouches.
 N'est ce pas ce que tu me dix ?

GOGUERY

2240 De nous dieux soies tu mauldix,
 Et moy aussy, ce plux t'escoute !

RUSTICUS

Dy, ma seur, est cuicte la joucte ?
 J'ay trouvé en nostre ruelle
 Voire croste de pain trop belle
 2245 Que je veulx mectre en nous choux
 [cuire.

*Modo ponat in caulibus quoddam tortellum
 nigrum de cortice tannatorum (?), in modum
 stercoris.*

UXOR RUSTICI

J'oy bien d'icy ton ventre bruire,**
 Il n'a mais riens en ta malote.

*Modo tradat ei ad manducandum in quodam
 vase et dicat:*

Or, disne en ceste escuellotte,
 Et mangue tout a requoy.
 Et manducat.

RUSTICUS

Ces choux santent je ne say quoy, 2250
 Tu as mise tresmalvoise herbe.

UXOR RUSTICI

Mangue. — Fort il sant la merde !
 Tresmeschant villain craiche, crai-
 [che.

RUSTICUS

Ah ! c'est donc merde de vaiche
 Que je la voy cy petelee ? 2255

UXOR RUSTICI

Mes estron de foire jeele
 Que tu as mys en nostre joute,
 Et cuidois que ce fût crote,
 Tresmeschant villain et aveugles,***
 Es tu bien lort, es tu bien beugles ? 2260
 Quel vaisseaul a dame essayer !

RUSTICUS

Faisons paix, cy me vien baisier,
 Ma douce amie Blancheflour.

UXOR RUSTICI

He Dieu, la trespoute dolour !
 Tu pux la merde comme ung loup. 2265

RUSTICUS

La mort Dé, je seray jaloux
 Pour ce que te voy si jolie.
 Reguardés quel bouche polie !
 Elle n'a pas le bec vercy,
 Je doix randre grace et marcy 2270
 A Dieu : quant icy bien me loige,
 Ton cul me vault ung droit horloge ;

2238. *agalin*. — 2244. *voir*. — — 2245-2246. *cortice (?) camp* ou *tampnatorum* mots très douteux, devinés. — 2250. *sante*. — 2258. *cuidoie*. — 2259. *et supplée*. — 2263. *blanche flour*. — 2271. *Il cy*.

* 53 v°. — ** 59 r°. — *** 59 v°.

Tu vesses trop bien par compas, Au point du jour tu n'y faulx pas, 2275 Par force de vent je m'esveille, Et puis me veist et appareille. J'ay en ton cul grant avantaige.	Alés crier par ceste terre Que ung chascun vienne grant erre 2280 En Betlean sans plux actandre; Sur guangne il doute d'offendre A l'imperial majesté.
--	---

GOGUERY

CIRINET Sus, Goguery, gentil messaige *	Par nous dieux quil firent l'esté, G'y voix tantost sans demorance. 2285
---	--

Modo clamat :

Oez, seigneurs, oez, faictes chascun sillance,
 Gentilz barons, bourgeois, trestous en une somme,
 Saichés par moy vous mande le empereur de Rome
 Par devant son commys, le maistre de sa chambre,
 2290 Au jour xxiiii^{me} du mois nommé Decembre,
 A laquelle jornee de ly est ordonné
 Que ung chascun cy voise ou lieu dont il est né.
 N'y feictes nulle faulte, que c'est par son command.

Modo revertat versus Cirinet et el dicat :

Mon chier seigneur, j'ay fait vostre commandement.

JOSEPH

2295 L'on a le mandement
 De l'ampereur Cesaïre **
 Crié en Bethleam,
 La il nous fault retraire

Pause.

2300 Maria, se Dieu nous benie,
 Il nous faudra, n'en doubtés mye,
 D'icy partir bien temprement
 Pour aler a ce mandement.
 De gesir serez tantost preste,
 Pour ce nous manrons ceste beste,
 2305 Et, ce Dieu par la vous delivre,
 Nous la vendrons pour nostre
 [vivre,
 Car nous avons peu de finance.

VIRGO MARIA

Le tresdoux Dieu par sa puissance
 Soit avec nous, or en alons.
 Sillete le grant.

RUSTICUS

2300 Il nous faudra, n'en doubtés mye, D'icy partir bien temprement Pour aler a ce mandement. De gesir serez tantost preste, Pour ce nous manrons ceste beste, 2305 Et, ce Dieu par la vous delivre, Nous la vendrons pour nostre [vivre, Car nous avons peu de finance.	J'ay la fievre blanche aux talons 2310 Pour ma femme avoir malmenee. Elle ne fut en nuyt ruee; Il ly fault de vit trop grant bribe, Et pour ce que je ne la ribe, Elle est alee esbaloier. 2315 Le sang Dieu, je iray noier*** Quelque vaissel quil ne s'an aille.
---	--

2273. *vesse*. — 2274. *fault*. — 2293. *feicte... que c'est par son commandement*. — 2299. *Dieu benie*. — 2305. *par de la*. — 2306. *vendre*. — 2311. *avoir supplée... malmernee*. — 2315. *Ms. alest*.

* 60 r°. — ** 60 v°. — *** 61 r°.

UXOR RUSTICI

Veez du villain comme il baille!
Toujours parlera du travers.

RUSTICUS

2320 Dis tu que j'ay ou cul les vers?
Or y regarde, y voix tu goute?

UXOR RUSTICI

Je reni Dé, ce ne te boute
En ton peut cul ceste faucille.

JOSEPH

Dame, je voix voir en la ville.
2325 En quel hostel nous pourrons
[traire.

Modo loquatur Hospiti :

Mon gentil seigneur debonnaire
Pourriens nous meshuy abergier?

HOSPES

Je n'ay ne chambre ne sollier *
Qu'il ne soient tout plain de gens.
2330 Je vous lo, mon beaul seigneur
Qu'an la salle alès logier. [gens,
Hic revertatur JOSEPH ad Mariam.
Dame, alons nous abergier.
Le monde est trop peu charitable,
Gesir nous fault en ceste estable,
2335 Qu'il est bien tart, la nuyt aproi-
che.

Or vous couchés en ceste croiche;
Combien que vous soiez lassee
Une nuyt est tantost passee.
Nous deux bestes icy lieray
2340 Et puis après vous covrerey,
Meshui prandrés en pacience.
Sillete.

SANCTA ECCLESIA

Je say bien sans nulle grevance,
Vous savez assés, Sinagogue,
Sans fere a vous trop long pro-
[logue
Car vous prophettes cy tesmoin-
[gnent 2345
Que vous joies forment esloignent,
Vous savez bien, c'est veritez, **
Tost fauldront vous solempnités,
De ce ne faictes nulle doubte.

SINAGUOGUA stans in loco suo loquitur
Damp Godebert :

Damp Godebert, amys, escoute 2350
Ceste dame mout me menasse
Et dit que mon loz et ma grace
En petit de temps versera,
A regner encommansera
Ceste dame que cy veez. 2355
Beaul sire, sur ce pourveez,
Ne me donnez fable a antandre,
Que nul ne m'an puisse reprandre,
J'an feray tout a vostre guise,
Alez faire vostre service, 2360
Lisez prophettes, patriaches,
Tous leurs livres et leurs monaches,
Puis me dictes *quid faciam*.

DAMP GODEBERT

J'y voix *per Dei gratiam*.
C'est bien raison que g'y antende. 2365
Sus, Malferas, que l'on te pende!
Je ne te peus huy esveiller, ***
Tu ne faix cy que sommeiller,
Delivre toy, fievre te prenne,
Il fault corner que chascun vienne 2370
Au sacrifice appertement.

2320. Dic. — 2330. loz... gent. — 2340. covrey barré. — 2341. Meshuit. — 2347. verité. —
2366 mal feras en deux mots par minuscules.

* 61 v°. — ** 62 r°. — *** 62 v°.

DAMP BRUN

Malferas, cours ysnellement,
 Va tost et fai tout a loisir ;
 Se nostre loy vouloit faillir
 2375 Jouer fauldroit d'austre mestier.
 Delivre toy sans plux tarder,
 Va vistement.

MALFERAS, primus clericus Judeorum

Il sera fait incontinent.
 Par le grant Dieu, je croy trop bien
 2380 Que nostre loy ne vault plux rien.
 Nous avons foy l'ung envers l'autre,
 Or veistés ce manteaul de fautre,
 Par le grant Dieu, qu'il bien vous
 [face!

Que vous faictes belle grimace !
 2385 Ne cuidez pas que je riguelle.
 Encor vous covyent il l'estolle
 Qu'il vous fault a vostre colmectre ;*
 Il me fault de tout entremectre,
 Et vous fault ceste chappe grise,
 2390 Et je voix corner le service.

Hic bucinet.

Ouez trestous communement,
 Venez, sans tarder nullement,
 Sans murmurer, sans contredire,
 Au grant temple oyr la loy lire.

Modo veniant omnes JUDEI insimul ad templum cum magno gaudio.

Omnes JUDEI cantant :

2395 *Abraam atarom dodarem nata-*
Samuel gerrom Fanuel. [brom.
Gorgatas engrote jasias barbotte.
Drusias marmote Raguel.

MALFERAS

Conscience ne vous remorde ! **
 Vous avez voix quil bien accorde. 2400
 Demonstrez, sans faire moleste ;
 Tout ce qu'avons chanté de geste.
 Faictes leur en françois antandre
 Si qu'il n'y ait riens que reprendre
 A la loange du grant Dieu. 2405

DAMP GODIBERT

Vous quil estes cy en ce lieu
 Assanblés tous, et pour ouyr
 Du grant Dieu le tresbon plessir,
 Antandés, je vous pry, comment
 Dieu par exprès commandement 2410
 Bailla Moise en mandement
 Dix commendemens de la loy
 C'on ne les bryse en bonne foy.
 Dieu commande premierement
 C'on l'ayme tresperfectement 2415
 De volonté et de penssee, ***
 Ceste loy ne soit point cassee.
 Le second que Dieu on ne jure
 Ne pour corroux, ne pour injure.
 Le tiers on doit autruy amer. 2420
 Autant comme luy sans amer.
 Le quart que l'on guart le sabbat
 Sans vil peché et sans debat.
 Le quint qu'on honnore son pere
 Et que l'on deporté sa mere. 2425
 Le sixiesme que pour besoingne
 Nulz hons fauceté ne tesmoingne ;
 Le septiesme nul adultere
 Ne face, que c'est chose amere.
 Le huitiesme par nulle envie, 2430
 A autruy l'on n'oste sa vie.
 Les autres deux sont cy encloz,

2373. fait. — 2395-2398. Portées et notes de musique : cet air de plain chant *noté* n'a pu être identifié ; les paroles en hébreu sont en grande partie de fantaisie, ici et plus loin. — 2401. la bibbe barré. — 2404. Cil. — 2405. dudu. — 2408. Dieu grant Dieu. — 2417. casee. — 2421. que comme. — 2422. garde. — 2424. que l'on. — 2431. l'on hoste.

* 63 r°. — ** 63 v°. — *** 64 r°.

Mes le vergier est sy trop clox,
 Car nul le fruit de Dieu ne garde,
 2435 Ne n'y vise, ne n'y prend garde,
 Et pour ce nostre loy chancelle.

Sillete.

Hic vadat ad Sinagoguam et dicat :

Dame, je dix qu'une pucelle,
 Comme je treuve par l'escript,
 Cy doit enfanter Jhesucrist.
 2440 Le prophete le me tesmoingne *
 Qu'il parle de cette besoingne,
 Et dit ainsin, selon m'estude :
 : « Toy, Belleau, terre de Jude,
 Tu n'es pas petite province,
 2445 Car de toy il saudra ung prince
 Qu'il mon peuple guouvernera »,
 Pourquoi je dix que ce sera
 Dedans brief temps, comme je
 [croy.

SINAGOGUA

Le doux Dieu doncques je renoy ?
 2450 Pour l'iniquité de mon peuple
 Toute ma raison est aveugle,
 Ma loy demorra sans lumiere
 Pour l'enfant de la Vierge mere ;
 Mes gens sont tous sy sheurtés
 2455 Que ils demorront en durté,
 Par ignorance et par folour
 Ils demorront en grief dolour.
 Que dirai ge plux autre chose ?
 Ils covyient que je me despose ;
 2460 Je voy contre moy la bataille,
 Il covyent que je rande et baille **
 A sainte Eglise ma coronne.

Vadat ad Ecclesiam et dicat :

Dame, a vous je m'abandonne,
 Je vous rends tables et banniere,
 Et ma coronne, dame chiere. 2465

Tunc tradat tabulas cum corona.

Bien sçay qu'il fault que je la baille.
 Les Juifz, la fauce chenaille,
 Ne croiront point la jeune anface
 Du nouveaul Roy ne sa naissance,
 La fausse maignye maudicte. 2470
 Pour tant je demorray destruite,
 Et eulx avec, *gens misera*.

ECCLESIA

Ecce quam docet litera ;
 Des jours est accompli le nombre.
 Le peuple quil seoit en l'ombre, 2475
 En region de mort obscure,
 Tresgrant clarté verront tresluyre.
 Ja verront il le Filz du Pere
 Proceder de sa vierge mere.
 C'est mon espoux et mon Dieu vray, 2480
 Pour dessir du cueur chanteray :

Veni Redemptor gentium,
 Cler soloil quil tout enlumine,***
 Vien t'an hors de la Vierge fine,
 Ton peuple te voie *Deum*. 2485

Due DOMICELLE, scilicet INNOCENCIA et
 TEMPERANCIA, repetando dicant primum
 versum et sic sequendo ad allos in cantu pre-
 dicto : « *Veni Redemptor*, etc. »

ECCLESIA

Non ex virili semine,
 Ce n'est pas de semence humaine,
 Mes de la grace souverainne
 Le fruit de la Vierge florit.

DOMICELLE respondeant : *Veni*, etc.

2490

2433. trop supplée. — 2452. demora. — 2453. la supplée. — 2455. Car il. — 2457. griefz.
 — 2470. fause. — 2471. demoray. — 2473. acomplir. — 2478. il supplée. — 2482-2485. Portées
 de musique.

2443-2449. MATTH. II, 5, 6. — Cf. MICHAEL. V, 2.

* 64 v°. — ** 65 r°. — *** 65 v°.

ECCLESIA

Alvus tumescit Virginis.
Le ventre de la Vierge mere
Est cloître du filz Dieu le Pere,
En ce temple est tourné dans.

2495 DOMICELLE *Veni* respondeant, etc.

ECCLESIA

*De thalamo suo procedans, **
De chambre vierge d'ignorance,
De joye de double substance
Procedit ut currat viam.

2500 DOMICELLE : *Veni*, etc.

ECCLESIA

Egressus ejus a Patre,
Son chemin est de Dieu le Pere
Au ventre de la Vierge mere,
Et d'enfer *ad sedem Dei*.

2505 DOMICELLE : *Veni*, etc.

ECCLESIA

Equalis eterno Patri,
En toy a pris char, chiere Vierge,
Comme la clarté art ou sierge,
Fait Dieu en ton corps *perpetuon*.

2510 DOMICELLE : *Veni*.

ECCLESIA

Presepe jam fulget tuum.
Cette nuyt de clarté nouvelle
Tresluyt par toy, Vierge pucelle,
En nous cueurs *jugiter luceat*.

2515 DOMICELLE : *Veni*.

ECCLESIA

*Gloria tibi Domine, ***
Doulx enfiez, filz de Roy celestre,
Quil pour nous veulx de vierge
[naistre,
In sempiterna secula. Amen.

VIRGO MARIA jacens ostendat Jhesum
in manibus.

Mere suis de toute liësse, 2520
Car sans douleur et sans tristesse,
Nee est de mes flans m'esperance.
Or sus, Joseph, sans demurance,
Or sus, or sus, ne vous annuyt,
Car benoïste soit cette nuyt 2525
En quil toute clarté est nee,
Ce n'est pas nuyt, mes est journee,
Car le doux Dieux misericordz,
Mon filz, est parti de mon corps,
C'est bien tresdoulx enfantement. 2530

JOSEPH

Certes, il est et bel et gent.
O dame sur toute autre dame, ***
En quil n'a blasme ne diffame,
Par qui seront peurgiez tous vices,
Vous estes jardin de delices 2535
Ouquel Dieu le Pere est planté,
Ce beaul fruit qu'avez enfanté,
Quil par sa souverainne grace
Mectra nos pechiez en espace.
Genibus flexis :
Or vous supplie en amitié 2540
Que par vous ait de moy pitié !

2493. *Du le Pere*. — 2499. *curat*. — 2507. *chierre*. — 2509. Ms. *perpetim* très lisible.
Le sens exige *perpetuum* ou *perpetuon*, compté pour trois syllabes.

2527. PSAL. CXXXVIII, 12. *Nox sicut dies illuminabitur*.

* 66 r°. — ** 66 v°. — *** 67 r°.

He, doulx Sire, beneir te doy,
Quant est ton plessir que te voy ;
De tous biens sera le *regnom*.

VIRGO MARIA

2545 J'ay espoir que ce sera mom.
Mondoulz filz, de vous que feray ge ?
En quoy vous envelopperai ge ?
Ou couvrechief dessus ma teste,
2550 Et vous mectray vers ceste beste,
Mondoulzenfant, mon Roy celestre,
En ce point vous covyent il estre,
J'an souppire en mon cueur et ris.

PRIMUS ANGELUS ad Pastores :

Pastoureaulx, antandez mes dix.*
Je vous anonce une grant joie,
C'est raison que chascun le voie. 2555
Le Sauveur du monde est né
Dedans Bethleam la cité ;
En ung destour le trouverés
De drappelès enveloppé,
En une craiche est couché, 2560
Entre deux bestes recliné,
Je vous enseigne le droit signe.
Alés y d'antante benigne,
C'est le vray Dieu d'humanité.

2565

Tunc cantant ANGELI : *Gloria in excelsis*.

PRIMUS PASTOR

Las ! depuis ma nativité,
Mes compaignons, tel chant n'ouy
Dont tout le cueur m'est resjouy,
Si en suis mout entoutillé.
2570 *De celis* toute nuyt angelz nous a crié
Que de la Vierge est né *Rex glorie*.

SECUNDUS PASTOR, cantando modo quo primus :

En dormant l'ay oy, si me suis resveillé, **
Si doulx chant je n'ouy oncques en verité.

TERCIUS PASTOR, cantando sicut primus eodem cantu :

2575 Non fi ge pour certain, Dieu si en soit loé.
Vers luy nous fault aler pour sa grant leaulté.

PRIMUS PASTOR

D'y aler suis entallenter,
Je meneray mon chien Thoiet,
Et si pourteray mon chiffllet
Pour faire l'enfançon jouer.

Je ly donray Briet mon chien,
Car par ma foy il chasse bien ;
L'autrier il print une alouette
Qu'il estoit si tout joliette,
2585 Elle chantoit de grant maniere.

SECUNDUS PASTOR

2580 Il ne ce fault point riguoler,

TERCIUS PASTOR

Et il ara ma panetiere,

2542. doulx supplée. — 2544. seras. — 2548. couvrechiefz. — 2563. il. — 2567. champ. —
2593. champ. — 2572. sil. — 2584. tous.

2553 et sq., Cf. Luc. II, 9 et sq.

* 67 v°. — ** 68 r°.

Et lui donrey mon coutelet, *
 Certes il est bien joliet,
 Il en pelera son fromaige.

PRIMUS PASTOR

2590 Je ly donray ung autre guaige :
 Certes il ara ma houlette,
 Mon flagol et ma cullerette
 A quoy je mangie mon caillié.

SECUNDUS PASTOR

Il sera tresbien habillié
 2595 De beaulx joiaulx en bonne foy ;
 Par Dieu, s'il estoit filz de roy,
 N'ara il de nous autre chose.

TERCIUS PASTOR

Ce sera une belle chose
 De nous veoir ansamble ariver
 2600 En Bethleam, pour l'adourer.
 Nous pourrions bien trop demorer,
 Certes il est temps de partir.

PRIMUS PASTOR

C'est bien dit, mes premier querir**
 Nous fault et ensamble poser
 2605 Ce que nous ly vourrons donner,
 Car quil tost donne deux fois
 [donne.

SECUNDUS PASTOR

Vous estes tresbonne personne.
 Mon chien Briel luy ay promis,
 Veez le cy desja trestout pris,
 2610 Je suis ja tout prest de partir.

TERTIUS PASTOR

Alés devant et sans faillir,
 Ma panetiere est entour moy,
 Et mon coutel que je ly ay
 Promis donner, et ma cuillier.

PRIMUS PASTOR

Ma houlette est preste des yer, 2615
 Cy est mon flagol, par ma foy ;
 Je sçay bien c'oncques fils de roy
 Si ne receut ung tel present.

SECUNDUS PASTOR

Par Dieu, il sont tous bel et gent.
 Flamberge, gardez le mesnaige,*** 2620
 Et vous, Hersem, quil estes saige,
 Entretant que veoir irons
 Le Sauveur que nous desirons,
 Gardez bien moutons et brebis,
 Et ne soiez pas endormis 2625
 Que le loup en hapast aucungne.

HERSEM

Qui que dorme, je seray l'une
 Quil garderay bien les brebis,
 Je seray emprès eulx toudix :
 Demeurés le moins que pourrés. 2630

FLAMBERGE

Entretant que les garderés,
 Je penseray bien du mesnaige,
 Mes vous n'estes ne fols ne saiges
 De partir avant desjeuner.

PRIMUS PASTOR

Je n'oy oncques mieulx parler. 2635
 Or sus, qu'il soit tost apresté.
 Je voy bien certes que burey
 Autant comme autre a une main,
 Je vous afferme, soir et main,
 Comme ung autre feroit a deux. 2640

SECUNDUS PASTOR

Or te delivre, ce tu veulx, ****
 Flamberge, fai boullir le lait,

2590. donneray. — 2592. ma supplée. — 2599-2601. Ces trois vers riment ensemble. —
 2618. sil. — 2642. fait.

2640. Appel : Secundus Pastor. — * 68 v°. — ** 69 r°. — *** 69 v°. — **** 70 r°.

Je t'an supplie, et me meet
Quatre ou cinq eufz de no geline.

FLAMBERGE

2645 C'est une bien bonne doctrine.
Alume tost le feu, Hersem,
Souffle le feu, tu as le vent,
Par la ne te fault point l'aloingne.

HERSEM

Dieu vous mecte en male sep-
[mainne !
2650 Sui ge si fort soufflereresse ?
Tu es trop grant caqueteresse,
Parle moins et fay bien besoingne,
Et me va querir sans esloingne
Ce lait, cy le feray boullir.

FLAMBERGE

2655 A cela je ne veul faillir.
Tien tost et sur le feu le met,
Et je m'an voix a nostre met,
Pour soppes faire querir pain.

HERSEM

Or apourte donc en ta main *
2660 Le tranchet pour trancher nous
[soppes,
Nous y mectrons de grosses loup-
Car tantost trampees seront. [pes,

FLAMBERGE

Ca, Jossieret, venez amont,
Menecier aussy o Guarin,
2665 Cy buvez chascun un tatin,
Et puis ferés vostre voiaige.

TERTIUS PASTOR

Vous estes femme bonne et saige.
Or nous appourtés le fromaige
Et nous servez de tous nous metz.

PRIMUS PASTOR

Comme ce lait est donc espès ! 2670
On le tailleroit au coutel.

SECUNDUS PASTOR

Je n'an mangay oncques de tel,
C'est pour ce qu'il est de brebis.

HERSENT

Il n'est pas ainsin que tu dix, **
Mes il y a eufz a foison, 2675
C'est ce quil fait la liaison
Et quil l'a ainsin fait espès.

PRIMUS PASTOR

Nous avons heu assés de metz.
Assés avons siz a disner.
Jossieret, sans plux sermonner. 2680
Dy graces, si nous en iron.

SECUNDUS PASTOR.

Je ne feray pas long sermon.
Le grant Dieu de ce beaul diner
Soit loé ! Or sus, sans tarder,
En Bethleam alons courant, 2685
Cy verrons ce tresbel enfant
Que l'ange a dit, mon tresbeaul
[frere,
Pour moy ce est ung beaul mis-
[tere,
Il me tarde que le voions.

TERTIUS PASTOR.

Je suis prest, or nous en alons 2690
Sa, Briel, il te fault venir, ***
Il te fauldra autre servir,
Je ne te remanray jamais.

Il s'an vont vers Bethleam.

2647. le supplié. — 2648. la loingne. — 2650. souffleresse. — 2664. avec. — 2666-2668. Ces trois vers riment ensemble. — 2670. ce et donc supplés. — 2679. siz. — 2686. verront. — 2688. cest. — 2689. la.

* 70 v°. — ** 71 r°. — *** 71 v°.

PRIMUS PASTOR

De Bethleam sommes bien près,
 2695 Veez la la ville en bonne foy.
 Joseret, entre toy et moy
 Qu'il savons les gens saluer,
 Irons devant pour adviser
 Le lieu ou il fait son repaire.

SECUNDUS PASTOR

2700 Puisqu'il vous plait ainsin le fere,
 J'an suis d'acort en bonne foy.
 Compaignons, venés sa, je croy.
 Par ma foy, vezcy le destour
 Ou l'ange nous a dit avant jour
 2705 Que nous le devyons trouver.

TERCIUS PASTOR

C'est mon ! Or, sans plus sermonner,
 Par vostre foy, dedans entrons,
 Devotement le saluons
 Ainsin c'on doit faire ung grant
 [roy.*]
 L'Ange nous dist, et bien le croy,
 2710 Qu'il venoit pour nous tous sauver.

PRIMUS PASTOR

Sire, je vous viendz visiter
 Et aussy vostre douce mere
 Qu'il est douce, non point amere,

Et cy vous veul faire ung present, 2715
 Certes quil est et bel et gent,
 C'est de mon treshon chien Thoiet;
 La moitié vault mieux que Briet
 Pour grosse beste et pour menue.

SECUNDUS PASTOR

Doulx enfant, a vostre venue 2720
 Je vous donne ma penetiere
 Qu'il est tresbonne et bien entiere,
 Et vous donne mon coutelet,
 Tenés, (est il bien joliet?),
 Pour mettre a vostre sainturette. 2725

TERCIUS PASTOR

Mon beaul filz, vecy ma houlette,
 Ma cullerette et mon flageaul,
 En ce monde n'a nul sy beaul,**
 Je le vous donne entierement.

VIRGO MARIA

Nous le recevons doucement, 2730
 Quant vous plara, vous en irés.
 A Dieu soiez vous commendez
 Qu'il todix vous tienne en sa grace.

PRIMUS PASTOR

Amen, ma dame, ainsin ce face !
 Par ma foy, nous nous en alons 2735
 Tous ansamble, et chanterons.

Tres PASTORES insimul cantant :

Conditor alme siderum, le sire des
 Angelz est nez, le monde en est enluminez.
 Compains, chantons : *Noe, Noe.* ***

Tres PASTORES insimul, eodem cantu :

2740 *Qui com dolens interitu*, Honneur luy doit estre rendu,
 Du ciel pour nous est descendu, Compains, chantons : *Noe, Noe.*

2704. *dist.* — 2711. *cous* supplée. — 2718. *moitez* *caul.* — 2737-2739. Portées de musique qui expliquent la coupe bizarre des vers. *Angelz* d'abord écrit après *des* a été barré par Floichot et écrit sur la 2^e ligne.

* 72 r°. — ** 72 v°. — *** 73 r°.

Ejus fortis potencie,

2745 Pour ta grant gloire deservir
Humblement te voulons servir.
Compains, chantons : *Noe, Noe.*

Te deprecamur, agie,

Doulx Dieu, puissant et droicturier,
Ayme nous tous et nous tiens
[chier.

2750 Compains, chantons : *Noe, Noe.*

Laux, honor, virtus, gloria,
Filz de Dieu de Vierge porté,
Par toy soions cy confortez !

2755 Compains, chantons : *Noe, Noe.*

Dictes *Amen* grans et menus.

Sillite.

Tunc revertant in domum suam.

HERSEM, uxor Primi Pastoris

Dont viens tu, grant *jubillemus* ? *

Je me doy bien de toy venter,

Je l'oy sy doucement chanter

2760 Comme ce c'estoit nostre chievre.

Que la sanglante male fievre

Te puisse rompre la guargette

Et ta grosse grasse millette,

Et te puist l'on es forches pendre !

2765 Tu me faix toute nuyt actendre,

Et toujours tu faix au contraire,

Et ne veulx venir au repaire.

Las, que je suis bien adoubbée

Quant a tel soin je suis vouhee !

2770 Reguardés cy, quel culleraut !

Il chante comme ung hupperaut,

Il nous a fait beaul *Sanctorum.*

PRIMUS PASTOR

Foy que doy *Beati quorum,*
C'onques plux n'apris de clargine,
Hersem, nous avons de cōstume, 2775

Et la tenons des anciens,

Car il covient que nous veilliens

Une foix l'an, ceste saison,

Et que veilliens dehors maison,

Car ung grant prophette jadix 2780

Anonça que de paradix **

Nous devoit ung grant pastour
[naistre,

Lequel viendroit pour ceulx repais-
[tre

Quil sont dignes d'avoir sa grace.

Hersent, il fault qu'ainsin ce face, 2785

Hic est quem expectabamus.

FLAMBERGE

Nous chantes tu de *flactamus* ?

Dy, Joseret, sa ta bouteille !

Va sus, bergier, lieuve t'oroille,

Es tu ja sy tost endormy ? 2790

Mangue et te sié icy.

A, que tu as l'eschine roide !

Mangue, la boulie s'effroide,

Josseret, mache *fortiter.*

Hic manducant.

PRIMUS PASTOR

Je veul mangier *viriliter.* 2795

Hersen, Hersen, comple ta couple.

Vous faictes morseaulx quil sont
[doubles,

Par ta guorge ne peuent passer,

Tu les as sy gros entassés

Que ung tout seul n'an passera. 2800

2773. je doy. — 2787. bouteille. — 2791. scier. — 2796. toy. — 2798. peulent.

2773. PSAL. XXXI, 1. — 2787. Missale Romanum : In die parasceves : *Flectamus genua.*

* 73 vo. — ** 74 r°.

A celle clarté la la Deité parfaite
 Veult toute creature par sa grace atraicte.
 Pour ce Cil quil tout voit, tout sçeit et tout agusaicte
 2855 Veult je tienne son siege en terre sans retraicte.

Puis qu'il plait, mon doux Dieu, que je sois espousee,
 Du sanc de ses amis je seray arosee,

 Car pardurablement en vie est glosee.

2860 Pour ce ai ge veistu ceste robbe vermeille
 Et pourté ce calice ; il fault que l'apereille.
 Pour quoy ? pour celle dame quil oncques n'ot pareille,
 Car la mort de son filz me point la et esveille.

2865 Le sang de son enfant covyent que je recueille
 Et de ses saintz martirs dont Enffer sy se deulle,
 Paradix en ait joie et mov, que Dieu le veulle,
 Le fruit sy en soit myen et le monde ayt la feuille!

Ce doux fruit, mon Espoux, vous doint a savorer
 La pucelle norrice que devons honnorer,
 2870 Quil tient en son giron toute joie sans plourer,
 Quil alaicte son Dieu qu'elle doit adorer.

O cueur de crestien, ung petit ymagine
 Ceste douce enfance, ceste douce gesine,
 En la craiche est pour toy Cil quil tout enlumine.
 2875 Pour Dieu, mes douces gens, pensés y sans termine.

Celluy quil tout conprant et sy n'est pas compris
 Sainte Virginité tiend en son giron pris.
 Pour Dieu, mes douces gens, ne soiez pas repris *
 Pour mectre en oblience cela qu'avez appris.

2880 Reguardez et veez parfaite humilité,
 Veez le filz de Dieu en nostre humanité.
 Quel est la creature, a dire verité,
 Quil pour l'amour de Dieu n'ardroit en charité?

2854. *cecil*. — 2856. Un vers sauté. — 2855. *ceul* suppléé. — 2864. *recueille*. — 2868. *doint*
Dieu assavorer. — 2873. *gessine*. — 2875. *il*. — 2882. *dire la*.

* 76 r.

2885 La Charité, ma seur, de douceur enflamee,
 Tu es sy pres de Dieu et de ly tant amee,
 Par toy l'a conceû sans estre entamee
 Ceste petite Vierge, mere de Dieu clamee.

 Quil n'ara charité, he! lasse, que sera ce ?
 Je dix et determine que, ainsin que la glace
 2890 Font devant le soleil quil la froidure chasse,
 Sy feront les pervers devant Dieu et sa face,

 Et ceulx quil charité avront en leur coraige,
 Et par misericorde la mectront en ovraige,
 Dieu sera en leur cueur, car tout ce pour voir sai ge
 2895 Paradix en la fin leur sera heritaigé.

 A ce bel heritaige vous veulle convoier
 Ceste Vierge gisant que en ville priés, *
 Ce doulx petit enfant quil est vostre loyer!
 La sainte Trinité le vous vulle octroier! *Amen.*
 Sillete le grant.

OCTAVIANUS Imperator.

2900 Faictes nous tost venir et sans point deslaier
 Une nostre subjecte c'on dist qu'elle est divine.
 Par qu'ungne nous tenons de la loy Sarazine,
 Nous voulons savoir d'elle ce jamès naistra homme
 Quil soit signoriant sur l'ampire de Rome.
 2905 Goguary, mon messaige, faictes la nous venir.

GOGUERY

Tresnoble puissant prince, c'est fait sans detenir.

Vadat quesitum Sibillam et dicat :

Sibille, belle dame, mon chier seigneur vous mande.

SIBILLA

C'est bien dit. Goguary, je suis en sa comende,
 Avecques vous iray sans faire long arest,
 2910 Contredire ne veul certes, puis qu'il luy plait.

P'ause.

2888. *las.* — 2889. *car.* — 2894. *leurs.* — 2897. *prier.* — 2907. *demende.* — 2908. *dist.* — 2909. *avec.*

* 76 v°.

GOGUERY

Alé et venu sans arest
Chier seigneur suis devers Sibille.
Tantost la verrés cy venir.

SIBILLE

Celluy Dieu quil fait tout venir, *
2915 Hault empereur, vous croisse hon-
[neur
Et vous doint santé et bon jour,
Si que de tous soyez doubtez !

IMPERATOR

Levés vous, dame, et escoutés.
Savés vous pour quoy l'on vous
[mande ?
2920 Nous vous faisons telle demande :
Tout le monde nous tient a sire ;
Si vous prions veullés nous dire
Ce jamais sera qu'homme naisse
Quil nostre puissance abaisse ;
2925 Dictes le nous sans fable espondre.

SIBILLA

Demain vous en saray respondre,
Et ceste nuyt g'y pensseray.
Recedat et intret cameram suam.
Sillete.

PRIMUS REX

Seigneurs, veuillez parler a moy.
Dictes, avés vous aperçue
2930 L'estoille qu'a present j'ay veue

Quil est clere et resplandissant? **
Grand signe nous va demonstrant,
Je vous affye.

SECUNDUS REX

De ce, sire, ne doubtés mye.
Aperçue l'ay voirement 2935
Et me samble qu'ou firmament
N'an y a nulle sy luisant,
Ne sy formant resplandissant
A mon advis.

TERCIUS REX

Je me conforme a vous dix, 2940
Car elle est bien enluminee
Et de grant clarté reparee
A grant endroit.

PRIMUS REX

C'est celle dont vaticinoit
Jadis Balaan, le bon prophete, 2945
Ainsin que l'ay veu en la lectre :
Exibit ex Jacob rutillans, inquit,
[stella.

SECUNDUS REX

Vous dictes voir et après a ***
: *Et confringet ducum agmina.*
Il a long temps que je le vy, 2950
Je vous prometz, c'est ceste cy.

TERCIUS REX

Je l'ay bien veu, des long temps a,
Je m'an recorde de present,
Après avoit certainement
: *Regiones Moab, maxima potentia.* 2955
Avisiez que fere en sera,
Je me tiendray a vostre accord.

2911. *Aler.* — 2912. Ce vers n'a pas de rime. — 2923. *qu'* suppléé. — 2930. *que j'ay.* — 2937. *ny.* — 2950. *je le.*

2928 et sq., Cf. MATTH. II, 2. — 2947. NUMER., XXIV, 17 ; « *Orietur stella ex Jacob, et con-
surget virga de Israel et percutiet duces Moab, vastabitque omnes filios Seth.* »

* 77 r°. — ** 77 v°. — *** 78 r°.

PRIMUS REX

Je conseileroie que tantost
 Nous ansamble eussions advys
 2960 De nous traire vers le païs
 Ou le doux Roy peult estre né ;
 Il est en realle cité
 Certainnement.

SECUNDUS REX

J'an seroie treshien contant,
 2965 Pour certain mieulx ne pourrons
 Il sera de treshault affaire, [fere,
 Ses amis sara pourveoir.

TERCIUS REX

De riens ne nous fault esmouvoir.*
 Quant vous vouldrés, nous parti-
 2970 En bonne foy nous le devrons
 Dedans Jherusalem trouver.

PRIMUS REX

Je m'y vouldroie bien acorder,
 Que c'est une realle ville,
 Pour recevoir ung roy abille,
 2975 Droit la nous covyent cheminer.

SECUNDUS REX

Or nous avansons sans tarder,
 Il me tarde bien que g'y soie,
 Veez l'estoille quil nous convoye,
 Bien nous guidera tous ansamble.
 Sillete.

SIBILLA exeat ex camera et eat ad
 Imperatorem.

O hault empereur, il te samble, 2980
 C'onque ne fut né ne peut estre
 Homme né, ou quil soit a naistre,
 Quil attainne a ta puissance,
 Or n'aies ja en ce fiance,**
 Car je te dix telle nouvelle : 2985
 Par le monde a une pucelle
 Quil l'autre nuyt a enffant eu,
 Comme j'ay par vision veu,
 Et cest enffant mout grant sera,
 En ciel, en terre regnera ; 2990
 Et puis savoir par raison vive,
 Car fontainne d'uille d'olive
 Est sordue en ceste cité
 A sa sainte Nativité,
 Je par verité le t'affirme. 2995

IMPERATOR

Savés vous point le terme
 Ne en quel temps seru
 Que l'enfant dont parlez
 Icy seigneurera ?

SIBILLA

A regner encommencera 3000
 Assez briefment et a ton temps.

IMPERATOR

Nous nous en tenons pour contans.***
 Sy voulons que des la soient faix par le monde
 Haulx chemins eslevez dont ung chascun responde
 3005 De cité en cité jusques aux murs de Rome,
 Et la soit converti tout l'argent et la somme

2958. *je vous.* — 2968. *esmaye.* — 2994. *sa suppléc.* — 2998 Ce vers n'a pas de rime. —
 2999. *Cy.* — 3006. *convertir.*

* 78 v°. — ** 79 r°. — *** 79 v°.

Que nous doit tout le monde, quatre deniers par teste,
 Qu'il nous plait recevoir le Seigneur a grant feste.
 Soit fait ysnellement et sans point retarder.

Pausa.

TERCIUS REX

3010 Ensamble nous fault regarder
 Quelz presens ferons ne quelz dons;
 De sens despourveüz serions
 Ce autrement le voulions fere.

PRIMUS REX

Or en alons, sans plux retraire.
 3015 Quant a moy, je ly offeré
 Planté de fin or esmeré,
 Il y a raison naturelle.

SECUNDUS REX

Et moy en tresbelle vaisselle
 Luy donray ansant odorant, *
 3020 Sur tous les autres bien fleurant,
 Que tel don luy est bien proplice.

TERCIUS REX

Et en lieu d'autre sacrifice
 Luy donray mirre en bonne foy,
 Il y a bien cause pour quoy;
 3025 Pour ce qu'il a double substance,
 Sy est bien droit que je m'avence
 Et a luy mon chemin adresse.

Pause.

TROTIM, nuncius ad Herodem :

Roy, Dieu vous guarat d'avoir tris-
 [tesse,
 Et qu'il vous croisse honneur et
 [joie!

J'ay fait grant chemin et grant voie 3030
 Pour vous nuncier et pour vous dire
 Qu'il est entré, mon tresdoux sire,
 Trois Roys quil sont en vostre
 [terre,
 Je ne sçay qu'il y viennent querre,
 Ou ce c'est pour bien ou pour mal, 3035
 Pour quoy, mon chier seigneur
 [leal,
 Ceste chose je vous tesmoingne.

HERODES

C'est bien merveilleuse besoingne.**
 Que viennent il faire en ma terre ?
 Trotim, va t'an les moy tost querre 3040
 Qu'il s'ameinnet parler a moy,
 Ou ce non leur dy, par ma loy.
 Je les y feray admener.

TROTIM

Sire, je suis en cheminé.

Tunc vadat obviam Regibus et dicat :

Mes seigneurs, Dieu vous guarat 3045
 [tous trois !
 Je vous dix qu'Erode le roys,
 Par quel reaulme vous passés,
 Est vers vous coroussé assés,
 Car il ne sçeit ce c'est pour guerre
 Que vous entrés dedans sa terre, 3050
 Sans son congié, sans sa licence.

3022. Et suppléé. — 3023. mire. — 3025. Car. — 3029. croise. — 3031. et vous dire. — 3039. ciennne. — 3040. t'an suppléé. — 3041. sameinne. — 3049. Car suppléé.

3010 et sq., Cf. MATTH. II, 11.

* 80 r°. — ** 80 v°.

TERCIUS REX

Il n'an doit ja avoir pesance,
Car nous ly dirons bien la cause.

TROTIM

Or en venez tantost, sans pause, *
3055 Par devant luy, se luy dirois.

SECUNDUS REX

Nous y alons, que c'est bien drois
Que nous ly faciens reverence.

Pause.

Tunc vadant ad Herodem et dicant :
Dieu quart Herode de grevance,
Comme nostre cuer le desire !

HERODES

3060 Vous soiez bien venuz, beaul sire,
Vous et ces deux princes vaillans !
Gardez ne soiez deslaians
De moy respondre a ma demande,
Je le vous pry, non pas commande.
3065 Vous venez cy d'estranges regnes
Et si estes lassés et penes,
Je vous demande pour quel chose.

PRIMUS REX

Mon seigneur, dire je vous ose
La cause quil nous achemine : **
3070 Une estoille quil enlumine
Tout le monde de sa lumiere
Nous monstre par verité clere
Que le Roy des Roys cy est nez.

SECUNDUS REX

Mon seigneur, nous sommes penez
3075 Et sy laissons enfans et terre
Et l'alons par tous païs quarre,

Car de verité savons fine
Qu'an ly est la grace divine
Et qu'il est Dieu et homs sans
[doubte.

HERODES

Dictes moy la verité toute 3080
Et me dictes en quel cité
Le trouveray par verité,
Que par Dieu j'ay tresgrant desir
De l'adorer a son plessir,
Dictes, s'an seray mieulx contens. 3085

TERCIUS REX

Mon seigneur, il n'a pas long temps
C'ungne estoille clera vermoille,***
C'onques ne fut veue pareille
En l'air, par laquel demonstrance
Nous est aprouvee la naiscence 3090
Dieu, ce vray Dieu que nous que-
[rons,
A quil trois dons presenterons :
Ansens comme Dieu, or com roy,
Miere a homme, car tel le croy,
Mes certes point nous ne sçavons 3095
Le lieu ou trouver le devons,
Pour tant veullez le nous mons-
[trer.

HERODES

Trotim, sus tost, sans demorer,
Va dire au maistre de la loy
Qu'il se compaire devant moy, 3100
Pour moy ung petit conseilier.

TROTIM

Sire, c'est fait, sans sommeillier,
G'y voix le cours apertement.

Pause.

Tunc vadat.

3065. cy supplée. — 3074. *pene*. — 3085. *contant*. — 3087. *C'ungne estoille clere et vermoille* : le verbe manque. — 3091. *Ce* supplée. — 3093. *Comme*.

* 81 r°. — ** 81 v°. — *** 82 r°.

Dieu vous maintienne bonnement,
3105 Damp Godibert, mon vaillant mais-
[tre ;
Il vous covyent maintenant estre
Par devant Herode le roy, *
Car il est en trop grant effroy.
Venez tantost sans arrester.

DAMP GODIBERT

3110 Je ne veulz cy plux arester,
G'y voix, je suis ja en la voie.

Vadat ad Herodem et dicat genu flexo :
Je prie au grant Dieu qu'il doint joye
A nostre roy et grant liësse.

HERODES

Godebert, je suis en tristesse,
3115 Je vous demande en verité
En quel lieu, en quelle cité,
Vous trouvez en vostre escript
Que doyve naistre Jhesucrist ;
Dictes m'en la verité toute.

GODIBERT

3120 Je la vous diray bien sans doubte,
Je ne feray pas long prologue,
Je m'an voix a ma sinagogue
Estudier dedans mon livre.

Pause.
Tunc vadat ad domum suam.

Sus, Malferas, et te delivre, **
3125 Il me fault reveistir en l'eure.

MALFERAS

Je ne feray pas grant demeure.
Sire, veistés cest ornement,
Et puis chantés bien hautement,
Et lisez fort en vostre rolle.

GODIBERT

Malgré Dieu nostre autel crolle, 3130
Malferas, chante par darriere,
Et te branle et fay maniere.

Cantat :
Varbom Lameth mahot Johans [mahin
Vau saat dicans borim zain bacut [zolande.

Sillete.

Hic vadat versus Erodem et dicat :
 J'ay trouuee vostre demande, 3135
 Le prophete le nous tesmoingne
 Qu'il parle de ceste besoingne ***
 Et dit ainsin selon m'estude :
 « Toy, Belleam, terre de Jude,
 Tu n'es pas petite province, 3140
 Car de toy il sauldra ung prince
 Qu'il mon peuple guouuernerá ».
 Pour quoy je dix que ce sera
 En Bethleam, a mon advys.

HERODES

Il le sembleroit a vous diz. 3145

Tunc dicat ad Reges :
Seigneurs, alés apertement
Et enquerés diligemment
Ou il est, sy l'adorerés,
Puis par moy cy retournerés,
Et me dirés en quel contree
Il est né et, sans demoree,
Je l'iray veoir, n'an doubtez mye.

SECUNDUS REX recedendo :
Adieu toute la compagnie,
L'estoille voy quil nous convoye.
Pausa.

3132. *Cantat* est suppléé. — 3133-3134. Portées de musique. — 3134. Ms. *zai*.

3139-3144. Cf. Маттн. II, 5, 6.

* 82 v°, — ** 83 r°, — *** 83 v°.

PRIMUS REX

3155 Trestout le cueur me rit de joie.*
 Je pense selon ma raison
 Qu'il est dedans ceste maison ;
 Entrons y, que le cueur m'y tire.

TERCIUS REX

Je voy la l'anffant, mon doulx Sire,
 3160 Le doulx Roy quil tous nous def-
 [fand.
 Pausa.

PRIMUS REX, genu flexo :

Je vous ador, mon cher enffant,
 Or vous presente comme roy,
 Tel estes vous et je le croy,
 D'or vous doi ge faire service.

SECUNDUS REX

3165 Vous estes le chief de prestise,
 Mon Dieu que voy tant ynocent,
 Et, pour ce, je vous offre encens,
 Car vous estes Dieu de nature.

TERCIUS REX

Et je vous doy selon droicture
 3170 Adorer comme homme mortel, **
 Car volu avés estre tel
 Affin que l'on vous peust occire.
 Cy vous faix ung present de mirre,
 Car Dieu et homme vous confesse.
 3175 Sy vous pri, Vierge enfenteresse,
 Que pour ly prenez nous presens.

VIRGO MARIA

Le doulx Dieu quil est cy presens
 Les veulle en bon gré recevoir!

TERCIUS REX

A Dieu, dame, jusqu'au revoir!
 Je lo qu'avant que departons 3180
 Que ceste nuyt seans dormons,
 Car je voy que la nuyt aproche.

SECUNDUS REX

Nous dormirons sur ceste couche,
 Car je loe vostre proppos
 Que nous trois preigniens cy repos, 3185
 Car nous submes lassez forment.
 Sillete.
 Tunc dormiunt propter domum Dei.

URIEL ANGELUS incipit :

Seigneurs quil estes la dormans,***
 Quant d'ici vous departirés,
 Par Herode pas n'en irés,
 Car il vous feroit peine traire. 3190

PRIMUS REX vigilando se dicat :

Or sus, seigneurs, or au repaire
 Une voix a crié forment
 Qu'Erode nous fera torment,
 Se nous retournons par sa terre.
 Nous n'avons pas mestierde guerre, 3195
 Alons nous en par autre part.

SECUNDUS REX

Chiere dame, a nostre depart,
 Ayez nous en vostre commande !

VIRGO MARIA

Alés a Dieu, qu'il vous deffande
 Et vous rende tous vous biens faix. 3200
 Tunc recedant, vadant in domum suam.

3158. il. — 3161. adore. — 3165. chierfz. — 3179. jusques. — 3184. loz. — 3189. Hero. — 3190. pesne.

3187 et sq., Cf. MATTH. II, 12.

* 84 r°. — ** 84 v°. — *** 85 r°.

GODEBERT

Je suis a point, Malferas, corne,
Haro, haro, metz moy l'aumuce.

MALFERAS modo ostendat culicem.

3255 Ce n'est pas icy une puce,
Mes est ung pou de porc ou d'oye.

GODIBERT

Tay toy, chantons que chascun
[l'oye.*

Barbin gersonne Joseph merchi-
[donne

Marialas fegone Manuel zoziel
3260 *Gorgiatas Magnuel bartobas*
Fiziel autiotas Raguel.
Sillete.

SYMEOM surgat et eat obviam
Virgial Marie.

Or say ge bien que cil aproche
Quil effacera le reproche
Du fait d'Adam, le premier pere ;
3265 Je le voy pourter a sa mere **
Qu'elle le vient au temple offrir.

Genu flexo :

Chiere dame, veillés souffrir
Que mon Sauveur ung peu em-
[brasse,
Pour Dieu mectés moy sur la brasse
3270 Mon Sauveur et mon jeune Roy.

VIRGO MARIA

Symeon, je le vous octroy,
Enbrassés le, je le vous baille.

SYMEOM

Or n'est il mais riens quil me faille,
Quant mon Dieu de mes bras acolle.

Des or mais, selon la parolle, 3275
Je dormiray en paix, beaul Sire,
Car en grant liesse, sans ire,
Sur l'autel vous veul presenter
Et en l'onneur de vous chanter :
Nunc dimittis seruum tuum, Do- 3280
[mine,
*Secundum verbum tuum in pace.****

GODIBERT et MALFERAS respondeant :
Lumen ad revelationem gentium et
levitam plebis tue, Israel.

VIRGO MARIA

Je veul offrir cy offerande,
Selom ce que la loy commande, 3285
De deux tourtres avec ung sierge.

GODIBERT

Foy que doy ma tante Franberge,
Vous estes donc bien courtoise ;
L'offerande prandray sans noise,
Et vous, vostre enfant reprenés. 3290

SYMEOM

Dame, vostre beaul filz tenés, ****
Que de sa mort grant deul sera,
Et vostre ame transpercera
Le glaive de ly en celle heure.
Pause.

HERODES admirando dicit :

Les trois roys font longue demeure, 3295
Bien deussent estre revenuz ;
Se jamais sont par moy tenus,
Je les feray mettre a martire.

PRIMUS PEREGRINUS

Mon chier seigneur, je vous veul
J'ay furni mon pelerinaige [dire, 3300

3256. est ung pou pou. — 3258-3261. Portées de musique. — 3263. *Virgo Marie.* — 3265. *appourte.* — 3275. *des ores mais.* — 3280-3284. Portées de musique. — 3282. *Rumen.*
3282. Cf. Luc. II, 32 : *ad gloriam plebis tue, Israel.* — 3295 et sq. MATTH. II, 18.
* 87 r°. — ** 87 v°. — *** 88 r°. — **** 88 v°.

En Bethleam et en Cartaigne. Les trois roys sont ja en leur regne,
Par le grant Dieu quil sur tous Alés sont par autre pais.
[regne,

HERODES

3305 Que dis tu ? dea ! je suis trahys.
 Las, qu'esbais suis ! que ferai ge ?
 Bien me doit or tenir la raige.
 Ou sont trestous mes hommes saigez et mes feaulx, *
 Ou sont mes chevaliers leaulx ?
 3310 Je faix commandement real que des ceste heure
 En tout mon regne ne demeure
 Enfant de trois ans en dessoulx que l'on ne face
 Que par l'espee ne passe,
 Affin que cil meurtry soit de quil j'ot dire ;
 3315 Je le veul livrer a martire,
 Quel c'on amainne.

PRIMUS MILES

Mon chier seigneur, Dieu vous
[maintienne !
Je voy trop bien qu'il vous en poise,
Ne veuillez faire telle noise,
Que, par le grant Dieu qu'il me fist,
Il sera par moy desconfit,
Je suis fort, adroit a merveille.

SECUNDUS MILEZ

Je copperay a ung cop la boveille
Jobridam, le roy d'Esnaye,
3325 Quil mectoit bien sould sa narrie,
Quant il pleut, cent hommes en
[l'onbre.
Je tuerai des enfans sans nombre,
Je feray tout a mort livrer.

TERCIUS MILEZ

Or n'y a que du delivrer, **
 Il faut nous soions bien armés, 333o
 Et que nul ne soit espargnez,
 Filz de villain ne gentilhomme,
 C'on ne meurtrise et c'on n'assom-
 [me.
 Pansons d'aler et point d'areste.

**Tunc vadant.
Pause.**

RAGUEL angelus incipit :

Joseph, de par Dieu t'amoneste, 3335
Ta femme et l'enfant d'icy giete,
Et vous en alez en Egipte,
Qu'Erode vostre mort pourchasse.

3305, *dic tu.* — 3306. *Helas que je suis esbais que feraige* (sur une seule ligne). — 3314. *Affin que celluy meurtur soit de quil jou dire.* — 3315. *Je le veul lier a martire quel con amaine* (sur une seule ligne). — 3323. *cob.* — 3324. *Jobridam et le roy : la suppression de et est demandée par la mesure.* — 3326. *homme.* — 3327. *nombres.*

3335. MATTH. II, 13.

• 89 r. — " 89 v.

JOSEPH

Ha! mon doulx Dieu, la tienne grace,
 3340 Quant ton ange me veulx tremectre!
 Dame, il ce fault au chemin mettre,
 Prenés vostre enffent, s'an yrons
 Et d'Erodes departirons,
 Car mestier n'avons de tarder.

VIRGO MARIA

Alons, Dieu nous veulle garder
 3345 Et nous octroye en bon lieu traire.
 Tunc recedant et vadunt in Egiptum.

PRIMUS MILEZ

Dy moy, faulx villain deputaire, *
 As tu nul veu passer par cy?

RUSTICUS

Ah! grant Dieu, la tienne marcy,
 3350 Je voy bien gens d'armes me gar-
 [dent.

A l'eaul, a l'eaul! mes braiez ardent,
 Mes braies me sont alumeez
 Que mes robbes sont enffumeez.
Guaude, vecy pute avenue,
 3355 Vecy une beste menue
 Qu'il c'estoit loigiee en mon guelle.

SECUNDUS MILEZ

Passes avant, villain rebelle;
 As tu nul veu par ceste voye?

RUSTICUS

Ma femme a du cul sy grant roye
 3360 Que g'y metz tout mon labouraige.

UXOR RUSTICI

Mes ung estron sur ton visaige!
 Morir puisse ce ne te roille, **

Meschant villain, de ma connoille!
 Tien, tu aras ceste craboce.

RUSTICUS

Et tu aras ceste belouce, 3365
 Tresorde vil vielle liarde.

UXOR RUSTICI

A que le mal feu d'anfer t'arde
 Ta baulevre et ta pute gorge!

RUSTICUS

Ton cul fust bon varlet de forge,
 Il sceit trop bien comment on souf- 3370
 [fle.

UXOR RUSTICI

Escotés le diable d'Aroffle!
 La male passion te fiere!
 Fuy toy d'icy, tray toy ariere,
 Tresmeschant villain, plain de be-
 [ves, 3375
 Tu es escullé en nous fevez.
 Quant villain naist, diables beur-
 [gent.

RUSTICUS

Je croy mes coillons rues forgent***
 En ces fevez de ce plateaul.

UXOR RUSTICI

Endroit du cul te fault la peaul.
 Cent de diables, comme elle est 3380
 [noire!

RUSTICUS

Flaire, ma seur, ceste premoire,
 Metz ceste odeur a ton visaige,
 Que tu es de tresbeaul charnaige,
 Vert et jaune par fine angoisse,
 Ta barbe ressanble une brosse. 3385
 Certes tu es trop gracieuse,
 Ce tu ne fusses sy raicheuse.
 Bien suis a toy arumaigiez.

3339. *mon supplié*. — 3346. *octroy*. — 3348. *nulz*. — 3349. *Ms. Haa Dieu la*. — 3350. *gend'armes me garde*. — 3356. *loigiez*. — 3371. *daroffle* par minuscule. — 3380. *Sancté deable*. — 3384. *angoise*. — 3387. *jusse*.

* 90 r°. — ** 90 v°. — *** 91 r°.

TERCIUS MILEZ

3390 Ce faulx villain est enraigiez,
Il tient tout le monde a ses fables ;
Alés gesir de par les diables !
Ce pugnoix sanglant villain courbe
Nous a donné mout grant des-
[tourbe
D'acomplir ce que nous commande.

PRIMUS MILEZ

3395 N'y ait femme quil ce deffende, *
A mort, a mort, nul n'an eschappe!
Cheus sont enfans en male grace,
Mors seront sans misericorde,
N'y ara nul quil en estorde,
3400 Que le roy le veult et ordonne.
Tunc oceldunt pueros.

PRIMA MULIER (Rachel).

Mon enfant, ma douce personne !
Dolente, quel mortel guerre !
Bien me deust transglotir la terre
Quant je vous voy mort soutenir.

SECUNDA MULIER (Zebel).

3405 Bien deust a moy la mort venir
Pour vous, mon cuer, que je voy
Le roy quil a ce fait a mort. [mort!
Deust tuer les meres chetives
Quil ne veullent plus estre vivez,
3410 Et laissier ceulx quil n'ont meffait.

SECUNDUS MILEZ

Alons tost raconter le fait
A Herode de ce martire.
Tunc vadant ad Herodem.
Sillite.

TERCIUS MILEZ

Dieu guarit ce noble puissant sire! **
 Mon seigneur, soiez tout contens,
 Nous vous disons que des le temps 3415
 Que Jhesucrist vint a naissance,
 Nous avons mys a descheance,
 Tant autre part qu'en ceste ville,
 D'anffans cent. XL. IIII. mille,
 Et n'aiez point plux de remors, 3420
 Que pour voir Jhesucrist est mors,
 Car telle est nostre esperance.

HERODES

J'an ay au cuer grant alegeance,
Pour ce est il par moy grevé
Qu'il se fust sur moy eslevé. 3425
Bons chevaliers estes et saiges,
Je vous donray grans heritaiges,
Et vous mectray a grant honneur.
Silliete le grant.

JOHANNES BAPTISTA

Prescher me fault de mon Sei-
[gneur.

Audite, insule, 3430
Et actendite populi de longe.
Seigneurs, pour nostre sauvement
Vient Cil quil fist le firmament.***
Tous avés desiré sa face,
Ung chascun penitence face, 3435
Et l'adorés de cueur et bouche,
Car le regne des cieulx aproche.
Par luy sui ge, *in aperto*

3397. *Cheux*. — 3400-1. *Rachael*. — 3403. *transglotit*. — 3407. *la mort*. — 3408. *mere*. — 3409. *veulle*. — 3431. *antandicte*. — 3433. *celluy*.

3430. ISA. XLIX, 1.

* 91 v°. — ** 92 r°. — *** 92 v°.

Vox clamantis in deserto ;
3440 *Parate viam Domini.*

NAASOM

Que ferai ge, povre chetifz,
C'onques ne fix bien en ma vie ?
Sire, que me donnez ale,
Je vous prie que soie baptisez.

SAMUEL

3445 Sire, a vous regeis mes pechers,
Car oncques ne fix se mal non.
Je vous prie, sire, en Dieu le non
Que vous me donnés avissance.

JOHANNES BAPTISTA

Je vous dix, faictes penitance,
3450 En eaue vous baptiseray *
Ou nom de Celluy qu'est veray.
Tunc baptisat.
C'est celluy quil est devant moy
Formé, que je vous monstre au
[doy,

(Tunc ostendat.)

Quil tant ce veult humilier ;
3455 Digne ne suis de deslier
Les courroiez de ses souliers,
Il le covyendra essayier
Et me covyent apertisier.
Je le voy venir baptisier,
3460 Je voy la nostre sauveté,
Vecy l'Aignel de deité,
C'est celluy quil point ne deffault.

DEUS FILIUS

Beaul doulx Pere quil es en hault,
Pour acomplir ta volenté,

Veul aler en autre cité, 3465
Vers le fluve Jordain tout droit
Je m'en veul aler orendroit.
Sillete le grant.

Lors s'en va vers le fluve Jordain, et presche
les dix commandemens de la loy, et dit :

Peuple d'Israel entandez, **
A mon Pere grace randez
Quil pour vous m'anvoye sa jus, 3470
Il regne en Trinité laissus.

Venu suis pour vous enseigner,
Se voulez, et les maulx peurghier
Dont chascun de vous amplix estes.
Enhaultdressés trestous les testes, 3475
Cy ouez dix commandemens
De ma loy, par anseignemens
Quil a vous ames profitables
Seront, c'est chose veritable,
Ce bien les voulez mectre a euvre ; 3480
Or est temps que je les desqueu-
[vre,

Et que devant vous les desclaïre,
Cy en prandrés bon exemplaire.

Sillete.

C'est le premier commandement
Que croire devés fermement 3485
Ung Dieu tout seul en Trinité,
Et que par vostre iniquité
Vous ne croiez en sorcieriez,
Et ne jurés par vous foliez
Vaine parole contre Dieu 3490
Quil sa m'anvoïe en son lieu.
Le second en riens ne jurés, ***
Gardez bien ne vous parjurés,

3443. *aye.* — 3450. *eaue.* — 3451. *cray.* — 3460. *saucecté.* — 3463. *est.* — 3473. *peurgez.*

3440. Cf. MATTH. III, 3; MARC. I, 3; LUC I, 4; JOANN. I, 23. — 3463 et sq., Cf. MATTH. III, 13.

3491. Appel: *Le second.* — * 93 r. — ** 93 v. — *** 94 r.

- Car c'est mal fait quil ce parjure
 3495 De la chose de quoy il jure,
 Et desplait bien a Dieu le Pere,
 Car en la fin on le compere.
 Le tiers est c'on doit reguarder
 Com dignement tu dois garder
 3500 Les festez que l'on te commande,
 Car ce ne le faix, grant amende
 En paieras, ce saiche bien,
 Car faire ne doit nulle rien,
 Et te dois garder en tous tours
 3505 De faire peché en ceulx jours,
 Quelque pecher quil soit mortel.
 Le quart diray quil or est tel :
 Honorer doit pere et mere ;
 Quil ne ce fait, il le compere
 3510 A Celluy quil est en hault mys.
 A tes parens charnelz, amis,
 Tu dois porter obeissance,
 Ou tu es plains d'outrecuidance,
 Orgueilleux, plains d'ingratitude.
 3515 Entandz le quint, ce tu n'es rude,
 Quil dit ne doit larecin faire,
 Ne nulle riens a nul fortraire, *
 De l'autre n'avoir nulle chose,
 Ce point retiens sans mettre glose,
 3520 Car quilconques ce glosera,
 S'ame en enfert tout droit ira.
 Le sixte dit : « N'ayes intancion
 De faire de fornificacion
 N'adultere a femme mariee,
 3525 (Conscience en seroit trop blecee)
 Et deffend religieuses femmes,
 Car mains en perdent corps et
 Après le VII^{me} veut dire [ames.
 Que l'on ne doit nully occire,
 3530 Ne d'espee ne de couteaul,
- Car c'est ung jeu quil n'est pas
 Entandez par devocion, [beaul.
 Desclarer veul l'antancion
 D'occision par ors manieres,
 A antandre sont bien ligieres. 3535
 Je dix que quil fiert d'ungne espee,
 La plaie est plux tost resanee
 Que d'ungne langue venimeuse
 De quoy la personne est joieuse
 Quil de son voisin mal raconte. 3540
 L'autre sy est quil malvoix compte**
 Rent a celluy qu'il est tenus,
 Quil povrez enffans et mienus
 A, et n'ont pas ung boisseaul d'orge,
 Mieulx ne se peut copper la gorge 3545
 Que de luy tollir sa chevance.
 Or est il temps que je m'avanse
 Au VIII^e commandement,
 Je le vous diray briefment.
 Pourter ne doit faulx tesmoin- 3550
 [gnaige.
 Dont aucung puist avoir dom-
 [maige.
 Fay a chacun ce que vouldroiez
 Que l'on te fist, ce sont les voiez
 Que je veul que chacun apprenne,
 Cy les tenez com les ensaigne. 3555
 Le IX^{me} te veul monstrier
 Que tu dois ton prochain amer,
 Ainsin que toy mesmez feroyez,
 C'est a dire que riens tu n'aiez
 Du sien a tort et sans raison. 3560
 A la dame de sa maison
 Tu ne dois villenie faire,
 Ne ses gens en ton hostel traire
 Par decevance ne barat,
 Ne beuf, asne, ne chien, ne chat 3565

3510. Et cil quil es. — 3511. telz. — 3520. ce point. — 3522. Le sixiesme. — 3524. point de.
 — 3526. deffendz. — 3534. hors. — 3539. car quil. — 3554. appranne. — 3563. son host barré.

* 94 v°. — ** 95 r°.

Ne doit prendre de ton voisin, *
 Ne nulle chose, c'est la fin,
 Qu'il ait, se n'est de son vouloir.
 Le X^{me}, sans te douloir,

3570 Te feray tantost assavoir,
 Se tu veulx l'amour Dieu avoir,
 Qu'il est fin et conclusion,
 Guard n'aye pas temptacion
 A ceulx qu'il ont intencion
 3575 De mal faire a leur escient,
 Car il yront a dampnement.
 Ce que vous ay cy devisé,
 Gardez soiez bien advisés
 De le garder et bien tenir,
 3580 Car par ces pointz pourrés venir
 Laissus es cieulx en sainte gloire,
 Mes que de ce ayés memoire ;
 Je vous pryé bien les gardez.
 Sillete le grant.

JOHANNES BAPTISTA

Mes disciples, or antandez,
 3585 A celluy graces vous randez, **
 Il vient, c'est cil dont vous parlay,
 Reguardez, je le montre au doy
 Pour verité.

PRIMUS ANGELUS

Vecy le Dieu de deité,
 3590 Veez cy l'Aignel de sainteté,

Qu'il icy vient par sa bonté,
 C'est l'Aignel de la Vierge né.

DEUS FILIUS, qui est in mondo :

Les biens des cieulx vous soient
 [donnez !]
 Jehan, ma grace en toy habonde,
 Beaulx amis, [plain de grand fa- 3595
 [conde],
 De toy [baptisé je veul estre]
 En ceste [eae].

JOHANNES BAPTISTA

[Helas, mon doulx maistre],
 [Baptisé estre tu desire]
 De moy ? que dis tu, mon doulx
 Je ne t'ouserioe aprochier, [Sire ? 3600
 Ne ton precieulx corps toucher.
 Baptisé deusse estre de toy, ***
 Et tu le veulx estre de moy ?
 Par foy, c'est bien le fait contraire.

DEUS

Jehan, ainsin le covyent il faire, 3605
 Qu'il nous fault acomplir justice.

JOHANNES BAPTISTA

Certes tout le poil me herice
 De parfaire ce grant mistere,
 Baptisier le filz Dieu le Pere,
 Mes toutefois je le feray, 3610
 Mon Dieu, mon Roy baptiseray,

3566. ne de ton. — 3571. de Dieu. — 3583. pry. — 3586. sil. — 3587. le vous. — 3590. cy cy, le deuxième cy barré. — 3592-3. qu'il es in mondo. — 3599. ditu. — 3602. deuse.

3595. Ms. — J. Floichot, probablement parce qu'il ne pouvait plus lire le manuscrit qu'il copiait, a laissé incomplets les vers 3595-3597. Une autre main a complété plus tard, avec une encre plus noire, les vers inachevés — en hésitant — car avant [baptisé je veul estre], on lit encore [veul estre] mal barré. Puis cette seconde main, après avoir barré le nom de personnage et le commencement de la réplique écrits par J. Floichot (JOHANNES BAPTISTA : *Helas que Dieu*) a écrit JOHANNES BAPTISTA à nouveau, et intercalé la fin du vers 3597 et le vers 3598 en entier. Ces additions ont été indiquées par des []. — 3598. MATTH. III, 14.

* 95 v°. — ** 96 r°. — *** 96 v°.

Puisque ainsin le covyent estre.
J'oy laissus une voix celestre.

Hic baptisat eum infundendo aquam, et descendat columba super Deum filium, et iterum a Deo pater cantetur.

DEUS PATER

Veez cy mon chiers Filz bien amé*
3615 Ouquel me suis mout delité,
Celluy antandez et oez,
Et le servez et le loez.

JOHANNES BAPTISTA

De joie suis enluminés,
Car j'ay ouy le Dieu parfait
3620 Quil est present en ce saint fait,
J'ay ouy la voix Dieu ton pere
Crier sur toy en nue clere,
Et le saint Esperit descendre
Et en toy sa mansion prendre**
3625 Et sur toy tous les cieulx ovrir.

RAPHAEL angelus.

Jesu, je te veul recovrir
De ce vestement d'ignocance,
Cy prandz l'escu de patience
Pour acquerir noble victoire.

Pause.

BERIC Johanni Baptiste :

3630 Faire nous fault autre memoire.
Par le grant Dieu, sire enbocé,
Quil vous a icy amesné
Pour ainsin le monde prescher

Et les gens ainsin baptisier,
Deffendre circoncision ? 3635

NACHOR Johanni Baptiste :

Il te fault venir en prison,
En la chartre du roy Herode,
Ne cuide pas que je te mocque.
Or sa, chetifz malheürez,
De grandz copz faiz et annoez, 3640
Tu en aras sur tes espaulles,***
Nous verrons ce manras ces baulez
Que chascun jour mener souloies,
Or passe avant parmy ces voiez.
Modo dicant verberando :
Compain Beric, par dela frappe, 3645
Et garde bien qu'il ne t'eschappe,
Je ly donray ce grant tatin.
Or verrons nous ce son latin
De nous eschapper le fera,
Ce son dieu le delivra 3650
Quil contre nous le fait prescher.

BERIC

Je ly veulx tantost esraichier
Pluseurs des cheveux de la teste
Pour luy faire plus grant moleste. 3655
Au roy Herode le manrons,
Qu'il n'eschappe bien le tenons.
Passe avant, truant desloial,
Le roy verras en sa loial
Majesté, a luy respondras,
Ce grant loppin avant avras 3660
En lieu de mite.

Sillete.

3613-4. *iterum a Deo patre cantetur.* Le mot *iterum* parait se rapporter à une mélodie précédente, qui aura été oubliée par le copiste. — 3614-3617. Portées de musique. — 3614. *chierfz.* — 3616-3618. Ces trois vers riment ensemble. — 3619-3622. Ces quatre vers sont barrés dans le manuscrit, mais encore très lisibles. — 3621. *de Dieu.* — 3624. *maison.* — 3650. *Et ce son.* — 3658. *son.*

3601-3609. MATTH. III, 13-15. — 3614-3617. MATTH. III, 16; LUC. III, 22. — 3630. MARC. VI, 17; LUC. III, 19.

* 97 r. — ** 97 v. — *** 98 r.

NACHOR a Herode :

Roy, vecy le truant herite, *
Personne laide et mout despite,
Quil presche autre loy que la nos-
[tre.

HERODES

3665 Compains, vien sa, es tu apostre ?
Je veul oyr de ta science.

JOHANNES BAPTISTA

Ce nous eussiens bonne constence,
Tu n'eusses pas tollu la femme
Ton frere, dont as grant diffame,
3670 Quil vit et a nom Philipas,
Et la femme, Herodias.
Dy, va, et pour quoy l'as tu prise ?
C'a esté par ta convoitise,
Et contre la loy ensement.

LA FEMME HERODE a son mary :

3675 Sire, jugés le vistement
Pour ce qu'il dit contre nous deux.
De ly ne soiez point piteux,
Je vous pry faictes le tuer.

HERODE a sa femme :

Je le feray leans ruer **
3680 Jusques je face mencion
Du jour de ma nascacion,
Lors sera tenu par grant ire.
Tunc dicat Pharisels :
Mectés le leans sans plux dire
En ces chartres espoventables.
Tunc ducunt ad carceres.

LA PREMIERE DAMOISELLE

3685 Vous parolles mont charitables,
Dame, saichés certainement,

Ne sont, ne je ne scé comment
Vous hayez ainsin ce prudomme,
Juste et saint chascun le nomme,
Car ainsin mon seigneur enhortés 3690
Que mout en est desconfortés.
Je say bien que mout l'a amé ;
Or vois que par vous diffamé
Est et sera par vostre outrage.

HERODIAS a la premiere Damoiselle :

Tay toy, tu aiez au cueur la raige ! 3695
Or ne parle plux de tel chose,
Ne je ne sçay commant tu oses ***
Parler de chose que je face.

LA FILLE HERODE

A peu, guarce, que ne te fece
De ce que tu dix a ma dame ! 3700
Saiches bien que s'il n'y eust ame,
Les yeulx t'otasse de la teste.
Tu dois bien faire joie et feste
De ce truant puilleux et ort !
Par Dieu, il sera mys a mort, 3705
Malgré tous ceulx a qu'il en poise ;
Garde que ne faces plux noise,
Briefment sera mis a martire.

LA PREMIERE DAMOISELLE

Hee garce tresorde, avoultire,
Bien sçay que tu feras requeste 3710
A Herode d'avoir la teste
De Jehan quil est en la prison.
Ta mere yreuse a traison,
Car elle veult sa teste avoir.

LA FILLE HERODE a la Damoiselle :

Saiche bien, te faix assavoir, 3715
Ce meshuy tu m'an dix parolle,

3667. nous supplée. — 3673. Sa esté. — 3680. Ms. fere barré. — 3685. sont. — 3688. Ayez.
— 3690. Quainsin. — 3691. Car mout. — 3696. telle. — 3703. jo barré. — 3714. ceul.
3670 et sq. MARC. VI, 17, 18.

* 98 v°. — ** 99 r°. — *** 99 v°.

Tu t'an pourras tenir pour folle.*
Or t'en taix donc, ce tu m'en croix.

LA PREMIERE DAMOISELLE
a la fille Herode :

Bien voy tu as toutes les loix,
3720 Tresorde doloieuse garce.
Je vouldroie que fusses arce
Et Jehan si fust bien delivré
Et au bon prophete livré
Quil au monde est agreable.

HERODES

3725 Je veulx parolles veritables,
Manteris dame, Herodias.
Trottemenu, plux que le pas
T'an va courant parmy ma terre,
Va tost et revyen plux grant erre,
3730 Dy de par moy a mes amys
Que j'ay a tel jour entrepris
A faire grant solempnité
Du jour de ma nativité,
Et qu'il y soient sans faillir,
3735 S'il veulent m'amour deservir.
Va tost, ne fai point de demeure.

TROTIN

Je seray couru en une heure,**
Car je voix plux tost que le vent,
Mais il me fault boire souvent,
3740 Et pour tant une foix buray
Et ma bouteille vuideray,
Elle en sera trop moins pesant,
Et puis je m'an iray fuyant
En l'ostel du duc Golias.

(Hic bibit.)

3745 Quant me verra, je ne doubt pas
Qu'il ne me face bonne chiere.

GOLIAS DUX

Ung messaige de grant maniere
Voy venir courant tout droit cy,
Mieulx alant long temps a ne vy.
Quelque nouvelle nous dira 3750
Ou en quel part tirer vouldra ;
Je luy veul aler au devant.

TROTIN

Sire, le grant Dieu Tavergant
Vous gart et vostre compaignie !

GOLIAS DUX

Messaiger, Mahon vous benie ! 3755
Dont venez vous sy eschauffé ?

TROTIM

Devers Herode, en verité, ***
Quil vous salue mille fois,
Car il vous ayme en tous endrois
En bonne foy. 3760

GOLIAS DUX

Messaige, certes, je le croy,
Sy fai ge luy certainement.
Est il sain ? nous mande il neant ?
Nous sommes bien a son plessir.

TROTIM

Ouy, saichés que il veult tenir 3765
De sa nativité la feste.
Certes il vous y covyent estre,
Autrement il seroit coursé.

GOLIAS DUX

A ce besoing point ne fauldré,

3722. cy. — 3732. Affaire. — 3736. fait... poult. — 3755. benyst. — 3765. ouyr... quil veul.
— 3767. il covyent.

3733. MATTH. XIV, 6 ; MARC. VI, 21.

* 100 r°. — ** 100 v°. — *** 101 r°.

3770 Pour guainnier d'argent mon pe-
Messaiger, alez en devant [sant.
Et me recommandez a luy.

TROTIM

Mon seigneur, au grant Dieu vous
[dix.

Je m'an voix par chieux Josaphas,*
3775 Son cosin, qu'il ne faille pas
A y estre, comme qu'il soit.

GOLIAS

Gaudin, il vous fault orendroit
Aprester pour veoir ceste feste,
Il y ara maint jeu de geste,
3780 Par ma loy, et mainte carolle.

GAUDIM MILLES

Sire, ce seroit chose folle
Icy ester sanz y aler,
On ce pourroit de nous mocquer.
Mout bien appareillé seray,
3785 Et avecque vous m'an iray
Pour veoir celle grant feste belle.

TROTIM

Je m'an voix fuyant a Tudelle,
Tout droit au prince Josaphas,
Qu'il vienne et qu'il ne tarde pas
3790 Au riche roy bien couronné.
Je ne suis pas trop bestourné,
Pardue n'ay pas ma saison,
J'apersoy ja bien sa maison,**
Je le voy la, ce m'est advys,
3795 Sire, Mahom, vo grans amys,

Vous gart et doint bonne santé,
Et a tout vostre paranté !
Je vous viendz querir bien penez,
Ne laissez pas que ne venez,
Herodes vous envoye querre. 3800

JOSAPHAS

Trotemenu, s'on ly fait guerre,
Il sera bien de moy aidier,
Cil seroit bien outrecuidier
Qu'il le Roy deffier vouldroit.
Certes mont chier le comperroit, 3805
M'espee luy feroie santir.

TROTIM

Certes point ne vous veul mantir,
Nanny, mes il veult faire feste
Plantureuse et sans moleste ;
Venir vous y fault sans arrest, 3810
Vostre presence mout ly plait,
Car c'est de sa nativité.

JOSAPHAS

Se le grant Dieu me doint santé,***
Mout de bon cueur a ly iray,
De mes chevaliers meneray 3815
Tous des meilleurs de ceste terre.
Or tost, Faraon, Pinceguerre,
Je veul qu'a la feste venez,
Et noblement vous contenez,
Gardez bien que ne faillez pas. 3820

PHARAON

De ce faire ne seray las,
Bien tost appareillé seray,
Et de bon cueur vous serviray,
Et ceulx quil seront de la feste,
Et sy vous jure par ma teste, 3825
S'aucun a quil veulle bataille,

3785. avec. — 3787. atudelle par minuscule. — 3801. guarre. — 3805. monchier le conpe-
roit. — 3808. veul.

* 101 v°. — ** 102 r°. — *** 102 v°.

Que il ara, commant qu'il aille,
Et y deusse perdre la teste.

PINCEGUERRE

Se Dieu quart mon corps de tem-
[peste,

3830 Je ne vouldroie pas que j'eusse
Cent mars d'or et que je n'y fusse.
Oncques ne fux en Guallillee,
Mes puisqu'anfin est qu'a l'alee,
Je seray vestu noblement.

TROTIM

3835 J'ay fait cy grant sejournement, *
Tantost iray mon seigneur dire
Ce que j'ay fait par son empire.
On ne m'y a guyere donné
Et s'ay mon corps abandonné
3840 Partout et de nuyt et de jour,
Certes j'en fai peu de sejour,
Il ne m'an chault, puisque suis cy,
A mon seigneur diray cecy.
Je le voy la ou il se siet.

3845 Cil Dieu quil loing voit et hault fiert
Cy gart le noble roy Herode,
Le plus puissant et le plus noble
Certes quil soit en tout le monde !
Vostre lignaige quil habonde
3850 En honneurs et en grands richesses
Viendront tous veoir vous grands
[noblesses.
Cy viendra le roy Josaphas
Et le riche duc Golias ;
J'ay esté partout sans faillir.

HERODES

Tu as tresbien fait mon plessir, 3855
Va boire et toy reposer.
Avant, feras tout aprestier,
Et qu'il n'y ait que regallé.
Faictes qu'il n'y ait nul deffault.

GOLIAS

Gaudim, tantost aler nous fault ** 3860
A la feste ou sommes mandés.

GAUDIM

Monseigneur, a vo volonté,
Oncques mais je ne fux sy lyé,
Je suis ja tout appareillé.
Or alés devant, mon doulx sire. 3865

GOLIAS tunc vadat.

S'il plait a Mahomet mon sire,
Nous serons tantost en la terre
D'Erode quil nous tresmit querre ;
Je voy son palaix et sa tour, 3870
On y a fait mout grant atour
Pour ceste feste, sans doubter.
Premier veul les degrez monter,
Car je voy la de mon lignaige.
Le grant Dieu quil tout assouaige
Et quil tout fit et deffera, 3875
Quant sa volonté sera,
Vous gart, Herode, mon cosin !

HERODES

Et grant honneur vous doint aussy
Mes dieux Taverquant, et Ma-
[homs ! ***
Certes vous estes ung des homs 3880
De la terre que je plux ame

3827. Car. — 3833. qualalee. — 3841. fait. — 3842. chaul. — 3856-58. Ces trois vers riment ensemble. — 3866. Seil. — 3876. Vers trop court. — 3878. ausy. — 3879. Mahom. — 3881. ayme.

* 103 r. — ** 103 v. — *** 104 r.

PHARAON

Nous ne sommes mye sy nices*
Que ne faisons tout son vouloir.

Seez vous, que nul n'y areste,
Decoste moy et la roigne.

3965

PINCEGUERRE

Cause n'ara de ce douloir

3945 De nous en aucungne maniere,
Car nous ferons a bonne chiere
Ce que mon seigneur nous com-
[mande.

HERODES

3950 Marque, faictes que la viande
Soit preste, temps est de diner,
Et qu'il soit fait sans atargier ;
Apourtés l'eaul, cy laverons.

MARQUE

3955 Les tables tandix dresserons ;
Alez laver, car l'eaul est preste.
Jaquemart, fai tost, point n'aresté,
Aide moy a mectre les tables.

JAQUEMART

C'est une chose convenable.
Je t'aideray bien volontiers. **
Prandz de la, compains.

MARQUE

Volontiers.

JAQUEMART

3960 Or peux tu des or mais veoir
Que c'est fait, il ne fault que seoir,
Et penser d'eux tresbien servir.

HERODES

Or sa, beaul cosin, venez seir.
Grant joie faictes de ma feste,

MARQUE

Par Mahon quil tout enlumine,
Il te fault pourter, Jaquemart,
Cest oison entre ces deux plax,
Chascun servirons a planté.
Pour l'amour du grant paranté
De mon seigneur quil est venus !

3970

HERODES

A vous amer suis mout tenus.***
Vous qui estes a ceste table,
Mangez et buvez a foison.

GOLIAS

Des biens avons a grant randon,
Ce seroit a nous villenye
Ce nous ne faisons chiere lie,
Puisque le sire le veult bien.

3975

JOSAPHAS

Je la feray sur toute rien
Pour faire plessir a la court ;
Il seroit bien paillart et lourt
Quil n'aroit le cueur resjoir
Devant la regne qu'est icy,
Quil est douce, plaisant et saige.

3980

HERODIAS

Point ne fault faire le sauvaige,
Puis c'on est entre ses amys,
Et des plus haults de tout païs,
D'onneur, richesse. et de paraige.

3985

3943. faisons. — 3948. faicte. — 3954. fait. — 3957. aide. — 3972. tenu. — 3977. faisons. —
3978. veul. — 3987. hault de tout le.

* 105 v°. — ** 106 r°. — *** 106 v°.

HERODES

Ou est Esglantine la saige, *
 3990 Ma fille ? faictes la venir,
 Ung peu nous fera resjoir
 A mon advys.

Cy arés loz, et vous donrons
 De nostre avoir a grant planté.

ESGLANTINE

Sire, ce Dieu me doint santé,
 Devant vous tantost chanteray.

MARQUE

Levés sus, la belle au cler vis.
 Alez parler a nostre sire,
 3995 Sans contredire.

ESGLANTINE

Sçais tu, Marque, qu'il me veult
 [dire ?
 Certes mout voulontiers iray
 Et de ce lieu me leveray.
 Modo levat se.

: « Celluy doit bien chappeaul porter 4015
 Quil de tous a plux belle amye,
 La plux cointe et la plus jolye
 Or ne le veul ge plux celler ».***

Et puis après je veulz danser,
 Mout bien le me pouez merir, 4020
 Pour resjoir la compaignie,
 Je veul bien faire chiere lie

Joieusement,

Et puis dancer mygnotement,
 Ou mond n'a cy joieuse vie. 4025
 La morisque.

Mon seigneur, Dieu vous croisse
 [honneur
 4000 Et gart la belle compaignie
 De grief mal et de villenie
 Par sa douceur !

HERODES

Nous grans dieux croissent vostre
 [honneur,
 Belle fille ! avant venez,
 4005 Et saigement vous maintenez,
 Et nous dictes une chanson **
 Pour acroistre vostre regnom,
 Et puis dansez mignotement,
 Et chantés jolietement
 4010 Devant mes princes et barons,

HERODES

Se Mahom, fille, me benye,
 Mieulx chanter neouldroie querir,
 Et je le vous veulz bien merir.
 Esglantine, ma fille chiere,
 Vous estes de belle maniere, 4030
 Demandez ce que vousouldrés,
 Et par ma teste vous l'arés,
 Voire la moitié mon realme,
 Et ne deusse plux pourter healme,
 Je le vous promet, ne coronne. 4035

3994. *Alez parler a monseigneur sans contredire* (sur une seule ligne). — 3994-3996. Ces trois vers riment ensemble. — 3998. *croise*. — 4001. *griefz*. — 4003. *croise*. — 4015-4018. Portées de musique. — 4018. *veu*. — 4020. Ce vers n'a pas de rime. — 4025. *monde*. — 4033. *de mon*.

4033. MARC. VI, 23.

* 107 r. — ** 107 v. — *** 108 r.

ESGLANTINE

Je voix demander, c'est la somme,
A ma mere premierement *
Quel don el veult que je demand,
Et puis a vous retourneray.

Vous avez fait folle requeste, 4060
Mes point ne veul trobler la feste,
Ne je ne m'ose pas desdire.
Je la vous octroy, j'an ay ire,
Dolent en suis et corossé,
Il estoit plain de grant bonté. 4065
Marque, va ly copper la teste.

Hic vadat locutum matri sue :

4040 Ma dame, antandés que diray.
Mon seigneur m'a ung don donné,
Tel que demander luyouldré,
Si me viens a vous conseiller
Quel don je devray demander.

HERODIAS

4045 S'a mon vouloir veulx acorder,
Autre riens ne demanderas,
Fors seulement ly requerras
Qu'il te donne de Jehan la teste
(Tu sçeis qu'il me fait grant mo-
[leste])

4050 Affin qu'il laisse le preschier.

ESGLANTINE

Il sera fait sans arester,
Ma dame, je le vous promet.

Revertatur ad Herodem dicens :

Mon seigneur, sans faire long plet,
La teste veul du prisonnier
4055 Quil soloit en ce pais precher,
Quil est liez en vo prison ;
Je ne vous demande autre don **
Pour mon salaire.

HERODES

Je ne sçay que je doye faire.

MARQUE

Vecy la haiche toute preste ;
Jamais ne finiray d'aler,
Droit a Riffart iray parler.
Appourtés le plat après moy, 4070
Et dedans la vous poseray.
Je voix tout droit en la prison.

Et vadat ad carcerem et dicat :

Riffart, ou est ce compaignon ?
Ovre tantost cette prison,
Il me ly fault le col copper. 4075

RIFFLART

Helas, le voulés vous tuer ? ***
Peché est de le mettre a mort,
Conscience point ne remort
Le roy, quant icy vous envoie ?

MARQUE

Delivre toy que male joie 4080
T'anvoie Tavergant nostre Dieu !
Ne cuide pas que ce soit jeu,
Fay que ces huis soient desfermés.

RIFFLART

Je suis de ly mout tormenté,
Mes je ne le puis avencer. 4085
Tu ne m'an puis riens demander,
Tu le tiendz, je suis de ly quicte.

4038. elle. — 4045. ceul. — 4050. laise. — 4055. vers trop long. — 4056. vous. — 4075. Il y fault.

4059. MARC, VI, 26.

* 108 v°. — ** 109 r°. — *** 109 v°.

MARQUE

Or sa, Jehan, tu seras delivre,
 Present la teste tu perdras
 4090 Que jamais tu ne prescheras.
 Baise le col, je frapperay,
 A ung cop seras decolé.

JOHANNES BAPTISTA

Beaul Pere, tu soies loué,
 En tes mains recommande m'ame ; *
 4095 Tu sçeis, j'ay vescu sans diffame,
 Mon doulx Seigneur, mon Crea-
 [tour,
 Tu voix et sçeis en quel atour
 Je suis mys, et par fauce envye ;
 Marcy te pry et sy te prie
 4100 Par ta tresgrant misericorde
 De laquelle je me recorde,
 Et par ta puissance divine,
 Resoy moy en joie quil ne fine,
 Par ta douceur quil n'a pareille.
 Tunc percueclat TORTOR.

MARQUE

4105 C'est fait, or tenez, damoiselle,
 Mectés cecy sous vostre esselle,
 Tandez le plat, je l'y mectray,
 Et cy gisant je le lairay.

ESGLANTINE

A ma dame le pourteray,
 4110 La roygne grant feste en fera,
 Car mout le hêt, de long temps a,
 A luy m'an vois de randonnee,
 Tantost ly sera presentee,
 La ou elle est, a celle table.

Dame, tenés, ce n'est pas fable ; ** 4115
 Certes vecy de Jehan le chief,
 Je doubte qu'an vyenne grant mes-
 Or le recevez, belle mere. [chief,

HERODIAS

Belle fille plaisant et chiere,
 De ce coutel ara par my, 4120
 Pour ce que parle a demy.
 Ma volenté est assouvie,
 Certes, je n'an prandroie mie
 Trestout l'or de ceste contree.
 Las ! je croy qu'il m'a enchantée ! 4125
 Certes, trestout le cueur me fault.

LUCIFERT, maistre diable

A l'assaut, diables, a l'assaut !
 Yssés trestous hors de seans
 Et prenez foissons des liens.
 Vous me faictes tresgrant ver- 4130
 [goinné,
 Point n'antandez a ma besoingne.
 Jehan est or mort sur ces esloi-
 [gnes ;

Se nous avons sa vie perdue,
 Jamès ne nous sera randue
 La perte que nous arons faicte. 4135
 Vous avez tuit cy bien portraicte
 Sa mort, or est il descollés.
 Or alés tost, ce vous voulés, ***
 Appourtés moy son ame icy,
 Et ce bien ne faictes cecy, 4140
 Jamais seans ne retournés.

BAUCIBUS

Comment ! nous serions maulmenés
 Ce celle ame nous eschappoit !
 Lucifert baptre nous feroit !
 Jehan est piessa mys a mort, 4145

4092. cob. — 4093. soie. — 4108. gissant. — 4116. chiefz. — 4134. vous.

* 110 r°. — ** 110 v°. — *** 111 r°.

Mes nul ne nous peult faire tord
Que nous n'aions l'ame de ly.

TEMPEST

J'avoie grant envye sur ly,
Avec toy j'iray voluntiers;
4150 Il a plux de dix ans antiers
Que je le voulsisse tenir.
Dy, Despit, y veulx tu venir?
Il nous y vault mieux tous aler.

DESPIT

Il ne m'an faudra ja parler,
4155 De mes mains ne sera ja quicte,
Il estoit ung tresfaulx hermite,
Mes chascun après ly aloit.

Modo vadant.

BAUCIBUS

Il me soyvent bien qu'il soloit *
Laver les gens ou flum Jordain,
4160 J'en ai certes tresgrant desdaing.
S'ame voy la, je la prandray,
Et a mes deux poingz la tiendray.
Tempest, or la prandz par de la.

TEMPEST

Ah, Despit, et que faix tu la ?
4165 Cest hermite tous nous enchante,
Que nul mal nous ly puissions
[faire.
Ceste chose m'est mout contraire,
Je croy qu'il a d'aucung puissance.

DESPIT

Je le croy bien, mes sa puissance
4170 L'Anfer sy ly despecera,
Tantost qu'an anfer la tiendra.

BAUCIBUS

Chascun de nous ly aidera.

Modo vadant ad infernum.

Maistre Sathanas, je t'apporte **
Une ame, ovre nous la porte,
Tu en peuz ta volenté faire. 4175

LUCIFERT

Cest chose m'est mout contraire,
C'est ung homme trestouz veluz,
Il est mout hereux et trop plux,
Il n'a vescu que de racines,
Et toujours aloit par espines. 4180
J'amasse mieulx qu'il fut a naistre,
Seans vouldroit faire le maistre
Quil plux fort de ly ne seroit;
Mectés le la, il me desplait,
Trop est grevables. 4185

ADAM

Veez cy nouvelles agreables ;
C'est celluy que nous actendons,
Le pris de no redempcion.
Frere, tu soies le bien venu,
Seans longuement detenu 4190
Avons esté en t'atendant,
Delivre serons maintenant
Par ta douceur de ce peril.

ABRAHAM

Sire Dieu, tu nous as gueris, ***
Car, pour la clarté que j'ay veue, 4195
Cy tresgrant joie m'est venue,
Tous en sommes reconfortés.

DAVID

Sire doulx, tu as appourté
Confort a mes amis feaulx,

4148. peul. — 4153. il. — 4159. fluce. — 4162. pointz. — 4166. puisson. — 4170. ly supplée.
— 4178. heureux. — 4186. cy supplée. — 4189. soie.

4177-78. MARC, I, 6.

111 v°. — ** 112 r°. — *** 112 v°.

4200 Pour ce qu'il t'ont esté leaulx,
Tant com il ont esté en vie.

JOHANNES BAPTISTA

Beaul pere, certes ce n'est mye
Jhesucrist quil nous sauvera,
Il viendra, point ne tardera,
4205 Et sera bientost après moy,
Sy n'an soiez point en esmoy,
Pour certain je l'ay baptisé,
Et luy moy, je suis son message ;
Vous savez qu'il ne est si saige
4210 Ne vienne en ceste region
Jusques ad ce que nous voion
Le filz de Dieu tresamiable.

Pause.

*Tunc fiat magnum torturum, et cantatur
Sillete, et hoc facto, LUCIFERT clamabit alta
voce.*

LUCIFERT

Haro, haro, cent mille diables ! *
Vous qu'il en terre estes movables,
4215 Il fault tost que l'un de vous aille,
Et qu'a mon comand pas ne faille
Cil quil sera le plux expert,
Vers Jhesu quil est ou desert,
Pour luy essaier et tempter.

TEMPTATOR, primus diabolus

4220 Ne vous en devez greventer,
Je suis prest de tost bien courir,
Bien croy que le feray morir
Briefment et tost, sans point faillir.

LUCIFERT

Par trois pointz le fault assaillir
4225 Et de tous tempter le te fault,

Je say bien qu'il a grant deffault.
Il y a .XL. jours ou plux
Que ne manga, dont est conclux,
Sy le tempte de glotonnie,
De vaine gloire et d'anvie, 4230
C'a l'ung des trois ce veult su-
[mectre, **
Com mon subject le pourra mectre
Quil le soubmetra a pechier.

TEMPTATOR

De ce l'aray tost entaichié.
Sathanas, je n'y fauldray pas, 4235
Je voix a luy isnel le pas.

Sillete.

Vadat ad Jherum et dicat :

Jhesus, que faix icy tout seul,
Quil es cy longuement oiseulx ?
Tu as .XL. jours juné
Sans avoir de riens desjuné, 4240
Tu te doix bien morir de faim ;
Dy ces pierres deviennent pain,
Ce tu es celluy Dieu, vray Crist.
Ostendat multos lapides.

DEUS

Ne sçeis tu pas qu'il est escript :
« Homs en pain seulement ne vit, 4245
Mès de la parole quil ist
De la bouche de Dieu le Pere » ?

TEMPTATOR

Il fault que autre chose apere.
Je te mectray sur ce clochier, ***
Laissus je t'y voix encrochier. 4250
Sillete.

4207. Ce vers n'a pas de rime. — 4209 nest cy. — 4212. tres amiables. — 4212-4214. Ces trois vers riment ensemble. — 4231. ceul. — 4232. pourras. — 4242. devienne. — 4250. laisus.

4224 et sq., MATTH. IV, 1-11 ; MARC. I, 13 ; LUC. IV.

* 113 r°. — ** 113 v°. — *** 114 r°.

Tunc portat eum super pinnaculum
templi.

Tu peux par tout d'icy veoir.
Or te laisse laval cheoir,
Se es filz de Dieu de nature,
Qu'il est escript en Escripiture

4255 Que les anges te recepvront
Et de blessier te garderont
Que ton pied mecras a la pierre.

DEUS

N'est il pas escript, dy, tempterre,
Tu ne tenteras ton seigneur ?

TEMPTATOR

4260 En une montaigne greigneur
Te mecray pour toy mieulx temp-
[ter,
Lors te pourras tu bien venter
Que, ce tu me veulx adorer,
Je te feray mout honnorer.

Tunc accipiat Jhesum et portet super
montem.

4265 Voy tu laval, tout en la ronde, *
La gloire et tout l'avoir du monde?
Or te laisse premier cheoir,
Et quanque peux d'icy veoir
Je te donray, ce tu m'adores.

DEUS

4270 Va t'am, Sathan, en vain laboures,
Qu'escript est : Ton Dieu adorras,
Et celluy tout seul serviras.

Diabolus recedit et Deus remanet solus; tunc
veniunt ANGELI. Hic loquitur DEUS Angelis:
Mes angelz, pourtés m'an aval.

GABRIEL

Tu as souffert mout grant travail,
Tu as bien le diable vaincu 4275
A la lance et a l'escu
De painne et de victoire.

Tunc vadunt ANGELI.

LE MESSAIGER

Benoite soit la compaignie
Qu'il a l'onneur du fruit de vie
Est au jour d'huy cy assanblee; 4280
De Dieu soit el remuneree !
Nous vous prions treshumblement
Qu'an gré prenez et doucement
Le mistere qu'avons joué,
Qu'avés de bon cuer escouté, 4285
Sans faire noise ne tansons,
De quoy nous vous remercions.
Demain verrés, s'il plait a Dieu,
En ce mesme et proppre lieu
Jouer de Dieu la passion, 4290
Ce nous avons temps et saison.
Chascungs au logiz s'an yra,
Et demain icy reviendra,
Et vous verrés sans fiction
Le prix de no redempcion. 4295

4261. tu supplée. — 4278. Le Messaiger est supplée. — 4281. elle.

* 114 v°. — Vers 4277 à 4295 folio 4 R°.

SECONDE JOURNEE

DE LA

PASSION NOSTRE SEIGNEUR JHESU CRIST

PREDICATOR

*Magnus Dominus noster et magna virtus ejus et sapientie ejus non
est numerus. (PSAL. CXLVI, 5.)*

La haulte sapience de Dieu quil tout gouverne, *
Quil tous secrès enserche, tous jugemens discerne,
Nous soit veray conseil ! Par son divin mistere
Prions devotement a la Vierge tresclere,
4300 Pucelle glorieuse, tresor de sapience,
Mere de Dieu joieuse.....
Qu'elle la nous inpetre devers la court divine,
Et, pour ce qu'a ce fere elle soit plus encline,
Par devant son ymaige nous agenouillerons,
4305 De fin cueur et humble nous la saluerons,
Le salut ly dirons qui du trosne celestre
Ly fut tremys s'aval, quant Dieu vult son filz estre,
Par Gabriel archange quil point ne varia,
Nouvel salut ly dist par *Ace Maria*.

Magnus Dominus loco etc.

Sermo pro alegatis.

4310 De Dieu la sapience sy est mout mesurable, **
Et toutes choses mue et sy n'est pas muable,
Toute chose dispose fortement a sa guise,
Oncques rien ne fit Dieu, se n'est par grant devise.

Prima distinctio.

4315 Quatres ryez (?) eslargy par fine verité,
Quant du corps de la Vierge vint a nativité.

Seconde etc. supplée. — 4296. Psal. etc. supplée. — 4296 et sq. Tous ces vers sont coupés à l'hémistiche et écrits sur deux lignes. — 4301. Hémistiche sauté par le copiste. — 4310. cy. — 4311. forsmement. — 4314. ryez (?) mots douteux, je ne comprends pas.

* 5 r°. — ** 5 v°.

Cest arbre, le filz Dieu, dont mesmoire avons fait,
 Feulla, flurit, fit fruit en son aige parfait.
 Les feuiliez qu'il getta sont predicacions,
 Les fleurs sont les vertus, ces operacions,
 4320 Le fruit quil en sailit fut la redempcion
 Quil a tous proffita, selon m'antancion,
 Voire aux bons d'enfert qu'il racheta vraiment, *
 Et a nous quil creons le Nouvel Testament,
 Quil mangeons ce doulx fruyt, ainclin le devons croire.
 4325 Comment le mangeons nous, or en faisons memoire.
 Le tresdoux fruyt de vie quil nous vint visiter,
 Quant il nous vult des mains du diable acquicter,
 Par sa mort precieuse qu'il souffrit mout amere,
 Appela ses apostres, puis il leur dist : « Mes freres,
 4330 Par desir de soupper avec vous sopperé,
 Creez, devant ma mort jamès n'y mangeré ».
 Ce fut le grant jeudy, veille du grant divendre,
 Qu'avecques eux souppa le tresdoux fin cueur tendre ;
 Il leur lava les piedz, puis fist son testament,
 4335 En la clause duquel leur laissa proprement
 Le fruit de paradix, et leur abandonna,
 Quant ou saint sacrement son corps il leur donna ; **
Accipite et manducate, hoc est corpus meum.
 Son corps nous vult laisser le tresdoux Roy celestre,
 4340 Il nous vult a ly joindre et a nous le vult estre,
 Il vult avecques nous en tout temps demorer,
 Si l'en devons forment louer et honnorer.
 Par sa mort precieuse fut Enfer desgarny,
 Brisé et despoillié, et diables escharnis,
 4345 De la loy de pecher fut la chartre cassee,
 Et de paradix est apparant la passee.
 Or peult dire le diable que il a mal ovré,
 Car nous avons ariere paradix recouvré
 Et si haulte noblesse que Dieu est nostre frere,
 4350 Et sy est nostre seur sa glorieuse mere.

4226. *vient.* — 4332. Le 1^{er} *grant* suppléé. — 4332. *dimanche* barré. — 4333. *avec.* — 4335. *laisa.* — 4349. *cy.*

4330 et sq. Luc., XXII, 15.

* 6^{re}. — ** 6^{ve}.

Secunda distinctio.

Heredes quidem Dei, coheredes autem Christi. (Pauli ad ROMAN., VIII, 17).

Du testament Jhesu quil sont executeurs ? *
 Certes ce sont les prestres, de paradix tuteurs,
 Il sont les cherubins a la flambant espee
 Qui les pervers enchassent et aux bons font l'antree.
 4355 Leurs langues sont les clefs pour Paradix ovrir
 Aux pecheurs quil leurs vices leur voudront descouvrir;
 A ceux quil a eulx viennent par vraie confession
 De l'auctorité Dieu donnent remission,
 Paradix il leur ovrent, le fruit leur abandonnent,
 4360 Quant le fruit de la Vierge au saint sacrement donnent.
 S'il pensoient le jour une foix seulement
 Le beaul mistere doulx et le grant sacrement,
 Certes je ne creus oncques ne aussy pourroie croire
 Que ja il ne perdissent de pecher la memoire. **
 4365 Entre vous, seigneurs prestres, usez de pacience.
 Dits estes cherubins, ce est planté de science,
 Vous estes la clarté en la maison Dieu mise,
 Vous estes la banniere de toute sainte Eglise,
 Tels vous nomme et appelle Dieu quil vault et valut,
 4370 Vous estes pour conduire au droit port de salut,
 De faire saintes euvres ne vous soit pas grevant !
 Vous poutés la banniere, aler devez devant,
 Vous nous devés conduire par sy droit exemplaire
 Que puissés vous et tous au port de vertus traire.
 4375 Le port et le passaige nous face et appareille
 La dame precedant quil oncques n'out pareille.

Amen.

4350-1. *Pauli* etc. suppléé. — 4351. *executeur*. — 4355, 4361, 4362, 4364. Vers écrits sur une seule ligne, à la différence des autres. — 4355. *clerfs*. — 4366. *Dit*. — 4367. *donne*. — 4369. *tel*. — 4371. *eures*.

* 7 r. — ** 7 v.

SEQUITUR PASSIO

DEUS

Aler me covyent sans demoire, *
 Outre la terre de Judee,
 Prescher aux gens de Galillee,
 4380 A ceulx quil sieent en tenebres,
 Pour donner lumiere aux Ebrieffz,
 En la terre de Zabullon,
 De Neptalin et de plux long.
 Sillete.

Lors a'en va et parle au peuple d'Israel.
 Bonnes gens, faictes penitence,
 4385 Le regne des cieux encommence.
 Pierre quil es en celle nef,
 Et André, ton frere l'aisné,
 Quil des poissons estes preneurs,
 Venez, je vous feray pescheurs
 4390 Non pas des poissons, mais des
 [hommes.

PETRUS

Je feray ce que tu me sommes,
 Je laisseray et pere et mere,
 Parans, amys, et seurs et freres,
 Et quanque je pourray finer,
 4395 Et si vouloie aler disner;
 Si te suivray pour tout laisser.

ANDREAS

Je ne me veulx pas abaissier **
 Que n'ansuyve mon Dieu, mon Roy,
 Je laisseray et nefz et roiz,
 Timplez (?), ruberot et joinchee, 4400
 Bouteaul, et clareaul et bohee,
 Nasseron, saulnoir et filer,
 Pour vous servir sans deslivrer,
 Et laisseray tous mes voisins.

DEUS loquittur Johanni et Jacobo.

Que faictes vous, mes deux cosins ? 4405
 Ne peschez plux, laissez ester,
 Venez a moy sans arester,
 Vous en avrez bon gueredon.

JACOBUS MAJOR

Il fait bon guaigner le pardon,
 Il est nostre cosin germain. 4410
 Jehan, prenons le plux pour le
 [mains,
 Car saiges serons de l'ansuyvre.

JOHANNES EVANGELISTA

Les bons doit l'on toujours ansuy-
 Je le suyvray en Galillee, *** [vre.
 Mon pere lairay Zebedee, 4415
 Et mes angins et mes poissons ;

4377. Le titre *Sequitur Passio* est écrit en grosses lettres au bas du folio 114 v° du Ms., après l'indication *Tunc cadunt Angeli*. — 4380. *scieent*. — 4381. Rime insuffisante. — 4386. *quil est... nefz*. — 4387. *le né*. — 4395. *cy*. — 4396. *laisier*. — 4398. *Que je*. — 4400. *Timplez ou Tiuplez*, mot douteux. — 4401. Le 1^{er} et suppléé. — 4411. *moins*. — 4412. *saige*. — 4416. *poisons*.

4382 et sq., MATTH. IV, 13-18, etc. — 4397-4405. MATTH. IV, 18-22; MARC. I, 16-18; JOANN. I, 40-41. — 4405-4407. MATTH. X, 1-5; MARC. I, 19-20; II, 13-14; LUC. VI, 13-17; JOANN. I, 37-51.

* 115 r°. — ** 115 v°. — *** 116 r°.

De le servir point ne cessons
Pour faire son commandement.

DEUS
Matheo et Bartholomeo loquitur.

Vous n'ovrés mye follement.
4420 Et toy quil reçoix les passaiges,
Easuy moy, sy feras que saige.
Plux publicque de toy ne vy,
Tu as nom Mathé et le cry,
Suy moy, tes pechers te pardonne.
4425 Et toy qu'es vestu de sydonne,
Suy moy et laisse ta noblesse.

MATHEUS

Sire, en quil est toute prouesse,
Avec vous vivray et mourray,
Plux passaiges ne recepvray,
4430 Car ce n'est pas loial mestier.

BARTHOLOMEUS

De tel seigneur avons mestier,
Exemple veul prandre a Mathé. •
Je laisseray tout mon chastel;
Pour m'ame sauver et mon corps,
4435 Laisseray tout que ne soie mors
De la Mort infernal obscure
Quil sans fin est et toujours dure,
Et vous suyvray, sire piteux.

DEUS loquitur Simoni et Thadeo.

Freres estes entre vous deux,
4440 De mes disciplez vous retien.

SYMON

Chier seigneur, et je le veul bien,
Et laisseray tout mon chatel,

Et pour ce vouhe chaasté
Et sy vouhe obediante.

THADEUS

Tout mon avoir et ma chevance 4445
Laisseray pour vostre vouloir,
Mais de riens ne me doit chaloir,
Puisqu'il te plait c'avec toy soie.
.....
.....

JUDAS

Ha ! sire, quil t'a cecy dit ? ••
Oncques je ne fix tel contraire, 4450
Et que vault tant crier ne braire ?
A toy ne veul pas avoir plet,
Je te serviré, s'il te plait,
De moy aras trop beaul service.

DEUS

Et je te retien par tel guise, 4455
Or te gart d'icy en avant
De mal faire, je te command,
De receveur aras le nom,
Et te garde d'estre larron;
Des or mais te dois chastier, 4460
Tu avras le X^{me} denier
De tout ce qu'on me donnera.

JUDAS

Et par le grant Dieu quil voudra
Toy faire chose quil t'annuyt ?
Ansoix veilleray toute nuyt 4465
Que ne soie baptu a tous jours.

DEUS

Ovrons tandix comme il est jours,
Tandix que la clarté est clere, ***

4425. cydonne. — 4428. mouray. — 4433. laiseray. — 4448. Le Ms. a une lacune d'un folio au moins où Judas devait raconter à Jésus sa sinistre légende. — 4449. dist. — 4462. donra. — 4466. Quil ne soit.

4467-4469. JOANN. IX, 4. *Me oportet operari opera ejus qui misit me, donec dies est.*

* 116 v°. — ** 117 r°. — *** 117 v°.

Ovrer veulz les ovres mon Pere.
 4470 Aler nous fault par le pais
 Pour conforter les esbaïs,
 Je ne suis pas venus s'aval
 Pour guarir ceulx quil n'ont pas
 Mes pour les malades sener [mal,
 4475 Et a vraie santé mener.
 Or alez deux et deux devant,
 Car vous estes mon saint couvant,
 Par lê pais et par la terre.

DEMONIACUS

Alas, alas !

4480 Mon cul a cy grant fain de poirre...
 Et quil ne vous ayme, faucille en
 [poignet,
 Maistre Pierre du Cuignet ?
 La turtre pitoy.....
 Quatre blans et mes despens.
 4485 Jhesu, beaul sire,
 An yre, an yre,
 Aussy vraiment qu'a nul mal n'y
 Quant serai ge [pensoie.
 Saige ?
 4490 Jamais, nul jour.....
 Elle estoit grise,
 Quant je m'avise.
 Jhesu, que viendz tu icy querre ?
 A ! Jhesu, que viendz tu cy querre ?
 4495 Vray filz de Dieu je te confesse,
 Sy te pry que mon torment cesse ;
 Pour quoy es tu venu vers moy, *

Car je ne voix mye vers toy ?
 Bien sçay que tu es saintz des
 [saintz
 Quil du saint Esperit est plains ; 4500
 Quant je te voy, trestout enraige.
 Fay moy ung petit d'avantaige,
 Et me laisse en ce corps seans.

DEUS

Faulx esprit, or saulx de leans,
 Par ma vertu le te command. 4505

DEMONIACUS genu flexo :

Sire, je suis en ton command,
 Car tu m'as donné la santé
 Du diable quil m'avoit tempté ;
 Je t'an rendz graces et marcy.
 Bonnes gens, beaul miracle a cy. 4510
 Delivré m'a de l'ennemy
 Dont j'ay tant plorer et gemir
 Bien y doyvent tous prandre exem-
 [ple.

DEUS

En Jherusalem droit au temple
 Il nous covyent aler de près. ** 4515
 Je voix devant, venez après,
 Quil m'amera avec moy vienne.

THOMAS

Cil devroit avoir grant essoine
 Quil aler o toy ne pourroit,
 Couars est quil ne le vouldroit. 4520
 Alons tous en sa compaignie,
 Seigneurs, c'est le veray Messie
 Quy tous nous maulx peult es-
 [quicter.

4478, 4479, 4480, 4483, 4484, 4487. 4490. Tous ces vers sont laissés sans rimes. — 4482. *guignet*. — 4485 et 4486, 4488 et 4489. Ces vers sont écrits sur la même ligne. — 4487. *Ausy*. — 4491 et 4492. Vers réunis sur la même ligne. — 4494. *icy*. — 4502. *d'avantaige*. — 4504. *esperit*. — 4513. *doyves*. — 4522. nous suppléé.

4472-4477. MATTH. IX, 12-13. — 4493-4513. MARC. I, 23-28 ; LUC. 9, 32-38. — 4499. MARC. I, 24 *scio qui sis, Sanctus Dei*. — 4501-4504. En marge du Ms. *Amo Deum super omnia bona* d'une main du xvi^e siècle.

* 118 r°. — ** 118 v°.

IMPOTENS

He ! Dieu, dainne moy visiter !
 4525 Beaul sire Dieu ou chacun trait,
 Reguardés ce povre contrait,
 Car il a bien trante et huit ans
 Que je gy cy, des cellui temps
 Sy en suis dolent et marris.

DEUS

4530 Amys, veuls tu estre gueris,
 Estre aussy sain comme une pom-
 me ?

IMPOTENS

Mon doulx sire, cy ne voy homme *
 Qu'il de moy veulle prandre cure
 De moy mectre en l'avanture
 4535 En la piscine necte et pure.
 Après que l'eau est remuee,
 Plux fort de moy sans demoree
 Y entre quil forment m'offent.

DEUS

Conforte toy, mon doulx enfant,
 4540 Tes pechers te sont pardonnés.

YSACHAR

Gamaliel, or escoutés.
 Avez ouy le grant diffame
 Que cil a dit et le grant blasme
 Qu'il dit qu'il quicte les pechierz ?

GAMALIEL

4545 C'est doncques ung homme en-
 [raigez,
 Nul ne peult pechierz pardonner
 Ce n'est Dieu quil tout peult donner;
 Je ne le puis croire a nul feur.

DEUS

Quelles pensez avez ou cuer **
 4550 Entre vous, gens Pharisiens ?

Lequel chose est plux fort liens,
 Ou tous les pechiers pardonner,
 Ou a homme santer donner ?
 Et pour ce je feray ainsinques :
 Lieuve toy sus, paralitiques, 4555
 Prand ton lit, va en ta maison.

IMPOTENS

Or voi ge par droicte raison,
 Qu'an toy est la vertu divine,
 Descy ensuyvray ta doctrine,
 Et feray ce que tu me dix. 4560

YSACHAR

He ! meschans, il est samedix,
 Tu ne doix pas ton lit porter.

GAMALIEL

Bon vous fist en ung sac bouter
 Quant trespasés commandement.
 Il euvre par enchantement, 4565
 Les commandements Dieu abat ;
 Qu'il ne fera pas le sabbat
 Il n'est bonne loy que il tienne.

CEC'US NAT'US

A ! sire, de moy, te souviennne ! ***
 Des que fux né, je ne vix guoute, 4570
 Ne je ne sçay ou je me boute,
 S'aucung ne me guide ou mainne.

ANDREAS

Maistre, s'il te plait, nous enseigne
 Qu'a peché cil ne ses parans,
 Qu'il est aveugle apparans ; 4575
 Pourquoi ainsin nez a esté ?

4527. trente et six. — 4530. oeil. — 4561. Et meschans. — 4574. sil.

4524-4570. JOANN. V, 1-18. — 4569-4573. JOANN. IX.

* 119 r°. — ** 119 v°. — *** 120 r°.

DEUS

Pour ce quil soit magnifesté
 En ly les ovres de mon Pere.
*Tunc expuat super terram, et ponat luti super
 oculos CECI.*

Va t'en laver en l'eau clere
 4580 Du fluve nommé Siloe
 Tes yeulx quil sont par moy boué,
 Et ainsin receprvas clarté.

CECUS

Incontinent, je le feray.
Tunc vadat lotum oculos et videt.
 Pause.

MARQUE

Dy moy, Acquim, n'esse pas tel, *
 4585 Dy moy, dy, n'esse pas l'aveugles?

ACQUIM

Le grant Dieu, ce tu n'ez bien beu-
 [glez,
 Saiches ja, ce ne est il mye.

MARQUE

Si est, ce le grant Dieu m'aye,
 C'est cil quil ou temple seoit,
 4590 Quil des le ventre ne veoit,
 Que l'on tenoit en tel vité.

CECUS

Par Dieu, sire, c'est verité,
 Pour ce que guoute ne veioie.

MARQUE

Or me dix, ce Dieu te doint joie,
 4595 Comment t'est la clarté donnee ?

CECUS

Ungs hons a la terre estuppee, **
 Et m'a mys sur les yeulx la boe,
 Et me fit laver en Siloe,
 Et je reçois clarté en l'eure.

ACQUIM

Or me dix sans longue demeure 4600
 Quil est cil quil veoir t'a fait ?

CECUS

Je croy que il est hons parfait,
 Certes, et qu'il est vray prophetes.

MARQUE

Or nous dix donc a bonnes certes
 Comment as recovré la veue, 4605
 Et comment la chose est venue.
 Croire ne le puis nullement.

CECUS

Je vous ay dit presentement,
 Ung prophete a pris la boe,
 Puis m'a fait laver en Siloe. 4610
 Et ma veue ay recouvree, ***
 La chose est tresbien aprouvee
 Que du grant Dieu est bien amys.

ACQUIM

Alons par devers ses amys
 Savoir de verité qu'il est, 4615
 Comment la veue rendue luy est.
 Preudons, venez incontinent,
 Au temple, pour savoir comment
 Vostre filz a reçu la veue.

4579. Ms. *l'eaul*. — 4580-4583. Ces quatre vers riment ensemble. — 4584. Ce vers n'a pas de rime, ou rime bien difficilement avec *feray*, *feré*. — 4587. *nest*. — 4588. *Cy*. — 4589. *sil*. — 4591. Ms. *vitel* pour *vité*. — 4602. *quil*. — 4603. *prophetes*. — 4604. *bonne certes*. — 4611. *recorre*. — 4619. *vehue*.

* 120 v°. — ** 121 r°. — *** 121 v°.

PATER CECI

4620 Quant ma femme sera venue,
G'iray, sire, c'est bien raison ;
Vez la cy, gardez la maison,
Et je voix aux seigneurs parler.

MARLIER, mater Ceci

Or vous gardés de trop parler.

4625 Il ne veulent que enquerir
S'il orront a nuls regehir
Quil dient bien du grant prophete,
Affin que tantost on le mette
De la sinagogue dehors.

PATER CECI

4630 M'amie j'an suis bien racors. *

Mes seigneurs, que vous plait il
Je suis venus sans contredire [dire ?
Assavoir que vous me mandez.

MARQUE

Dy nous comment ton filz est nez,
4635 Et comment a reçu la veue.

PATER

Par le Dieu quil a fait la nue,
Je say bien que c'est cy mon filz,
Et que tout aveugle nasquit,
Mais comment on l'a fait reveoir,
4640 Je n'an say riens, saichez de voir.
Il a aige et sayt parler,
Vous ly pouez bien demander.
Je n'an sçaroie dire autre chose.

HACQUIM

Quil est ce quil t'a mys la boe
4645 Au jour d'uy, et sy est sabbat ?
Toute nostre loy il abat,
Il ne fait que gens enchanter.

CECUS

Or ai ge esté aveugle nez, **
Voulez vous dire que celluy
4650 Quil la veue m'a randue huy,
Ne soit de par Dieu envoiés ?
Vous serez de Dieu renioiez,
Si vous le croiez autrement.

GAMALIEL vadat ad Judeos.

Seigneurs, tout va malvoisement ;
Se le peuple le sçeit, je doubte 4655
Que il n'ansuyve la loy toute.
Vecy ung bien malvoix exemple.

AMALEC

Nous ly contredirons le temple.
En soit faict conspiracion
4660 Que cil quil fera mançon
Du nom Jhesu en soit hors mys.

YSACHAR

Vous dictes tresbien, doulx amys,
Trestous ad ce nous acordons.

VIVANT

Seigneurs, tous a ly nous ordons, ***
Gettons le hors, hay, hay, quil 4665
[guogue.

Tunc ejelunt eum extra Sinagogam.

DEUS loquittur Ceco

Puisqu'es hors de la Sinagogue,
Ne croys tu Dieu plain de pitié ?

CECUS

Les faulx Juifz m'en ont getté
Pour ce que nommay vostre non.

4625. veulle. — 4626. nul. — 4635. vehue. — 4641. say. — 4659. faicte. — 4667. croy,

* 122 r°. — ** 122 v°. — *** 123 r°.

Dicat genu flexo :

4670 Sire Dieu, plain de grant renon,
Louer vous doix et gracier
Et souventes fois mercier,
Car mout est grant vostre pouoir.
Tunc recedat.

GAMALIEL

Que nous fault il cy tant seoir ?
4675 Nostre loy, ce pouez veoir,
Va a declin
Par celluy quil fit d'eau vin
Es nopces chieux Arcetreclin,
Quil bien resamble
4680 Ung faulx homme, comme il me
[sanble,
Sy lo que nous aions amsamble *
De ce conseil.

AMALEC

Par la loy Dieu, je le conseil,
Et ung chascun plux qu'il souloit
4685 Soit advisez
De luy nuyre et bien atisez,
Comment il soit forment brisez
Quil le tiendra,
Et cil quil plux tost le prandra
4690 Devant l'evesque le manra,
Trop a meffait.

NEPTALIM

Je sçay trop bien quanqu'il a fait :
En Gualillee il a forfait
Et mal usé,
4695 Il a le païs abusé
Et les bonnes gens abusé,
Dont j'ay grant deul.

VIVANT

Seigneurs, faisons le bien et bel,
Alons, tandix que c'est novel,
Dire a l'evesque ** 4700
Et a Anne qu'est pres d'ilecque.
Pharisien, venés avecques
Nous, s'il vous plait.

YSACHAR pharisien

Seigneur, ce pas ne vous desplait,
A ly voulons bien avoir plait, 4705
Qu'il est maux homs.

GAMALIEL

Il se boute par les maisons
Et presche malvoises raisons
Par sa folie ;
Or alons tost, je vous en prie, 4710
Sy ly compterons de sa vie
Toute la cause.
Tunc vadunt ad consilium versus Caypham.
Sillete.

VIVANT

Il nous fault icy faire pause
Cil Dieu, quil tous les sains exauce
A grant honneur, 4715
Sy quart l'evesque, mon seigneur,
Et luy doint joie cy grigneur ***
Que je voudroie !

CAYPHAS

Seigneurs, le grant Dieu vous doint
[joie!
Vostre paix soit avec la moie ! 4720
Quelles nouvelles
Dictes moy, et c'elles sont belles,

4674. faul... tan. — 4677. eaul. — 4693. il suppléc. — 4694-4696. Ces trois vers ont la même rime. — 4704. nous. — 4706. malvoix homs. — 4720. avecque... la noie (sic).

* 123 v°. — ** 124 r°. — *** 124 v°.

Car je veul savoir les querelles
De vous tous huy.

AMALEC

4725 Chier seigneur, or ne vous annuyt !
Plaindrè nous venons d'un grant
Quil n'est pas court [bruyt
D'ung annemy quil par tout court.
Je croy qu'il veulle tenir court,
4730 Car il ordonne
Apostres, a quil grant don il donne,
Et disciples a qu'il pardonne
Tous leurs pechiers.

NEPTALIN

Il leur dit : « Le monde serchés,
4735 Et les malades guarissés *
De trestous maulx. »

VIVANT

Mon seigneur, il est costumiers
De faire mal en tous sentiers,
Et mencion
4740 Fait de baptesme et d'onction,
Et deffend circoncision
Par son effort.

CAYPHAS

Annas, trouvés an ce confort ?

ANNAS

Je n'y voy fors que desconfort
4745 Quant il baptise ;
Toutes voies je vous advise
Ce que ferés en vo devise,
Qu'a jour de feste
Ne soit point prins pour la moleste
4750 De ceulx quil soient de sa geste.

Alés armés,
De bien baptre ne l'espargniez, **
Car nous serons tous diffamés
S'il persevere.

MARQUE

N'en parlés plux, laissez moy faire, 4755
Je sçairay ou est son repaire
Tost et briefment,
Et saichés tous certainement
Que vostre bon commandement
Acompliray. 4760

ACQUIM

Par le grand Dieu, grant dessir ay
De le tenir, vers ly iray
Sans plus tarder,
Car je le vueil de pres garder,
Et s'on ne me puisse larder, 4765
Se je le tien,
Je le froteray sy tresbien,
Le grant Dieu, qu'il n'y faudra
Quil qu'an desplaie. [rien,

SYMON PHARISEUS vadat obviam
Jhesum :

Mon seigneur, je seray mout aise, *** 4770
J'ay ung hostel quil est tout vostre,
S'il vous plaisoit et vous apostres
Au jour d'uy diner avec moy.

DEUS

Ouy, Symon, je le t'otroy.
Je voy bien, de bon cueur le dix, 4775
Pour ce ne t'est pas contredix
Ce que me requiers a ceste heure.

4731. dom. — 4734. dist. — 4736. Ce vers n'a pas de rime. — 4737. costumier. — 4739. mancion. — 4743. san. — 4746. toutes fois. — 4747. vous. — 4769-4770. pharisien. — 4777-8. pharisien.

4751. Au bas du f : Amo. aime, d'une écriture du xvi^e siècle. — 4770 et sq. Luc. VII. 39.

* 125 r^e. — ** 125 v^e. — *** 126 r^e.

SYMON PHARISEUS revertatur
in domum suam.

Sus, Doucet, va tost sans demeure,
Seans viendra Jhesu, mon sire,
4780 Cy fault de l'aigue, sans plux dire,
De la fontaine soulx le pin ;
Prendz la seille, ou le tepin
T'an va querrir apertement.

DOUCET

C'est fait, g'y voix ysnellement.

Tunc vadat et redeundo dicat :

4785 Regardez, je suis revenu.

SYMON

Doucet, bien soies tu venu,*
Met les nappes et tout apreste,
Cy ferons a Jhesu grande feste,
Appereille vin et viande,
4790 Ce que j'ay est en sa commande.
N'y a rien, tant ait chier costé.

DEUS et discipuli intrant in domum ;
DEUS dicat :

Paix descende en cest hostel,
Et Dieu en son amour le tienne !

SYMON

Ceste compaignie bien vienne,
4795 Car grant joie ay de la veoir.
Pierre, ordonnés a seoir,
Je vous serviray sans deffault.

PETRUS

Andreu et Jacques, seez vous en
|hault,
Alés après, Jehan, sans plux dire.
4800 Prenez l'autre lieu, beaul doux sire,

Mathé, Bertholomé, après, **
Symon Thadee tout de près,
Thomas, Phelippe, Barnabas.
Judas, vous prandrés le lieu bas
Et j'iray le bout de la table.

4805

JUDAS

Mes me sierray com connestable
Cy devant, g'y suis ordonné,
Pas ne serez empoisonné.

Hic bibat.

Laissez moy manger et bien vivre ;
Jusques je sois saoul et yvre,
4810 De cy mes ne me lieuveray.

Tunc manducet et bibat.

MAGDALENA primo :

Lasse moy ! comment trouveray
Quil me puisse conseil donner,
Et en droit chemin ordonner
A faire chose quil pleüst
4815 A mon seigneur et le meüst
De moy faire misericorde ***
De ma vie quil tant est orde,
Car je ne sçay quel chemin traire,
Ni quel chose je doyve faire ?
4820 Lasse, com me va mallement !
Que deviendray je vous demand,
Bonnes gens. Las ! povre chetive,
Quil tant ay vescu laidement
4825 Et estee cy tres longuement
En pecher encline et active,
Tousjours ay estee ententyve
A estre cointe et jolive
Pour plaire es gens follement.

4780. *faul.* — 4786. *soit.* — 4787. *aprestes.* — 4813. *puist.* — 4815. *affaire.* — 4828. *Ms. jolie.*
— Ce vers n'a pas de rime. Corriger *jolive* ?

4782. MARC. XIV, 13 ; LUC. XXI, 10. — 4792. MATTH. X, 12 ; LUC. X, 5. — 4812. LUC.
VII, 37.

* 126 v°. — ** 127 r°. — *** 127 v°.

- 4830 Pechier n'ay doubté une cyve,
 Helas, pourquoi sui ge tant vive ?
 Mon temps ay usé follement.
 Helas, je me suis guouvernee
 Trop mal ; pour quoy fux oncques
 4835 Ne faicte en figure de femme, [nee,
 Pour estre si habandonnee
 Aux delix du monde et donnee
 Pour vivre a honte et a diffame ?
 J'ay faicte ma char de moy dame,
 4840 Si doubt que ma chetive ame
 N'an soit en enfert compdempnee
 A toujours a feu et a flame.
 Que pui ge, lasse, mal clamee, *
 Quil me suis si vilment menee ?
 4845 Helas, trop viz, bien le puis dire,
 Dire muer quant temps remire ;
 Mire me tins, car follement
 Ay vescu, dont suis a martire
 [Tire a tire cheüe en pire] ?
 4850 Pire suis qu'au commencement.
 Orgueil, Avarice, (Luxure,
 Sy ne me covre ta lordure !),
 Duré ont en moy et Envie ;
 Les autres pechers, plains d'or-
 4855 Dure font ma vie et obscure, [dure,
 Cuer n'ay plux d'estre en vie.
 He ! Jhesu, plain de grant vaillance,
 Lance moy en bonne balance,
 L'ame me donne fort et bonne
 4860 Pour resister a Deesperance,
 Rance suis, ce ta sapience
 En ce bon confort ne me donne.
 Or ne sçay que je deviendray,
 Ne quel chose faire pourray
- Quil a mon chier seigneur plus 4865
 Affin que de moy pitié eust [pleust,
 Et que print en gré mon service.
 Je le serviroie a devise,
 Mais je doubt que n'ait de moi
 Car trop a pecher demesure [cure,** 4870
 Et trop d'iniquité soufferte.
- APOTHICARIUS
- Quil veult marchandise aperte
 Cy en trouvera l'on planté.
 Que, ce Dieu me doint grant santé,
 J'ay icy telle espicerie 4875
 Pour revenir de mort a vie.
 J'ay poivre, canelle et gingembre,
 Et saffrent odorent comme embre,
 Anys confit et pignollet,
 Et puis du sucre violet, 4880
 Noix muguettes, pommes grenates,
 Giroffles, cintonal et dates,
 Eaue rose, et cy ay fristes
 De adragam, de aconistes;
 Vecy oignemens precieulx 4885
 Et reaulx mont delicieux,
 Car oncques hons ne vit ité.
- MAGDALENA
- Maistre, avés dit verité,
 Vous dictes choses fort a croire.
- APOTICARIUS
- Encore ai ge cy ung ciboire *** 4890
 D'oinnement que ne vous nommay,
 Qne je fix entre Avril et May,

4836. cy. — 4840. Cy. — 4844. cy ottement. — 4846. dire muer quant mon temps. —
 4849. Correction douteuse d'un vers obscur. Le Ms. porte : Thire atire cheux empire.
 — 4861. Rence. — 4862. ne suppléé. — 4864. pouray. — 4867. que suppléé. — 4870. Car
 trop a pecher a demesure. — 4872. veul. — 4878. safferent. — 4883. Eaul roses. — 4883. feistes
 fristes, le premier feistes barré. — 4885. diadagram diagonistes.

* 128 r°. — * 128 v°. — *** 129 r°.

Au faire mes grandz missions,
Il y a de cent mitions,
4895 Et s'ay du grand dei.

MAGDALENA

A pecheresse mieulx ne chei.
S'il est ainsin que m'avés dit,
Je vous paierai sans desdit,
Mes que me baillez ceste boite
4900 Et me delivrés, car j'ay coite,
Dietes combien j'en bailleray.

APOTICARIUS

Trois cens deniers, tant en aray
Quil la voudra de moy avoir.

MAGDALENA

Avant vandray tout mon avoir
4905 Que je la laissasse pour tant.
Vecy de l'argent tout contant. *
Comptés, regardés c'il souffit.

APOTICARIUS

Oil, par le Dieu quil me fist.
Bon marchier avés par mon chief.

MAGDALENA recedat et vadat ad Jhesum
in domum Simonis dicendo :

4910 Or me passeroit mon meschief,
Mes que je peüsse aler
Au doux Jhesu a ly parler,
Ses piedz de mes larmes laver
Et puis de mes cheveux painner,
4915 Et après oindre doucement
De ce precieulx oignement.
Bien sçay, quant ce me verra fere,
Tant est piteux et debonnaire,

Que ma vie chetive et orde
Lavera par misericorde.

4920

Dicat ad hostium :

Dietes, Doucet, mon ami doux !
Le doux Jhesucrist, savés vous
S'il est leans, chieux vostre maistre?

DOULCET

Par celluy Dieu quil me fist naistre, **
Il est ja assis a la table ;
4925 Il vous ara bien agreable,
Car tous ceulx c'ont affliction,
De leurs pechiers contriction,
Il ne les veult point refuser.

MAGDALENA

Je ne m'an veulz point excuser,
4930 Devant tous mercy ly crieray,
Et son pardom ly requerray,
A ses piedz me mettray en loire.

Hic vadat ongere.

SYMON phariseus.

Or ne say je quel chose croire :
En ma pensee estoit secrette
4935 Que cilz homs estoit vray prophet-
S'il le fust, il sçeut le reproche [te ;
De ceste femme qu'a ly touche,
Quil est sy forment pecheresse.

DEUS

Symon, vers moy ta teste dresse, ***
4940 Je te veul fere une demande.

SYMON

Dy moy, sire, et me commande
Quandu'il te viendra a plessir.

4896. chelt. — 4909. chierfz-meschierfz. — 4911. peuse. — 4927. com. — 4929. veul. — 4937. sceut.

4933-4935. LUC. VII, 36-50.

* 129 v°. — ** 130 r°. — *** 130 v°.

DEUS

Puisqu'an avons bien le loisir,
 4945 Simon, pour oster ton cuer d'ire,
 Une chose je te veul dirò.
 Deux hommes une fois estoient
 Qu'a ung riche marchant devoient,
 L'ung quarante, l'autre cinquante
 4950 Deniers, et n'avoient puissance
 De contenter icelluy homme ;
 A tous deux il quitta la somme.
 Lequel des deux a ton advys
 Ly doit estre plux grant amys ?
 4955 Or m'an dix la relacion.

SYMON

Sire, a mon extimacion,
 Celluy a qu'il fut plux quicté.

DEUS

Symon, par juste esquicté *
 Tu as jugé ; or entandz cy.
 4960 Vois tu ceste femme icy ?
 Entré je suis en ta maison,
 Eaul a mes piedz selon raison
 Ne m'as donné quil suis enfermes,
 Et ceste femme de ses lermes
 4965 Mes piedz doucement a lavés,
 Et de ses cheveux essuez.
 Ne me baisas pas a l'antree
 De ta maison, quant fix entree ;
 Ceste femme cy tant s'abaisse
 4970 Que de baisier mes piedz ne cesse,
 Et sy ne m'as pas de rechief
 Oint ne reserchié mon chierf,
 Ainsin que de son oignement
 Mes piedz reserche doucement,
 4975 Et pour ce que je ly soie doux,

Elle les m'oint devant vous tous ;
 Les larmes quil sont sur sa face
 Crient que pardon je ly face,
 Pour tant te dix en ta personne
 Que tous pechiers je ly pardonne, 498
 Car la grant amour qu'a eüe
 En moy requiert que soit reçue
 A icelle misericorde,
 Rayson, justice c'y accorde, **
 Pour ce ly faiz remission. 4985

JUDAS

Par Dieu, cy a grand desraison
 De sy précieux oignement
 Guaster si outrageusement ;
 Du vendre fust mieulx ordonné,
 Et aux povres l'eust l'en donné,
 Mieulx feüst en eulx employés.

DEUS

Judas, ne vous en esmaiez,
 Je sçay bien pour quoy vous le
 [dictes.
 Assés trouverés gens petites
 Cuy bien toujours faire pourrés, 4995
 Mes moy toujours pas vous n'arés.
 Pour ce qu'elle a bien oint mon
 [corps,
 Preschee sera et ens et hors,
 Et sera de ly grant memoire.

JUDAS

Grand douleur ay, ne sçay que faire 5000
 De l'outraige que j'ay vehu, ***
 Car grant profit en eusse eü.
 Quil l'eust vendu, selon mon esme,

4944. le supplée. — 4948. Quil a ung. — 4960. Voitu. — 4964. larmes. — 4969. quil. —
 4971. rechiefz. — 4982. requier. — 4987. cy. — 4988. gaasté cy.

4986-5005. MATTH. XXVI, 8, 9 ; MARC. XIV, 5-10 ; JOANN. XII, 5-8.

* 131 r°. — ** 131 v°. — *** 132 r°.

J'an husse heû le disiesme,
 5005 Je recouvreray ceste perte.
 Vadat ad Judeos et dicat :
 Seigneurs, la porte soit ouverte.

DEUS
 Pour la painne qu'as pour moy
 [faicte,
 Femme, ma grace je te donne,
 Tous tes pechers je te pardonne,
 5010 Tu as fait ovraige tresbon.

MAGDALENA
 Sire, par bonne entancion,
 Te serviray tant con vivray,
 Et de mal faire me tiendray ;
 Tant comme je seray vivant,
 5015 Toujours je seray desirant,
 A toy servir je m'abandonne.

BERIC
 Haro, haro, seigneurs, oez cest
 [homme !*
 Qu'il est cil quil a tel puissance
 Qu'il fait de pecher relaxence,
 5020 Et qu'il tous les meffaux pardonne?

DEUS
 Marie, va t'an en paix bonne,
 La foy que tu as te fait saine,
 La meilleur partie et plux saine
 Doit l'en suyvre et bonne trace.

MAGDALENA
 5025 Tresdoux Dieu, je vous en rendz
 [grace.
 Tunc vadit MAGDALENA ad Martham sororem.
 Pausa.

DEUS
 Levons d'icy, se disons graces.
 Hic dicat DEUS gracias et debet surgere :
Agimus tibi gratias,
 (Vel potest dici prius :
Laudate Dominum omnes gentes).
*Pater, in quid (?) nos satias ***
De beneficiis tuis
Que celitus hic tribuis.

APOSTOLI simul respondent :
Deo gracias. 5040

DEUS
 Symon, de tes biens te mercye.

SYMON
 Sachés, sire, que grant envye
 Avoie de vous ceans veoir,
 De ce que j'ai avés pouoir
 D'an faire vostre bon plessir. 5045

CENTURIO
 Mon beaul filz, j'ay grant desples-
 [sir,
 En ton mal ne voy nul remede,
 Que je ne t'y puis donner aide
 Par nul conseil ne medicine
 Se n'est par la vertu divine. *** 5040
 Vers le prophete m'an iray,
 Humblement luy supplieray
 Qu'il te veuille donner santé.

FILIUS CENTURIONIS seu Decurionis :
 Mon pere, Dieu vous doint planté
 De bien, d'onneur, et sinorie ! 5045
 Or alez briefment, je vous prie ;

5020. les supplée. — 5025-5026. Ces trois vers riment ensemble. — 5027. Ms. *inquid* en un seul mot. — 5038. *Que* est supplée.

5007-5010. LUC. VII, 48 ; MATTH. XXVI, 10. *Opus enim bonum operata est in me.* — 5017-5025. LUC. VII, 49, 50... *fides tua te salvam fecit ; vade in pace.* — 5048-5047. MATTH. VIII, 5-14 ; LUC. VII, 2-10.

* 132 v°. — ** 133 r°. *** — 133 v°.

Si le prenez en amictié
Qu'il veuille avoir de moy pitié,
Et que ma maladie amand.
Pause.

Car vous avés santé parfaite 5070
Puisqu'il vous a donné santé.
De cy avant suis apresté
De faire tousjours son vouloir.

CENTURIO vadat ad Deum; genu flexo dicat :

5050 Vray Dieu quil fis le firmament,
Mon filz ci gist paralitiques,
En maison, et a trop mal siques.
Je vous pry de ly, beaul doulx sire.

DETS

Je m'an voix vers luy sans plux dire,
5055 Sy le guariray par mes signes.

CENTURIO

Ha ! sire, je ne suis pas dignes *
Que vous entriés en ma maison,
Et ne seroit mie raison
Mes les parolles, sans plux, dictes,
5060 Bien say quil sera du mal quictes,
Et par vous trestout sain randu.

DEUS

Freres, avés vous antandu ?
Je ne treuve si bonne foy
En tout Ysrael comme en soy.
5065 Ton fils est pour certain guaris.

CENTURIO

Mon seigneur, la vostre mercy,
Ce que dictes croy de certain.

Tunc revertatur in domum suam et dicat
filio suo :

Je n'ay pas labouré en vain,
Beaul fils quil Dieu tel grace a
[faicte,

LAZARUS

Las ! dolent, bien me doit doulour**
De pourter tel langueur 5075
Dont je pers ma vigueur.
He las moy ! que feray ?
Je croy que j'en morray,
Bien le puis esprouver.

MARTHA

Marie, il nous fault trouver 5080
Ung ligier varlet preux et saige,
Que nous enverrons en messaige
Vers Jhesucrist, notre bon maistre,
Qu'il lui plaise briefment cy estre,
Pour guarir son ami Lazaire. 5085

MAGDALENA

Il ce fault delivrer du faire.
Vocat Doucet.
Doucet, nostre doux ami grant,
Vous estes preux et diligent ;
Vous plairoit il aler en guerre
Cy environ par ceste terre 5090
Ou Jhesu est pour ly pourter
Ce messaige, que conforter ***
Vienne le Ladre qu'est malades ?
Et vous ne yrés pas en bades,
Car vous en serez bien paiey. 5095

DOUCET

C'est fait, ne vous en esmaiez,
Ne fineray jusques g'y soie.

5047. *Sil.* — 5050. *fist.* — 5057. *entrés.* — 5065. *cy.* — 5078. *moray.* — 5083. *crist* est supplée.

5074-5242. JOANN. XI. 1-45.

* 134 r. — ** 134 v. — *** 135 r.

Vadat ad Jhesum.

Sire Jhesu, a vous m'envoie
 La Magdeleine pour vous dire
 5100 Que vous ne tardez pas, beaul sire,
 De venir au paix briefment.
 Le Ladre est malade forment,
 Sy doubte que il ne ce meure.

DEUS

Ge iray briefment sans demeure,
 5105 Dans quatre jours seray a ly,
 Et seray la sans contredit.

Decessit LAZARUS.

MARTHA

Ha, seur Marie, quel despit
 Què au jour d'uy trouvé avons ! *
 Ne sçay quel part nous tournerons.
 5110 Veez nostre frere quil gist mort
 Que Mort arriere cy a mort ;
 Il a le visaige paly.
 Le cuer vous est bien tost fally,
 Haa ! beaul frere ; vo belle chiere
 5115 Avez perdue ! mettre en biere
 Vous covyent, dont je suis dolente.
 Je n'an puis mais ce m'an des-
 [mente,
 Car vous m'estiez plus doulx que
 Posé serés en ce sepulcre [sucre,
 5120 Pour actendre le darrier jour
 Auquel serons tous sans sejour ;
 De la Mort avés heu l'assault.

MAGDALENA

Lasse ! de deul le cuer me fault,
 Quant mon chier frere ay perdu,
 5125 Dont j'ay le cuer sy esperdu.
 Pause.

Tunc sepeliunt Lazarum et ponunt
in sepulcro.

Or sa, Marthe, tresdouce seur,
 Grant deul devons avoir au cuer,
 En terre mectrè le covyent ; **
 Celluy pry de quil tout bien vient
 De ses pechers pardon ly face, 5130
 Et que les nostres nous efface,
 Quant viendra le darrenier jour.

DEUS

Aler nous covyent sans sejour
 Visiter le Ladre quil dort,
 Je dix du dormir de la mort. 5135
 Alons en par bonne aventure.

JACOBUS Apostolus loquitur ei.

Venir t'an pourra grant laidure,
 Car les Juifz ont entrepris
 Comment tu soies briefment pris,
 Sy te feront a mort livrer. 5140

BERTHOLOMEUS

Alons, Dieu nous peult delivrer,
 Quil ara paour si ce couche,
 C'il y a nully qui l'aproche.
 Je ly bailleray tel baudee ***
 Què de cest an n'est amende, 5145
 Mieulx vaudroit celluy estre a nais-
 [tre.

MARTHA

Bien venés vous, mon tresdoux
 [maistre !
 Lasse ! quil vous a tant tenu ?
 Ce vous fussiés plus tost venus
 Mon frere ne fust mye mors, 5150

5104. G'. — 5121. *Ce jour.* — 5139. *soie.* — 5141. *peul.* — 5142. *Quil lara pour cy.* — 5145. *nest.*

* 135 v°. — ** 136 r°. — *** 136 v°.

Mais pour certain je me recordz
Et sçay de pure verité
Tout ce qu'est par toy demandé
A Dieu, il te octroiera,
5133 Ne jamès ne t'escondira,
Nous en sommes assés recordz.

DEUS

Resurrection suis de mors,
Ton frere resuscitera.

MARTHA

Je sçay de vray qu'ansin sera,
5160 Mes jusques la a tresgrant temps.
Quant je m'avise et bien y pens,*
S'il ne te plait, pas ne sera
Jusques a tant que ce sera
Resurrection generale
5185 Quil aux bons sera toute esgalle,
Quant tu tiendras ton jugement.

DEUS

Marthe, saiches certainement,
Resurrection suis et vie,
Et cy te dix et certiffie
5170 Que s'aucung en moy bien creoit,
S'il estoit mort, il revyvroit,
Que toute personne quil vit,
S'il croit en moy, sans contredit
Point ne meurt pardurablement.
5175 Le croix tu bien ?

MARTHA

Oyl, vrament.
J'ay creu et croy en bonne foy.
N'autrement jamais ne feray,
Que tu est Crist, vray filz de Dieu,
Quil descendu es du hault lieu**
5180 En ce monde pour nous sauver.

Hic vocet Marlam.

Mi seur, il vous fault avancer,
Vecy le maistre quil le dit.

MAGDALENA

Je voix vers ly sans contredit.

Tunc vadat obviam ei.

Bien venez, filz de Dieu le Pere,
Mort est ton bon amy, mon frere ; 5185
Se tu eusses icy esté,
Quant il fut de la mort frappé,
Mort ne fut pas ne mys en terre.

DEUS

Or ostés dessus ly la pierre,
Pour vous deuxouldray braces 5190
[fere.

MARTHA

Ha ! Sire, malement il flaire.
Il put certes, je le sçay bien,
Quatre jours y a, n'en fault rien,
Qu'il est icy.

DEUS

Marthe, ne t'ai ge pas dit cy *** 5195
Que, ce tu as ferme creance,
Tu verras par clere ordonnance
De Dieu presentement la gloire
Dont toujours tu aras memoire ?

Hic dicat genu flexo :

Beaul doux Pere, en toy recours. 5200
Je te doix rendre hunbles graces,
Je te pry que je requier faces :
Par moy, ton filz, ce corps quil
Aie delivre de la mort. [dort

Hic surgat.

Je don a Enfert en commende 5205

5153. Ms. *ce que par...* est supplée. — 5174. *meur.* — 5179. *haul.* — 5181. *Miseur* en un seul mot. — 5186. *cusse.* — 5200. Ce vers n'a pas de rime. — 5202. Le deuxième je supplée. — 5204. *des lires.*

* 137 r. — ** 137 v. — *** 138 r.

Que l'ame de ly ou corps rande
Qu'il tiend liee en sa prison.

Fiat tonitru.

Hic descendat ANIMA, et veniat per filum
supra corpus in sepulcro.

ANFERNUS

Diables, pour quelle mesprison
Esse que le Ladre ce part ?
5210 Je voy la terre qu'il depart, *
Après gardez bien quil n'eschappe.
Quil est cil quil ce pan nous appe ?
Oncques mais ne eschappa homme,
Des qu'Adam mordit en la pomme.
5215 Quil est ceste voix cy tresfort
Quil l'amaïne par son effort ?
Je croy qu'elle vient de lassus.

Hic faciant DIABOLI magnum tonitruum
et fumum et tempestates.

DEUS

Amy Ladre, lieuve toy sus.
Viendz hors du tombeaul, sans
[plux dire.

LAZARUS

5220 La volonté de mon doux Sire
M'a fait saillir de grant prison.

DEUS

Tu n'as point fait de mesprison
Pour quoy doyves estre dampnés.**
Desliez le et le painnez ;
5225 Sus maintenant, en piedz te dresse !

Pause.

Tunc levat se LAZARUS in aperto et dicit :

LAZARUS genu flexo :

Com j'ay esté en grant destresse
Dont m'avez trait, doux Dieux pi-
[teux,
D'anfert quil est noir et ydeux,
Ou sont maint de l'umain lignaige
Quil sont formés a vostre ymaige ! 5230
Enfer est plains d'ames des saintz
Quil vers le ciel joignent les mains
Et quil crient : « Sire, venés.
Hors de ce lieu nous emmenés ! »
Quant hors en suis, je t'an randz 5235
[graces,
Des cy tousjours suyvray tes traces,
Bien te doit louer et servir,
Pour ta grant amour desservir.
Bien doi ge servir toy, mon Sire,
Quil m'as getté de tel martire 5240
Par ta vertu, par ton pouoir.

MARTHA ad Jhesum :

Il vous fault ung petit seoir, ***
Mon beaul maistre et tous vos
[apostres,
Cy mangera le frere nostre
En une belle compaignie. 5245

DEUS

Puisque m'amour avés guaingnie,
Vostre requeste je vous passe.

Et sedeant et manducent.
Sillite in paradiso.

MAGDALENA

Et que pourai ge faire, lasse,
Pour deservir ce grant bienfait
Que tu nous as au jour d'uy fait ? 5250

5213. *neschappa*. — 5225-5228. *se suppléé*. — 5229. *main*. — 5231. *ame*. — 5232. *joigne*.
— 5233. *erle*.

5107-5118. PSEUD-EVANGEL. NICODEMI, Cap. XXI. — 5242 et sq. JOANN. XII, 1-3.

* v°. — ** 139. °. — *** 139 v°.

Certes j'en suis a grant meschief,
 Sur ton benoist precieulx chief
 Cest oignement je poseray,
 Tes cheveux en aroseray.

5235 Largir ne te puis autre bien.

BARNABAS

Lazare, vous ne mangez rien. *
 Mangez, les viandez sont bonnes,
 Car vous seurs et nous trestous
 [sommés
 Bien liez, quant estes hors des pain-
 [nez.

LAZARUS

5260 Je vous veul compter les de-
 [mainnes
 De ceux d'enfert, quel doleur san-
 [tent,

Les diables mains en tormentent,
 Les bons y sont sans nul torment,
 Mes en tenebres sont forment :

5235 Il n'estoient pas condempnés.
 En autre lieu sont les dampnés
 En feu ardant, sans nul sejour,
 Qu'il ne leur fault ne nuyt ne jour,
 Et cy sont en ce feu ardant

5270 Grands bos et grans serpens lar-
 [dans.

Les ungs sont a terre estendus,
 Les autres sont en plonc fondu ;
 Selon ce qu'il ont plus mespris,
 Sont de la chaleur plux espris,

5275 Puans, poris, malheürés,
 Ayreux, laix et deffigurés
 Sont tousjours et plains de gre-
 [vance ; **
 Pour ce qu'il n'ont fait penitance,
 En ce monde. de leurs pechiers,

Seuffrent ses painnes, ces mes- 5280
 [chiefz,

Qu'il toujours leur durent sans fin.
 Sy prions a Dieu de cueur fin
 Qu'il nous garde de celle painne,
 Et en son paradix nous mainne
 Et la soions toujours vivans. 5285

Sillete.

ACQUIM

La loy Dieu, nous sommes mes-
 [chans.

Marque, voy quel diablerie,
 Quel doleur, quel enchanterie
 Ce Dieu nous met huy en malen !
 Ce qu'on dist en Jherusalem 5290
 Que le Ladre est resuscité,
 Ce ce n'est pure verité,
 Encor il y a qu'il plux marque,
 Le grant Dieu, il boit et il mangue !
 Nostre loy ne vaudra, doux frere. 5295

MARQUE

Il ne fault pas qu'il vive guiere, ***
 Car ceulx qu'il veoir le pourroient
 Plux de ligier Jhesu croiroient ;
 Mectre a mort le fault qu'il pourra.

JUDAS

Hee ! par la loy Dieu, qu'il vouldra 5300
 Perdre et proffit et chevance,
 Ce ce n'est pour amplier sa panse,
 Sy serve celluy qu'il je sers,
 Qu'autre loier je n'y desers !

5251. meschiefz. — 5252. chiefz. — 5261. sante. — 5270. et serpens. — 5285. estoie.
 — 5280. seuffre. — 5281. dure. — 5282. Cy. — 5287. voy. — 5289. nous supplée. — 5293.
 il supplée. — 5294. il supplée. — 5294. margue. — 5303. pourés.

5256. JOANN. XII, 2.

5295. Appel : Il ne fault pas. — * 140 1°. — ** 140 v°. — *** 141 r°.

5303 Au moins ce j'eüsse ma rante,
De III^e deniers vint ou trante,
De ces oignements de present,
Le cuer ne m'an fust pas pesant,
Ou, s'il fust ainsin ordonné
5310 Que il fust aux povres donné,
J'an vouldisse bien estre quicte.

DEUS

Dieu sçeit bien pourquoy vous le
[dictes,
Maistre Judas; toujours pourrés
Avoir povres quil vous donrez.
5315 Pour ce qu'elle m'a le chief oinct, *
Preschié sera et pres et loing,
Et toujours en memoire mys.
Or sus, mes freres, mes amys,
Il nous fault d'icy remouvoir.

Dicat gracias.

MAGDALENA

5320 Adieu, sire, jusqu'au revoir
Vous nous laissez hativement.

Vadunt in montem.

Pause.

JUDAS

La loy Dieu, g'iray bellement
Pour peur que la dance ne rompe.

LUCIFERT

Haro, haro, diable, trompe !
5325 Or va crier le mandement.

Hic debet CLAMATOR bucinare.

CLAMATOR INFERNI

Oez trestous communement, **
Diabes gris, diabes noirs,

En enfer, en nostre manoir
Vous fault venir vers nostre maistre
Quil veult savoir de vostre estre, 5330
Et comment vous avés ovré.
Se vous avez riens recovré,
Il vous en faudra rendre compte,
S'avés conquis prince ne comte,
Baillis ne prevosts, ne sergens, 5335
S'il ont point pillié sur ses gens,
De dames et de damoiselles
Et de ces priveez pucelles,
De chambelieres, de norisses
Quil ont les visaiges si nices, 5340
Et de ces liardes beguynes
Quil ont tant jeu sus leurs eschines,
S'elles ont point fait mon talent,
Ne en venant, ne en alant,
En faisant ses pelerinaiges 5345
S'on leur a point baptu les naiges.
Venés en tous, ne tardés point.

Hic vadunt DIABOLI exeuntes in
infernum ad computandum.

BAUCIBUS

Maistre, je vous diray ung point.***
Certes bien devés estre aise,
Car je viendz de la terre d'Aise, 5350
Et de la terre de Europe
Ou je fay faire a Dieu la loppe,
Et aussy les Juifz d'Auffericque
Joueront de ly a la clicque.
Il ne le croient que sur bon guaige. 5355

LUCIFERT

Vous estes bon, vaillant et saige.
Après, Tempest, rend moy ton
[compte.

5315. *chierfz.* — 5321. *actioement.* — 5324. *trompe trompe.* — 5328. *no.* — 5335. *ne sup-
plée. . . prevost.* — 5334. *compte.* — 5339. *chambeliere.* — 5346. *baptue.* — 5355. *croie.*

5309-5319. MATTH. XXVI, 8-14; MARC. XIV, 5-10; JOANN. XII, 4-8.

* 141 v°. — ** 142 r°. — *** 142 v°.

TEMPEST

Voluntiers, mes g'y aray honte.
 J'ay fait ung fait tout sans mentir
 5360 Dont je me doy bien repantir.
 J'estoie entré ou corps d'un homme
 Qu'il faisoit des maulx tresgrant
 [somme ;
 Jhesu m'en osta par miracle
 Par la vertu de son sinacle,
 5365 Je ne poux contre ly guauchir
 Qu'il ne me convenist fleschir,*
 Mout contraire nous est sans
 [doubte.

DESROY

C'est celluy quil plux nous debote,
 Quil nous gaste, quil nous destruit,
 5370 Mais je le randray malestruit,
 Car je feray tant aux Juifz
 Qu'il ly estuperont le viz,
 Et ce ly osteront la vie
 Par malvoitié et par envie,
 5375 Sy ly manray tresgrant discorde.

MORS INFERNI

Je doubte bien qu'il ne me morde.
 Je suis la Mort pour tout abatre,
 Quil en ly ne me puis enbatre,
 Pour sa vertu et pour sa force.
 5380 Je croy nous y larons l'estorce.
 C'est celluy quil nous a dempnés,
 Et pour nous pechers condempnés;
 Mais encor essaier l'iray,
 Son corps humain ly tuera,
 5385 Car grant painne mettre y vuilz.

CLAMATOR INFERNI

Maincte fois efforcé me suis **
 De mettre aux Juifz en couraige
 Qu'il le tuent par leur outraige,
 Et qu'il le heient com nous faisons.

LUCIFERT

C'est tout cela que nous chassons. 5390
 Or va au cuer Judas bouter
 Et a ses oreilles roter
 Qu'il le traïsse sans tardence.

CLAMATOR INFERNI

G'y voix, foy que doix vostre pence,
 Et aussy aux autres Juifz 5395
 Yray, s'il ne s'an sont fouiz,
 Puis que tous le me comandez.
 Hic vadat ad temptandum Judeam.

HERODES

Trotin, mon sergent, antendés.
 Les Juifz m'amenez sans demeure,
 Qu'il viennent vers moy tout en 5400
 [l'eure ***
 Pour savoir pour quoy il sont
 [troubles.

TROTIN

Gentil roy, vostre honneur soit
 [doble!
 G'i voix tantost sans plux actandre.
 Vadat ad Judeos.

Seigneurs, ce ne voulés m'espran-
 Venez vers Herode le roy [dre, 5405
 Quil le vous mande a tous par moy.
 De par li vous faiz ce messaige.

ANNAS

Nous irons, il est bon et saige.
 Vadunt JUDEI ad Herodem.

ANNAS inclinando dicat :

Dieu guar le roy et son mesnaige!
 Chier prince, nous sommes venus, 5410
 Tous ceulx quil y sommes tenus,

5388. *tue.* — 5392. *tant roter.* — 5400. *viene.* — 5408-5409. *Annas* est suppléé.

* 143 r. — ** 143 v. — *** 144 v.

Cy nous dictes vous volentez,
Que nous sommes entallentés
De faire tout vostre plessir.

HERODES

5415 De vous veoir avoye desir.
Saichés que j'ay au cueur grant ire,
Que d'ung truand j'ay ouy dire *
Que vostre loy va empeschant.
Or gardez bien trestous, meschans,
5420 Que en cecy vous prenez garde,
Cy fault que chascun y reguarde
Que de ce paillart sera fait.

GAMALIEL

Sire, je say bien tout le fait.
Il va preschant par tout l'empire,
5425 Et nostre loy forment empire,
Il est tout plains de malvoix art.

HERODES

De le veoir tout mon cueur art,
Grand deul ay c'onques ne le viz,
Nous arons de cecy advys,
5430 Mes qu'aions premier ordonné
De l'evesché et assigné
Celluy quil est digne de l'estre.
Veez vous cy Anne, vostre maistre,
Quil l'a esté l'annee passee ?
5435 Avisez lequel vous agree,
Car il est maintenant mestier.

AMALETH

De ce ne vous fault socier, **
Que nous y avons bien pourveu.
Pour l'office avons retenu
5440 Cayffe quil est homs d'onneur,
Courtois, saige, de grant valeur ;
Sire, nous vous en mercions.

VIVANT

Par le grant Dieu, ce faisons mon,
Mes mieulx choisir l'on ne pourroit,
Sur tous autres estre le doit. 5445
Je ly avons baillé la mitre.

HERODES

J'ay bien trové en mon registre
Que Cayffas a bien le sens
De l'estre, et je m'y consens,
Que tout bien vous en adviendra. 5450
Chascun de vous c'y entendra
Comment il sera mis a mort ;
De foler la loy a grant tort,
Deffendez la sur toute rien.

CAYFFAS

Mon seigneur, c'est de vostre bien 5455
L'onneur que vous me presentez.***
Le grant Dieu vous veuille garder
Et deffandre de tout annuy.

Ilic recedunt.

ANNAS

Ca, Cayffe, c'est a meshui,
Ne parlés plux de cest affaire. 5460
Penser nous fault que pourrons
Quant la feste sera passee. [faire,

VIVANT

Il a tant de gent amasee,
Je ne sçay quil le pourra prendre.

CAYFFAS

Maintenant je vous veulz reprendre. 5465
Il pert que vous ne sçavés rien.
Dictes, ne sçavés vous pas bien

5417. *que j'ay ouy.* — 5428. *grandeul.* — 5440. *homme.* — 5456. *presentet.* — 5458. *annuyt.* — 5459. *meshuyt.* — 5466. *pert bien.*

5427-5428. LUC. XXIII. 8. — 5459-5484. JOANN. XI, 47-52.

* 144 v°. — ** 145 r°. — *** 145 v°.

Qu'il covyent necessairement

MARQUE

Qu'ung homme meure pour la gent,
 5470 Affin que ne perisse toute ?
 Antandez vous point ceste note ?
 Ung chascun la doit bien entendre.

Son haubergeon sera faussez,
 Ou il sera de bien fort maille,
 Par le grant Dieu, ce ne le maille.
 L'ame ou corps ly feray roter.

5480

NEPTALIM

ACQUIM

Avant veulx m'ame au diable ran-
 Se je le puis veoir a point, [dre, *
 5475 Se ne ly secoue son pourpoint
 Et a ses paillars deschaussés.

Il sara beaulcob du trotter,
 Se l'apersoy, se il m'eschappe,
 Je ne bargnie que sa chappe,
 Et vous le corps de ly pendez.
 Sillete.

DEUS debet esse in montem.

5485 Mes disciples, mes amys, antandez,
 Je vous pry mon Pere graces rendez,
 Sy ferés bien.

Nous descendrons dedans Jherusalem
 Ou say de voir que de moy parle l'en, **

5490 N'en savez rien,
 Car les Juifz le filz Dieu bailleront
 Aux precheurs, et il le condempneront

De voir a mort,

5495 Mais tout avant ly bailleront grands buffes,
 Et ly diront grands reproches et truffes

Et tout a tord,

Et bien saichés que en la croix morra,
 Et la sienne ame ceulx d'enffer secorra

Et ses amys.

5500 Or vous command entre vous, deux disciples,
 Jehan et Symon, quil estes bons et simples
 Que vous ailliez

En ce chastel, l'anesse qu'est commungne
 Avec l'anon, sans fere a nul rancune,

5505 La m'amenez,

5475. *se coux.* — 5486. *pry a.* — 5491. *le filz de Dieu.* — 5492. *pecheurs.* — 5494. *de grands.* — 5495. *de grands.* — 5500. *command.*

5488 et sq. MATTH. XX, 17-20; MARC. X, 32-35; LUC. XVIII, 31-34. — 5500 et sq. MATTH. XXI, 1-7; MARC. XI, 1-8; LUC. XIX, 29-35.

* 146 r°. — ** 146 v°.

Et ce nul est quil la veult contredire,
Dites que c'est pour Jhesu vostre sire,
Lors la laira.

JOHANNES EVANGELISTA

5510 Nous ferons ce qu'il te plaira,
Nous y alons sans plux tarder.
Tunc vadunt.

JOHANNES EVANGELISTA

Preudons, Dieu te veulle garder !
Essecy l'anesse qu'est commungne?

RUSTICUS

Sire, ce Dieu santé me donne, *
C'est elle veritablement.

SYMON APOSTOLUS

5515 Nous la prandrions presentement,
Car le Seigneur en a affaire.

RUSTICUS

C'est une beste debonnaire,
Menés la luy ou vous vouldrés,
Je n'y contrediroie jamais ;
5520 Ramenés la quant vous pourrés.

JOHANNES EVANGELISTA

Preudons, laisse tel darnerie,
Ceste asnesse icy nous fault
Pour monter le roy Jhesu hault ;
Tu la rairas ysnel le pas.

RUSTICUS

5525 Je renoy Dieu se tu l'as pas,
Ce premier bien chier ne l'achettes,
Je n'ay pas peur que tu me baptes,**
Et fusses tu prestre ou moingne.

UXOR RUSTICI

Or garde bien que ne la meignes
Que tu n'ayes sur ton oreille. 5530

C'est nostre beste quil nous es-
[veille

Au point du jour, quant elle chante ;
Foy que je doy l'ame ma tante,
A cecy pas je ne m'acorde.

Belle fille, tire la corde, 5535

Tire bien fort, tire, ma fille,
Que nostre asnesse on ne nous
[pille.

FILIA RUSTICI

Foy que doit l'ame vostre fille,
Je tireray sy fort la hinne
Que je croy qu'il ne l'ara mye, 5540
Or le dictes bien a mon pere.

UXOR RUSTICI

Buron, or la tien fort, beaul frere,
Tien la fort par la museliere,
Beau filz Jodom, monte dessus.

Hic faciunt cadere asinam subtiliter.

JODOM, filius Rustici

Ha ! poitron Dieu, je suis ja juz,*** 5545
Malgré ma vie, de ceste beste.
J'ay esservelee la teste,

5518-5520. Ces trois vers riment ensemble et le vers 5521 n'a pas de rime. — 5528. fusse. — 5529. tu ne meinne. — 5537. tire pille, tire barré. — 5542. tiend. — 5542. pour la.

* 147 r. — ** 147 v. — *** 148 r.

Encore m'a il pis advenu,
Qu'il m'a entré ou trou du cul,
5550 Le poitron Dieu, une dant arche.
Je te serviray d'ungne perche,
Tresmeschant anesse beurdine.

Hic faciant aliquem bombum.

Tu m'as donné du ploy d'eschine.
Cent de diables, comme elle poit !
5555 Prenez la, au diable voit,
Ramenez la quant vous voudrois.

JOHANNES EVANGELISTA

Sy ferons nous, que c'est bien
[drois,
Tu la raras tost, ne t'an doubte.

Hic ducant asinam ad Deum.

Pause.

JOHANNES

Sire Dieu, ou est bonté toute,
5560 Veez l'anesse que demandez.

DEUS

Vous veistemens sus estendez,*
Et aidez moy de monter sus.

JUDAS

Tourne toy, tourne, je suis juz,
Je croy que l'eschine ly faint,
5565 Montés sus, qu'il est bien a point.

Hic ascendat.

Vous me samblés bien armerange.

Hic vadit versus pueros Israel.

PRIMUS PUER HEBREORUM

Je voy le Seigneur de loange,
En quil onques bien ne faillut.

SECUNDUS PUER

Je voy venir nostre salut
Quil vient a nous, sans grant des- 5570
Le regne de David le roy [roy ;
Vient a nous par sa digne grace.

TERCIUS PUER

Bien est raison que l'on ly face***
Grant honneur, chescun le doit
[faire,
Car c'est le tresdoux Roy de gloire, 5575

Et pour tant qu'il est nostre Roys,
Chanterons nous entre nous trois

A ceste venue joyeuse
Ceste chanson melodieuse.

(Hic cantant in cantu GLORIA.)

: « Bien venés vous, filz d'Ysaï, ** 5580
Vray Dieu, Adonay parfait,
La loy donnas en Synay
De quoy Moyse fut esfroy. »

PRIMUS PUER

Sire, vous estes Roy de gloire,
Pour ce mon petit veistement 5585
Estandray devant vous en loire,
Pour passer plux honnestement.

Hic sternit vestimentum suum.

SECUNDUS PUER

Et je joncheray ce passaige
De ses tresbeaulx rainsseaulx de
[palmes,
Pour vous, Sire courtois et saige, 5590
Que riens ne vous puist annoier.

Hic sternit ramos arborum in via.

TERCIUS PUER

Sire quil nous a confortez, ****
Et dedisti nobis manna,

5550. une dan darche. — 5554. Ms. Sante diable. — 5556.ouldrés. — 5558. tantost. — 5559. beaul sire. — 5559-60. Johannes supplée. — 5576. Et supplée. — 5580-5583. Portées de musique. — 5580. de. — 5583. esfroy. — 5589. tres supplée.

5568-5598. MATTH. XXI, 8-12; MARC. XII, 8-11; LUC. XIX, 35-39; JOANN. XII, 12-13.

* 148 v°. — ** 149 r°. — *** 149 v°. — **** 150 r°.

Pour nous es devenuz mortez,
 5595 *Ut tolleres nostra dampna,*
 Nous te devons honneur pourter,
Tibi cantemus Osanna.
 Hic cantant.
 (Dominica Ramos palmarum.)
Osanna in excelsis !
Israel, ecce rex, Davidis
 5600 *Et inclita proles nomine qui*
In domum, Rex benedicte, venis ;
Osanna in excelsis !

Hic sedeat DEUS in cathedra in templo
 Judeorum.

DEUS

Beaul doux Pere, ou grace ha-
 [bonde,
 Clariffie moy, en ce monde,
 5605 De la clarté que j'oz en toy
 Ains que le monde fust par moy, *
 Lequel je pense a racheter.

VENDITOR FRUCTUUM

Quil vouldra bon fruit acheter
 Ce vienne prandre au denier,
 5610 Qu'assés cy a en mon panier
 Figues, raisins et noix mout belles,
 Pommes, poires, fresez nouvelles,
 Et s'ay de bonnes meures franchises
 Que j'ay cuillies sur les branches,
 5615 J'ay des meilleurs fruitz que l'on
 [troisse.

UXOR RUSTICI

As tu nulles poires d'angoisses
 Quil aient les queuhez bien aguez ?
 J'an veul donner mainger des couez
 A mon mary quil a la tous,
 Quil ce mescroyt tant d'estre roux, 5620
 Et si vraiment com c'est a tort.
 De la sanglante pute mort
 Soit il sarré et contrepris,
 Car, de l'eure que je le pris,
 Il m'eschinna sy durement 5625
 Que je n'an puis tenir mon vent.
 Or dy, as tu point de ce fruit ?

VENDITOR FRUCTUUM

Veez en cy de jour et de nuyt. **
 Or maingue desquels qu'il vouldra,
 Bien sçay qu'il en estranglera, 5630
 S'il n'a dedans le cueur la raige.

VENDITOR AVIUM

J'ay de beaus oiseaulx en ma caige,
 Lunectes, turins, millereaulx,
 Rossinolz et chardonnereaux,
 Pinssons, verdierres et mazenges 5635
 Quil chantent ainsin que Dieu
 [anges,
 Corneilles, otardes et gruez,
 Melles malins et estorneaulx,
 Et de plusieurs autres oiseaulx,
 Quil ont ceans assez vescu. 5640

RUSTICUS

Maistre, as tu point de coqu
 Quil me chante chant et deschant,

5594. mortels. — 5605. je oz. — 5614. cuillie. — 5616. nulle poires dangoisses. — 5620. mescroy. — 5621. cy. — 5636. Dieux. — 5638. melle. — 5642. deschamp.

5603-5607. JOANN. XII, 27, 28. — 5608-5615 et sq. MATTH. XXI, 12-14; MARC. XI, 15; LUC. XIX, 45.

* 150 v°. — ** 151 r°.

Quant je serai venu des champs ?
Or me dix ce tu en as rien,
5645 Ma femme le norrira bien,
En autre bien n'a son delit.

VENDITOR AVIUM

Voy t'an cy ung c'il t'abelit,*
Quil chante sy fort qu'il m'es-
[lourde ;

Escoute ce je te dix bourde :
5650 Est son chant bien delicieux ?

RUSTICUS

Oncques n'oy sy gracieux.
Il chantera ou nid ma femme.
Entre ly et Richart, mon asne,
Quant il chantera *la le lur*,
5655 Richart chantera la tenur.
Dy moy, maistre, que t'an don-
[rai ge ?

VENDITOR AVIUM

Je ne puisse morir de raige
S'il ne vault bien ung boisseaul
[d'orge.

FILIUS RUSTICI

Mes ung estron en vostre gorge !
5660 Esse ung faucon ou ung heiron ?
Vous en avrés ung santeron,
Et je l'amporteray fuyant.

DEUS

Vous quil seans alés vendant,
L'on n'y doit nulle chose vendre,
5665 Acheter, paier, ne despendre,
Car Dieu si dit de sa maison

Ce doit estre lieu d'orison,
Et vous n'an faictes nulle rien, **
Vous y fetes plus mal que bien,
Pourtés tout hors enmy la voie. 5670

Hic percuclat mercimonias.

Gardez seans plus ne vous voie,
Telle chose est a Dieu puant.

DAMP GONDEBERT

He ! Dieu, quel est cestuy truant
Quil a nous danreez tombee
Et se les a a mal getteez ? 5675
Le grant Dieu, vecy malvoix signe.

MALFERAS CLERICUS

Sire, fait il bien le virgine ?
Je vous dix bien, c'est le malvoix.
Haha ! malvoix, malvoix, malvoix,
Tu es filz de Joseph le fevre, 5680
Et Marie la rouse, ta mere.
Se nostre sabbat eussions fait, ***
Je comptasse a toy de ton fait,
Tu es du lignaige Hely.

DAMP GODIBERT

Ha, ha, je ne congnoix que ly, 5685
Je l'ay trop autrefois congneu,
Encor ne l'avoie aperçu.

Tunc cantant :

Abraam, Sarra, Loth, Ysaïas et
[*Jacob,*
Esau, Roboam, Baltazar, Iesse,
Ruth et Thamar, Malahie. 5690

DEUS

Vous estes tous forment esmeu,
Vous faictes fosses de larrons ****

5650. *champ.* — 5652. *nil.* — 5658. *vaul.* — 5666. *cy.* — 5668. *faicte.* — 5675. *ce.* — 5688-5690. Portées de musique. — 5691. Ce vers rime avec le vers 5687.

5663 et sq. MATTH. XXI, 12 ; MARC. XI, 15-16 ; LUC. XIX, 45-46. — 5677-5681. MATTH. XIII, 55 : « *Nonne hic est fabri filius ? Nonne mater ejus dicitur Maria* » ; item, MARC. VI, 3.

* 151 v°. — ** 152 r°. — *** 152 v°. — **** 153 r°.

De mes temples, de mes maisons,
Et l'on n'y doit rien besoingnier.

SALUBRET

5695 Ha ! le grant Dieu, quel pauton-
[nier !

Il me trouble tant mon sabbat,
Par le grant Dieu, se ne le bat,
Tout maintenant hors le mettray,
Et la jaingle ly abatray.

5700 Va t'en, truant, va hors d'icy.
Vadant omnes JUDEI in domum pontificis :

INFIRMUS

A jointes mains mercy te cry,
Beaul doux Jhesu en quil je croy,
Veuilles avoir pitié de moy,
Je te pry que santé me donne.

DEUS

5705 Tous tes pechers je te pardonne,
Lieue tout haitié et sain,
Garde que de pied ne de main
Ne peches plus contre ton Pere.

Hic clamet DEUS in templo :

Quil soif a vienne a l'eaul clere,
5710 Je puis ce temple despecer *
Et en trois jours resdiffier.
Et sy seroit trestous entiers.

GAMALIEL

Seigneurs, je seusse voluntiers
Ce qu'il dist qu'il despecera
5715 Le temple et le relera
En trois jours, si a brief terme,
Car l'Escripture nous afferme,

Salemon le roy quil le fist
Que .XL. ans et plus y mist.
Damp Godebert, ce que devise, 5720
En parle Aaron ne Moïse,
Est il point escript en la Bible ?

GODEBERT

Ouy, mes ce est chose orible.
Quant ceste chose adviendra,
Nostre loy mout peu se tiendra. 5725
C'est son corps, cy vous je l'ex-
[pose,
Plux desclarer ne vous en ose,
Car la chose est pesant et dure.

CAYFFAS

Il nous fault pourchasser laidure
A ce faulx truant enchanteur. 5730

ANNAS

Je le vous rendray tout menteur **.
Cayffas, vous estes mon gendre,
Vous avez ma fille la moindre.
Vous ferés a Jhesu present,
Et de ce ne serez pas lent, 5735
D'ungne garce quil vendredy
Fut prinse, et ung varlet aussy.
C'est ung cas qu'il est mout pesant.
Sçavez pourquoy, car il maintient
Pitié et jugement soustient. 5740
S'il nous dit qu'elle soit occise,
Plux prescher ne le nous covyent;
S'il luy fait grace, il ayvent
Qu'il dit contre la loy Moïse,
Et par ces deux pointz l'arestons, 5745
Pour la loy le lapiderons ;
S'il dit qu'elle ne soit destruite,

5706. tous. — 5709. soifz. — 5710. despener. — 5716. cy a briefz. — 5721. parle point
Araon. — 5738-5740. Ces trois vers riment ensemble. — 5744. parle.

5703-5708. MATTH. XXI, 14. — 5709. JOANN. VII, 37. Si quis sitit, veniat ad me, et bibat.
— 5710-5728. JOANN. II, 19-21. — 5731-5731. JOANN. VIII, 1-12.

* 153 vo. — ** 154 r.

Et s'il la juge, autre ferons,
Car au temple tesmoingnerons
5750 Sa vie estre orde et mal instruite.
Vous samble que point bien je die?

CAIFFAS

Il n'est nul qui vous contredie *.
Marque, va querir celle femme.

MARQUE

G'y voix, mon seigneur, par mon
[ame.

5755 Sa, truande, venez avant,
Vous serez jugiee maintenant,
Vous estes une femme garce
Quil pour vous meffaix serez arce,
Nous vous delivrerons de près.

CAIFFAS

5760 Or en venez trestous après,
Cy verrés cest acquitement.

Tund advenlunt JUDEI in templo
coram Deo.

CAIFFAS loquitur Deo.

Raby, fai nous un jugement
De ceste femme costumiere,
Prinse l'avons en adultere.

5765 Dy nous ce la lapiderons
Ou sa grace nous ly ferons ;
Nous voulons que chascun le sai-
[che.

DEUS scribat in terra :

Cil quil n'ara peché ne taiche
Ly gette la premiere pierre.

CAYFFAS

5770 Tel jugement plux ne veul querre**.
En ce qu'il a escript au doy

J'ay veu mes pechés devant moy,
C'est ung diable trop fort escoux.

MARQUE

Aussy ai ge veu les miens tous.
Alons men, de par les maulfez, 5775
De honte suis tout eschauffez,
La face toute m'en rougeoie.

ACQUIM

Je m'en revois par ceste voie,
Ceulx sont trop folz quil icy mu-
[sent?

Hic vadant JUDEI in domum pontificis
et Anne.

DEUS

Femme, ou sont ceulx quil t'acus- 5780
[sent?
Nul d'eux t'a il point condempné ?

MULIER ADULTERA

Nanny, sire, mes amené
M'ont icy en vostre presence.

DEUS

Descy ayes en Dieu fiance, ***
Pas je ne te condampneray, 5785
De tous tes peches te retray,
Garde de plux faire folie.

MULIER ADULTERA

Sire, tout le cuer m'amolie,
Quant bien a mes pechés je pens,
De trestout mon cuer me repans, 5790
Quant j'ay esté sy outraigeuse.

ANNAS

Ma pensee est mout joieuse,
Car j'ay trouvé bonne maniere

5756. *jugié*. — 5760. *en suppléé*. — 5762. *Caiffas suppléé*. — 5762. *fait*.
5792-5839. MATTH. XXI, 15-22; MARC. XII, 13-17; LUC. XX, 19-26.

* 154 v°. — ** 155 r°. — *** 155 v°.

Que Ihesu sierra a la chere
5795 Sera prins parmy sa parole.

GAMALIEL

Il est de si malvoise escolle
Que nul n'ose a ly disputer.

ANNAS

Je le feray tost confuter, *
Et je vous diray par quel guise.
5800 Nous devons Cesar ung service,
Les censives, vous le savez,
Et discenscion vous avez
En disant : « Point ne devons estre
Subjectz ce n'est au Roy celestre,
5805 Et a ceulx quil tiennent sa loy,
Et Cesar est paien par foy ».
Pour ce Ihesu demanderons
Se nous le treu li paierons,
Ou que sur ce il nous conseille.

AMALEC

5910 Si l'on me puist coper l'oreille
Se je ne voix avecque vous
Pour oyr ce garceon escoux
Qu'il respondra sur ceste chose.

Tunc vadant omnes ad Jhesum dicentes :

ANNAS

Raby, entendz que je propose.
5815 Nous savons bien que tu es vray,
Et leaulté presches et paix,
Et que aussy mantir ne daignes, **
Car la voie de Dieu enseignes.
Tu sçais bien, Cesar est paiens;
5820 Nous fault il que nous ly paiens
Le trehu de nous, que t'an samble?

DEUS

Or me monstres trestous ensamble
Ung seul denier de ce tonaige.

ANNAS

Veez le cy.

DEUS

De quel est l'imaige
Et l'escripture qu'est autour? 5825

ANNAS

Il sont de Cesar l'empereur,
Or nous respon sur ce, beaul sire.

DEUS

Escoutez tous que je veul dire :
Ce qu'est Cesar Cesar rendez, ***
Ce qu'est a Dieu a Dieu rendez, 5830
Car je le veul et le consen.

Hic recedant JUDEI et JHESUS vadat
in montem Sinaï.
Sillete.

YSACHAR

De peu que ne saulx hors du sen,
De ce gars qu'ainsin nous diffame,
Trouver ne pouons sur ly blasme,
Pour chose que nous puissions fere. 5835

NEPHTALIM

Parler covyent de nostre affaire,
Aler nous covyent maintenant
Pour faire sacriffiement
Au temple appareiller l'autel.

Vadant ad templum.

Loquendo MALFERAS

Sy est il, ne veistes autel, 5840
Cy com il est acostumé.

5794. a la chiere sierra. — 5796. cy. — 5807. Pour ce a Jhesu. — 5810. Si supplé. — 5811. avec. — 5816. presche. — 5817. quil ausy... daignez. — 5832. sens. — 5840. au tel en deux mots.

* 156 r°. — ** 156 v°. — *** 157 r°.

CAIFFAS

Damp Godebert, ly enfumés, *
 Chantés maintenant le service
 Et nous lisez la loy Moïse,
 5845 Pour antendre mieulx l'exemplaire
 Quel sacrifice devons faire.
 Chantés sy hault que chascun l'oe.

GODEBERT

Or tornez par de la la joue.
 Tunc cantant :
Tribu Rubem, Samua genu,
 5850 *Tribu Juda, ruma tenu,*
Et tribucas mellicarum,
Tribu Neptalim, godebrum
*E Manasses gerodignum, ***
Tribu Aser, mitar larrom.
 5855 Seigneurs, par le Dieu Cerviel,
 Des douze enfans d'Israel
 Avec leurs generacions
 En hebreu faix les mencions
 Pour mieux faire le sacrifice.
 5860 Or gardez que ne soiez nices,
 Je veul tantost offrir l'aigneauul.
 Hic offerat agnum.

CAIFFAS

Or reguardez bien a la peaul, ***
 Il faut qu'il soit blanc et sans taiche.
 (MALFERAS respiciat et inspiciat pellem
 agni.)

GODEBERT

Il est jeune, prins a la creiche,
 5865 Chantez com l'office feray.
 Hic GUODEBERT et MALFERAS occidunt
 agnum, et habent alium agnum assatum in
 quodam verru.

CAIFFAS

Je le chant meneray.
Abraan octarom dodoram nata-
Gazaram gerron Manuel [brom
Robom arnolle Aaron Mathusaley
Guorguotin tomuelle Samuel. 5870

PRESBITER JUDEORUM

Foy que doy mon pere Lamec, ****
 Vous avés bien Dieu criamé,
 L'aiguel mangerons par tel guise,
 Comme la Bible le devise.
 Dy, Malferas, est il rotix? 5875

MALFERAS

La loy Dieu, bien estes haitifz!
 Je ne veul avant trespasser,
 Il me covyent les os casser.
 Frangat ossa.
 Je veul tout faire par ordom,
 Prenez ung chascun son bourdon. 5880
 Tunc tradat els.
 Tenez, or mangez, bien est cuyt,
 Mangez briefment ains qu'il soit
 [nuyt,
 Appuez vous sur vous bastons.

ANNAS

Ou est alee Grumatons ?
 Elle a apourté le guasteaul. 5885

GRUMATON, uxor fabri

Oil voir, veez cy ung tourteaul,
 Ou il n'y a ne sel ne sauge,
 Je l'ay petry dedans ung auge, *****
 Damp Godebert, vous le fendrés.

5849-5854. Portées de musique. — 5855. *cebiel* par minuscule. — 5856. *Les douze*. — 5863. *tache*. — 5865. *comment*. — 5866. *champ*. — 5871. *la mec* en deux mots par minuscule. — 5872. Ms. *cya criamet* : *cya* barré. — 5885. *Grumaton uso uxor* : *uso* barré. — 5886. *vecy*. — 5887. *scel*.

5855 et sq. Exod., XII, 5, 8, 11.

* 157 v°. — ** 158 r°. — *** 158 v°. — **** 159 r°. — ***** 159 v°.

GODEBERT

5890 Il est bel et bien encendrez,
 Vous estes femme preux et saige.
 Hic spargatur libum.

GRUMATON

Vecy la laitue sauvage,
 Que j'ay mise en la fumiere
 Pour ce qu'elle soit plux amere
 5895 Je la cuilly hier vraiment.

MALFERAS luy donne ung morceaul.

Or mangez ce morceaul friant,
 Je croy bien qu'il n'est pas sallé.

CAIFFAS

Or chantés tandix, et buulez, *
 Damp prestre, que nous mange-
 [rons,

5900 Vostre part vous essuyérons.

GODEBERT

Ronna fronna grumataigne
Eronna..... moncia.
Glomgotim.

ANNAS

Or tenés, mon seigneur le prestre,
 5905 Pour ce qu'avez fait belle feste
 Vous devez bien cecy avoir.
 ANNE baille Godebert sa part, et la maingue.

GODEBERT

Seigneurs, vous devés tous savoir,
 S'il y a rien de remenant,
 Ardoir le covyent dignement, **
 5910 L'escript le dit pour verité.

CAYFFE

Il nous fault trouver ung traictier
 Que ce truant soit mys a mort.

JUDAS

Seigneurs, je vous mettray d'acort.
 Je say bien que vous demandez ;
 Combien me voulez vous donner, 5915
 Se mon maistre Jhesu vous rendz ?

ANNE

Trente deniers, je t'en conviens,
 Et sy seras mes bons amys.

JUDAS

Seigneurs, et je le vous plevis,
 Je le feray pour verité. 5920

Tunc JUDEI recedant.

Sillite.

DEUS

Pierre et Jehan, en la cité ***
 Alés tantost ; près de la porte
 Trouverés Symon qu'il l'eaul porte.
 Dictes ly que mon terme aproche,
 Que je veul chez ly sans reproche 5925
 Ma pasque o mes apostres faire ;
 Il vous baillera sans contraire
 Le lieu ou je feray ma cene.

PETRUS

Nous y alons en bonne e, strene.
 Tunc vadunt

PETRUS

Preudons, nostre Seigneur vous 5930
 [guart!
 Nostre maistre par son regart
 A regardé que bon sera

5900. *estuyérons.* — 5901-5903. Portées de musique. — 5923. *trouveras... de l'eaul.* — 5926. *pasques.* — 5929-5930. *Petrus* suppléé.

5913-5921. MATTH. XXVI, 14-15 ; MARC. XIV, 10, 11 ; LUC. XXII, 4-6. — 5921-5931. MATTH. XXVI, 17, 20 ; MARC. XIV, 12-17 ; LUC. XXII, 8-14.

* 160 r°. — ** 160 v°. — *** 161 r°.

Que sa pasques cheux vous fera.

Monstrés nous le lieu, beaul doux
[sire.

SYMON HOSPES

5935 Il ne le vous covyent plus dire,
Vecy le lieu qu'est bel et gent.
Quant Jhesu venra et ses gens,
Il peult seans ce qu'il veult faire.

JOHANNES EVANGELISTA

Il nous covyent l'apareil traire *.

5940 Pierre compains, ostonz nous chap-
[pes,

Mettons les tables et les nappes,
Et ce quil est necessité.

Ponant nappam.

Pausa.

PETRUS

Symon, beaul frere, en charité
Veuillez nous bailler la vaisselle.

SYMON HOSPES

5945 Veez la vous cy et bonne et belle,
Du garder ne serez pas nice.
Veez cy pour Jhesu ung calice,
Prenez tout ce qu'est necessaire.

DEUS intrando domum dicat :

Ce est seans ou devons traire.
5950 Paix soit seans en cest hostel,
Et hault, et bas, et de costé,
Et Symon nostre hoste ait joie,
Dictes *amen* que Dieu l'octroie
Par son plessir et par sa grace.

Omnes APOSTOLI

Amen, ainsin que Dieu le face, ** 595
Paix avec nous seans descende !

SYMON HOSPES

Mon seigneur en vostre commende
Metz mon avoir et ma personne,
Je vous don tout et habandonne.
Tout est prest, la table est mise. 5960
Tunc sedeat mensam; DEUS sedet in medio,
PETRUS et JOHANNES juxta Deum.

DEUS

Il est vespre, le jour se brise.
Mangez tous en paix sans yrer.
Mout ay heü grant desirer
D'estre seans a ceste Pasque
Avecque vous, Pierre et Jaque, 5965
Ansamble les autres tous dix.
Jamès n'y mangeray nul dix
Jusque j'aie la mort soufferte
Hic debeant habere hostias pulcras et rotundas,
et calices, et vinum.
Ceste chose vous soit ouverte; ***
Avecque moy mangue et boit 5970
Celluy quil mon corps trahir doit.
Mieulx luy vausist qu'il fust a
[naistre
Que ce qu'il traïra son maistre,
Ne qu'il eut pensé tel outraige.

PETRUS

Encor ung peu que je n'enraige 5975
Pour cecy que dit vous avez.
Certes, beaul sire, vous savez
Que ja je ne vous traïray,
Ains crucifier me laïray,
Que ce que traïson vous face. 5980

5942. *necessites.* — 5955. *ainsin soit que.* — 5965. *avec.* — 5974. *lut.* — 5976. *dist avec.*

5950. MATTH. X, 12; LUC. — 5963-5964. LUC. XXII, 15. — 5966-5985. MATTH. XXVI, 21-26 MARC. XIV, 18-21.

* 161 v°. — ** 162 r°. — *** 162 v°.

Omnes APOSTOLI

Cil quil tel travail te pourchasse
Puisse morir de mort subite !

JUDAS

Sui ge ce donc quil suis trafcte,
Ne quil aye de toy mesprit ?

DEUS

5985 Ha ! Judas, Judas, tu l'as dit. *
Mangez ung chascun qu'il vourra,
Je croy guere ne demorra
Qu'avenra ce que j'apersoy.

JOHANNES EVANGELISTA

J'ay sommel plus grant que n'ay
[soif.

5990 Dormir me fault, sans nul respit,
A ceste sene, sur son pis.
Je croy bien que mieulx m'en ira.

PETRUS loquendo Johanni dicat :

Demande ly quil ce sera,
Car du savoir j'ay trop grant fain.

DEUS

5995 Celluy quil je donray le pain
Que moillera est mon contraire.

JUDAS

Il dit que suis son adversaire ;
Mout ay icy dures parolles, **
Ce ne sont que droictes femolles,
6000 Donc tel chose est nyceté.

DEUS tolait suam casulam.

Ung basin me soit apresté,
Ung drap et de l'eau me fault.

SYMON HOSPES

Sire, veez vous cy sans deffault
De l'eau clere d'ung rusel,
Et veez vous cy ung blanc lincel ? 6005
Vous avez ce que demandez.

DEUS

Or sa, Judas, les piedz tandez
Cy, que je vous deschausseray,
Et puis cy les vous laveray,
Car ainsin le me covyent fere. 6010

JUDAS

Cecy ne me doit pas desplaire, ***
Delivrés vous sans arester.

Hic lavat.

PETRUS

Ha ! chier seigneur, laissez ester,
Les piedz ne me laverez mye.

DEUS

Tu n'aras ja ma compaignie, 6015
Ce ne les te lave orendroit.

PETRUS

Ton plessir veul, car c'est bien
[droit,
Lave les piedz, les mains, le chief.

Hic lavat.

DEUS

Ainsinque vien ge de rechief
A vous trestous laver les piedz. 6020

Hic lavet unicuique pedes, et postea accipiat
casulam, et sedens simul in domo Simonis
Pharisei.

Ce je me suis agenoillé, ****
Devant vous, par humilité,
Croiez par fine verité,
Je vous baille cest exemplaire.

5987. *demora*. — 5989. *soifz*. — 6000. *Don*. — 6002 et 6004. *l'eaul*. — 6010. *me* suppléé. —
6017. *ceulx*. — 6018. *chierfz*. — 6019. *rechierfz*.

5989-5997. JOANN. XIII, 23-27. — 5991-6025. JOANN. XIII, 2-16.

163 r°. — ** 163 v°. — *** 164 r°. — **** 164 v°.

Et sedendo dicat :

6025 Beaulx tres doux Pere debonnaire,*
De ta dextre je voux descendre
En ce monde pour ame rendre.
Bien sçay que tost me fault finir,
Et ma mort bien briefment venir;
6030 Mon testament faix en tel guise :
Ou sacrement de sainte Eglise
Je laiz mon corps a mes amis,
Pour lesquieulx tu m'as cy tresmis.

Hic accipiat hostias.

Ce pain que tenir me veez
6035 C'est mon corps, ainsin le croiez,
Et ma cher quil sera occise
Et pour les pecheurs a mort mise.

Hic accipiat in calice vinum, et dicat :

Aussy ce vin ce est mon sang,
Quil de pechier vous fera francs.
6040 Il sera pour vous respandu,
Quand en la croix seray pendu.
Ce est le Nouvel Testament **
Quil sera vostre sauvement,
Ce dignement le recevez,
6045 Ainsin tousjours fere devez.

Affin que de moy soit memoire.
Judas, fai tost ce que doit faire,
M'ame est triste jusqu'a la mort.
Hic intingat panem in vino, et tradat Jude,
et dicat

JUDAS

J'ay de cy tant muser grant tort.
6050 Or m'an voix, puisque j'ay mangé;
Pendु soit quil prandra congié,
Vers les Juifz me covyent traire,
Et parleray de mon affaire.

Seigneurs Juifz, sa entendez,
Je vous veul tenir mon covant. 6055
Or sa, donnez moy mon argent,
Il le me fault comme qu'il soit.

GAMALIEL

Vous le recepvrés orendroit,
La marchandise n'est pas chiere.
La male passion le fiere! 6060
Judas, recepez vous deniers,
Je les vous conteray par tiers.
Trois et trois six, trois neufz, trois
[douze,
De ly honnir trop me dolose,
Quinze, dix et huit, vingt et ung, 6065
Liez en doit estre ung chascun,
Vint et quatre, et vint et sept,
Nous penserons bien de son fait,
Et cy ung quil vint et huit font.
He las dolent, le cueur me font, *** 6070
Je croy que j'ay deniers pou deux.

NEPTALIM

Pour deux deniers ne soies hon-
[teux,
Le jeu pas ainsin ne depart,
Je veul avoir au marchié part.
Veez vous, j'ay quanqu'il vous 6075
[fault.

GAMALIEL

Tu es bons compains sans deffault.
Judas, or tenés vostre argent,
Vous jurés, voiant ceste gent,
Jhesu nous bailler quelque nuit ?

JUDAS

Vous dictes voir, quel qu'il an- 6080
[nuyt****.

6047. fait. — 6054. Ce vers n'a pas de rime. — 6058. Et vous. — 6065. dix huit. — 6072. soie. — 6074. marchier. — 6075. quanquil.

6025-6049. MATTH. XXVI, 26-30; MARC. XIV, 22-23; LUC. XXII, 16-20. — 6048. MATTH. XXVI, 38. — 6049. JOANN. XIII, 26. — 6050 et sq. JOANN. XIII, 30.

6041. Appel : Ce est le nouvel. — * 164 v. — ** 165 r. — *** 165 v. — **** 166 r.

Compter me covyent ma monnoye,
Que de riens mesconter ne soie.
Et ung, et deux, et trois, et quatre,
Et sept, et huit, et vint et quatre,
6085 Vint et huit, vint et neufz, et trante,
Ceste monnoie m'atallente.
Foy que je doÿ l'ame mon pere,
Je les port garder a ma mere.
Je reviendray sans demorer.

Tunc vadat ad matrem.

JUDAS

6090 Mere, vous estes honnoree,
Gardez ne faictes plus la chiche;
Certes, je vous ay faicte riche,
Et je vous diray par quel guise:
J'ay feite une marchandise,
6095 Veez vous cy l'argent que j'apporte?

MATER JUDE

De male mort soie je morte,
Se tu n'as desrobbe ton maistre!

JUDAS

Par celluy Dieu qu'il me fist nais-
Mes je l'ay aux Juifz vendu! [tre,
6100 Veez cy l'argent qu'an ay receu,*
Mon maistre c'est ung enchanteur,
Ung orgueilleux et ung vanteur,
Controuveur de nouvelle loy.

MATER JUDE

He lasse dolente, je voy
6105 Clerement ce que je sungoye,
Quant en mon ventre te pourtoye.
Ung mastin sy noir me sambloit
Pourter, le quel si devoroit

Ung aigneaul blanc, j'en voy le fait,
He! malvoix, quil as tel mal fait, 6110
Commis com de ton maistre vendre!
Comment as tu osé offendre
Contre ly qu'il est sy begnigne,
Sy trust, cy pacient, cy digne?
Dy, larron, quil t'a fait ce faire 6115
De ly pourchassier tel contraire?
Lorsque tu ouz tué ton pere,
Tu m'esposas, quil suis ta mere.
De nostre outraigeuse vie orde
Nous deut faire misericorde. 6120
Malvoix traictre, et larron faulx,
Il t'avoit pardonné tes maulx,
Et pareil a luy t'avoit fait.
Hee! faulx larron, com mortel fait! **
Comment as tu fait telle guerre? 6125
Que ne te transglotit la terre?
Va t'an, malvoix, va t'an d'icy;
Quil jamais te fera mercy.
Quant tu as fait ung tel esclandre?
Car tu as pourchassé a prendre 6130
Le Dieu puissant, le Roy des roys.

JUDAS

Je renoy Dieu ce je m'an voix
Jusques j'aye mangier ung frappon.
Qu'esse cy? Dia! c'est ung chap-
[pon. 6135
Ha! le grant Dieu, quel grant viande!
Il vault mieulx qu'a mangier antende
Qu'a ces parolles que vous dictes.
Je sçay bien c'est ung ypocrite,
Bien croy que Dieu puissant sera,
Quant ce chappon s'anvollera, 6140
Jay ne le croiray autrement.

Hic debet volare capo.

6084. vint quatre. — 6088. porte. — 6090. Judas supplée. — 6108. si supplée. — 6110. a tel. — 6112. ossé. — 6117. Quant. — 6118. esposas. — 6120. deut. — 6132. je ne m'an.

* 166 v. — ** 167 r.

MATER JUDE

Or voys tu bien parfaitement
Le miracle tout en appert.
Il est Dieu puissant, bien y pert,*
6145 Tu as veu le chapon qu'il vole.
Quil me tient que je ne t'affolle,
Larron, qu'as fait tel trayson?

JUDAS

J'ay icy malvoise saison,
Je n'y pourroie mon ventre emplir,
6150 Il me fault aler acomplir
Ce que j'ay aux Juifz promis.
Pas ne seroie de leurs amis
Ce ils trouvoient en moy deffault.
Tunc vadat ad Judeos.

Or sus, seigneurs Juifz, il fault
6155 Que vous soiez prests sans tarder.
Il nous covyent de pres garder
Ihesu, car il le fault avoir,
Tout vous fai ge bien assavoir.
Il fault que torches l'on allume,
6160 Car il maintient une costume
D'aler au mont de l'Olivier
Orer de nuyt pour Dieu prier,
Et je croy bien que maintenant
Il y est alant ou venant.
6165 Armés vous tous, venez ansamble,
L'ung y a quil le mout ressamble,**
Cil est appellé le grant Jaque.
Delivrés vous, Vivant et Marque,
Apourtés cordez et landons,
6170 Pourtez lanternes et brandons
Quil ne soient pas escharnis,

De glaive mes soies garnis.
Retenés bien ceste leçon.

Tunc debent tollere mantellos suos et se
armare comptis ANNAS et CAYPHAS.

MARQUE

Avant, avant, au faulx garson !
Maistre Judas, alez devant. 6175

JUDAS

Cest affaire ne m'est grevant,
Mais pour mieulx faire la besoin-
[gne,
De ly vous bailleray ansoigne.
Il est grant, fort, puissant et beaul,
Et va menant ung grant saubeaul, 6180
Il est pieux, hardy, merveilleux,
Devant tous va comme orgueilleux.
Ce mal ne vous veul pas laisser,**
Celly que me verrés baisier,
C'est mon maistre, cely prenez. 6185

DEUS

*Agimus tibi gracias,
Pater, in quid nos satias
De beneficiis tuis
Que celitus hic tribuis.*

Omnes APOSTOLI simul dicant :

Amen.

DEUS

Mes disciples, o moy venés 6190
Ou jardin qu'est d'Oliviers près,

6142. voy. — 6152. de supplée. — 6178. ansaigne. — 6179. beaulx — saubeaulx. — 6184. baissier. — 6186. in quit en deux mots. — 6191. quil est.

6161. LUC. XXI, 37, XII, 39; JOANN. XVIII, 2. — 6163 et sq. JOANN. XVIII, 3; MATTH. XXVI, 47, 48; MARC. XIV, 43, 44.

* 167 v°. — ** 168 r°. — *** 168 v°.

Je vois devant, venés après.

Hic vadant.

Mes freres, n'ayez point tristesse,
Car a mon Pere je m'adresse.

6195 Il est escript quant le pastour,
Sera feru, que sans sejour *
Son troppeau se despercera,
En ceste nuyt ainsin sera.
Saichés que tous me laisserés

6200 De la paour que vous arés,
Mes quant resuscité seray
En Guallillee o vous seray,
Et m'y verront ceulx quil me
[voient.

PETRUS

Ce tous les autres te renoient,
6205 Certe, je ne te lairay pas.

DEUS

En ceste nuyt, ne doubte pas,
Ansoix que chanté ait le cocz,
Tu me renoieras trois foix,
Pour peur que affollé ne soiez.

PETRUS

6210 Sire, quelque part que tu soies,
Je te suivray jusqu'a la mort.

DEUS

Pierre, je te dix, tu as tort. **
Suyvés moy, tu Jaques et Jehan,
Jusqu'icy en ce Gethseman.

6215 Estés vous cy et cy veillez,
Et mon Pere des cieulx priez ;
Priez par grant devocion
Que n'antriés en tamptacion,
Car la char est sy ferme et tendre,

Et se laisse toutost surprandre. 6220

Hic debet orare hec :

Beaul doux Pere, bien est credible
Que toute chose t'est possible.
Se il te plaist, je ne queïsse ***
Que par Juifz la mort je prisse ;
Ne soit pas ma volunté faicte, 6225
Mais si la tienne, sans retraicte.
Se il te plaist, beaul tresdoux Pere,
Bien veul souffrir la mort amere.

MICHIEL angelus (in cantu :

Vexilla regis prodeunt)

Jhesu, filz Dieu, entans ma voix !
Tu doubtes la mort angoisseuse, 6230
Souffrir la te fault en la croix.
Aux bons d'enfer sera joieusse.
Jhesu, filz Dieu, car te conforte !
Il covyent que ta cher soit morte,
Pour racheter l'umain lignaige 6235
Quil est en enfer en servaige.

DEUS

Puisque il te plaist, si ferai ge.

Dicat Discipullis :

Or sus, freres, dormés encoires,
Or sus, Judas ne dort pas oires. ****
Levés vous tous, car l'eure apro- 6240
[che
Que j'aray des Juifz reproche.
Alons en, seigneurs, levés vous.

Vadat obviam Judeis et dicat eis :

Seigneurs Juifz, qui querés vous ?
Voulés sçavoir lequel nonça
La loy nouvelle et essaüça ? 6245
Dictes moy lequel vous querez ?

6200. pour. — 6201. avec. — 6207. Ce vers d'a pas de rime et les trois suivants riment ensemble. — 6210. soie. — 6211. je te serviray jusques a la mort. — 6212. tord. — 6213. jusques. — 6223. Sil. — 6224. je supplée. — 6226. si supplée. — 6230. doute. — 6229-6236. Portées de musique. — 6232. chert. — 6243. quest ou que barré avant qui.

* 169 r. — ** 169 v. — *** 170 r. — **** 170 v.

Omnes JUDEI

Jhesu querons de Nazareth,
Quil nous fait painne et ennuy.

DEUS

6250 Saichés de voir que Jhesu sui,
Ne vous quier celer a nul feur.
Hic omnes JUDEI cadant retrorsum.

GAMALIEL

Le grant Dieu, je croy que je meur,
Je ne scay ou je suis sans doubte.

AMALEC

Par le grant Dieu, je ne voy
[guoute,*
Je croy que je soie enchantez.

YSACHAR

6255 Du diable nous sommes temptés,
Je suis plux lourt que ne fux onc-
[ques.

VIVANT

Et, par ma loy, en ce point donc-
Ai ge esté comme tu dix. [ques

NEPTALIM

6260 Dieu ! las, je suis tout eslourdys
D'ungne grant clarté que j'ay veue.

MARQUE

Elle m'a eslourdy la veue
Et tous les membres m'a estors.

ACQUIM

Je ne puis mais, se me destors,
Car je suis trestout chancellés.

DEUS

6265 Que querez vous ? ne le cellés. **

Omnes JUDEI terribilliter :

Ung homme quil est appellés
Jhesu, quil est de Nazareth.

DEUS

Je vous ay dit, sans nul arest,
Jhesu suis, je le vous devys.

JUDAS

Maistre, piessa je ne te veiz, 6270
Dieu te sault, je te veul baisier.
Tunc osculatur Jhesum.
Tunc JUDEI arripiunt Jhesum.

DEUS

Amis, quil veulx tu apaisier ?
Dy moi, pourquoy es tu venu ?
Mieulx fust que ne m'eusses con- [gneu.
Pour ta paix me metz a tour- 6275
[ment,***
Les Juifz me heent forment,
Et en baisant tu m'as trahi.

YSACHAR

Jhesu, mout te voy esbay,
Plux meschans de toy je ne viz.
Et aliqui Judeorum arripiant Apostolos.

GAMALIEL

Estes vous ce guars au faulx viz 6280
Quil la nostre loy abaissez ?

DEUS

Vous me tenez, ces gens laissez,
Et par vous soient asseürés.

AMALETH

Ypocrite, malheürés,
Plux ne vous yrés deputant. 6285
Frappés, tirés, alés baptant,
Par la loy Dieu n'eschapperés,
De poings, de piedz le comparrés ;
Baptez ce larron traidour.

6248. ennuyt. — 6249. suis. — 6250. quiert. — 6257. Et suppléé. — 6264. chancellé. — 6266. appelé. — 6279-6280. aliqui Judeorum. — 6288. pointz.

* 171 r°. — ** 171 v°. — *** 172 r°.

NEPTALIM

6290 Tu es bien cheoit de ton tour,*
Larron, traicte, mescreant.

JACOBUS MAJOR

Je ne guainne icy neant,
Cy ne me peult croistre que deul.

VIVANT

Marque, lieuve sus, ce tu veulx,
6295 Ta lanterne, cy le verrons.

PETRUS

Fuyez d'icy, malvoix larron,
Le mien seigneur veul revancher.
Mectés juz, larrons, mon seigneur,
Ne ly ferés tel deshonneur,
6300 Ne l'arez ainsin a bandon,
Sur vous fierray de tel randon.
Tien, tu aras de ceste espee.

MARQUE

Hay, hay! j'ay l'oreille coppee.
Veez, seigneurs, veez mervoille,
6305 Ce truant m'a coppé l'oreille.**
Veez vous, la face me saigne,
Seigné suis a la rouge enseigne,
Il m'a tout le jouaul fendu,
Doublement ly sera rendu
6310 Avant que vienne a peu de temps.

DEUS

Pierre, beaulx amys. met ans
Ton glaive, car quil en fierra
Saiches que de glaive morra.
Ne sçeis tu pas, se je vouloie

Deffendement, que je l'aroie?
Sa, amis, je te guariray.

Pause.

Hic panset Marcum.

6315

MARQUE

Jay pour ce ne te laisseray,
Se tu m'as enchantee m'oreille;
Bien sçaras faire la dormoille,
Se je ne te faix mal bailly.

6320

DEUS

Com larrons m'avez assaillir
Atout gusarmes et lanternes,***
Passer vous ne pouez les termes,
Vostre heure est ainsin ordonnee.
J'estoie chascungne journee
Ou temple ou je vous ay presché;
Que ne m'avez vous empesché?
Encor n'estoit pas venue l'heure.

6325

GAMALIEL

Marque, je te pry sans demeure,
Et toy, Acquim, qu'il soit lié
Et presentement amené
Par devant Anne en sa maison,
Pour parler a ly, c'est raison,
Et puis le manrons vers l'evesque.

6330

MARQUE

Sire, je le loe bien, mes que
Nous l'arons bien forment lié.
Tunc ligant Jhesum.

6335

6293. *peul.* — 6297. Ce vers n'a pas de rime. — 6302. *Tiend.* — 6311. *met* est suppléé. — 6316. *Hic* suppléé. Ms. : *panse.* — 6348. *lo.*

6296-6230. MATTH. XXVI, 51-52; MARC. XIV, 47; LUC. XXII, 50-51; JOANN. XVIII, 10-11. — 6321-6328. MATTH. XXVI, 55; MARC. XIV, 48, 49; LUC. XXII, 52, 53. — 6329-6334. JOANN. XVIII, 13.

* 172 v°. — ** 173 r°. — *** 173 v°.

ACQUIM

Du loyer devons estre lié,
Autant que d'ung chien enraigier
Veul je de ly avoir pitié, *
6340 Ses maulx ly feray deservir.

YSACHART

Or en alons Anne servir.
Amenés le, g'iray devant,
Heurtebillés le moy souvant.

YSACAR procedat.
Pause.

YSACHAR

Sire Anne, le grant Dieu vous
[guart,
6345 Car jugerez par droit reguart
De cestuy quil nous veult honter,
Piessa l'avez ouy compter,
Faictes en vostre diligence.

ANNAS

Seigneurs, Dieu vous gart de gre-
6350 Ceste chose pas ne feray, [vance!
Mes a Cayphas le menray,
Maistre est de la Sinagogue,
Si est raison qu'il l'interrogue;
Par devant ly l'avisérons.

Tunc ducunt ad Cayflam.
Pause.

ANNAS

6355 Evesque, savez que querons,
Prins vous amenons cest herite

Quil nostre loy toujours despite,**
Et va preschant erreur et fable.

CAYFFAS

Ces euvres sont celles du diable.
N'es tu pas Jhesu quil confute 6360
Nostre loy et a nous dispute?
En trois choses te faix demande,
Bon mestier t'est c'on te deffende;
Premier te dix, tu es avoultre,
Secondement tu faix apostres, 6365
Et tiercement de ta doctrine
Que tu as dit qu'elle est divine;
C'est fauceté, bien y apert.

DEUS

J'ay toujours presché en appert
Et n'ay nullez malvoistés dictes, 6370
Demande le a tes ministres.
Se j'ay mal dit, s'an soient tes-
[moings!

MARQUE

Et je ceste buffe te doing.
Quil te a fait ainsin respondre
A l'evesque? on te devoit tondre, 6375
Tu es tout fol, quelque tu soies.

DEUS

Se j'ay mal dit, tesmoings en
[soies; ***
Se j'ay bien dit, pourquoy me fiers?

ANNAS

Oez com ce ribault est fiers!
Veez com fait la chiere goiffe! 6380
Il prise ainsin peu Cayffe?
Frappez sus com sus ung pressour.

6344. *Ysachar suppléé.* — 6345 *Car vous.* — 6346. *veul.* — 6351. *feray, manray, [feray barré].* — 6353. *Sil est.* — 6355. *Annas suppléé.* — 6359. *celle.* — 6360. *confutez-disputes.* — 6364. *je te.* — *Ibid.* Ms. *anvoultre.* — 6372. *dist.* — 6373. *doint.* — 6374. *te fait.* — 6378. *fier.*

6351. JOANN. XVIII, 13. — 6364. *Pseud. Evangel. Nicodemi. Cap. II.* — 6365-6382. JOANN. XVIII, 19-24* — 6387-6390. MARC. XIV, 51, 52.

* 174 r°. — ** 174 v°. — *** 175 r°.

- MARQUE
 Avant, maistre damp vavassour,
 Que la male fievre vous tienne!
- ACQUIM
 6385 Reguardez com il fait l'araigne!
 Bien fait l'armite et le piteux.
- JOHANN S EVANGELISTA
 Pierre, allons veoir nous deux
 Qu'il feront de mon seigneur chier.
- PETRUS
 6390 Je doubte forment l'aprouchier *
 Que nous n'aions des horions,
 Je te pry de loing espions,
 Ou tu y ailles trestout seul.
- JOHANNES EVANGELISTA
 Voluntiers, ainsin m'aît Dieux,
 Car de sa prinse j'ay grant deul.
- NEPTALIN
 (Il va a Jehan evangeliste.)
 6395 Que quiert icy ce ribauldel?
 Je croy qu'il veult que l'on le frappe.
 Vous me laisserés ceste chappe,
 Ou je vous pourray bien maillier.
- JOHANNES EVANGELISTA
 6400 Je la vous ayme mieulx baillier
 Que je ne faix perdre la vie.
- CAYFFAS
 Sires, voulés vous que je die?
 Savoir veulx ce cest homme est tel
- Qu'il soit digne d'estre mortel; **
 Qu'il riens en sçeit cy le descovre!
- YSACHART
 Je vous diray commant il ovre. 6405
 Il a dit qu'il despecera
 Le temple et le reffera
 En trois jours, je l'ay bien sçeu.
- VIXANT
 Il a deffendu le trehu
 Que l'on ne paie a Cessaire. 6410
- AMALETH
 Quel chose esse cy a faire?
 Vous veez qu'il est plain de termes,
 Or delivrés le nous vous mesmes,
 Vous veez que cestuy cy proposse.
- CAYFFAS
 Jhesu, respon aucungne chose; 6415
 Plux simple de toy je ne vy,
 De par Dieu te commande et dy,
 Respon moy ce tu es Ihesus ***
 Qu'il est filz de Dieu de laissuz,
 Or le me dy apertement. 6420
- DEUS
 Tu l'as bien dit certainement,
 Mes de vous veü ne seray
 Jusques a tant que je seray
 Au jugement, droit a la dextre
 Mon Pere, en la gloire celestre; 6425
 Lors congnoistrés vous qu'il ce sui
 [ge.
- CAYFFAS
 Dictes, seigneurs, quel tesmoing
 [veul ge.
 Cest homs a contre Dieu mesdit,

6385. *la raigne*. — 6392. *aille*. — 6393. *mayt*. — 6396. *veul*. — 6401. *Sire*. — 6406. *dist*. — 6411. *affaire*. — 6413. *or supplée*. — 6426. *vous supplée*.

6412-6435. MATTH. XVI, 61-66; MARC. XIV, 55-65. — 6418-6453. MATTH. XXVI, 67, 68; XXVII, 1; MARC. XIV, 65; XV, 1; LUC. XXII, 64-65; XXIII, 1; JOANN. XVIII, 28.

* 175 vo. — ** 176 r. — *** 176 vo.

Il est filz Dieu, cy nous il dit.

6430 Avez vous ouy tout le blasme
Qu'il a dit et le grant diffame ?

Tunc dicindat vestem.

Mon mantel en desireray
Du tresgrant deul qu'au cueurenay ;
Il est digne de mort souffrir.

NEPTALIM

6435 Je ly veul ceste buffe offrir,
(Et percutiat).
Et ly craichera en la face. *

YSACHART

Je ly donray de ceste mace
Comme tresnonsaichant et fol.

VIVANT

Je veulz jouer au chappel fol
6440 Pour veoir s'il sara devyner.
Or ly faictes les yeulx cliner,
Et ly bouchés bien le visaige.

GAMALIEL

Par la loy Dieu, si le ferai ge.
Or devyne quil t'a feru ?

Omnes JUDEI, unus post alium

6445 Or devyne quil t'a feru.

CAYFFAS

Rien n'an scait, bien y a paru,
Ne c'y congnoit, je vous promet. **
Il covyent que sans nul arrest
Que nous le menons a Pillate
6450 Pour ce que du jugier c'y haste,
Car trouver avons assés causes.
Or en alons, sans faire pauses,
Sy le ferons briefment jugier.

GRUMATON, uxor fabri, vadat ad Petrum.

Quil te fait icy espier ?
N'es tu pas disciple a cest homme ? 6455

PETRUS

Je te jure, s'an est la somme,
Par ma loy, je ne le congneus.

ACQUIM vadat ad Petrum.

Dy, va, que faix tu a cest huys ?
Je t'escharperay ton cotom,
Tu es a Jhesu le gloton, 6460
Par vray tu es de Guallillee.

PETRUS

Oncques ne fux en la contree, ***
Ne ne le congnoix vraiment.
Il tremble.

MARQUE vadat ad Petrum.

La loy Dieu, tu es de ces gens,
Et ne te vault riens le tranbler ; 6465
Je te viz bien a l'asamblee
Que ceste oreille me coppas.

PETRUS

Par ma foy, ce ne sai ge pas,
Oncques n'oy de ly parler.

(MARQUE s'en va.)

Il m'en vault mieulx d'icy aler, 6470
Chascun vient a cor et a cry.
Statim cantat gallus, et PETRUS lamentando
dicat :

Beaul sire Dieu, mercy te pry.
Veullés moy getter de pechier
De trois foix que t'ay regnié.
Bien avant dit tu le m'avoies, 6475
Or te voy en malvoise voie.
Jamès mon cueur n'est resjoy,

6433. *queur.* — 6440. *cy.* — 6443. *le suppléc.* — 6446. *scay.* — 6446. Ces trois vers riment ensemble. — 6465. *et suppléc... vaul.* — 6472. *cort.* — 6475. *dist... m'anvoie.*

6454-6571. MATTH. XXVI, 58, 69, 75 ; MARC. XIV, 66-72 ; LUC. XXII, 54-62 ; JOANN. XVIII, 25-27.

* 177 r°. — ** 177 v°. — *** 178 r°.

Car tout maintenant j'ay oy
 Le coq chanter, or say de vray *
 6480 Que bien sçeis que regnié t'ay.
 Las ! que feray. dolent chetifz,
 Pourquoi seuffres que soie vifz ?
 He las povre, he las, he las !
 J'ay huy perdu tout mon solas,
 6485 J'ay tout perdu ce que j'avoie,
 Jamès en mon cuer n'aray joie.
 Bien me doit chascun debouter ;
 Tost en une fosse bouter
 M'yray pour mes pechiers plorer,
 6490 Quant mon seigneur deshonnorer
 Voy et mener a grant laidure,
 Dont mon cuer est en grant ar-
 [dure.
 Intret in foveam.
 Hee ! tresdoulx Aigneul de hault
 [pris,
 Bien voy que j'ay forment mespris
 6495 Envers toy quil sy bien apris
 M'avoyes. Ce bien compris
 J'eusse la veraie doctrine
 Quil tous les bons cueurs enlumine,
 A laquelle bien me rapport,
 6500 Affin de venir au vray port,
 Non obstant le destroit
 Du diable quil m'a sy estroit
 En mon cuer tenu, sy trescourt **
 Qu'il est entré en male court
 6505 Et m'a mallement sy suppris
 Qu'il m'a tenu, lié et pris !
 J'ay esté fier et trop hardy,
 Et au besoing acourdy.
 L'annemy quil trop point et mort
 6510 De moy tempter trop fort s'amort :
 Cy me fault garder de la mort
 D'anfert, pour ce que me remort
 Ma conscience du pechier
 Dont je suis forment entaichier.
 6515 Las ! comme ay esté sy osé
 D'avoir en mon cuer propposé
 Dont j'ay mon seigneur relinqui ?
 C'est le doux Createur en qui
 Trestoute humaine creature
 6520 Doit bien croire de pensee pure.
 Hee ! treschetifz cuer, or regarde
 Qu'as fait maintenant ! cy prends
 A ta tresnice pensee folle [garde
 Quil a estee a male escolle,
 6525 Car je n'y ay pas bien apris.
 Sy en doix bien estre repris.
 Pour ce me fault bien repantir
 Pour cestuy pechier de mantir,
 Mes je doubte, quelque penitance***
 6530 Et aussy quelque repantance
 Que je fasse, ne peult souffire
 Pour bien estancher le martire
 Du pecher quil est trop enorme
 Que fait ay contre mon Dieu : or
 6535 Convient icy par foy entrer, [me
 Ly devotement deprier
 Que par sa sainte amictié
 De moy tresdoulant ayt pitié.
 Pour ce ly pry qu'ainsin ce face,
 6540 Affin que veoir face a face
 Le puisse laissus en sa gloire
 Dont j'ay bien en mon cuer me-
 Sy ly prie de cuer parfait [moire.
 Que combien qu'anvers ly meffait
 6545 Aye de l'avoir regnyé,
 Pour quoy j'an suis fort esmayé,
 Que pardonner il le me veulle

6478. ton. — 6481. seuffre. — 6496. M'avoie... tres supplée. — 6497. vraie. — 6498. enlu-
 minez. — 6500. que venir. — 6502. tenu cy estroit. — 6507. fier. — 6515. comment. —
 6516. corps. — 6528. ce pechier. — 6529. que. — 6535. icy supplée.

* 178 v°. — ** 179 r°. — *** 179 v°.

Et par devers ly me requeulle,
Car j'an suis en tresgrant tritesse,
6550 Et pour ce vers ly je m'adresse.

Hee! trespiteulx misericordz,
Quil aux pecheurs donnes confors,
Sy voir com a la Magdeleine
Tous ses pechiers en bonne es-
[traine

6555 Voluntiers tu ly pardonnas *

Et de ta grace ly donnas,
Et combien que l'aie sçeü,
Je ne l'ay pas forment creü,
Sy te pry que tu m'y reffermes,
6560 Et qu'an icelle me confirmes,
Car l'annemy trop cy m'aguaicte,
Quil mainte malvoitier m'a faicte.
Le Malvoix quil est trop couvert
M'a forment pris a decouvert,

6565 Sy ay bien mestier de ta grace
Quil tous pechiers tolt et efface ;
Bien doy gemir, bien doy plorer,
Digne ne suis de t'adorer,
Quil t'ay regnié de ma bouche,
6570 Or te supply que mon reproche
Par ta grant douceur me par-
Amen. [donnes.

CAYFFAS

Prenés ceste faulse personne,
Cy en faisons ce que dit ay.

GAMALIEL precedat et dicat ad Pilatum :

A Pilate le meneray **
6575 Malgré son visaige nercy.
Avant, maistre, passés par cy,
Boutés le après moy, boutés,

Il sanble que vous le doubtés,
De vous espees le poignés.

AMALETH

Il me sanble que vous moignez. 6580
Tenés, vous arés ce tatin ;
Je ne dormis des hier matin
Pour la painne que j'ay de vous.

Tunc vadunt ad Pilatum.
Pause.

ANNAS

Pillate prevost. amy doux,
Ung truant vous amenons pris 6585
Quil a contre nous trop mespris.
Condempner il le vous covyent,
Car le jugement de vous vient,
Si vous pry le nous delivrés.

PILLATUS

Je ne suis pas sy enyvrés 6590
Qu'il ne cognoisse devant moy ***
Ce pourquoy jugier je le doy,
Car pour ce faire y suis commys ;
Combien que soiez mes amys,
Ne oserai ge cecy faire. 6595
Ja de ce ne vous doit desplaire,
Il le fault jugier par raison.

DOMINUS hic reannet (?), omnes JUDEI una
cum damp GODIBERT vadunt ad Cayffam.

JUDAS

He las moy ! pour ma traison
Est vendu l'Aignel inocens.
Or ai ge pechier de tous sens, 6600
Chascun le traine a son martire,

6552. donne. — 6566. tols. — 6568. toy. — 6571. pardonne. — 6587. nous. — 6597-98. reanoet,
reannet ? mot douteux.

6598-6685. МАТТН. XXVII, 3-11; ACT. I, 18, 19.

* 180 r°. — ** 180 v°. — *** 181 r°.

Ta douce face que j'ay descoloree,
 Helas! Vierge, je t'ay desconfortee!
 Par traison j'ay vendu ton enfant,
 6660 En croix sera sa char forment navree,
 De cloux de fer, et de glaive tran-
 [chant
 Sera son corps navré a grant mer-
 [veille.
Bis. Hee! diable, or me conseille,

 6665 Conseille moy sans plux actendre.

MORS INFERNI

Je te lo que tu t'aïlles pendre, *
 Moy et mes compains t'aiderons.

CLAMATOR INFERNI

Judas, voirement cy ferons,
 Or tost passe pour ton peut heur...
 6670 Va, cy te pent a ce cehur,
 Car tu nous dois huy l'ame randre.

JUDAS

Je le veul mout bien, vien la prandre.
 Vadat suspensum.

A ceste corde me pendray,
 Et moy mesme m'atacheray.
 Hic se suspendat cum corda.
 Pausa

6675 *Bis.* Tire, Diable, fort, tire, tire!

 Hic moritur et crepat medius, et DIABOLI
 caplant animam ejus.

MORS INFERNI

Ne le nous fault pas trois fois dire.

Or es pour ton meffait pendu **
 Et ton ventre par my fendu,
 Et nostre est la descendue 6680
 De l'ame quil nous est rendue.
 Compains, pourtons la en enfert,
 Pour presenter a Lucifert,
 Puis la mectrons en la chaudiere.
 Tunc portant animam in infernum.

PILLATUS dicat Judels :

Seigneurs, raison veult que je quiere 6685
 Quel chose cest hons a meffait;
 Or me dictes tantost le fait
 De son angin et de ses tours.

ANNAS

Prevost, s'il ne fust malfactour,
 Ja ne le vous eussions baillié 6690
 Par ly sommes trop travaillé,
 Bien en puez estre informez.

PILLATUS

Sire Anne, je croy vous dormez;
 Quil est ce quil mal en racompte ?

ANNAS

Du racompter j'an ay grant honte. 6695
 En trois cas est trouvé en tort, ***
 Du plux petit a guanné mort :
 Premier le peuple a bestourné,
 Secondement a destourné
 De paier le trehu Cesaire, 6700
 Et encoire veult il pis faire,
 Qu'il ce fait Roy, dont nous desplait.
 Pour ce avons contre ly plait,
 Il ne fait ovre quil soit bonne.

6661. et supplée. — 6663. Vers bissé par le copiste. — 6666. loz... taille. — 6667. compat-
 gnons. — 6669. peust. — 6670. cehu. — 6672. viend. — 6674. et supplée... mesmes. — 6675.
 Vers bissé par le copiste. — 6690. hussions. — 6700. de Cesaire.

6685-6745. Luc. XXIII, 2-7.

* 183 r°. — ** 183 v°. — *** 184 r°.

PILLATUS

6705 Jhesu, respond, a ma personne,
Or me dix, Jhesu, es tu roy?

DEUS

Tu l'as bien dit endroit de toy,
Mais mon regne n'est pas s'aval,
Et il y fust, en cestuy mal
6710 De par les Juifz pas n'y fusse,
Car mes menistres icy eusse,
Mais pour paix suis cy envoiés
Pour avoyer les desvoiés,
Et que vérité je tesmoingne.

PILLATUS

6715 Qu'est verité? *

Dicat Judeis:

Or Dieu me doigne
Santé et bon entendement!
Seigneurs, je ne truis nullement
Que cest homme ait fait barat.
Simple, doux et courtois sy est,
6720 Et est innocent, je le croy.

AMALEC

Hee! Pilates, nous avons loy;
Nostre loy a mort le condempne.

PILLATUS

Or le condempnés, sire Anne,
Selon vostre loy le jugez.

ANNAS

6725 Jamais nous ne serions peurgiez,
Car nous fummes cy sans sy francz,
Nous ne devons point jugier sang.
Jugés le quil estes païen.

PILLATUS

Par nous Dieux en ly ne truis rien**
6730 Pourquoy il ait mort desservie.

GAMALIEL

Tant a en ly de tricherie,
Que ou peuple de Guallillee
Il a trestoute anichilee
La loy; cuidez vous ce soit aise?

PILLATUS

Hadea! seigneurs, ne vous desplaise, 6735
Je ne le condempneray mye,
Car il n'est pas de ma baillie.
Herode est sire d'ilecques,
Vous ly menrés, sire evesques,
Je croy voluntiers vous orra. 6740

CAYFFAS

Le grant Dieu, pas ne demorra
Que je ne le mainne de cueur,
Je ne le lairay a nul feur
Tant comme il sera en vie.

Hic ducant ad Herodem.

ANNAS

Aussi ne le lairaige mye. *** 6745
Neptalin, fier ung gros cop fourbe.
Eundo ad Herodem,

NEPTALIN

Je le feray du corps tout courbe,
Après cecy ne vivra guyere.

VIVANT

De le lier veulx estre maire,
Endroit de moy faire le doy. 6750

CAYFFAS salutando Herodem :

Dieu guarit ce noble roy d'annoy
Avec sa noble compaignie!

6712. *envoier*. — 6717. *trove*. — 6727. *sans cy*. — 6729. *trouve*.

6705-6716. JOANN. XVIII, 33-39. — 6735-6806. LUC. XXIII, 3-12.

* 184 v°. — ** 185 r°. — *** 185 v°.

HERODE respondendo :

Beaulx seigneurs, et Dieu vous
benye!
Or me racomptés quels nouvelles, *

6755 Veoir s'elles me seront belles,
Et ce mon cueur en sera lié.
Quel est cest homme ainsin lié
Que vous alés cy deboutant ?

CAYFFAS

Congnoissés vous celly dont tant
6760 De maulx compter avés ouy ?
Or en faictes bien l'esbay.
C'est Jhesu, vostre grace sauve,
Le malvoix a la chiere fauce,
Pillate cy le vous envoie
6765 Qu'il ne veult pas par nulle voie
Faire contre vostre vouloir.
Il a ouy Jhesu douloir
Qu'il estoit de vostre contree,
Sy vous prie, sans demoree
6770 Qu'il soit jugé, ce guainné l'a.

HERODES

M'amenés vous Jhesu de la ?
Or est Pillate mon amys
Puisque Jhesu il m'a tremys, **
Je ly pardonne mal talent.

Loquendo ad Jhesum :

6775 De toy veoir avoie grant talent,
Sçais tu pour quoy ? Car on veult
[dire
Que tu tienz bien les gens de rire
Par enchantement que tu faix ;
Si te prie ungs en soit faix,
6780 Et tu trouveras en moy grace.

JHESUS nichil respondeat.

YSACHAR

Par maloy, ou cueur vous menasse,
Il est plain de trop grant fierté...

HERODES loquitur Jhesu :

Je te prie par grant chierté
Que tu me faces ung miracle :
Fay moy d'argent ce tabernacle. 6785
Tu faix bien veoir les aveuglez,
En quoy est deceu tout le peuplez,
Muès parler et sours ouyr,
Au moings pour nous faire esjoir
Fay nous aucung esbatement. 6790

Nichil respondeat.

Pause.

Ne respondras tu autrement ? *
Beaulcob nous faix icy joquier,
Et il nous fault de toy mocquier.
Veistés ly ung blanc veistement,
Fol le reputé vraiment, 6795
A Pillate le remenés,
Et en face ses volontés,
C'est ung hons de chetive geste.

Tunc tollatur JUDAS et portetur in infernum.
Postea reducunt Jhesum ad Pillatum.

CAYFFAS

Pillate, vecy une beste.
Il ne sçet de mal ne c'ung singe, 6800
Pour ce ly a vestu ce linge
Herode et vous prie qu'en l'eure
On l'occie tost et sans demeure,
Trop y a trouvé de meschief,

6753. et supplée. — 6754. quel. — 6760. ouys. — 6772. amy. — 6776. veul. — 6792. fait.
— 6798-6699. Ms. portatur. Judas est donc resté pendu jusqu'à ce moment, bien en
vue des spectateurs. — 6802. Herodes vous. — 6803. Ont l'occie. — 6804. meschiefz.

* 186 r°. — ** 186 v°. — *** 187 r°.

6805 Et sy vous mande de rechief
Que paix est faicte entre vous deux.

PILLATUS

De ce suis mout lié par nous dieux ;
Que vous plait que de Jhesu face ? *
Je vous pry que ly face grace,

6810 Contre ly ne puis riens trouver,
Ne Herode que reprouver,
Et sy est ung prince mout fier.

Omnes JUDEI

Ostés, il le fault cruciffier.

PILLATUS

Vos voix me font trop esmaier.

6815 Tenu suis a vous appaisier.
Je tiendz en prison des l'autrier
Ung faulx guar, un larron men-
Quil est appellé Barraban. [teur
De costume aviez ung ban

6820 Qu'il covyent qu'en ceste saison
Je vous delivre et par raison
Une personne que demandés.
Je vous pry, Barraban pendés,
Et Jhesucrist cy soit delivres.

Omnes JUDEI

6825 Ostés, ne le laisiez plus vivre, **
Nous ne voulons que Barraban.

PILLATUS

Goguery, or tost va, cy pren
Tantost les clefz de la tournelle,
Le larron Barraban appelle,

6830 Amene le par devant moy.

GOGUERY

Voluntiers, sire, par ma loy,
G'y voix tantost ysnellement,

*Ipse cum alio vadat ad turrin quesitum
Barrabam.*

Sus, Barraban, appertement
Le prevost Pillate te mande.

BARRABAM

Las ! je doubte que l'on ne me pende, 6835
Car certes mout bien l'ay guaigné,
J'ay maint pseudomme meshaigné,
Car en meurtre et en roberie ***
Ai ge toujours usé ma vie,
Et sy ay coppé mainte guorge, 6840
Enblé argent, froment et orge,
Bien croy je voix a mon martire.

GOGUERY

Prevost Pilatte, beaul doux sire,
Vecy Barraban qu'amenons.

CAYFFAS

Prevost, et nous le retenons. 6845
Va t'en et de tous maulx t'amende.

BARRABAM

Seigneurs, le grant Dieu le vous
[rende !

Pour mon fait et ma mesprison
Sui ge bien en malle prison,
Or sui de pendre recovré. 6850

Tunc fugiat.

6805. *rechiefz*. — 6812. *fiert*. — 6814. *vo* — 6824. *delivret*. — 6834. *demande*. — 6849. *suige*. — 6850. *suige*.

6807-6852. MATTH. XXVII, 15-22 ; MARC. XV, 6-13 ; LUC. XII, 14-24. — 6852 6823. MATTH. XXVII, 26 ; MARC. XV, 15.

Appel : *Or le biens*. — * 187 v°. — ** 188 r°. — *** 188 v°.

PILLATUS

Puisque Jhesu est demoré,
Prenez le, ce le despoillez,
A une estache soit lyé,*
Tant soit baptu, je le consans
6855 Qu'en dequeure le vermeil sanc.
Marque, Acquim, faictes en l'eure.

MARQUE

Voluntiers, se Dieu me sequeure,
Mal fait seroit en tout endroit
Quil ainsinques pas le pendroit.
Tunc spolietur.
6860 Sus, maistre, deveistés la robbe
Quil vous fait sy mignot et gogue.
Je vous feray saillir la bourre.
Pause usque Jhesu spolietur.

ACQUIM

Je croy qu'il n'a talent de corre.
Or le lions a cest ataiche,
6865 Je n'ay pas peur que il l'araiche,
Il ne s'an a pouoir de fuyre.

ANNAS

Sus, varlès, faictes vous copz
[bruire,
Et ly desrompez les correez;
De vous escourgeez noueez,
6870 Ferez bien fort, baptés, roillez,
Jusques au sang soit tout moillez.
Or sus, varlès, prouvés vous bien,**
Ne l'espargnez ne que ung chien.
Bien voy, nul ne le secourra,
6875 Par le grant Dieu, il en morra.
Ung estron ne pris son lignaige,
Il est bastart, nez en putaige.

Tunc pausent.

Or sus, varlès, prouvés vous fort !
Il est sy aise qu'il ce dort,
Faictes qu'il soit tout detranchés. 6880
Sus, varlès, estes vous lassés ?
Frappés, baptés forment sa peaul
Jusques l'on voie le ruisseaul
Decourir parmy ceste voye.

MARQUE

(Il se reprant.)

Bien le baptray, quoiqu'il le voye, 6885
Reguardez s'ai ge bien besoingne,
Vous verrés bien de pres l'ensei-
Du sang quil en desgoutera. [gne

ACQUIM

Honni soit quil l'espargnera !
Reguard comment du cueur je ovre ! 6890
La peaul de son dox se descopvre,
Tel ovrier doit on alouer.

MARQUE

Par le grant Dieu c'om doit louer,**
Il n'an ara plux maintenant,
Assés en a en ung tenant ; 6895
La malle mort le puisse abatre !
Tant le pourions ferir et baptre
Que tout mort le covyendra pendre.

ACQUIM

Nul ne nous doit de ce reprandre,
Oncques ne baptiz a nul feur 6900
Malvoix ribault de sy grant cueur
Com j'ay baptu cestuy icy.
Tunc solvatur a columna.

6853. *cy soit.* — 6855. *Que en.* — 6876. *prise.* — 6886. *saige.* — 6894. *nara.*

6871. Au bas du folio d'une écriture du xvr siècle : Quantin le clerc prestre.

* 189 r. — ** 189 v. — *** 190 r.

PILLATUS

Reguardés, beaulx seigneurs, veez
 [ci
 Comment est baptu ce povre hom-
 [me;
 6905 De plaiez a ou corps grant somme,
 Si vous pry que vous pourveoiez
 Comment il sera renvoiez.
 Corrigiez est sans nul deffault.

Omnes JUDEI

Ostés, cruciffier le fault.
 Sillete.

CLAMATOR INFERNI vadat ad uxorem
Pilati et dicat :

6910 Je te veul dire tout en hault, *
 Nostre amie, femme Pillate,
 Va vers ton mary, sy te haste,
 Et fai tant que le saint prophete,
 Qu'il est en prison en ses mectes,
 6915 Ne pranne mort aucungnement ;
 Pourchasse son delivrement.
 Bien sçay s'il meurt, trestout per-
 [dray
 Ce que ou monde conquis ay,
 Sy te pry de nous te souviene.
 6920 Que s'il meurt, bien sçay, nostre
 [guaigne
 Et nostre proie est perdue.
 (Hic debet dormire uxor Pilati.)

UXOR PILLATI

Lasse ! com je suis espardue
 De ce qu'ay veu presentement !
 De paour le corps me tressue
 6925 De la painne que j'ay heüe

Huy, toute nuyt, en mon dormant.

J'ay veü une vision,
 Sy n'ay nulle chose santue,
 Cy en suis toute esmeüe,
 Et troublee mon oppinion,** 6930
 Ce a esté depuis le jour.
 A Pillate, mon bon seigneur,
 Le voix dire certainement.
 Beaul sire, a moy antandez,
 Pour Dieu que Jhesu ne pendez, 6935
 Baillier vous est il par envye,
 Pour ly je vous crye mercy
 Faictes or mon cueur esclarcy,
 Et que par vous ne perde vie.

PILLATUS

Se baillié il m'est par envie, 6940
 Dame, ce poise moy,
 Je ne puis mectre arroy
 Contre ces Juifz faulx.

UXOR PILLATI

Bien tien, peuent venir maulx
 Certes, s'il meurt par toy. 6945
 Je te jure en bonne foy,
 Se grace tu lui faix,
 Je te dix que a toujours mais
 Grant honneur m'aras faicte.

ANNAS

Ne nous faictes point de retraic- 6950
 [te; ***

Sire prevost, il n'y chiet pas,
 Tous veons cler, et Cayffas.
 N'alés point Jhesu estargent,
 Ne n'an prenez or ne argent,
 6955 Nous veons bien du gain deleal.

6906. *Sil.* — 6907. *encoeiez.* — 6924. *peur.* — 6936. *il supplée.* — 6937. *cry.* — 6938. *or*
supplée. — 6939. *que supplée.* — 6944. *peult.* — 6948. *que supplée.* — 6955. *guyrm*
 (sic) .. *deleal.* Ce vers n'a pas de rime.

6910-6949. MATTH. XXVII, 19. — 6950-6980. MATTH. XXVII, 20-32; MARC. XV, 12-20;
 LUC. XXIII, 20-26; JOANN. XIX, 1-16.

* 190 v°. — ** 191 r°. — *** 191 v°.

PILLATUS

Dy, Jhesu, es tu filz de Dieu ?

.....

Ne respondras tu autrement

Ne sçais-tu pas certainement

6960 J'ay de toy condempner pouoir,

Ou delivrer, ce peux tu veoir.

Respons moy pour ta delivrance.

DEUS

En moy n'as tu point de puissance,

Se ne te fust donnee d'en hault.

6965 Plux a pechier sans nul deffault

Celluy quil m'a baillié a toy.

PILLATUS

Seigneurs, en cest homme ne voy

Pourquoy on ly doyve mal faire.

CAYFFAS

Tu n'es pas amy de Cesaïre, *

6970 S'ainsin tu l'an laisses aler,

Car il ce fait roy appeller,

Et nous n'avons roy que Cesar.

PILLATUS

Goguery, beaul amis, tout art,

Engoisse m'est de toute part,

6975 De mon estat perdray grant part,

Ce ne faix ce que ces gens dient,

Toujours l'accusent, toujours cri-
[ent.

Donne moi de l'aigue a mes mains.

GOGUERY

Je ne vous en prise pas mains.

6980 Veez cy l'aigue a vostre devise,

Herbes y a de maincte guise,

Il y a de la violette,

Du fenoil et de la gloriëtte,

Bien est atrampee sans faille.

Tunc lavet PILATUS manus suas.

Or painnés a ceste touaille, ** 6985

Qu'elles en seront trop plux belles,

Mes vous avez pour ces nouvelles,

Ce m'est advis, troublé le corps,

Mes mout suis lyé quant je recordz

Que point ne pourchassés sa mort. 6990

PILLATUS

Goguery, je t'ayme mout fort,

Je ne vy sy preu ne cy saige

Comme tu es, en tout mon eaige.

Seigneurs Juifz, soiez certains

Qu'aussy nettes com sont mes 6995
[mains

Veul ge estre net de sa mort,

Car vous l'acusez a grant tort,

Bien sçay que il est innocent.

Omnes JUDEI

La sienne mort et le sien sang

Soit sur nous et sur nous enfans, 7000

A ceste heure et a toujours mais !

PILLATUS

Seigneurs, a vous veulz avoir paix.

Alons seoir en jugement.

Jhesu, sié sur ton vestement.***

Vien sa, Jhesu de Nazareth, 7005

Encontre toy a esté plet

Pour certain seans demené.

Les Juifz cy t'ont acusé

De pluseurs crimes desloiaulx,

Propposé ont que tant de maulx 7010

6956. Ce vers est bissé par le copiste. — 6970. *laisse*. — 6974. *met*. — 6981. *mainctes*. — 6984-5. *Pilatus* supplée. — 6985. *thouaille*. — 6995. *net...* comme. — 7004. *siert*. — 7006. *contre*.

* 192 r°. — ** 192 v°. — *** 193 r°.

Tu as fait en ceste contree,
 Tous les gens depuis Galillee
 Tu as fait en erreur entrer,
 Et en leur loy trop varier ;
 7015 Tu n'as fait le sabbat garder
 Que leur grant Dieu a ordonné,
 Et sy t'ont imposé grant mal
 Que tu as getté contreval,
 Comme ung homme tout anraigé,
 7020 Les danrees pour verité
 Que les marchans quil la estoient
 Par chascun jour vendre menoient,
 Quil leur vient a derission
 Et t'an reputent pour felon.
 7025 Pour telz choses, je te promet,
 Et pour cuider cesser ton plet,
 Je t'avoie fait mettre en l'estaiche,
 Et par mes chevaliers bien battre ;
 Or t'acusent il de rechief,
 7030 Dont te viendra tresgrant meschief.
 A ce fort tu as contredit *
 Son touaige, esse bien dit,
 Et cy t'es fait appeller roy
 Et filz de Dieu, raison pourquoy
 7035 Contraint suis a toy condempner
 A mort amere endurer.
 Sy veul contre toy ma sentence
 Cy profferer en audience
 En la maniere cy escripte,
 7040 Ad ce que ne soit contredicte :
 Je, Pillate, quil suis commys
 De Judee, par grant advis
 De Cesar prevost ordonné,
 Empereur partout renommé,
 7045 Son procureur en ceste terre,
 Ad ce qu'on ne mesprainne ou erre,

Condempne cy en audience,
 Sans profferer autre sentence,
 Jhesu, c'on dist de Nazareth,
 A souffrir mort, comme qu'il soit, 7050
 En la croix, pour ses demerites.
 Or gardez que soiez proppices.
 A faire crier la justice.

Omnes JUDEI

Vostre jugement est proppice,
 Grand mercys par cent foix, beaul 7055
 [sire !]

GAMALIEL

Ihesu, talant n'avés de rire, **
 Je croy vous estes pris au piege.

PRIMUS MILLES

Il vous covyent seoir en siege
 En guise d'onneste personne.

SECUNDUS MILLES

Ou chief ly mectray la coronne, 7060
 Pour ce que ung chascun s'ancline,
 Elle point plux que nulle espine,
 Car elle est de jonx de maroix.

TERCIUS MILLES

Vous estes adoubé com roys,
 Ce veistement rouge affublés, 7065
 Mouvez la teste et l'anfublés.
 Bien est servi d'anre nous trois.

ANNAS

Trotim, mon bel amy courtois,
 Va t'en tost et isnellement,
 Sans faire nul sejournement, *** 7070
 Crier a tous les carreffours
 Que chascun, de par l'empereur,
 Vienne veoir mectre a torment

7015. *nas pas.* — 7025. *prometz.* — 7029. *rechierfz.* — 7030. *meschiefz.* — 7047. *condempner barré.* — 7048. *proffer.* — 7051-54. Ces 4 vers riment ensemble par à peu près.
 — 7064. *Roy.* — 7065. *rougez.* — 7069. *servir.*

* 193 v°. — ** 194 r°. — *** 194 v°.

Jhesu, ce tresmalvoix truant ;
 7075 Le prevost le commande faire. TROTIM
 Sire, g'y voix pour vous complaire.

Oez, seigneurs, oez : de par le roy Cesaïre
 Et de par son prevost l'on vous fait assavoir
 Que chascun cy soit prest pour la justice veoir.
 7080 Venés y sans tarder, sur peine de l'amende,
 Droit au mont de Calvaire
 Ou l'on veult Jhesu pendre,
 Ce tresmalvoix truant quil vouloit nostre loy
 Destruire et abatre, et ne savoit pourquoi,
 7085 Car il est condempné a souffrir mort en croix.

Omnes JUDEI, unus post alium
 Dieu te sault, Dieu des Juifz, roys !

Tu y aras l'eschine torte, 7100
 Les fourches sont ou tu pandras,
 Et tes bras fort y estandras.

ANNAS

ANNE

Or sus, or sus, ami Jhesu,
 Or vois tu bien qu'a nous es tu,*
 Longuement ne peux tu pas vivre,
 7090 Je te feray mectre a delivre.
 De ces planches la croix ferons
 En quoy nous te cruciffrons ;
 Quenous chault de belle croix faire ?

Va tost, Marque, ne tarde pas, **
 Cheux le fevre Nichodemus,
 Va tost et ne sejourne plux, 7105
 Et ly fay trois gros clos forgier
 Pour ce pautonnier clochifier,
 Va tost, vien tost qu'il est besoing.

NEPTALIN

(Vadat ad terram ante Annam).

MARQUE

De l'ordure la doit l'on traire.

MARQUE

Ma loy renoy ce je n'y soing,
 Car de ly nuyre tout je meur. 7110

7095 Or sa, mon ami debonnaire,
 Ces planches icy nous prandrions,
 Et une croix nous en ferons,
 Que c'est ce que bien me conforte.

ANNAS

NEPTALIN

Or tiens, Jhesu, nostre croix porte, La croix Ihesucrist qu'est affame.

7075-7. Ces trois vers riment ensemble. — 7080. *il.* — 7081. Ce vers n'a pas de rime.
 — 7086. *Roy.* — 7088. *voitu.* — 7093-94. Indication mise à tort dans le Ms. dans la marge
 du rôle d'Anne, où elle n'a pas de sens. — 7093. *chaul.* — 7097. *Et supplée.* — 7106. *fait.*
 — 7109. *my soing.* — 7110. Ce vers n'a pas de rime. — 7112. *crist supplée.*

7111-7119. MATTH. XXVII, 32 ; MARC. XV, 21 ; LUC. XXIII, 26.

* 195 r°. — ** 195 v°.

SECUNDUS PEREGRINUS

J'an seroit trop plus diffame,
Jamais je ne la pourteroie,
7115 Je voy que l'eschine ly ploie.
C'est ung gros faix de deux che-
[vrons,
Ou l'on pend dedans les larrons.
Foy que doy vous, querez ung autre.

NEPTALIN

Or tien sur ton chappeaul de fau-
[tre,*
7120 Sanglant villain, puant matin.
Encor arés vous ce tatin,
Par ma loy, vous le comparrés,
Malgré vous dens la pourterés.
Nous faictes vous icy les baules ?
7125 Tenés, troussés sur vous espaulles,
Delivrés vous, cy la portez.

PEREGRINUS

Sy ferai ge, m'as trop lassés,
Je suis et de trop loing venus.

MARQUE

Or tost, maistre Nichodemus,
7130 Alume du feu en ta forge,
Tantost troix cloux d'acier me
[forge
Pour Jhesuchrist crucifier.

NICODEMUS faber

Me oserai ge en vous fier ?
Je vous dix que mal ne feray
7135 A Jhesu, tant que vifz seray,
Et sy ay en mes mains la roigne**
Que ferir ne puis sur enclume,
Sy en doix estre excusé.

MARQUE

Dia ! seray ge ainsin rusé ?
Monstrés voir ces mains que vous 7140
[dictes.

NICODEMUS

Sire, oncques telles ne vistes,
Regardez, sui ge voir disant ?

MARQUE

Vous estes de forgier exent,
Je m'an voix cheux ung autre fevre.

GRUMATON, femme au fevre

Mal feu vous arde la baulevre ! 7145
Hier tout le jour nous deux for-
[geasmes,
Et sy n'avoies ne mal ne blasme.
Tu es ung tresmalvoix villain, ***
D'ordure et de grant venin plain.
Amis Marque, venez avant ; 7150
Puisque c'est pour le mescreant,
Toute seulle ains les feray,
Et de bon cueur les forgeray.
Avant me fault ce gloton baptre
Et encontre la terre abat. 7155
Je ly barray sur son museaul,
De par le diable, sa la peaul !
Mon varlet ine fault pour souffler,
Car ce lourd villain bourransflé
De traïson c'est entremis, 7160
Jamais n'an sera mon amys,
Nous arons tantost exploicté.

MARQUE

Vous me montrés grant amitié,
Juifs vous doyvent bien amer,
Encor vous vaudra ce clamer 7165
Cent et dix livres.

7113. plus suppléé. — 7136. cy. — 7147. avoie. — 7161. amy. — 7164. doyve.

* 196 r°. — ** 196 v°. — *** 197 r°.

GRUMATON

Marque, tantost serez delivre.
Or sa, vien avant, Mirofflet,
Prendz le manche de ce martel, *
7170 Cy frappe de bonne maniere.

MIROUFFLET

Voluntiers, dame, a lie chiere,
Mes je vous pry, avant c'on souffle,
Que je boyve a ce condouffle,
Car pour certain j'ay tresgrant soif.

GRUMATON

7175 Par le grant Dieu, je le t'otroy,
Et quant bien soufflé tu aras,
De meilleur cueur tu forgeras.

MIROUFFLET

De bien boire ne seray las,
J'ay bien beü sans mangier lart,
7180 Or tenez, vecy vostre part,
Tenez, buvez ce remenant.

GRUMATON

Voluntiers et appertement,
Car je l'ay piessa bien apris.

MIROUFFLET

Je forgeray, sans faire pris. **
7185 Or avant, ma tresdouce dame,
De tresbien forgier par mon ame
Saichés, je ne me faindray pas.

GRUMATON

En forgeant, chantons hault et bas,
Ja pour ce n'arons fait plux tard.

MIROUFFLET

7190 Il soit pendu de malle hart
Quil de bien chanter ce faindra,
Car mout bien il nous adviendra.

Or la « pour ung boisseaul d'orge » !
Tunc cantet GRUMATON, MIROUFFLET
respondeat.

GRUMATON

: « Varlet de forge doit on amer.***
Je vouldroie qu'il m'eust costé, 7195
Varlet de forge doit on amer,
Je vouldroie qu'il m'eust costé
Ung bichot d'orge.
Varlet de forge doit on amer
Varlet de forge. » 7200

Je suis marechal de grant renom-
[mee, etc.****

L'antan tu la turelurette, l'antan
[tu, etc.

Ce clou cy qu'ay forgier premier
Sy sera tresbon pour les piedz ;
Ces deux cy ay fait rondement 7205

Quil sont forts et durs et tran-
[chants,

Il perceront tresbien ces paulmes,
Plus mal ly feront que fins baul-
[mes,

Je vous dix bien, mon amy doux.

MARQUE

Vous chantés bien, foy que doys 7210
[vous.*****

GRUMATON

Marque, or emportés les cloux
Que mon mari, le villain gloux,
Ne les a pas daigné forgier.
Alés maistre Jhesu fichier
Tant que ly saillent les boyaulx, 7215
Aux Juifz est trop desloyaulx.
Je vous pry qu'il soit bien barré
Et contre la croix sy sarré
Qu'il ne ce puisse destrapper.

7168. vient. — 7174. soifz. — 7184-7201. Portées de musique. — 7202. Ce vers ou refrain n'a pas de rime.

* 197 v°. — ** 198 r°. — *** 198 v°. — **** 199 r°. — ***** 199 v°.

MARQUE

7220 Je le tanray bien d'eschapper.
Adieu, ma mie Grumaton.

GRUMATON

Or tiendz ce marteaul cy, Marquon,
Ce poinçon cy et ces tenailles
Pour gater toutes ces corailles,
7235 Que de malle mort l'abate on.
Adieu, mon doulx amis Marquon.

MARQUE

Adieu, ma mie au grant menton.

Messeigneurs sont il bel et bon ? *
Ai ge point fait grant diligence ?
7230 C'est pour vous mectre en la ba-
[lance,
Mon beaul maistre, point n'an
[doubtés.

(VERONNA Id est sainte Vernice)

Au marchié me covyent aler,
Mon mesnaige est mis a point,
Car le hault jour de Pasques vient,
7235 Et je n'ay guere que despendre ;
Ma toille y pourteray pour vendre,
Pour ung pou d'argent amasser.

DEUS

Femme que par cy voy passer,
Veuillez ung peu vers moy venir.
7240 Ce drap me preste ung peu tenir,
Mon visaige en tourcheray.

VERONNA

Sire, voluntiers le feray.
La toille te veul bien bailler,

Car je te voy cy travaillé,
Mont bien emploieré, la tien. 7245

DEUS

Veronne, bonne femme, tien,**
Reploie ta toille ensamble.

VERONNA

Beaul doulx sire, elle vous res-
[samble.

Escripte y est votre face,
Je vous en rendz honneur et grace. 7250
Modo ostendat populo.

Bonnes gens, veez vous cy l'imaige
De son tresprecieulx visaige ?
Pour l'amour de ly l'ameray,
Il m'a baillié tresbelle amsaigne.

CENTURION

Je ne puis cy trouver essoine, 7255
Il me fault aler, ce me samble,
Les autres sont ja tous ensamble,
C'est pour veoir le jugement
De Cil quil fit le firmament,
Qu'il a mon filz santé donna 7260
Et ses pechiers ly pardonna.
Armer me covyent, bien le voy.
J'ay cent chevaliers desoulx moy,
Je doubt que, s'armer les fassoie,**
Qu'il n'eussent de sa mort grant 7265
[joie

Et qu'il ne ly fissent travail,
De pied j'iray et sans cheval.

Tunc vadat.

Annas, bien ay crier ouy
Quil de rien ne m'a esjoï,

7225. l'abat. — 7245. emploire. — 7268. fisse. — 7268. ouys. — 7269. esjois.

* 200 r°. — ** 200 v°. — *** 201 r°.

7270 Car je croy, telle est la somme,
Qu'a tort occiez ce pseudomme.
Ce poise moy, je suis venu.

ANNAS

Comme cil quil y est tenu.
Or tost alons en estannaire,
7275 Trompés pour l'asamblee faire.
Villain, pourtés la croix devant.

PEREGRINUS

C'est ung faix quil est trop grevant,
Il y a quatre trop grants cornes,
J'an seray aveugle ou borne,
7280 Il me ront du col la chevolle.

MARQUE

Je veul adieu, ce ne te dole, *
Sanglant villain, passés avant.

LONGIS

On a crié le mandement
Que l'on voise a la justice.
7285 La chose ne m'est pas proppice
Pour ce que guoute je ne voy ;
Guannimedes, convoye moy
Et met dessus mon col ma lance,
Fai diligemment et t'avence,
7290 Affin qu'y soions bien matin.

GANIMEDES

Vous tuerés l'amorat Bacquin,
Certes quil ne vous congnoistroit.
Or prenés la lance orendroit,
Sy en tuerés ung homme mort.

LONGIS

7295 Ganimedes, tu as grant tort

De moy dire telle parolle.
Quil me tient que je ne t'afolle
De m'alér ainsin respondant ?

GANIMEDES

Tenés cest homme, bonnes gens,**
S'il vous voit, il vous tuera, 7300
Mes je croy que pas ne verra,
Et pour ce de ly n'avés garde.
Vous marcherés en celle merde,
Venés de ce costé, venés,
Et regardés que respondrés, 7305
Vela tous les seigneurs ansemble.

LONGIS

Haa ! guarçon, par Dieu il me sam-
Qu'an ta vye ne feras bien, [ble
Ne jamais tu ne vaudras rien,
Toujours ne faix que ramponner. 7310
Je vous en tiréré le nez,
Et les oreilles tout amsamble,
Sanglant guarçon, ce te puis pran-
Dia ! et ou t'en es tu alé ? [dre.

GANIMEDES

Or me prenez, ce vous pouez ! 7315
Mon beaul maistre, je ne vous
[crains,
Ne pour vous je ne feray riens.***
Or regardés, mes bonnes gens,
Comment il fuyt aval les champs,
Alés mectre bestes en toit, 7320
Car, certainement, s'il les voit,
Je les tyendz toutes a parduez.
Il reguarde devers les nuez,
Je ne me tireray pas près.

LONGIS

Haa ! mon enfant, Guanimedez, 7325

7289. *Fait.* — 7290. *il.* — 7291. *Ms. la mort abacquin.* — 7299. *bonne.* — 7314. *et tou.* — 7320. *vous bestes.* — 7322. *aparduez.* — 7325. *Guamidez.*

7276-7282. MATTH. XXVII, 32 ; MARC. XV, 21 ; LUC. XXIII, 26.

* 201 v°. — ** 202 r°. — *** 202 v°.

Mon enfant, revien cy vers moy,
Et je te jure par ma foy
Que meshuy ne te frapperay.

GANIMEDES

Or avant, je retourneray
7330 Quant ainsin le me prometès,
Mais il me fault tresbien guaictier
Ou je vous menray, n'an quel part.
Il y ara ung beaul reguart,
Car assanblee il a mout grande.

LONGIS

7335 Par ma loy, tout le corps me
[tremble. *

Ganimedes, que ferons nous ?
Je te prie, destourne nous,
Et me metz hors a une part.

GANIMEDES

Ha ! fier brigant, diable y ait part !
7340 Vous ne puez venir avant,
Bien ressablés ung cayment :
Venés de sa, montez laissus.
He ! Dieu, quel grant *jubillemus* !
Comment il devoit estre laiche !
Tunc PILLATUS, MILITES et omnes JUDEI
vadunt, cruxifixum Deum.

VIRGO MARIA

7345 Helas, je doix bien crier lasse !
Doulente, que pourrai ge faire,
Ne en quel lieu pourrai ge traire,
Ne quel voie pourray tenir ?
Je doy bien plorer et gemir
7350 Quant je voy mon filz debonnaire
Par les faulx Juifz quis a tort,
Dont point ne ce veulent retraire ;
Par leur malvoité deputaire **

Voy qu'il le veullent mectre a mort,
Dont je suis en grant desconfort. 7355

Cy parle aux Mariez.

Douces seurs, veez le meschief,
Comme Juifz plains de pechiers
Ly ont destranché le visaige.
Chascun sçait bien que c'est ou-
[traige.

Et qu'il ne l'a pas desservi, 7360
Plux de bien ont heü de ly
Que ces faulx Juifz ne ly font
Quil ainsi detranché ly ont
Le viz ou les angelz ce mirent.

MAGDALENA

Certes, dame, mal le baptirent. 7365
De sa douleur je meur de deul,
Quant je le voy en tel travail.
Que les Juifz cy sont plains d'ire.
Lasse ! je ne leur osse dire,
Car trop sont folz et despiteux. 7370

SECUNDA MARIA SALOME

Sire, com vous estez piteux !
L'on vous mainne a grant marti-
[re, ***

Je voy que chascun vous detire,
Et, ce vous voulssissiés,
Ne vous faulzit que dire, 7375
D'eux vous garantissiez
Sans vouloir contredire.

TERCIA MARIA JACOBI

Nous souffrons grant martire
De Juifz plains de raige
Et de tresgrant outraige 7380
Par vostre loialté,
Et toutes voiez je croy,
Et sçay de verité

7326. cy. — 7342. faissus. — 7351. quil. — 7352. veulle. — 7366-7. Ces deux vers ne riment pas. — 7368. quil sont. — 7374. coulssissiens. — 7376. D'eux bien..

* 203 r°. — ** 203 v°. — *** 204 r°.

La debonnaireté

7385 Quil est en vous la face.

SARROM, prima filia Iherusalem

Bien doy plorer et gemir, lasse,

Quant voy faire tel cruaulté.

Sire, par vostre loiaulté,

Je vous voy mener a martire,

7390 Ly ungs vous boute, l'autre vous tire

De ces malvoix Juifz felons.

PLAISANCE, secunda filia Iherusalem

Hee! mon doux cueur, mon beaul
[colons, *

Or voi ge bien que c'est a certes,

Et ce n'avez nulle desserte

7395 Pourquoy morir vous fasse l'en.

DEUS

Hee! filles de Iherusalem,

Ainsin me fault estre souffrans.

Par ma mort seront ly sers francz,

Sur vous et vous enffens plorés,

7400 Le temps vient que dire pourrez

Les femmes soient beneïctes

Quil d'anfant ne seront ansinctes.

Gardez plux deul ne demenez.

CAYFFAS

Ce larron tantost me prenez,

7405 Contre la croix soit sy barrez

Et sy estroictement sarrez

Que il congnoisse sa folie,

Puis le levez a la polie

Pour le faire morir au vent.

GAMALIEL

7410 Ceste chose n'est pas grevant, **

Juz, truant, juz ces veistements,

Se sera nostre paremens.

Asseez vous sur ceste planche;

Haro, comme il a la cher blanche!

Quel confesserres de beguignes! 7415

YSACHAR

Il a mangé trop de gelinez,

Oncques n'an compta a ses hostes,

On vous pourroit compter les cos-

Cy serez estandu forment. [tes,

MARQUE

Il me fault cloer ce guourmant. 7420

Estandez ces bras, vil truant,

Enchanterres, larrons puant,

Quil nostre loy voulés abatre.

Et ung, et deux, et trois, et quatre!

Eschappés vous ne vous pouez. 7425

Malvoix ypocrite provez,

Nully ne vous pouvoit mater.

AMALECH

Je vous tyendray bien de grater.***

Marque a clouer la main dextre,

Et je veul clouer la senestre. 7430

Hee! le grant Dieu, enginé suis.

NEPTALIN

Tu as fait trop loing le pertuis,

Par le grant Dieu, le bras est court.

Sa une corde, or tost le cours!

Il covyent ce bras icy croistre, 7435

Les ners ce sont prins a descrois-

Or, tirés fort, il est a point, [tre.

Ung, deux, trois, quatre. cinq et six,

Vous estes comme roy assis;

Sus aux pieds, car les mains sont 7440
[bien.

7398. serons.— 7399. et sur. — 7400. vous pourrez.— 7402. ansinctes (sic). — 7406. sarre
— 7407. Car.— 7411. ses vestement.— 7415. confesseur.— 7422. enchanteurs.— 7434. court.
7386-7403. LUC. XXVII, 27, 32. — 7438. PSAL. Dinumeraverunt ossa.
* 204 v°. — ** 205 r°. — *** 205 v°.

Vecy deux croix que nous avons,
Atache en chascungne un larron.

Pause.

Or est bien fait, tu es bon maistre.

PRIMUS LATRO

7495 Ce tu es filz au Roy celestre, *
Et ce tu as de Dieu puissance,
Cy sauve toy de la grevance,
Et nous quil sommes avec toy.

BONUS LATRO

Tu ne doubttes Dieu par ma loy,
7500 Tu es en temptation grande,
Et nous recepvons digne amande
Des meffaix que commys avons,
S'il a meffait, riens n'an sçavons.
Doux filz de Dieu quil sur tous
[regne,
7505 Quant seras venu en ton regne,
Pour Dieu remembre toy de moy.

DEUS

Amen dico, je le t'otroy.
A ce jour vers moy par mes dix
T'ame sera en paradix.

GAMALIEL

7510 Nous souliens jouer jadix
Le butin qu'avien's guaignier. **
Du larron qu'avons meshaigné
Il nous covyent jouer la robbe.

VIVANT

Vous chantés une bonne note,
7515 Nulz dex avons, gettons es lox.

YSACHAR

Par la loy Dieu, et je le loz,
Bailliés moy ung chascun le sien.
Gualopim, ces quatre loz tien,
Et metz en ung sur ceste cotte.

NEPTALIM

La loy Dieu, el est mienne toute, 7520
Mès je feray en autre guise.
Il covyent que je la devise,
J'aray les pans et les giron's,
Marque ara les mancherons,
Et toy, Vivant, aras les poinctes. 7525

VIVANT

Par la loy Dieu, j'en suis mout
[coinctes,***
Mes elle est toute d'ungne pïesse,
Mal sera fait s'on la despesse,
Gardez la, j'en quicte ma part.

AMALECH

Aler me covyent autre part. 7530
Tunc vadat ad Pillatum et ACQUIM cum eo.

AMALECH

Prevost, il fault que l'on escripve
Sur celle personne chetive
De sa dampnation la cause.

PILLATUS (a latere prope crucem)

Je le feray tantost sans pause,
7535 Baillez moy ancre et parchemin,
Et je l'escripray en latin,
En grez et en hebrieufz aussy.

7497. *Cy* suppléé. — 7512. *de ce larron*. — 7519. *en* suppléé... *coste*. — 7520. *ellest*.

7495-7510. LUC. XXIII, 29-44. — 7510-7529. MATTH. XXVII, 35; MARC. XV, 24; JOANN. XIX, 23, 25. — 7531-7533. MATTH. XXVII, 37; MARC. XV, 26; LUC. XXVII, 38; JOANN. XIX, 19-23.

* 207 v°. — ** 208 r°. — *** 208 v°.

AMALECH

Tenez, mon seigneur, veez en cy.
Tunc scribat.

PILLATUS

Or sus, Acquim, activement *
7540 Va mettre en hault apertement
Ce tableul cy dessus sa teste.
Quil voudra cy en fasse feste,
Ainsin comme je l'ay escript.

ACQUIM

Il y sera sans nul desdit,
7545 Mon seigneur, tantost ly voix mec-
[tre.
Tunc vadat et affigat crucey desuper
caput Dei.

CAYFFAS

Vous avez failly a la lectre,
Vous sçavez que roy ne fut oncques,
Pourquoy l'avés vous escript donc-
[ques ?
Esperiez que roy il ce fist ?

PILLATUS

7550 Je l'ay escript et sans desdit
Je vous dix qu'ainsin demorra,
Quil voudra s'en corrocera,
Car, par ma loy, il ne m'en chault.
Amainne mon cheval, Gombault,**
7555 Autre escripture ne feray.

GONBAULT

Tresvoluntiers je le feray,
Mon seigneur, veez le cy tout prest,
Or y montés, se il vous plait,
Car tresbien je le vous tenray.

VIRGO MARIA

7560 O des Angelz la claire ray !
Lasse dolente, que feray ?

Lasse ! de deul le cueur me fend,
Quant je voy morir mon enfant
En la croix et painne souffrir.
Lasse ! comme peult il offrir 7585
Sa char humaine a tel doleur
Comment Jufz par leur foleur
Luy font souffrir en celle croix !
Bien doit crier a haulte voix,
Plorer, gemir et moy complaindre. 7590
Nullement ne m'an doit restrain-
[dre,***

Car je doit bien estre esbate
Quant je voy la grant villenie
Que font orendroit faulx Jufz
Au doux Aignel piteux de pris ; 7595
Bien en doyvent estre repris,
Quant ainsin en la crox l'ont mis.
Et pour ce, mon tresdoux enfant,
Quant je vous voy en ce tourmant,
Je me doit bien desconforter 7600
Quant je ne vous puis conforter,
Et cy doit bien crier et braire,
Car je ne sçay ou doie traire.
Quant mon enfant laisser me fault,
A peu que le cueur ne me fault ; 7605
Bien voudroie a present morir
Et avec mon filz diffinir.
Mort angoisseuse, trop m'esprens,
Se tu orendroit ne me prendz.
Hee ! Mort desloial, Mort amere, 7610
Ne laisse sans le filz la mere ;
Mort, je te pry, prendz la chetive,
Plux aime la mort qu'estre vive.
Vive je ne puis plux durer,
Mieux ayme morir que durer. 7615
Hee ! doux filz, quant je vous re-
[garde,
Me samble que tout le corps arde

7553. chaul. — 9558. il. — 7559-61. Ces trois vers riment ensemble. — 7576. doyvee.

7560-7632. JOANN. XIX, 25.

* 209 r°. — ** 209 v°. — *** 210 r°.

	Du meschief et de la douleur *	Jamès aucune joie n'avré	
	Que faulx Juifz par leur foleur	Quant mon enfant ainsin je voy.	
7600	Font par tout vostre corps souffrir.	Je te prie, Jehan, soustiens moy,	
	Jehan, a toy je me veul offrir,	Car plux ne me puis soustenir.	7610
	Pour moy ung petit confforter,	Mon filz, mon Dieu, bonne personne,	
	Car plux je ne me puis pourter.	Cil quil pechés a tous pardonne,	
	Tu voys, chaque ung sy peut faire,	Quil vous veille mercy requerre ?	
7605	Comme faulx Juifz deputaire	Vostre bouche mot ne me sonne,	
	Ont mon enfant ainsin navré,	Tant est dure celle coronne	7615

Quil prez du chef vous point et serre.
 Bien me doit transglotir la terre,
 Trop est mon cueur de dure serre
 Quant a la mort ne s'abandonne.
 7620 Beaul tresdoux filz, tenre cueur, douce bouche,
 La vostre amour trop pres du cueur me touche
 Et m'y point fort.
 Dolente moy, quel doloireux reproche !
 Je demeure seulle comme une souche,
 7625 Sans nul conffort ;
 Juifz par envie vous ont navré a mort. **

	Beaul filz, comment me mantenray ?	Quant vo douce char estandue	
	Conseille moy, que devenray ?	Ils ont en hault en croix pendue,	
	Lasse chetive, que feray,	Helas, comment ne les remort	7645
7630	A quel me reconforteray,	Leur faulze conscience fort ?	
	Car je pers mon filz et mon pere ;	Comment les pouvez vous souffrir	
	J'estoie sa fille et sa mere.	De vous faire en croix morir,	
	Hee ! mon doulx enfes, parle a moy,	Et moy laisser toute marrie ?	
	Je vouldisse bien estre o toy,	Helas ! et que fera Marie ?	7650
7635	S'il fust ton plessir, estre morte,	Elle doit bien estre esbaie	
	Car je n'ay plus quil me conforte.	De perdre telle compaignie ***	
	Doulx filz, chascun scait bien que tort	Et de vous esloingnier de moy.	
	Ont Juifz de vous mectre a mort,	Hee ! tresdoux filz, enseigne moy	
	Et non pas droit de cecy faire,	En quel lieu je pourray tourner	7655
7640	Il sont bien faulx et deputaire	Pour bonne garde recovrer	
	De vous ainsin cruciffier,	Quil me gardera cy après.	
	Il ont le cueur felon et fier.		

7598. meschiefz. — 7604. peu... cy. — 7616. chefx. — 7617. transglotit. — 7626. leur envie. — 7635. Cyme. — 7642. fieri. — 7643. vostre. — 7646. faulz. — 7648. la croix.

* 210 v°. — ** 211 r°. — *** 211 v°.

DEUS

Vers Jehan quil est de toy près.
 Entens a moy, et je t'an pry,
 7660 Et de plorer laisse le cry.
 Tu sçais bien que par ce passaige
 Fault passer pour l'umain lignaige,
 Sy veul ge bien estre aidans
 Pour le peché que fit Adans,
 7685 Pour ce me suis volu offrir
 En la croix, et pour mort souffrir.
 Avec toy Jehan demeurera,
 En lieu de moy te gardera.
 Jehan, des or mais vecy ta mere,
 7670 Garde la, je la te presente,
 Et la sers de toute t'antante.
 Je veul que tu soies son filz,
 Pour ce que en toy bien me fiz,
 De ce ne te doit pas douloir.

JOHANNES EVANGELISTA

7675 Sire, je feray ton vouloir, *
 Mout me poise quant ne peult estre,
 Tresdebonnaire Roy celestre,
 Que le monde eusses racheté
 Sans bailler sy digne chatel,
 7680 Nous en sommes tous esguarés.

SECUNDA MARIA

Sire doux, grant meschief souffrés,
 Vostre doulz corps a mort offrés,
 Quil est sy precieux.

MAGDALENA

Doux balme tresdelicieux,
 7685 Bien doy avoir au cuer grevance,
 Quant je te voy en la balance
 Quil est entre ciel et la terre.

SECUNDA MARIA

Il a le cuer plux dur que pierre
 Quil ce peult tenir de plorer.

TERCIA MARIA

Sire, ne vous puis recouvrer. ** 7690
 Bien devroit on ceulx devorer
 Quil ces maulx vous font endurer
 En bonne foy.

DEUS

Sitio, j'ai soif.

ACQUIM

Vous arés a boire par foy, 7695
 Annas, veez vous cy un bruvaige,
 Merveille est s'il n'an anraige,
 Destrampé est mout ordement,
 Je luy en donray largement.
 Tenés, Jhesu, ceste poison, 7700
 De tel bruvaige arés foison,
 J'ay bien vostre hanap emply.

DEUS

Or ai ge trestout acomply,
 Morir veulx, car je suis humains.
 Pere, je randz m'ame en tes 7705
 [mains, ***
Hely, hely lamazabathany,
Hoc est : Deus meus, Deus meus,
Ut quid me derelinquisti ?

ANNAS

Cayffas, escoutés celluy 7710
 Comment il a huché Hely,
 Il nous fault veoir et attendre
 Se Helias le viendra despendre.

DEUS

Consummatum est.

7658. *Vers* supplée. — 7663. *ge* supplée. — 7672. *soie*. — 7676. *peul*. — 7678. *rachetés*
eussiez. — 7681. *meschiefz*. — 7694. *soifz*. — 7695. *ma foy*. — 7697. *cy*.

7658-7678. JOANN. XIX, 26-27. — 7694-7713. MATTH. 46-50; 28-30; MARC. XV, 34-37; LUC.
 XXIII, 46; JOANN. XIX, 28-30.

7705. Appel : *Pere... je*. — * 212 r°. — ** 212 v°. — *** 213 r°.

*Inclinando caput emittat spiritum, et recedat
quando alba columba.*

*Tunc fiant tonitrua magna et magnus ulu-
latus in inferno, et velum et ydole templi
Judeorum cadant.*

DAMP GODEBERT

Veez, seigneurs, veez que c'est.

7715 Ha ! la loy Dieu, cecy n'est gogue,
Tranblé a nostre signaguogue, *

La voille de nostre oratoire

Est tout désiré en ceste oire,

J'ay grant doubte que tout ne

7720 Le soleil a la couleur perse, [verse,
Et les estoilles et la lune

Sy ne donnent clarté aucungne.

Helas ! bien doit crier et braire :

Quil a ce fait ? quil fait ce faire ?

7725 Taisez, taisez, ouez merveille.

Une voix m'a dit en l'oreille

Qu'en morant ce faulx garnement

Fait tout ce par anchantement.

Tout maintenant veoir l'iray

7730 Et le viz ly estupperay,

Je ne m'an pourroie tenir,

Vous y deussies bien tous venir.

Veez le la celluy du milieu !

Tu fux larron, tu fux meurtrier,

7735 Tu fux de tout malvoix mestier,

Sire truant, sire tresvilz,

Je vous detrancheray le viz ;

J'an fisse plux s'il fust en vie.

PRIMUS MORTUUS

Or ai ge heü grant afe,

7740 Loué soit le Dieu de nature **

Quil pour nous a la mort tresdure

Souffert, par quil relevez sommez ;

Tous corps humains, femmes et
[hommes,

Aujourd'hui bien loer le doyvent,

Car par sa digne mort resoivent 7745

Et par sa sainte passion

De leur pechers remission,

Ainsin le voy certainement.

SECUNDUS MORTUUS

Doux Dieu, quil fix le firmament,

Et l'eaue, la terre et la mer, 7750

De bon cueur te devons amer,

Ta passion benoiste et digne

Quil clarté donne et enlumine.

Tu nous as fait ressuciter ;

Bien voy que hors yras getter 7755

Les ames quil en enfiert sont,

Dont diables grant deul manront

Quant les verront resusciter.

TERCIUS MORTUUS

De l'infernal mortalité 7760

Tu getteras hors tes amys, ***

Sire Dieu, quil en croix es mys.

Or as souffert tresgrand tourment ;

Quant tu seras au jugement

Auquel seras pour tous jugier, 7765

Veulles nous de tous maux peurger

Par tes grandz vertus et merites,

Que de nous pechiers soions

De ce te prie. [quictes,

CENTURIO

Certes, il est mort par envie. 7770

Pour voir saichés certainement,

7715. *pas gogue*. — 7718. *oir*. — 7725. *merveillez*. — 7726. *dist*. — 7738. *cy*. — 7739. *haie*.
— 7762. *est*. — 7766. *oeulle*. — 7771. *veoir*.

7739-7768. MATTH. XXVII, 52-53. — 7768-7781. MATTH. XXVII, 54 ; MARC. XV, 39 ; LUC.
XXIII, 47.

* 213 v°. — ** 214 r°. — *** 214 v°.

Il estoit filz Dieu proprement,
Jamais je n'an seray en doubte.

GAMALIEL

Alez vous en, n'y veez guoutte,
7775 Senturio, qu'en grant viellesse
Est vostre corps et en tritesse,
Revenu estes en enfance.

CENTURIO

Vous ne avez point de constence,*
Car livré avez a martire
Le filz de Dieu, nostre droit sire. 7780
Vous en arez malvoix loier.

YSACHAR

Toujours nous vouloit guerroyer,
Reçu en a son merite.

VIRGO MARIA

Doulx Dieu cui sert toute esperite,
7785 Vostre corps est mort, bien le voy,
Se je pleure, faire le doy.
Beaul tresdoux filz, quant je vous aloitoye,
Pres moy tendrement vous couchoie
De mon pouvoir,
7800 Or estes mort, mon cuer, m'amour, ma joie.
Jamès de vous nul jour je n'atendoie
Nul deul avoir.
Mors estes sans desserte,
Dont je suis bien deserte,
7795 Car je le sçay de voir.
Filz, tu estoies mon solas et ma joie,**
D'avoir telle perte ne puis, se il m'annoie.

Hellas ! quil la pourroit pourter ?	Quil de douleur ne me tressue ;	
Las ! mon cuer est cy enhorter	Quant je le voy desoulx la nue,	
7800 De crier, plorer et gemir	Ainsin son doux corps estandu,	7810
De la douleur que voy souffrir	Et devant tous en croix pendu,	
A mon filz piteux debonnaire !	Sur la terre plux soutenir,	
Quant je voy son piteux visaige,	Je ne me puis, ne retenir.	
Le cuer m'estraint de la douleur	Le cuer me fault ; Jehan, me sous-	
7805 Que luy voy souffrir en ce jour,	Et de ton pouvoir me retien, [tien,	7815
Et quant de ly je me remembre,	Car m'est advis que terre tranble	
Je n'ay en mon corps sy bon	De ceste perte quil tant est grosse.	
[membre		

7772. de Dieu. — 7777. enfances. — 7778. n'avez. — 7784. quil... toute. — 7788. Emprès. —
7794. desserte. — 7798. estoie. — 7804. m'estrain. — 7816. Ce vers n'a pas de rime. —
7817. Vers trop long.

* 215 r. — ** 215 v.

CAYFFAS

Il covyent qu'en une vil fosse
On voist getter ces trois pendux.
7820 Acquim, fai qu'il soient despendux.
Ceulx quil sont viz les cuisses brise,
Les mors laisse pendre a la bise.
La Pasque est demain quil approche,*
Et il cryent sur icelle roche,
7825 Cest chose orible d'eux oyr.

ACQUIM

Vous me faictes moult esjoir
Quant tel fait vous me commandez,
Ces grandz cuissez que cy tendez
Vous covyent rompre et defroisser;
7830 Il covyent encor roisier.
Tunc ACQUIM et MARQUE frangant crura
duobus latronibus et exinde mictunt eos in
lacum.
Or ens ou crot, sans retourner !

MARQUE

Il fault savoir, sans sejourner,
Se damp Jhesu fait la dormeille,
Il est subtilz a grant mervoille.
7835 Longis, beaul sire, sa venés,
De celle lance que tenés
Perser vous fault son costé dextre.

LONGIS

Comment pourra ceste chose estre ?

Chevalier suis qu'il ne voy guoute;
Ou voulez vous ma lance bouté ? 7840
Mectés en costé ou en ventre,
Baptu veulz estre s'elle n'y entre,
Car des membres suis fort et fiers.
Tunc ponat lanceam contra latus.

MARQUE

Maulditz soies, ce bien ne fiers !
Or bouté fort, il est a point. ** 7845

LONGIS

Son sang est plus doulx que nul oint.
Helas ! que tien ge en ma paulme ?
Ce sang flaire doulx comme baulme,
Oncques ne viz telle rosee
Com celle dont est arosee 7850
Jusques a mes mains ceste lance.
Je croy que c'est Dieu de puissance
Que j'ay percier comme outraigeux,
De son sang mectray sur mes yeulx.
Tunc mittat super oculos sanguinem,
et genu flexo dicat :

Heel doulx Jhesu, filz Dieu le Pere, *** 7855
Par ton sang ay reçu lumiere,
Mout es doulx et misericordz,
Qu'a moy qu'il t'ay percier le corps
Ta haultaine grace divine
Mon corps et m'ame renlumine, 7860
Mais tu sçais bien par ta science
Que je le fix par ygnorance,
Mercy te cry, Roy debonnaire.

VIRGO MARIA

Je ne puis faire bonne chiere,
Car certes je suis trop troblee, 7865

7818. vilz. — 7820. fait. — 7821. cuises brisez. — 7824. y. — 7843. fiert. — 7850. Comme.
— 7855. de Dieu. — 7858. Que moy. — 7860. renlumines.

7818-7826. JOANN. XIX, 31-35. — 7743-7744. JOANN. XIX, 34; Pseud-Evangelium Nicodemi.
Cap. X.

* 216 r°. — ** 216 v°. — *** 217 r°.

Aujourd'hui ay parfait journee
 Com mere lasse.
 Filz, vostre mort le cueur me casse,
 Mout voluntiers a vous parlasse
 7870 Se je peüsse,
 Beaul filz, au moins ce soutenisse
 Vostre mal, de cueur le fêisse
 Et voluntiers,
 Mon doulx colon, mon cueur entier.
 7875 Hee ! malvoix, Juifz, plains d'outraige,
 Au moins mon filz mort le rauraige ?
 Or le me dictes.

Hee ! faulx Judas, malvoix traictes	Mon filz sans peché et sans vice	
Bon n'es tu pas *	Et sans aucung villain diffame,	
7880 Quant vendu as	Dont tu en as et feu et flame,	7905
Mon doulx filz tendre ;	Ainsin tous finiront	
Mal exploictas,	Quil contre ly mespris aront,	
Quant le livras.	Se il n'ont de ly congnoissance **	
Aux faulx Juifz	Et en la fin grant repentance,	
7885 Quil l'ont fait pendre ;	Autrement ne seras pas quictes.	7910
Pour deniers trente		
Donner tel rente	ANNAS	
Et tel pasture,	Dame vielle, il fust ypocrite,	
T'ame puante	Et vous estes femme malvoise,	
7890 En est dolante	Ne nous faictes plux icy noise,	
En chartre obscure.	Alés en vostre beguynaige,	
Tu l'as livré et cy l'as mys	Car il est mort par son outraige.	7915
Es mains de tous ses ennemys,	Trestous les maistres de la loy	
Car par eulx a esté pendu,	Ont trouvé a dire sur soy,	
7895 Tu as a toujours mais perdu	Pour ce l'ont il jugié a mort.	
Son roialme et sa compaignie,	Tunc ANNAS et omnes JUDEI vadant quolibet	
Tu ne fis oncques tel folie,	in locum suum.	
Mais tu ne t'an peux repantir		
Et, pour ce, te dix sans mentir,	JOHANNES EVANGELISTA	
7900 Dampné es par ta mesprison,	Conscience ne vous remort	
Dedans enfer es en prison.	Du pecher que vous avés fait,	7920
Tu as vendu par avarice	Oncques ne fust sy grant meffait,	

7899. je te dix. — 7900. est. — 7901. prison.

* 217 v°. — ** 218. r°.

Ne le congnoistrez nullement
Jusques au jour du jugement,
Quant son grant jugement fera, *
7925 Ou point quil est vous jugera
Et vous randra vostre desserte;
Lors vous sera la chose ouverte
Qu'a tort vous le cruciffiastes.

JOSEPH ab Arimathia

Dieu vous guarit le prevost Pillate!
7930 Sire, pour voir, j'ay bien appris
Que vous n'avez de riens mespris
Envers Jhesu c'on a pendu,
Maintes fois l'avés deffendu.
Je vous supply et en pitié,
7935 Se me ferés grant amitié,
Se le corps de ly me donnez.

PILLATUS

Il vous sera habandonné
Mes il me fault avant savoir
Se il est mort trestout de voir.
Centurio, fevre et amis,
7940 Jhesu quil est en la croix mis
Savés vous s'il est vifz ou mors,
Affin que je donne le corps
A Joseph qu'il est mon amy ?

CENTURIO

Sire, tel pitié onc ne vy, **
7945 Je viendz de la croix trestout droit;
Saichés qu'il n'y a orendroit
Que sa mere en grant tristesse,
Et Jehan quil de plorer ne cesse;
Saichés de vray, car il est mors.

PILLATUS

Joseph, je vous donne le corps. 7950
Je vous veul bien de tant servir.

JOSEPH

Dieu le me doint bien deservir!
Grant courtoisie m'avez faicte,
Il me fault aler sans retraicte
Querir en mon hostel suaire. 7955

NICODEMUS

Dictes, Joseph, par quel affaire
Vous effraiez vous cy forment ?

JOSEPH

Pour Jhesu quil en grant torment***
A esté en la croix pendu,
Et le corps de ly m'est randu; 7960
Je le voix de la croix despendre.

NICODEMUS

Pour Dieu, veuillez un peu attendre,
G'iray avecque vous sans doubte.
Helas, Joseph, comme il deguoute !
Il est de sang trestout moillié, 7965
Vostre precieulx corps, beaul sire;
Doulx Dieu ou paradix se myre,
Vostre clere face est mout taincte.
Or sus, Joseph, sans nulle faincte,
Pour moy aidier montés amont, 7970
Helas, com ce clou ce tiend mont !
Soustenés bien, car il sault hors.
Or avalons aval le corps;
Cy l'estandons sur son suaire.

7930. *voir.* — 7940. On attendrait Annas qui, en dépit de la rime, était peut-être dans le Ms. copié par Floichot. — 7944. *oneques.* — 7955. *son suaire.* — 7963. *avec.* — 7965. Ce vers n'a pas de rime.

7929-7965. MATTH. XXVII, 57-59; MARC. XV, 43-46; LUC. XXII, 50-55; JOANN. XIX, 38-40.

* 218 v°. — ** 219 r°. — *** 219 v°.

VIRGO MARIA

7975 De paradix le luminaire
 Veul en mon giron mort tenir.
 Filz, que ne me faictes fenir?
 Cy seray entre vous bras mise.
 He lasse moy! quant je m'avise*
 7980 De la grant joie que j'avoie
 Quant jeune enfant vous alaictioie,
 Quant les angelz pour vous chan-
 [toient,
 Et les pastours vous adoroient,
 Et les trois Rois vindrent offrir;
 7985 Deussiez vous painne tel souffrir?
 Mon filz, mon cueur, m'amour, ma
 [joie,
 Mort en mon giron vous embrasse.

JOSEPH

Chiere dame, pour Dieu, de grace,
 Laissés ce deul, sy ferés bien,
 7990 Car vous n'y puez gaignier rien.
 Pause.

Nicodemus, sa l'oingnement,
 Cy oindrons ce corps dignement,
 Car c'est raison, vous le scavés.

NICODEMUS

Voluntiers, comme dit l'avés.
 7995 J'ay cent livres de confitures
 Qu'il ne peuvent souffrir poriture,
 Cy en oindrons le corps de ly.
 Tunc unquant eum.
 Pause.

Or le fault estre ensevely,**
 Selon ce qu'avons de costume.
 8000 Il est tard, il fault que j'alume,

Mectons le en ce monument
 Qu'il est fait tout nouvellement,
 Il est tout net, sans nulle ordure,
 Il y sera sans porriture,
 Secrettement, en ce sepulcre. 8005

VIRGO MARIA

Lasse! l'Aignel plus doulx que
 [sucre,
 Toute clarté, toute lumiere
 Resplandissant de Dieu le Pere,
 Sera huy en terre couverte!
 Terre, tu reçois grant desserte, 8010
 Tu reçois en toy celluy Sire
 En quil tout paradix se myre;
 En mon corps fust mis qu'est de
 [toy,
 Or est mys en toy après moy,
 Tu es ma seur quant a present. 8015

JOSEPH

Ceste pierre qu'est mout pesant
 Nous covyent sur ly aboucher,
 Nully n'y pourra atoucher.***
 Dame, pour Dieu, ne vous annoie!

VIRGO MARIA

Lasse! Gabriel, la grant joie 8020
 Que m'aportas une journee
 M'est au jour d'uy en deul tournee.
 Beaul filz, reguardez vostre ancelle
 Qu'il vous pourta vierge pucelle.
 Ne me laissez pas estre vive. 8025
 He moy lasse! mere chetive,
 Je dois bien estre doloureuse
 Pour vostre grief mort angois-
 [seusse.
 Hee! bonnes gens, en amictié
 Pour Dieu ayez de moy pitié, 8030

7977. mon filz. — 7984. oindre. — 7985. painne cy crueusse. — 7990. Car suppléé. — 7996.
 peullent. — 8010. recoy. — 8028. griefz.

7980-8070. MATTH. XXVII, 60-61; MARC. XV, 46-47; LUC. XXIII, 55; JOANN. XIX, 39-42.

* 220 r°. — ** 220 v°. — *** 221 r°.

Car me destournez mon enfant ;
 Filz, vostre mort le cueur me fant.
 Lasse moy ! quant vous reverrai ge ?
 Se je visse vostre visaige,
 8035 De mes larmes je le lavasse.
 Reconfortez la mere lasse,
 Doulx Aignel, filz de Dieu le Pere,
 Bien doix avoir doleur amere,
 Mon Dieu, m'amour et ma fiance,
 8040 Je n'an puis mais se j'ay grevance.

Modo faciat lamentationem.

Lasse dolente, que feray ? *
 Lasse, que pourray devenir ?
 Quant je laisse le Dieu veray
 Que ciel, terre ne peut tenir,
 8045 Et des angelz la claire raye
 Mort angoisseuse soutenir.

JOHANNES EVANGELISTA

De ce grant deul vous fault tenir.
 Pour Dieu, ma dame, cessés vous.
 Alons man, ma dame au cueur
 [doulx,
 8050 Vous sçavez bien qu'il nous a dit
 Briefment arons joie sans respit,
 Bien sçay qu'il nous confortera.

VIRGO MARIA

Je feray ce qu'il vous plaira,
 Puisqu'il vous plait, je m'an yray.
 8055 Mon amy, je vous laisseray.
 Joseph et vous, Nicodemus,
 Je vous rendz graces et salus
 De la bonté ly avés faicte.

MAGDALENA

Alons en, ma dame parfaicte.
 8060 Cy nous fault laisser nostre joie. **
 Mon amy, quand je vous veoie,

J'estoie toute reconfortee.
 Adieu, ma tresdouce rosee.
 Ma dame, nous vous condurons
 Avecque Jehan, et vous ferons
 8065 D'ores en avant compaignie.

SALOME, secunda Maria

Helas ! ma dame et ma mye,
 Mout me fait mal de le laissier,
 Mes il nous faut reconforter,
 Pour nous a païé grant amende.
 8070

CENTURIO

Sire Joseph, je vous demande,
 Avant venez ;
 Jhesu quil est sy villené
 Et sy durement demené
 Est il encor en croix pendu ?
 8075

JOSEPH AB ARIMATHIA

Nannin, sire, il m'est rendu,
 A Pillate l'ay demandé, ***
 Et tantost il a commandé
 Qu'il me fust baillé et delivres.
 Nicodemus a mis cent livres
 8080 De precieuse confiture
 Qu'il ne peut souffrir poriture.
 Oint en avons le corps de ly,
 Après l'avons ensevelly
 Et avons fait en roiche bise
 8085 Ung monument par grant matrise
 Mout noblement esdiffier.
 Par nous fust descruciffié,
 Et ainsi, com j'ay propposé,
 Ou monument l'avons posé,
 8090 Ung fort tombeaul dessus sa boche
 Que d'annemy ne soit atouche.

8033. *verrai ge.* — 8043. *vray.* — 8045. *et suppléé.* — 8050. *dist.* — 8074. Ces trois vers riment ensemble. — 8088. *Et ung cy com.* — 8090. *possé.* — 8091. *sus aboche.*

* 221 v°. — ** 222 r°. — *** 222 v°.

Et se n'a en vous sens ne lectre,
 8155 Et Dieu avés fait a mort mectre.
 Certes ce ne feut conscience,
 J'an prinssé maintenant vengence,
 Vous n'avez pas fait bien a point.

FILIUS CENTURIONIS

Mon seigneur, ne vous movez
 [point.

8160 S'il ont maintenant mal ovré
 Il ne peult estre recovré,
 Une autre foix seront plux saige.

CENTURION

Oncques mais ne fut tel outrage *
 Des que le monde fut créé.

FILIUS CENTURIONIS

8165 Mon seigneur, ce vous m'en creez,
 Vous n'an prandrés ja tel tritesse,
 Qu'il n'appartient a vo hauteesse
 Que vous montrés melancolie.

CENTURIO

Je sçay trop bien que c'est folie,
 8170 Mais il n'an peult estre autre
 [chose.

NOBLET, filius Apothecarius

Quil ara mestier d'eaul de rose,
 D'eau de lis ou de centoire
 Vouldra pour laver ou pour boire,
 Seans la vent l'on pure et fine.

8175 Toutes herbes de medicines **
 Trouve l'on seans a devys,
 Ung mort en devroit estre vifz.
 Vecy cintonal d'Alexandre,
 Et vecy du fenis la cendre,

Et oinements aromatiques. 8180

 Si de mal quil n'an soit guaris,
 Et veez en cy pour les maris ;
 Se leurs femmes les en oignoient,
 Sur toutes riens les ameroient. 8185
 Quil en vouldra, tout est a vendre.

MAGDALENA

Mes seurs, je lo, sans plux acten-
 [dre,
 Avant que la Pasque commence,
 Que nous trois faisons diligence.
 De precieuse confiture, 8190
 S'yrons oindre la sepulture
 Le filz Dieu quil a mort soufferte.

SECUNDA MARIA SALOME

Mes seurs, or soit chose couverte
 Quil ne nous tournast a reproche,
 Que la Pasque tresfort aprouche. 8195
 Je vous diray que nous ferons,
 Les oignemens acheterons,
 Et lairons jusques l'andemain
 Que nous l'irons oindre bien main,
 Avant ce que le soleil lieve. 8200

TERCIA MARIA JACOBI

Mes compaignes, s'il ne vous
 [grieve,
 Nous irons tresactivement.***
 Modo vadant.

Loquitur filio Apothecarii :

Mon bel enfant, Dieu vous avant !
 Avés vous point de medecine,

8157. *prinse*. — 8180. *Sil* — Ce vers n'a pas de rime ; le copiste a sauté un vers. —
 8183. *marris*. — 8184. *oignent*. — 8191. *C'*.

8187-8279. MARC. XVI, 1 ; LUC. XXIII, 56.

* 224 v°. — ** 225 r°. — *** 225 v°.

8205 Oignement, poudre ne recine
Quil ne peult souffrir poriture ?

NOBLET

Dieu vous doint huy bonne aven-
[ture,
Vous et ces deux gentilles dames !
Veez vous icy plus de cent drames

8210 De l'oignement que demandez ?

SECUNDA MARIA

Bel enfant, dictes que vendés *
Ceste boite icy premiere ?

NOBLET

Je vous vois appeller mon pere
Quil courtoisement vous vendra
8215 Tout cela quil vous covendra,
Car je me doubte d'estre engiez.

Beaul pere, il fault que venez,
Trois belles dames vous deman-
[dent

Quil pour acheter vous attendent
8220 Et dient que'elles ont argent prest.

APOTHICARIUS

G'y voix tantost, sans nul arrest.
Dames, vous soiez bien venues !
Avez vous mes boictes tenez ?
Ai ge nulle rien quil vous plaise ?

TERCIA MARIA JACOBI

8225 Doux maistre, nous serions trop
[aise, **
S'il vous plaisoit courtoisement
A nous vendre vostre oignement,
Car nous y venons pour meschief.

APOTHICARIUS

Dame, foy que je dois mon chief,

Ne pour meschief ne pour affaire, 8230

Je ne me vouldroie meffaire,
Car ce ne seroit mye droix ;
Prenez tout ce que vous vouldroix.
Veez vous icy la fleur d'ung abre .

Qu'an Jherusalem n'an Calabre 8235
Ne peult fructiffier ne estre ?

Elle est de paradix terrestre,
Du propre arbre qu'Adam manga,
De son estat Dieu ly changa ;
Quant elle chiet de son tison, 8240

Elle chiet au ruisseau Fison
Quil est en celle mesme place,
Et s'en va arouser la place
De Jullat, une noble terre.

En ce pais la va l'on querre, 8245
Sy en fait l'on la confiture
Dont l'on n'oynt nulle creature
S'il ne sont prophetes ou roy. ***

S'il vous en plait, en bonne foy,
Je n'an veulz de vous qu'un cheptel. 8250

MAGDALENA

Cinq cens marcis, maistre Mathel !
Dictes que costeront ces trois ?

APOTHICARIUS

Par celluy quil est Roy des Rois,
N'a pas encor deux jours entiers
J'an reffussay trois cens deniers. 8255
S'il vous plait, pourtant les prenez.

MAGDALENA

Il nous plait bien, maistre, tenez,
Vecy l'argent trestout compté,
Vous nous avés faicte bonté,
Dieu vous y doint avoir profit. 8260

APOTHICARIUS

Mes dames, s'il ne vous souffit, ***

8208. *gentilz.* — 8228. *meschiefz.* — 8229. *chiefz.* — 8233. *tout supplée.* — 8238. *que Adam.* — 8240. *chiet.* — 8247. *lon oynt.* — 8248. *prophete ou roy.*

* 226 r°. — ** 226 v°. — *** 227 r°. — **** 227 v°.

Prenez tout a vostre ordonnance,
Tout mon avoir et ma chevance
Vous est toujours abandonné.

TERCIA MARIA

8265 De Dieu vous soit il guerdonné
Quil tous ces biens vous veulle
[rendre,
Il nous fault de vous congié prendre,
Car nous ne pouons plus tarder.

APOTHICARIUS

Le Dieu quil toudix peult garder
8270 Si vous guarat de male achoison !
Vecy espices a foison,
Cloux de giroffles et penites,
Saffrent, gingembres, noix con-
[fictes,
J'ay de tous les biens que Dieu fist.
8275 Veez vous cy de l'annis confit,
Paste de Roy, fleur de cannelle,
Veez cy quil les colles avalle.
Quil en vouldra l'argent apport.

CENTURIO

Je suis arrivé a mal port. *
8280 Par Dieu, ce me doit mout desplaïre
D'avoir veu tel jugement faire.
J'ay veu les larrons delivrer,
Les pseudommes a mort livrer.
De Jhesu q'ont mys a diffame,
8285 Beaul filz, alons querre la dame
Quil fait de son filz tel tormant
Que par Dieu je doubte forment
Qu'elle ne soit morte de deul,
Et sy doubte que cil hardel
8290 Ne ly fassent aucung despit.

FILIUS CENTURIONIS

Mon seigneur, or soit sans respit,
Car il me tarde que la voie.

*Tunc vadant ad sepulcrum et videndum
matrem Domini.*

CENTURIO

Elle n'est pas en ceste voie.
Mon beaul filz, or nous en alons, **
Car riens faire nous n'y pouons, 8295
Il est mort. le tiers jour viendra
Qu'il dist qu'il rescucitera,
Toudix a esté veritable,
Oncques ne dist mansonge ou fables,
Je croy de vray qu'ainsin fera. 8300

FILIUS CENTURIONIS

Mon pere, point n'an mantira,
Puis qu'il l'a dit, il sera fait.

ANNAS

Sus, Gamaliel et Amalec,
Ysachar, sus, sans plus tarder,
Il fault le monument garder. 8305
Alons le dire a l'evesque
Affin qu'ainsois que la nuyt naisce
Que la seürté y soit mise.

GAMALIEL

Je conseille ceste entreprise,
Alés devant, nous submez prestz. 8310

ANNAS loquitur ad Cayfflam.

Legrant Dieu, quil tout ce quilest ***

8270. *Sil.* — 8277. *avalles.* — 8281. *cehu.* — 8299. *mensonges ne.* — 8302. *dist.*

8303-8399. *MATTH. XXVII, 62-66.*

* 228 r°. — ** 228 v°. — *** 229 r°.

Gouverne par grant ordonnance,
 Gart nostre evesque de pesance,
 Ainsin que mon cueur le desire !

CAYFFAS

8315 Vous soiez bien trouvé, beaul frere,
 Et vostre belle compaignie.
 Ou mesnez vous ceste mesnye ?
 Il sont bien taillez de bien faire.

ANNAS

Sire, ce ne vous doit desplaire,
 8320 Nous venons prendre a vous con-
 Comment on face l'apareil [seil
 Pour garder le corps de celly
 Que Joseph a ensevelly,
 Et l'a despendu de la croix,
 8325 Car vous savés bien qu'il est voir
 Qu'il a dit qu'il susciteroit
 Et que en Galillee yroit,
 Sy nous doubtons quel'on nel'anble.

CAYFFAS

Venez et alons tous ensamble*
 8330 Demander congier a Pillate.
 Vadant ad Pillatum.

PILATUS

Seigneurs, vous venés a grant haste,
 Dictes moy s'il a se bien non.

ANNAS

Chier seigneur, mes est le renon,
 Et nous en sommes bien recordz,
 8335 Que ce decepveur dont le corps
 Vous avez fait executer,
 Pour nostre loy plux confuter,

A dit que, puis que mort seroit,
 Au tiers jour resusciteroit.
 Sy requerons que des annuyt 8340
 Que il soit garder jour et nuyt,
 Jusques au terme qu'il a mys,
 Qu'espoir c'aucung de ses amys
 Ou de ses disciples viendroient,
 Qu'il par nuyt le corps enbleroient, 8345
 Et diroient par verité **
 Que il seroit resuscité,
 Et ceste erreur icy darriere
 Vaudroit trop pis que la premiere,
 Et sy croiroit le peuple tous. 8350

PILLATUS

Je vous respon a vous trestous,
 Scribez et vous, Pharistens,
 Sa garde ne m'appartient riens.
 Gardez le comme vous pourrez,
 Jamès movoir ne m'an verrés, 8355
 J'an ay fait ce quil m'appartient.

GAMALIEL

Sire Anne, avant que departiens,
 Trois chevaliers quil aront gaiges,
 Cy loigiez sont en ces estaiges,
 A l'anseigne du Liepart; 8360
 Veuillez vous traire celle part,
 Si saréz s'il le voudroient faire.

ANNAS

G'y voix, ne vous veulle desplaire,***
 Venez avec moy, Gamaliel.
 Vadant.

Le tresgrant Dieu celestiel 8365
 Vous doint prouesse et vassellaige !

8326. dist. — 8332. s'il y a ce bien non. — 8338. dist. — 8339. tier. — 8340. requerrons. —
 8359. Quil. — 8362. Sil. — 8364. viendz.

* 229 v°. — ** 230 r°. — *** 230 v°.

TERIACLE, primus miles

Sire, Dieu vous doint esperaigne
Et a vo gentil escuier.

ANNAS

Seigneurs, ne vous veulle annuyer
8370 Se je vous dix ma volenté.

Je ne say vostre paranté,
Mes vostre estat est de noblesse,
Et grands samblés de grant proesse.
Vous plait il de nous gaige prandre?

TERIACLE

8375 Nous sommes tous prests, sans
[offandre,
De vous servir; dictes pour quoy.

ANNAS

C'est pour deffendre par arroy *
Le monument de l'ipocrite
Qu'il nostre loy a contredicte,
8380 Pour paour c'on ne le translate.

SALMIGONDIE, secundus miles

Que dictes vous, sire Pillate?
Avés ainsin nom ou comment?
Nous ferons tout vostre conmant,
Mes que vous nous paiés avant.

ANNAS

8385 Va tost, Goguery, viens avant,
Tien ma clef de ma garderobbe,
Et garde c'on ne me desrobbe,
Va moy querre mon estoipuet.

GOGUERY

Foy que doy mon pere Guyuet,
8390 J'en seray tantost revenu.

Seigneurs, bien vous est advenu,**
Par le grant Dieu, faictes grant joie,

Je croy j'apourte la monnoye.
Veez vous cy ung trop pesant coffre?

ANNAS

Tenés l'argent, je le vous offre, 8395
Vecy cent livres pour vous trois.

HARDIN, tertius miles

Annas, vous estes mout courtois,
Baillés en a chascun sa part,
Et puis se nous monstres quel part
Nous irons garder le vassault. 8400

ANNAS

Veez le cy, que de moi n'an fault,
Departés le vous trois anssamble.
Tunc pergant ad monumentum.

Vez le cy, gardez c'on ne l'anble,***
Guectés et devant et darriere.

TERIACLE

Annas, alés vous en ariere, 8405
Vous l'avez mis en bonne main,
Nous n'en partirons soir ne main,
Jusque le terme soit passé.

Tunc recedat ANNAS.

TERIACLE

He! grant Dieu, nous sommes
[lassé!
Repossez vous ung petit d'eure. 8410
Je vous hucheray sans demeure,
Et je feray toudix le guet.

SALMIGONDIE

Par ma loy, ce sera bien fait,
Et puis vous dormirés après.

8368. vostre. — 8380. peur. — 8385. viends. — 8386. tiendz... clerfz. — 8408-9. Teriacle est suppléé.

* 230 v°. — ** 231 r°. — *** 231 v°.

8415 Je dormiray donc cy emprés,
Nul ne viendra que ne le sante.

HARDIN

Et je seray sur ceste mante, *
Cy dormiray tout a mon aise.

Pause.

TERIACLE

Parlegrant Dieu, le temps s'apaise,
8420 Je voix nul aler ne venir,
Et je ne me puis soustenir,
Sy ay de dormir tresgrant fain,
Je veilleray icy en vain,
Que je seroie le plus penez.

SATHAM

8425 Mes diables, avant venés,
Je me veul a vous confesser.
Saichés, je viendz droit, sans ces-
De tout le país et la terre, [ser,
Jhesu y est quil nous fait guerre,
8430 A quil j'ay fait grande destourbe,
Car ge ay amassé la tourbe
Des Juifz quil l'ont mis a mort,
Ou soit a droit, ou soit a tort,
L'ont pendu en ung tresgrant fust,
8435 De tel mort c'hons onques ne
[fust. **
De trois gros clox l'ay fait cloer,
Certes mout m'an devés louer,
Quant je sçay faire tel ovraige ;
J'ay fait destramper ung bruvaige
8440 De mirre pour ly abruver,
Pour plustost l'esprit dessirer,

Et pour luy faire l'ame rendre,
Puis ly ay fait le costé tendre
A ung fer tramchant d'ungne lance,
Et creez que sans deffailance 8445
Nous arons tost la descendue.

BAUCIBUS

Sire, l'ame me soit rendue !
Sire, que j'en ay cy grant joie !
Je la tourneray en la roye,
Je la mectray ou puis d'enfert, 8450
Je la vous lieray de fert,
En gresle, en froidure, en tempeste
Je ly feray trop male feste,
Je la tempteray fortement,
Que trop de fois m'a fait torment, 8455
Et hors des corps des gens chassé.

DESROY

Sire, que c'est bien pourchassé ! ***
Baillés la moy en mon demaine,
Je ly feray souffrir tel painne,
Tant de torment, tant de martire 8460
Que langue ne le pourroit dire.
Je le pendray de cloux ardans,
Je ly aracheray les dans,
Je le vous randray confondu,
Je le mectray en plonc fondu, 8465
En pugnaissie et en ordure,
Je ly feray tant de laidure,
C'onques ame n'an souffrit tant.

MORS INFERNI

Ne vous alés tant debatant,
Car je suis la Mort pardurable, 8470
Ma peinne est tout temps durable,
Et par la mort nul n'an delivre.

8430. *grant.* — 8431. *jay.* — 8434. *lon...* *tres* supplée. — 8435. *honques.* — 8443. *a fait.*
— 8444. *fert.* — 8454. *forment.*

8435-8506. PSEUD. EVANGEL. NICODEM. cap. XXI.

* 232 v°. — ** 233 r°. — * * 233 v°.

Mout aise feusse si fenisse,
Et par mort de moy departisse.

8475 Vous sçavés bien, je suis portiere,
Jhesu n'ira pas sy arriere
Que ne le face a moy compter, *

Je le sçarey trop bien donter.
Il preschera bien fort sa loy,

8480 Se je ne le metz en conroy,
Puis qu'il n'est pas Dieu de puis-
[sance.

SATHAN

Gardés bien, n'an ayez doubance,
Car ce n'est ungs hons quil nous
[doubte,

Et mout grandement nous redoubte.

8485 Et tu, Enfer, saiches de voir

Qu'il le te covyent recepvoir,
Soies tout prest et t'appareille.

INFERNUS

Sathan, tu dix grande mervouille.

S'il est voir ce que t'ois compter,

8490 Il nous viendra trestous honter,
Et par ly serons tormentez.

Helas ! com suis espouventez !

Quant je le nomme, je tressaulx,

Bien sçay que par ly seront saulx

8495 Tous ceulx que j'avoie dempnez.**

Helas ! com mal fut comdemnez !

Sathan puant, ce as tu fait,

Or garde bien sa ne soit trait,

Mainne le en autre contree,

8500 Car seans n'ara point d'entree.

Mort, fai que la porte soit close,

Et ne l'ouvre pour nulle chose

Quil viendra. Je voy les anseignes.

SATHAN

Il covyent que tu le retiennes,
Que je le veul et sy l'ordonne.

8505

Tunc descendant ANGELI de paradiso et ve-
niant ad monumentum et dicat MICHAEL ad
monumentum.

MICHAEL, genu flexo :

Sire Jhesu, digne personne

De la benoicte Trinité,

Sire, quil en la Vierge bonne

As voulu prendre humanité,

Et as souffert par charité

8510

Ton sanctifié corps en croix pendre,

Pour ton peuple oster de vilté

Et de la Mort d'enfert deffendre !

Tunc exiat ANIMA CHRISTI de quodam lacu
id est de sepulcro.

MICHAEL revertens dicat :

Veez cy l'ame du Createur,

Quil forma toute creature,

8515

Quil fist son chastel et sa tour

De la trespigne Vierge pure

Pour randre en verité droicture,**

Se vult en son corpz enumber,

Son corps en a souffert mort dure

8520

Et s'ame vous vient descombrer.

Veez cy la parole encharnee

Par quil Dieu forma tout le monde !

Veez vous icy l'aube journee

Par quil toute clarté habonde ?

8525

Veez l'ame de pechier monde,

Pure et necte, sans nul meffait.

SERAPHIN ANGELUS

Sire Jhesu, mon doulx Seigneur,***

8473. cy. — 8474. fenissent — departissent. — 8475. Et que. — 8478. donder. — 8487. soie.
— 8488. grant. — 8489. toix. — 8490. trestout. — 8494. serons. — 8501. fait. — 8512.
hoster... ciller. — 8527. Ce vers n'a pas de rime.

8506-8847. PSEUD. EVANGELIUM NICODEMI cap. XVIII, XXVIII.

* 234 r. — ** 234 v. — *** 235 r. — **** 235 v.

torels ardentibus, et cantant himnum : « *Vexilla Regis proudeunt* » in eundo ad infernum.

ANIMA CHRISTI

8585 Princes d'enfert, maistres deables,
Ovrés vous portes perdurables.
Cy entrera le Roy de gloire.

Omnes DIABOLI insimul

Quil est ce quil est Roy de gloire ?*

ADAM

Sus, mes enfans, chantons grant
[hoire,

Car veez vous cy nostre rançon.

Prima et secunda Anima, scilicet DAVID
et YSAIAS dicat :

8590 *Kirie leison.*

Tercia, scilicet MOISE, respondeat :

*Quipassurus aduenisti propter nos,
Christe leison.*

Prima et secunda, et MOISE iterum, dicat :
*Vita in ligno, morileur Infernus,**
Et Mors lugens spoliateur.*

JOHANNES, DANIEL, JEREMIAS :

Kirie leison.

Ut supra

ANIMA CHRISTI

8595 Princes d'enfert, maistres diables,
Ovrés vos portes pardurables,
Cy entrera le Roy de gloire.

Omnes DIABOLI insimul :

Quil est ce quil est Roy de gloire ?

ANIMA DAVID

C'est le Dieu de puissant victoire,

Ung sire en bataille fort, 8600
En ly est pitié et confort,
Je le voy bien a sa maniere,
Et le congnoix a sa banniere,
Et de ceans nous gettera,
Avec ly nous en menera 8605
En sa gloire de paradix.
Il fut prophetisé jadix
Qu'ainsin seroit, je vous affie.
De tout mon cueur en ly me fye,***
Car bien sçay qu'il est secourable. 8610
Et vient faire grace aux culpables.

ANIMA CHRISTI

Prince d'Enfert, maistres diables...

Ut supra.

Modo cadant porte inferni. — MORS, scilicet quartus Diabolus, cadat ad terram ; DEUS ponat pedem suum dextrum super collum ejus, et dicat :

Mort d'Enfert, trespunaïse et orde,
Il est escript que je te morde,
Et toy, Enfer, je te mordray **** 8615
Quant de toy je me resourdray.
Toy, Adam, vienz hors de servaige,
Viens a moy, toy et ton lignaige ;
Pour le peché dont fux deçeu
Voulz ge en vierge estre conçu, 8620
Et mort souffrir com homs hu-
[mains
Pour yssir des crueusses mains
De l'annemy quil te vergonde.

ADAM, genu flexo :

Tu es cil qu'a formé le monde,
Ainsin com il est a la ronde, 8625
Quil formé m'a a ta sanblance.
J'ay peché contre ton essance,
Quant l'annemy par son envye
Manger me fist par glotonnye

8583-8584. *locis.* — 8590-8595. Portées de musique. — 8618. *viendz.*

8594 et sq. PSALM., XXIII, 7. — 8626 et sq. PSEUDO EVANGELIUM NICODEMI.

* 237 v°. — ** 238 r°. — *** 238 v°. — **** 239 r°.

8630 Du fruit de l'arbre de science
De bien et de mal, et pour ce
Trespassey ton commandement,
Or m'en prendz en amendement,
Et cy me fai de peché monde.

ANIMA JOHANNIS BATISTE

8635 Je te voy, le Sauveur du monde, *
Quil es le filz de Dieu le Pere.
Tu as souffert la mort amere
Pro redemptione mundi.

8640 Tu es venu, je t'an marcy,
Nous mectre hors de ce torment
Ou esté avons longuement.
Moy, quil suis de Jehan l'espirite,
Pour verité je vous recite :
C'est le vray Dieu Adonay.
8645 Grace te randz, *Agnus Dei*,
Quil pour nous as la mort soufferte.

ANIMA MOISY

Tu as recovré nostre perte,
Tu es cil quil tous nous enlumine,
En toy sy est vertu divine,
8650 Quil nous gettes hors de la painne
D'anfert, et nous metz en ton re-
Je, quil suis l'ame de Moïse, [gne.
Formee du tout par ta devise,
Me resjoix de ta venue.
8655 Par toy d'enfert arons yssue, **
Dont humblement je te mercie
A haute voix, et cy te prie
Que nous delivres, mon Dieu vrayx.

ANIMA YSSAIE

Sire, tu es la clere raix
8660 Du soleil quil tout enlumine.
Tu nous mectras par amour fine
Hors d'anfert ou nous fummes mys,

Racheté nous as com tes amis.
Je, quil suis l'ame d'Isaïe,
A jointes mains je te deprie 8655
Que nous quil sommes cy en l'ombre
De painne et tenebres sans nom-
Nous veulles donner alegence [bre,
Et de ceans brief delivrance,
Car je croy qu'a ceste journee 8670
Avons tous grande clarté nee.

ANIMA DANIELIS

Après la seconde journee,
Des que tu fus cruciffiez,
Tu nous as tous puriffiez
Par ta desiree venue *** 8675
Quil resplandist dedans la nue.
Par toy d'enfert serons gettez
Et de ces tourments desliez.
A haute voix je te requier,
Chascun t'an doyt bien deprier, 8680
Car tu es vray ray de soloil.

ANIMA JEREMIE

Tu es Dieu sans point de paroil,
Et nul ne comprant ta puissance,
Quil as en toy toute science
Et la donnas en Israel 8685
Quant tu fux descendu du Ciel,
Et cy viens en enfert descendre
Pour nous en getter et deffendre.
Sy te requier, mon Createur et
[pere,
Je, quil suis Jeremie, oste nous de 8690
[misere,
Trop grant painne avons soufferte.

SATHAN

Helas! or ai ge ma desserte
Du meffait que j'ay pourchassé ;

8630. Vers trop court. — 8634. *fail.* — 8636. *est.* — 8649. *cy est la.* — 8666. *cy supplée.* — 8667. *et de.* — 8668. *veulle.* — 8669. *briefs.* — 8671. *grant.* — 8680. *day.* — 8683. *Et supplée.* — 8692. *helas répété.*

* 239 v°. — ** 240 r°. — 240 v°.

Certes j'ay tout a mal chassé,
 8700 J'an ay au cuer mout grant despit.
 Quil oncques vit tel esperit
 Sy cler, sy noble, sy puissant,
 Car tout luy est obeïssant ?
 Quil oncques vit ame sy fort
 8705 Qu'il a brisé par son effort,
 Malgré nous tous, d'enfert la porte,
 Et la Mort tient soulx son pied
 [morte,
 Et met ceulx hors joieulx et lyez
 Qu'an nous chartres tenions liez ?
 8710 Quil est ce Roy quil est sy beaulx,
 Qu'a telz pourpres et telz sanbeaulx
 Est venu nostre enfert destruire ?
 Quil est ce quil tant peut tresluire ?
 Quil est ce prince coronné
 8715 Quil est d'anges environné ?
 Quant je le voy, le cuer me tramble.

Respondendo Baucibus dicat :

Certes, Baucibus, il me sanble
 Que c'est Jhesu dont je veulx dire.
 Par moy avoit souffert martire ;
 8720 Je cuidois faire ung grand sçavoir***
 Pour ce que le cuidois avoir ;
 Je cuidois s'ame apper,
 Et il me fuit tout eschapper,
 Dont j'ay tel deul en mon coraige
 8725 Que de bien peu que je n'anraige,
 Quant a ly ne peux contraictier.

ANIMA CHRISTI

Satham, il te fault cy ester
 Jusques au jour du jugement,
 Et des lors, pardurablement,
 8730 Enfer ara sur toy puissance,
 Quil te fera peinne et grevance.

J'anmanray mes sains en liesse,
 Et vous demorrés en tristesse,
 Sur vous tous laisse maudisson,
 A mes sains don beneïcion.

8735

Modo signet.

Adam, tous tes maulx te pardonne
 Et le fruit de vie t'abandonne.
 Adieu, mon Pere vous racorde,
 A vous tous fait misericorde.
 Venez tous en salvacion, *
 8740 S'arés participacion
 De la joie quil toujours dure.

Modo eant in paradiso, hoc ordine : primo
 CHERUBIN cum cruce, secundo ANIMA
 CHRISTI, MICHAEL et RAPHAEL, unus ad
 dexteram, alter ad sinistram, cum cereis arden-
 tibus, tertio ADAM et due ANIME, prima
 ANIMA una ad dexteram, altera ad sinistram,
 quarto YSAIAS et due sequuntur (?), quinto
 CRISTUS inter ANIMAS (?). Et sic ascendunt
 in paradiso terrestre, et ANIMA CHRISTI
 sedeat in quadam cathedra, et alii sedeat ad
 pedes ejus, exceptis ANGELIS qui stabunt
 hinc et inde.

INFERNUS

Hee ! Sathanas, puant ordure,
 Plux que charonne et longuaingne, 8745
 Esse icy la belle guaigne,
 De quoy tu fasoyes si grant joie ?
 Va ly tost requerre sa proie,
 Hee ! Sathanas, tresvil, tresors,
 Tu nous as mis tous au dehors 8750
 De nostre grant prosperité ;
 Tu nous as bien le dos frotté,
 Trestout chié, plux vil que boe,**
 Tu nous as bien faict la baboe,
 Onc nul ne te pout saouller, 8755
 Tu cuidois trestout empler,
 Or as par ton contremander

8708. metz. — 8713. peux. — 8727. icy. — 8735. donne benedicion. — 8736. je te. — 8739. taix. — 8740. Ms. en en... ; tous supplée. — 8742-8743. Didascalie presque illisible. — 8746. fasoye. — 8753. faicte. — 8748. treshors. — 8753. faicte. — 8754. Oncques... poux... — 8756. tres supplée. — Ms. cuidois.

* 241 r. — ** 241 v. — *** 242 r. — 242 v.

Fait nous chartres rompre et bri-
[sier,
Et nous demorons en tourment.

TEMPEST

Je vous voy esmaier forment,
8760 Mes je vous trouveray maniere
Commant recouvreray arriere
Les ames de l'umain lignaige.
N'y ara sy fort ny sy saige,
Et fust d'aiment ou fust de fert,
8765 Que je ne trabuche en enfert !
J'ay sept chevaliers bien apris
Par lesquieulx je les randray pris
Envous chartres, gentilz personnes.

LUCIFERT

Et je te donne ma coronne.
8770 Sié toy sur mon trone reaulx,
Je comande tous mes feaulx
Obeissent a ta puissance,
Mes garde n'y ait deffaillance. *
Fay moy briefment, sans detenir,
8775 Tes chevaliers icy venir,
Cy leur barray connectement.

TEMPEST

Ce sera sans remectement
Que briefment neles vous presente.
Quelqu'il en pleure ou en chante,
8780 Je rempliray nostre chaudiere.

ANIMA CHRISTI

Du commandement Dieu mon Pere,
J'ay racheté ceulx du servaige
Qu'il m'a donné en heritaige.

Je les ay acquis par mon sang,
Et du lieu serf rendu au franc ; 8785
J'ay rouvert la porte du ciel,
Pour tant je dix a toy, Michiel,
Quil es mon prevost estably,
Que ne reffusses a nully
L'antree quil en sera digne ; 8790
Tu les congnoistras bien au signe
Que leurs cueurs seront en pe-
[sance ;

Pour tant te baille la balance,
Et les poise esguallement.
Ceulx quil aront fait mon command, 8795
Baille leur antree et passaige,
Les autres ne seront pas saiges.
Encor veul ge et te ordonne **
Que tous mes saintz ayent coronne
De roses, de lis, de florettes, 8800
De toutes autres violettes.
Coronne les avec les anges
En feste, en joye, et en louanges,
Ung chascun selon leur merite.

MICHAEL, genu flexo :

Tressainte veraie Esperite 8805
Quil siés sur le trone real,
Je t'affirme et te recite
Que nous tous, tes angelz leal,
Serons joieulx com tes feal
Sont delivré du dampnement. 8810
Puisquil te plait, tresdoulx Aignel,
Je feray ton commandement.

Vertat se ad populum et dicat :

Chantons, chantons en melodie,***
Court de Dieu serez esbaudie,
Par toy, Dieu, serés coronnee, 8815
Et de tout honneur adournée.

8764. ou de fert. — 8770. Siez. — 8772. obeisse. — 8779. ou chante. — 8785. serfs. — 8789. reffuse. — 8792. Que est supplée. Ms. peinne. — 8795. Ceulx. — 8797. saige. — 8799. oyens. — 8802. angelz. — 8804. le merite. — 8805. vraie. — 8806. siert de.

* 242 v°. — ** 243 r°. — ** 243 v°. — 244 r°.

Modo cantant MICHAEL, RAPHAEL,
et CHERUBIN :

O magna, o celsa.....

Et MICHAEL coronet alios de capellis roseis.

ANIMA CHRISTI

Il me fault a terre descendre.

Je veulz arrier mon corps repren-

8820 Quil ne doit sofrir poriture, [dre,

Et ce doyt, selon l'Escripture,

A cestuy jour resusciter.

Je voix la dame visiter

Quil me conçoit, Vierge pucelle ;

8825 Je ly porte joie nouvelle,

Je porte liesse aux apostres,

Mes compaignons, aussy les vos-
[tres,

Quil de ma mort sont angoisseux*.

Demorés cy toudix joieux.

Modo surgat, et veniat ad sepulcrum, et intret
subtiliter cum multitudine Angelorum.

Sillete in Paradiso.

GABRIEL ANGELUS intret ad sepulcrum
(sub cantu : *Eterne rex altissime.*)

8830 Jhesu, filz de la Vierge mere,

Quil, pour ton peuple acquicter,

As volu souffrir mort amere

Dont tu dois huy resusciter,

La Mort as confondue et morte, **

8835 Pour tes amis de mort getter,

A ton peuple liesse apporte,

Et les veuillez resusciter.

DEUS exeat de sepulcro.

Doulx Pere saint et droicturier,

J'ay racheté l'umain lignaige,

De cuer l'ay fait et voluntier, 8840

Car c'est ta forme et ton ymaige.

L'omme quil est de tel paraige,

C'il fust perdu, ce fust outraige,

Pour ce ay fait la delivrance.

L'amour Dieu et la grant pitié 8845

Sy m'a fait char humaine prandre,

J'ay envers eulx tel amictié,

Je m'en suis laissé en croix pendre,

Pour eulx j'ay mon sang espandu,

Doulx Pere, veulles les deffandre, 8850

A toy soient il tous rendus.

Tunc vadat.

MAGDALENA

Je dois bien avoir le cuer dur, **

Douces compaignes, douces seurs,

Helas ! que ne me fault le cuer

Quant je voy l'Aignel debonnaire 8855

Que les faulx traictes deputaire

Ont cy vilment livré a mort ?

Hellas ! ma joie, mon confort,

Helas ! on l'a livré a mort,

Mon Dieu, ma joie, mon confort. 8860

Dolente moy, que pourray dire ?

Bien sçay qu'il n'a mestier de mirre,

Toutes voies je l'iray oindre, ***

Sy en sera ma douleur moindre :

De cest oingnement precieux 8865

Oindrai ge son corps glorieux.

Compaignes, vous plait il y estre ?

SECUNDA MARIA

Oy, Marie, ce est mon maistre.

Pour Dieu mectons nous en la voie,

8821. *doy.* — 8837. *veulles.* — 8843. *Cy.* — 8850. *oulle.* — 8863. *toutes fois.* — 8867. *il.* — 8867. *y* supplée. — 8868. *cest.*

8852-8858. MARC. XVI, 1-11; LUC. XXIV, 1-12; JOANN. XX, 1-10.

* 245 r°. — ** 245 v°. — *** 246 r°.

8870 Alons veoir m'amour, ma joie
Que les Juifz de mescreance
Ont fait trepercier de la lance;
Pour Dieu, or y alons briefment.

TERCIA MARIA

Mes seurs, trestout le cuer me
[ment

8875 Quant me souvient de la destresse.
Jamais n'aray aucune liesse
Quant me soyvent de sa puissance,
De sa douceur, de s'innocence
Qu'il onc ne fust trouvee pareille.

8880 Se j'ay douleur n'est pas merveille.

MAGDALENA (sub cantu :

Crux fidelis)

Dolente moy, mon doux cuer ten-
[dre,

Lasse ! que pourray devenir
Quant j'ay veü vostre corps pendre
En croix et vostre vie finir,

8885 De la lance vostre corps fendre,
Mort angoisseuse soutenir. *

SECUNDA MARIA (sub cantu :

Summe largitor)

Lasse moy ! chetive, espardue,
J'en an puis mais ce pour vous pleurs
J'ay toute ma joye pardue,

8890 J'en ay au cuer painne et douleur.

TERCIA MARIA (sub cantu :

Audi benigne)

Mon Dieu, m'esperance, ma joie, **
Tout mon solas et ma liesse,
Jusques a tant vostre corps voie,
Je n'aray au cuer que tritesse.

MAGDALENA

8895 Douces seurs, or vous depourtés
Pour Dieu, et vous reconfortés, ***

Car le plorer ne vous vault rien,
Mais maintenant feroit grant bien
Qu'il sa tombe nous lieveroit.
Helas ! que j'ay le cuer estroit, 8900
Car elle est mout pesant et fort.

SECUNDA MARIA

Mes compaignes, prenés confort,
Car je voy la pierre levee,
Bien y pouons avoir entree;
Alons vers ly, ma seur, m'amie. 8905

TERCIA MARIA

Certes je doubt qu'il ne soit mye,
Et que les Juifz plains de raige
Ne l'aient osté par leur outrage
Et par leur fauce iniquité.

SECUNDA MARIA respiciat in sepulcrum et
dicat :

Il n'y est pas en verité, 8910
Il n'y a mais que le suaire.

MAGDALENA

He ! mon tresdoux Dieu debon-
[naire, ****

Chetive moy, com ce m'esmaie !
Vecy la trasse de la plaie,
Mon tresdoux Dieu misericords ! 8915
Ou querrai ge plux vostre corps,
Car je voy bien vraiment
Qu'il n'est pas en ce monument,
Or ne sçay plus quel part aler.

SECUNDA MARIA

Pour Dieu, veuillez plux bas parler 8920
Pour la garde de ce sepulcre.

MAGDALENA

Lasse ! l'Aignel plus doux que
[sucre,

8879. *oncques*. — 8881 à 8895. Portées de musique. — 8893. *cuer*. — 8897. *vaul*.
8915. *misericorde*. — 8916. *quierriaige*. — 8917. *vraiment*.

* 246 v°. — ** 247 r°. — *** 247 v°. — **** 248 r°. — 248 v°.

Quil est du monde la lumiere,
A tort a souffert mort amere;
Oncques n'ot en sa sainte bouche
8925 Barat, blasme, ne nul reproche
Le vray Dieu c'on doit adorer.

Les veistements et le suaie,
Et ung ange quil mout esclaire,
Quil du viz resanble espart, 8950
Quil ce siet sur la dextre part
De la pierre quil est levee,
Dist qu'il est ja en Gualillee,
Et la le trouverés en vie.

GABRIEL, ad sepulcrum :

Femmes, quil vous fait cy plorer? *
Je sçay bien pour quoy vous venés,
C'est Ihesucrist que vous querés.

8930 Je vous tesmoingne en verité
Que il est ja resuscité.
A ses disciples en irés,
Resusciter le noncerés,
Et ausy le dictes a Pierre
8935 Qu'an Galillee l'aille querre,
La le verront corporelment.

MAGDALENA

Or en allons ysnellement
Pour anoncer ceste grant joie.

SECUNDA MARIA

Seur, mout me tarde que g'y soie
8940 Pour amoindrir leur grant tritesse.

TERNA MARIA

Bien sçay qu'il aront grant liesse
Quant le sçaront certainement.

MAGDALENA

Seigneurs, je viendz du monument, **
Et mes deux seurs avecques moy.
8945 Je vous dix que Jhesu le Roy
Est resusciter pour certain,
Et que j'ay tenu a la main

PETRUS

Grant merci, mille foix, Marie, 8955
Dieu soit loé de tel nouvelle!
Sillete.

TERIACLE, primus miles

Qu'esse? diables, com je chancelle!
Je suis sy tresfort esjouiz,
Oncques ne fuz sy esbaiz,
Je me tiends bien pour fol et nice 8960
D'avoir entrepris cest office. ***

Respicat in sepulcro et dicat :

Ce faix tu par ta tricherie.
Hee! vecy grant diablerie!
Mon chier seigneur Salmigondie,
De maulx louns soie ge fondu 8965
Se je sçay qu'il est devenu.
Les diables nous ont bien tenu;
L'aroient bien les louns mangié?

SALMIGONDIE, jurendo :

Bien avons or le sang changé,
Diables luy seroient en eüe 8970
S'il avoient ceste pierre esmeue,
Ce seroit ung trop grant miracle;
Dormez vous, mon seigneur Te-
[riacle ?
Par le grant Dieu, je le sens cy.

8923. as. — 8927. femme. — 8936. corporellement. — 8951. stert. — 8955. Marcs. — 8956. telle. — 8962-64. Ces trois vers riment ensemble. — 8965-67. Item.

* 249 r°. — ** 249 v°. — *** 550 r°.

Par le grant Dieu, com tu es lours!
Tu es bien taillé d'estre l'ours;
Dy, preudons, le grant Dieu te
[sault!

RUSTICUS

9035 Dis tu que le coillom me sault?
Est percer le font de mes braiez?
Je semay hier soir cy penaiez,
Il n'y est venu qu'escherulles.
Ha! le grant Dieu, com tu me ruilles!
9040 Veux tu ovrer a ma besolle?

TERIACLE

Preudons, entends a ma parolle,
Et me dys ce que je demande.

RUSTICUS

Je pri a Dieu que l'on me pende.
Je mangay au soir du charnaige,
9045 Moy et ma femme Frappenaige,
Mon chat n'an fust pas coroucer.
Dieu! com tu es bien escourcier!
Je sçay trop bien hoischier l'es-
[paulle.

Cantat :

« Dame Erambour, dame Eram-
[bour, *

9050 Quant vous fustez a vos nopces,
On vous fist du cul tabour. »
Ai ge chanté de bonne geste?

TERIACLE

Villain, Dieu vous doint male feste!
Parlés a droit, sire villain.

RUSTICUS

9055 Je entray seans huy matin.
Je trouvay ung enfant quil volle;
Quil le peüst mettre en geolle, **

Si ce fust ung trop beaul joiaulx.
Certes, certes, il chante meaulx
Que ne fit onc ne gay ne pie;
Par le grant Dieu, se ne l'espie,
Se je le prendz, il sera miens.
Encore ai ge veu plux de biens.

9060

TERIACLE

Quelz?

RUSTICUS

Une tresbonne aventure.
Huy bien matin, a l'aventure,
Trois dames sont seans entrees
Quil estoient mout emploreez.
J'ouz tel peur, je coruz es champs,
Le grant Dieu, je fux tresmes-
[chans
Quant ne sçeuz qu'elles deman- 9070
[doient.

9065

TERIACLE

Et sçeis tu quil elles estoient,
Ne c'elles furent au tombeaul?

RUSTICUS

Le grant Dieu, tu dix bien et
[beaul. ***
Leur vouloies tu je ne sçay quoy?

TERIACLE

Tay toy, prudome, parle a moy : 9075
Sçés tu qu'est devenu le mort?

RUSTICUS

Le grant Dieu, il fuyoit sy fort,
Avant que les dames venissent,
Que je croy c'elles le tenissent,
Qu'elles ly otassent sa chappe. 9080
C'est de femme trop male entrape,
La moie me rolle trop bien.

9035. dictu. — 9042. ce supplée. — 9048 et 9050. Ces vers n'ont pas de rime. — 9058. Si
supplée. — 9060. oncques. — 9068. Je ouz. — 9069. tres supplée. — 9071. elle. — 9074.
couloie. — 9080. elle.

* 252 v°. — ** 253 r°. — *** 253 v°.

TERIACLE

Tout ce que tu dix ne vault riens,
Tu es tout sourt, sy com je cuide.

Qu'en dormant nous a esté pris, 9110
Sy n'arons pas de tout mespris.
Vous semble il que je di bien ?

RUSTICUS

9085 Je croy bien que la trippe est
[cuyte, *
T'an veulx tu venir desjuner ?
Je suis ja d'ovrer tout lasser,
Tu m'as assourdi les oreilles.

HARDIN

Pour le plus saige je vous tien
Quil vit en toute la contree.
Alons tantost sans demoree, 9115
Vous mesmes compterés le fait.

TERIACLE

Par ma loy, ce seroit bien fait,
Et le mieulx que l'on puisse dire.

TERIACLE

Vadat ad socios ei dicat :

Seigneurs, je trouve laide nouvelle,
9090 J'ay parlé a ce sot villain.
Parmy son dit, huy au matin,
Il a veu l'ange et les dames,
Ce est a nous ung grant diffame.
Ung tel sot ne sçet controuver,
9095 Or le pouons bien esprouver,
Mon seigneur Hardin, vostre son-
[ge,
Je croy que ce n'est pas mensonge.
Plux ne veul ce pais tenir,
Et vous que pensez devenir,
9100 Mon chier seigneur Salmigondie ?
Veullés nous sur ce respondie
Et nous dictes que vous en samble.

MAGDALENA veniat sola ad sepulcrum
et dicat :

Lasse dolente ! mon doulx Sire,
Quil me fistez misericorde, *** 9120
Lasse ! quant de vous me recorde,
Se je pleure, je n'ay pas tort,
Car vous estiez tout mon confort.

Inclinet se et respiciat in sepulcrum.

Doulx Aignel, filz Dieu debonnaire,
De paradix clere lumière, 9125
Vostre corps fust icy posé.

Elevet se et dicat :

Dieu, commant furent sy osez
De vous occire si vilment ?

SALMIGONDIE

Je conseil que tous trois ansamble
Alons a nous maistres tout droit.**
9105 Il sçévent bien, force n'est droit,
Sy leur dirons la verité,
Commant il est resusciter,
Et s'il veullent donner argent,
Nous tesmoingnerons a la gent

Vertat ad populum et dicat :

Pour Dieu, faictes gémissement
De plorer le Seigneur du monde. 9130
Lasse ! commant le cueur m'a-
[bonde !

Capiat sudarium et ostendat.

La douleur part a son suaire,
Que les felons ly firent traire.

9091. *dist.* — 9100. *chier* suppléé. — 9102. *dit.* — 9113. *tiend.* — 9123. *Car* suppléé. — 9124. *de Dieu.* — 9128. *sil.*

9110-9151. JOANN. XX, 11-19.

* 254 r°. — ** 254 v°. — *** 255 r°.

Dix mille y a et cinq cents goutes,
 9135 Et plux quil les compteroit toutes,
 De son sang dont il fust moillé *
 Quant a l'estaiche fust lyé ;
 En tant de lieux fust sa char route,
 Et souffri celle douleur toute
 9140 Pour son peuple le Saint des sains,
 Quil en croix fut mort et tuins.

(Respiat in sepulchro.)

Et puis en ce sepulchre mys.
 Mon Dieu, mon Sire, mon ami,
 Et ou vous irai ge plux querre ?

Cantat sub cantu :

Eterne rex Altissime :

9145 Que ferai ge, lasse chetive ?
 Or ne veul ge plux estre vive.
 Lasse ! que pourray devenir ?
 He ! Mort, fai ma vie finir. **

Fine cantus dicat quod sequitur :

Lasse ! quil a anblé le corps
 9150 Du Roy des roys quil est cy mors ?
 Ce est grant mal et grant diffame.

DEUS

Dy moy pourquoy pleures tu, fem-
 [me,
 Que quiers tu quil te fait cy estre ?

MAGDALENA

Je quiers mon Seigneur et mon
 [maistre.
 9155 Or me dix, courtilier amys,
 Se l'as osté, ou tu l'as mys.
 Pour Dieu, frere, que m'y adresse.

DEUS

Marie, pourquoy as tu tritesse ?

MAGDALENA

Mon Seigneur, mon maistre ! ***

DEUS

Tais toy,

Garde ne touches point a moy. 9160
 Mon corps quil fust crucifié
 Est a present glorifié,
 Dont je randix l'ame a mon Pere,
 Et depuis mon corps prins arriere,
 Mes a mon Pere veul monter 9165
 Pour tous vous pechiers surmon-
 [ter.

A Dieu mon Pere feray priere
 Qu'en sa garde soient mes freres,
 Et aussy vous trois quil l'amez
 Et quil pour ly me reclamés, 9170
 Qu'il vous ramplisse de sa grace.

Modo eat in paradisum.

MAGDALENA

Mes compaignez, levez la face,
 Faictes grant liesse et grant joie,
 Car j'ay trouvé enemy ma voie ****
 Le veray Dieu quil est remis. 9175

SANCTA MARIA

Marie, il me fust advis
 Seur, quant la terre ot tranblé,
 Que l'on ne l'avoit point enblé,
 Et ly angelz dist qu'il vivoit,
 Et que en Galillee aloit, 9180
 C'estoient deux bien bons signez.

TERCIA MARIA

Le filz de Dieu quil tant est digne,
 Quil pour son peuple fust lié

9134. millez. 9139. souffrir. — 9140. sain. — 9144. Ce vers n'a pas de rime. — 9148. fait. — 9141. en la croix. — 9145-9148. Portées de musique. — 9152. pleure. — 9153. quier. — 9159. et mon. — 9160. touche. — 9166. tous suppléé. — 9169. trois suppléé. — Il faut suppleer trois en parlant des Maries, ou encore plus simplement lire : le amés. — 9175. cray. — 9181. biens.

* 255 v°. — ** 256 r°. — *** 256 v°. — **** 257 r°.

Tant parfait, courtois et beni- Nous a par sa mort desliez
 [gnez, Et randuz a nostre franchise.
 9185 Car il nous a tous desliez SECUNDA MARIA
 Du lieu ou estiens exilliez De tel jour ait sainte Eglise
 Par cely quil le mal atisse, Loange, et son peuple en soit liez ! 9190

MAGDALENA

Victime pascali laudes immolent Christiani.

SECUNDA MARIA

*Agnus redemit oves Christus inocens,
 Patry reconciliaoit peccatores.*

TERCIA MARIA

9195 *Mors et Vita duello confligere mirando,
 Dux vitæ mortuus regnat unus.*

PETRUS et JOHANNES

*Dic nobis, Maria, quid vidisti in via ? **

MAGDALENA

*Sepulcrum Christi vicentis et
 Gloriam vidi resurgentis.*

SECUNDA MARIA

9200 *Angelicos testes, sudarium et vestes.*

TERCIA MARIA

*Surrexit Christus, spes nostra, precedat **
 Suos in Gualilleam.*

PETRUS et JOHANNES

*Credendum est magis soli Marie veracy
 Quam Judeorum turbe fallaci.*

MAGDALENA et alle due simul :

9205 *Scimus Christum surrexisse a mortuis,
 Vere tu nobis victor Rex miseris. ***
 Alleluya etc.*

TERIACLE

Celluy grant Dieu quil tout crea
 Cy vous doint bon jour, sire eves-
 [ques,

Et Annas mon seigneur avecques, 9210
 Ansanble sa grace et s'amour.

9192-9197. Portées de musique.
 9208 et sq. Matth. XXVIII, 1-11.
 * 257 v°. — ** 258 r°. — *** 258 v°.

CAIFFAS

Seigneurs, Dieu vous doit grant
[honneur !
Que dictes vous, quelles nouvelles?

SALMIGONDIE

Elles ne sont bonnes ne belles,
9215 Ainsin que le orrez compter, *
Mes que l'on ne peult surmonter
De Dieu la prophete ordonnance
Ne contractier a sa puissance ;
Et saichés pour quoy je le dix.
9220 Ung jour après le samedix,
Jhesu guerdoie ou monument
Par vostre bon comandement
Que l'on ne le peüst enbler ;
Nous santimes terre trambler
9225 Qu'il sambloit qu'elle vouldist sou-
[dre,
Et ung ange, rouge com foudre,
Leva le tombeaul quil estoit sus,
A dextre part s'assit dessus.
L'eure que soleil vult lever,
9230 Nous vismes Jhesu relever,
Puis par le peril de nous ames,
Nous veïsmes trois belles dames
Quil oingnement luy apportioient,
Et en plorent regracioient ;
9235 L'ange quil la ce asseoit,
Doucelement les reconfortoit
Et leur disoit par verité
Que il estoit resuscité,
Et qu'il estoit en Galillée.
9240 Lors nous levasmes grant alee,
Car nous estions comme mort **
De paour et de desconfort.

Veez vous cy mon seigneur Teria-
[cle ?

Il vit comme moy le miracle,
Et veez cy mon seigneur Hardin 9245
Quil estoit les moy ou jardin ;
Il virent tout comme je fix.

CAIFFAS percuclat ce in fronte et dicat :

Helas ! nous sommes desconfix,
He las moy dolent ! que ferai ge ?

ANNAS

Cent de diables, vous tiend la raige? 9250
Laissez advenir quil pourra, ***
Car le grant Dieu nous secourra.
Ces chevaliers n'an diront mot,
Car il seroient tenus pour sot,
Et il en aront bon salaire. 9255

Dicat militibus :

Seigneurs, veullés vous de ce taire.
N'an dictes mot a creature,
Que l'on diroit par aventure
Que vous en avez argent pris,
Sy en pourrés estre repris, 9260
Mes deffandez bien nostre loy, ****
Et veez cy que je vous octroy
Chascun cent livres de ma bourse,
Ne refusez pas ceste mourse,
Et gardez que chacun ce taise. 9265

TERIACLE

N'est nul de nous quil ne desplease.
Nous vouldrons ja que ne fust fait.
Baillez les nous donc, s'il vous
[plaît,
Qu'affaire avons en autre terre.

9215. orez. — 9216. que supplée. — 9221. guerdoient. — 9223. peut. — 9226. comme. —
9227. vers trop long. — 9228. s'assis. — 9229. que le. — 9230. vismes. — 9235. ce seoit. —
9242. peur. — 9249. moy supplée. — 9266. quil il. — 9268. dont.

9250-9290. MATTH. XXVIII, 11-15.

* 259 r. — ** 259 v. — *** 260 r. — **** 260 v.

ANNAS

9270 Actendés moy, je les voix querre,
Et ce vous voulés, ce montés,
Car ilz sont tous prests et comptés,
Montés toudix et je revien.

HARDIN

Par ma loy, vous dictes treshien,
9275 Nous monterons tantost en l'eure.*

ANNAS

Je n'ay pas fait longue demeure,
Tenés l'argent, je le vous baille,
Et vous pry bien, comment qu'il
[aille,
Que par vous n'ayons point de mal.

TERIACLE

9280 Foy que doix l'arme mon cheval,
Ja ne vous en covyent doubter.

SALMIGONDIT

Se ne me puisse ou feu bouter,
Par fine force de froidure,
Jamès vous n'an arés laidure
9285 Pour chose quil puisse advenir.

HARDIN

Le grant Dieu vous puist maintenir
Cy com vous avez desservi !
Nous vous avons treshien servi,
Et vous nous avez fait honneur.

PRIMUS PEREGRINUS dicat ad secundum :

9290 Certes, j'ay au cueur grant douleur,
Cleophas, amy debonnaire ;

Je vous pry qu'il vous veuille plaire
Que vous me tenés compaignie.**
En Jherusalem veulx aler
Pour ce que j'ay oy parler
9295 Que Jhesu est resusciter.

SECUNDUS PEREGRINUS ad primum :

Autel vous dix pour verité,
J'ay la pareille entancion
Qu'avez et la devocion
D'y aler, or y alons doncques.
9300 Car certes, saichés, je n'ous onc-
[ques

Tel fain de mangier ne de boire,
Com savoir se la chose est voire
Qu'il soit venu de mort a vie.

PRIMUS PEREGRINUS

Les faulx Juifz par grant envie
9305 L'ont mis a mort, le bon seigneur ;
Bien sçay qu'il est huy le tiers jour
Que rescucité il doit estre.***
Plux en ce lieu ne en cest estre
9310 Ne soions, alons droit avant.

DEUS ad Peregrinos :

Actandés quil alés devant,
Beaulx seigneurs, et je vous en
[prie,
Je suis tout seul, sans compaignie,
Avec vous j'iray s'il vous plait.

SECUNDUS PEREGRINUS

Ce que tu dix ne nous desplait,
9315 Car a ton sanblant bien veons
Que tu es ung tresvrais preudons,
Bien le veons a ton maintien.

DEUS

Je vous pry, ne me cellés rien.

9279. n'ayez. — 9293. Ce vers n'a pas de rime. — 9294-96. Ces quatre vers riment ensemble. — 9295. oyz. — 9303. craye. — 9307. tier.

9290-9343. MARC XVI, 12-13; JOANN. XXIV, 13-36.

V. 9275. Appel : Nous monterons. — * 261 r°. — ** 261 v°. — *** 262 r°.

9320 Beaulx seigneurs; dictes moy par
[foi]

De quil vous parlez et de quoy,
Quant avecque vous m'aqueulistes,
Grant honneur et grant bien me
[feistes. *

Bien volontiers je le sçaroie,

9325 Car je vous voy en ceste voie;
Je vous pri, dictes m'an la fin.

PRIMUS PEREGRINUS

Commant? tu es seul pelerin
De Jherusalem la cité,
Et n'as pas sçeu la verité

9330 Des faix com il fist en ces jours!

DEUS

Dictes moy par amour, seigneurs,
Quelle chose est ce qu'il fait?

PRIMUS PEREGRINUS

C'est de Jhesu de Nazareth
Quil estoit ung tressaint pseudom-
[me,

9335 Ung prophete, s'an est la somme,
En fait, en dit et en parole.

Maint retiennent de son estolle,
Car il estoit doux et benigne
Au peuple et de vertus digne,

9340 Et commant les Juifz par envie
A tort luy ont tollu la vie

Par leur malvoise traison, **
Et en croix souffrit passion.

Or y avions nous esperance

9345 Qu'il rescucitast sans doubtaunce,
Il y a ja trois jours entiers,

Et les Maries par santiers
Vindrent a nous devant le jour,
Dont nous eûmes grant freour,

Car, comme elles nous recomp- 9350
[toyent,

Au sepulcre alees estoient,
Mais point le corps cy ne trovirent,
Dont mout grant doleur demeny-
[rent,

Mais pour leur grant devocion

De l'ange orent la vision 9355
Que Jhesuchrist estoit revis.

SECUNDUS PEREGRINUS

Ainsin, sire, il m'est advis,
Que la chose fust demontree
Par aucungs de nostre contree
Quil alerent au monument 9360
Et raportirent vraiment
Des femmes les faix et les dix.

DEUS

O folz et a croire tardix!
Dieu si vous met en bonnes mec-
N'avez pas oy les prophettes [tes. 9365
Disant que il covyent souffrir
En la croix pour tous racheter,
Et en la gloire Dieu entrer?
C'est ce que vous devés bien
[croire.

SECUNDUS PEREGRINUS

Sire, tu as dit chose voire. 9370

Il est temps de nous abergier
Et de prendre un soupper ligier
Pour nostre recreation.

En cest chasteaul no mansion
Férons, que l'on appelle Emaulx, 9375

Se Dieu te doint garder de maulx;
Vien avec nous, sy feras bien,
Et ne laisse pour nulle rien
Que ne nous tiennes compaignie.

9322. avec... — 9332. esse cc. — 9336. dist. — 9337. retienne. — 9350. elles supplée.
— 9364. sil... bonne. — 9368. bien supplée. — 9379. tienne.

* 263 r°. — ** 263 v°.

HOSPES ad Peregrinos :

9330 Ceans a bonne hostellerie,
 Et cy a bon vin et bon pain,
 Vous ne vous morrés pas de fain,
 Se voulés boire ne mangier, *
 Cy arés blans draps au coucher,
 9385 Et cy serés bien nectement.

PRIMUS PEREGRINUS

Dieu te doint bon amendement,
 Preudons, ce ainsin le nous faix,
 Car ce sçavoir bien te le faix,
 Pour quoy nous nous sommes es-
 [meuz

9390 Et pour quoy sommes cy venus,
 Tu nous feroies bonne chiere.

HOSPES ad Ancillam :

Or sa, viendz avant, chanbelliere,
 Metz ces gens en la chambre en
 [hault, **
 Et garde qu'il n'y ait deffault,
 9395 Sy fai ce que je te comande.
 S'il leur plait pain, vin ne viande,
 Si leur en baille appertement.

ANCILLA

He! diable, je ne sçay comment
 Vous estes devenu sy maulx.
 9400 Il n'a en ce chasteaul d'Esmaulx
 Si mal a servir que vous estes,
 Il n'y a quarolles ne festes
 Ou j'aye ja loisir d'aler.

HOSPES

Tay toy, garse, il te fault parler !
 9405 Va t'an tost ta besoingne faire.

ANCILLA

Or sa, mes amis debonnaire.

Tresbonne chambre vous arés. ***
 Se voulés, bien aises serés,
 Mes qu'en bon gré le veuillez pran-
 [dre.

SECUNDUS PEREGRINUS

Il vous covyent la nappe estandre, 9410
 Puis nous appourtés pain et vin.
 Je pry a Dieu, le Roy divin,
 Qu'il nous veuille donner sa grace.

Medo loquatur ad Jhesum :

Vous serés cy en ceste place,
 Entre nous deux, sire, ou milieu. 9415

DEUS

Or sa que ce soit de par Dieu !
 Je feray tout vostre vouloir.

ANCILLA

Seigneurs, je vous faix assavoir,
 Vecy bon pain et cy bon vin, ****
 Vous me sanblés bon pelerin, 9420
 Et de bon lieu par verité.

DEUS

Nous dirons *benedicite*.

DUO PEREGRINI

Dominus soit en cest hostel
 Avec paix et beneïçon !

DEUS acciπendo panem :

De pain je ferai fraction, 9425
 En faisant de la croix le signe,
 Et tout par la vertu divine,
 (Tunc tradat cuilibet partem suam.)
 Dont chascun sa part vous arés,

9380. *tresbonne*. — 9382. *morés*. — 9390. *ici*. — 9391. *feroie*. — 9400. *des maulx*. — 9401. *sil*. — 9409. *que en*. — 9421-9423. Ces trois vers riment ensemble. — 9424. *bencicion*.

9343-9414 LUC. XXIV, 36-53; JOANN. XX, 19-26.

* 264 r. — ** 264 v. — *** 265 r. — **** 265 v.

Et ainsin bien aises serés.

Et statim evanuit ab eis, et tunc valde
stupefacti respiciunt alterutrum.

Sillete.

PRIMUS PEREGRINUS

9430 A force mout suis esperdu
Quant ce signeur avons perdu.
Je croy c'est cil certainement
Que Juifz ont mis a tourment,
Trop bien en mon cuer je pensoie,
9435 Quant avec nous ce mist en voie.
Que c'estoit celuy dont parliens.

SECUNDUS PEREGRINUS

Grant joye de ly nous aviens
En nostre cuer et grant ardire,
C'est celly quil la mort tresdure
9440 A souffert pour l'umain lignaige.
Or alons comme bons et saige
Le nuncer par tout le pais.

HOSPES

Seigneurs, mout vous voyesbaïs. *
Dictes moy quel chiere vous faictes.

PRIMUS PEREGRINUS

9445 Pardu avons le bon prophete
Quil esvanuy c'est de nous,
Dont nous avons au cuer coroux.
En froissant le pain c'est parti
De nous, quant le pain fust parti,
9450 Sa part a chascun a donné,
C'est celluy qu'il abandonné
Est a donner a ung chascun
Le digne pain quil est commun.
A nous yeulx nous l'avons veü;
9455 Pour ce voulons qu'il soit sceü
Partout qu'il est rescucité,
Bien en savons la verité. **

Hic loquitur ad Hospitem :

Beaul hoste, de vous congié prandre
Voulons, car il nous fault entendre
A aler dire ces nouvelles 9460
Aux apostres, sy seront belles.
A Dieu, qu'il vous ait en sa garde !

HOSPES

Il me sanble que le cuer m'arde***
De ce que de moy departés;
A Dieu soiez vous commandés. 9465
Tunc vadant ad Apostolos,
Sillete.

SECUNDUS PEREGRINUS

Vous quil estes amis de Dieu,
Saichés que nous venons d'ung lieu
Ou le bon prophete avons veu,
Et saichés que l'avons congneu,
Quant du pain fist la fraction, 9470
Mes nous tantost la vision
Perdismes de son corps tresdigne,
Quant de la croix ot fait le signe.
En l'eure de nous est parti
Quant il ot le pain departi, 9475
Tout en l'eure nous le perdismes,
Puis l'ung a l'autre nous deismes
Que c'estoit cilz quil passion
Avoit pour la redempcion
Soufferte pour l'umain lignaige, 9480
Que les faulx Juifz par outraige
Avoient fait morir a douleur.

DEUS ad Apostolos insimul, casi januis
clausis, excepto Thomas :

Paix soit avec vous seigneuries, ****
Ne vous esmayez de nul freur.
Je vous voy mout tristes de cuer, 9485

9430. *Ha.* — 9432. *sil.* — 9454. Le 2^e nous suppléé. — 9475. *departit.* — 9477. *dismes.* — 9483. Ce vers n'a pas de rime. — 9485. *triste.*

* 266 r. — ** 266 v. — *** 267 r. — **** 267 v.

Et c'est pour deffault de creance.
 N'aiez en moi point d'ignorance.
 Reguardés mes piedz et mes mains,
 Santés mes costez et mes rains,
 9490 Vous santirés et cher et os,
 Sur ce aiez ferme propos,
 Car je ne suis point esperite;
 Querés de la foy le merite,
 Certes la verité est clere,
 9495 Creez les euvres de mon Pere
 Dont j'ay demonstré maint miracle
 En ce monde, par mon signacle.
 Je ne vous dix plux : « My sergent,
 Mes mes amys sur toute gent,
 9500 Pour tant que j'ay fait toutes choses,
 En la divinité encloses,
 Qu'elles sont veues es grans co-
 Et a vous vues et apertes, [vertes,
 Le Saint Esperit recepvrés,
 9505 Et quant je seray eslevés
 A mon Pere quil m'a tresmys
 Vers vous quil estes ses amys,
 Ne vous departés pas d'ung lieu, *
 Car tout temps seray ou mylieu
 9510 De vous, quil creez en ma foy.
 Je vous envoie ray l'octroy,
 Le don mon Pere en vous vien-
 [dra.
 Le saint Esperit descendra
 Et s'amour vous convertira
 9515 Et de grace vous ramplira,
 Et vous donra sens et science
 Et mectra hors vostre ignorance.
 Mes freres, je faix cy mon laix.
 Entre vous, je vous doing ma paix,
 9520 Non mye cy com fait le monde,
 Car il n'y a rien net ne monde;

Je m'an voix a mon Dieu, mon Pere,
 Et cy remain o vous, mes freres;
 Se vous m'avez, faictes liesse,
 Car a mon Pere je m'adresse 9525
 Pour tant qu'il est plus hault de
 [moy,

Et veul bien obeir a soy.
 Je ne veul plux parler a vous,
 Levés vous dessus vous genoulx,
 Paix soit avec vous en toute heure! 9530
*Hic ascendit in paradisum, et Angeli cantant
 hynnum : Eterne rex altissime.
 Sillete.*

MATHEUS Apostolus dicat Thome :

Vous avez fait longue demeure. **
 Vous n'y visez ne n'y gardez,
 Sire Thomas, toujours tardés,
 Dont vous devés avoir grant ire.
 Nous avons veü nostre Sire, 9535
 En corps tout vif cy en presence.

THOMAS Apostolus

Je n'aray ja en ce creance,
 Et fust mille foix mieulx mon mais-
 [tre,
 Sui ge beste pour mener paistre?
 Je le veiz mort de mort dure; 9540
 Jusques je voie l'encloueur
 Des cloux quil es mains ly fust
 [faicte,
 Ma foy sera de ly retraicte.
 Et par la foy qu'a Dieu je do y,
 Je bouteray avant mon do y 9545
 Dedans les plaies qu'il ly firent
 Et ou costé que ly ovrirent
 Les Juifz au fer de la lance,

9493 *querrés*. — 9499. *toutes*. — 9512. *de mon*. — 9524 *faicte*. — 9536. *vifz*. — 9538. *fut*.
 — 9546. *partiez en abregé*.

* 268 r°. — ** 268 v°.

Bouteray ge ma main avant ce
 9550 Que je le croie aucungnement.

PETRUS

Vous avés dur antandement, *
 La foy est en vostre cueur morte ;
 Le hault Dieu quil tout reconfforte
 Vous doint conffort par sa pitié !

DEUS

9555 Paix soit seans et amictié !
 Vers vous suis entré porte close,
 Car de virginité la rose
 Me conceust sans elle corompre,
 Sy ne veul ge pas vous huis rompre,
 9560 Ne que je fix le corps de Vierge.
 Vien donc sa, toy, Thomas, toy
 [quier ge,
 Boute ton doy dedens mes mains,
 Et san bien se je suis humains,
 N'aies paour, pas ne t'esmaie,
 9565 Fiche ta main dedans ma plaie,
 Soies feal et non mescreant.

THOMAS

Mon Dieu, en toy je suis creant,

Mon Dieu, mon Seigneur t'ay
 [prouvé.

DEUS

Tu m'as veü et aperceu,
 Et pour ce que tu m'as veü 9570
 M'as tu honoré et receu ;
 Benoists soient ceulx quil me croi-
 [ront
 Et mon corps humain ne verront !
 Es cieulx il aront grant merite,
 Loez, loez toute esperite. 9575
 Par le hault Dieu, Pere celestre,
 Je vous beny de ma main dextre
 Et vous octroy que puissés estre
 En son hault paradix celestre.
 De ce lieu ou ma passion
 Dont l'on peult avoir vision. 9580

.....
Fratres mei, recedamus,
Chantons : Te Deum laudamus.

Explicit *Passio* Domini nostri Jhesu Christi
 et *Resurrectio* ejus et plura alla documenta
 [veteris] legis.

Sit nomen Domini benedictum
Ex hoc nunc et usque in seculum.

Amen.

9549. *ge* supplée. — 9561. *donc* et *toy* supplée. — 9564. *peur*. — 9566. *soie*. — 9568.
 Ce vers n'a pas de rime. — 9569-71. Ces trois vers riment ensemble. — 9572. *Benoist* —
 6576. *Mon Pere*. — 9581. Le verbe manque et le texte est tronqué, un ou plusieurs
 vers manquent. — 9587. *documenta* [veteris] *legis, veteris* est supplée. — 9589. Suivent
 page 270 recto les vers de J. Floichot imprimés en tête de la Notice.

9555-9569. JOANN. XX, 26-29.

* 269 r°. — ** 269 v°.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

NOMS PROPRES ET DES MATIÈRES

N.-B. — Les chiffres renvoient au premier vers où les noms sont cités ; les noms précédés d'une ♦ ont été expliqués dans l'*Introduction* ; sauf quelques exceptions, on n'a pas répété dans cette table les noms qui figuraient déjà dans la longue liste des personnages ou « entre-parleurs ».

AARON, 5721.
ACQUILLON, 244, Nord.
ADONAY, 1488, Dieu.
AISK, 5350, Asie.
ALEXANDRE, 8178, Alexandrie.
♦ L'AMORATH BACQUIN, 7291, le grand Turc.
L'APOCALYPSE, 417.
♦ ARCTRECLIN, 4678, Architriclin.
♦ AROFFLE (?) 3371, pays du roi Arofflart ?
ASER, 5854, nom de tribu biblique figurant dans un chant hébreu.
AUFFERIQUE, 5353, Afrique.
AUGUSTIN (saint), 39.

BALAAN, 2945, le prophète Balaam.
♦ BUROM, 5542, nom du *Rusticus*.
BALTASAR, 5689, nom biblique.
BETHLEAM, 2210, Bethleem.
LA BIBLE, 5722.
♦ BLANCHEFLOUR, 2263, nom d'une héroïne de roman.
BRIET, 2581, nom d'un chien (de Brie).

LA CALABRE, 8235.
LE CALVAIRE, 7081.
CARTAGE, 3304, Carthage.
♦ CERVIEL (?) 5855, génie des Cabbalistes.
CESAR, CESAIRE, 2295, l'Empereur.

LES EBRIEFS, 4381, les Hébreux.
L'EGIPTE, 1324.
♦ ERAMBOUR, 9049, héroïne de roman.

ESMAULX, 9375, bourg d'Emmaüs.
ESAU, 5689, nom biblique.
♦ ESNAYE ou ESNOYE, 3324, royaume du roi Jobridam.
L'EUROPPE, 5351.

FANUEL, 2396, nom biblique.
FARAON, Pharaon, 1475, le roi d'Egypte (distinct de l'écuyer Pharaon, 3817).
♦ FISON, Phison, 8244, fleuve du paradis terrestre identifié avec le Gange.
♦ FLANBERGE, Franberge, 2620, 3287, nom de bergère, tante de Godibert.
♦ FRAPPENAIGE, 9045, nom de la femme du *Rusticus*.

♦ GEDRON, 1673.
GENESIS, 107, la Genèse.
GERSONNE, 3258, problat. le nom propre juif de *Gerson*, altéré.
♦ GRUMATAIGNE (?) 5901, probablement le nom altéré de Grumaton.
GETHSEMAN, 6214, Gethsemani.
GUALILLÉE (la terre de), 3832.
GUALOPIM, 7518, nom d'un valet.
GUARIN, 2664, nom de berger.
GUYUET, 8389, père du messenger Goguery.

HELI, 5684, le prophète Elie.
HERSEM, 2621, 2627, nom de bergère.

♦ INLLATH et non *Jullath*, 8244, Inde.
ISRAEL, 3468.

- IHESU, 4485, Jésus.
 IHESUCRIST, 2439.
 IHERUSALEM, prononcez *Jerusalem*, 5489.

 JACOB, 5688, nom biblique.
 JESSE, 5689, nom biblique.
 ♦ JOBRIDAM, 3324, roi fantastique, Jobelin bridé.
 JODOM, 5544, nom du fils du *Rusticus*.
 JOHANS, 3133, nom hébraïque de Jean.
 JORDAIN, 4159, le Jourdain.
 JOSSERET, 2663, nom de berger.
 JUDA, 5850, nom biblique.
 JUDE, 2443, terre de Juda.
 JUDÉE (la terre de), 4378.
 ♦ JULLATH, 8244, voir *Inllath*.
 LES JUIFS, Judei, 4366, 4580.

 LE LADRE, 5093, le Lazare.
 ♦ LAMETH, 3133, nom biblique ?
 LAMEC, 5871, père de Godebert, le prêtre des Juifs.
 ♦ LE LIÉPART, 8360, enseigne d'auberge.
 LOTH, 5688, nom biblique.

 MAHON, Mahomet, 3795, 3867.
 MALAHIE, 5690, nom biblique (Malachie ?)
 LE MALVOIX, 6563, le Diable.
 MANASSES, 5853, nom biblique.
 MANUEL, Magnuel, 3259, nom biblique.
 MARIAS, 3259, nom hébraïque de Marie.
 MARIE LA ROUSSE, la vierge Marie, 5681.
 MARION, la vierge Marie, 4970.
 ♦ LES MARIES, les saintes Femmes.
 ♦ MARLIER, 4623, la mère de l'Aveugle-né.
 MATHIEL, 8251, nom de l'Apothecarius.
 MATHÉ, 4423, l'apôtre Mathieu.
 MATHUSELEY, 5869, nom biblique.
 LA MER ROUGE, 4550.
 MENECIER, 2664, nom de berger.
 LE MIDY, 2194.
 MOAB (la région de), 2955.

 NATURE HUMAINE personnifiée, 422.
 NAZARETH, 6247.
 NEPTALIM (la terre de), 4383.
 LE NOUVEAU TESTAMENT, 4323.

 L'OCCIDENT, 2194.
 LE MONT DE L'OLIVIER, 6161, *jardin d'Oliviers*, 6191.
 LE MONT D'OREBE, 4340, Horeb.
 L'ORIENT, 2194.

 PHARISIEN, 4530.
 PHILIPPAS, 3670, Philippe, premier mari d'Herodias.
 ♦ PIERRE DU CUIGNET, 4482, nom d'une statue grotesque.

 RAGUEL, 2398, nom biblique.
 RICHART, 5653, nom d'âne.
 ROMME, ROME, 2192, Rome.
 ROBOAM et (ROBOM ?) 5689, 5869, nom biblique.
 RUBEM, 5849, Ruben, nom biblique.
 RUTH, 5690, nom biblique.

 SALEMOM, 5718, le roi Salomon.
 ♦ SAMUA, 5849, nom biblique (*Regum*, II, v, 14).
 SAMUEL, 2396, 5870, nom biblique.
 SARRA, 4239, femme d'Abraham.
 SILOE (la fontaine de), 4580.
 SINAY (mont du), 4489.

 TAVERGANT, 3753, nom d'idole.
 THAMAR, 5690, nom biblique.
 THOÏET, 2577, nom de chien.
 TUDELLE, 3787, Tolède.

 ♦ L'YONNE, rivière, 2236.

 ZABULLON (la terre de), 4383.
 ZEBÉDÉE, 4415, père des apôtres Jean et Jacques le Majeur.

GLOSSAIRE

N.-B. — Les mots en italiques noires manquent dans le dictionnaire de Godefroy.

Abelir, 265, etc., plaire ; *abelit*, 5647 ; *abel* (Rime *Abel*), 826.
 * **Abonder** : le cueur m'abonde, 9131, j'ai le cœur gros.
Abre, 1048, 1541, 8234, arbre.
 * **Adagram**, 4884, gomme adragante.
Affaïre (masculin), 95, 237, 2966, 3887, 5460, 7956.
Affame (R. *diffame*), 7112, affamé, illustre au sens péjoratif.
Aconiste, 4484, aconit.
Aider : *ait*, 6393.
Aigue, eau, 4780, etc., voir *Eauce*.
Aïe, *aye*, 3443, 7739, aide.
Alée, 3833, 9240, action d'aller, voyage.
Aler, 719, etc. ; *vois*, *voix*, 562, etc., commun ; subj. 3^e p., *coise*, 2292 ; *coit*, 803, 5553 ; *voist*, 7819, 9023 : *aille*, 283, etc. ; *ailliez*, 5302.
Alouigne (R. *sepmainne*), 2648, haleine.
Alosé, 8531, illustre.
Alouer, 6892, prendre à gages.
Amander : subjonctif *amand*, 5049 (R. *fir-mament*).
Amollir : le cueur m'amollie (R. *folie*), 5788, fond.
Amer, 1042, 1593, fiel.
Amer, 482, etc., aimer.
Amplecte, 289, masculin, emplette.
Amplier, 1090, gonfler, remplir.
Amplier, 1099, remplir.
Ange, 80, 905, 2046, 3340, 3635, 8202, 8950.
Angels, cas sujet, 2570, 9179 : pluriel, 203, 223, 305, 4273, 8045, 8807, 9226.
Annoé, 3640, noué, gourd.
Annuler : subj. *annuyt*, 2524, 4464, 6080.
Annuyt (des), 8340, cette nuit.
Apparoïr, *aparoïr* : *apparans* 4575 ; *appert* 224, 6369 ; *apperra* 4720, 1895 ; *apere*, *appere*, 203, 1147, 1896.
Apper, 5212, happer.

Araigne (faire *l'araigne*), 6385, araignée : au fig. maigre et mal fait, t. injurieux.
 * **Arche** (R. *perche*), 5550, recourbé, crochue (arché ??).
Ardoir, 5909 et *ardre* ; *ardant*, 412 ; *arce*, 3721, 5758 ; *art*, 2508, 5427, 6973 ; *ardent*, 3351 ; *ardroit*, 2833 ; *arde*, 751, 9462.
Ardure, 406, 9408.
 * **Argüe**, 8124 (3 syll.), pique, dispute ?
Armerange, 5566, vaillant.
 * **Arumalglé**, 3388, mot inconnu. — Godefroy donne le mot *reumage* sans explication.
Atargier, 3950, tarder.
Atalohe, 6864 ; masculin, lien.
Atouche (R. *boche*) 8092, atouché, touché.
 * **Aufrer**, *ofrer* (R. *exaucier*), 805, offrir.
Auge, masculin, 5888.
Aulner, 2230, battre.
 * **Aureaux** ? 8979 : Bien fait ce diable ces aureaux ; pl. de *orel*, ornement, ou de *oral*, pectoral : Ce diable a mis ses linges dans un bel état ?
Autel de sacrifice, 806, etc. ; cas sujet, *autez*, 1288.
Autel, 1182, 5840, 9297, tel, pareil.
Autre, de l'autre, 3518, du bien d'autrui.
Avaler, 1373, 8277, descendre, faire descendre.
Avancer, subj. *avant* (R. *activement*), 8203.
Avenue, 3354, aventure.
Avoir, *eü*, *heü* 609, etc., à côté de *eu* commun : *aviens* (2 syll.), 342, 9436 ; prêt., 1^{re} p. *oz* 5605 ; *ous*, *oux*, 2158, 9301 ; 2^e p. *ous* 6117 ; *ot* 105, 428, 1494, 8925, 9475 ; *out* 4376 ; *orent* 9355 ; *arai* 260, etc., plus commun que *avray* 335, 7607 (R. *navré*), etc. ; *eut*, *hut*, 1518, etc. ; *eüsse*, *eusse*, et *husse*, 1750, 5004, 6690, etc.

Avoultire (R. *martire*), 3709, adultère.
Avoultre (R. *apostres*), 6364, enfant adultérin.
 * **Ayreux**, 5276, sec, desséché, et *hereux* 4478, rude, âpre. Cf. *Glos. du Morcan*, p. 452, v. *ayre*.
Baboe, 8754, grimace.
Bades (en), 5094, sans profit.
Baille, 4479, sage-femme.
Bailly (mal), 6320, mal traité.
Baillir et baillier : *bailleray*, 4502, 5144, 5494, etc.; *bauldré*. 2007; *barray*, 7156, 8776.
Balance (être en la), 7686, être suspendu.
Bargnier, 5483 (*bargenier*, *barguinier* ?)
 * **Barré**, 7405, cloué.
 * **Baudes**, 5144, coup.
Baule, 3642, bal.
Baule (R. *espaulles*), 7124, probablement pour *bail*, *baul*, maître.
 * **Bauler**, 746, 5898, crier. — *Glos du Morcan*, p. 67, se dit du mugissement prolongé du taureau.
 * **Beati quorum**, v. 2773. Cette expression signifie que le berger sait bien boire. Elle est expliquée par H. Estienne dans l'*Apologie pour Hérodote*. Chap. xxi (édit. P. Ristelhuber. t. II, p. 7). « Il ne falloit qu'un bon prestre enluminé comme le *Boy* de *Beati quorum*. C'est-à-dire enluminé comme le B initial du psaume *Beati quorum* dans les livres de lutrin ». Cf. cette autre expression : « Nous sommes de pauvres rustiques qui n'entendons ni A ni Boy. » *L'Aduit et Remonstrance*, etc., par six Paisans. 4615, p. 49.
Belouce, 3365, prune, au fig. coup de poing.
Beneïcom, 4097, 8735, bénédiction.
Beneictes (R. *ansinctes*), 7404, bénies.
Besolle (R. *parolle*), 9040, besogne.
Beugle (R. *aveugle*), 2260, bugle, stupide.
 * **Bourdin**, e, 5532, pêteur.
Beurgent (R. *forgent*), 3376, bougent.
Bève (R. *fèves*), 3374, bave.
Bienviengnez, 2187, bienvenu.
 * **Bis**, **bise** (roche), 8085, d'un gris brun.
Blisme, 332, 456, 4555, abîme.

Blans, blancs, 4484, petite pièce de monnaie.
Boe (R. *Siloe* 2 syll.), 4597, 4609, boue.
 * **Bohée**, 4404, bouée : faute possible du ms. pour *boichée*, engin de pêche.
Boire : *beü*, 4436, 7179; *bux*, 4375; *burey*, *ay*, 4135, 2637, 3740; *becrai*, 1313, 1382.
Bot, 5270, crapaud.
 * **Boué** (R. *Siloe*, 3 syll.), 4581, enduit de boue.
 * **Bourre** (faire saillir la), 0862, au fig.: les boyaux. Cf. le mot *bourranflé*.
 * **Bourranflé**, 7159, bouffi, obèse. Cf. *Colgrace et G. du Morcan*, p. 414.
 * **Bouteaul** ? 4400. On pourrait corriger ce vers trop court en substituant le terme de marine *boute-lof*, *boutelot*, etc., mais c'est plus vraisemblablement le mot *botel*, *botiaus*, baril ou un synonyme de *joinchée* (voir ce mot).
 * **Bovelle** (la), 3323, gorge.
 * **Brace** (*braces*, *ferre*), 5190, faire des miracles. montrer la force de mon bras ??
Brasse (la), 3269, les bras.
Brainne, 2077, stérile.
Bribe, 2343, morceau.
Candaulx, 8740. Voir *sanbeaulx*.
Caqueteresse, 2651, bavarde.
 * **Cartadie** (la fièvre), 4183, quarantaine.
Cayment, 7341, mendiant.
Cehür, seür (R. *heur*, prononcez *hu*), 0670, sureau.
Celestial, 5 et *celestiel*, 8365.
Cembel, cembeaulx, 8710. Voir *sanbeaulx*.
Centoire (R. *boire*), 8472, centauree.
 * **Certes, acertes**, 7393, sérieusement : a bonnes *certes*, 4604, très sérieusement.
Chaasté, 4443, chasteté.
Chancellé, 6264, anéanti.
Chappel fol, 6439, jeu de colin maillard.
Chardonnerel, eaulx, 5634, chardonneret.
Chatel, 4442, 7679, bien.
Chenaille, 2467, canaille.
Cheoir, 4252, 4263 (2 syll.); participes *chéoit* 6290; et *cheus* (1 syll.), 3397; ind. 3^e *chiet* commun; 3^e *chei*, 692, 4896. — Locut. il y *chiet*, 6951, il convient.
 * **Chevaille** du cou (R. *dole*), 7280, vertèbre, attache du cou, nuque.

✱ **Chevrotte**, 4338, locuste de l'Exode, X, 5.
 Cil, 304, etc., celui, commun ; cas sujet *cilz*, 606, 4936, 9477 ; pluriel *cil*, 8289.
Chierlé, 6783, charité.
Cintoual et non *cintonal*, 4882, 8178, épice (zédoaire).
 ✱ **Clareaul**, 4401, t. de pêche inconnu. Godefroy donne *claire-taille*, sorte de filet.
Clargine (R. *costume*), 2774, clargie, science.
 ✱ **Clorer**, clairer, 3087, briller, éclairer (*Dict. de Monet*) et *G. du Morvan*, p. 490.
 ✱ **Clicque** (jeu de la), 5354.
Cloître, 842, clôture.
 ✱ **Colffotte**, 4170 ; dimin. de *coiffe* ; au figuré, coup sur la tête.
Colte, 4900, hâte.
 ✱ **Colncte** (R. *poinctes*), 7526, content ; 4017, sens ordin. de joli.
Colle, *cole*, 8277, dérangement de bile.
Compain, 7444, compagnon ; cas sujet, *compains*, 3665, 6076 ; plur. *compains*, 2743, etc., 6667, 6682.
 ✱ **Connectement**, 8776, commission.
Comparer, 710 et *comperer* payer ; *comperc*, 3497, 3509 ; *comparrés*, 6288 ; *comperroit*, 3805.
Comparaïr (se) : Subj. *se compaire*, 3100.
Conclux, 4228, vaincu, épuisé.
 ✱ **Condouffle**, 7173, pot ou verre à boire, mot inconnu.
Conglier, 8330, congé.
Consantir (se) à, 250 ; *consantans*, 330, 8105, complices.
 ✱ **Contreprie**, 5263, serré contre.
Contondre, 4585, meurtrir.
Convenir : *convenist*, 5366.
Coqu, 5641, coucou.
Corailles, 7224, entrailles.
Corre, 4189, 1534, 6863, courir, *courir*, 4221.
Cornemuser, 746, jouer de la cornemuse.
Corrées, *corées*, 6868, entrailles, côtes.
 ✱ **Cotom**, 6459, litter. tige à chanvre ; au fig. barbe de filasse.
Couez (R. *aguez*), 5618, à côté de *queue*, 5617, queues.
Coude, 977, coudée.

Couple (R. *doubles*), 2796, coupe.
Courbe, 6745, bossu.
Couroer, *ser* (se), 148 ; *coursé*, 3768, courroucé.
Cours (le) (Loc. *le cours* etc.), 4192, etc., en hâte.
Covant, 6055, convention.
Credible, 6221, croyable.
 ✱ **Craboco**, 3364, coup. — Godefroy ne donne que le verbe *crabacier*.
 ✱ **Criamer** (R. *Lamec*). 5872, crier.
Croller la tête (4380), remuer ; 3130, v. neutre, s'écrouler.
Grot, 7831, trou.
Crœulx, *euse*, 4516, 4639, 8622, etc.
Cui, 4995, cas Rég. de *Qui*.
 ✱ **Cullerault**, 2770, au fig. vilain oiseau ; (cul-blanc ?)
 ✱ **Cullerette**, 2727, petite cuillier.
 ✱ **Cyve**, 4830, ciboulette.
 ✱ **Darnerle**, 5524, 9008 (R. *n'an rie*), sottise contestation, bourde.
Dé et **Dieu** dans les jurons : *La mort De* 2266 ; *je reni Dé*, 2322 ; *par les yeulx Dieu* 2804, *le sang Dieu*, 2316, *le poitron Dieu*, 5545, 5550.
Deable et **diable**, le plus souvent de trois syllabes ; Juron : *Cent de diables*, 3390, 5554, 9250.
Decoste, 3965, près de.
Decourir, 6884 ; *decourant*, 4674 ; *dequeure*, 6855.
Deoralchié, 6608, couvert de crachats.
Defendement, 6315, défense.
Defroissier, 7820, briser.
Delès, 175, 2187, près de.
Dellivre, 5204, délivrance.
Dellivre, 4122 et passim, quitte.
Dellivrement, 6916, délivrance.
Demesure, (R. *cure*, 4870), démesuré.
Demolre (R. *cicloire*, v. 4277), 4377, retard.
Demour (R. *Amour*), 562, retard.
Deroute : *tresderoute*, 2819, déchirée, t. d'injure.
Desavancer : 4211, diminuer.
Descruciffier, 8088, détacher de la croix.
Descendue (la). 6680, 8446, héritage.
Desevré, 360, 377, privé.

Desglavier, 8150, faire périr par le glaive.
Despecer, 5710, etc., mettre en pièces.
Despener, 1758, défaire.
Despint, 344, décoloré, terni.
Despis, 677 : *despil*, *despite*, 3663, méprisé.
Destordre, indic. 1 p. *destors* (R. *estors*) 6263.
Destour, 2558, 2703, lieu écarté.
Detraindre, 1530, tourmenter.
Deul (R. *traval*), 7366, (R. *hardel*), 8288, peine.
Devoir : Subj. *doye*, *doie*, 4059, 7583 : *doyer*, 6968.
Devorer, *devoirer* (Cf. *Dict. franç. bourg.*) : *devoir* (R. *gloire*), 8534.
Diffame (R. *blasme*), 6431, diffamation ; *diffame* (R. *affame*) 7413, diffamé.
Diffinir, 7587, mourir.
Dire, ind. *dy* 99 ; *dis*, 402, etc. ; *dient* 6976, 8220 ; prêt. *dist* 149 etc. ; *deismes*, 9477 : *distes*, 1181 ; subj. *die*, 5751, 6101 ; *diez*, 1853 ; *disiez*, 1868.
Dix, 5967, jours.
Doctère, 1172, casaque ; au fig. coup dans le dos.
Doler, *doller*, *dole* (R. *chevolle*), 7281, faire mal.
Dolose (R. *douze*), 6064, afflige.
Doloir, *se deulle*, 2865.
Doner : *don*, 541, 545, 1097, 2211, 5205, 5959 ; *doing*, 296, 6373 ; subj. *doint*, 904, etc. commun ; *doigne* (R. *tesmoingne*), 6715 ; *donne* (R. *commungne*), 5513.
 * **Dormelle** (faire la) (R. *merveille*), 7833 ; s'assoupir. Godefroy ne donne que *dormerie* et *faire la dormevelle*.
 * **Drame**, 8209, drachme.
Droit, légitime, véritable, 160, 5999, 7780 : c'est *drois* (R. *tiendrois*), 843, 3056, 5537, 8232.
Eau rose, 4883, 8174, cordial pour faire revenir d'une pâmoison. Cf. *Pathelin* : Guillemette ? Un peu d'eau rose ! »
Eauve, *yauve* (R. *larmes*, prononcez *lormes*, 1320), 1518 ; *eaue*, 157 commun, à côté de *caul*, *eau* ; et de *aigue*, 4780, 6978, 6980.
Effrolder (s'), 2793, refroidir.
 * **Effronté**, 640, sans pudeur.

El pour elle, 4038, 4281, 6618, 9013
Emploré, 9067, éploré.
 * **Enbocé**, 3631, bossu ; t. d'injure.
Encheminé (être), 3044, être en route.
Encheu, 663, tombé.
 * **Enclouure**, 9541, *fixura clacium*.
Encoir (R. *avoir* 18) et *encoires* (R. *oircs*), 6239.
Encrolocher, 4250, accrocher.
Enfanteresse, 3175, mère.
Enfermes (R. *larmes*, prononcez *lormes*, 4963), 1997, malade.
Enffes, 2017, 7633, enfant.
Enffamé, 5842, orgueilleux, fier.
Enmy, 5670, au milieu de.
Ens, *ans*, 4998, 6311, 7831, dans, auedans.
Entrape, 9081, embarras, incommodité.
Entouillié, *entouillié*, 2569, étourdi.
Enveir, 555, attaquer.
Erreur, masculin, 2002 et féminin, 8348.
 * **Eshaloler**, 2315, au lieu de *esbanoier*, s'amuser.
Escharni, 4344, 6174, joué.
 * **Escherulles** (R. *ruilles*, 9038), *esca-rolles* (?) salades.
Eschevir (R. *fouyr*), 2169, éviter.
 * **Esclairer**, 2851, 8949, v. n. (cf. *clairer*), briller, lancer des éclairs (cf. *Dict. Franç. bourg.*, p. 114).
Escourcier, 9047, harassé de courir.
Escourgées, 6869, étrivières.
Escouru, 916, écoulé.
Escoux, 5773, 5812, agité, fou.
 * **Escuellotte**, 2248, dim. d'écuelle.
Escullé, 3375, (*escueillié* ?) lancé, entré dans.
Esme (R. *disiesme*), 5094, âme.
 * **Esmeré**, 3046, précieusement.
 * **Esparpillés** (bras), 7473, étendus.
Espart, *espert*, 9851, habile ; peut être aussi substantif, et signifier éclair. Cf. le vers 9225.
 * **Esperalge** (R. *casselaige*), 8367, espérance.
Esperite, 7784, 8555, 8643, 8805, esprit, féminin.
Espoir, 8343, ind. 1^{re} p. de *espérer*.
Espouser, 1893, 1993, unir en mariage.
Estache, fém. 6853, 7027, poteau, colonne.
 * **Estannalre**, 7274, place ? Godefroy dans le verbe *estanner* et le mot *estaire*.

Estargent, 6953, épargnant.

* **Estolpuet** (R. *Guyet*), 8388, coffret, cassette.

Estordre, 3400, tordre ; participe *estors* (R. *destors*), 6262.

* **Estors**, 7446, subst., coups, au lieu de la forme commune *estorce*.

Estrene, **ainne** (en bonne), 2113, 5929, 6554, chance.

Estre, **sommes**, 417, commun ; *submes*, *summes*, 565, 3186 ; imp. *estoie*, etc. ; *esties*, 1470 (2 syll. ; j'ay *estée*, 4825, 4827 ; c'est *esté*, 1737 ; fut. 3^e p. *yere* (R. *mi-sere*), 449 ; *yert*, 391, 551, 599, 1365, 1695 ; *sera*, 114, 253 (R. *fera*), commun ; *feüst*, 4991, et *fust* commun.

Estroit (cueur), 2165, 8900, serré.

* **Estupper** (le *viz*), 5372, 7730, actif, *estouper*, boucher, recouvrir.

Eüe (R. *esmeue*), 8970, aide.

Fable, 891, faible.

Fade, 891, languissant.

Faillir, *fally*, 5113 ; *faulx*, 2274 ; *fault*, 3379, 5123, 5268, 7385, 8401, etc. ; *faillut* (R. *salut*), 5568 ; *fauldrai*, *faudré*, 2348, 3769, *faille*, 3273, etc.

Faindre (se), 7187, 7191, hésiter ; et *joindre* (Cf. *Dict. franç. bourg.* p. 29), fléchir, céder ; *foint*, *faint* (R. *point*), 5564.

Faire : *fasoie*, *fassoie*, 7264, 1561 ; *feismes*, etc., 897, 1181 ; *faciens*, *fassiens*, 3057 ; *feisse*, 7872.

Falloir : *fault*, 18, etc., commun ; *fauldra*, 1641 ; *faillait*, 1377 ; *faulsit*, 7375.

* **Fece** (R. *face*), 3699, pour *fesse*, du v. fesser.

Femolles (R. *parolles*), 5999, femelles.

Fenestre, 7442, trou.

Fenis, 8179, phénix.

Ferir, 7137 et *fierre*, 1311 ; *feru*, 6196, 6445, etc. ; *fiers*, 6378 ; *fiert*, 3536, 3845, etc. ; *feray*, 1514 ; *fierray*, 6301, 6312 ; *fier*, 1315, 6746 ; *fiere*, 1173, etc.

Feste, 1010, faite.

Feur (a nul), 1521, 6250, 6743, 6900, pour aucun prix, pour rien au monde.

Fevre, 5680, 7404, 7144, 7939, forgeron.

Fient, 1121, fumier.

Filer (R. *deslivrer*), 4402, filet.

Flageaul, **flagol**, 2616, 2727, flageolet.

Flactamus, v. 2787. « Nous chantes-tu de *flactamus* ». — Cette expression paraît signifier : Nous dis-tu de nous agenouiller ? — Sur le verset *flactamus genua* de l'office du Vendredi-Saint il devait y avoir des plaisanteries traditionnelles, comme celle qui est rapportée dans les *Exempla* de Jacques de Vitry. Un écuyer forain avait habitude son cheval à se jeter à terre dès qu'il lui disait *Flactamus genua*. Se présentait-il un acheteur, l'écuyer le priait de monter sa bête à l'essai, puis les envoyait dans une tourbière. et quand il les voyait bien au milieu : « *Flactamus genua*, criait-il.

Flum, 4159 ; fleuve.

* **Folre**, 2256, dévoiement.

Foleur, **foulour**, 710, 2456, 7567, sottise.

Fondre, **fondou**, 8966, englouti.

* **Fourbe cop** (R. *courbe*), 6746, coup fourré ?

Fourches (patibulaires), 2237, 2764, 7486, etc.

Fuire (R. *bruire*), 6866 et *fouyr*, 2169 ; *fouys*, 5396 ; se *fuyent*, 314.

Frappon (ung), 6133, un coup.

Fressure, 2223 pour *froisseure*, contusion, coup.

Freour, 1319, frayeur.

Freur (R. *cueur*), 9484. Godefroy donne *freu* querelle, mais le mot *freur* paraît plutôt la contraction de *freor*.

Friçom, **frisson**, 650, 1096, fém., frayeur.

* **Fristes**, 4883, confectons (de gomme adragante et d'aconit).

Frivole, 671, 9004, sornette.

Froisser, 9448, briser.

Fruit de vie, 4279, 4326, périphrase, Jésus-Christ.

Fumière, 802, 5893, fumée.

Galin, 2238, galant.

Garceon, 5812, garçon.

Gendre, 1084, race.

Gentil, 291, etc., noble.

Gentillesse, 1159, noblesse.

* **Gerboige** (R. *desloiges*), 1176, t. d'injure inconnu.

Gessir, Gesir, 1357 : *jeu, geu* (1 syll.), 5342 ; *gy*, 4528 ; *gist*, 5051.

Geste, 259, 749, 4750, *race* ; ungs hons *de chetive geste*, 6798 ; *jeux de geste*, 3779, *tournoi* ; *chanter de geste*, 2402, 9052, *chanter une chanson de geste*.

Glete (R. *Egipe*), 3336, *jette*.

Girons (d'une robe), 7523, *les pans*.

* **Gloriette**, 6983, *plante verte ??*

Gloux, 7212 et *glouton*, 6460, etc., *coquin*.

Gluer, 997, *coller, joindre*.

Gogue (R. *robe*), 6864, 7715, *joli*. Voir plus bas *guogue*.

* **Grand Del**, 4895, *emplâtre divin* ou *emplâtre de la main de Dieu* à base de vert-de-gris. (*Elém. de pharmacie* par Baumé, Paris, 1777, p. 828 et 830).

Goffe (R. *Caiffe*), 6380 pour *goffe*, *grossier*.

Greneur, 4609 et *grigneur*, 822, 4717.

* **Grevanter**, 4220, *peiner*.

Guaingne (la), 6920, 8746, *gain*.

Guaingnie (R. *compaignie*), 5246, *gagné, masculin*.

Guanchir, gauchir, 5365, *échapper, résister*.

* **Guargetto**, 2762, *gorge ?*

Guaude, 3354, *probablement orthog. vicieuse pour gode ! bon !*

Guelle (R. *rebelle*), 3356, *masculin, gueule, bouche* plutôt que *bourse*, malgré l'exemple de du Cange III, 593, *gula*, 2.

Guogue, guoguer, 4665. On pourrait corriger la leçon du Ms. *quil guogue* en *quel gogue !* quelle bonne farce ! mais il semble possible de voir ici le subjonctif d'un verbe *goguer* (Cf. le verbe *goguetter*), et traduire : *jettons-le dehors qu'il aille s'amuser*.

Haïr, hai, hay, *passim* ; *het*, 4111 ; *hayer*, 3688 ; *heent* (2 syll.), 6276 ; *heient* (1 syll.), 5389.

Haitié, 5706, *bien portant*.

Hardei (R. *deul*), 8289, *vaurien*.

Hautisme, *très haut*.

Hereux, 4177, *rué, âpre*, cf. *ayreux*.

Herite, 3662, etc., *hérétique, impie*.

Hertalge (R. *heritatge*), 2205.

Heur, eur, prononcez *hur, hu* (R. *echur*), 6669, *chance*.

Hinne (la) (R. *mye*), 5539, *higne, tête grimaçante*.

Hoire (R. *gloire*), 3221, *heure* ; 8588 (R. *gloire*), *succès, bonheur*.

Homme, homs, 264, 845, etc., *très commun* ; *hons*, 2427, 3893, 4887, 6686, 6798, 8435, 8483, *hom*, 888.

Honter, 8490, *déshonorer*.

Houler (?) 4367 ; *houle, pousse, pousse !* Voir Godefroy. V° *houler*.

Hupperaut, 2771, *huppelot, petit de la huppe*.

Incredible, 1360, *mécréant* ; 4532, *incroyable*.

Ire, yre, 3277 ; *an yre*, 4480, *en colère, peut-être faut-il, lire enire, j'enrage, du verbe enirer, non mentionné par Godefroy*.

Irer, yrer, 5961, v. n. *s'irriter*.

Ireux, yreux, 3743, *furieux*.

Iasir, ysair, 1346, 8622 ; *ist*, 4246, *isse*, 4155 ; *issés*, 4128.

Ité, itel (R. *oité*), 4887, *pareil*.

Jaingle (abatre la), 5699, *rabatre le caquet*.

Jame, 1148, *jambe*.

Jardié, 2804, *juron*.

Jay, 6144, *déjà*.

Jelée, 2256, *gelée*.

Jooquier, *attendre*, 6792.

* **Jolnché** (R. *bohée*), 4400, cf. *jonchie* *botte d'herbes dont on se sert pour prendre du poisson*.

* **Jouaul**, 6308, *joue*.

Joucte (la), *jote*, 2242, 2257, *légume en général, ici soupe aux choux*.

* **Jubillemus**, 2757, 7343, *joyeux com-père, drille*.

Laldure, 400, 4144, *laideur* ; 5137, etc., *outrage*.

Laisser : *lais*, 6032, *ailleurs laisse ; laissez-ray*, 631, 999, 4445, etc., *moins commun que lairay*, 4108, 4415, 5209, 6205, etc. ; *larons*, 5380.

Lanssier de sangler, 2806, *lancier de sangliers ; au figuré, précipitation, avaler goulument*.

Larmes, lermes, 4964, *lormes*, 4321. Cf.

Gl. du Morvan, p. 483 : lairme ; et *Dict. franç. bourguignon* : On prononce quelquefois lorme).

Larronnaille, 1266, coquins.

Leesse, 3 syll. 1663, 1686 et *liesse* 3 syll. commun.

Les, 465, 9245, près de.

Li, article sing., 5842, 6602, 7390, 9179 : pl. 7398.

Ly, li, lui, commun ; *li*, fém. elle, 1984, 2177, rare.

Lyé, fém. *lie*, joyeux, commun, à côté de *lyé*, sens ordinaire, 6853, *lié*.

Liens, 4551, *leans*, ici.

Liard, de, 3366, 5344, gris.

Linoel, 6005, drap de lin.

Loer, 43 ; *lo*, 2330, 3180, etc. ; *loz* (R. *lox*, lots), 7516 ; *loe loue*, 3184, *loue*, 2146 plus rare, conseiller.

Loire : orthographe de *loir*, provençal *glire*. Locut. : se mettre en *loire*, 4993 ; estendre en *loire*, 5586.

Longuaingne, 8745, excrément.

Loppe (faire la), 5352, grimace.

✱ **Louppe** (R. *soupe*), 2661, morceau, lopin.

✱ **Lordure**, 4852, poids, lourdeur, faute possible du Ms. pour *laidure*.

Lort, lours, 2260, 9033, lourd.

Los, louange, 2352, etc.

Losangier, 531, 602, flatter.

Lunectes, 5633, linottes.

✱ **Luytelult** (?) (R. *luyt*), 4012, mot inconnu.

Mabre, 6652, marbre.

Maignye, 2470 et *mesnye*, famille, suite.

Maillier, 7398, 5479, frapper avec un maillet.

Main, 2639, 8407, matin.

Main (R. *germain*), 4414, it. 6979, moins.

Maindre, demeurer : *maint*, 3240.

Maire (R. *guyere*, guere), 6749, le maître, l'artisan principal.

Mal, 752, 4038, etc. ; *maulx*, 264, 4706, 9399 (R. *Esmaulx*) cas sujet, mauvais.

Mal d'Abraham, 2814. Ce mal, non mentionné par du Cange, n'est autre chose qu'une perte de sang périodique dont les Juifs étaient affligés, suivant une

superstition fort répandue. Dans la 2^e partie de la *Vie de Iesucrist*, imprimée par Robin Foucquet en 1483, mais qui remonte au xiv^e siècle, on lit p. vii^{xxi} : « Selon que j'ay entendu par aulcuns pseudommes, les Juifs ont ung signe bien horrible chescun moys. » Suivant une *Passion* manuscrite du xv^e siècle (B. de l'Arsenal, 2110, fol. 135 r^e), ce mal leur aurait été donné pour accomplir « la prophécie de David qui dist que [Dieu] frappa ses ennemis au fondement, Percussit inimicos ejus in posteriora dorsi ejus. — *Psal.* 77, 66. »

✱ **Malano**, 1783 (*Myst. du Jour du Jugement* de la B. de Besançon), v. 704, *malaingne*, lèpre.

Malen, malan, 5289, item. maladie.

Mal estre ou *malestre*, 1962, mauvais état, malheur.

Malestruit, 5370 ; *maulostouit*, 861 ; malheureux ; vie *mal instruite* pour *males-truite*, 5750, grossière.

Malice, 1216, masculin.

✱ **Malote**, 2247, coffre, au fig. corps.

Malvoisté, *malvoité*, *malcoitier*, 6562, 8117, 1626, etc., méchanceté.

Mancheron, 7324, manche.

Mangier, *mangue* (R. *marque*), 5294 ; *man-gay*, 2672, 9044, etc. ; *mangirent*, 1540 ; *mangue*, 2249 ; *maingue*, 5629.

Marchier, 4909, marché.

Marci, *passim*, merci.

Matrise, 296, maîtrise.

Mazenge, 5635, mèsange.

Maulmené, 4142, malmené.

✱ **Mauteris**, 3726, pour *mautris*, *meretris*, courtisane.

Meaulx (R. *joiaulx*), 9059, mieux.

Mecte, mette. 9364, etc., lieu, limite.

Melle, 5638, merle.

Ment (R. *briefment*), 8874, meut de *mouvoir*.

Merde (R. *herbe*), 2252 ; R. *garde*, 7303 ; prononcez *made* dit le *Dict. franç. bourg.*

Mes, mais, 8333, *mes* est le renon, désormais, maintenant le bruit court.

Mes que, mesque, 283, 6335, etc., lorsque tandis que.

Messalge, 2215, 4208, etc., messenger.

Meurmeurer, 1317, murmurer.

* **Mot** (R. *met*), 2657 pour *meix*, *mas*, maison.

Mi, 5181, *ma*.

Mi, 9496, pluriel, *mes*.

Mi, my, 4120, milieu.

* **Millereau** (R. *chardonnereaulx*), 5633, oiseau inconnu, diminutif de *milan* ??

* **Millette**, 2763, gorge ?

Miracle, 1944, féminin.

* **Mire** (me tins), 4847, je m'estimai à l'égal d'une pierre précieuse. V. L. de Sainte-Palaye. V° *Mire*, 3.

Mirre, *miere*, 3094, 3023, 3173, etc., myrrhe.

Mistère, 4284, drame religieux.

Mitre (R. *herite*), 3661, mitre.

Mole (et la *moie*), 1923, 1967, 4720, mienne.

* **Molnier**, faire le moine, ou des moines : *moignés* (R. *poignés*), 6380, Cf. Rabelais, *Gargant*. « Depuis que le monde moinant moine de moinerie. »

Monache (R. *patriaches*), 2362, monarques.

Mond, 295, 4025, 7463, monde.

Mont, 3805 et passim ; 7971 (R. *amont*), *mout*, beaucoup.

Mordre, *mors*, *mort*, 5111, 8834.

* **Mortel**, 6403, condamné à mort.

* **Mourse**, 9264 (R. *bourse*), mot inconnu, aide, soutien ?? Godefroy donne *morse*, support, tenon.

Mue (entrer en), 4015, lieu de séquestration, chambre étroite.

Muer, 4014, 4518, etc., changer.

Muer, muier, dire, 4846, crier de colère.

Naiges (les), 5346, fesses.

Narrie, *naric*, 3325, narine.

* **Nascacelon** (R. *mention*), 3681, naissance.

Nasseron, 4402, nasse.

Nercy, 6575, noirci, bleui par les coups.

Nicoté, 6000, sottise.

No, notre, 198, 455, 2644, 4188, 4295, 9374.

Noifs, *noif*, 2218, neige.

Nonsalohant, 6438, *tresnonsaichant*, très ignorant.

Nully, 3529, 5143, 7427, 8789, personne.

Offendre, 2294, 4538, 6112, blesser.

Offrir, 7384, *offerray*, 800, 4249, *offrere*, 3015.

Oil *oyl*, *out* (2 syll.), 559, 774, 4908.

Oir, *ouir*. Ind. 1^{re} p. *oy*, 276, 642, 3613 ; *ois*, 8489 ; prêt. *oy*, 1512, 2126, 2635, etc., *orra*, 6740, 4626, etc. ; *oe* (R. *joue*), 5847 ; *oye* (R. *oye*), 3257 ; Imp. *oy*, 4462, 4468 ; *oez*, *onez*, 40, 2285, 3614, etc.

Oire (R. *oratoire*) ; 7715, heure.

Ord, *orde*, 410, etc., vil *tresors*, 8749.

Ordor (R. *bourdon*), 5879, ordre.

Oultrecuidier, 6616, oultrecuidant.

Ovre, 533, œuvre.

Painner, 4914, 5224, etc., essayer.

Pan, 5212, morceau.

Paranté, 3798, 3970, masculin, famille.

Paroir : *pert*, 2823, 5466, 6144 ; *pere*, 4023.

Partiopes passés en *er*, 627, 667, 668, 2576, 3802, 3803, 4512, 6083, 6133, 6338, 6514, 6600, 6616, 6965, 7203, 7429, 7511, 7799, 7853, 7858, 8094, 8341, 8723, 8934, 9036, 9046, 9047, 9087, 9107, 9296 ; en *ir* (2^e conjug. 673, 3006 (corrigés à tort), 3992, 4512, 6321.

* **Penale**, 9037, panais, panax, plante potagère.

Pené, 3074, 3798, etc., fatigué.

Penes (R. *régnés*), 3066, fatigué.

Pens (R. *repans*), 5789, 5161, de penser, je pense.

Pendre : prêt. *pendu* (R. *cendu*), 8101.

Penistes, 8272, sucres d'orge.

Petelée, 2255, potelée.

Pent, *put*, *e*, etc., 2231, etc. ; très commun, vilain, vil,

Putalge, 6877, concubinage.

Pignollet, 4879, nougat de pignons ou d'amandes de pin (Godefroy donn *pignollat*).

Pis, 678, 5991, poitrine.

Pitoler, plaindre ; *pi'oy*, 4483.

Plaire : *plara*, 2731 ; *pleust*, 4865.

Plait, *plet*, 425, 1452, débat, dispute.

Plevir, 5919, garantir.

* **Ploy** (d'échine), 5553 ??

* **Plux**, 4178, velu, pelu.

Poindre : piquer ; *point* (R. *oient*), 7233 (R. *foint*), 5565, 1132, 6509, etc. ; *poignez*, 6579.

Poirre, 4880, *peter* : *poit*, 5554, 9007.

Pou, (*pou* deux), 6071, moins deux.

Pouvoir, *pouons*, *ez* 487, 711, etc. ; *pouvons*, *ez*, 20, etc., 7647, plus rare : *peueent*,

- 2797, 6944, 7996, etc. ; *pouoit*, 4529 ; *poux*, 3365 ; *pot*, 177, 5549 ; *pout*, 8755 ; *pouriens*, 2327 ; *puist*, 3554, 5810, 5594, 9286 ; *puisse*, 1322, 4765, 9418, 9285.
- Poursuivre** : *poursuïrent*, 1554.
- Prendre** : *print*, 8583 ; *pranne*, 6915 ; *preigniens*, 3185 ; *prinse*, 8157.
- Prelatif** (R. *hatif*), 3251, prèlat.
- Première**, 3384, mot inconnu.
- Pressour** (R. *cavassour*), 6383, pressoir.
- Preteuse**, 3165, prétrise.
- * **Pronelles** (les), 4184, testicules.
- Prinse** (de son fait), 1951, il y a sujet de reprendre, il donne prise sur lui.
- Prisier**, estimer ; *pris*, 6376.
- * **Proliface** (la), jeu de mots sur *prou* li face, 3217, préface.
- Prophète**, 9217, prophétique.
- Proppece**, 1984, 3021, propre : 1268, prêt à.
- * **Publicque**, 4422, publicain.
- Pucelette**, 1797, 2008.
- Puilleux**, 3704, pouilleux.
- Puir**, *pux*, 2265 ; *put*, 5192, puer.
- Quant**, *quans*, 2198, quel, combien.
- Querir**, 2603 et *querre*, 3040, 3868, 9276 ; *quarre*, 3076 ; participe *quis*, 7351 ; *querray*, 8916 ; *quiere*, 6685 ; *queisse*, 6223.
- Quieulx**, 1358, 6030, 8767, quels, lesquels.
- Raby**, 5762, 5814, seigneur.
- Racors**, recors, 4630, 8334, etc., renseigné.
- Ralcheuse**, 3387, teigneuse. — *Râcheur*, euse, dans l'Yonne.
- Rain**, 4048 et *rainseaulx*, 5589, branche, branchette.
- Raler** : *recois*, 5578.
- Ramponner**, 7310, se moquer.
- Rance**, 4861, pourrie, perdue.
- * **Ratelle**, 1379, rate. Maladie de la rate. V. L. de Ste-Palaye. V° *Ratelle*, 2.
- Ravoir** : *racés*, 6629 ; *raurai*, 7876 ; *raras*, 5558 ; *rairas*, 5524.
- Raye**, 7560, 8045, féminin, rayon.
- * **Rayne**, 1525, rainette, grenouille.
- * **Reaulx**, 4886, préparat. pharmaceutique, non identifiée, se rappeler.
- Recliné**, 2561, couché.
- Recorder** (sc). 1105, 2953 ; Ind. 1^{re} p. *recordz* (R. *mors*), 5151.
- Regehir**, 4626 ; *regeis* (2 syll.) 3445, confesser.
- Regne**, 3980 ; *roigne*, 3965 et *roygne*, 4410.
- Relaxence**, 5019, rémission.
- Relinqui**, 6317, abandonné.
- Reluminer et renluminer**, 3209, 7860, rendre la vue.
- * **Remectement**, 8777, remise.
- Remaindre** : rester ; *remain*, 9523 ; le *re-menant*, 5908, 7181, le reste.
- Remis**, 9175, disparu, évanoui.
- Repaire**, 788, etc., demeure.
- Repareur**, 1059.
- Requeux, resqueux, rescoux**, 1733, délivré.
- Requoy**, 2249, repos.
- Ressner**, 3537, guérir.
- * **Resdiffier**, 5711, réédifier.
- Resourdre** (se) : ressusciter ; *resourdray*, 8616.
- * **Respondio** (R. *Salmigondie*), 9101, répondre.
- Ressambler**, 8954, sembler, paraître.
- * **Revisiter**, 8995, revisiter.
- Ribauldel** (R. *deul*), 6393, ribaud, jeune coquin.
- Riber**, 2314, cajoler.
- Riffler**, 2805, manger goulument.
- Riguolaige**, 1144, risée.
- Rinoer**, 912, 1595, laver.
- Roigne** (la), 7136, rogne, gale.
- Roillé** (R. *moillé*), 6871, roulé de coups, à côté de *ruiller*.
- * **Roisier**, 7830, crier. V° L. de la Ste-Palaye. V° *Roisier*.
- Roiz**, 4399, rets.
- * **Roter**, 5392, au fig. parler. V. L. de Ste-Palaye. V° *Roter*.
- Roter, roster**, 5480, ôter, enlever.
- Route**, 3936, troupe.
- Route**, 9138, au fig. déchirée, laide.
- Roye**, 3359, raye.
- Roye**, 8449, roue.
- * **Ruberot**, 4400, terme de marine ou de pêche inconnu.
- Ruelle**, 2243, petite rue.
- Ruer**, 3679 : *ruée*, 2312, jeter, accabler de coups.
- Ruille** (R. *escherulles*), 9039, rouler de coups.
- Rusé**, 7139, *reusé*, repoussé.

Rusel, 6004, ruisseau à côté de *ruisseaul*, 6883.

* **Ruter**, 4157, être en rut. V. L. de Ste-Palaye. V* *Ruter*.

Saillir, saillir : 4362, *saulx*, 5832; *sault*, 9035, etc.; *sailit*, 4320 : *saudra*, 2445, 3141, *saulx*, 4504, *saillés*, 4051.

Santer, 4553, santé.

* **Santeron**, 5661, *centeron*, mot inconnu.

Santir, santir : *santue*, 4020, 6927 (R. *es-meue*) : *santy*, 4369.

Sarré, 7406, serré.

Sanbeaulx, 8710, troupes. Faute très probable du Ms. pour *sendaulx*, *candaulx*, étoffes de soie.

Sanblant, 9315, aspect.

Saubeaul (R. *beaul*), 6180, sabbat.

* **Saulnoir**, 4402, saloir.

Sault, 9029, saut.

Sauveté, 3460, salut.

Sauver : Subj. *sault*, *saut*, 6271, 7086, 7461, 9034.

Savoir, *sçavoir* : *sçay*, 390, *scés*, *sceis*, etc.; *scévent*, 3940, 9105; *saray*, *sçaray*, 593, 617, etc., commun; *sçairay*, 4756.

Seigneurier, *signoriant*, 2193; *seigneurera*, 2999.

Seir, 3962 (1 syll.), seoir.

Sen, 5832, raison.

Senelle, 4185, cenelle, baie de houx ou d'aubépine.

Sener, 4474, guérir.

Seoir, 4252, 4674, 4796, 5242, 7003, 7058. (2 syll.); 3960 (1 syll.); participe *siz*, 2679; *sieent* (2 syll.), 4380; *scoit*, 4589; *sierray*, 5794; *seons*, 2189; *sees*, 451, etc.

* **Servelle** (?) 4380, diminutif de serve, réservoir d'eau ?

Sinterelle, *scinterelle*, 1525, mouches, *scinifes* de l'Exode, VIII, 16.

Ses, 4989, cas sujet : *son*.

Siques, 5052, ainsi.

* **Sireul** (beau), sire au sens ironique. Du Cange donne *siret* (v* Dominus). — Cf. L. de Ste-Palaye. V* *sire* : beau sire, t. d'injure.

Soche, soiche, prononcez *souèche*. (R. *boche*), 4048. Cf. *Glos. du Morvan*, *sô*, sec, *souèche*, sèche.

Soing (R. *besoing*), 7109, je soigne.

Sollier, solier, 2328, logement.

Sorcerie, 3488, sorcellerie.

Sordons, 4664, voir *sourdre*.

* **Soudre**, 9225 (R. *joudre*), v. neutre, se dissoudre.

* **Souffleresse**, 2650, souffleur.

Soulle, sole, 1368, cave, cellier.

Souloir, 4055, 4681, 4457, avoir coutume : *souliens*, 7510.

Sourdre : *sordue*, 2293; *se sourdre* à : s'élancer contre : *à ly nous sordons*, 4664, jetons-nous sur lui.

Sy, 6726, employé comme substantif; *sans cy*, sans exception, condition. Cf. *Miracles de N.-Dame*, éd. G. Paris et U. Robert, t. 283 *sans nul si*.

Sydonne, 4425, tissu blanc.

Syom, sion, 887, pointe, petite branche.

Tacre : plus noir que *tacre*, 423. Mot inconnu : même expression dans le *Jour du Jugement* de Besançon, v. 1940.

Taché (bien), techic, 1606, ayant de bonnes qualités.

Templette, 4171, coiffe ou bandeau serrant les tempes; au fig. coup sur la tempe.

Tarin, 5633, plutôt que *turin* (Ms.), oiseau de passage.

Tasible, 2081, silencieux, gardant le secret.

Tatin, *tastin*, 2665 et passim, coup.

Te, explétif : voy les *te cy*, 4409.

Tempterre, 4258, tentateur.

Tenir, *tenray*, commun : *tenissent*, 9079.

Tenur (R. *la le lur*, 5655), teneur, correspond à la partie de taille, ou tenor.

Tepin, teupin, 4782, tupin, dans Cotgrave, pot de terre.

Termes (être plein de *termes*), 6412, avoir la réplique facile.

Terminer, 4398, v. neutre, périr.

Tire a tire, 4819, peu à peu.

Tisom, 8240, souche, arbre.

Tluplex (?) ou *tlimplex* (?), 4400. t. de pêche inconnu.

Tollir, 3546; *tollu*, 4459, 3668, *toll*, 6566; *tolloit*, 8120.

Tordre (se), 904, se détourner, s'égarer;

Tondre : on le devoit *tondre*, 6375 ; evesque *tondu*, 8149, c. à d. fou. — On coupait les cheveux courts aux fous, voir Du Cange, *Capillorum detonsio*, II, 407, et L. de Ste-Palaye, v° *tondu*.

Traicte, 6611, 7878, etc. ; *traicte*, 6630 ; à côté de *traicte*, 322, 8836, etc., [fémin. *traicte*, 4:06.

Traictier (R. *verité*), 5944, probablement pour *traicteur*, négociateur. Voir Du Cange, verbo *tractor*.

Traidour, 6289, traitour, traître.

Transglotir, 3403, engloutir, etc.

Translator, 8380, emporter.

Tresors, 8749, très vil.

Treu, 934, *trehu*, 5824, 6409, 6700 ; *treu*, 1 syll. 2204, tribut.

Tromper, 3347, 5324, sonner de la trompe.

Trover, 5080 ; *truis*, 24, 629, 6717, etc., plus commun que *treuce*, 2438, 5063 ; *troisse* (R. *angoisses*), 5615.

Trouohe, 780, troche, troupe.

* **Trust**, 6114, mot inconnu, noble ??

Tuens (R. *sains*), 9141, tué.

Tuit, 4107, tous.

Tume (R. *apostumes*), 4533, tuèrent.

Turelurette (la), 7202, refrain comique.

Turin, 5633. faute très probable du Ms. pour *tarin*. Voir ce mot.

Vaiche, 2234, vache.

Vair, 4668, bigarré.

Valoir : *valut*, 79 ; *caulsist*, 7443.

Vardeur, 896, verdure.

Vard'arriere, *carde*, 4367, garde à vous, en arrière !

Vassault (R. *fault*), 8400, jeune homme noble, au sens ironique.

Vavassour, 6383, vassal.

* **Vecle** (donner d'une), 9043, vessie : Voir Ant. Oudin, *Curiosités françoises*, 1640, p. 569. *Donner d'une vessie par le*

nez ; idiotisme, se moquer, en faire à croire, vulgaire ».

Veistir, 736, etc., vêtir ; *veist*, 2276.

Venir : *vindrent*, 7980, 9348 ; *venissent*, 9077.

Veoir, de 2 syll., 259, 741, 1444, 2039, 3959, 4231, 4263, 4604, 4675, 4795, 5297, 5427, 5174, 6540, 6786, 7073, 7744, 8871 ; *veoir*, monosyll., 1969, 2509, 2622, 3778, 3786, 3850, 5032, 6140, 6775, 7079, etc. beaucoup plus rare ; *ceū*, *vehu*, 5004 et *ceū* plus fréquent *coiant ceste gent*, 6078. en présence de... ; *coy*, *veons*, 2104, 2467, 6955, 9346 ; *veez*, le plus souvent monosyll., cependant de 2 syll., 495, 223, 229, 1363, 4765, 4857, 2353, 2884, 6034, 6075, 7714, etc. ; *veole*, 4669, 4593, 8064 ; *voit*, 4590, etc. ; *ceiz*, 9540 ; *ceiz*, 6270 ; *viz*, 6279, 6289, 7849, etc. ; *cy*, plus rare, 2950 ; 3749, 6446, etc.

Vercy (le bec), 2269, pourri ? Cf. L. de Ste-Palaye, v° *versis* : Boir chablis et *versis*.

Veul (le), 2003, désir.

Virgine (faire le), R. digne, 5677, vierge.

Vilté, 8542, *vité*, 4594, mépris.

Vis, **viz**, 2093, 3993, 6280. etc., visage.

Vivre (se), 720.

Vo, votre, 4464, 1780, 4817, 3795, 3862, 4747, 7642, 8167, 8368.

Volant, 883, visible.

Volable, 542, *volaige*, 4002, qui volent.

Voloir, ind. 1^{re} p. *cueil*, 4764 et *veul* ; 94, très commun, *ceulz*, 1303, 2109 et *ceulx*, 9294 rares ; item, *cuilz* (R. *suis*), 5385 ; prêt. 1^{re} p. *coux*, 6026 ; *voulz*, 8620 ; 2^e p. *ceulz*, 8529 ; 3^e p. *coulz*, *cout*, 441, 1401, 4473, 4521, 4307, 4327, 4339, 8549, etc. ; *couldrai*, *coudrai*, 577, 725, 4724. etc. et *courrons*, 2605, 5980 ; subj. *ceulle* commun ; *culle*, 2899 ; *ceille*, 7643 ; *coulssisse*, 4451, 5341, 7634 ; *coulssissés*, 7374.

Vrament, 3476, vraiment.

PROVERBES

C'est de femme trop male entrape	9081.
Force n'est droit.	9105.
Le monde	
Ce n'est que <i>le chant de la ronde</i>	
Ce n'est fors ungne vanité.	2831.
N. B. — La ballade la plus célèbre d'Eustache Deschamps III, p. 113, a pour refrain : <i>Ce monde est chose vaine.</i>	
Les parolles	
Ce ne sont que droictes femolles	0999.
Quil a bon pain et bon potaige	
Du demeurant pour peu se passe.	1122.
Quil tost donne deux fois donne.	2604.
(Cf, P. Syrus. <i>Bis dat qui cito dat.</i>).	
Verité maintes argüez (piques, disputes) engendre.	8124.
Quant vilain naist, diables beurgent (bougent),	3376.
Avoir de vilain broille moille.	1165.

CHANSONS

Noël. (v. 2736-2756)

Las ! quant verray la belle simple et coye. (v. 2201).

Celluy doit bien chapeaul porter
Quil de tous a plus belle amie. (v. 4016).

Et quil ne vous ayme faucille en poignet, (v. 4481).

Varlet de forge doit-on amer (v. 7194).

Dame Erambour, dame Erambour (v. 9049).

6. — CHANTS EN HÉBREU DE FANTAISIE

1° V. 2395-2398.	4° V. 5849-5855.
2° V. 3258-3261.	5° V. 5866-5870.
3° V. 5688-5690.	6° V. 5901-5903.

